
3 1761 08154314 2

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

PREMIER SEMESTRE DE 1891

Douzième Année. — Tome Quinzième

LILLE
IMPRIMERIE L. DANEL.

1891

SOCIÉTE DE GÉOGRAPHIE DE LILLE.

MEMBRES D'HONNEUR.

MM. Bayol (docteur) O. ✵, A. ✿. C. ✠., Ancien Lieutenant gouverneur du Sénégal.

Binger (Louis), ✵, A. ✿, Capitaine d'infanterie de Marine, Officier d'Ordonnance du Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, Paris.

Brosselard-Faidherbe (Henri). ✵, A. ✿, ✠, ✠, Capitaine. Attaché à l'État-Major général du Ministre de la Marine, Officier d'Ordonnance du Ministre de la Guerre. Paris.

de Brazza (P. Savorgnan), O. ✵, ✠✠, Commissaire général au Congo français.

Dupuis, G. C. ✠, Explorateur du Tonkin.

Debidour, ✵, Professeur à la Faculté des lettres de Nancy, Président de la Société de géographie de l'Est.

De Lesseps (F), G. C. ✵ ✠ ✠, Membre de l'Académie française.

Foncin (Pierre), ✵. I. ✿., Inspecteur général de l'Instruction publique, Directeur honoraire, Fondateur et ancien Président de l'Union Géographique du Nord. Avenue de l'Observatoire, 3, Paris.

Guillot E., A. ✿, Professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, ancien Secrétaire-général de la Société, Secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris.

Harmand (docteur), ✵. ✠., Consul général de France au Chili.

Léger (Louis), ✵, I. ✿, ✠ ✠ Professeur au Collège de France, Professeur honoraire à l'Ecole des Langues orientales, Professeur à l'Ecole supérieure de Guerre.

Levasseur, O. ✵, I. ✿, G. ✠✠, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers.

Georges Perrot, O. ✵, I ✿, Membre de l'Institut, Directeur de l'École normale supérieure.

Suérus, I. ✿, Professeur agrégé d'histoire au lycée Jeanson de Sailly, ancien secrétaire-général de la Société.

Trivier (Ernest), ✵, Capitaine au long cours, Explorateur de l'Afrique centrale. Rochefort.

Wiener, O. ✵, Consul de France à Santiago du Chili.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. Barbier, I. ✿, Secrétaire-général de la Société de Géographie de l'Est.

Becourt (Henri), Inspecteur des forêts au Quesnoy, Membre de la Commission historique du Nord.

Bellart (le Docteur Eugène), ✠, ✠, Médecin de la Marine, Cherbourg.

Bonvarlet, ✠, ✠, ✠, Président du Comité flamand de France, consul de Danemarck à Dunkerque.

Amrein-Buhler, Professeur à St-Gall (Suisse).

Carton (le Docteur Louis), A. ✿, ✠, Médecin aide-major de 1e classe des Hôpitaux de Tunisie, Téboursouk.

Castel (Emile), O. ✵, I. ✿, C. ✵, ✠, Secrétaire de la Cie du Chemin de fer du Nord à Paris.

Castonnet des Fosses, ✠, Président de section à la Société de Géographie commerciale de Paris, rue de l'Université 37, Paris.

Cosserat, Censeur des Etudes au Lycée d'Avignon.

de Beugny d'Hagerue (G.) Homme de Lettres à Aire-sur-la-Lys (P.-de-C.).

Delamare, O. ✵, I. ✿ C. ✠, Colonel, commandant le 7e régt d'Infanterie, à Cahors.

De Mahy, Ancien Ministre de la Marine, Député de la Réunion, avenue du Trocadéro 28, Paris.

Des Chesnais (le R. P. René Le Menant) Procureur des Missions Coptes d'Égypte.

Duraffourg, Capitaine au 80e de ligne, à Tulle.

Gauthiot, ✵, A. ✿, ✠, ✠, ✠, ✠, Secrétaire général de la Société de géographie commerciale de Paris. Membre du Conseil supérieur de Statistique.

Leblond (Adrien), Professeur à l'École de Commerce de Montréal (Canada).

Mamet, I. ✿, Professeur agrégé d'Histoire, Ancien Élève de l'École d'Athènes, à St-Omer (P.-de-C.).

Millot, ✵, Explorateur du Tonkin

Moncelon (L.), A. ✿, ✠, Ancien Délégué de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des Colonies. Paris.

Monteil, A. ✿, Capitaine d'infanterie de marine, Cherbourg.

Oukawa, ✵, Conseiller du Ministère de l'Intérieur du Japon, Tokio.

Paillard-Lelong, Ancien Secrétaire de la Section de Tourcoing, à Buenos-Ayres.

Renouard (Alfred), Ancien Secrétaire général de la Société, rue Singer, 64, Paris.

Routier (Gaston), publiciste, rue du Faubourg-Montmartre, 57, Paris.

Salone, Professeur agrégé d'histoire au lycée d'Orléans.

Thouar (A.) ✵, A. ✿, Explorateur du Gran-Chaco, à Buenos-Ayres et St-Martin de Ré.

DÉLÉGUÉ.

Armentières.

M. Victor Pouchain, Industriel, ancien Maire.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

MM.

Président.............. Crepy-Danel (Paul), ✵, A. ✿, C ✠ ✠, Négociant, Vice-Consul de Portugal, Administrateur de la Banque de France.

Vice Présidents......... Bossut (Henry), Ancien Président du Tribunal de Commerce de Roubaix.

Brunel, O. ✵, I. ✿, ✿ Inspecteur d'Académie, Directeur de l'Enseignement primaire du Nord.

Faucher, O. ✵, A ✿, Ingénieur en chef des poudres et salpêtres, Lauréat de l'Institut, Adjoint au Maire de Lille.

Masurel (François), Ancien Président du Tribunal de Commerce de Tourcoing.

Secrétaire-Général....... Merchier (A.), A. ✿, Professeur agrégé d'histoire au Lycée

Secr.-gén. adj., Archiviste. Quarre-Reybourbon, A. ✿, Membre de la Commission historique du Nord, de la Société des Sciences et des Arts, etc.

Secrétaire .... Crépin (H.), Inspecteur des Postes et Télégraphes.

Trésorier............... Fromont, ✿ A., (Auguste), Homme de lettres

Trésorier adjoint........ Duflos-de Mallortie, Homme de lettres.

Bibliothécaire .... Van Hende, ✿ I., Vice-Président de la Commission historique du Département et de la Commission des musées de Lille, etc.

COMITÉ D'ÉTUDES.

MM. Bère, A. ✿, Ingénieur de la Manufacture des Tabacs, Conseiller municipal.
Damien, I. ✿, Professeur à la Faculté des Sciences de Lille.
Dehaisnes (Mgr), I. ✿, Archiviste départemental honoraire, Président de la Commission historique du Nord.
Déjardin-Werkinder, Avocat, Député du Nord.
Delessert-De Mollins, Homme de lettres, à Croix.
Delmasure (Ernest), Manufacturier à Tourcoing.
Descamps (Ange), Manufacturier.
Duburcq (Victor), Manufacturier, à Croix.
Eeckman (Alex.), A. ✿, Ancien Secrétaire-Général, Administrateur des Musées industriel, agricole et commercial; Correspondant des Sociétés de géographie de l'Est, de la Suisse orientale, etc.
Fernaux-Defrance, Négociant.
Gosselet, ✵, I. ✿, ✠, Professeur à la Faculté des Sciences., Corresp. de l'Institut.
Hedde, Vice-Président du Tribunal civil.
Jacquin, Inspecteur de l'Exploitation au Chemin de fer du Nord, à Paris.
Junker, A. ✿, Filateur de soie à Roubaix.
Lebègue (E.), Professeur agrégé d'histoire et de géographie au Lycée de Lille.
Leburque-Comerre (Oscar) A. ✿, Négociant en tissus, à Roubaix.
Moy, ✵, I. ✿, Doyen de la Faculté des Lettres.
Mullier (Albert), Négociant en lins.
Nicolle-Verstraete, ✵, Ancien Lieutenant de vaisseau, Manufacturier.
Penel, O. ✵, I. ✿, C. ✠, ✠, Lieutenant-Colonel breveté du Génie, Sous-Chef de l'Etat-Major du 1er Corps d'Armée.
Petit-Leduc (Joseph), Publiciste à Tourcoing.
Scrive-Loyer, ✠ C, (Jules), Manufacturier, Membre de la Chambre de Commerce de Lille.
Tilmant, I. ✿ Directeur de l'école primaire supérieure de Lille.
Verly, H, ✵, Homme de lettres, Membre de la Commission historique.
Warin, Vice-Président de la Commission administrative des Hospices.

AGENT DE LA SOCIÉTÉ.

M. J. Jusniaux se tient à la disposition des sociétaires pour le prêt des livres et tous renseignements concernant la Société, chaque jour de 4 à 7 heures.

COMMISSIONS.

Le Président de la Société, le Secrétaire-Général et le Secrétaire Général Adjoint font de droit partie de toutes les commissions.

1° COMMISSION DU BULLETIN ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MM. MERCHIER, A. ✿, président.
QUARRÉ-REYBOURBON, A. ✿, rapporteur.
DELESSERT.
DUBURCQ (Victor).
DUFLOS DE MALLORTIE.
EECKMAN (Alex.), A. ✿.
LEBURQUE-COMERRE, A. ✿.

MM. PETIT-LEDUC.
CANTINEAU, adjoint.
CRÉPY, Auguste, id.
DE PARADES, id.
FOUCART, Paul, id.
Les Conférenciers.
Les Délégués aux Congrès

2° COMMISSION DES PRIX ET RÉCOMPENSES

MM. BRUNEL O. ✻, I. ✿, ✠, président
VAN HENDE, I. ✿, rapporteur.
BOSSUT
DELMASURE.
EECKMAN, A. ✿.
FAUCHER, O. ✻, A. ✿.
FERNAUX-DEFRANCE.
JUNKER, A. ✿.

MM. LEBÈGUE.
LEBURQUE-COMERRE, A. ✿.
MASUREL (François).
MOY, ✻, I. ✿.
PENEL, O ✻, I ✿.
PETIT-LEDUC.
TILMANT, I. ✿.

3° COMMISSION DE L'EXAMEN DES OUVRAGES, CARTES ET APPAREILS

MM. FAUCHER, O. ✻, A. ✿, président.
BÈRE, A. ✿, rapporteur.
DAMIEN, I. ✿.
DEHAISNES, (Mgr) I. ✿.
EECKMAN, A. ✿.
MOY, ✻, I. ✿.

MM. PENEL, O. ✻, I, ✿.
TILMANT, I. ✿.
HELLUY, adjoint.
DE PARADES, id.
TROUHET, id.

4° COMMISSION DES FINANCES

MM. DESCAMPS (Ange), président.
WARIN, rapporteur.
BOSSUT (Henri).
DELMASURE (Ernest)
FROMONT, A. ✿ (Auguste).

MM. LEBURQUE-COMERRE, A. ✿.
MASUREL (François),
PETIT-LEDUC (J.)
VAN HENDE, I. ✿.

5° COMMISSION DES EXCURSIONS ET VOYAGES

MM. Crépin, président.
Fernaux-Defrance, rapporteur.
Dehaisnes (Mgr), I. ✿.
Faucher, O. ✱, A. ✿
Gosselet, ✱, I. ✿.
Leburque Comerre.
Beaufort (Henri), adjoint.
Béghin, id.
Cantineau, id.
Crepy (Auguste), id.
Delahodde (Victor), id.
Desmazièrés (E.)

MM. Dr Eustache. adjoint.
D'Hhalluin (G.)
Godin, O. L. id
Herland (Alphonse), ✠ id.
Dr Hochstetter. id.
Houbron (G).
Houzé, id.
Mamet (S-Lt)
Vaillant (E.).
Van Butsèle (Ed.), id.
Werquin fils, id.

Photographes-amateurs.

MM. Bernard-Wallaert, ✠.
Castiaux, (Eug.)
Ducrocq (Maxime).
Martin (Edouard).

MM. Pestour Dr.
Petit (Delphin), A. ✿.
Rouzé.

6° COMMISSION DU LOCAL.

MM. Faucher, O. ✱, A. ✿, président.
Van Hende, I. ✿, rapporteur.
Descamps (Ange).
Eeckman, A. ✿.
Fernaux.

MM. Fromont, A. ✿.
Warin.
Boivin, adjoint.
Faucheur (Ed.). id.
Samuel de Mollins, id.

7° COMMISSION DES FÊTES.

MM. Crépin (H.), président.
Duflos, rapporteur.
Beaufort (Henri), adjoint.
Duyck (Émile). id.
Godin (O. L.). id.
Hochstetter (Dr). id.

MM. Houbron (G.). adjoint.
Laurenge.
Martin (Edouard). id.
Raquet (D.). id.
Thieffry (Maurice). id.
Rouhet (B.). id.

SECTION DE ROUBAIX.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville

MM. Bossut, (Henry), Président.
Faidherbe, I. ✿, Vice-Président.
Leburque-Comerre A. ✿, secrét.
Duburcq (Victor), secrétaire-adj.
Delessert, Eug. Bibliot.-Arch.
Junker, A. ✿, (Charles).
Ferlié, (Cyrille).
Poutignac de Villars.
Verspieren.

SECTION DE TOURCOING.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville

MM. Masurel, (François) Père, Prés.
Desurmont, Jules, vice-président.
Petit-Leduc, J., secrétaire.
Delepoulle-Jombart.

MM. Delmasure, Ernest
Dervaux, Eugène.
Destombes, Émile.
Théry, Raymond.

MEMBRES FONDATEURS.

MM. BARATTE, Officier d'Administration du croiseur *Le Renard*, ✝.
BLONDEAU (Mlle Louise), Propriétaire, rue Royale, 118, Lille.
BOSSUT, (Henry), Vice-Président de la Société, à Roubaix.
CREPY (Paul), ✠, A. ✿, ✠ ✠, Négociant, Président de la Société, à Lille.
DASSONVILLE-LEROUX, Négociant en laines, à Tourcoing.
D'AUDIFFRET (marquis) O, ✠, Trésorier-payeur-général du Nord, à Lille, ✝.
DEBRUYN, Notaire honoraire, rue Nationale, 142, Lille.
DELATTRE-PARNOT (Mme), Propriétaire, rue d'Inkermann, 18, à Lille.
EECKMAN, (Alex.), A. ✿, Ancien Secrétaire-Général, rue Alex. Leleux, 28, à Lille.
LORENT-LESCORNEZ, Filateur de lin, rue Inkermann, à Lille
MAHIEU (Auguste) ✠, Filateur de lin, conseiller général, Armentières.
PHALEMPIN (Charles), Directeur du Comptoir national d'Escompte de Paris, à Melbourne et Sydney (Australie).
RENOUARD (Alfred), Ancien Secrétaire-général de la Société, à Paris.
SCHOTMANS (Émile), Négociant en grains et farines. boulevard Vauban, à Lille.
SCRIVE-LOYER (Jules), C. ✠, Manufacturier, rue Léon Gambetta, à Lille.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES TITULAIRES.(1)

Nos d'inscription. MM.

Anvers.

1798. DE VLEESHOUVER (Albert), compositeur, Chaussée de Malines, 26.

Annœullin.

1051. DUPAS, instituteur.

Armentières.

182. BAILLIEZ, principal du collège, rue des Jésuites, 29.
1238. BECQUART (Henri), fabricant de toiles.
284. BADART (Mme) Directrice du Collège de Demoiselles.
912. CADO (Edmond), imprimeur-libraire, Grand'Place, 2.
186. CHAS, négociant en toiles, rue de la Gare, 1.
639. CARDON-MASSON, filateur de lin, rue Bayart, 7.
1046. DEBOSQUE (Émile), ✿, fabricant de toiles, rue des Glatignies, 4.
1184. DECAUDAIN (Victor), négociant en vins, rue de Dunkerque, 85.
1549. DELAHAYE (Edmond), rue de Dunkerque.
525. DERVAUX, médecin-vétérinaire, rue Nationale, 38.
189. DANSETTE (Jules), étudiant en médecine rue des Jésuites, 7
1548. DEWEPPE, fabricant de toiles.
187. FREMAUX (L.), A. ✿, négociant en toiles, rue de l'École, 9.
960. GRENIER, fabricant de toiles, rue de Lille, 60.

(1) **Les Membres de la Société peuvent se procurer le Diplôme contre le versement de cinq francs, adressés à M. Quarré-Reybourbon, Secrétaire-Général Adjoint.**

Nos d'inscription. MM.

1605. Honnart (Alexandre), fabricant, rue Neuve.
1166. Lacherez fils, fabricant de toiles, rue des Jésuites, 18.
941. Lambert (Léopold), fabricant de toiles, rue de Lille, 70.
825. Lescornez (Paul), Brasseur, rue de Flandre, 25.
1021. Leuridan-Bouche, Fabricant de toiles, rue de la Gare, 2.
184. Mahieu (Aug.) ✵, Filateur de lin, conseiller général, rue des Jésuites, 7.
942 Miellez, Fabricant de toiles, rue de Strasbourg.
297. Pouchain (Victor), Fabricant de toiles, Ancien Maire, faubourg de Lille, 14.
1717. Rogeau (Achille), Fabricant de toiles, rue Nationale.
1607. Turpin (Louis), fabricant de toiles, rue Nationale.
940. Villard, ✵., Fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 2.

Ascq.

1268. Droulers-D'Halluin, Distillateur.
1715. Droulers-Leclercq. Fabricant de sucre.
1716. Droulers (Léon), Distillateur.

Asnières *(Seine)*.

51. Evrard (Alfred), Ingénieur, Avenue de Courbevoie, 16.

Avesnes.

473. Parfait-Dubois, filateur de laine.

Bailleul.

1734. Dufour (François), Négociant, rue de la Gare.
919. Hié-Delemer, Maire, fabricant de toiles.

Bavai.

294. Crémont, Pharmacien.

Beaucamps *(Nord)*

1019. Chaillaux (Charles), négociant.

Béthune *(Pas-de-Calais)*.

1614. Dharvent (Alfred), Propriétaire du buffet de la gare.
118. Sy (Albert), Greffier au tribunal.

Beuvry-les-Orchies.

1169. Laude-Dobignies, représentant de commerce.

Bondues *(Nord)*.

1583. Devémy (Eugène), propriétaire, au Vert-Bois.

Brest *(Finistère)*

820. Lepoutre fils, Aspirant de marine.
309. Lacroix, (Docteur) Chirurgien de la marine (Panama)

Breucq (Le)

799. Moullé-Lamare, Teinturier en tissus.

Nos d'inscription. MM.

Cachéo (*Guinée portugaise*).

1779. Bonvalet (E.), de la Maison Blanchard de Marseille.

Caen (*Calvados*).

1196. Lignier (Octave), Professeur de Botanique à la Faculté des Sciences.

Calais-Saint-Pierre.

476. Becquart, (Henri), fondé de pouvoirs de la Banque Devilder.
109 Breton (Ludovic), Ingénieur-directeur du tunnel sous-marin, 17, rue St-Michel.

Cambrai.

634. Joppé Ed., O. ✠. A. 🟉, Président du Tribunal civil, rue St-Georges, 20.

Camphin-en-Carembault.

1686. Benoni-Grauwin, propriétaire.

Cassel.

1807 Loorius (Émile), Hôtel du Sauvage, Grande-Place.
1848. Malo (Albert), Propriétaire.

Châlons-sur-Marne.

1656. Jamont. C. ✱, ✠ ✠ ✠, Général-Commandant le 6e corps d'armée.

Cholet (*Maine-et-Loire*).

1157. Dubreucq, Directeur du tissage de M. Pellaumail-Moutel.

Comines

1470. Vandewynckele fils, (Auguste), manufacturier.
1504. Devos (Antoine), Fabricant de fils retors.

Compiègne (*Oise*).

893. De France, O. ✱. Général de division, commandant la 4e division d'infanterie

Condé-sur-l'Escaut.

1239. Beaumont-Cousin (Louis), entrepreneur de travaux publics.
1729. Dubois (L.). Lieutenant au 127e régiment d'infanterie.
1831. Pureur (Pierre), Brasseur.

Croix.

218. Delessert (Eug), Propriétaire, homme de lettres, membre du comité
167. De Mollins (Samuel), Architecte et entrepreneur
295. Dubucq (Victor), rue de la Brasserie.
1743. Fauvarque (Mlle Marthe), Élève à l'École normale d'Institutrices de Douai.
314. Gaberel, Propriétaire.
1498. Goblet-Dupire, Négociant.
362. Goffin (Joseph). Propriétaire
1720. Jourdeuil (Léon), Négociant.
1802. Lamblin (Henri), Architecte.
250. Mathieu, Instituteur.
1516. Pluquet, (Paul), Maire.

Don.

89. Schotsmans (Paul), minotier et négociant en farines
1272. Debruyn (Fernand), propriétaire.

Douai

1595. Rocquet (Eugène), étudiant, rue St-Jacques, 30

Nos d'inscription. MM.

Dunkerque.

1618. Coquelle-Gourdin, A. ✿, Président du Tribunal de Commerce.
1490. Coquelle, (Félix), négociant en bois.
1687. Liem (Georges), Avoué.
1649. Seys (Edouard), filateur de jute.

Epinal (*Vosges*).

1758. Dubail, ✵, I. ✿, (le Commandant) Chef d'État-Major du Gouvernement de la place.

Erquinghem-Lys.

755. Martin (Jules), négociant en toiles.

Estaires.

1452. Ernout (François), propriétaire.
64. Gamelin (Auguste), filateur et fabricant de toiles
1710. Lefranc (Auguste), Fabricant de toiles.

Fourmies

372. Azambre, notaire.

Fournes.

404. Gombert, A. ✿, chef d'institution.

Frelinghien

945. Delecaille (Pierre), filateur de lin.

Fretin.

1752. Wastelier du Parc, propriétaire, au château de Fretin, par Pont-à-Marcq.

Halluin.

1546. Dassonville-Lepée, fabricant de toiles.

Hanoï (*Tonkin*).

482. Sever (le Lieutenant-colonel du génie), O. ✵, I ✿, C. ✠ ✠ Chef d'État-Major du Corps d'Occupation.

Haubourdin.

1558. Blanchard, percepteur.
77. Bonzel (Arthur), distillateur.
1714. Cordonnier (Célestin), brasseur.
1236. Debaisieux (Charles), propriétaire.
1225. Defretin, architecte.
686. D'Hespel (le comte Edmond), ✠. propriétaire, maire.
705. Lefebvre, professeur à l'école primaire supérieure.
470. Loridan (Victor), A. ✿, directeur de l'école supérieure.
1713. Marlin (René), comptable, rue d'Emmerin.
726. Nicole, architecte, bibliothécaire du Comice agricole de Lille.
1169. Rose (Maurice), brasseur.
738. Sander (Ad), blanchisseur de fils et tissus
711 Waymel (Camille), distillateur.

Hazebrouck.

583. Coquelle (Paul).
725. Van de Walle (Henri), propriétaire.

Nos d'inscription. MM.

Hem.

1120. Mulaton-Leborgne (Jean), teinturier en tissus.

Hénin-Liétard (*Pas-de-Calais*).

1193. Caullet (Edouard), négociant.
1658. Delmiche, élève de l'Ecole des Mines de Mons.
234. Desmars (Alfred), ingénieur-chimiste.
1202. Thellirz (Julien), étudiant.

Herrin-lez-Seclin.

671. Wartelle-Boniface, ☼, blanchisseur de fils et tissus.

Houplines (*Nord*).

1606. Becquart (Lucien), fabricant de toiles.

La Longueville (*Nord*).

1762. Blanquart (Jules), propriétaire.

La Madeleine-lez-Lille.

1688 Belin (Jules), propriétaire, rue Gambetta, 44.
811. Crepelle-Fontaine, chaudronnier-constructeur, maire, rue de Lille, 152
1772. Darcq-Lejeune, rue Kuhlmann, 12.
87. Dubois (Amédée), Professeur au lycée de Lille, rue du Romarin, 7.
1253. Fontaine (Georges), Négociant. rue de Lille, 184.
1709. Hochstetter (Jules), Directeur des Usines de Produits chimiques du Nord.
1023. Lagnieau, pharmacien.
682. Maroquin, négociant en charbon, rue de Lille, 132.
741. Tramblin (Mlle), directrice de l'école communale.

Lambersart.

1597. Delcourt A. fils, teinturier.

Lannoy.

506. Boutemy (Jules), filateur de lin.
505. Boutemy (Louis), filateur de lin.
1640. Deffrennes (Henri), manufacturier.
1689. Deffrennes (Jean), manufacturier.
816. Parent (fils), fabricant de tissus.
7. Valenducq, (Jean), notaire.

Lens (*Pas-de-Calais*).

660. Bollaert ☼, Inspecteur général des Ponts et Chaussées, agent général des mines de Lens.
236. Stiévenart (Arthur), fabricant de cables.

LILLE.

Nos d'inscription. MM.

317. Abrey (Miss), professeur de langue anglaise, rue Jean-sans Peur, 2.
1018. Acheray (Achille), représentant, rue Saint-Gabriel, 89.
338. Adler (Émile), négociant, rue Nationale, 83.
1708. Aerts-Becquart (Henri), ancien brasseur, rue d'Artois, 204.
1826. Aerts-Debaisieux, Négociant, rue à Fiens.
48. Agache (Edouard), ✡, Président de la Société Industrielle, boulevard de la Liberté, 57.
535. Alavoine (Mlle Berthe), institutrice, rue du Marché, 58 bis.
1014. Alavoine, commis principal des postes, boulevard de la Liberté.
257. Allard (Georges), ancien magistrat, rue Royale, 104.
1654. Amat (Gaston), propriétaire, boulevard Vauban, 114.
1593. Arnould (colonel) ✡, directeur des hautes études industrielles, rue Princesse, 59.
1806. Asseman (Achille), Entrepreneur, rue des Fossés-Neufs, 43.

1542. Babin, relieur, rue du Palais de Justice, 5.
1614. Bacquet-Chevallay, négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 14.
1033. Bailleux (Edmond), filateur de lin, rue de Toul, 1.
1456. Bailliard-Bourgine, négociant, rue du Chevalier-Français, 76.
1663. Babler (Mme Vve), rue Brûle-Maison, 121.
1519. Baratte fils, négociant, rue Léon Gambetta, 8.
637. Barbry-Galliez, négociant en toiles, rue de Roubaix 17,.
784. Barrois (Henri), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 79.
21. Barrois (Charles), ✡, I. ۞. ✠., docteur ès-sciences, Professeur à la Faculté des Sciences, rue Solférino, 185.
57. Barrois (Edouard), propriétaire, rue des Guinguettes. 18.
326. Barrois (Théodore) fils, A. ۞, Dr, profr à la Fac. de Médecine, r. de Lannoy, 37,
507. Barrois (Théodore), ✡, filateur de coton, rue de Lannoy, 37.
1286. Basuyau, receveur de l'Enregistrement, rue de Fleurus, 20.
1228. Bataille, gérant de la succursale de la *Belle-Jardinière*, boul. de la Liberté, 177.
1080. Batteur, directeur d'assurances, rue Stappaert, 7.
1622. Batteur (Carlos), I. ۞, architecte, rue Jean-sans-Peur, 9.
1670. Batteur-Vanuxem, entrepreneur, rue Masséna, 52 *bis*.
1165. Bauchet (Paul), négociant, rue du Marché, 12.
463. Baudry, docteur en médecine, rue Jacquemars Giélée, 14.
1566. Beaufort (Henri), Négociant, rue du Nouveau-Siècle, 21.
339. Bedel, lieutenant-trésorier au 16e bataillon de Chasseurs à pied.
1008. Béghin, ancien notaire, propriétaire, rue des Stations, 50.
1012. Béghin (Auguste), négociant, rue Mercier, 14.
1628. Belval, commissionnaire en douanes, rue des Buisses, 11.
1104. Bère (Frédéric), A. ۞, ingénieur des tabacs, place Sébastopol, 10.
1227. Bériot (Camille) fabricant de chicorée, rue de Douai, 69.
607. Bernard-Wallaert (Maurice), ✠, négociant en cotons, boul. de la Liberté, 66.
1072. Bernard (Jean), raffineur, rue de Courtrai, 20.
1107. Bernard, employé des postes, boulevard de la Liberté.
1792. Bernard (Fritz), Manufacturier, rue Royale, 92.
1836. Bernard (Achille), Architecte, rue du Quai, 12.
1827. Bernard-Ducrocq, Fabricant, rue de Wazemmes, 124.
1060. Bernhardt, négociant, rue du Vieux-Faubourg, 12.
624. Bertherand (Mme Vve), propriétaire, boulevard de la Liberté, 4.

Nos d'inscription. MM.

625. Bertherand (Mlle Octavie), boulevard de la Liberté, 4.
1841. Bertherand (Mme Vve), rue des Jardins Caulier, 2.
248. Bertrand (Charles), I. ✿, professseur à la Faculté des Sciences.
544. Béthune-Durieux (Mme Vve), propriétaire rue Saint-Jacques, 25.
1121. Bidart, avocat, ancien magistrat, rue Alexandre-Leleux, 18.
27. Bigo-Danel (Émile), I. ✿, ✠, imprimeur, boulevard de la Liberté, 95.
520. Bigo (Louis), représentant des Mines de Lens, boulevard Vauban, 133.
424. Blanchard (Mme), Directrice de l'École primaire, rue de Tournai, 49 *bis*.
260. Blondeau (E.), avocat, rue d'Angleterre, 5.
1684. Blondeau (Melle Louise), propriétaire, rue Royale, 118.
1220. Blondin, ✱, juge honoraire, rue Saint-André, 12.
957. Blum (Pierre), gérant, rue de la Piquerie, 10.
502. Bocquet (C.), Juge au Tribunal de Commerce, rue de Thionville, 7.
1796. Boisse-Scrépel (J.), Fabricant de toiles, rue d'Inkermann, 25.
1608. Boitel (Georges), négociant, rue d'Angleterre, 53.
1155. Boivin, ✠, architecte, rue Nationale, 284.
261. Bommart (Emile), percepteur, rue des Jardins, 17.
734. Bompard, négociant en métaux, rue Nationale, 218.
341. Boniface (Mme Vve) négociante en toiles, rue de Paris, 191.
770. Boniface, négociant en charbons, rue des Meuniers, 24.
578. Bonte (Auguste), négociant en huiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 99.
1505. Bonte (Charles), Négociant, boulevard de la Liberté, 34.
553. Borel (Mme) propriétaire, boulevard de la Liberté, 121.
90. Bottiaux, négociant en lins, rue du Molinel, 57.
721. Bouchaert (l'abbé), professeur à l'institution de St.-Maurice-Lille.
982. Bourgeois (Louis), négociant, rue Jacquemars-Giélée, 52
1300. Bouden (Siméon), courtier en graines, rue Basse, 25.
209. Boulard, ✱, directeur des contributions directes, rue du Pont-Neuf, 28
687. Boulenger,, A ✿, professeur de piano, rue Jacquemars-Giélée, 19.
549. Bourbotte (Henri), négociant, rue Jeanne-d'Arc, 1.
674. Bouthors, 1er commis-inspecteur des contrib. directes, 2, rue de la Halle.
1222. Boutry, docteur en médecine, rue de Douai, 79.
600. Boyaval (Louis), ingénieur civil, rue des Postes, 123.
1167. Brackers-d'Hugo, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 8.
253. Brabant (Paul), fabricant de céruse, boulevard Louis XIV, 4.
1845. Brégeard (Mme) Propriétaire, rue Gauthier-de-Châtillon, 34.
1761. Brochet (Marcel), place du Lion-d'Or, 1.
680. Brugeman, pianiste, rue Nationale, 82.
1842. Brulé (E.), rue de Paris, 46.
305. Brumme, sous-lieutenant au 43e de ligne.
440. Bruneau, pharmacien, rue Nationale, 71.
669. Brunel, O. ✱, I ✿, ✠, ✿, Inspecteur d'académie, place Philippe-de-Girard, 19.
22. Bruyerre, propriétaire, boulevard de la Liberté, 137.
1773. Buns (Jules), élève au Lycée, rue d'Arras, 37.
628. Bureau (Ernest), négociant en fils, rue Solferino, 248.

1879. Cadet (Ed.), entrepreneur, rue Solférino, 45.
1263. Caen (Eugène), manufacturier à Croix, boulevard de la Liberté, 137.
1231. Cahen (Julien), rue Esquermoise, 9.
1442. Callens, négociant, passage de La Fontaine, 19.
1812. Calonne (Albert), Elève de l'Administration des Postes, rue Léon-Gambetta, 66.
867. Cannissié (Emile), banquier, boulevard de la Liberté, 93.

Nos d'inscription. MM.

1624. Cannissié (Alex.), ingénieur, rue Patou, 29.
543. Canonne-Pruvost, fabricant de papiers, place Richebé, 9.
1071. Cantineau-Cortyl, propriétaire, rue Colbert, 176.
1818. Cardon (Jules), Propriétaire, rue Solférino, 181.
1797. Carin (Mlle), Négociante, Grande Place, 36.
781. Caron, docteur en médecine, rue Saint-Gabriel.
1173. Caron, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 15.
1799. Carpentier (Paul), Avocat, rue de Puébla, 14.
1525 Carron-Villers, négociant, Grande-Place, 28.
1870. Carton (René), Courtier, rue des Pyramides, 10.
690. Casse (Mme Vve Adolphe), fabricant de linge de table, rue de Bouvines.
210. Castelain (F.), A. ✿, docteur en médecine, rue de l'Hôpital-Militaire, 5.
1682. Castiaux (Eug.), propriétaire, rue Desmazières.
37. Catel-Béghin ✲, propriétaire, ancien Maire, boulevard de la Liberté, 21.
38. Catel (Charles), filateur de lin, , rue d'Iéna, 2.
411. Mme Catoire, boulevard de la Liberté, 79.
1077. Caulliez (Henri), négociant en laines, consul de La Plata, rue du Molinel, 55.
107. Cavro, directeur de l'école primaire, rue Fombelle, 32.
1434. Cayez, photographe, rue de Béthune, 77.
114 Cazeneuve (Albert), O. ✠, homme de lettres, rue des Ponts-de-Comines, 26.
522. Cazier, commis-négociant, rue Manuel, 102.
1093. Chalant (Armand), propriétaire, Parc Monceau.
1019. Chaillaux (Charles), négociant, rue Nationale, 95.
782. Charbonnez (Paul), professeur, rue de Bourgogne, 14.
956. Chivoret (Alphonse), commis négociant, rue du Pôle Nord, 35.
1817. Chocquet (Louis), Négociant, rue Solférino, 116.
1098. Chombart (Pierre), avocat, rue des Fossés-Neufs, 53.
530. Chomel, professeur, rue de La Bassée, 14.
966. Chotin (L.), docteur en médecine, rue d'Amiens, 30.
217. Christiaens, I. ✿, directeur de l'école Montesquieu, rue de Bouvines.
1813. Christy (Frédérick), Négociant, rue Jeanne d'Arc, 50.
1814. Christy (Mme Frédérick), rue Jeanne d'Arc, 50.
1567. Christy (Robert), négociant, rue de Béthume.
1805. Colbrant (G.), Représentant de Commerce, rue de Fleurus, 42.
1724. Colin (jeune), tailleur, rue de Béthune, 13.
539. Colle, courtier, rue du Curé-Saint-Étienne, 9
140. Comère (L.), fabricant de plâtre, rue de la Halle, 9.
656. Constandt-Becquet, propriétaire, rue Boileux, 5.
1510. Constant (Victor), Employé de Commerce, rue d'Iéna, 2.
1785. Convain-Minet, Propriétaire, place de la République, 4.
1873. Coppens, Docteur en médecine, rue du Molinel, 43.
1248. Coppiéters (Séraphin), boulevard Victor Hugo, 75.
1388. Coquelin, juge au Tribunal, rue Négrier, 13.
288. Coquelle (Edmond), négociant, rue de Puébla, 10.
408. Coquelle (Léopold), fondé de pouvoir, rue Basse, 4.
546. Cordonnier (L), ✠, architecte, rue Marais, 8.
581. Cordonnier (fils), rue Léon Gambetta, 307.
82. Cornut, O. ✲, C. ✠, ingénieur en chef de l'Association des Propriétaires d'appareils à vapeur, rue Faidherbe, 16.
1240. Cosset-Dubrulle, négociant, rue de Toul, 4.
793. Courmont (Léon), négociant en draps, rue Solférino, 292.

Nos d'inscription. MM.

1765. Courmont (Adrien), rue Solférino, 292.
1579. Cousin, représentant de commerce, rue de Bourgogne, 58.
1865. Coustenoble (Edouard), Entreposeur des tabacs en feuilles, rue des Canonniers, 2.
1722. Couvenant. (Léopold), représentant de commerce, rue Jeanne d'Arc, 2.
1040. Cox-Cappelle (E), négociant, rue Solférino, 526.
1857. Craveri (Annibal), rue Nationale, 98.
544. Crémont, distillateur, boulevard de la Liberté, 219.
715. Crépin (H), Inspecteur départemental des postes et des télégraphes, rue Nationale, 94.
1301. Crépin (Florimond-Henri), rue Colbert, 120.
280. Crepy (Mme Vve Adolphe), rue de Canteleu, 39.
701. Crepy (Alfred), propriétaire, boulevard Vauban, 124.
1471. Crepy (Auguste), négociant, rue des Jardins, 28.
263. Crepy (Ernest), filateur de lin, rue de Turenne, 2.
293. Crepy (Eugène), filateur de coton, boulevard de la Liberté, 19.
264. Crepy (Léon), filateur de coton, boulevard Vauban, 92.
56. Crepy (Paul) ✵ A. ✿ ✠ ✠, Négociant, rue des Jardins, 28.
474. Crepy (Mme Paul), propriétaire, rue des Jardins, 28
1564. Crespel (Arthur), négociant, rue Masurel, 14.
196 Crespel-Tilloy, O ✵, propriétaire, ancien Maire, rue Royale, 103.
266 Crespel (Albert) ✵, fabricant de fils retors, rue des Jardins, 18.
670. Crespel (R), négociant en cires, rue Gambetta, 56.
1692. Croix (Paul), rue du Nouveau Siècle, 13.
1453. Crouan (Alexandre), agent de change, rue d'Angleterre, 56.
1141. Cusson, fabricant de toiles, rue Solférino, 294.
1680. Cuvelier (Paul), Propriétaire, rue du Faubourg de Roubaix, 176.

1769. Damide, élève au lycée, rue Jean Roisin, 13.
12. Damien I. ✿, professeur à la Faculté des Sciences, rue Brûle-Maison, 60.
493. Danchin (Fernand), Avocat, Membre de la Csion Historique, rue des Fossés, 15.
26. Danel (Léonard), O. ✵, I. ✿, C. ✠, imprimeur, rue Royale, 85.
427. Danel (Leon), ✠, imprimeur, rue Nationale, 192.
626. Danel (Louis), imprimeur, rue Jacquemars-Gielée, 23.
975. Daniel, professeur à l'école supérieure, boulevard Louis XIV.
1439. Danjou (Léon), négociant, rue Solférino, 310.
1229. Danset (Narcisse), fabricant de toiles, rue des Augustins,
1610. Daprémont (Emile), rue du Fg. de Roubaix, 125.
223. Darchez, A. ✿, professeur au lycée, rue Solférino, 20
1034. Dauchez (René), commis des postes, boulevard de la Liberté.
320. Debayser (Edouard), courtier, rue Saint-André, 20.
704. Debievre (E.), bibliothécaire de la ville, rue Jean-Bart, 50.
438. Debièvre (A.), négociant, boulevard Vauban, 135.
1501. Debievre-Fournier, négociant, rue Fontaine-del-Saulx, 18.
1502. Debon (A), ✿, professeur de philosophie au lycée, boulevard de la Liberté, 60.
605. De Bouders (G.), négociant en huiles, place du Concert, 10.
1177. Debruyn, notaire honoraire, rue Nationale.
518. Debuchy (Fr.), fabricant de tissus, rue Basse, 36.
739. De Cagny (Edm.), courtier, rue de la Piquerie, 8.
1644. De Campigneulles, capitaine de cavalerie, attaché à l'état-major du 1er corps d'armée, rue Princesse, 40.
1856. Decarne (Gustave), rue de Paris, 169.

Nos d'inscription. MM.

282. Decroix (Jules, père), banquier, rue Royale, 42.
1538. Decroix (Charles), rue Barthélemy-Delespaul.
1650. De Favreuil (E.) géomètre-expert, rue du Molinel, 25.
1630. Defives, négociant, rue Solférino, 322.
1671. Deflandre-Bourdais (G.), architecte, rue Jeanne d'Arc, 33.
1550. Defrance (Armand), industriel, boulevard Bigo-Danel, 31.
345. Defrance-Dubreucq, négociant, rue Blanche 41.
406. De Franciosi, ✠, A. ✿, homme de lettres, rue Nationale, 93.
237. Defrenne, propriétaire, rue Nationale, 295.
1788. De Germiny (le Comte Auguste), rue St-André, 6.
1803. De Graeve-Demortain. Dentiste, rue de la Gare, 36.
541. Dehaisne (Mgr), I. ✿, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, boulevard Vauban, 94.
1754. Dehée (Gaston), rue du Vieux-Marché aux Chevaux, 4.
1726. De Jaeghere (Édouard), brasseur, rue de Wazemmes, 174.
938. Delacourt, receveur-rédacteur de l'Enregistrement et des Domaines.
233. Deladerriere (fils), négociant en cuirs, rue Jacquemars-Giélée, 61.
644. Delahodde (Victor), négociant en céréales, rue Gauthier-de-Châtillon, 19.
1740. Delamare (H.), négociant, rue des Stations, 1.
1747. Delamarre (A.), directeur de la succursale du Crédit foncier de France, rue Jean-sans-Peur, 22.
1580. Delattre (E.), filateur, rue Deschodt, 6.
892. Delattre (Georges), négociant, place du Théâtre, 13.
971. Delattre-Parnot (Mme), propriétaire, rue d'Inkermann, 18.
1136. Delattre-Duriez (Louis), filateur de lin, 287, rue Gambetta.
1596. Delcroix (Henri), négociant, rue Jean-sans-Peur, 16 bis.
1476. Delcroix (Désiré), vice-président de la Société des voyageurs de commerce boulevard Victor Hugo, 31.
1874. Debebecque (Emile), Ingénieur des ateliers au chemin de fer du Nord à Hellemmes, place de Sébastopol.
111. Delécaille, négociant en toiles, ancien adjoint au maire, rue Patou, 1.
1113. Delécaille (Léon), négociant en toiles, boulevard de la Liberté, .
1751. Delecroix (Émile), avocat, place du Concert, 7
487. Deledicque (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 101.
1207. Delefils (Eugène), agent d'assurances, rue Patou, 4.
619. Delemer (H.), négociant en vins, rue Nicolas-Leblanc, 19.
1492. Deleplanque (Georges), avocat, boulevard Vauban, 125.
787. Delerue (Arthur), filateur de lin, rue du Faubourg-de-Tournai, 196.
515. Delesalle (Mme Alfred), rue de Thionville, 9.
1151. Delesalle-Van de Weghe (Louis), filateur de lin, rue du Fg de Tournai, 196 ter
1581. Delespaul-Cardon, industriel, rue Nationale, 123.
1055. Delestré (Henri), fils), fabricant de toiles, rue du Palais, 4.
1297. Delestré (Albert), fabricant de toiles, rue du Palais, 4.
220. Delettré (Henri), négociant en lin, boulevard de la Liberté, 33.
1299. Delevar (Émile), négociant, rue Barthélemy-Delespaul, 5.
219. Delgutte (Benjamin), entrepreneur de transports, gare Saint-Sauveur.
427. Delhaye (Mlle), institutrice, rue de l'Hôpital-Militaire, 33.
589. Deligne, homme de lettres, rue de la Barre, 38.
1723. De Madre de Norguet (Anatole), propriétaire, rue de Jemmapes, 61.
1645. De Margerie, C. ✠, doyen de la faculté libre des lettres, boul. de la Liberté, 122.
61. Demeunynck (Auguste), homme de lettres, rue des Chats-Bossus, 6.
376. De Montigny (Alfred), ✠, directeur d'assurances, rue de Béthune, 59.

Nos d'inscription. MM.

576. De Montigny (Philippe), agent d'assurance, place du Concert, 1 bis.
828. Demoutier, Inspecteur des biens des Hospices, rue Boileux, 7.
856. De Myttenaere, négociant, rue Neuve, 4.
517. Deneck (Gustave), négociant, rue Brûle-Maison, 120
1876. Denniel (Hector), négociant en huiles, rue d'Arras, 36.
1274. Denouille, inspecteur général d'assurances, rue Patou, 17.
352. De Pachtère. propriétaire, homme de lettres, rue Négrier, 56.
1389. De Parades, negociant, rue Jean-Sans-Peur, 46.
1794. De Pas, (le Comte). Propriétaire. rue de Pas, 18.
1732. Deperne (Charles), Architecte. place de Sébastopol, 27.
1560. Deplanque (Emile), place des Reignaux, 19.
590. Deplécuin (Eugène), A. ✿, sculpteur, rue de Douai, 96.
238. Dequoy (J.), ✠ filateur de lin, boulevard Vallon, 79.
434. Derache (Ch.), ✠, rue Molière, 3.
1838. De Renty (Mme Ch.), Propriétaire, rue Durnerin, 9 *bis*.
1695. Derieppe (Maurice), Négociant en charbons, rue de Valmy, 43.
267. Derode, ✠, ancien président du Tribunal de Commerce, rue de Thionville, 5.
1146. Derode-Corman (Édouard), propriétaire, rue du Long-Lot, 32.
902. Deroeux (Eugène), pharmacien, rue du Faubourg-de-Roubaix, 86.
1854. Derville, Marbrier, rue des Pyramides, 24.
44. De Saint-Amour (Mlle Constance), professeur de dessin et de peinture, boulevard de la Liberté, 115.
122. Descamps (Anatole), fabricant de fils retors, boulevard de la Liberté 36
198. Descamps (Ange), filateur de lin, rue Royale, 49.
491. Descamps-Crespel, ✠, fabricant de fils retors, rue Royale, 77.
490. Descamps (Jules), consul du Brésil, rue des Fleurs, 14.
1128. Descamps (Édouard), filateur de lin, boulevard Vauban, 15.
1677. Descamps (Ernest), Industriel, rue J.-J. Rousseau, 38.
1862. Deschamps (Félix), rue de Turenne. 33.
663. Desmedt (Aug.), filateur de lin, rue Tenremonde, 18.
994. Deschins (Léon), négociant, rue d'Inkermann, 49.
1103. Desmazières (E.), propriétaire, boulevard de la Liberté, 165.
1809. Desmazières (Maurice), Négociant, rue de Bourgogne, 39.
316. Desrousseaux (Gustave), negociant, rue St-André, 31,
1540. Destombes (Paul), rue de Tenremonde.
379. Desurmont (Ch.), brasseur, rue du Quai. 22.
616. De Swarte (Romain), ingénieur civil, rue de Fleurus, 13.
623. De Swarte (Edouard), brasseur, quai de Wault, 12.
683. De Valroger, ancien magistrat, rue Royale, 101.
1095. Devilder (Henri), banquier, rue du Priez, 2
1764 Devos (Jules), Négociant, rue Jacquemars Giélée, 5.
1832. Devos (Mme Vve Léonard), Propriétaire, rue des Stations, 4.
810. Dewattines (Félix), relieur, rue Nationale, 88.
1186. Deworst, (F.), négociant en lingeries, rue de Roubaix, 40.
1820. Dhaine, Négociant, rue de Béthune. 17.
1592 D'halluin, agent de change, rue Nationale, 49.
485. D'halluin, entrepreneur, rue St André, 44.
1816. D'halluin-Ghesquier, Filateur de lin, boulevard de la Liberté, 6
1200. Doby (H.), employé des postes et télégraphes, rue Manuel, 80.
1273. Dolez (Jules), avocat. rue Patou, 22.
1693. Dourriez (Mme), propriétaire, rue Nationale, 90.
1473. Doyen, boulevard de la Liberté, 34.

N^os d'inscription. MM.

736. Drieux (Victor), filateur de lin, rue de Fontenoy. 31.
1125. Druon (D.), docteur en médecine, rue d'Esquermes, 6
392. Dubar (Gustave) ☼, directeur de l'*Echo du Nord*, rue de Pas, 9.
1137. Dubar (Léon), propriétaire, rue des Tours, 6.
1130. Dubois, propriétaire, rue Colbert, 97.
1224. Dubois, docteur en médecine, rue Bourjembois.
1455. Dubois (Étienne), industriel, rue de Metz, 20.
1867. Dubois (le Commandant), ☼, Chef du génie, Fort St-Sauveur.
1847. Dubois (Joseph), Négociant, rue Solférino, 199.
397. Dubreucq (Horace), fabricant d'amidon, rue du Faubourg-de-Tournai, 198.
1586. Dubreuil (Paul), négociant, rue Patou, 12.
1738. Dubuisson (Alphonse), architecte, rue Fontaine-del-Saulx, 2.
1598. Dubus (Eugène), entrepreneur, rue Boucher-de-Perthes.
104. Dubus, A. ✿, instituteur, rue du Marché, 49.
340. Ducastel (Mme Pauline), institutrice, rue Nationale, 61.
1679. Duchemin, O. ☼, ✠, ✠, Officier supérieur en retraite, rue Patou, 6.
857. Ducoin-Beharel, propriétaire, rue de la Barre, 34.
1568. Ducrocq (Maxime), rue de l'Hôpital-Militaire, 120.
904. Ducourouble (Jules), propriétaire, rue d'Inkermann, 25.
1218. Duflo, A. ✿, chimiste, rue Masurel, 21.
508. Duflos-de Mallortie, homme de lettres, rue du Gros-Gérard, 4
1562. Dufour, négociant en grains, rue de Fleurus, 22.
1748 Dufresne (Henri), Juge au Tribunal civil, rue Colbert, 102.
1512. Dugripont, (François), rue d'Inkermann, 9.
988. Duhem-Poissonnier (Antoine), propriétaire, rue de Puebla, 37.
1212. Duhem (Arthur), propriétaire, rue de Paris, 95-97.
517. Dujardin (Armand), propriétaire, boulevard Vauban, 27.
662. Dujardin (Victor), notaire, boulevard de la Liberté, 165.
1427. Dujardin (Albert), mécanicien-constructeur, boulevard Vauban.
400. Duplay, négociant en fils, rue de Bourgogne, 18.
697. Dupont (Mlle), institutrice), rue Colbert, 45.
1279. Dupont (Fernand), boulevard de la Liberté, 139.
213. Dupret (Arsène), maître élémentaire, au lycée.
1454. Duprez (Émile), négociant, rue Solferino, 289.
1428. Duquesnay (Émile), négociant en vins, rue Nicolas-Leblanc, 17.
423. Duriez (Mlle), institutrice, rue Rolland, 6.
401. Durieux, directeur de l'école primaire, rue des Poissonceaux, 19.
874. Dussourt, ☼, receveur principal des postes et télégraphes.
1110. Duthoit, banquier, rue de l'Hôpital-Militaire, 106.
666. Duthilleul, propriétaire, square Jussieu.
371. Duval-Laloux, peintre, boulevard de la Liberté, 123.
1661. Duyck (Emile), rue du Gard, 22.

1578. Ecrohart, entrepreneur de maçonnerie, rue de Fives, 41.
643. Eeckman (Alex.), A. ✿, négociant, ancien Secrétaire-général, r. Alex.-Leleux, 28
1616. Eloir (Achille), professeur à l'école primaire supérieure, boulevard Louis XIV.
1052 Eustache (Gonzague), Dr, professeur à la Faculté libre de médecine
1750. Evrat, censeur des études au Lycée de Lille.
1002. Eysenbout (E.), changeur, rue Jeanne d'Arc, 60.

342. Facq, entrepreneur, boulevard de la Liberté, 51 bis.
228. Facq (Paul), négociant en bronzes, rue Esquermoise, 55.

Nos d'inscription MM.

94. Faucher, O. ✠, A. ✿, ingénieur en chef des poudres et salpêtres.
448. Faucheur (Edmond), président du Comité linier, square Rameau, 13.
916. Faucheur, (Félix, fils), filateur de lin, rue Nationale, 304.
947. Faucheur (Albert), filateur de lin, rue Nationale, 281.
1790. Fauchille (Auguste), avocat, rue Royale, 56.
500. Fauchille-Prévost (Mme), propriétaire, rue Basse.
1223. Fauchille-Stiévenart, fabricant de fils à coudre, rue Jacquemars-Giélée, 143.
559. Fauchille (Édouard), propriétaire, rue de Jemmapes, 86.
719. Faure (Henri), fabricant de céruse, rue des Postes, 88.
232. Fernaux-Defrance, négociant, rue Grande-Chaussée, 44.
1494. Ferrand, photographe, boulevard de la Liberté, 62.
1144. Fiévet (Auguste), négociant en fers, rue Solférino, 280.
401. Flamant (Mlle Adelina), professeur au Collège Fénelon, rue Solférino, 174.
1167. Flammermont (J.), professeur à la Faculté des Lettres, rue Gantois, 47.
1551. Flipo (Louis), rue Brûle-Maison, 92.
713. Florin-Deffrennes. (Achille), propriétaire, rue du Fg de Roubaix, 50.
1703. Florin-Debayser (Paul), propriétaire, rue de Jemmapes, 92.
1648. Flouquet (A.), négociant, rue de Béthune, 73.
598. Follet, I. ✿, Dr. doyen de la faculté de médecine, boulev. de la Liberté, 76.
953. Fontaine (César), propriétaire, square de Jussieu, 19.
213. Fontaine-Flament, filateur de coton, rue de l'Hôpital-Militaire, 41.
1588. Fournier (A.), négociant en fourrures, rue Esquermoise, 30.
1234. François (Paul), équipements militaires, rue Nationale, 247.
1235. Fremaux (Henri), propriétaire, rue Négrier, 23.
1254. Frignet-Despréaux, ✠, commandant d'infanterie, rue de Jemmapes, 94.
658. Frœlich, chargé de cours d'enseignement spécial au Lycée.
324. Froment (Mlle), professeur, rue Nationale, 105.
60. Fromont (Aug.), A. ✿, propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 77.

1178. Galland, négociant, rue du Molinel, 11.
361. Gaillard, économe au Lycée.
1068. Gaillet (Paul), ingénieur civil, rue Solferino, 278.
1849. Galley (Paul), propriétaire, rue d'Esquermes, 100.
131. Gauche (Léon), A ✿, directeur-administrateur du Musée technologique et scolaire, rue de Paris, 153.
976. Gaulard. maître agrégé de conférences à la Faculté de médecine.
1509. Gavelle-Brierre, ✠, A. ✿ Adjoint au Maire, filateur, rue Solférino, 289 b
1440. Geiger-Gisclon, fabricant de busettes, rue d'Arras, 72.
1638. Genet, rue Solférino, 290.
1539. Gennevoise (Florian), avoué, place de Strasbourg.
691. Gennevoise, ancien notaire, rue Gambetta, 35.
1187. Genoux-Roux (Adolphe), directeur du Crédit du Nord, boulev. de la Liberté, 31
492. Giraud (Abel), négociant en vins, rue de la Halle, 35.
1458. Glorie (Ange), étudiant, boulevard de la Liberté, 40.
897. Gobert, pharmacien, rue Esquermoise, 26.
1572. Godin (Oscar), industriel, rue St-Nicolas, 18.
1017. Godron (Émile), avoué, boulevard de la Liberté, 91.
834. Goguel (P), A. ✿, professeur de filature, rue des Sept-Sauts.
1789. Goudaert, pâtissier-confiseur, rue des Chats-Bossus, 8.
1563. Gorez, docteur en médecine, rue Jean-sans-Peur.
8. Gosselet, ✠. I. ✿. ✠, professeur à la Faculté des Sciences, rue d'Antin, 18.

Nos d'inscription. MM.

97. Gossin, ✲, I. ✿, agrégé de l'Université, proviseur du lycée de Lille.
1126. Gratry (Jules), manufacturier, rue de Pas, 11.
870. Gréterin, ✲, directeur des postes et télégraphes du Nord, rue de Roubaix, 30
483. Grolez-Leman (Henri), propriétaire, boulevard des écoles, 37.
571. Gronier (jeune), négociant en métaux, rue de Cambrai, 36.
651. Guichard (Albert), avocat, rue André, 34

676. Hache, professeur de langues, rue Jacquemars Giélée, 40.
1584. Hallez (Edmond), rue Esquermoise, 52.
1701. Hallez (Gaston), ingénieur, rue Brûle-Maison, 34.
1669. Hamy (Léon), rue Jacquemars-Giélée, 33.
1639. Hammacker, blanchisseur, rue de Dunkerque.
742 Hayem (Jules), représentant, cour des Innocents, 5.
985. Hecht, professeur de langue allemande, boulevard Louis XIV.
256. Hedde, vice-président du tribunal civil, rue Solférino, 197.
899. Heyndryckx (Paul), filateur de lin, rue des Processions, 67
93. Helluy, professeur, rue Grande-Chaussée, 46
1678. Henno, rue Saint-André, 15.
1636. Henry, professeur d'allemand au lycée, rue Nationale, 58.
84. Henry docteur en médecine, rue de l'Hôpital Militaire, 38 bis.
455. Henry, fabricant de bleu d'outremer, rue Denis-Godefroi, 3.
464. Herland (Alphonse), ✠, propriétaire, rue des Fossés, 41.
92. Herlemont, professeur à l'école supérieure, boulevard Louis XIV.
802. Herlin, notaire, ancien président de la Chambre des Notaires, square Jussieu, 17
1418. Herlin (Georges), rue Jacquemars-Giélée, 46.
918. Herckelbout (L.), négociant en grains, rue d'Inkermann, 39.
1528. Heymann-Lévy, (Alex.), étudiant, Grand'Place 46.
364. Hilst, négociant en toiles, rue du Dragon, 5.
822. Hochstetter (Paul), docteur en médecine, rue de Fives, 44.
162. Hocquet, pharmacien, rue Léon Gambetta, 64.
896. Holbecq (Ernest), pharmacien, rue Saint-Gabriel, 73.
1148. Houbron (G.), boulevard de la Liberté, 82.
1770. Houbron (Maurice), négociant en vins, place du Théâtre, 34.
1737. Houdoy (Armand), Avocat, square de Jussieu, 8.
1574. Houyet (Hector), fabricant, rue Doudin.
380. Houzé de l'Aulnoit, A. ✿. C. ✠, avocat, rue Royale, 61.
381. Houzé de l'Aulnoit ✲, ancien lieutenant de vaisseau, rue de Turenne, 25
453. Houzé (Victor), avoué, square Jussieu, 11.
1718. Houzé (Auguste), commis de 1re cl. à la Manuf. des Tabacs, r. du Pont-Neuf, 39.
1480. Hugot-Lafage, négociant en toiles, rue de Tournai, 43.
845. Huet (Charles) ✠, ancien juge au Tribunal de Commerce, rue des Arts, 34
226. Humbert (Emile) propriétaire, boulevard de la Liberté, 56.
1697. Humbert-Delobel, industriel, rue de Dunkerque, 40.

612 Imbert (Eugène), I. ✿, directeur général du cadastre, place Sébastopol, 32.

478. Jacquemarcq (J), chemisier, rue Nationale, 67.
1124. Jansens (Victor), négociant en vins, square Ruault, 10.
460. Jonckèere, négociant en produits chimiques, rue Baptiste-Monnoyer, 4.

1352. Kerckove (Gustave), négociant en huiles, place de Strasbourg, 12.
1589. Kiener (Th.), rue des Fleurs, 20.

Nos d'inscription. MM.

1778. Kolb (J.), ✱, A. ✿, ✢ ✢, Administrateur de la Manufacture de Produits chimiques du Nord, rue des Canonniers, 12.

301. Labbe, propriétaire, ancien président du tribunal de commerce, rue du Metz 6.
1756. Lachaume Steverlynck (Mme), propriétaire, rue St-Martin. 3.
102. Ladrière, A. ✿, Directeur de l'école du square Jussieu, 24.
1733. Lagache (René), fabricant de toiles, rue de Tenremonde, 7 bis.
852. Laigle (Alfred), réprésentant de commerce, rue de Courtrai, 23.
413. Lainé (Victor), rue Stappaert, 15.
7. Lambret (Mlle), A. ✿, directrice du Collège Fénelon, rue Jean-Sans-Peur, 2
241. Lammens (G). propriétaire, rue d'Angleterre, 11.
425. Lagrange (Mme), institutrice, rue de Bailleul, 25.
840. Lancien, juge-de-paix honoraire, rue des Pyramides, 39.
208. Laroche (Jules), négociant, Grande-Place, 13.
1660. Larue (Paul), de la Maison Fichet, rue Nationale, 15.
42. Laurand (Mme), boulevard de la Liberté, 20.
1457. Laurenge (Marcel), entrepreneur, rue d'Angleterre, 77.
365. Laurent (Adolphe), négociant en lins, boulevard Vauban.
711. Laurent (Julien), négociant en rouenneries, rue à Fiens, 1.
1043. Lavaux, négociant, place du Lion-d'Or, 14
1681. Lavielle, commis principal au Télégraphe, rue Gombert, 20.
835. Lescat (Léon), conducteur des ponts et chaussées, rue Patou, 33.
498 Lechat, (Eugène), négociant en draps, rue Desmazières.
1735. Lebègue (Ernest), Professeur agrégé d'Histoire au Lycée, rue de la Grande-Chaussée, 30.
274. Le Blan, (Paul), filateur de lin, rue Gauthier-de-Chatillon, 24.
560. Le Blan (Julien), O. ✱, Président de la Chambre de Commerce, r. Solférino, 142.
1766. Lechien (Victor), propriétaire, rue Caumartin, 72.
646. Leclair-Duflos, propriétaire, rue de Puébla, 17.
113. Leclercq (Frédéric), receveur municipal, rue Inkermann, 8.
89. Lecocq, agent-conseil d'assurances, rue du Nouveau-Siecle, 7.
1201. Lecocq (Alfred), negociant, rue Jacquemars-Giélée, 60.
1245. Lecocq (Alphonse), négociant en charbons, quai Vauban, 3.
1787. Lecomier (E.), ✱, vétérinaire en premier, au 19e chasseurs.
888. Lecroart (Isidore), propriétaire, rue Patou, 10.
1646. Ledieu (Achille), Vice-consul des Pays-Bas, rue Négrier, 19.
1604 Lefebvre (Charles), changeur, rue Nationale.
1791. Lefebvre-Coustenoble (Th.), fabricant de céruse, rue de Douai, 105.
869. Lefebvre (Désiré), représentant, rue du Faubourg de Roubaix, 170.
997. Lefebvre (Jules), I ✿, prof. de mathématiques au lycée, pl. aux Bleuets, 20.
537. Lefebvre-Lelong, représentant de commerce, rue de Bourgogne, 52.
1698. Lefebvre (Paul), boulevard de la Liberté, 209.
1712. Lefebvre (Carlos), brasseur, boulevard de la Liberté, 157.
597. Le Fort (Hector) ✱, médecin, rue Colbert, 44.
641. Le Gavrian (Paul), député, boulevard de la Liberté, 133.
390. Légereau, instituteur, rue de Rivoli, 50.
1228. Legrain (le Docteur), médecin-major, au 1er bataillon d'artillerie de forteresse
1587. Legrand (A.), propriétaire, rue Boucher de Perthes, 84.
366. Legrand (Géry), ✱, A. ✿, Sénateur, Maire de Lille, rue Nicolas-Leblanc, 34.
47. Lemaitre (Gustave), propriétaire, boulevard de la Liberté, 215.
100. Lemaire, A. ✿, directeur de l'école primaire, rue du Long-Pot, Fives.
1731. Lemaire (Alfred), rue Rolland, 44.

Nos d'inscription. MM.

1508. LEMAY-CHAMONIN, propriétaire, rue Jeanne d'Arc, 23.
1853. LEMOINE (Dr), A. ✿, professeur à la Faculté de Médecine, boul. de la Liberté, 29.
685. LEMONNIER (Raymond), propriétaire, quai de la Basse-Deûle, 72.
1247. LENEVEU, place Saint-Martin, 14.
1808. LEPERS (Mlle Virginie), propriétaire, rue de la Barre, 73.
1852. LEPLAT (Hector), propriétaire, rue Pascal, 13.
664. LEROY-DELESALLE (Paul), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 139.
584. LE ROY (Félix) ✱, Député, Ancien président du tribunal civil, rue Royale, 105
851. LEROY, négociant en rubans, rue des Arts, 20
427. LEROY-LELEU, rue à Fiens, 10.
1711. LEROY (Louis), fabricant de toiles, rue des Fossés, 12.
1851. LEROY, professeur au lycée, rue de Lens, villa St-Michel. 3.
1875. LEROY, rue Nationale, 29 *bis*.
1459. LESAGE (Gustave), négociant en fils, rue de la Gare, 11.
1544. LESAY (Auguste), rue d'Isly, 5.
33. LESERT, géomètre, rue Brûle Maison, 53.
1513. LESOT (l'abbé), aumônier du lycée.
597. LESSENS (Eugène), distillateur, rue Saint-André, 83.
16. LESUR, directeur de l'école primaire, rue des Stations, 52.
1742. LETOMBE (L.), Ingénieur des Arts et Manufactures, Secrétaire-adjoint de la Société Industrielle du Nord, rue de La Bassée, 10.
1211. LÉZIES, négociant en tapis, rue des Chats-Bossus.
558. LEWE, directeur de l'École, rue Lydéric, 2.
887. LHEUREUX, inspecteur des Postes et télégraphes, rue du Bas Jardin.
989. LIAGRE, homme de lettres, rue de Gand, 37.
1570. LIEM (Eugène), négociant, rue Jeanne d'Arc, 3
1446. LIÉNART-MARIAGE, propriétaire, rue d'Inkermann, 19 *bis*.
1192. LINGRAND (Charles), négociant, boulevard de la Liberté, 10.
896. LOBERT (Émile), pharmacien, rue du Priez, 30.
1736. LOIR (Victor), tailleur, rue Basse, 53.
374 LONCKE, (Eugène), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 13.
330. LONGHAYE, (Edouard), propriétaire, boulevard de la Liberté, 161.
1210. LONGRÉ, entrepreneur de pavages, rue des Postes, 18.
15. LOOTEN, docteur en médecine, rue des Molfonds, 1.
477. LORENT, (L.,) propriétaire, boulevard de la Liberté, 120.
454. LORENT-LESCORNEZ, filateur de lin, rue d'Inkermann, 30.
692. LORTHIOIR (Auguste), imprimeur, rue Colbert, 118.
382. LOYER (Ernest), filateur de coton, place de Tourcoing.

843. MAC LACHLAN (Georges), commis négociant, rue de Roubaix, 35.
812. MAILLARD (Mlle), institutrice, rue de Fives, 48.
1704. MAILLÉ (Jules), rue Esquermoise, 7.
1804. MAHIEU-DEHERRYPONT, fabricant de toiles, rue des Fossés, 37.
1090. MALLET (Désiré), conducteur des ponts et chaussées, rue Brûle-Maison, 36.
1860. MAMET, sous-lieutenant au 43e régiment d'infanterie, rue de Lens, 21.
1868. MANOUVRIEZ (Eugène), rue des Tanneurs, 49.
1675. MANSO (Charles), homme de lettres, rue de Roubaix, 23.
240. MAQUET (Ernest), négociant en lins, rue des Buisses, 15.
347. MAQUET (Mme Alfred), propriétaire, boulevard Vauban, 31.
1153. MARACCI (Madame), propriétaire, rue des Fleurs, 11.
484. MARETTE, négociant en cotons, rue du Vieux Faubourg, 29.

Nos d'inscription. MM.

1725. Marquette (Georges), rue des Fossés, 21.
1298. Martin (Edouard), avocat, rue du Palais, 9.
419. Martin (Mme), A. ✿, directrice de l'École primaire, place Philippe-le-Bon.
1840. Mary-Broudehoux (Mme Vve), rue Blanche, 45.
514. Mas (Charles), ancien Président du Tribunal de commerce, rue du Molinel, 41.
399. Masquelier (Auguste), ✵, négociant en cotons, rue de Courtrai, 5.
197. Masse-Meurice, brasseur, rue de la Barre, 114.
1007. Masson (Arthur), peintre, rue d'Antin, 31.
1515. Masurel (Paul), négociant, rue Jean-sans-Peur, 3.
1219. Mathelin, ✵, ingénieur, rue de Douai, 95.
1850. Mathieu (Mme), négociante, rue Basse.
990. Mathis (Anselme), ✵, adjoint de 1re cl. du génie en retraite, r. Jean-Bart, 44.
1571. Mathon (Achille), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 125 bis.
1625. Maugrez (Jules), propriétaire, rue Caumartin, 26.
1270. Merchier, A. ✿, professeur Agrégé d'histoire au lycée, Secrétaire-Général de la Société, rue Colbert, 80.
1099. Mertian de Muller, avocat, rue Boucher-de-Perthes, 74.
925. Méplomb (A.), propriétaire, rue Nationale, 168.
134. Meurice (Paul), négociant en bois, rue des Meuniers, 4.
1473. Meyer (Adolphe), rue Dupleix, 16.
195. Millot, A. ✿., professeur au lycée, rue Nationale, 78.
1594. Minet (Ernest), pharmacien, rue du Sec-Arembault, 32.
970. Monier (Louis), administrateur du *Vieux Chêne*, rue Nationale.
1005. Montaigne-Bériot (Alphonse), banquier, boulevard de la Liberté, 295.
1800. Montaigne (Léon), receveur de rentes, rue Solférino, 316 *bis*.
1243. Morel (Alfred), tapissier, rue Royale, 19.
655. Moreau (C.), manufacturier, rue des Ponts-de-Comines, 32.
1685. Morlet, architecte-paysagiste, place aux Bleuets, 2.
1657. Moulan (Charles), négociant, rue Patou, 37.
99. Mourcou, architecte, rue Manuel, 103.
986. Mourmant (Julien), négociant en drogueries, rue des Prêtres, 26.
1506. Moy, ✵, I. ✿, doyen de la Faculté des lettres, rue Caumartin, 27.
204. Mullier (Albert), négociant en lins, rue d'Angleterre, 48.
1663. Muylaert (Eugene), sellier, place St-Martin.

534. Neut (Émile), négociant en lins, rue de la Grande Chaussée, 26.
466. Nicodème, négociant en fers, rue de Paris, 212.
50. Nicolle-Verstraete, ✵, manufacturier, square Rameau, 11
1878. Nicolle (Louis), manufacturier, square Rameau, 11.
1760. Nieuviarts (F.), marbrier, rue Masséna, 51.
254. Noquet, docteur en médecine, rue de Puébla, 33.
1037. Nuytten (Gustave), négociant en toiles, rue d'Angleterre, 60.

1834. Ohin (Emile), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 67.
377. Ohin (Jules), teinturier, rue des Stations, 101.
192. Ollier, A. ✿, pasteur protestant, rue Jeanne-d'Arc.
333. Ollivier, ✵, docteur en médecine, rue Solférino, 314.
319. Ovigneur (Émile), ✵, avocat, commandant des canonniers, rue de Tenremonde, 2.

1209. Ozenfant (Auguste), A. ✿ propriétaire, rue des Jardins.

000. Pajot (E.), commissaire-priseur, rue Patou, 20.

Nos d'inscription. MM.

1603. Pajot (André), changeur, rue Patou, 9.
1837. Pajot (Paul), négociant, rue de la Grande Chaussée, 38.
1271. Pannier (Paul), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 15.
1846. Paquet (Mme A.), propriétaire, rue Solférino, 104.
1419. Parent (Henri), fabricant de brosses, rue Nationale, 161.
1035. Parent (Edmond), courtier de commerce, place de la Gare, 11.
1767. Parent-Billaux, négociant, rue Esquermoise, 52.
1719. Parsy (Jules), négociant en toiles, rue de Paris, 127.
1038. Patoir, docteur en médecine, rue de Thionville, 16.
1627. Pauquet-Charruey, négociant, rue des Jardins, 4.
1621. Passerieux (Pierre), capitaine adjudant-major au 43e d'infanterie.
1075. Payen (Frédéric), greffier, rue du Marché, 86.
1620. Penel, O. ✵, I. ✿, ✠, ✠, lieutenant-colonel breveté du génie, sous-chef de l'état-major du 1er corps d'armée.
330. Perot (Gaston), brasseur, rue Colbrant, 12.
1226. Pérus (Henri), propriétaire, rue de Bourgogne, 47.
1755. Pestour, docteur en médecine, professeur au Lycée, rue Solférino, 125.
310. Petit (Pierre), inspecteur des douanes, rue des Jardins, 11.
469. Petit (Delphin) A. ✿, propriétaire, boulevard Vauban, 76.
550. Philippe (Louis), avocat, boulevard de la Liberté, 50.
1565. Pétro, propriétaire, rue Nationale.
1530. Piat (Louis), étudiant, rue Nationale, 19.
1429. Picard (Arsène), ✵, Trésorier-payeur-général, rue d'Anjou, 2.
439. Picavet (Léon), filateur de lin, boulevard Louis XIV, 3.
769. Picavet (Louis), filateur de lin, rue de Fives, 43.
1541. Pichon, constructeur, rue des Processions, 80, Fives-Lille.
1471. Piérens (René), étudiant, rue Auber, 51.
1105. Pilate (Auguste), chef d'institution, Façade de l'Esplanade, 44, 46.
385. Platel (Albert), négociant en bois, rue de la Préfecture, 2.
1871. Playoust-Paternoster, négociant, rue Solférino, 83.
524. Plumecoeq, chef de bureau à la préfecture du Nord.
648. Plumecoeq (Mlle) aînée, chez son père, à la Préfecture.
649. Plumecoeq (Mlle) cadette, chez son père, à la Préfecture.
561. Pollet (J.), ✵, ✿, vétérinaire départemental, rue Jeanne-Maillotte, 20.
201. Potié (Jules), caissier, rue Marais, 16.
1757. Pottier (Isidore), propriétaire, rue Sainte-Catherine, 3.
452. Pouille-Laumondays (Émile), rue de la Louvière, 56.
698. Prévost (François), employé de Commerce, rue Brûle-Maison, 114.
224. Prieure (Madame la) du couvent des Bernardines d'Esquermes.

354. Quarré-Reybourbon, A ✿, Secrétaire-Général adjoint de la Société, membre de la Commission historique, etc., boulevard de la Liberté, 70.
735. Quarré-Prévost (L.), Libraire, Grand'Place, 64.
442. Quef, propriétaire, boulevard Louis XIV, 2.
1221. Quénet (Edmond), commis-négociant, place de Béthune, 1.

1420. Raboisson (A.) fabricant de confiseries, rue du Vieux-Faubourg, 48.
1858. Radiguet, ✵, capitaine d'infanterie, attaché à l'état-major du 1er corps d'armée, rue Nationale, 95.
358. Rajat, chez M. Boutillier, pharmacien, rue des Suaires, 2.
86. Raquet (Désiré), agent de change, rue Nationale, 52
1815. Rau (le colonel), O. ✵, chef d'état-major du 1er corps d'armée, boul. Vauban, 126.

Nos d'inscription. MM.

881. Raux (Émile), négociant en charbons, place de la République, 3.
1869. Ravet-de-Monteville (G.), courtier, rue Nationale, 83.
568. Regnard, Inspecteur, chef de gare, à Lille.
678. Remy (Émile), négociant en fers, rue des Arts, 16.
1667. Rémy-Yon, filateur de coton, rue des Guinguettes, 33.
1739. Renard (Henri), ingénieur chimiste, rue d'Antin, 23.
1533. Renault (Albert), propriétaire, rue Royale, 71
1776. Renaut, O. ✵, intendant militaire de la 1re region, rue de la Halle.
681. Renouard (Émile), filateur et fabricant de toiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 66
292. Reuflet (Frédéric), avocat, rue Nationale, 104.
1855. Réveilhac (Léon), propriétaire, rue de Bourgogne. 24.
216. Richard, A. ✪, directeur de l'école primaire, rue de la Plaine, 51.
169. Richez, directeur de l'École primaire, rue Léon-Gambetta, 97.
1093. Richmond (Julien), représentant, rue de l'Hôpital-Militaire, 64.
88. Rigaut, ✵, A. ✪, filateur, adjoint au Maire, rue de Valmy, 15.
435. Rigaut (Ernest), fabricant de fils retors, rue Caumartin, 23 *bis*.
72. Rigaux, A ✪, archiviste de la ville, Mairie de Lille.
765 Rigot, négociant en vins, place aux Bleuets 13.
1643. Robin, directeur de la banque de France, rue Royale.
1659. Roche (Eugène), ✠, avocat, rue de la Vieille-Comédie, 16 *bis*.
1526. Romignot, négociant, rue Masurel, 11.
1527. Romignot (Mme), modes, rue Masurel, 11.
443. Roger-Deplanck, négociant en lins, rue de Tournai, 24.
126. Roger (Auguste), représentant des Mines de Ferfay, consul du Venezuela, rue Blanche, 39.
1176. Rogez (Louis), fabricant de fils à coudre, rue de la Justice, 23
1179. Rogie, tanneur, rue des Stations, 64.
1547. Rolland (Jules), rue du Priez, 36.
603. Rollez (Arthur), directeur d'assurances, rue Jacquemars Giélée, 123.
1835. Rollier (Théophile), rentier, rue de Fleurus, 4.
1047. Roure (Ernest), négociant, rue Mercier, 7.
203. Rouselle (Théodore), agent général d'assurances, rue de Bourgogne, 56.
1132. Rousselle (Victor), ✵ capitaine en retraite, rue Léon Gambetta, 17.
720. Rouzé (Lucien), propriétaire, rue des Jardins, 5.
43. Rouzé (Henri), propriétaire, boulevard de la Liberté, 220.
1233. Rouzé (Émile), étudiant, rue des Augustins, 7 bis.
239. Rouzé (Émile). Juge au Tribunal de commerce. r. Gauthier-de-Châtillon.
653. Rouzé (Léon), brasseur, boulevard de Montebello, 48.
665. Ryckewaert, fabricant de sacs en papier, rue d'Arras, 84.

1690. Salez (Charles), négociant, rue de Bethune, 43.
1691. Salez (Mme Ch.), rue de Béthune, 43.
1810. Salomon (dit chevalier), carrossier, boulevard Vauban, 34.
1871. Salomon (Raoul), carrossier, boulevard Vauban. 34.
1569. Samain, boulevard de la Liberte, 67.
1683. Samin, brasseur, rue Marais, 13.
1139. Sano-Binault, propriétaire, rue Jeanne-d'Arc, 11.
1447. Santenaire (Paul), représentant, rue du Vieux-Faubourg, 12.
724. Sapin (Gustave), filateur de coton, quai de l'Ouest, 36.
1727. Sauvage (père), ancien filateur, rue du Long-Pot, 26.
1474. Savary (Adolphe), entrepreneur de peinture, rue de Roubaix, 23.

Nos d'inscription. MM.

1417. SAVARY (Gustave), négociant, rue Léon-Gambetta, 196.
763. SCALBERT-BERNARD, banquier, juge au Tribunal de Commerce, rue de Courtrai
961. SCHEIBI (Frédéric), négociant, rue des Canonniers, 10.
13. SCHOTSMANS (Émile), fabricant de sucre, distillateur, boulevard Vauban, 9.
456. SCHOUTTETEN (Jules), filateur de coton façade de l'Esplanade, 52.
447. SCHUBART, négociant en lins, rue St-Genois.
40. SCRIVE-WALLAERT, G. C. ✠ A. ✿, propriétaire, rue Royale. 130.
201. SCRIVE-BIGO ✿, ancien membre de la chambre de commerce, rue du Lombard. 1
356. SCRIVE-LOYER, O.✠, membre de la Chambre de commerce, rue L.-Gambetta, 292.
564. SCRIVE (Gustave), rue du Lombard. 1.
587. SCRIVE (Georges), fabricant de cardes, rue de Roubaix, 28.
135. SÉE (Edmond), ingénieur, rue Nicolas-Leblanc, 51.
1517. SÉE (Paul), ingénieur, rue Solférino, 220.
1066. SÉGARD (Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 65.
1094. SENOUTZEN, A. ✿, ✠, gérant de la maison Verstraete, rue Esquermoise, 18.
580. SERATSKI, professeur de dessin au lycée, rue Nationale, 332.
1859. SIOEN (Henri), pharmacien, rue de Roubaix, 27.
1696. SMITH (Alfred), négociant, rue du Vieux-Faubourg, 54.
1637. SOCKEEL (Arthur), ✿ ✠, médecin-major au 19e chasseurs, rue Royale, 22.
52. Société Industrielle du Nord (La), rue des Jardins, 29.
1753. SORLIN-MINISCLOUX, fabricant de tissus métalliques, rue de Roubaix, 29.
426. SORNIN (Mme), institutrice, rue de la Deûle, 1.
631. SOUILLART, I ✿, prof. à la Faculté des Sciences, rue Fontaine-del-Saulx, 20.
1257. SPRIET (Alphonse), fabricant de toiles, rue Léon Gambetta.
967. STALARS (Karl), teinturier, rue Jacquemars Giélée, 100.
707. STEVERLYNCK (Gustave), négociant en savons, rue d'Esquermes, 10.
1600. STEVERLYNCK (Georges), négociant, rue de Valmy, 20.
1302. STIÉVENART (Henri), fabricant de couvertures, rue du Pont-à-Raisnes, 1.
231. SWYNGHEDAUW (Mlle), directrice de l'école Florian de la rue Gombert.

712. TACQUET (Henri), percepteur, boulevard de la Liberté, 14
1674. TACQUET-DECROMBECQUE, propriétaire, rue de Bourgogne, 45.
1191. TAILLIEZ (Paul), publiciste, rue Nationale, 90.
1582. TALON-SÉNÉLAR, propriétaire, place Jeanne-d'Arc, 18.
997. TANGUY (J.-B.), filateur, rue de la Louvière, 33.
872. TERLET, commis principal des postes et télégraphes, place de la République
1832. TERWANGNE (Adolphe), vice-consul de Bolivie, place Jeanne d'Arc, 9.
1829. TESSE (Edouard), négociant en huiles, rue Nationale, 208.
521. TESTELIN (Alexandre), avocat, rue Jean-Sans-Peur, 14.
283. THELLIER (Paul), avocat, rue des Jardins, 26.
1059. THÉODORE (Alphonse, fils), négociant rue des Prêtres, 8.
1256. THÉRY (Paul), ✠, avocat, square Dutilleul, 33.
954. THIEFFRY (Maurice), fabricant de toiles, boulevard de la Liberté, 221.
127. THIRIEZ (Alfred), filateur de coton, membre du Conseil supr du Commerce rue Nationale, 308.
1150. THIRIEZ (Julien), manufacturier, rue du Faubourg-de-Béthune, 56.
999. THIROLOIX (Paul), ingénieur civil, rue André, 31.
1774. THOMAS, (L.), élève interne au Lycée de Lille.
575. TILLOY-DELAUNE, administrateur des mines de Lens, boulevard de la Liberté, 5
90. TILMANT (Victor), I. ✿, directeur de l'école primaire supérieure, boulevard Louis XIV.

Nos d'inscription. MM.

95. Tilmant (Lucien), instituteur, boulevard Louis XIV.
1668. Tison (Léon), rue Solférino, 293.
9. Toussaint, I. ✿, inspecteur primaire, rue Solférino, 257
409. Toussin (Georges), filateur de coton, rue Royale, 55.
1162. Trisbourg (Ernest), négociant en coton, rue du Molinel, 47.
286. Trouhet (J.-B.), commis principal des postes et télégraphes, pl. de Béthune, 3.
202. Tys (Alphonse), fondé de pouvoirs de la maison Augte Crepy, r. des Canonniers, 11

1082. Vaillant-Herland (Eug.), négociant, chancelier de Perse, place de Béthune, 7.
337. Vaille (Mlle), institutrice, rue des Tours, 14.
494. Valdelièvre (Alfred), fondeur en cuivre, rue des Tanneurs, 34.
232. Valère (le frère), directeur du pensionnat des Maristes, rue des Stations, 179.
1463. Vallet (Alphonse), publiciste, rue du Molinel, 28.
708. Van Butsèle, courtier, rue Nicolas-Leblanc, 7.
1168. Van Butsèle, apprêteur, rue de la Justice, 13.
1775. Vandalle (H.), négociant, rue Solférino, 316.
1706. Vancostenobel, représentant, rue Jeanne-d'Arc, 14.
1088. Vandame (Émile), brasseur, rue Royale, 102.
1089. Vandame (Georges), brasseur, rue de la Vignette, 65.
1559. Vandenberghe, architecte, boulevard de la Liberté, 46.
412. Van den Heede, Adolphe (dit Séraphin), horticulteur, Vice-Président de la Société régionale d'Horticulture du Nord de la France, rue du Faubourg-de-Roubaix, 111.
582. Van den Heede (Charles), négociant en vins, rue Masséna, 24.
1006. Vandenhende (Jules), négociant en épiceries, rue des Guinguettes, 51.
783. Vandeweghe (Albert), filateur de lin, boulevard de la Liberté, 163.
1819. Vandorpe-Grillet, Négociant, rue Gombert, 5.
73. Van Hende, I. ✿, président du musée de numismatique, rue Masséna, 50.
1694. Van Remoortère, ancien Magistrat, rue Stappaert, 10.
1085. Vanverts, pharmacien, rue de Paris, 199.
1083. Venot ✠, ✠, vice-consul d'Espagne, boulevard de la Liberté, 39.
1436. Vennin, brasseur, quai de la Haute-Deûle, 22.
1702. Verlé, chef de service extérieur du Gaz de Wazemmes, place Cormontaigne, 1.
562. Verley (Charles), banquier, ancien président du Tribunal de Commerce, rue de Voltaire, 40.
1793. Verley-Bigo, banquier, place du Concert, 6 bis.
1145. Verley-Bollaert, banquier, boulevard de la Liberté, 9.
15. Verly, ✠, directeur de l'*Écho du Nord*, rue Solférino, 7.
737. Vermesch, représentant, place du Théâtre, 46.
136. Verstaen, avocat, rue de Tenremonde, 7.
358. Villerval, directeur de l'école primaire, rue à Fiens.
854. Villette (Paul), chaudronnier-constructeur, rue de Wazemmes, 37.
402. Vincent (Georges), agent d'assurances, rue Desmazières.
595. Virnot (Urbain), négociant en produits chimiques, rue de Gand, 2.
785. Virnot (V), négociant, rue de Gand, 2.
786. Virnot (A.), négociant, rue de Gand, 2.
645. Vuylsteke (Em), négociant en huiles, rue Colson, 10.

1304. Wagnier (le docteur), A. ✿ médecin spécialiste, rue d'Inkermann, 13.
12. Wallaert (Auguste), Ancien Président du Tribunal de Commerce, boulevard de la Liberté, 23.
969. Wallaert-Barrois (Maurice), manufacturier, boulevard de la Liberté, 44.

Nos d'inscription. MM.

488. Wanin, (Gustave), A. ✿, rue de l'Hôpital-Militaire, 35.
16. Wannebroucq, ✵, I. ✿, docteur en médecine, Président de la Société des Sciences, rue Jacquemars-Giélée, 27.
567. Wannebroucq (P.), représentant, rue Masséna, 54.
278. Wargny, fondeur en cuivre, juge au Tribunal de Commerce, rue de Valmy, 1.
1123. Warein-Prevost, propriétaire, rue Jacquemars Giélée, 16.
1828. Warein (fils), constructeur, boulevard Montebello, 54.
70. Warin (Mlle Émilie), propriétaire, boulevard de la Liberté, 197.
69. Warin, propriétaire, administrateur des hospices, boulevard de la Liberté, 197
508. Wartel, docteur en médecine, rue du Faubourg-de-Tournai, 99.
420. Watteau (Mlle), A. ✿, directrice de l'école communale, rue Saint-Gabriel, 83.
566. Watteau (E.), agent de charbonnages, rue Fontaine-del-Saulx, 19.
1135. Wattebled, fabricant de pain d'épices, rue Esquermoise, 118 bis
1666. Wattier (Edmond), entrepreneur de bâtiments, rue Solférino, 154.
574. Weber, ✠, directeur à l'Imprimerie Danel, rue des Fossés Neufs, 59.
1763. Weber (Victor) Conducteur principal des Ponts et Chaussées, b. Bigo-Danel, 28.
827. Werquin (Edouard), avocat, rue des Fossés, 8.
848. Wicart-Butin, négociant en toiles, rue Solférino, 307.
767. Wuillaume (Em), négociant, parvis Saint-Michel, 9.
1784. Wilson-Clyma (T.), négociant, rue de la Digue, 3.

410. Ybert-Descat, brasseur, rue Jacquemars-Giélée, 126.

Linselles

1049. Hennion (Jean), filateur de lin.

Lomme.

1069. Fournier (G.), pharmacien, membre du Conseil d'hygiene
1251. Jolivet (G.), propriétaire.

Londres.

1478. J. Forster, docteur en médecine, Buckingham Palace Road, 129, S. W.

Loos (Nord).

259. Billon, ✵, docteur en médecine, Maire.
510. Dornemann (G.-W.), fabricant de bleu d'outremer.
1129. Guillemaud (Philippe), filateur de lin.
862. Lainé, distillateur.
1057. Lepers (J.-B.), Fabricant de toiles, rue de l'Église, 62.
237. Lequenne propriétaire, Grande Route de Béthune, 162
497. Toussin (Mme Gustave) propriétaire, château de Longchamp.
14. Wacquez-Lalo, géographe.
1676. Walare, Instituteur.

Lys-lez-Lannoy.

1728. Delannoy (Louis), Filateur de lin.

Lyon.

621. Cambon (Jules), C. ✵, I. ✿, ✠, G. C. ✠ du Nicham, Préfet du Rhône.
244. Lucas-Girardville, Censeur au lycée.

Madrid (*Espagne*).

58. Cambon (Paul), C. ✵, I. ✿, G. C. ✠, Ambassadeur de France.

Nos d'inscription. MM

Marcq-en-Barœul.

1003. Deparis, instituteur.
1552. Joudin (J.), contrôleur en retraite des contributions indirectes,
1181. Vasseur, recette des postes et télégraphes.

Marquette.

446. Larivière, directeur du tissage Jules Scrive et fils.
1024. Lagache, instituteur.
1351. Laurent (Charles), directeur général technique des Manufactures de produits chimiques du Nord.

Marquillies.

481. Brame (Max), fabricant de sucre.

Marquion (*Pas-de-Calais*),

68. De Grimbry, propriétaire, château de Quéant, par Marquion.

Melbourne (*Australie*).

1741. Phalempin (Charles), Directeur du Comptoir national d'Escompte de Paris à Melbourne et Sydney.

Melun (*Seine-et-Marne*).

972. De Swarte (Victor), ✵, A. ✿, Trésorier-payeur général de Seine-et-Marne.

Mons-en-Barœul.

1609. Delattre (Léon), brasseur.
662. Desoblain, Propriétaire, rue Neuve.
360. De Félice, ancien Directeur de Collège, route de Roubaix, 14.
776. Sebert (Émile), rentier, Mons-en-Barœul.

Mont-à-Leux.

1404. Duportail (Jean-Baptiste), boulangerie mécanique.

Nieppe.

1163. Trinelle (Alfred), négociant en grains.

Opotiki (*Nouvelle Zélande. — Via Auckland*).

1642. R. P. Lannuzel, missionnaire apostolique.

Paris.

1786. Baradère de Bejar (Raimond) ✠, rue Blanche, 73.
1208. Baratte (Eugène), propriétaire, rue Saint-Honoré, 334.
1861. Beamish, Administrateur de l'Agence des Voyages Économiques, rue Montmartre, 161.
34. Bouffet, O. ✵, I ✿ C, ✠, ✠, directeur de l'Administration départementale au Ministère de l'Intérieur.
844. Castel (Aug.), C. ✵, colonel du génie en retraite, 22, rue de Dunkerque.
1777. Cousin (Albert), ✠ ✠, directeur de la Cie de la Casamance, rue Taitbout, 10.
1086. Crepy (Auguste), rue de Flandre, 123.
1665. De Germiny (Le Bègue) ✵, Colonel d'Artillerie, Chef du 1er bureau de l'État-Major général de l'Armée.
6. De Guerne, ✵, A. ✿, (le Baron Jules), rue de Tournon,
55. Déjardin-Verkinder, député du Nord, rue de l'Arcade, 16.

Nos d'inscription. MM.

227. DESCAMPS (J.), agent-général des carrières de Quenast, rue de l'Aqueduc, 5
534. DU BOUSQUET, ☼, ✠, ingénieur en chef de la Traction au chemin de fer du Nord.
703. FONCIN, ☼, I. ✿, Inspecteur général de l'Instruction publique, Secrétaire-Général de l'Alliance française, Avenue de l'Observatoire, 3.
271. GRUEL (l'Abbé), professeur à l'Institut des missions étrangères
2. GUILLOT (E), A. ✿, professeur au Lycée Charlemagne, 83, boul. de Courcelles.
569. JACQUIN (E.), Inspecteur au Chemin de fer du Nord, rue de Chabrol, 12.
827. LEFEBVRE (Ernest), (de la maison Aug. Crepy, rue Montmartre, 48.
1435. LEMOIGNE, libraire, rue Bonaparte, 12.
1556. LENOIR, Professeur au Lycée Michelet (Vanves).
962. MELON (Ed.), Ingénieur civil des Mines, Bd Beauséjour, Passy.
617. PAURIS. négociant, rue du Trésor, 6.
96. RENOUARD (Alfred), Administrateur général des Sociétés techniques, Villa Lux, rue Singer, 64.
1. SUÉRUS, I. ✿, professeur au Lycée Janson de Sailly, 114, avenue Victor Hugo.
98. TESTELIN (Achille), sénateur, place des Vosges, 12.

Poix.

950. WILLIOT (Zulmar), propriétaire, maire.

Pont-à-Marcq.

1027. DELESCLUSE (Louis), propriétaire, conseiller général.

Quesnoy-sur-Deule.

1655. LEPERCQ-GRUYELLE, propriétaire.

Quistède (par AIRE, *Pas-de-Calais*).

949 VERLEY (André), Industriel.

Roncq.

113. TOFFART, ☼, I. ✿, ✠, Secrétaire-général en retraite de la Mairie de Lille.

Ronchin.

1092. GROLEZ (Jules), pépiniériste.

Roubaix.

1653. BALLIN-GUERMONPREZ, rue du Moulin, 130.
1402. BARENNE-LAGNEAU (Alfred), commis-négociant, rue Charles-Quint, 29.
775 BAYART (Charles), fabricant de tissus, rue Fosse-aux-Chênes, 52.
891. BAYART (Alexandre), commis-négociant, rue de l'Industrie 15.
429. BORAIN (Mlle), institutrice, rue des Anges.
752. BECQUART (Louis), négociant en laines, de la Fosse-aux-Chênes.
1216. BERNARD, docteur en médecine, route de Tourcoing.
1872. BLONDET (Louis), rue de l'Industrie.
865. BONNEL-FLORIN (Jules), fabricant, rue de Lannoy.
1117. BONNET (Jean), fabricant de tissus, rue du Grand Chemin, 36.
394. BOSSUT (Émile), négociant, Grande-Rue, 5.
158. BOSSUT (Henri), président du Tribunal de commerce, Grande-Rue, 5,
342. BOSSUT-PLICHON, négociant, Grande-Rue, 3.
773. BOULENGER (E.), négociant en tissus, rue Pellart.
789. BOYAVAL (Émile), pharmacien, rue de Launoy, 106.
761. BUISINE (H.), négociant en tissus, rue St-Georges, 25.
155. BULTEAU-GRIMONPREZ (Ferdinand) ✠, négociant rue Pellart, 31.
1392. BUTRUILLE (le docteur), rue du Chateau 13.
878. CARISSIMO (Alphonse), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 11.

Nos d'inscription. MM.

772. Carissimo (Henri), négociant, rue du Grand-Chemin, 68.
1133. Carissimo (Florent), fabricant, rue Nain.
1414. Carré-Palatte (Henri), négociant, Grand'Place.
1575. Constant, pharmacien, boulevard de Paris, 1.
615. Cordonnier (Anatole), fabricant de tissus, rue des Ligues, 7.
902. Cordonnier (Eugène), fabricant au Petit-Beaumont.
166. Coulbaux (Mlle), A. ✿, directrice de l'Institut Sévigné, rue du Grand-Chemin.
807. Crepelle (Jean), négociant en laines, rue du Chemin de fer,
448. Daudet, négociant en tissus, rue du Grand-Chemin, 15,
866. Dechenaux (Edouard), courtier, rue de Lille, 64.
1577. De Faye (Eugène) pasteur.
747. Dehesdin (Ch.), fabricant de tissus, rue Nain. 47.
1421. Delaoutre (A.), propriétaire, Grande-Rue, 33.
1877. Delaporte (G.), Pharmacien, rue de la Gare, 1.
1149. Delattre (Emile), fabricant, rue Nain.
1499. Delattre, représentant de la Maison du Bon Marché de Paris, contour St-Martin
800. Delesalle (Ch.), agent d'assurances, rue de la Gare.
1413. Deschamps (Henri), représentant, rue du Pays.
910. Desprès (Léon), propriétaire, rue des Arts, 65.
748. Desrousseaux (Richard), négociant en tissus, rue du Grand-Chemin, 16.
627. De Villars (Alphonse), négociant, boulevard de Paris.
882. Dhalluin-Lepers, (Jules), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 32.
751. Diligent (Ém.), professeur, rue Inkermann, 57.
591. Droulers-Prouvost (Ch.), distillateur, Grande-Rue, 108.
1423. Druon-Voreux (A.), négociant, boulevard de Paris, 41.
863. Dubar (Paul), fabricant, place Notre-Dame.
749. Dubreuil (V.), ingénieur, boulevard de Paris.
1497. Duchêne (Victor), négociant, rue du chemin de fer.
348. Dupire (Ed.), architecte, rue Charles-Quint.
911. Dupin, (Eugène), rue Inkermann.
890. Durant (Clément), négociant en tissus, rue de la Gare.
652. Duthoit (Ed.) notaire, rue Saint-Georges.
1116. Eeckman (Henri), agent général d'assurances, rue Pellart, 32.
1124. Eloy-Duvillier, fabricant, boulevard de Paris, 65..
154. Ernoult (François), apprêteur, rue du Grand-Chemin, 77.
163. Faidherbe (Alexandre), ✿ I., Conseiller d'arrondissement. rue de Soubize, 23
164. Faidherbe (Aristide), instituteur, rue Brézin.
159. Ferrier (Édouard), filateur de laine, rue du Curoir, 59.
349. Ferlie (Cyrille), négociant, rue Neuve.
1161. Florin-Chopart, propriétaire, boulevard de Paris.
204. Florin (Léopold), ancien fabricant, place de la Liberté.
1537. Follet (Emile), facteur, rue Decrême, 1.
861. Fort (J.) négociant en tissus, rue Neuve, 44.
1652. Gaillet (Emile), rue de l'Hospice, 7.
779. Génie (Édouard), négociant, rue St-Pierre, 19.
215. Gernez, A. ✿, directeur de l'institut Turgot, rue de Soubise, 35.
1623. Grimpret, receveur de l'enregistrement, rue de l'Union.
1651. Guggenheim, rue d'Inkermann, 90.
393. Heindryckx (Georges), négociant, au Raverdy.
395. Heindryckx (Albert), négociant, boulevard de Paris, 35.
1119. Izart (Jules), négociant en tissus, rue d'Isly.

Nos d'inscription. MM.

161. JUNKER (Ch.), A ✿, filateur de soie, rue de Wattrelos.
917. LEBLAN, Jules, ✵ filateur, rue du Grand-Chemin, 55.
640. LEBURQUE-COMERRE, A. ✿, négociant en tissus, rue Nain
1030. LECLERCQ (Louis, fils), fabricant, rue Saint-Georges.
797. LECONTE-SCRÉPEL (Ém.), négociant, rue du Grand-Chemin, 111.
1217. LEFEBVRE, professeur à l'Institut Turgot, rue d'Inkermann, 178
149. LELOIR, (A.), rentier, rue du Collège, 169.
819. LEPOUTRE-POLLET, fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 21
170. LERAT, directeur d'école communale, rue de l'Alma.
171. LEROY, directeur d'école communale, rue Pierre de Roubaix.
849. MANCHOULAS (Félix), négociant, rue Pauvrée, 42.
551. MASUREL, (Paul), négociant, rue de Tourcoing, 85.
156. MASUREL-WATTINE (J.), négociant, rue du Chemin de Fer, 48.
758. MASUREL (Charles), négociant, rue Charles-Quint.
1500. MATHON (Georges), rue d'Alsace.
860. MEILLASOUX, teinturier, rue Saint-Jean, 30.
370 MOTTE-DESCAMPS, filateur, rue du Château.
369. MOTTE, (Georges), filateur, boulevard Gambetta.
327. MOTTE-VERNIER (Louis), négociant, rue Neuve.
451. MOTTE (Albert), ✵, manufacturier, boulevard Gambetta
1749. NEDONCEL, comptable-expert, rue Neuve.
1536. OUDAR (Achille), négociant, rue de l'Industrie
1029. PFANMATER (Mme), institutrice, rue de Lhommelet.
1410. POLLET (César), fabricant, rue Nain.
1437. POLLET-MOTTE (Joseph), boulevard Gambetta.
1042. PROUVOST (Amédée, fils), peigneur de laines, rue Neuve, 49.
157. REBOUX, (Alfred) ✠, rédacteur en chef du *Journal de Roubaix*, rue Neuve, 17
333. ROGIER (Moïse), entrepreneur, rue de Lorraine, 10.
608. ROUSSEL (Émile), teinturier, rue de l'Épeule.
746. ROUSSEL (François), industriel, rue du Grand-Chemin, 49.
889. ROUSSEAU (Achille), négociant en laines, Grande-Rue.
162. SCREPEL-ROUSSEL, fabricant, rue du Pays, 5.
163. SKÈNE, mécanicien, rue de Lille.
762. STRAT (Jules), négociant en tissus, rue du Pays, 7.
909. STURMFELS (Walter), commis-négociant, rue de l'Industrie, 6.
788. TERNYNCK (Henri), filateur et fabricant, rue de Lille.
1496. TERNYNCK (Edmond), fabricant, rue du Château.
991. THOMAS-LESAY, négociant, Grande-Rue.
1213. THOYER, directeur de la succursale de la banque de France.
1576. VALENTIN (Auguste), filateur, rue du Collège, 92.
1448. VANDEBEULQUE (Hector), commis-négociant, rue de l'Industrie, 12
160. VASSART (l'abbé), A. ✿, professeur des cours publics municipaux, rue du Vieil-Abreuvoir.
723 VERSHEREN (A.), assureur, rue Dammartin.
771. VINCHON (A.), peigneur de laines, rue Traversière, 42.
951. VOREUX (Léon), négeciant-commissionnaire, boulevard de Paris.
1215. WATTEL-BAYART, fabricant, boulevard de Paris.
630. WATTINE-HOVELACQUE, propriétaire boulevard de Paris, 43.
745. WATINE (Paul), C. ✠, adjoint au Maire, Grande Rue, 142.
332. WATTINE (Gustave), membre de la Chambre de Commerce, rue du Château, 16
806. WIBAUX-FLORIN, filateur, rue Fosse-aux-Chênes, 47.

N^os d'inscription. MM.

Saint-Amand-les-Eaux.

979. Lobbé, receveur des postes et télégraphes.

Saint-André-lez-Lille.

557. Clinquet, instituteur.

Saint-Denis.

146. Delebecque, ✻, Agent-général du contrôle des recettes au chemin de fer du Nord, rue des Ursulines.
1675. Lesur (Gustave), soldat au 162e régiment d'infanterie.
1026. Zègre (Arnould), Inspecteur au Chemin de fer du Nord, 16, rue des Ursulines.
1182. Verstraet (Louis), ingénieur, 30, rue de la Briche.

Saint-Louis du Sénégal.

1164. Descemet, ✻, Président du Conseil général.

Saint-Omer *(Pas-de-Calais)*

28. Mamet, I. ✿ Professeur agrégé d'histoire, ancien élève de l'école d'Athènes, rue St-Bertin, 77.

Saint-Quentin *(Aisne)*.

792. Cordonnier (Léon), lieutenant au 87e.
1050. De Franciosi (Ch.), ✻, capitaine au 87e.

Seclin.

225. Cattelotte, instituteur.
1010. Collette (Charles), ancien notaire.
699. Collette (Pierre), notaire.
1031. Couvreur (Achille, fils), docteur en médecine.
738. Desurmont (Achille), filateur de lin.
1009. Desurmont (Edouard), filateur.
403. Guillemaud (Claude), filateur de lin.
1590. Thuet, farinier.

Souk-el-Arba *(Tunisie)*.

1830. Deconinck (Elie), officier d'administration des subsistances militaires.

Staple *(par Hazebrouck)*.

614. Reumaux (Isaïe), médecin de la Faculté de Paris, Vice-Président de la Société des Sauveteurs du Nord.

Steenwerck.

1147. Hubert, percepteur des contributions directes.

Steenvoorde.

1699. Outters (A.), Conseiller général, Maire.

Tokio *(Japon)*.

913. Oukawa, ✻, Conseiller du Ministère de l'Intérieur du Japon

Tourcoing.

1399. Assemaine fils (Auguste), commis-négociant, rue du Tilleul, 34.
1359. Ballois (Honoré), commis-négociant, rue de la Malsence, 15.
1329. Barrois-Lepers (Émile), ✠, négociant, rue de la Station, 9.

Nos d'inscription MM.

1276. Beaucarne (Jean), comptable, rue du Casino, 27.
1360. Bernard-Flipo (Louis), filateur, rue de Lille, 80.
1279. Berteloot, directeur des postes et télégraphes, rue de l'Hôtel-de-Ville
1375. Berton (Félix), représentant, rue du Calvaire, 14.
1347. Beulque (Paul), représentant, rue de la Malsence, 23.
1633. Beuque (Edouard), employé de commerce, rue de Lille.
1240. Bigo (Auguste), notaire, 56, rue de Guines.
1261. Boch, négociant, rue des Carliers, 40 et 42.
1371. Bonnier (Alphonse), commis-négociant, rue Neuve de Roubaix, 11.
1783. Bonte (Louis), employé de commerce, rue des Orphelins, 33.
1324. Bourgois-Lemaire, commis-négociant, rue du Prince, 69.
1306. Bulté (Éloi), receveur municipal, rue d'Havré, 23.
1342. Cahen (A.), tailleur, rue Saint-Jacques, 10.
1555. Caron-Cailleau (Victor), caissier de banque, rue Ste-Germaine, 32.
1287. Catrice-Lemahieu (Henri), négociant, rue de Gand, 54.
920. Caulliez-Leurent (Maurice), industriel, rue du Dragon, 13.
1721. Charlet (Joseph), négociant, rue Verte-Feuille, 9.
1863. Collart-Delcour, agent-voyer cantonal, rue Verte, 15.
1381. Claeys (Jules), pharmacien, place Notre-Dame.
1380. Dantoing (Charles), commis-négociant, rue du Casino, 15.
1634. Dandoy (Célestin), négociant, rue du Midi, 1.
1345. Debongnies (Alphonse), négociant rue de Guines, 90.
1443. Debuchy (Victor), filateur, rue de Roubaix, 58.
1782. Debuchy, économe-secrétaire du Bureau de bienfaisance, rue des Coutons.
1409. Deconinck-Dumortier (Louis), représentant, rue de la Latte, 51.
1358. Degryse, électricien, rue Saint-Jacques, 58.
1295. Delemasure-Flayelle (François), bonnetier, rue de Tournai, 59.
1730. Delepoulle-Jombard (Paul), négociant, rue du Bocquet, 23,
916. Delerue, Greffier du Tribunal de Commerce, rue Leverrier, 21.
1319. Deletombe-Leman (A.), mécanicien, rue Chanzy, 24.
1259. Delmasure (Ernest), fabricant, rue Neuve-de-Roubaix, 1.
1294. Delmasure-Schoul, fabricant, rue Dervaux, 41.
1397. Delobel (Victor), négociant, rue du Tilleul, 10.
1523. Deltour (Cyrille), commis-négociant, rue des Poutrains, 28.
1062. Demolon, instituteur, rue de Gand, 12
1822. Didry-Dubrule (Paul), brasseur, rue Winoc-Chocqueel.
1632. Dervaux (Eugène), rue St-Jacques, 30.
1401. Desurmont-Jonglez (Théodore), filateur, rue de Lille, 67.
936. Desurmont (Félix), filateur de laines, rue de Lille, 79.
1289. Desurmont-Joire (Paul), négociant, rue de Gand, 23.
934. Desurmont (J.-B.), négociant en laines, rue Jacquart, 6.
933. Desurmont (Jules), négociant en laines, rue St-Jacques, 37.
1744. Desurmont-Motte (Gaspard), négociant, rue de Tournay.
1489 Desplechin-Verne, (Edmond), peintre, rue du Haze, 47.
1258. Destombes (Emile), courtier juré, rue Jacquart, 32.
1379. Destombes (Gustave), représentant, rue Jacquart, 32.
1408. Destombes (Georges), commis-négociant, rue Neuve-de-Roubaix, 99.
1524. Destombes-Versmée, représentant, rue Motte, 25.
1746. Desvenain (Léopold), rue de Boulogne.
1432. Devillers (E.), huissier, rue d'Havré, 7.
604. Dissard, percepteur des contributions directes; rue de l'Abattoir, 16.

Nos d'inscription. MM.

1281. Ducoulombier (Jules), commis-négociant, rue Martine, 18.
1338. Dubois (Auguste), pharmacien, rue du Tilleul, 50.
1431. Dujardin (Prosper), commis-négociant, rue Verte, 64.
1378. Dupont (Jules), commis-négociant, rue de la Cloche, 78.
1318. Duprez-Lepers (Louis), filateur, rue des Piats, 74.
1864. Duprez-Holbecq, employé de commerce, rue du Château, 10.
1296. Duquesnoy-Dewavrin, négociant, rue de Gand, 18.
1275. Duquennoy (Paul), gérant de banque, rue des Ursulines, 18.
296. Duvillier (Joseph), filateur de laines, rue du Tilleul, 62.
1308. Duvillier-Labbe (Émile), avocat, rue de l'Industrie, 3.
1335. Facon-Lepers, négociant, rue du Sentier, 29.
1385. Fallot (Robert), filateur, rue Winoc-Chocqueel, 139.
1367. Fichaux, docteur en médecine, rue de Lille, 54.
1396. Flipo-Prouvost (Charles), filateur, rue du Château, 62.
931. Flipo-Vanoost (Pierre), rue du Sentier, 29.
1483. Flipo, (Carlos), négociant rue de Lille, 143.
1337. Fourré (Irénée), entrepreneur de roulage, rue de Guines, 63.
1288. Fouan-Leman (Ve), peigneur de laines, rue Neuve-de-Roubaix, 65.
1326 Florin-Rasson (Jules), négociant, rue Neuve-de Roubaix, 41.
1327. Florin (Jules), commis-négociant, rue Notre-Dame-des-Anges, 33.
1090. Frere-Glorieux, A. ✿, imprimeur, rue de Lille, 18.
1825. Gadenne (Henri), employé de commerce, rue des Ursulines, 7
1382. Gaillet (Sébastien), négociant, rue de Lille, 210.
1287. Girardet (Félix), commis-négociant, rue de l'abattoir, 26.
1372. Glorieux-Flament (Alphonse), fabricant, rue des Orphelins, 18.
1384. Glorieux (Charles), propriétaire, rue Notre-Dame, 15.
1398. Glorieux (Gustave), représentant, rue du Midi, 3.
1160. Grau (Augustin), négociant en laines, rue de Lille, 60.
334. Grau-Devémy, courtier juré, rue Neuve-de-Roubaix, 15.
916. Hasserroucq (V.), ✵, A. ✿, maire, propriétaire, rue de Lille, 83.
1433. Honoré-Lantoin, fabricant de fuseaux, rue des Piats, 26.
1341. Israel-Dupont (A.), négociant, rue de la Station, 12.
922. Jacquart-Van Eslande (P.), filateur de coton, rue Winoc-Chocqueel, 32.
251. Jean, instituteur, rue des Cinq-Voies.
927. Jonglez (Charles), propriétaire, rue des Anges.
928. Jonglez-Éloi (P.), filateur de laines, rue des Ursulines.
1386. Jourdain (Eugène), fabricant, rue de la Station, 17.
1336. Joveniaux (F.), gérant de filature, rue de Midi, 39.
1246. Lambin-Monier, rue du Chateau
1310. Lapersonne (Ferdinand), courtier juré, Boulevard Gambetta, 4.
1241. Lahousse-Bigo, entrepreneur, rue des Carliers, 37.
930. Lamourette-Delannoy (Ph.), filateur de laines, rue Blanche-Porte, 58
1756. Lecat (Emile), négociant, Grande-Place.
1313. Leclercq (Gustave), entrepreneur, rue de la Boule d'Or, 21.
1387. Lefebvre-Glorieux, négociant, rue Nationale, 84.
1488. Lefebvre-Hollevoet (Léon), représentant de commerce, rue de Guisnes, 75.
1366. Legros (Jules), commis-négociant, rue de Guines, 51.
1485. Legrand, (René), avocat, rue d'Havré, 22.
1781. Legrand-Joire (Ludovic), rue N.-D. des Anges, 15.
1277. Lehoucq (Emile), négociant, rue du Tilleul, 47.
176. Leloir (Ve Jules), place Thiers, 44.

Nos d'inscription. MM.

1325. Lehoucq (Jules fils,) fabricant, rue des Orphelins, 33.
1824. Lelong (Émile), employé de commerce, rue de la Malcense, 46.
1394. Lemaire-Caulliez (Joseph) filateur, rue de la Cloche, 41.
1348. Lemaire (Henri), libraire, Grand' Place, 28.
1843. Lenglet-Copart, employé de commerce, rue de Guisnes, 75.
1745. Leplat (Emile), filateur, rue de Guisnes,
1370. Veuve Lepoutre (Félix), propriétaire, rue Winoc-Chocqueel, 36.
334. Leroux-Lamourette (Louis), filateur, rue Blanche-Porte, 35.
1320. Leroux Denniel, négociant, rue du Bocquet, 14.
973. Leroux-Lamourette (Ed.), filateur, rue de Dunkerque.
335. Leroux-Brame, (Ch.), négociant en laines, rue de Gand, 55.
1521. Leroux (Georges), commis négociant, place Charles-Roussel.
1361. Leurent (Jean), filateur, rue Chanzy, 22.
1369 Liagre (Louis), négociant en épiceries, rue de Lille, 35
1314. Lombard (Georges), négociant, rue de Tournai, 113.
1323. Lombard (Henri), négociant, rue Neuve-de-Roubaix, 116
929. Lorthiois-Motte (Floris), négociant en laines, rue des Ursulines.
1350. Lorthiois (Albert), filateur, Grande-Place, 2.
1484. Lorthiois-Leblan, (Charles), négociant, rue Nationale, 65.
1821. Lorthiois-Delobel (Jules), négociant, rue de Lille.
1780. Malfait-Desurmont (Louis) fils, filateur de laines, rue de Gand, 29.
1264. Manaut (Léon), négociant, rue Ste-Barbe, 23.
1520. Marescaux-Masquelier, confiseur, place Charles-Roussel.
1328. Marescaux (Edouard), gérant de banque, rue du Collecteur, 19.
1280. Marescaux-Leroux (Floris), filateur, rue Ste-Barbe, 30.
1292. Masquilier (Augustin), entrepreneur, rue de Gand, 32.
1282. Masurel (Edmond), filateur, Grande-Place.
325. Masurel, (François), propriétaire, rue de Lille, 92
963. Masurel-Jonglez, filateur de laines, rue de Wailly.
722. Masurel (Albert), rue de Paris.
768. Masure Van Elslande (Eugène), fabricant de tapis, rue de Gand, 42
1284. Masure-Six (François), A ✿, fabricant, rue de la Malcense, 47.
1313. Monnier (Léon), fabricant, rue Winoc-Chocqueel, 43.
923. Motte-Jacquart (A), filateur de laines, rne du Pouilly, 18.
1293. Motte (Pierre), clerc de notaire, Grand'Place, 32.
1395. Motte frères, filateurs, rue de la Station, 13.
1631. Motte-Bernard, industriel, rue des Orphelins.
1673. Muller (Félix), représentant, rue Delobel, 23.
1307. Mulliez (Jules), commis-négociant, rue du Sentier, 34.
1629. Petit-Leduc (Joseph), rédacteur au *Journal de Roubaix*, rue des Poutrains, 42.
1346. Pollet-Caulliez (Charles), négociant, rue de Lille, 50.
1407. Pollet-Hassebroucq (Louis), filateur, place Charles-Roussel, 11.
1317. Playoust-Leplat (Georges), commis-négociant, rue de Verrier, 29.
932. Rasson-Watinne (E.), négociant en laines, rue Chanzy, 30.
1487. Regamay-Cattoire, (Alexandre), tapissier, rue de Tournai.
1070. Robbe (Henri), filateur, rue de la Malcense.
1522. Rombeau (Jules), fabricant de tapis, rue Nationale, 133.
1844. Rommens (Désiré), employé de commerce, rue du Casino, 67.
1333. Roussel (Antoine), courtier juré, rue de Lille.
1262. Sal (Arthur), commis-négociant, boulevard Gambetta, 27.
1331. Sasselange (Edouard), ✠, A ✿, négociant, rue Winoc-Chocqueel, 42.

Nos d'inscription. MM.

1662. Scalabre (Camille), filateur, rue Neuve-de-Roubaix.
1801. Sevin-Hennion (Adolphe), commis-négociant, rue du Sentier, 23.
1357. Simoens-Pille (Léon), commis-négociant, rue du Château, 26.
1339. Six-Boulanger (Alphonse), négociant, place Thiers, 52.
921. Six (Auguste), filateur de laines, rue du Château, 62.
937. Six (Édouard), négociant en laines, place Thiers.
1373 Tack (Julien), représentant, rue Louis Leloir, 46.
915. Taffin-Binauld, brasseur, rue du Tilleul, 30.
1403. Théry (Raymond), propriétaire, rue Desurmont, 5.
1349. Tiberghien-Vanden Berghe, fabricant, rue de l'Alma, 31
1358. Tibeauts-Caulliez (Charles), représentant, rue Verte-Feuille, 19
1374. Tibeauts-Caulliez (Alexandre), représentant, rue des Nonnes, 25.
1321. Tonnel (Eugène), commis-négociant, rue de Menin, 50.
1306. Tranoy (Paul), directeur d'assurances, rue du Conditionnement, 9.
1376. Veuve Vandeputte-Mullié (Émile), négociant, rue Dervaux, 28.
86. Vanneufville, pharmacien, rue Saint-Jacques, 6.
1311. Van Elslande, (Joseph), négociant, rue du Haze, 27.
547. Vasseur (Victor), bibliothécaire, rue Nationale, 137.
1278. Versmée, directeur de la voirie, rue de la cloche, 68.
1545. Vienne, frères, charpentiers-menuisiers, rue des 15 Bouteilles, 46
1723. Villain (Alphonse), employé de commerce, rue des Poutrains, 49.
1377. Voreux-Deschenaux (Étienne), négociant, rue de Tournai, 17.
1283. Waeles (Désiré), marchand-tailleur, rue St-Jacques, 30.
1405. Wattinne fils (Charles), représentant, rue de Gand, 2.
1557. Wattinnes-Delespierre, rue du Sentier.
1356. Werbroucq-Besème (Victor), représentant, Grand'Place.

Tozeur (*Tunisie*).

1839. Du Paty de Clam (le comte), contrôleur suppléant.

Tunis.

1599. Carton (le docteur), A. ✿, ✠, médecin aide-major de 1re classe des hôpitaux de Tunisie, au Belvédère.

Valenciennes.

511. Épinay, I. ✿, professeur d'Histoire au Lycée.

Versailles.

1074. Wannebroucq-Dutilleul (Mme Vve), propriétaire, avenue de Villeneuve l'Étang, 5.

Vitry-en-Artois.

1255. Tacquet (Georges), notaire.

Voorschoten (*Hollande*)

1543. Mellet (Auguste), maison Van Kempen et fils.

Wizernes (*Pas-de-Calais*).

1705. Dambricourt (Gery), fabricant de papier.

SOCIÉTÉ DE VALENCIENNES

BUREAU :

MM.

Président........ Doutriaux (A.), Bâtonnier de l'ordre des avocats, juge suppléant au Tribunal Civil, Valenciennes.

Vice-Présidents........ Delame, Président de la Chambre et du Tribunal de Commerce, Valenciennes.

Sirot (Jules), maître de forges, député, St-Amand.

Wagret, maître de verreries, Conseiller d'arrondissement, Escautpont.

Secrétaire-Général..... Foucart (Paul), avocat, Valenciennes.

Secrétaires........... Damien (F.), Directeur de l'école municipale (rue des Chartreux), Valenciennes.

Giard (Pierre), libraire, faisant fonctions de *bibliothécaire-archiviste*, Valenciennes.

Trésorier............. Binet (Adolphe), expert-comptable, Conseiller municipal, Valenciennes,

Conseillers........... Bultot, notaire, Maire, Valenciennes.

Delsarte, Directeur de l'école municipale, rue Capron, Valenciennes.

Lemoine, greffier du Tribunal de simple police, Valenciennes.

Sautteau, avocat, adjoint au Maire, Valenciennes.

Meurs (Emile), avoué à Valenciennes.

F. St-Quentin, avocat. à Valenciennes

MEMBRES ORDINAIRES.

MM. Amand (Victor), propriétaire, Condé-sur-l'Escaut.
Andt (le docteur), pharmacien, Valenciennes.
Armand, avocat, Valenciennes.
Ayasse, imprimeur, Valenciennes.

Bara (Charles), docteur en médecine, Valenciennes.
Bara, instituteur, Le Rosult.
Barbet, ancien instituteur, Anzin.
Batigny (Anatole), entrepreneur de peinture, à Valenciennes.
Beaupère (Henri), notaire, Valenciennes.
Bernard, directeur de l'Agence de la Société Générale, Arras.
Bernard-Givert (Mme), directrice de l'École communale, rue Capron, Valenciennes.
Bertau (Edgard), propriétaire, à Valenciennes.
Berteaux, instituteur, Aubry.
Beryrand (Fernand), propriétaire, Le Quesnoy.
Biller (Joseph), notaire, Saint-Amand.

MM. Billet (François), distillateur, Marly.
Billiet. (Édouard), négociant, Valenciennes.
Binet (Adolphe), expert-comptable, Conseiller municipal, Valenciennes
Blary, instituteur, Saint-Saulve.
Boca, (Charles), avocat, Valenciennes.
Boivin, directeur de la succursale de la Banque de France, Valenciennes.
Boneill (Émile), comptable, Valenciennes.
Bouchart, (Rene). négociant, Saint-Amand-les-Eaux.
Boucher (Edmond), brasseur, Conseiller municipal, Valenciennes.
Boucher, instituteur, Wallers.
Bouchez (Mme), Bouchain.
Boulanger (Emond), rentier, à Paris (parc Montsouris)
Boulanger (Léon), fabricant de meubles, Valenciennes.
Boulet (Sabin), pharmacien, d°
Boutoey (Mme vve), propriétaire, d°
Boutry, licencié-avoué, d°
Brabant (Alfred), fabricant de sucre, Onnaing.
Broudehoux, constructeur, Anzin.
Bruneel, ancien instituteur, Valenciennes.
Bultot (Amédée), maire, d°
Bultot (Édouard), avocat, d°

Caffiaux (fils), négociant, Valenciennes.
Cailliau (Auguste), banquier, à Valenciennes.
Canonne, notaire, Bouchain.
Canonne, juge-de-paix, Bouchain.
Carpentier, commissaire-priseur, à Valenciennes.
Castiau, docteur en médecine, Vieux-Condé.
Castiau (Fernand), notaire, Condé.
Cellier (Eugène), avocat, Valenciennes.
Chapheau (Jules), fabricant de sucre, Valenciennes.
Chateau (Michel), adjoint-principal du génie, à Condé.
Chaussez, huissier, Valenciennes.
Chavatte (Émile), ingenieur, directeur des mines de Crespin, Quiévrechain
Cloart, directeur de l'école communale, faubourg de Paris, Valenciennes.
Clouet, instituteur, Lecelles.
Cocheteux, docteur en médecine, à Valenciennes.
Collart (Léon), brasseur, Valenciennes.
Copin (Léon), professeur de piano, Valenciennes.
Cordonnier, directeur de l'école communale, Saint-Amand.
Coulon (Hector), huissier, Valenciennes.
Coulon (Alfred), negociant, Valenciennes.
Courtin (Édouard), juge au Tribunal civil, Valenciennes.

Damien (François), directeur de l'école communale des garçons (rue des Chartreux), Valenciennes.
Dannaux, ancien magistrat, à Valenciennes.
Debiève (Jules), negociant, Conseiller municipal, Valenciennes.
Debosse (Édouard), marchand de cuirs, d°
Dècle (Julien) Conseiller d'arrondissement, d°
Defline, maire, à Bruay.

MM. Défossez (le docteur), Abscon.
Defresnes (Charles), directeur de messageries, Valenciennes.
Dehon et Seulin, imprimeurs, d°
Delame, président de la Chambre de commerce, d°
Delannoy (Mme vve Jules), propriétaire, d°
Delcourt (Eugène), avocat, Valenciennes,
Delcourt (Th.), notaire, d°
Deleau instituteur, Vicq.
Delhaye (Jules), propriétaire, à Raismes.
Delhaye (Jules), conseiller municipal, Valenciennes.
Deliège, instituteur, Maing.
Delsarte directeur de l'école communale (rue Capron), Valenciennes.
Demanest, notaire, Saint-Amand.
Depille (Arsène), propriétaire, Gommegnies
Depret (Joseph), ingénieur, Anzin.
De Preux, propriétaire, à Saultain.
De Quillacq, constructeur, Valenciennes.
Dervaux (Ernest), industriel, Conseiller général, Condé.
Descamps, instituteur, Thiant.
Descamps, docteur en médecine, Raismes.
Descarpentries, instituteur, Neuville-sur-Escaut.
Deschamps, d° Denain.
Deschanvres (Achille), distillateur, Denain.
Désorbaix (Victor), avocat, Valenciennes.
Devémy (Edmond), brasseur, d°
Devillers (Charles), avoué, d°
D'Hondt, instituteur, Abscon.
Dombre, directeur des mines de Douchy, Lourches.
Doutriaux, avocat, Valenciennes.
Dreyfus (Léopold), négociant, Valenciennes.
Dreyfus (Salomon), négociant, Valenciennes.
Dreyfuss (Louis), huissier, Valenciennes.
Druesne, instituteur, Hérin.
Duhez (Jules), avocat, Valenciennes.
Dubois Risbourg, constructeur, Anzin.
Dugardin (Fernand), pharmacien, Valenciennes
Dupas-Brasme, négociant, d°
Dupas (Jules), propriétaire, Anzin.
Dupont, instituteur, Trith-St-Léger.
Dussart, architecte, Valenciennes.

Ewbanck (Georges), avocat, Valenciennes.

Fally (Émile), brasseur, Condé.
Frappart, maire, Aulnoy.
Fontellaye, négociant, Conseiller municipal, Valenciennes.
Forichon, capitaine de cavalerie en retraite, receveur des hospices, Valenciennes.
Fortier, entrepreneur, Valenciennes.
Foucart (Jean-Baptiste), avocat, Valenciennes.
Foucart (Paul), avocat, Valenciennes.
François, instituteur, Saultain
Fromont (Jules), propriétaire, Valenciennes.

MM. Giard (Georges), libraire, Valenciennes.
Giard (Pierre), d° d°
Giard (Léon), courtier de commerce, Valenciennes.
Gillet (Arthur), expert-comptable et professeur de comptabilité, rue Askièvre, à Valenciennes.
Girard (Paul), avocat, Valenciennes.
Grimonprez, propriétaire, Valenciennes.
Guary, directeur général de la Compagnie des mines, Anzin.

Harmignies, fabricant de cordages, Anzin.
Haubourdin, brasseur, Vieux-Condé.
Héneut fils, bibliothécaire, Valenciennes.
Henry, rédacteur en chef du *Courrier du Nord*, à Valenciennes.
Herbet, ancien notaire, Saint-Amand.
Herbert, mercier en gros, Valenciennes.
Hien, instituteur, Château-L'Abbaye.
Houtard (Eugène), maître de verrerie, Denain.
Huguet, contrôleur de charbonnages, Valenciennes
Hunet, agriculteur, maire, Estreux.

Jacob (Adolphe), négociant, Valenciennes.
Jénart, ancien maire, Anzin.

Lacoste-Pemplar, Valenciennes.
Lajoie, ingenieur, Valenciennes.
Lamotte (André), avocat, Valenciennes.
Lartisien, docteur en médecine, Denain.
Lebacqz (Albert), directeur de la faïencerie, Saint-Amand.
Lecat (Julien), président du Tribunal de commerce, Valenciennes.
Lecerf, docteur en médecine, d°
Ledieu (Adhémar), propriétaire, d°
Lefebvre (Auguste), notaire, d°
Lefebvre (Émile), propriétaire, d°
Lefrancq-Claisse, négociant, d°
Lejeal (Hippolyte), juge-suppléant, à St-Pol (Pas-de-Calais).
Lemaire, médecin-vétérinaire, Saint-Amand.
Lemoine (Émile), greffier du Tribunal de simple police, Valenciennes
Lepez (F.), rédacteur en chef de l'*Impartial*, d°
Leroy (Edmond), greffier du Tribunal de commerce de Valenciennes
Lesens, juge de paix, à Denain.
Lestoille (Edmond), avoué, Valenciennes.
Lesur, instituteur, Quarouble.
Lobert (Albert), négociant, Valenciennes.
Lusardy (Georg s), notaire, Jenlain.
Luwez (Émile) etudiant, Valenciennes.

Mabille (Henri), banquier, Valenciennes.
Machuel, instituteur, Anzin (Bleuse-Borne).
Mailliet, constructeur, Anzin.
Maizierre (Auguste), brasseur, Quarouble.
Malicorne, greffier en chef du Tribunal civil, Valenciennes.

MM. MALISSART-TAZA, ingénieur des arts et manufactures, Anzin.
MAGNIEZ (Charles), agriculteur, Rouvignies.
MARROTIN, avoué, Valenciennes.
MARCHAND, huissier, Condé.
MARGERIN, docteur en médecine, à Valenciennes.
MARIAGE (Édouard), A. ✿, négociant, commandant des Canonniers, à Valenciennes
MARLIÈRE (Charles), négociant, Valenciennes.
MASCART, ancien instituteur, Quarouble.
MASCAUX, ancien notaire, Mortagne.
MASSINGUE, négociant, Mortagne.
MASSON (François), propriétaire, Marly.
MATHIEU (Mme Amédée), propriétaire, Anzin.
MENTION, notaire, à St-Amand.
MESTREIT, directeur de la Compagnie des Tramways, à Anzin
MEURS, avoué, Valenciennes.
MICHEL, instituteur, Marly.
MONFROY, d° Fresnes.
MOREAUX-STURBOIS, maire, à La Sentinelle.
MOREL, instituteur, Rombies.
MOTTE (Mlle Pauline), rue des Hospices, Valenciennes.
MUGUET (Gustave), agent d'assurances, Valenciennes.
MULLER, percepteur, d°
MUSEUR (Alfred), constructeur, Blanc-Misseron.

NAMUR, notaire, à Valenciennes.
NICOLLE (François), juge au Tribunal de Commerce, à Valenciennes

PATOIR-LIONNE, négociant, Conseiller d'arrondissement, Wallers
PERNELET, directeur des douanes, Valenciennes.
PILLEZ, ingénieur, Anzin.
PODEVIN (César), ancien avoué, Valenciennes.
PODEVIN (Mlle Blanche), institutrice, Valenciennes.
POUGET, instituteur, Anzin.
POUTRE, d° en retraite, Flines-lez-Mortagne.
PREUX (DE) (Gustave), au château de la Villette, Saultain.
RAVERDY (Eugène), propriétaire, Condé-sur-Escaut.
RENARD (Léon), maître de verreries, député du Nord, Fresnes.
RICHARD, instituteur, Denain
RINGOT, d° Mastaing.

SABES (Albert), étudiant Valenciennes.
SAINT-QUENTIN (Fénelon), avocat, Valenciennes.
SAUTTEAU (Paul), avocat, adjoint au maire, Valenciennes.
SIROT (Jules), industriel, Conseiller général, Député du Nord, Saint-Amand.
SIZAIRE, instituteur, Mont-des-Bruyères, Saint-Amand.
LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS, Valenciennes.
STIÉVENARD (François), marchand épicier, d°

TASSIN, ancien maire, Crespin.
TAUCHON, docteur en médecine, Saint-Vaast-là-Haut, Valenciennes.
THELLIER DE PONCHEVILLE, avocat, député du Nord, Valenciennes.

MM. Thiry (Melle), maîtresse de pension, Valenciennes.
Tison, instituteur, Anzin.
Trampont, géomètre, Valenciennes.
Trinquet (Alfred), marchand-brasseur, Conseiller municipal, Valenciennes.
Trinquet (Numa), brasseur, Valenciennes.
Turbot, industriel, Anzin.
Tyrode, ingénieur, à Oignies.

Vandeville (Jean-Baptiste), fabricant de sucre, Maing.
Vasseur (Hippolyte) directeur d'assurances, Valenciennes.
Veilhan, ingénieur des ponts et chaussées, Valenciennes.
Vérez, notaire, Saint-Amand.
Vernus (Émile), président du Conseil de prud'hommes, Valenciennes.
Villerval, instituteur, Escaudain.
Vuiot, d° Marquette.

Wagret (Adolphe), maître de verreries, Conseiller d'arrondissement, Escautpont.
Wateau, vice-président du Bureau de bienfaisance, Valenciennes.
Wattecamps, sous-bibliothécaire, Valenciennes.
Wattiau (Myrtyl), constructeur de bateaux, Condé.
Weil (Émile), industriel, maire, Conseiller général, Marly.
Weil (Hector), négociant, Marly.
Wins (Léon), directeur de la sucrerie, Escaudain.

MONSEIGNEUR LABELLE.

Le début de l'année 1891 nous apporte une triste nouvelle. Monseigneur Labelle est mort.

Il appartenait à une famille française originaire de Lisieux et établie sur les bords du St-Laurent depuis le XVII[e] siècle.

Après de solides études classiques et quelques années de professorat, il devint curé de St-Jérôme, dans le comté de Terrebonne, et se passionna pour la colonisation.

De vastes régions désertes s'étendaient au nord de sa paroisse. En moins de quinze ans il y conduisit et y installa plus de *quatre mille familles.*

Il faisait bon l'entendre raconter comment lui-même conduisait, la hache à la main, ses équipes de travailleurs ; comment il ouvrait avec eux le chemin au travers de la forêt ; toujours gai, de bonne et joyeuse humeur ; sachant parler le langage des bonnes gens et entraîner le peuple, car lui-même en sortait, il était fils d'un cordonnier de Québec.

Toutefois, sous sa bonhomie il cachait un grand sens pratique et une très grande finesse.

Il n'eut point de cesse qu'il n'eût obtenu du Gouvernement un embranchement de chemin de fer reliant Saint-Jérôme avec le Canadian-Pacific-Railway, dont il avait été du reste un des plus ardents promoteurs.

Mais ici la difficulté venait moins des autorités que de ses propres paroissiens. Beaucoup d'entre eux pensaient en effet que le chemin de fer leur amènerait quantité de gens de peu de foi, habitués des villes, aux mœurs faciles, capables d'altérer la vie patriarcale et l'esprit religieux des vieux Canadiens.

Le *curé Labelle,* comme on l'appelait familièrement là-bas, eut vent de tous ces bruits. Il monta en chaire dans son église de St-Jérôme, et bravement fit un sermon sur la nécessité du chemin de fer.

Les paroissiens ne furent que médiocrement contents. Ils se concertèrent et envoyèrent à leur pasteur une députation d'anciens qui pensaient bien l'embarrasser par une forte objection théologique.

« Pensez-vous, M. le curé, dit un ancêtre vénérable, qu'il soit besoin d'un chemin de fer pour aller au ciel ? »

« Mon ami, répondit Mgr Labelle, on peut aller au ciel de plusieurs manières, à cheval, en carriole et même en chemin de fer : mais saint Pierre est un concierge exigeant, il fera bon visage à ceux qui arriveront les premiers, ceux-là auront pris le chemin de fer ; il accueillera encore ceux qui viendront ensuite s'ils ne se sont pas mis en retard avec leur cheval ou leur carriole ; mais ceux qui arriveront à pied courent grand risque de trouver la porte fermée, parce que saint Pierre ne voyant plus venir personne, sera parti avec les autres devant le trône de Dieu. »

La députation ne trouva rien à répliquer et la cause du chemin de fer fut gagnée.

Mgr Labelle a lui-même raconté cette anecdote lors de son passage à Lille, à une personne des plus aimables et des plus estimées de notre ville, qui, à son tour, me l'a contée.

On comprend comment le succès récompensa les efforts de Mgr Labelle et comment il acquit une popularité sans exemple.

Les électeurs l'envoyèrent au Parlement : il prit place dans le gouvernement Canadien avec les fonctions de député-ministre (directeur) de l'agriculture et de la colonisation.

Il vint en France l'année dernière et fit une conférence à la Société de Géographie de Lille (1). Ceux qui l'ont entendu alors ne pourront se rappeler sans émotion cet apôtre aimable, ce vigoureux Français à la parole alerte et chaleureuse.

Il était charmant dans l'intimité et avait fait à Lille la conquête de tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher.

Il était né en 1834. Il est donc mort à 57 ans, dans toute la force de l'âge.

Il sera regretté et pleuré des deux côtés de l'Atlantique, cela est encore plus beau que les plus magnifiques oraisons funèbres.

A. M.

---

(1) Voir Bulletin d'avril 1890, page 259, les Français au Canada, avec portrait de Mgr Labelle.

REPRISE DES CONFÉRENCES
A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROUBAIX.

DISCOURS DE M. HENRY BOSSUT, PRÉSIDENT.

« Mesdames et Messieurs,

» Nous venons recommencer, ce soir pour la onzième fois, la série annuelle et non interrompue de nos conférences géographiques, encouragés que nous sommes par un auditoire toujours aussi bienveillant qu'attentif, encouragés aussi par les résultats obtenus, nous aimons à les constater avec vous et à vous le prouver dans un instant.

» Nous avons, dès le premier jour, poursuivi un double but : D'abord, nous avons voulu nous distraire ensemble des exigences du travail continu et absorbant des affaires commerciales et industrielles, mais nous avons pensé surtout à nous instruire ensemble dans la connaissance des contrées et des mers de notre globe terrestre où chacun de nous, je veux parler de nos jeunes auditeurs, pourra chercher et trouver son avenir en créant de nouvelles relations pour notre vaillante Cité.

» Nous avons indiqué le but et nous parviendrons à l'atteindre en consacrant tous nos efforts à développer davantage encore à Roubaix, cet instinct, disons mieux, ce goût qu'ont les commerçants anglais, allemands, suisses, pour aller dans le monde entier établir des comptoirs au profit de la mère Patrie.

» Nous avons sollicité, et nous continuerons à solliciter à cet effet, le concours des voyageurs et des savants pour nous apporter ici leur bonne parole, inspirer aux jeunes Roubaisiens cette audace qu'aime la Fortune et les pousser en avant un peu loin du clocher natal, il est vrai, mais avec la confiance de le revoir après avoir été utiles à eux-mêmes, à leurs familles et à leurs concitoyens. Des essais ont été

tentés, qu'ils soient renouvelés avec énergie, tous nos vœux les accompagneront et la fabrique de Roubaix ne leur fera pas défaut !

» Mais nous n'avons pas toujours à courir au bout du monde, Mesdames et Messieurs, pour rencontrer un excellent sujet de conférence géographique, nous en avons même trouvé ou plutôt accepté un du plus haut intérêt, dans notre propre pays. dans notre chère France : car c'est une question considérable de géographie que celle dont M. Paul Vibert va nous entretenir ce soir et à laquelle votre comité attache la plus haute importance à tous les points de vue. Hélas ! l'idée en est si simple (nous ne voulons pas dire l'exécution) qu'on se demande si ce n'est pas sa simplicité même qui en retarde la solution, tant il est vrai que l'homme cherche, avant tout et au loin. la difficulté et que la vaincre est surtout ce qui séduit et entraîne les meilleurs esprits.

» En lisant, il n'y a pas bien longtemps, le discours politique et d'économie politique d'un illustre orateur, vous avez pu voir qu'un des plus utiles parmi les grands travaux qui honoreraient nos ingénieurs et nos constructeurs, ce serait l'exécution du canal des deux Mers, dont l'idée remonte, vous le savez comme nous, aux âges les plus reculés et qui reçut, au XVII[e] siècle, un commencement d'exécution, lorsque Riquet creusa le Canal du Midi, mais qui n'a pas rempli son but parce qu'il n'a pas été l'objet de l'attention et de la sollicitude du Gouvernement Français et de nos grands financiers, alors que tant de capitaux et de vies humaines sont allés s'engloutir dans le Panama.

» Et pourtant, Mesdames et Messieurs, cette communication de l'Océan à la Méditerranée, ce canal qui, largement exécuté, assurerait la liberté de parcours de nos vaisseaux de commerce et de guerre de l'une à l'autre mer, il y a longtemps que l'œuvre serait accomplie, disons-le bien haut, si, comme les Américains et les Hollandais par exemple, nous pratiquions le primo-mihi, cet égoïsme national qui est un devoir quand il s'agit des questions d'intérêts matériels dont vivent et grandissent les nations.

» Mais je vous demande pardon de retarder ainsi la parole éloquente de M. Paul Vibert, membre de nombreuses Sociétés savantes, Président de l'Association nationale de topographie et Secrétaire-général adjoint de la Société des Études coloniales et maritimes que nous avons hâte d'écouter et à qui notre Comité a l'honneur de souhaiter la bienvenue. »

ÉCHO DES CONFÉRENCES DE TOURCOING.

Le R. P. Le Menant des Chesnais est allé tout récemment à Tourcoing parler de l'Égypte devant le public de la Société de Géographie. — Sa conférence a été remarquable.

On a fort remarqué un toast qui fut porté au R. P. dans une de ses tournées par un vénérable vieillard copte. On s'était réuni, non pas autour de la table, c'est un luxe inconnu dans ces pauvres demeures, mais autour d'un vaste bassin renfermant plusieurs poules cuites dans du riz. Les convives, étendant les mains à la manière des héros d'Homère, avaient chassé la faim et la soif, pour parler comme le poète grec. On était arrivé au dessert. L'ancêtre alors se leva, prit une datte entre ses doigts, l'offrit à son hôte en prononçant le petit discours suivant, plein de poésie et de couleur locale :

« Père, Dieu est grand. Qu'il soit béni puisqu'il t'a conduit ici, toi le prêtre français ! Vois, cette maison est remplie, mais ne crois pas qu'elle est remplie parce que nous sommes vingt ou vingt-cinq ; c'est toi tout seul qui la remplis. Tu es bon parce que tu es Français et prêtre, et tout ce qui est bon vient de la France. Désormais il y a la paix dans cette maison, car, prêtre, tu es la paix. Il n'y aura pas de tristesse, car tu es la joie.

» Si l'épreuve vient, elle nous trouvera résignés, car tu es la résignation. Mais tandis qu'ici nous sommes dans le bonheur de t'avoir parmi nous, il y a en France quelqu'un qui pleure, car dans ta maison, tes amis te cherchent et ta place est vide. Que Dieu est donc bon, lui qui a fait cette chose bonne et merveilleuse que tu as laissé ta France et ceux qui t'y aiment pour venir au milieu de nous inconnus et pauvres. Oh, puisque tu ne peux pas rester avec nous, donne-nous quelque chose qui parle de la France !

» Fais-nous des églises et des écoles qui seront françaises. Nous ne sommes pas riches, mais celui qui a un champ en donnera la moitié pour bâtir tes écoles, ceux qui n'ont rien apporteront leurs bras pour bâtir en briques la maison d'école, et nous mettrons ensemble les deux emblêmes que nous aimons, la croix du Christ et le drapeau de la France.

» Et maintenant tu vas t'en aller ! Demain tu seras dans un autre village et dans ce village il y aura la joie comme il y a ici ce soir, et ici, où tu laisseras ta place vide, il y aura la tristesse comme elle y est ce soir en France. Oh, va donc, et que Dieu te conduise de village en village portant partout et laissant partout derrière toi des regrets, et quand tu auras ainsi fait le tour de l'Égypte, que Dieu te ramène dans ta belle France ! Que le vent soit favorable à ton retour ! Et au soir de ton arrivée, quand ton regard parcourra le cercle de tes amis, qu'il ne rencontre aucune place vide parmi ceux que tu y avais laissés ! »

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS.

Par M. Auguste CREPY.

Le samedi 6 avril 1889, à midi, « La Champagne », magnifique paquebot-poste de la Compagnie générale transatlantique, quittait son dock du bassin de l'Eure, au Havre. — A midi vingt elle passait devant l'extrémité de la jetée couverte d'une foule compacte. — Ce sont des parents et des amis venus pour adresser un dernier adieu aux passagers. Le moment est solennel, surtout pour ceux de nos compagnons de route qui partent sans espoir de retour.

Deux coups de canon retentissent : c'est « la Champagne » qui, à sa façon, répond au salut du sémaphore : nous entrons en mer. — Mais voici que nous ralentissons, que nous arrêtons presque. Un petit remorqueur arrive à pleine vitesse ; il nous donne les dernières dépêches, puis adieu. Nous repartons, et bientôt nous passons à toute vapeur devant la dernière bouée, en tirant encore deux coups de nos petits canons (1). Tout est bien fini maintenant, et nous sommes définitivement en marche pour ne plus nous arrêter qu'à New-York.

(1) C'est de ce moment-là, me dit-on, que l'on compte si les paquebots font chaque jour le nombre de milles qu'ils sont astreints à parcourir en raison de la subvention accordée par la Poste à la Compagnie Générale Transatlantique pour le transport des Courriers.

A bord, environ 110 passagers de cabine et 850 émigrants. Ces derniers, on ne les voit guère et le docteur a beaucoup de peine à les faire monter sur le pont, pour assainir leurs carrés. Ils n'y sont jamais plus de deux à trois cents, le plus souvent couchés et presque toujours semblant s'ennuyer mortellement; c'est que, pour eux, le voyage n'est pas gai; chassés par la misère, ils ne savent ce qu'ils deviendront. A certains moments, cependant, leur gaîté se ranime: l'un d'eux apporte un accordéon et les voilà dansant, malgré roulis et tangage. Parfois aussi les femmes se réunissent et chantent des airs populaires ou des cantiques.

Parmi les passagers de cabine, nous remarquons particulièrement un ingénieur chilien qui vient de commander trois cuirassés aux Forges et Chantiers de la Méditerranée et un Chinois qui ne paraît qu'à table, vêtu chaque jour d'une robe nouvelle. Ses mains sont ornées d'un nombre infini de bagues, dont quelques-unes en ivoire, hautes de plus de deux centimètres; celle qu'il porte au *pouce* est surtout fort curieuse. Les Espagnols ou Américains du Sud passent leur journée entière au fumoir, qu'ils ne quittent que pour le Bar. Il y a aussi un Canadien qui parfois se met à narrer les histoires de

---

Voici l'extrait du Journal de la Compagnie générale transatlantique, relatif à notre traversée :

Service de Paris à New-York
(viâ le Havre)
A GRANDE VITESSE.

Extrait du journal de mer du paquebot poste « La Champagne ».
Traversée d'aller. — Havre-New-York.

6 Avril	(départ: 1 h. 12 soir)	...	milles.
7 —		416	—
8 —		400	—
9 —	(Gros temps)	358	—
10 —		412	—
11 —		416	—
12 —	(Gros temps)	399	—
13 —	(Gros temps)	398	—
14 —	(Arrivée: 10 h. 01 matin)	384	—

Durée totale de la traversée: 8 jours 1 heure 45 minutes.
Vitesse max. du 10 au 11 avril: 16 nœuds 85 cent.
Vitesse moyenne de la traversée d'aller 16 nœuds 40 cent.

chasses les plus miraculeuses, puis, lorsqu'il nous parle de son gibier rôti comme lui seul sait le préparer, on croirait le lui voir réellement savourer.

La vie à bord est assez monotone. Le matin, vers 7 heures, premier déjeuner; à 10 heures, déjeuner à la fourchette; à 1 heure, lunch; à 5 heures $\frac{1}{2}$, dîner; vers 8 heures $\frac{1}{2}$, thé.

Le service de table et de chambre se fait avec une politesse et une prévenance que l'on rencontre rarement, même dans les premiers hôtels, les garçons portent les repas dans la salle à manger, dans les cabines ou même sur le pont, suivant le désir des voyageurs.

On trouve généralement peu de monde sur le pont. — Les passagers qui y montent se promènent d'un bout à l'autre, pour se réchauffer.

De temps en temps un rassemblement se forme : on vient de distinguer quelque chose à l'horizon, et chacun donne son avis sur ce qu'il voit ou croit voir.

Parfois, lorsqu'il fait beau et que la mer est plus calme, on organise quelques parties de crapaud ou de marelle.

Chaque jour les Officiers relèvent le point et le nombre de milles parcourus depuis la veille. La Sirène annonce qu'il est midi, et l'on retarde de trois quarts d'heure environ montres et pendules.

Le soir on passe d'agréables moments au salon, grâce à l'amabilité de quelques amateurs qui veulent bien nous faire profiter de leurs talents musicaux.

Le premier jour, vers 7 heures du soir, « La Champagne » croise « La Bretagne ». Singulier contraste que celui qui existe entre ces deux paquebots ! Le premier, bien frais, bien propre, contenant des voyageurs silencieux et calmes, comme le sont des personnes qui se rencontrent pour la première fois ; le second, portant les traces de la traversée, bondé de passagers heureux de toucher au terme de leur voyage, liés entre eux, et poussant de joyeux hurrahs, à la pensée que dans quelques heures ils seront à terre.... Mais « la Bretagne » s'éloigne rapidement et ne tarde guère à disparaître à l'horizon.

On reste encore quelques instants sur le pont, puis chacun gagne sa cabine. La nôtre, en dehors de son mobilier, est munie de trois ceintures de sauvetage.

Le dimanche 7 est la première journée que nous passons entièrement à bord. Elle est longue cette première journée, car la mer est légèrement houleuse. La salle à manger est bien peu occupée, par contre les divans sont fort recherchés.

Le 8, bien que la mer soit un peu plus agitée qu'hier, nous sommes plus dispos et commençons à nous faire à la vie du bord.

Dès que nous sommes éveillés, mon camarade A. S. ouvre notre hublot, pour laisser pénétrer un peu d'air frais, mais bientôt survient une forte lame et l'eau pénètre dans notre cabine ; notre mobilier en est tout arrosé et A. S. court, mais un peu tard, refermer notre fenêtre. Bien lui en prit, car d'autres lames viennent à leur tour, et il est curieux de les voir tournoyer impuissantes contre le verre.

Dans la matinée du 9, nous dépassons un transatlantique allemand.

Le 11, nous remarquons des quantités innombrables de petits oiseaux qui sortent des flots à notre passage. Ce sont, dit la légende, les âmes des capitaines au long cours qui ont été durs envers leurs matelots.

Le 12, vers midi, nous croisons un paquebot-poste brêmois.

Notre distraction de cette journée a été la visite des machines et de la grande soute au charbon. Ces machines, fortes de 8,000 chevaux, sont alimentées par douze générateurs, ayant chacun trois foyers, qui consomment ensemble sept tonnes à l'heure. A chaque départ du Havre, on embarque 1,700 tonnes de charbon de Cardiff tout venant.

Le water-ballast se prend en eau douce qui sert à alimenter les générateurs et que l'on remplace au fur et à mesure par de l'eau de mer.

13. — Au matin, l'horizon est borné par le brouillard. Il se dégage lentement, mais vers midi nous sommes de nouveau enveloppés dans une brume épaisse. Nous ralentissons notre marche et la Sirène se fait entendre de minute en minute. Il n'est pas gai, ce mugissement si souvent répété !

Le commandant, deux officiers et quatre hommes sont en observation sur la passerelle ; une vigie est postée à mi-hauteur du grand mât.

Vers 2 heures ½ le brouillard se dissipe, puis le vent change et le temps redevient absolument clair.

Pour le dernier dîner, communément appelé « le Dîner du Commandant », on a fait un peu de toilette ; les tables sont chargées d'entremets, de fruits et de pièces montées. Au dessert, on verse du champagne « de la part du commandant ».

Pendant ce dîner grand émoi : on vient de stopper et nous sommes accostés par la goëlette américaine qui amène le pilote. C'est le N° 8. — Dans la journée 22 personnes avaient tiré chacune un des numéros des 22 bateaux pilotes de New-York. L'heureux possesseur du N° 8

gagne donc la loterie traditionnelle et reçoit, avec les félicitations de ses amis, le montant des enjeux. Peut-être s'étonnera-t-on de nous voir ainsi accostés par le pilote dès le samedi soir : c'est que la prime allouée à ceux qui ramènent les transatlantiques au port de New-York est fort élevée. Aussi l'émulation est-elle grande entre eux et c'est à qui s'aventurera le plus loin à la recherche de ces steamers.

Durant la soirée, un clair de lune splendide permet de se promener agréablement sur le pont, en attendant le Concert qui commence vers 9 heures.

NEW-YORK.

Dimanche 14 avril. — Quand je monte sur le pont. vers 7 heures, on est en vue de Long-Island et de nombreuses voiles apparaissent à l'horizon.

Des passagers obligeants, heureux de prouver qu'ils ont déjà fait la traversée, nous montrent ensuite Long Beach (1), Rockaway Beach (1) avec son immense hôtel de douze cents chambres, construit depuis 14 ans, et qui n'a pas encore été occupé, puis Coney Island (1) qui possède également un gigantesque hôtel (2).

Le déjeuner est vite expédié, et tout le monde remonte sur le pont en tenue de débarquement.

Toujours à tribord, on remarque très distinctement l'Éléphant, vaste magasin qui affecte la forme de ce pachyderme surmonté d'une espèce de tour ou de baldaquin comme aux Indes.

A notre gauche Sandy Hook. C'est à hauteur de ce promontoire que se trouve la barre, située à 18 milles de la Batterie (3). Elle est

(1) Plages fort visitées en été par les baigneurs.

(2) Il y a quelques années, comme les vagues atteignaient l'hôtel, on a dû le reculer d'une centaine de mètres environ. Quatre locomotives ont suffi pour traîner l'édifice tout entier. Pareils faits ne sont pas rares aux États-Unis. On cite un hôtel de Chicago qui, rempli de voyageurs, s'est fait remonter d'un mètre pour se trouver au niveau d'une rue qu'on venait de rehausser.

(3) La Batterie est un parc, à l'extrémité sud de New-York, regardant la baie et protégé par une forte digue. Au bout de ce parc se trouve Castle Garden, où débarquent les émigrants qui, chaque jour, par bandes de mille et plus, viennent demander au sol américain l'indépendance et le bien-être que la terre natale ne peut leur donner.

C'est à la Batterie que viennent converger les différentes lignes du chemin de fer suspendu.

traversée par un double chenal limité par des bouées et donnant libre accès aux vaisseaux des plus forts tonnages.

Nous sommes abordés par un petit vapeur qui vient prendre la poste et donner des lettres et des journaux adressés aux passagers. C'est alors que nous apprenons la perte toute récente d'un paquebot danois avec ses 750 voyageurs.

Un peu après nous dépassons les Lazarets, dont un est spécialement affecté aux malades atteints de la fièvre jaune.

Quand le vapeur entre dans la splendide baie de New-York, assez vaste pour contenir tous les navires du monde, et s'avance à travers les passes (*The Narrows*) entre les rivages couverts de villas, de Staten Island, et de Long Island, on voit à gauche les constructions massives des forts Wadsworth et Tompkins ; tandis que, du côté opposé, sur la rive de Long Island, se trouvent les forts Hamilton et Lafayette, ce dernier plus connu comme prison politique que comme forteresse.

Lorsque l'on a franchi ces fortifications, le panorama de la ville et du port se déroule rapidement. A gauche l'île de Bedlow, où s'élève la statue colossale de la Liberté par Bartholdi ; un peu plus loin, vers la rive du New-Jersey, se dresse l'île d'Ellis avec un fort. A droite se trouve l'île du Gouverneur avec Castle William et le vieux Fort Columbus.

A ce moment se démasque le pont de Brooklyn, et, droit devant soi, on aperçoit la ville de New-York, avec Brooklyn à droite et Jersey City à gauche.

New-York offre ainsi l'aspect le plus saisissant. Fièrement campée sur son promontoire, elle présente à nos yeux un fouillis de tours, de clochers, de hautes cheminées, se détachant de somptueux édifices en granit, solidement construits.

Deux remorqueurs nous accostent. L'un porte les officiers de la santé, l'autre ceux de la douane. Ces derniers s'installent à l'extrémité d'une table et chacun des passagers vient tour à tour faire sa déclaration et dire qu'il pourrait affirmer, par le serment, la vérité de ce qu'il vient d'avancer.

Remontant sur le pont, nous apercevons de nombreux « Ferry Boats » transportant, les uns des hommes et des voitures, d'autres du bétail, d'autres enfin, des wagons de chemin de fer. Ces singuliers bateaux ont deux cheminées entre lesquelles, bien au-dessus du pont, oscille lentement le balancier de la machine ; ils sont construits de la même façon à l'avant qu'à l'arrière, de manière à pouvoir naviguer dans les deux sens.

Bientôt nous voguons entre deux lignes de *piers* où viennent se ranger les steamers des différentes Compagnies. Ces piers ou wharfs d'accostage s'avancent perpendiculairement dans les rivières : il y en a 114 sur l'Hudson, 93 sur la rivière de l'Est et 23 sur la rivière de Harlem (1).

Un peu avant d'arriver au numéro 42, wharf de la Compagnie transatlantique, situé sur l'Hudson, notre machine s'arrête ; deux remorqueurs s'attellent à « La Champagne », la font virer et la placent le long de son dock : on lance les passerelles et nous foulons le sol américain.

Le déchargement des bagages est long, vu leur nombre, mais chacun retrouve assez facilement ses colis, car ils sont rangés par ordre alphabétique. Une fois en possession des nôtres, il nous suffit de chercher un douanier, qui les visite rapidement et avec discrétion.

Grâce à la présence d'un aimable correspondant qui était venu nous chercher au wharf, le cocher ne nous réclame que 15 francs pour nous avoir menés à l'hôtel avec nos bagages.

Nous descendons à Hoffmann House, l'un des plus vastes hôtels de New-York. Le grand hall est encombré de montagnes de colis ; des garçons et des boys circulent en tous sens ; on entend constamment le bruit agaçant du télégraphe. Quand nous arrivons au bureau, le Monsieur fort grave qui s'y tient nous présente en silence une plume et fait tourner sur son pivot l'immense registre des arrivées. Nous y inscrivons nos noms, en face desquels il pose gravement deux numéros ; il crie ces mêmes numéros à un boy qui nous fait signe de le suivre et nous introduit dans l'ascenseur. Celui-ci s'élève aussitôt avec rapidité, et, en quelques secondes, nous dépose au 4e étage, où se trouvent nos chambres.

Du balcon de la mienne part une échelle de fer qui descend jusqu'au sol, sage précaution dans un pays où les incendies sont si fréquents. Dans la chambre voisine, où le balcon fait défaut, se trouve une longue corde, solidement fixée à un fort piton, et le long de laquelle glisse une ceinture que l'on se passe autour du corps. Une espèce de

(1) On sera peut-être surpris de ce nom hollandais perdu au milieu des dénominations britanniques ; mais il ne faut pas oublier que New-York s'est appelée d'abord Nouvelle-Amsterdam, qu'elle a été fondée par les Hollandais et que ceux-ci l'ont cédée plus tard aux Anglais.

pince, que l'on tient dans la main, sert de frein et permet de régler la descente.

Après avoir terminé notre installation à l'hôtel, nous montons dans un train de l'« Elevated Railroad » qui nous dépose à la 67e rue, à 5 ou 6 blocks (1) du Central Park.

Là, beaucoup de promeneurs, quelques cavaliers peu gracieux et un grand nombre de voitures de formes plus ou moins élégantes, mais qui toutes ont des roues d'une admirable légèreté.

Le Mall est la principale promenade : c'est une large esplanade, longue d'un quart de mille environ et bordée par de doubles rangées d'ormes majestueux.

Le Mall se termine au Nord par la terrasse, somptueux massif de maçonnerie, richement taillé et décoré.

En descendant de la terrasse par une suite de larges escaliers en pierre, on arrive au Lac Central, la plus belle pièce d'eau du parc.

Au Nord du Lac Central s'étend le « Ramble », qui couvre 36 acres de terrain accidenté, et où circulent de nombreux sentiers ombragés.

Au point le plus élevé du Ramble se dresse le Belvédère, du haut duquel on a de beaux points de vue dans toutes les directions.

Comme le parc s'étend de la 59e à la 110e rue, on a, pour ne pas interrompre complètement la circulation, fait passer quatre rues sous les chemins et les avenues du parc.

En quittant le Central Park nous nous dirigeons vers notre hôtel par la 5e avenue. C'est le quartier de l'aristocratie, la promenade où l'on rencontre le dimanche tous les beaux équipages. Elle a une dizaine de kilomètres de long ; les maisons se ressemblent presque toutes, non comme style, car il y en a de tous les genres, mais par la pierre brune dont elles sont construites. — Il y a, dans cette seule avenue, une douzaine d'églises généralement surmontées d'une ou deux flèches élancées et construites, comme le reste, avec cette pierre granitique couleur chocolat.

Nous dînons chez Delmonico, dont la réputation n'est plus à faire, et, pour un instant, nous oublions que nous sommes sur le sol américain, tant ce restaurant ressemble à ceux de notre continent.

---

(1) Block : on appelle ainsi un pâté de maisons délimité par deux rues et deux avenues se coupant à angle droit. Quand vous demandez la distance qui vous sépare de tel endroit, on vous répond, le plus souvent, par tant de blocks. Vingt blocks, en comptant les rues, font en moyenne un mille.

Le lundi nous prenons l'Elevated pour aller visiter le bas de la ville. Ce chemin de fer, dont l'aspect est loin d'embellir les rues au-dessus desquelles il est établi, est d'une utilité et d'une commodité incontestables. Les trains s'y succèdent toutes les deux minutes à peu près, et le prix uniforme est de 5 cents (25 centimes de notre monnaie) (1). — New-York en possède actuellement quatre lignes : celles des 2e, 3e, 6e et 9e avenues.

L'ancienne ville, c'est-à-dire la partie de New-York comprise entre la Batterie et la 14e rue, est assez irrégulière, mais les voies de communication de la ville haute sont uniquement formées d'avenues se dirigeant au Nord, vers les limites de l'Ile, et de rues qui les croisent à angles droits, courant de l'Hudson à l'East-River.

Les distances se comptent à partir du City-Hall.

M. P... nous fait visiter tout le Produce Exchange puis nous accompagne à la tour qui le surmonte et d'où l'on jouit d'un coup d'œil assez étendu. — Dix ascenseurs font le service des 14 étages du bâtiment qui contient un grand nombre de bureaux dont le prix moyen de location est de $ 850 par an.

M. P..., après nous avoir expliqué le fonctionnement de la Société d'assurance mutuelle établie entre les membres du Produce Exchange, nous fait inscrire au registre et donner une carte valable pour huit jours (2). Cette Société d'assurance comprend 3.000 membres qui versent chacun $ 3 à chaque décès d'un membre ; la Société remet immédiatement aux survivants du défunt une certaine somme.

Dans la grande salle de l'Exchange se trouvent des cadrans indicateurs des cours : blés à New-York, blés et maïs à Chicago, et une carte des vents et de la température de tous les principaux points des États. — Il y a aussi un cadran de girouette permettant de suivre les variations du vent.

A côté du grand hall, où sont étalés des échantillons de blés, maïs et farines, se trouve une salle spéciale, avec sièges en amphithéâtre et en gradins pour l'établissement des cotes.

Dans un coin du hall grande animation : on vote pour savoir si, à l'instar des villes d'Europe, on fermera l'Exchange le Vendredi saint.

---

(1) Ce prix est le même sur les tramways de toutes les villes des États-Unis.

(2) Aux États-Unis, toutes les Bourses sont des sociétés privées ; on ne peut y entrer que si on en est membre, ou à titre d'étranger muni d'une carte.

La Bourse dure de 10 heures $\frac{1}{2}$ à 2 heures $\frac{1}{4}$, mais les affaires en marchandises ne commencent guère qu'à midi.

Dans les sous-sols sont installés d'immenses dépôts de titres, de valeurs, de bijoux, d'argenterie, etc.... et des bains turcs et russes.

Vers le soir, le chancelier du Consulat de France a l'amabilité de venir nous trouver à l'hôtel pour nous donner divers renseignements. Nous terminons notre journée au fameux cirque Barnum, de passage en ce moment à New-York. Moyennant $ 1 par place, nous voyons, en deux heures, 2 défilés, 70 numéros et 12 courses !!! Il est vrai que l'on travaille sur cinq pistes en même temps. — Outre le cirque, il y a une ménagerie entière et toute une série d'attractions telles qu'on en voit sur nos foires.

Autant les trottoirs de New-York sont bons, autant le pavage des rues est détestable ; aussi délaisse-t-on volontiers les fiacres pour profiter du tramway ou du chemin de fer suspendu.

Le 17 avril. — Après avoir pris nos billets et fait enregistrer nos bagages à l'hôtel même, nous faisons quelques visites.

Puis, nous traversons l'Hudson sur un ferry boat (1) appartenant au P.R.R. (2) (Pennsylvania Railroad) qui nous dépose, à Jersey-City, dans la gare de cette Compagnie.

A 2 heures 15, nous prenons place dans un des grands wagons de l'unique classe qu'on appelle première. Ce wagon est chauffé par un poêle ; du côté opposé se trouve une fontaine remplie d'eau glacée. Le train s'arrête à Newark (New-Jersey) et à Trenton, capitale de l'État de New-Jersey et arrive à 4 heures 20 au nouveau « depot » (3) du P.R.R. à Philadelphie. — Distance : 90 milles. — Nous nous installons sur le « plan américain » (4) à l'hôtel Lafayette.

---

(1) On est en train de construire, sous l'Hudson, un tunnel qui reliera New-York à Jersey-City.

(2) Ces ferry-boats partent toutes les dix minutes pendant le jour.

(3) Les Américains appellent leurs stations *depot* (prononcez : dipeau).

(4) Les voyageurs qui adoptent le plan américain paient tant par jour, service et éclairage compris. La journée est divisée en quatre quarts : chambre, déjeuner, dîner, souper.

Quel que soit le repas que vous vouliez prendre, on commence invariablement par vous apporter un verre d'*Ice Water* (eau glacée) ; puis, d'un air très sérieux, un nègre prête une oreille attentive à la composition de votre menu. Il disparaît ensuite et, une vingtaine de minutes après, il revient triomphant, portant, d'une main, au-dessus de sa tête, un immense plateau. La table est aussitôt couverte d'une quantité de petits plats contenant toutes sortes

PHILADELPHIE.

Les rues de Philadelphie sont encore plus mal pavées que celles de New-York. Aussi, les voitures de toutes sortes roulent-elles généralement sur les rails des tramways qui sont, d'ailleurs, disposés spécialement à cet effet. Les trottoirs sont fort agréables.

Excepté dans Market-street (où les cars sont mus par un câble souterrain) les tramways ne se croisent pas dans une même rue; ils suivent telle ou telle rue selon qu'ils se dirigent vers le Nord ou vers le Sud; aussi n'y a-t-il jamais d'encombrements.

Nous trouvons à Philadelphie la politesse que vantent ceux qui ont écrit sur l'Amérique, et nous ne sommes pas les seuls à offrir nos places aux dames qui montent dans les cars. On nous semble, du reste, beaucoup plus aimable ici qu'à New-York, et nous emportons de la ville une excellente impression.

Les rues principales sont Chestnut et Walnut Streets.

L'ancien hôtel-de-ville est le monument le plus intéressant de Philadelphie : Dans la salle de l'Indépendance, conservée dans son état primitif, on montre l'original de l'acte de l'Indépendance, et l'encrier d'argent où se trouvait l'encre qui servit à l'écrire.

On construit actuellement, à mesure que l'on a des fonds, mais non sans de fréquentes interruptions, un nouvel hôtel-de-ville qui sera tout en marbre blanc (1).

Un Américain, à qui nous sommes recommandés, nous fait monter sur un remorqueur et nous conduit visiter les chantiers où cinq gros vapeurs sont en construction; trois sont destinés à la marine de guerre, deux à la marine marchande. Pendant cette visite, nous assistons aux essais des canons à air comprimé d'un torpilleur.

Notre remorqueur nous fait ensuite descendre la Delaware jusqu'au dépôt de la marine militaire où sont mouillées trois vieilles canonnières à tourelles, les premières, dit-on, qui aient été construites.

---

de choses, et que le nègre range en cercle autour de votre assiette. On picore alors à droite et à gauche.

Sur le plan européen on paie séparément chaque chose, comme dans la plupart des hôtels de notre continent. Les Américains ne mettant pas leurs chaussures à la porte de leur chambre pour les faire cirer, cette opération n'est comprise dans aucun des deux plans et se paie à part : 10 sous dans l'hôtel et 5 sous sur la rue.

(1) Le marbre blanc est très commun dans les environs de Philadelphie.

19 avril (Vendredi Saint). — Les bureaux sont fermés l'après-midi. Munis de cartes obtenues à l'hôtel Lafayette, nous visitons le vaste Girard Collège.

En 1776, alors que les colonies américaines luttaient contre l'Angleterre pour conquérir leur indépendance, le Français Étienne Girard, commandant l'*Aimable Louise,* en route de la Nouvelle-Orléans à New-York, se trouva pris dans un épais brouillard, vis-à-vis la baie de la Delaware. Sur le conseil d'un pilote, il mit son navire et sa cargaison en sûreté dans le port de Philadelphie ; ayant, peu de temps après, quitté la marine pour s'occuper de négoce, il devint citoyen de Philadelphie, rendit d'importants services philanthropiques à sa ville d adoption et légua, en mourant, les sommes nécessaires à la construction d'un Collège destiné à recueillir et à instruire des orphelins.

Avant de nous y laisser pénétrer le portier s'est bien assuré que nous n'étions Clergymen d'aucune confession.

Du Collège, nous nous rendons à Fairmount Park et au Jardin zoologique.

Rentrée en ville et visite à la cathédrale St-Pierre-St-Paul.

Dans la soirée, le « Limited Express », composé uniquement de wagons de la Compagnie Pullman (parlor-cars et dining-car), nous emporte vers Baltimore.

Soudain une cloche retentit : c'est celle de la locomotive annonçant son arrivée aux passages à niveau qui ne sont, le plus souvent, protégés par aucune barrière.

Nous traversons Chester (14 milles), la plus ancienne agglomération de la Pennsylvanie, et Wilmington (28 milles), la principale ville de l'État de Delaware. A Havre de Grâce (Maryland) la voie franchit la Susquehanna sur un pont d'un mille de longueur.

A 8 heures $\frac{1}{2}$, après deux heures et demie de trajet, nous descendons à

BALTIMORE.

Au sortir de la gare, tous les cochers se précipitent vers nous et nous entourent en vociférant; heureusement, un vigoureux policeman les remet à leur place et nous pouvons enfin gagner sans encombre l'omnibus de l'hôtel Rennert.

Baltimore, capitale du Maryland, est la sixième ville des États-Unis, sous le rapport de la population (300.000 habitants).

Ce qu'on montre tout d'abord aux étrangers est le « Washington-Monument », haute colonne revêtue de marbre blanc et surmontée de la statue de Washington.

L'hôtel-de-ville, terminé en 1875, est un bel édifice de style Renaissance.

20 avril. — Visite à la Bourse aux Grains (Corn Exchange) qui se trouve dans le même bâtiment que la Chambre de Commerce.

Un remorqueur nous fait faire une promenade dans la baie de la rivière Patapsco, puis nous transporte à l'un des élévateurs du B. & O. (Baltimore et Ohio) Railroad.

Les *Elevators* sont d'immenses magasins à cinq ou six étages, dans lesquels les grains arrivent des campagnes par chemin de fer, pour attendre le jour où ils seront chargés sur un autre train ou sur un bateau.

A leur arrivée, ils sont versés au sous-sol, puis une chaîne à godets les *élève* jusqu'à l'étage supérieur, d'où, au moyen de conduits en bois, ils sont répartis par catégories dans d'immenses silos situés aux étages intermédiaires.

Ces manipulations ont en même temps pour effet de sécher complètement les grains et de leur enlever presque toute chance d'échauffement.

Comme à Londres, le samedi, les bureaux ferment de bonne heure.

21 avril, fête de Pâques. — La cathédrale, en forme de croix, construite en granit, est surmontée de deux tours, semblables à des minarets. Ses orgues sont considérées comme les plus importantes des États-Unis.

Promenade en voiture au Druid Hill Park, tracé dans une ancienne forêt ; il est parsemé de sites pittoresques et de vues habilement ménagées sur son lac et sur la ville.

WASHINGTON.

On se sent ici dans une capitale : les rues sont propres, larges (1),

---

(1) Washington est la ville où les rues occupent le plus d'espace, soit 54 °/₀ de la superficie de la ville. Viennent ensuite New-York et Vienne avec 35 °/₀, Philadelphie avec 29 °/₀, Berlin et Boston avec 26 °/₀, Paris avec 25 °/₀.

et, pour la plupart, bien pavées. Les monuments sont plus nombreux qu'ailleurs et aussi de meilleur goût (1).

Le plus intéressant est, sans contredit, le Capitole qui domine la ville et que l'on aperçoit d'un bout à l'autre des nombreuses avenues qui viennent y converger. Cet édifice se compose d'un bâtiment central, surmonté d'un dôme, et de deux ailes. La fameuse porte de bronze, qui donne accès sur la rotonde, rappelle, sur ses bas-reliefs, l'histoire de Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique. Du haut du dôme, copié sur celui du Panthéon et surmonté d'une statue colossale en bronze, représentant la Liberté debout sur un globe, la vue s'étend sur toute la ville, et nous éprouvons un réel plaisir à voir la verdure des feuilles nouvelles se marier agréablement aux teintes plus foncées des bâtiments.

La Maison Blanche, où réside le Président des États-Unis, est reliée au Capitole par la magnifique Pennsylvania Avenue, que bordent quatre rangées de peupliers et qu'un auteur américain appelle : « La voie appienne de la République ». Elle semble disparaître au milieu de gracieux berceaux de fleurs et de verdoyants bouquets d'arbres. Sur la façade principale s'élève un portique supporté par huit colonnes ioniques, sous lequel se trouve l'entrée principale.

Le « Monument de Washington », situé près du Trésor, est un obélisque de 555 pieds, en marbre blanc ; sa base est en granit bleu. C'est, disent les Américains, le plus grand cénotaphe du monde.

Dans la Pennsylvania Avenue s'élève la statue de Franklin.

Ces monuments indiquent bien que Washington est la capitale politique des États-Unis. Mais le vrai centre intellectuel se trouve à Boston, tandis que New-York conserve la suprématie pour les grandes transactions commerciales.

MONT-VERNON.

L'excursion à Mont-Vernon que nous avons faite sur le bateau à vapeur « Corcoran » (2) demande une demi-journée. La machine est à

(1) Malheureusement, si l'on s'éloigne un peu du centre proprement dit, on rencontre de vastes espaces non construits, démontrant que la ville n'a pas encore atteint tout le développement sur lequel on comptait.

(2) Le « Corcoran », comme tous les steamers d'excursions et tous les ferry-boats, est abondamment pourvu d'énormes ceintures de liège pendues aux plafonds : en cas d'accident, il suffit de lever la main pour les prendre.

peine en marche que déjà des musiciens exécutent des valses sur la harpe, la flûte et le violon.

Les rives du Potomac, généralement marécageuses, offrent plusieurs beaux points de vue.

Le « Corcoran » passe devant la petite ville d'Alexandria intimement liée à la vie et au nom de Washington. Cette ville date de 1748.

Mont-Vernon, la dernière habitation de Washington, s'élève à 120 pieds au-dessus de la rive du Potomac.

En 1850, une association s'est formée dans le but de conserver et entretenir cette habitation et les terrains environnants. Les salles ont été réparties entre les divers États et ce sont eux qui supportent les frais d'entretien.

Dans la maison, on voit maint souvenir de Washington (1) et les jardins sont ombragés par les arbres qu'il planta dans sa jeunesse.

La tombe de Washington, située dans les jardins, est une modeste construction en briques, ressemblant à une petite chapelle fermée par une grille.

RICHMOND.

La gare de Richmond, capitale de la Virginie, est presque au centre de la ville; lorsqu'on y arrive, on a déjà parcouru une partie des rues dans le train qui y circule aussi tranquillement qu'un tramway.

Nous visitons le Capitole construit, par Thomas Jefferson, sur le plan de la Maison Carrée de Nîmes. Il possède une bibliothèque, une collection de portraits à l'huile de personnages célèbres, un buste de Lafayette et, sous le dôme central, une statue en marbre de Washington, grandeur naturelle, œuvre de Houdon. En 1788, le grand statuaire traversa l'Atlantique pour venir mouler l'illustre politicien. Son Washington est une œuvre magistrale, digne pendant du Voltaire que nous admirons au foyer du Théâtre-Français. Washington est en uniforme de général.

Dans le parc qui entoure le Capitole, on remarque une statue équestre de Washington, en bronze. Le cheval, qui se cabre, passe pour l'un des plus beaux du monde.

---

(1) Parmi ces souvenirs, une clef de la Bastille offerte par Lafayette à Washington et une réduction de ce monument taillée dans une pierre en provenant.

Nous nous rendons ensuite au cimetière d'Hollywood, où se trouvent un grand nombre de belles tombes, entre autres celles des Présidents Monroe et Tyler. Dans la section réservée aux soldats, on a élevé, à la mémoire des Confédérés morts pendant la guerre civile, une sorte de pyramide en blocs de pierre presque brute. Une partie du cimetière n'est point encore aménagée et a conservé sa végétation primitive : on y rencontre des tombes en plein bois.

Nous revenons en ville par le tramway électrique, dont la marche est assez rapide et qui circule dans les rues les plus centrales.

25 avril. — Dans la matinée, M. W. nous fait visiter un moulin à farine, installé avec tous les derniers perfectionnements.

A 2 heures 58, nous partons pour Charleston (14 heures de route). Un supplément de 3 dollars, chacun, nous permet de prendre place dans un sleeping-car. — Le sleeping-car ne se compose pas, comme chez nous, de petites cabines assez semblables à celles des bateaux à vapeur : c'est un vaste dortoir où peuvent se coucher 20 à 24 dormeurs. A l'une des extrémités se trouvent les lavabos et un petit appartement bien utile ; puis un fumoir. Vient ensuite le grand compartiment central. A l'autre bout, une espèce de salon particulier, où peut coucher à l'aise toute une famille. Enfin le quartier affecté à la toilette des dames. Au milieu du *car* règne un couloir ; de chaque côté se trouvent cinq ou six *sections* comprenant deux banquettes à deux places se faisant vis-à-vis. — Le lit du bas se monte à la place et à l'aide des banquettes ; celui du haut, à charnières, est retenu au plafond par des chaînettes. Tous sont confortables.

A peine sorti de la gare, le train franchit la rivière St-James ; il s'arrête à Petersburg située au point où l'Appotomax devient navigable ; de nombreux bateaux y chargent du tabac, du coton, du maïs et du blé.

A 5 heures 45, arrêt de vingt minutes à Weldon, point extrême de navigation des steamers sur la rivière Roanoke.

Il est 7 heures 40 lorsque nous traversons Goldsboro ; comme un vulgaire tramway notre train s'y arrête au beau milieu d'une rue.

En quittant Wilmington, vers 10 heures, nous nous couchons dans de bons lits, suffisamment longs, que le nègre vient de monter avec dextérité à la place occupée par nos sièges pendant la journée

CHARLESTON.

Vendredi 26 avril. — Le train arrive en gare de Charleston à 5 heures du matin, on en détache le *sleeper* où l'on nous laisse dormir jusqu'à 7 heures.

Moyennant la modique somme de 2 fr. 50 par personne, l'omnibus nous transporte de la gare au Charleston-Hotel.

Nous sommes ici dans la région des pays chauds. Sur les tables fonctionnent des moulins pour chasser les mouches; ils se composent de deux ailes de lustrine noire montées sur nickel; une tige de même métal supporte l'appareil et reçoit, d'un mécanisme d'horlogerie placé dans le pied, un mouvement de rotation (1).

M. F.. à qui nous sommes tout particulièrement recommandés par M. M..., de Lille, nous inscrit à son cercle, nous y retrouve vers deux heures et nous conduit luncher chez lui.

Il nous offre ensuite place dans sa voiture où il monte avec sa femme; nous traversons la ville et poussons notre promenade jusqu'au « Magnolia Cemetery », dont l'aspect n'a rien d'attristant. On n'y rencontre pas cette végétation morne et sévère qui, d'ordinaire, vous impressionne et vous invite au silence et au recueillement; c'est un véritable jardin, traversé par de jolies allées plantées d'arbres. De riches mausolées et de belles colonnes recouvrent des concessions. Malheureusement, parmi ces monuments, beaucoup ont été ébranlés par le dernier tremblement de terre.

La maison de notre hôte a été complètement détruite à cette époque.

En revenant, nous visitons la ferme du nègre Noisette, dont les champs de fraises et de rosiers s'étendent à perte de vue. Dans toute la région, les fraises sont cultivées sur une très grande échelle, et on en expédie vers New-York des wagons entiers.

Un dîner de quelques personnes nous réunit chez M. F. On parle autant français qu'anglais. Pendant la soirée, les messieurs veulent bien jouer, à notre intention, quelques morceaux de « banjo ». Puis on se met à danser, et Mme S......, jeune femme créole, nous initie aux secrets de la valse américaine. Nous lui enseignons à notre tour la valse française; elle reconnaît volontiers que cette dernière est

---

1) A Louisville, nous verrons de grands éventails suspendus au plafond et mus par un petit moteur hydraulique.

beaucoup plus agréable. M[me] S...... organise en ce moment, avec ses amies, une comédie en français dont elle nous récite plusieurs passages.

Samedi 27 avril. — Toujours pilotés par l'aimable famille, nous partons, par le South Carolina Railway, pour le Magnolia Garden, propriété privée située à 15 milles de Charleston. En descendant du train nous prenons un tout petit vapeur qui, en dix à douze minutes, vous dépose au bord du jardin. — Pendant la saison où tout est en fleurs, le propriétaire permet de visiter son domaine, et le chemin de fer organise un train spécial ainsi qu'un service de bateau, et se charge de percevoir les 50 cents (fr. 2,50) dus au propriétaire.

De tous côtés des magnolias gigantesques, des azalées aux couleurs les plus variées, des arbres à camélias gros comme des pommiers, etc., etc., offrent un coup d'œil charmant.

Notre retour s'effectue dans le wagon-salon de l'un des administrateurs de la Compagnie du chemin de fer, où l'on nous offre du champagne glacé et des petits gâteaux.

L'heure habituelle du principal repas, à Charleston, est 3 heures $\frac{1}{2}$, après quoi il est rare que l'on retourne à ses affaires.

Dimanche 28. — Nous traversons le nouveau pont sur la rivière Ashley et sommes alors en pleine campagne; mais nous arrivons bientôt à « Pleasure Grove » où s'élèvent de vénérables chênes, que leurs branches, couvertes de mousses pendantes, particulières à ces pays, font ressembler à des saules pleureurs. Nous n'y voyons que des nègres (1) en train de tenir une espèce de meeting où l'orateur est fréquemment interrompu par des chants assez originaux.

Tout ce territoire constitue la paroisse de St-André.

Lundi 29. — A 4 heures du matin, le train nous emporte vers Savannah. A 4 heures $\frac{1}{2}$, l'horizon commence à se colorer des diverses teintes de l'aurore, et vers 5 heures $\frac{1}{4}$ le soleil apparaît. La route traverse des forêts et des marais. A notre arrivée à Savannah, l'horloge marque 6 h. 40, ce qui semble ne faire que 2 h. 40 de route, mais en réalité il y a 3 h. 40 que nous sommes partis, car il existe une différence d'une heure entre le temps de Charleston et celui de Savannah (2). C'est aujourd'hui que, grâce à la longueur de

---

(1) La population de Charleston est de 30,000 blancs et de 33,000 noirs.

(2) Depuis 1883, les Américains emploient aux États-Unis quatre heures différentes : « Pacific Time », « Mountain Time », « Central Time » et « Eastern Time » ; chacune des sections de territoire ainsi formées est de 15° ; les heures normales sont basées sur le méridien de Greenwich. Ces sections ne sont point délimitées mathématiquement : on tient compte des limites politiques, etc...

notre trajet, nous faisons plus amplement connaissance avec un personnage bien typique : Dans chaque train se trouve un marchand de journaux qui circule de wagon en wagon. Quand il a fini cette tournée, il passe avec une pile de livres, qu'il vend généralement 1 fr. 25. Il en a toute une provision, dans une caisse, qu'il installe à l'extrémité de l'un des wagons. Il en dépose un ou deux, sur la banquette, à côté de chaque voyageur. Les uns n'y prennent nullement garde; les autres y jettent un œil distrait, bien peu en achètent. Quand le marchand juge qu'on a eu le temps de faire son choix, il ramasse ses livres et va les remettre en place. Il paraît une troisième fois avec un grand panier rempli de fruits divers et de sucres d'orge. Quelquefois il dépose, près des voyageurs, des flacons de bonbons anglais, afin de les tenter davantage.

Après chaque station importante il recommence le même manège, souvent ayant ajouté à son stock de journaux les feuilles de la localité.

De temps à autre on entend la machine siffler d'une façon désespérée, et le train ralentit sa marche : une vache se promène sur la voie, ne faut-il pas lui laisser le temps de se garer ? C'est en quelques rares endroits seulement que la ligne est protégée de leurs incursions par des haies et des barrières.

Çà et là flambent les herbes et les fougères qui bordent la voie ; et souvent, aussi, des forêts que nous traversons, s'élève une fumée noire indiquant des sapins en feu.

Il est 10 heures quand nous passons à Waycross.

A Jacksonville on lunche de midi à une heure et on prend un nouveau train.

Le paysage devient un peu plus pittoresque. On traverse un grand nombre de fois l'imposante rivière St-John, aux eaux d'un bleu splendide, notamment près de l'endroit charmant appelé Green Cove Springs.

Les conducteurs de trains, ayant l'ordre de contrôler les billets après chaque station, ont inventé, pour ne déranger qu'une fois les voyageurs, de petits chèques en carton qu'ils vous fixent eux-mêmes au chapeau après avoir poinçonné votre ticket ; ils les reprennent lorsque vous arrivez à destination.

Vers 2 heures 45, nous passons à Palatka, et à partir de là s'étendent, à droite et à gauche, de grandes plantations d'orangers qui viennent agréablement rompre la monotonie des forêts de pins que nous traversons depuis le matin. En voici cependant une autre, sur la lisière

de laquelle on construit, en plein vent, des wagons à marchandises. Les ferrailles et les roues sont apportées par les trains qui passent, et un beau jour un train complet sortira de la forêt armé de toutes pièces.

Un peu plus loin, on arrête en pleine voie : la locomotive se trouve à hauteur d'un échafaudage où sont empilées des quantités de bûches ; elle en fait une ample provision et continue sa route.

A 4 heures 45, arrêt à Entreprise Junction. Il y a un assez grand nombre de ces jonctions en pleine campagne, et les choses s'y passent à la bonne franquette. — A 5 heures 10, nouvel arrêt, à Sanford.

Nous soupons au Tropical Hotel, à Kissimmee. Tous ces repas, au passage des trains, sont au même tarif, soit 75 cents par tête, de même que dans les Pullman Dining Cars ils sont à 1 dollar. Nous n'avons point à craindre ici de manquer le train : le conducteur, qui se croit un vrai gentleman, dîne à la même table que les voyageurs.

Vers 11 heures nous arrivons à Tampa et nous embarquons immédiatement sur le steamer « Olivette ». En montant sur le pont on passe au bureau ; on y demande une chambre et sa clef comme dans un hôtel. Noirs comme des nègres, mouillés comme des éponges, nous sommes bien heureux de pouvoir nous rafraîchir et nous reposer après cette longue journée de chaleur et de poussière.

Sur l' « Olivette » nous faisons connaissance avec les sommiers-matelas en usage dans les régions tropicales. C'est simplement une toile métallique, aux mailles assez larges, fixée sur un cadre en bois et douée d'une grande élasticité ; au-dessus une toile grossière pour éviter les contacts trop durs, puis le drap. On est très bien couché et le matelas, laissant passage à l'air, est plutôt frais que chaud.

Mardi 30 avril. — Nous sommes de bonne heure sur le pont ; la mer est calme comme un lac. L' « Olivette » ne porte que 14 passagers de cabine. Nous lions conversation avec un jeune Cubain qui rentre chez lui. Il a passé quelques années à Paris, au lycée Saint-Louis, puis 2 ans à Madrid ; il a vécu à Bonn et à Bruxelles ; il revient maintenant de New-York où il était depuis deux ans.

Vers 3 heures, on commence à distinguer les îles verdoyantes qui forment comme le prolongement de la presqu'île de Floride.

Bientôt nous passons au milieu d'elles et la marche se ralentit, car on est obligé de jeter la sonde à chaque instant. La profondeur n'est plus que d'une dizaine de pieds. Nous apercevons les débris de plusieurs vaisseaux qui sont venus échouer sur ces bas-fonds.

Enfin, vers 4 heures, nous abordons à Key West, la plus grande de

ces îles. Elle a environ 11 milles de long et 1 ou 2 milles de large ; sa population est de 15,000 habitants. Key West est connue pour ses manufactures de cigares faits de tabac de la Havane. En effet, au sortir de l'île de Cuba, le tabac en feuilles paie beaucoup moins de droits que le tabac travaillé. Bon nombre de maisons expédient donc leur tabac en feuilles à Key West (États-Unis) et l'y convertissent en cigares.

Le steamer fait escale jusque vers 10 heures du soir de façon à ne pas arriver trop tôt à la Havane dont le port n'est ouvert qu'à partir de 6 heures du matin.

Nous allons à terre avec notre Cubain et un Américain voyageur en tabacs.

La ville occupe presque toute l'île. Les rues, se coupant pour la plupart à angles droits, ne sont pas pavées, ni même empierrées ; elles sont couvertes d'une épaisse couche de poussière sous laquelle disparaissent les rails des tramways ; comme presque partout en Amérique, les trottoirs se composent de planches transversales fixées sur des madriers parallèles a la chaussée. En beaucoup d'endroits ils sont très élevés (50 à 60 centimètres), et il faut monter deux ou trois marches avant d'y arriver.

Nous dînons dans un restaurant orné du nom tout parisien de « Bouillon Duval ». L'addition y est bien salée : aussi chacun de nous d'adresser successivement à notre hôtesse des remontrances en espagnol, en anglais, en français.

Vers 9 heures nous rejoignons notre bord.

Un foyer de lumière électrique, projeté de l' « Olivette », nous laisse voir, sur le quai, des groupes de négresses en robes de couleurs éclatantes nonchalamment assises sur un tas de planches.

La nuit est encore plus chaude que la précédente.

Mercredi matin, en montant sur le pont, nous apercevons l'île de Cuba. L' « Olivette » avance lentement car la passe est difficile et il faut attendre le pilote.

CUBA. — LA HAVANE.

Cuba, la plus grande et la plus belle des îles des Indes occidentales, st située par 19°48′ et 23°11′ de latitude Nord, et 76°30′ et 87°12′ de longitude Ouest.

Découverte par Christophe Colomb, le 28 octobre 1492, elle fut

d'abord appelée Juana, puis successivement Fernandina, Santiago et Ave Maria, pour reprendre enfin le nom de Cuba que lui donnaient les indigènes.

Par sa situation exceptionnelle, la fertilité de son sol, le développement de ses relations commerciales, elle a mérité, à juste titre, le nom de Reine des Antilles.

Sa capitale, la Havane, fut fondée en 1519 et compte actuellement environ 250,000 habitants. Elle est bâtie sur une langue de terre dont la pointe est protégée par le fort Morro.

L'aspect général de la baie est magnifique. Très spacieuse, elle offre aux navires un abri parfait, puisque, grâce à la courbe qu'elle forme, elle est, pour ainsi dire, abritée par la ville elle-même. C'est une des plus grandes et des plus sûres du monde.

A 7 heures, nous y entrons, laissant à notre gauche le fort Morro et à notre droite celui de la Punta.

Les steamers s'amarrent à leurs bouées respectives, car l'accès des quais n'est permis qu'aux vaisseaux espagnols.

A peine arrivé, notre paquebot est entouré de petites barques à voile montées par les agents des hôtels qui se disputent le privilège de nous loger.

Une barque semblable amène les officiers d'État qui vont procéder à l'inspection des passeports. Comment, des passeports? Mais on nous a dit qu'il n'en fallait pas! Néanmoins, nous nous mettons à la file qui, bien entendu, se forme en plein soleil. Nous sommes déjà là depuis plus d'un quart d'heure quand notre jeune Cubain vient nous dire qu'il a arrangé l'affaire et que nous pouvons débarquer.

En même temps il a pris des renseignements auprès de son père, qui est venu à sa rencontre, et nous conseille de nous confier à l'interprète de l'hôtel Mascotte.

La douane se montre très aimable à notre arrivée au quai.

L'hôtel Mascotte, jadis hôtel San Carlo, situé sur le port, a été mis à neuf il y a deux ans. Nous y sommes fort bien accueillis.

D'ailleurs nous éprouvons une vive joie à nous trouver sur ce sol espagnol où nous nous sentons plus *at home* qu'aux États-Unis. Les mœurs, la cuisine, l'amabilité, la prévenance, nous rappellent la France.

Une chose nous frappe quand nous inscrivons nos noms sur le régistre de l'hôtel : c'est de voir les pages couvertes de timbres ; il est, en effet, dû au gouvernement un droit de 5 centavos par nom de voyageur inscrit.

Nos chambres, bien aérées, donnent sur une plateforme d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur la baie, la ville et le golfe du Mexique.

Notre premier soin est de nous faire conduire chez le Consul. Bien qu'il soit 10 heures $\frac{1}{2}$, il paraît qu'il est encore trop tôt. Par gestes, le portier nous fait comprendre que le Consulat n'est ouvert que de midi à quatre heures.

Ayant ainsi un bon moment à dépenser nous commençons la visite de la ville.

Nous sommes au milieu de la Havane et cependant voilà plusieurs rues qui ne sont même pas pavées. Les hommes circulent en pantalon blanc et en bras de chemise, le cigare aux lèvres, les femmes du peuple en robe de mousseline. Les dames sont vêtues de toile et de dentelle. Aucune n'a de chapeau : toutes portent la mantille et se servent de leur éventail comme ombrelle, avec une grâce bien espagnole.

Vers midi un quart nous nous représentons chez le Consul : il n'est pas arrivé, mais son chancelier nous explique qu'ils ont beaucoup d'ouvrage (je le crois facilement, étant donné le petit nombre d'heures réservées au travail).

Nous lui demandons ce que l'on peut faire à la Havane.

Il ne sait pas.

Y a-t-il quelques usines dans les environs ?

Il ne connaît pas.

Prenant en considération la lourde besogne qui l'accable, nous n'insistons pas et le quittons en lui laissant le soin de nous préparer des passeports (car il nous en faut pour sortir de l'île de Cuba).

Dans la Calle Obispo, la rue Esquermoise de la Havane, nous trouvons un libraire parlant anglais ; il nous vend un guide qui nous permettra, sans doute, de..... compléter (?) les renseignements fournis par le Consulat.

Après avoir visité en détail l'établissement hydrothérapique du Dr Belot, nous y goûtons les délices d'un bain réconfortant.

Sur la « Plaza de Armas » se trouvent la résidence du Capitaine général, la statue de Ferdinand VII et une petite chapelle érigée en mémoire de Christophe Colomb. C'est dans cette chapelle que fut célébrée la première messe dite dans l'île de Cuba.

Parmi les églises on remarque entre toutes la cathédrale, terminée en 1724 ; les cendres de Christophe Colomb y reposent.

Dans la soirée, promenade sur le Prado ; c'est un large boulevard

de deux milles de longueur, planté de lauriers des Indes et d'arbres verts ; il part du centre de la ville (faisant suite aux parcs Central et d'Isabelle la Catholique) pour aboutir à la mer.

Jeudi, 2 mai. — Je suis réveillé par un coup de canon. Il y a, en effet, dans le port, deux navires de guerre qui donnent divers signaux.

Le matin, à 4 heures $\frac{1}{2}$, coup de canon annonçant le lever du soleil. Le soir autre coup de feu au coucher du soleil. A ce moment, tous les navires amènent leur pavillon pour la nuit. A 8 heures du soir, un dernier coup de canon indique la fermeture du port.

M. Moralès a l'amabilité de nous faire visiter son importante manufacture de cigares en nous donnant de nombreuses explications.

Les feuilles arrivent sèches, en balles. On les humidifie un peu pour leur rendre de la souplesse et les empêcher de se casser dans les différentes manipulations qu'elles vont subir. Des femmes enlèvent alors la côte du milieu, ce qui fait de chaque feuille deux morceaux. Un cigare ne peut donc jamais être recouvert que par une demi-feuille.

Ces demi-feuilles sont alors triées suivant leur couleur et leur qualité par des hommes qui gagnent jusque 100 dollars par mois et sont nourris et logés dans l'établissement. Leur besogne exige une très grande expérience. Ils séparent en même temps les feuilles en « wrappers » et en « fillings » ; les premières, irréprochables sous tous rapports, servent à entourer le cigare ; les secondes, fendues ou déchirées, à en former l'intérieur.

Les côtes sont mises dans des barils où elles s'échauffent et fermentent et quand elles sont assez ramollies on les emploie aussi pour mettre à l'intérieur des cigares.

Pour confectionner un cigare, on prend une certaine quantité de feuilles déchirées, on les roule, on mesure la longueur et la grosseur, et on recouvre le tout d'une belle demi-feuille. La partie la plus difficile à faire est le bout pointu. On y arrive en employant de la fleur de farine délayée dans l'eau, qui fait coller la feuille une fois qu'elle est en place. Chaque série d'ouvriers fait des cigares d'une forme spéciale, car pour chaque pays il faut des cigares différents.

Outre le tabac, l'île de Cuba fait aussi d'importantes affaires en sucre, mélasses, tafia et café.

Dans l'après-midi nous retournons chez le Consul pour retirer nos passeports. A peine sommes-nous entrés, que le chancelier s'esquive,

prétextant qu'il doit aller à la banque ; il nous prie de laisser encore nos papiers et de repasser le lendemain.

L'aspect des rues, à la Havane, est très particulier le soir ; es salons de beaucoup de maisons donnent de plain pied sur la rue, dont ils ne sont séparés que par une grille, tout y est ouvert afin de laisser pénétrer une fraîcheur relative. On voit donc des familles entières, tout de blanc habillées, se balancer en cadence sur des fauteuils à bascule.

Ces grilles sont très nombreuses à la Havane et ferment presque toutes les portes et fenètres de la plupart des maisons et magasins.

La rue la plus commerçante et celle qui renferme le plus d'étalages est sans contredit la rue Obispo. Dans la rue Obrapia, qui lui est parallèle, se trouvent les magasins de gros.

En passant, on aperçoit, derrière leurs comptoirs, les employés, en manches de chemises, fumant des cigarettes.

Les rues de la vieille ville sont fort étroites. Aussi la police, pour éviter les encombrements, a-t-elle désigné les rues que l'on doit suivre en montant (subida) et celles que l'on doit suivre en descendant (bajada), ce qui s'exécute très bien.

Vendredi 3. — Nous faisons un tour au marché où abondent les poissons, les légumes et les fruits tropicaux les plus variés.

De légères victorias parcourent la ville : leur tarif est très modéré. Les chevaux sont de petite taille et infatigables.

Parmi les chevaux de selle quelques-uns sont très beaux ; mais tous ont une allure tout à fait disgracieuse, une espèce d'amble ou de traquenard ; par contre cette allure est fort agréable pour le cavalier.

De l'extrémité du Prado, un tramway à vapeur nous conduit en vingt-cinq minutes au petit village de Chorrera. La route longe la mer, ce qui la rend fraîche et agréable. Nous faisons une promenade sur les rochers qui bordent la côte.

Le « Casino Español » est l'un des plus beaux monuments et l'une des principales attractions de la Havane. C'est un club fondé en 1859 et qui compte aujourd'hui plus de 2,000 membres. Le président et ses collègues montrent volontiers aux étrangers les intéressantes curiosités qu'il renferme. On y voit une belle collection de peintures, copies des maîtres espagnols. Une de ces toiles représente Isabelle la Catholique donnant ses diamants royaux pour aider l'expédition de Christophe Colomb. Le Casino entretient des cours gratuits d'anglais, de français, de comptabilité, de dessin, etc...

Après le dîner nous nous rendons au parc où se fait entendre la musique militaire, au pied de la statue en marbre d'Isabelle la Catholique, œuvre du sculpteur Véga.

Samedi 4. — Notre premier plan était de nous rendre à la Nouvelle-Orléans pour remonter ensuite le Mississipi ; mais diverses personnes nous font observer que, depuis le 1er mai, les bateaux directs pour la Nouvelle-Orléans sont assujettis à cinq jours de quarantaine devant ce port. C'est fort long !

Il y a bien la voie de Tampa, que nous connaissons déjà, mais à partir de cette même date on ne peut en profiter que si l'on a déjà eu la fièvre jaune ou séjourné cinq ans dans les régions tropicales. Ne remplissant aucune de ces conditions, nous devons y renoncer.

Notre Consul nous reçoit enfin et nous remet nos passeports ; il ne nous laisse aucun espoir de retourner par Tampa, cette permission ayant été, malgré ses démarches, refusée à son fils il y a deux jours. Nous ne pouvons donc rentrer aux États-Unis qu'en allant par mer à New-York.

Munis de nos précieux parchemins, pièce indispensable, nous allons au bureau de la « Ward Line » retenir nos places pour le steamer qui, venant de Vera-Cruz, doit nous transporter à New-York. On ne peut nous les assurer avant l'arrivée du vapeur, car l'Agence ne sait pas quelles sont les cabines restées libres. Le « Saratoga » est attendu d'heure en heure et, dès qu'il sera dans le port, on nous désignera nos couchettes.

Dimanche 5 mai. — Le « Saratoga » est enfin arrivé cette nuit. Je cours au bureau de la « Ward Line » et, sur le vu de nos passeports bien en règle, on me délivre deux billets.

A midi nous sommes à bord, mais le paquebot, qui aurait dû partir hier après-midi et dont le départ avait ensuite été annoncé pour aujourd'hui à deux heures, ne peut lâcher sa bouée qu'à cinq heures, à cause des nombreux barils de fruits et de légumes dont l'embarquement s'opère fort lentement, les marchandises n'arrivant le long du bord que par petits bateaux.

En passant devant « le Lafayette » de la Compagnie générale transatlantique, nous éprouvons la douce satisfaction de saluer le pavillon français.

Aussitôt hors du port, dîner dont presque tout le monde s'échappe successivement.

Pendant toute la traversée, la chaleur est accablante ; le soir seulement une légère brise permet de respirer agréablement sur le pont.

Les passagers sont presque tous Espagnols ; quelques-uns charment leurs loisirs en répétant sur le piano leur répertoire peu varié.

Le jeudi 9, vers 7 heures du matin, on stoppe pour prendre le pilote. A 2 heures ½ on commence à apercevoir la terre. A 5 heures ½ on passe entre les forts qui défendent la baie de New-York, et, à 7 heures moins un quart, on débarque au quai de la « Ward Line », dans East River, au pied de Wall Street et du pont de Brooklyn.

(*A suivre*).

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1890.

Excursion des 31 Août et 1er Septembre 1890

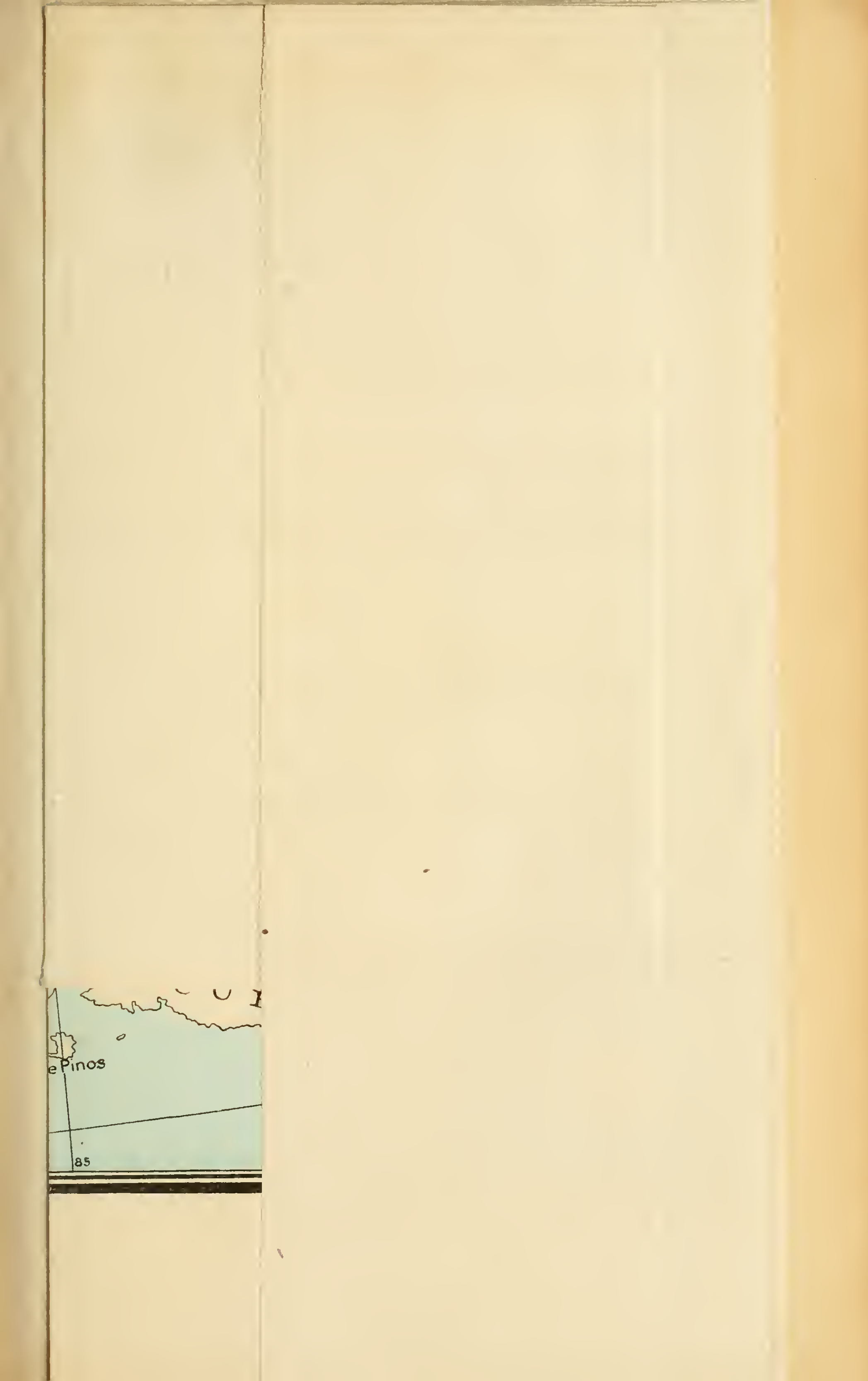
Calais. — Wissant.
Les Caps Blanc-Nez et Gris-Nez.

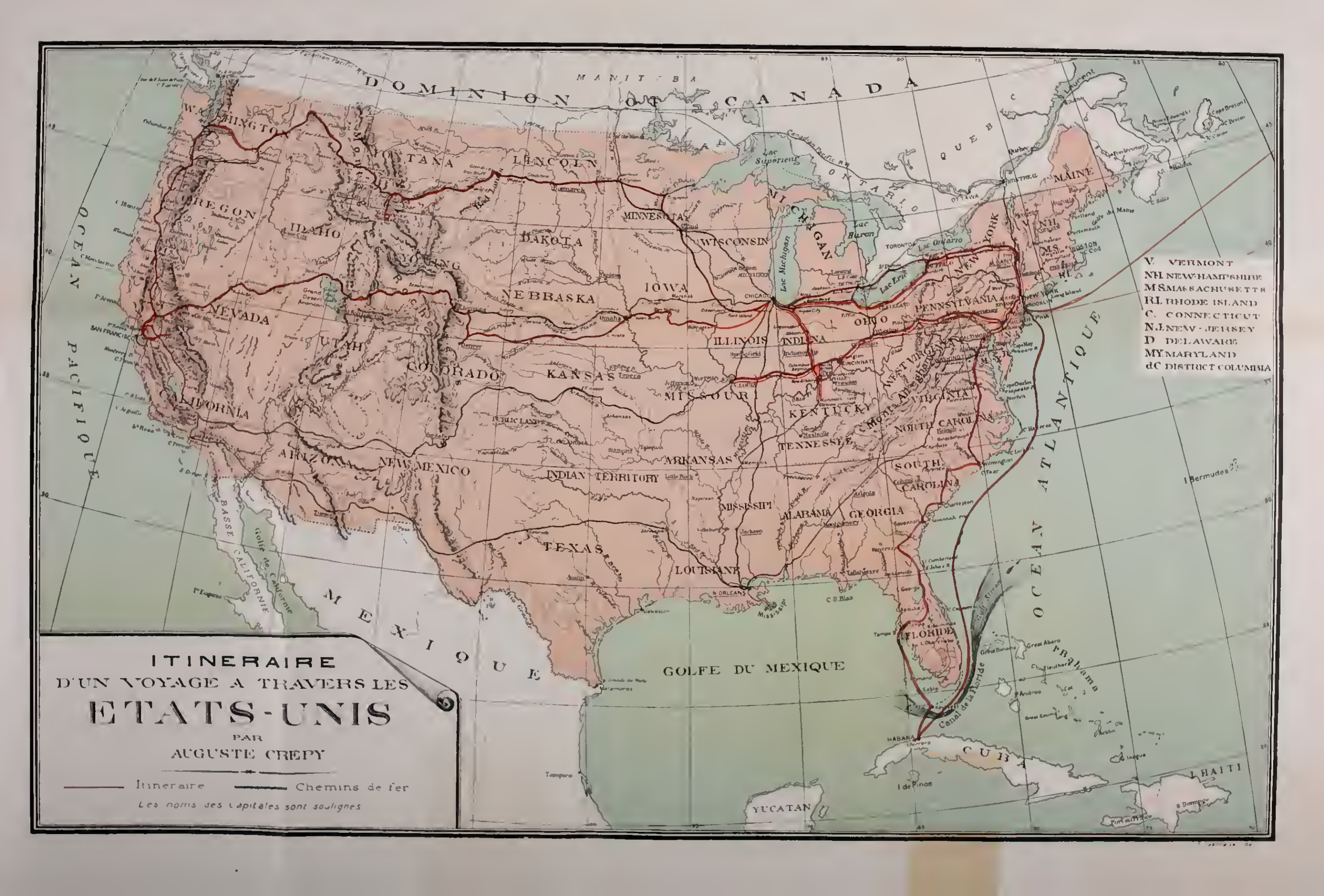
Directeurs : MM. V. Delahodde et H. Beaufort.

Nous quittons Lille par le train de 7 heures 13 du matin.

Confiants en nos directeurs, MM. V. Delahodde et H. Beaufort. qui ont dirigé maintes excursions avec succès, nous partons gaiement, malgré l'incertitude du temps; le soleil se lèvera peut-être plus tard à l'heure de la marée. Connaissance est vite faite entre les excursionnistes ; plusieurs d'entre nous se sont d'ailleurs rencontrés dans de précédentes excursions, aussi la conversation animée qui s'engage aussitôt nous rend-elle bien court le trajet de Lille à Calais.

A 10 heures, nous entrons dans la nouvelle gare de Calais. Nous avons le plaisir d'y retrouver le Secrétaire-général de la Société, M. Merchier, en ce moment aux bains de mer, qui a voulu venir nous souhaiter bonne chance. Guidés par lui, nous nous dirigeons vers le nouveau port inauguré le 3 juin 1889 par M. Carnot, Président de la République. Nous suivons tout d'abord les quais du bassin de batellerie. Situé entre le bassin Carnot et le canal de Calais, en communication avec tous les canaux de l'intérieur, le bassin de batellerie a un développement de 1,600 mètres de


e Pinos
85



ITINERAIRE
D'UN VOYAGE A TRAVERS LES
ETATS-UNIS
PAR
AUGUSTE CREPY
Itineraire
Chemins de fer
Les noms des capitales sont soulignés
DOMINION OF CANADA
MANITOBA
QUEBEC
ONTARIO
OCEAN PACIFIQUE
OCEAN ATLANTIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
MEXIQUE
BASSE CALIFORNIE
Golfe de Californie
YUCATAN
CUBA
HABANA
HAITI
Bahama
I. Bermudes
Canal de la Floride
WASHINGTON
OREGON
CALIFORNIA
NEVADA
IDAHO
MONTANA
WYOMING
UTAH
COLORADO
ARIZONA
NEW MEXICO
LINCOLN
DAKOTA
NEBRASKA
KANSAS
INDIAN TERRITORY
TEXAS
MINNESOTA
IOWA
MISSOURI
ARKANSAS
LOUISIANE
WISCONSIN
MICHIGAN
ILLINOIS
INDIANA
OHIO
KENTUCKY
TENNESSEE
MISSISSIPI
ALABAMA
GEORGIA
FLORIDE
SOUTH CAROLINA
NORTH CAROLINA
VIRGINIA
WEST VIRGINIA
PENNSYLVANIA
NEW YORK
MAINE
Lac Superieur
Lac Michigan
Lac Huron
Lac Erie
Lac Ontario
SAN FRANCISCO
CHICAGO
N. ORLEANS
NEW YORK
BOSTON
V. VERMONT
NH. NEW-HAMPSHIRE
MS. MASSACHUSETTS
RI. RHODE ISLAND
C. CONNECTICUT
NJ. NEW-JERSEY
D. DELAWARE
MY. MARYLAND
dC. DISTRICT COLUMBIA

longueur et une surface d'eau de 40,000 mètres carrés. Les quais comportent deux rampes d'embarquement et de débarquement munies de voies ferrées pour wagons de chemins de fer.

Nous voici au bassin à flot. Ce magnifique bassin occupe une surface de terre-plein utilisable de 165,000 mètres carrés ; la longueur des quais est de 1,925 mètres. Nous longeons le quai Ouest en visitant les hangars couverts établis par la Chambre de Commerce. Ces vastes docks, au nombre de trois, d'une largeur de 48 mètres sur 320 m. de longueur pour le premier, 80 m. pour le second et 160 m. pour le troisième, couvrent une superficie de 26,880 mètres carrés. Un outillage complet comprenant 10 grues hydrauliques roulantes de la force de 1,500 kilos, 2 grues hydrauliques roulantes de la force de 5,000 kilos, 6 treuils hydrauliques de la force de 7,500 kilos, et une grue hydraulique de la force de 40,000 kilos, avec l'installation nécessaire pour l'embarquement du charbon par wagons complets, a été établi par la Chambre de Commerce sur les quais du bassin Carnot et de l'avant-port. Il existe, tout le long de ces quais, sept voies ferrées pour le mouvement des marchandises, et pour le roulement de l'outillage hydraulique.

Nous voici arrivés aux écluses qui relient le bassin Carnot à l'avant-port. Au nombre de deux, d'une longueur de 133^{m} 50 sur 21^{m} de large pour la plus grande, et de 137^{m} 45 de longueur sur 14^{m} de large pour la plus petite, ces écluses sont mises en action par la force hydraulique. Nous avons la bonne fortune de voir leur jeu, un trois-mâts russe faisant justement son entrée dans le bassin. Nous passons alors sur le quai Est de l'avant-port. Ce quai, long de 550 mètres, est spécialement affecté au service des paquebots entre Calais et Douvres. Il est muni de 8 grands appontements métalliques avec paliers à diverses hauteurs. Son terre-plein est occupé entièrement par la gare maritime. Nouvellement construite par la Compagnie du Nord, la gare maritime de Calais passe pour l'une des mieux conditionnées et des plus confortables du continent.

Nous arrivons à la jetée ; le temps reste toujours menaçant, le vent souffle de l'Est et la mer assez houleuse monte avec rapidité. La marée est de midi. Nous voici sur le musoir de la jetée Est. Un poste de gardiens de phare s'y trouve installé pour le service des signaux de marée. L'un des gardiens se met complaisamment à notre disposition et nous donne à ce sujet les renseignements les plus intéressants. Ces signaux, destinés à faire connaître aux navigateurs les hauteurs et le mouvement des marées sont produits, pendant le jour, au moyen de pavillons et de ballons qui se hissent sur un appareil composé d'un mât et d'une vergue, établi sur le musoir. Les ballons se détachent en noir sur le ciel. Pour indiquer les mouvements de la marée, on emploie un pavillon blanc avec croix noire, et une flamme noire en forme de guidon. Le pavillon est hissé dès qu'il y a 2 mètres de hauteur d'eau dans le chenal au-dessus du zéro des cartes marines, et il est amené dès que la mer est redescendue à ce même niveau. Pendant toute la durée du flot, la flamme est au-dessus du pavillon ; au moment de la pleine mer et pendant la durée de l'étale, la flamme est amenée, enfin la flamme est au-dessous du pavillon pendant le jusant. Un ballon, placé à l'intersection du mât et de la vergue, ajoute 1 mètre à la hauteur de 2 mètres indiquée par le pavillon blanc, c'est-à-dire 3 mètres au-dessus du zéro des cartes marines. Chaque ballon placé sur le mât au-dessous du premier, ajoute 1 mètre à cette hauteur d'eau, placé au-dessus, il en ajoute 2. Hissé à l'extrémité de la vergue, un ballon représente 0^{m} 25 quand le navigateur le voit à gauche du mât, et 0^{m} 50 quand il le voit à droite.

Pendant la nuit, les signaux sont produits au moyen de feux rouges, verts et blancs. Lorsque la hauteur de l'eau au-dessus du zéro des cartes marines est inférieure à 2 mètres, le feu paraît rouge si la marée monte, vert si elle descend, et

lorsque cette hauteur est égale ou supérieure à 2 mètres le feu paraît blanc, varie à partir de 2^m 25 par des séries d'éclats colorés qui se reproduisent de 80 en 80 secondes. Les éclats de chacune de ces séries se succèdent de 5 en 5 secondes, chaque éclat rouge ajoutant 1 mètre à la hauteur initiale de 2 mètres, et chaque éclat vert y ajoutant 0^m 25. En outre, le feu fixe, quelle que soit la couleur, subit de 80 en 80 secondes une courte éclipse pendant toute la durée du flot, et deux éclipses rapprochées pendant toute celle du jusant. aucune éclipse n'ayant lieu tant que dure l'étale de pleine mer.

Lorsque des circonstances fortuites rendent l'entrée du port dangereuse, les signaux de jour sont remplacés par un pavillon rouge hissé au sommet du mât, et ceux de nuit par un feu fixe rouge placé dans la lanterne.

L'heure s'avance. Le paquebot « Calais-Douvres » venant de Douvres, approche rapidement du port. Désireux d'assister au débarquement des passagers, nous quittons le musoir de la jetée Est. Notre retour ne s'accomplit pas sans péripéties : la mer est tout à fait haute ; poussées par le vent d'est qui souffle assez violemment, les vagues déferlent sur la jetée, dont une partie se trouve à certains moments complètement balayée par les lames. Aussi le passage est-il malaisé, et plusieurs d'entre nous reçoivent-ils de véritables douches. L'accident ne présentant d'ailleurs aucune gravité , nous rions à leurs dépens , et nous arrivons au quai de débarquement. Il est midi. Nous sollicitons du commandant du « Calais-Douvres » l'autorisation de visiter son navire. Elle nous est gracieusement accordée, mais nous ne pouvons en profiter ; le « Calais-Douvres » devant auparavant exécuter quelques manœuvres , le temps limité dont nous disposons ne nous permet pas cette attente.

Nous regagnons alors Calais, en passant près du nouveau phare construit en 1845. Le programme de l'excursion comportant la visite du phare du Griz-Nez , nous ne visitons pas celui-ci. Nous voici sur la place d'Armes. Nombre de maisons construites sur cette place remontent à l'occupation espagnole. Les monuments assez anciens qui la décorent, la tour du Guet et l'ancien hôtel de ville , sont assez remarquables.

Après une courte halte nous gagnons l'hôtel Meurice, rue de Guise. Cette rue tire son nom du duc François de Guise, dit le Balafré, qui reprit Calais aux Anglais en 1558. Elle renferme l'un des plus beaux monuments de Calais. La Cour ou Hôtel de Guise, appelé autrefois Staple-Hall, remonte à l'occupation anglaise. Le commerce des laines était alors fort important à Calais, et le roi d'Angleterre, Richard II, fit construire à Calais , en 1389 , un édifice spécial , destiné à devenir le siège de ce commerce. Dans ce palais fut également installé un hôtel de la monnaie. Lors de la reprise de Calais, le Staple-Hall fut donné par Henri II au duc de Guise, en reconnaissance de ses hauts faits.

L'hôtel de Guise, aujourd'hui complètement déchu de son ancienne splendeur, n'est plus habité que par des ménages d'ouvriers ou d'artisans.

Nous arrivons à l'hôtel Meurice. Le dîner nous attend ; mis en appétit par le grand air nous y faisons honneur. Malheureusement le temps se gâte tout à fait , la pluie tombe avec violence : notre après-midi est peut-être perdue !

A 2 heures arrive l'omnibus retenu pour la durée de l'excursion. Confiants en notre bonne étoile, nous quittons aussitôt l'hôtel malgré la pluie qui continue à tomber, et prenons la route de Sangatte. Nous sommes bientôt hors de Calais. Nous constatons alors avec joie que la pluie a cessé et que le ciel encore menaçant du côte de Gravelines, c'est-à-dire à l'Est, est magnifique à l'Ouest, sur le Blanc-Nez et Wissant. En nous félicitant de cette heureuse circonstance, nous arrivons aux Baraques, village situé tout contre l'enceinte de Calais, le long de la dune, à quelques centaines de mètres de la mer. Ce village, qui dépend de la commune de Sangatte, assez triste en temps ordinaire, est habité durant la saison des bains par un certain

nombre de familles qui donnent pendant deux mois environ un peu d'animation à cette petite localité. Nous continuons par la route qui suit le bord de la mer, derrière les dunes plantées d'oyats qui constituent cette partie de nos côtes. Nous dépassons coup sur coup plusieurs fermes importantes, renommées pour l'élevage des moutons dits de prés salés, et arrivons vers 3 heures à Sangatte. Nous descendons alors de voiture et nous apprêtons à franchir à pied, par la plage, la distance qui nous sépare de Wissant, où l'omnibus doit venir nous rejoindre. Le soleil a depuis quelques instants fait son apparition et le ciel bleu, sans nuage, nous laisse espérer un temps favorable jusqu'au soir, peut-être même jusqu'à la fin de l'excursion.

Sangatte, village assez important situé tout au bord de la mer, à environ 9 kilomètres de Calais, est bâti tout en longueur comme les Barraques, des deux côtés de la route qui mène de Calais à Wissant. Triste durant la mauvaise saison, Sangatte prend pendant les beaux mois d'été, grâce aux baigneurs qui viennent s'y établir, comme dans presque toutes les petites localités du littoral, une animation inaccoutumée.

Le village de Sangatte offre en lui-même peu d'intérêt à l'archéologue (nous verrons cependant à notre retour qu'il n'en est pas de même pour toutes les parties de son territoire), mais si le temps n'y a presque rien laissé du passé, le nom de Sangatte se trouve souvent inscrit dans l'histoire de cette partie du département. D'après l'abbé Haigneré, le savant auteur de tant d'ouvrages remarquables sur le Boulonnais et les pays circonvoisins, c'est à Sangatte qu'aboutissait la voie de Leulène, chemin celtique utilisé par les Romains. Il est d'ailleurs démontré que ces derniers avaient à Sangatte un établissement considérable, dont la plus grande partie est aujourd'hui ensevelie sous les eaux de la mer. On a, en effet, découvert au fond de l'anse de Sangatte, dans des terrains bourbeux baignés par la haute mer, des puits dont l'origine romaine est incontestable.

Près de la voie de Leulène, à la limite des territoires de Sangatte et de Peuplingues, on a trouvé également un cimetière mérovingien, près de l'emplacement d'une ancienne église, St-Martin des Slives, détruite depuis plusieurs siècles et qui remontait à une très haute antiquité.

Au commencement du XIII[e] siècle, le territoire de Sangatte dépendait du comté de Guines et était enclavé au milieu des domaines du comte de Boulogne, Renaud de Dammartin. Baudouin le Magnifique, comte de Guines, contemporain de ce dernier, fit construire à Sangatte un donjon fortifié, qui passait à l'époque pour une merveille d'architecture militaire. Renaud de Dammartin à son tour, furieux de voir s'élever une semblable forteresse au milieu de ses terres, ordonna la construction d'une tour identique en face de la première, mais les gens de Guines s'étant opposés aux travaux, la querelle s'envenima et il en résulta entre les deux comtés, une guerre qui désola la contrée. Quoi qu'il en soit, malgré ses épaisses murailles, le château de Sangatte fut pris en 1209 par Philippe-Auguste, qui y établit garnison. Détruit sans doute durant l'occupation anglaise qui ruina le pays, ce château, dont quelques ruines étaient encore visibles en 1837, est aujourd'hui complètement disparu et rien n'indique même plus son emplacement.

Après un léger repos à Sangatte, nous nous rendons sur la plage. La mer baisse, nous pourrons doubler le Blanc-Nez par le pied de la falaise, sans crainte de nous y faire bloquer par la marée ; tout nous est donc favorable, aussi nous mettons-nous joyeusement en marche pour Wissant. A mesure que nous avançons, les dunes disparaissent et font place à des falaises crayeuses qui s'élèvent peu à peu pour atteindre au grand Blanc-Nez une altitude de 105 mètres. Cette haute muraille de craie d'un aspect véritablement imposant, devant laquelle nous arrivons après une

heure de marche environ, est certainement un des points les plus remarquables de cette partie de nos côtes. Avec ses sources, ses plantes sauvages parsemées dans les fentes de la falaise, ses larges crevasses, ses éboulements, l'on comprend aisément la vogue dont jouit le Blanc-Nez parmi les peintres paysagistes qui se réunissent chaque année en assez grand nombre à Wissant.

Chaque année, à l'époque de la ponte, plusieurs couples de grands corbeaux de Norvège, d'une espèce beaucoup plus forte que celle de nos pays, viennent s'établir dans les anfractuosités supérieures de la falaise. Ces oiseaux, remarquablement forts et voraces, font une guerre acharnée aux petits rongeurs, très nombreux en cet endroit. Les habitants du pays les prétendent même capables de soulever à une très grande hauteur des animaux, tels que des lièvres et des lapins. Les surprenant au gite, ils les élèvent à une centaine de mètres, et les laissant choir tout à coup les tuent et viennent alors les dévorer.

Les nombreux travaux des géologues français et anglais sur le Blanc-Nez, prouvent que ce cap n'est point seulement remarquable par son pittoresque. L'existence, à une époque préhistorique, d'un isthme réunissant en cet endroit la France à l'Angleterre n'est plus à discuter.

Au Moyen-Age, le cap Blanc-Nez se trouve diversement dénommé : c'est peut-être le cap Hilderneure indiqué en 1124 par Manassès, comte de Guines, comme point extrême de l'accès des navires à l'ouest de son comté. L'historien Malbrancq appelle le Blanc-Nez : Blanconestrum.

Comme anecdote curieuse, il est impossible de passer sous silence la fête civique du 16 juin 1793. La République luttait alors contre l'Europe coalisée. Le chef du cabinet anglais, Pitt, l'âme de la coalition, avait été déclaré par la Convention Nationale l'ennemi du genre humain. Les habitants du district de Calais, poussés par la haine séculaire de l'Anglais, résolurent d'inaugurer solennellement l'insigne de la liberté au point culminant du Blanc-Nez, en face de l'île ennemie. Réunis en haut de la falaise, ils y plantèrent en grande pompe un mât élevé peint aux couleurs nationales et surmonté du bonnet phrygien. Clouée en travers du mât, une large planche portait inscrit en lettres colossales :

« Pitt le verra ;
» Pitt frémira. »

Après une halte de quelques instants, dont profitent plusieurs d'entre nous pour faire ample récolte de pyrites de fer, très nombreuses en cet endroit, d'Ammonites et de Rynchonelles fossiles, nous nous remettons en route. La falaise s'abaisse alors jusqu'à une étroite et profonde crevasse qui sert aux habitants du pays pour descendre sur la plage. Cette crevasse, dite « Cran d'Escalle », est le seul endroit par lequel il soit possible de regagner la terre ferme entre Sangatte et St-Pol. Aussi est il nécessaire d'accomplir le trajet de Sangatte à Wissant par la plage, pendant le jusant, c'est-à-dire à marée basse, sous peine de courir les plus grands dangers.

La falaise remonte alors légèrement jusqu'au petit Blanc-Nez, beaucoup moins élevé que le grand Blanc-Nez, pour s'abaisser jusqu'à St-Pol.

Nous avançons, toujours gaiement, malgré la fatigue qu'engendre naturellement une marche de plusieurs kilomètres dans le sable. D'ailleurs, la côte n'est pas d'un aspect monotone ; la couleur grisâtre de la falaise s'est peu à peu modifiée, à la craie a succédé l'argile noire du gault. Nous sommes à St-Pol. autrement dit St-Pô, petite agglomération d'habitations dépendant du hameau d'Estrouannes.

Les amateurs de géologie peuvent y faire ample récolte de fossiles, aussi bourrent-ils leurs poches d'Ammonites, de Belemnites, d'Inoceramus, etc., etc. On a pendant assez longtemps retiré des phosphates des argiles noires de St-Pol, mais

depuis la découverte de gisements plus importants dans le Sud du département, l'exploitation de St-Pol est abandonnée. Nous voyons cependant encore son emplacement.

Pendant qu'une partie d'entre nous remonte à St-Pol pour retrouver l'omnibus qui nous y attend et continuer sur Wissant, l'autre partie achève de franchir par la côte, le long de la dune, la distance qui nous sépare encore du but de l'excursion. Le jour commence à tomber, aussi sommes-nous heureux de nous retrouver quelques instants plus tard, à Wissant, à l'hôtel Duval. Nos chambres sont prêtes, et la table mise; nos appétits, aiguisés par une longue marche et par l'air de la mer, promettent de faire honneur au dîner.

Nous retrouvons à l'hôtel, nombre de Lillois. Connaissance est vite faite ou renouée, et le repas commencé gaiement s'achève de même. Nous nous séparons alors, les dames pour se rendre au salon, les hommes au café, et vers 9 heures nous nous réunissons pour nous rendre sur la plage, dans l'espoir de voir la mer phosphorescente.

N'ayant pas ce bonheur, nous rentrons à l'hôtel, et regagnons nos chambres, assez fatigués par une journée passée au grand air, et par la longue promenade de l'après-midi.

Situé au milieu de la baie limitée au Nord-Est par le cap Blanc-Nez, et au Sud-Ouest par le cap Gris-Nez, Wissant n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village habité par une population de marins et de paysans. Les baigneurs qui s'y réunissent chaque été, et les chasseurs qui parcourent ses dunes giboyeuses, viennent seuls y apporter quelque animation pendant la belle saison.

Il n'en a cependant pas toujours été de même et l'histoire de Wissant est plus riche et plus intéressante que celle de nombre de cités riches et populeuses.

Remontant à une très haute antiquité, comme le prouvent les nombreuses découvertes archéologiques faites sur son territoire, Wissant tire peut-être son nom du mot celtique « Sant », dans le sens de marécage. En effet, la vaste plaine sablonneuse située vers Tardinghem, et connue aujourd'hui sous le nom de communal, devait être autrefois couverte par les eaux. La tourbe que l'on y trouve à 1^m 50 environ de profondeur, rend cette étymologie plausible.

Dom Pommeraye, dans l'histoire de l'Abbaye de St-Ouen (1664), donne une toute autre étymologie :

« Saint Vulgan, venant d'Angleterre pour évangéliser les Morins et les Atrébates » (569), aborda au pont qu'on appelle Witsan, lieu qui tire cette appellation de la » blancheur du sable qu'on y trouve. (*Qui locus ex albentis sabuli interpretatione » tale sortitur vocabulum*). »

Il a été d'ailleurs beaucoup écrit sur Wissant. Les historiens de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci y plaçaient d'un commun accord le Portus Itius des Commentaires de César. Cette version n'a pas été acceptée des contemporains. Battue en brèche par les écrivains anglais : Th. Levin, A. Edwin, W. Guest, puis par MM. Auguste Mariette, Alex. Bertrand, Louis Cousin, Em. Déjardin, de Saulcy, en France, elle n'est plus guère considérée que comme légende. En effet, malgré des fouilles longues et consciencieuses, les monuments de l'époque romaine n'abondent pas à Wissant, et l'on s'accorde généralement à donner une origine moyen-âge aux différents ouvrages d'archéologie militaire dont on constate de nombreux vestiges sur le territoire de Wissant.

« En l'année 938, dit l'historien Flodoard, Louis d'Outremer, vint dans nos » contrées voisines de la mer, dans un endroit nommé Guiscum, avec l'intention d'y » construire une place forte, ou suivant d'autres, pour y restaurer le Castrum et le » port du même nom (*Castrum quoddam portum supra mare quem discunt Guis-*

» *cum restaurare nisus est*) ». Ce texte vague indique peut-être la construction du fort nommé anciennement la Motte Catez, assis à l'Est du village de Sombres et qui commande toute la vallée. Cette motte, appelée de nos jours Camp de César, n'a pas été construite avec des terres rapportées, mais taillée et comme sculptée dans un mamelon naturel.

Voici la description qu'en donne M. de Saulcy : « Le Camp de César est un pla-
» teau elliptique dont la surface est un peu concave au centre. Son grand axe de
» l'Ouest à l'Est a 94 mètres, son petit axe n'en ayant que 56 à 57 ; à l'Ouest, l'ellipse
» est très aplatie, et cette portion de la courbe présente une face sensiblement recti-
» ligne de 51 mètres de développement. Sur cette face aboutit une rampe de 5 mètres
» de largeur qui traverse un fossé à fond de cuve, large de 8 à 10 mètres et régnant
» sur tout le pourtour du plateau. L'escarpe a de 12 à 15 mètres de hauteur, tandis
» que la contrescarpe n'en a que 3 ou 4. A partir de cette contrescarpe, un glacis
» recoupé par de grandes rampes latérales rachète le monticule avec le niveau des
» champs, au milieu desquels il est placé ».

Au Moyen-Age, le port de Wissant se recommandait par le cabotage et l'industrie de la pêche. Lieu de passage des plus fréquentés entre la France et l'Angleterre, Wissant a vu dans ses murs les personnages les plus célèbres de l'époque. Il s'y trouvait même vers le XIII[e] siècle, à l'emplacement de l'église actuelle, une chapelle dépendant des religieux de St-Wulmer de Boulogne, avec cimetière spécial établi pour la sépulture des Écossais et Irlandais qui succombaient pendant le cours de leurs pérégrinations.

Citer les noms des grands personnages qui traversèrent Wissant serait chose trop longue et trop fastidieuse, nous nous contenterons des principaux :

C'est en 1013, Ethelred II, roi d'Angleterre : en 1103, St Anselme, archevêque de Cantorbury : en 1150, le roi Henri Plantagenet ; St Thomas Becket en 1170 ; Henri au Court-Mantel, roi d'Angleterre, en 1179 ; en 1135, le comte Étienne de Boulogne allant se faire couronner roi d'Angleterre ; le roi de France Louis le Jeune, en 1179, etc., etc.

Cette ère de prospérité ne devait pas durer. A partir du commencement du XIII[e] siècle, lors de l'ouverture du port de Calais, le commerce de St-Omer et des Flandres prend la voie plus directe de Calais au détriment de Wissant. La Guerre de Cent ans qui désola tout particulièrement ces contrées, acheva sa ruine.

Une partie de la flotte de 200 voiles destinée par Philippe de Valois à faire une descente en Angleterre, fut rassemblée à Wissant. Peu après, Édouard III, vainqueur à Crécy, y passa la nuit avant d'aller assiéger Calais (1347). On sait que parmi les six bourgeois qui s'illustrèrent par leur dévouement, au siège de cette dernière ville, deux, Jacques et Pierre de Wissant, étaient originaires de Wissant.

Le patriotisme était grand alors. En 1403, un simple seigneur des environs, Gilbert de Fréthun, ayant eu son château rasé pour cause de refus d'obéissance au roi d'Angleterre, frêta à ses frais, dans le port de Wissant, deux navires qui portèrent la ruine sur les côtes anglaises.

Ces excursions amenèrent de terribles représailles. En 1415, les comtes de Warwick et de Kent, à la tête de 2,000 combattants « prinrent d'assault le bourg de
» Wissant, le pilèrent et robèrent tout, puis boutèrent le feu dedens ».

Par sa position dans le voisinage de Calais, Wissant se trouvait exposé journellement aux ravages des bandes anglaises.

Assiégé en 1513, Wissant se soumit de nouveau à l'armée anglaise, mais quand celle-ci se fut éloignée, les habitants pillèrent un vaisseau anglais échoué sur la côte. La vengeance ne se fit point attendre. Brûlé par les Anglais la même année, Wissant le fut encore en 1543 ; sa ruine fut dès lors complète.

Les trois derniers siècles de son histoire ne présentent guère d'intérêt. Les habitants luttent avec acharnement contre l'envahissement des sables qui finissent l'œuvre commencée par les Anglais. En 1738, les sables de la côte poussés par un vent violent avaient envahi 43 maisons. Une nouvelle catastrophe du même genre, survenue en 1777, malgré la plantation d'oyats dans les dunes, acheva de ruiner complètement Wissant.

Le lundi 1er septembre, tout le monde est sur pied dès 6 heures. La journée promet d'être splendide. Après le premier déjeuner, nous admirons les peintures qui décorent une partie des panneaux de la salle à manger de l'hôtel. Dues au pinceau des peintres habitués de la plage, ces peintures forment un objet de curiosité pour les nombreux excursionnistes qui descendent à l'hôtel Duval. Nous avons remarqué tout particulièrement un ravissant panneau, signé Virginie Demont-Breton, représentant deux enfants assis sur un rocher, en contemplation devant la mer, dont les vagues viennent se briser à leurs pieds.

Il est 8 heures, l'omnibus nous attend pour accomplir la seconde partie de notre programme. Nous quittons Wissant par la route d'Audresselles. Laissant à notre droite la motte du Bourg, éminence que l'on fait dépendre du système de fortification dont fait partie le Camp de César, nous arrivons à Tardinghem, charmant petit village situé à quelques kilomètres de Wissant. Nous remarquons la position toute particulière de l'église, située avec son cimetière sur un tertre considéré comme un tumulus, mais qui n'est peut-être qu'un escarpement créé par la nature.

Au sortir de Tardinghem, nous quittons la route d'Audresselles et nous arrêtons un kilomètre plus loin à la ferme du Catelet; nous y mettons pied à terre et nous dirigeons vers la plage, tandis que l'omnibus retourne rejoindre la grande route pour aller nous attendre près du cap Gris-Nez, au hameau de Framezelle.

Nous arrivons sur la plage; la mer est basse, et le temps fort clair nous permet d'apercevoir très distinctement les côtes d'Angleterre. Nous suivons la dune pendant quelques centaines de mètres et arrivons à la pointe de la Courte Dune. La côte s'élève alors pour s'abaisser bientôt, formant en cet endroit une sorte de petite anse au fond de laquelle se trouvent quelques maisons; cette agglomération de misérables habitations est appelée « le Trou du Nez ». C'est de cette petite baie que le capitaine Boyton effectua son départ pour traverser le détroit dans son vêtement de flottaison, le 28 mai 1875. Il lui fallut 23 heures et demie pour aborder à la côte anglaise dans Fan's-Bay, entre les deux phares du South-Foreland.

Nous voici arrivés au Gris-Nez. D'une hauteur d'environ 55 mètres, la falaise portlandienne qui forme la partie la plus avancée du cap, affecte en certains endroits les formes les plus singulières. Les roches brunâtres qui la constituent, tantôt déchiquetées et anguleuses, tantôt arrondies, forment une sorte de long promontoire, se continuant assez loin en mer et que l'on nomme les Epaulards.

Le cap Griz-Nez est appelé Swarteness, c'est-à-dire la noire pointe dans le portulan hollandais qui porte le nom de miroir de la mer. Les Français du XVIe siècle l'appelaient le Blacquenay ou Blacquenest, ce qui le faisait confondre avec le Blanc-Nez. Pendant l'occupation de Boulogne par les Anglais, Henri VIII, voulant faire du cap Gris-Nez une position stratégique, y fit construire un fort, dont Henri II, roi de France, s'empara la 28 août 1549, malgré les 25 canons dont il était armé. Les Français conservèrent ce fort pendant plusieurs années, puis le démolirent. Quelques pans de murailles indiquent seuls aujourd'hui l'emplacement de ce fortin.

Pendant le camp de Boulogne, le 9 thermidor (28 juillet) an IX, le capitaine de frégate Mirates, à la tête d'une partie de la flottille, livra contre la flotte anglaise,

par le travers du cap Gris-Nez, un combat resté célèbre dans l'histoire maritime de notre pays.

Nous sommes déjà assez éloignés de la route de Framezelle, qui débouche au Trou-du-Nez, que nous avons dépassé depuis longtemps, et nul chemin ne remontant plus de la plage au plateau sur lequel est construit le phare, nous nous décidons à escalader la falaise, assez abrupte en cet endroit. Après nous être livrés à un véritable exercice de gymnastique, nous atteignons la partie supérieure du Gris-Nez. L'aspect en est des plus curieux ; formée par des sables portlandiens très fossilifères, défritée par le vent de mer, cette partie de la falaise n'est qu'une longue succession de cônes et de pitons aux formes bizarres, entre lesquels poussent par milliers les tussilages aux larges feuilles.

Nous voici enfin au phare. Le sémaphore, les maisons des gardiens forment en cet endroit un véritable petit hameau. Averti de notre visite, le gardien-chef se met à notre disposition. Nous visitons d'abord l'atelier des machines, dans lequel se trouvent les dynamos, mûs par la vapeur, qui produisent l'électricité nécessaire au fonctionnement du phare. Nous y voyons également les réservoirs dans lesquels se trouve accumulé, sous une pression de 15 atmosphères, l'air qui alimente la sirène placée vis à vis la mer, en haut de la falaise.

Nous montons ensuite au phare : muni l'un des premiers de la lumière électrique et d'une portée d'environ 16 milles. Le phare du Gris-Nez se trouve à 27 kilomètres de l'Angleterre. Du haut de cet observatoire, l'œil plonge sur le détroit, magnifique panorama que traversent en tous sens des vapeurs et voiliers du tonnage le plus varié. De la galerie extérieure qui entoure la lanterne, nous jouissons d'une vue splendide. Le temps est des plus clairs ; devant nous, nous apercevons très distinctement la côte anglaise, la falaise de Shakspeare, Douvres et son château. A notre droite, la baie de Wissant s'étend jusqu'au vaste massif crayeux du Blanc-Nez, tandis qu'à gauche, nous distinguons très aisément Audresselles, Wimereux, Boulogne et son port en eau profonde, le fort de l'Heurt, le Portel et Alpreck.

Nous nous arrachons avec peine à ce magnifique spectacle et gagnons Framezelle où nous retrouvons l'omnibus qui nous y attendait. Après un moment de repos, nous remontons en voiture et repartons pour Wissant en passant par Audinghen. Nous remarquons tout particulièrement la tour de l'église de ce village. Les corbeaux et les restes de machicoulis qu'elle a conservés rappellent le souvenir des sièges que les habitants, exposés aux coups de mains de la garnison anglaise de Calais, eurent à subir tant de fois. Par exemple, en 1544 :

« Les Anglais sont ung jour allet environ deux mille hommes de pied et trois ou
» quatre cent chevaulx avecq artillerie assiéget l'église d'Audinghem en laquelle y
» avait environ quatre-vingtz et huict hommes, bouillenisiens, laboureuis et gens
» du village, et est entre Boullongne et Callais, à trois lieues de Boullongnes ; ils
» se sont vaillamment deffendu plus de six heures, tellement qu'ils tuèrent ung
» gentilhomme anglais et plusieurs aultres ; en la fin ils se rendirent la vie saulve,
» les Anglois les ont pilliés, et tous despouilliés, puis les cappittainnes ont dit :
» Messieurs, quant à nous qui vous avons prins à merchi nous vous laissons la vie
» saulve, mais quant aux gens de guerre, nous ne nous en meslons point. Tellement
» que le bruict court que les piettons entrèrent dedens icelle église et tuèrent tous
» ces povres paisans, sans en eschaper ung seul, aulcunes femmes entrèrent par une
» verrière pensant saulver leurs maris et enffans, mais autant qu'il y en entra furent
» touttes tuées, quatre prebstes estans la dedens ils leurs coppèrent les doibz
» sacrez et les coronnes, puis après les gorges. La fureur est si grande les ungz
» contre les aultres que c'est horreur d'en ouyr parler. »

Nous traversons de nouveau Tardinghem et rentrons à Wissant vers 11 heures 1/2. Le dîner n'ayant lieu qu'à midi 1/2, nous nous rendons sur la plage.

Pendant que plusieurs d'entre nous profitent de l'occasion et du beau temps pour se baigner, les autres parcourent la plage de Wissant. Nous y retrouvons à fleur de sol plusieurs troncs d'arbres, derniers vestiges de la forêt qui existait en cet endroit à l'époque quaternaire et dont l'emplacement est actuellement recouvert par les eaux. Dans les dunes, près du chemin qui mène au village, nous découvrons une très belle coupe de terrain quaternaire, dans laquelle on remarque parfaitement le lit d'un torrent assez impétueux, qui roulait non seulement du sable mais aussi des graviers et même des rognons de silex. Aussi les débris de l'époque quaternaire sont-ils assez communs à Wissant. On a même découvert dans la partie Est des dunes plusieurs Kjokhenmoddings remarquables.

Rentrés à l'hôtel à l'heure du dîner, nous nous mettons à table. Le repas, auquel nous faisons grand honneur, s'accomplit gaiement. Enchantés de notre voyage, qui touche malheureusement à sa fin, nous entonnons un joyeux vivat au dessert, et buvons une dernière fois à la santé de nos directeurs, et au succès des prochaines excursions, dans lesquelles nous nous retrouverons.

Le temps presse; à 1 heure 1/2 l'omnibus est prêt pour le retour. Nous remercions M. Duval de son aimable accueil et montons en voiture.

Nous avions chanté victoire beaucoup trop tôt; fatigués de la course de la veille et de celle de la matinée, nos chevaux marchent avec peine. Nous quittons cependant Wissant sans encombre et gagnons la route de Calais, en laissant à notre droite le Camp de César et le mont de Couple.

Les chevaux refusent de marcher, il nous faut, pour alléger l'équipage, descendre à chaque montée; nous prenons l'aventure en riant, et tantôt à pied, tantôt en voiture, nous arrivons à Escalles, au pied du massif du Blanc-Nez.

Tandis que le cocher fait souffler ses chevaux, nous commençons l'ascension du mont des Noires-Mottes. La route qui serpente sur le flanc de la colline est des plus abruptes.

Bien connues des archéologues, les Noires-Mottes forment trois mamelons assez considérables, dont le plus élevé n'a pas moins de 178 mètres d'altitude. Les fouilles qui y ont été faites ont amené de nombreuses découvertes. L'âge du renne, l'âge de la pierre polie, l'époque gallo-romaine s'y trouvent représentés.

C'est aux Noires-Mottes que Philippe VI de Valois, à la tête d'une puissante armée, vint s'établir en 1347, dans l'intention de secourir Calais assiégé par Édouard III.

Nous arrivons enfin au sommet de la colline. Notre équipage ne nous ayant pas encore rejoint, nous continuons notre marche.

Plusieurs de nos compagnons de voyage s'étant arrêtés à Escalles, nous nous fions à eux pour nous ramener l'omnibus.

Après une descente assez longue nous arrivons au tunne sous-marin. L'heure s'avance et la voiture n'arrive point encore; nous commençons à être inquiets.

Il est impossible de voir les machines destinées au percement du tunnel, les travaux sont d'ailleurs abandonnés depuis longtemps, et nous nous consolons aisément de ne pouvoir visiter les ateliers, probablement vides.

Notre équipage n'arrive pas, il est 4 heures, et nous sommes encore à 10 kilomètres de Calais. Il nous semble impossible d'arriver à temps pour le train de 5 heures 6.

Enfin nous apercevons en haut de la côte, l'omnibus qui arrive au grand trot escorté par nos amis. Il nous a vite rejoint. Nous nous hâtons de monter en voiture et ordre est donné au cocher de gagner Calais à bride abattue.

Nos malheureux camarades, essoufflés, couverts de sueur et de poussière sont dans un état pitoyable. Il leur a fallu aider les chevaux à la montée des Noires-Mottes, pousser à la roue, aller à Escalles chercher un cheval de renfort et suer sang et eau pour atteindre le sommet de la côte.

Nous leur votons des remerciements unanimes. Après avoir traversé de nouveau Sangatte et les Barraques, nous arrivons à la gare de Calais pour voir partir le train.

Faisant contre fortune bon cœur nous rions de l'accident. Nous attendrons le train de 6 heures 15 qui nous ramènera à Lille un peu plus tard dans la soirée. En attendant, nous profitons de l'heure qui nous reste à passer à Calais pour prendre des rafraîchissements dont nous avons grand besoin, et pour faire quelques provisions de bouche pour le retour.

A 6 heures 15 nous quittons Calais. Le trajet s'accomplit très gaiement jusqu'à Lille, où nous arrivons à 9 heures 40.

Nous nous séparons alors, enchantés de notre voyage, en nous donnant rendez-vous pour d'autres excursions.

X...

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale trimestrielle du 30 décembre 1890.

Présidence de M. Paul CREPY, Président.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2, sous la présidence de M. Paul Crepy.

MM. Merchier et Quarré-Reybourbon, secrétaires-généraux, MM. Leburque, Delessert, Fernaux, membres du Comité d'études prennent place au bureau.

Le Président aborde la question du local. A l'offre de 1,800 fr. de location pour l'appartement du 1er étage, avec jouissance à volonté de la grande salle pour les Conférences et de la salle ordinaire pour les Réunions mensuelles et trimestrielles, chauffage et éclairage compris, bail 3. 6. 9 ans, la Société Industrielle répond par une acceptation, mais sans accorder l'éclairage de la grande salle. L'assemblée, consultée, n'est pas d'avis d'accepter cette réserve, et, confiante en son Comité, lui laisse toute latitude pour traiter et mener à bonne fin la question.

La Société a souscrit pour contribuer à l'érection d'un monument au général Périer, ancien chef du service géographique de l'armée. Elle souscrit également en faveur du monument à élever à la mémoire de Camille Douls, le vaillant explorateur qui trouva récemment la mort chez les Touaregs, et qui fit autrefois une conférence si remarquée à Lille.

Lecture est donnée d'une lettre du Ministre de la Marine, remerciant de l'envoi des bulletins de la Société relatifs au Sénégal fait au colonel Humbert, lieutenant-gouverneur du Sénégal. Ce dernier a également remercié.

M. le comte du Paty de Clam, contrôleur suppléant à Tozeur (Tunisie), remercie pour son admission dans la Société.

M. Warin fait don à la Société d'une collection complète du Bulletin depuis sa fondation et d'un grand nombre d'autres Bulletins pouvant servir à compléter des collections. En le remerciant, le Président exprime le vœu que cet exemple trouve des imitateurs.

M. Delessert offre à la Société l'annuaire de la Suisse pittoresque.

Le Président expose la liste des conférences en projet : M. Paul Vibert sur le Canal des deux mers, M. Ardouin-Dumazet sur le Dauphiné, MM. Pestour, Lebègue. Colardeau, professeurs au lycée, M. l'abbé Pillet. Il ne désespère pas d'amener à Lille l'explorateur si connu : M. Bonvalot.

La distribution des prix du concours de 1890 aura lieu au Théâtre, le dimanche 25 janvier 1891. La conférence d'usage sera faite par M Lourdelet, vice-président de la Société de Géographie commerciale, qui parlera de l'Amérique et des Américains.

Le Président a fait des démarches dans le but de reprendre le cours de topographie interrompu pendant plusieurs années. Il espère pour cela le concours de M. Mamet, sous-lieutenant au 43e d'infanterie.

Lecture est donnée d'un programme de voyage en Italie élaboré par la Société des Voyages économiques. Le directeur de cette entreprise sollicite le concours de la Société. Plusieurs Sociétaires estiment qu'il n'y a pas lieu d'avoir recours aux agences Toutefois la Société de Géographie pourra mettre en rapport isolément avec la Société des Voyages économiques, ceux de ses membres qui en feraient la demande.

On procède ensuite au renouvellement du tiers sortant du Comité d'études :

MM. Bère, P. Crepy, Damien, Delmasure, Ange Descamps, Eeckman, Gosselet Jacquin, Lebègue, Fr. Masurel, Scrive-Loyer, Warin, sont tous réélus.

M. Merchier, secrétaire-général, donne alors lecture d'une étude sur l'Ardenne, d'après le livre de M. Gosselet.

Cette communication sera insérée au Bulletin.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN JANVIER.

Le mois de janvier a été bien rempli.

A Lille, dès le 3 janvier, M. Paul Vibert est venu nous entretenir de l'importance du Canal des deux mers. Malheureusement, l'inclémence de la saison avait trop raréfié les auditeurs de cette conférence pleine d'idées générales. Le dimanche 25 a vu notre séance solennelle. Nous donnerons dans notre prochain Bulletin le compte rendu plus détaillé de cette importante séance. Disons cependant dès maintenant, qu'il est difficile d'entendre causerie plus spirituelle et plus agréable que celle de M. Lourdelet sur les ambitions de l'oncle Sam. A la fin de la cérémonie, M. Crepy, Président de la Société, a remis une médaille d'honneur à MM. Henry Bossut et François Masurel. Jamais distinction ne fut mieux méritée que celle-là, ainsi que

l'ont prouvé les bravos du nombreux public qui se pressait dans la salle. Quatre jours après, il se retrouvait pour applaudir la très substantielle et instructive conférence de M. Levasseur, directeur de l'*Indépendance tonkinoise* d'Hanoï sur le Tonkin et son avenir.

A Roubaix, avec plus de succès peut-être encore qu'à Lille, M. de Beugny d'Hagerue a refait son charmant voyage à la baie de Naples, tandis que M. Fritz Dubois venait terminer le mois par une conférence très savante et très nourrie sur les Indes Néerlandaises.

C'est toujours une bonne fortune que d'entendre le R. P. Le Menant des Chesnais, mais jamais peut-être on ne l'a mieux senti que le dimanche 18 janvier, à Tourcoing, quand il a parlé devant un auditoire d'élite, de l'Égypte et de ses beautés pittoresques. Nos lecteurs trouveront en tête du Bulletin un écho de cette remarquable conférence.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890.

1er Janvier. — Incendie du château de Laeken, près Bruxelles, résidence du roi des Belges. — La gouvernante de la jeune princesse, fille de Léopold II, est victime de cet accident. Le château de Laeken avait été bâti par le duc de Saxe-Teschen, général autrichien qui a bombardé la ville de Lille en 1792.

2 Janvier. — Échouement d'un vapeur en Corse, 133 victimes.

— La Chambre des Députés de Roumanie vote la prorogation de la convention commerciale avec la France.

6 Janvier. — Funérailles, à Oporto, de l'Impératrice du Brésil.

7 Janvier. — Décret français portant création d'un corps de santé des colonies.

— Mort de l'Impératrice Augusta, veuve de Guillaume Ier.

11 Janvier. — Remise au cabinet de Lisbonne d'un ultimatum de l'Angleterre exigeant que, dans les vingt-quatre heures, ordre soit donné aux troupes portugaises du Zambèse de se retirer de Machonaland et sur la rive gauche du Rio.

12 Janvier. — En présence des forces navales anglaises rassemblées sur divers points des eaux portugaises d'Europe et d'Afrique, le cabinet de Lisbonne cède à la pression de l'Angleterre.

17 Janvier. — Le ministre anglais à Lisbonne est rappelé.

18 Janvier. — Mort du duc d'Aoste, ex-roi d'Espagne.

20 Janvier. — Dissolution des Cortès en Portugal.

25 Janvier. — Signature, à Montevideo, du traité réglant le partage du territoire des missions entre le Brésil et la République Argentine.

26 Janvier. — Séance solennelle de la Société de Géographie de Lille au grand Théâtre. Conférence du capitaine Binger sur son voyage dans l'Afrique occidentale (du Niger au golfe de Guinée).

— Décret portant approbation des statuts de la Compagnie commerciale du Congo français.

— Les Italiens en Afrique voulant établir solidement leur protectorat en Abyssinie, s'emparent d'Adoua.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

De Samara à Paris en troïka (1). — Un gentilhomme russe, M. Ennatski, a parié contre un Anglais de faire en quatre-vingts jours le trajet de Samara (2) à Paris.

De Samara à Kieff, le courageux sportman a déjà parcouru, en cinquante jours (3), en tout 1,777 verstes (un peu plus de 1,900 kilomètres). Il lui reste donc encore trente jours pour gagner son pari. M. Ennatski fait, en troïka, environ cinquante à soixante-dix verstes ; ses chevaux se portent bien et mangent beaucoup. Pour que ses bêtes souffrent moins du froid, le voyageur commence sa route le matin à huit heures et fait le trajet fixé d'une seule traite, jusqu'à cinq ou six heures du soir. A l'arrivée, les chevaux sont frottés avec de l'alcool, puis ils se reposent jusqu'au lendemain matin.

M. Ennatski n'a pas eu de grandes aventures jusqu'à Kieff, excepté cependant certain jour où les paysans voulaient le tuer pour s'emparer de son magnifique attelage. Mais grâce à son sang-froid et à sa présence d'esprit, il s'est tiré d'affaire très adroitement en annonçant à haute voix qu'il était officier de gendarmes (police secrète), et qu'un détachement de cosaques le suivait. Pris de peur, les paysans l'ont laissé partir tranquillement.

A sept verstes de Kieff, un accident s'est produit : la voiture s'est brisée et M. Ennatski a eu le pied foulé. Il n'a pu repartir que le 21 décembre ; il est cependant certain d'arriver à Paris au jour fixé. Son itinéraire est : de Kieff à Shitomir, Novgorod, Wolynsk, Kovno, Dubno, Brody, Javoslow, Krakovie, Dresde, Francfort, Luxembourg, Reims et Paris. Ainsi réparti, le trajet représente environ 3,000 kilomètres et, d'après M. Ennatski, c'est le plus pratique.

(1) La troïka est une voiture russe extraordinairement légère, capable d'une allure excessivement rapide.

(2) Samara, ville située sur les bords du Volga.

(3) Les nouvelles de M. Ennatski datent du 3 janvier.

ASIE.

Nouvelles de M. Blanc. — Les dernières nouvelles parvenues de M. Edouard Blanc datent de la fin du mois de novembre. Il s'était décidé à revenir de l'Asie centrale, après un examen judicieux des diverses routes à suivre, par la route du Nord, c'est-à-dire par la Sibérie. D'Aktchi (Kachgarie), il commençait le 22 novembre la traversée pénible des monts Tian-Chan où il avait à marcher pendant plusieurs jours sur des plateaux d'une altitude supérieure à 12,000 pieds.

Son intention était de passer dans le bassin d'Issyk-Koul, puis de descendre la vallée du Tchou pour arriver par là dans la plaine de Sibérie.

Les passes du Mé-Kong dans la cataracte de Khon. — La Société des études indo-chinoises de Saïgon a exprimé le vœu que les noms de MM. Pelletier et Mougeot fussent donnés à ces passes si importantes. Dans son exposé de motifs se trouve la phrase suivante :

« Les explorateurs du Mé-Kong ont tous eu la conviction qu'à Khon le fleuve était barré par un obstacle infranchissable, et ils ont fait partager cette conviction par *tous les Français*.... » Cette conviction est certainement une circonstance atténuante en faveur de M Mougeot qui ne veut pas qu'on l'ait devancé dans sa découverte. Mais elle prouve que *tous les Français* ne lisent pas, ou que du moins si beaucoup écrivent, il y en a peu qui lisent. Si les intéressés avaient lu le *Voyage d'exploration en Indo-Chine* et surtout les *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée*, ils auraient, dans le second de ces ouvrages, remarqué le passage suivant que Félix Julien a pris soin de reproduire en appendice dans les *Lettres d'un précurseur :* « Les barques qui veulent remonter la cataracte prennent, pendant la saison des pluies, le canal qui est à l'Est de l'île Sdam et celui qui est à l'Ouest pendant la saison sèche.... J'ai moi-même (c'est le commandant de Lagrée qui parle) remonté le canal de l'Est ; la partie torrentueuse a environ 1,500 mètres de longueur; la largeur est de 60 à 80 mètres ; nous avons franchi en quatre heures.... » Puisque le bras remonté par M. Pelletier longe l'île Sdam, il est bien évident que c'est l'un des deux bras signalés par de Lagrée ; puisque l'*Argus* a été arrêté faute de fond à la première baisse des eaux, il est également évident que ce n'est pas la passe de l'Ouest, c'est-à-dire celle que suivent les barques pendant la saison sèche, mais bien celle de l'Est dont elles se servent durant la saison des pluies, celle en un mot qui a été reconnue en 1866, personnellement par de Lagrée.

MM. Pelletier et Mougeot ont donc été précédés dans cette découverte. Cela ne leur enlève aucun mérite ; on a seulement à constater une fois de plus qu'un édifice ne se construit pas ordinairement d'un seul jet, que les pionniers de la civilisation ouvrent le chemin à ceux qui les suivent, et que ceux-ci profitent des jalons posés par leurs devanciers. »

(Extrait du journal la *Géographie*).

Les Russes au Thibet. — Le colonel Pevzov, qui a pris le commandement de l'expédition du Thibet, après la mort du fameux explorateur Przewalski, a atteint le but de son périlleux voyage. Il est entré à H'Lassa, la ville sainte, le cœur du bouddhisme. On affirme que pour être admis dans le magnifique palais au dôme d'or, du Dalaï-Lama, et être reçu par lui, il n'a pas hésité à prendre la religion bouddhiste

La protection des frontières septentrionales de l'Inde. — Le Gouvernement anglais fait preuve d'une ténacité et d'un esprit de suite remarquables pour assurer non pas seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir, la sécurité des frontières septentrionales de l'Inde. Parmi les États tributaires du Nord se trouve l'Etat de *Kaschmir*, rentré depuis longtemps dans l'orbite de la politique anglaise. Actuellement, la capitale du Maharajah, *Jummoo*, est reliée par une voie ferrée de 30 milles avec les chemins de fer indiens ; une route a été construite pour se rendre du *Penjab* à *Srinagar*, dans la vallée de Kaschmir. Une autre route est en construction de *Kaschmir* à *Gilgit* (sur le Gilgit, affluent de droite de l'Indus, au débouché d'un passage venant de la Boukharie à travers le Pamir). De plus, toute la région montagneuse au N.-E. de l'Afghanistan, connue sous le nom de *Chitral*, est soumise à l'influence anglaise. Par la route Kaschmir-Gilgit, les Anglais pourront à la fois exercer une action de flanc sur les voies d'invasion qui traversent l'*Afghanistan* et s'opposer à l'emploi des passages qui traversent le *Pamir*.

Les Hollandais à Atjeh (1) **(Sumatra).** — Quand on va d'Europe à Singapour, on aperçoit, au moment d'entrer dans le détroit de Malacca, les montagnes de la pointe d'Atjeh (nord de Sumatra). Ces montagnes apparaissent, vues du large, en amphithéâtre, hautes et escarpées. Une partie du pays qui s'étend à leur pied est occupée par les Hollandais qui se la sont appropriée, avec quelques autres places des côtes, depuis qu'ils font la guerre aux indigènes.

C'est en 1872 que l'Angleterre renonça, en faveur de la Hollande, à ses vues de protectorat sur le Nord de Sumatra, et reçut, en dédommagement, quelques établissements Néerlandais de la Nouvelle-Guinée. A peine le contrat d'échange passé entre les deux États européens, des difficultés surgissent pour les Hollandais sur les côtes d'Atjeh. La guerre ne tarde pas à éclater. Aussitôt, une flotte est envoyée devant les côtes et les met en état de blocus. Dès ce moment, toute l'attention du gouvernement de Batavia se porte sur le théâtre des hostilités. Un câble télégraphique est posé, en toute hâte, entre Java et Sumatra. La première opération ne pouvant, à elle seule, réaliser les espérances conçues, une seconde expédition vient la renforcer, et après quelques mois, le Kraton du Sultan tombe aux mains des Hollandais. Ce premier succès les encourage. Ils ont dans ce moment-là des troupes peu nombreuses, mais bien disciplinées et dans lesquelles un contingent de communards français forme un élément de rare bravoure: Autour du Kraton, dont la prise précède de peu de semaines la mort du Sultan, les nouveaux venus s'installent en maîtres. Ils construisent des maisons, donnent le nom de Kotta-Radjà à la ville qui s'élève et dans laquelle est englobé le Kraton, créent un gouvernement civil, cherchent à étendre le plus possible leur conquête. Mais les montagnes en amphithéâtre qui dominent la plaine de Kotta-Radja sont d'un accès difficile pour des forces numériquement insuffisantes ; il est impossible, par bombardement, d'en débusquer l'ennemi. Aussi, le gouvernement doit-il songer d'abord à exécuter dans la plaine des travaux de défense et à augmenter l'effectif de troupes. A la place du gouverneur civil est nommé peu de temps après un gouverneur militaire. Les Atchinois surveillent les mouvements des Hollandais. Dès que ceux-ci, mieux organisés, s'efforcent de s'avancer dans le pays, ceux-là, fanatisés par les prêtres musulmans,

(1) La plupart des géographes écrivent Atchin.

s'acharnent avec fureur contre les chrétiens qui pourraient troubler leur foi religieuse, et ils les repoussent.

Les Hollandais demeurent impuissants à faire un pas de plus, tandis que les Atchinois, recevant sur les côtes des munitions de guerre des mains de commerçants anglais. les tiennent en échec et à distance par leurs balles et leurs boulets. C'est alors que le gouvernement songe à disséminer les forces ennemies, en portant l'attaque sur d'autres points des côtes. Les troupes sont victorieuses à Edi et s'y établissent; elles s'emparent à Analaboe, village indigène de la côte occidentale, d'un morceau de terrain à peine assez grand pour qu'une forteresse puisse y tenir. Aujourd'hui encore, les soldats qui gardent cette forteresse n'oseraient pas s'en éloigner de cinquante pas. Malgré leurs postes fortifiés sur le littoral, — depuis 17 ans que dure la guerre, — les Hollandais n'ont pas gagné un pouce de territoire dans les montagnes; et dans ces 17 années, plus d'un demi-millard de francs a été dépensé, cent mille Européens et deux fois plus d'indigènes ont été tués. Le gouvernement de Batavia ne désespère pourtant pas de la victoire ; il n'hésite pas à diriger toujours de nouvelles troupes sur Adjeh, bien qu'une étrange maladie, le berri-berri, les y décime effroyablement et bien qu'une telle dépense de forces et d'argent détourne forcément les vues d'occupation de la Hollande sur d'autres parties des Indes, ainsi sur les sultanies encore indépendantes de Bali. Cette année-ci, on a tenté une action décisive à Atjeh. A cet effet, on a commencé par bloquer la côte orientale, de manière que les commerçants de Penang ne pussent plus vendre de munitions de guerre aux indigènes. Plus de 20 frégates surveillent tout le littoral, et les Atchinois, manquant de poudre et de projectiles, doivent revenir à l'usage de leur arme nationale, le *kteewang*, grand sabre à deux tranchants qui n'a d'effet et de raison d'être que si les combats ont lieu corps à corps. Pendant l'été, les hostilités s'étaient déplacées et concentrées sur la frontière d'Edi. Plusieurs batailles ont été livrées dans lesquelles, malgré de nombreux morts et blessés, les Hollandais ont toujours eu l'avantage Mais cette action décisive n'a pas eu jusqu'à présent, paraît-il, tout le résultat espéré.

(Extrait du *Journal La Géographie*).

AFRIQUE.

Rivières du Sud et Soudan. — MISSION BROSSELARD. — Un nouveau groupe d'explorateurs vient de quitter la France pour la côte occidentale d'Afrique et le Soudan. Cette mission. qui doit se compléter à son arrivée aux rivières du Sud. est sous les ordres du capitaine d'infanterie *Brosselard-Faidherbe*, que ses explorations antérieures en Afrique ont déjà fait connaître, et qui est accompagné du lieutenant de cavalerie des Michels. du 4e chasseurs, et de deux autres explorateurs dont l'un est dessinateur et correspondant de l'*Illustration*. De Benty, en Mellacorée, l'expédition se dirigera vers les contrées montagneuses d'où sortent les sources du Niger, puis, continuant sa marche vers l'Est-Sud-Est. elle se propose d'aller visiter la région avoisinant le bas cours du Niger, et celle formant la limite des États de Samory, de Sierra-Leone et de la République de Libéria.

Les possessions territoriales qui sont reconnues du côté de Sierra-Leone par la convention Anglo-Française du 10 août 1889, sont encore à peine explorées et donnent lieu à des contestations. Une commission de délimitation doit même établir sur les lieux la frontière de chacune des possessions, mais cette commission n'a pas encore fonctionné faute d'éléments suffisants de renseignement. Déjà dans le

courant de 1890, il avait été question, sur les vives instances de notre administrateur du cercle de Mellacorée, M. Forichon, d'envoyer une mission vers les sources du Niger. Faute de crédit, la mission ne fut pas constituée. L'exploration de M. Brosselard va enfin permettre de combler bien des lacunes géographiques.

Mission Armand. — M. le lieutenant vicomte Armand, fils du comte Armand, député de l'Aube, s'est embarqué ce mois-ci pour Grand-Bassam, d'où il ira, à quelques semaines près, sur les traces du capitaine Ménard, qui refait la route du capitaine Binger, dans le pays de Kong, vers le Haut-Niger.

Un autre officier, M. Tavernoy, a quitté presque en même temps Paris pour la même destination.

Dahomey. — Notre correspondant de Porte-Nuovo n'avait pas tort (1). On lit, en effet, dans le *Soleil* du 3 janvier : Les maisons allemandes Goedelt, Walber et Brohn Frangstt ont présenté : Behanzin un fusil à aiguille qui a été agréé et dont va être pourvue l'armée dahoméenne ; Behanzin est si satisfait de sa nouvelle arme, qu'il a fait cadeau à chaque maison de plusieurs esclaves, qui ont été aussitôt acceptés.

Dahomey. — Une lettre de Porto-Novo donne quelques détails sur la remise de la croix de la légion d'honneur au R. P. Dorgère.

Cette cérémonie a eu lieu le 25 novembre à Porto-Novo, avec toute la solennité qu'elle pouvait comporter.

L'amiral Cuvelier de Cuverville, commandant en chef, avait délégué le lieutenant-colonel Klipfel, commandant supérieur des troupes, pour recevoir le P. Dorgère dans l'ordre et lui remettre la croix.

L'assistance était nombreuse : aux premiers rangs tous les officiers du corps expéditionnaire, les fonctionnaires civils, M. le Résident de France en tête, les Pères de la mission et une grande partie des commerçants notables de la ville.

C'est aux applaudissements de tous que le lieutenant-colonel Klipfel a donné l'accolade au brave religieux en lui adressant ses plus chaleureuses félicitations.

La remise de cette croix, ces honneurs rendus à l'humble missionnaire ont produit sur toute la population de Porto-Novo une excellente et profonde impression, qui aura pour l'influence française d'heureux résultats.

La navigabilité du Niger. — M. Caron donne, dans un des derniers comptes rendus de la Société de Géographie, d'intéressants détails sur la navigabilité du Niger. On comprend l'importance de cette question, au moment où il s'agit de mettre en valeur l'immense territoire dont la France vient de s'assurer la possession en Afrique.

En 1805, Mungo Park descendit le Niger, sur le bateau à voile le *Dioliba*, jusqu'aux rapides de Boussah, où il périt. On peut en inférer que le fleuve est navigable au moins jusqu' Say. Mais ce qu'a pu faire un bateau à voile est-il également possible à une canonnière, qui exige du bois et du chauffage ? Et d'ailleurs, comme le dit très bien M. Caron, en admettant même qu'une embarcation à vapeur puisse

(1) Voir le Bulletin de novembre.

se procurer le chauffage nécessaire, il ne suffit pas de descendre le Niger, il faut encore le remonter avant que les eaux soient basses.

Le régime du fleuve est très régulier. De Bammakou jusqu'aux environs du marigot de Diakha, son cours est coupé de rapides. qui ne sont actuellement franchissables que de deux à quatre mois par année.

Plus on avance au Nord. moins les pluies deviennent abondantes. par conséquent les crues, dépendant des eaux d'amont, retardent. On peut poser comme loi que sur la branche occidentale du Niger, pour chaque degré qu'on avance vers le Nord, l'époque de la hausse des eaux retarde d'un mois sur celle de Bammakou. Les crues s'étalent sur 100 kilomètres dans le lac d'Héboé. mais en augmentent à peine la profondeur, de sorte qu'un bâtiment calant plus de deux mètres aurait peine à naviguer dans ce lac.

De Koulikoro à Korioumé, port de Tombouctou sur un parcours de plus de 1,000 kilomètres la navigation peut, dans les mois favorables, se faire en toute sécurité par des bâtiments d'un faible tirant d'eau, et l'on est assuré de trouver, de gré ou de force, du bois, jusqu'à Koura.

Sur le cours du fleuve en aval de Tombouctou, nous en sommes réduits au dire de Barth, les notes de Mongo-Park ayant été perdues. Barth n'a pas navigué sur le fleuve : il en a longé les rives en juin et juillet, à l'époque des plus basses eaux. D'après lui, la navigation quoique difficile, ne rencontrerait pas d'obstacles insurmontables, si ce n'est aux rapides d'Ikériziden ; encore est-il permis de supposer que ceux-ci peuvent être franchis lors des grandes crues.

L'époque où le fleuve atteint son niveau maximum doit être à ce point, le milieu de décembre. On peut admettre en conséquence que le passage d'Ikériziden n'est franchissable qu'à partir de fin novembre. D'un autre côté, il n'est pas possible aux bateaux de remonter jusqu'à Yamina plus tard que le 15 décembre. Donc, la navigation entre Say et Yamina paraît n'être possible que quinze jours, tout au plus un mois par an.

Avec les canonnières actuelles, il serait au moins très difficile d'aller à Say et d'en revenir. Mais en construisant des bateaux solides, d'un tirant d'eau n'excédant pas 80 centimètres, et suffisamment approvisionnés de combustibles, l'expédition n'offrirait probablement pas de difficultés insurmontables, seulement il ne faudrait pas songer à faire en une année le voyage d'aller et retour.

(Tour du Monde).

Tableau de la superficie des différentes parties de l'Afrique. — Ceux de nos compatriotes. de plus en plus nombreux, qui, se préoccupent des choses d'outre-Europe et d'outre-mer, trouveront peut être quelque intérêt à l'examen du tableau suivant, dans lequel nous avons résumé, autant du moins que la chose est d'ores et déjà possible, l'étendue des possessions ou des protectorats européens en Afrique, en comparant cette superficie à celle du continent entier et à celle des régions indépendantes ou non encore attribuées aux puissances européennes.

Les évaluations ci-dessous ont été obtenues en opérant au moyen du planimètre de MM. F. Schrader, F. Prudent et E. Anthoine. Bien qu'elles ne puissent pas prétendre à une exactitude définitive et absolue, elles s'approchent certainement de la vérité plus que les estimations antérieures. Chacune d'elles est le résultat de plusieurs opérations successives dont on a pris la moyenne. Nous attirons en particulier l'attention sur le chiffre de la superficie totale de l'Afrique qui diffère légèrement de ceux admis jusqu'ici. Ce chiffre a été obtenu au moyen d'une série de lectures totales ou partielles, dont les résultats ne comportent qu'une faible possi-

bilité d'erreur. Les établissements ou protectorats qui jusqu'à présent n'ont pas pénétré au delà de la côte n'ont été considérés que comme une simple ligne sans superficie appréciable : en dépit de la « théorie » de l'*Hinterland*, ou de l'*intérieur des terres*, si nous voulons parler français, il ne nous a pas paru possible de définir les limites de régions indéterminées ou encore indivises. Ces régions figurent en bloc au paragraphe des pays non encore attribués, sauf à sortir de cette catégorie à mesure qu'elles recevront une attribution précise. La superficie des grands lacs a été ajoutée à celle des terres, pour les pays auxquels ces lacs appartiennent.

Il convient d'ajouter que les îles africaines, y compris Madagascar, ont été laissées en dehors de l'estimation totale du continent noir.

Afrique : 29,400,000 kilomètres carrés environ.

	Protectorats et possessions européennes.		*kil. carrés.*
France.....	Algérie, Tunisie, Sénégal et sphère d'influence	7.441.900	8.263.400
	Congo français	765.000	
	Obok	56.500	
	Total avec Madagascar et îles : 8.870.400.		
Angleterre.	Cap et Zambésie	2.576.000	4.793.500
	Afrique orientale anglaise	1.298.000	
	Niger	839.000	
	Sierra-Leone	68.000	
	Gambie	12.000	
Turquie	Égypte et Tripolitaine		2.195.000
Allemagne..	Afrique orientale allemande	982.000	2.270.000
	Ouest africain allemand	840.000	
	Cameron	421.000	
	Togo	22.000	
Portugal...	Angola	1.179.000	1.977.000
	Mozambique	753.000	
	Cabinda	4.000	
	Guinée portugaise	41.000	
Italie	Choa, Abyssinie		669.000
Espagne....	Rio de Ouro et presidios		70.000
Belgique ..	État indépendant du Congo		2.491.000
Pays non attribués			5.705.000

États indépendants :

Maroc	420.000
Transvaal	311.500
Orange	130.500
Souazi	22.500
Libéria	80.000
	29.399.200

(*Tour du Monde*).

Une exploratrice dans le continent noir. — Ces Américaines ne doutent de rien. Je trouve dans un journal qui s'occupe spécialement de colonisation, la *Géographie*, sous la direction de M. Frichoz, une annonce bien singulière : il paraît qu'une jeune fille originaire des États-Unis, miss Sheldon, se propose de partir en février pour Zanzibar et de traverser de là tout l'intérieur de l'Afrique. « Elle veut avant tout, dit le journal, étudier non la géographie et la flore du pays, mais la vie de famille des peuplades africaines. Elle prend un phonographe avec elle, afin de conserver l'intonation et l'accent des langues de l'intérieur que l'on ne connaît pas encore. Elle ne sera accompagnée que de jeunes Arabes et de négresses. Peut-être prendra-t-elle une escorte militaire. »

Je copie la note telle que je l'ai trouvée dans la *Géographie* et telle que la *Géographie* l'avait sans doute rencontrée dans une revue américaine.

Je ne veux pas relever tout ce que cela renferme de saugrenue, je ne veux pas insister sur cette jeune fille partant au cœur de l'Afrique avec une vingtaine d'Arabes, c'est-à-dire de chenapans ; je ne vois que le but annoncé. Si cette jeune fille a tant envie d'étudier la vie de famille, cela lui est bien facile. J'imagine que sans courir si loin elle trouvera un brave homme pour unir sa vie à la sienne et faire souche d'honnêtes gens. C'est autour du foyer que s'étudie sérieusement la vie de famille.

AMÉRIQUE.

République argentine. — Nous trouvons dans le *Bulletin de la Société géographique argentine* le récit d'un voyage fait par M. Grumbkow en vue de lever le plan du petit bassin fermé de la *Mar Chiquita*, dans la province de Cordoba.

La Mar Chiquita, dans laquelle le voyageur et ses compagnons purent lancer une embarcation, mesure de l'est à l'ouest 35 kilomètres et du nord au sud 50 kilomètres dans sa partie la plus large ; elle a ainsi une forme bien différente de celle qu'on lui a donnée sur les cartes. Elle contient plus de quinze îles, hautes de 7 à 8 mètres au-dessus de son niveau et pleine de bouquets de *quebrachocolorado* et de pins. La profondeur de la mer est, en général, de 34 mètres avec un fond de sable dur et grossier : mais sur quelques parties de la côte, notamment sur celles du Nord, la profondeur est de 38 à 50 centimètres. L'altitude de la Mar Chiquita est de 82 mètres. Les vents sont violents et élèvent l'eau d'une hauteur de $1^m.50$ à $1^m.75$. Les poissons sont petits et peu nombreux, à cause de la masse des oiseaux aquatiques.

OCÉANIE.

Exploration en Australie. — Nous avons à signaler une nouvelle expédition dans les territoires encore peu connus de l'Australie du Sud. C'est celle de M. Brown dans la chaîne de Mac Donnell. Elle avait spécialement pour but l'étude des richesses minérales de ces montagnes. Comme on le prévoyait, il existe de l'or, tant dans les veines de quartz que dans les alluvions des petits cours d'eau. Une cinquantaine de mineurs s'occupent déjà à l'exploiter. Quant aux autres gisements minéraux, qui sont assez riches, l'éloignement actuel du chemin de fer, qui n'atteint encore qu'Angle Pool, en rend jusqu'à nouvel ordre l'exploitation impossible.

(*Tour du Monde*).

Les Allemands en Océanie. — On écrit de San Francisco à la date du 4 janvier :

Des navires venant de l'archipel Gilbert (Océan Pacifique), rapportent que les Allemands font tous leurs efforts pour élargir leurs sphères d'intérêts à Apia et dans d'autres îles.

Les indigènes se plaignent des menaces dont ils seraient l'objet de la part des Allemands. Ceux-ci ouvrirent récemment deux ports ; mais par contre, ils interdirent l'entrée d'un autre port, où les navires-marchands américains avaient l'habitude d'aborder.

Dans toutes les îles, on croit que les Allemands se préparent à assurer complètement leur domination.

Le groupe des îles Gilbert est traversé par l'Équateur ; il confine par l'île Apia à celui des îles Marshall déjà annexé par l'Allemagne et se trouve pour ainsi dire dans la sphère d'attraction allemande dont le centre est en Nouvelle-Guinée.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le Nord est le vrai Grenier de la France. — Une statistique du Ministère de l'Agriculture, à propos des récoltes de 1889, permet les constatations suivantes :

Pour le froment, ce sont les départements du Nord, du Pas-de-Calais et de l'Aisne qui arrivent de beaucoup les premiers de tous les départements français.

Le Nord, avec 130,649 hectares ensemencés, a produit 3,612,232 hectolitres, pesant 2,811,566 quintaux et représentant une valeur de 61,913,656 fr. Le Pas-de-Calais, avec un emblavement supérieur, 155,348 hectares, n'a donné que 3,274,736 hectolitres, pesant 2,482,461 quintaux et valant 53,771,165 francs. L'Aisne, avec 133,537 hectares, a donné 3,180,391 hectolitres, pesant 2,458,416 quintaux et valant 53,907,627 fr.

Notre région est donc la région agricole par excellence, le vrai grenier de la France ; l'Eure-et-Loir, avec la Beauce, n'a donné que 2,660,364 hectolitres, valant 46,556,370 fr., et arrive bien loin derrière le Pas-de-Calais et l'Aisne.

La dépopulation de la France et la langue française en Europe. — Au commencement du XVIIIe siècle, l'Europe occidentale et centrale comptait cinquante millions d'habitants ; la France entrait dans ce total pour 19,600,000 habitants, c'est-à-dire 39 % de la population totale. Aussi, à cette époque, la langue française était la langue universelle ; son influence était en raison directe de sa population.

En 1789, à la veille de la Révolution, la population des grandes puissances européennes, d'après les calculs de Moreau de Jonnès, le fondateur de la statistique, était de 96 millions, la Russie comprise, dont 26 millions pour la France. Ce qui ne donne plus, pour notre pays, que 27 % de la population totale

En 1815, nouveau déficit : sur 139 millions, la France ne fournit plus que 29 millions et demi, soit 20 %, soit la moitié de ce qu'elle comptait à la fin du règne de Louis XIV.

Aujourd'hui, cette proportion a presque diminué de moitié, puisque, sur 270 mil-

lions d'Européens, on ne compte que 37 millions de Français, ce qui donne pour la France 13 % seulement.

« En 1789, la langue de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau », dit excellemment M. Bertillon, « était celle que 27 % de la population européenne parlait de naissance. Était-il surprenant que le reste de l'Europe intelligente s'efforçât de parler un pareil langage? Aujourd'hui, qu'un nouveau Voltaire soit donné à la France, par qui sera-t-il compris? Par 46 millions d'individus (Français, Créoles, Suisses, Belges, Canadiens). Mais si cet écrivain est Allemand, au lieu d'être Français, aussitôt le cercle de ses lecteurs augmente presque du simple au double. Enfin, si cet écrivain est Anglais, ses ouvrages ont la chance de se répandre sur la terre entière. Partout, ils seront compris. »

On voit toute l'importance qu'il y a pour nous à soutenir les Sociétés qui se proposent pour but de répandre la langue française à la surface du globe, et, parmi elles, l'*Alliance française*.

EUROPE.

Le commerce Franco-Russe et l'Exposition de Moscou. — Nous empruntons au rapport de M. Bourbouleix, titulaire d'une bourse de commerce à l'étranger, les renseignements suivants :

On vend en francs ou en roubles.

Les affaires en francs sont de plus en plus difficiles. Elles sont faisables seulement avec de très fortes maisons ayant déjà des relations avec l'étranger.

De plus, on ne peut guère traiter que dans les grandes villes où il y a un bureau des douanes, car les acheteurs aiment bien assister eux-mêmes à la visite de leurs marchandises.

Pour une maison qui n'est pas connue, les affaires sont très difficiles. Il faut qu'elle vende au moins 10 % meilleur marché que les rivales.

Et même dans ces conditions elle se butte à une autre difficulté : les acheteurs à l'étranger faisant toujours de très fortes commandes, ont généralement des marchés conclus avec une grande maison, et traitent avec elle pour toutes leurs fournitures.

Une maison française désirant se lancer ici doit envoyer une forte partie d'échantillons, qui sont vendus, francs de douane, en roubles et en mesures russes. Le client de demi-gros avec l'étoffe sous les yeux, verra alors s'il a intérêt à acheter.

Cette situation peut se modifier avantageusement ainsi qu'il appert d'un excellent article de M. Léon Chotteau.

Grâce à une initiative qu'on ne saurait trop louer, une Exposition de produits français, autorisée par un ukase impérial du 20 avril-2 mai 1890, s'ouvrira à Moscou, le 1er mai 1891, dans le palais de l'Exposition russe de 1882.

Cette Exposition viendra, assurément, favoriser notre exportation en Russie.

Tout d'abord, elle montrera à nos exportateurs que les articles sortis de nos usines, sous le rapport du fini, du goût et de la solidité, gardent toujours la prééminence sur le marché russe.

Ce point établi, la confiance de nos compatriotes, dans l'avenir de leurs transactions avec la Russie, sera absolue. Sans doute, les tarifs de douane, et la cherté du transport, créent des difficultés réelles au commerce franco-russe ; mais, pour résoudre ces difficultés, les intéressés trouveront, en allant à Moscou, les moyens d'action qui leur manquent.

Ils puiseront surtout, à Moscou, les renseignements dont ils semblent trop souvent dépourvus.

Depuis un certain nombre d'années, le chiffre de nos ventes à la Russie avait

fléchi. Il se relève depuis 1889, et l'élan ne pourra que s'accentuer après l'Exposition de l'année prochaine.

Nous vendons aux Russes des produits naturels, alimentaires et manufacturés.

Parmi nos produits naturels, nous constatons une augmentation de près de 500.000 fr. sur nos peaux brutes, fraîches ou sèches, de 1888 à 1889.

Pour la catégorie de nos produits alimentaires, les neuf premiers mois de 1890 et de 1889 nous montrent la marche ascendante de nos sucres raffinés (4.691 kilogrammes en plus pour 1889).

Même observation pour nos vins. Nous enregistrons, en effet, 800.000 fr. en plus pour 1889. La dépression des dernières années tenait beaucoup à l'état de notre viticulture, atteinte par le phylloxera. Aujourd'hui, le mal est en grande partie réparé. Notre production ne s'arrêtera plus.

Arrivant à nos produits manufacturés, nous aimons à proclamer, de 1888 à 1889, une augmentation de plus de 500.000 fr. sur nos tissus, notre passementerie et nos rubans de soie ; de plus de 300.000 fr. sur nos tissus de laine, et le progrès, plein d'espoir, de nos machines et mécaniques, de notre tabletterie, bimbeloterie, etc.

Les exemples ci-dessus prouvent que le moment d'aller à Moscou a été bien choisi.

En portant son attention sur les trois branches principales de notre exportation en Russie, la Commission supérieure de l'Exposition qui s'organise répondra sûrement aux vœux de la France. dont l'expansion commerciale n'est pas encore assez complète dans le monde. Les commissaires veilleront, sans nul doute, à ce que nos exposants de produits manufacturés soient aussi nombreux que possible. Songez que nos tissus, pour n'indiquer que cette spécialité de notre fabrication si multiple, nous assurent partout des succès légitimes. Les Russes ont appris à les aimer, et les résultats de l'année 1889 nous apprennent que nos fabricants plaisent de plus en plus là-bas.

Pour vaincre la France sur le marché de la Russie, les compétiteurs se sont remués beaucoup. Dans leur ardeur, ils ont oublié tout scrupule.

A ce sujet, la « Société pour la protection du commerce et de l'industrie russes » présidée par le général Ignatieff, recevait, il y a environ deux ans, des délations importantes. Ainsi, elle apprenait qu'on buvait, en Russie, du champagne fabriqué dans les provinces rhénanes et à Kœnigsberg.

Depuis, des efforts énergiques ont été tentés, et nos produits sont mieux garantis contre les manœuvres des Allemands.

A Moscou, nous voudrions voir notre système métrique exposé dans tous ses détails et toutes ses applications.

Notre système des poids et mesures est déjà facultatif en Russie, pour toutes les opérations de douanes. En outre, le grand duché de Finlande, qui jouit, dans l'empire moscovite, de certains droits autonomes, a, depuis quelque temps, adopté notre système monétaire.

L'adhésion de la Russie amènerait celle de l'Angleterre. Quelle victoire pour la France !

C'est une commission française, composée de Borda, Lagrange, Laplace, Monge et Condorcet, qui jeta les bases du système métrique. Puis, la Convention consacra ce système le 18 germinal an III (7 avril 1795).

La Commission française de Moscou peut vaincre, sur ce point, les résistances, déjà moins vives, de la Russie.

Cette conquête contribuera puissamment à resserrer les liens de sympathie et de cordialité qui rapprochent, depuis longtemps, les deux nations des deux extrémités de l'Europe : la France et la Russie.

Luxembourg. — Le grand-duché de Luxembourg va avoir sa monnaie particulière. Jusqu'ici, on n'avait que du billon luxembourgeois, mais la constitution donnant au grand-duché le droit de battre monnaie, ce dernier va faire frapper des belles pièces en or et en argent à son effigie.

On s'occupe également de la fabrication de timbres-poste à l'effigie du grand-duc. Ces timbres seront livrés au public à partir du 1er mars.

L'Émigration allemande en 1890. — On lit dans le *Post* : La statistique de l'émigration allemande aux États-Unis accuse que du 1er janvier au 1er novembre dernier 68.218 allemands ont débarqué à New-York.

Ce chiffre n'a, par lui-même, rien de particulier, mais la presse allemande fait remarquer que 42.783 personnes seulement se sont embarquées dans des ports allemands, à Hambourg et Brême, et que le reste a quitté l'Europe par Anvers et le Havre. La Compagnie transatlantique a transporté 4.268 émigrants allemands, et la Red-Star-Line, 2.800. Il en résulte naturellement que certains profits échappent aux compagnies de navigation allemandes. Il serait donc question de mettre un terme au recrutement des agents de sociétés d'émigration étrangères, qui opèrent presque tous dans les pays du Sud, et de faire à cet effet une loi sur l'émigration.

ASIE.

La situation économique du Tonkin.— Le mouvement des affaires commerciales au Tonkin a été peu accentué pendant les mois de septembre et d'octobre. Il est vrai d'ajouter que les produits d'exportation faisaient presque complètement défaut à cette époque ; les huiles, les cunao, la soie, la gomme, les filaments et les cotons égrenés ne tarderont pas à faire leur apparition, les récoltes étant sur le point de s'achever sur toutes les parties du territoire et ils donneront une certaine activité au commerce d'exportation.

Le commerce d'importation, de son côté, s'est ressenti vivement du taux élevé de la piastre ; le change a arrêté, pour ainsi dire, toute transaction avec Hongkong et a été cause que les commerçants ont fait la plupart de leurs commandes en Europe et notamment en France.

Cette situation n'est, d'ailleurs, que momentanée : le taux de la piastre, en effet, est en baisse ; le cours moyen, qui était de 4 fr 70 pendant le mois de septembre, est tombé à 4 fr. 45 dans le courant du mois suivant et n'est plus aujourd'hui que de 4 fr. 50. Tout fait présumer qu'il continuera à diminuer, en sorte que les relations normales entre le port de Haïphong et la place de Hongkong, qui sont pour le moment, il faut bien le dire, le grand facteur de l'importation, ne tarderont pas à se rétablir.

Pendant le premier semestre de cette année, la valeur des marchandises transitant par le Tonkin à destination du Yunnam a atteint 340.278 piastres alors qu'elle ne représentait que 31,452 piastres pendant le premier semestre 1889; le mois d'août 1890 a accusé un chiffre de 37,805 piastres pour les marchandises ayant pris la même route. Cet accroissement indique quelle sera l'importance de cette voie fluviale, lorsque les travaux d'amélioration actuellement en cours auront engagé la compagnie des correspondances fluviales à établir un service à vapeur régulier de Hanoï à Laokay.

Les inondations qui ont désolé le Tonkin aux mois de juillet et d'août ont compromis gravement la deuxième récolte du riz, qui a été presque nulle. Partout où

les eaux ont baissé, les indigènes ont entrepris les travaux de repiquage, mais certaines provinces étaient encore sous l'eau au mois d'octobre.

La colonisation européenne tend à prendre une réelle consistance ; les demandes de concession sont nombreuses et il leur est donné suite dans la limite du possible.

Les concessionnaires s'occupent surtout de cultures industrielles, dont les principales semblent devoir être le café et le coton ; malheureusement on ne pourra être fixé sur la qualité et l'importance du premier de ces produits que dans deux ou trois ans, temps nécessaire à la plante pour produire un rendement.

La culture du coton mérite d'être encouragée ; la croissance de cette plante se fait très rapidement et elle entre en production après trois mois de semis. Les essais qui ont été faits au jardin botanique d'Hanoï, dans le courant de l'année, ont été couronnés d'un plein succès ; la variété paraissant le mieux appropriée au pays est celle de Géorgie.

Différentes mesures ont été prises dans le but de faciliter le développement industriel du Tonkin.

Afin d'attirer l'élément ouvrier chinois, il a été fait droit à un vœu émis par la Chambre de commerce de Haïphong, en réduisant l'impôt de capitation par la création de deux nouvelles catégories d'imposables.

La pacification de la baie d'Along, par la dispersion de la bande de la Cac-ba, a fait jeter les yeux sur les richesses forestières disséminées dans les îles de l'archipel et sur les côtes du Tonkin ; pour mettre leur exploitation à la portée de tous, un arrêté local du 31 août 1890 a réduit à de plus justes proportions les redevances élevées imposées par un règlement antérieur.

Les concessions de gisements houillers déjà consenties entrent dans la période d'exploitation à Kebao et à Hon-gay. Pour faciliter l'écoulement du charbon provenant de ces mines, les droits de phare et d'ancrage pour les navires arrivant sur lest à Haïphong et qui en partiront avec un chargement complet de houille, ont été réduits par voyage à 4 cents par tonne, s'ils sont étrangers et à 2 cents s'ils sont français.

L'administration du protectorat a soumis à l'enquête réglementaire une demande adressée par la société française des allumettes, pour la construction d'une usine destinée à la fabrication de ses produits.

Cette industrie, nouvelle pour le pays, occupera un grand nombre d'ouvriers et contribuera puissamment à la pacification.

De plus, M. Bourgoin-Meiffre a installé à Hanoï un atelier de dévidage des cocons de soie, qui a donné les meilleurs résultats et doit prendre, par la suite, une importance considérable.

(*Moniteur officiel du Commerce*).

Statistique à propos de la Sibérie. — L'éparchie d'Irkoutsk (capitale de la Sibérie) est formée du gouvernement d'Irkoutsk avec cinq districts et du territoire de Transbaïkalie avec huit districts. Cela représente 1,199,000 verstes carrées (1,500,000 kilomètres), et la population totale est de 868,552 personnes seulement, dont les trois quarts, 640,000 environ, sont de la religion orthodoxe. Il y a là en tout 487 écoles de différentes catégories, où les enfants chrétiens apprennent en même temps que les païens, les mahométans, les bouddhistes, et même les schamans (adorateurs des pierres et talismans).

Les vieux orthodoxes (raskolniki) n'envoient pas leurs enfants dans ces écoles de crainte qu'ils deviennent impurs par leur contact avec les membres des autres religions. Ceux-là sont au nombre de 20,000. Auprès d'eux, dans le gouvernement

d'Irkoutsk, il y a 60,000 schamans, 12,000 lamistes ou bouddhistes, 6,000 juifs et 2,500 mahométans. Presque tous les habitants de ces vastes contrées, excepté les païens, sont des exilés ou des enfants de criminels déportés.

(Extrait d'un rapport du Ministre de l'instruction publique en Russie.)

Approfondissement du port de Batoum. — La moyenne de l'exportation du pétrole atteint 40 millions de pouds (640,000 tonnes) et les demandes atteignent 50 millions de pouds qui ne peuvent être livrés par suite du peu de profondeur et de l'exiguité du port.

Les nouveaux navires-citernes que l'on construit depuis plusieurs années, chargeant de 2,500 à 3,000 tonnes de pétrole et jaugeant presque 24 pieds, ne peuvent sans danger s'approcher du môle sur lequel sont placées les conduites destinées à les remplir, puisque, à cet endroit, il n'y a que 24 pieds d'eau.

Il est donc urgent de remédier à cet état de choses.

Une commission, à laquelle les industriels de Batoum ont fait la proposition de creuser le port de deux pieds de plus, vient d'émettre un avis favorable en demandant toutefois que, pour couvrir les dépenses nécessaires, il soit perçu un copek par poud de pétrole chargé !

AFRIQUE.

Gabon. — M. Pierre, directeur du jardin d'essai de Libreville, a tenté avec succès l'introduction dans la colonie du caoutchoutier du Para, arbre qui fournit un caoutchouc bien supérieur à celui qu'on tire de la tisane indigène, Un seul pied, importé en 1887, a déjà fourni 14,000 jeunes plants ; d'ici deux ans, le jardin d'essai pourra distribuer 200,000 jeunes caoutchoutiers et de nombreuses espèces de caféiers.

AMÉRIQUE.

Nécessité d'une ligne de navigation entre la France et le Canada. — Dans une conférence sur le Canada. récemment donnée à la Société de Géographie de Tourcoing, M. Salone, professeur au lycée d'Orléans, qui a étudié ce pays comme chargé d'une mission officielle, faisait ressortir un point digne de la plus sérieuse attention.

Le Gouvernement subventionne certaines sociétés de navigation entre autres la *Compagnie Générale Transatlantique* qui dessert presque tous les pays du monde, sauf le Canada.

Le Français qui veut prendre cette dernière direction se voit forcé d'aller s'embarquer à Liverpool. Et pourtant, combien de liens de sympathie et d'intérêts ne nous rattachent-ils pas à notre ancienne colonie.

Québec avec 200,000 Français et son port maritime mériterait bien d'être relié directement avec la France.

Établir un service régulier de navigation avec le Canada serait donc faire œuvre utile et patriotique. Nous délaissons par trop cette vieille terre française, alors qu'il serait si facile d'aider et d'encourager nos relations avec nos frères d'Amérique.

(Extrait du *Bulletin des laines de Tourcoing.*)

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

LE PARTAGE DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE EN 1890

Conférence faite à la Société de Géographie de Lille

Par M. E. GUILLOT,

Professeur agrégé d'Histoire au Lycée Charlemagne,
Secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris,
Membre d'Honneur et ancien Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Lille,
Officier d'Académie.

I. — La Question Africaine.

Quiconque osait prédire, il y a dix ans, qu'avant la fin du siècle l'Afrique deviendrait la proie de l'Europe et qu'il fallait se hâter de s'associer à son partage, sous peine d'en être à tout jamais exclu, quiconque dévoilait alors l'audacieux et grandiose projet, formé par l'Angleterre, de réunir ses possessions de l'Afrique australe avec l'Égypte qu'elle occupe encore, malgré les promesses de l'évacuer, était certainement regardé comme un pessimiste et un mauvais prophète. Et cependant ces événements sont à la veille de s'accomplir ; plusieurs même de ces prédictions se sont déjà réalisées. La conquête de l'Afrique par l'Europe est assurément l'un des plus grands faits de notre temps, et l'importance de cette question grandira encore par les compétitions et les luttes qu'elle ne peut manquer d'exciter dans l'avenir.

La question africaine est ouverte partout, en Égypte, au Sénégal et au Soudan, dans l'Afrique australe et orientale, à Madagascar, à Massaouah. A l'heure actuelle, c'est à peine s'il existe sur les côtes deux ou trois territoires qui ont échappé à la domination de l'Europe, tandis qu'à l'intérieur du continent noir l'œuvre de partage s'est déjà accomplie et continue avec une foudroyante rapidité. La conférence de Berlin

avait pourtant essayé de prévenir des complications ultérieures en entourant toute annexion nouvelle de formalités auxquelles il semblait que nulle puissance ne pût se soustraire. L'article 34 de l'acte général ne disait-il pas : « La puissance qui, dorénavant, prendra pos-
» session d'un territoire sur les côtes du continent africain, situé en
» dehors de ses possessions actuelles, ou qui, n'en ayant pas eu
» jusque-là, viendrait à en acquérir, et de même la puissance qui
» y assumera un protectorat, accompagnera l'acte respectif d'une
» notification adressée aux autres puissances signataires du présent
» acte, afin de les mettre à même de faire valoir, s'il y a lieu, leurs
» réclamations (1) ».

L'Angleterre et l'Allemagne, avec une duplicité bien digne d'elles, ont su, par d'ingénieux détours, éviter la formalité de la notification. Partant de ce principe qu'une Compagnie commerciale n'est pas une puissance et ne peut être soumise à notifier l'occupation ou l'exploitation des pays sur lesquels s'étend son influence, elles ont poussé l'une la British East Company, l'autre l'Ostafricanishe Gesellschaft, fondées à leur instigation et avec l'appui financier des États qu'elles représentent, à créer des comptoirs et à occuper des territoires. En soutenant ces Compagnies, l'Angleterre et l'Allemagne ne paraissaient protéger que leurs nationaux et ce calcul tout machiavélique leur a permis de se soustraire à la loi dont la Conférence de Berlin avait cru imposer le respect à toutes les puissances civilisées. C'est ainsi que par des annexions constantes, par l'établissement de protectorats nouveaux, s'est transformée et se transforme sans cesse cette carte politique d'Afrique, dont l'instabilité est vraiment faite pour désespérer ceux qui, avec une patience digne d'éloges, s'efforcent de la tenir au courant des événements du jour.

1° État des Côtes d'Afrique en 1890.

Il suffit, d'ailleurs, d'examiner sommairement une carte d'Afrique pour apprécier l'importance des colonies européennes qui, disséminées sur les côtes, semblent préluder à la conquête et à l'exploitation com-

(1) Conférence de Berlin. — Article 34 de l'acte général.

merciale des régions intérieures. Si l'Angleterre, en occupant arbitrairement l'Égypte, domine le canal de Suez et la route des Indes, la France commande la Méditerranée par l'Algérie et la Tunisie. La Tripolitaine, dernier vestige des possessions du sultan en Afrique et point de départ des routes commerciales conduisant au Soudan, est convoitée par l'Italie ; pour le même motif, l'Espagne maîtresse des présides, l'Angleterre, l'Allemagne et la France surveillent le Maroc. Après la côte du Sahara que réclame l'Espagne, et le Sénégal où les possessions françaises, aujourd'hui reliées au Niger supérieur, sont à peine entrecoupées par quelques comptoirs britanniques et portugais, l'Angleterre domine sans contestation possible sur la côte de Guinée, et monopolise aujourd'hui, sans concurrence, hélas ! le commerce du Bas-Niger. Puis, les colonies européennes se succèdent. De Camerouns, l'Allemagne veut pénétrer dans la vallée de la Bénoué et dans cette région encore inconnue qui sépare le lac Tchad des affluents du Congo.

La France, à qui M. de Brazza a donné à peu de frais l'Ouest Africain de l'Atlantique à l'Oubanghi et de la rivière Campo au Congo, poursuit en ce moment exactement le même but : le Portugal et l'État libre du Congo, devenu colonie belge, touchent de ce côté à nos possessions. A la Guinée portugaise succède la colonie allemande d'Angra-Pequena ou du Luderitzland. Toute l'Afrique australe est anglaise et la crainte d'être enfermée au sud du fleuve Orange, a poussé tout récemment l'Angleterre à annexer des territoires jusqu'au Zambèze dont elle occupe aujourd'hui les rives. Nous retrouvons le Portugal sur la côte de Mozambique, l'Allemagne et l'Angleterre sur la côte de Zanzibar, dont le malheureux Sultan a dû subir le protectorat britannique ; enfin, sur le golfe de Tadjoura, l'Angleterre avec Zeila et Berbera, la France avec Obock, Tadjoura et Sagallo, sur la mer Rouge l'Italie qui, maîtresse de Massaouah et d'Assab, veut étendre son protectorat sur l'Éthiopie toute entière. L'occupation européenne des côtes d'Afrique est tellement complète qu'il n'existe pour ainsi dire plus, on le voit, un seul territoire à conquérir, tant les convoitises ont été vives et tant la jalousie des nations colonisatrices surveille maintenant, avec une ardeur intéressée, les très rares points demeurés indépendants.

A la liste déjà longue des nations européennes établies sur les côtes Africaines, il faut joindre un redoutable co-partageant, une puissance dont le voisinage constitue pour les colonies européennes un perpétuel

danger, puissance terrible bien qu'elle n'ait pas de représentation diplomatique et pas de capitale fixe, en Afrique du moins : je veux parler de l'Islam. Le monde musulman s'est singulièrement développé depuis que les Arabes ont promené à travers l'ancien continent le croissant et la religion de Mahomet. En Asie, la Perse, le Turkestan, l'Afghanistan, Siam, sont des pays musulmans ; l'Inde en possède 50 millions ; la Chine 20 millions ; l'Arabie est, avec la Mecque et Médine, le centre de leur puissance. En Afrique, l'Islam domine en Égypte et dans toute la Berbérie : à travers le Sahara, il a gagné le Soudan et s'avance à grands pas dans l'Afrique centrale où il pénètre aussi par Zanzibar et la côte Est. Nous assistons en ce moment à un terrible réveil de ce monde musulman dont le domaine grandit chaque jour. De nombreuses et puissantes confréries, se proposant pour but la régénération de l'islamisme, contribuent à entretenir et à développer à l'heure actuelle le fanatisme religieux. Dans un récent et intéressant article (1), M. Plauchut a mis en pleine lumière le caractère essentiellement militant de la foi musulmane : « Tout disciple de » Mahomet est un croyant ; s'il s'agite, travaille et lutte, ce n'est pas » comme le chrétien, le juif et le sectateur de Confucius pour amasser » des richesses et acquérir des honneurs, mais pour vivre libre dans » sa foi et consacrer à la prière le temps qu'elle requiert. La patrie, » la famille, l'opulence ne viennent qu'après. Quelle que soit la foi » de nos missionnaires, elle est égalée par le plus déguenillé des der- » viches ».

Dans les Zaouias, monastères existant au sein même des mosquées, le pèlerin ou le voyageur musulman sans ressources trouve asile et secours, et c'est là que se perpétuent des confréries puissantes. Là, le livre par excellence, El Kilab, est enseigné et ramené à cinq commandements qui, d'après la tradition, seraient le résumé des conversations de Mahomet avec ses disciples. Les nombreuses confréries musulmanes, — on en compte environ une centaine, — sont dirigées par un chef, tantôt désigné par le prédécesseur mourant, tantôt nommé à l'élection par les cheikhs de seconde catégorie ; ceux-ci sont à leur tour élus par les frères ou compagnons désignés sous le nom de Khouans. Tous les ans, une assemblée, présidée par le chef suprême,

(1) PLAUCHUT. — La France en Tunisie. *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1890.

fait connaître la situation de la confrérie dans laquelle la communauté est poussée jusqu'à ses dernières limites : tout ce qui appartient à l'un appartient également aux autres. Les membres de la confrérie se reconnaissent par leur façon de prier, de porter le chapelet, le turban, la ceinture : mais tous n'ont qu'un but, convertir le monde entier à l'Islam. Telles sont les conférences des Mouley Taieb au Maroc ; des Tidjania, des Rahmania, des Ouled-Sidi-Cheik très influentes en Algérie et qui ont souvent suscité des difficultés à la France ; des Chadelya qui, après nous avoir été très hostile, a transporté son siège principal en Tripolitaine ; des Senoussi qui, rayonnant de l'oasis de Djer-Boub, également en Tripolitaine, s'attache à ne prêcher que les doctrines pures du Koran et à courber le monde entier sous les lois de l'Islam ; les Senoussi, plus militants que les autres disciples de Mahomet, ont contribué, avec les Kaderya, dont le siège principal est à Bagdad, à enlever le Soudan à l'Égypte et à l'Angleterre : l'insurrection du Mahdi est leur œuvre.

On comprend dès lors avec quelle ardeur ces confréries doivent s'associer à ce réveil du monde musulman qui se produit à l'heure actuelle, en inspirant aux puissances européennes qui ont des possessions en Afrique des inquiétudes si légitimes. Mais si ces diverses confréries sont dispersées à la surface du monde musulman, si le Sultan lui-même, quoique chef théorique des croyants, redoute ces associations, mais leur prête son concours parce qu'il sait fort bien que son pouvoir spirituel est inférieur à celui des mahdis du Soudan ou des cheikhs de Bagdad, il existe du moins un centre à la fois politique et religieux qui maintient l'unité puissante de l'islamisme, et d'où part le mot d'ordre transmis aux confréries diverses, qui peut, lorsque les circonstances sont jugées favorables, exciter de terribles insurrections. La Mecque a toujours été et demeurera la ville sainte par excellence. Les Européens en sont rigoureusement bannis : c'est à peine si cinq ou six d'entre eux ont pu, au prix de mille dangers, au péril de leur vie, et en se faisant passer pour musulmans, accomplir le fameux pélerinage dans la capitale religieuse de l'Islam. C'est là que les fervents disciples de Mahomet viennent retremper leur fanatisme et mériter par l'accomplissement rigoureux des cérémonies prescrites le renom de *hadji* ou *saint* qui leur assurera sur leurs coreligionnaires une influence incontestée. C'est à La Mecque qu'a été fomentée la grande insurrection de 1857 qui a failli arracher l'Inde à l'Angleterre. L'émir Abd-el-Kader avait puisé dans la ville sainte ce fanatisme qui a fait de lui le

type de l'apôtre militant. L'insurrection de Bou-Amena en Algérie (1880) fut une conséquence du pélerinage ; au Sénégal, El Hadj Omar, dont Faidherbe arrêta les progrès, et plus récemment Mahmadou Lamine qui essaya de nous enlever audacieusement Bakel, étaient aussi des Hadjis : enfin l'insurrection du Mahdi et le triomphe de l'Islam dans tout le Soudan égyptien est le dernier mouvement religieux excité jusqu'à ce jour par le pèlerinage de La Mecque qui en produira assurément encore beaucoup d'autres dans l'avenir.

D'ailleurs, une prédiction, dont les musulmans, dans leur foi aveugle, attendent la réalisation prochaine, contribue à raviver en ce moment même leur exaltation religieuse. Depuis 1883, le XIII[e] siècle de l'hégyre a commencé : or, d'après une tradition, ce sera le siècle des conquêtes durant lequel la Terre entière doit subir la domination de l'Islam. Les musulmans sont convaincus qu'Allah a fixé le jour où les Européens devront abandonner leurs possessions en Afrique. Une prédiction du XVII[e] siècle ne dit-elle pas aux Arabes qui en ont précieusement conservé le souvenir : « Vous dominerez un jour tout le pays de l'Est. Tout » le pays d'Alger vous appartiendra. Mais avant que mes paroles » s'accomplissent, il faut que cette contrée ait été possédée par les » Français. Si vous vous en emparez maintenant, ils vous enlèveront » votre conquête ; si, au contraire, ils prennent le pays les premiers, » le jour viendra où vous le reprendrez sur eux. » (1)

La première partie de cette étrange prédiction s'est réalisée : aussi, les Arabes, avec une patience dont la prédestination seule peut expliquer la longanimité, attendent-ils qu'il plaise à Allah d'exécuter la seconde en leur envoyant le chef choisi par lui pour inaugurer l'ère des conquêtes. Un moment l'on crut qu'il s'était manifesté et tous les regards des musulmans se tournèrent vers le cheikh el Mahdi. Mais il a disparu de ce monde sans avoir rempli la mission qu'on lui attribuait ; c'est que, dirent les Arabes, il n'était pas maître de l'heure, et qu'il n'avait sans doute point entre les deux épaules le signe noir et rond dont tous les grands prophètes, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet ont été marqués. Son successeur habite toujours l'oasis de Djer-Boub et son influence rayonne dans le Soudan et jusque dans l'Afrique centrale.

Sans ajouter foi à la prédiction qui promet aux musulmans la domi-

---

(1) PLAUCHUT. — La France en Tunisie. *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1890.

nation du monde, il est impossible de nier que l'Islam n'accomplisse chaque jour des progrès vraiment foudroyants. Le sort des races noires qui peuplent l'Afrique intérieure semble vouloir se jouer entre la civilisation européenne et la foi musulmane, et, dans cette lutte, l'Europe n'est pas, jusqu'à présent, certaine de remporter l'avantage.

Déjà le célèbre voyageur Barth, en parcourant le Soudan vers 1852, constatait l'influence considérable dans les pays dont il accomplissait la découverte : « Il est digne de remarque, disait-il, que, tandis que l'islamisme marche à pas rapide vers sa chute sur les côtes de la Méditerranée, il se trouve dans l'Afrique intérieure quelques sectes ferventes » qui réunissent encore ses derniers zélateurs. Je crois encore à le » vitalité de l'islamisme, pourvu qu'un réformateur vienne le » régénérer. »

Les événements qui se sont accomplis depuis trente ans lui ont donné pleinement raison, et, dans son récent ouvrage sur l'Islam au XIX[e] siècle, le capitaine Le Chatelier a pu dire à son tour avec une entière exactitude: « Somme toute, le fait qui domine l'évolution moderne du » monde islamique, est le prodigieux mouvement de rénovation, de » propagande qui s'accomplit, en Afrique surtout. »

Il y a trois ans à peine on donnait comme limite en Afrique à l'influence musulmane une ligne allant du Cap-Vert à Zanzibar. Cette frontière est aujourd'hui singulièrement dépassée. Du grand centre religieux qui embrasse la région entre Tripoli, le Ouadaï et le Soudan égyptien, grâce au voisinage de La Mecque, sont partis deux courants, l'un vers le Niger et le Sénégal; El Hadj Omar, Ahmadou, Samory en ont été ou en sont encore les produits ; l'autre a pénétré dans l'Afrique centrale et a franchi aujourd'hui l'Équateur.

Stanley, dans sa dernière expédition, a constaté l'invasion du Congo supérieur par les Arabes, que domine le célèbre Tippou-Tib, et le capitaine Trivier a écrit dans son récent ouvrage : « L'invasion des Arabes » s'accentue chaque jour davantage : au train où ils vont, ils seront » certainement aux portes des Bangalas avant deux ans. Que l'État » indépendant y prenne garde ! c'est là qu'est le péril. » (1)

Les missions catholiques essaient vainement de lutter contre la propagande musulmane. Leur influence a été presque nulle, sauf dans l'Ouganda. Les nègres fétichistes ont sans aucun doute besoin d'aspirer

(1) E. Trivier. — Mon voyage au continent noir, p. 83.

à des idées supérieures : or, l'islamisme leur suffit. Tout à fait semblables à de grands enfants, les nègres ont deux passions dominantes: celle des femmes et celle de la boisson. Le christianisme leur permet l'alcool mais leur interdit la polygamie ; la religion musulmane leur interdit l'alcool, mais leur permet le harem. Entre ces deux solutions les malheureux demeurent fort embarrassés. Les événements récents semblent cependant prouver qu'ils penchent pour le harem, puisqu'ils acceptent si volontiers la religion musulmane.

L'Europe a le devoir de lutter en Afrique contre l'islamisme et de chercher à enrayer ses progrès : il ne faut pas oublier, en effet, que les propagateurs de la religion de Mahomet sont bien inférieurs, par les idées et la civilisation, à ceux qui ont répandu au XVI[e] siècle le christianisme en Amérique. L'Islam ne peut rien pour le relèvement des nègres : voilà pourquoi nous devons les lui disputer. Mais dans cette lutte de tous les jours, de sérieuses difficultés sont à vaincre : l'Angleterre et la France sont de grandes puissances musulmanes, et elles ne peuvent bien souvent avancer, ou même se maintenir, qu'en ménageant les musulmans. Aussi la politique des Européens en Afrique ne saurait-elle être unique et toujours conforme aux mêmes principes, elle doit être éminemment souple ; elle doit varier avec les circonstances et s'accommoder aux événements divers. C'est là une source inépuisable de difficultés ; mais plus la tâche est rude, plus il est glorieux de l'accomplir; et l'Europe ne saurait faillir à son devoir qui est de ravir l'Afrique à l'Islam pour assurer dans l'avenir son développement matériel, moral, économique, et pour lui inculquer lentement et pacifiquement une civilisation que la religion musulmane serait incapable de lui fournir.

Telles sont les puissances diverses qui, à l'heure actuelle, occupent quelque territoire sur le littoral africain : il est facile de voir qu'il ne reste plus que quelques points pouvant encore tenter l'avidité des nations européennes, mais que leur occupation soulèvera des complications graves, si tant est que quelque puissance audacieuse ose l'entreprendre.

2° La théorie du Hinterland.

Mais la possession des côtes africaines n'est pas le but. Ces régions sont souvent malsaines, les Européens n'y peuvent travailler que rare-

ment, et les indigènes, qui le pourraient, refusent de le faire. L'intérieur du continent est plus élevé. plus salubre, plus peuplé, en général, et plus riche : c'est là qu'il faut arriver en partant du littoral dont les ports ne seront ainsi que les débouchés des régions intérieures. C'est de ce besoin d'expansion au-delà de la zone littorale qu'est née la célèbre théorie, aujourd'hui fort à la mode, du Hinterland. D'origine allemande, comme l'indique son nom, cette doctrine, inspirée par une idée juste, est bien vite devenue redoutable et dangereuse par l'impudence et le cynisme de l'Allemagne et de l'Angleterre qui, les premières, ont entrepris son application. Dans la plupart des colonies fondées par eux en Afrique, les Européens ne disposent guère que d'une zone littorale plus ou moins large : il importe donc d'assurer à chacune de leurs possessions assez d'expansion dans l'intérieur pour qu'elle ne soit pas bloquée sur la côte par le développement d'une colonie voisine. Mais l'exagération de ce principe si juste nous a récemment révélé de quelles convoitises l'Angleterre et l'Allemagne étaient capables en cédant à ce que l'on pourrait appeler la folie du Hinterland. N'avons-nous pas vu, en effet, nos voisins d'Outre-Manche vouloir étendre le Hinterland de l'Egypte jusqu'à la région des grands lacs qu'ils atteignaient en même temps par une extension rapide et continue de leurs possessions de l'Afrique australe ? Si ces prétentions avaient été ratifiées, l'Afrique eût été traversée entièrement du Nord au Sud par une longue colonie britannique, séparant à tout jamais les possessions européennes situées sur les côtes de l'Atlantique, de celles placées sur le littoral de l'Océan-Indien: on serait allé d'Alexandrie au Cap sans quitter un seul instant le territoire anglais. Les prétentions des Allemands n'étaient guère moins formidables. Établis à Camerouns, ils affichaient hautement la prétention, malgré l'échec de toutes leurs expéditions envoyées dans l'intérieur, d'étendre le Hinterland de cette possession jusqu'à l'Oubanghi, rivière française, et de relier ainsi Camerouns à l'Afrique orientale allemande par le Congo et les grands lacs. Le Portugal qui, à défaut d'une puissance militaire et maritime sérieuse, a, du moins, pour lui, des droits d'ancienneté en Afrique, espérait aussi réunir la colonie de Guinée méridionale au Mozambique, à travers la région du Zambèze. En présence de ces appétits insensés, la France ne pouvait-elle pas, elle aussi, étendre le Hinterland de l'Algérie et de la Tunisie jusqu'au Soudan qu'elle atteignait déjà par le Sénégal, et qu'elle pouvait également atteindre par le Congo ? Cette question qui, il y a vingt ans, eût semblé insoluble, pouvait être posée en 1890 : elle a même pu être

résolue, non pas à notre entière satisfaction, il est vrai, mais d'une façon presque honorable, surtout si l'on considère les grands et patriotiques efforts qui s'accomplissent en ce moment même, et qui, si le succès espéré les couronne, aboutiront enfin à la réunion de nos trois grandes colonies de l'Afrique occidentale. Les conventions récentes, tout en laissant encore à l'avenir le soin de résoudre des difficultés nombreuses, ont eu du moins pour but de fixer sur plusieurs points le Hinterland des colonies européennes, et de déterminer, suivant l'expression barbare consacrée, la sphère d'influence à laquelle chaque nation pouvait prétendre, en vertu de ses efforts passés et de ses possessions actuelles. Il convient donc, pour bien saisir l'importance du partage récemment et officiellement accompli de l'Afrique occidentale, d'examiner : d'abord l'établissement sur les côtes africaines de la France, de L'Angleterre, de l'Allemagne ; puis l'objectif visé par elles ; enfin les efforts suprêmes pour pénétrer dans la région intérieure jusqu'aux conventions récentes qui ont attribué à chacun sa part, laissant comme toujours, hélas ! la meilleure à l'Angleterre.

II. — Fondation des Colonies européennes dans l'Afrique occidentale.

Si nous laissons de côté l'Espagne qui, avec les Présides, revendique des droits sur une partie de la côte du Sahara, entre la frontière du Maroc et le Cap-Blanc, et le Portugal dont les minuscules territoires, enclavés au milieu de nos possessions sénégalaises, ne peuvent prétendre à aucune extension vers l'intérieur, trois puissances principales se sont établies sur les côtes septentrionales et occidentales d'Afrique dans la zone à laquelle se borne cette étude : la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

1° France.

La France, dès 1830, profitant des difficultés qui avaient éclaté avec le dey, s'était établie à Alger. Sous Louis-Philippe (1830-1848), la conquête s'étendit à la fois aux côtes et à l intérieur : la colonie française d'Algérie fut fondée, et administrée par un gouverneur-général, tandis que les efforts d'Abd-el-Kader pour arrêter notre extension

étaient rendus infructueux. La république de 1848 a poussé l'occupation dans le Sud par la soumission de l'Aurès, de Biskra et la prise de Zaatcha. Le second empire concentra presque tous ses efforts dans la pacification de la Kabylie. Enfin, depuis 1870, en même temps qu'étaient réprimées les insurrections des Kabyles (1871) et du Sud oranais (1880), le Mzab était annexé (1882) ; des oasis nouvelles étaient créées en plein Sahara, grâce au forage de puits artésiens, et les chemins de fer, rapidement prolongés, atteignaient d'une part Aïn-Sefra, de l'autre l'oasis de Biskra à la limite du Grand-Désert que de nombreux explorateurs commençaient à étudier. Aujourd'hui l'Algérie avec ses 667,000 kilomètres carrés et ses 3.500,000 habitants est plus grande que la France dont elle forme le prolongement sur la terre africaine.

La grande importance des intérêts financiers que la France avait en Tunisie et la nécessité pour elle d'assurer la sécurité de sa frontière algérienne amenèrent une conquête nouvelle. Après le châtiment des Kroumirs et le débarquement à Bizerte des troupes du général Bréart, le bey de Tunis, Mohammed-el-Sadok, accepta, par le traité du Bardo, le protectorat de la France (1881). Les quelques insurrections qui éclatèrent après le rappel prématuré de la plus grande partie du corps expéditionnaire furent réprimées. Sfax bombardée, Kairoan, la ville sainte, occupée par trois colonnes convergentes, l'œuvre de pacification et de colonisation put commencer. La réorganisation de l'administration et surtout des finances, la création de tribunaux français, de collèges et d'écoles, la construction de routes et de voies ferrées, ont décidé les colons et les industriels français à se porter en foule vers la nouvelle colonie où ils développent, avec une rapidité merveilleuse, la culture de la vigne. Le chiffre du commerce tunisien a doublé depuis notre occupation, et, à l'heure actuelle, la Tunisie est reconnue par tous comme une magnifique acquisition. Cinq fois moins étendue que l'Algérie, elle a cependant une population qui est le tiers de la sienne. Tunis a 120,000 habitants, tandis qu'Alger n'en compte que 75,000. Sous une bonne administration, la Tunisie retrouvera en quelques années la grande prospérité dont elle jouissait à l'époque romaine : elle est le complément naturel de l'Algérie dont elle assure la sécurité : enfin, elle a assuré une extension plus grande à l'influence de la France sur la Méditerranée.

Il y a eu des établissements français au Sénégal et sur la côte de Guinée dès le XIVe siècle, mais les premières tentatives de colonisation sérieuse datent de Colbert, et jusqu'à 1854, la colonie, qui avait

une réputation déplorable, fut totalement négligée. Nous ne possédions que Saint-Louis, la capitale, l'îlot de Gorée et quelques postes insuffisamment fortifiés, tels que Richard Toll, Dagana et Bakel sur le Sénégal, Sedhiou sur la Casamance. L'absence de sécurité empêchait tout commerce, les rares colons menaient une existence précaire. Les Maures, qui habitaient la rive droite du Sénégal, franchissaient sans cesse le fleuve et pillaient nos comptoirs ; les chefs indigènes profitaient de la terreur qu'ils inspiraient pour prélever des impôts humiliants et vexatoires. Enfin, un fanatique, El Hadj Omar, songeait à détruire tous les États nègres dispersés le long du Sénégal et à jeter à la mer les Européens des côtes.

Tout changea bientôt sous l'énergique administration du commandant Faidherbe : les Maures, après une guerre inexpiable de trois ans, signaient des traités qu'ils ont depuis scrupuleusement observés. La propagande religieuse d'El Hadj Omar vint se briser devant le fort de Médine, dont la construction avait marqué le mouvement en avant de la colonisation française (1856). De nouveaux postes furent établis à Matam sur le Sénégal, Rufisque, Portudal Joal sur la côte, et c'est alors aussi que fut construit le port de Dakkar, une des trois grandes rades de la côte occidentale d'Afrique. Le Oualo, le Cayor étaient soumis, et des missions étaient envoyées, l'une sous le lieutenant Mage à Ségou, l'autre sous le lieutenant Lambert dans le Fouta Djallon. Faidherbe avait, en outre, transmis à ses successeurs l'idée dont on a, depuis, poursuivi et accompli la réalisation, l'extension vers le Soudan, la création d'une voie de pénétration vers le Niger, établie de telle sorte qu'elle pût être facile à surveiller par des postes, et qu'elle offrît les plus grands avantages possibles aux transports par eau et par terre.

La situation était donc bien changée quand Faidherbe, ayant reçu un avancement mérité, dut rentrer en France (1864). Une ligne continue de postes assurait la navigation du Sénégal jusqu'à son extrême limite à Médine et contenait les Maures sur la rive droite du fleuve. Un port excellent, Dakkar, remédiait aux dangers de la barre qui obstrue les bouches du Sénégal, et allait devenir le débouché naturel de toute la colonie. Enfin les missions organisées, en même temps qu'elles faisaient connaître géographiquement les régions intérieures, préparaient l'ouverture de la route stratégique et commerciale projetée, mais dont la construction ne devait malheureusement être poursuivie avec activité qu'à partir de 1880.

Dès 1843, sur la demande de maisons françaises qui avaient fondé des comptoirs le long de la côte de Guinée, le Gouvernement de Louis-Philippe signait des traités avec les chefs indigènes, et des postes étaient installés à Grand-Bassam, Assinie et Dabou. La mortalité qui eut lieu dans le corps d'occupation leur valut bientôt une réputation déplorable et l'on profita de la guerre de 1870 pour les évacuer. M. Verdier, de La Rochelle, le seul négociant français demeuré dans le pays, fut assez habile pour soustraire les populations, que l'évacuation avait profondément troublées, à l'autorité du gouverneur de la Côte-d'Or anglaise. Les postes de Grand-Bassam et Assinie ont été réoccupés et sont redevenus des possessions françaises incontestées dont la récente expédition du capitaine Binger a montré la future importance.

Sur la côte des Esclaves, nous possédons aussi quelques comptoirs, diminués par de récentes cessions à l'Allemagne et contre lesquels, l'an dernier, le roi de Dahomey a dirigé des attaques infructueuses. En 1863, à la suite d'une entente amiable, le roi de Porto-Novo acceptait le protectorat de la France que les Anglais, par une convention officielle, durent reconnaître l'année suivante. Plusieurs postes français furent alors fondés sur la même côte, à Petit-Popo (1864), à Agoué et Porto Seguro (1868); nous possédions aussi Grand-Popo depuis 1857.

En outre, le roi de Dahomey, dont le territoire était limitrophe des possessions françaises, consentit à nous céder le port de Kotonou à la suite d'une visite que lui firent le capitaine de vaisseau Devaux et M. Daumas, vice-consul de France; cette cession, d'abord purement verbale, a été confirmée en 1868 par le traité régulier de Whydah. Mais après l'occupation du territoire de Togo par l'Allemagne, la France, par une convention récente, consentit à lui céder Petit-Popo et Porto Seguro, conservant les autres postes établis sur la côte des Esclaves avec le protectorat du royaume de Porto-Novo.

La France possède enfin un vaste territoire entre le Rio Campo et le Congo, entre l'Océan et l'Oubanghi, dont la superficie de 720,000 kilomètres carrés dépasse celle de la France et dont la fondation est due à l'initiative patriotique de M. de Savorgnan de Brazza. L'origine de cette vaste colonie est l'occupation de l'estuaire du Gabon en 1842. Mais là, comme à Grand Bassam, on songeait bien plus à évacuer le poste de Libreville qu'à étendre le territoire français, lorsque l'exploration de l'Ogooué, bientôt suivie de la découverte du Congo, vint

attirer l'attention de l'Europe sur la région intérieure dont M. de Brazza sut, à peu de frais, nous assurer la meilleure part. Après les premières expéditions de Walker qui remonte l'Ogooué jusqu'à Lopé (1872-72), de Compiègne et de Marche qui l'explorent jusqu'au confluent de l'Ivindo, de Brazza, dans un premier voyage (1876-78), constate que l'Ogooué, embarrassé de rapides et prenant sa source à un point relativement rapproché de la côte, ne peut devenir une bonne voie commerciale pour pénétrer dans l'intérieur, découvre l'Alima et la Likona que l'on reconnaît plus tard pour deux affluents du Congo.

Quand Stanley, avec une ténacité admirable, eut révélé à l'Europe le Congo qu'il avait descendu pendant huit mois malgré les rapides et malgré les cannibales, de Brazza accomplit un véritable voyage de colonisation (1879-82).

Remontant encore l'Ogooué, il fonde Franceville, signe des traités avec le Makoko et les chefs oubandjis qui lui cèdent un territoire : là s'élève le poste de Brazzaville au point où commence la navigation du Congo intérieur. Mais c'est surtout dans une troisième expédition, à la fois scientifique et pratique (1883-85), qu'a été vraiment fondée notre grande colonie de l'Ouest Africain. Les ports de Loango et de la Pointe Noire ont été occupés ; la station du Cap Lopez fondée à l'embouchure de l'Ogooué : une ligne de postes, établie dans les vallées de l'Ogooué, de l'Alima, du Niari et sur le Congo lui-même, a permis de faire flotter le drapeau français sur une multitude de points de notre colonie nouvelle, dont la création de routes permettra bientôt l'exploitation. Malgré les intrigues de l'Angleterre, malgré les réclamations du Portugal et de l'État libre, la Conférence de Berlin (1884) a laissé à la France les possessions qu'elle a pacifiquement acquises en les limitant à la rivière Campo vers le Nord, au Rio Chiloango et au Congo vers le Sud, à l'Oubanghi à l'Est, mais en laissant toute liberté d'action à notre influence dans la direction du Nord : c'est par là que l'on cherche, à l'heure actuelle, à rattacher le Congo français au Soudan vers les rives du lac Tchad qu'atteint déjà par le Nord le Hinterland de l'Algérie. Ainsi se trouvent constituées les grandes colonies de la France en Afrique qui, toutes, ont le même objectif : les contrées riches et populeuses du Soudan.

2° Angleterre.

Dans cette œuvre d'expansion coloniale, la France a rencontré plus d'une fois la redoutable concurrence de l'Angleterre qui, si elle manifeste bien souvent des prétentions supérieures à ses droits, a pris du moins une part active à l'exploration de la Sénégambie et du Soudan. C'est un Écossais, Mungo-Park qui, en 1795, parti de la côte occidentale d'Afrique, atteignait le Niger et qui quelques années plus tard (1805) trouvait la mort sur le grand fleuve Soudanien qu'il avait voulu descendre dans tout son cours. Ce sont des Anglais, Denham et Clapperton qui, partis de Tripoli, ont traversé le Sahara et découvert le lac Tchad (1822-1824).

Les bouches et le cours inférieur du Niger ont été explorés par Lander (1830), et Baikié a remonté la Bénoué jusqu'à Yola (1864).

Cantonnée dans la vallée de la Gambie où elle possède Albredà et Ste-Marie de Bathurst, mais qui forme une enclave sans grand avenir au milieu des possessions françaises, maîtresse de la colonie de Sierra Leone où s'élève Freetown, et qui confine presque au Fouta-Djallon, placé sous notre protectorat, l'Angleterre a tenté d'aborder le Niger, par ses sources. Prévenue par nous, et n'ayant de ce côté éprouvé que des échecs, elle a eu la lumineuse pensée de s'installer en souveraine sur la côte de Guinée et vers les bouches du Niger, assurée ainsi de pouvoir drainer un jour les produits de la riche contrée qui touche à la rive gauche du fleuve : là est pour elle l'avenir dont la récente convention avec la France lui assure la prospérité.

Sur toute la Côte-d'Or et des Esclaves se succèdent d'innombrables comptoirs britanniques auxquels sont venus s'ajouter ceux que la Hollande a cédés en 1871 : ce sont les West Africa Settlements dont Cape Coast, Akra et Lagos sont les stations principales. Là, l'Angleterre domine sans contestation possible, n'ayant rien à redouter des établissements isolés de la France, ni des récentes acquisitions de l'Allemagne.

3° Allemagne.

C'est en 1884 que, saisie de la fièvre coloniale et poussée par la nécessité de diriger l'émigration qui se développe chaque année vers

les États-Unis ou l'Amérique du Sud, l'Allemagne commença à acquérir des possessions extérieures. A la suite d'une convention avec le roi M'lapa, le territoire de Togo fut annexé par le Dr Nachtigal ; Petit-Popo et Porto Seguro furent également occupés, et bientôt cédés par la France qui se désista en faveur de l'Allemagne de ses prétentions sur ces comptoirs (1885). Le 14 juillet 1884, des marins allemands étaient débarqués sur la côte de Camerouns au fond du golfe de Guinée, des traités signés avec les chefs Bell, Aqua et Dido, et le Dr Nachtigal prenait possession de cette colonie qui, non limitée vers l'Est, tend à déborder vers le lac Tchad et le Soudan. L'occupation ne fut point accomplie sans provoquer les très vives protestations de l'Angleterre qui voulait dominer seule aux bouches du Niger, et de la France qui craignait pour ses nouvelles possessions de l'Ouest Africain.

La limite fut tracée depuis la mer jusqu'à la Bénoué du côté des possessions anglaises, et la rivière Campo, dont la navigation devait rester libre, fut reconnue comme la frontière entre le territoire de Camerouns et le Congo français. De la ville de Camerouns qui est leur principal établissement, les Allemands sont à proximité des Bouches du Niger : ils dominent une large rivière que peuvent remonter pendant plus de 50 kilomètres des bâtiments d'un assez fort tonnage ; enfin ils commandent l'une des routes qui peut conduire à travers les régions encore inconnues entre l'Oubanghi et le Chary vers Yola et le lac Tchad. Camerouns est donc et peut surtout devenir un centre de pénétration vers le Soudan et l'Afrique intérieure.

III. — Objectif des Puissances européennes.

Le Soudan, c'est là, en effet, qu'est le but, c'est là que se livrera la lutte pour la vie dont nous voyons déjà commencer les préludes. Dans l'Afrique centrale et australe, toutes les compétitions visent la région des grands lacs : dans l'Afrique septentrionale et occidentale, chaque puissance établie sur les côtes convoite surtout et avant tout le Soudan. Au sud du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de la Tripolitaine, s'étendent jusqu'au golfe de Guinée, au Congo moyen et à la région des grands lacs deux contrées différentes : le Sahara, avec ses montagnes et ses cours d'eau temporaires, contrée bien plus abordable qu'on ne l'a supposé pendant longtemps, puisqu'il est aujourd'hui avéré

que l'on peut franchir les dunes de sables qui en sillonnent certaines parties, et puisqu'il est possible de s'entendre avec les Touaregs qui le parcourent : là s'élevaient jadis de grandes villes : Ouargla qui possédait 100,000 habitants ; El Goléah qui fut un grand centre de commerce. Les salines d'Amadghor, d'Ijil, de Bilma, les dattes des Oasis, les produits des caravanes, telles sont les principales ressources de la contrée. Faisant suite au Sahara jusqu'au Congo, inconnue d'ailleurs encore entre ce fleuve et le lac Tchad, se développe la populeuse et riche contrée du Soudan. De nombreux explorateurs, appartenant à toutes les nations, en ont depuis le commencement du siècle fait connaître les différentes régions. René Caillié (1826-1828) notre compatriote, parti de Boké sur le Rio Nunez, atteignait le premier Tombouctou, et, traversant le Sahara, arrivait à Tanger. Après les Anglais Denham et Clapperton qui découvrent le lac Tchad, l'Allemand Barth venu de Tripoli, visite les états voisins du lac, parcourt l'Adamawa jusqu'à Yola sur la Bénoué, et, atteignant le Niger par Sokoto, entre à Tombouctou pour regagner ensuite Tripoli par une seconde traversée du grand désert (1850-1855). L'allemand Vogel (1856) périt dans le Ouadaï qu'il avait tenté de visiter ; à Von Beurmann appartient l'exploration des régions riveraines du lac Tchad et du Kanem. L'anglais Baikié remonte le Niger et la Bénoué jusqu'à Yola (1864) ; l'allemand Rohlfs traverse toute l'Afrique de Tripoli aux Bouches du Niger (1865-1867) ; enfin l'exploration du Sahara oriental et du Ouadaï par Nachtigal (1869-1874), et la traversée de l'Afrique par Lenz (1880) du Maroc au Sénégal par Tombouctou, complètent les connaissances actuelles des géographes sur les régions du Sahara, du Niger et du lac Tchad.

Dans le Soudan, dont la population est évaluée de 60 à 100 millions d'individus, les villes se pressent sur la carte, surtout dans la partie comprise entre le Niger, le lac Tchad et le golfe de Guinée, où se sont élevées de grandes métropoles commerciales. Les produits les plus variés abondent : le coton, le poivre, les bois innombrables des immenses forêts, la gomme, la canne à sucre, l'arbre à beurre. Si la contrée du Haut Sénégal et du Haut Niger, longtemps désolée par la guerre, offre aujourd'hui le spectacle de la misère, celle des rivières du Sud, le pays de Kong, sont déjà plus riches, et le Soudan central présente partout une végétation luxuriante ; partout d'excellents pâturages avec de nombreux troupeaux : çà et là de grandes villes d'industrie et de commerce, Kano, Kouka, Wourno, Sokoto, Maséna.

Déjà vers le milieu du siècle, Barth décrivait la richesse de la province de Kano qui produit du blé en abondance et qui, située au centre des États Haoussa, est appelée par les indigènes le « Jardin du Soudan ». « Nous rencontrâmes, dit Barth, tour à tour sur notre route, des » habitations de toute espèce, depuis les pavillons légers jusqu'aux » maisons d'argile, des pâturages verdoyants couverts de bétail, de » chevaux, d'ânes, de chèvres, des fosses profondes remplies d'eau et » de plantes aquatiques. Au milieu de cette diversité d'aspects s'épa- » nouissait une végétation riche et multiple, où brillaient le magnifique » gonda à forme symétrique et le svelte dattier. La population elle- » même offrait une grande variété de costumes, depuis les esclaves » presque nus jusqu'aux Arabes vêtus d'habits éclatants et somp- » tueux » (1).

Barth signale aussi en ces termes l'importance commerciale de Kano, la capitale politique de cette merveilleuse région : « Kano est une ville » de 60.000 âmes, industrielle et pleine de vie, dont les manufactures » approvisionnent une grande partie du continent africain. Ses bran- » ches principales de fabrication et de commerce consistent en articles » de coton tissés dans la région, en drap fin à l'usage des gens aisés, en » tissus manufacturés et teints de couleurs fort belles, en cuirs tannés » et travaillés avec beaucoup d'art, en armes, en bijouterie de cuivre » et d'argent. Les produits naturels faisant l'objet du commerce en » gros sont le blé, le sarrasin et la noix de Gouro, le natron et l'ivoire.» Les importations qui s'opèrent à Kano embrassent tous les produits des autres régions de l'Afrique : vêtements arabes, coiffures, épices, encens, huile de roses. On y trouve enfin beaucoup d'articles européens, des tissus de Manchester, des soieries françaises, du sucre de Marseille, de la mercerie de Nuremberg ; tous ces objets sont expédiés à Kano par la route du Nord.

Un peu plus loin Kouka, peuplée de près de 100.000 habitants, possède de grands marchés, c'est la capitale du Bornou.

Au Nord, le Damerghou, s'il faut en croire un Touareg amené chez nous comme prisonnier, ressemblerait aux plus belles parties de la France. Le pays est également bien cultivé autour de Say ; près du Niger se trouvent le tabac, des rizières, des pâturages.

Tombouctou même, quoique fort déchue, est encore un centre

---

(1) Barth. — Tome II, p. 10.

important : on y confectionne des objets en cuir, des couvertures, des tapis, des bagues et des bijoux en or ; mais elle sert principalement au commerce de transit, et presque toutes les importations se font par le Maroc.

Ainsi abondance, fertilité, industrie et commerce, population plus dense qu'en aucun autre point de l'Afrique, tels sont les traits caractéristiques de cette région du Soudan, qui a longtemps apparu aux Européens comme une sorte de monde légendaire et dont l'Allemagne, l'Angleterre et la France se disputent la possession. Il convient donc d'examiner avec soin les efforts accomplis par chacune de ces trois nations, pour s'ouvrir l'Afrique intérieure et pour s'assurer les marchés de cette région où Barth voyait déjà, il y a près d'un demi-siècle « un champ d'exploitation immense pour l'activité européenne ».

IV. — Tentatives des Puissances européennes pour atteindre le Soudan.

1° Tentatives de l'Allemagne.

Les efforts tentés par l'Allemagne pour étendre son influence de Togo vers la boucle du Niger, ou de Camerouns vers la région du lac Tchad, sont jusqu'à ce jour restés à peu près infructueux : presque partout les expéditions envoyées ont rencontré des populations hostiles dont elles n'ont pu vaincre la résistance. C'est ainsi que le lieutenant von François, parti de Togo, dut attaquer les populations de l'intérieur et leur laissa des souvenirs si déplorables du passage des Européens, que le capitaine Binger, arrivé dans le Mossi, fut sommé de se retirer : on soupçonnait sa faible escorte d'être l'avant-garde d'une armée chargée de conquérir le pays.

Il ne faut pas oublier toutefois qu'à Togo et à Porto Seguro, les Allemands confinent au Dahomey, dont la possession ou le protectorat est de la plus haute importance pour la France, car par ce pays passe la route la plus courte, conduisant à Boussa et à Sokoto, qui, si elle était transformée en voie ferrée, pourrait, malgré le transbordement nécessaire, faire une concurrence des plus sérieuses au trafic par la voie fluviale du Bas Niger : voilà pourquoi le récent traité de la France avec le Dahomey ne saurait nous satisfaire. Il ne stipule aucun droit de la

France sur ce royaume, que nous avons le plus grand intérêt à soustraire à toute influence étrangère, et de plus, par une faiblesse humiliante, on accorde une pension annuelle à un roitelet qui, au mépris des traités conclus avec ses prédécesseurs et observés par eux, a attaqué nos postes et le royaume de Porto-Novo soumis à notre protectorat : on espère ainsi lui faire observer les conventions qu'il a foulées aux pieds et dont on aurait dû en tout cas, non point lui acheter, mais lui imposer la reconnaissance.

A Camerouns les Allemands, dès l'origine de leur occupation, se sont trouvés aux prises avec des difficultés sérieuses : un soulèvement des noirs éclata ; l'agent allemand Plantanius fut assassiné : il fallut bombarder Camerouns et brûler plusieurs villages indigènes, et trois navires allemands durent, en croisant le long de la côte, contribuer à la pacification des rebelles. Puis les explorations commencèrent : le polonais Rogozinski séjourna pendant trois ans au milieu des tribus nègres de Camerouns, étudia leurs idiômes, dont il a pu dresser une grammaire et un dictionnaire, et accomplit l'ascension des montagnes de 4.600 mètres qui dominent la capitale de la colonie.

Schwarz se rendit à Calabar, puis pénétra vers l'Est dans une région inexactement reproduite sur les cartes : il y rencontra des tribus hostiles et d'immenses forêts vierges où les arbres résineux abondent. Après avoir traversé le fleuve Kumba, il arriva dans une contrée populeuse et riche fournissant à la côte l'ivoire, l'huile, les esclaves et où les indigènes s'occupent de culture et de l'élévage du bétail.

Attaqué par une troupe de nègres, il dut renoncer à pénétrer plus avant et se résigner à regagner la côte. Le même sort a été réservé à plusieurs expéditions qui, parties de Camerouns, ont tenté de s'avancer vers l'Est dans la contrée encore inconnue qui figure en blanc sur les cartes. En somme, les tentatives des Allemands, pour assurer un Hinterland aux possessions de Togo et de Camerouns sont restées infructueuses, mais à Togo les Allemands pourraient, si l'Angleterre n'y met ordre, ou si la France ne les surveille, faire aboutir la voie commerciale la plus courte devant relier un jour les populeuses contrées du Soudan central à la côte de Guinée.

2° Tentatives de l'Angleterre.

Depuis vingt-cinq ans l'Angleterre a multiplié ses comptoirs et développé son influence sur toute la côte de Guinée et dans le cours infé-

rieur du Niger, pour attirer vers ces possessions acquises par elle, tout le commerce des riches contrées du Soudan. Elle possède aujourd'hui dans ces parages un domaine vraiment digne d'envie et dont la récente convention avec la France lui a laissé l'entière possession. Le Niger est navigable jusqu'à Boussa, la Bénoué a été reconnue jusqu'à Yola, et semble destinée à devenir la voie naturelle vers le lac Tchad. Dans ces régions populeuses et prospères flotte partout aujourd'hui le pavillon anglais. Et cependant la France a lutté : comme jadis dans l'Inde, la France a eu un moment l'avantage : mais les efforts de ses représentants n'ont pas été encouragés, et nous avons assisté il y a cinq ou six ans à un effondrement non moins terrible par ses conséquences futures, que ne l'a été la perte de l'Inde sous Louis XV : ce sont des faits malheureusement trop peu connus et que l'on ne saurait trop mettre en pleine lumière.

Dès 1880, une mission française dirigée par le comte de Semellé créait des établissements sur le Niger inférieur et dans la vallée de la Bénoué : en même temps d'anciennes Compagnies anglaises, qui avaient en 1879 accompli leur fusion. poursuivaient le même but. Vers 1884, les influences française et britannique soutenaient une lutte indécise : nous avions 32 comptoirs ; les Anglais en possédaient 33. Dans cette rivalité commerciale et politique à la fois, la compagnie anglaise fut énergiquement soutenue par son gouvernement ; comme toujours la compagnie française fut abandonnée. Il faut lire dans le bel ouvrage du commandant Matteï (1) l'histoire du développement et de la chute de l'influence française sur le Bas-Niger. Nous y voyons comment les maisons françaises, ayant invoqué l'appui de nos gouvernants, virent leurs demandes de protection indignement repoussées : c'était d'ailleurs, il faut bien l'avouer, le moment où la politique d'expansion coloniale, ayant provoqué l'expédition du Tonkin, était devenue, bien à tort, largement impopulaire. Il arriva donc ce qui était à redouter : abandonnées à leurs seules ressources, nos maisons furent bientôt incapables de lutter contre les maisons britanniques soutenues et par le gouvernement et par l'opinion publique de l'Angleterre : elles acceptèrent les propositions avantageuses qui leur étaient faites et pour éviter une ruine complète. vendirent à la Compagnie anglaise leurs comptoirs avec tout leur outillage. La France renonçait ainsi à disputer

---

(1) Commandant Matteï. — Les Français au Niger.

à l'Angleterre le commerce du Soudan central: c'était une abdication formelle tout aussi humiliante et désastreuse que l'abandon de l'Inde au XVIIIe siècle, par les traités de Madras ou de Paris : c'est notre faiblesse et notre impuissance dans la solution de cette grande question du Niger, qui ont amené la désastreuse convention du 5 août 1890, laquelle a reconnu tous les droits, toutes les prétentions de l'Angleterre. En effet, depuis 1886, la Compagnie britannique domine seule sur le Bas-Niger : elle était devenue Société royale et avait obtenu une charte lui conférant les pouvoirs les plus étendus, tels que le droit de faire des lois, de lever des troupes et de battre monnaie. En 1887, elle avait 150 comptoirs : une flottille de vapeurs remontait le Niger jusqu'à Boussa, la Bénoué jusqu'à Yola. Le protectorat anglais était imposé aux pays riverains de Beoda et de Noupé, et Akassa devenait l'établissement principal, le futur entrepôt du commerce qui doit passer par les bouches du Niger. Un agent Britannique fut envoyé à Sokoto : aussi lord Salisbury a-t-il minutieusement spécifié dans la convention avec la France, que toutes les dépendances du royaume de Sokoto seraient laissées à l'Angleterre. Il y a cependant une ombre à ce tableau : la conférence de Berlin a déclaré que le Niger et la Bénoué seraient comme le Congo, librement ouverts à la navigation internationale. Mais les attaques inqualifiables dirigées en octobre dernier, contre la mission française qui, commandée par le lieutenant Mizon, tentait de remonter le Niger, nous ont appris ce que l'on devait penser de cette prétendue liberté commerciale : les Anglais la réclament partout pour eux, mais se gardent bien de l'accorder aux autres : pour eux il n'existe que le monopole ; ils possèdent aujourd'hui sur le Niger inférieur et sur la Bénoué une influence que la France n'a pas su conserver et qu'elle a perdue par ses propres fautes.

3° Tentatives de la France.

Ce n'est point que la France soit restée inactive pendant que l'Angleterre déployait cette activité merveilleuse qui a toujours fait sa fortune, que l'Allemagne fondait un vaste empire colonial, que le Portugal tentait de relier ses possessions de l'Atlantique et de l'Océan-Indien, que l'Italie, enfin, prenait pied sur le sol africain. Mais si la France n'est pas restée stationnaire, elle a marché trop lentement au moment où

les nations ses rivales avançaient à pas de géant. Aucun esprit de suite n'a présidé à ses efforts : l'ignorance, la routine, et, il faut bien le dire, les irrésolutions de la Chambre des Députés, qui ont eu sur l'opinion publique une si déplorable influence, ont paralysé notre action à l'extérieur, et ont empêché nos explorateurs, nos agents, nos soldats même, d'obtenir les résultats que semblait leur garantir leur habileté, leur bravoure et leur patriotisme. Il suffit, pour s'en rendre compte, de suivre les efforts constants qui ont été tentés et qui le sont encore par la France, pour atteindre le Soudan par le Sénégal, par l'Algérie et même plus récemment par le Congo Français.

Tentatives par le Sénégal.— Au Sénégal, la politique de pénétration dont le gouverneur Faidherbe avait conçu l'idée, tracé le plan, et commencé l'exécution, fut malheureusement abandonnée pendant onze ans : c'est une des principales causes de l'arrivée tardive de la France sur le cours moyen du Niger, et de la convention du 5 août 1890 qui nous a arrêtés à la limite des régions populeuses et fertiles. De 1865 à 1876, les gouverneurs qui se succédèrent eurent à lutter contre de nouveaux prophètes, à construire des postes intermédiaires sur les rives du Sénégal ou dans le Cayor, à créer des comptoirs dans les rivières du Sud, enfin à réprimer de fréquentes révoltes.

En 1876, le colonel d'infanterie de marine Brière de l'Isle fut placé à la tête de la colonie, et, secondé par l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine, prit à cœur l'importante mission qui lui était confiée C'était d'ailleurs le moment où apparaissait le projet grandiose, mais difficile, formé par l'ingénieur Duponchel et l'explorateur Soleillet, pour réunir par une voie ferrée l'Algérie au Niger et au Sénégal. Tandis que l'on songeait d'abord à rattacher St-Louis à son débouché naturel Dakkar et que des missions dirigées par les lieutenants Piétri et Vallière étudiaient le pays entre St-Louis et Médine, de véritables expéditions militaires étaient envoyées sur le haut Sénégal et recherchaient les itinéraires les plus favorables à l'établissement d'une route et de la voie ferrée projetée.

En 1879, le fort de Bafoulabé était fondé à trente lieues au-dessus de Médine et l'on commençait la construction de la route destinée à relier ces deux postes ; pour la première fois depuis Faidherbe, la domination française faisait un pas en avant. Il ne saurait être question d'exposer ici les nombreuses missions qui, toutes, avec un courage et une habileté au-dessus de tout éloge, ont contribué à l'œuvre préconisée par le

général Faidherbe, en faisant pénétrer l'influence française dans le Soudan : qu'il nous suffise d'en indiquer les grandes étapes. C'est d'abord le capitaine Gallieni qui, accompagné des lieutenants Pietri et Vallière, des Drs Bayol et Tautain, est attaqué à Dio par les Bambarras (1880) puis est retenu prisonnier à Nango, par ordre du sultan Ahmadou jusqu'à ce que ce dernier, apprenant qu'une armée française devait venir délivrer la mission, ait consenti à signer un traité reconnaissant le protectorat de la France sur la partie du cours du Niger soumise à sa domination. C'est ensuite le colonel Borgnis-Desbordes qui, dans trois campagnes (1880-83), prend d'assaut les villages fortifiés de Goubanko et de Daba, punit les auteurs de l'attaque de Dio, fonde les postes de Kita, de Badoumbé et établit la domination française sur les rives du Niger par la construction du grand fort de Bamakou.

Depuis cette époque, une colonne de ravitaillement parcourt chaque année la ligne de postes de Médine à Bamakou, punit les fauteurs de désordres, et inspire aux indigènes groupés autour de nos forts une confiance salutaire, organise des missions qui, en obtenant des chefs noirs de nouveaux traités, étendent de plus en plus l'influence française dans le Soudan.

En 1884, le lieutenant-colonel Boilève construisit le fort de Kondou, qui relie définitivement Kita, notre dernier poste sur le Sénégal, à Bamakou, notre premier établissement sur le Niger, et une canonnière à vapeur était lancée sur le grand fleuve soudanien, annonçant ainsi sa prise de possession par la France.

Grandes furent les conséquences de ce décisif événement, car en même temps que le commandant Combes élevait le fort de Niagassola (1885) pour disputer au prophète Samory les pays de la rive gauche du Niger, un envoyé du Kiahia de Tombouctou, Abd-el-Kader-ould-Bakar, se rendait en France. Présenté au Président de la République, à l'occasion du jour de l'an, il répondit aux paroles de bienvenue qui lui étaient adressées par quelques phrases empreintes d'une couleur toute orientale et se terminant par ces mots : « J'ai connu bien des » dangers pour venir dans votre beau pays ; j'ai bien souffert sur mer » du mauvais temps et du froid ; mais aujourd'hui je revois le soleil en » votre personne et j'ai tout oublié. » Puis, avoir exposé les motifs de sa mission, il promit de ne pas gêner l'extension de la France au-delà de Tombouctou.

Deux événements d'une grande importance marquèrent la campagne de 1886, dirigée par le lieutenant-colonel Frey : à la suite d'un grave

échec subi par ses troupes, Samory signa la paix avec la France, et son fils Karamoko Diaoulé vint faire à Paris un séjour de quelques semaines. Le marabout Mahmadou Lamine osa, après de nombreuses protestations d'amitié, attaquer audacieusement notre poste de Bakel où tous ses efforts échouèrent contre l'héroïque résistance de la garnison soutenue par les habitants du village.

Les deux campagnes dirigées en 1886-87 et 1887-88 par le lieutenant-colonel Gallieni eurent des résultats décisifs : après Ahmadou qui avait traité avec la France, ce fut Samory qui, par une nouvelle convention, que négocia le capitaine Péroz, reconnut le Tankisso et le Niger comme séparant nos possessions de ses états. Notre ennemi acharné Mahmadou Lamine fut tué sur les bords de la Gambie ; le lieutenant Quiquandon et le docteur Tautain visitèrent le Bélédougou où avait déjà pénétré, en 1883, le docteur Bayol. Le lieutenant Caron descendait le Niger sur la canonnière qui porte le nom du grand fleuve et mouillait à Koriomé, l'un des ports de Tombouctou. Le fort de Siguiri était fondé au confluent du Tankisso et du Niger, à l'extrême limite des possessions françaises.

Le Niger fut bientôt franchi : parti de Bamakou en 1887, le capitaine Binger traversa les états de Samory et, s'engageant dans l'inconnu, atteignit Kong qu'aucun Européen n'avait encore visitée ; tandis que le bruit de sa mort était faussement répandu, il expédiait en France plusieurs lettres et dans l'une d'elles un petit carré de papier où se trouvaient écrites en arabe quelques lignes, un salut adressé par le chef de Kong au général Faidherbe dont le nom et la réputation avaient pénétré jusque dans ces régions reculées.

Après avoir découvert le Comoé et la Volta dans leur cours supérieur, le capitaine Binger pénétra dans le Mossi jusqu'à Ouaghadougou, arriva à Salaga et, par Bondoukou, regagna Kong d'où, ravitaillé par M. Treich-Laplène, agent des factoreries d'Assinie, il regagna enfin en mars 1889 notre poste de Grand-Bassam, ayant ainsi accompli une des explorations les plus importantes qui aient été faites jusqu'à ce jour dans le Soudan occidental. Il avait corrigé de nombreuses erreurs géographiques, signé deux traités de protectorat, relevé des itinéraires dépassant 5,000 kilomètres levés à la boussole, et 50,000 kilomètres par des renseignements sérieux, enfin donné à la France des droits incontestables sur les pays compris entre la boucle du Niger.

Les deux campagnes du lieutenant-colonel Archinard (1888-1890)

sont venues confirmer les progrès déjà réalisés. Des postes ont été établis à Couroussa pour garder les communications entre le Niger et les rivières du Sud à Nyamina au nord de Siguiri. Enfin, le 6 avril 1890, le colonel Archinard s'emparait de Ségou-Sikoro, l'ancienne capitale d'Ahmadou qui, retiré à Nioro dans le Kaarta, s'était associé avec Samory à un vaste complot destiné à reporter vers le Sénégal la domination française. La lutte était engagée avec notre ancien ennemi et s'est poursuivie jusqu'à l'heure actuelle. Ahmadou a perdu la forteresse de Quosebougou : ses troupes ont été écrasées à Kalé et la colonne française est entrée victorieusement à Koniakary, à 80 kilomètres au nord-est de Kayes. Pour triompher des dernières résistances, le colonel Archinard, dans la campagne de 1890-91, s'est emparé de Nioro le 1er janvier dernier et a forcé dans son dernier repaire notre mortel ennemi, le terrible et digne successeur du prophète El-Hadj-Omar, qui fuit aujourd'hui dans le désert.

En même temps deux missions pacifiques ont commencé leur œuvre : le capitaine Monteil, accompagné de l'interprète Rosnoblet, a remonté le Sénégal et atteint Bamakou, d'où, en traversant la Boucle du Niger, il veut gagner Say sur le Niger, et Barroua sur le lac Tchad : le capitaine Ménard parti de Grand-Bassam, doit confirmer les traités déjà passés avec les chefs indigènes et continuer l'exploration de la boucle du Niger (1890-1891).

Tout semble donc présager à la colonie dont l'étendue, actuellement bien supérieure à celle de la France, a quadruplé depuis dix ans, un heureux avenir, et un développement acheté au prix de bien des efforts, de bien des pertes et des sacrifices.

Aujourd'hui la paix règne dans la plus grande partie de nos possessions ; une ligne continue de postes, soigneusement fortifiés, étend la domination française jusqu'au Niger et assure la sécurité des caravanes qui peuvent circuler sans être inquiétées le long de la voie de pénétration. La ligne ferrée s'avance lentement, il est vrai, faute de crédits, mais sûrement, de Kayes vers Bamakou. Le Soudan français est réuni à nos postes des rivières du Sud, et en particulier à Benty, par une nouvelle voie de 600 kilomètres, qui est destinée à devenir plus tard la grande route commerciale de la côte au Niger supérieur. Deux canonnières sillonnent le grand fleuve jusqu'à Koriomé et Kabara, les ports avancés de Tombouctou. Enfin, le décret du 18 août 1890, reconnaissant l'accroissement considérable de nos possessions et la nécessité d'assurer leur sécurité, en évitant les retards parfois

funestes qu'amène l'observation des formalités hiérarchiques, a donné au Soudan français une organisation nouvelle qui est entrée en vigueur depuis le 1er janvier 1891. Toute la région du Haut-Sénégal et du Haut-Niger est placée sous la direction d'un commandant supérieur qui peut correspondre directement avec le sous-secrétaire d'État des colonies, tout en restant sous la dépendance du gouverneur du Sénégal, son chef hiérarchique : il cumule les pouvoirs administratifs et financiers et dispose d'un budget spécial dont il peut même ordonner sous sa responsabilité personnelle, l'exécution provisoire. Le nouveau commandant supérieur devient donc souverain maître, mais responsable des opérations à accomplir, des traités à signer et des mesures à prendre dans l'intérêt de la France. Ainsi seront désormais évités les retards qui paralysaient l'initiative de nos chefs de colonnes expéditionnaires, en les forçant, dans une région aussi étendue, à attendre parfois inutilement les instructions ou les ordres du gouverneur du Sénégal, sans pouvoir accomplir par eux-mêmes ce qu'ils jugeaient utile au progrès de notre domination et de notre influence dans le Soudan et l'Afrique intérieure.

Tentatives par l'Algérie. — A côté de l'École des Soudanais, qui fait reposer l'avenir de nos possessions africaines sur les contrées du Sénégal et du Soudan, se place l'École des Algériens qui voudrait, par un chemin de fer ressemblant à un immense siphon, attirer les produits du Soudan riche et peuplé vers nos possessions méditerranéennes. Plus ambitieux que les Soudanais, les Algériens n'ont pas reculé devant des difficultés que beaucoup représentent comme insurmontables : ils ont formé des projets grandioses dont, à plusieurs reprises, et en particulier à l'heure actuelle, ils réclament à grand bruit la réalisation.

Le projet de chemin de fer transsaharien, dont nous sommes amenés à examiner l'importance et la possibilité, a été formulé en même temps par l'explorateur Soleillet et l'ingénieur Duponchel.

Dans une lettre adressée le 13 janvier 1875 au Ministre du Commerce, Soleillet exposant son projet, alléguait la distance relativement faible que le Transsaharien aurait à franchir — il y a environ 4,000 kilomètres d'Alger à Saint-Louis par Tombouctou, — en comparaison de celle que franchit le chemin de fer du Pacifique (plus de 5,000 kilomètres) : il affirmait aussi que la pose des rails serait facile et que les sables étaient moins abondants qu'on ne le croyait en

général. Des conférences, destinées à vulgariser ces idées, furent faites à Paris, Avignon, Marseille, Bordeaux, Lille et Rouen.

De son côté, M. Duponchel présentait au Congrès de Géographie, tenu à Paris en 1875, une carte d'Afrique avec le tracé du futur transsaharien.

Une commission, nommée par M. de Freycinet (1879), et composée d'officiers, de savants, de voyageurs et d'ingénieurs, fut chargée d'examiner le projet et d'organiser des missions d'études. Trois tracés devaient être en effet discutés, car chaque département d'Algérie réclamait l'honneur et le privilège de posséder la tête de ligne du futur chemin de fer.

Déjà dans un premier voyage (1872-73), Soleillet, parti d'Alger, avait visité la région du Djebel-Amour, le Mzab et le pays des Chaambas ; dans une seconde expédition, passant par Ghardaia, Ouargla et El-Goleah, il avait atteint la grande oasis d'Insalah, capitale de Touat, d'où il rapporta de précieux renseignements commerciaux.

Le tracé occidental par la province d'Oran fut étudié par les missions Pouyanne, Clavenad et Baills (1880). Si la traversée de nombreuses oasis pouvant fournir, comme celle du Touat, des productions variées, semblait présenter des avantages, des difficultés diplomatiques étaient, par contre, à redouter. La limite entre l'Algérie et le Maroc n'a été régulièrement tracée que jusqu'à la région des hauts plateaux : au-delà les oasis de Figuig et du Touat sont réclamées par le Maroc, bien qu'elles dépendent physiquement de l'Algérie, et que la dernière, en particulier, ait semblé vaguement à plusieurs reprises, en 1857, 1860 et 1873, reconnaître le protectorat de la France : la crainte de complications avec le Maroc devait faire renoncer plus tard à cet itinéraire.

Le tracé central par Alger, Laghouat, El Goleah, et le tracé oriental par Philippeville, Biskra, Ouargla furent l'objet d'études approfondies. La mission Choisy (1880) partie de Laghouat explora le Mzab, parvint à El Goléah et, après avoir visité la région des dunes, revint par Ouargla et Biskra. Elle avait trouvé entre Laghouat et El Goléah une contrée désolée où l'eau, les palmiers étaient rares, et la population très clairsemée, tandis qu'entre Biskra et Ouargla s'étend une ligne continue d'oasis possédant une population assez dense et de nombreux palmiers dont la nappe d'eau souterraine, que l'on peut facilement attirer à la surface du sol par des puits artésiens, assure la prospérité. Dans la région des Areg, la mission avait découvert un passage d'à peine un kilomètre et demi d'épaisseur où il serait facile de protéger

la voie par un tunnel en tôle. Ces considérations devaient faire préférer le tracé par Biskra et Ouargla au tracé central à travers le département d'Alger.

Mais il fallait aussi relever l'itinéraire du futur chemin de fer au delà de nos possessions algériennes, à travers le désert et jusqu'au Soudan. Tel fut le but de la mission Flatters dont le désastre a eu pour la France des conséquences si funestes par le brusque abandon des projets de Transsaharien qu'il a amené, et surtout par la triste idée qu'il a donnée de notre faiblesse à ceux-là mêmes que nous aurions dû convaincre de notre force et de notre persévérance. La mission comprenait, outre le lieutenant-colonel Flatters qui la dirigeait, le capitaine d'état-major Masson, les ingénieurs Béringer et Roche, le médecin Guiard, le lieutenant Dianoux, en tout 105 personnes avec 240 chameaux. Elle parcourut le pays entre Tuggurt et Ouargla, releva le cours inférieur de l'oued Ighargar et, après avoir traversé la région des grandes dunes, favorable par sa platitude à la pose de la voie ferrée, elle atteignit Temassinine et Monkhough où la saison avancée, la menace des fièvres pernicieuses et l'hostilité des Touaregs Azdger, dévoués à Tripoli, la forcèrent à rétrograder (1880).

Flatters repartit bientôt avec l'intention de rechercher l'appui de Ahitarhen, le chef des Touaregs Hoggar, pour traverser tout le Sahara et atteindre le Soudan. Parti de Ouargla (1881), il releva le plateau du Tinghert et atteignit la Sebkha d'Amadghor : c'est un peu au sud de ce point, à Bir-el-Gharama, qu'eut lieu le massacre de la mission : on en connaît les douloureux détails qu'il est inutile de retracer ici ; mais on sait aujourd'hui sur qui retombe la responsabilité du crime. Ce sont les Hoggar, poussés par les marchands de Tripoli, les gens d'Insalah, excités par les Ouled-Sidi-Cheikh et les Senoussi qui en ont médité et longuement préparé l'exécution. Ce déplorable événement, qui aurait dû seulement être regardé comme un regrettable épisode dans l'histoire de nos tentatives de pénétration vers le Soudan, interrompit brusquement les projets antérieurement conçus et fit perdre le fruit de toutes les études déjà faites, de toutes les expéditions déjà accomplies. Flatters ne fut pas vengé, et l'on sembla renoncer au Transsaharien.

Il a fallu dix ans pour reprendre les tentatives interrompues : mais pendant cette période les circonstances ont profondément changé ; des éléments nouveaux d'appréciation sont intervenus, et le projet de chemin de fer, dont le but était d'attirer vers l'Algérie tout le commerce du Soudan, et dont la nécessité s'imposait en 1875 et en 1880, ne nous

apparaît plus aujourd'hui que comme une idée grandiose mais chimérique, dont l'exécution est parfaitement possible mais est aussi parfaitement inutile. La France, en un mot, a trop attendu : elle a marché trop lentement ; elle a commis la faute de s'arrêter, découragée par un échec partiel, et pendant ce temps les Anglais ont pénétré dans ce Soudan que nous voulions aborder et dont nous avions seulement entrevu les approches ; ils ont trouvé et acquis la route la plus facile et la plus courte pour détourner vers leurs établissements du Bas-Niger et de la côte de Guinée le commerce dont nous voulions assurer le monopole à notre grande colonie Algérienne.

L'idée du Transsaharien, lancée comme on l'a vu par Soleillet et Duponchel, et qui avait sombré dans le désastre de la mission Flatters, a été reprise et vulgarisée il y a peu de temps par des apôtres convaincus tels que M. le général Philebert, les ingénieurs Rolland, Fock, Edouard Blanc. Cette réapparition d'un projet abandonné depuis dix ans est due à la fièvre de colonisation africaine qui s'est emparée des nations européennes et qui les pousse à consommer à l'heure actuelle le partage du continent noir. Mais les événements ont marché depuis le désastre de la mission Flatters ; les circonstances se sont modifiées ; aussi le projet du Transsaharien a-t-il reparu avec quelques modifications dont il est aujourd'hui nécessaire de tenir compte. Tandis que le général Philebert et M. Rolland préconisent l'ancien tracé oriental de 1880, un nouveau projet, formé par l'éminent ingénieur Edouard Blanc, consisterait à faire partir le futur chemin de fer d'un point quelconque du golfe de Gabès, pour longer la frontière de la Tripolitaine et rejoindre avant Amguid le tracé de Philippeville, Biskra, Ouargla qui semble jusqu'à présent réunir le plus de suffrages. Ces opinions diverses sont le résultat de longues et savantes études accomplies par des hommes éminents qui sont en même temps d'ardents patriotes et des partisans déclarés de la colonisation Africaine : il convient donc de les examiner avec soin.

M. le général Philebert, ancien officier d'Afrique, élevé à l'école du maréchal Randon et du général Margueritte, après avoir pris part à la conquête militaire de l'Algérie, n'a cessé depuis de se préoccuper de la grandeur de cette belle colonie et a résumé dans l'intéressant ouvrage qu'il a récemment publié (1) les moyens que son expérience lui indique

---

(1) Général PHILEBERT. — La conquête pacifique de l'intérieur africain. 1 vol. Paris, Ernest Leroux, 1889.

comme les plus propres à réaliser la conquête pacifique du continent africain.

M. Rolland, ingénieur des mines, a suivi, il y a dix ans, tous les travaux de la Commission du Transsaharien : partisan convaincu de ce qu'il appelle avec raison « la colonisation saharienne », il a fait de cette question l'objet de ses études de prédilection, et s'est efforcé de vulgariser ses idées par de nombreuses conférences ou brochures sur le Sahara dont il a, sur plusieurs points, transformé complètement l'aspect par le forage des puits artésiens.

Tous deux ont étudié avec le soin le plus minutieux les différents tracés proposés, et cet examen approfondi de la question, considérée dans ses phrases les plus diverses, les a conduits à préconiser l'ancien tracé oriental, devenu central depuis l'acquisition de la Tunisie, en écartant tous les autres. Voyons les causes de cette élimination calculée.

MM. Philebert et Rolland, sans méconnaître la valeur de l'ancien tracé occidental par le Touat, estiment qu'il doit être absolument écarté. Et cependant, depuis dix ans, de sérieux progrès ont été accomplis dans cette région. A la suite de l'insurrection de Bou-Amena (1881), la ligne d'Arzeu à Saïda a été continuée jusqu'à Méchéria d'abord, puis jusqu'à Aïn Sefra : c'est aujourd'hui la ligne de pénétration la plus longue qui permette d'aller de la côte au Sahara. Mais, comme en 1880, des raisons politiques de la plus haute importance s'opposent à l'exécution du tracé occidental, l'oasis de Figuig est à la fois réclamée par le Maroc et par la France ; le chemin de fer, même en l'évitant, longerait notre frontière occidentale, exposée sur toute sa longueur aux incursions combinées des Ouled-Sidi-Cheik et des pillards marocains. Enfin, en atteignant le Touat, nous serions obligés de combattre l'élément musulman si puissant dans cette région. Ce n'est point que cette grande oasis dépende politiquement du Maroc : ses populations sont à peu près indépendantes ; mais, si nous faisions le moindre mouvement en avant, elles ne manqueraient pas de réclamer l'appui du Sultan du Maroc qui, transportant la question sur le terrain diplomatique, pourrait nous susciter des difficultés insolubles. Le gouvernement français n'aurait garde de provoquer de pareilles complications dans un moment surtout où les résistances rencontrées au Tonkin et à Madagascar ont bien à tort diminué l'enthousiasme de la première heure : le tracé occidental, malgré certains avantages, ne saurait donc être adopté dans les circonstances actuelles, surtout depuis que la France

touche au lac Tchad qui, bien plus que la boucle du Niger, semble devoir être maintenant l'objectif du futur Transsaharien.

L'ancien tracé central d'Alger à Laghouat. El Goléah, bien qu'il ait été énergiquement défendu par le lieutenant-colonel Hennebert (1), n'offre d'autre avantage que de faire d'Alger le point de départ du futur chemin de fer. La ligne d'Alger à Laghouat est encore à construire : si, malgré son importance stratégique, on a tant tardé à l'entreprendre, c'est qu'elle traversera un pays pauvre, de peu de production, de très faible tonnage pour un chemin de fer, malgré l'alfa des hauts plateaux et malgré le marché de laine de Djelfa. De Laghouat à El Goléah il y a 120 lieues de désert. car le Mzab n'est pas et ne sera jamais un pays de production de quelque importance : ses oasis ne suffisent pas à nourrir ses habitants dont une partie émigrent chaque année ; puis pour traverser cette région sans eau et alimenter les locomotives, il faudrait multiplier le long de la voie les puits et les citernes qui devraient de plus être creusés dans des calcaires excessivement durs.

Ainsi, dit avec raison M. Rolland, l'ancien tracé central a tout contre lui : « le retard énorme de la ligne de pénétration qu'il prolongerait, le » désert irrémédiable qu'il traverserait, les dépenses elevées qu'en- » traîneraient ses travaux d'art et son alimentation en eau, et. en fin de » compte, l'absence de valeur propre comme objectif. » (2)

Avant de développer les raisons qui ont poussé M. le général Philebert et M. Rolland à adopter et à préconiser l'adoption de l'ancien tracé oriental algérien, il convient de dire quelques mots du projet conçu par M. Édouard Blanc depuis l'établissement du protectorat Français en Tunisie. Frappé de la profonde échancrure que présente le littoral africain sur la côte orientale de la Tunisie, M. Blanc a proposé à la Société de Géographie, dans la séance du 20 mai 1889, un tracé qui, s'il était réalisable, serait de beaucoup le plus court de tous ceux qui ont été discutés jusqu'à ce jour pour réunir la Méditerranée au Soudan. La future ligne partirait de la baie de Bou-Grara où il faudrait créer un port commercial et militaire ; de là, longeant la frontière tripolitaine elle atteindrait Ghadamès, puis Ghat et de là par

---

(1) Lieutenant-colonel Hennebert. — Le Transsaharien. *Le Correspondant*. 25 octobre 1889.

(2) Général Philebert et G. Rolland. — La France en Afrique et le Transsaharien, ch. xi.

Bilma viendrait aboutir au lac Tchad : ce tracé aurait, d'après son auteur, 500 kilomètres de moins que le plus court de tous les tracés algériens. Dans la séance du 11 avril 1890, M. Rolland a répondu aux objections présentées par M. Blanc contre le projet oriental algérien, et a démontré par des raisons solides combien difficile, sinon impraticable était le nouveau tracé Tunisien.

M. Rolland a rappelé qu'en adoptant le tracé de Bou-Grara à Ghadamès et Ghat on s'engageait absolument dans l'inconnu : les quelques itinéraires des voyageurs que l'on possède sont tout à fait insuffisants pour décider, dès à présent, le tracé qu'il faudrait suivre ; de plus, même pour la première section de la ligne entre Bou-Grara et Ghadamès, on ne possède aucune étude préliminaire, spéciale, technique faite sur le terrain.

La ligne préconisée par M. Blanc ne serait pas une ligne exclusivement française : Ghadamès est un pays turc et possède une garnison turque dont MM. Duveyrier, Mircher et Largeau ont depuis longtemps constaté la présence.

Les Turcs occupent également Ghat depuis 1876 ; il est vrai qu'ils en ont été un moment chassés : mais ils y sont rentrés à la suite de négociations avec les Touaregs Azdjer. Les Turcs tiennent beaucoup à Ghadamès car c'est cette oasis qui, avec la contrée du Fezzan, fait vivre Tripoli. Toute tentative qui aurait pour but de diriger vers les possessions françaises le commerce qui aboutit actuellement à la Tripolitaine par Ghadamès, ne saurait être que combattue par la Turquie ou par la puissance, quelle qu'elle soit, qui lui succéderait à Tripoli. De grandes difficultés politiques seraient donc à prévoir pour les études et la construction de la ligne tunisienne.

M. Blanc estime que son tracé aurait sur celui de Biskra Ouargla l'avantage d'éviter la traversée des dunes de l'Erg oriental : mais outre qu'en Algérie cette traversée peut facilement s'effectuer, comme l'a démontré la mission Flatters, par la trouée de Mokhanza, libre de sables, le tracé tunisien devrait, lui aussi, franchir entre Ghadamès et Ghat le massif de dunes d'Edegen.

De plus, à Bou-Grara il n'y a ni ville ni port, tout est à créer, et ce point serait toujours pour nous une base d'opération bien inférieure à celle que présentent les ports d'Arzeu, Alger ou Philippeville situés en face des côtes françaises.

Le tracé préconisé par M. Blanc ne présente qu'un seul avantage réel, sa moindre longueur, puisqu'il y aurait environ 500 kilomètres de

moins à franchir pour atteindre le lac Tchad : c'est une considération qu'il faut retenir, car si elle constitue un avantage pour le tracé tunisien, elle peut devenir pour la France la source de grands dangers. Jusqu'à ce que le chemin de fer ait atteint Ouargla, nous devons craindre sans cesse qu'une puissance quelconque installée à Tripoli ne lance une voie ferrée par Ghadamès, Ghat ou Mourzouk et n'accapare ainsi tout le commerce du Soudan en rendant inutiles tous les efforts que nous avons depuis soixante ans accomplis en Algérie. Ce serait la ruine de l'Afrique française méditerranéenne.

Après avoir ainsi écarté successivement les projets par le Touat, par Laghouat et El Goléah, par Bou Grara, Ghadamès et Ghat, MM. le général Philebert et Rolland développent les raisons qui, d'après eux, militent en faveur de l'ancien projet oriental algérien, devenu projet central depuis que la Tunisie dépend de la France. Ce tracé de Philippeville à Batna, Biskra, Ouargla, Amguid et le lac Tchad semble en effet présenter de sérieux avantages : d'abord la ligne de pénétration atteint aujourd'hui Biskra à la limite du désert ; le chemin de fer de Biskra à Ouargla est devenu nécessaire en tant que ligne purement algérienne, et lors même qu'on ne construirait pas le transsaharien : Cette ligne stratégique, politique et commerciale à la fois, ne présentera aucune difficulté sérieuse de construction et rendra à tout jamais les insurrections impossibles. La section de Batna à Biskra a produit en 1889 : 3.890 fr. par kilomètre : on peut espérer un rendement analogue pour la ligne de Biskra à Ouargla qui traversera la région assez peuplée des Zibans et de l'Oued Rhir, parsemée d'oasis nombreuses, et qui desservira en même temps les oasis du Mzab et du Souf. Au Sud de Ouargla la construction sera facile par la vallée de l'Oued Ighargar; la trouée de Mokhanza permettra de traverser les dunes et au-delà, comme l'a démontré le rapport de l'ingénieur Béringer, attaché à la mission Flatters, sur le plateau uni, au sol ferme, il n'y aura guère qu'à poser la voie. Dans cette marche vers le Sud nos deux objectifs devront être Temassinin et Amguid où devront être établis des postes français : là, nous pénétrerons chez les Touaregs.

On connaît les deux grandes objections que les adversaires du transsaharien ont depuis longtemps formulées : les sables couvriront la voie; les Touaregs la détruiront et intercepteront les communications entre nos postes.

Le Sahara est un plateau pierreux sillonné d'îlots de sable, mais ces dunes ne se rencontrent pas également denses, également menaçantes

sur toutes les parties de sa surface; le désert a ses montagnes, ses cours d'eau temporaires ; sur beaucoup de points l'eau abonde dans le sous-sol, et le forage de puits artésiens a permis de créer, depuis plusieurs années, des oasis artificielles et maintenant tout à fait prospères. Or, dans le rapport très sérieux qu'il a fait à la suite de la première expédition Flatters, l'ingénieur Béringer a constaté que les sables n'étaient pas à craindre jusqu'à 1.000 kilomètres au sud d'Ouargla ; au-delà s'étend la route régulièrement suivie par les caravanes ; or, Barth et, après lui, Nachtigal affirment qu'elle atteint le lac Tchad sans traverser de grands ensablements. Les sables ne sauraient donc empêcher la construction du transsaharien, et les difficultés que peuvent provoquer leur présence et leur abondance ne sauraient être regardées comme insolubles. L'objection tirée de l'hostilité des Touaregs est un peu plus sérieuse, et M. Rolland s'est efforcé d'indiquer les moyens pratiques de gagner à notre cause ces écumeurs du désert. Ils sont groupés en cinq confédérations indépendantes, à peine liées entre elles par des conventions passagères comme étaient, avant la conquête française, les nomades de l'Algérie, Ouled-Naïl, Chaambas et autres. Les Touaregs Azdjer et les Hoggar confinent au Sahara algérien ; les Taïtok, que M. Masqueray a contribué à faire connaître, habitent à l'ouest ; au sud sont les Kel-Aïr et les Aouelimmiden. Ces tribus sont maîtresses des routes qui traversent le Sahara ; tout le commerce entre la Méditerranée et le Soudan se trouve entre leurs mains.

A plusieurs reprises, la France a tenté de nouer des relations avec les Touaregs, surtout avec les Azdjer qui nous étaient jadis favorables parce que leurs relations avec l'Algérie étaient pour eux une source de grands bénéfices. Le maréchal Randon négocia avec eux, par l'intermédiaire du général Margueritte, et Duveyrier visita leur pays. Les Azdjer semblaient disposés à établir des relations régulières avec l'Algérie; on négligea à tort ces bonnes dispositions. Depuis s'est propagé, grâce aux Senoussi de la Tripolitaine, ce grand mouvement religieux qui a fanatisé des populations musulmanes, autrefois modérées, et provoqué les massacres de Dourneaux-Duperré, de nombreux missionnaires, de Flatters, du lieutenant Palat et de Camille Douls.

Nous sommes aujourd'hui, il est triste de le reconnaître, moins avancés qu'au temps du maréchal Randon. La faiblesse dont la France a fait preuve en ne cherchant pas à venger le massacre de la mission Flatters et en interrompant brusquement l'exploration du Sahara, a nui à notre prestige. Les Touaregs nous sont aujourd'hui tout à fait

hostiles, et nous avons à reprendre à leur origine toutes les tentatives qui ont été déjà faites pour les gagner ou pour les soumettre.

Et cependant, comme le dit M. Rolland, ces terribles ennemis ne sont guère plus de 30.000 dispersés à la surface d'un territoire sept fois grand comme la France: ce sont des pillards, des indisciplinés. La mission de Flatters eût été invincible si elle eût été attaquée en bataille rangée, elle succomba par une trahison habilement préparée; cet événement a pris toutefois chez les Touaregs les proportions d'une grande défaite, et, comme nous n'avons plus rien tenté depuis, ils demeurent convaincus de notre impuissance: ils nous méprisent et nous bravent.

C'est ce qu'il faudrait aujourd'hui empêcher, et ce serait chose facile. Il faudrait aller en force chez les Touaregs; or une expédition de 200 ou 300 hommes bien armés et équipés serait plus que suffisante. En même temps que cette démonstration militaire leur prouverait notre intention bien arrêtée de traverser leur pays pour atteindre le Soudan, des négociations pacifiques leur montreraient notre désir d'entrer en relations amicales avec eux et de servir leurs intérêts. Deux forts établis à Timassinin et à Amguid deviendront bien vite des comptoirs d'échanges, et il n'est pas douteux que les Touaregs, en voyant la supériorité de notre outillage et nos intentions pacifiques, viendront à nous par intérêt. Mais si l'on veut obtenir ce résultat, il faut aller chez eux en force précisément pour leur ôter toute velléité de résistance et pour détruire chez eux l'idée de notre faiblesse que l'impunité du massacre de Flatters et de ses compagnons leur a naturellement inspirée.

L'intervention chez les Touaregs doit s'accomplir sans retard, car le fanatisme gagne chaque jour du terrain et de trop longues hésitations pourraient compromettre l'avenir de l'Algérie. Jusqu'à ce jour les Touaregs-Azdjer ont été les ennemis déclarés des Turcs de Tripoli et des Touaregs-Hoggar; mais si cette hostilité venait à disparaître, et si les Azdjer, comme les Senoussi tentent de le faire, se réconciliaient avec les Hoggar, l'influence politique et religieuse de l'Islam s'étendrait jusqu'à Insalah; le Maroc et la Tripolitaine seraient désormais réunis à travers le Sahara, et l'Algérie bloquée verrait à tout jamais arrêtée son expansion naturelle vers l'intérieur de l'Afrique. Il ne faut pas l'oublier, nous sommes en ce moment en Algérie dans la situation où se trouvait, il y a quelques années, la colonie anglaise du Cap. Les efforts combinés des Allemands d'Angra-Pequena et des Boërs du

Transvaal tendaient à tourner vers le nord la colonie britannique et à lui interdire l'accès du Zambèse. Menacée d'être à tout jamais confinée dans l'Afrique australe, et désireuse de pénétrer à tout prix dans les régions intérieures, l'Angleterre, par un simple décret, annexa tout le désert de Kalahari, sous le nom de Betchouanaland ; puis les États de Khama, le pays des Matébélés et le Machonaland ; elle perça ainsi le cercle d'investissement que l'on voulait établir autour d'elle et atteignit le Zambèse qu'elle a singulièrement dépassé aujourd'hui. Que cette conduite nous serve d'exemple ! La route du Soudan est menacée ; la prospérité de l'Algérie compromise. Sachons faire preuve d'énergie, et souhaitons que le Gouvernement, averti du danger, ait l'habileté et la fermeté d'assurer nos intérêts coloniaux les plus sérieux en faisant franchir à notre influence la barrière que l'on voudrait lui imposer, et en s'assurant la possession des routes de commerce qui doivent rester nôtres et dont la convention anglo-française nous a, sans discussion, reconnu la propriété.

Ainsi, des deux grandes objections que l'on avait jadis formulées contre la construction du transsaharien, aucune ne résiste aujourd'hui à un examen sérieux. Les sables ne constituent point un obstacle infranchissable, et le rapport de l'ingénieur Béringer a pleinement démontré qu'il serait possible de les éviter ou de les traverser.

Quant aux Touaregs, malgré la faute que l'on a commise de les laisser croire à notre impuissance, on peut, en joignant habilement les négociations à un déploiement de force que l'on pourrait qualifier de « préventif », les gagner à notre cause, et obtenir le passage à travers leur pays. Il n'est donc que plus pénible d'affirmer, comme nous essaierons de le démontrer plus loin, que si les objections anciennes ont à peu près disparu, des arguments nouveaux ont surgi qui rendent, à l'heure actuelle, la construction du transsaharien, non seulement inutile, mais même, il faut l'avouer, à peu près impossible.

Tentatives par le Congo français. — Tandis que les grandes tentatives de pénétration faites par l'Algérie, et malheureusement interrompues par les désastres de Flatters, semblent devoir être reprises aujourd'hui, on travaille avec ardeur au Congo français : les vallées du Niari, de l'Alima, de la Sangha, de l'Oubanghi sont explorées; des postes nouveaux sont établis, et des expéditions incessantes s'efforcent de lui ouvrir des débouchés vers les contrées inconnues qui le séparent de la région du Chary et du lac

Tchad. Notre possession du Congo présente sur celles du Sénégal et de l'Algérie cet immense avantage qu'elle est beaucoup plus voisine qu'elles de ce Soudan central qui est le but de nos efforts, et où semble devoir se résoudre la question qui décidera du sort de l'Afrique occidentale : aussi est-ce peut-être du Congo que nous viendra le salut, après la néfaste convention du 5 août 1890, si les missions actuellement en cours parviennent à suivre l'itinéraire qui leur a été tracé.

Au mois de mars 1890, M. de Brazza chargeait l'administrateur colonial Cholet d'explorer la Sangha, affluent du Congo. M. Cholet parvint à remonter la rivière jusqu'au 3° de latitude Nord, puis s'engagea sur un de ses affluents, le M'gado, qu'il explora jusqu'au-delà du 4° : obligé de revenir en arrière à cause du manque de provisions, il avait signé des traités avec les principaux chefs de la région visitée. Depuis, M. Fourneau a été chargé de reprendre cette œuvre et, en remontant la Sangha, de se diriger vers le lac Tchad.

Le même but est à l'heure actuelle poursuivi par M. Crampel. On n'a pas oublié le simple et touchant récit de sa première expédition que le jeune et courageux explorateur fit au Congrès international de Géographie, tenu à Paris au mois d'août 1889. Parti de l'Ogooué, il avait remonté la rivière Ivindo et pénétré dans les régions inconnues jusque vers la frontière entre les possessions allemandes et le Congo français. Victime d'hostilités qui avaient éclaté entre les Allemands et les Pahouins, il fut dangereusement blessé et, malgré ses souffrances, parvint à la côte en explorant la rivière Campo qui est la limite septentrionale de nos possessions.

De retour en France, M. Crampel concentra tous ses efforts vers la réalisation de la grande idée dont il s'est fait l'apôtre. En France, disait-il, il faut des idées précises et des preuves irréfutables. Si je pars du Congo pour revenir par l'Algérie, en passant par le lac Tchad, je prouverai la possibilité et la nécessité de rattacher entre elles nos trois grandes colonies de l'Afrique occidentale, l'Algérie, le Sénégal et l'Ouest Africain français. Pour entreprendre une tâche pareille, il fallait avoir fait le sacrifice de sa vie : M. Crampel n'a pas hésité un seul instant, et décidé à tout braver, il n'a rien négligé pour assurer la réussite de ses projets.

Dans une incursion sur le territoire Algérien, deux Touaregs, fils d'un chef de tribu, avaient été pris et internés à Alger. Le gouvernement Français espérait se servir d'eux pour entrer en relation avec leurs compatriotes et gagner leur amitié. Ses premières avances furent

fièrement repoussées : « Je regarde, dit le vieux chef, mes deux fils « comme morts ; ce sera pour moi un motif de plus pour haïr la « France. » Crampel résolut de profiter de cet événement. Après des démarches sans nombre, pour lesquelles il ne plaignit ni son temps, ni sa peine, il obtint qu'un des Touaregs lui serait remis. Il l'amena à Paris, et maintenant, il est son compagnon de voyage, son guide, qui peut-être lui ouvrira l'accès de ces régions, où tant d'Européens ont déjà trouvé la mort. M. Crampel s'est en effet rendu à Brazzaville : il a remonté le Congo, puis l'Oubanghi qui forme à l'Est la limite de nos possessions et de l'État libre : sa dernière lettre envoyée le 4 octobre du poste de Bangui où le malheureux Musy fut, il y a peu de temps, mangé avec ses compagnons, par les indigènes, annonçait qu'il allait pénétrer dans les régions inconnues figurées en blanc sur toutes les cartes, pour atteindre le Chary, le lac Tchad et gagner l'Algérie par le pays des Touaregs. Crampel compte beaucoup pour réussir sur son guide qui lui a déjà donné de nombreuses preuves de fidélité et d'attachement. Pendant qu'il remontait le Congo, quelques employés de la mission essayaient d'exploiter les privations auxquelles on était soumis pour semer la discorde entre Crampel et le Touareg. Ce dernier se contenta de faire cette simple réponse : « Crampel est mon chef : il « m'ordonnerait de coucher la tête en bas que je lui obéirais ». Ce dévouement sans bornes d'un fils du désert est du meilleur augure pour le succès d'une mission qui décidera peut-être du sort de la France dans l'Afrique occidentale.

M. Crampel n'est pas le seul Français qui s'avance en ce moment vers le Tchad; nous avons dit plus haut que le capitaine Monteil y tendait par le Sénégal et la boucle du Niger. Une troisième expédition française, à la fois politique et commerciale, dirigée par le lieutenant Mizon, a le même objectif.

M. Mizon a déjà accompli d'importantes explorations dans notre colonie du Congo, principalement dans la région du Niari-Quillou : il proposait, il y a deux ans, au gouvernement français, de se rendre au lac Tchad et d'établir des relations commerciales entre ces contrées et la France : son plan fut repoussé.

Depuis cette époque s'est constitué, en mai 1890, sous le patronage de grands commerçants et sous la présidence de M. Tarrel, un syndicat français, qui, après avoir obtenu du gouvernement une charte, s'est occupé de fonder des comptoirs dans le Haut-Laos et dans le Soudan, et se propose en même temps d'exploiter la région septentrionale du

Congo français. M. Mizon a été choisi par lui pour diriger une mission commerciale qui, remontant le bas Niger, puis la Benoué, atteindrait le lac Tchad et reviendrait par la vallée du Chary et le Congo. Il emmena avec lui M. Tréhot, un ancien commerçant du Sénégal, un interprète arabe, Milloud, et un personnel suffisant pour diriger la chaloupe à vapeur et pour négocier la vente de la pacotille commerciale qui lui avait été confiée. Mizon commença à remonter le bas Niger dont la Conférence de Berlin a ouvert la navigation à toutes les nations de l'Europe : il croyait sa sécurité assurée depuis que la convention anglo-française avait reconnu les droits de la Compagnie anglaise sur les deux rives du fleuve soudanien. On sait comment les événements ont trompé son attente et comment cette expédition, sur laquelle on fondait de si grandes espérances, a failli, dès les premiers jours, être totalement anéantie. La chaloupe qui portait M. Mizon et ses compagnons remontait le Niger depuis cinq jours, quand elle fut, pendant la nuit du 15 au 16 octobre 1890, attaquée par les indigènes, que de mauvaises influences avaient probablement excités. Les journaux ont rapporté la nouvelle de cet attentat, et une lettre, adressée par M. Mizon à M. Harry-Allis, rédacteur au *Journal des Débats*, en a fait récemment connaître les détails : nous ne saurions mieux faire que d'en reproduire les principaux passages :

« Le cinquième jour, nous passâmes devant de nombreux villages patanis qui armaient leurs pirogues pour venir au devant de nous. Sur la demande de quelques chefs, je leur donnai deux dames-jeannes de rhum et quelques feuilles de tabac. A six heures, nous dépassions le dernier village patani, et, à sept heures, nous mouillions à deux milles en amont. Notre provision de charbon était épuisée : d'autre part, la hauteur du fleuve, inondant ses rives, ne nous avait pas permis de faire du bois. Le chef du dernier village me demandant du rhum, je le prévins que je lui achèterais, le lendemain, du bois contre du rhum et du tabac. Il parut satisfait et retourna dans son village.

Les rives du Niger sont bordées de hauts roseaux, pour le moment à demi-submergés. Nous avions jeté l'ancre et nous avions accosté à ces roseaux. La garde fut bonne jusqu'à une heure du matin. A ce moment, le factionnaire laissa tomber à l'eau le fanal qui éclairait les embarcations. Tout à coup, une longue pirogue, longeant les roseaux, arriva avec toute la vitesse de ses pagaies et du courant, et envoya à la chaloupe à vapeur une volée de balles qui, heureusement, ne trouèrent que la tente et la cheminée. La pirogue nous aborda aussitôt

après ; presque en même temps, neuf autres pirogues fusillèrent les canots Berton qui étaient à la remorque et les abordèrent.

Je repoussai d'un coup de crosse un noir qui essayait d'entrer dans le canot à vapeur. Son voisin tira sur moi, à bout portant ; une balle ronde, analogue aux nôtres, me traversa l'avant-bras gauche ; ma main gauche fut brûlée. Une autre balle pénétra dans ma cuisse gauche, la parcourut du genou à la hanche, contourna celle-ci et vint se loger dans le dos. Notre arabe Miloud, qui s'efforçait de tirer le Hotchkiss, en fut empêché par les noirs qui lui sabrèrent les bras et les mains, le renversèrent au fond du canot et lui firent à la tête et aux membres six blessures graves. Les sabres n'ont été arrêtés que par les os.

Les noirs poussaient des cris assourdissants. Le chef, voyant deux Européens sur trois hors de combat dans la chaloupe à vapeur, se décida à y entrer, pour m'achever avec son sabre. J'eus encore la force d'appuyer le bout du canon de mon fusil sur sa poitrine et de faire feu.

Tout ce drame avait duré moins de deux minutes. A ce moment, Silvestre, malgré les coups de feu tirés sur lui, et qui l'avaient heureusement manqué, et les coups de sabre dont on menaçait ses mains, était parvenu à atteindre les cartouches. Un feu roulant commença ; les indigènes s'enfuirent, enportant sept morts et de nombreux blessés.

Notre pilote indigène avait le bras cassé par une balle ; plusieurs laptots avaient reçu des blessures insignifiantes provenant de sabres et de lances. Ils s'étaient d'ailleurs admirablement conduits. Surpris dans leur sommeil, par une nuit profondément obscure. aucun d'eux n'a songé un instant à sauter à terre. Leur fermeté au feu a été pour moi une grande consolation dans cette circonstance et une garantie pour l'avenir.

Il fallait, par cette nuit noire, panser les blessés, tout en demeurant sur le qui-vive pour repousser, au besoin, un retour offensif des indigènes. Par malheur, nous eûmes la pluie. »

M. Mizon et ses compagnons durent redescendre le Niger et regagner Akassa, le principal établissement de la Compagnie britannique dans le delta du fleuve. Ils sont aujourd'hui heureusement guéris de leurs blessures, et, aux dernières nouvelles, M. Mizon se préparait à remonter de nouveau le Niger, puis la Bénoué, pour explorer ensuite la région qui s'étend, soit entre la Bénoué et le lac Tchad, soit entre la Bénoué et le Congo français. On comprend, dès lors, en dehors de son utilité commerciale, toute la portée de cette expédition, qui complète en

quelque sorte celle de Crampel, et qui, en explorant de son côté les contrées encore inconnues de l'Afrique intérieure, est destinée à étendre à la fois nos colonies du Soudan et du Congo et à nous permettre de parler haut et ferme, quand on discutera la frontière des possessions anglaises et françaises, soit dans la boucle du Niger, soit dans la région du lac Tchad.

Ainsi, dans les tentatives faites par les trois grandes puissances pour étendre vers l'intérieur les colonies qu'elles possèdent sur les côtes, l'Allemagne a obtenu peu de résultats ; mais, de Togo, elle commande la route la plus courte conduisant vers Boussa. De Camerouns, elle pourrait, si la mission Crampel ne prévenait ses efforts, déborder vers l'Est et vers le lac Tchad, empêchant ainsi la réunion de nos possessions d'Algérie, du Sénégal, du Congo vers le centre du Soudan.

L'Angleterre, grâce aux progrès constamment encouragés de la Compagnie royale, est maîtresse incontestée de presque toute la côte de Guinée, du Bas-Niger et de la Bénoué jusqu'à Yola.

Quant à la France, elle a, par la voie du Sénégal, atteint sur le Niger les ports de Tombouctou, Kabara et Koriomé, et s'est assurée une partie de la boucle du Niger, grâce à l'exploration du capitaine Binger; Dakkar, les rivières du Sud, Grand-Bassam et Kotonou sont les débouchés de cet Empire qu'elle a constitué non sans peine et que la chute récente d'Ahmadou semble devoir consolider. Par l'Algérie, la pénétration a été plus lente ; après une période d'activité qu'ont signalée les remarquables explorations relatives au tracé du transsaharien, un découragement subit, provoqué par le massacre de la mission Flatters, a fait perdre le fruit de tant de travaux, et on n'a songé à les reprendre que lorsqu'il était déjà trop tard pour réussir.

Au Congo l'activité la plus louable, qui a été déployée jusqu'à ce jour, a transformé en un empire colonial des possessions auparavant dispersées et sans cohésion, et nos représentants marchent aujourd'hui par la voie du Nord, qui leur est ouverte, à la conquête de l'inconnu.

Telle était la situation respective des trois principales puissances européennes établies dans l'Afrique occidentale lorsqu'a été signée la Convention du 5 août 1890 entre la France et l'Angleterre, destinée à déterminer le *Hinterland* de la Guinée anglaise et de l'Algérie.

(*A suivre*).

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS.

Par M. Auguste CREPY.

Suite (1).

NEW-YORK.

Vendredi 10. — Chaleur accablante : 31° centigrades, température que, d'après les journaux, on n'a pas ressentie depuis 15 ans.

Vers 5 heures, violente tempête, pluie, orage, vitres cassées, etc....

Le soir, nous allons à l'Eden Musée dont les figures de cire sont loin de valoir celles de Mme Tussaud ou de Grévin. On y voit le fameux Ajeeb, automate qui joue aux dames ou aux échecs avec les visiteurs. (On dit qu'il gagne toujours).

Dimanche 12. — Après-midi, un train de l'Elevated Railroad nous conduit à la 155e rue (Terminus). Là, nous prenons un train du New-York City et Northern Railroad qui nous dépose au pied du High Bridge. C'est un aqueduc-viaduc qui traverse la rivière de Harlem sur quatorze piles de 114 pieds de haut. La rivière est couverte d'une foule de canots de plaisance qui lui donnent un aspect très mouvementé.

Franchissant le viaduc, nous voyons, sur la rive droite, le réservoir qui alimente d'eau quelques quartiers de New-York. De la plateforme qui l'entoure, le panorama s'étend au loin, et l'on aperçoit une partie de la ville. Nous revenons par le tramway à câble jusqu'à l'intersection de la 125e rue et de la 3e avenue. Là, nous prenons le car qui suit cette dernière et le quittons à la 14e rue.

Sous l'Elevated, notre car rencontre les voitures des pompiers qui,

---

(1) Voir page 52, tome XV, 1891.

dans leur course vertigineuse, manquent de le renverser et de s'aplatir contre les colonnes du Railroad.

Lundi 13. — Visite au Metropolitan Art Museum, dans le Parc Central. Grand nombre de toiles de valeur; beaucoup de françaises: Meissonier, Breton, de Neuville et Detaille; momies, médailles, poteries et ustensiles antiques.

Mardi 14. — Nous visitons la cathédrale catholique de St-Patrice, puis nous allons à

BROOKLYN.

Cette ville, la troisième des États-Unis comme importance, compte plus d'un demi-million d'habitants; elle est séparée de New-York par un bras de mer que les New-Yorkais appellent East River. Leur West River est l'Hudson et on pourrait donner le nom de North River au petit cours d'eau navigable, long de huit milles, appelé Harlem River, qui sépare l'île de Manhattan, ou New-York de la terre ferme.

On se rend facilement à Brooklyn par le grand pont suspendu, soit à pied, soit en voiture, soit dans les wagons du chemin de fer à câble.

East River ou Brooklyn Bridge, le plus grand pont suspendu du monde. fut livré à la circulation le 24 mai 1883. Sa longueur totale est de 1,820 mètres, sa largeur de 26 mètres, comprenant une promenade pour piétons, deux voies ferrées et deux chaussées pour les voitures. Le tablier est à 41 mètres au-dessus du niveau des plus hautes eaux.

A l'extrémité du pont viennent converger les différentes lignes de tramways et des chemins de fer aériens.

Le Métropolitain est tout aussi en faveur à Brooklyn qu'à New-York: deux nouvelles lignes y sont encore en construction; mais tandis qu'à New-York le chemin de fer est établi sur des rangées de colonnes plantées dans la chaussée, ce qui est une gène pour les charrois, ici les deux voies sont supportées par une même charpente, dont les assises sont établies sur les bords du trottoir; de cette manière la circulation des voitures n'est nullement entravée.

L'Elevated Railway nous conduit jusqu'à East New-York, ce qui nous permet de voir en passant les divers aspects de Brooklyn. East New-York est moins qu'un faubourg, ce sont quelques agglomérations de maisons au milieu de vastes terrains vagues. De là, un tramway

nous ramène à Brooklyn, par Fulton Street, la plus longue (cinq milles et demi), la plus animée, la plus commerçante de toutes. On y rencontre des séries de magasins bien plus beaux que ceux de New-York.

Clinton Avenue est l'artère la plus remarquable.

Le City Hall, dans Fulton Street, est en marbre blanc et de style ionique ; il est surmonté d'un beffroi.

La verdure des squares et les ombres épaisses des arbres qui bordent la plupart des rues rendent fort agréable l'aspect de Brooklyn.

On va, dit-on, relier Brooklyn à New-York par un autre pont gigantesque, destiné au passage des trains. Le réseau des chemins de Long Island serait ainsi réuni à celui de la terre ferme.

Mercredi 15 mai. — M. M... nous introduit dans le vaste établissement de M. *** dans la 59e rue, 11e avenue, près de l'emplacement occupé naguère par la fabrique de Lard Oil « Fairbank » détruite en avril dernier par un violent incendie. L'établissement que nous visitons est un immense abattoir où l'on tue, en moyenne, 350 bœufs par jour. La viande est expédiée en Europe, par quartiers, dans des navires réfrigérants. Quant à la chair de la tête, elle est mise dans des boîtes de fer blanc hermétiquement fermées et cuite pendant deux heures à la vapeur. En retirant les boîtes de la chaudière, on les perce d'un trou de poinçon par où le jus et les gaz s'échappent avec force. On rebouche ensuite le trou et on cuit encore pendant deux heures. Les boîtes sont alors parées et expédiées.

Toute la graisse des bœufs est bouillie, puis refroidie ; quand elle est suffisamment figée, on la met sous presse dans des linges de coton. L'huile ainsi exprimée est expédiée en France pour les fabriques de margarine ; quant au tourteau, il est mélangé à du lard pur et à de l'huile de coton pour faire ce qu'on appelle de l'Export Lard.

Nous passons la soirée au Fifth Avenue Theater où l'on donne « My brother's sister » avec Minnie Palmer. A la porte, on remet, à chaque arrivant, un papier : c'est une lettre du directeur priant les spectateurs de lui envoyer par la poste leur appréciation sur la pièce et sur l'actrice en renom. Aux fauteuils d'orchestre, de deux en deux sièges, se trouvent de petites boîtes contenant des lorgnettes. Il suffit de mettre 10 cents dans le tronc pour que la boîte s'ouvre.

Jeudi matin, grâce à une introduction du Dr de P., nous visitons le quartier général de la police : station de télégraphe et téléphone,

cellules, collection des photographies de tous les malfaiteurs dont on a pu en prendre (quelques-uns ferment les yeux, d'autres font d'affreuses grimaces), musées où sont exposés les jeux défendus saisis, les falsifications de toutes sortes de papiers, les instruments des voleurs, les voiles noirs et les cordes des pendus, et toutes sortes d'objets recueillis dans les descentes de police, etc....

M. S.... est assez aimable pour venir avec nous au bureau du Pennsylvania Railroad, composer notre billet jusqu'à San-Francisco, qui nous permettra de nous arrêter dans toutes les villes que nous traverserons, indiquées ou non sur le billet.

Le soir, nous visitons, grâce au Docteur, deux postes de pompiers : on garnit et attelle les chevaux pour nous montrer le système. Ces pauvres bêtes ont toujours le filet dans la bouche et sont attachées par une longe à la paroi de leur stalle : c'est l'anneau de la longe qui est enfilé dans une tige de fer passant dans le bois.

La pompe est munie de son timon. Les harnais sont suspendus au-dessus de la place qu'occuperont les chevaux. La porte, à roulettes, est fermée.

Au premier signal d'incendie, donné par l'une des nombreuses boîtes d'alarme qui se trouvent dans la ville, une sonnerie retentit dans chaque poste et au bureau central. Cette sonnerie met en jeu un déclic qui retire la tige de la longe et fait tomber les colliers à hauteur voulue. Les chevaux énervés se précipitent de chaque côté du timon sous les harnais. Les pompiers descendent de leur chambre par des perches. On ferme les colliers et on accroche les rênes au filet.

Le cocher monte sur son siège et, en tirant les rênes, agit sur des déclics qui font tomber le reste des harnais et ouvrent la grande porte.

Il ne reste plus qu'à partir au signal donné par le bureau central qui indique le quartier où se trouve l'incendie. Ce n'est, du reste, qu'à ce second signal que le cocher prend ses rênes.

Lorsque les hommes se couchent, leurs bottes de caoutchouc et leur pantalon sont posés contre leur lit, de sorte qu'au moment même où ils mettent les pieds par terre ils sont habillés. Leur veste et leur casque sont sur les voitures.

Le matériel se compose d'une pompe à vapeur, d'un chariot porte-tuyaux et d'une voiture sur laquelle sont posées horizontalement les échelles. Cette voiture est tellement longue que l'arrière-train est manœuvré par un homme placé dessus pour lui permettre de tourner d'une rue dans l'autre.

Il y a aussi des postes spéciaux appelés « Hook & Ladder Stations ». Leur matériel consiste en grandes échelles, en cordes et en perches à crochets pour opérer les premiers sauvetages.

A chaque alarme ces postes se mettent en route par des moyens analogues à ceux expliqués plus haut.

Vendredi 17 mai. — Il y a un mois, jour pour jour, que nous avons quitté New-York pour la première fois. Nous le quittons encore aujourd'hui par le « Chicago Limited » et suivons la même route jusqu'à Philadelphie.

Le train se compose d'un fumoir-bibliothèque, d'un dining-car et de trois sleeping-cars. Ces cinq voitures sont réunies entre elles par des soufflets et forment ainsi un « Vestibuled Train » que l'on peut parcourir d'un bout à l'autre sans passer à l'air.

Partout, lumière électrique que l'on allume pour les tunnels. Dans le fumoir, dont les meubles supportent des vases et des potiches, se trouvent des divans, des fauteuils sur pivots et même des sièges mobiles, ainsi qu'un bureau où l'on peut s'installer très commodément pour faire sa correspondance. La bibliothèque, dont les catalogues traînent dans la salle, renferme des livres variés, et un assortiment de volumes nouveaux que l'on peut acheter.

Le dining-car contient douze petites tables, où sont rangés de beaux services sur des nappes bien blanches. Un bouquet de fleurs naturelles orne chaque table.

En quittant Philadelphie, le train passe en vue de Fairmount Park et traverse une charmante zone suburbaine agrémentée de nombreuses villas.

Lorsque l'on a franchi un bras de la Brandywine, près de Paoli, sur un pont de 300 mètres environ, le paysage commence à devenir grandiose et pittoresque. Malheureusement le soleil de plus en plus chaud nous force à fermer de temps en temps notre rideau; mais nous pouvons presque toujours le relever assez promptement, grâce aux détours de la route. Quant à nos compagnons, en bons Américains, ils tournent le dos au paysage, et lisent un journal en mâchant leur chique. Car tout le monde chique, ici, et les dames et les jeunes filles, pour qui le tabac serait trop fort, mâchonnent continuellement des pastilles de caoutchouc sucrées et aromatisées.

La première station est Harrisburg à partir de laquelle le train, après avoir franchi la Susquehanna, sur un pont de plus d'un kilomètre, gravit les premières pentes des monts Alleghany en remontant

la ravissante vallée de la Juanita et traverse la gorge pittoresque connue sous le nom de *Long Narrows.*

Après Altoona, belle ville d'environ 25,000 habitants, commence réellement l'ascension des Alleghany, qui séparent le bassin de l'Atlantique de celui du golfe du Mexique ; tout en montant une rampe d'une audacieuse inclinaison on fait la fameuse courbe du *Fer à cheval* (*Horse shoe Bend*).

Vers 6 heures, le train entre dans la région du « Gaz Naturel » Rien de lugubre comme ces sortes de flambeaux, avec leur longue flamme rougeâtre et fumeuse, s'élançant d'un simple tuyau qui dépasse le sol d'un mètre et demi environ.

Un grand nombre d'usines sont également établies dans cette contrée, et emploient le Gaz Naturel comme combustible. Ce sont principalement des hauts-fourneaux. Enfin, à 8 heures $\frac{1}{2}$, on arrive à

PITTSBURG.

La température a bien baissé mais le thermomètre marque encore, dans la rue, 83° Fahrenheit, ce qui fait 28° centigrades.

Nous descendons à l'hôtel Anderson, hôtel propre, employés polis, bonne cuisine, mais toujours de l'eau boueuse. Pour l'éviter je prends de l' « Ice Tea », thé à la glace, boisson très en vogue à cette époque.

Pittsburg, la seconde ville de la Pennsylvanie, est située au confluent des rivières Alleghany et Monongahela, qui forment alors l'Ohio. Centre métallurgique des plus importants, elle possède, en comptant les faubourgs, une population de 210,000 habitants.

Samedi 18 mai. — Après avoir visité la ville, nous gravissons, sur un chemin de fer incliné, le mount Washington d'où l'œil embrasse toute la vallée.

L'après-midi nous allons à Washington (Pennsylvanie), centre d'un district pétrolier. Avant d'arriver au but de notre excursion, nous apercevons déjà les nombreux échafaudages de bois à jour, semblables à de petites tours Eiffel, qui surmontent les puits et servent à la manœuvre de la corde qui fait mouvoir les outils de forage. Nous voyons également les immenses réservoirs dans lesquels est envoyé le liquide.

Un monsieur, que nous avons rencontré dans le train, veut bien nous servir de guide et nous donner quelques explications. Il y a trois sortes de puits : gaz seul, gaz et huile, huile seule.

Nous visitons précisément un puits d'huile et gaz, jaillissant naturellement, toutes les vingt minutes. C'est ce qu'on appelle un *flowing well.*

L'huile, poussée par le gaz, arrive avec véhémence et, au moyen de tuyaux, est recueillie dans des réservoirs d'une contenance connue. L'arrivée du liquide produit un bruit sourd et imprime des secousses à toute l'installation, très primitive, du reste.

Le propriétaire vend son huile au cours du jour à une Compagnie et quand un réservoir est plein, il le fait pomper par la Compagnie qui lui paie son huile. Dans ces sources-là, le gaz est perdu.

Dans les sources d'huile seule on est obligé de pomper : on les nomme, pour cette raison, *pumping wells.*

Pour les puits de gaz naturel, les propriétaires s'arrangent avec les Compagnies.

Autour de l'endroit où nous sommes, on vient, dans les dix derniers jours, de commencer le forage d'une dizaine de puits. Quelques-uns arriveront à la nappe dans trois jours.

Nous rentrons à Pittsburg à temps pour dîner et prendre le train de 9 heures pour Cincinnati. Vers 10 heures les lits sont faits, mais impossible de dormir avant minuit tant il fait chaud. L'*upper berth* (lit d'en haut), surtout, manque complètement de charme sous ce rapport.

Dimanche 19. — Vers 6 h. $\frac{1}{2}$, le nègre nous réveille par le cri subit de

« READY FOR CINCINNATI! »

Nous arrivons dans cette ville à 7 heures 10. Le temps est rafraîchi et le ciel est gris.

Dans le train on nous a remis de petits billets qui nous donnent droit chacun à une place d'omnibus et au transport d'une malle gratis jusqu'à Gibson House où nous descendons.

Autrefois Reine de l'Ouest alors que Chicago et St-Louis n'avaient pas encore atteint leur développement actuel, Cincinnati peut disputer à Pittsburg le titre de Smoky City; mais bien qu'on l'ait quelquefois surnommée le Paris de l'Amérique elle ne rappelle en rien notre capitale. Elle possède cependant une œuvre remarquable : c'est une fontaine en bronze exécutée par un artiste de Munich. Aux quatre angles d'un bassin de porphyre des statues représentent les délices des enfants dans l'eau. Autour du corps de la fontaine, des bas-reliefs rappellent

les différents usages de l'eau. Au haut de la colonne s'élève une statue de femme, les bras étendus et les mains ouvertes, répandant la pluie sur la terre. D'un côté un paysan recueille l'eau pour arroser ses champs; de l'autre un homme prie le Génie des eaux d'éteindre sa maison en flammes.

La cathédrale possède un « St-Pierre » de Murillo et un Van Dyck Nous y assistons à la grand'messe pontificale pour l'ouverture du 5[e] Concile provincial de la province de Cincinnati; neuf évêques et archevêques y sont réunis. Dans l'assistance, on remarque beaucoup d'officiers en uniformes de tous genres et de toutes couleurs. C'est, du reste, un fait curieux que, bien qu'il n'existe pour ainsi dire pas de troupes aux États-Unis, on y voit au moins autant d'uniformes que partout ailleurs.

L'après-midi nous prenons un tramway qui tout à coup se place sur la plateforme d'un chemin de fer funiculaire et nous sommes ainsi transportés sur une colline où se trouve l'Eden Park, vaste jardin au milieu duquel sont situés les réservoirs qui fournissent l'eau à la ville.

Le lendemain, je me rends chez différentes personnes pour qui l'on a bien voulu me donner des lettres de recommandation et je me fais introduire à la Bourse, située dans le bâtiment tout neuf de la Chambre de Commerce.

C'est à Cincinnati que je rencontre le cirque Forepaugh, établi sous une immense tente, où l'on montre des épisodes de la vie du *Wild West,* avec le concours de véritables Sioux. La soirée se termine par une série de courses de tous genres, calquées sur celles de l'Hippodrome de Paris. Les Américains sont très friands de ces spectacles, aussi la tente est-elle bondée et les cars sont pris d'assaut lorsqu'il s'agit de rentrer en ville à l'issue de la représentation.

Mardi 21. — Dans la matinée, en allant aux renseignements au « Depot » (gare), nous sommes tombés sur un policeman qui, remarquant sans doute que nous n'avions pas l'accent nasillard des Yankees, nous demanda si nous étions Allemands (question naturelle dans une ville où ceux-ci sont en majorité) et sur notre réponse que nous étions Français se mit à parler notre langue et à nous piloter dans la gare.

Les Allemands ne se sont, pas plus à Cincinnati qu'ailleurs, mêlés à l'élément anglais. Formant plus des trois quarts de la population, ils vivent ensemble au-delà d'un canal « The Little Miami » qu'ils ont baptisé le Rhin et lorsque, étant en ville, ils parlent de leur quartier, ils disent « Over the Rhine ».

En revenant de la gare, nous admirons le pont suspendu qui franchit l'Ohio. C'est une merveille de hardiesse. Il fut construit par le même ingénieur que celui du Niagara.

De retour à l'hôtel, nous trouvons un album de vues de Cincinnati, laissé à notre adresse par M. Fredin, l'agent consulaire de France.

A 2 heures 25, nous prenons, pour Louisville, le train de l'Ohio & Mississipi Railroad, viâ North Vernon.

Le pays se présente à nous sous un aspect nouveau : à droite et à gauche de la ligne s'étendent des champs de maïs sortant de terre et de blé qui sera mûr dans cinq ou six semaines.

A part cela, rien de bien intéressant si ce n'est le coucher du soleil derrière les hauteurs qui bordent l'Ohio.

Avant d'arriver à Louisville, 6 heures 25, le train traverse ce fleuve sur un hardi pont de fer, puis roule jusqu'à la gare sur d'immenses pilotis en bois.

Nous descendons au Louisville Hôtel, très propre et presque neuf. On nous installe dans de belles mais fort petites chambres. Pour gagner de la place, pendant la journée on redresse le lit qui prend la forme d'une armoire à glace.

Le lendemain je passe la matinée à parcourir la ville et l'après-midi je vais à New-Albany, de l'autre côté de l'Ohio, pour visiter l'importante fabrique de verre de Messrs de Paw, mais on me dit que l'ouvrage est fini pour aujourd'hui et on m'engage à repasser un autre jour.

MAMMOTH CAVE.

Le jeudi, parti de Louisville à midi 35, j'arrive vers 4 heures $\frac{1}{4}$ à Glasgow Junction où je quitte la grande ligne du Louisville & Nashville Railroad. De là, un train spécial, sur une ligne particulière, conduit les touristes à Mammoth Cave en quarante minutes. Dans le wagon se trouvent à la disposition des voyageurs une Bible et un Nouveau-Testament. La seule habitation en vue de la gare est l'hôtel dont le porteur est, du reste, venu avec une brouette pour chercher les bagages.

A 5 heures on sonne la table d'hôte et à 6 heures on part pour la « Short Route » des Grottes. Aucune toilette spéciale n'est nécessaire car il fait sec partout. Les formations de stalagmites et de stalactites sont rares et peu intéressantes. L'attrait de ces grottes réside plutôt

dans leurs grandes dimensions et dans la hauteur des salles. La plus curieuse est celle des Étoiles, où l'on voit sur la voûte un ciel étoilé et même une comète. On se croirait vraiment au fond d'une gorge d'où l'on verrait le ciel réel. Le guide, s'éloignant un instant avec sa lanterne, nous simule au loin un lever de soleil : l'illusion produite est vraiment curieuse.

La grotte fut découverte en 1812 et, durant la guerre qui eut lieu quelque temps après, elle fut exploitée en raison du salpêtre qu'on y trouvait.

Dans les longues galeries gisent de nombreuses pierres détachées des parois ou de la voûte. Leur présence a donné l'idée aux personnes des différents États, qui visitent la grotte, de commencer des monuments qui ont été continués par leurs compatriotes. Celui du Kentucky est naturellement le plus important et touche la voûte. Beaucoup de personnes y laissent des cartes, des enveloppes, des réclames. Il y a le monument de l'Iowa, dont les lois défendent l'importation des vins et des liqueurs ; quelqu'un s'est empressé d'y ajouter une bouteille, avec dédicace de circonstance. Après avoir fait quelques pas dans l'Allée Gothique, nous arrivons au monument de la France auquel j'ajoute une pierre. Devant celui d'Angleterre, on demande si personne n'a rien à y ajouter. Personne n'ayant répondu, un visiteur spirituel fait remarquer qu'un Anglais aurait plutôt *emporté* une pierre. Mes compagnons augmentent aussi les monuments de leurs États respectifs.

Dans une autre avenue, on avait érigé deux maisons pour traiter la phtisie par la température régulière, mais plusieurs des patients étant morts, on dut cesser le traitement. C'était en 1842.

Vendredi. — Départ à 8 heures du matin pour la « Long Route ». Pendant une demi-heure nous suivons la même route qu'hier, puis nous arrivons sur les bords du Styx, et, un peu plus loin, nous traversons le Léthé. Sur les parois nous voyons nettement la tête de Shakespeare et celles de quelques autres illustrations historiques.

Nous arrivons ensuite à la rivière Echo, sur laquelle nous glissons pendant une vingtaine de minutes. Le guide réveille l'Echo puis nous nous mettons à chanter.

La compagnie se compose d'un jeune pasteur, très aimable pour moi, de sa femme et de sa belle-sœur, puis d'un monsieur avec ses deux filles. Un guide, un nègre, portant le lunch ; en me comptant cela fait neuf.

Le pasteur accable le guide de questions et me confie qu'il se pro-

pose de revenir, quand il aura de plus longs loisirs, étudier les grottes à fond et chercher de nouveaux passages.

Parmi ceux que nous traversons aujourd'hui, il faut citer : la Misère du Gros-Homme : c'est un chemin étroit et tortueux que les eaux ont creusé dans le roc et où l'on ne passe qu'avec peine ; puis la Misère des Grands Hommes, qui atteint tout le monde, car il faut marcher courbé en deux pendant cinq à six minutes. C'est alors qu'on arrive au Great Relief (grand repos), où l'on est heureux de se remettre debout.

On passe ensuite par le Piège de l'Écossais. C'est un rocher immense qui n'est retenu au-dessus du passage que par un point d'appui. On raconte qu'un Écossais, arrivé là, ne voulut jamais passer sous le roc et s'en retourna sans avoir visité la grotte.

Vers midi, on dîne à la lueur des torches assis sur des pierres.

La route se poursuit alors à travers la Salle à manger de Washington et le Cabinet de Cleveland. Ce dernier est remarquable par les magnifiques dépôts qui ornent la voûte, sous la forme de rosaces et de fleurs.

Puis on arrive aux Montagnes Rocheuses, dont l'ascension dure une dizaine de minutes. C'est un immense amas de pierres qui prend toute la hauteur de la partie la plus élevée de la grotte. Bientôt après, on arrive au terme de l'excursion et l'on retourne sur ses pas jusqu'à la Salle des Bandits. Là, commence l'ascension du fameux Tire-bouchon, passage montant, tournant, étroit et bas, dans lequel il faut réellement se hisser sur les poignets. Tel est le digne couronnement de la journée. On est à l'hôtel un peu après 4 heures (1).

Dans la soirée, le pasteur veut bien me donner des renseignements sur le voyage que j'entreprends et qu'il a précisément fait dans le même sens l'année dernière. Les quatre merveilles de l'Amérique sont, d'après lui, le Parc National et la Vallée du Yosemite, les Grottes du Mammouth (2) et les Chutes du Niagara. Ce sont précisément toutes choses que je me propose de voir avant mon retour en Europe.

---

(1) Le guide m'apprend qu'un de ses camarades parle français et fait visiter la grotte à ceux de mes compatriotes qui viennent jusqu'ici.

(2) Cette appellation ne veut pas dire que l'on ait jamais, dans ces grottes, trouvé trace de mammouth. Les Américains attribuent le qualificatif *mammoth* à tout ce qui leur semble gigantesque, ou même simplement un peu grand. Au parc national, nous retrouverons les *mammoth hot Springs*. Veulent-ils, dans une ville, désigner un grand hôtel? Les Américains disent aussitôt *mammoth hôtel* !

Le lendemain rentrée à Louisville et départ pour St-Louis où j'arrive le dimanche 26, à 8 heures du matin.

SAINT-LOUIS.

Malgré la pluie menaçante, je me hasardai l'après-midi jusqu'au Tower Grove Park qui est vraiment très beau. On y jouait de la musique.

Le lundi, ma première visite est pour M. D., propriétaire et rédacteur en chef du *Post Dispatch*. Je reçois de lui un accueil charmant, puis il me conduit en Bourse. Tout est calme, à cause de l'incident de la semaine dernière. Un groupe de membres ayant fait un bruit infernal avec des ballons à musique on les a mis en quarantaine et on les a priés de ne pas reparaître en Bourse pendant huit jours. Suivis de leurs amis, ils ont élu domicile dans une salle du bas; voilà pourquoi le grand hall paraît vide et calme. La Bourse dure de 9 heures $\frac{1}{2}$ à 1 heure $\frac{1}{4}$. Au cours de ces réunions, les Américains ressemblent parfois à de grands enfants: quand ils ne sont pas absolument tenus par leurs affaires, il leur faut une amusette quelconque. Les uns taillent du bois, les autres lancent du maïs sur n'importe qui, d'autres jettent leur chapeau en l'air pour le rattraper sur la tête. Tous ceux qui ne chiquent pas croquent des grains. Beaucoup prennent plaisir à pousser, à propos de rien, ce cri qui leur est particulier et que l'on retrouve dans les moments de surexcitation aux courses et aux cirques.

En parlant de cirque, j'ai retrouvé ici celui de Forepaugh : ce matin, grande procession à laquelle les chars romains eux-mêmes avaient pris part.

M. D. a eu l'amabilité de me faire inscrire à la Mercantile Library. C'est une riche bibliothèque où l'on est admis moyennant une cotisation annuelle. Les revues et journaux américains et européens y sont nombreux et j'y ai passé d'agréables moments durant les journées de pluie dont j'ai été gratifié pendant mon séjour à St-Louis.

Jack D., qui est « reporter » au journal de son père, me conduit voir les ateliers. On commence justement le tirage du *Post-Dispatch*. Devant la presse se trouve un rouleau de papier blanc, et, à l'autre extrémité, les exemplaires de huit pages sortent tout pliés et prêts à

partir. On en tire au-delà de 150 à la minute. Le tirage total est de 40,000 par jour.

Jack et moi partons ensuite pour les courses de vélocipède, dont une ou deux présentent un réel intérêt. Des champions sont venus des villes voisines et c'est une lutte très acharnée. Un vélocipédiste fameux, venu, lui, de Chicago, refuse de concourir parce que la piste n'est pas assez bonne. Je dîne tout à fait sans cérémonie dans la famille D., et Jack, en me reconduisant, me fait goûter plusieurs boissons américaines.

Le lendemain, M. H., de la « St-Louis & Mississipi Valley Transportation C° », me mène visiter les bélandres qui font le service entre St-Louis et la Nouvelle-Orléans. Pour descendre le Mississipi, elles mettent de 7 à 10 jours, suivant la rapidité du courant. La profondeur d'eau varie de 4 à 20 pieds.

Il me fait ensuite monter sur le remorqueur de sa Compagnie et nous allons conduire une « barge » à l'élévateur, mais le courant est tellement fort aujourd'hui, à cause de la crue et du vent, que nous devons nous faire aider d'un autre remorqueur.

Nous passons sous le beau pont de St-Louis dont je puis admirer la solide et légère charpente. Il est considéré comme l'un des plus grands triomphes de l'art du constructeur américain. Les plans furent tracés par James Eads, et les travaux, commencés en 1869, furent terminés en 1874.

Ce pont se compose de trois arches reposant sur quatre piles ; deux de ces piles sont établies sur les rives, les deux autres sont construites au milieu du lit du fleuve et l'on a dû creuser 30 mètres dans les sables mouvants pour arriver à un fond de roche. La hauteur des arches (qui sont formées de quatre tubes d'acier) est de 20 mètres, hauteur suffisante pour laisser libre passage aux steamers si nombreux qui sillonnent le fleuve.

Le pont a deux tabliers superposés : celui du haut est réservé aux voitures et aux piétons, celui du dessous supporte deux voies de chemin de fer qui entrent ensuite dans un tunnel d'environ un kilomètre et demi ; ce tunnel passe sous une grande partie de la ville pour aboutir à l' « Union Depot » (station centrale).

Quand nous arrivons à l'élévateur, la violence du courant nous empêche de mettre la barge en place. Pour comble de malheur un amas de vieux arbres vient se loger sous cette dernière et on est obligé d'y atteler le remorqueur pour le dégager. Après de nombreux et

vains efforts pour placer la barge sous les tuyaux, on doit se résoudre à l'amarrer aux pilotis et à attendre un temps plus propice pour le chargement.

Je me trouvais à St-Louis le jour de l'Ascension (30 mai) qui est aussi le « decoration day », c'est-à-dire, le jour où l'on va au cimetière parer et couvrir de fleurs et de couronnes les tombes des soldats morts dans les guerres.

Dans tous les Etats-Unis, du reste, le culte des morts est très en honneur. On nous dit que les dames passent souvent une demi-journée à parer les jardins des morts.

A St-Louis, j'ai encore visité l'immense brasserie d'Anheuser Bush et les Four Courts, vaste bâtiment solide où sont installés les divers tribunaux ; derrière se trouve la geôle sur laquelle on me laisse jeter un coup d'œil.

Les maisons et les édifices publics sont généralement élevés, spacieux et solidement établis ; les rues sont très bien pavées et soigneusement entretenues et nettoyées. Des lignes de cable-cars les parcourent sur des longueurs énormes.

J'ai eu occasion de dîner dans deux ou trois familles ; j'y ai trouvé l'accueil le plus charmant. D'ailleurs, je n'oublierai jamais la façon cordiale dont chacun, à St-Louis, s'empressait autour de moi pour me rendre service. Évidemment un reste de sang français coule encore dans les veines des habitants de St-Louis !

Après un de ces dîners, mon hôte, M. G., me mène au St-Louis Club où il me fait inscrire. Plusieurs personnes qu'il y rencontre l'aident à m'en faire les honneurs. Bel immeuble richement installé.

M. G. me fait également visiter l'University Club, plus simple, et, comme son nom l'indique, plutôt à l'usage des jeunes gens. Il me fait ensuite reconduire à l'hôtel dans son landau.

Le jour même de mon départ de St-Louis, M[me] D. me fait faire une dernière promenade en voiture à travers les beaux quartiers de la ville. Elle me montre Vandeventer Place où il n'y a que des maisons de plaisance, le Collège des Jésuites, le boulevard bordé d'habitations de tous styles et le Forest Park qui est splendide.

Puis dîner de famille à l'occasion du retour, de Boston, du fils et de la fille de M. et M[me] D.

Les fils me conduisent à la gare.

J'y retrouve le sleeping-car St-George qui, cette fois, est chauffé, car, depuis que la pluie a cessé, la nuit dernière, le temps a sensible-

ment rafraîchi et le vent est très froid. Le train quitte la gare centrale à 8 heures et arrive à Louisville le lendemain matin à 7 h. 30.

LOUISVILLE.

Louisville, la plus grande ville du Kentucky et la plus importante de la région, est située aux chutes de l'Ohio qui descendent de 23 pieds en deux milles. Le fleuve, en cet endroit, a une largeur d'un mille environ ; il est traversé par l'un des plus beaux ponts des États-Unis.

Durant les hautes eaux, ces chutes disparaissent presque complètement et les bateaux à vapeur passent par-dessus ; mais, quand les eaux sont basses, le fleuve présente, sur toute sa largeur, l'aspect d'une série de cascades d'écume s'élançant à travers les rapides.

Afin de parer aux entraves que ces chutes apportent à la navigation, on a construit, pour les contourner, un canal de deux milles et demi de long, qui se termine à l'endroit appelé Shippingport.

Louisville, fondée en 1780, fut ainsi nommée en l'honneur de Louis XVI dont les troupes aidaient alors les Américains dans leur lutte pour l'Indépendance.

Le commerce de Louisville est immense : c'est un des plus grands marchés du monde pour le tabac en feuilles. Le trafic des comestibles y atteint un chiffre énorme et la ville est en train de devenir l'une des places les plus importantes de la région pour l'achat et la vente du bétail. On y fait en grand les salaisons et les conserves de jambon par le sucre (sugar-cured hams).

Louisville est le centre des transactions pour les Whiskies distillés dans le Kentucky.

Les principales industries sont la brasserie, le ciment, le cuir, les machines agricoles, les meubles et les tuyaux en fer pour conduites d'eau et de gaz.

La ville est régulièrement bâtie, les rues en sont larges et bien pavées.

Une chose me frappe tout d'abord : c'est la singulière façon dont les enseignes sont posées. De grandes lettres de bois doré sont fixées sur un immense filet métallique, aux larges mailles, supporté par des fils de fer qui traversent la rue, à une dizaine de mètres de hauteur.

La plupart des maisons particulières sont élégamment construites ;

bon nombre d'entre elles sont en retrait sur la rue et leur façade est précédée de tapis de verdure ornés de fleurs et d'arbustes.

Les bâtiments publics ne sont guère remarquables comme architecture, mais ils sont solides et bien établis.

A citer : le Court House, le City Hall surmonté d'une tour avec cadrans, la Douane qui, comme dans beaucoup d'autres villes, renferme les bureaux de la Poste. On construit en ce moment un nouvel hôtel pour ces deux services.

Le 1er juin, je vais, avec A. S., au Cave Hill Cemetery, très bien disposé sur un terrain accidenté. Il offre un beau coup d'œil avec ses tombes couvertes de fleurs et ses monuments en marbre blanc se détachant sur des gazons verdoyants.

Le dimanche 2, nous allons à Phœnix Hill Park, grand terrain ombragé attenant à une brasserie qui y débite sa bière et où l'on joue la musique.

Lundi 3. — Je vais visiter la verrerie de New-Albany où je suis fort bien reçu. Pour fabriquer des carreaux de vitres, on souffle d'abord le verre en forme d'immense bouteille que l'on allonge en la balançant dans une fosse creusée à cet effet ; puis, coupant les deux extrémités, au moyen d'un morceau de fer rougi au feu, on obtient un long cylindre que l'on fend longitudinalement ; on l'introduit alors dans un four où on l'étale sur une pierre rigoureusement plate. La plaque de verre est ensuite refroidie graduellement et classée suivant sa taille et son épaisseur. Un regard, ménagé dans la paroi du four, me permettait d'observer ce qui se passait à l'intérieur.

Le lendemain, mardi, nous allons à Jeffersonville, située en face de Louisville, dans l'État d'Indiana.

Mercredi 5. — Pendant le souper, on célèbre une noce dans les salons de l'hôtel. L'autre jour il y a eu « German » (espèce de bal).

Jeudi 6. — Notre ami C... arrive de New-York, à 7 heures du matin, ayant dû, faute de correspondance dans les trains, coucher à North-Vernon, petite localité où la ligne de Louisville quitte la grande ligne de Cincinnati St-Louis.

Vendredi 7. — MM. Brennan et Co ont l'obligeance de nous montrer eux-mêmes leur fabrique de machines agricoles, très intéressantes à étudier.

Le lendemain, nous allons à Portland, sorte de faubourg de Louisville sur le bord de l'Ohio, en face de New-Albany. C'est presque la campagne. Toutes les maisons sont construites sur le même plan ;

généralement sans étage, elles se composent d'un long boyau de bois entouré d'herbe de tous les côtés. Je ne sais comment il y fait clair car elles sont d'abord très peu distantes les unes des autres, et, de plus, elles n'ont pas de fenêtre sur le côté.

M. M... a l'amabilité de nous faire visiter complètement sa distillerie. Le maïs, si abondant aux États-Unis, constitue la seule matière première employée en distillerie.

C'est dans les environs de Chicago et surtout dans le Kentucky que se trouvent presque toutes les distilleries.

Le maïs arrive généralement par wagons, les distilleries d'une certaine importance étant reliées au chemin de fer.

La visite de l'établissement de M. M... nous a permis de recueillir quelques renseignements sur la manière de travailler des Américains. La quantité de maïs employée ici est de 50,000 k^os^ environ par jour. La première opération consiste à écraser le grain dans des appareils à cylindres mus par une machine à vapeur; après un blutage, on obtient une très belle farine.

La cuisson se fait dans une immense cuve en bois de 500 hectolitres de contenance; on y mélange 6,000 k^os^ de farine de maïs, 600 k^os^ de farine de seigle obtenue séparément et 300 hectolitres d'eau, puis l'on chauffe le tout jusqu'à l'ébullition.

On refroidit jusqu'à 60° au moyen d'eau froide passant dans un serpentin qui garnit le fond de la cuve, et l'on ajoute l'orge germée qui doit, par suite de la diastase qu'elle contient, transformer l'amidon du maïs en glucose. (Cette transformation est indispensable pour la fermentation).

Après un repos d'une heure, toute la matière de la cuve est aspirée par une pompe et envoyée au réfrigérant où elle doit descendre à 18 degrés, puis le jus s'écoule dans la cuve à fermenter; on y ajoute de la levure préparée à part avec de l'orge germée et un peu de houblon.

La fermentation se fait dans d'immenses cuves en bois; elle dure très longtemps, trois jours environ, ce qui tient probablement à la trop légère cuisson du grain.

L'acide carbonique dégagé semble très pur; l'odeur en est agréable.

Lorsque la fermentation est terminée, le jus passe à la distillation qui sépare l'alcool; la colonne à distiller employée est une colonne en fonte à chicanes: elle semble bien fonctionner.

L'alcool est repassé plusieurs fois dans d'autres appareils, puis filtré

sur du charbon de bois ; on l'entonne alors dans des fûts de deux hectolitres qui ont été brûlés à l'intérieur, ce qui donne au liquide une coloration jaunâtre.

Pour être buvable, cet alcool doit vieillir ; aussi a-t-on établi auprès des distilleries d'immenses magasins où les fûts sont classés d'après leur date de fabrication.

Généralement, ils sont livrés à la consommation dans les trois ans, sous le nom de whisky.

L'alcool est soumis à un droit de consommation à peu près analogue à celui établi en France.

Les employés de la Régie exercent une surveillance très active dans tout l'établissement pour empêcher la fraude. Les éprouvettes des appareils à alcool sont littéralement sous cloches.

Le droit est payé par le distillateur au moment de la livraison. Néanmoins si le whisky n'a pas été vendu trois ans après sa fabrication, le distillateur doit en acquitter les droits : c'est le délai fixé pour la perception.

Les résidus de la distillation du maïs servent à engraisser les bestiaux, il ne faut pas moins de mille bœufs pour une distillerie de cette importance. On ne leur donne que de la drèche et un peu de foin ; après six mois de ce régime, ils sont gras et vendus trois ou quatre *cents* la livre.

Les bâtiments des distilleries laissent beaucoup à désirer ; ils sont même parfois d'une solidité plus que douteuse. La lumière manque à l'intérieur ; les machines, les appareils sont enchevêtrés de telle sorte qu'il n'est pas facile, à première vue, de s'y reconnaître. En résumé, peu d'ordre, peu de propreté.

A part les concasseurs de maïs, qui sont bien construits, tous les autres appareils sont primitifs. Il n'y a pas de constructeurs spéciaux. Chaque distillateur donne ses plans (plus ou moins heureux) au chaudronnier de l'endroit.

Le travail, comme rendement, doit se ressentir de ce peu de perfectionnement, mais le maïs est à si bas prix que, jusqu'à un certain point, on comprend l'insouciance des distillateurs à installer un meilleur matériel.

Au dîner, on me sert un plat tout à fait nouveau pour moi : une gibelotte d'écureuil !

Le soir, nous allons au théâtre où l'on donne une représentation au profit des inondés de Johnstown (Pennsylvanie) (1).

Le dimanche 9, les nombreuses lignes de tramways nous permettent de visiter différentes parties de la ville.

Les mules qui traînent ces tramways, adroitement conduites, dirigent l'aiguille dans le sens voulu en marchant sur telle ou telle des plaques de fonte qui remplacent les pavés aux abords des changements de direction.

Un de ces cars nous fait parcourir la 4e avenue, qui est très bien habitée : c'est évidemment le quartier aristocratique.

Un autre nous conduit au Central Park, qui n'a rien de remarquable : une grande pelouse assez maigre, quelques vieux arbres disséminés, et c'est tout !

Dans les environs de Louisville, on élève bon nombre de trotteurs. Une après-midi nous nous mettons en route pour la ferme de M. Veech, « Indian Hill Stock Farm », située dans la région dite « Blue Grass ». Au moment où nous prenons le car, nous sommes rejoints par M. R. de la « German Insurance Bank », qui, apprenant le but de notre promenade, se joint à nous. Arrivés à l'extrémité de la ligne des cars de East Walnut, un peu plus loin que Cave Hill Cemetery, nous prenons un car, à 10 *cents*, qui nous conduit dans la campagne, jusqu'à environ un mille de la ferme. Nous marchons ensuite entre un champ de seigle que l'on vient de couper et un champ d'avoine encore toute verte. M. Veech est absent, mais l'un des dresseurs nous présente une trentaine de chevaux, tous trotteurs ou en train de le devenir. On commence à les atteler à un an, et, comme ils descendent de trotteurs, ils prennent d'eux-mêmes l'allure du trot : l'entraînement consiste à la leur faire allonger progressivement ; le plus rapide parcourt son mille en 2 m. 8 s. $\frac{3}{4}$.

Un de ces poulains a été payé 1,100 dollars alors qu'il avait à peine sept mois ! Quelques-uns ont les formes très élégantes ; mais d'autres ont les attaches grosses et l'encolure peu gracieuse.

Le jeudi 13, nous visitons la très intéressante fabrique de chariots ayant pour marque « Old Hickory ». Au-dessus de chaque tour ou de chaque machine-outil se trouve une espèce d'entonnoir renversé qui se continue en un tuyau dans lequel une pompe aspire tous les copeaux,

---

(1) La ville entière a été détruite par suite de la rupture de la digue d'un lac artificiel, voyez pages 170 et 172.

planures et sciures, pour les mener près des générateurs, dans les foyers desquels on les brûle, ainsi que les morceaux de planches provenant des autres ateliers.

Vendredi 14. — Nous retournons à New-Albany faire un tour à la verrerie.

Samedi 15. — A une heure, le thermomètre marque 85° Fahrenheit, soit 29°,44 centigrades. Nous prenons un car, mais nous manquons la correspondance en route, et croyant que le « Crescent Hill Reservoir », but de notre promenade, n'est pas trop éloigné nous continuons à pied. Nous marchons ainsi une heure sans être dépassés par aucun car et arrivons enfin au vaste réservoir qui, depuis 1879, distribue, dans Louisville, les eaux de l'Ohio. Il est fort solidement construit et divisé en deux compartiments, d'un hectare de superficie chacun. Supposant que les pompes élévatrices se brisent et que le réservoir soit à son niveau normal, il pourrait encore alimenter la ville pendant huit jours.

Cette eau, qui vient directement du fleuve, ne subit aucune filtration : elle se décante simplement au fond du réservoir dans lequel, d'ailleurs, le premier farceur venu peut jeter ce qu'il veut. Il en est de même dans presque toutes les villes. — Heureusement l'usage est de ne pas trop boire d'eau, car on consomme énormément de glace, bien transparente, qui provient généralement du Canada.

Le car qui nous ramène se laisse dépasser par le wagonnet des ouvriers de chemin de fer, simple plate-forme au milieu de laquelle se trouve un système de leviers que font mouvoir les ouvriers eux-mêmes comme une pompe à incendie ; ces leviers actionnent un engrenage qui met en mouvement un des essieux ; la plate-forme ainsi manœuvrée atteint une rapidité bien supérieure à celle des cars.

Durant la soirée, nous nous promenons dans Market Street où règne une grande animation, tout le monde faisant ses provisions pour demain. Un des grands magasins de nouveautés profite de la présence de cette foule pour montrer, en guise de réclame, des fantoches gesticulant sur un théâtre fixé à l'un des balcons.

Dimanche 16. — Nous nous rendons à Riverside, espèce de café-jardin, à trois quarts d'heure, en tramway, du centre de la ville, sur les bords de l'Ohio. Nous y voyons danser un quadrille qui ne ressemble guère à ce que nous appelons le quadrille américain.

Lundi 17. — Nous visitons St-Patrick's well, source d'eau minérale. Cette eau est tellement saturée d'hydrogène sulfuré qu'il suffit d'en approcher une allumette, à la sortie même de la source, pour produire

immédiatement une flamme. On installait, lors de notre visite, un tuyautage qui devait permettre d'éclairer, à l'aide de ce gaz, le châlet où l'on distribue l'eau.

(Du 18 au 22, séjour à Chicago.

Dimanche 23. — Une troupe de passage a établi son campement sur le champ de courses. Nous y voyons représentés des épisodes de la vie dans l'Ouest : luttes entre Indiens et Cow Boys, attaque de la diligence, etc., etc.

Lundi 24, St-Jean. — Grande fête patronale des Francs-Maçons, qui paradent militairement dans les rues et donnent ensuite une fête champêtre au profit de leurs veuves et orphelins.

La température, dans les huit derniers jours, a été en moyenne de 72° Fahrenheit (22° centigrades) vers neuf heures du matin ; à midi elle atteignait généralement 82° (28° centigrades).

CHICAGO.

Partis de Louisville à 7 heures 45 du soir, dans le Sleeping Car « Paris », nous arrivons à Chicago, vià Indianapolis, le lendemain matin, vers 7 heures (304 milles). Nous descendons à Palmer House, le véritable type des grands hôtels américains.

Notre appartement se compose de la chambre, d'une salle de bain et d'un autre petit local plus indispensable encore. Des tuyaux amènent de l'eau froide et de l'eau chaude à discrétion. Le nègre qui nous servait s'est mis tout à coup à parler français ; il en était tout heureux. Nous lui avons donné un bon pourboire ; il en était encore plus heureux.

La première matinée se passe à la Bourse, vaste édifice en pierres et en marbre, bâti depuis sept ans environ. Les négociants que j'y rencontre sont très aimables. L'un d'eux me procure une lettre de recommandation pour visiter les tueries de porcs ; un autre me donne un mot pour le gérant d'un élévateur.

L'après-midi nous allons aux *Union Stock Yards* où se trouvent les tueries de MM. Armour et Cie. En arrivant à la station, nous trouvons un break de la maison, dont les vigoureux coursiers nous mènent en quelques instants aux bureaux.

La visite commence de suite. Nous voyons d'abord une douzaine de porcs entassés dans un enclos. Un homme leur attache à une patte de derrière une chaîne qui les élève en l'air. Le bourreau d'un coup de stylet ouvre alors la gorge.

Puis l'animal passe pendant environ une minute dans un bain d'eau bouillante, de là sous une machine qui le rase, puis on enlève au couteau les quelques poils qui peuvent rester ; alors on sépare la tête du tronc. L'opération suivante consiste à ôter les entrailles et à laver l'intérieur du corps, que l'on divise ensuite en deux parties.

Des hommes, armés de longues haches, détachent d'un seul coup chaque épaule et chaque jambon. Le reste du corps est débité par catégories.

On tue 5,000 porcs par jour et quelquefois 12,000 en hiver quand on marche au grand complet.

Nous voyons ensuite abattre d'un seul coup de marteau les bœufs à qui l'on coupe de suite la tête, puis on les écorche, les vide, les lave et les sépare en deux pour les mettre dans des chambres réfrigérantes. On en abat 3,000 par jour. On égorge, en outre, environ 2,000 moutons, mais dans cette partie de l'établissement la besogne est finie pour aujourd'hui.

Mercredi 19. — M. K***, l'agent d'un de mes amis d'Irlande, vient nous prendre en voiture et nous promène dans Michigan Avenue, sur le boulevard, à South Park, puis sur le bord du lac Michigan.

Nous allons voir « Bluebeard Junior » au « Chicago Opera House », petit bijou de théâtre avec tous les perfectionnements modernes.

Jeudi 20. — Après avoir visité les sept ou huit étages de l'*Iowa Elevator*, nous nous rendons aux *Water Works*. Pour alimenter d'eau potable la ville de Chicago, les ingénieurs ont construit, sur le fond du lac, un immense aqueduc dont l'une des extrémités se trouve à deux milles de la côte et l'autre sur la rive. Là une forte pompe refoule l'eau jusqu'au haut d'une tour, d'où elle se répartit dans toute la cité.

Promenade au Lincoln Park (1). Retour en car à câble, en traversant la rivière par le tunnel de La Salle Street.

Vendredi 21. — A 8 heures 30, nous reprenons le chemin de Louisville. La voie ferrée circule d'abord dans des terrains très bas et marécageux; puis, en entrant dans l'Indiana, nous apercevons de vastes champs de maïs, de blé, d'avoine ; on vient de commencer la coupe des blés.

Arrêt pour le dîner à Logansport (Illinois), localité de 15,000 habitants

---

(1) Depuis notre retour, on a inauguré, au Lincoln Park, la statue de La Salle, le célèbre explorateur français du Mississipi.

au confluent des rivières Eel et Wabash, et sur le « Wabash & Erie Canal », puis au joli village de Kokomo qui possède un bel hôtel-de-ville.

Le train ne stoppe que dix minutes à Indianapolis, et moins encore à Columbus et à Seymour.

Mercredi 26. — Pour nous rendre de Louisville à Cincinnati, nous nous servons, pour la première fois, des « Cut Rate Tickets ». Ce sont des billets que l'on achète à prix réduit à une agence comme il y en a tant. Un bon Américain prend rarement son billet à la gare : il va presque toujours chez les Ticket-brokers qui font une réduction quelquefois très avantageuse.

Dans le cas présent, par exemple, nous devions, pour nous rendre à Cincinnati, payer à la Compagnie du chemin de fer $ 3,50. Notre ticket-broker nous donne des billets que nous payons $ 7 l'un et, à notre arrivée à Cincinnati, son correspondant nous remet $ 4 par billet, soit un bénéfice de 50 *cents* par personne (Fr. 2,50 ou près de 15 °/₀).

Ces 50 cents représentent justement, par hasard, le supplément que nous avons à payer pour monter dans le Pullman Car.

Partis à midi, par la ligne de Louisville et Nashville, nous arrivons au « Little Miami Depot » de Cincinnati à 4 heures 05. Comme précédemment, nous descendons à Gibson House.

Par un caprice quelconque de l'homme aux *checks* nous sommes conduits à l'hôtel en voiture, au tarif de l'omnibus.

Puisque l'occasion se présente, esquissons la signification du mot check à propos de voyages. — Quand, avant de prendre le train, vous confiez vos bagages aux employés du chemin de fer, ils fixent aux colis une étiquette de laiton portant les noms des deux extrémités de votre parcours et un numéro d'ordre (New-York & Philadelphia. 3780), et vous remettent une petite plaque, également en laiton, portant les mêmes indications : voilà les checks.

Avant chaque grande station, un homme de la Compagnie des *Express*, venu au-devant du train, parcourt les wagons et demande aux voyageurs qui vont descendre la direction à faire suivre à leurs bagages. On lui confie alors ses checks et il vous donne en échange un billet, détaché d'un registre à souche, portant le nombre et les numéros de vos colis, ainsi que la somme qu'il vient de percevoir. Elle est de 25 *cents* par pièce. En arrivant chez soi ou à l'hôtel on donne le billet au domestique. La voiture aux bagages suit promptement et les colis

sont remis sans le moindre délai en échange du coupon. Pour certaines villes ces mêmes agents distribuent dans le train les places d'omnibus.

Le lendemain, nous allons à Eden Park. et aux Walnut Hills où se trouvent beaucoup de « Résidences ».

Puis nous partons pour Columbus, capitale de l'Ohio (1), sur la rivière Scioto (75,000 habitants).

Nous voyons le Capitole, situé au milieu d'un square bien planté, le City Hall, le Court House ; de ces trois monuments le dernier est le plus intéressant. Un car nous fait ensuite parcourir une partie de la ville.

De Columbus, un « Pullman Buffet Sleeping Car » nous emmène à Pittsburg. Le trajet dure environ six heures et demie, et la route est assez pittoresque.

Après avoir passé l'Ohio pour sortir de l'État du même nom, la ligne traverse cette enclave de la West Virginia, connue sous le nom de Pan Handle, puis entre dans la Pennsylvanie et arrive à Pittsburg en franchissant la Monongahela.

Samedi 29. — Nous prenons un car qui nous conduit du côté d'Oakland. Ce car est mu par un câble souterrain divisé en plusieurs séries ; suivant qu'il traverse des quartiers plus ou moins fréquentés, il reçoit son impulsion de machines tournant plus ou moins vite.

Nous quittons Pittsburg à 4 heures 30 par le Philadelphia Express.

A partir de New Florence nous longeons de plus près le ruisseau dont les rives sont jonchées de débris apportés par le torrent qui, il y a un mois, s'échappa du fameux lac et ruina la florissante ville industrielle de Johnstown.

De la plate-forme de notre Pullman Car, qui occupe l'arrière du train, j'embrasse dans leur ensemble les dégâts occasionnés par la terrible catastrophe.

Vers Ninive, le train ralentit sa marche pour passer à l'un des endroits où la voie fut emportée, puis nous arrivons à Johnstown dont l'emplacement présente l'aspect de la plus grande désolation. Tout ce que j'avais entendu dire est bien au-dessous de la vérité, et rien ne saurait dépeindre le caractère de dévastation que présente aujourd'hui

(1) Les capitales des États ne sont pas toujours les villes les plus importantes, mais souvent simplement les plus centrales. Dans l'Ohio, par exemple, Cincinnati est bien plus développé que Columbus, au point de vue du commerce et de l'industrie. De même, dans l'État de New-York, c'est Albany et non New-York qui est la capitale.

ce vaste espace couvert de limon, où s'élevait naguère une importante ville industrielle. Dans le bas, une seule construction en pierres reste debout. Elle sert actuellement de morgue ; on vient y reconnaître les cadavres des infortunées victimes.

Des centaines de tentes alignées remplacent maintenant les maisons de bois.

De l'autre côté de la voie ferrée, posée sur des pilotis provisoires, des usines, dont les murs ont été renversés par le flot, travaillent partiellement.

Sur les bâtiments qui restent, la traînée de boue se voit au-dessus des fenêtres du premier étage.

La marche du train continue lente et coupée d'arrêts, car les rails ont été emportés sur de grandes longueurs et en certains endroits on n'a encore pu rétablir qu'une des deux voies.

Plusieurs fois, le torrent, dans sa course effrénée, rencontrant les tranchées du chemin de fer à travers les collines, s'y est engouffré, au lieu de contourner ces dernières. De là des ouvrages considérables pour la Compagnie du Pennsylvania Railroad, qui cependant a pu en quinze jours remettre ses trains en service.

Une rotonde entière a été détruite et dix-huit machines mises hors d'état : partout je vois des wagons qui ont flotté, des amas de traverses et des rails tordus. En un endroit la voie a été arrachée tout d'une pièce et s'est dressée comme une palissade.

Enfin, à South Fork, nous quittons cette vallée dévastée, et arrivons vers 9 heures avec quelque retard à Cresson Springs, dans les monts Alleghany, à 2,300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

CRESSON SPRINGS.

En moins de cinq minutes, nous atteignons Mountain House, vaste hôtel très coquettement construit et monté avec tout le confort désirable. Pour combattre la fraîcheur du soir, des troncs entiers brûlent joyeusement dans l'immense cheminée du vestibule. Agréablement située au milieu d'un beau parc où s'étalent de vertes pelouses et où croissent de magnifiques arbres, entourée, en seconde ligne, de forêts des sapins, Mountain House contient des salles spacieuses et de grandes chambres bien aérées.

De tous temps la pureté des eaux de Cresson a été connue. La

fameuse source jaillit dans le jardin même de l'hôtel ; on dit que c'est la source d'eau pure la plus élevée du monde.

De l'hôtel, des routes partent dans toutes les directions et conduisent vers les forêts. Tout y est grand et pittoresque. Le dimanche, nous faisons par ces chemins une promenade de trois heures et nous nous sentons comme régénérés et vivifiés par le bon air que nous respirons

Lundi, 1[er] juillet. — A 8 heures un train nous mène à South Fork ; puis nous remontons à pied la vallée où se trouve le lit du torrent formé par la rupture de la digue du lac artificiel.

Cette vallée est partout dévastée : des amas de pierres roulées en occupent le fond ; c'est un chaos immense.

A plusieurs tournants, le chemin que nous suivons, enlevé par la violence des eaux, avait été rétabli d'une façon un peu primitive.

Après une heure de marche environ, nous arrivons à la digue : elle a été emportée sur une longueur de plus de cinquante mètres.

Le réservoir de Johnstown occupe la place d'un vieux lac, qui servait à alimenter le « Pennsylvania canal ».

Au moment du désastre, il appartenait à un certain nombre de gens aisés de Pittsburg qui avaient formé une Société sous le nom de « South Fork Fishing & Hunting Club ». Cette nappe d'eau, située à 2 ou 300 pieds au-dessus du niveau de Johnstown, était jadis connue sous le nom de lac de Conemaugh ; elle a environ trois milles et demi de longueur, un mille à un mille et quart de largeur, et, en quelques endroits, 100 pieds de profondeur.

Ce réservoir contenait plus d'eau que n'importe quel autre, naturel ou artificiel, des États-Unis ; sa superficie avait été quadruplée, et la masse d'eau était retenue par une digue de 700 à 1,000 pieds de longueur. La base de cette digue mesurait 90 pieds d'épaisseur et le haut 20 pieds ; son élévation était de 110 pieds.

On voit très bien la différence de solidité entre la partie inférieure, construite avec soin pour l'alimentation du canal, et la partie supérieure ajoutée plus tard pour développer la superficie du lac.

Nous avons parcouru le fond du réservoir, puis sommes allés jusqu'aux maisons de plaisance et à l'hôtel qui, naturellement, sont déserts cette année ; nous sommes ensuite revenus, contemplant avec tristesse le spectacle de cette vallée entièrement ravagée.

En attendant le train qui devait nous ramener à Cresson Springs, nous avons remarqué que la station de South Fork avait flotté de

plusieurs mètres et se trouvait maintenant sur une des anciennes voies de garage !

L'après-midi excursion dans une forêt à l'état sauvage : çà et là des vieux arbres tordus ou renversés par le vent, dont quelques-uns réduits en terreau.

Pendant la soirée, concert dans les salons de l'hôtel.

Mardi 2. — A 10 heures, nous descendons à la station, et l'on fait arrêter le « Chicago Limited » où nous prenons place. Nous revoyons avec plaisir la belle courbe du fer à cheval, puis nous apercevons sur les bords de la Juniata des débris de toutes sortes, un canal dont les digues ont été emportées et qui se trouve maintenant à sec et nous franchissons plusieurs ponts en pilotis remplaçant les ouvrages d'art enlevés par une inondation survenue le même jour que celle de Johnstown. Le Pennsylvania Railroad n'a réellement pas eu de chance cet été ! Le train traverse la Susquehanna et s'arrête à Harrisburg ; la voie s'éloigne alors de l'eau et la route devient moins intéressante jusqu'au moment où elle entre dans le rayon des « Résidences » de Philadelphie. Nous arrivons en ville après avoir traversé la rivière Schuylkill.

Philadelphie est, en superficie, la plus grande ville des États-Unis. La Delaware lui sert de limite à l'Est, mais à l'Ouest elle s'étend bien au-delà de la Schuylkill.

Mercredi 3. — Temps affreux, nous allons néanmoins jusqu'à la Delaware, puis prenons le car du Market Street jusqu'à son terminus.

Nous partons pour New-York par l'Atlantic Express (35 minutes de retard au départ, 1 h. 08 à l'arrivée).

(*A suivre*).

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN FÉVRIER

Nous sommes au beau moment des conférences.

A Lille, M. Pestour, docteur en médecine, professeur d'histoire naturelle au lycée, a fait une charmante causerie sur le voyage de Stanley et sur les éléments scientifiques nouveaux qu'il fournit pour les études anthropologiques. De nombreuses projections étaient comme la démonstration des théories un peu neuves pour le public

habituel de nos séances. — Le lieutenant Dubois, du 127e de ligne, nous a parlé le dimanche suivant du massif alpestre, et en particulier de la région du Dauphiné.

A Roubaix, M. Merchier a retrouvé un public toujours indulgent pour entendre sa conférence sur l'Algérie. — M. Castonnet des Fosses a parlé de la Perse. — Il n'est point besoin de dire que le R. P. Le Menant des Chesnais a retrouvé son succès habituel en parlant de l'Égypte. Tous ceux qui l'ont entendu à Lille et à Tourcoing savent combien il est difficile de ne pas se laisser prendre tout entier par cette parole d'un patriote doublé d'un savant et d'un artiste.

Tourcoing a voyagé dans la baie de Naples avec M. de Beugny d'Hagerue, toujours plein d'entrain et de feu. — M. Merchier, après lui, a tracé un itinéraire à Pétersbourg et Moscou, à l'usage de ceux qui songent à aller visiter l'exposition française qui s'ouvre au mois de mai.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890

FÉVRIER.

1er Février. — Arrivée à Paris du grand-duc Nicolas.

2 Février. — Le câble français qui relie la Guadeloupe à la Martinique, a été complété par l'établissement d'une ligne spéciale, qui met la Guadeloupe en communication avec Marie-Galante.

— Commencement des travaux de construction de l'hôpital français de Tamatave.

4 Février. — Mort du duc de Montpensier à Madrid.

Février. — Le *Journal Officiel* de Lisbonne publie huit décrets concernant la défense nationale en Europe et en Afrique.

14 Février. — L'Angleterre n'a pas assez de la citadelle de Gibraltar, elle voudrait une zone de terrain. Le gouvernement espagnol est décidé à maintenir l'intégrité de son territoire.

16 Février. — Canada. — Un incendie détruit complètement l'Université de Toronto, avec ses musées et sa riche bibliothèque.

20 Février. — Allemagne et Prusse. — Élections au Reichstag. Progrès des socialistes qui augmentent de plus du double le nombre de leurs députés. Sur 387 membres, le Reichstag compte : centre 106, conservateurs 72, progressistes 67, nationaux-libéraux 42, socialistes 36, parti de l'Empire 21, Polonais 16, Guelfes 11, Alsaciens 10, démocrates 10, antisémistes 4, Danois 1, indépendant 1

— Le docteur Raimundo Palacio est nommé président de la République de Vénézuela.

21 Février. — A la suite de désaccords survenus avec le roi de Dahomey au sujet de la possession de Kotonou, dont cession avait été faite à la France, le commandant Terrillon occupe de vive force Kotonou.

— CANADA. — Le Parlement fédéral, par 149 voix contre 50, vote une proposition demandant que l'assemblée du Nord-Ouest décide l'abolition du français comme langue officielle dans leur contrée.

22 Février. — ÉTATS-UNIS. — Catastrophe de Prescott dans l'Arizona. — Rupture d'une digue.

24 Février. — HONGRIE. — Ordonnance du ministre Czacki obligeant le prêtre, qui baptise un enfant issu de mariage mixte, à communiquer au ministre du culte compétent le registre paroissial sur lequel figure l'inscription de baptême.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

Malte. — Le compte rendu de l'ouvrage : JOHN MURRAY. *Les Iles maltaises, avec une étude spéciale sur leur constitution géologique*, nous donne une description intéressante de cette île historique :

Quand on parle des possessions anglaises dans la Méditerranée, et au sud de l'Italie, on ne cite d'ordinaire que Malte, mais il ne faut pas oublier (ce qui justifie le titre de l'étude de M. Murray) que la possession maltaise se compose en réalité de trois îles : Malte proprement dit, Gozzo, qui se trouve dans le nord-ouest, et Comino, entre les deux précédentes. Il faudrait encore citer Cominetto, à côté de Comino, et aussi le petit rocher nommé Filflia ou Filfola, au sud, ainsi que d'autres petits rochers disséminés autour du groupe principal. Tout ce qui se rapporte à Malte est particulièrement intéressant aujourd'hui, par suite du mouvement d'*irrédentisme* qui s'y produit, et qui menace l'Angleterre de la perte de cette colonie.

En 1530, L'Isle-Adam, faisant un rapport au grand-maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, pouvait dire que Malte n'était guère qu'un roc aride, c'est encore à peu près vrai aujourd'hui : pas un arbre, pas un brin de gazon. D'ailleurs, le Maltais est extrêmement attaché à sa patrie, la trouve plus belle que tout au monde, pour lui, c'est la « Fior del Mondo ». Et en réalité, d'après M. Murray, c'est le Maltais qui a raison : le voyageur, le touriste juge mal, parce qu'il voit mal, qu'il passe trop vite, entre l'heure d'arrivée et l'heure de départ d'un vapeur, qui ne pénètre pas dans l'île, qu'il n'en aperçoit pas les beautés naturelles, qu'il n'a pas joui du climat délicieux de ce petit archipel. Selon M. Murray, ces soi-disants rochers seraient des plus fertiles et des plus peuplés. — Au reste, en réalité, M. Murray étudie surtout presque exclusivement la géologie de ces îles, situées sur un banc où l'eau n'a pas en moyenne plus de 50 brasses de profondeur ; on peut noter en outre que la Sicile et la Tunisie ne sont séparées que par des profondeurs n'excédant pas 200 brasses.

— L'étude de M. Murray est d'autant plus précieuse et plus complète, qu'elle est accompagnée d'une carte géologique des îles maltaises, et de plusieurs coupes des terrains de ce groupe, ainsi que des vues des falaises, qui atteignent à Malte jusqu'à 300 à 400 pieds de hauteur, ce qui facilite les constatations géologiques. — Une des bizarreries du pays, c'est que les champs fertiles sont entourés de murailles de pierre, murailles naturelles qui cachent cette fertilité.

DANIEL BELLET (*Revue de Géographie*).

ASIE.

Les lignes télégraphiques à travers l'Afghanistan. — Les Anglais sont en pourparlers avec l'émir de l'Afghanistan pour être autorisés à établir une ligne télégraphique qui traverserait son territoire et aboutirait à Téhéran. Il n'y a actuellement aucune ligne télégraphique dans l'Afghanistan. Les journaux anglais font ressortir l'importance qu'aurait la ligne projetée pour leur commerce et surtout pour leurs intérêts militaires. L'Afghânistan étant considéré par eux comme l'antichambre de leur empire des Indes et, à ce titre, devant se trouver dans une étroite dépendance, ce qui implique une active surveillance et, par conséquent aussi, des moyens de communication perfectionnés pour la transmission rapide des informations obtenues par les résidents anglais.

(*Revue du Cercle militaire*).

Exploration dans les régions de l'Iran. — M. Paul Crepy, président de la Société de Géographie de Lille, a reçu de M. Albert Davelay, de la mission A. Davelay et Georges Pisson, le renseignement suivant écrit de Van, sous date du 19 janvier :

« M. Pisson a reçu un coup de pied de cheval qui l'a obligé à rester plus de trois mois au couvent arménien de Sourp-Garabet. Aujourd'hui qu'il est rétabli, je le rejoins à Bitlis, après avoir été à Tauris, et nous allons faire route pour Téhéran en passant par Mossoul. Je me propose de vous envoyer de Téhéran une petite note sur les pays déjà parcourus. Une occupation qui nous prend beaucoup de temps est l'envoi d'échantillons aux musées commerciaux, car en Orient, il faut plusieurs jours avant de décider les gens à vous donner des renseignements, même en les payant. »

OCÉANIE.

Les îles Salomon. — M. Hugo Zöller publie dans les dernières *Mittheilungen* de Gotha, un article sur deux îles presque inconnues de l'archipel le moins connu de l'Océanie, Bouka et Bougainville, les plus septentrionales des Salomon. Il les a visitées, il y a déjà deux ans, avec les vapeurs *Isabel* et *Samoa*, et en a rapporté, en même temps qu'une carte intéressante, quelques renseignements que nous résumons :

L'île Bouka, longue de 52 kilomètres et large de 18 kilom. et demi environ, se divise, dans le sens de la longueur, en deux régions distinctes : celle du nord, basse, plate, de formation corallienne, appelée *Baniss* pour les indigènes; celle du

sud, montagneuse, avec des sommets de 350 à 400 mètres, formée tout entière de roches volcaniques, et nommée *Tchaloss* (Tcholoss). La côte occidentale est défendue par une longue ceinture de récifs, semblable au Bawier Reaf de l'Australie, sur lequel s'élèvent sept petites îles, extraordinairement peuplées. Entre le récif et la côte, la mer est unie comme un miroir.

Les habitants de Bouka, qui sont au nombre d'environ 15,000, fournissent beaucoup de travailleurs aux plantations des îles Samoa et de l'archipel Bismarck.

Entre Bouka et Bougainville s'étend un détroit semé d'îles et de récifs, où les bâtiments ne trouvent, par endroits, que des passes très dangereuses. L'existence de ce détroit a été longtemps contestée, et jusqu'à cette dernière expédition, beaucoup de cartes représentaient Bouka et Bougainville comme une île unique. La carte française, faite en août 1823, d'après la route de la corvette *la Coquille*, a donné la première idée à peu près exacte de la réalité.

L'île Bougainville, la plus grande de l'archipel Salomon, est parcourue dans toute sa longueur, du sud au nord, par une haute chaîne, qui culmine au mont Balbi, on le croit au moins, bien que la hauteur de ce mont, portée à 3,000 mètres sur la carte anglaise, doive être d'après Zöller, réduite à 1,830 mètres. Le voyageur allemand n'a pas vu non plus de traces des deux cônes volcaniques, encore actifs, signalés par ses prédécesseurs anglais.

Ce qu'on trouve de plus curieux dans ces îles, c'est leur population, très sauvage, très arriérée, presque libre de toute influence européenne. Elle est encore en plein âge de pierre ; les armes à feu lui sont une rareté ; le costume se réduit à rien pour les hommes, même chez la plupart des femmes.

Ces indigènes, de race mélanésienne, de teint plus foncé que ceux de la Nouvelle-Guinée, ont des mœurs, des institutions qui rappellent les Polynésiens. Le pouvoir des chefs est grand chez eux, et il règne des distinctions assez tranchées entre les classes

Certains traits physiques et moraux unissent d'ailleurs en un même tout les Salomoniens de Bouka et ceux de Bougainville ; c'est là un contraste frappant avec la Nouvelle-Guinée, où il n'existe que des molécules de tribus, où chaque village forme un tout indépendant, parlant sa langue propre. Ici, une même langue semble régner dans toute l'île de Bouka et dans une grande partie de Bougainville.

« L'esprit belliqueux des Salomoniens, dit M. Zöller, se traduit par des armes bien meilleures et plus efficaces qu'on n'en voit dans le Kaiser Wilhelmsland ; un arc pesant, de 10 pieds de long. des lances, parfois des massues. Tout à fait anciennes, et ne se rencontrant, je crois, que dans les îles Salomon, sont les brassières faites artistement de lianes, qui protègent le bras contre les flèches, et qui probablement servent aussi à parer les coups de massue. Plusieurs branches d'industrie sont développées ; ainsi, on fabrique à Bouka des canots à rames, à Bougainville et dans les petites îles du détroit de Bougainville, des bateaux de haute mer, si solides et parfaits qu'une compagnie européenne de construction de bateaux n'aurait à rougir. L'art s'applique aussi à la sculpture sur bois, au tressage des nattes, à la confection des pots, fabriqués sans l'aide de tours. A Bougainville, où paraît régner un goût prononcé pour les jouets, j'ai vu lancer des cerfs-volants, faits avec des fibres et des feuilles. Le cannibalisme, qui se fait toujours voir çà et là, paraît devenir plus rare, si l'on en croit les indigènes. Et, chose remarquable, tandis qu'on trouve affirmé dans la plupart des ouvrages ethnographiques que les Salomoniens jettent leurs morts à l'eau, ou les anéantissent par le feu, j'ai vu plusieurs fois à Bougainville de véritables cimetières, décorés même parfois d'une espèce de pierres tumulaires primitives. Cela ne peut venir de l'influence du christianisme, car il n'y a encore eu que quelques marchands européens — encore ont-ils été la plupart

massacrés, — mais jamais de missionnaires, qui aient séjourné à Bouka ou à Bougainville.

(*Tour du Monde*).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE

Le commerce de la France en 1890. — Les documents publiés par l'administration des douanes pour l'année qui vient de s'écouler, peuvent se résumer ainsi :

Notre commerce extérieur, qui avait atteint, dans son ensemble, en 1889, la somme totale de 8,020,725,000 francs, est parvenu, en 1890, à 8,143,376,000 fr. Nos exportations d'objets fabriqués figurent, à elles seules, dans ce dernier total, pour 1,915,458.000 francs, tandis que les importations correspondantes n'ont pas dépassé 603.005,000 francs.

Nos exportations de matières nécessaires à l'industrie ont dû se réduire pour faire face au développement de nos ventes d'objets fabriqués. On a vu, en effet, que nos approvisionnements en matières premières n'ont été grossis, l'année dernière, que de 28,910.000 fr. par des produits venus de l'étranger. Il en est résulté que nous avons restreint nos ventes de matières premières : elles présentent une diminution de 65,630,000 fr.

A l'importation, nos achats d'objets d'alimentation ont progressé, l'année dernière, de 48,666,000 francs ; nos entrées en matières nécessaires à l'industrie ont gagné 28,910,000 francs : les objets fabriqués se sont accrus de 35,954.000 francs. La seule réduction que l'on constate concerne les « autres marchandises », qui ont fléchi de 7,050,000 francs.

A l'exportation, nos ventes d'objets d'alimentation se sont élevées de 11.159.000 f.; nos sorties d'objets fabriqués présentent une augmentation de 67,830,000 francs : sur les « autres marchandises ». nous avons obtenu, en outre, une plus-value de 2,805,000 francs. Ces plus-values réunies atteignent un total de 81,794,000 francs.

Le fait capital qui se dégage de ces chiffres, c'est le développement qu'ont pris, l'année dernière, nos échanges extérieurs. Ils se sont accrus de 122,651,000 francs. Il semble permis de voir dans cette extension l'une des conséquences de notre Exposition universelle : on sait comme elle a consolidé notre situation dans le monde. Il convient de noter aussi que l'année 1890 a été marquée par une véritable reprise commerciale.

EUROPE.

Droits de séjour imposés aux étrangers en Russie. — Les étrangers qui pénètrent en Russie et y séjournent après avoir accompli les forma-

lités nécessaires ont à acquitter diverses taxes dont il est utile de faire connaître le montant.

Aux termes des règlements en vigueur, tout étranger voulant pénétrer en Russie est tenu de se munir d'un passeport national revêtu d'un visa d'un agent diplomatique ou consulaire de Russie. Ce passeport doit être renouvelé tous les ans. Dès son arrivée dans le pays, l'étranger doit se pourvoir d'un permis de séjour valable pour trois mois et renouvelable, par conséquent, quatre fois par an.

Indépendamment du permis de séjour, l'étranger est tenu, après six mois de résidence, de demander un passeport russe valable pour un an et renouvelable autant qu'il prolonge son séjour en Russie. Le moindre retard, même d'un jour, de l'un ou de l'autre de ces documents entraîne le payement d'une amende calculée sur la base de 4 fr. 50 par mois. A défaut de payement de l'amende, le délinquant est passible d'un emprisonnement dont la durée varie suivant le montant de l'amende.

Ces prescriptions sont strictement appliquées, les délinquants n'étant pas admis à exciper de leur bonne foi ou de leur ignorance des règlements.

Pour quitter la Russie, l'étranger doit obtenir le visa de la police locale dans les grandes villes ou du gouverneur de la province dans les autres localités. Ce visa est demandé par requête sur papier timbré (2 fr. 50), et n'est délivré qu'après production d'un certificat du propriétaire ou du régisseur de la maison qu'il habite, légalisé par le commissaire de police et constatant qu'il n'existe aucun empêchement à son départ. L'accomplissement de ces formalités est de rigueur pour chaque voyage. Tout Français pénétrant en Russie est donc soumis aux taxes suivantes :

Passeport national	fr. 12,00
Visa russe	2,00
Permis de séjour, renouvelable tous les trois mois (mais en Pologne seulement).	4,00
Passeport russe	2,00
Certificat du propriétaire ou régisseur de la maison	1,00
Visa de départ	2,50
Total	23,50

Ces taxes sont indépendantes des impôts applicables aux nationaux comme aux étrangers, tels que les guildes ou patentes de commerce qui se divisent en trois classes et dont le montant varie suivant la localité.

AFRIQUE.

Le phosphate de chaux en Tunisie. — M. Paul Crepy, Président de la Société de Géographie de Lille, reçoit au mois de février une lettre du Docteur Carton, membre correspondant de notre Société. Cette lettre, datée de Teboursouk, annonce l'envoi d'un très intéressant travail du Docteur à propos d'une excursion de deux jours en Tunisie. Ce récit paraîtra dans un prochain bulletin. En attendant, nous détachons de la lettre au Président le passage suivant :

« On a trouvé dans le nord de la régence d'importants gisements de phosphate de chaux. J'ai dîné dernièrement avec un géologue en mission ici, M. le Mesle ; il m'a affirmé que le précieux engrais existait au Kef, à Teboursouk et à Béjà.

» D'après les renseignements que m'a fournis un colon, il y aurait aussi des gisements de plomb et de colamine (1), sans parler d'un plâtre d'une finesse et d'une pureté remarquables.

» Mais le phosphate de chaux prime encore tout le reste.

» Je remarque depuis quelques semaines que tout le pays est en effervescence. A Souk-el-Arba, nombre de personnes prennent la diligence du Kef pour aller visiter les gisements de phosphate ; à Teboursouk, on voit presque journellement des étrangers qui viennent étudier le pays.

» Il y aurait déjà de fortes sommes engagées dans ces affaires.

» Teboursouk est appelé à devenir un centre d'une certaine importance. Son sol est très fertile, son industrie se développe. Une fabrique d'huile s'y est installée il y a quelque temps; une société vient de s'organiser pour en construire une autre ».

Madagascar. – Le journal *Le Matin* a envoyé un de ses reporters auprès de M. Catat, l'explorateur de Madagascar. Voici quelques extraits de cet entretien:

On a beaucoup écrit sur Madagascar, quelquefois bien: mais le plus souvent on a rédigé, dans sa chambre et sans l'avoir quittée, des récits appuyés sur des documents peu contrôlés et, par suite, on a émis et dilué des idées généralement fausses. La plupart des écrivains en chambre dont nous parlons ont représenté l'île d'où arrivent MM. Catat et Maistre comme un paradis terrestre. Ils n'étaient pas exactement ou suffisamment renseignés. L'aspect d'ensemble de Madagascar est loin d'être enchanteur, et celui qui, en y posant le pied, s'imaginerait qu'il pénètre dans un Eden s'exposerait à de cruelles désillusions. Il y a dans ce territoire, cela n'est pas contestable, des contrées absolument fertiles, et on les trouve principalement dans le sud-est et le nord-ouest. D'une manière générale la côte offre des témoignages d'une réelle et puissante fécondité.

Mais, à côté de ces régions, combien de déserts, de districts arides et rocailleux, de terres stériles ne rencontre-t-on pas? S'il est vrai que les grands plateaux de l'Imerina et du pays Betsileo produisent en abondance, c'est que les bras ne manquent pas et répondent à la nécessité impérieuse du labeur exigé par les terrains cultivés. En revanche, partout où l'homme ne peine pas, l'aspect est toujours désolé.

M. Catat n'en conclut pas le moins du monde que Madagascar ne présente au point de vue du sol, aucune ressource. Il est éloigné de penser ainsi, il estime même qu'il y a beaucoup à faire ; mais il veut réagir contre les relations de voyage qui donnent à cette île le caractère d'une terre promise.

Madagascar étant un pays neuf, M. Catat ne s'étend pas sur le côté industriel. Il se borne à se demander si les exploitations de bois, de mines d'or et de cuivre entreprises il y a fort peu de temps, donneront des résultats satisfaisants. Il se garde de prédire l'avenir.

Pour le commerce, ses constatations sont d'une extrême netteté. Ce sont les Américains qui trafiquent le plus à Madagascar. Leur marché comporte presque exclusivement des toiles. Le commerce français est faible pour deux raisons importantes : la première, c'est que la colonie européenne est tout à fait petite ; la seconde, c'est que les indigènes n'ont pas encore de besoins.

Aux yeux de M. Catat, l'avenir du pays réside dans l'agriculture et l'élevage du bétail. Déjà on a essayé des plantations de café qui promettent beaucoup et l'on a

---

(1) Oxyde de cuivre.

constaté qu'en dehors des cultures locales, toutes nos cultures d'Europe réussissent à merveille sur les hauts plateaux.

La population de l'île est essentiellement hétérogène. Elle est constituée par une foule de petites peuplades étrangères les unes aux autres et où l'on trouve un singulier mélange des races asiatiques et africaines.

Les Hovas seuls sont bien constitués. C'est en nous assimilant cette peuplade, en nous appuyant sur elle seule que l'influence française grandira, sans efforts, et d'une manière continue. Les Hovas ne nous sont pas hostiles; ils prendront aisément nos coutumes et nos habitudes. Il s'agit de profiter de leurs aptitudes, de tirer parti de leur âpreté au gain, de leur amour du travail qui les rapproche curieusement, sous ce rapport, des Chinois. Comme tous les Asiatiques, ils n'ont encore pris que nos défauts, tout en conservant ceux qui leur sont propres. Mais, en somme, ils offrent de réelles ressources, très sérieuses et dont il faut tenir le plus grand compte.

Ce n'est pas le cas des autres tribus, qui ont gardé leur native et incorrigible sauvagerie, qui n'ont que des instincts de pillage et de vol, et avec lesquels il est impossible de nouer des relations quelconques.

M. Catat juge sévèrement et en particulier les Sakalaves. Il s'élève de toutes ses forces contre une alliance avec cette peuplade, alliance qui, d'après lui, serait un contre-sens ethnographique pour toute personne qui aurait étudié et voyagé, même légèrement, à Madagascar.

M. Catat pense que Madagascar est un pays d'avenir, de grand avenir même, à la condition qu'on y continue cette politique sage et prudente dont nous ne nous sommes pas séparés jusqu'à présent. Il est convaincu que notre succès final est attaché à ce procédé. Certainement nous avons déjà fait beaucoup de chemin ; notre influence est réelle, bien établie, et nos progrès considérables. Mais il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas à Madagascar en terre française et que le temps est un grand niveleur d'obstacles. Les puissances d'Europe ont reconnu notre protectorat et nous ont ainsi placés dans une situation excellente. Il convient de ne pas la compromettre en précipitant les choses.

Évidemment, de cette île déjà préparée, pourrait naître une colonie. Quels sacrifices cette transformation exigerait-elle ? Toute la question est là.

La conquête de Madagascar, à supposer qu'une idée semblable germe dans les esprits, serait très difficile et demanderait en argent et en hommes des contingents énormes. Il ne paraît pas nécessaire à M. Catat que des millions et des milliers de soldats soient employés à conquérir une terre qui nous appartient déjà. Il prêche la paix et déclare qu'une sage administration nous conservera, sans dommage pour le budget de la métropole, une île aux trois quarts gagnée à notre cause, et y établira notre souveraineté d'une façon indiscutable.

Le commerce à Grand-Bassam et à Assinie. — A Grand-Bassam et à Assinie, lisons-nous dans les *Colonies françaises* de M. Louis Henrique, le commerce est entre les mains d'une maison française de La Rochelle, qui fait à elle seule les deux tiers des affaires du territoire. Le reste appartient à une maison de Londres, et une grande maison de Bordeaux essaie d'y créer une factorerie.

La maison de la Rochelle possède une petite flotte de bâtiments à voile et à vapeur qui sillonnent les lagunes, pour y chercher les produits d'exportation et y apporter les marchandises européennes. Elle a à lutter principalement contre les Jacks Jacks, qui exportent à eux seuls environ 5 à 6,000 tonnes d'huile de palme : elle exporte de son côté environ 1,000 tonnes, auxquelles il faut joindre 400 tonnes d'amandes de

palmes. Plus de la moitié de ces produits va dans les savonneries et les stéarineries de Marseille.

L'or est représenté par une exportation annuelle d'environ 1,500 onces (de 32 grammes) d'une valeur de 144.000 francs.

Le mouvement commercial concentré jusqu'ici à Grand-Bassam et à Assinie s'étend le long de la côte au Lahou et à Petit-Bassam, qui est destiné à être le futur port de la contrée.

Le commerce dans l'Afrique australe. — Les différents États qui occupent des territoires en Afrique Australe déploient une grande activité en vue d'améliorer les relations commerciales par l'établissement de routes et de chemins de fer dans ces régions si riches en mines d'or.

On sait que la République Sud-Africaine (Transwall), projette une voie ferrée de sa capitale Pretoria, à Lourenço-Marquez (Portugal) : cette ligne est en construction, de Lourenço-Marquez à la frontière transwallienne ; elle songe à relier Pretoria à Natal.

La République d'Orange est plus avancée que l'autre République Boër : le mois de décembre 1890 a vu déjà s'ouvrir une première ligne de Bloemfontein, capitale de la République, au fleuve Orange.

Les Anglais ne se laissent pas distancer ; outre les nombreuses voies ferrées dont ils ont sillonné la colonie du Cap et la colonie de Natal (3,210 kilomètres en 1888), ils construisent diverses autres lignes.

L'Angleterre vient récemment de prolonger la voie ferrée de Colesbourg à la frontière de la République d'Orange, de sorte que Bloemfontein est maintenant en relation ferrée avec le Cap et il n'est pas jusqu'aux territoires où tout récemment elle s'est étendue, qui n'entendent déjà le sifflet de la locomotive.

Le 3 décembre, en effet, a été ouverte une section de 200 kilomètres entre Kimberley et Vrybourg dans le Béchuanaland et on espère que celle de Vrybourg à Mafeking sera terminée au mois de mai 1891.

(*Revue française de l'Étranger et des Colonies*).

AMÉRIQUE.

La culture du coton dans la Louisiane. — Une étude très intéressante sur la Louisiane a paru dans l'un des derniers numéros de l'*Économiste français*. Nous en extrayons le passage relatif à la culture du coton :

« Le coton se sème en avril et lève au bout de huit jours. On le sarcle trois ou quatre fois pendant l'été pour le récolter à partir de fin septembre ; une grande chaleur et une humidité légère sont nécessaires à sa maturité. Sous ce rapport-là, le climat de la Louisiane est parfait.

» A la suite de la guerre de sécession, les plantations, manquant de bras, n'avaient plus de valeur ; même à un prix avili il n'y avait pas preneur. Les nègres sitôt libres s'étaient enfuis ; pourtant, aussi réduits que soient leurs besoins, ils ont bien vite vu que pour vivre ils devaient travailler, et, peu à peu, ils sont retournés chez leurs anciens maîtres.

» Mais les conditions étaient changées ; au temps de l'esclavage, le noir était un rouage important dans une exploitation agricole, et ce rouage avait besoin d'être toujours en bon état. Le nègre libre n'est aujourd'hui, aux yeux du planteur, qu'un

salarié qu'il occupe, parce qu'il ne peut faire autrement, avec lequel il n'a de relations que pour le règlement de sa quinzaine et des ordres à lui donner.

» Une plantation de coton, située sur le bayou Teche et payée en 1858 50,000 dollars, a été rachetée dix ans après 25,000. La culture exige un noir par vingt hectares et deux mules d'un prix moyen de 300 dollars. Le travail est payé 8 dollars par mois, avec la jouissance d'une case de deux pièces et la nourriture composée d'un baril de 12 livres de farine de maïs, 3 livres et demie de lard et un litre de mélasse par semaine. Le nègre libre produit un tiers en moins que le nègre esclave.

» Les femmes de couleur sont employées à la récolte du duvet. Une négresse habile doit récolter 400 livres de coton par jour, qu'on lui paie 30 cents (1 fr. 50) les 100 livres. La grande majorité n'en ramasse que 300 livres, et la cueillette revient en prix moyen à 2 cents la livre. Le coton va au moulin à décortiquer, afin de séparer les brins de la plante de la graine ; on le met en balle et on l'expédie.

» Sur les onze États américains qui cultivent cette plante, la Louisiane occupe le cinquième rang, après le Texas, l'Alabama, la Georgie et l'Arkansas. La surface cultivée dépasse 500,000 hectares, ou le dixième de la même culture aux États-Unis. L'année dernière, il est entré au port de la Nouvelle-Orléans 1,838,047 balles, d'un prix de 88,777,670 dollars, ce qui donne à la balle une valeur de 30 cents.

L'élevage des moutons au Colorado (1). — L'élevage des animaux se réduisait, il y a quelque temps, à celui du bétail ; mais depuis ces derniers temps, l'attention des éleveurs s'est portée aussi sur l'élevage des moutons, porcs et chevaux.

On estime qu'il y a 13 millions de têtes de bétail entre le Texas et les possessions anglaises, dont 2 millions sont élevées au Colorado ; leur valeur approximative est de 35 à 40 millions de dollars.

Il y a actuellement 2 millions de moutons dans l'État; ils appartiennent à environ six cents propriétaires qui emploient 2,400 à 2,500 personnes.

La production de la laine de différentes qualités s'élevait, l'année dernière, à 10 millions de livres. Une grande partie de cet article est achetée à Denver, où l'on a établi dernièrement un grand entrepôt de laines, et il est fortement question aujourd'hui d'ériger un moulin à laine.

(*Recueil Consulaire Belge*).

Généralités.

Les Sioux. — Un journal de Paris, *le Matin*, a eu l'idée d'interviewer un Français établi en Amérique depuis de longues années et de lui demander son opinion sur les Sioux. Voici les principaux passages de cette conversation :

Les hommes n'ont qu'une occupation : la chasse. Ils sont généralement très beaux ;

---

(1) Le Colorado est un grand fleuve qui draine la partie méridionale du grand plateau compris entre les deux bras des Montagnes-Rocheuses, aux États-Unis. Il va se jeter dans le golfe de Californie.

comme ils ne font rien, leurs mains sont fines et délicates. Ce sont les femmes qui travaillent, et, dès le plus jeune âge, elles sont entièrement déformées.

Leurs tentes, appelées tippees, sont faites de cinq ou six perches très droites, hautes de douze ou quinze pieds, et qu'une courroie réunit par en haut. Ils couchent sur des branches sèches et sous d'épaisses couvertures.

Ils reconnaissent l'autorité du medecine-man, une sorte de prêtre qui les marie. Les femmes sont fidèles, et si elles ne le sont pas, on leur coupe le nez. Mais, en dehors de ces femmes légitimes, il y en a, là comme partout, d'autres qui sont banales et forment la propriété de toute la tribu.

Ils ne sont pas aussi voleurs qu'on pourrait le croire ; ils ont seulement un amour immodéré de la viande du veau qui n'a pas encore tété. Aussi faut-il garder soigneusement les vaches pleines, car ils ne se font aucun scrupule de les prendre, de les tuer et de manger le veau, tout cru, arraché aux entrailles de la mère. J'ai vu cela, et ce n'est pas un beau spectacle.

Ils sont moins malheureux qu'on ne pense. Les traités qui leur ont été accordés par les États-Unis leur laissent une vie très facile et très large. Ils occupent des terrains magnifiques, d'une vaste étendue, et qui feraient la fortune de millions d'Européens. Ainsi une tribu de 2,500 têtes possède une réserve comme la dixième partie de la France. Le sol est d'une fertilité merveilleuse. Mais cela leur est bien égal. Pas un d'eux n'a jamais essayé de fouiller la terre pour en tirer sa vie. Aussi a-t-il fallu, pour les empêcher de mourir de faim, organiser en leur faveur une sorte d'assistance publique. Les États-Unis ont installé, au centre de chaque tribu, des agences qu'ils approvisionnent et où les Indiens viennent tous les quinze jours chercher la viande, la farine, le sel, les épices amplement nécessaires à la subsistance de la tribu pendant la quinzaine.

Mais que font-ils ? avec leur légendaire insouciance, ils mangent à bouche que veux-tu toutes ces provisions, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées. Cela dure environ trois jours. Ils digèrent pendant les deux jours suivants, et après, ils crèvent de faim. Ils se décident alors à aller à la chasse, mais ils ont détruit presque tout le gibier. Leur misère vient pour la plus grande partie de leur gloutonnerie. Je ne parle pas de leur paresse, s'ils voulaient seulement faire un peu d'élevage, ils seraient riches.

Les tribus sont toujours presque à l'état de guerre entre elles; et toujours pour la même cause : le vol des chevaux. Chaque tribu a une marque symbolique qu'elle applique à ces animaux domestiques. De là des disputes sans nombre et des coups. Leur guerre actuelle avec les États-Unis provient de leur crédulité. Étant les gens les plus superstitieux du monde, il suffit d'un medecine-man qui leur garantisse la victoire pour qu'ils se soulèvent, sans douter un instant de la victoire. Ils n'ont même pas la prudence de cacher leurs projets ; car peu de jours avant la révolte ils se rendent dans toutes les villes voisines pour vendre tout ce qu'ils possèdent en échange de cartouches.

Ils n'ont d'ailleurs jamais eu la moindre chance de succès. Leur race est condamnée à disparaître, non pas sous les balles des États-Unis, mais parce qu'ils ont emprunté à notre civilisation seulement les mœurs qui tuent : l'alcoolisme et les maladies qui suivent la débauche.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL-ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

CORRESPONDANCE

LA SITUATION AU DAHOMEY (1)

D'après une Lettre de notre Correspondant particulier.

Il est triste de voir qu'au XIXe siècle, l'administration française des colonies s'attarde encore aux procédés employés dans le courant du XVIIe. On ne songe qu'au repos du présent sans songer au lendemain. Ce qu'on veut avant tout, c'est endormir l'opinion. Qu'on en juge par ces extraits d'une lettre qu'un bon Français tout désespéré nous écrit du Dahomey à la date de février 1891 :

« Au moment où toutes les puissances de l'Europe se ruent à l'assaut du continent Africain pour s'en partager les morceaux, n'est-il pas triste de nous voir demeurer impassibles devant cet élan, en nous contentant des tas de sable que l'Angleterre veut bien nous laisser.

A lire les comptes rendus publiés deux fois par mois par le Sous-Secrétaire d'État des Colonies, on pourrait croire que le Bénin est dans une situation florissante. Le *Journal Officiel* annonce pour 1890 une plus-value de recettes de 197,000 francs, et on ne manquera pas de s'extasier en France sur d'aussi beaux résultats.

Mais si on cherche ce qui se cache sous ces brillantes apparences, on trouve au contraire que la colonie est en train de se ruiner, ou pour mieux dire, que nous sommes en train de la ruiner au profit des Anglais.

(1) L'épreuve du Bulletin était déjà faite quand nous avons reçu l'importante communication qui suit. Nous n'avons pas voulu en remettre au mois suivant la publication. C'est ce qui explique sa place insolite. *N. D. L. R.*

Les plus-values de recettes constatées à l'exercice 1890 résultent des droits de douane perçus dans la Colonie depuis un arrêté du Résident en date du 7 avril 1890. Ces droits ne pouvaient donc être compris dans les prévisions budgétaires de 1890. Un sursis avait été apporté à l'exécution de cet arrêté par le commandant Fournier, faisant fonctions de gouverneur des établissements français dans le golfe de Bénin. Le commandant pensait, avec raison, que le moment était on ne peut plus mal choisi pour imposer des droits sur le commerce. Malgré cela, l'arrêté du Résident reçut son application au mois de mai, et *il se trouve maintenant que les droits payés par les maisons de commerce à la Colonie sont dix fois plus forts que ceux exigés jadis par le roi de Dahomey.*

Conséquences : le Résident a pu annoncer en France une plus-value de 197,000 francs, c'est magnifique ! mais en revanche, il n'a pas dit que 3 factoreries ont liquidé ou sont en liquidation depuis le 1er janvier 1891 ! Cet exemple sera bientôt suivi par la plupart des maisons de commerce qui iront s'établir à 8 kilomètres de Porto-Novo, où elles ne paieront rien du tout, tout en continuant à recevoir par eau les produits du pays en évitant Porto-Novo.

En effet, à quelques kilomètres au nord de la ville se trouve la lagune d'*Adjara* qui, suivant d'abord la direction N O.-S E., s'infléchit ensuite vers le Sud pour se déverser dans la lagune de Porto-Novo à une distance d'environ 8 kilomètres. Elle forme la limite des territoires Français et Anglais. Les produits du pays, portés par pirogues, suivront cette voie naturelle. Pour les produits d'Europe, ils passeront par Lagos où la barre est beaucoup moins dangereuse qu'à Kotonou.

La situation de la Colonie, qu'on représente comme brillante, est en réalité très critique. *Nous travaillons pour les Anglais !*

Nous ne cherchons même pas à profiter de l'expérience du passé. Une des grosses difficultés de la dernière expédition a été l'absence de routes. On ne trouve dans le Bénin que des sentiers frayés par le passage des piétons ; une colonne ainsi forcée de marcher à la file indienne s'engage dans un véritable défilé de broussailles où un ennemi embusqué peut lui faire un mal énorme. C'est ainsi que le 20 avril 1890, au combat d'Atioupa, le prince Beni Patoutou, notre allié, a été tué par un ennemi invisible et que l'avant-garde du colonel Terrillon a été fort éprouvée. Par l'intermédiaire de Toffa, roi de Porto-Novo, il serait facile de contraindre les chefs indigènes à entre-

tenir des chemins d'une largeur convenable et à faire disparaître les fourrés qui les bordent. Les Anglais n'ont pas agi autrement chez les *Achantis ;* nous, nous demeurons dans l'inertie la plus coupable !

Pour donner de la sécurité aux habitants du pays , il serait bon de créer des postes à l'intérieur et de ne se point borner aux points de la côte qui sont Kotonou et Porto-Novo. En cas de reprise des hostilités, rien n'empêcherait actuellement les Dahoméens de venir ravager la campagne et de couper les palmiers, la grande richesse du pays, jusque sous les murs de Porto-Novo, comme ils l'ont fait en 1889 et 1890.

Si un chef de village se soumet au roi de Dahomey, il est sûr d'être soutenu par lui ; s'il se soumet à la France, il est non moins sûr d'être abandonné par elle.

Aussi, les peuplades restent plutôt favorables au roi de Dahomey quand elles ne prennent pas parti franchement pour lui.

Il faudrait aller montrer nos armes à ces populations, qui, ne les ayant jamais vues, méconnaissent notre puissance.

Deux ou trois postes , chacun d'une trentaine de tirailleurs , sous le commandement d'un officier, seraient suffisants pour cela. A une vingtaine de kilomètres d'ici, la localité de Fauvié qui, pendant l'expédition, a déjà été signalée comme un point stratégique important, paraît toute désignée pour recevoir un de ces postes. »

Et notre correspondant finit par cette réflexion mélancolique :

« Après tout le bruit qu'on a fait l'an dernier autour de la question de Dahomey, on paraît, en France, avoir oublié jusqu'à l'existence de la colonie de Bénin dont on tue le commerce, dont on néglige les moyens de défense contre un ennemi sans cesse menaçant. »

SÉANCE SOLENNELLE DU 25 JANVIER 1891

Juste à un an d'intervalle, notre Société tenait pour la seconde fois ses grandes assises au théâtre. A *une heure*, la vaste salle était remplie par ce beau public, toujours nombreux quand il s'agit de témoigner de la sympathie à la *Société de Géographie de Lille.*

Le bureau, au grand complet, était massé sur la scène. Derrière lui, les lauréats du concours, formant comme la réserve de l'avenir.

A la table d'honneur se trouvait M. Paul Crepy, président de la Société, assisté de MM. Henri Bossut et François Masurel, présidents des sections de Roubaix et Tourcoing. le colonel Penel, sous-chef d'état-major du 1er corps d'armée, Mgr Dehaisnes, M. Quarré-Reybourbon, secrétaire-général-adjoint, M. Van Hende, bibliothécaire.

Le Président a ouvert la séance en ces termes :

Mesdames et Messieurs,

Le 7 juin dernier, notre Société célébrait, dans un banquet amical, le 10e anniversaire de sa fondation.

Si parfois, hélas ! des anniversaires sont pénibles, le nôtre ne nous rappelait que des jours heureux : pendant ces dix années, notre Société s'était vigoureusement constituée, elle avait rendu des services appréciés et s'était acquis de légitimes sympathies.

Pourtant nos débuts furent modestes. Lorsque, en 1880, cédant à l'impulsion de M. Foncin, ce grand promoteur des idées géographiques, nous fondions la Société de Géographie de Lille, avec MM. Suérus, Verly, Guillot, sous la Présidence d'honneur du Général Faidherbe, elle n'avait encore réuni que 75 adhérents.

Mais l'élan était donné : à Lille, quand une Société se forme sur des bases sérieuses, quand surtout elle se renferme strictement dans son cadre, et se place au-dessus de certaines questions irritantes ou étrangères au but spécial qu'elle poursuit, son succès est assuré. Pouvait-il en être autrement pour la nôtre, qui se proposait de faire connaître et aimer la Géographie ?

Aussi, dès le 19 octobre 1884, avait-elle le bonheur de fêter l'inscription de son millième membre ; aujourd'hui, elle en compte presque 1700, et tient noblement sa place parmi les autres Sociétés de Géographie.

Si nous avons parcouru cette période de dix années sans jamais nous laisser arrêter dans notre marche en avant, si nous avons obtenu une récompense à l'Exposition de 1889, nous le devons surtout au concours bienveillant que chacun nous a si largement prêté.

Ma tâche de Président devient donc agréable, puisqu'elle me permet, à l'occasion de ce dixième anniversaire, de remercier publiquement tous les amis de notre Société :

— la Compagnie du Chemin de fer du Nord qui facilite si gracieusement nos Excursions ;

— la Société Industrielle qui nous a si cordialement accueillis quand nous étions encore au berceau et qui, nous voulons l'espérer, nous ouvrira également, sans trop exiger de notre Trésorier, les portes de son nouvel hôtel ;

— l'Armée, si brillamment représentée parmi nous par le Dr Carton, les Capitaines Monteil, Brosselard-Faidherbe, Binger, le Commandant Dubail et tant d'autres ;

— les Missionnaires, ces véritables pionniers de la civilisation, qui nous ont fait connaître le Centre de l'Asie et de l'Afrique ;

— les savants Professeurs à qui nous ne faisons jamais appel en vain ;

— tous ces grands Conférenciers, ces hardis Explorateurs venus jusqu'à nous pour nous charmer par leur parole éloquente et nous dévoiler leurs découvertes les plus récentes.

Remercions surtout, mes chers Collègues, nos Secrétaires-généraux, dont le dévouement et l'intelligence ont si grandement contribué au développement et à la prospérité de notre chère Société !

Dans un centre actif comme le nôtre, où le Commerce et l'Industrie sont si étendus, l'étude de la Géographie devait plus qu'ailleurs porter ses fruits : le Français, resté trop longtemps casanier, commence à voyager. Les grands négociants de Lille, de Roubaix et de Tourcoing envoient maintenant leurs fils en Russie, aux États-Unis, dans la République Argentine et jusqu'en Australie, pour y acheter les blés, les maïs, les graines oléagineuses, ainsi que la laine et le lin qui permettent à nos minoteries, à nos distilleries, à nos huileries, comme à nos filatures et à nos tissages, de continuer leur travail quand le sol français, pourtant si fécond, manque de matières premières pour les alimenter.

Tout dernièrement, n'avons-nous pas vu plusieurs de nos Collègues Roubaisiens et Tourquennois — même des dames — répondre avec

empressement à la gracieuse invitation du général Annenkoff, et pénétrer avec lui en Asie jusqu'à Samarkande la mystérieuse ?

Notre Société venait de franchir sans encombre sa première étape décennale : nous vivions heureux dans l'Hôtel du Maisniel : on parlait bien de le transformer, mais nous pensions que la pioche des démolisseurs resterait longtemps encore suspendue, sans s'abattre, sur ce toit qui abrita Louis XVIII la veille de son départ pour Gand. Trompeuse sécurité ! Voici que tout à coup, un avis formel et définitif, cette fois, nous fut adressé par la Ville de Lille. Poliment, mais fermement, nous fûmes priés de quitter au plus vite ce vénérable hôtel.

Grand fut notre émoi ; où donc tenir nos Comités, nos Séances, où transporter notre bibliothèque, nos archives, notre mobilier ? Nous étions dans la plus cruelle anxiété.

Heureusement la Société des Sciences, notre Sœur aînée, nous offrit aimablement son salon, pour nos réunions, tandis que M. le Maire voulait bien mettre à notre disposition, pour nos Conférences, la rotonde du Conservatoire de Musique, et pour notre mobilier, la Halle aux sucres, sous la *haute* surveillance de Lydéric et Phinaert.

Vous l'avouerai-je, nous n'avons pas osé profiter de cette dernière autorisation, dans la crainte que ces deux *grands* hommes se souvenant de leurs anciens démêlés, ne reprissent leur lutte en se donnant pour armes notre mobilier....... qui trouve chez l'un de nous un abri plus sûr.

Nous sommes des géographes errants, mais nous avons confiance dans notre étoile ; l'avenir appartient aux Sociétés qui suivent la loi du progrès.

Multiplions donc nos Conférences, voyageons de plus en plus, suivons de près les faits géographiques qui chaque jour surgissent, continuons à encourager la jeunesse qui aime la géographie, améliorons, si possible, notre Bulletin ; mais surtout apprenons à connaître ce que nous ignorons le plus : nos Colonies et leurs immenses richesses ; et puisse dans dix ans, mon successeur à ce fauteuil, constater vos nouveaux progrès !

En attendant, au « vorwaerts » des Allemands, au « forward » des Anglais, répondons par notre « en avant », pour la France par la Géographie !

Cette charmante allocution est vigoureusement applaudie et les applaudissements redoublent quand le Président donne lecture d'une dépêche de M. Guillot, professeur d'Histoire au Lycée Charlemagne, ancien secrétaire-général de la Société. Cette

dépêche nous annonce que M. Guillot est de cœur avec nous et qu'il reste pour la Société de Géographie de Lille un ami de la première heure et toujours dévoué.

La parole est ensuite donnée à M. Lourdelet, Membre de la Chambre de Commerce de Paris, vice-président de la Société de Géographie commerciale de Paris.

La présence de M. Lourdelet à cette cérémonie n'a certes pas été sans attirer beaucoup de personnes à notre séance solennelle. M. Lourdelet n'est pas un inconnu à Lille. Déjà il y avait laissé le meilleur souvenir à la suite d'un récit de voyage fait avec beaucoup d'humour à la salle de l'hôtel du Maisniel. Ce récit avait montré que M. Lourdelet savait voir et observer en voyageant : on était convaincu qu'en allant au théâtre, écouter sa conférence sur *L'Amérique et les Américains, les ambitions de l'oncle Sam*, on ne perdrait pas son temps ; on ne s'était pas trompé.

M. Lourdelet s'est en quelque sorte surpassé lui-même. Il avait apporté avec lui un volumineux dossier, des notes, des chiffres : au premier coup d'œil, il comprit que cet appareil rébarbatif était fait pour effrayer un public où dominaient les dames; sans hésiter et séance tenante, il improvisa une nouvelle conférence avec un talent et un brio dont on gardera longtemps le souvenir.

Malheureusement, une pareille conférence échappe à l'analyse. Ces mots brillants, ces aperçus ingénieux, ces allusions fines ne peuvent être reproduits dans un pâle compte-rendu d'où disparaît forcément la couleur, l'occasion saisie au vol de placer une réflexion ou un trait qui porte. Il y a cependant une chose qui reste, c'est l'enseignement.

Or, cet enseignement n'est pas consolant. Il est temps d'en finir avec cette légende sentimentale d'une Amérique sœur de la France. Les États-Unis sont essentiellement de langue anglaise, et il y a bel âge qu'ils ont oublié le service rendu par la France lors de leur émancipation, si tant est qu'ils s'en soient jamais souvenus. Un fort élément allemand est venu brocher sur le tout. L'oncle Sam (c'est l'appellation familière des États-Unis) a bien voulu nous faire à peu près bonne figure tant qu'il a eu besoin de nous; maintenant, il entend faire ses affaires tout seul ; aussi, il a imaginé le bill Mac-Kinley qui prétend assujettir nos produits nationaux à une série de formalités tellement arbitraires et aléatoires qu'elles équivalent à une véritable prohibition. L'Américain est un Anglais doublé d'Allemand, il nous hait, il faut avoir le courage de se le dire tout haut puis agir en conséquence.

Ces déclarations émanant d'un commerçant ayant lui-même des maisons à New-York ont profondément frappé l'auditoire. Les applaudissements qui avaient maintes fois interrompu le conférencier éclatent nourris quand il regagne son fauteuil.

Le secrétaire-général, M. Merchier donne ensuite lecture du rapport sur les travaux de l'année.

« Dans une de ses spirituelles comédies, Labiche tourne en ridicule les Sociétés savantes de la province. Il nous présente Poitrinas, président de l'Académie d'Etampes, tombant en extase devant un lacrymatoire de la décadence qui n'est autre qu'un fragment de vieux pot à eau. Aujourd'hui, Labiche serait plus respectueux. Il reconnaîtrait de bonne grâce que les Sociétés de province rendent de réels services, surtout quand il s'agit de la *Société de Géographie de Lille*.

Ce n'est pas elle qu'on peut accuser d'immobilité. Il suffit de voir le public si nombreux qui se presse à ses conférences pour se convaincre qu'une pareille société sert à quelque chose.

Ces conférences forment en quelque sorte un cycle complet.

Partant de Lille, votre secrétaire-général vous a présenté le département du Nord sous tous ses aspects.

M. des Devises du Dézert, professeur au Lycée de Caen, vous parla ensuite de la France, mais en se plaçant au point de vue de ses ressources maritimes et en insistant sur nos ports militaires.

De la France, nous passons à l'Europe avec M. de Beugny d'Hagerue qui nous transporte à la baie de Naples. Comme le lui dit notre Président, il fit mentir le proverbe : Voir Naples et mourir, car nous avons vu Naples et nous voulons vivre... ne fût-ce que pour entendre encore M. de Beugny d'Hagerue : c'est aussi l'opinion de nos voisins de Roubaix qui l'ont entendu après nous. D'ailleurs, M. de Beugny d'Hagerue est infatigable : il nous avait déjà parlé de l'Espagne et du Portugal. Ce dernier pays nous intéresse fort, aussi Roubaix se fit une fête d'en entendre parler par M. Castonnet des Fosses, Président de section à la Société de Géographie commerciale de Paris. Tourcoing entendit le docteur Labonne à propos de l'Islande et des îles Feroë, puis voulut connaître la Russie et trouva pour cela le commandant Wilbois qui séjourna longtemps dans ce pays et qui l'aime.

De Russie, on passe aisément en Asie. Nous voilà donc dans la terre classique des pélerinages : les Lillois font le leur en Palestine avec le R. P. Viallet, missionnaire à Emmaüs, tandis que les Roubaisiens suivent l'abbé Pillet à Jérusalem ; mais comme ils sont éclectiques, ils suivent aussi à la Mecque, M Guillot, notre ancien secrétaire-général. Avec le secrétaire-général en exercice, Tourcoing fait de l'archéologie en écoutant une conférence sur l'Assyrie et la Chaldée : Lille en fait aussi en écoutant M. Fougères, qui raconte son voyage en Asie mineure ! on a fort applaudi cette archéologie très modernisée par le charme de parole du jeune maître de conférence à la Faculté des Lettres. Pendant ce temps, Roubaix courait en Corée, aux confins de l'Asie orientale avec M. Varat.

Passons maintenant en Afrique. Nous rencontrons d'abord le Père Le Menant des Chesnais ; c'est un savant, un patriote et aussi un poète comme il l'a prouvé l'autre jour à Tourcoing en refaisant sa conférence sur l'Égypte sous un jour tout nouveau, plus pénétrant peut-être encore qu'à Lille, vrai régal de lettré. Les Roubaisiens, gens pratiques, ont fort apprécié la conférence de M. Paul Vibert sur les ressources économiques et en particulier sur la viticulture en Algérie. Grâce à M. Salone, professeur au lycée d'Orléans et membre correspondant de notre Société, nous savons maintenant tout l'historique de la question de Madagascar. Tourcoing et Lille ont entendu de la bouche même de l'explorateur le beau voyage du capitaine Trivier au travers de l'Afrique. Il n'y vit point de ténèbres, mais un pays auquel il apprit à aimer et à respecter la France, ce qu'avait fait avant lui un autre voyageur en Afrique, doublement Français puisqu'il est Alsacien, le capitaine Binger, auquel vous avez fait une ovation il y a juste un an, en cette même place. Connaissant si bien l'Afrique, nous avons voulu savoir sa situation politique, nous avons fait appel à notre ami Guillot, et vous avez encore présent à la mémoire le souvenir de la savante conférence qu'il nous fit et qu'il nous écrit en ce moment pour le bulletin.

On nous accuserait d'être rétrogrades si nous ne sortions de notre vieux monde.

En route donc pour l'Amérique. Nous commençons par le Canada, terre française de langue et de cœur. Les orateurs sont M. Salone et Mgr. Labelle, curé de Saint-Jérôme, directeur du ministère de l'agriculture au Canada. Vous rappelez-vous avec quelle faveur fut entendue la parole pleine de bonhomie malicieuse du prélat canadien. M. Salone le rappelait l'autre jour à Tourcoing. Il ne se doutait pas qu'au même moment Mgr. Labelle était emporté par un mal subit et inexorable. Mgr. Labelle était un ami de la France, il ne parlait qu'avec éloges de la bonne ville de Lille dont l'accueil l'avait touché. Permettez-moi donc d'adresser ici un souvenir ému à sa mémoire.

C'est encore l'Amérique, cette île d'Haïti dont M. Jules Auguste, un nègre s'il vous plaît, est venu parler aux Roubaisiens. Hâtons-nous d'ajouter que ce nègre était parisien jusqu'au bout des ongles, bien qu'ayant vu le jour à Haïti.

Les terres polaires ont été elles-mêmes l'objet d'une conférence à Lille. Le commandant Dubail, major au 43e de ligne a montré en cette occasion ce que peut donner le savoir joint à la précision militaire. On connaît en haut lieu tout le mérite du major Dubail. Au moment même où je vous parle, le chemin de fer l'emporte vers Épinal où lui est donné un poste de confiance dans l'état-major. Nous le regrettons comme géographes ; nous nous en réjouissons comme patriotes : Épinal, c'est la place des meilleurs... vous me dispenserez de dire pourquoi.

Les sujets généraux n'ont pas été négligés. M. Wahl, professeur d'histoire au lycée Condorcet, est venu nous parler du rôle de l'alliance française dans le monde. Après l'avoir entendu, on regrette que cette belle Société compte si peu d'adhérents dans le département du Nord. A Roubaix et à Lille, M. Paul Vibert a pris prétexte du canal des deux mers pour nous entretenir des grandes questions économiques du jour. Votre secrétaire général a répété à Tourcoing ce qu'il vous avait dit l'année dernière à propos de la colonisation française. Fort de l'autorité que lui donne son passage comme professeur à notre grande école militaire de Saint-Cyr, le commandant Dubail nous a entretenus de ses idées sur la manière d'enseigner la géographie

Nous avons même fait une excursion dans le domaine de la fantaisie. M. Dubron, avocat à la Cour d'appel de Douai, a entrepris de nous faire faire le tour du monde, non plus en 80 jours, comme Jules Verne, mais bien en 80 minutes, et à la suite de Pierre Loti. Il a réussi dans son entreprise à Lille et à Tourcoing.

Mais je viens de prononcer le mot d'excursion ! Dès le mois d'avril, celles qu'organise notre Société avaient repris leur cours. Il est vrai qu'on ne dépassait pas Emmerin, et cependant la journée fut si agréable qu'on ne ménagea point les remerciements aux organisateurs, MM. Fernaux et Cantineau et surtout à M. Mongy, Directeur des Travaux municipaux, qui avait bien voulu accompagner les Excursionnistes pour leur expliquer, avec la compétence que chacun lui connaît, le fonctionnement du service des eaux. Je n'ose qualifier d'excursion la visite que nous avons faite aux ateliers de Fives-Lille, mais je ne veux pas laisser passer cette occasion de remercier publiquement M. Mathelin et les ingénieurs qu'il nous a donnés pour aimables cicerones.

La classique promenade au mont Cassel a été remplacée cette année par une visite au mont des Cats et au mont Noir. Ici encore MM. Fernaux et Cantineau avaient tout organisé. Nous retrouvons M. Fernaux qui se joint à M. Crépin pour organiser une visite à la forêt de Mormal où M. Henri Bécourt, Inspecteur des forêts, Membre correspondant de la Société, s'offre gracieusement comme guide. Ce furent encore MM. Crépin et Fernaux qui dirigèrent l'excursion de Trélon et de Chimay jusqu'au lac de la Folie. M. Vaillant organise une excursion à Bel-Œil et à Bon-Secours ; M Fernaux dirige les Lillois sur Clairmarais et ils sont surpris d'y trouver le confort de la ville au milieu du désert, grâce à la prévoyance et à la courtoisie du Dr Reumaux. Si nos lauréats du prix Danel ont passé à Dunkerque une journée si agréable et si utilement remplie, ils le doivent à M. Jacquin, inspecteur de l'exploitation du chemin de fer du Nord. Il a bien voulu se souvenir que malgré son départ pour Paris, il est resté membre de notre Comité d'études et il a conduit lui-même cette excursion ; nous ne saurions trop le remercier de ce dévouement que ne diminue point l'absence.

L'ambition grandit avec le succès. M. Godin conduit les Lillois à Chantilly où ils peuvent visiter l'antique manoir des Condé après une charmante promenade en forêt. Compiègne, Pierrefonds, Coucy sont visités par nos touristes qui trouvent un

guide plein de bonne humeur et d'entrain en M. Henri Beaufort. Presque tous s'étaient déjà rencontrés à l'excursion d'Anvers qui ne comptait pas moins de 39 membres, heureux de se retrouver sous la direction de M. Vaillant et de l'infatigable M. Fernaux. MM. Delahodde et Beaufort ont conduit avec succès l'excursion à Wissant et au cap Gris-Nez.

Mais voici qu'on se risque hors de France. M. Van-Butsèle entraîne ses compagnons dans un voyage à travers l'Autriche, la Hongrie. la Bavière, la Prusse Rhénane, et chacun revient ravi, prêt à recommencer. MM. Cantineau et Herland se lancent vers la Suisse. C'est ici qu'on voit combien sont fragiles les calculs de la prudence humaine. Tout avait été mathématiquement préparé et combiné, tout avait été prévu et calculé, hormis qu'un cheval briserait le brancard d'une voiture au départ. Dans une route de montagne, un éclat de bois pique le cheval qui se cabre, fait un écart ; la voiture roule dans le précipice. Ce fut un moment poignant. Heureusement qu'un chalet se trouva planté sur le flanc de la montagne juste à propos pour arrêter les voyageurs à mi-chemin de l'éternité, ainsi que le dit depuis M. Cantineau. Comme il appartient aux chefs, les deux organisateurs étaient dans la voiture menacée. Il n'y eut, grâce à Dieu, que des blessés. Félicitons-nous, Messieurs, que ceci soit déjà de l'histoire ancienne, et que nous n'ayons pas à déplorer la perte de collègues aussi aimés qu'estimés.

Permettez-moi maintenant de vous parler de notre bulletin : j'en pense un peu de bien et je proclame avec orgueil que j'en ai entendu faire grand éloge. Amour propre d'auteur, direz-vous. Non pas, car c'est pour fort peu de chose que je participe à la rédaction de ce bulletin.

Ces nouvelles, que vous appréciez fort, elles sont, pour la plupart, recueillies avec une patience de bénédictin, par M. Quarré-Reybourbon ; notre collègue de Tourcoing. M. Joseph Petit-Leduc, m'envoie chaque semaine, des statistiques, des extraits de rapports de consuls ou de journaux spéciaux ; il est le véritable rédacteur des nouvelles de géographie commerciale.

Les organisateurs écrivent eux-mêmes le compte-rendu de leurs excursions, ou bien ils ont recours à la plume alerte de M. Houbron qui a même quelque commerce avec les muses.

M. Renouard ne perd pas de vue la Société dont il fut secrétaire-général ; il nous a adressé une étude sur l'île de Chypre et une autre sur la distribution de la houille à la surface du globe. M. Tilmant m'a remis un intéressant travail sur une nouvelle mappemonde : M. Quarré-Reybourbon nous a donné sa biographie de Gilbert de Lannoy, M. Adrien Leblond sa description de Montréal, M. Mine sa statistique sur le commerce de Dunkerque avec la République Argentine.

Il nous vient des articles même de l'étranger. M. Dabbadie nous donne une curieuse description d'un combat de boxe en Angleterre, M. Mancel d'un duel d'étudiants allemands. M. Foucart, de Valenciennes, nous communique les notes prises au cours de son voyage à Madagascar, M. Bonvallet écrit pour nous une étude sur les rivières du Sud datée de Cachéo en Guinée portugaise. Le Dahomey lui-même envoie son contingent à la Société de Géographie de Lille, mais notre correspondant désire garder l'incognito et je respecterai son vœu.

Ma part, vous le voyez, se réduit à fort peu de chose. C'est moi, il est vrai, qui ai décidé le jeune E. F. à me communiquer ses notes prises au jour le jour que j'ai intitulées: Journal d'un soldat d'infanterie de marine au Sénégal et au Soudan : elles sont vraies et vécues. Mais je n'ai écrit pour le bulletin qu'une étude sur la région de l'Ardenne et encore, en l'empruntant à M. Gosselet.

C'est à M. Gosselet que nous sommes surtout redevables. L'autre jour, la Société industrielle avait obtenu sa parole, si aimée à Lille. Nous avons obtenu mieux, car

nous avons eu son œuvre même. Vous avez tous lu ces belles études sur les mers et les océans qui sont la gloire de notre bulletin.

Aussi, ce bulletin est estimé. Des professeurs m'ont écrit qu'ils y prenaient des notes pour leur cours. Il est cité avec éloge dans des ouvrages d'un haut mérite ; par exemple, dans cette biographie du général Faidherbe que nous donnerons tout à l'heure en prix à nos lauréats, et qui nous appartient bien un peu puisqu'elle est l'œuvre de notre vice-président, M. Brunel.

Cet ensemble de travaux s'adresse surtout aux sociétaires; mais nous voulons aussi préparer les jeunes générations aux choses de la géographie, c'est pour cela que nous avons organisé notre concours.

Ce concours nous donne une double satisfaction.

D'abord celle de constater chaque année les progrès de cette vaillante phalange de musiciens qui vient de Pont-à-Marcq exprès pour rehausser l'éclat de notre distribution des prix.

Ensuite celle de voir s'accroître par une progression continue le nombre des jeunes amateurs de géographie.

Toutefois, le concours de cette année présente certaines inégalités. L'ensemble est bon, je dirai même très bon; mais si certaines sections sont remarquablement fortes, d'autres laissent à désirer.

L'enseignement secondaire pourrait donner mieux.

Nous regrettons aussi que, dans l'enseignement primaire, les jeunes Lilloises se tiennent trop à l'écart. Elles font la partie belle à leurs rivales de Roubaix et de Tourcoing dont les compositions sont d'ailleurs excellentes et témoignent d'un grand travail pour vaincre un adversaire absent.

Nous avons beaucoup fait, nous ferons plus encore.

Dans quelques jours, nous allons ouvrir un cours de topographie pratique sous la direction du lieutenant Mamet. Nous remercions l'autorité militaire de nous avoir permis de recourir ainsi au talent de ce jeune officier.

Tout ce que nous faisons, c'est pour notre propre satisfaction, sans arrière pensée de récompense. Nous sommes cependant agréablement surpris quand une distinction flatteuse vient s'adresser à l'un des nôtres, comme tout récemment encore, à M. Leburque, nommé officier d'Académie en qualité de secrétaire-général de la Société de Géographie de Roubaix. Nous considérons comme un précieux encouragement une subvention partie de haut ; telle que celle de 300 fr. accordée par le Conseil général.

C'est qu'en effet, il nous faut de l'argent et beaucoup d'argent. Nous avons eu 23,442 francs de recettes en 1890, mais nous avons dépensé 20,790 francs. Cela fait un excédent de 2.652 fr.; malheureusement, il n'est qu'apparent, car nous devons encore 5,300 fr. à notre imprimeur. En réalité, nous sommes en déficit de 2,648 fr. Que deviendrions-nous si notre imprimeur n'était pas si accomodant et si nous n'avions un fonds de réserve de 8.000 fr..... auquel le règlement nous défend d'ailleurs de toucher.

Faites donc appel à vos amis, vous qui m'écoutez. Invitez-les à venir grossir notre phalange. Au surplus, la géographie n'est-elle pas la science universelle. ouverte à tous, ce qu'était la philosophie pour les anciens ? Ne peut-elle pas écrire sur le fronton de son temple ce vers du poète latin :

Nil humani a me alienum puto

que je traduirai en forçant un peu le sens :

« Rien de ce qui concerne l'homme ne m'est étranger. »

Aussitôt après la lecture du rapport, le Président se lève et se tournant vers ses deux assesseurs : « Messieurs, dit-il, voici de longues années qu'on vous voit, avec un dévouement inaltérable et désintéressé, donner, sans compter votre temps et vos efforts, pour développer à Roubaix et à Tourcoing le goût de la géographie. En agissant ainsi, vous ne songez qu'à l'intérêt du pays et à l'instruction de vos concitoyens. Notre comité a pensé qu'il n'était point déplacé de vous donner ici un témoignage public de notre gratitude, il m'a fait l'honneur de me désigner pour vous offrir ici ces médailles qui vous rappelleront combien tous deux vous êtes aimés et estimés par tous vos collègues. »

Cet incident, tenu secret jusqu'au dernier moment, a été fort bien accueilli par toute la salle; et les sociétaires, par leurs vigoureux applaudissements, ont montré à MM. H. Bossut et Fr. Masurel qu'ils étaient en pleine communion d'idées avec M. Paul Crepy, leur président.

M. Quarré-Reybourbon proclame ensuite la liste des lauréats (Cette liste a été publiée dans le numéro de septembre 1890).

A trois heures et demie, la séance était terminée.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

LE PARTAGE DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE EN 1890

Conférence faite à la Société de Géographie de Lille

Par M. E. GUILLOT,
Professeur agrégé d'Histoire au Lycée Charlemagne,
Secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris,
Membre d'Honneur et ancien Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Lille,
Officier d'Académie.

Suite et fin (1).

V. — La Convention du 5 août 1890.

La Convention se compose de deux déclarations échangées entre le Gouvernement anglais et celui de la République française et signées

(1) Voir page 105, tome XV, 1891. — Carte du Partage de l'Afrique.

l'une par M. Waddington, notre ambassadeur à Londres, l'autre par lord Salisbury, le premier ministre du Royaume-Uni :

La Convention. — Le Gouvernement français consent à modifier l'arrangement du 10 mars 1862 et à reconnaître le protectorat britannique sur les îles de Zanzibar et de Pemba dès qu'il lui aura été notifié. Par contre, le Gouvernement anglais reconnaît le protectorat français sur l'île de Madagascar avec ses conséquences, notamment en ce qui touche les exéquaturs des consuls et agents britanniques, lesquels devront être demandés par l'intermédiaire du résident général de France à Tananarive.

L'Angleterre reconnaît comme limite du Hinterland de l'Algérie et de la Tunisie une ligne allant de Saÿ sur le Niger à Barroua sur le lac Tchad, mais tracée de façon à comprendre dans la zone d'action de la Compagnie du Niger tout ce qui appartient au royaume de Sokoto.

Deux commissaires britanniques et deux commissaires français devront déterminer le tracé de la ligne de Saÿ à Barroua ainsi que les zones respectives d'influence des deux pays dans la boucle du Niger.

Telles sont les conditions officielles de la Convention : l'Angleterre s'installe à Zanzibar ; la France semble fortifiée dans sa situation à Madagascar ; enfin, tout le Sahara central nous est abandonné et l'Angleterre conserve, par une reconnaissance officielle, les deux rives du Niger, à partir de Saÿ, et toute la contrée populeuse qui s'étend au nord et au sud de la Bénoué jusqu'à Yola et au lac Tchad.

Il importe d'examiner ces conditions de plus près, de rechercher l'opinion de ceux qui, par leurs travaux antérieurs, par leur grande connaissance de l'Afrique, peuvent juger la question avec une autorité incontestable, et de dégager des faits eux-mêmes, pour chaque nation, les avantages ou les inconvénients de la Convention qu'elles ont adoptée.

Opinion de Stanley. — Quelques jours après la publication officielle du traité que nous avons résumé plus haut, le correspondant parisien de l'*Indépendance belge* est allé demander à Stanley son opinion sur l'arrangement qui venait d'être conclu entre la France et l'Angleterre. S'il faut en croire l'explorateur américain, devenu cependant le représentant des intérêts anglais en Afrique, les avantages qu'obtient la France sont incalculables ; en échange de droits peu sérieux sur Zanzibar, elle obtient une sphère d'influence dont l'acquisition constitue

une victoire décisive de la France, tant au point de vue politique qu'au point de vue commercial. Le chemin de fer transsaharien, dont il évalue les frais de construction à deux cents millions, supprimera la barrière de sable qui sépare actuellement l'Algérie du bassin du Niger. Stanley prédit que quand les explorateurs français auront atteint le Niger moyen et le lac Tchad, les sultans et les chefs arriveront en foule faire leur soumission, on pourra alors recruter facilement sur leur territoire, soit une armée coloniale destinée à rendre de grands services en Afrique et peut-être en Europe, soit une légion de commerçants déjà instruits et capables d'imprimer une grande impulsion au commerce de ces pays. Stanley ajoute que, si lord Salisbury l'avait consulté avant la signature de l'arrangement, il lui aurait répondu que l'Angleterre perdait beaucoup au change, et que la France faisait une excellente affaire politique et commerciale.

Opinion du capitaine Binger. — Les adversaires de la convention du 5 août pourraient peut-être accuser Stanley, dont le peu de sympathie pour la France est assez connu, d'avoir exalté ironiquement les avantages supposés ou réels que le traité nous accorde. Le même reproche ne saurait du moins être fait au capitaine Binger. Alsacien et ardent patriote, il a été interrogé à son tour par le même correspondant de *l'Indépendance Belge* et n'a pas hésité à lui faire connaître son opinion sincère sur la convention anglo-française. Le capitaine Binger en pense le plus grand bien : il estime que notre sphère d'influence en Afrique obtient définitivement une consécration officielle ; l'Algérie se trouvant reliée d'une part au Sénégal, de l'autre au Soudan et à la côte de Guinée, on pourra plus tard se rendre d'Alger à Grand-Bassam sans quitter un seul instant le territoire français. Mais pour tirer parti de ces territoires il faut construire des voies de pénétration. La voie ferrée initiale devra être le Transsaharien partant d'Algérie et rejoignant par deux tronçons d'une part le lac Tchad, de l'autre le Niger vers Bouroum. Dans la vallée du Sénégal, le chemin de fer construit et exploité de Kayes à Bafoulabé, devra être sans retard continué jusqu'à Bamakou, complétant ainsi la ligne de pénétration dont Dakkar et St-Louis sont les points de départ. Enfin une troisième ligne devrait partir de Grand-Bassam, traverser, en suivant la rivière Comoë, la vaste forêt, source d'inépuisables richesses commerciales, qui s'étend presque de la côte jusqu'à Kong et dans laquelle on peut marcher deux mois sans apercevoir le soleil, puis atteindre Kong et rejoindre le Niger vers Djenné. Le capitaine Binger

affirme que tous ces chemins de fer pourraient être construits sans qu'il en coûtât rien à l'État, par des Compagnies coloniales concessionnaires, tant sont fertiles et capables d'une exploitation rémunératrice les régions traversées. Du reste, l'intérêt qu'il y a à établir ces voies de pénétration tant au sud de l'Algérie qu'au Sénégal et au Soudan, peut être envisagé sous un triple aspect : il y a d'abord un intérêt humanitaire, car, en favorisant l'écoulement des produits indigènes, on supprimera les guerres incessantes que se font les diverses tribus et par suite l'esclavage, ce fléau de toute l'Afrique. La France y trouvera également un intérêt politique : sa domination sera assurée dans les contrées diverses où elle s'est établie; et un intérêt économique, car elle absorbera à son profit une multitude de produits d'une richesse et d'une variété extrêmes qui ne peuvent aujourd'hui s'exporter faute de débouchés. Ainsi le traité complète heureusement nos possessions africaines en leur donnant l'unité et la cohésion qui leur manquaient : mais il importe, pour profiter des avantages qui nous sont accordés, de construire rapidement des voies de pénétration capables d'assurer à la France le monopole du commerce des régions qui lui ont été concédées.

Voilà donc deux éminents explorateurs, Stanley et Binger, l'un soucieux des intérêts de l'Angleterre, l'autre préoccupé de l'avenir de la France en Afrique, qui constatent les avantages stipulés en notre faveur par la convention, l'un pour les regretter, l'autre pour indiquer les meilleurs moyens d'en tirer un profit immédiat.

Opinion de lord Salisbury. — En déposant sur le bureau de la Chambre des Lords le texte officiel de la convention anglo-française, lord Salisbury expliqua, dans un long et important discours, les motifs qui l'avaient poussé à signer un arrangement qu'il estime sauvegarder pleinement les intérêts de l'Angleterre : ici le ton change et l'appréciation formulée par le premier ministre britannique nous semble bien plus conforme à la réalité des choses que celle des précédents explorateurs.

Après avoir démontré la nécessité de modifier la situation ambiguë où se trouvait l'Angleterre à Zanzibar et la France à Madagascar, lord Salisbury ajoute, et c'est un aveu à retenir : « les deux actes réglant » la situation nouvelle n'auront pas beaucoup d'effet dans la pratique. » Notre influence à Zanzibar restera la même que si le traité de 1862 » n'avait pas été modifié, et en fait la position de la France à Madagascar serait restée la même si le traité de 1886 n'avait pas été

» reconnu par nous. Mais les déclarations mutuelles que nous venons » d'échanger auront pour résultat de placer les deux États dans une » situation plus régulière. Tous deux ont non-seulement sauvegardé » les droits et privilèges de leurs ressortissants dans les deux îles, » mais ils ont aussi donné des garanties plus explicites aux mission- » naires et aux missions en ce qui concerne la liberté de leurs pra- » tiques religieuses et de l'enseignement (1). »

Si l'on joint à ces paroles, que nous avons cru devoir rapporter textuellement, la déclaration de Sir James Fergusson à la Chambre des Communes affirmant hautement que par la convention du 5 août « l'Angleterre a obtenu une sécurité absolue pour l'exercice du culte » protestant à Madagascar ». il est facile de comprendre qu'en paraissant reconnaître définitivement le protectorat de la France sur la grande île Africaine, l'Angleterre ne renonce pas à nous y susciter toutes les difficultés que dans son âpreté jalouse elle est capable de provoquer. Chacun sait combien depuis un siècle l'influence française a dû lutter à Madagascar, contre les prétentions envahissantes et les conseils pernicieux des ministres protestants anglais. La lutte est loin d'être close : des prétextes religieux peuvent à chaque instant la raviver. Il convient donc que la France, désormais maîtresse à Tananarive, et fortifiée par la reconnaissance du protectorat qu'ont accepté l'Angleterre d'abord, et bientôt après elle l'Allemagne, use de toute son énergie et de tous ses droits pour déjouer les complots ou les machinations odieuses que les protestants amis de l'Angleterre ne manqueront pas de former à Madagascar.

Lord Salisbury, dans le discours prononcé à la Chambre des Lords, a reconnu que le pays situé au sud des possessions africaines de la France sur la Méditerranée est, d'après la doctrine du Hinterland, ouvert à notre action, et que d'autre part la Compagnie anglaise du Niger, qui possède une charte royale, a établi dans des régions très peuplées et très fertiles un empire très florissant que les traités passés avec les souverains indigènes lui permettent d'étendre dans l'intérieur en s'avançant vers le nord. De là la nécessité de limiter la sphère d'influence des deux puissances, par le tracé de la ligne de Say à Barroua.

Mais, pour gagner l'approbation des lords, le premier ministre bri-

---

(1) Discours de lord Salisbury à la Chambre des Lords.

tannique ne nous épargne pas l'ironie et montre sans peine que les conditions acceptées par nous sont loin d'être aussi avantageuses que l'on pourrait le croire.

On nous cède le Sahara central parce que personne ne le réclame ; il le dit en propres termes : « Le pays au sud des possessions fran- » çaises sur la Méditerranée est ouvert à l'action de la France, et, » selon la doctrine moderne dn Hinterland, le gouvernement français » pouvait réclamer certains droits. Assurément, pour autant que je le » sache, aucune autre puissance n'a de prétentions dans ces pa- » rages » (1).

Quant à la région fertile elle reste entièrement à l'Angleterre en y comprenant tous les territoires qui peuvent « équitablement dépendre du royaume de Sokoto». On comprend dès lors qu'après un pareil succès le président de la Compagnie anglaise du Niger ait exprimé au premier ministre la satisfaction que causait à la Compagnie la conclusion de cet arrangement.

Mais, en reconnaissant le Hinterland de l'Algérie et de la Tunisie jusqu'au Niger et au lac Tchad, l'Angleterre pouvait paraître laisser à la France une trop grande étendue de territoire. Lord Salisbury s'est efforcé, à la fin de son discours, d'atténuer l'importance de cette concession par quelques paroles empreintes d'une injurieuse ironie : « En ce qui concerne le Hinterland algérien, on pourrait croire, en » regardant la carte et en mesurant les degrés, que la France a affirmé » ses droits sur une vaste étendue de territoire. Mais vous devez juger » non seulement d'après l'étendue du terrain, mais aussi d'après sa » valeur. Le terrain en question est ce qu'un agriculteur appellerait un » sol léger, très léger ; en fait c'est le désert du Sahara, et par » conséquent la valeur de ce qu'acquiert la France est proportionnel- » lement diminuée ».

Il est impossible, à notre avis, de prodiguer avec plus de modération apparente la critique et l'ironie. On reconnaît à ces paroles un ministre habile qui, sûr de son triomphe, parvient difficilement à dissimuler la satisfaction qu'il en éprouve, et ne peut même contenir son mépris pour la nation faible et indifférente qui lui a laissé obtenir sans peine de pareils avantages.

Opinion de M. Ribot. — Si le discours de lord Salisbury mérite d'être

---

(1) Discours de lord Salisbury à la Chambre des Lords.

médité comme un chef-d'œuvre d'habileté politique et d'ironie amère à l'égard de la France, s'il représente exactement, à notre avis, l'opinion que doit avoir tout Anglais vraiment patriote sur la convention anglo-française, nous devons ajouter que notre ministre des affaires étrangères. M. Ribot, a lui aussi donné la note exacte de ce que l'on doit espérer et regretter, en répondant aux interpellations que l'abandon par la France des riches contrées du Soudan ne pouvait manquer de provoquer.

Dans la séance du 5 novembre à la Chambre, un député de la droite attaqua vivement la convention conclue trois mois auparavant, qui ne laissait à la France que le Sahara, c'est-à-dire du sable, tandis que tous les pays riches et peuplés se trouvent au Sud de la ligne ingénieusement tracée par les Anglais ; il ajouta que la France, en se hâtant un peu moins de clore les négociations, aurait pu, sans aucun doute, obtenir des conditions meilleures.

M. Ribot entreprit, sinon de justifier, du moins d'expliquer les motifs qui avaient forcé la France à accepter la convention du 5 août, et dans son discours parfois éloquent, mais que domine un sentiment de tristesse bien naturelle, il a formulé de grandes et patriotiques vérités, que nos représentants n'ont pu manquer de comprendre, et qui devraient subsister comme une salutaire leçon pour l'avenir.

Notre Ministre des Affaires étrangères a rappelé que les efforts tentés par la France pour s'associer au mouvement général de colonisation ont été, trop souvent et à tort, troublés, paralysés même, par les préoccupations parfois excessives de la politique intérieure. Il a montré quelle était la politique coloniale de l'Angleterre, de quel esprit de suite elle se compose, de quelle persévérance, de quelle entente entre tous les hommes politiques, à quelque parti qu'ils appartiennent, et comment le ministère qui arrive au pouvoir n'a d'autre préoccupation que de recueillir le patrimoine que lui lègue le ministère précédent et d'autre ambition que de le transmettre un peu agrandi à celui qui lui succèdera le lendemain. Il a opposé à l'unité, à la continuité de cette politique anglaise, le décousu de la politique de la France, les fluctuations qu'elle a subies, le mélange d'enthousiasme et de découragement qui a été souvent la cause de nos échecs. « En France, a-t-il dit très justement, nous » avons des élans ; nous avons la vue nette, saine, de ce qui est néces- » saire. Mais nous n'avons peut-être pas eu toujours, et particulière- » ment dans ces questions coloniales, cet esprit de suite et cette soli-

» dité dont je parlais tout à l'heure. » Paroles bien amères mais bien justes, que devraient méditer beaucoup de nos représentants qui, présents à la séance, avaient jadis ou proposé ou voté l'évacuation du Tonkin et refusé des crédits pour le chemin de fer du Sénégal !

M. Ribot ne s'est pas contenté d'affirmations vagues et générales : il a montré les fautes commises par la France sur le Bas-Niger depuis le moment où nous balançions l'influence anglaise dans ces parages jusqu'à l'abandon de nos droits, qui a inspiré à Sir E. Malet l'audace d'affirmer à la Conférence de Berlin que le Niger était un fleuve anglais.; il aurait pu citer encore les dépenses inutiles qu'ont provoquées le gaspillage et l'incurie lors de la construction de la ligne ferrée de Kayes à Bafoulabé. Dans la région du Niger, la France s'est avancée en même temps que l'Angleterre, mais elle a marché moins vite qu'elle à cause de ses propres fautes. Tandis que nous arrivions à Kabbara et Koriomé, les Anglais remontaient jusqu'à Saÿ. La convention a stipulé qu'ils ne dépasseraient pas ce point et nous avons gagné ainsi 800 kilomètres sur le cours du Niger : puis, nous avons obtenu le libre passage de Saÿ au lac Tchad, où, dit avec raison M. Ribot, aucun explorateur français n'avait jamais pénétré. Enfin, les traités conclus par les agents de la Compagnie anglaise nous empêchaient malheureusement de revendiquer la région florissante du Sokoto.

M. Ribot a donc constaté avec raison que si la France n'a pas obtenu de plus grands avantages, c'est que les fluctuations de sa politique coloniale l'ont toujours fait arriver trop tard dans les contrées dont elle connaissait la richesse et dont elle avait prévu l'importance ; c'est aussi que la France n'avait aucun droit valable à opposer aux droits et même aux prétentions excessives de l'Angleterre ; il a donc fallu agir pour le mieux et se contenter de concessions que nos faibles droits ne semblaient même pas devoir nous garantir.

Critique de la convention. — Nous sommes loin, on le voit, de l'éloge pompeux que Stanley a fait de la convention et de l'opinion favorable que M. le capitaine Binger a formulé sur elle. Essayons du moins, maintenant, après avoir résumé ces opinions si diverses, de démêler avec quelque netteté ce que nous pouvons attendre du traité du 5 août, ce qu'il nous donne et ce qu'il laisse à nos adversaires, je dirai presque à nos ennemis, les Anglais.

Il est incontestable, tout d'abord, que par la convention du 5 août, la France a obtenu un des principaux résultats qui était le but de ses

efforts. L'Algérie se trouve aujourd'hui réunie au Soudan à travers un désert, il est vrai, où notre domination est encore fictive, mais où elle s'établira peu à peu, les explorations qui s'accomplissent en ce moment complèteront, il faut l'espérer, ce résultat tant désiré, en rattachant le Congo au lac Tchad, sur les rives septentrionales duquel la France a pris pied, et au Niger où la France domine actuellement jusqu'à Saÿ.

C'est là, d'ailleurs, notre seul avantage, et nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'il est bien mince en le comparant aux avantages politiques et commerciaux incalculables que la Convention assure à l'Angleterre. Tout le Soudan riche, fertile, peuplé, lui reste ; elle demeure maîtresse des métropoles commerciales telles que Kano, Kouka, Wourno et Sokoto. Et que nous donne-t-elle en échange ? Non point des possessions qui lui appartiennent, et dont la cession pourrait être considérée comme une indemnité en échange de ce que nous abandonnions à tout jamais, mais un pays infertile sur lequel elle n'a aucun droit, et que, suivant le mot ironique de lord Salisbury, aucune autre puissance ne songe à réclamer. Elle nous a cédé ce qu'elle ne veut pas, pour s'emparer de ce qu'elle désirait, et nous l'avons laissée faire. La Convention est donc une brillante victoire pour l'Angleterre, une honteuse défaite pour nous : il est dès lors facile de deviner le sens des remerciements que le président de la Compagnie du Niger a adressés au premier ministre britannique, et le discours empreint d'une ironie malicieuse que ce dernier a prononcé à la Chambre des Lords.

Mais le résultat le plus désastreux des conditions que nous avons acceptées sans en mesurer suffisamment la portée, c'est que désormais le Transsaharien, cette grande œuvre qui il y a dix ans était nécessaire, et dont la construction eût à cette époque assuré à la France des avantages incalculables, devient inutile et même impossible : c'est ce que nous allons essayer de montrer.

Inutilité du Transsaharien. — Quel que soit parmi les tracés que nous avons indiqués plus haut le projet définitivement adopté, le Transsaharien pour aboutir au lac Tchad ou au Niger, aura une longueur de 2,500 à 2,700 kilomètres ; les dépenses de premier établissement doivent être évaluées au minimum à 300 millions, puis viendront les frais d'entretien et d'exploitation. M. Rolland estime qu'avec le système Decauville, la ligne de Biskra à Ouargla coûterait environ 45,000 francs le kilo-

mètre, pour lequel les frais d'entretien sont évalués par lui à 2,500 fr.

Au-delà de Ouargla, la construction d'un kilomètre de voie ferrée pourrait coûter environ 50,000 francs et les frais d'entretien seraient au moins égaux à ceux de la ligne précédente.

Or, quel sera le commerce capable, je ne dirai pas de produire quelque profit, mais simplement de subvenir à de telles dépenses? M. Rolland s'efforce de démontrer que la ligne de Biskra à Ouargla pourra produire, comme le fait actuellement celle de Batna à Biskra : on peut accepter ces affirmations auxquelles cependant il serait possible d'opposer plusieurs objections. Mais de Ouargla au Soudan il n'y a presque aucun trafic à espérer : Quelques sacs de dattes ne suffisent point à subvenir aux frais d'une voie ferrée. Le commerce des caravanes qui aboutit actuellement au Maroc et à Tripoli, sera, nous dit-on, confisqué, et il est évalué à 12 millions de tonnes. Mais l'on semble, en alléguant ces chiffres, oublier la raison qui a privé l'Algérie et la Tunisie de ce commerce. Le trafic se compose de sel, mais aussi d'esclaves, or nos chemins de fer se refuseront à les accepter et nos ports algériens ne pourront les recevoir. La valeur du commerce, déjà si faible, diminuera donc forcément. Quant à modifier le sol du désert et à créer des oasis là où il n'y a encore que le sable ou du calcaire, c'est une œuvre qui s'accomplira peut-être avec le temps, mais qui demande à coup sûr un ou plusieurs siècles.

Les partisans du Transsaharien eux-mêmes sont bien obligés de reconnaître que l'on ne peut actuellement faire aucune affirmation sur le commerce probable au-delà de Ouargla. « Quant au trafic à » escompter, autant nous avons été affirmatifs jusqu'à Ouargla, » autant nous pensons en toute sincérité qu'il est impossible de » formuler des chiffres, même approximatifs, au-delà. » (1). Ils déclarent donc que le Transsaharien fera ses frais un jour, mais qu'il est impossible de prévoir à quelle époque : on doit donc le construire moins comme œuvre commerciale et rémunératrice que comme instrument de puissance et de domination.

Nous ne sommes pas éloigné de partager cet avis. Mais alors qui voudra le construire ? Une Compagnie? Mais il n'y a aucune rémunération possible. L'État devra fournir une garantie énorme et payer en quelque sorte pour la Compagnie.

---

(1) Philebert et Rolland. — La France en Afrique et le Transsaharien.

L'État seul, en effet, peut songer à entreprendre la construction du Transsaharien : mais, outre que notre budget fort obéré rend cette entreprise difficile, on connaît assez les lenteurs de la machine administrative pour que cette solution ne nous apparaisse pas comme satisfaisante. D'ailleurs, nous ne savons que trop les retards et les inconséquences que pourraient amener un changement de législature, un revirement d'opinion dans les Chambres ou le pays, un découragement injustifié succédant à une confiance excessive. L'histoire de la construction de la ligne ferrée de Kayes à Bafoulabé est trop présente à la mémoire de tous, pour qu'on puisse espérer aujourd'hui l'exécution rapide et continue par l'État, d'une voie ferrée de 2,700 kilomètres, tracée à travers l'inconnu et sans aucun trafic rémunérateur.

Les partisans du Transsaharien nous allèguent aussi l'exemple des autres nations du globe : c'est même un de leurs arguments favoris que de nous citer comme exemples le chemin de fer du Pacifique et le Transcaspien : en France, disent-ils, l'initiative fait défaut : l'exécution des œuvres grandioses y est tout aussi possible qu'aux États-Unis et dans l'Empire russe. Nous ne saurions pour notre part nous ranger à cet avis. Que ce soit manque d'initiative, indifférence, ou prudence excessive, il est certain que tant de grands travaux accomplis en Amérique ne sauraient être exécutés avec la même facilité et la même rapidité en France. New-York possède un Métropolitain que Paris attend encore. Le caractère des deux peuples se prête à des efforts différents et que l'on ne saurait avoir la prétention d'égaliser.

Quant à l'exemple du Transcaspien, que M. l'ingénieur Rolland lui-même n'a point omis de citer, il ne saurait en aucune façon permettre de conclure à la possibilité et à la facilité de la construction du Transsaharien ; c'est ce qu'a fort bien démontré, dans un savant article et avec une autorité incontestable, M. de Vogué (1). Personne mieux que lui ne pouvait juger cette importante question. M. de Vogué connaît le Transcaspien : il l'a vu naître et grandir. Il nous dit avec raison que cette ligne, faite au début par surprise, a été continuée par un développement logique et est désormais assurée de subsister : elle a été à l'origine un expédient temporaire mis au service d'une opération stratégique. Mais d'abord le Transcaspien a 1,300 kilomètres ; le

---

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1890 Les Indes Noires, par M. le vicomte Melchior de Vogué.

Transsaharien en aura le double. Puis les Russes, en construisant la ligne de l'Asie centrale, savaient à l'avance qu'après avoir traversé les sables du désert, ils atteindraient leurs provinces, riches et pacifiées, de Syr et de l'Amou Déria : là pas de guerre à craindre : pas de concurrence étrangère à redouter. Les Russes ont rapproché leurs capitales de leurs récentes acquisitions asiatiques par la voie navigable du Volga, la mer Caspienne et la voie ferrée du Transcaspien . ils marchaient en même temps vers l'Inde, but de leurs efforts. Les résultats déjà obtenus par eux ou ceux qu'ils obtiendront plus tard, valent bien les sacrifices qu'ils n'ont pas hésité à faire.

Or, rien de pareil dans le Sahara : là nous devons nous avancer à travers les Touaregs, qui nous sont aujourd'hui hostiles, pour atteindre des régions d'une valeur commerciale sérieuse, mais qui ne nous appartiennent pas. C'est en pure perte que nous ferons des sacrifices pour atteindre soit le Soudan qui, devenu anglais, nous échappe, soit le Niger. dont les contrées soumises à notre influence sont loin d'avoir la valeur des pays acquis par l'Angleterre.

Joignons à cela que les constructeurs du Transcaspien n'avaient à redouter aucune fluctuation d'opinion et surtout aucune de ces attaques qui se produisent sans cesse dans les pays où règne le régime parlementaire. Le Transcaspien a été commencé par ordre de l'Empereur de Russie et continué également sous son inspiration et avec sa protection : il a été fait sans bruit, avec suite. sans défaillance. C'est l'œuvre militaire d'un gouvernement autocratique.

Mais admettons, pour un instant, que toutes les objections viennent à disparaître. Une Compagnie a entrepris la construction du Transsaharien, ou l'État s'en est chargé : les sables sont traversés ; les Touaregs domptés laissent passer la ligne de fer à travers leur territoire ; le lac Tchad et le Niger sont atteints : le Transsaharien est construit. Eh bien ! même dans ce cas, il reste une objection capitale, et celle-là insoluble : c'est que le commerce du Soudan, que l'on espère drainer au profit de la France, n'empruntera pas le Transsaharien.

Ses partisans ont en effet une prétention vraiment extraordinaire. Ils semblent considérer le Soudan comme une région entièrement murée vers le Sud, ne pouvant avoir de débouchés que par le Sahara et l'Algérie et n'attendant en quelque sorte que l'arrivée de la France pour exporter ses produits aussi riches que variés. Mais il ne faut pas oublier que depuis près de sept ans l'Angleterre domine en souveraine

sur la côte de Guinée, le Bas-Niger et la Bénoué, et que la convention du 5 août a reconnu non-seulement ses droits acquis, mais encore toutes ses prétentions souvent les moins justifiées. Or, pour aller des stations anglaises ou des métropoles commerciales récemment acquises par l'Angleterre à la côte, il y a à peine 1,000 kilomètres à franchir, et par des voies fluviales navigables. Par le Transsaharien, il faudrait parcourir au moins 2,500 kilomètres pour atteindre Alger, Arzeu ou Philippeville ! Chacun sait, en outre, combien les frais de transport par les voies fluviales sont inférieurs aux frais de transport par les voies terrestres et surtout par les chemins de fer. Est-il donc sensé et possible de soutenir un seul instant que les marchandises venant du Soudan et qui auront un écoulement assuré par la voie du Bas-Niger vers les établissements britanniques, iront décupler leurs frais de transport en franchissant par voie ferrée une distance plus que double pour être embarquées dans un de nos ports algériens ?

Cette objection capitale a vivement préoccupé les promoteurs du Transsaharien, et ils ont essayé sinon de la détruire, du moins d'en affaiblir la portée. M. Rolland affirme d'abord que les avis sont fort partagés sur le bon marché des routes fluviales par lesquelles les Anglais prétendent exploiter le Soudan. Il ajoute que l'on pourra, sur un parcours aussi long que celui de l'Algérie au Soudan, abaisser les tarifs de transports par voie ferrée d'une façon notable. Sans doute cela sera possible, mais alors le Transsaharien ne fera pas ses frais, et puis subsistera toujours la question de la distance à franchir qui ne sera que de 1,000 kilomètres par les voies fluviales et de 2,500 par la ligne ferrée.

M. Rolland a formulé un argument plus solide, du moins en apparence : les marchandises qui suivront la voie du Bas-Niger devront, dit-il, subir deux transbordements ; conduites d'abord par les voies de terre jusqu'au point d'embarquement, elles descendront ensuite le Niger, puis devront être, à la côte, transférées sur des navires qui les conduiront en Europe. En outre, l'Angleterre ne possède aucun port, aucun établissement bien aménagé sur la côte inhospitalière qui entoure les bouches du Niger. Il est facile de répondre que le transbordement à la côte pourra être évité si les mêmes navires qui auront descendu le fleuve transportent les marchandises en Europe ; d'ailleurs, par le transsaharien, les marchandises ne trouveraient même à ce point de vue, aucun avantage : il faudrait d'abord les conduire par voie de terre jusqu'au chemin de fer, où elles subiraient un premier transbor-

dement ; la ligne ferrée les amènerait à un point quelconque des côtes algériennes où elles devraient naturellement en subir un second. La voie du Bas-Niger nous paraît donc. même à ce point de vue, supérieure à la voie ferrée. Quant à l'absence actuelle de grands ports sur la côte de Guinée, c'est une préoccupation dont on ne saurait se prévaloir. L'Angleterre n'hésitera pas, lorsqu'elle le jugera nécessaire, à créer un ou plusieurs ports qui deviendront les débouchés du Soudan, et la station d'Akassa, entre les bouches du fleuve, acquiert déjà de jour en jour une importance plus grande. Depuis sept ans nous n'avons pu encore résoudre la question du port du Tonkin, et remplacer Haï-Phông par Hone-Gay : les Anglais agiront plus vite que nous, et sauront faire tous les sacrifices nécessaires pour assurer des débouchés aux riches pays dont ils ont su se réserver l'exploitation. La construction du Transsaharien qui était possible et qui aurait pu être fructueuse, il y a dix ou quinze ans, quand Soleillet et M. Duponchel l'ont préconisée, nous semble aujourd'hui plus que difficile, ses profits tout à fait incertains, et il nous semble subsister contre le projet cette objection capitale, insoluble à notre avis, que les marchandises n'iront pas vers le Nord franchir par voie ferrée 2.500 kilomètres en subissant des tarifs élevés, tandis qu'elles sont assurés d'un écoulement facile et peu dispendieux par les voies fluviales. La France s'est laissée devancer dans la conquête du Soudan, et elle devra malheureusement subir les funestes conséquences de ses hésitations et de ses lenteurs.

Conclusion.

Ce que doit faire la France. — Est-ce à dire qu'il ne nous reste plus qu'à déplorer amèrement notre défaite et à laisser le champ libre aux Anglais, nos heureux rivaux ? Nous ne le pensons pas. L'Afrique est assurément assez grande, et elle deviendra un jour assez riche pour que plusieurs nations puissent obtenir quelque profit de son exploitation. La France, sans se décourager, et en profitant des enseignements du passé, peut encore remplir une grande mission sur le continent noir.

Ce qu'il importe avant tout de faire, c'est de réunir par des acquisitions nouvelles et incontestées nos trois colonies de l'Algérie, du Sénégal et Soudan français et du Congo.

La convention du 5 août a assuré la jonction des deux premières à

travers le désert du Sahara ; les explorations qui s'accomplissent à l'heure actuelle tendent à la réalisation de ce grand projet. Si Crampel réussit, si, par les traités passés avec les chefs indigènes, il étend le Congo jusqu'aux rives méridionales ou orientales du lac Tchad, il méritera d'être placé parmi les plus grands explorateurs de notre temps, car il aura assuré le salut de la France africaine.

Nous devons aussi prolonger, et sans retard, la ligne ferrée de Biskra jusqu'à Ouargla ; comme l'a fort bien démontré M. Rolland, sa construction s'impose, lors même qu'on n'entreprendrait pas le Transsaharien, pour assurer la tranquillité de l'Algérie, pour faire de Ouargla un centre de commerce, et pour aborder le pays Touareg où nous devons essayer de pénétrer par des négociations habiles et patientes, afin de détruire la mauvaise impression produite par notre longue faiblesse, et d'empêcher les Musulmans d'établir entre l'Algérie et le Soudan une barrière infranchissable.

Le capitaine Binger a, lui aussi, fort bien montré ce que nous devions accomplir sans retard dans le Soudan français. La ligne de Kayes à Bafoulabé doit être prolongée le plus rapidement possible jusqu'à Bamakou, d'où nos canonnières sillonneront le fleuve jusqu'à Saÿ, limite actuelle de nos possessions : cette voie ferrée, d'une longueur d'environ 400 kilomètres et de construction facile, suffira pendant longtemps pour drainer le commerce, assez faible aujourd'hui, de ces régions jadis prospères, maintenant dépeuplées.

Il faut aussi multiplier en ce moment les missions pacifiques destinées à planter notre drapeau dans les territoires qui nous sont cédés, y faire valoir tous nos droits pour le présent et n'en abandonner aucun dans l'avenir.

Cette grande œuvre, il faut le reconnaître, est poursuivie actuellement avec une activité digne des plus grands éloges. Tandis que Crampel, Mizon, Monteil et Ménard s'avancent par des voies différentes vers le lac Tchad ou vers le Niger, MM. Tavernoz et Dybowski viennent d'être encore chargés par le Comité de l'Afrique française, de pénétrer dans nos possessions nouvelles.

Enfin, dans une récente et brillante campagne, le colonel Archinard a su débarrasser le Sénégal du perfide Ahmadou qui, depuis plus de trente ans, était ouvertement ou en secret notre ennemi le plus acharné. C'est ainsi que voyageurs et soldats accomplissent l'exploration des territoires soumis à notre influence en même temps qu'ils en assurent la pacification.

Faiblesse de la politique coloniale de la France. — Mais ce qu'il importe avant tout de faire si la France veut conserver parmi les puissances coloniales le rang que ses traditions, sa situation géographique et ses intérêts lui ont assigné, c'est de renoncer pour toujours à cette politique d'enthousiasme irréfléchi suivi de découragement subit ou d'hésitations coupables qui, en provoquant nos échecs, a assuré sur presque tous les points du globe le triomphe de l'Angleterre. Il est pénible de constater, en étudiant les événements de l'histoire, que presque toujours la France est arrivée la première ou a possédé les droits les plus anciens sur les pays qu'elle a perdus après les avoir colonisés.

Dans l'Inde, la France précéda l'Angleterre : sous Dupleix elle acquit environ le tiers de la péninsule. Il fallut que Louis XV abandonnât, par les honteux traités de Madras et de Paris, tout ce que le dévoûment et le patriotisme de nos représentants nous avait donné.

A une époque plus rapprochée de nous, n'avons-nous pas assisté aux discussions les plus regrettables au sujet de nos possessions d'Indo-Chine ? Dès 1873, on commettait la faute d'évacuer le Tonkin qui venait d'être conquis par Francis Garnier et Dupuis. Et quand il s'est agi de le reprendre, la Chambre n'a pas craint de multiplier les attaques les plus irréfléchies et les plus anti-patriotiques contre l'expédition qui était devenue nécessaire pour sauvegarder l'honneur et les intérêts de la France. Elle a, au moment où le traité de Tien-Tsin était signé, renversé le ministère Ferry qui venait de le conclure ; pendant trois ans elle osa discuter la question d'évacuation du Tonkin qui, en 1886, ne fut repoussée qu'à une voix de majorité : c'est ainsi que faillit être perdu le fruit de nos victoires, du sang de nos soldats et de nos sacrifices pécuniaires. Le revirement que l'on devait espérer ne s'est pas fait attendre et nous ne craignons pas d'affirmer qu'il se trouverait aujourd'hui dans le Parlement français à peine quelques détracteurs d'une colonie qui sous peu indemnisera la France des dépenses qu'elle a faites pour son acquisition.

Dans l'Afrique occidentale, la France est établie au Sénégal et en Algérie bien avant que l'Angleterre ne domine en maîtresse sur la côte de Guinée. Mais le Parlement, malgré l'intervention du général Faidherbe, semble prendre plaisir à retarder l'œuvre de pénétration ; il accorde, puis refuse, et enfin accorde de nouveau des crédits, pour la construction du chemin de fer de Kayes à Bafoulabé. Et pendant ces retards coupables, l'Angleterre s'avance par le bas Niger et soutient

énergiquement la Compagnie qui travaille pour elle dans le Soudan fertile et peuplé.

A Madagascar les droits de la France, remontant au XVIIe siècle, étaient incontestables. Chacun sait cependant combien il a fallu subir depuis cinquante ans de vexations de la part de l'Angleterre. et avec quelle peine nous sommes parvenus à établir sur la grande île une influence qui est heureusement aujourd'hui incontestée et incontestable.

De Cheikh-Saïd, que nous avons occupé un moment sur la côte d'Arabie, nous pourrions commander l'entrée dans la Mer rouge, dominer l'îlot de Perim et rendre moins menaçante la présence de l'Angleterre en Égypte. Le traité de Louis-Philippe avec Sahala-Sélassié nous donnait sur l'Ethiopie des droits supérieurs à tous les autres et que le roi Ménélik était disposé à reconnaître. Nous avons négligé de les faire valoir, et déjà l'Ethiopie est marquée sur toutes les cartes aux couleurs italiennes.

Est-il besoin de rappeler comment nous avons perdu par une coupable indifférence cette magnifique colonie du Canada, que nous avions si pleinement réussi à nous assimiler, et où l'élément français et la langue française ont persisté malgré la conquête et les efforts de l'Angleterre. Enfin, nous laissons tomber en désuétude les droits que nous pourrions revendiquer sur plusieurs archipels océaniens et, après avoir occupé un moment les Nouvelles-Hébrides, nous avons consenti à les évacuer, ce qui est le meilleur moyen de les laisser occuper définitivement par l'Angleterre.

Ainsi presque partout la France a les droits du premier occupant; mais l'enthousiasme qui avait amené la prise de possession se refroidit: alors survient l'Angleterre qui profite de nos hésitations et de nos fautes pour établir sa domination partout où nous n'avons pas su la maintenir.

Energie de la politique coloniale de l'Angleterre. — Cette politique toujours ferme, toujours identique, toujours suivie de l'Angleterre, vraiment nationale et supérieure aux rivalités de partis, nous est d'ailleurs bien connue.

M. Ribot l'a admirablement caractérisée dans le discours que nous avons analysé plus haut, et le capitaine Le Chatelier l'a indiquée avec non moins de netteté quand il a écrit: « La politique anglaise a pour » règle absolue de ne reculer devant aucune prétention. Pouvu que » les circonstances en fournissent le plus léger prétexte, les autorités

» britanniques n'hésitent pas à revendiquer les droits les moins soute-
» nables, sans d'ailleurs insister au cas où les objections contraires
» sont explicites et reposent sur un fondement sérieux. Le plus sou-
» vent elles ont beau jeu, étant donnée la forme que revêt la défense de
» nos propres intérêts. Elles en profitent ; simple procédé d'affaires et
» question de vues pratiques » (1). On ne saurait trop insister sur la justesse de cette appréciation : l'Angleterre, en effet, considère comme sien tout ce qui n'est pas encore occupé à la surface du globe : si quelque nation rivale ose faire mine d'en prendre possession, elle proteste comme si on la dépouillait d'un territoire déjà acquis ou colonisé par elle ; ses prétentions sont sans limites ; son audace est inouïe : il est triste d'ajouter qu'elle se montre surtout arrogante et tenace quand elle se trouve aux prises avec les faibles ; son conflit récent avec le Portugal l'a suffisamment démontré. Mais si elle rencontre une résistance sérieuse, si elle se heurte à des droits incontestables, elle ne tarde pas à reculer et à dissimuler sa mauvaise humeur. La fermeté seule peut arrêter ses empiétements : les débuts de la conquête de l'Algérie et de l'expédition de Tunisie en sont la preuve. On ne saurait trop répéter à ceux qui, dans leur patriotisme louable, ne voient de danger pour la France qu'au-delà du Rhin, que nous avons en Europe même des ennemis plus terribles au-delà de la Manche : ils sont d'autant plus dangereux que, sous des apparences de bienveillance, ils cachent un égoïsme poussé jusqu'à l'excès, une ambition excessive et une ingratitude à laquelle nous devrions depuis longtemps être habitués.

C'est l'Angleterre qui nous a dépouillés au XVIII[e] siècle de nos colonies de l'Inde et de l'Amérique ; c'est elle qui, pendant les guerres de la République et de l'Empire, a ameuté contre nous l'Europe entière jusqu'à ce qu'elle nous ait privés de nos frontières naturelles si péniblement conquises. C'est elle, enfin, qui, tout en cherchant à nous inféoder à sa politique, pour défendre l'intégrité de l'Empire ottoman qu'elle est impuissante à garantir toute seule, nous suscite des embarras sur tous les points du globe où nous projetons de nous établir, ne reculant devant aucune intrigue, devant aucune bassesse pour arriver à son but, et profitant souvent de notre indécision ou de notre faiblesse pour faire accepter ses prétentions et transformer ses désirs en réalités ; l'Anglais, partout et toujours, voilà pour nous l'ennemi.

---

(1) Le Chatelier. — Le Soudan français. *Revue scientifique* du 27 octobre 1888.

C'est en nous persuadant de cette maxime que nous devrions régler notre conduite sur celle de nos habiles mais insatiables voisins. L'Angleterre occupe-t-elle quelque territoire à sa convenance et sur lequel elle ne nous semble posséder aucun droit? La France devrait faire comme elle : ce serait une juste vengeance qui jamais ne devrait se faire attendre. Quand elle a pris Socotora et occupé l'Égypte, nous pouvions proclamer notre protectorat sur l'Éthiopie que consacraient des traités antérieurs, réoccuper et fortifier Cheikh-Saïd qui aurait annihilé Périm, et dominé la route des Indes, nous aurions dû profiter de l'extension immodérée que l'Angleterre a faite, par de simples décrets, de sa colonie du Cap jusqu'au Zambèze, pour avancer dans le Soudan vers le lac Tchad, prendre les territoires inoccupés, ou sur lesquels la Compagnie du Niger n'avait que des prétentions vagues, et refuser d'en sortir tant qu'elle n'aurait pas renoncé à ses annexions arbitraires. Quand l'Angleterre a voulu modifier le traité de 1862 et établir son protectorat sur Zanzibar, nous avions le devoir d'exiger d'elle, non point le Sahara qui ne lui appartenait pas, mais des territoires déjà occupés par elle et dont la cession aurait pu constituer une indemnité sérieuse pour les engagements que nous consentions à anéantir. Enfin, quand elle a, sans crier gare, annexé des îles de l'Océanie, et quand elle est intervenue à Samoa, nous pouvions, comme on l'a fait un instant, occuper les Nouvelles-Hébrides et refuser d'en sortir. Chaque progrès de l'Angleterre eût été ainsi suivi par un progrès semblable de la France, c'était justice, et un peu de fermeté de notre part eût suffi pour faire accepter les faits accomplis ; il est impossible que deux larrons aussi avides et aussi peu scrupuleux l'un que l'autre ne parviennent pas à s'entendre.

Je sais bien qu'il est facile d'opposer à ces désirs d'expansion coloniale un argument que nous entendons sans cesse répéter autour de nous : la France, dit-on, doit songer à sa défense, à garantir sa sécurité. Elle doit, avant tout, se préoccuper de la revanche contre l'Allemagne, et ce serait une coupable folie que de tenter des expéditions aventureuses, et de distraire à l'étranger une partie des forces si nécessaires pour la défense de la métropole. Ce principe, dont nous ne saurions méconnaître le caractère vraiment patriotique, a malheureusement inspiré une politique qui a été pour nous, depuis 1870, la source de bien des échecs et de bien des fautes. Nous n'avons pas, hélas ! reconquis l'Alsace-Lorraine, et nous avons perdu, en ne songeant qu'à notre défense, bien des possessions coloniales que nous aurions

pu acquérir sans la compromettre. Personne, certes, ne saurait accuser l'Allemagne de négliger sa sécurité; chaque année des crédits toujours plus lourds permettent d'augmenter le nombre des troupes qui surveillent nos frontières, et, malgré ces préoccupations d'une défense devenue nécessaire, l'Allemagne a trouvé moyen, pendant que nous restions dans l'expectative, de fonder ou d'ébaucher trois empires coloniaux, à Camerouns, à Angra-Pequena et sur la côte de Zanzibar. Personne, chez nous, n'a songé à profiter de ces préoccupations coloniales de l'Allemagne pour l'attaquer. Et pendant que les Allemands se faisaient céder des territoires qui touchent maintenant aux grands lacs de l'Afrique centrale, pendant qu'ils cherchaient, en étendant leur territoire de Camerouns, à tourner du côté du nord le Congo français, nous ne pouvions même pas envoyer quelques milliers d'hommes pour faire appliquer, dans son intégrité, le protectorat que nous avons formellement acquis à Madagascar ou pour venger l'injure que nous avait faite le roitelet du Dahomey !

Sans doute il faut de la prudence, une vigilance de tous les instants sur la frontière de l'Est. La sécurité de la France doit primer toute acquisition quelque avantageuse qu'elle puisse être. Mais le souci naturel et obligé de notre défense ne doit pas nous faire renoncer à soutenir partout et toujours nos véritables intérêts. La France n'a pas gêné l'Allemagne dans son expansion coloniale : il est probable que l'Allemagne eût suivi la même ligne de conduite à notre égard. En un mot, la prudence en Europe ne doit pas exclure une activité réfléchie en Afrique. Dans dix ans la place sera prise : l'Afrique sera une terre européenne ; le partage actuel s'est accompli en moins de dix ans. Le partage futur qui sera le dernier, n'est plus une question d'années ; c'est une question de mois et peut-être de jours. Il ne faut pas attendre que tous les territoires dignes d'envie aient été dévolus au premier occupant, et ce serait pour nous, comme l'a si justement montré M. de Vogué, la plus dure des humiliations si l'on pouvait dire au siècle suivant : « Alors que se partageait l'Afrique, la France était » malade ; elle ne concourait plus aux œuvres universelles ; toute la » force qui mène le monde avait passé à d'autres » (1). Aujourd'hui l'Amérique repousse l'Europe qui l'a découverte et colonisée : l'avenir est dans la vieille Asie : il est surtout dans la jeune Afrique que l'on

(1) De Vogué. — Les Indes Noires. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1890.

partage afin de l'exploiter un jour. La France, comme grande puissance, a le devoir de participer à cette course aux colonies : elle est soumise a ce dilemme qu'a si nettement posé l'éminent économiste M. Paul Leroy-Beaulieu : « La colonisation est pour la France une question de » vie ou de mort, ou la France deviendra une grande puissance » africaine ; ou elle ne sera, dans un siècle ou deux, qu'une puissance » européenne secondaire : elle comptera dans le monde à peu près » comme la Grèce ou la Roumanie comptent aujourd'hui en » Europe » (1).

A nous de choisir pendant qu'il en est temps encore. On blâme aujourd'hui, et avec raison, Louis XV de sa politique coloniale qui restera comme la plus sombre tache d'un règne si honteux à tant de points de vue. Il ne faut pas que dans un siècle on puisse blâmer nos gouvernants actuels ou accuser l'opinion publique, c'est-à-dire la nation elle-même, d'avoir sciemment laissé s'accomplir la décadence de la France, qu'il était possible de prévoir et facile d'empêcher.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS.

Par M. Auguste CREPY.

Suite et fin (2).

Jeudi 4 juillet.—Anniversaire de la proclamation de l'Indépendance. La proclamation de l'Indépendance eut lieu à Philadelphie le 4 juillet 1776 ; mais la nouvelle, envoyée aux différentes villes par des cavaliers, n'atteignit New-York que le 9, et le soir même toute la ville fut en fête.

---

(1) P. Leroy-Beaulieu. — De la colonisation chez les peuples modernes.

(2) Voir pages 52 et 147, tome XV, 1891.

En 1789, le 4 juillet suivit de si près la nomination de Washington, comme Président des États-Unis, qu'il fut célébré avec un éclat inaccoutumé. Il y a donc cent ans que George Washington a, pour la première fois, fêté le 4 juillet comme Président.

Dès l'origine, cet anniversaire fut l'occasion de revues et de manifestations bruyantes. — Ce jour-là, il n'y a plus ni républicains ni démocrates : tous sont Américains ; tous sentent que la patrie est plus grande que les partis.

Le 4 juillet est toujours un bank holiday. Toute la journée on fait partir dans les rues de nombreux pétards. Les gamins en lancent sous les pieds des passants et des chevaux, et personne n'y trouve à redire. Je lis précisément ce matin dans les journaux :

« Il est fort douteux que l'on perde jamais l'habitude de célébrer » avec bruit cet anniversaire si patriotique. Chaque année les autorités » municipales s'efforcent d'empêcher la vente de pièces d'artifice dans » la ville et de prohiber l'usage des pétards et autres explosifs, mais » l'enthousiasme de l'élément jeune (souvent encouragé en sous main » par les aînés) est difficile à réglementer par des lois. Aussi des » milliers de personnes, afin d'éviter ces bruits et l'atmosphère sur- » chauffée de la ville, profitent du 4 juillet pour se rendre aux régates, » aux courses de chevaux et autres sports..... ...

» En 1881, ce glorieux anniversaire eut un caractère triste : le Prési- » dent Garfield, frappé par un assassin deux jours auparavant, était » entre la vie et la mort. Les bureaux furent fermés ; mais il n'y eut pas » de réjouissances........

» Le 4 juillet 1884 la statue de la Liberté fut officiellement présentée » par le Gouvernement français aux États-Unis.........

» Cette année (1889), quatre États naissants de l'Ouest, les deux » Dakota, le Montana et le Washington ont choisi le jour de l'Indépen- » dance pour commencer l'élaboration de leurs lois ; ils feront ainsi » dater leur histoire de la journée du 4 juillet.

» L'incorporation de ces quatre États a permis de rendre aux étoiles » emblématiques de notre drapeau leur position rectangulaire en les » rangeant en six lignes de sept chacune. » (1)

Malgré la pluie continuelle, la journée se passe en fêtes et en revues dont la plus curieuse est celle des facteurs des postes.

---

(1) En 1890, les *Territoires* d'Idaho et de Wyoming ont été, à leur tour, élevés au rang d'*Etats*, ce qui porte le nombre total des Etats à 44.

Samedi 6. — Nous embarquons notre ami A. S. sur « La Gascogne », en partance pour le Havre. A 6 heures, l'express du New-York Central nous emporte, en remontant la gracieuse vallée de l'Hudson. Le train se composait de sept Wagner Sleepers. Jugez si les tables de l'unique Dining Car étaient assiégées ! C'est la première fois que nous étions dans les wagons de la Compagnie Wagner. Les lits y semblent meilleurs que dans les Pullman.

Le lendemain matin, à 6 heures, nous nous sentons poussés par le poing du nègre, et n'avons que le temps de nous habiller en hâte pour descendre à Buffalo à 6 heures un quart.

De là, un autre train, longeant le lac Érié, nous conduit de suite aux chutes du

NIAGARA.

Ce fleuve, dont le nom signifie, en iroquois, « Tonnerre des eaux » ou « Grand bruit », déverse les eaux du lac Érié dans le lac Ontario, et sert en même temps de frontière entre les Etats-Unis et le Canada. Il n'a qu'une soixantaine de kilomètres de parcours mais la différence de niveau entre les deux lacs est de cent mètres.

Le Niagara en franchit 47 mètres d'un seul bond, et forme ainsi les deux chutes américaine et canadienne. La plus importante est la chute canadienne, qui comprend les quatre cinquièmes du courant.

Pour la somme raisonnable de $ 6, une voiture à deux chevaux nous conduit d'abord à l'hôtel et nous mène ensuite visiter toutes les curiosités en commençant par les American Rapids, que nous traversons pour entrer dans Goat Island.

De cette île nous allons à pied dans Luna Island, d'où nous jetons un premier coup d'œil sur la cataracte américaine qui s'élance à nos pieds.

La voiture nous arrête ensuite auprès de la chute canadienne jusqu'au bord de laquelle nous nous avançons à pied.

Voici les trois îles sœurs, réunies entre elles par des ponts, et situées au milieu des rapides qui précèdent la chute du fer à cheval.

De là, le cocher nous conduit à l'extrémité de Goat Island où s'opère la séparation des eaux qui formeront les deux chutes. Repassant alors les American Rapids, nous arrivons à Prospect Park, d'où l'on a une vue d'ensemble sur les deux chutes.

C'est maintenant que la voiture devient utile, car nous roulons vingt à vingt-cinq minutes avant d'arriver au Whirlpool ou « Remous » : c'est

un violent tourbillon formé par les eaux du Niagara, qui, n'ayant pu percer la colline au pied de laquelle elles viennent se heurter, tournoient dans une gorge étroite et s'en échappent ensuite à angle droit. On y voit des débris tourbillonner des jours entiers.

De là, nous passons la rivière et nous sommes en Canada. Un plan incliné nous descend jusqu'à la rive : c'est là que se précipitent les fameux rapides dans lesquels le capitaine Webb trouva la mort. L'eau a une profondeur moyenne de 50 mètres, et les falaises verticales qui l'encaissent s'élèvent à 60 mètres.

Revenant à Prospect Park, nous nous embarquons sur le petit vapeur « Maid of the Mist » qui nous conduit au pied même des chutes et nous en fait comprendre l'immensité. Pour cette promenade on se couvre de manteaux, de capuchons et de couvertures en caoutchouc, afin de se protéger des embruns qui retombent en une pluie continuelle, où le soleil décrit un arc-en-ciel.

L'après-midi, la digestion terminée, nous nous habillons de laine et de toile cirée, et partons pour l'excursion sous la cataracte américaine.

....

Nous retournons au bord de la chute du fer à cheval, puis, passant au Canada par le nouveau pont suspendu, qui vient de remplacer celui qu'une tempête avait emporté à l'automne 1888, nous la voyons sous son meilleur aspect et pouvons juger de face la largeur de la chute américaine (1). Ainsi se termine cette belle journée ! (2)

Lundi matin, à 7 heures 20, nous prenons le train vestibulé du « Michigan Central » qui doit nous conduire à Chicago ; à la station du *Suspension Bridge* (rive américaine), les douaniers des Etats-Unis montent dans les wagons, et, tandis que le train traverse le Niagara en vue des Chutes et au-dessus des Rapides qui se précipitent vers le *Whirlpool*, ils visitent les bagages. Comme la route est en Canada de *Suspension Bridge* (rive canadienne) à *Windsor*, ils s'assurent par l'examen de votre billet, que vous devez rentrer aux Etats-Unis, et collent ensuite sur vos colis, des étiquettes qui vous dispenseront d'une nouvelle visite en arrivant à Détroit.

---

(1) 350 mètres environ. Le fer à cheval de la chute canadienne a plus de 600 mètres de déploiement.

(2) Depuis lors, on a enlevé solennellement la première touffe de gazon qui recouvre l'emplacement où sera creusé le tunnel de dérivation qui permettra d'employer, comme force motrice, une partie des eaux du Niagara.

Le train stoppe cinq minutes à *Falls View:* tous les voyageurs descendent pour contempler l'ensemble des Cataractes et surtout celle du Fer à Cheval. Non loin de là, nous franchissons le *Welland Canal*, qui réunit les lignes de navigation des lacs Erié et Ontario.

La température, dans nos wagons, est de 34° centigrades.

A Vindsor, dernière station canadienne, le train s'arrête, et, pour arriver à Détroit, traverse sur un bac à vapeur, la « *Rivière de Détroit* » qui déverse dans le lac Erié les eaux du lac St-Clair.

Nous passons ensuite à Ann Arbor, siège de l'*University of Michigan*, l'un des plus grands établissements d'instruction de l'Ouest.

Un peu avant d'arriver à Michigan City, on aperçoit les hautes dunes qui bordent en cet endroit le lac Michigan, puis on voit, par moment, le lac lui-même. Les dunes sont très élevées et semblent devoir parfois obstruer la voie du chemin de fer.

Enfin, vers 9 heures, nous arrivons à Chicago et logeons de nouveau à Palmer House.

Mardi 9. — Nous nous occupons de nos billets pour San-Francisco, et mettons notre correspondance à jour.

Certaines personnes pensent peut-être que, pour se rendre de New-York à San Francisco, il suffit de prendre place dans un confortable sleeping-car qui les déposera cinq jours plus tard sur la côte du Pacifique!

Point du tout: il n'y a pas de communication réellement directe entre New-York et San Francisco, et la meilleure combinaison est de passer par Chicago, où l'on attend le départ d'un train propice. Car c'est Chicago qui est la véritable tête de ligne pour l'Ouest. Mais, même après avoir quitté cette ville, il y a encore trois ou quatre changements de compagnies, et des correspondances plus ou moins heureuses.

Nous quittons donc Chicago à 5 h. 30 du soir, le mardi 9 juillet, par le soi-disant express.

Bientôt nous passons de notre *Sleeper* dans le *Dining car.* A travers ses larges fenêtres, nous voyons le paysage se dérouler lentement.

Pendant la nuit, nous traversons le Mississipi à Burlington, et le lendemain matin, vers 8 heures, nous franchissons le Missouri pour arriver à Omaha, d'où l'on repart vers Denver. Tout à coup on s'arrête et pendant vingt minutes on attend le passage d'un train qui doit arriver en sens inverse. Une autre fois, à une aiguille, le chef du train ouvre une grande boîte placée à côté de la voie, y met un billet,

et donne le signal de départ. Ce billet est sans doute destiné à faire connaître aux trains suivants l'heure de notre passage.

Le paysage n'est guère plus intéressant que la veille : de vastes prairies assez maigres, et, de temps en temps, trois ou quatre maisons en l'honneur desquelles on a créé une station avec bureaux de la *Western Union Telegraph Company* (1) et des Transporteurs *Wells, Fargo & C°* (2). Le train s'arrête une demi-heure à Lincoln pour laisser le temps de dîner. Pour le repas du soir, on ajoute au train un dining-car.

Le jeudi, nous nous réveillons au milieu des mêmes prairies, mais voici bientôt qu'à notre droite, vers 7 heures, nous apercevons les Montagnes-Rocheuses avec leurs sommets neigeux.

Comme l'heure change ici, c'est à 7 heures aussi (Mountain time) que nous arrivons à Denver.

Nous faisons un tour en ville. Dans toutes les rues s'étale une épaisse couche de boue demi-dure. On semble l'y entretenir à dessein, mais nous n'en comprenons pas l'usage puisque les chevaux sont ferrés.

A 9 h. 45, nous partons dans le sleeper « Logmont ». Nous longeons de fort loin les Rocheuses.

Autour de nous, toujours les mêmes prairies, presque un désert, à travers lesquelles le train de l'Union Pacific roule avec une lenteur désespérante. C'est sans doute par dérision qu'on l'appelle l' « *Overland Flyer* ». A droite et à gauche de la route, à tous les endroits

---

(1) C'est la plus grande Compagnie de Télégraphes des États-Unis. Mais si vous attendez des dépêches d'Europe, et si vous ne savez pas à l'avance à quel hôtel vous devez descendre, gardez-vous bien de les faire adresser télégraphe restant, car, comme plusieurs Compagnies reçoivent les dépêches d'Europe, vous ne sauriez à laquelle vous adresser d'abord, et vous vous exposeriez à courir de bureau en bureau.

Faites-les adresser « Postoffice », et lorsque vous vous présenterez au bureau central de la Poste, vous trouverez non pas la dépêche elle-même, mais un avis de la Compagnie qui aura reçu votre télégramme, vous invitant à passer dans ses bureaux où l'on vous délivrera le message, sur le vu de l'avis trouvé à la Poste.

Pour les lettres, il est indispensable d'indiquer sur l'adresse le nom de l'État dans lequel est située la ville où l'on écrit; car les mêmes noms se retrouvent fort souvent aux États-Unis. — Voyez Bulletin 1890, II, p. 339.

(2) Les agents de la Compagnie Wells, Fargo & C°, sont éparpillés sur toute la partie occidentale du Continent Américain. Dans les coins les plus reculés des districts miniers et de la forêt vierge, partout où il y a un établissement de blancs, on est sûr de trouver une petite maison bien proprette, portant en lettres colossales l'inscription : Wells, Fargo & C°. Le transport des paquets et des colis forme actuellement une des branches les plus importantes de l'activité de cette Compagnie.

exposés aux courants d'air et aux tourbillons, on a établi des *Snow-Sheds*, c'est-à-dire des palissades destinées à empêcher la ligne d'être envahie par la neige. Quand la voie est dans une tranchée, ce sont de véritables tunnels de bois.

Vers 2 heures, nous rejoignons la grande ligne à Cheyenne où l'on fait une grande demi-heure de manœuvres pour fondre notre train avec celui qui vient directement d'Omaha.

L'arrêt pour le souper a lieu à Laramie, à 5 h. 25, et la journée se termine par un magnifique coucher de soleil.

Le vendredi matin, à 9 h. 40, nous sommes à Ogden, tête de ligne du Southern Pacific. Nous y renouvelons nos billets de Pullman.

Corinne. — Le sol blanc et quelques baraques en planches rappellent absolument le camp de Châlons.

Nous apercevons le Lac Salé, puis entrons dans ce qu'on appelle le Grand Désert Américain, espace entièrement aride, où le sol est couvert d'une poussière alcaline blanchâtre, qui pénètre partout. Elle fait grincer les dents, dessèche la gorge, s'imprègne dans les cheveux et saupoudre les habits.

L'après-midi le thermomètre monte jusqu'à 100°F = 38° centigrades.

Les repas de la journée ont été pris aux arrêts échelonnés à cet effet le long de la route.

Samedi matin 13 juillet. — A Reno, 7 h. 35, station où l'on doit déjeuner, la gare (en bois) vient d'être brûlée, ce qui fait l'affaire des gargotiers voisins qui appellent les voyageurs au son d'un immense triangle pendu à la devanture de leur établissement.

A 10 h.25, nous arrivons à Summit-Point, l'endroit le plus élevé de la route (moitié du Mont-Blanc). — Depuis dix heures nous sommes sous un interminable *Snow Shed* en forme de tunnel, long de 40 milles et d'où nous ne sortirons qu'un peu avant midi.

A travers les ouvertures, nous pouvons cependant apercevoir de temps en temps le lac Donner qui étale à nos pieds ses eaux d'azur, riches en truites.

Summit Point est à 244 milles de San Francisco et à 638 d'Ogden.

La route maintenant devient plus belle et nous dominons des vallées d'une extrême profondeur.

Entre Blue Cañon et Colfax, nous faisons de très jolis lacets, bien supérieurs à la courbe du *Horse Shoe*.

Après Auburn, le pays se transforme encore : nous sommes dans un immense jardin où l'on ne voit que légumes et surtout arbres fruitiers.

A Sacramento (3 h. 40-4 h. 05). capitale de la Californie. 25 minutes pour le dîner où. pour la première fois, nous voyons figurer le vin parmi les boissons à discrétion.

Puis nous entrons dans des champs de blé qui s'étendent à perte de vue. Nous voyons fonctionner la machine géante, traînée par 15 ou 20 mules, qui coupe et bat le blé à mesure qu'elle passe, et lie la paille en bottes.

Dans d'autres champs, au lieu de couper la tige au pied, comme chez nous, on ne coupe que les épis, et la tige reste sur place, pour être enfouie le jour où on labourera et servira d'engrais. Près de chaque station, s'élèvent des magasins à grains, nouvelle preuve de la richesse du sol.

A Benicia (5 h. 55), le train monte sur une immense ferry, qui lui fait traverser les Straights of Carquinez et le débarque à Port Costa (1), (6 h. 15) d'où il gagne Oakland (7 h. 15) en longeant toujours les Straights. Là, tous les voyageurs descendent et prennent le ferry pour San Francisco, où l'on arrive à 7 h. 45.

SAN FRANCISCO.

Une voiture nous conduit immédiatement au Palace-Hotel.

Hier nous nous étions plaints de la chaleur : aujourd'hui nous pouvons dire qu'il fait froid : il n'y a plus que 14° centigrades. Du reste, tous les hommes sont en pardessus et les dames en fourrures !!!

A un coin de rue, deux maisons pavoisées aux couleurs américaines et françaises frappent nos regards. Sur l'un des balcons, on a même installé une bastille en carton et on allume des flammes de Bengale rouges.

Plusieurs autres maisons s'associent également à notre fête du 14.

Dimanche 14 juillet. — Les drapeaux français sont encore plus nombreux qu'hier, il y en a même qui ornent les cars.

Nous allons à Golden Gate Park. Situé à l'ouest de la ville, ce parc est sillonné de routes carrossables et de promenades parfaitement entretenues, et agrémenté de gazons verdoyants, parsemés de bouquets

(1) Le véritable port d'embarquement des blés de Californie est Port-Costa, au fond de la baie, et non San Francisco. C'est à Port-Costa que les grandes maisons ont leurs magasins.

SAN FRANCISCO ET YOSEMITE VALLEY.

d'arbres. L'une des beautés du parc est la magnifique serre dans laquelle, à une certaine époque, on voit le seul spécimen du Lys Victoria Regia, qui croisse en Amérique ; l'édifice me rappelle tout à fait les serres de Kew, et on me dit qu'en effet on s'est servi de ces dernières comme modèle.

Au milieu d'une longue allée s'élève le monument Garfield.

Nous suivons ensuite la route du tramway qui traverse les dunes et bientôt nous arrivons sur les bords de l'Océan Pacifique dont, malheureusement, nous ne pouvons admirer toute la grandeur car le brouillard, qui, trop souvent, règne dans ces parages, borne notre vue. Nous entrons alors à Cliff House, sorte de café-restaurant bâti, comme son nom l'indique, sur une falaise à pic. — Les habitants de San Francisco sont toujours fiers d'y conduire les étrangers en raison du spectaclet curieux dont on y jouit. A quelque cent mètres de nous se dressen trois écueils, séjour favori des fameux phoques (*seals*). Ils sont assez nombreux sur ces côtes, mais ceux de Cliff-House ont le privilège d'être sous la protection de l'État, et malheur à qui oserait les déranger ! Ils le savent bien et profitent de leur sécurité pour se livrer sans crainte à de joyeux ébats.

Rentrés en ville, nous rencontrons une compagnie de fantassins français et une de zouaves.

Les premiers portent notre drapeau tricolore avec l'inscription : « République française » et les initiales L. G., et un autre, aux couleurs des États-Unis avec la mention « Lafayette Guard ». Les zouaves portent également un drapeau des États-Unis et un de France.

Le soir, le menu lui-même s'est ressenti de la fête. — C'est ainsi que j'ai pu manger du consommé du Soldat Victorieux, du poisson à la sauce tricolore, du filet de bœuf à la Marseillaise, et du pâté à la Citoyenne.

Je suis ensuite allé au théâtre, où l'on jouait le « Paymaster ».

Lundi 15. — C'est jour férié pour toute la colonie française dont le patriotisme est particulièrement vif à San Francisco. L'après-midi, elle tient à l'Opera-House une grande réunion à laquelle les autorités californiennes avaient été invitées. On s'y rend en cortège. Les deux groupes de soldats que nous avons rencontrés hier y ont pris place, escortés par la garde nationale de San Francisco et suivis d'une foule de civils portant des médailles et des insignes aux couleurs de France.

Le temps s'est beaucoup radouci dans la journée, mais durant la

soirée il tombe un brouillard assez dense, qui mouille complètement les pavés.

Pendant le dîner, concert dans la cour de l'hôtel.

Nous sommes ensuite allés voir le feu d'artifice, très réussi, avec nombreuses pièces de circonstance, organisé par la colonie française. Une kermesse et un grand bal complétaient la fête.

YOSEMITE VALLEY.

Mardi 16. — A l'heure fixée, l'agent qui s'est chargé de notre excursion à la vallée de Yosemite vient nous chercher à l'hôtel, et nous présente à un autre excursionniste qui nous a été adjoint comme compagnon.

Il nous conduit à bord d'un steamer de trafic local, mû par une seule grande roue placée à l'arrière.

En remontant la baie de San Francisco, nous saluons avec joie notre vaisseau de guerre « Le Duquesne », qui, sortant de réparations, quitte le port à l'aide de deux remorqueurs.

Vers sept heures, nous repassons aux Straights of Carquinez que nous avons traversés en ferry avec notre train, lors de notre arrivée à San Francisco.

C'est seulement quand la nuit est venue que nous entrons dans le Sacramento.

Les distractions n'abondent pas sur notre steamer : aussi la soirée semble-t-elle longue, car nous ne trouvons à bord aucune personne, à part notre compagnon, avec qui causer. Encore est-il peu loquace, et je me couche sans avoir pu découvrir qui il est.

La nuit se passe sans incident et à la pointe du jour nous nous trouvons dans le San Joaquin, rivière aux bords marécageux, à peine assez large pour permettre à notre bateau d'évoluer aux tournants, et d'où s'échappait un brouillard peu salubre.

A sept heures, nous débarquons à Stockton.

J'apprends alors que notre compagnon est allemand d'origine, qu'il est né en Illinois et habite San Francisco depuis deux ans. Cette excursion est son adieu à la Californie, qu'il doit quitter dans quelques jours.

En attendant le train, qui ne part que vers dix heures, je me promène dans Stockton, sorte de grand village, où l'on voit les poulains

courir dans les rues, gambadant autour du véhicule que traîne leur mère.

Vers onze heures, nous sommes à Milton, terminus du chemin de fer. Une voiture légère à quatre places, retenue par l'agent de San Francisco, nous y attend.

Je monte près du cocher, tandis que mon ami C......et notre compagnon s'installent sur l'autre banquette.

Nos deux chevaux, jeunes et fringants, nous emportent à travers des chemins à peine tracés, serpentant au milieu de terrains vagues. D'innombrables écureuils, tout petits, fuient à notre approche.

Nous passons près d'un lac artificiel créé jadis pour l'usage des chercheurs d'or, et nous arrivons à Copperopolis, localité de 200 habitants qui possède son bureau de poste et son télégraphe.

Nous déjeunons et changeons de chevaux et de cocher.

Le chemin tantôt longe des champs où la paille et le foin sont pressés sur place, tantôt traverse des forêts de sapins. Il n'est l'œuvre d'aucun ingénieur et n'est entretenu par personne : à force de passer aux mêmes endroits, les voitures ont formé une piste que l'on continue de suivre par habitude. Mais quand un endroit est devenu trop mauvais, ou qu'il y a trop de poussière, on passe simplement à côté puisque le terrain n'appartient à personne. Lorsque se présente un ruisseau ou un torrent, on le franchit soit à gué, soit sur un pont en planches, couvert d'une toiture, et sur le sol duquel on a mis du sable pour amortir l'ébranlement.

Vers cinq heures, nous nous arrêtons à un groupe de maisons nommées *Chinese Camp*, et le soir, à neuf heures, après une dernière montée, que C... et moi faisons à pied pour nous dégourdir les jambes et soulager les chevaux, nous arrivons à Priest's. L'hôte nous reçoit, nous fait vivement un léger souper, et nous conduit à nos chambres.

Durant cette excursion notre cocher a pris tous ses repas à nos côtés, et chacun l'appelait « Monsieur ».

Les différents hôtels ainsi échelonnés sur la route de la vallée sont situés assez loin les uns des autres, et ne reçoivent de nouvelles régulières que deux fois par semaine, quand passe la poste. Aussi, chaque fois qu'un cocher amène des voyageurs, est-il accablé de demandes et raconte-t-il tout un chapelet de menus faits.

C'est en 1856 que l'on a commencé à visiter la vallée de Yosemite, mais c'est en 1869 seulement que l'on a construit une voie carrossable; encore ne menait-elle pas jusqu'à la vallée.

18 Juillet. — Le cocher vient frapper à nos portes dès l'aurore, car il faut, dit-il, partir de bonne heure, vu que la route est longue.

Nous longeons le Rattle-Snake-Creek, et traversons de temps à autre des agglomérations de quelques maisons abandonnées par des mineurs. Les anciens *stores* (magasins généraux) se reconnaissent à leurs solides murs de pierres et à leurs portes et fenêtres garnies de fer.

Notre véhicule côtoie quelques torrents et rivières desséchés. A droite et à gauche s'étendent d'immenses amas de pierres bouleversées.

Nous voici dans une vallée d'anciens *placers*. — Sur le bord de la route serpentent encore, complètement à sec, les *ditches* (1) de jadis, tandis que j'aperçois, accrochés aux flancs des montagnes voisines, des fragments d'anciens *flumes* (2).

Ces deux sortes de canaux qui, suivant les circonstances, savent aussi traverser les montagnes dans des tunnels et franchir les vallées dans des tuyaux de tôle perchés sur d'immenses chevalets, amenaient aux placers les eaux de pluie habilement retenues dans les montagnes par des barrages artificiels.

Ils débouchaient dans un réservoir placé à une grande hauteur aux environs de la mine, et la masse liquide, s'engouffrant dans des tuyaux dont la lance (*nozle*) était dirigée par les mineurs, jaillissait en un jet puissant vers le terrain aurifère qu'elle désagrégeait peu à peu. On montre encore les *sluices*, sortes de gouttières par où s'échappait l'eau chargée de gravier. — Le fond des sluices, coupé de rainures, contenait du mercure qui arrêtait au passage les paillettes d'or entraînées par le courant.

Aujourd'hui l'exploitation du précieux métal a beaucoup diminué et on ne le cherche plus que dans les filons de quartz qui gisent dans les montagnes. Chacun sait qu'en 1852 on exploita dans les placers pour plus de 400.000.000 de francs d'or (3).

---

(1) Ditches : fossés creusés dans le sol.

(2) Flumes : rigoles en planches remplaçant les ditches quand on ne pouvait en établir.

(3) M. Frédéric Moreau décrit ainsi la prise de possession et l'acquisition du droit de propriété sur un *placer* :

Dès qu'un *prospector* (chercheur de mines) a découvert l'affleurement d'un filon, il marque, au moyen de six piquets, les limites du lopin ou *claim* qu'il prétend occuper ; puis, dans un endroit bien en vue, il place une pancarte portant son nom et la date de la décou-

Nous passons ensuite au *Big Oak Flat*, puis à *Grove Land* et lunchons chez Hamilton. On croit nous servir un régal en nous présentant une soupe aux huîtres conservées. C'est un potage laiteux dans lequel nagent quelques-uns de ces mollusques. Puisqu'il n'y a pas de choix, nous en prenons bravement et nous ne nous en trouvons pas trop mal.

Un peu plus loin une misérable cabane porte le nom de *Muller's Brewery*. On est en droit de se demander avec quoi ce malheureux fait sa bière et à qui il peut bien la débiter.

Autour de quelques fermes, nous remarquons que tous les lits de la famille sont rangés en plein air dans les prés.

Vers six heures nous arrivons chez Crocker : bonne cuisine, logement dans un chalet. — C'est la station la plus agréable de la route.

Le troisième jour (vendredi 19 juillet) nous partons à six heures. Au Cranes-Flat, nous sommes au point culminant de la ligne qui sépare le bassin de la Tuolumne de celui de la Merced (6.500 pieds).

On sent que l'on approche de la terre qui produit les Big Trees : les pins, sapins et cèdres deviennent gros et gigantesques; les écureuils, par contre, deviennent petits comme des souris.

Une loi défend de couper aucun arbre dans ce district. On ne serait d'ailleurs guère tenté de le faire comme exploitation, vu la difficulté des transports. Si quelques-uns disparaissent, c'est par suite d'incendies occasionnés par les feux mal éteints des touristes. On rencontre, en effet, des familles entières, dans deux ou trois voitures, avec leurs bagages, qui vont « camper » dans la Vallée. Mais le plus souvent ces incendies n'ont attaqué que le pied et les géants restent debout. D'autres ont perdu leur couronne. Tous, enfin, ont un aspect fort décrépit, et ne présentent, comme végétation actuelle, aucun attrait, ils ne méritent guère que le nom de *Big* Trees. Beaucoup d'entre eux

---

verte. Cela fait, celui qui a découvert la mine peut exécuter, dans la limite qu'il a réservée, tous les travaux qui lui paraissent convenables. — Avant trois mois écoulés, et à la seule condition d'avoir foncé un puits profond de dix pieds au moins, permettant de constater l'existence du filon, le *claimant* peut se faire délivrer un acte de *location*. — Cet acte lui confère la possession du claim. — Son droit est indéfini et transmissible. — La seule condition à laquelle il soit assujetti est d'exécuter chaque année un minimum de travaux déterminé, sous peine de déchéance.

Le *locator* a la faculté de transformer son droit en celui de possesseur. Le paiement à l'État d'une somme déterminée, par hectare, lui permet d'acquérir la mine en pleine propriété et sans restriction.

atteignent, dit-on, 60 pieds de circonférence et 300 pieds de hauteur. Leur âge serait d'environ 1.500 ans.

L'endroit où nous nous trouvons est le *Tuolomne Grove of Big Trees.* Comme curiosité, on montre les Frères Siamois et le Dead Giant ou Tunnel, arbre aux proportions colossales, *dans* l'épaisseur duquel passe la route des voitures. Puis, une vingtaine d'autres, et c'est tout. Ces arbres géants sont toujours ainsi disposés par groupes.

A plusieurs endroits, des sapins sont tombés en travers de la route. Ne pouvant les remuer, on en a simplement scié, pour livrer passage aux voitures, le tronçon qui se trouvait sur le chemin lui-même. D'autres empiétaient tellement sur la route, qu'on a entaillé leur partie inférieure pour empêcher les roues d'accrocher, et ils continuent à pousser.

Vers onze heures, à un détour du chemin, nous découvrons subitement, pour la première fois, la vallée de Yosemite. Effet grandiose, saisissant! Alors, nous descendons pendant une heure environ, puis la route se déroule au fond même de la vallée, en remontant le cours de la Merced, jusqu'à Barnard's Hotel. Durant cette descente le chemin est si étroit que lorsque nous rencontrons d'autres voitures pesamment chargées, nous sommes obligés de porter la nôtre, pour la garer, sur la pente même du précipice.

Notre cocher prétend que les autres conducteurs sont dans leur tort: « Ils savent bien que l'on ne doit pas entreprendre la » montée à une heure aussi avancée, puisque c'est le moment où » descendent les voitures qui ont passé la nuit « at Crocker's »! Après avoir secoué la poussière du voyage et pris un repas sommaire, nous partons sur des mules pour l'excursion aux cascades Vernal et Nevada. Nous nous rendons d'abord à la plus élevée, la première que franchisse la rivière Merced pour sauter de son bassin supérieur dans la vallée de Yosemite; c'est la cascade de *Nevada*, située au pied du *Cap of Liberty*, prodigieuse masse de rocher, presque à pic, haute de 2.000 pieds. La Merced se précipite d'environ 600 pieds, mais la chute n'est pas perpendiculaire, parce que, près du haut, l'eau rencontre un rocher en saillie qui arrête une portion de la masse liquide pour la relancer en spirales écumeuses. De là nous suivons à pied, pendant un mille environ, la rivière qui présente une succession de rapides et de cascades d'une grande beauté. Celle de *Vernal* atteint une hauteur de 400 pieds environ. Après avoir admiré ces deux chutes, nous repre-

nons nos mules et, une fois dans la vallée, nous faisons un temps de galop vertigineux jusqu'à l'hôtel, sur nos montures, sellées et sanglées à la mexicaine ; c'est une vraie course à la poursuite de l'espèce de cowboy qui nous a servi de guide.

Le lendemain matin notre voiture nous conduit au *Mirror Lake* qui, certes, mérite bien ce nom. Ses eaux, d'une limpidité sans pareille, rendent avec une netteté parfaite les arbres et les monts d'alentour. En nous plaçant aux endroits favorables, nous voyons successivement, reflétés dans l'eau, plusieurs levers du soleil derrière les sommets de granit.

La voiture nous conduit ensuite au pied du sentier qui mène à Glacier-Point. Nous y prenons nos chevaux et commençons de suite l'ascension, par un vrai sentier de chèvres.

Une *party* de 24 personnes nous précède.

Après une longue marche, où les chevaux avancent péniblement, au milieu des rochers, et rendue fort lente par le nombre même des excursionnistes, nous arrivons à Union-Point, d'où l'on a une belle vue sur la vallée presque entière.

Nous profitons de l'arrêt pour dépasser nos lents compagnons, et atteignons enfin Glacier-Point.

La vue s'étend au loin sur la vallée supérieure de la Merced, et à nos pieds s'étale, à 1.000 mètres, la vallée de Yosemite. Les sommets de la Sierra Nevada sont nus et pierreux. Quelques-uns, dans le lointain, sont encore couverts de neige.

Après le lunch, nous poussons notre ascension jusqu'au Sentinel-Dome, d'où l'on embrasse l'ensemble de la vallée. Le coup d'œil est d'une grandeur indescriptible.

Dimanche 21 juillet. — Départ à six heures. — C. et moi, pour profiter de la fraîcheur du matin et ménager un peu les chevaux, remontons à pied tout le versant de la vallée, et après deux heures de cette ascension reprenons la voiture.

Bientôt l'un de nos chevaux donne des signes d'indisposition : nous gagnons cependant sans encombre l'hôtel de Crocker, qui nous sert un déjeuner réconfortant.

Le cocher déclare que l'état de son cheval nous empêche absolument de continuer la route aujourd'hui. Ce fâcheux contretemps nous donne le loisir de faire une belle promenade dans les forêts de conifères qui entourent l'hôtel. Les pommes de pins qui jonchent le sol sont de très grandes dimensions.

De retour à l'hôtel, nous feuilletons le registre d'inscription des voyageurs. Nous y voyons figurer bien peu de noms de villes de France ou même d'Europe.

Soirée magnifique ; l'horizon est en feu et le soleil projette ses derniers rayons à travers les aiguilles des pins séculaires.

Lundi 22. — A six heures nous quittons l'auberge. Crocker a bien voulu confier à notre cocher un de ses chevaux ; mais la pauvre bête, trop faible, a grand'peine à soutenir l'allure de son compagnon. Aussi, après le déjeuner pris chez Priest, partons-nous avec un cheval prêté par ce dernier, et qui fait mieux la paire avec le nôtre. Arrivée à Chinese-Camp vers six heures.

Mardi 23. — Départ à quatre heures. — L'aurore colore à peine l'horizon ; une douce fraîcheur stimule l'ardeur de nos chevaux. Un peu avant cinq heures seulement, paraît le soleil. A cette heure matinale, nous voyons une quantité de Jack-Rabbits et de Cotton-Tails.

A huit heures nous arrivons à Copperopolis, où nous déjeunons.

Des chevaux frais nous conduisent à la gare de Milton où, trois quarts d'heure plus tard, nous prenons le train.

A Stockton, nous descendons à la grande station, laissant notre Allemand continuer vers le quai, où il reprendra, à cinq heures, le bateau à vapeur.

Nous nous rafraîchissons au bar de la gare, tenu par un Français.

A une heure dix, un train nous emmène par Lathrop et Niles, et nous dépose à cinq heures quinze à Oakland-Pier. A cinq heures quarante-cinq nous sommes de retour à San-Francisco, et à six heures au Palace-Hotel.

Le soir, en compagnie d'un officier de police, nous allons visiter la

VILLE CHINOISE

Il y a environ 40.000 Chinois à San-Francisco ; ils occupent tout un quartier, dont les maisons sont bondées de la cave au grenier. Il y a même, souvent, deux étages de caves, et comme tout cela se communique, il est impossible à la police d'y retrouver un malfaiteur, d'autant plus que tous les « Fils du Ciel » se ressemblent.

Voici d'abord les rues, où se balancent, au-dessus des trottoirs, les

enseignes chinoises accrochées à des barres de fer fixées perpendiculairement dans les façades.

Notre première visite est pour un temple, phénomène de richesses, accumulées sur les trois autels, où brûlent sans cesse les lampes et les parfums. Que de merveilles de sculpture et de broderie !

Au dehors, rien ne laisse supposer l'existence de ce temple.

Dans chaque maison chinoise il y a un petit autel.

Puis nous pénétrons dans une salle où des Chinois, nonchalamment assis autour de tables plus ou moins propres, jouent à différents jeux.

Nous visitons ensuite les magasins de quelques orfèvres et joailliers dont les ouvrages sont de véritables prodiges de patience.

De là nous allons au théâtre, et nous assistons à la plus belle mascarade et au plus beau charivari qu'il soit possible d'imaginer. Nous restons là près d'une heure, assis sur la scène, en qualité d'étrangers, et fumant nos cigarettes.

Dans la salle, tout le monde fume, soit de l'opium, soit du tabac, même les femmes, à qui une partie du théâtre est réservée.

La représentation se poursuit au milieu du bruit des cymbales, des tambourins, des gongs et des trompettes et de mille autres bruits discordants et assourdissants, à travers lesquels on a peine à distinguer la voix des acteurs, qui, cependant, chantent sur un ton très aigu.

Les décors n'existant pour ainsi dire pas, on vient, aux changements de tableau, accrocher un écriteau qui définit le lieu où se passe la scène.

Pour continuer, nous allons dans un restaurant, au second étage. Tout est sculpté, doré, d'une richesse inouïe. Les tables sont en bois précieux, les chaises de même; le siège et le dossier consistent en une plaque de marbre encastrée dans le bois, et le bois du dossier est lui-même incrusté de nacre.

Nous prenons du thé délicieux dans de toutes petites tasses, en fine porcelaine, avec accompagnement de fruits importés et de gingembre.

A côté de nous, sur une natte, dort un Chinois, déjà sous l'influence de l'opium. L'étude de cette passion est la seule qui nous reste à faire maintenant; notre guide nous conduit dans deux ou trois taudis où l'on fume devant nous, et nous fait inspecter l'opium, la lampe et la pipe.

Là-dessus nous allons nous coucher, heureux de trouver de bons lits, dans une chambre fraîche, après nos huit jours d'excursion.

Mercredi 24. — Nous prenons nos dernières dispositions pour le

départ et allons ensuite visiter le Presidio, espèce de citadelle-arsenal d'où l'on a une très belle vue sur la mer. C'était primitivement un petit fort bâti par ordre de Sa Majesté Catholique, pour la protection de la Mission.

Vers sept heures, nous faisons nos adieux à San Francisco, et après avoir quitté Oakland, nous jouissons d'un magnifique coucher de soleil sur la baie.

Le jeudi, vers dix heures, nous avons aperçu le Mont Shasta, 14,442 pieds, quatre mètres de plus que le Mont-Blanc, tout couvert de neige.

A partir de Dunsmuir, le train a été traîné par deux locomotives chauffées au bois.

Nous avons rencontré des sources d'eau de soude qui s'échappent du sol, au milieu de l'herbe, d'une façon très singulière. La Compagnie du chemin de fer en a capté une et a construit un kiosque où l'on s'abreuve gratis, pendant que le train s'arrête, spécialement dans ce but.

Déjeuner à Sisson, au pied du mont Shasta.

Beaucoup de Chinois travaillent à la voie. Les Chinois sont aux Etats-Unis ce que les Italiens sont à la France en général et les Belges à notre région — Ils se prêtent à tous les travaux longs et pénibles, et ce, pour un très modeste salaire. — Aussi les ouvriers américains les haïssent-ils et les méprisent-ils profondément.

La ligne complète n'est ouverte que depuis un an et demi.

Auparavant elle n'allait que de Portland à Ashland, d'une part, et de San Francisco à Mac-Cloud, d'autre part. Un *stage* faisait le service entre les deux tronçons.

Dans la nouvelle partie, le train monte absolument jusqu'au sommet des montagnes par des courbes inimaginables. On repasse même une fois au-dessus d'un tunnel que l'on vient de traverser. Ce sont des lacets sans fin.

Le 26 au matin, vers huit heures, nous passons à Salem, capitale de l'Orégon, qui n'a rien de remarquable, puis à Oregon-City, qui possède une grande force hydraulique, grâce à une chute de 28 pieds de la rivière Villamette.

PORTLAND (OREGON).

Portland, où nous descendons, se trouve sur la même rivière, à 12 milles de son confluent avec la Columbia.

Bien que située à 100 milles de la côte, Portland, comme Londres, Anvers et Rotterdam, est véritablement un port de mer.

L'eau y atteint la profondeur de 22 pieds et l'on voit, chargeant à ses docks ou attendant à l'ancre, non seulement des barques et bélandres de toutes formes et de toutes tailles, mais encore des vaisseaux de haute-mer de 3.000 tonnes.

Ses principaux articles d'exportation sont le blé, la laine, les peaux le houblon et les pommes de terre.

Portland compte entre 50 et 60.000 habitants.

L'après-midi nous allons au Parc et à Robinson's-Hill, d'où l'on jouit d'un admirable panorama.

A nos pieds, s'étend la ville, cachée sous un épais feuillage.

Au loin, on aperçoit la Columbia et la Villamette, bien avant l'endroit où leurs eaux se réunissent. Mais on remarque surtout, bornée seulement par les limites de l'horizon, la grande chaîne des Monts Cascade avec tous ses pics neigeux.

En redescendant, nous visitons la ville et le bord de la rivière.

Dans les rues nous voyons quantité de gens cherchant, sur de grandes cartes affichées aux vitrines des agents, des lots de terrains à coloniser.

Dans la soirée, nous allons tranquillement à la gare, où nous trouvons les lits tout faits dans le sleeping-car.

Le train part à dix heures. Entre Hunter's-Point et Kalama, il traverse le fleuve Columbia sur l'un des plus grands bacs du monde. Il a été construit spécialement pour la Compagnie du Northern-Pacific-Railroad et peut transporter trente wagons à la fois.

Le samedi matin, à dix heures, nous étions à Tacoma (Washington Territory), qui dispute à Seattle, ville voisine, l'honneur de devenir la New-York de l'Ouest.

Tacoma est située à la tête d'une remarquable nappe d'eau, Puget-Sound, profonde mer intérieure, s'étendant à environ 200 milles de l'Océan, couvrant un espace de 2000 milles carrés et avec des rives si escarpées, qu'à n'importe quel point, le flanc d'un navire toucherait le rivage avant que la quille ne touchât le fond.

Parmi les avantages commerciaux dont jouit cette ville, il faut remarquer l'excellence de son port, sa situation à proximité de vastes forêts, de mines fort productives et d'une région très fertile en blé. Rien n'est épargné pour faire ressortir l'importance que doit prendre Tacoma. Le voyageur américain Georges Francis Train n'a-t-il pas

entrepris au mois de mars 1890 un voyage autour du monde pour démontrer que Tacoma est la route la plus directe entre l'Amérique et l'Orient ?

Après avoir quitté Tacoma, nous avons commencé à gravir les Monts Cascade en faisant des courbes insensées, notamment près de Weston.

Les gorges sont traversées sur d'énormes échafaudages de bois le long desquels sont disposés des tonneaux remplis d'eau, faible précaution pour le cas où une locomotive y mettrait le feu. Puis nous sommes passés sous un tunnel droit, long de 2 milles, éclairé d'un bout à l'autre par des lampes à incandescence. L'effet est très joli. Nous avons pu en jouir à loisir, car le nègre nous avait avertis d'aller sur la plateforme du dernier car.

Pendant toute l'après-midi nous traversons d'immenses plaines arides et sablonneuses ; à trois heures le thermomètre marquait dans notre car $105^{\circ F} = 40^{\circ} \frac{1}{2}$ centigrades ; cette chaleur s'est prolongée jusque très tard dans la soirée, aussi était-ce avec plaisir qu'à chaque station on descendait humer un peu d'air frais. La ligne que nous avons suivie de Tacoma à Pasco-Junction est relativement neuve, n'ayant été ouverte qu'il y a deux ans.

Dimanche 28. — Nous avançons nos montres d'une heure, pour passer du Pacific-Time au Mountain-Time.

Les forêts sont en feu, la fumée ne s'élève pas, de sorte que l'on ne profite d'aucun paysage. Après midi nous avons dépassé la fumée, mais le temps est couvert.

A un croisement en plein champ nous arrêtons 20 minutes pour attendre un train.

Nous voyons de près plusieurs Peaux-Rouges.

Nous passons à Garrison, où les deux équipes d'ouvriers se sont rejointes lors de la construction de la ligne, puis à Helena, capitale du Montana. Cette ville est assez étendue, mais cette extension n'est qu'apparente, puisqu'elle est due au seul fait que les maisons sont fort espacées les unes des autres. La ville est éclairée au gaz et à l'électricité et possède des tramways.

A 1 heure du matin, nous descendons à Livingston, à l'hôtel Albemarle, qui est plein : On nous fait attendre trois quarts d'heure environ, puis on nous conduit dans un salon où l'on a dressé quatre lits de camp. Nos compagnons sont un arpenteur-géomètre et un enfant de 10 à 12 ans.

Après une nuit réparatrice, nous nous levons frais et dispos.

Le train de l'Est arrive vers dix heures et demie, et le petit train pour Cinnabar part immédiatement après. Notre wagon est meublé de *reclining chairs*, c'est-à-dire de grands fauteuils mécaniques où l'on peut s'étendre dans toutes les positions.

En route on remarque la *Devil's-Slide* (glissade du diable), singulière formation provenant de ce que les eaux ont emporté à la longue une couche de matières relativement molles, située entre une couche de quartz et une autre de porphyre, qui enferment, comme des murs, la « glissade » de 2.000 pieds, presque perpendiculaire.

A Cinnabar, des *coaches* à six chevaux nous attendent pour nous faire parcourir les 6 milles qui nous séparent de *Mammoth-Hot-Springs-Hotel*, point initial du grand tour du Parc National.

Parmi les montagnes qui attirent maintenant notre attention, se trouve le *Pic Électrique*, ainsi nommé parce qu'un membre d'une exploration qui eut lieu en 1872 fut enveloppé, sur son sommet, d'un nuage électrique.

Nous nous arrêtons au petit village de Gardiner pour prendre les lettres, puis nous franchissons bientôt la limite Nord de la *Terre des Merveilles*.

YELLOWSTONE NATIONAL PARK.

Vers deux heures et demie nous arrivons au *Mammoth-Hot-Springs-Hotel*, qui est comme le quartier général des touristes. C'est là qu'on s'organise pour l'excursion de trois jours à travers le *Parc National*.

Après avoir retiré nos lettres à la Poste restante, nous visitons à l'aventure les dépôts calcaires formés par les sources chaudes (*hot springs*). Rien de plus merveilleux que ces grottes profondes où apparaissent toutes les teintes de l'azur. Plusieurs bassins sont entourés d'un cercle jaune laissé par les dépôts ferrugineux. Sur les bords de certains autres, on voit de véritables broderies de marbre, qui sont simplement l'œuvre de la nature.

Mardi, à huit heures, départ. L'administration a réparti les excursionnistes en diverses voitures à quatre chevaux. Nos compagnons sont un ménage allemand, de St.-Louis, et un jeune Américain d'origine allemande.

Les attelages partent au grand trot et se suivent à faible distance sur

les crochets de la route poudreuse. Sans ralentir l'allure on traverse la *Golden-Gate*, ou Porte-d'Or, gorge aux parois volcaniques où la route en planches est accrochée au flanc d'un rocher. Puis on passe en vue du *Pic de Bunsen*, près du *lac du Cygne*, sans cygnes, et au pied de la *Roaring-Mountain*, d'où s'échappent des grondements sourds produits par le bouillonnement des eaux. Sur les bords de la route, quelques sources à l'eau légèrement fumante; au loin quelques lacs paisibles. Le chemin longe ensuite la colline d'obsidiennes, qui est loin de produire l'effet attendu après la lecture des pompeuses descriptions. Ce qui est plus curieux, c'est la façon dont a été construite la route qui la traverse : de grands feux étaient allumés sur le sol et quand la masse vitreuse était bien échauffée on y versait de l'eau froide qui la réduisait en morceaux. — Ce n'était plus alors qu'un travail de déblaiement.

Arrêt pour dîner à l'hôtel de Norris.

Notre bande part ensuite en avant, à pied, pous visiter les geysers et les sources du bassin de Norris. Guidés par un des soldats à cheval préposés à la garde du Parc, nous voyons d'abord le *Minute Man*, qui semble quelque peu fatigué, car il n'émet qu'une très faible quantité d'eau, et malgré son nom, nous ne le voyons pas jaillir pendant les quelques minutes que nous employons à l'examiner. Puis le *Pulsation*, petit bassin où l'eau est continuellement animée de soubresauts réguliers, que l'on peut comparer aux battements du pouls.

Le *Monarch* fait sa sieste, mais, par contre, nous voyons le *Dixen* en action.

Nous rejoignons la route et notre voiture, et à cinq heures nous sommes à l'hôtel du Bassin-Inférieur. Nous avions déjà terminé notre toilette quand les autres voitures arrivèrent.

Après le souper, nous sommes allés voir les Castors, dont le cocher nous avait indiqué la demeure. Des soldats rôdaient aux environs pour empêcher qu'on les incommodât. L'un d'eux, à notre grande surprise, nous parla français et nous fit voir les défauts et qualités de son *branco*, cheval demi-sauvage.

Mercredi 31 juillet. — La colonne s'ébranle de bonne heure pour aller au Bassin Inférieur (*Lower Basin*). Nous voyons l'ouverture du *Fountain Geyser*, dont les eaux sont d'un bleu inexprimable, à travers lequel on plonge dans les profondeurs d'une grotte charmante, puis les *Paint Pots* (pots à couleur). Ce sont comme des chaudières où bouillonne une boue pâteuse : de grosses bulles viennent crever à la surface

en faisant entendre un clapotement continuel. Sur les bords des trous se sont formés des dépôts de différentes couleurs, d'où le nom de Paint-Pots.

Plus loin, sur une des rives de la *Firehole River*, on nous montre le cratère de l'*Excelsior,* le plus grand des geysers, et on essaie, mais en vain, de nous faire admirer les beautés du *Lac Prismatique,* malheureusement trop couvert ce matin par sa propre vapeur.

Ajoutons qu'il y a en ce moment dans le Parc trois incendies de forêts qui rendent l'atmosphère peu propice aux panoramas.

En route maintenant pour l'*Upper Basin!* Voici le *Morning Glory*, remarquable par la profondeur de ses eaux d'azur, — puis le *Riverside*, auprès duquel nous posons en vain pendant une demi-heure, — puis la *Grotte*, que nous voyons fonctionner. Ses eaux produisent un effet à la fois bleuâtre et argenté, très heureux.

En nous retournant, nous voyons le *Mortar* en action. Continuant notre route sur le sol blanchâtre qui gronde sous nos pieds et d'où s'échappent de toutes parts des vapeurs sulfhydriques, nous arrivons au *Géant*, qui bouillonne dans sa cheminée, — puis nous voyons fonctionner celui que l'on appelle *Saw Mill*. Près de lui, le *Spasmodic*, remarquable par ses soubresauts continuels. Nous arrivons ainsi jusqu'à l'hôtel, d'où nous avons le plaisir de contempler l'éruption du *Vieux Fidèle* (*Old Faithful*), ainsi nommé parce qu'il fait régulièrement éruption toutes les heures, sans avoir jamais trompé l'attente des touristes. Voilà pourquoi l'Administration du Parc n'a pas hésité à construire un hôtel dans son voisinage.

L'après-midi, conduits par un sergent qui parle français, nous allons visiter les curiosités de la Rive gauche. Je citerai seulement le *Spoutter*, qui engouffre dans une cuvette latérale toute l'eau que rejette son ouverture principale, le *Lac d'Emeraude,* qui mérite réellement son nom, le lac d'*Orange,* composé de deux cuvettes qui, bien que voisines et se déversant l'une dans l'autre, ont des reflets absolument différents, et le *Black Sand Pool*, des bords duquel on plonge dans une grotte d'azur aux tons indescriptibles.

La caravane s'assied au pied du *Castle*, grand geyser qui donne tous les symptômes d'une éruption prochaine. Entre temps, C. et moi allons inspecter l'Old Faithful, avec ses admirables cascades, bassins et dépôts, et nous assistons de près à une de ses éruptions. Un premier jet s'élance, puis un calme apparent renaît; mais tout à coup le Vieux Fidèle se réveille et chaque pulsation lance la colonne d'eau de plus en

plus haut jusqu'à ce qu'elle atteigne son apogée. A ce moment, le geyser projette à 50 mètres de hauteur une imposante masse d'eau que surmonte un panache de fumée ; pendant cinq minutes, la gerbe immense s'élance vers le ciel et retombe en cascades : c'est saisissant et splendide ! Puis, petit à petit, le jet diminue, s'affaisse et tout rentre dans le calme et le silence jusqu'à l'éruption suivante.

Mais il est six heures, et chacun rentre à l'hôtel. Enfin, le soir, vers huit heures, le Castle se décide à jaillir, et nous sommes tous récompensés de nos peines. Il pousse des rugissements effrayants.

Jeudi 1er août. — Nous nous réveillons par une température de + 3° centigrades. De notre fenêtre nous voyons monter, à travers les sapins, les vapeurs des sources chaudes, condensées par l'air frais du matin. Nous partons vers sept heures, et en repassant dans le Lower Basin, nous voyons le Fountain Geyser en action. — Déjeuner froid, sous la tente, à *Trout Creek*, où la truite paraît être maintenant inconnue.

La route d'aujourd'hui est fort désagréable, car elle n'est, à proprement parler, qu'une piste tracée par l'usage, à flanc de coteau, et la voiture fait des tours de force d'équilibre. Nous traversons une large nappe d'eau où des castors ont élu domicile et construit des digues. L'eau passe bien au-dessus des moyeux de nos roues.

Plus loin, nous rencontrons une singulière colline de soufre : la condensation des vapeurs émanées du sol a formé des cristaux transparents qui, peu à peu, se sont ternis et, à la longue, ont fini par former une masse compacte. — Nous rejoignons ensuite la Yellowstone, dont nous longeons la rive gauche, et arrivons à trois heures un quart à l'hôtel, situé près des chutes.

La poussière secouée, les albutions faites, je pars en quête d'impressions grandioses. Mon espoir n'est pas trompé, car dès que j'atteins une plateforme située près de la grande chute, ou *Chute Inférieure*, un spectacle saisissant se présente à moi : c'est la vue du *Cañon* dans toute son imposante majesté.

Après avoir longuement contemplé cet admirable panorama, je vais à *Lookout Point*, d'où je vois la grande chute presque de face.

Avant de rentrer à l'hôtel je jette un coup d'œil sur la *Chute Supérieure*, et après le repas nous allons fumer notre cigarette sur les rochers qui surplombent l'abîme où elle se précipite.

Vendredi 2 août. — Dès le matin, tout le monde se rend à *Inspiration Point* — nom obligé — bien loin de Lookout Point, d'où l'on a

une splendide vue sur les deux parties du Cañon, et, tout au loin, sur la chute inférieure.

A dix heures, départ. — Déjeuner à Norris, où sont rassemblés plus de cent touristes. — A six heures, rentrée à Mammoth-Hot-Springs. Pour le souper, tout le monde fait un brin de toilette.

Samedi 3 août. — Nous allons jusqu'à la Poste où nous avons le plaisir de trouver quelques lettres, puis nous retournons voir la plus belle cuvette des Hot-Springs.

A deux heures, les coaches nous ramènent à Cinnabar, d'où le train nous transporte à Livingston. Nous y terminons notre journée en visitant les magasins qui avoisinent l'hôtel. On y trouve, empaillés, beaucoup d'animaux et d'oiseaux de la région, et de riches collections des pierres que l'on rencontre dans le Parc National.

Vers neuf heures on nous ouvre les portières du Sleeping-Car « Miles City » et malgré les ronflements de deux dormeurs et les pleurs de quatre enfants, nous ne tardons guère à nous endormir, en attendant que le train venant de l'Ouest nous emporte, à une heure cinq du matin.

Dimanche 4. — Vers deux heures de l'après-midi, près d'Iron Bluff, nous pénétrons dans les *Bad Lands*, traduction du nom de « Terres mauvaises à traverser », sous lequel les premiers explorateurs français désignèrent cette contrée, en raison des difficultés qu'ils éprouvèrent à s'y frayer un passage. On y rencontre de curieux phénomènes d'érosion qui donnent au paysage un aspect tout à fait étrange et réservent au touriste étonné d'agréables surprises. Ce sont d'abord d'énormes stratifications aux nuances les plus variées, puis des pyramides, des obélisques, des dômes, des châteaux-forts aux formes fantastiques, spectacle unique en son genre, qui impressionne vivement et laisse un souvenir ineffaçable.

Non loin de là, sur le territoire de Medora, dans la vallée du Petit-Missouri, paissent des milliers de bestiaux appartenant au marquis de Mores. Ce riche propriétaire a fait construire de vastes abattoirs, d'où sont expédiées chaque jour de grandes quantités de bœuf préparé (*dressed beef*).

A plusieurs reprises la locomotive s'arrête en pleine campagne pour prendre de l'eau.

Certaines stations se composent simplement d'un écriteau indiquant leur nom et d'une voie de garage. Pas d'habitation, pas même une

cabane. A plus forte raison, pas d'employés, et c'est le chef de train qui doit aller lui-même assurer la position de l'aiguille.

Vers minuit le train stoppe quelques instants à Bismarck, colonie allemande de 7 à 8.000 âmes, bien située sur le Missouri, que la ligne franchit avant d'arriver à la station.

Notre train a deux heures de retard, mais ni les voyageurs ni les employés ne semblent s'en préoccuper.

Lundi 5. — Nous avançons de nouveau nos montres d'une heure, différence entre le « Mountain Time » et le « Central Time ».

Nous passons à Fargo et à Moorhead, toutes deux sur la Rivière-Rouge, mais la première dans le Dakota et la seconde dans le Minnesota.

SAINT-PAUL.

Après avoir traversé Minneapolis, nous arrivons à Saint-Paul, capitale du Minnesota, assise en gradins sur les deux rives du Mississipi, à 2.200 milles de son embouchure.

Saint-Paul est une belle ville, toute moderne, d'environ 150,000 habitants. — Les rues, éclairées au gaz et à l'électricité, sont correctement tracées et pavées ; des égouts bien compris circulent sous les principales.

L'hôtel Ryan, auquel nous avions donné la préférence, est monté avec tous les derniers raffinements du confortable, et la cuisine y est excellente.

Le mardi, nous visitons la ville, et en particulier le Capitole de l'État, le bâtiment des douanes, qui contient la poste, le tribunal et l'hôtel-de-ville. Nous voyons aussi en détail les églises St.-Michel et St.-Gabriel.

Le soir, à six heures vingt-cinq, nous partons pour Chicago, par le Chicago Rock-Island and Pacific R. R.

Mercredi 7. — Je me réveille à Davenport (Iowa), pour traverser de suite le Mississipi et entrer dans l'Illinois. Le train passe à plusieurs stations aux noms connus : Seneca, Marseille, etc...

Dans l'après-midi nous arrivons à Chicago, où nous restons encore quelques heures, et à cinq heures trente nous prenons le « Limited » pour New-York.

Le jeudi matin à trois heures nous passons à Cleveland, la seconde

ville de l'Ohio comme importance et comme étendue ; elle est située sur la rive méridionale du lac Erié, à l'embouchure de la rivière Cuyahoga.

Conneaut est la dernière station dans l'Ohio ; c'est là, dit-on, qu'abordèrent les premiers colons de cette partie de l'Ohio.

A cinq heures et demie, le train passe à Erié, ville importante, sur le lac de même nom, à l'extrémité N.-O. de la Pennsylvanie.

La première station dans l'Etat de New-York est Dunkirk, où l'on attelle à notre train le Dining-Car qui doit rouler avec nous toute la journée.

En nous levant, nous avançons nos montres d'une heure pour les régler sur l'Eastern-Time.

Arrêts de dix minutes à Buffalo et à Rochester. Puis on passe à midi et demi à Syracuse, à deux heures à Utica, et à quatre heures à Albany, capitale de l'État de New-York, située sur la rive ouest de l'Hudson. Sa population est d'environ 100.000 habitants.

Albany, grâce à sa situation à l'extrémité de l'Erie-Canal, qui joint les Grands Lacs à l'Hudson, sert d'entrepôt aux nombreuses marchandises que les États de l'Ouest expédient vers New-York.

A partir de Hudson se développe le magnifique panorama, sans cesse changeant, qu'offre le fleuve de même nom.

On passe près de Poughkeepsie, la plus grande ville entre Albany et New-York, puis en vue de West-Point, siège de la National Military Academy, dont les bâtiments occupent un large plateau où l'on accède, du fleuve, par une route escarpée, taillée dans la falaise.

On arrive ensuite aux Highlands, où, pendant une vingtaine de kilomètres, le paysage est ravissant.

Nous entrons enfin dans les faubourgs de New-York, et après avoir parcouru une bonne moitié de la ville, le train nous dépose au Grand-Central-Depot.

La journée du vendredi est bien vite passée en visites et en courses, et le soir nous couchons à bord de « la Bretagne ».

Le samedi, à quatre heures, nous quittons le Pier 42 et passons bientôt au pied de la statue de la Liberté, qui lance dans les airs les éclats de son flambeau.

Peu à peu le jour se lève, mais le temps est gris et brumeux. A cinq heures trois quarts le pilote nous quitte. Il commence à pleuvoir et nous nous trouvons cantonnés sous la tente.

Vers onze heures, « la Bretagne » croise « le Celtic », de la *White Star Line*. A midi, elle a parcouru 101 milles.

La pluie cesse enfin, et l'horizon s'élargit. A deux reprises on largue les voiles du mât de misaine et du grand mât. Nous passons près du trois-mâts-goëlette « S. Bakintton » de Philadelphie, et du bateau pilote N° 8. Vers 6 heures du soir, nous croisons « la Champagne » avec laquelle nous échangeons des signaux.

Dans la soirée, la lune parvient presque à percer les nuages.

Dimanche 11. — Depuis hier à midi nous avons fait 404 milles, soit 505 depuis notre départ de New-York. Un des passe-temps de cette traversée consiste à parier chaque jour sur le nombre des milles parcourus depuis la veille. Quand je dis parier, le mot est inexact : c'est plutôt une espèce de loterie. On se réunit à dix. et le sort attribue à chacun l'un des chiffres de 0 à 9. Dès que le nombre de milles est affiché, on consulte le tableau, et les enjeux sont remis à celui dont le chiffre correspond au dernier chiffre du nombre des milles.

A trois heures, nous sommes assaillis par un grain. Quelques coups de tonnerre se font même entendre, et la pluie ne cesse de tomber pendant toute la soirée, qui se prolonge, agrémentée de musique. De temps à autre, des éclairs brillent vers le Sud.

Lundi 12. — Dès le réveil nous entendons la sirène. Le brouillard est très épais jusque midi, puis il se dissipe pour reprendre vers deux heures jusqu'à cinq heures et demie. Pendant ce temps, nous dépassons, vers trois heures, un gros voilier qui vient de l'échapper belle : il est à une vingtaine de mètres de « la Bretagne ». Aussi les matelots poussent-ils des hurrahs de soulagement !

Après le dîner, on entend encore la sirène, mais sa voix est couverte par les sons harmonieux des chants et du piano.

Mardi 13. — Le brouillard est si intense, toute la journée, que le pont en ruisselle. Le roulis s'accentue, on est obligé de mettre les tringles sur les tables.

Mercredi 14. — Enfin le brouillard se dissipe ! mais le temps reste gris le matin ; à 9 heures, nous rencontrons le trois-mâts-barque anglais « Capenhurst » de Liverpool.

Après midi. le soleil luit.

Vers six heures, nous apercevons un navire norwégien, et, plus avant dans la soirée, nous croisons à babord un grand paquebot à qui nous faisons les signaux de nuit, mais il ne se fait pas connaître.

Triste journée le jeudi, la pluie tombe presque continuellement.

Le sifflet et la sirène se font entendre.

Le lendemain, le vent passe du sud au nord.

En me promenant sur le pont, pendant les éclaircies, je vois les marsouins se jouer autour de « la Bretagne ».

Dans cette journée, nous avons rencontré un vapeur et trois voiliers.

Samedi, le soleil vient nous égayer.

A midi, nous sommes en vue des îles Scilly, et à trois heures quinze, par le travers du cap Lizard.

Nous apercevons de nombreux vapeurs et voiliers.

A neuf heures du soir, nous croisons à tribord « la Gascogne », avec laquelle nous échangeons les couleurs.

A neuf heures trente, nous passons en vue du phare de Cherbourg.

Le dimanche 18 août, vers trois heures et demie du matin, le pilote du Havre grimpe à bord, suivi de mon Père, que je suis heureux d'embrasser après une si longue absence, et à quatre heures vingt « la Bretagne » est à quai dans le bassin de l'Eure.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN MARS.

Encore un mois bien rempli.

A Lille, M. Foa, explorateur, a fait devant un public d'élite une très attrayante conférence sur le Dahomey qu'il a parcouru quatre ans. M. l'abbé Pillet a parlé du Mont-Blanc en Savoisien qui aime son pays et qui le connaît sous toutes ses faces. M. Colardeau, professeur de physique au Lycée, avec un humour et un entrain communicatifs, nous a raconté son voyage en Corse. Enfin, M. Lebègue, professeur d'histoire au Lycée, nous a entretenus des beautés pittoresques de la région des Causses, des grottes souterraines qu'il a visitées en ce pays pendant ses vacances. Cette causerie substantielle et en même temps agréable a été fort appréciée.

D'ailleurs, M. Lebègue avait, avec la même conférence, obtenu à Tourcoing, huit jours auparavant, un légitime succès. Avant lui, M. le docteur Pestour avait refait pour les Tourquennois le récit de la dernière exploration de Stanley.

Roubaix a les yeux tournés vers l'Orient. Après avoir entendu M. Capus, parler de l'Hindoukoush dans l'Asie centrale, il a demandé à M. Merchier de lui tracer l'itinéraire du Roubaisien pour l'exposition de Moscou.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890.

MARS.

1er mars. — Uruguay. — Entrée en fonctions du président Herrera y Obes.

3 mars. — Dahomey. — Combat de Kotonou, les Dahoméens sont battus après une lutte acharnée.

10 mars. — Terrible explosion de grisou à Morfa (Angleterre) : 150 mineurs engloutis.

15 mars. — Côte des Esclaves. — Entrée en vigueur de la convention franco-allemande du 26 décembre 1889, approuvée par décret du 6 février 1890, concernant l'établissement d'un régime douanier spécial pour les possessions des deux États sur la côte des Esclaves, en renouvellement de la convention du 25 mai 1887.

15 mars. — Ouverture à Berlin d'une conférence internationale ouvrière.

20 mars. — Le prince de Bismarck est relevé de ses fonctions de chancelier de l'Empire. Le général de Caprivi est nommé chancelier et président du ministère.

21 mars. — Pêcheries de Terre-Neuve. — Le gouvernement britannique déclare à la Chambre des Communes, à Londres, qu'un *modus vivendi* a été établi entre la France et l'Angleterre, qui porte le maintien du *statu quo*, les homarderies existantes seront maintenues ; il ne pourra en être créé d'autres que d'un commun accord.

26 mars. — Espagne. — La Chambre des Députés adopte le projet de loi relatif au suffrage universel.

27 mars. — Berlin. — Démission du comte Herbert de Bismarck, de chargé des affaires étrangères de l'Empire.

28 mars. — Le baron de Marschall de Bibersten, ministre de Bade à Berlin, est nommé secrétaire d'État à l'office des affaires étrangères de l'Empire.

28 mars. — Clôture de la conférence internationale ouvrière de Berlin.

30 mars. — Portugal. — Élections législatives. La Chambre est composée de 114 conservateurs, 30 progressistes, 10 monarchistes indépendants, 3 républicains.

Roumanie. — Le *Moniteur universel* publie une loi établissant un système monétaire basé sur l'étalon d'or.

Cote d'or. — Mort, à Grand-Bassam, de l'explorateur et résident de France Treich-Laplène.

Canada. Manitoba. — Le Parlement provincial vote, en troisième lecture, l'abolition du système des écoles séparées dans la province. Le nouveau régime entrera en vigueur le 1er mai.

CORRESPONDANCE

AFRIQUE. — EXPLORATION MONTEIL.

Lettre de l'Explorateur à M. Paul Crepy.

M. Paul Crepy, président de la *Société de Géographie de Lille*, a reçu le 15 mars une lettre du capitaine Monteil écrite de Ségou-Sikoro et datée du 23 décembre 1890.

Nous publions cette lettre très flatteuse pour la Société :

« .. J'ai dû quitter la France très précipitamment sans avoir le temps de faire part à notre Société de la confiance particulière dont un de ses membres (1) venait d'être l'objet. Veuillez dire à nos collègues que mon silence est dû uniquement aux soucis et aux travaux qui ont absorbé mes moindres instants.

Me voici à Ségou que je quitterai cette après-midi pour marcher à l'Est et tenter d'atteindre Say (2), sur la branche descendante du Niger. Ce point sera la première étape de ma longue route au travers de l'Afrique. Je pense y arriver vers l'époque où vous-même vous recevrez cette lettre.

Je n'ai jusqu'à ce jour rien de bien intéressant à vous communiquer; mais je me ferai un devoir, à mon retour, de venir entretenir nos collègues de mes travaux (3).

Toutefois, j'ai trouvé ici une plante textile qui a déjà été signalée avant moi et dont j'envoie échantillon sous forme graines, plante et produit au Sous-Secrétaire d'État aux colonies : c'est *le chanvre du Niger*. Pensant que ce textile pourrait intéresser votre Société, j'ai demandé à M. le Sous-Secrétaire d'État de faire tenir partie de mon envoi à la Société de Géographie de Lille.... »

La Rédaction du bulletin croit être l'interprète de tous les membres de la Société en remerciant le capitaine Monteil de l'intérêt qu'il nous porte. Une lettre a été écrite au Sous-Secrétaire d'État pour lui rappeler le désir exprimé par le capitaine Monteil.

(1) Le capitaine Monteil est membre correspondant de la *Société de Géographie de Lille.*

(2) Say est le point extrême de nos possessions du Soudan, d'après la convention passée avec l'Angleterre en août 1890.

(3) Le bureau a pris bonne note de cette promesse qui fait honneur *à la Société de Géographie de Lille.*

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

Une exploration scientifique dans la Mer Noire. — Nous donnons ici, d'après une communication du professeur Voeïfkof, lue à la séance du 29 décembre 1890, de la section géographique de la Société des Amis des sciences naturelles à Moscou, quelques résultats de la récente expédition scientifique faite dans la Mer Noire par la canonnière russe *Tchernomoretz*, du 26 juin au 23 juillet 1890.

La profondeur moyenne du bassin est de 1,830 mètres, la profondeur minima (inférieure à 183 mètres) a été trouvée dans la région nord-ouest, bornée par la ligne menée de Varna, en Bulgarie, à Eupatoria, sur la côte occidentale de Crimée, et la profondeur maxima (2,196 mètres, et par endroits jusqu'à 2,245 mètres) dans la partie médiane, entre la Crimée et la côte d'Anatolie. La température de l'eau, à la surface, s'élevait à 22° au milieu du bassin, et à 24°-25° dans l'ouest et à l'est. A une profondeur de 9 à 53 mètres, la température n'était que de 13°7, vers la côte sud, de 12° au centre et de 11 seulement au nord et près des rives de l'ouest et de l'est. Très caractéristique pour la Mer Noire est la variation de la température à des profondeurs dépassant 55 mètres, car à ce point le thermomètre ne marque que 7°, mais à partir de là, la température commence à s'élever, et à une profondeur de 1,830 mètres, elle est de 9°. Or, dans les autres mers, situées sous les latitudes moyennes, la température diminue régulièrement de la surface au fond, ou bien, à partir d'une certaine profondeur, elle reste surtout invariable (13° pour la Méditerranée). Une autre particularité de la Mer Noire, c'est qu'à une profondeur de 137 m. on trouve déjà de l'hydrogène sulfuré, dont la proportion augmente si rapidement, qu'elle devient fort sensible à 183 mètres, et qu'à partir de 286 mètres, elle rend toute vie animale absolument impossible. A cette profondeur, dit M. Androussof, un des membres de l'expédition, on n'a trouvé, en effet, que des coquilles demi-fossiles et quelques mollusques appartenant plutôt à la faune saumâtre des *limans* ou de la Caspienne qu'à la faune marine proprement dite: ce seraient des restes de la faune pontique qui habitait la Mer-Noire à l'époque pliocène, où ce bassin, encore séparé de la Méditerranée et profond seulement de 900 mètres, contenait de l'eau d'une faible salinité. Lors de l'ouverture du Bosphore, les eaux salées de la Méditerranée auraient fait irruption dans la Mer Noire et occasionné la disparition de l'ancienne faune. L'hydrogène sulfuré ne serait donc qu'un des produits de la décomposition d'anciens organismes, dont l'élimination ne s'effectuerait que fort lentement, par suite d'une immobilité presque absolue des eaux à une certaine profondeur. On sait,

en effet, que la Mer Noire reçoit annuellement par le Bosphore un millième seulement du volume des eaux pontiques, et que, par conséquent, il faudrait au moins mille ans pour le renouvellement complet du bassin ; on peut comprendre ainsi la lenteur avec laquelle les eaux profondes participent à la circulation de la masse liquide.

Le Rhin à sec. — *Strasbourg* (février 1891). Le Rhin vient d'atteindre le plus bas niveau constaté dans le courant de notre siècle. On peut dire qu'il est à sec.

Ceux qui traversent en ce moment le pont mobile de Kehl jouissent d'un spectacle vraiment grandiose.

Le lit du fleuve est recouvert d'épaves de toutes sortes et partout l'on aperçoit des ruines du siècle dernier.

Les vestiges des piliers soutenant jadis les ponts détruits pendant les guerres, apparaissent pour la première fois aux yeux étonnés des Alsaciens.

La carcasse d'un vieux navire naufragé se dresse au milieu du fleuve, et, à quelques mètres de cette épave, on aperçoit une machine informe, rouillée et recouverte de mousse.

C'est un appareil pour briser la glace, qui avait coulé en 1829 au moment de la terrible débâcle qui a causé tant de malheurs.

D'antiques blocs de pierre et de bois, solidement enchâssés dans de larges bandes de fer, surgissent par-ci, par-là au milieu du fleuve. Ce sont les restes d'anciens piliers datant de 1797, que les Français ont démolis au moment de la capitulation de Strasbourg.

Entre autres réminiscences historiques, on découvre aussi les ruines d'un pont de bois détruit par les Français et les Autrichiens au moment de la déclaration de guerre en 1792.

La canonnade du 12 au 14 septembre 1792 avait mis le feu à ce pont que les pionniers autrichiens firent alors sauter.

Et voilà qu'après cent ans, ces vestiges du passé reviennent à la surface de l'eau.

ASIE.

Exploration Younghusband. — M. Younghusband, capitaine aux King's Dragons, a fait plusieurs explorations.

En 1886, parti de Pékin à Tsitsikhar, puis a fait le tour de la Mandchourie ; passant par Novgorod (baie du sud de Vladivostock), il est revenu ensuite à Pékin.

En 1887, parti de Pékin, il a traversé la Mongolie et le désert de Gobi, jusqu'à Kachgar, puis a atteint Yarkand en septembre 1887. Rentré par le col de Moustag (19,000 pieds) dans l'Hindoustan, il reçut la grande médaille d'or de la Société de Géographie de Londres.

En 1889, il repart de l'Inde, entre en Chine par le col de Karakoroum, visite la Kachgarie, le Pamir, le lac Karakoul, le Oueran, et rentre dans l'Inde par Khandjout et Gilgit.

En 1890, reparti de l'Inde, il a atteint Yarkand par le Ladak, puis Kachgar, d'où il espérait retourner dans l'Inde par Tchitral.

Des renseignements ont été donnés sur cet explorateur, dans une lettre à

M. Edouard Blanc, datée de Kachgar, 13 novembre 1890, où ce dernier a rencontré M. Younghusband et son compagnon et interprète, M. Mac Cartney.

(Revue française).

Indo-Chine. — Les Anglais sur le Mé-Kong. — On écrit de Bangkok :

« Après leur projet de chemin de fer, à travers le Siam, de Moulmain à Luang-Prabang, les Anglais songent à un autre plus central, traversant non plus en écharpe, mais allant de Bangkok, par Korat, à Lakhon, situé sur le haut Mé-Kong navigable.

» Au lieu de nous obstiner à chercher au milieu des rapides et des bas-fonds de Kong et de Kemmorat, des passes aussi difficiles que longues et dispendieuses à rendre navigables pour un passage régulier, que ne choisissons-nous une voie qui, gagnant de facilité et de vitesse de construction le projet des Anglais, nous assurerait à bref délai tout le commerce du Laos et de la Chine centrale ? Le terminus de la navigation possible du Mé-Kong étant Peunom, c'est ce point qu'il s'agirait d'atteindre le plus vite possible. En prenant Tourane, en Annam, comme tête de ligne, ce port étant situé sur la grande voie commerciale de Singapour à Hong-Kong, nous établirions notre tracé de Tourane à Quang-Tri et, de là, par la trouée de Kam-Lo, à Peunom. La trouée de Kam-Lo n'a pas 300 mètres ; de plus, entre Muong-Vang et le haut Si-Noï, il n'y a aucun col jusqu'à l'immense cuvette des deux sis où l'on n'aurait plus qu'à poser les traverses.

» De Peunom en Chine par eau.

» Jamais projet ne s'est offert dans de meilleures conditions, et l'acharnement des Anglais à nous devancer sur le haut Mé-Kong est la meilleure preuve des résultats à en attendre.

» Ce projet trouverait certainement à Hong-Kong plus de capitaux que tout autre, étant le plus facile et le plus court. Pour nous, il serait autrement et plus facilement réalisable que la navigation du Mé-Kong de Saïgon et Peunom. Mais c'est avant le tracé des Anglais qu'il serait urgent d'établir notre ligne. Si nous nous laissons devancer par eux, nous y perdrons tout le trafic de cette immense région. »

(Revue du Cercle militaire).

AMÉRIQUE.

Les Iles Pribilow. — De toutes les îles de la mer de Behring, au nord de l'archipel des Aléoutiennes, les îles Pribilow (découvertes comme l'archipel par un navigateur russe du même nom) sont les plus petites et les moins peuplées, mais elles sont devenues aujourd'hui la richesse de l'Alaska, grâce aux phoques à fourrure qu'y ont parqués les chasseurs américains.

Ces pêcheries sont actuellement la cause du conflit entre l'Angleterre et les États-Unis.

L'archipel de Pribilow se compose de deux îles principales, Saint-Georges et Saint-Paul (celle sur laquelle ont débarqué les Allemands). La première est entourée de falaises, la seconde est plus basse.

Lorsque Pribilow les découvrit en 1766 et 1767, ces îles étaient inhabitées, mais après l'exploration du navigateur russe, les marins se portèrent en foule vers ces parages et la chasse se fit sans méthode : les « industriels » (*promichlenniki*) russes tuaient au hasard et sans prendre de précautions pour le repeuplement ; de

leur côté, les pêcheurs anglais, auxquels Cook avait enseigné le chemin de ces régions, venaient prendre part à la curée.

Aussi la race du phoque à fourrure était-elle menacée d'extermination : en 1840, il restait seulement 400 phoques dans l'île Saint-Georges. En 1868, on ne trouvait plus que des animaux isolés dans les îles Pribilow.

La chasse se trouva forcément interrompue : elle aurait cessé complètement si des spéculateurs américains, suivant les conseils des naturalistes, n'avaient eu l'idée d'aménager les îles comme de grandes fermes à bétail marin. En peu d'années, elles se repeuplèrent et maintenant on y compte en moyenne 5 millions de phoques, dont 100,000, soit les deux tiers environ de la production du monde entier, sont abattus chaque année pour le compte de la Compagnie qui tient l'archipel à location.

(*Revue du Cercle militaire.*)

Colombie britannique. — Une nouvelle exploration a été faite cette année dans les monts Selkirk par quatre touristes américains (ou anglais). La chaîne est d'un accès très difficile, à cause de l'épaisse végétation qui couvre les vallées de sa base. Les voyageurs purent faire néanmoins l'ascension de plusieurs pics, dont l'un, appelé *Sir Donald*, paraît être le point culminant de la chaîne. Les glaciers couvrent une étendue égale à ceux de la Suisse.

OCÉANIE.

Bornéo. — Une intéressante exploration s'est faite, en 1890, à travers une région encore inconnue du Nord-Bornéo Britannique. Elle est l'œuvre d'un Hollandais, M. H. R. J. Dunlop. Avec ses compagnons, il partit, le 26 juillet 1890, du village de Pinungah, sur le Kinabatangan, pour remonter un bras latéral de ce fleuve, le Melian, puis le Pingos, qui s'y jette en formant beaucoup de rapides. Abandonnant ses canots, l'expédition prit la route de terre, et traversa un pays de collines, où elle atteignit des hauteurs de 560 à 580 mètres. Au Nord-Ouest, le voyage se poursuivit à travers un pays plat, à côté d'une dépression marécageuse, à quelque distance d'une chaîne d'où partent dans trois directions différentes des rivières de quelque importance, le Labouk ou Sounghei-Lioga, le Pagalan et le Melian. Le 12 août, après avoir franchi une chaîne de collines de 90 à 120 mètres, les voyageurs arrivaient dans la plaine de Limbawan et traversaient le Pagalan, branche de Padas ; le 22, ils arrivaient à Mempakol, terme de leur exploration. D'après M. Dunlop, ce voyage a révélé une route facile entre l'Est et l'Ouest de Bornéo. Il fournit, en outre, des renseignements géographiques importants sur cette partie du Nord-Bornéo. Elle est traversée de collines courant du Sud-Ouest au Nord-Est, et formant, non une chaîne ininterrompue, mais bien plutôt des massifs insulaires entourés de plaines ou de marécages. Ces collines sont, en général, formées de grès; les plus basses sont de l'époque tertiaire, les plus hautes constituées probablement par des roches carbonifères.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Envoi de laines de la Russie pour une fabrique de Roubaix. — Saint-Pétersbourg, 16 février. — On annonce d'Askabat l'envoi de trois cents balles de coton Boukkariotte, et de 4.500 pouds de laine, provenant des moutons de Merw.

Le coton est destiné à une filature du Midi de la France et la laine à une fabrique de Roubaix.

Ce sont les premiers envois de ce genre pour la France.

Le mouvement des ports français en 1890. — Le mouvement total de la navigation en France — long-cours, pays étrangers et pêche, navires français et étrangers, à voiles et à vapeur, entrées et sorties réunies, et toujours bâtiments chargés seulement, cabotage non compris — s'est élevé pour l'année 1890, au chiffres de 48,770 navires, d'un tonnage de 23 millions 29,973 tonneaux, contre, en 1889, 48,619 navires, jaugeant 22 millions 233,088 tonneaux, soit une différence en plus pour 1890 d'environ 797,000 tonneaux.

Voici, pour 1890, la part que chacun des treize principaux ports a prise à ce mouvement. Nous classons par ordre d'importance pour 1890, en mettant en regard pour comparaison les chiffres de 1889.

		1890	1889
1. Marseille	Tonneaux	6.509.319	6.509.421
2. Le Havre	»	3.678.378	3.690.347
3. Bordeaux	»	2.063.697	2.069.428
4. Dunkerque	»	1.654.517	1.585.150
5. Rouen	»	1.128.478	919.192
6. Cette	»	1.094.927	1.069.921
7. Calais	»	1.040.722	826.866
8. Boulogne	»	1.008.229	950.207
9. Saint-Nazaire	»	709.385	676.073
10. Dieppe	»	730.016	754.682
11. Bayonne	»	258.512	279.521
12. Nantes	»	119.395	133.135
13. Nice	»	110.767	95.090

Comme on le voit, le port de Rouen, qui occupait le septième rang en 1889, passe au cinquième en 1890, gagnant sur Cette ; Calais et Saint-Nazaire s'élèvent des huitième et dixième rangs en 1889, aux septième et neuvième en 1890. Comparativement à 1889, les ports de Dieppe, Bayonne et Nantes ont seuls diminué de tonnage ;

il y a augmentation pour tous les autres ports, mais dans des proportions différentes; c'est ainsi que Marseille demeure presque absolument stationnaire, tandis que Rouen gagne 209,000 tonneaux, et Calais plus de 223,000.

EUROPE.

Pêche de la morue en Islande. — Voici, d'après la *Revue des pêches maritimes*, les résultats de la pêche de la morue dans les mers d'Islande, pendant la campagne de l'année dernière. Le tableau suivant fait ressortir dans la flottille qui s'est livrée à cette pêche une diminution de six navires. On attribue cette réduction des armements à la baisse sur les prix de la morue qui a suivi la saison de 1889, très abondante en poisson. En outre, il semble que la consommation de la morue tende à diminuer au fur et à mesure qu'une observance moins stricte du jour maigre se produit dans les pays consommateurs.

Voici les quantités pêchées par quartiers maritimes :

Dunkerque, 37,573 tonnes ; — Gravelines, 2,260 tonnes; — Boulogne, 672 tonnes; — Saint-Valéry-en-Caux, 39,782 tonnes; — Saint-Brieuc, 226,046 tonnes ; Paimpol, 1,758,553 tonnes ; — Binic, 541,428 tonnes ; — etc.

La pêche des Islandais pratiquée dans les fiords a été mauvaise cette année. Les Anglais se livrent à la pêche du flétan. L'année dernière a laissé des profits considérables, le poisson se vendait 1 schelling la livre. Cette année, 40 cotres environ sont revenus. Le flétan a sensiblement baissé de prix sur le marché anglais : 3 pence la livre.

La pêche pratiquée par les Danois, les Américains et les Belges a été peu importante. Notre pêche a aussi diminué d'importance en Islande. Quoique le temps ait été généralement beau en 1889 et 1890, les armements vont diminuant.

Le commerce de la Belgique. — Les importations, d'après la statistique basée sur les valeurs de 1889, se seraient élevées à 1,835,351,000 francs en 1890, soit une augmentation de 5 0/0 sur celles de 1889.

Quant aux exportations, elles auraient atteint le chiffre de 1,289,312,000 francs, soit un chiffre à peu près égal à celui de 1889.

Une forte diminution a été constatée tant dans les importations que dans les exportations de décembre dernier, comparativement à celles de la période correspondante de 1889, par suite de l'interruption d'une partie de la navigation par les glaces.

La situation économique de l'Allemagne au commencement de l'année 1891. — On écrit de Berlin à la *Bœrsen Halle* que, dans ces dernières semaines, presque toutes les branches importantes de fabrication ont à enregistrer des bilans plus prospères. Les commandes comptent une clientèle étrangère très fournie ; les achats se multiplient ; la confiance renaît. Les tendances rassurantes d'un mouvement graduel se font sentir ; les prix sont devenus plus fermes ; on n'a plus revu ces accumulations de marchandises qui affectent si lourdement le marché.

Le commerce d'exportation a été très animé ; beaucoup d'acheteurs de l'étranger sont venus sur les marchés allemands ; il faut signaler, en particulier, la présence de nombreux acheteurs du Canada. Les chefs des grandes maisons allemandes visitent les lieux de fabrication en vue de commandes pour le printemps. Tous ces motifs sont de nature à donner à l'ensemble du marché un aspect plus vivant dont il n'y a pas lieu de tirer des conclusions trop optimistes, mais qui contribuera à ouvrir l'essor à de nouvelles entreprises. L'industrie textile est dans une voie de progrès : les filatures sont très actives.

Dans les fabriques de machines, quelques exploitations ont travaillé au-delà du nombre d'heures réglementaires. L'industrie chimique s'est vue l'objet de nombreuses commandes ; les manufactures de verres et de porcelaines sont assez calmes, ce qui est, d'ailleurs, le cas à cette époque de l'année. Il en est de même pour l'industrie du cuivre, du laiton, des lampes. Des commandes satisfaisantes permettant d'utiliser le travail des ouvriers ont été données pour les papiers peints, les tapis, les chaussures, les gants de peau, les articles de caoutchouc. On ne voit plus un excès de production ; on s'efforce, au contraire, de proportionner la production au nombre des demandes, etc., etc.

(Communication du Consul général de France à Hambourg).

ASIE.

Chine. — Mines du Yunnam. — La *Gazette de Pékin* annonce, d'après un rapport de Tang-Chinng, superintendant des mines impériales au Yunnam, que deux mines de cuivre : celles de Chiao-Chia et de Weining, ont donné de bons résultats. Les lingots de cuivre arriveront sous peu à Pékin. Une mine de plomb de la même province a donné en sept mois 50,000 *cattis* (environ 30,200 kilogr.) de métal, qui seront aussi envoyés à Pékin dans le courant de l'année.

Commerce de la soie en Chine. — Le marché chinois faisait autrefois la loi pour les soies. Depuis que les découvertes de Pasteur et le perfectionnement des machines ont permis à l'Europe de fournir des graines saines et des soies parfaitement dévidées, la France et l'Italie possèdent maintenant les plus belles qualités. Si les Chinois préfèrent continuer les méthodes défectueuses d'éducation, de drainage et de dévidage, leur commerce des soies perdra rapidement de son importance. Les douanes chinoises se préoccupent de la question et le commissaire de Ningpo, M. Kleinwachter, après avoir fait des enquêtes et des travaux sérieux, vient de publier sur cette question d'intéressants rapports. Il a envoyé en France un Chinois intelligent qui a étudié le procédé Pasteur. M. Kleinwachter recommande l'établissement d'une manufacture de graines pures qu'on fournirait à tous les sériciculteurs du pays désireux de produire des soies de première qualité. Cette institution ne coûterait que 100,000 taëls par an ! Il espère que le ministère chinois du Tsoung-Li-Yamen (affaires étrangères) s'en préoccupera. Il faudra aussi arriver à empêcher les mandarins de frapper des droits d'octroi exorbitants sur les cocons destinés aux filatures européennes établies à Shanghaï, que les Chinois feront bien d'imiter : car elles fournissent des soies parfaitement filées et dont la valeur est bien supérieure à celles des soie mal dévidées dans le pays.

(*The London and China Telegraph.*).

AMÉRIQUE.

Le Commerce de la Martinique en 1890. — Les exportations se sont élevées à 23,350,115 fr., dont 20,713,830 fr. de denrées du crû. L'année précédente, sur une exportation de même importance, à peu près 23,751,814 fr., les denrées du crû figuraient pour 26,450,028 fr.

Pendant l'année dernière, l'exportation du sucre a diminué de 872 tonnes en chiffre rond, celle du tafia a augmenté de 26,891 hectolitres, et celle du cacao de 276 tonnes en chiffre rond.

L'importation accuse une augmentation de 3,003,215 fr. sur celle de 1889. Elle excède la valeur des exportations de 6,911,234 fr. La colonie a donc dû trouver dans des ressources autres que celles que lui donne son agriculture, cette différence de près de 7 millons de francs.

Le mouvement maritime a naturellement augmenté : 392 bâtiments de plus et 92,612 tonneaux de jauge. Ce qui rend cet accroissement plus important encore, c'est que 1889, qui nous sert de point de comparaison, avait déjà vu se produire une augmentation de 346 navires et de 56,803 tonneaux sur 1888.

Dans ce mouvement maritime, 32 bâtiments en plus jaugeant 8,628 tonneaux ont été employés aux relations avec Terre-Neuve et la Guadeloupe.

(D'après le *Moniteur des Colonies*).

La population des États-Unis. — D'après les premiers résultats publiés par le bureau de recensement, la population des États-Unis s'élevait, le 1er juin dernier, à 62,480,540 âmes.

Dans ce total ne figurent pas les blancs dans le territoire indien, les Indiens dans les réserves et dans l'Alaska, non plus que les habitants de l'Alaska.

La population, en 1880, à l'exclusion des mêmes catégories, atteignait 50,155,783. L'accroissement pendant la dernière décade est, en conséquence, de 12,324,757 âmes ou de 24,57 % contre un accroissement de 80,08 % dans la décade précédente de 1870 à 1880.

L'Exposition universelle de Chicago et la participation de l'industrie européenne. — Y a-t-il intérêt pour l'industrie européenne de participer à l'Exposition universelle qui aura lieu, dans deux ans, à Chicago, telle est la question qu'il importe d'étudier. On ne lira pas sans intérêt l'avis émis à ce sujet par un des principaux organes commerciaux de la Belgique : *Le Précurseur d'Anvers*. Voici cet article :

« Le message présidentiel annonçant qu'une Exposition universelle colombienne, « The words Columbian Exposition, » sera ouverte à Chicago le 1er mai 1893, et invitant tous les pays étrangers à y prendre part, a produit un véritable enthousiasme dans tout l'ouest des États-Unis et notamment à Chicago.

» On veut donner à l'Exposition des proportions colossales et on a la prétention de surpasser tout ce qui a été fait jusqu'à présent dans ce genre. L'activité, l'esprit d'entreprise, les immenses ressources dont on dispose et le vaste réseau de voies de communications par terre et par eau, qui entoure la ville, donne à ce projet grandiose des chances de réussite.

» Le gouvernement de Washington usera de toute son influence pour engager les peuples d'Amérique à s'y faire représenter largement. Mais la nouvelle législature et les tendances protectionnistes qui ferment de plus en plus le pays aux travailleurs et aux produits étrangers, ne sont pas faites pour encourager les producteurs européens en général à faire des sacrifices pour conquérir un marché dont on s'efforce de les excluro.

» Le mécontentement soulevé dans le monde industriel européen par les deux bills Mac Kinley prédispose l'opinion publique contre tout concours actif à apporter à l'Exposition de Chicago, mais nous ne pensons pas qu'il convienne de se laisser guider entièrement par ce courant, sans peser mûrement les conséquences d'une abstention complète. Il faut tenir compte avant tout de l'importance du marché américain, qui mérite une attention toute spéciale, à cause du nombre et de la richesse des habitants. Il importe de considérer aussi que des circonstances diverses peuvent influer sur le sort de la législation douanière actuelle et en amener peut-être le retrait total ou partiel.

» Mais, en admettant même que les conditions restassent pendant longtemps encore ce qu'elles sont aujourd'hui, cela ne serait pas une raison pour renoncer à tout espoir de faire d'importantes affaires dans ce pays.

» L'industrie américaine, malgré la surabondance et la perfection d'un grand nombre de ses produits, laisse encore la porte ouverte à bien des articles européens, qu'on ne sait pas fabriquer aux États-Unis, dont le consommateur ne peut se passer et qu'il doit acheter à l'étranger, quelle que soit l'importance des droits de douane.

» L'industrie américaine s'est développée avec des tendances pratiques et utilitaires, cherchant à satisfaire les besoins journaliers de tous. On peut dire de la production qu'elle est, comme les institutions, forte, solide et intelligente, mais à tendance démocratique. Le côté luxueux et artistique a été complètement négligé jusqu'ici. Dans presque toutes les branches de l'industrie, la production est limitée aux qualités inférieures ou moyennes et, pour les articles fins, le consommateur est obligé de recourir à l'étranger.

» La richesse toujours croissante du pays augmente le nombre des consommateurs riches, tous voyagent et veulent ensuite s'installer chez eux avec tout le luxe qu'ils ont vu à l'étranger. Toutes les villes ont une aristocratie financière et les besoins de luxe, qui se développent dans des proportions incroyables, ne peuvent être satisfaits qu'en Europe. Quel que soit le prix de l'importation, elle ne diminuera pas pour les objets de luxe qui satisfont l'amour-propre ou la fantaisie des classes aisées.

» Le marché américain étant, en général, amplement fourni de bons produits nationaux pour les besoins usuels, et dépourvu des articles fins, des produits de luxe, de bon goût, et surtout de ceux ayant un caractère artistique, ce sont ces derniers, semble-t-il, qui doivent surtout fixer l'attention de nos exportateurs.

» Par suite de l'application des tarifs protecteurs, l'importation ne s'adressera plus, pour ainsi dire, qu'aux classes riches ; il faut donc chercher principalement à importer les premières qualités de nos produits, ce que nous pouvons fournir de plus beau, de plus luxueux dans tous les genres ; rien n'est trop beau ni trop cher pour les classes auxquelles nous avons à nous adresser et qui sont à peu près les seuls clients sur lesquels nous puissions compter.

» Nos artistes, nos artisans et nos industriels ont donc intérêt à envoyer leurs meilleurs produits à l'Exposition de Chicago. »

Généralités.

Les Compagnies coloniales. — Nous trouvons sous ce titre un excellent article du *Sémaphore de Marseille* que nous reproduisons pour nos lecteurs :

« Rien n'a été plus utile que la fondation des Sociétés coloniales à l'expansion de l'Angleterre et de l'Allemagne. On sait de quoi il s'agit : Une Société obtient de son gouvernement le monopole du commerce et de l'administration d'un territoire lointain, à peine connu, sans colons nationaux. Elle s'installe, se garde à bon marché, pressure plus ou moins les indigènes, va de l'avant, s'étend de tous les côtés, se taille dans les domaines des roitelets sauvages, par la persuasion ou par la force, des empi es souvent plus grands que la mère-patrie elle-même.

La Société est une entreprise privée ; ce qui ne serait pas permis à un gouvernement lui est licite, en tous cas ne lui est pas défendu. Elle marche, marche, marche tant qu'on ne l'arrête pas. S'il faut intervenir, si l'on est obligé de la brider, ou de la faire reculer, rien n'est plus simple : la Société, étant une œuvre particulière, n'a pas engagé l'État ; elle peut être désavouée, sans que la Métropole paraisse faire autre chose qu'une œuvre de justice. On ne dira pas que son gouvernement a baissé pavillon, on vantera au contraire sa modération et son esprit d'équité. Mais si personne n'a rien dit, ce que la Société aura conquis sera bel et bien conquis pour compte de sa mère-patrie et celle-ci, sans frais, sans risques, aura agrandi son domaine colonial.

Le partage de l'Afrique Orientale entre l'Allemagne et l'Angleterre n'est guère autre chose que la régularisation des conquêtes des Sociétés coloniales, et l'on peut dire qu'entre les mains de ces deux puissances, cet instrument éminemment souple, éminemment extensible et surtout éminemment économique, a donné des résultats merveilleux.

Est-il possible, en France, d'en faire autant? Hélas ! nous croyons que ce serait se bercer d'illusions bien étranges que de croire des organisations de ce genre applicables sans graves modifications à notre régime politique et surtout à notre état mental particulier.

Qu'en un pays neuf, sur une côte non réclamée par un gouvernement quelconque — il n'en existe plus depuis l'invasion allemande en Afrique — une Société commerciale française plante sa tente, se développe, se crée un domaine comme un simple particulier, la chose est possible, et même elle s'est faite en ces dernières années. Elle prospère. Aussitôt un gouvernement quelconque dit : « Voilà un coin de terre qui est riche, qui produit, qui consomme. Il n'est à personne — car un particulier, ce n'est personne — il est donc à moi. J'y plante mon drapeau, j'y établis mes douanes et je force ces marchands français à ne plus s'adresser qu'à mes fabriques.» Les propriétaires des comptoirs se récrient, disent qu'ils sont Français, qu'ils ne veulent pas devenir... mettons Anglais ; ils font appel à la France. Celle-ci s'est laissée devancer par... mettons l'Angleterre, dans la cérémonie de la plantation matérielle du drapeau ; elle ne fera pas un « casus belli » de la possession de ce morceau de côte. D'ailleurs, au Parlement, dans la presse, dans les clubs, les radicaux pousseraient de beaux cris si l'on s'avisait de défendre ces comptoirs français que l'on fait... mettons anglais. Doit-on prendre fait et cause pour des intérêts particuliers? Et c'est ainsi que les Scarcies et d'autres points importants de l'Afrique occidentale sont passés sous pavillon anglais.

Certains gouvernements agissent plus habilement. Là où une Société française fait de bonnes affaires, on fait établir à côté d'elle un minuscule comptoir... mettons allemand, on le couvre du pavillon national et le pays devient colonie... mettons allemande. N'est-ce pas ainsi que cela s'est passé aux Popo ?

Et pourquoi cela s'est-il passé ainsi ? — Parce que nos Sociétés françaises n'avaient pas de Charte d'investiture, faisant d'elles des sortes de fondés de pouvoirs du gouvernement français. — Eh bien ! que ne le fait-on ? Parce que les pierres se soulèveraient en France si l'on apprenait que le gouvernement aliène, pour un temps plus ou moins long, une part, si petite qu'elle soit, de la Souveraineté nationale.

A part certains illuminés qui vivent dans un autre monde que le monde réel, personne n'admettra un seul instant que l'opinion publique, en France, accepte une organisation de ce genre. L'opinion publique peut avoir tort, mais ce n'est pas la question. Le fait, le fait brutal est qu'elle ne concevra pas qu'il puisse exister un pouce de terre française où le gouvernement ne soit pas le gouvernement français, où l'armée ne soit pas l'armée française, où la justice ne soit pas la justice française. C'est tellement incompatible avec nos idées — disons, si l'on veut, nos préjugés — de 1890, qu'il ne se trouverait pas dix députés pour voter une proposition de ce genre au Parlement.

Mais n'y a-t-il rien à faire ? Bien certainement, et il faut chercher quelque chose qui, tout en nous permettant de lutter avec nos concurrents coloniaux, puisse être accepté par les citoyens de la France continentale, trop longtemps indifférente à nos colonies. »

La flottille de la Seine. — Cette flottille de vapeurs a son port d'attache aux quais de Javel, où ses ateliers de réparations occupent une centaine d'ouvriers; elle comprend aujourd'hui :

50 bateaux-omnibus construits à Argenteuil pour l'Exposition de 1867.

20 hirondelles datant de l'année 1874 ;

32 bateaux express sortis des forges de Saint-Denis et inaugurés en 1885 ;

1 bateau du Louvre, le deuxième ayant été acheté par M. Decauville et les 3 autres expédiés à Toulon (1889).

La société des Bateaux-Parisiens compte donc : 103 petits vapeurs. Sur chacun d'eux se trouve une équipe de cinq hommes, pour la plupart recrutés le long du Rhône, de la Saône et de la Loire. Cette équipe se décompose de la manière suivante : un marinier, un chauffeur, un mécanicien, un receveur, un pilote qui tient la barre, ces deux derniers coiffés, comme on sait, d'une casquette galonnée ou portant une ancre dorée au col de leur habit.

Les mariniers gagnent 4 francs par jour et les receveurs 6 francs, avec quelques accessoires.

Les mécaniciens et les capitaines ou pilotes, qui, selon une expression en usage, sont « commissionnés », touchent 8 à 10 francs, avec une prime sur le combustible ou sur le parcours leur faisant ensemble des journées de plus de 12 francs.

Le service de chaque employé commence à six heures du matin pour finir à sept heures du soir ; mais il est de plus longue durée pendant l'été, il atteint même quinze heures quelquefois, avec une augmentation de paie proportionnelle au temps couru.

Un gardien est affecté à chaque station.

Il y a 22 stations échelonnées sur le cours de la Seine, depuis Charenton jusqu'au Point-du-Jour.

Les brouillards peuvent occasionner le chômage ; ce dernier vient aussi à la suite

d'un froid rigoureux, les glaces étant en rivière, et plus fréquemment encore par l'effet des inondations.

Les Bateaux-Parisiens franchissent en 1 heure 20 minutes les 15 kilomètres qui séparent Charenton du Point-du-Jour, et les hirondelles parcourent la même distance en 1 heure 10 minutes, depuis le Pont-Royal jusqu'à Suresnes, où il y a moins d'escales. Le trajet complet, aller et retour, entre ces derniers points, s'exécute en trois heures. Les hirondelles peuvent contenir environ 300 passagers.

Les bateaux-express ne peuvent recevoir à leur bord que 275 voyageurs, et les bateaux-omnibus que 225 ; leurs départs se succèdent à cinq ou dix minutes d'intervalle suivant les cas.

En général, on estime de 800 à 1,000 le nombre des personnes qui, chaque jour, prennent passage sur chaque bateau, payant individuellement 10 et 20 centimes. Ces premiers chiffres augmentent pendant la belle saison et les prix des places doublent pendant les jours de fête.

On fixe 70,000 francs la valeur actuelle des hirondelles, et à 90,000 francs celle des bateaux-express en sortant du chantier. Leur dépréciation annuelle, qui, en terme de marine constitue la différence du *vieux au neuf*, peut être évaluée au vingtième.

La machine des bateaux-express produit une force de 600 chevaux. Elle brûle approximativement 25 sacs de charbon, soit une quarantaine de francs pour plus de douze heures.

Pendant toute la durée de l'Exposition, les express ou autres bateaux affectés spécialement au service du Champ de Mars, ont transporté 13,527,125 personnes en 185 jours. On a eu à enregistrer pour l'année qui vient de s'écouler, un mouvement général de 22,885,104 voyageurs.

Profondeur des lacs. — Le lac le plus profond du monde est le lac Baïkal (Sibérie): sa superficie est de 9,000 milles carrés; sa profondeur est de 4,000 à 4,500 pieds, de sorte qu'il contient presque autant d'eau que le Lac-Supérieur. Sa surface est à 1,350 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le Lac-Majeur a 3,000 pieds de profondeur; le lac de Côme, près de 2,000; le lac de Constance, 1,000; le lac Huron, 900.

D'Europe en Amérique en 3 jours. — On étudie, en ce moment, un nouvel itinéraire qui permettra d'effectuer, en trois jours, le trajet d'Europe en Amérique.

Le point de départ est le cap Wrath au nord-ouest de l'Écosse, le point d'arrivée est le cap Charles and Labrador, qui n'est séparé du premier que par 1,550 milles.

Un navire à marche rapide, tel que la *Bretagne*, par exemple, pouvant faire 425 milles par jour, c'est donc à peu près trois jours et demi de traversée.

Du cap Charles, un train rapide conduira les voyageurs par Québec à New-York en quarante-huit heures, et comme il faut un jour et demi pour aller de Paris au cap Wrath, le voyage de Paris à New-York pourra donc s'effectuer en sept jours, mais avec trois jours de traversée seulement.

Ce qu'il y a de voyageurs par le monde ! — On se fera une idée du développement qu'ont atteint les chemins de fer à notre époque quand on saura que l'on estime à environ 6 millions 500,000 le chiffre des voyageurs transportés journellement par tous les chemins de fer dans le monde entier.

Monnaie chinoise trente fois séculaire. — Un journal du Pérou, le *Callao*, raconte qu'en creusant un puits à Victoria (colonie anglaise de l'Amérique du Nord), on a découvert des monnaies d'or chinoises ayant au moins trois mille ans d'existence; on croit qu'elles ont été cachées par des navigateurs chinois qui avaient été poussés par les courants mille ans avant Jésus-Christ et deux mille cinq cents avant la découverte de l'Amérique.

Les vaisseaux brise-glace. — On vient de terminer les expériences faites en Russie depuis plusieurs années, avec des vaisseaux appelés *Ledo-Kols* (brise glace).

On est parvenu à construire des bateaux à vapeur en état de casser la glace et de frayer un passage à d'autres vaisseaux.

De cette manière la navigation qui, dans la mer Noire, la mer d'Azov et la mer Baltique, en hiver, est interrompue pendant quatre à cinq mois, po· ra être continuée sans interruption.

Actuellement cinq bateaux « brise-glace » fonctionnent dans la mer Baltique.

On espère avec les nouveaux bateaux, rendre plus faciles les expéditions au pôle Nord.

L'enrôlement des Indiens. — On annonce de Washington que le Ministère de la guerre étudie un projet qui devrait, suivant les prévisions du général Miles et autres officiers supérieurs, contribuer beaucoup à pacifier les Indiens, en les disciplinant. Il avait été question d'abord d'en former des régiments qui seraient commandés par des officiers de l'armée régulière. Mais on a réfléchi qu'il y aurait danger, à un moment donné, à entretenir armés, équipés, et fortement constitués des corps militaires à demi-sauvages, presque indépendants. On a renoncé à ce projet, et on se propose maintenant d'organiser simplement des compagnies d'Indiens recrutés parmi les jeunes hommes les plus vaillants et les plus intelligents, qui seront incorporés dans l'armée régulière, à raison d'une compagnie, infanterie ou cavalerie, par régiment en service dans l'Ouest.

Ces compagnies auront à leur tête des officiers expérimentés, parlant la langue et connaissant les habitudes des Indiens.

Ceux-ci auront le même uniforme, le même armement, les mêmes exercices, la même paye, etc., que les soldats blancs, avec des modifications nécessitées par le degré d'intelligence et d'instruction des recrues. On propose de fixer quant à présent l'effectif de ces nouvelles troupes à deux mille hommes, dont cinq à six cents spécialement destinés au service d'éclaireurs.

(*Revue du Cercle militaire*).

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

ORDRE DE LA PLACE

DU 10 FÉVRIER 1891

Le Général commandant le Corps d'Armée écrit ce qui suit :

« Par dépêc.e du 4 février courant, le Ministre fait connaître qu'il autorise le G.néral commandant le Corps d'Armée à donner aux Officiers de la région toute facilité pour se faire inscrire à la *Société de Géographie de Lille.*

Toutefois, cette autorisation ne serait pas maintenue, si la Société dont il s'agit en arrivait à traiter des questions politiques ou religieuses. »

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

EXCURSION A SAINT-PÉTERSBOURG ET MOSCOU

Conférence faite à Lille, Roubaix et Tourcoing.

C'est sur les instances de notre Président que j'ai laissé cette conférence paraître au Bulletin.

Elle a, à mes yeux, un défaut [illegible]l, c'est d'être une œuvre de compilation.

Je n'ai jamais été à Pétersbourg ni à Moscou. J'en parle par ouï dire [illegible]u après lectures. Je m'aide aussi de mes souvenirs d'historien.

Malgré cela, M. Paul Crepy a pensé que cette conférence pourrait [illegible]urnir d'utiles renseignements à ceux de nos amis qui vont partir [illegible]ur l'Exposition de Moscou.

[illegible]e Secrétaire-Général doit obéissance à son Président, je m'exécute.

A. M.

Avant de partir en voyage, surtout pour la Russie, il faut composer son bagage. Ici une certaine précaution est nécessaire.

Il faut bien se garder d'emporter avec soi une canne à épée ou un revolver, on ne se promène pas comme cela avec des armes en Russie.

Les journaux sont l'objet de graves suspicions au moment de franchir la frontière de l'empire des tzars ; aussi, le plus simple, pour faire vos paquets, est d'employer du papier gris.

Après cela, nous fermons notre malle, nous bouclons notre valise et en route pour Namur.

La traversée de la Belgique est trop connue pour que j'en parle ici. Nous passons devant Namur, puis devant Liége. Nous voici à *Herbesthal.* C'est la première station allemande : nous voyons aussitôt se profiler un casque à pointe, c'est celui du gendarme prussien qui se promène gravement devant la gare.

Nous voici maintenant à Aix-la-Chapelle (Aachen), puis à Cologne (Cöln) avec sa fameuse cathédrale, sorte de monstre fantastique en pierres dentelées, couché la croupe au Rhin et qui se voit à dix lieues de distance.

De Cologne à Hanovre, le long de la voie, ce n'est qu'un long cortège de cheminées immenses et de fabriques à perte de vue, c'est l'Allemagne industrielle, la Westphalie.

Puis vient une sorte de Beauce, l'Allemagne agricole, les dernières avancées de la Saxe, puis la lande, la bruyère, le sable ; tout cela triste, monotone. Nous avons le temps de regarder le personnel des gares que nous traversons.

Les employés sont partout admirablement équipés : pantalon noir à passepoil rouge, tunique noire à deux rangées de boutons, casquette plate, à cocarde. Le chef de gare se promène au milieu de tout son monde, reconnaissable à sa casquette écarlate et aux broderies d'or du collet de sa tunique. Les chefs de train portent en bandoulière une giberne rouge, semblable à celle de nos médecins militaires : ce n'est pas une administration, c'est une armée.

Nous voici enfin à Berlin. Nous avons trois heures à passer dans cette ville pour aller de la gare de Lehrte (Lehrter Banhof) à celle de l'Est (ost Banhof). C'est une pénible traversée pour un Français (1). On traverse le pont de Moltke (Moltke Brücke) puis le *Bismark-strasse*,

(1) Nous pourrons l'éviter en prenant le métropolitain qui nous conduira d'une gare à l'autre. — Berlin a son métropolitain, mais Paris attend encore le sien!

la *Pariser platz,* on longe la promenade d'*unter den Linden,* on passe le *thiergarten* et l'on arrive à la gare où l'on a le temps de se restaurer au buffet.

Puis on reprend le train, on traverse la Poméranie où la vie agricole est dans toute sa splendeur : on franchit la Vistule sur un viaduc de fer dont les deux têtes sont bâties en château-fort du moyen-âge ; puis, après avoir passé devant Marienbourg et Tilsit, nous voici à Kœnigsberg, à Tilsit, à Eikoune (*Eydkuhnen*) ; nous traversons une petite rivière sur un pont et voilà qu'en mettant la tête à la portière nous voyons un soldat qui nous présente les armes. Ce soldat est une sentinelle russe qui rend ainsi les honneurs militaires à tous ceux qui mettent le pied sur le territoire national. Presque aussitôt on arrête ; nous sommes à la première station russe : *Vierybolovo* (Virballen en allemand).

Ici, il nous faut changer de train. L'écartement des rails est beaucoup plus large en Russie qu'ailleurs. Le Russe veut rester maître chez lui, aucun wagon étranger ne peut entrer dans son pays.

Nous descendons, mais quel changement! tous ces employés de chemin de fer russes portent une sorte de redingote croisée, à large jupe plissée, maintenue par une ceinture de cuir, un pantalon très large rentré dans les bottes, un bonnet de fourrure qui tient le milieu entre la toque et le béret. Au milieu d'eux circulent des gendarmes, à grande capote grise, avec un sabre à la façon asiatique, suspendu à une simple courroie en cuir, se croisant sur la poitrine avec une seconde courroie maintenant un revolver dans sa gaîne.

Tandis que vous regardez ce spectacle nouveau pour vous, vous vous entendez interpeller : *vlas passeport,* c'est un gendarme qui vous réclame ce précieux papier que vous vous êtes procuré pour 12 francs à votre préfecture et que vous avez eu soin de faire viser avant votre départ au ministère des affaires étrangères. Au bout de dix minutes, il vous revient maculé de toutes sortes de cachets : vous aurez désormais à le faire viser par le maître de police dans toutes les villes où vous passerez ; votre hôtelier se chargera volontiers de la corvée, mais n'oubliez pas que le métier de voler les passeports pour les revendre ensuite aux vagabonds se pratique en Russie sur une vaste échelle.

Mais voici que le train se met en marche. Lentement par exemple ; à peu près la vitesse de nos trains-omnibus.

Le Russe tient plus au confort des voitures admirablement aménagées qu'à la vitesse de la locomotive.

Le pays que nous traversons est plat, monotone, d'apparence pauvre et triste. Une armée allemande trouverait difficilement à s'y nourrir : elle n'avancerait que lentement, privée de la ressource du chemin de fer. Ses grands chevaux de cavalerie ne pourraient entrer dans ces écuries aux portes extrêmement basses qu'il nous est donné d'entrevoir dans les rares fermes qui se montrent en vue de notre train. Du lin, du seigle, des bouquets de bois, pas mal de marécages, tel est le paysage qui se déroule devant nous avec une désespérante uniformité. De loin en loin un clocheton multicolore y détache ses tons criards.

Tout à coup, pour ainsi dire sans nous en apercevoir, nous arrivons à Pétersbourg. Ce n'est pas comme Paris ou Moscou dont l'aspect, même de loin, vous saisit par sa grandeur. Cela tient à ce que le terrain où a été bâtie la capitale de toutes les Russies est trop bas et n'offre aucune élévation.

Nous allons nous reposer à l'*hôtel de France*, tenu par un de nos compatriotes ; puis, dès le lendemain matin, nous nous mettons en quête d'une voiture et d'un cocher pour bien employer les quelques heures dont nous disposons.

La voiture, c'est la *troïka*, grande à peu près comme un vélocipède ; avec deux sièges à ciel ouvert, dont l'un, celui de devant, est réservé au cocher.

Ce qui caractérise la troïka, c'est la *douga*, sorte d'arc en bois flexible, qui se courbe au-dessus du garrot du cheval et sert à maintenir l'écartement du collier et des bras du brancard : on y suspend par un crochet les lanières d'enrènement.

Le cocher est un *isvotschik*, vêtu d'une longue houppelande, doublée d'une peau de mouton, prêt d'ailleurs à vous faire payer un tarif exorbitant, tout comme ses confrères de Paris.

Aussi faut-il se munir d'un petit vocabulaire de ce genre : — *Skolka* (combien) ? — *piatdeciatie kopecks* (cinquante copeks) — vous pouvez hardiment répondre : *niet*, *tridsatie* (non, trente) — *sorok* (quarante, réplique le cocher, — *tridsatie*. — *sorok*. — Vous partez à pied et le cocher vaincu de vous dire : *isvolti pojalinté* (soit, montez). — Sachez encore ces quelques mots que vous crierez au bon moment : *na prava* (à droite). *na lieva* (à gauche), *priamo* (tout droit), *stoi* (halte !) et vous pouvez aller où vous voudrez.

Pour apprécier la beauté de St-Pétersbourg, c'est de la Neva qu'il faut la voir. Poussons donc de ce côté ; et d'abord traversons la grande voie de Pétersbourg, la *perspective newski*. C'est une large rue de 50

mètres, longue de plus de 4 kilomètres. Elle est bordée de magnifiques magasins, de superbes hôtels. Le czar y possède de tous ses palais celui qu'il préfère, le palais Anitchkoff; on y trouve un sanctuaire vénéré, Notre-Dame de Kazan, assez médiocre copie de St-Pierre de Rome.

A l'extrémité de la rue, nous voyons se dresser une grande flèche pointue; nous croyons voir une église, mais c'est en réalité l'*amirauté* dont le clocher pointu peut servir de point de repère aux étrangers, car là viennent aboutir les grandes artères de la ville ; indépendamment de la perspective Newski, deux autres perspectives de moindre importance ; celle *Vonesenski* et celle *Gorokavaia*.

Inclinons un peu sur la gauche, nous arrivons à une place où se trouve une merveille de St-Pétersbourg ; je veux dire l'*église St-Isaac*. Elle est ainsi nommée en l'honneur de St Isaac le dalmate dont l'Église orthodoxe fête la mémoire précisément à la date du jour où naquit Pierre-le-Grand. On voit que cette église évoque le souvenir du fondateur de la Russie. Quoi de surprenant alors si sa statue semble en garder l'entrée.

Cette statue a du reste grand caractère. Elle est due au ciseau d'un de nos meilleurs sculpteurs du XVIII[e] siècle, Falconnet, l'auteur de la fameuse baigneuse. Malgré son costume d'empereur romain, Pierre-le-Grand a vraiment belle allure sur son coursier de bronze fièrement campé sur un énorme rocher. La main du czar étendue vers la Neva semble encore commander à la ville que sa puissante énergie a fait sortir du sein des eaux. Le véritable continuateur de son œuvre a été une femme, Catherine II, très russe de cœur, malgré son origine allemande. C'est elle qui a fait élever ce beau monument à la mémoire de son illustre prédécesseur ; nous devons nous réjouir qu'elle se soit pour cela adressée au génie de la France.

C'est encore un Français, M. Montferrand, qui, sur l'ordre du czar Nicolas, de 1814 à 1841, construisit la belle église commencée sous Pierre-le-Grand, mais restée inachevée. Elle fut inaugurée en 1858 ; toutefois, les travaux ne furent définitivement terminés qu'en 1864.

L'église a la forme d'un édifice quadrangulaire, surmonté au milieu d'une immense coupole qui rappelle celle de St-Pierre de Rome ou encore le dôme des Invalides à Paris, car elle est dorée également. Tous les côtés de l'église sont ornés de portiques gigantesques, soutenus par des colonnes de granit, hautes de 45 mètres et d'un seul morceau. Ce sont les plus énormes monolithes du monde.

Le fronton devant lequel nous sommes représente la résurrection de Notre-Seigneur ; deux autres représentent des scènes de la vie de St Isaac, un quatrième est consacré à l'adoration des mages.

Si maintenant nous pénétrons à l'intérieur de l'édifice, nous serons frappés de la richesse de son ornementation L'or et le marbre ont été prodigués. On n'a pas employé pour la décoration intérieure de l'église moins de 2134 kg. d'or pur, et les masses de marbre fournies par la France, l'Italie et le district russe d'Olonetz s'élèvent au chiffre respectable de 8.200.000 kilogrammes ! Les sommes dépensées se chiffrent par 23.256.850 roubles et le rouble vaut 2 fr. 70.

La nef semble plus grande encore qu'elle ne l'est par l'absence complète de chaises, bancs ou sièges d'aucune sorte. Ainsi le veut le rite grec. Les plafonds sont couverts de peintures à fresque. La nef est séparée de l'autel par une sorte de cloison, percée de trois portes, c'est l'*iconostase*. Il est recouvert de plaques de cuivre, revêtues de malachite avec encadrement de marbre rouge foncé. Il est entouré de nombreuses colonnes. Ajoutez à cela les icones ou saintes images, de style byzantin sur fond d'or, en mosaïque ou en peinture.

Nous nous arrachons à la vue de ces merveilles, et nous sortons par la porte opposée à celle qui nous a livré passage. Nous voici dans une rue fort large ; suivons-la quelque temps, et nous arrivons sur un pont qui franchit un petit bras de la Néva, c'est le pont bleu. Nous sommes en présence d'une autre statue équestre, la figure tournée vers St-Isaac ; c'est celle du czar Nicolas Ier, faisant pendant à celle de Pierre-le-Grand ; et c'est justice, puisque c'est grâce à lui que l'église a été terminée.

Approchons-nous du piédestal pour considérer ce curieux bas-relief ; il représente un trait caractéristique de la vie de ce czar.

A la mort d'Alexandre Ier, Nicolas ne se croyait nullement appelé à régner, car il avait un frère aîné, Constantin. Toutefois, ce dernier, peu soucieux des grandeurs, avait déclaré à l'empereur Alexandre son intention de renoncer au trône ; le testament du prince défunt donnait donc la couronne à Nicolas, mais sans que le futur héritier se doutât de rien. On vit ce spectacle étrange de Constantin faisant prêter serment en faveur de Nicolas à Varsovie, tandis que Nicolas à Pétersbourg présidait la même cérémonie en faveur de Constantin. Quand il connut le testament, Nicolas se récria et voulut refuser en faveur de son frère : il fallut une lettre impérative de Constantin pour forcer Nicolas à accepter le trône, beau combat de générosité, mais qui faillit coûter cher à l'empire.

Une société secrète, la Société du Nord, qui rêvait l'établissement de la république, crut le moment venu d'agir. Les conjurés persuadèrent à plusieurs régiments que la renonciation de Constantin était apocryphe, que lui-même était retenu prisonnier à Varsovie par ordre d'un frère parjure et perfide. Le pis est que la nouvelle se répandit dans la population civile. En un clin d'œil, le palais d'hiver se trouva cerné par une foule bruyante et menaçante. Nicolas était un bel homme de six pieds. Sans rien perdre de son sang-froid, il fait atteler sa troïka, y monte avec un aide-de-camp pour toute escorte, fait ouvrir la grande porte, ordonne au cocher de piquer droit au milieu de la foule. Arrivé au milieu de la place, il se dresse de toute sa taille immense et crie d'une voix impérieuse : « A genoux, canailles ». Une seconde après il n'y avait plus un homme debout. — « Rentre, dit alors le czar à son cocher, c'est fini. »

Et il avait raison. Les troupes insurgées ne comprenaient même pas pourquoi elles se battaient. Les conjurés criaient : vive Constantin ! vive la Constitution ! ; les soldats croyaient que la Constitution c'était la femme de Constantin. Quelques volées de mitraille eurent raison de l'émeute militaire.

C'est tout cela que représente le bas-relief.

Mais gagnons le pont Nicolas et passons dans l'île Vasili-Ostrof. Nous y verrons Pétersbourg sous son jour le plus favorable.

Ces quais gigantesques revêtus de granit pour braver l'effort de la débâcle, ces magnifiques et hauts palais qui s'y élèvent en masse compacte et imposante, les tours aux flèches élancées qui semblent vouloir escalader le ciel, les coupoles dorées des églises, les arcs hardis de l'imposant pont Nicolas ; cet ensemble grandiose de superbes monuments saisit vivement l'esprit du touriste et le remplit d'admiration. L'art y est partout et il réussit parfaitement à embellir et à rendre attrayante une nature morne et mélancolique. Quant à la belle et large Néva, elle semble remplir les fonctions d'un vaste miroir où se reflètent les contours artistiques de la plus belle ville du Nord.

Nous repassons devant la statue de Pierre-le-Grand et l'église St-Isaac, mais, cette fois, de l'autre côté de la Néva. On se sent ici dans le quartier du commerce et du travail : de nombreux navires sont amarrés à quai, preuve palpable que la Néva est un véritable bras de mer. Voici la Bourse flanquée de ses deux colonnes rostrales. Voici également le pont du palais d'où nous voyons l'ensemble du fameux palais d'hiver.

Ce palais, le plus beau de Saint-Pétersbourg qui en renferme pour-

tant de si magnifiques, fut construit au XVIIIe siècle par ordre de la tzarine Elisabeth ; mais il fut détruit par un incendie en 1837 et reconstruit par ordre de Nicolas.

Il mesure 140 mètres de long sur 108 de large. La façade principale donne sur la Néva. Les plus belles salles sont au premier étage auquel on accède par un escalier sans rival, sauf peut-être celui de l'Opéra, à Paris. Ce sont la salle Saint-Georges, destinée aux fêtes militaires, la salle blanche, ornée de belles statues de marbre où se donnent les grands dîners de gala, la salle d'or, la salle pompéïenne, la salle du trône, etc...., toutes incomparables par leur richesse et leur beauté d'ornementation.

La façade, opposée à la Néva, donne sur une vaste place. Semi-circulaire, remarquable par une colonne monolithe élevée à Alexandre Ier et tout autour de laquelle les bâtiments des ministères forment un bel hémicycle. Au centre de cet hémicycle une arcade surmontée d'un quadrige, l'*arc de la petite Millionn*, établit la communication avec les principaux quartiers.

Cette colonne, qui se dresse au milieu de la place, rappelle que le nom d'Alexandre Ier est aussi fort populaire en Russie : c'est qu'en effet, il personnifie la défense nationale contre les Français en 1812. Napoléon Ier campait avec son armée victorieuse sur les ruines de Moscou. Effrayé de son triomphe même et de l'immense solitude qui se faisait devant lui, il envoya au czar des propositions de paix. « Je ne traiterai avec l'empereur, répondit Alexandre, que lorsque le dernier soldat français sera sorti du territoire russe. Si nous sommes battus, nous reculerons toujours et nous irons, s'il le faut, jusqu'au centre de la Sibérie plutôt que d'accepter une paix honteuse. » Fières paroles qu'un peuple n'oublie pas, surtout quand elles sont consacrées par le succès.

Quittons cette place pour redescendre le cours de la Néva vers notre point de repère, la Tour de l'Amirauté. Nous y retrouvons notre isvotchik et nous reprenons la route de l'hôtel pour faire nos préparatifs avant de partir pour Moscou.

Il est d'ailleurs très monotone, le trajet de Pétersbourg à Moscou. Lorsqu'il fut question d'établir le chemin de fer, le czar Nicolas convoqua les ingénieurs chargés du tracé, prit une règle, en posa un bout sur Moscou, l'autre sur St-Pétersbourg, tira deux traits figurant les rails, rendit le papier aux ingénieurs en disant : « Allez, messieurs, voilà votre chemin de fer ».

Le chemin de fer, docile, allongea deux rails interminables au travers de la plaine sans fin.

Pour tromper l'ennui de la route, le mieux est de consulter à l'avance notre plan de Moscou. Mais quoi ! nous nous sommes certainement trompés. Ce fleuve aux nombreux détours, c'est la Seine. La voici qui entre à l'Est par Bercy. Au cœur de la ville, elle présente l'île de la Cité. Cette agglomération de constructions sur la rive droite, c'est le Louvre et les Tuileries ; le fleuve sort de la ville à l'ouest, voici le coude de Sèvres et St-Cloud et la presqu'île de Gennevilliers. Ce fleuve c'est la Seine. Nous avons, par étourderie, emporté le plan de Paris.

Voilà ce que nous fait dire un premier coup d'œil ; mais regardons de plus près. Le fleuve va en réalité de l'ouest à l'est, ce que nous prenions pour la rive droite devient dès lors la rive gauche, les constructions qui la couvrent sont celles du *Kremlin*, le fleuve c'est la *Moscowa*, la ville c'est *Moscou*, d'où nous tirerons cette conclusion que Moscou est absolument pareil à Paris, à cela près que c'est tout le contraire.

Nous descendons du train sur la *chaussée Sokolniki*.

Au lieu d'entrer immédiatement en ville, nous ferons bien de passer jusqu'au parc (*Sokolnitskaïa-Rotscha*), c'est une des promenades les plus aimées de Moscou. Le *Staroïé-Goulianié* (vieille promenade) est occupé exclusivement par le peuple. Les jours de fête, des milliers de familles viennent y déjeuner sur l'herbe ou autour de petites tables avec le *Samovar* fumant. Des musiciens ambulants donnent des concerts que les consommateurs rétribuent généreusement. C'est à Sokolniki qu'ont lieu la grande promenade annuelle du 1er mai et les courses de chevaux.

Après cette petite promenade qui nous a dégourdi les jambes, nous nous faisons conduire au *Slavianski bazar*, qui n'a de bazar que le nom, car c'est un très bel hôtel, très confortable, mais où, en revanche, tout est fort cher.

Je vous conseille donc de n'y prendre que les grands repas, servis dans la grande salle commune, sorte de rotonde au toit de verre, avec des galeries sculptées et un jet d'eau au milieu. Pour les petits repas, c'est-à-dire le kummel ou le thé, allez à un des nombreux *traktirs* qui se trouvent en ville.

Traktir, cela se traduirait assez exactement par notre mot *estaminet*. Toutes les classes de la société, depuis la petite noblesse jusqu'aux artisans, viennent s'y coudoyer. On y prend le thé, on y déjeune, on y dîne et l'on y soupe aux sons de l'orgue, car il n'y a pas à Moscou de

traktir sans orgue. Cet orgue avait autrefois son similaire à la brasserie de Mulhouse à Lille ; il possède des flûtes, des cornets à piston, des trombones, des clarinettes, des cymbales, une grosse caisse, un tambour, un triangle : c'est une harmonie complète. Tous les quarts d'heure, un garçon vient changer le rouleau et la mélodie éclate vigoureuse, retentissante, presque toujours avec des airs français.

Puisque je suis sur le chapitre conseils, laissez-moi vous dire qu'il vous faut, pour l'instant, renoncer absolument à la cuisine française sous peine de vous ruiner.

Vous devez vous conformer à la mode russe. Vous commencez votre repas par une petite dînette préliminaire, la *Zakouska*. On vous offrira du caviar, du fromage, du saucisson ou de la confiture : c'est l'apéritif. Puis vient le repas sérieux, potage au cochon de lait, ou au poisson, ou aux poires tapées, voire même au vinaigre. Comme pièces de résistance, des hachis de toute sorte. Peu de pain par exemple, si toutefois on peut donner ce nom à de minces rondelles de froment anisé. Abstenez-vous de vin, cela vous coûterait les yeux de la tête. Une bouteille de champagne se paie couramment 25 francs et un Roubaisien payait dernièrement 20 francs une bouteille de mauvais vin qui aurait été cotée 2 francs dans un hôtel en France.

Mais vous vous ferez aisément à ce changement de régime, et si vous avez une lettre de recommandation pour quelque habitant de Moscou et qu'il vous invite à dîner, acceptez sans crainte. Rappelez-vous que le proverbe populaire dit : *Niè Krasna izba ouglami, a Krasna pirogami* (la beauté de la maison ne consiste pas dans le nombre des chambres, mais dans celui des pâtés). Aussi vous ferez un festin pantagruélique, qui durera toute la journée. Le soir, vous sortirez pour prendre l'air, puis vous reviendrez et vous remettrez à manger, comme si vous n'aviez rien absorbé encore. Après tout, point n'est besoin d'aller en Russie pour voir cela.

Mais ne nous laissons pas endormir dans les délices de Capoue. Vite une troïka et lançons à notre cocher ce seul mot *Kreml* ; nous serons compris.

Nous arrivons avec une vitesse vertigineuse à une immense place dont un côté est limité par une muraille, une extrémité décorée par une église étrange, presque asiatique, au centre un beau groupe de bronze, c'est la place rouge (*Krasnaïa Plostchade*). Le moment est venu de crier à notre cocher un *Stoi* retentissant. Nous sommes devant

l'entrée principale du Kremlin et la place rouge vaut la peine qu'on s'y arrête en passant.

Cette place est célèbre dans l'histoire de la Russie. C'est là que s'assemblait autrefois le peuple, là aussi qu'avaient lieu les exécutions capitales. Une est surtout restée fameuse, celle des Strélitz révoltés contre Pierre-le-Grand en 1697.On éleva tant de potences sur la place qu'elle ressembla bientôt à une forêt touffue, puis on pendit, pendant sept jours sans se lasser, et comme la pendaison n'allait pas assez vite, on se mit à décapiter les rebelles. Le czar lui-même ne dédaigna pas de couper quelques têtes, histoire de se faire la main.Au dernier jour, comme il ne restait plus que deux soldats, Pierre, frappé de leur attitude courageuse, voulut bien leur faire grâce. L'un d'eux s'appelait Orlof, il s'éleva à tous les grades, devint comte et maréchal. Un de ses descendants était, il y a quelques années. ambassadeur à Paris.

Au centre de la place s'élève un beau monument. Approchons-nous et nous verrons un homme à la figure inspirée, une main levée vers le ciel, l'autre appuyée sur le glaive que tient un autre personnage assis dans une attitude hésitante et fatiguée. Ces deux personnages sont le boucher *Minine* et le prince *Dimitri Pojarski*, les deux héros de l'indépendance nationale en 1612.

Ce chiffre 12 semble être funeste à la Russie. A cette époque, elle se débattait au sein d'une cruelle anarchie. Le czar était le fils d'un usurpateur, Boris, assassin de Dimitri, dernier descendant d'Ivan le terrible et de St-Vladimir. Une grande partie des Russes s'étaient soulevés sous la conduite d'un faux Dimitri. Les cosaques avaient envahi le pays. Profitant de la confusion générale, les Polonais étaient entrés à Moscou, leur roi Ladislas se considérait déjà comme czar. La noblesse, oublieuse de tous ses devoirs. se courbait docilement sous le joug de l'étranger : elle ne songeait qu'à se faire garantir ses biens, à obtenir de nouveaux honneurs de la part du nouveau maître. Il y avait bien quelques honorables exceptions, mais elles étaient rares. La Russie traversait une de ces crises terribles dont un peuple ne sort que détruit ou régénéré.

La situation est exactement comparable à celle de la France à la mort de Charles VI, les Anglais maîtres de Paris, la noblesse, Bourgogne en tête, se rangeant sous la bannière de l'étranger. Mais le salut nous vint du peuple dont les aspirations se personnifièrent en Jeanne d'Arc. Pour les Russes, elles se personnifièrent en un simple boucher de Nijni Nowogorod, *Minine*. « Vendons nos maisons,

disait-il, engageons nos femmes et nos enfants, donnons tout pour sauver la patrie et la foi orthodoxe ». Le peuple se souleva à cette voix. Il fallait un chef. Minine alla trouver le prince *Dimitri Pojarski*, encore malade des blessures qu'il avait reçues en combattant pour son pays : l'humble bourgeois fit passer sa confiance dans le cœur du noble. Ce fut une véritable croisade. Trois jours de jeûne furent ordonnés ; tout le monde y fut soumis, même les enfants à la mamelle. Avec l'armée marchaient les moines et les évêques, les images saintes étaient portées en tête des colonnes.

Surprise par cette brusque attaque, la garnison polonaise de Moscou capitula. On vit alors un beau spectacle, la foule acclama pour czar le boucher Minine. mais il refusa cet honneur, s'en déclarant indigne. D'un commun accord l'assemblée proclama un enfant de 15 ans, Michef Romanof, parent éloigné d'Ivan. Mais le jeune prince était alors à Kostroma. Les Polonais, qui tenaient encore la campagne, envoyèrent des gens armés pour s'assurer de sa personne. Un paysan, *Ivan Soussanine*, égara les Polonais dans l'épaisseur des bois et périt victime de leur vengeance. C'est le sujet du fameux opéra de Glinka, *La Vie pour le Tsar*.

Voilà tout ce que rappelle ce monument, élevé en 1818, par le sculpteur Martoss, quand l'invasion de 1812 avait ravivé ces glorieux souvenirs.

Un peu en arrière, à gauche du groupe, se trouve une singulière construction, sorte de plateforme ronde et surélevée, d'où l'on publiait autrefois les ukases, où se rend encore le métropolite pour bénir le peuple dans les processions solennelles. C'est le *lobnoié miesto*.

Il fut jadis témoin d'une scène singulière.

En 1550, la Russie était gouvernée par Ivan surnommé le terrible. Certes jamais surnom ne fut mieux mérité : en présence d'une aristocratie turbulente et indisciplinée, il multiplia les supplices ; toutefois, sa cruauté n'allait pas sans un certain mélange de dévotion et d'orthodoxie. Le fait est moins rare qu'on ne le pourrait croire : Louis XI priait avec ferveur pour le repos de l'âme de ses victimes. Un beau jour, Ivan fut pris d'un bel accès de repentir : la scène se passa au sommet du lobnoié miesto.

Devant tout son peuple, le czar s'adressa au patriarche, lui confessant ses péchés et le priant, avec des larmes dans les yeux, d'implorer pour lui le pardon de Dieu. « Je ne suis pas né méchant, disait-il en se frappant la poitrine, si je le suis devenu, je le dois aux intrigues et

aux machinations des boyards. Ce sont eux qui m'ont rendu cruel ». Puis le terrible czar s'agenouilla devant le peuple et le pria de lui pardonner. « Dieu te pardonne, notre père le czar, cria-t-on unanimement. Quant à nous, nous n'avons à nous rappeler que tes bontés à notre égard. » Ce fut une scène très attendrissante, et quand le patriarche releva le czar pour l'embrasser, tout le peuple s'embrassa et pleura en faisant le signe de la croix. Hélas ! quelques semaines après, Ivan retombait dans ses erreurs.

Cette curieuse église du fond de la place, *Wasili blagenoï*, (Saint-Basile) nous rappelle encore le souvenir d'Ivan : avec ses huit clochetons courts et trapus, aux coupoles inégales et multicolores, elle a un cachet asiatique des plus marqués et passe aux yeux des Russes pour une merveille d'architecture. C'était aussi l'avis d'Ivan qui en avait ordonné la construction. L'œuvre terminée, il manda près de lui l'architecte italien qui en était l'auteur, le combla de compliments et de cadeaux, puis lui demanda s'il se sentait de force à faire encore quelque chose d'aussi beau que Wasili blagenoï. L'autre qui flairait déjà une nouvelle commande déclara qu'il était capable de faire bien mieux encore, et Ivan de lui faire crever les yeux pour l'empêcher de tenir sa promesse.

Mais passons au Kremlin qui est là devant nous.

C'est un amas de constructions qui s'élève sur une colline haute de trente mètres et dominant toute la ville de Moscou. Il est construit en triangle, avec un angle tronqué, ce qui lui donne un faux air de quadrilatère. Un des côtés est baigné par la Moskowa. Il a une forte enceinte crénelée en pierres blanches avec 18 tours et 5 portes. Les tours sont carrées, à clochetons, couvertes de tuiles vertes et plates.

Faisons d'abord le tour extérieur de cet ensemble. Pour cela, nous passons la Moskowa sur un beau pont, tout récemment construit : nous voyons se profiler devant nous la tour d'Ivan le grand, les églises, le palais, puis nous repassons la Néva, et l'ensemble vu ainsi de l'ouest accentue vigoureusement son contour triangulaire. Nous longeons la muraille et nous voici revenus à notre point de départ,à la place rouge. C'est le moment de pénétrer dans l'enceinte.

L'entrée toute indiquée est la porte du Sauveur (*spaskia vorota*), un vrai bijou d'architecture. Sur des arcades de style byzantin s'élève une tour couronnée par l'aigle impériale russe. La partie inférieure a été construite au XVe siècle, par un architecte Italien, Pïetro Solari, la partie supérieure au XVIIe siècle par un Anglais, Galloway. Au-dessus

de la porte est l'image miraculeuse du Sauveur apportée de Smolensk à Moscou, en 1647, par le czar Alexis, père de Pierre-le-Grand. Devant cette image si révérée brûle nuit et jour une riche lampe. En passant par cette porte, tout le monde doit se découvrir. Il n'est fait d'exceptions pour personne. Il fut un homme pourtant qui prétendit s'affranchir de cette règle, il est vrai qu'il s'appelait Napoléon Ier : mais un violent coup de vent lui enleva son chapeau et fit ainsi respecter la consigne. C'est du moins ce qu'affirment les Russes.

Aussitôt après avoir franchi la porte du Sauveur, on se trouve devant une grande construction gothique, remarquable à la fois par son style sévère et la richesse de son ornementation, c'est le couvent des religieuses de l'Ascension (*Voznessinskoï genskoï monastyr*) dont la construction a commencé en 1389 sous le patronage et aux frais de la grande-duchesse Eudoxie. Ce couvent renferme plusieurs églises dont la principale est celle de l'Ascension qui servait de sépulture aux grandes-duchesses de Russie ; à signaler aussi l'église St-Michel, fondée par la mère de Michel Romanof, avec une image antique de St-Georges pieusement conservée dans son trésor, car c'est une des plus précieuses reliques de Moscou. C'est, en effet, l'image qui se trouvait jadis au-dessus d'une des principales portes de la ville et qui datait de sa fondation : les armes de Moscou renferment l'image de Saint Georges terrassant un dragon.

Derrière le couvent des nonnes de l'Assomption se trouve le palais Nicolas ou petit palais du Kremlin (*Mali Kremlewski dvoretz*). Ce palais, très simple, ressemble à un hôtel particulier. La chambre à coucher de l'empereur Nicolas a été conservée telle quelle, avec son extrême simplicité. Pas de tapisseries ni d'ornements, pour ameublement une douzaine de chaises bien simples, un lit de camp, une table de nuit.

Cette simplicité personnelle du grand empereur avait vivement frappé son peuple. C'est lui qui engagea la guerre de Crimée et la fortune le trahit, mais la nation russe imita Caton et garda son affection à l'empereur.

Victrix causa diis placuit sed victa Catoni.

(les dieux prirent parti pour le vainqueur, Caton garda sa foi au vaincu).

Longtemps on cacha aux czar les succès des alliés en Crimée et devant Sébastopol ; puis, un jour, il apprit toute la vérité. Il était malade d'une forte grippe ; par un froid de 23 degrés, il sortit sans

pelisse. Son médecin voulut l'arrêter : « Vous avez rempli votre devoir, répondit l'empereur, laissez-moi remplir le mien ». Le lendemain il était mourant, il expirait le 3 mars 1855. Le peuple pleura ce grand vaincu.

Inclinons vers la droite. Nous voici sur une petite place, la place d'Ivan. Devant nous la fameuse tour d'Ivan le Grand (*Ivan Veliki*).

Cette tour a 82 mètres de hauteur et consiste en cinq étages dont les quatre inférieurs sont octogones et le supérieur rond. Elle est surmontée d'une coupole dorée de 10 mètres de diamètre au sommet de laquelle se dresse une croix dorée de 16 mètres de haut. Le rez-de-chaussée est occupé par deux chapelles, l'une dédiée à saint Jean, l'autre à saint Nicolas. Parmi les cloches, la plus remarquable est celle dite de l'Ascension, elle pèse 68.400 kg. et porte les portraits d'Alexandre I[er] et de sa femme. Cette cloche ne sonne que deux fois par an, à Pâques et à Noël. Le 3 mars 1855, elle tomba au moment où on la mettait en branle pour le glas funèbre de l'empereur Nicolas. Sa chute causa la mort de dix-huit personnes. Il était écrit que tout devait être tragique dans cette fin de l'empereur Nicolas.

La tour d'Ivan n'a d'ailleurs pas de chance avec ses cloches. A son pied même, vous en voyez une d'un diamètre gigantesque, on la nomme *Czar Kolokol* (la reine des cloches). Elle pèse plus de 200.000 kg. Elle est à terre depuis 1737, époque où un incendie de la tour détermina sa chute. Il s'en détacha alors un énorme fragment de bronze que l'on voit placé debout près de la cloche et qui permet à l'œil de plonger à l'intérieur de ce monstre d'airain assez loin pour voir le battant de la cloche.

A gauche de la tour et de la place d'Ivan, sur une autre place fermée par une grille et nommée *cour d'Oupenski*, on voit les trois cathédrales du Kremlin : celle de l'Assomption où l'on couronne les czars, celle de l'Annonciation où on les baptise et où on les marie, enfin celle de l'archange Michel.

Vues du dehors, ces trois cathédrales n'ont rien de bien remarquable ; on ne voit que de hautes murailles blanches, sans moulures ni reliefs, surmontées de coupoles recouvertes elles-mêmes de cuivre doré. En revanche, l'intérieur est éblouissant.

A l'Assomption, l'iconostate est une muraille d'orfèvrerie ; on y voit plusieurs icones vénérables et de la plus haute antiquité telles que l'image de la Vierge peinte par Saint Luc lui-même, car cet évangéliste était doublé d'un artiste. De chaque côté de l'iconostase sont d'un

côté le siège du patriarche, de l'autre la tente de velours du czar. A la lueur des lampes d'argent et de vermeil on aperçoit de divers côtés des reliquaires d'un grand prix et des châsses d'un travail merveilleux dont l'une renferme, paraît-il, la tunique du Sauveur. Près de la porte du Sud, on montre au visiteur l'antique trône en bois sculpté des czars.

L'Annonciation ressemble beaucoup à l'Assomption. Le pavé est en agate, la nef repose sur deux colonnes quadrangulaires. On y voit dans un enfoncement la place où s'asseyaient les anciens czars pendant les prières, et plus loin le siège du czar actuel, en bois sculpté, supporté par des colonnes en cuivre et surmonté d'un dais.

La troisième cathédrale renferme les portraits des anciens czars, l'image miraculeuse de la Vierge du Don et les tombeaux des anciens czars jusqu'en 1696. C'est le St-Denis des Russes. Son iconostase, d'une richesse inouïe, forme quatre étages tout étincelants d'argent et de pierres précieuses.

En sortant de la cathédrale de l'Annonciation on se trouve devant le grand palais du Kremlin (*Bolchoï Kremlevski dvoretz*). Avant de le visiter jetons les yeux sur cette église monumentale qui est un peu plus loin, en dehors de l'enceinte même de la forteresse. C'est l'église du Sauveur.

Elle s'élève sur une grande place qui domine la Moskowa. On commença à la construire sous Nicolas en 1839, mais l'idée de la construction appartient à Alexandre Ier qui voulait élever un temple au Rédempteur pour avoir sauvé la Russie de l'invasion de la grande armée. Le monument ne fut achevé qu'en 1883.

Comme St-Isaac à Pétersbourg, l'église est toute en pierre et en métal. L'intérieur tout en marbre est admirable de richesse et d'élégance. Sous la coupole principale, les murs sont revêtus de stèles de marbre où sont inscrits les noms des batailles et faits d'armes qui se produisirent pendant la guerre de 1812 et aussi les noms des officiers tombés sur les champs de bataille.

Mais revenons au grand palais dont la façade principale donne sur la Moskowa. Il a été construit de 1838 à 1849, d'après le plan de l'architecte Thon, le même qui construisit l'église du Sauveur : il a remplacé celui qu'avait fait construite la czarine Élisabeth et que détruisit l'incendie de 1812. Il a 121 mètres de long sur 128 de large. Vu du dehors, il semble avoir trois étages, il n'en a en réalité que deux, car le second étage a deux rangées de croisées superposées. A lui se ratta-

chent plusieurs annexes : à l'Est la *Granovitaïa palata*, à l'Ouest l'*Ouroujeinaia palata.*

Pénétrons maintenant dans le palais moderne. Il renferme plusieurs salles fort belles. C'est d'abord la salle St-Georges qui a 61 mètres de long. 21 de large et 17 de haut. Elle est toute blanche avec incrustations en or. 10 piliers et 18 colonnes monolithes soutiennent le plafond qui est couvert de fresques représentant les conquêtes de la Russie. Ses murailles sont ornées de tablettes de marbre portant en lettres d'or le nom des régiments qui se sont distingués sur les champs de bataille ainsi que celui des officiers auxquels leur valeur a mérité la croix de St-Georges.

La salle St-Alexandre Newski est également fort belle et ornée de peintures relatives à l'histoire de la Russie.

Le trône impérial se trouve dans la salle St-André qui lui fait suite. Toute la décoration de cette salle est bleu et or.

La Salle St-Wladimir est munie d'une grande porte à deux battants qui conduit au vestibule sacré (*Sviatya Seni*) d'où l'on descend par le perron rouge (*Krasnoiè Kryltzo*) sur la place de la cathédrale. C'est par là que descendent les czars pour le sacre. C'est sur ce perron qu'après la cérémonie ils reçoivent l'hommage de leurs sujets.

On passe ensuite par les appartements de l'empereur et de l'impératrice où nous ne nous arrêterons que juste le temps de jeter un coup d'œil sur le lit magnifique de l'impératrice, car il ne faut pas être indiscret. Nous pénétrons dans un petit jardin d'hiver, rempli de plantes exotiques, pour passer de là dans le *terema* qui forme la façade nord du palais lui-même.

Cet ancien monument a bien conservé son cachet d'originalité : avec ses petites fenêtres, son toit bariolé de couleurs vives surmonté d'un bouquet de colonnes polychromes, il a vraiment l'aspect d'un palais asiatique. Il est à quatre étages.

Les deux inférieurs portent le nom de *Masterskaï palata* (atelier des czars), les deux autres constituent *le terem* proprement dit, ou pour mieux parler le harem.

Car les anciens Russes, en cela plus Asiatiques qu'Européens, enfermaient leurs femmes dans le terem et leur imposaient le port perpétuel du voile ou fata. Ceux que leur service attachait à la czarine étaient, comme elle, condamnés à une réclusion perpétuelle. C'étaient des boïarines, des folles, des nains, des bouffons, des vieillards aveugles qui chantaient les poèmes épiques de la Russie légendaire. Les chro-

niques parlent de 300 personnes qui composaient la maison de l'épouse du czar Alexis. Tout ce monde menait une vie monotone et triste où l'on cherchait à tuer le temps de la meilleure façon possible.

Mais Pierre-le-Grand changea tout cela. Sa volonté puissante fit tomber les voiles, le terem ouvrit ses portes toutes grandes. Les femmes russes durent, par ordre, recevoir les hommes et tenir un salon. Il est vrai que les relations de nos ambassadeurs donnent une singulière idée de ces salons où l'on jurait, fumait et chiquait !

Mais pénétrons dans l'intérieur de la téréma ; voici d'abord la salle des gardes, avec ses lourds piliers d'architecture moscovite ; puis un escalier de pierre que nous allons gravir non sans remarquer avec quelle patience les colonnes ont été travaillées et surchargées d'ornements.

Gravissons l'escalier pour arriver à l'ancienne salle du trône où l'on donnait autrefois des audiences et des festins aux ambassadeurs, mais où l'on ne se réunit maintenant qu'aux époques solennelles du Sacre. Les murs disparaissent sous les tentures de velours. Un poêle verni et historié, montant jusqu'au plafond, donne à l'ensemble un grand caractère d'originalité. Le guide qui nous accompagne nous fera voir la lucarne par où les princesses du sang, invisibles pour tout le monde, pouvaient néanmoins assister aux fêtes et réceptions. Il nous fera voir également une fenêtre donnant sur la cour par où, chaque matin, descendait la cassette où le peuple avait le droit de jeter ses placets et requêtes au czar. L'empereur seul avait la clef de cette boîte qu'il ouvrait tous les jours.

Avant de quitter ce curieux palais, jetons un regard sur le lit tout en bois sculpté des anciens czars, puis nous irons à *Granovitaïa palata* (palais aux facettes) pour visiter la salle des banquets construite en 1491 par Ivan le Grand, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le terrible. Cette salle est assez basse et s'appuie sur un fort pilier quadrangulaire. Anciennement, elle servait de salle d'apparat pour les audiences des czars ; actuellement on y donne les banquets de gala.

L'*ouroujenaia palata* (palais d'armes) contient les trésors des anciens grands-ducs ou czars. C'est un des musées les plus riches du monde.

Voici d'abord le dais du Sacre, puis à côté, toute une série de trônes plus riches les uns que les autres ; celui d'Alexis Michaïlovitch constellé de 876 diamants et de 1.223 rubis, un autre en or massif

envoyé à Ivan IV, par le Schah de Perse et parsemé de 2.000 pierres précieuses, celui de Boris Goudounof avec 2.254 pierreries.

Plus loin, sous des vitrines, des toilettes portées par les czarines, la couronne de l'impératrice Anna Ivanovna, formée de plusieurs étoiles de diamants, dont le total s'élève à 2,500 sans parler d'une quantité de rubis, dont le plus gros, celui qui surmonte la croix, est évalué 60,000 roubles.

Enfin, ce qui dépasse tout, comme richesse et comme art, la salle où sont renfermées les vaisselles d'or et d'argent : les amateurs d'orfévrerie ancienne peuvent s'y pâmer, c'est une profusion, un entassement de merveilles dont on ne peut entreprendre la description. La vue de tout cela vaut à elle seule le voyage de Moscou. N'oublions pas de jeter un coup d'œil sur le curieux arsenal qui a donné son nom au palais et constitue un véritable musée militaire.

En sortant de voir cet entassement de merveilles, nous passons devant les casernes du Kremlin (*Kremlevskia Kazarmy*). Devant la façade principale nous verrons le *czar pouchka* (roi des canons), fondu en 1586 et pesant 40,000 kilog. D'énormes boulets sont artistement rangés devant lui. Mais que les âmes sensibles se rassurent. L'énorme canon n'a jamais servi : on a eu peur qu'il n'éclatât. Cela faisait dire à Herzen : « Moscou est surtout célèbre par sa cloche qui ne sonne pas et par son canon qui ne tire pas ». Mais il y avait peut-être bien un peu de jalousie dans cette boutade, car Herzen était Allemand !

Avant de quitter le Kremlin, retournons à la tour d'Ivan Veliki pour jouir du panorama de Moscou. La vue est splendide. On a au-dessous de soi la Moskowa aux flots argentés, et à perte de vue s'étendent les dômes, les clochetons pointus au milieu de la blancheur des édifices. On voit que Moscou est la ville sainte, la ville des églises. En parlant de leur cité les Moscovites disent la ville blanche en pierres (*belokamennaia Moskva*) ou encore la ville aux 40 fois 40 églises (*sorok, sorokof tzerkvei*). Mettons qu'il y ait un peu d'exagération. L'effet produit n'est pas moins grandiose. La veille de Pâques, toutes les cloches d'Ivan Veliki sont mises en branle pour annoncer la résurrection du Sauveur. Les deux mille sonneries des innombrables églises de Moscou lui répondent aussitôt de leur voix argentine. Ce doit être une jolie musique.

Avant de ressortir par la porte du Sauveur, jetons un coup d'œil sur le quartier qui avoisine Saint-Basile, c'est le *Kitai Gorod*, la ville chinoise et aussi le centre du mouvement et des affaires. Ce serait une

faute que de ne point aller visiter le *Gostinnoi Dvor* , mot à mot : la cour des marchands, que nous traduirons par l'expression bazar.

C'est une agglomération de boutiques formant des rues qui se coupent, se croisent, s'entremêlent de la façon la plus curieuse du monde, chacune avec sa spécialité. Ici la rue des Pelletiers, que son odeur de fauve, reste des forêts sibériennes, signale de loin à l'étranger; ici celle des cordonniers, d'un parfum ultra exotique, celui du cuir de Russie ; plus loin celle des jouets, celle des bijoutiers, etc...

Dans chaque boutique figure une icone devant laquelle brûle toujours un cierge ou une veilleuse.

La nuit venue, le bazar ferme ses portes jusqu'au lendemain à 8 heures. On ne voit plus d'autres lumières que celles qui brûlent devant les saintes images, ni d'autres hommes que les *dvornicks* ou portiers chargés de veiller sur les nombreuses marchandises entassées sur les ruelles.

Cette visite faite, en route pour l'exposition. C'est la France que nous allons retrouver au cœur même de la Russie, la France toujours gaie et joyeuse, la France se faisant aimable pour son hôte d'aujourd'hui, qui sera son ami de demain.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

DEUX JOURS D'EXCURSION EN TUNISIE

SOUK EL ARBA, — BULLA REGIA, — CHEMTOU, — THUBURNICA, — GHARDIMAOU,

Par le Dr CARTON,

Aide-Major de 1re classe des Hôpitaux de Tunisie,
Membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

Il a été, ces derniers temps, fort question de la Tunisie. La très vive discussion que l'adoption du tarif douanier a provoquée dans notre Parlement a attiré l'attention de tous les Français sur cette contrée, que sa richesse naturelle appelle à un si brillant avenir. La perspec-

tive s'ouvre devant elle d'autant plus souriante, que la métropole a enfin pris en main l'intérêt de ceux de ses enfants qui se sont si hardiment risqués à la coloniser dans une ère d'incertitude.

On a beaucoup écrit sur cette belle contrée ; tous ceux qui l'ont visitée y ont trouvé de quoi les satisfaire amplement : les artistes, la richesse de couleurs, la majesté, l'originalité dues au soleil, au costume, aux mœurs ; les agriculteurs, un sol d'une richesse extraordinaire, et le philosophe ou le savant, les vestiges d'un passé dont la splendeur est un gage de ce que sera l'avenir, grâce à nos efforts.

Beaucoup de mes lecteurs sont certainement appelés à visiter la Régence, et je tiens à leur indiquer une belle, intéressante et surtout facile excursion à faire dans le Nord de la Tunisie. C'est après avoir servi de guide à plusieurs de mes compatriotes (parmi lesquels je citerai M. Crepy, l'honorable Président de la Société de Géographie de Lille), que je me décide, à leur instigation, à écrire ces lignes. Je les offre, à titre de souvenir, à ceux qui ont parcouru et appris à aimer la Régence ; à titre de guide, à ceux qui voudront la connaître.

En deux jours d'excursion, on peut visiter une partie de la vallée de la Medjerdah, d'une fertilité extraordinaire, voir le marché aux grains le plus riche du pays, étudier la formation, intéressante à plus d'un titre, d'une des futures villes de la Tunisie, admirer les ruines de trois cités romaines, d'une forteresse et de nombreuses exploitations agricoles antiques, se rendre compte de l'ingéniosité, de la patience avec lesquelles le pays avait jadis été aménagé pour l'accroissement de sa fertilité, enfin visiter les carrières d'où Numides et Romains ont retiré le marbre célèbre, le fameux jaune antique qui a décoré tant et de si lointains palais.

Supposons donc que le touriste, après voir visité la blanche Tunis, prenne, un mercredi matin, le train qui part pour l'Algérie et débarque, à dix heures et demie, à Souk el Arba. Comme l'indique ce nom, le mercredi est jour de marché ici, et c'est à dessein que nous l'avons choisi pour notre visite.

Sur le quai de la gare, grande irruption d'Arabes se précipitant des compartiments, depuis le caïd au haïck de soie, depuis l'Arabe enveloppé dans un burnous majestueux mais sordide, jusqu'au nègre, au kabyle habillés d'une chemise rayée, ou d'un veston de toile bleu et d'un pantalon dont le bord inférieur touche, à grand'peine parfois, de gros souliers ferrés. L'œil du touriste amoureux de pittoresque, de couleur locale, est choqué de voir que les musulmans sont affublés de

notre costume disgracieux. Ils sont cependant restés fidèles au turban et surtout à la *chechia*, que pas un n'a abandonnée.

Dans mon chantier de Bulla Regia, à voir ces grands gaillards habillés à l'européenne, travaillant comme nos bons ouvriers, j'ai cru souvent commander à une équipe de Flamands ou de Belges, tant, en dehors du cachet imprimé par la profession, il y a parmi eux de blonds aux yeux bleus.

Mais ne nous attardons pas à analyser les différents types que nous retrouverons dans un cadre plus séant. Remettons à l'un des garçons d'hôtel qui se pressent à la porte de la gare, notre valise, et hâtons-nous vers le marché, qui est à ce moment dans son plein, car nous sommes pressés par l'heure du déjeuner, après lequel nous devons visiter les ruines de Bulla Regia.

Le marché de Souk el Arba. — En hiver, le marché n'est pas très animé, et il peut être contenu dans le hall qui a été élevé pour abriter les céréales ; au printemps, et surtout en été, marchands et acheteurs sont si nombreux, que tout ce qui ne fait pas le commerce de grains se transporte dans un champ, aux abords de la ville (1).

Voilà les multiples et assez irréguliers alignements de tentes, au milieu desquels sont attachés, barrant le chemin, ânes, mulets et chevaux, les uns mâchant le peu de paille que leur a donné le maître, les autres couchés de tout leur long, les pieds entravés et soufflant sous le soleil brûlant et les morsures de mouches innombrables. Entre les groupes, très animés, c'est un va-et-vient incessant, des exclamations de reconnaissance, d'adieu, éclatent partout ; deux Arabes s'abordent, ils se tendent la main, ils s'embrassent réciproquement, à plusieurs reprises. Puis, après les interminables salamalecks d'usage, s'ils sont riches, ils s'offrent un kaoua (*café*) à l'établissement le plus voisin, sinon, ils s'asseoient à terre, au beau milieu du chemin, à l'endroit même où ils se trouvent, et chacun respecte leur repos. Un campagnard riche, comme cela se voit à son parasol (qui est presque tou-

(1) Pour donner au lecteur une idée du mouvement en céréales du centre de Souk el Arba, voici quelques chiffres : En 1888, il est arrivé, par le chemin de fer, 6,050 tonnes, et il a été expédié 2,697 tonnes de céréales. En 1889, il en est arrivé 5,592 et parti 11,857. Généralement, on peut dire que le tiers de ces céréales est constitué par du blé, le reste par de l'orge. Le prix du blé, en 1890, est de 14 fr. 50 à 15 l'hectolitre, et celui de l'orge, de 6 fr. 15 à 6 fr. 30.

jours un parapluie), à son grand chapeau, orné de dessins plus ou moins variés, discute avec un voisin sur les événements du jour.

Ici, c'est le café en plein vent : sous l'ombre de la tente se pressent les musulmans : assis, couchés, accroupis, ils causent, le plus souvent à voix basse, tandis que le cafetier, ayant à droite son comptoir, c'est-à-dire une petite caisse de bois peinte en bleu, à gauche sa cuisine, c'est-à dire un trou en terre où chauffent les godets en fer, au manche démesurément long, élabore la noire infusion : de temps en temps, il passe au lavoir, c'est-à-dire qu'il se tourne fortement en arrière pour tremper ses tasses dans une eau déjà fortement colorée par les lavages antérieurs. Cette opération s'appelle laver une tasse. Si, passant sur cette propreté par trop élémentaire, nous nous faisons servir un café, il nous faudra reconnaître qu'il est difficile de faire plus agréablement une boisson de ce genre.

Là, c'est le marchand d'huile, accroupi derrière le piquet de sa tente, il attend gravement le client ; de larges plats de bois, recouverts d'un enduit noirâtre, contiennent le liquide vert et épais, d'où s'exhale une forte odeur : ce que nous appelons l'odeur d'Arabe. Des peaux de bouc rebondies et luisantes, des mesures en plomb complètent son matériel.

Plus loin est le bourrelier, entouré de bandes de cuir bleu et rouge, avec des sachets suspendus à des fils de soie, des miroirs encadrés de broderies formant pendeloques à l'entrée de sa tente. Remarquez l'habileté avec laquelle il se sert de son gros orteil pour tenir un bout de fil ou quelque autre objet de petite dimension.

Les marchands les plus nombreux vendent des tissus, ce sont eux aussi qui ont le plus d'acheteurs. Mais ne nous arrêtons pas à examiner leurs produits, vous y verriez, sans doute, les marques de fabriques anglaises.

Voilà les marchands de fruits ; venus à âne de tous les points où la présence de l'eau leur a permis de faire des jardins, ils ont formé, suivant la saison, ces tas verts, rouges, jaunes, de figues, de tomates ou de pêches. Assis au milieu de leurs produits, ils tiennent à la main gauche leur balance, tandis que la droite se promène, au gré du client, d'un tas à l'autre.

Une marmite en cuivre, dans laquelle bout un liquide épais, un tas de racines rouges de faux jujubiers, des écheveaux de laine diversement colorés, suspendus à l'entrée de la tente, un homme armé d'un

grand bâton qui lui sert à remuer le contenu de la marmite, constituent un établissement de teinturier.

Un amas de chiffons bleus nous indique l'endroit où se réunissent les femmes venues vendre au marché le produit de leurs troupeaux : lait, fromage, laine, œufs ou toisons. Naturellement, les Arabes ne laissent venir ici que des dames d'un grand âge, dont la marche chancelante, la figure ridée, parcheminée, ne craignent point d'attirer les yeux des Roumis. Des enfants, dont quelques-unes sont presque des jeunes filles, nous lancent de dessous leurs beaux sourcils, un regard sauvage, un peu effrayé, mais quelquefois provoquant.

Voici le Figaro ambulant, qui est en même temps médecin, comme nos barbiers de jadis. Il faut reconnaître que c'est avec une grande dextérité qu'il promène le rasoir sur le crâne d'un musulman, pour le lui rendre poli et blanc comme ivoire, ou qu'il pose sur la nuque les ventouses de fer-blanc ; de larges caillots répandus sur le sol impressionnent le client, auquel il donne une haute idée de la science médicale du frater. C'est avec cérémonie qu'il opère, et personne ne rit ni ne parle sous sa tente.

Plus loin, c'est un savant, quelque peu sorcier, qui lit les versets du Coran, et donne toutes sortes de consultations ; de malheureuses femmes viennent le consulter pour guérir un enfant malade, adoucir le caractère du mari, ou rendre fertile un sein jusque-là stérile.

Le forgeron, qui est presque toujours en même temps ouvrier en fer et bijoutier, nettoie et répare colliers, bracelets et agrafes. La musulmane jette, en passant, un regard d'envie sur les grossiers bijoux qu'il manie. Près de lui est un garçon, quelquefois une jeune fille, qui soulève et presse tour à tour la peau de bouc qui sert de soufflet.

Le marchand de liqueurs vend, sur une table en bois (c'est le seul négociant qui ait ce luxe), des boissons couleur émeraude, pourpre, etc., dans de longs verres à café. Il sait les disposer avec art, mais je crains bien que ni le goût ni la fraîcheur de ces breuvages ne répondent à l'éclat de leurs couleurs.

Ce commerçant a, d'ailleurs, un rude concurrent dans le marchand d'eau, un Arabe qui va, en criant, de groupe en groupe, portant une outre de peau de bouc d'où il verse dans un vase en fer-blanc l'eau que celle-ci contient. Vers les dix heures du matin, quand le soleil brûlant tombe sur la masse échauffée de toutes ces gens, il a un énorme succès, et le vase de métal, plein, passe incessamment de bouche en bouche.

Passons, sans nous y arrêter, devant les bouchers qui débitent de grands quartiers de mouton et de chèvre, dont les dépouilles entourent la tente et allons faire cercle avec les badauds, autour d'un homme de haute stature qui chante d'un air grave et monotone, accompagné du bruit sourd de son tambourin, des récits très intéressants à en juger par la physionomie des spectateurs réunis en cercle autour de lui.

On rencontre encore d'autres industriels dans le marché, c'est le restaurateur en plein air, dont l'établissement se compose d'une poële à frire placée au-dessus d'un feu qui brûle dans un trou ; c'est le fabricant de flûtes, qui taille de longs roseaux ornés de lignes rouges ; c'est le marchand d'habits qui se promène en tenant à la main ses frusques et en criant les prix.

Demain, cette place aujourd'hui si animée sera complètement vide, et quelques traces de foyers, les trous des piquets en indiqueront seuls l'emplacement. Dès le soir, les marchands se dispersent et vont s'établir dans les marchés voisins. Ils n'ont le plus souvent, comme moyens de transport, qu'un cheval maigriot sur lequel ils attachent leur tente, et au-dessus de celle-ci leurs marchandises, enfin ils se hissent eux-mêmes sur le tout. On rencontre le long des chemins de ces Arabes ainsi juchés, les longs bâtons de la tente placés en travers de l'animal, et semblant vouloir barrer au passant la route, heureusement très large, comme toutes les pistes arabes.

L'heure du déjeuner a sonné, et nous allons nous attabler dans un des hôtels ou restaurants de la place, après avoir eu soin de commander pour l'après-midi le mode de véhicule qui sied à notre âge ou à notre tempérament, voiture, chevaux ou mules.

En sortant de table, nous nous mettons immédiatement en route, et après avoir traversé la voie ferrée, laissant à droite le camp et quelques maisons, nous traversons la Medjerdah. En été, le peu d'eau que roule le grand fleuve tunisien nous permettra de passer facilement à gué, dans les autres saisons nous aurons recours à la traille, que fait fonctionner un détachement de pontonniers. Dans peu, celle-ci aura fait place à un pont dont on commence actuellement la construction. C'est là que passe la grande voie de pénétration qui va à Aïn-Draham, au cœur de la Khroumirie et jusqu'à Tabarka.

Nous voici dans l'immense plaine, c'est le printemps, et l'on n'aperçoit que la nappe verte formée par les moissons naissantes, de belles fleurs apparaissent çà et là, ou forment, en certaines places, de véritables champs. Ce sont, suivant les époques, des glaïeuls, des tulipes,

des iridées. La route, comme toutes les routes arabes, est très sinueuse, et parfois elle s'entr'ouvre pour embrasser une touffe de faux jujubiers. L'arbuste épineux a protégé les fleurs contre la dent des troupeaux, et c'est ainsi que de véritables corbeilles oblongues, parées des couleurs vives et variées des fleurs, jalonnent notre chemin.

De Souk-el-Arba, on peut apercevoir, au pied du Djebel Rebia (la montagne du printemps) une grande arcade jaunâtre qui regarde la plaine et indique l'emplacement des ruines de Bulla.

Bulla Regia. — Sept kilomètres de franchis, et nous voilà à l'entrée du vallon qui domine la ville antique. Il est séparé de la plaine par une petite colline d'aspect sauvage ; la roche, dure, noire, n'a pas de revêtement, elle se profile avec rudesse sur les monts plus élevés.

Colline aux dolmens. — Nous l'appelons ici la colline aux dolmens. Si nos pieds ne craignent pas l'âpre frottement du rocher, nous allons le gravir, pendant que nos bêtes nous suivront de loin. Plus de cent mégalithes sont disséminés au hasard sur la crête, et quelques-uns d'entre eux, d'une excellente conservation, nous présentent leur énorme table de pierre supportée par des blocs informes. L'époque des dolmens d'Afrique est très discutée, et bien des opinions émises ont peut-être le tort de vouloir étendre à l'ensemble de ces monuments une idée, juste quand elle s'applique à un groupe d'entre eux. J'ai fait, dans les dolmens de Bulla Regia, au cours des fouilles que j'ai dirigées deux ans de suite dans la ville antique, quelques recherches. Fait curieux, les vases que l'on trouve dans ces sépultures ont le grain et la cuisson de ceux que les musulmans de la contrée fabriquent encore et déposent sur les tombes de leurs saints.

Si le touriste est quelque peu géologue, il peut aller voir sur cette colline, un peu plus haut qu'un palmier au pied duquel jaillit une belle source, l'ouverture d'une caverne assez spacieuse, dans laquelle se trouve un gisement considérable de brèche ossifère.

De la crête la plus élevée, on voit sur le versant septentrional, un alignement de pierres levées, de près de 1 km. de longueur, qui court à flanc de côteau. Nous allons le traverser pour rejoindre nos montures qui nous porteront, après avoir franchi le vallon couvert de prairies, jusqu'au mur d'enceinte de la ville antique, au point où sortait jadis et où sort encore le ruisseau qui jaillit dans sa piscine.

Réservoirs antiques. — Là se trouvent deux réservoirs antiques, l'un assez fruste; l'autre circulaire, très bien conservé, présente encore presque intact son revêtement intérieur en ciment, il a un diamètre de 30 mètres. Placé au point culminant du vallon, il servait à l'irriguer, et des canaux, encore très reconnaissables, dirigeaient l'eau sur le sol disposé en vastes gradins descendant vers la plaine.

Curie. — Si, en regardant la ville, nous allons directement vers les montagnes, nous arrivons à un gros mur en blocage, dans lequel sont pratiquées deux grandes niches, l'édifice dont elles faisaient partie devait être la curie. Les habitants en ont fermé l'entrée avec un mur en pierres sèches et l'ont de rechef transformé en un édifice public où les petits viennent apprendre les versets du Coran et les grands deviser durant les longues siestes africaines.

Thermes. — Dirigeons-nous ensuite à l'Ouest, vers la grande arcade que je vous ai déjà signalée, au sortir de Souk el Arba. L'énorme ouverture, gigantesque fenêtre de la salle centrale des thermes antiques, s'élève encore à 8^{m} au-dessus du sol actuel : une fouille m'a récemment montré que le sol ancien est à 7^{m} de profondeur. L'aspect de l'édifice tel qu'on le voit actuellement, ne donne donc qu'une faible idée de l'effet qu'il devait produire autrefois. Quelle imposante masse présenterait donc cette ruine déblayée, avec son cintre s'élevant à 15^{m} de hauteur : les portiques, les arcades qui en faisaient le tour et dont on voit, à ras de sol, les voussoirs en place, se dresseraient encore intacts. Nous avons pénétré, par un trou pratiqué dans son plafond, dans une salle octogonale située à l'est de l'édifice, et nous avons pu visiter toutes les cellules, les couloirs, d'une conservation parfaite, qui y aboutissaient. Si le touriste le veut, il lui sera facile de vérifier cette assertion. Au fond du trou de sondage que j'ai pratiqué dans la salle centrale, on voit une porte dont la partie supérieure est à 5^{m} en contrebas du sol. Un revêtement en mosaïque recouvrait celui-ci, les très petits cubes en verre de l'un, en marbre de l'autre, indiquent qu'elle doit présenter une grande richesse. Sous la mosaïque, un large canal dont on peut voir la section au fond de la tranchée, conduisait l'eau de salle en salle.

Si nous continuons à nous diriger vers l'Ouest, en appuyant un peu au Sud, nous laissons à droite les citernes qui desservaient les thermes, et dont l'étendue donne, une fois de plus, une idée de l'importance de cet édifice.

Forteresse. — Un peu plus loin, nous arrivons aux débris d'une forteresse punique, dont les blocs énormes se tiennent dans des positions en apparence le plus contraires aux lois de l'équilibre. Pour expliquer ce fait, Tissot a dû invoquer l'action d'un tremblement de terre, et le fait est qu'il faut bien admettre cette hypothèse quand on voit un escalier pratiqué dans un de ces blocs complètement renversé, et dont la partie, jadis supérieure, regarde maintenant vers le sol. Il y a quelques années, une partie de l'édifice était encore reconnaissable, actuellement l'œuvre commencée par le temps, continuée par les Arabes, a été achevée par les Européens, et on peut encore voir au milieu des ruines le four à chaux qui a été, durant plusieurs mois, alimenté par les pierres de l'édifice, devenu carrière.

Citernes publiques. — A quelques pas au Nord de ce monument, nous voyons les ouvertures des citernes publiques, plus considérables encore que celles des thermes. Ces dernières étaient alimentées par la source du Nymphœum et nous avons, aux environs de celui ci, trouvé d'énormes tuyaux de plomb qui devaient distribuer l'eau aux édifices de la cité. Les premières devaient recevoir le liquide issu d'une autre source, jaillissant actuellement dans un petit vallon situé plus haut, et dont il sera question.

Je signale à l'attention des observateurs cette étendue des citernes publiques, et le grand nombre de citernes privées (sous forme d'une petite voûte en blocage revêtue intérieurement de ciment et présentant un regard à sa partie supérieure) que l'on rencontre dans une cité cependant si riche en sources.

Un peu au Nord de ces citernes est le *bordj*, construction arabe élevée sur des substructions antiques, dont les murailles sont encore bien conservées au Nord et à l'Ouest. Un colon français habite, à intervalles, cette construction.

En marchant toujours au Nord et en appuyant un peu à gauche, on arrive sur les bords de l'Oued Bedjsine, qui arrosait, de ce côté, le pied des murs de la cité. Plusieurs tours, en appareil très grossier, sont encore bien visibles.

Nécropole. — Si l'on gravit le monticule qu'elles forment, on voit, à l'Ouest, une grande plaine cultivée dans laquelle s'élèvent quelques ruines en blocage: ce sont des mausolées qui dominaient jadis la nécro-

pole. Celle-ci était très étendue ; les fouilles que j'y ai faites ont fourni près de 2000 vases et objets de toute nature, ainsi que 200 pierres funéraires avec inscriptions.

Travaux de captation de sources. — La source de l'Oued Bedjsine alimentait jadis plusieurs petits aqueducs qui distribuaient l'eau en ville et probablement aux citernes publiques. Si mes compagnons de route ne craignent pas la fatigue, nous remonterons jusqu'aux deux palmiers que l'on aperçoit à l'entrée de la vallée. Il y a en ce point plusieurs ouvertures de puits, intéressants travaux de captation, auxquels aboutissent des voûtes qui s'enfoncent dans la montagne, et les vestiges de trois aqueducs.

Revenant vers le Sud en suivant le pied de la montagne, nous laissons à droite, tout d'abord les restes d'un petit temple ou d'un mausolée octogonal dont la base, encore intacte, porte des moulures qui indiquent l'élégance de ce petit édifice. Un peu plus loin, à 30 ou 40^m on rencontre, dans un champ, le tronçon, de plus de 1^m de longueur, d'une statue qui devait mesurer 3^m de hauteur. En marbre blanc saccharoïde, elle présente, elle aussi, des traces de mutilation récente.

Nymphœum. — Nous voici arrivés au nymphœum, qui est au cœur de la ville ; l'eau y jaillit dans un beau bassin antique en pierres de grand appareil, elle a été captée par les soins du génie militaire, et va porter la vie à Souk-el-Arba. Elle est tiède, comme on peut facilement s'en convaincre en allant aux petites sources libres, qui ont un débit encore assez important pour former un joli ruisseau fuyant au milieu des ruines. Cette source était donc captée aussi à l'époque romaine, et distribuée aux édifices de la ville ; j'ai retiré d'une seule tranchée plus de 200^m de conduites en plomb. Il y a quelques années encore, on distinguait nettement un autre bassin, en aval du premier et un arc de triomphe qui s'élevait, à cette époque, en avant de lui. Ce dernier a complètement disparu. C'est avec un profond sentiment de tristesse qu'on constate les déprédations auxquelles se sont livrés les entrepreneurs qui se sont attaqués avec tant d'acharnement à de si beaux monuments.

On peut voir dans le Tour du monde une reproduction de cet arc de triomphe, publiée par MM. Cagnat et Saladin, qui l'ont visité avant sa destruction.

En descendant le long du ruisseau, on arrive aux piles d'un pont écroulé, sur lequel passait la grande artère de la ville, tronçon de la célèbre voie romaine qui reliait Carthage à Hippone.

Théâtre. — Quelques mètres plus loin, on trouve, toujours aux bords du ruisseau, des vestiges de mosaïques, puis on appuie un peu à gauche, et on arrive au théâtre, très reconnaissable, dont l'orchestre est assez vaste, et dont une pile de pierres de taille indique la hauteur qu'avait autrefois l'édifice.

Si le touriste veut s'offrir une promenade (un peu difficile, car il faut, en certains points, passer à plat ventre sous les portes enfouies) le long du couloir qui faisait au-dessous des gradins le tour de l'orchestre, il n'a qu'à y pénétrer par le vomitorium le plus voisin de cette pile.

Amphithéâtre. — Il nous reste à visiter l'amphithéâtre; les ronces et les chardons sont tellement abondants où nous sommes, qu'il nous faut rejoindre le sentier qui longe le côté Sud de la ville. Si l'on craint la fatigue, on peut enfourcher les montures pour franchir le kilomètre qui nous sépare de l'édifice. On sait que chez les anciens le cirque était hors des murs. On contourne un monticule où sont les débris d'une antique fonderie de cuivre ; un amas d'énormes scories, renfermant des parcelles de métal ; puis, se dirigeant vers la montagne, dans la direction d'une haute falaise rocheuse que l'on aperçoit de loin, on arrive à l'amphithéâtre, qui a été très ravagé aussi par les entrepreneurs. Il reste cependant quelques-uns des *cunei* avec traces de gradins et un petit escalier. Dans un vomitorium situé à l'Est du monument, il existe des traces de peinture simulant un feuillage vert, assez grossièrement exécuté. Comme on s'en rend facilement compte, les anciens avaient ingénieusement utilisé, pour la construction de l'édifice, un accident du sol, vaste cuvette pratiquée dans le rocher; de cette façon, la main-d'œuvre a été beaucoup moins considérable ; on n'a eu qu'à adosser les gradins sur les talus.

Avant de nous diriger vers Souk el Arba, asseyons-nous un instant sur quelque pierre et contemplons le beau paysage qui se déroule sous nos yeux. L'immense plaine couverte de moissons, à la teinte verte ou jaune, suivant les saisons, est à peine interrompue par la verdure sombre des eucalyptus qui longent la voie ferrée. En son milieu, Souk el Arba nous apparaît comme un village français, avec

ses maisons blanches dans un bouquet d'arbres. Un cercle de montagnes, aux contours pleins de caractère et de grandeur, légèrement perdus dans le bleu de l'atmosphère, ferme l'horizon. Devant nous, en plein Sud, est le Dyr du Kef, plateau où un œil exercé voit nettement la tache blanche du poste optique. A l'Est est le Djebel Gorra, derrière lequel sont les ruines du temple de Dougga.

Les anciens avaient, on le voit, admirablement choisi l'emplacement d'une de leurs belles cités d'Afrique : l'eau y coulait à flots, la pierre était abondante et l'on découvrait, des terrasses des édifices, le panorama que nous avons sous les yeux. Mais, jadis, le spectacle était encore bien plus beau : les fermes, les villes, entourées d'arbres et perdues dans la verdure, se touchaient dans la plaine et toutes ces montagnes étaient couvertes d'oliviers, tandis que dans la cité une population animée allait et venait et que les longues caravanes suivaient les voies. Tout, dans la disposition de la ville antique, était pour plaire aux yeux, et l'on peut, après l'avoir parcourue, voir, du point où nous sommes, avec quel art les édifices s'alignaient pour présenter leur entrée et leurs façades au voyageur venu de la plaine. Forteresse, thermes, théâtre, amphithéâtre, se dressent, presque de front, sur la face Sud de l'enceinte.

Nécropole. — Vous avez peut-être, tout en admirant ce beau spectacle, jeté les yeux sur quelques pierres funéraires et une tranchée qui se trouvent à 100 mètres en contre-bas de l'amphithéâtre. Il y avait là une nécropole, l'une des plus anciennes de la ville, puisqu'à côté de sépultures romaines, j'y ai trouvé des tombes puniques. C'est que Bulla Regia, dont je ne veux point faire l'histoire, assez courte, d'ailleurs, a une origine fort ancienne. Comme son nom l'indique, elle était, à l'époque carthaginoise, déjà assez prospère pour qu'un roi numide en fît sa capitale. Mais la ville ne jouit pas longtemps de cet honneur, car son souverain Hiarbas y fut pris et tué par un roi numide, allié des Romains.

Mais le soleil descend avec plus de rapidité vers le Djebel Herrech, et nous allons regagner paisiblement notre gîte en admirant les montagnes éclairées de fantasmagorique façon par les lueurs de l'astre mourant.

Mines de cuivre. — Si la journée est longue, nous avons le temps de faire un crochet de 2 kilomètres et de suivre l'antique voie qui

conduisait à Chemtou. La saillie linéaire qu'elle forme dans la plaine s'aperçoit de très loin, elle est coupée d'une façon très nette à l'endroit où elle traverse la route d'Aïn-Draham. On arrive ainsi sur un des contreforts du Djebel Herrech, où sont d'anciennes mines de cuivre. Les indigènes pourront nous guider vers la plus considérable d'entre elles, et. à l'aide d'une bonne lanterne ou de bougies, en une quarantaine de minutes, nous aurons visité les puits aux parois irrégulières, tapissées de nids d'hirondelles, les couloirs sinueux aux murs sillonnés par les veines bleues ou vertes du métal, sur lesquels donnent de petites salles, des trous où un homme devait se tenir sur le dos pour diviser la roche. Après une descente difficile mais non périlleuse, si l'on regarde bien devant soi, on arrive au bord d'un puits vertical de 10 mètres, qui mène à une autre mine plus profonde. Mais nous n'avons pas le temps d'y descendre et nous remonterons vers le jour en foulant aux pieds l'épaisse couche de guano qui recouvre le sol. Cet engrais est très abondant dans les cavernes du pays et on l'a extrait de quelques-unes d'entre elles pour le livrer au commerce. Le sol de la montagne présente, en effet, beaucoup de cavités artificielles ou naturelles , ces dernières , tapissées d'assez beaux spécimens d'incrustations, de stalactites ou de stalagmites.

A Souk el Arba, après notre dîner, nous prendrons un instant l'air, regardant la population disparate qui passe devant nous, en écoutant les accords bizarres des musiques arabes qui réjouissent les oreilles des auditeurs, dans les cafés maures voisins, puis, nous irons nous remettre, par un sommeil mérité, des fatigues d'une journée bien remplie.

Le lendemain, nous avons le choix, pour aller à Chemtou, ou de de partir de bon matin par la route, ou, après avoir déjeuné, de prendre le train jusqu'à la station de Sidi-Meskine. Ce dernier mode raccourcit la route à faire de 8 kilomètres environ, la distance entre Souk el Arba et Chemtou étant de 20 kilomètres. Si nous en avons le temps, avant de partir, parcourons le village ou mieux la ville naissante, pour voir comment ces colons de la première heure s'y sont installés.

(*A suivre*).

SALVATOR KELLER

TRAIT DE MŒURS BAVAROISES

Le Bulletin de la *Société de Géographie de Lille* ne dédaigne pas la peinture des coutumes locales, qui souvent caractérisent fort bien un pays. Nos lecteurs ont peut-être gardé le souvenir du récit d'un combat de boxe en Angleterre et de celui d'un duel d'étudiants en Allemagne. Nous avons sous les yeux le récit d'une fête bien munichoise, celle de Salvator bier! Nous autres Flamands, nous croyons naïvement aimer la bière. Erreur profonde : jamais nous ne verrons à la *Brasserie Universelle* de fervents adeptes de Gambrinus comme ceux de Salvator Keller à Munich. Au surplus, oyez et jugez par cet extrait d'une correspondance que nous communique un de nos Sociétaires :

« ...... La ville de Munich est en ce moment tout en révolution (1); *Salvator Keller* est ouvert et on y débite la *Salvator bier*.

Ces quelques mots, qui certainement ne te disent rien à toi profane, sont au contraire magiques pour la plupart des Munichois. Salvator bier veut dire la bière du Sauveur! C'est une bière toute spéciale, se débitant au mois de mars de chaque année et pendant huit jours seulement. Salvator bier est une bière très forte, dont trois litres sont suffisants pour gratifier d'un *Rausch* les plus forts buveurs.

Il est vrai que toi, qui ne sais pas l'allemand, tu ignores qu'un rausch c'est plus qu'une pointe des Français ; les Allemands gardent la pointe pour leurs casques ; c'est un plumet, mais un plumet de taille, gigantesque, incommensurable, qui souvent entraîne par terre celui qui le porte.

Te voilà fixé maintenant. Munich est donc en fête pour huit jours. Sans doute le travail quotidien ne cesse pas pour cela ; mais pendant

(1) La lettre est datée du 20 mars 1891.

ces huit jours, les autorités ont un œil rempli de complaisance, que dis-je, de sympathie pour les nombreux buveurs qui sont *besoffen*; lis pochards.

Les cafés se décorent de sapins entiers, cela veut dire qu'on y vend *echtes Salvator bier*. Echtes veut dire authentique. Te voilà averti. Si quelque jour tu viens à Munich et que la profusion de sapins embellissant la façade des cafés te semble peu ordinaire, entre bravement, demande eine Salvator bier, bois hardiment. Tu auras par ce fait conquis droit de cité ; le cabaretier ne supposera jamais que tu puisses être un étranger. Mais, pour boire en véritable indigène la Salvator bier, il faut aller au *Salvator Keller* (Keller veut dire cave).

Ce *Salvator Keller* n'a de cave que le nom. C'est une taverne située dans un des faubourgs de Munich. J'ai entendu raconter tant d'histoires à son sujet que je veux la connaître : je constate tout d'abord que les tramways qui conduisent à ce lieu de délices sont bondés Je me faufile non sans peine dans l'un de ces véhicules, et en route pour l'inconnu.

Le tramway ne conduit pas jusque-là, mais je n'ai qu'à suivre la foule. Avec elle, j'arrive en face d'un bâtiment décoré aux couleurs bavaroises bleu et blanc. Comme il est situé sur une hauteur assez élevée, un chemin en spirale et quelque peu escarpé y conduit, chemin dangereux pour la descente, surtout si l'on est lesté de quelques litres de la fameuse bière. Aussi, une administration prévoyante a muni le chemin d'une barrière protectrice, d'un garde-... ivrognes.

Aux abords de *Salvator Keller*, une foule de marchands sont installés, débitant des petits pains assaisonnés de pavot ou d'une épaisse couche de sel. D'énormes morceaux de fromage de gruyère s'offrent au regard des spectateurs ; des quantités innombrables de saucissons de toute grandeur et de tout calibre sont rangées symétriquement : tout à côté, quelques marchands munis d'énormes grils me font songer à saint Laurent : ils rôtissent et rôtissent sans cesse. Pour 40 pfennige on a portion de choucroute et une longueur de saucisson suffisante pour garnir l'estomac et contrebalancer l'effet immédiat de Salvator bier.

Au moment où je vais pénétrer dans le sanctuaire, une affiche me prévient charitablement que par ordre de police l'établissement doit être fermé à sept heures. Une autre invite les personnes portant chapeaux hauts de forme à les déposer à la caisse. Je m'informe de la cause de cette prescription bizarre : c'est, paraît-il, que la vue d'un

chapeau haut de forme dans cette salle est dangereuse pour la tête qui en est ornée. Le Bavarois un peu *besoffen* (pompette) ne sait pas résister au désir d'enfoncer par un coup de poing bien asséné ledit chapeau jusqu'aux épaules de l'heureux possesseur! Si ce dernier n'est pas endurant, il réplique en lançant sa cruche, contenant et contenu, à la tête de l'insolent, d'où bataille.

Il y a quatre ans, une bagarre sérieuse s'engagea de la sorte à la *Salvator Keller ;* il y eut de nombreux blessés et il fallut un escadron de cuirassiers pour faire évacuer la salle.

J'entre dans la salle. C'est une énorme remise, décorée pour la circonstance de drapeaux et de guirlandes, pouvant contenir deux à trois mille personnes. De longues tables à la file, des bancs pour s'asseoir, et, entre chaque table, un étroit passage. Un excellent orchestre, la musique d'un régiment d'Ingolstadt, dit l'affiche, joue ses meilleurs morceaux.

Une remarque en passant. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de villes où la musique soit en honneur comme à Munich. Dans chaque restaurant, quelque petit qu'il soit, il y a toujours un piano et un amateur pour en jouer fort agréablement. Dans les grands restaurants, le piano est remplacé par une musique de régiment. Boire, manger et fumer, mais surtout boire... en musique, voilà le plaisir favori du Munichois.

Je reviens à *Salvator Keller*. Il y a bien quelques servantes, mais en si petit nombre, que le mieux est encore de se servir soi-même. En conséquence, je me dirige vers l'un des comptoirs, je prends la file, et, moyennant 40 pfennige, je reçois une cruche d'un litre. (Il n'y a pas de mesure plus petite). Me voilà, ma cruche à la main, parti à la recherche d'une place. Je parviens à en trouver une : je m'installe.

Jamais je n'ai vu chose pareille ni entendu brouhaha semblable. Tout le monde autour de moi a les yeux plus que brillants. Derrière moi, debout sur un banc, chante un ivrogne. On applaudit. L'orchestre joue : on accompagne en sifflant ou en chantant. A côté de moi, deux femmes légèrement émues battent la mesure avec leur tête. Des marchands circulent et vendent des cartes postales ornées d'images coloriées qui représentent des ivrognes de toutes catégories ; mais l'article le plus recherché, c'est encore des petits singes, montés sur épingles et que les consommateurs piquent sur le revers de leur habit en guise de décoration.

Je quitte ma place pour faire un tour dans la salle. Partout éclate

l'expression de la grosse gaîté, avant-coureur de l'ivresse, et aussi l'abrutissement qu'entraîne l'ivresse complète. On crie, on gesticule, on boit, on mange. Ici, un ivrogne sourit avec béatitude. Là, d'autres sont hypnotisés devant leur cruche qu'ils ne quittent pas des yeux. Quelques-uns dorment, mais c'est le petit nombre.

C'est à la *Salvator Keller* qu'il est permis de contempler dans toute leur beauté les divers *Rausch* qui composent l'échelle de l'ivresse bavaroise, depuis la *Spitze* qui répond à notre pointe française, jusqu'au *Canon Rausch* qui est le maximum, en passant par le *Sauer Rausch* (Sauer veut dire aigre), et aussi le *Affe Rausch* (Affe signifie singe).

Ces différentes ivresses ont pour suite, le lendemain, des *Katzen iammern*, c'est-à-dire des lamentations de chats. C'est que, après une forte consommation de bière, les intestins du Bavarois se livrent le lendemain à des mouvements et à une musique qui font croire à la présence d'une nichée de chats dans sa cavité abdominale.

Tu comprends qu'au milieu d'une pareille cohue il est assez difficile de maintenir l'ordre : aussi, de nombreux employés circulent avec la difficile mission de faire taire et au besoin d'expulser les perturbateurs. Malgré ce déploiement de forces, il est prudent de dissimuler sa qualité d'étranger ; non pas que les étrangers soient mal vus ici, bien au contraire ; mais enfin, avec des Bavarois en mal de Rausch on n'est sûr de rien ; et ils ont vite fait d'envoyer leur cruche à la figure de l'individu qui a le malheur de leur déplaire.

Pour fermer l'établissement, c'est une autre affaire. Dès sept heures moins un quart on ne délivre plus de bière : cette disette a pour résultat d'engager les consommateurs à déguerpir ; puis la police et les employés aident les plus entêtés à se transporter au dehors, si bien qu'une demi-heure après l'établissement est vide.

Oncques ne vit-on, je pense, pareille assemblée, car si beaucoup de gens viennent à la *Salvator Keller* pour voir, beaucoup y viennent aussi pour boire ; et, à la sortie, ce ne sont que groupes qui se soutiennent l'un l'autre.

Et après tout, l'union fait la force.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1890.

La Trappe du Mont des Cattes, le Mont Noir, Bailleul et l'Asile d'aliénées.

Organisateurs : MM. Fernaux et Cantineau.

Le 8 juin 1890, une vingtaine de géographes de notre Société sont réunis dans la gare de Lille dès 7 heures du matin, pour se diriger une fois encore vers ces gentilles collines de Flandre, que la nature, si prodigue envers ce riche pays, a jetées là, tout exprès dans la plaine, pour que l'ennui n'y naisse point de l'uniformité. Ces monts, Rouge ou Noir de nom, mais bien verdoyants de fait, ont un attrait irrésistible ; du reste, on ne connaît jamais trop la contrée qu'on habite, on doit y être partout à la ronde un peu comme chez soi. On n'apprécie point assez l'utilité de cette étude, presqu'inconsciente, de charmants préliminaires qui rend abordable et supportable la vraie science géographique, quand elle devient plus aride en théorie et plus fatigante en pratique. En route donc pour nos Alpes flamandes ; nous n'y rééditerons point les exploits de Tartarin, nous n'en avons pas la prétention, mais nous espérons passer, le soleil aidant, une bonne et agréable journée sur des monticules où la nature est aimable, en attendant que nous allions bientôt faire connaissance avec les vallées solitaires et les cîmes neigeuses des Alpes occidentales.

Il est 7 heures 13, nous partons pour Hazebrouck ; la grande cheminée de Croix, dépassant de cent coudées ses humbles voisines, fuit à l'horizon sur notre droite et voici déjà sur notre gauche, le vieux village de Lambersart, qu'on pousse au progrès ; son humble clocher deviendra-t-il un dôme imposant ? Bientôt, nous quittons la vallée de la Deûle, qui cote 18 à 20^{m} d'altitude, nous passons la hauteur de Pérenchies qui s'élève à 36^{m}, pour entrer dans la vallée de la Lys. Après Armentières, nous traversons cette rivière qui coule paresseusement dans une plaine de 12 à 15^{m} d'altitude. Dès lors, nous cotoyons constamment le groupe des collines et des plateaux qui, à Bailleul et à Méteren, ont 45^{m} d'altitude et atteignent 61^{m} à Strazeele, tandis qu'à gauche l'horizontalité est complète avec une altitude invariable de 17 à 18^{m}. La gare d'Hazebrouck, où nous arrivons à 8 h. 20, est à 30^{m}, juste la moyenne de l'altitude des deux quartiers de la ville, 25 et 35^{m} aux deux églises.

A 8 heures 40, nous partons dans le train belge vers Ypres, mais à 9 h. 04 nous descendons à la deuxième station, celle qui précède la frontière. Nous sommes au village de Godewaersvelde, nom désagréable que les indigènes ont raccourci en Godtsvelde, qui au fond ne change rien, car *Champ de Dieu* est d'aussi bon augure que *Champ béni de Dieu*. Il y a longtemps qu'on est de cet avis, puisque dans une

bulle d'Innocent III, en 1200, on dit Godeverdsvelde, qu'on a traduit en français par Godefroichamp en 1318, au partage de Robert de Cassel, et littéralement par Godefredi campus en 1559, dans la division du diocèse de Thérouanne détruite. Il est vrai que des savants prétendent que Godtsvelde fut le nom du chef de la colonie des Kattes qui vint un jour s'établir dans le pays. De là aurait été donné à la colline son nom de Katt'sberg, défiguré plus tard par les illettrés qui en ont fait Cat'sberg, plus familiers qu'ils étaient avec la gent féline qu'avec l'histoire des Germains. On peut du reste accuser les copistes aussi bien que la tradition : les scribes du moyen-âge n'étaient-ils pas aussi peccables et plus ignorants que les greffiers d'aujourd'hui, qui, d'une plume distraite, font hardiment d'une fille un conscrit. D'un autre côté, les invasions et les guerres destructives du commencement du moyen-âge ont bien pu anéantir les Kattes du Katt'sberg ou leurs successeurs, sans que les chats du pays s'en portent plus mal et n'arrivent à pulluler dans la contrée.

Si le rivage de la Flandre actuelle n'a plus les contours de l'ancien *littus saxonicum*, le *pagus menapiscus* des premiers siècles a lui-même bien changé de face. Que sont devenus les marais tourbeux dont parle César? Où sont les forêts sauvages dont il abattait les arbres par milliers pour y suivre un ennemi indomptable? Où sont partis les ours, les loups, les aigles, les cerfs, les sangliers, etc., qui pullulaient dans les bois? Et les serpents dont les marais d'Hazebrouck étaient infestés (d'après le cartulaire de St-Bertin) aux XIVe et XVe siècles, que sont-ils devenus? Ils ont rejoint les lièvres qui donnèrent leur nom à la ville. Et les vignobles qu'on rencontrait encore au XVIe siècle sur les côteaux de la Morinie, auxquels sont restés des noms significatifs ; on ne les retrouve plus que cités sur les vieux parchemins, ou enfouis sous la tourbe ; quant à leurs successeurs, on les met maintenant sous verre : voyez les serres à vignes de Roubaix et de Bailleul. — Mais sans plus discourir sur l'histoire ancienne du Katt'sberg que voilà, allons voir de près ce qui s'y passe aujourd'hui. Nous sommes ici à 45^m d'altitude, nous devons arriver à 158^m ; *Hic labor est*, dirait Virgile. En avant donc! Gonflons nos poitrines et donnons du jarret!

Voici en passant l'église du village, rebâtie au XVIIe siècle, elle est en briques, mais son clocher, plus ancien, est en grès ferrugineux du pays : c'est une simple tour carrée, basse et massive. Autour d'elle est groupée l'agglomération, 500 habitants à peu près ; la commune entière, dont dépend le couvent du mont, en comprend environ 1.800. Les registres de l'Intendance de Flandre et d'Artois certifient qu'en 1789 : « Il y avait un couvent d'Antonins tenant école à Godtsvelde, » paroisse du diocèse d'Ypres, justiciable de la Cour de Cassel » Aujourd'hui, Godewaersvelde appartient au canton de Steenvoorde, à 5 kilom., arrondissement d'Hazebrouck 15 kilom., et le point culminant, le Katt'sberg est à 0° 19′ long. E. et à 50° 47′ lat. N. La frontière belge est à 2 kil. au N., à Calcane, dont voici la route à droite. Du temps de Sanderus, il y avait ici un château appartenant à la famille d'Assignies.

Arrivés au passage à niveau, nous traversons la voie ferrée et pour parvenir plus directement au couvent, nous prenons le premier chemin à gauche. A peine y avons-nous fait quelques pas qu'une sorte de petit kiosque attire notre attention ; bâti sur trois faces en pisé, couvert en chaume, propre comme tout ce qui est en Flandre, occupant à peine un mètre carré, il est presqu'au bord de la route vers laquelle est tournée la face ouverte. En approchant intrigués, nous apercevons un siège : décevante révélation ! Un émule de Cicéron s'écrie scandalisé : *ô tempora! ô mores!* Mais bientôt, malgré quelques malicieuses réflexions, nous comprenons que ce spécimen de... couleur locale ne devait pas être pris pour un signe de dépravation, mais bien pour une preuve que l'innocente naïveté des temps archaïques existe

encore dans ces campagnes reculées. On n'y trouve pas indiscrètes les nécessités des actions réflexes de notre organisme et on juge qu'elles peuvent laisser à l'esprit toute sa liberté d'interpeller les passants sur les affaires du jour ; le Roi Soleil n'avait-il pas comme ses prédécesseurs une foule de privilégiés pour le distraire pendant sa toilette la plus intime et l'exécution des ordonnances de la Docte Faculté ; la chaise-percée a eu sa chronique que Vendôme lui-même a liée à la politique.

Mais passons, nous voici en pleine campagne, la violette cachée sous les buissons et le chèvre-feuille grimpant embaument l'air de leurs senteurs balsamiques ; c'est avec délice que nous respirons à pleins poumons, un peu fortement peut-être, grâce à la côte, cet air diaphane qu'on ne rencontre plus dans le fumeux arrondissement de Lille. Nous faisons parfois volte-face pour admirer, dans une halte bienfaisante, le paysage qui sort de la brume, au loin vers Dunkerque et la Belgique. Le gai soleil qui fait resplendir les vertes moissons et les prés fleuris, nous montre, à quelques kilomètres dans la plaine éclatante, le panorama de Steenvoorde au pied de sa grosse tour grise, et un peu à gauche l'antique Cassel couronnant la montagne avec son vieux moulin qui se profile au sommet comme une statue colossale.

Bientôt nous arrivons, un peu suant, un peu soufflant, à proximité du monastère dont les clochers se détachent vivement découpés sur le ciel bleu; nous suivons la grande route que nous venons de rejoindre et après avoir longé un instant les bâtiments, nous nous trouvons à l'entrée de la chapelle extérieure. Bâtie sous le vocable de Saint Constantin, elle est assez élégante et suffisamment ornée; un Père Trappiste y fait tout le service d'une paroisse à l'usage des habitants des environs. Contre cette église, se trouve l'entrée principale du couvent ; c'est une simple grande porte qui donne accès dans la cour. Nous y lisons cette inscription qui trahit la disposition d'esprit du fondateur de ce qui fut d'abord un ermitage : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.*

Tout à côté, à gauche, se trouve la petite porte que nous avons grand'peine à nous faire ouvrir, malgré que nous soyons attendus. Il faut entamer de longs pourparlers avec le frère portier, afin de faire valoir notre lettre d'introduction ; ce véritable cerbère, peu habitué à voir la consigne formelle du dimanche transgressée, veut nous opposer un *non possumus* difficile à vaincre, les Pères Trappistes étant justement à la messe. Ce *barbatus* rébarbatif consent enfin à aller présenter nos cartes au P. Abbé, non sans craindre d'avoir enfreint son devoir. Nous ne saurions lui en vouloir, nous qui venons troubler ces religieux ermites dans leurs prières et dans leur solitude, sans autre excuse qu'une curiosité vaine et profane ; qui sait cependant si ce que nous allons voir ne révèlera pas chez l'un de nous une vocation ignorée.

Sachons en deux mots, avant d'y pénétrer, l'histoire de ce monastère relativement récent, et faisons connaissance avec la colline sur laquelle il est construit.

Le Mont des Cattes fait partie de la commune de Godewaersvelde, sauf une partie du versant Est qui appartient au village de Berthen ; il donne naissance à deux petites rivières ou bèkes, la Vlietbeck qui va rejoindre l'Yser par Poperinghe et la Catsbeck qui devient Méterenbeck et se jette dans la Lys à Estaires. Il est formé de couches de sables tertiaires, superposées sur une assise d'argile. A la partie supérieure, sous la terre végétale, se trouve la couche fort développée de sables ferrugineux Diestiens qui fournissent soit directement, soit éboulés dans le diluvium limoneux, les grès ferrugineux et les poudingues à silex qu'on rencontre si souvent employés dans le pays. Au-dessous sont des sables sans fossiles, puis un lit d'argile glauconifère de l'assise laekénienne et des sables grisâtres qui, un peu plus bas, sont jaunes. Alors, viennent des couches de sables fossilifères à *ostrea flabellula* ; enfin

des sables bruxelliens blancs sans fossiles, recouvrant la dernière couche épaisse des sables glauconieux du Mont Panisel, peut-être aussi un peu de ceux de Mons-en-Pévèle. Le tout repose sur l'assise profonde d'une centaine de mètres d'argile des Flandres ou d'Ypres qui fait partie de l'éocène inférieur ; c'est cette couche qui couvre toute la Flandre et affleure souvent, formant les hauteurs de Mons-en-Barœul 44ᵐ, Bondues 52ᵐ, Mouveaux 55ᵐ, Linselles 59ᵐ, Wervick 61ᵐ, etc., et la colline de Bailleul le Raventsberg 77ᵐ; dans beaucoup d'endroits elle sert à faire de la poterie, mais partout elle permet l'établissement des gras pâturages qui nourrissent les bestiaux aux formes plantureuses, apanage de ces riches campagnes. La surface de l'argile au Mont des Cattes est à l'altitude d'environ 110ᵐ, c'est à l'affleurement de cette surface imperméable que naissent les sources. Outre les grès, on exploite aussi les sables dans différentes carrières. Comme les autres collines de Flandre, ce Mont faisait partie de la couche épaisse de sables tertiaires (éocène moyen) qui recouvrait cette partie de la Flandre et qu'un cataclysme marin balaya, ne laissant que ces buttes qui étaient peut-être des endroits plus résistants de ces dunes, ou des points morts dans les courants ; elles sont restées après le retrait des eaux comme les repères de la couche disparue.

Quels furent les premiers habitants du Mont des Cattes ? On l'ignore ; avant l'introduction de la civilisation, il était sans doute à qui l'occupait, de ces tribus celtiques, se déplaçant à mesure de l'épuisement des ressources. Mais on sait que ce territoire, lorsque César vint conquérir la Gaule Belgique, était situé sur la frontière des Morins et des Ménapiens, tribus Kimriques, les dernières venues des peuplades Celtiques qui descendirent des hauts plateaux de l'Asie pour émigrer vers le couchant et vinrent cinq ou six siècles avant notre ère propager la grande race aryenne dans ce qui par eux devint la Gaule. Elles se fixèrent sur les rivages et sur certaines collines des Flandres ; on ne connaît que Cassel qui eut des retranchements ; Malbrancq parle bien de fortifications romaines sur le *Mons Cattorum*, mais sans préciser. Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, Rome domina ces peuples sans les déplacer, mais au commencement du Vᵉ siècle, quand vinrent les invasions successives d'un grand nombre de peuplades germaniques, à l'époque où arrivèrent les Suèves, une colonie de Kattes venue avec eux resta aussi établie dans le pays et *Kattsberg*, *Kattvliet*, *Kattenhouck*, *Kattebroeck*, le prouvent aussi évidemment que *Sweveghem* près Courtrai, *Swevezèele* près Bruges, etc., à propos des Suèves. Bientôt aux Romains qui avaient propagé en Gaule la civilisation et même l'ordre dont ne jouissait plus la mère-patrie, succédèrent les Francs, qui, dès le milieu du Vᵉ siècle, apportèrent l'exemple de ces troubles et de ces violences qui se prolongèrent pendant tout le VIᵉ siècle et meme au-delà (qui ne se rappelle Frédégonde et Brunehaut). C'est alors qu'apparut pour la première fois le nom de Flandre, dans la vie de saint Éloi écrite en 678 par son ami saint Ouen, évêque de Rouen. Il y a des opinions diverses sur l'étymologie de ce nom, pourquoi ne viendrait-il pas, comme je l'ai vu affirmer, de *Vlaemings*, habitant une terre submergée, comme on appelait les Saxons fixés au territoire de Bruges.

Puis vint l'ère glorieuse de Charlemagne, qui après avoir vaincu les Saxons en plaça des colonies là où il y avait des forêts à défricher et des terres vacantes ; la Gaule Belgique en eut sa part entre la Lys, l'Escaut et la mer. La Morinie fut rattachée au berceau du royaume Franc et la Ménapie devint la Belgique flamingante dont l'histoire suivie commence au XIᵉ siècle. Langage, caractère, coutumes ont continué, tout en traversant de longs siècles, à marquer la différence bien tranchée entre ces deux pays. Guerre étrangère, guerre religieuse, domination autrichienne, occupation espagnole, possession française, rien n'a pu transformer les Flamands ; leur langage lui-même, tout en reculant, est loin de disparaître, malgré la fusion universelle

favorisée par la facilité des communications ; c'est un de ces petits peuples, à la vitalité puissante qui survivent parfois à de grandes nations. Les Flamands-Saxons ont remplacé les Germains-Cattes ou se sont fondus avec eux par affinité et ils sont encore sur le mont qui nous occupe.

Au XVIIe siècle, des ermites, religieux Antonins venus de la Belgique, s'y établirent vers Berthen, près de la chapelle actuelle de la Passion, à l'endroit dit encore l'Ermitage, puis ils vinrent, en 1688, se fixer au sommet, se mettant en communauté de bien avec les Antonins du mont de Kemmel. En 1725, ils rebâtirent leur monastère dont une partie forme encore le cloître actuel ; ils étaient inhumés dans leur oratoire, mais en 1777, ils bénirent un cimetière pour les gens du dehors, puis ouvrirent une école qui fut prospère. Ils avaient érigé un calvaire très élevé que la Révolution renversa en les dispersant eux-mêmes. Plus tard, un instituteur laïque essaya de tenir école dans les bâtiments restés debout et vacants, mais il ne réussit point.

Tel était le mont au commencement de ce siècle, quand Louis Keingiart de Gheluwelt, le dernier titulaire de la Seigneurie du Katsberg, la vendit; c'était un petit fief de 25 mesures et demie (8 hectares) qui portait son nom. La résidence des seigneurs était au château dit : T'huys van Katsberg, à Oudezeele au N. de Cassel. Un jour, en 1821, les bâtiments du couvent des Antonins, abandonnés depuis un quart de siècle, furent mis en vente ; ce fut un peintre, Nicolas-Joseph Ruyssen, né à Hazebrouck en 1757, qui les acheta. Il était fils d'un jardinier, mais ses aptitudes lui valurent des protections princières pour étudier à St-Omer, à Paris, puis à Rome ; par les bienfaits de M. de Montmorency, châtelain de Morbecque, il vécut dans un milieu aristocratique, et quand, à la Révolution, il s'expatria en Angleterre, il devint professeur des princesses royales et fut comblé des faveurs de Georges III et de sa famille. Par un revirement subit dans ses goûts, il quitta un jour la société des grands et, en 1814, vint se faire oublier d'eux dans sa ville natale. Là, retiré parmi les humbles, lui qui avait vécu chez les rois, il comprit que le peuple avait besoin d'une instruction qui lui manquait, pour permettre aux intelligences de s'élever. Dans cette pensée, il fit restaurer les bâtiments du mont des Kattes et vint y ouvrir un pensionnat avec l'aide de frères de la doctrine chrétienne. Il eut bientôt une centaine d'élèves, mais ce fut à son âge une charge trop lourde. En 1825, il s'adressa à l'abbaye de Trappistes de Notre-Dame du Gard, à trois lieues d'Amiens, fondée en 1137 par un comte de Picquigny, près de son château ; on lui envoya huit religieux qui furent installés, le 26 janvier 1826, dans la maison donnée par le fondateur avec le gros mobilier et quelques mesures de bois taillis sans revenu, à charge d'enseigner, dans une école, le flamand, le français et les principes de la religion ; la culture d'un sol stérile était la seule ressource, aussi malgré des privations incroyables le pain faillit manquer un jour. Ruyssen, le généreux fondateur, mourut trois mois après l'arrivée des religieux, le 7 mai 1826 et fut inhumé dans la chapelle. Ainsi naquit le prieuré des Trappistes devenu, en 1847, l'abbaye de Ste-Marie du Mont.

Les Trappistes, comme les religieux de Cluny et de St-Maur, sont issus de l'ordre des Bénédictins, ils sont une réforme de ceux de Cîteaux. St Benoît fonda son ordre en 529, dans le S. de l'Italie, au mont Cassin, dont l'abbaye fut si célèbre ; St Robert abbé des bénédictins de Molesmes, voulant rétablir l'observance de la règle relachée, alla en 1098, avec ses religieux les plus austères, fonder l'abbaye de Citeaux (Côte-d'Or. La réforme sévère trouvait peu d'adeptes, quand en 1113, St-Bernard vint, à 23 ans, avec trente compagnons, donner à l'abbaye la prospérité et à tous l'exemple de ses grandes vertus et de son génie. En 1115, on l'envoya fonder Clairvaux (Aube), où bientôt il eut jusqu'à 700 novices et, en un siècle, les Cisterciens comptant plus de

1800 monastères, devinrent assez puissants pour gouverner presque toute l'Europe jusqu'au XIVe siècle.

L'un de ces monastères avait été fondé en 1140, dans les bois de Soligny, à deux lieues de Mortagne (Orne), par le Sire de Rotrou comte du Perche, sous le nom de Notre-Dame de la Trappe, d'un vieux mot percheron qui signifie *degré* et au figuré *calme silencieux.* La richesse et l'indépendance en même temps que le pouvoir des ordres religieux, amenèrent de nouveau, dès le XVe siècle, des dérèglements qui, sur certains points, furent scandaleux. Mais, au milieu du XVIIe siècle, apparut un jeune seigneur, Jean-Armand Le Bouthillier de Rancé, que Chateaubriand a contribué à immortaliser. Voulant expier des erreurs de jeunesse, il restaura l'abbaye de la Trappe dont il était abbé commendataire, et en même temps entreprit la réforme des habitudes, conformément à la règle de Cîteaux. Il s'en suivit une véritable révolte des religieux, qui le menacèrent même de mort ; enfin ils cédèrent et le 17 août 1662 fut signé un concordat ratifié en 1663 ; de plus, pour donner l'exemple de l'austérité, l'abbé de Rancé fit son noviciat à 37 ans, puis reçut la bénédiction abbatiale. Alors, fort de son autorité légitime, il accomplit la réforme rancéenne, assez modérée dans sa sévérité pour exister encore aujourd'hui chez les Trappistes.

Après la Révolution, les Trappistes, dispersés, revinrent en France vers 1815, et en 1822 ils y avaient déjà seize couvents. Sous la direction du célèbre P. Géramb, ils redevinrent si puissants, que certaines influences obtinrent, le 16 juin 1828, un ordre d'expulsion. Il ne fut pas exécuté, mais après 1830, on ferma plusieurs couvents ; alors une bulle de 1834 consolida l'ordre sous le nom de *Congrégation de religieux Cisterciens de Notre-Dame de la Trappe.* Depuis lors, le nombre des couvents a toujours augmenté : en 1844 fut fondée la Trappe de Staouëli (Algérie), une autre en Angleterre, puis une en Amérique. Enfin en 1851 fut créé près d'Avallon (diocèse de Sens) un couvent de Trappistes prêcheurs, ce qui éveille une idée de paradoxe.

Telle était la congrégation attirée sur le mont des Cattes. Grâce à des efforts persévérants, à l'aide de quelques protecteurs du début, elle a créé en 60 années, l'importante abbaye que nous allons visiter et elle a répandu autour d'elle la prospérité en fécondant des terres stériles. Ils sont là aujourd'hui environ une centaine de travailleurs : 25 pères, 40 frères et 30 domestiques, dans la chapelle, dans les bâtiments d'exploitation et dans les champs, tantôt priant, tantôt travaillant, produisant bestiaux et céréales, fabriquant beurre, fromage et bière estimés. *In omnibus glorificetur Deus.*

Le nouveau monastère a pu déjà contribuer à la propagation de l'ordre : lorsqu'il n'était que prieuré, trois religieux fondèrent à une lieue au delà de Poperinghe, dans un ancien couvent d'Augustins, le monastère de St-Sixte et en 1880, craignant une expulsion qui n'eut pas lieu, le P. Sébastien, prieur, alla en Hollande préparer un refuge pour la communauté. On lui offrit près de Tilbourg, la ferme de Koning's-hæven, sans redevance pour trois ans ; elle est devenue un prieuré occupé par 30 religieux.

Les PP. Trappistes doivent garder le silence absolu ; ils portent une robe de laine blanche et par dessus une dalmatique brune avec un capuchon souvent relevé, une large ceinture de cuir complète le costume apparent, modifié pour les convers. La journée d'un Père se compose de 3 heures de travail, 3 heures d'étude et 7 heures de sommeil, le reste se passe en prière et en méditation. Les matines commencent à minuit, 1 heure ou 2 heures selon les fêtes ; Prime se récite à 5 h. 1/2 ; la messe se dit vers 10 heures, puis none vers midi. Les vêpres se chantent à 4 heures et les complies à 6 heures environ, le coucher a lieu ensuite à 7 heures. Après la bénédiction du P. Abbé, chaque religieux se retire dans sa cellule contenant un petit lit en

bois garni d'une paillasse et d'une couverture, un pot de grès, un crucifix et une discipline; voilà un mobilier bien élémentaire, mais les lambris dorés ne donnent pas le sommeil. Ici la quiétude et la fatigue procurent un repos bienfaisant aux religieux dont la toilette est toujours faite ; ils se couchent tout habillés, malades ou non. ils changent seulement leurs vêtements de bure tous les 15 jours pour les laver.

Le dîner, repas unique des jours de jeûne, n'a jamais lieu après midi et demi. Le jeûne jusqu'à midi dure environ 7 mois, depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, comprenant le grand jeûne de carême, avec un seul repas par 24 heures. Ce repas se compose toujours d'un potage, d'un légume cuit rien qu'au sel et à l'eau et d'un fruit ; une miche de pain, une chopine de bière et de l'eau pure complètent le menu. A 5 heures, salade ou haricots, fruits ou fromage et c'est tout. Comme le Vatel du monastère doit être sans prétentions ! Au réfectoire, la vaisselle est disposée sur des tables sans linge, il y a pour chaque Père : une écuelle en étain, une large cuillère en bois, une pinte à boire, une chopine à bière et un pot à eau, tous trois en terre brune ; une serviette représente la seule compromission mondaine, moitié luxe, moitié propreté. Il y a toujours abstinence complète de vin, de viande, de poisson, d'œufs et de beurre ; le lait même est défendu pendant les jours de jeûne. Malgré ce sobre régime, la santé des religieux est excellente; il est vrai qu'ils vivent au sein d'un air pur dont l'abondance et la vivacité fortifient, et qu'ils possèdent le calme parfait de l'esprit. C'est bien la situation la plus favorable à la prospérité de cette foule de microbes biogènes qui peuplent ou constituent peut-être notre individu et qui doivent être victorieux dans leurs luttes réactionnelles fréquentes contre les microbes pathogènes et nécrogènes ; tant pis pour ceux, dont l'air impur et raréfié des grandes villes, aidé de la manière de vivre, a fait de leur organisme une proie facile pour les anarchistes bactériens ; ils les sentent s'établir sur le champ de bataille et le piller à leur aise. — L'austérité des Trappistes semble cependant tenter peu de jeunes citadins, pour eux qui connaissent Capoue, c'est acheter trop cher la santé. Des retraites pour les gens du monde permettent du reste de mettre un pied sur la planche de salut.

Quand en 1847, le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, obtint l'érection du prieuré en abbaye, ce fut le sous-prieur, Dom Dominique Lacaes, qui fut élu abbé, par les suffrages de la communauté. Né à Cassel en 1814, fils d'un volontaire royaliste, prêtre en 1838, aumônier à l'hôpital général de Lille, puis vicaire à Bailleul, il se présentait en 1841, comme novice au monastère de la Trappe, guidé par une vocation bien déterminée. Aussi dès le 15 mai 1848, il reçut la bénédiction abbatiale, lui conférant tous les insignes épiscopaux et le consacrant à vie guide au spirituel et chef au temporel de toute la communauté.

Le P. Abbé nomme lui même tous ceux qui remplissent une fonction sous ses ordres : le P. Prieur qui le supplée au besoin et est directeur général des religieux, le sous-prieur directeur des travaux, le maître des novices, le cellerier chargé des rapports commerciaux avec l'extérieur, le sacristain, l'hôtelier, etc. Observateur sévère des statuts Rancéens, Dom Dominique mourut sur la brêche ; malade depuis quelque temps, il tomba pour ne plus se relever, pendant la nuit du 1er janvier 1883, au moment où il allait monter au jubé pour lire l'Évangile. Au parloir, se trouve un superbe tableau du peintre Deconninck de Méteren, reproduisant, d'une façon saisissante, l'instant où, tombé de sa stalle, se soutenant à peine. il chante une dernière fois l'oraison dans le livre que lui présente le P. prieur. Il avait passé 41 ans à l'abbaye, dont il avait été le chef pendant 35 ans.

Ce fut aussi en 1883, au mois de juin, que mourut le P. Albéric, le cellerier si connu des Lillois ; il était depuis 35 ans auprès du P. Abbé, son cousin. Le second

abbé fut D. Sébastien Wyart, né à Bouchain en 1839 ; sortant des zouaves pontificaux, il entra au monastère en 1871. Reçu docteur en théologie à Rome, de même qu'il avait fondé la colonie de Tilbourg en 1880, il fut appelé par le Saint-Père à fonder une colonie à St-Calixte, dans la campagne de Rome ; il est actuellement vicaire-général de la Trappe à Sept-Fons.

Le P. Abbé actuel, Dom Jérôme Parent, est originaire des environs de Lille et ancien élève des Frères Maristes de Beaucamp. Il a reçu la bénédiction abbatiale le 6 août 1889. Il était sous-prieur, lorsqu'en 1881, il dirigea la colonie de Tilbourg. C'est grâce à la considération que D. Jérôme accorde à la Société de Géographie, qui lui est connue, que nous avons pu, un jour de grande fête, visiter l'abbaye, conduits avec une extrême obligeance par deux Pères qui nous ont donné, avec une grande amabilité, des explications nombreuses et intéressantes.

Dans la cour de l'exploitation agricole, un puits profond a été creusé sans résultat, pour trouver de l'eau en plus grande abondance ; il est surmonté d'une grande statue de saint Joseph ; dans la brasserie, la bière fermente dans de grandes cuves dont une belle mousse blanche déborde en couronne, et le parfum du houblon remplit l'atmosphère d'une façon alléchante. La porcherie donne moins de satisfaction olfactive, mais qu'ils sont jolis les petits cochons roses, il ne leur manque que quelques nœuds de faveur pour trouver une place privilégiée. La fromagerie est plus intéressante qu'agréable, mais combien tout est aménagé avec science et avec soin pour faire bon et en même temps tirer parti de la matière première ; cuves à lait et à petit-lait, presses, étagères pour 2,500 fromages en fabrication, tout est perfectionné et installé supérieurement. Il faut un mois pour faire ces pains plats de fromage appelé *Port-Salut*, du nom de la Trappe près de Laval, qui en fit la première. 8 magnifiques chevaux du Boulonnais, au repos aujourd'hui, garnissent l'écurie ; mais l'immense étable pour 80 vaches est, au contraire, vide en cette saison. Le potager est vaste et bien garni. A son extrémité se trouvent les tombes des religieux, rangées au pied d'une butte dont le sommet est garni d'un grand calvaire qui se voit de très loin vers le sud ; de ce sommet, où l'on accède par un chemin en spirale, on découvre un superbe panorama : au N. O. le Mont Cassel, au N. E. toute la série des collines flamandes, à commencer par celle de Boëschèpe, aux houblons estimés, puis Berthen et le Mont Noir, où nous irons dîner, et plus loin les autres, abritant Poperinghe et Ypres. Au S., Bailleul puis Flêtre, qui fut érigé en comté et conserve encore de nombreux souvenirs de sa splendeur ; plus à l'O., Caëstre, que l'on connaît par la légende des trois Vierges et par le souvenir de ses Templiers ; enfin, Eècke, village qui a encore sa société de rhétorique antérieure à 1542, dont le dernier concours de poésie date de 1861. Une brume terrestre, quoique légère, arrête notre vue au-delà de 15 kilomètres.

La chapelle, que nous visitons ensuite, est séparée en deux parties par un grand jubé : dans la salle d'entrée sont les bancs des Frères convers, on y voit la pierre tombale du premier Abbé, Dom Dominique ; au fond est une tribune pour les malades et au-dessus une autre pour les laïcs. La seconde partie est le chœur, avec des stalles tout autour ; dans chacune d'elles, des énormes in-folio contiennent tous les offices que chantent les Pères. Dans la voûte, un cadran horizontal marque les heures ; que le mouvement de ses aiguilles doit être lent dans ce séjour de calme uniforme ! Sur l'autel est une statue de N.-D. d'Assomption ; sur les marches de pierre, deux Pères agenouillés prient prosternés, absorbés, immobiles, capuchon relevé, sans nous voir ni même nous entendre passer sous cette voûte sonore : toutes les demi-heures ils sonnent la cloche pour être remplacés. Nous voici dans la salle du chapître, avec des bancs le long des murs, on y prie, on y médite, mais surtout

on y écoute les conseils du P. Abbé devant lequel chaque Père , à genoux , s'accuse tout haut de ses fautes, deux fois la semaine.

Au réfectoire, nous voyons des tables de bois où s'étale le nécessaire tout primitif décrit plus haut, le P. Abbé mange sur une table plus élevée, c'est tout ce qu'il a de plus que les autres. Corridors, chapelle, chapître, réfectoire ou cuisine, tout est pavé et blanchi à la chaux, propre mais d'une rusticité en harmonie avec la cellule. Combien trop , ou combien peu il faut avoir connu le monde et ses vanités pour se faire Trappiste !

Pressés par l'heure , nous allions partir, quand il nous a été donné de saluer le P. Abbé Dom Jérôme , retenu jusqu'alors. Il nous a reçu avec une extrême courtoisie, et nous avons été heureux de pouvoir le remercier en personne de la bienveillante autorisation qu'il nous avait accordée. Tout en lui exprimant notre vive satisfaction de ce que nous avions vu , nous avons dû lui avouer qu'en géographes convaincus , la bannière du Juif-Errant a pour nous plus d'attraits que la cellule d'un monastère.

Les armes de l'abbaye sont : d'azur à une montagne d'argent, surmontée d'une M rayonnante d'or, avec la devise : *Sicut aurora consurgens.*

Il est onze heures , nous allons présenter nos excuses aux dames qui ont dû nous attendre à l'auberge voisine, l'entrée du couvent leur étant interdite ; puis nous descendons tous vers Berthen que nous atteignons bientôt. C'est un petit village de 700 habitants qui, avec d'autres seigneuries, fut érigé en un marquisat en 1660, par Philippe IV. Nous remarquons une école superbe datée de 1883, elle a, dit-on, coûté 40,000 fr. Après avoir longé le parc du château , nous sommes de nouveau perdus dans la plaine verte comme incrustée d'or par les colzas fleuris ; l'alouette qui plane dans les airs, gazouille son interminable chanson, et mille bruits d'insectes que le soleil égaie, s'échappent du sillon. La nature est pleine de vie dans ce vallon abrité vers le N. par quatre collines, tandis qu'au S. se déroule une grande plaine limitée à 6 kilom. par les vieux clochers de Bailleul. Il est midi quand, gravissant sur la grande route que nous venons de rejoindre, la côte du Mont Noir, nous sommes heureux de l'ombre que nous offre le parc du château de Mme Cleenwerck ; l'élégant castel renaissance, planté avec hardiesse sur un versant escarpé, montre les toits aigus et bleus de ses légères tourelles au-dessus des sapins d'un parc aussi soigné que bien dessiné. A gauche, contraste achevé , le taillis et la bruyère poussent chétifs, au hasard, dans un sable mouvant et stérile. Mais ce qui complète agréablement le décor, ô prosaïque humanité ! c'est l'attrayante auberge , aux couleurs vives , savamment postée à l'angle du chemin ; là , nous trouverons bouillon chaud et bière fraîche. La table dressée sur un immense balcon a pour nous tous les attraits : repos, belle vue et mets succulents.

Pendant que nous réparons nos forces, apprenons ce qu'est le mont Noir. Placé au centre du groupe de collines qui est à cheval sur la frontière franco-belge, il est lui-même entamé au N.-E. par le territoire belge ; nous apercevons, tout près de ce côté, le mont Vidaigne, le mont Rouge qui doit son nom aux sables ferrugineux diestiens, et plus loin le mont de Kemmel avec son tertre de belle-vue. Le mont Noir, ainsi appelé sans doute à cause des bois de sapins croissant sur ses flancs, est comme tous ses voisins, formé d'un certain nombre de couches de sable superposées, à peu près les mêmes qu'au mont des Cattes ; on n'y voit pas non plus les couches si fossilifères qui existent à Cassel et qu'on retrouve seulement au mont Aigu, mais on y exploite aussi les grès et les sables ferrugineux de la surface et on extrait également à la base les sables gris-verdâtre de Cassel, de Boeschèpe et du mont des Cattes. Le mont Noir a 130^m d'altitude, l'assise d'argile des Flandres se trouve sous les sables à environ 80^m, c'est donc le niveau des sources qui s'écoulent vers la

plaine, de là l'idée d'approvisionner Bailleul qui n'est qu'à 47^{m}. On capta d'abord une source en 1844, puis cinq ou six par les travaux de 1860 complétés en 1883. Aujourd'hui, 6 km. de tuyaux de fonte descendant dans la plaine jusqu'à 24^{m} d'altitude, amènent chaque jour à Bailleul 4,000 hectolitres de bonne eau potable et jaillissante, débitée par 30 bornes-fontaines et 13 bouches d'arrosage ; ces travaux ont coûté près de 500,000 francs.

Convenablement reposés et lestés, nous quittons l'auberge vers 2 heures ; nous suivons, d'un pas alerte, un agréable sentier sous bois qui nous conduit à la route. Le ciel vient de se couvrir et c'est avec facilité que nous franchissons les 5 km. qui nous séparent de l'asile d'aliénées de Bailleul que nous allons visiter.

En entrant, nous pénétrons dans un parc dont les bosquets de verdure et les parterres de fleurs ménagent des aspects agréables, aussi bien de la route, que des bâtiments qui sont d'une architecture simple quoique monumentale. Dès le vestibule, qui vise au grandiose, nous sommes reçus par le médecin-adjoint qui nous conduira dans ce dédale de vastes bâtiments qui ont coûté plus de deux millions et demi. Le directeur, empêché, n'est pas visible et nous nous mettons immédiatement en marche à la suite de notre guide qui nous montre, nous explique, nous décrit avec une clarté et surtout une obligeance dont nous lui sommes bien reconnaissants, les bâtiments, les pavillons, la chapelle, les cuisines, les ouvroirs, les préaux, les dortoirs, la buanderie, les salles de bains et d'hydrothérapie avec leurs 26 baignoires qui servent à donner par an 6,000 bains et avec leurs appareils variés pour les douches, la belle galerie vitrée, toute garnie de vignes d'un grand produit, qu'on a construite pour réunir, à travers les jardins, l'administration, les services et la chapelle ; nous remarquons surtout la vérandah, superbe et vaste, où les malades trouvent, par tous les temps, pour leurs promenades et leurs distractions, un véritable jardin resplendissant de lumière, à la verdure toujours fraîche, aux fleurs toujours nouvelles, séjour tout à fait favorable pour ramener le calme et l'ordre dans les cerveaux quelque peu déséquilibrés. Là comme ailleurs, l'administration, du reste dans une situation très prospère, a su ne rien négliger pour établir un confortable qu'une propreté incomparable rend luxueux. Partout les planchers sont cirés avec soin et la poussière est inconnue ; toutes les fenêtres, les meubles, les calorifères sont garnis de milliers de plantes en fleurs ; il y en a jusque dans les cuisines, vastes, aérées comme tout le reste, où les cuivres rutilent, les fers étincellent comme des pièces d'orfèvrerie. La lingerie fait tomber en extase les dames qui nous accompagnent, le linge rangé avec symétrie forme des dessins élégants dans des armoires vitrées, disposées en galeries comme celles d'un musée. Et dans ces magasins, dans ces appartements, où habitent jusqu'à 1263 malades (état au 31 décembre 1886), jamais l'odorat ne se trouve désagréablement affecté.

Les dépendances sont aussi d'une grande importance : il y a toute une ferme avec de nombreuses vaches à lait, une brasserie, une boucherie, une boulangerie, un grand potager, un immense verger, des serres superbes et jusqu'à un chemin de fer Decauville pour faciliter les communications. On assure ainsi aux malades une alimentation aussi saine qu'économique ; conditions toutes deux nécessaires, car s'il y a de nombreux pensionnaires (environ 250) à des prix variables, parfois très élevés, puisqu'il y en a qui paient jusqu'à 10,000 fr. par an, il y a encore bien plus d'indigentes (environ 1,000) pour lesquelles, le département ou Paris ne donnent qu'un franc ou 1 fr. 20 par jour pour tous les besoins de la vie et les soins que leur prodiguent avec un dévouement et une patience au-dessus de tout éloge, une cinquantaine de religieuses de l'Enfant-Jésus et encore davantage de surveillantes laïques.

On voit que, grâce à des savants, grâce aux habiles médecins et directeurs des asiles qui ont créé et qui perfectionnent toujours ce qui favorise le bien-être phy-

sique et moral des aliénés, ceux-ci occupent à présent leur vraie place dans l'humanité. Ce ne sont plus des favoris des Dieux, que l'on vénère selon l'opinion des temps primitifs, ni des suppôts de Satan que l'on craint et que l'on jette chargés de chaînes dans des cachots obscurs, selon la croyance du moyen-âge qui ne s'est que trop prolongée, presque jusqu'à nous. Il n'y a qu'un siècle à peine, que Pinel d'abord, puis Esquirol, constatèrent que le germe de la folie a son siège dans les profondeurs de l'organisme, c'est-à-dire que les aliénés sont des malades que la science peut soulager et parfois guérir par des soins particuliers. Cette découverte transforma le sort général des aliénés, qu'elle sauva par milliers, lorsque furent établis dès asiles organisés selon les conseils des maîtres de la science.

L'asile de Bailleul, l'un des plus importants de France, dont nous avons vu la maquette à l'Exposition de 1889, a eu des commencements absolument modestes. En 1615, naquit à Armentières la congrégation dite des *Bons fieux*, religieux qui, dit la chronique, « enseignaient la jeunesse, prenaient des pensionnaires et recevaient des » jeunes gens que l'on mettait chez eux en correction et d'autres qui avaient perdu » l'esprit ». En 1664, ils vinrent ouvrir une école à Lille et en 1679 ils achetèrent aux Dames du St-Esprit leur hospice d'incurables situé rue de l'Abiette (rue de Tournai) pour y installer des aliénés, de même qu'ils le firent ensuite à St-Venant. Les femmes en démence étaient gardées à Lille, par des religieuses dites Madelonnettes, aux frais du Magistrat, dans l'asile fondé rue de la Barre et donné à la ville par Jean de la Cambe dit Ganthois, en 1481. En 1792, tous ces établissements furent confiés aux hospices des villes où ils se trouvaient, et le 27 brumaire an X, un arrêté préfectoral fit transférer les aliénés de la rue de l'Abiette dans l'asile d'Armentières, tandis que le 9 thermidor an XI un second arrêté les remplaçait à Lille par les femmes soignées rue de la Barre. Enfin en 1840, ces maisons furent enlevées aux hospices et furent constituées par le Ministère de l'intérieur en *Asiles publics d'aliénés* administrés sous son autorité par un directeur nommé par lui et agissant sous le contrôle d'une commission de surveillance. Ces asiles sont depuis lors considérés comme des *personnes civiles* par la juridiction administrative et les tribunaux ordinaires. L'administration des hospices dépossédée protesta et après quatre ans de lutte obtint la restitution de la maison de la rue de la Barre. Bientôt l'établissement des femmes en démence devint trop petit et manqua d'air dans son quartier devenu populeux et bruyant par le voisinage de la gare. On chercha et on trouva, pour un déplacement avantageux, une propriété de 45 hectares dans une campagne riante et fertile, à proximité de Bailleul, là où avait été construit dès le XIe siècle un sanctuaire devenu en 1562 une abbaye fondée par les moines bénédictins de St-Jean au Mont, venant de Térouanne anéantie par Charles-Quint. Détruit au XVIe siècle pendant les guerres de religion, ce couvent fut remplacé par le prieuré de St-Antoine, lui-même confisqué et vendu en 1792. En 1857, l'asile acheta à la famille d'Haubersart, pour plus de 250,000 fr., ces 45 hectares, avec une ferme qui y avait été installée et qui fut reprise et conservée avec tout le matériel et les bestiaux. Aussitôt on commença les travaux, sous la direction des architectes lillois MM. Marteau et Mourcou, d'après le magnifique projet de M. Guilbert, alors directeur, établissant avec témérité un devis de 2,700,000 fr.

Dès 1863, on put effectuer, quoique prématurément, la translation des malades, pour pouvoir aliéner l'Asile de Lille et améliorer une situation pécuniaire fort difficile, quoique sans danger, mais dont on sortit facilement, grâce à une subvention votée par le Conseil général et à des emprunts successifs. En 1865, les constructions du projet furent achevées et un nouveau et habile directeur, M. Leblond, les perfectionna, tout en mettant l'Asile dans une voie de prospérité remarquable, dont il ne s'écarta plus. De 1874 à 1879, passèrent deux autres directeurs, M. Vierne et

M. Bosse, puis revint M. Leblond, qui avait dirigé Sainte-Anne à Paris. Sous son administration, des achats portèrent la superficie du domaine à 62h.a. et avec des constructions nouvelles, des améliorations et des augmentations du matériel et du mobilier, la valeur de l'actif de l'Asile s'est élevée à 4 millions, le passif n'égalant guère un cinquième. Il y a trois ans, arriva le Directeur actuel, le docteur Cortyl, que je m'empresse de remercier au nom de tous mes collègues de l'autorisation qu'il nous a octroyée avec beaucoup de bienveillance. Maintenant que, depuis 25 années, des accroissements successifs ont complété l'Asile primitif, le docteur Cortyl a le premier accepté la lourde charge de Directeur et de Médecin en chef d'un établissement contenant au moins autant de malades que les Asiles d'Armentières et de Lommelet réunis. Il administre et soigne, visant toujours au progrès, ce domaine et cette population de 1,400 habitants dont une partie est bien indocile et remuante, sans que cependant la politique y soit pour quelque chose. La prospérité remarquable de l'asile de Bailleul est due, autant aux profits de l'exploitation agricole et à l'économie de l'alimentation par les services établis, qu'aux bénéfices produits par les pensionnaires. D'après la loi de 1838, chaque département est tenu d'avoir à sa disposition un établissement public ou privé affecté au traitement des aliénés, mais le Nord est peut-être le seul qui possède un Asile d'une telle importance, si merveilleusement et si économiquement tenu.

En quittant l'Asile, nous suivons la grande route, et en quelques minutes nous atteignons les premières maisons de Bailleul. La ville est en fête, c'est la kermesse, on s'en aperçoit dès la rue d'Ypres, large voie où des maisons vieilles de plusieurs siècles portent la date de leur naissance gravée sur la pierre de leur façade, encore solide mais démodée. La grande place où nous débouchons est encombrée d'une foule compacte et bruyante qu'attire la musique plus bruyante encore des baraques foraines. Il serait impossible de se frayer un chemin à travers le rempart vivant de ces campagnards au mouvement devenu lourd par le rude labeur des champs ; mais citadins agiles et souples comme tous les fluides que nous manions, nous glissons par les fissures mouvantes de la masse, jusqu'au perron à balcon de l'Hôtel-de-Ville, où nous attend une surprise flatteuse. De la part du Maire empêché pour l'instant, non seulement on nous souhaite le *Welkomste* auquel la Société de Géographie est habituée, mais on nous offre, dans le grand salon, un vin d'honneur que nous dégustons volontiers en portant un toast à l'urbanité des Bailleulois.

Nous visitons alors rapidement le curieux édifice reconstruit en style dit espagnol, après l'incendie de 1582, et restauré après celui de 1681. Nous voyons les salles où avant 1789 se réunissaient : l'Échevinage de la ville, l'Administration et la Cour féodale de la Châtellenie de même que le Présidial de Flandre dont la juridiction s'étendait au civil et au criminel sur toute la Flandre Maritime, moins Dunkerque, Gravelines et Bourbourg; il y avait été transféré d'Ypres en 1713 à cause des nouvelles limites établies par la paix d'Utrecht. Le tribunal de district, qui lui succéda en 1790, fut transféré à Hazebrouck en 1795. Le beffroi, dont la salle du bas contient, dit Gramaye, des ornements datant du Xe siècle, a été reconstruit vers 1600 et a reçu en 1717 le carillon qui existe encore aujourd'hui dans son élégant clocher.

Bailleul, en flamand *Belle*, qui lutte maintenant avec un certain succès pour reprendre une importance commerciale qu'elle eut jadis, est une ville très ancienne. Ses armes sont : de gueule à une croix de vair. On la trouve désignée sous les noms de Baliol en 1104 et de Balgiol en 1140, dans le cartulaire de Bourbourg, puis déjà de Bailleul en 1224 dans celui de Watten. Une légende, que citent Meyer et Gramaye, attribue sa fondation à une colonie sortie de Bavai (Belgium) lorsque Jules-César assiégea cette ville 48 ans avant J.-C. Ce qui est certain, c'est qu'on a

découvert des débris d'armes et d'armures et des médailles, dont un Néron en or, près de l'ancien château de Bellekindt, au Mont de Lille, où a dû se trouver une forteresse commandant les routes de Lille, d'Ypres et de Caestre. C'est à cette bifurcation protégée, que s'est développée une agglomération déjà assez importante en 882 pour être citée parmi les villes ravagées alors par les Normands, et pour être fortifiée par Beaudouin II en 948. En 1178 eut lieu l'établissement de la bourgeoisie et la création du Magistrat : en 1237 et 1275, les échevins de Bailleul jurèrent fidélité aux rois de France Louis IX et Philippe III, au cas où le comte de Flandre violerait son serment de vasselage. Au XIIIe siècle, Bailleul est l'une des dix-sept premières villes qui forment la *Hanse flamande de Londres* ; ses rapports avec l'Angleterre étaient considérables pour l'achat des laines et la vente des draps, mais son industrie périclita dès le XVe siècle. En 1295, le chatelain de Bailleul vend la chatellenie à Guy, fils du comte de Flandre. En 1427, Bailleul est au nombre des villes qui obtiennent le privilège de la fabrication des draps. En 1501, le comte Philippe d'Autriche accorde l'établissement de la franche foire du 9 septembre pendant trois jours. En 1529, Charles-Quint vend le Rysselberg ou Mont de Lille. En 1578, les gueux démolissent l'église Saint-Antoine et le cloître, fondés depuis quatre siècles par des religieux Antonins. Les Jésuites, appelés à Bailleul en 1614, s'y fixent en 1617 fondant un collège et construisant, en 1635, l'église Saint-Amand, dont le chœur fut brûlé en 1681. En 1646 et 1648 reparaît la peste qui avait déjà sévi en 1482, elle enlève 3,600 personnes en 30 mois. En 1678, Bailleul est réuni à la France, par le traité de Nimègue, signé quelque temps après la bataille de Cassel.

Les grandes routes, sur lesquelles Bailleul est bâtie, causèrent sa prospérité, mais y amenèrent aussi de nombreux désastres, dans les luttes fréquentes entre la France et le comté de Flandre. Elle fut brûlée et saccagée en 1213, 1263, 1383, etc., en 1436 par les Anglais du duc de Glocester, en 1478 par les troupes de Louis XI. En 1503, le feu détruisit 400 maisons ; en 1582, l'hôtel de ville et l'église étant brûlés, les habitants sans asile se réfugièrent à Armentières et leurs échevins leur rendirent pendant plus de deux ans la justice dans cette cité ; en 1653, la ville fut brûlée par les Français et en 1681, un incendie qui éclata dans une brasserie de la rue d'Ypres, par un vent violent, la réduisit en cendres. Depuis lors, la quiétude des Bailleulois n'a guère été troublée ; le 7 février 1814, ils virent bien arriver 12 à 1,500 cosaques, venant de Belgique, mais ils partirent aussitôt, par la route de Cassel.

L'industrie du drap fut très florissante à Bailleul, du XIIIe au XVe siècle ; elle périclitait quand des incendies fréquents et terribles et surtout les dissensions religieuses du XVIe siècle achevèrent de la ruiner. Au commencement du XVIIe siècle, s'implanta pour lui succéder, l'industrie du fil et surtout la fabrication de la dentelle dite de Valenciennes qui prospéra il y a quelque 30 ans ; on voyait alors aux beaux jours, les bailleuloises babillant bruyamment sur le seuil de leurs portes, sans que leurs doigts agiles cessent de faire voltiger les fuseaux sur le grand coussin vert. Le tissage de la toile à la main a depuis longtemps occupé bien des ouvriers du pays ; maintenant on a monté d'importants tissages mécaniques ; il y a, en outre, des sucreries, des meuneries à vapeur, des corroiries, des poteries, des briqueteries, etc., qui ramènent à Bailleul une activité perdue depuis longtemps. Mais ce qui dénote combien l'impulsion du progrès est bien donnée, c'est l'établissement des vastes serres de M. A. Cordonnier, où 2 hectares de verres abritent vignes et pêchers, pour la culture des fruits de luxe que la Belgique nous a fournis jusqu'à présent. C'est ainsi que peu à peu s'étend en zones concentriques dont Lille est le centre le grand mouvement d'utilisation de la vitalité générale physique et intellectuelle. Bailleul est à 29 km. de ce centre et fait partie de l'arrondissement d'Haze-

brouck, la ville contient 4,342 habitants, la commune 13,335 et les 9 communes formant les 2 cantons en ont 32,465.

Toute cette population essentiellement flamande a conservé par un atavisme tenace toutes les belles qualités de sa race comme aussi ses défauts. On vit ses châtelains se croiser dès le XIIe siècle, mais la Réforme y eut aussi de puissants adeptes au XVIe siècle. Si au XVIIe siècle le bourreau se flattait d'y avoir en une année mis à mort 5 à 600 sorciers portant la marque indéniable, *Sigillum diaboli*, on y a vu la représentation des Mystères en grande vogue au XVIIIe siècle : et maintenant encore, une trentaine d'adeptes de la Société ouvrière de St-Antoine représentent pendant le carême, tout comme à Oberammergu la Passion de N.-S. suivant un manuscrit de 1651 : *Den Lydende een te Stervande*.

La bière était et est toujours la boisson favorite des jours de fête, mais jadis l'amphitryon faisait honneur à ses hôtes, en faisant circuler son grand hanap tout plein, ou chaque convive buvait à son tour ; aujourd'hui ce n'est plus de bon ton. Les dames ont perdu l'habitude, on le dit du moins, secret de boudoir, de se frotter tous les jours le visage avec l'écume de cette mousseuse boisson pour acquérir la fraîcheur de teint si merveilleuse, que les peintres d'alors ont immortalisée, et en même temps sans doute conserver un parfum de brasserie dont le charme était goûté ; aujourd'hui, ce cosmétique reste confiné dans le domaine de la boulangerie. Le carnaval a traversé les siècles et le mardi-gras venu on voit toujours l'illustrissime docteur F^co Picolissimo tenir le haut du pavé avec tout un cortège, qu'embellit le concours d'une société de bienfaisance, fondée en 1853. La kermesse, nous en sommes témoins, n'a pas perdu sa vogue ; si on n'y voit plus les danses joyeuses et simples et les amusements naïfs auxquels nous initient les tableaux de Téniers et autres ; il y a encore dans les fêtes populaires un reflet de cet état primitif auquel l'ample usage de la bière n'est pas étranger. Le langage toujours rude, sans aucune prétention à l'atticisme, a des éclats sonores peu en harmonie avec le calme habituel du véritable indigène de race pure, celui des campagnes, froid dans ses relations et calculateur dans ses affaires. Le petit coin de terre où l'on parle flamand nourrit une race capable de tout ce qu'elle veut, elle a fécondé le pays depuis bien des siècles, qui sait ce que l'avenir lui réserve, riche par ses qualités, riche par la terre, elle redeviendra riche par l'industrie et le commerce comme elle l'a été jadis.

En quittant l'hôtel-de-ville, nous eûmes le plaisir de saluer et de remercier de son excellent accueil le Maire de Bailleul, qui voulut alors, avec une obligeance pleine de courtoisie, nous guider à travers les rues de la ville en fête. Notre visite au musée De Puydt, où le Conservateur, M. Swyngedauw, nous fit l'honneur d'être un complaisant cicérone, fut pour nous un sujet de surprise. C'est un véritable trésor, trop inconnu, que Bailleul possède là ; dans notre ignorance, nous ne lui avions réservé que peu de temps et c'est avec un bien grand regret que nous n'avons pu que jeter un coup d'œil sur les meubles, les faïences, les porcelaines, les armes et même les tableaux qui forment là une riche et précieuse collection. M. Benoit De Puydt, Bailleulois éclairé, en son vivant propriétaire et greffier de justice de paix, avait acquis, pendant ce siècle, avec un soin judicieux, la plus grande partie de ces curiosités ; il les a généreusement léguées à sa ville natale, ainsi que sa maison et toute sa fortune, pour fonder et doter des Écoles académiques de dessin et de peinture, qui ont une centaine d'élèves. Le directeur des Écoles académiques de Lille, M. Pharaon De Winter, le peintre de talent que tous nous connaissons, est né à Bailleul et y a usé ses premiers crayons. Le député si connu, M. Ignace Plichon, ancien ministre, mort en 1888, est également un Bailleulois.

Il nous reste à peine le temps de voir l'église St-Vaast, qui date de 1609, comme l'indique une de ses nefs ; une autre porte le millésime de 1683, époque de la

reconstruction partielle après l'incendie ; la tour carrée, placée au transept, portait une flèche élégante qui a été démolie en 1795. Nous avons remarqué le buffet d'orgue en chêne sculpté, un tabernacle en bois sculpté et doré, deux portraits de saint Ignace et de saint François Xavier, de l'école de Van der Helst, le grand protraitiste d'Harlem, et une Assomption attribuée à De Crayer. Nous apercevons sur une place, l'eau du Mont Noir qui jaillit cristalline au-dessus d'une belle vasque, et aussi les bâtiments superbes de l'École communale ; puis nous prenons à la hâte le chemin de la gare, accompagnés du Maire de Bailleul et du Conservateur du musée, qui ont été pour nous d'une amabilité exquise. C'est de leur obligeance que je tiens une partie des renseignements particuliers et bien appréciés que j'ai consignés ici ; qu'ils veuillent bien recevoir au nom de tous les excursionnistes l'expression d'une vive reconnaissance.

Une heure après les avoir quittés, contents de notre journée, nous étions à Lille, nous disant au revoir, car les excursions projetées sont nombreuses cette année.

E. Cantineau.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN AVRIL

Nous avons eu à Lille de bien intéressantes conférences.

Le 5 avril, le Docteur Cattat est venu nous raconter sa belle exploration de Madagascar, c'est une bonne fortune que d'entendre ainsi les explorateurs eux-mêmes. Inutile de dire que le Docteur Cattat a été fort goûté et apprécié.

Le Révérend Père Bonvoisin nous a parlé de la région du Kurdistan, où il exerce sa mission apostolique. Le public a paru s'intéresser vivement à l'étude de ces régions lointaines, voisines de l'antique Mésopotamie et où subsistent encore des vestiges des vieilles civilisations, ancêtres de la nôtre.

Entre temps, M. Merchier a donné aux touristes lillois un avant-goût des merveilles qu'ils visiteront en se rendant à l'Exposition française qui s'ouvre le 1er mai dans la ville sainte des tsars.

Et les excursions ont commencé.

La première n'est pas à longue portée, elle n'en est pas moins intéressante. Sous la conduite de M. Gruson, ingénieur en chef du département, et de M. Devos, ingénieur des ponts et chaussées, nos touristes ont visité l'usine d'épuration des eaux de l'Espierre à Grimonpont-Watrelos. Ils sont revenus enchantés. On ne sera pas surpris de retrouver le nom de M. Fernaux comme organisateur.

La seconde a eu lieu le dimanche 26 avril. 35 excursionnistes se sont dirigés sur Chantilly, guidés par MM. Godin et Delessert. Le Duc d'Aumale avait accordé toutes autorisations nécessaires pour la visite du château, qui s'est accomplie dans les meilleures conditions.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890

AVRIL.

1er avril. — Golfe de Bénin. — Décret établissant un tarif douanier dans les établissements français du golfe de Bénin.

4 avril. — Dahomey. — Mise en état de blocus de la côte des Esclaves entre les possessions allemandes et les possessions anglaises.

6 avril. — Soudan français. — Occupation de Ségou, capitale d'Amadou, par le commandant Archinard.

19 avril. — Portugal. — Ouverture des nouvelles Cortès.

20 avril. — Dahomey. — Combat d'Atioupa. Le lieutenant-colonel Terrillon arrête la marche des Dahoméens sur Porto-Novo.

24 avril. — Est-Africain. — Départ de Bagamoyo, pour la région des lacs, d'Émin-Pacha, entré au service de l'Allemagne.

— Soudan français. — Prise d'Ouossebougou, sur les Toucouleurs, par le lieutenant-colonel Archinard.

— Pologne. — Le gouvernement russe a autorisé la création à l'Université de Varsovie d'une bibliothèque publique pour l'établissement de laquelle le gouvernement donnera 300,000 roubles (environ 780,000 francs) en trois ans.

26 avril. — Autriche. — On vient d'établir une ligne téléphonique entre Buda-Pesth et Prague ; mais quand il a fallu décider quelle langue on adopterait pour les employés, on ne put se mettre d'accord. Pour mettre fin à ces difficultés, on a décidé que le service se ferait en français, de façon à ne mécontenter ni les Tchèques, ni les Hongros, ni les Polonais. ni les Autrichiens.

C'est une nouvelle constatation de la prééminence que conserve la langue française en Europe.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

Une page de géographie politique. — En Allemagne. — L'Allemagne a conservé aux Allemands la division en provinces, tout en créant des divisions analogues à nos départements et à nos arrondissements.

Partout, l'administration est aux mains de conseils électifs, mais, à la différence de ce qui se passe chez nous, le cercle qui correspond à l'arrondissement a une importance beaucoup plus considérable que le département. En Prusse, c'est une division fondamentale jouissant d'une certaine autonomie, à tel point que l'administrateur du cercle, le sous-préfet, dirions-nous, était autrefois nommé par la Diète et est encore aujourd'hui choisi par le roi sur une liste de candidats pris parmi les habitants du cercle et présentés par cette assemblée.

La Diète se compose d'un nombre de membres proportionnel à la population et nommés, un tiers par les grands propriétaires, un tiers par les communes rurales, un tiers par les villes.

Une commission exécutive composée du sous-préfet président et de six membres, prépare et fait exécuter les décisions de la Diète et exerce toutes les attributions du pouvoir exécutif, y compris la nomination des fonctionnaires de l'arrondissement.

Le département est administré par un comité composé du préfet et de chefs de service qui ne dépendent pas de son autorité. Cette circonscription, nous l'avons déjà dit, a peu d'importance ; elle n'est pas personne civile et, placée entre la province et le cercle, elle est appelée fatalement à disparaître.

La province est, au contraire, la circonscription ayant véritablement une vie propre. Aussi, l'indépendance dont elle jouit est considérable. Elle n'a qu'un défaut, c'est d'avoir une administration fort compliquée. Elle comprend : un président supérieur, une Diète, une commission provinciale, un conseil provincial, un directeur de la province.

Le président supérieur est le représentant du gouvernement ; le directeur est l'agent général, le chef des bureaux et des fonctionnaires : il est nommé par la Diète et agréé par le roi.

La Diète provinciale se compose de deux ou trois membres par arrondissement, suivant la population, et désignés par la Diète d'arrondissement. Ses pouvoirs sont considérables. Tandis que les décisions de la Diète d'arrondissement doivent être, en beaucoup de cas, approuvées par le ministre ou par le roi, celles de la Diète provinciale sont définitives, sauf à être annulées si elles sont contraires aux lois.

Une commission provinciale élue par la Diète, composée de sept à treize membres, fait exécuter les décisions de la Diète et administre la province en tout ce qui est matières purement provinciales.

Le conseil provincial, composé du président supérieur, de deux fonctionnaires de l'État et de cinq membres de la commission provinciale, est chargé des matières qui, quoique s'appliquant à la province, sont dans les attributions de l'État.

En Autriche. — En Autriche, les provinces composant le pays de la couronne jouissent d'une grande autonomie.

En dehors des affaires réservées au Parlement, tout est dans les attributions de la Diète provinciale, qui se compose des archevêques et évêques, des représentants de la grande propriété, des délégués des villes, des campagnes et des chambres de commerce et de l'industrie. La sanction du gouvernement n'est exigée que dans des cas assez rares.

Les pays de la couronne sont divisés et subdivisés en circonscriptions administrées par des fonctionnaires qu'on peut assimiler au préfet et au sous-préfet, mais sans conseils élus.

La Hongrie est divisée en comitats qui répondent à nos départements et qui ont le droit de s'administrer eux-mêmes. L'assemblée se compose, pour moitié, des plus forts imposés et, pour moitié, de représentants élus par les mêmes électeurs que le Parlement. Les décisions en matière de finances doivent être approuvées par le gouvernement.

Belgique, Italie, Espagne. — La Belgique, l'Italie et l'Espagne ont une législation qui se rapproche beaucoup de la nôtre. Les conseils provinciaux belges, nommés pour quatre ans par les collèges électoraux, ont des attributions fort étendues. Cependant le système des dépenses obligatoires existe aussi, et un certain nombre de délibérations sont soumises à l'approbation du roi. Chaque conseil élit une députation permanente composée de six membres, qui jouissent d'un traitement de 3,000 francs par an.

En Italie, le préfet préside la députation provinciale.

En Espagne, le fonctionnaire préside le conseil provincial et la commission permanente, mais, particularité bizarre, il n'a pas voix délibérative.

En Russie. — Il n'est pas jusqu'à la Russie qui n'ait donné aux provinces une représentation spéciale. On sait combien la commune a conservé son indépendance administrative ; on a voulu étendre ce système aux autres circonscriptions. Le district (arrondissement) et la province ont donc, depuis 1864, des assemblées territoriales.

L'assemblée de district est élue par trois collèges : les grands propriétaires, les villes, les communes rurales, dans une proportion fixée d'avance.

L'assemblée provinciale est composée de membres élus par les assemblées de districts ; elle est présidée par le maréchal de la noblesse de la province. Elle nomme une commission permanente dont les membres, comme ceux de la commission permanente du district, peuvent recevoir un traitement fixé par l'assemblée.

Les attributions de l'assemblée provinciale s'étendent à tout ce qui concerne les intérêts et l'administration de la province, mais ses délibérations doivent, pour la plupart, être approuvées par le gouverneur ou par le ministre de l'intérieur.

Grande-Bretagne. — C'est en Angleterre, chose curieuse, que se rencontre l'absence de toute assemblée élective dans l'administration des circonscriptions territoriales. Ce pays du *self governement* a laissé aux pays de centralisation et d'autorité, tels que la Prusse, le privilège de la libre administration locale. Les comtés, qui ressemblent assez à nos départements, sont administrés par les juges de paix, ces fonctionnaires d'un ordre tout spécial qui n'ont aucune analogie avec les magistrats du même nom en France. C'est l'assemblée des juges de paix, dans les *général quarter sessions*, qui gère les intérêts économiques, financiers et administratifs du comté. Le juge de paix anglais jouit d'une certaine indépendance, puisqu'il faut, pour être nommé, avoir 2,500 francs de revenu ; mais il n'en est pas moins un fonctionnaire nommé par le gouvernement et ayant prêté un serment, à la fois professionnel et politique.

L'Angleterre est le seul pays en Europe où les conseils généraux français n'aient pas de similaires.

(Extrait du *Matin*).

Russie. — Nouvelle voie ferrée. — Au nombre des nouvelles voies ferrées en construction en Russie il convient de signaler celle de Kovel à Dombrovitza (chemin de fer de Polésie). Cette ligne ferrée a une importance stratégique considérable.

Les grandes voies stratégiques Moscou-Smolensk-Minsk et Orel-Gomer-*Pinsh* (ligne de Polésie), venaient toutes les deux converger vers Brest-Lotonski.

Le tronçon Kovel-Dombrovitka-*Pinskt* permet à la ligne de Polésie de se souder à Kovel sur la grande ligne de rocade : Varsovie-Lublin-Rowno-Schinerinka-Balta, parallèle à la frontière de l'ouest.

Ce sera une nouvelle ligne de transport indépendante.

Les cinq grandes lignes stratégiques de l'ouest sont :

Pétersbourg-Varsovie.

Moscou-Brest-Litowski.

Tambov-Orel-Kovel (*la nouvelle*).

Koursh-Berdichew-Schmérenka.

Karkou-Balta.

Enfin cet été, deux bataillons de chemin de fer seront employés aux travaux de la voie ferrée Berdichev-Jitomir (50 kil. environ). On sait que des détachements de ces troupes ont construit le tronçon Loutzk-Kivertzi pendant l'été de 1890.

(*Revue du Cercle militaire*).

AFRIQUE.

La situation au Sahara et au Soudan. — Dans une récente conférence à propos du Transsaharien, M. Dourlier, député d'Alger, décrit en ces termes les populations du Sahara et du Soudan :

« Notre occupation effective s'étend jusqu'à Aïn-Séfra, Elgolea et Ouargla. Dans les pays éloignés où nous voulons aller, nous aurons à nous occuper de trois groupes de populations :

1° Les Chambaas qui, quoique dans notre zone d'influence et nous payant impôt, échappent quand ils le veulent à notre domination. Leur véritable maître est en réalité Bou-Amema, qui, tout en ayant l'air de nous servir, aide à l'insurrection à la tête de laquelle il serait au moment propice. Nous aurions alors à combattre 2,000 cavaliers armés, se transportant partout avec la plus étonnante rapidité ;

2° Plus au Sud, nous trouvons les Touaregs, peu nombreux, mais belliqueux et ne vivant que de rapines ;

3° Plus loin encore, nous trouvons les peuplades noires des bords du Niger. Cette région, que certains livres représentent sous des aspects riants, n'est, en réalité, qu'une contrée desséchée sur 2,500 kilomètres d'étendue ; le palmier seul peut y être cultivé ; tous ceux qui y sont allés, pleins d'espoir, sont revenus déçus, désespérés, Ouargla, qui en est l'oasis la plus fertile, diminue chaque jour. On ne peut pas plus y gagner son existence qu'y vivre, le pays étant empesté par des fièvres. Aussi faut-il souhaiter que la ligne du Transsaharien soit menée par delà ces déserts jusqu'au Niger. En effet, de l'autre côté du fleuve, existe une population noire, nombreuse, calme, vivant dans une contrée où l'eau douce abonde et où, par conséquent, la culture est facile, la vie agréable. »

Au Congo. — Une expédition belge vient de découvrir, en amont des chutes du Congo, l'existence de deux rivières, le Kouangou et au-dessus le Denghi. Le Kouangou peut être remonté facilement sur 60 milles ; l'autre rivière était rendue impraticable par des quantités considérables d'arbres morts. Plus en amont l'expédition a rencontré l'embouchure de l'Ouellé, l'affluent le plus considérable de l'Oubanghi.

Ces informations ont pour nous un grand intérêt : elles marquent une nouvelle extension de notre sphère d'influence, puisque nos arrangements avec l'État du Congo nous assurent comme minimum la rive droite de l'Oubanghi. Or, il devient

de plus en plus certain maintenant que le cours de ce fleuve se prolonge au nord jusqu'au 9e latitude N. ; ce sont donc de vastes territoires de plus en plus assurés à notre influence.

Les Anglais dans l'Afrique Australe. — Périodiquement on peut lire dans les journaux une timide information, d'ailleurs bientôt démentie, que l'Allemagne se dispose à céder à l'Angleterre le *Luderitzland*, aliàs *Damaraland*. C'est qu'en effet cette cession serait fort utile au gouvernement britannique.

Le premier ministre de la colonie du cap, M. Rhodes, est revenu de Londres plus ancré que jamais, ainsi que le démontre son discours à l'*Afrikander Bond*, à Kimberley, dans ses vues sur « l'Afrique aux Africains », c'est-à-dire, car il faut s'entendre, aux Anglo-Saxons et aux Boers.

La présence de l'Allemagne dans le Damaraland leur est une écharde dans la chair. Il ne négligera rien pour la chasser de ce territoire. Il veut que la colonie des républiques boers et sa compagnie possèdent tout le continent austral jusqu'au Zambèze, le plateau central avec le littoral de l'Océan Indien et celui de l'Atlantique.

Comme il a en réserve l'argument séparatiste, il fera marcher l'Angleterre par toutes les voies qu'il voudra. Il le sait, et il usera de cette force.

C'est là, dit le journal le *Temps*, un élément de complication grave dans la politique même européenne de lord Salisbury. Il doit regretter amèrement de n'avoir pas dans sa manche quelque autre Héligoland à offrir à Guillaume II et au chancelier de Caprivi en échange de cette enclave sud-africaine, plus gênante pour l'Angleterre que précieuse pour l'Allemagne.

AMÉRIQUE.

Autour des Côtes de l'Amérique du Sud. — Le docteur William Howard Russel, dans son livre intitulé : *Un Tour au Chili et aux champs de nitrate de Tarapaca*, qui est le résumé de son voyage dans ces contrées, parle beaucoup des côtes de l'Amérique du Sud. Il expose d'abord qu'étant parti pour l'Égypte, il dut changer sa route pour se rendre à Valparaiso, et afin d'éviter les dangers de la baie de Biscaye, il prit le « train de luxe » de Calais à Lisbonne où il s'embarqua à bord du *Galicia*.

Il donne une description fort intéressante de son voyage, lorsqu'il atteint le détroit de Magellan : sa courte connaissance avec les Fuégiens (habitants de la Terre-de-Feu), qui s'approchèrent du steamer dans des pirogues, en mendiant des provisions.

Après avoir dépeint la ligne du chemin de fer d'Aranco qui relie le petit port connu de Coronel aux districts de charbons de Colico, il arrive à Valparaiso et à Santiago.

Il fait remarquer le peu de protection que rencontrent les marchands anglais sur les côtes de l'Amérique du Sud, en comparaison de celle dont jouissent les Italiens et les Allemands qui, pour une injustice et bien que sans témoins reconnus, trouvent encore à se faire indemniser par leurs gouvernements respectifs.

L'espagnol est la langue-mère de tout le continent de l'Amérique du Sud ; le docteur Russel assista à un banquet donné par la presse à Valparaiso et fut frappé de l'air intelligent et éveillé des invités, et surtout de la grâce de leur langage : ainsi on ne dit pas « gentleman », mais « caballero ». C'est dans ce pays qu'il fit sa première expérience d'un tremblement de terre.

En quittant Valparaiso et en se dirigeant vers le Nord, on remarque la monotonie des côtes ; — les falaises ressemblent à une muraille d'une nuance rouge-brique, de forme et de hauteur irrégulières.

A Iquique, commence le chemin de fer des nitrates, qui porte aux travailleurs des déserts salins des Pampas les objets nécessaires à la vie, — et rapporte les nitrates qui sont expédiés dans le monde entier.

Ces ouvriers chiliens, écrit le Dr Russel, peuvent supporter une somme énorme de travail, et ils sont une preuve frappante de ce que l'on peut, tout en se nourrissant de haricots, avoir de bons muscles.

Quoique très hospitaliers, les Chiliens n'admettent pas aisément les étrangers dans leur intimité. Leur dicton populaire est : « le Chili aux Chiliens. »

Le Dr Russel parle aussi du canal de Panama, et il le fait avec une certaine mélancolie, tout en ne désespérant pas complètement de l'entreprise. Il dit qu'un travail gigantesque a déjà été accompli dans l'isthme, et il ajoute que, si l'on hésite par trop à continuer ce travail, la dépense pour la reconstruction et le déblayage à nouveau sera énorme. Les hôtels sont fermés ou convertis en cabarets ; des chefs-d'œuvre de science mécanique sont exposés à tous les temps le long des tranchées et recouverts d'une végétation tropicale telle que les élévateurs ressemblent à d'immenses orchidées.

(London, *Daily Telegraph*).

OCÉANIE.

Java. — Les premiers colons hollandais avaient établi leurs factoreries en pleine plage malsaine et presque en pleine eau, de telle sorte que l'ancienne Jacatra, qui fut en 1610 la résidence du premier gouverneur général des Indes, méritait bien sa réputation d'insalubrité. Peu à peu les Européens se sont éloignés du rivage de la mer, où un port de date assez récente, Tandjong Priok, permet aux plus grands vaisseaux d'atterrir. Leurs demeures actuelles sont groupées en un lieu de plaisance dont le nom, Weltevreden, est synonyme de « satisfaction ». Entre Weltevreden et Tandjong Priok se concentre le mouvement des affaires : soit dans un quartier de boutiques, cité chinoise bigarrée et tumultueuse qui est un repaire de fumeurs d'opium, soit dans le quartier du grand commerce, qui s'appelle proprement Batavia. Batavia, c'est, le long de rues étroites et de canaux sentant mauvais, une monotone succession de façades à la chaux que le temps a maculées et derrière lesquelles, chaque jour, de neuf à cinq heures, dans les agences, les banques et les comptoirs, se poursuit une vie de labeur. Au crépuscule, toute la foule de ceux qui travaillent là s'en retourne dans les petits palais et sous les grands arbres de Weltevreden.

Ces différents quartiers sont reliés entre eux par un chemin de fer et par un tramway à vapeur.

Quant aux campongs, ou faubourgs habités par les indigènes, ceux qui environnent Batavia sont les moins pittoresques que l'on puisse voir et il est difficile, dans la confusion d'Arabes, de Malais, de Chinois qui s'y pressent, de discerner ce qui est vraiment javanais. Comme tous les grands ports, Batavia est cosmopolite ; il n'y faut pas chercher des manifestations de vie indigène.

Il faut louer sans réserve les Hollandais pour la façon pratique dont ils ont su organiser les moindres détails de leur existence. Au lieu que les Anglais introduisaient dans leurs colonies la plupart de leurs habitudes d'Europe, ils apportèrent à

Java ce sens du confort qui est une de leurs plus saines vertus, et ils comprirent que les conditions du bien-être devaient varier sous les tropiques ou dans nos climats froids. Plutôt que de se faire les esclaves de conventions désagréables, ils choisirent de vivre commodément. Ils aménagèrent leurs demeures de façon qu'elles les défendissent du soleil et de l'humidité, puis il les ornèrent avec bon sens. Les costumes qu'ils adoptèrent de porter pendant les heures chaudes de la journée sont délicieusement légers ; pour les dames, des sarongs à la mode du pays ; de fraîches toilettes claires pour les jeunes filles, des pantalons javanais et des cabails pour les hommes ; pour les enfants une mise indescriptible tant elle est sommaire, et la plus favorable qu'on puisse rêver au libre développement des muscles. Ils s'adonnent à divers sports, mais sans rien exagérer et justement assez pour fortifier la santé. Enfin, dans leur système d'alimentation, ils font une large part aux produits indigènes et n'abusent pas des viandes saignantes.

RÉGIONS POLAIRES.

— Le lieutenant de vaisseau Ryder, de la marine royale danoise, doit partir prochainement de Copenhague pour une longue exploration de la partie de la côte orientale du Grônland, connue sous le nom de côte de Blosseville. Cette région doit, comme on le sait, son nom au lieutenant de vaisseau français Jules de Blosseville. On se rappelle, en effet, qu'en 1832-1833, ce vaillant officier partit d'Islande pour forcer la banquise qui barre la Côte-Est du Grônland et que, dans cette périlleuse entreprise, le navire qu'il montait, *La Lilloise*, fut perdu corps et biens.

Avant le naufrage, M. de Blosseville avait pu cependant faire parvenir un croquis de la partie qu'il avait entrevue à travers les brouillards au-delà de la banquise. C'est ainsi que les cartes du Grônland portent les noms de plusieurs amiraux et savants français, tels que M. de Rigny, etc.

Le lieutenant Ryder se propose de continuer l'œuvre commencée par notre compatriote. Il se propose, lui aussi, de forcer la banquise. Espérons qu'il aura un meilleur sort que notre regretté compatriote.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

EUROPE.

Le musée commercial de Varsovie. — Le musée commercial dont la création à Varsovie, a été signalée au mois de mars dernier, doit être inauguré, dans un local provisoire dépendant de la Société d'encouragement au commerce et à l'industrie.

Ce musée se propose pour but de favoriser chez les artisans, le développement du goût professionnel au moyen d'une exposition permanente qui comprendra :

a) Les échantillons et les modèles les plus nouveaux des produits fabriqués par les artisans du pays ;

b) Les matières premières et les produits demi-manufacturés servant à la fabrication indigène ;

c) Les machines, outils, instruments, ainsi que les principaux moteurs de la petite industrie nationale ;

d) Les collections de dessins, photographies, modèles, etc..., d'objets qui peuvent contribuer au perfectionnement de divers métiers ;

e) Une bibliothèque, une salle de lecture qui comprendra les ouvrages spéciaux publiés dans le pays ainsi qu'à l'étranger.

Un emplacement isolé sera spécialement réservé aux échantillons, dessins, modèles, ainsi qu'aux produits d'origine étrangère.

Le musée sera ouvert au public tous les jours, sauf un jour par semaine, le lundi probablement, pour permettre de faire les aménagements intérieurs reconnus nécessaires. Le prix d'entrée a été fixé à 0 r. 10 k. par personne, les jours de la semaine et à 5 k. les jours fériés. Le dimanche l'entrée sera gratuite :

Le budget du musée est formé par :

a) Les cotisations des membres de la Société d'encouragement au commerce et à l'industrie ;

b) Les dons volontaires ; les legs et les intérêts provenant de ces divers versements ;

c) Les subventions ou donations faites par les autorités, les institutions publiques et les corporations d'artisans ;

d) Le produit des entrées ;

e) Les bénéfices résultant de la location aux exposants d'un emplacement spécial.

Une somme de 25,000 r. a été généreusement offerte par un riche banquier de Saint-Pétersbourg, d'origine polonaise.

Neuf membres sont choisis pour former le comité de direction qui administre le capital du musée et travaille au bon fonctionnement de l'institution. Cinq de ces membres sont nommés par les différentes sections de la Société varsovienne d'encouragement au commerce et à l'industrie, et les quatre autres sont élus par les membres adhérents, les donateurs d'une somme minima de 500 fr. et les souscripteurs annuels.

Placé sous le patronage d'honneur du gouverneur général de Varsovie, ainsi que sous le patronage effectif de la Société d'encouragement au commerce et à l'industrie dont le siège est à Saint-Pétersbourg, ce musée commercial paraît être appelé à rendre de véritables services aux artisans du pays et ne peut manquer également de se développer rapidement. En effet, le comité se propose d'être en relations constantes pour les modèles, dessins, échantillons, etc., avec les différentes institutions du même genre qui existent déjà ou sont en formation dans l'Empire.

En fournissant les informations qui précèdent, le président du comité, M. Kislanski, a exprimé le désir de voir porter de nouveau à la connaissance du commerce français d'exportation la prochaine inauguration du musée commercial, et il a insisté sur les avantages que nos industriels trouveraient dans le dépôt de leurs collections d'échantillons, modèles, dessins, prix-courants, etc... A cet effet, les industriels étrangers peuvent s'adresser directement, soit pour obtenir des renseignements, soit pour faire parvenir leur demande d'admission, au siège du comité qui est établi au faubourg de Cracovie, n° 66.

(Communication du Consul général de France à Varsovie).

Les tissus de vente en Bulgarie. — Voici, d'après M. Pellegrini, vice-consul de France à Varna, la nomenclature des principales marchandises fran-

çaises qui peuvent trouver un débouché satisfaisant sur le marché bulgare et soutenir aujourd'hui la concurrence contre les produits similaires étrangers. Ces marchandises sont :

Cotonnades. — Madapolams, indiennes imprimées, satinettes à fleurs et dessins, calicots rouges, mouchoirs batiste et couleur, velours coton, lacets, tulles, bas, chaussettes, fil à coudre.

Lainages. — Mérinos et cachemires couleur, flanelles, fichus laine et barèges, draps et étoffes pour hommes et femmes, lacets laine, couvertures.

ASIE.

Les laines de l'Asie centrale. — Dans une récente visite que le général Annenkoff, le promoteur du chemin de fer transcaspien, a faite à Tourcoing, il a été question des laines de l'Asie centrale. Voici, à propos de cette visite; une note qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs :

« Évidemment, la visite du général Annenkoff avait un but intéressé. L'homme de génie qui, malgré les difficultés de tous genres, a su mener à bien la construction du chemin de fer transcaspien, tient maintenant à assurer la prospérité de son œuvre. Ce qu'il veut, c'est assurer à cette ligne de chemins de fer un trafic important par le transport en Europe des produits de l'Asie centrale.

» Parmi ces produits, la laine occupe une large place. Le Turkestan est un peu le Rambouillet de la Russie. Le général rappelait, dans la réunion à laquelle nous assistions, que, déjà, Pierre le Grand tirait de cette partie de l'Asie les béliers qui servaient à améliorer les races du sud de la Russie, races qui nous donnent des laines capables de rivaliser. pour certains emplois, avec les produits similaires de la Plata.

» Si la population ovine du Turkestan n'a pas pris de plus grands développements. c'est surtout faute de débouchés : la consommation locale absorbe presque complètement la laine des 15 millions de moutons qu'on y élève et qui représentent les genres les plus variés, depuis le mérinos le plus fin jusqu'à la toison à fibre la plus commune. Mais le pays se prête merveilleusement à l'élevage. et du jour où l'exportation des laines aura les facilités qui lui ont manqué jusqu'ici, nul doute que les éleveurs ne soient encouragés à développer leur production.

» Or, ces facilités d'exportation, le général Annenkoff les offre au moyen du transport des laines à prix réduit par la ligne transcaspienne. On est disposé à appliquer à cette marchandise les tarifs de pénétration les plus avantageux possible.

» Mais il est aussi de l'intérêt des consommateurs, ajoutait le général, de se mettre en rapport direct avec le producteur, de façon à éviter l'intermédiaire onéreux des juifs qui détiennent encore en Russie le commerce des laines brutes, de fonder dans le Turkestan des comptoirs d'achats dans le genre de ceux qui fonctionnent déjà en Australie et dans la République argentine.

» Tel est, trop succinctement rendu peut-être, l'exposé que nous a fait le général Annenkoff. en engageant fortement les représentants les plus autorisés du commerce de Roubaix-Tourcoing, qui l'écoutaient, à aller étudier dans le pays même, non seulement la marchandise, mais aussi les moyens de se la procurer le plus économiquement possible. »

AFRIQUE.

Fouilles en Tunisie. — Monsieur le Docteur Carton écrit à M. Paul Crepy, Président de la *Société de Géographie de Lille*, une lettre dont nous donnons l'extrait suivant :

» Teboursouk, 2 mars 1891.

» .... Je fais de très belles fouilles par ici, j'ai mis à jour un temple de forme tout à fait insolite, avec d'immenses inscriptions ; je fais en ce moment le plan de l'Hippodrome dont j'espère arriver à retrouver les moindres détails.

» D'autre part, je viens de retrouver une vingtaine de kilomètres de la célèbre voie romaine de Carthage à Theneste, tronçon qui n'était pas connu, et que des archéologues de valeur, venus avant moi, faisaient passer à huit kilomètres de là. Les bornes milliaires que j'ai trouvées à l'endroit où elles étaient tombées de leur socle ne me laissent aucun doute. Le stratum en est, sur une longueur de 10 kilomètres, absolument intact, et si on enlevait la broussaille qui le recouvre, les chars pourraient, sans que l'on n'y fasse aucun aménagement, y circuler comme ils le faisaient il y a 1200 ans. De beaux travaux d'art, très importants et d'une conservation parfaite, existent sur son parcours, et je compte les photographier. »

Avis aux émigrants en Tunisie. — M. Paul Crepy a encore reçu la lettre suivante :

« Tôzeur, le 18 mars 1891.

» Monsieur le Président,

» Depuis que la Société a bien voulu m'admettre parmi ses membres, je forme chaque jour le projet de lui envoyer quelques renseignements sur le pays que j'habite. Mais je n'ai pu jusqu'ici trouver le temps de le faire : je profite néanmoins d'un répit à la suite d'une tournée consacrée à rechercher les lieux de ponte des sauterelles qui nous ont envahies depuis un mois, et je viens demander à la Société l'hospitalité pour faire connaître quelques branches du commerce du Sud tunisien et quelques besoins réclamant des hommes de bonne volonté.

» Les branches commerciales sont :

» Culture de l'agave et surtout du ricin, qui vient en grand nombre et sans soin dans les oasis. Les graines pourraient rivaliser avec celles du Sénégal.

» Replantation des clairières et terrains nus en oliviers et mûriers. 250,000 à 300,000 oliviers peuvent être plantés entre Tôzeur et El-Oudiome, où il y en a encore 25,000.

» Commerce de la laine et des tissus de soie laine.

» Articles de Paris. *Des Juifs ont envahi la région de produits similaires allemands portant l'étiquette de Paris* ; ils ont réussi dans leur tentative.

» D'ailleurs c'est facile, pour étudier cette catégorie, de se servir de ce que j'ai qualifié sous le nom de « besoins ». Il s'agit de : 1° un médecin ou officier de santé qui tiendrait en même temps pharmacie. La clientèle du Djérid lui est assurée, et en allant faire des tournées à Nefta, aux villages d'El-Oudiome, à ceux du Caïdat de Tamerza, chez les nomades voisins, et à Tôzeur, il peut être sûr de gagner *facilement* 400 fr. au moins par mois. En outre, la municipalité de Tôzeur, sur la constatation de ses services, pourrait lui accorder un traitement, sans parler du service du dispensaire.

» 2° Un cuisinier-hôtelier ayant deux à trois chambres garnies, un peu jardinier, pourrait être assuré d'une dizaine de pensionnaires à 90 ou 100 fr. par mois. Il pourrait en outre faire d'autre commerce (transports, épicerie, dattes, laines, etc.)

» 3° Un agent d'affaires actif et honnête.

» Tels sont, Monsieur le Président, les renseignements (surtout ceux dits *besoins*) que je vous serai reconnaissant de divulguer, en vous priant de vouloir bien agréer l'assurance de mes sentiments très distingués.

» Comte du Paty de Claue. »

AMÉRIQUE.

L'Industrie de la soie aux États-Unis. — Nous empruntons à l'*Économiste* une très intéressante étude sur l'industrie de la soie aux États-Unis.

« Actuellement, il existe une industrie de tissage relativement importante. Ces manufactures emploient de la soie moulinée à l'etranger. Comme la production indigène est et restera longtemps trop faible pour leur fournir la soie moulinée dont elles ont besoin, les tarifs projetés n'ont pas pu se décider à mettre sur cette soie des droits trop élevés ; ils la laissent entrer à un tarif presque modéré ; seulement on taxerait lourdement les tissus étrangers et l'on donnerait des primes à la production intérieure de la soie en cocons et de la soie moulinée.

» Ce n'est pas la première fois que l'on tente d'établir aux États-Unis cette industrie de la soie. Les Espagnols et les Anglais successivement s'y sont employés. Un moment, au milieu du XVIII[e] siècle, on avait planté de nombreux mûriers à la Nouvelle-Orléans, mais cela demeura sans résultats.

» En 1749, le Parlement anglais avait voulu faire de la Géorgie et de la Caroline du Sud des « colonies de soie »; à cet effet, il avait accordé une prime de livre de cocons. En 1760 le poids des cocons apportés à Savannah s'élevait à 15,000 livres, et dans les huit années suivantes à 100,000 livres au total. Mais l'élevage ne vivait que de la prime, quand elle fut retirée, il dépérit, la guerre de l'indépendance le mit à néant.

» Au début de ce siècle, on reprit les essais. Le Connecticut, qui avait fait de l'élevage avant la guerre, recommença vers 1810. En 1820, dans la seule ville de Mansfield, le produit s'élevait à 50.000 dollars. De 1830 à 1840, il s'abattit sur les États-Unis une véritable folie dont l'industrie de la soie était la cause. On voulait à tout prix produire, filer et tisser la soie. Dans tous les États, on planta des vergers de mûriers et on fit de l'élevage, les livres, les « congrès » sur la soie étaient innombrables. Des capitaux considérables se lancèrent dans ces affaires. Ils s'y engloutirent.

» En 1889, au moment où l'on a commencé a parler de la soie et de son acclimatation aux États-Unis, voici quelle était la situation : le poids des cocons frais était de 18,745 livres au lieu de 11,739 en 1888. L'élevage se fait naturellement dans les familles sans le concours d'ouvriers étrangers ; c'est l'affaire des femmes et des enfants, comme cela se passe en tout pays La production de chaque famille semble toutefois bien faible.

» Le gouvernement, par les soins du ministère de l'agriculture, encourage cette industrie naissante : il distribue des œufs et achète des cocons. Or l'importance moyenne de chaque achat est seulement de 6 dollars 27. Il est vrai qu'en 1888 elle

n'était que de 4 dollars 53. L'achat le plus considérable fait à un seul individu a été de 146 dollars 05. C'est un commencement, mais ce n'est qu'un commencement.

» L'industrie proprement dite est plus avancée. Elle tire (1889) de l'étranger (Japon, Italie, France, Chine), pour 19,333,229 dollars de soie moulinée, contre 13,857,809 dollars en 1880, et pour l'année fiscale finissant au 30 juin 1890, on annonce que les importations de soie moulinée et de déchets de soie se sont élevées à 26.123,256 dollars.

» D'après le recensement de 1880, les usines qui emploient cette soie occupent 31,337 ouvriers, et, avec une matière première, d'une valeur nette de 18,569,166 dollars, fabriquant des tissus d'une valeur nette de 33,519,728 dollars. Après les résultats du recensement de 1890, on espère voir doubler ces chiffres, En 1850, ils étaient au-dessous de 2 millions de dollars. »

Le développement du commerce allemand avec l'Amérique latine. — L'expansion du commerce de l'Allemagne à l'étranger depuis 1870 a été longtemps trop peu connue pour bien indiquer la part qui revient à son commerce sud-américain.

L'ubiquité des commis-voyageurs allemands a été un sujet de remarque pour les touristes de l'Amérique du Sud, et des rapports spéciaux sur l'augmentation des relations commerciales de l'Allemagne avec différents pays ont été livrés à la publicité, de même que le dernier rapport annuel si frappant du consul Baker montrant le progrès des intérêts allemands dans la République Argentine ; mais une étude complète de ce sujet tout entier était nécessaire.

Ce travail était réservé au Dr L. Francke, qui l'a rendu public dans un des derniers numéros du *Zeitschrift* du bureau royal de statistiques de Prusse. Il embrasse le champ complet du commerce allemand à l'étranger sous le titre un peu belliqueux : « Le duel avec l'Angleterre et la France sur les marchés du monde. » Sa méthode est de comparer partout la situation des trois grands pays exportateurs sur chaque marché particulier, au moyen de tableaux de statistiques comprenant plusieurs années ; nous ajoutons même ci-dessous quelques-uns des plus importants, relatifs au commerce sud-américain.

C'est seulement depuis le 15 octobre 1888, qu'Hambourg et Brême ont été compris dans le *Zollgebiet* impérial, et c'est par conséquent depuis, aussi, qu'on a réuni les statistiques du commerce de l'Allemagne à l'étranger. Comme l'étude du Dr Francke existe presque entièrement, antérieurement à l'unification des usages, il est obligé de donner séparément ce qui concerne Hambourg et Brême. Le total des exportations de l'Allemagne au Mexique et pour l'Amérique centrale se chiffre ainsi :

	Marks.
1880	2.173.000
1882	3.442.000
1886	4.035.000
1887	4.531.000

Le commerce de Hambourg avec les mêmes pays a doublé dans la même période 1880-87, tandis que celui de Brême est resté presque stationnaire.

La statistique du Dr Francke s'applique à comparer ensuite ce commerce avec celui de l'Angleterre, de la France et des États-Unis, et, à cet effet, il donne, pour les pays cités plus haut, les montants de leurs exportations rivales, comme ci-dessous :

	Grande-Bretagne.	France.	États-Unis.
	—	—	—
	Liv. st.	Francs.	Dollars.
1881	1.690.000	23.800.000	13.320.000
1883	1.620.000	23.800.000	11.090.000
1885	870.000	18.300.000	6.860.000
1887	1.180.000	23.100.000	9.240.000

Aussi, tandis que les exportations de l'Allemagne vers les républiques en question doublaient, celles de ses rivaux avaient peine à se maintenir ou déclinaient visiblement.

Une comparaison semblable est faite ensuite pour l'Amérique du Sud.

Procédant comme auparavant, on trouve pour le total des exportations allemandes:

	Marks.
1881	26.638.000
1883	37.313.000
1885	34.366.000
1887	50.016.000

Durant ce même intervalle, les exportations de Hambourg dans le Sud-Amérique ont augmenté de plus de 40 °/₀, et celles de Brême d'environ 30 °/₀. Nous reportant maintenant au tableau concernant les pays rivaux de l'Allemagne, nous y trouvons :

	Angleterre.	France.	États-Unis.
	—	—	—
	Liv. st.	Francs.	Dollars.
1881	17.360.000	264.200.000	26.470.000
1883	18.550.000	256.700.000	30.430.000
1885	15.370.000	212.700.000	25.280.000
1887	19.650.000	280.400.000	28.610.000

Ici, aussi, l'Allemagne progresse beaucoup plus rapidement que les nations avec lesquelles elle est en concurrence.

Le Dr Francke donne, comme principales raisons de l'essor prodigieux du commerce extérieur de ce pays, l'impulsion produite par l'unification de l'Allemagne, son éducation technique supérieure avec ses résultats lorsqu'on l'applique aux principales industries manufacturières, et la persistance et la finesse avec lesquelles elle a su pénétrer sur les marchés étrangers.

Les dernières causes mentionnées ont été certainement d'un grand poids, autant qu'on peut ajouter foi à un témoignage intéressé, mais nous craignons qu'elles semblent complètement insuffisantes pour notre propre démonstration de la voie qu'on doit suivre pour développer le commerce à l'étranger. Pour l'Allemand, on arrive à ce but en fabricant mieux et meilleur marché que ses compétiteurs, et s'efforçant ensuite d'une façon intelligente et soutenue de vendre ses produits.

(Revue Sud-Américaine).

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 27 avril 1891.

Présidence de M. Paul CREPY, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie du soir, sous la présidence de M. Paul Crepy.

MM. Ed. Van Hende, Eug. Delessert, Fernaux, Lebègue et H. Crépin, membres du Comité d'Études, prennent place au bureau.

Lecture est donnée des noms des 40 nouveaux membres admis depuis l'Assemblée générale de janvier.

Bureau pour 1891. — Dans sa séance du 20 janvier dernier, le Comité d'Études a renouvelé son Bureau pour l'année 1891. – MM. Paul Crepy, Président ; Faucher, Brunel, H. Bossut, Fr. Masurel, Vice-Présidents ; Merchier, Secrétaire-Général ; Quarré-Reybourbon, Secrétaire-Général-adjoint, Archiviste ; Fromont, Trésorier ; Duflos, Trésorier-adjoint; Van Hende, Bibliothécaire ; H. Crépin, Secrétaire, ont été réélus à l'unanimité.

Notes. — Le programme du Concours de géographie et le programme des Excursions projetées en 1891, ainsi que l'Ordre du jour du Général Loizillon, commandant le 1er corps d'armée, autorisant les officiers à faire partie de la Société, seront insérés dans le Bulletin.

Local. — M. le Président dit que la Société Industrielle, dans sa dernière Assemblée générale, a ratifié le rapport présenté par son Conseil d'administration, relatif à notre situation dans son nouvel hôtel en construction. — Ces propositions ont été insérées dans le procès-verbal de la réunion du 30 décembre 1890. (Bulletin de janvier).

Conférences. — La série des Conférences de la saison 1890-91 a été clôturée le dimanche 19 avril par une conférence sur le Kurdistan. Le R. P. Bonvoisin qui avait habité ce pays pendant onze ans avait bien voulu accepter de nous développer la géographie, les mœurs et coutumes de ses habitants, et les religions qu'ils y pratiquent. — Cette conférence a obtenu un légitime succès.

Dans son discours de clôture, M. P. Crepy a rappelé le grand nombre de Conférences que nous avons entendues cette année. — Il a remercié tout particulièrement les Professeurs du Lycée qui n'ont pas marchandé à la Société le concours de leur éloquence et de leur savoir.

Cours de topographie. — M. Mamet, Sous-Lieutenant au 43e de ligne, vient de terminer le cours théorique de topographie. Depuis quelque temps déjà il a commencé les exercices pratiques sur le terrain. Ces leçons seront terminées vers la fin de mai. — Le Président est heureux de remercier publiquement M. le Sous-Lieutenant Mamet pour le dévouement qu'il a déployé dans l'enseignement de cette science dont l'étude est malheureusement trop peu répandue.

Membres correspondants. — Le Comité d'Études, dans sa séance du 23 mars dernier, a proposé comme Membres correspondants de la Société : MM. Francisco Coello, Président de la Société de Géographie de Madrid, — le Dr Catat, Explorateur, — Lourdelet, Vice-Président de la Société de Géographie commerciale de Paris, — et le Commandant Dubail, Chef d'État-Major du gouvernement militaire d'Épinal, qui, pendant son séjour à Lille, a rendu de grands services à notre Société — L'Assemblée générale ratifie ces nominations à l'unanimité.

Excursions. — M. Desroches, Administrateur de l' « Agence des Voyages économiques », convoqué à une séance du Comité, est venu à Lille exposer le but de cette Agence, et les moyens dont elle dispose. Il s'est engagé à nous aider dans l'organisation matérielle de nos Excursions, notamment dans celle projetée vers Moscou.

M. Parmentier, Directeur de l' « Excursion » à Bruxelles, a fait remettre à chacun de nous, dans le Bulletin de la Société, le programme d'Excursions en Suisse organisées à l'occasion du Congrès international de Géographie qui doit se réunir à Berne en août 1891. — Les personnes qui composent les familles des Membres de la Société de Géographie de Lille pourront participer à ces Excursions

La série des Excursions organisées cette année par notre Société a débuté avec succès, sous la direction de MM. Faucher et Fernaux, par la visite de l'Usine d'épuration des eaux de l'Espierre, à Grimonpont-Wattrelos, le 11 avril. Notre honorable collègue, M. Gruson, Ingénieur en chef des ponts et chaussées, aidé de M Devos, Ingénieur de l'usine, a guidé les Excursionnistes et leur a expliqué le fonctionnement des machines. — Le Président adresse à MM. Gruson et Devos les plus sincères remerciements.

Le 23 avril, MM. H. Crépin et O. Godin nous dirigeaient vers Hautmont, où M. Préson, Ingénieur, nous a piloté dans les vastes établissements métallurgiques de la Providence.

Le 26 avril, MM. O. Godin et Delessert, sur une gracieuse invitation de M. Marcoux, Secrétaire du duc d'Aumale, organisaient une visite au Château de Chantilly. 36 Sociétaires ont répondu à cette invitation. Favorisée par un temps splendide, cette Excursion laissera chez tous ceux qui y ont pris part le meilleur souvenir. Aussi, M. le Président se plaît-il à remercier M. O. Godin, qui a su organiser ce voyage en aussi peu de temps et avec autant de dévouement que d'intelligence.

M. P. Crepy invite les rapporteurs d'excursions à ne pas dépasser deux pages du Bulletin pour leurs comptes-rendus d'Excursions ordinaires. — Car l'abondance des matières à insérer actuellement dans le Bulletin, forcerait le Secrétaire-Général à reporter à une date fort éloignée l'insertion de ces comptes-rendus.

Nominations. — Le Président est heureux d'annoncer que M. E. Guillot, ancien Secrétaire-Général et Membre d'Honneur de la Société, vient d'être promu Officier de l'Instruction Publique. — M. le Président s'est chargé de transmettre les félicitations de la Société à son ancien collaborateur.

Secrétariat provisoire de la Société. — Avis est donné que le Secretariat de la Société est provisoirement installé, depuis le 1er avril et jusqu'en octobre prochain, rue Faidherbe, 19. M. Jusniaux s'y tiendra à la disposition des Membres de la Société, de 4 à 7 heures.

Dons. — M. Paul Crepy, Président, a fait don à la Société de deux appareils photographiques : un Kinégraphe 8 X 9 et un appareil 13 X 18 — destinés à accompagner les Excursions. La Société pourra ainsi se créer un album d'une grande valeur qui sera consulté avec profit par chacun des Excursiounistes des années suivantes. L'Assemblée entière applaudit à ce nouvel acte de générosité de son Président. M. Paul Crepy, sensible à cette nouvelle marque de sympathie, dit qu'il sera toujours heureux d'être agréable à ses collègues et d'encourager les Excursions, si bien organisées et dirigées par quelques-uns d'entre eux.

Congrès. — Le Congrès annuel des Sociétés savantes se réunira à Paris le 19 mai prochain. MM. H. Crépin, P. Crepy, E. Delessert, Fernaux, Warin, Membres du Comité d'Études, sont désignés pour y prendre part.

La Fédération des Sociétés archéologiques de Belgique invite la Société à participer au Congrès archéologique qui doit se tenir à Bruxelles, du 2 au 7 août 1891. Le Comité a délégué MM. Paul Crepy et Eug. Delessert pour représenter la Société de Géographie de Lille à ce Congrès.

Acquisition. — Le Comité d'Études a décidé l'achat de l'Atlas de Mercator, édité en 1613. De nombreuses cartes et vignettes coloriées embellissent ce volume d'une grande valeur.

— Le Sous-Secrétaire d'État aux Colonies demande la collection de nos Bulletins pour la Bibliothèque des Colonies. — Accordé.

Carte d'identité. — M. Alfred Lecocq, propose d'accorder à ceux qui en feront la demande, une Carte personnelle d'identité comme Membre de la Société. — Il sera statué sur cette question dans la prochaine réunion du Comité d'Études.

Communication. — M. Eug. Delessert fait ensuite une communication fort intéressante au point de vue historique, sur quelques souvenirs de ses promenades en Suisse. Cette communication obtient le plus vif succès.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

EXCURSIONS PROJETÉES EN 1891.

11 avril. — Visite à l'Usine d'Épuration des Eaux de l'Espierre, à Grimonpont-Wattrelos. Organisateurs : MM. L. Faucher et Fernaux. — M. Gruson, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, guidera les excursionnistes.

23 avril. — Visite aux Établissements métallurgiques de la Providence, à Hautmont. Organisateurs : MM. H. Crépin et O. Godin. — Le nombre des excursionnistes est limité à 20.

25, 26 avril. — Visite du Domaine de Chantilly : Parc, Château, Écuries, Forêt, Étangs de Commelle, Pavillon de la Reine Blanche. Organisateurs : MM. O. Godin et Eug. Delessert.

3 mai. — Visite au réservoir supérieur de la Louvière à Saint-Maurice-Lille. Organisateurs : MM. H. Crépin et Fernaux. — M. Mongy, Directeur des Travaux Municipaux, accompagnera les visiteurs.

11 mai. — Gand, — Exposition horticole. Organisateurs : MM. le Dr Eustache et G. Houbron.

14 mai. — Visite à la Manufacture de chaussures de M. Fanien fils aîné, à Lillers. Organisateurs : MM. Fernaux et E. Vaillant.

21 mai. — Visite aux Mines de Lens. Organisateurs : MM. P. Crepy, Gosselet et H. Crépin. — Le nombre des excursionnistes est limité à 50.

31 mai. — Cassel, Mont des Récollets. Organisateurs : MM. E. Cantineau et A. Herland.

6, 7, 8 juin. — De Rouen au Havre, en bateau à vapeur. Organisateurs : MM. Henri Beaufort et Victor Delahodde.

14 juin. — Doullens, Bois et Château historique de Lucheux. Organisateurs : MM. H. Crépin et Fernaux.

Du 22 juin au 16 juillet. — Excursion aux Pays Scandinaves. — Danemark, Suède, Norwège. — Itinéraire : Bruxelles, Hambourg, Lübeck, Copenhague. — Excursion à Skodsborg, Malmö, Jonköping, le lac Wettern, le canal de Gothie, Stockholm, Upsala, Christiania, Hönefos — Excursion à Rinkolfjed, le lac Randsfjord, Odnœs, Gjövik, Lillehammer. — Excursion au Sanatorium de Gausdal, le lac Mjösen, Christiania, les chutes de Trollhättan, Gothembourg, le château de Fredriksborg, Copenhague. — Retour par Korsör, Kiel, Hamburg, Hanovre, Cologne et Bruxelles-Nord. — Organisateur : M. P....... — Directeurs : MM. Otto Landmark, de Christiania et D'Halluin-Verbiest.

6, 7 juillet. — Douvres. — Visite aux rochers de Shakspeare. Organisateurs : MM. le Dr Eustache et A. Béghin.

11, 12, 13, 14 juillet. — Charleville, — Laifour, — Givet, — Grottes de Han et de Rochefort, — Dinant, — Namur. Organisateurs : MM. Fernaux et O. Godin. — Le nombre des excursionnistes est limité à 20.

25-26 juillet. — Forêt et Château du Nouvion, — Wassigny. Organisateurs : MM. H. Crépin et G. Houbron. — M. H. Bécourt, Inspecteur des forêts, membre correspondant de la Société, guidera les excursionnistes.

2 août. — Renaix, — Mont de Lenclus. Organisateurs : MM. Fernaux et A. Herland.

10. 11 août. — Excursion archéologique. — Abbaye de Villers, — Louvain. Organisateurs : Mgr Dehaisnes et M. Quarré-Reybourbon.

27 août. — Bavai. Ruines romaines, — Roisin, — Gussignies. Visite de la scierie mécanique, — Autreppe, — Vallée de l'Hogneau, — Caillou qui Bique. Organisateurs : MM. Jules Descamps et Ladrière. — M. Ladrière, Vice-Président de la Société Géologique du Nord, fera la géologie des différents terrains de la vallée de l'Hogneau.

5, 6, 7 septembre. — Boulogne (Laboratoire de pêche), — Le Portel (Laboratoire

zoologique), — Vallée du Denacre, — Wimereux. Organisateurs : MM. Victor Delahodde et Henri Beaufort.

Nota. — La Commission a mis à l'étude l organisation d'un voyage à MOSCOU. Ce voyage aurait lieu en mai. Les Sociétaires qui voudraient y prendre part, sont priés de se faire inscrire dès à présent.

Sa réalisation est subordonnée à un minimum de 8 voyageurs. — Le nombre de ceux-ci ne pouvant cependant dépasser 12.

RÈGLEMENT.

Dans sa séance du 12 Mars 1891, la Commission des Excursions a pris et arrêté les dispositions suivantes :

Art. 1. — La Commission se réserve le droit de modifier la *Date* et l'*Itinéraire* des Excursions projetées, et de limiter le nombre des Excursionnistes.

Art. 2. Le Programme détaillé de chaque Excursion sera mis à la disposition des Sociétaires, 19, rue Faidherbe. Il indiquera l'itinéraire définitivement adopté et le chiffre des arrhes à consigner entre les mains de M. J. Jusniaux, Agent de la Société (chaque jour non férié, de 4 à 7 heures du soir).

Art. 3. — Les adhésions ne seront admises qu'au Secrétariat provisoire de la Société, 19, rue Faidherbe, un mois au plus tôt avant les dates fixées au tableau qui précède :

La liste sera close *5 jours* avant chaque Excursion.

Art. 4. — Il sera remis à chaque souscripteur une *Carte* distinctive devant servir de signe de ralliement, et, le cas échéant, de justification d'identité.

Art. 5. — Les femmes et enfants des Sociétaires sont seuls admis à participer aux Excursions.

Art. 6. — Les frais généraux d'organisation sont prélevés sur les cotisations des Excursionnistes à raison de 5 %. Le versement individuel ne pourra dépasser cinq francs. Le reliquat disponible sera versé au Trésorier.

Art. 7. — Les Excursionnistes qui abandonnent le groupe en cours de voyage perdent tout droit à remboursement et reviennent à leurs risques et périls.

Art. 8. — Les Membres de la Société qui voudraient bien se charger d'organiser et de diriger des Excursions nouvelles, sont priés de soumettre par écrit, leurs projets au Président de la Commission.

Nota. — A. La Commission recherche les voies et moyens d'organiser des visites dans les plus importants Établissements industriels de la région du Nord.

B. L'appareil photographique de la Société pourra être confié aux Organisateurs des Excursions qui en feront la demande au Président de la Société.

Le Président de la Commission des Excursions,

H. CRÉPIN.

Vu et approuvé par le Comité d'Études.

Le Président de la Société,

Paul CREPY.

PROGRAMME DU CONCOURS POUR 1891.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Ce Concours est ouvert aux élèves domiciliés dans l'arrondissement de Lille (*Enseignement public ou libre*) et appartenant aux catégories désignées ci-après :

JEUNES GENS.

1° *Enseignement secondaire* (1).

1re série. — Au-dessus de 17 ans : Cours de Saint-Cyr. — Étude détaillée de l'Europe et de la France. — On insistera principalement sur les voies de communication.
2e série. — De 16 à 18 ans. — La France et ses Colonies.
3e série. — De 14 à 16 ans. — L'Asie, l'Afrique, l'Océanie. — La Colonisation.
4e série. — Au-dessous de 14 ans. — Généralités sur le Globe. — Les Océans et les mers. — Le Continent Américain.

2° *Enseignement primaire supérieur.*

5e série. — Au-dessus de 15 ans. — Géographie des cinq parties du monde.
6e série. — Au-dessous de 15 ans. — La France et ses Colonies.

3° *Enseignement primaire élémentaire.*

7e série. — De 11 à 14 ans. — L'Europe, moins la France.
8e série. — De 9 à 11 ans. — La France, le département du Nord.

JEUNES FILLES.

1° *Enseignement secondaire.*

1re série. — Au-dessus de 16 ans (au 1er juillet 1891). — Géographie économique des cinq parties du monde.
2e série. — De 15 à 17 ans. — Géographie de l'Europe.
3e série. — De 14 à 16 ans. — Géographie de la France.

2° *Enseignement primaire supérieur.*

4e série. — Au-dessus de 15 ans. — Géographie des cinq parties du monde.
5e série. — Au-dessous de 15 ans. — La France et ses Colonies.

---

(1) Les organisateurs du Concours se sont inspirés des nouveaux programmes de l'Enseignement secondaire et de leur application actuelle. — Les concurrents à la 1re série (St-Cyr) sont admis à partir de 17 ans. — Un candidat ne peut se faire inscrire dans deux séries à la fois. — L'âge est compté à partir du 1er juillet 1891.

3° *Enseignement primaire élémentaire.*

6e série. — De 11 à 14 ans. — L'Europe, moins la France.
7e série. — De 9 à 11 ans. — La France, le département du Nord.

Date du Concours.

La date du Concours est fixée au Jeudi 2 Juillet, à 8 heures du matin

Le Concours aura lieu simultanément :

A Lille, dans une salle qui sera ultérieurement désignée.

A Roubaix et à Tourcoing, dans les salles de l'Hôtel-de-Ville.

Les copies seront fournies par la Société.

Tout papier, quel qu'il soit, manuscrit ou imprimé, est formellement interdit pendant le Concours.

Demandes d'admission au Concours.

Les Élèves devront se faire inscrire, avant le 26 Juin :

A Lille, chez M. Paul Crepy, Président, place aux Bleuets, 10-12 ;

A Roubaix, chez M. Henri Bossut, Vice-Président, Grande-Rue, 5, ou chez M. Leburque-Comerre, Secrétaire, rue de la Gare ;

A Tourcoing, chez M. François Masurel Père, Vice-Président, ou chez M. J. Petit-Leduc, Secrétaire, rue des Poutrains, 42.

La demande d'inscription devra contenir :

1° L'Extrait de naissance sur papier libre ;

2° L'indication de l'établissement dont l'élève suit les cours, et, pour ceux recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs Parents ;

3° *La série* dans laquelle l'élève désire concourir.

Toute demande d'inscription qui ne renfermerait pas ces renseignements, sera considérée comme nulle et non avenue.

Les impétrants qui, par suite de déclarations fausses ou incomplètes, seraient éliminés du Concours, recevront avis de la décision prise à leur égard par le Comité d'Études.

On peut se faire inscrire par demande affranchie.

PRIX ET RÉCOMPENSES.

Les Prix et Récompenses consisteront en Volumes, Atlas, Cartes, Sphères, Médailles, Bourses de voyage, Diplômes, etc.

1° Prix offerts par	M. Paul Crepy....................................	300 fr.
2° — —	M. François Masurel Père........................	200
3° — —	M. Henry Bossut.................................	150
4° — —	M. Léonard Danel, à plusieurs jeunes gens Lauréats, consistant en un voyage dans une des villes ou l'un des ports de la région du Nord...	200
5° — —	Une somme de 400 francs est offerte par la Société de Géographie de Lille, au nom de feu M. le Marquis d'Audiffret, à l'auteur du meilleur mé-	

moire traitant des débouchés à ouvrir ou à développer pour les productions industrielles du département du Nord **400**

Les mémoires pour ce prix devront être remis avant le 1er Décembre 1891, au nom de M. le Président de la Société de Géographie, 10-12, place aux Bleuts, à Lille.

Le Rapporteur de la Commission,
Ed. VAN HENDE.

Le Président de la Commission des Prix et Récompenses,
BRUNEL.

Le Secrétaire-Général,
A. MERCHIER.

Le Président de la Société,
Paul CREPY.

Lille, le 10 Février 1891.

COURS ET CONFÉRENCES DE ROUBAIX

DISCOURS DE CLOTURE

Prononcé par M. Henry BOSSUT, Président.

« Mesdames, Messieurs,

» Nous terminons ce soir la série un peu interrompue, presque complète néanmoins, de nos conférences géographiques de cette saison ; malgré la rigueur de ce long hiver, nous avons eu la satisfaction de voir nos souscripteurs, et ceux de nos concitoyens désireux sans doute de le devenir, assister plus nombreux que jamais à nos réunions ; aussi notre Société de Géographie, qui n'est pas riche, parce que son remarquable bulletin mensuel lui coûte cher, et qui voudrait bien recueillir de nouvelles adhésions, afin d'équilibrer son budget, trouve-t-elle dans l'empressement du public à se rendre ici, des motifs d'encouragement et de confiance dans la durée de son œuvre.

» Et comment pourrait-il en être autrement, Mesdames, Messieurs, quand nous rencontrons tant de si précieux concours ? Ce soir encore,

n'avez-vous pas hâte d'écouter M. A. Merchier, qui, généreusement, sans souci de sa peine, comme sans crainte de se multiplier (ce qui serait un écueil pour tant d'autres) vient, pour la troisième fois, nous instruire en nous amusant. J'ai à cœur de m'excuser auprès de vous et auprès de notre dévoué Secrétaire-Général, de retarder sa parole, mais je ne vous demande que sept ou huit minutes pour essayer de vous retracer en quelques mots, conformément à l'usage inauguré chez nous, les diverses et intéressantes conférences que nous avons pu vous offrir du 15 novembre dernier à ce jour 21 mars.

» Tout d'abord notre beau département du Nord, la France, l'Algérie, ont été les sujets de quatre conférences qui peuvent compter parmi les meilleures.

» M. Paul Vibert a traité devant vous, pour le début de notre saison, la question du canal des deux Mers, de l'Océan à la Méditerranée, d'Arcachon à Cette, à travers cette contrée méridionale de la France, qui servirait de route en tous temps aux navires venant du Nord pour aller en Afrique, à Suez et dans tout l'Orient, évitant Gibraltar, et donnant à notre patrie, au point de vue politique et commercial, une incontestable supériorité. Et M. Paul Vibert a pu dire aussi avec raison, selon nous, que le canal, dont l'exécution est certaine, avec les ressources de la science de nos ingénieurs et de nos constructeurs, contribuerait largement à la fortune de l'Algérie.

» Sur cette terre de l'Afrique Française se sont rencontrés ici même pour nous la faire bien connaître et en apprécier les richesses, deux brillants esprits, le Président de l'Association nationale de topographie de Paris et le Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Lille. Nous avons entendu l'un, M. Paul Vibert, étaler devant nous l'instructive statistique des produits de ce sol fécond en toute espèce de fruits et de céréales, et particulièrement propre à la culture de la vigne. Vous avez gardé la mémoire de ces chiffres établissant que les terres en vignobles y représentent 100,000 hectares contre 10,000 en 1870. Et nous avons été tout yeux et tout oreilles pour M. A. Merchier, alors, qu'avec cartes et projections choisies, il nous a montré toute l'Algérie, dans sa nature, dans son passé, dans son avenir, si vivante et si belle qu'éclairant de sa parole l'obscurité de cette salle, il nous a prouvé que l'Algérie, jadis le grenier de Rome, renferme en elle-même une grande partie de la prospérité de la France.

» Vous vous souvenez tous, Mesdames et Messieurs, de cette soirée si savante et si gaie dans laquelle M. Merchier nous a fait connaître

notre propre maison, à nous habitants du département du Nord, des dunes de la mer du Nord aux côteaux boisés des Ardennes, en nous conduisant par la main sur les quatre étages de cette longue terre de Flandre qui contient tant de choses. J'avoue, non sans rougir un peu de mon ignorance, que j'avais beaucoup à apprendre, mais je constate que, depuis les explications du spirituel conférencier, je me sens devenu capable de me diriger tout à mon aise dans notre maison, en me rappelant, avec un peu d'orgueil et beaucoup de plaisir, tout ce que je lui ai entendu dire de la vitalité de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, comme aussi du grand nombre d'hommes illustres de notre cher et grand département.

» M. Boutroue nous a transportés en Sicile ; en véritable historien, archéologue et artiste tout à la fois, il nous a décrit le sol, les habitants, les coutumes, les monuments et les ruines de cette antique terre des Grecs et des Romains. Après nous avoir fait parcourir Palerme, Syracuse, Agrigente, il nous a donné une splendide description de l'Etna, dont le cratère n'a pas moins de 2,000 mètres de circonférence et dont la hauteur de près de 3,500 mètres, dépasse de 2,000 mètres le sommet du Vésuve.

» Nous n'avons eu qu'à traverser le détroit pour nous trouver la semaine suivante à Naples avec M. de Beugny d'Hagerue dont nous conservons le plus charmant souvenir ; il n'était pas possible, n'est-il pas vrai, Mesdames et Messieurs, de donner plus d'entrain et de répandre dans son récit plus d'esprit que l'a fait ici cet amusant voyageur, montant au Vésuve pour 25 francs, riant des Lazzaroni sous leurs nobles haillons, voguant dans la baie de Naples, de Baia à Capri et à la Grotte d'azur, victime tantôt des vetturini, tantôt des hôteliers, mais toujours libre et maître de sa parole comme de sa bourse.

» Que vous dirai-je de M. Fritz du Bois ? On n'est pas plus distingué dans sa personne et dans son langage, et vous l'avez entendu parler malgré la fièvre qui l'oppressait, parler pendant une heure et demie des Indes néerlandaises avec un soin et une sûreté que le mal n'a pas su trahir ; il nous a donné sur Java, Sumatra et Bornéo des notions précieuses en nous révélant l'importance de l'archipel de la Sonde, habilement cachée par les Hollandais, mais qui compte plus de vingt millions d'habitants et des villes de 50 et 100 mille âmes avec de nombreux ports ouverts à nos produits, a-t-il dit, en s'adressant à nos jeunes commerçants.

» M. Castonnet des Fosses nous a ramenés à travers la Perse, cette

contrée trois fois grande comme la France et qui n'a que 9 millions d'habitants ! Il nous en a fait une peinture peu flatteuse à tout point de vue, qualifiant de ridicules son armée et sa marine, racontant qu'en ce pays dégénéré le mariage est sans lien et sans durée. La maigreur de la femme est cause valable de divorce. La terre est à peine cultivée, mais les fruits de luxe comme la fraise, la framboise et la pêche poussent sur une multitude de ruines. Ce tableau est triste mais il est vrai, car l'honorable Président de section de la Société de Géographie commerciale de Paris, puise dans son indépendance et son impartialité l'habitude de dire la vérité sur les pays qu'il a parcourus ou qu'il a étudiés......

» Il est beau de voir la Science et la Raison unies à la Foi, Mesdames et Messieurs, et rien ne nous semble plus admirable que le dévouement de nos missionnaires faisant le bien toujours, chez tous les peuples sans distinction de race ou de religion, humbles et courageux, servant avant tout Dieu et la France ! Et quand, à ces qualités générales chez ces hommes d'élite s'ajoute, comme chez le R. P. Le Menant des Chesnais, la fraîcheur de la poésie qui donne du charme aux antiquités en rajeunissant leurs siècles, n'est-ce pas qu'il faisait bon d'écouter ce jeune et si distingué missionnaire nous parler ici de la géographie de l'Égypte comme un savant, et des Écoles Coptes, son œuvre, comme un chrétien aussi modeste qu'éloquent ?

» Instruire de jeunes fils du Nil, de ce fleuve si grand et si large et que ses riverains, dans les temps anciens, regardaient comme une mer partageant la terre en deux parties ; choisir avec soin des enfants de 12 à 14 ans, les préparer en France à devenir des maîtres d'écoles laïques dans les nombreux villages de la haute Égypte, pour y ranimer la vieille religion de leurs pères et y faire aimer le nom de la France, c'est accomplir une noble tâche, c'est remplir un beau rôle qui méritait les vigoureux applaudissements dont vous l'avez salué. Le R. P. Le Menant des Chesnais en a été touché et, en recevant, à son retour à Paris, des marques de la générosité sans pareille des Roubaisiens, il nous a ouvert son cœur en nous disant qu'avec mille ou douze cents francs il pourrait ouvrir sur les rives du Nil une école dédiée à la ville de Roubaix, avec ses armes en façade.

» Le voyage dans l'Indou-Kouck, qu'a fait M. G. Capus en compagnie du célèbre Bonvalot et qui a duré deux ans, a été pour tous ici un sujet aussi nouveau qu'instructif. Ce hardi explorateur nous a dit bien des choses intéressantes, mais il ne nous a pas dit qu'il a rapporté

du Nord de l'Inde, du pays du Kirghiiz, comme M. Fritz du Bois de Java, des fièvres intermittentes dont il souffrait beaucoup en nous en parlant et dont il a su triompher pour soutenir notre attention, comme il avait triomphé du froid et de la faim, alors que sur le plateau de 1,000 kilomètres d'étendue, de 17,000 pieds d'altitude des monts Hymalaya, il sentait son pouls battre 175 pulsations à la minute. Votre bienveillante attention l'a récompensé de sa fatigue.

» Mais j'ai crainte, Mesdames et Messieurs, d'avoir abusé de votre patience. Je me hâte de finir en donnant bien volontiers la parole à notre conférencier. »

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

DEUX JOURS D'EXCURSION EN TUNISIE

SOUK EL ARBA, — BULLA REGIA, — CHEMTOU, — THUBURNICA, — GHARDIMAOU,

Par le Dr CARTON,

Aide-Major de 1re classe des Hôpitaux de Tunisie,
Membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

Suite et fin (1).

SOUK EL ARBA. — La voie ferrée la coupe en deux parties inégales, la plus grande étant au Sud. Quelques maisons en briques ou en pierres se dressent dans les rues. Il y a quatre ans, on ne voyait

---

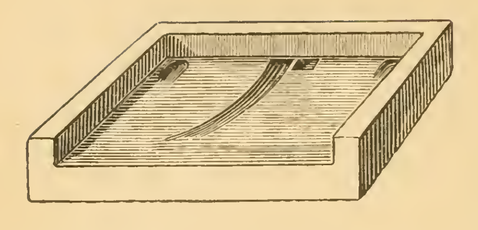
(1) Voir page 260, tome XV, 1891.

là que des maisonnettes en planches avec des toits formés de boîtes à pétrole développées. Froides en hiver, terriblement chaudes en été, elles font peu à peu place à des habitations plus confortables, et il n'est pas sans intérêt de voir les petites localités d'avenir de Tunisie présenter, en les franchissant bien plus rapidement, les stades par où est passé maint centre populeux d'Algérie. Le chiffre de la population est d'environ 600 habitants. Avant l'occupation, la gare seule s'élevait dans la plaine nue, et il faut reconnaître que, quelque peu satisfaisant d'aspect que soit le village, il a déjà fait un grand pas. L'autre côté de la voie ferrée est habité principalement par des fonctionnaires.

La maison du contrôleur civil, hôtel riche et imposant, dit assez à quel avenir on croit ce centre destiné. Des marbres de Chemtou le décorent, comme c'est toute justice.

La maison des ponts et chaussées, avec sa pépinière : la pépinière de la gare, et surtout le camp, donnent bien une idée de la fertilité de ce sol quand il est suffisamment arrosé. Le camp, malheureusement fiévreux, est un des plus beaux que l'on puisse voir en Tunisie, avec sa fontaine où l'eau arrive en abondance de Bulla Regia, ses bosquets d'eucalyptus, ses avenues de faux poivriers ; au printemps, rosiers, géraniums et nombre d'autres fleurs y croissent avec une abondance qui n'est surpassée sous aucun autre climat.

Henchir Demous. — Si nous nous rendons à Chemtou par voie de terre, nous aurons le plaisir de constater encore une fois la beauté des moissons, mais nous ne verrons d'intéressant que les ruines d'une ferme romaine (*henchir demous*), située à environ 7 kilomètres de Souk el Arba, en un point où la piste, suivant la voie antique, passe en tranchée dans le roc. De chaque côté, deux monticules indiquent l'emplacement des ruines modestes, mais qui renferment, à mon sens, plus d'enseignements utiles que de plus grandioses monuments. Ainsi, de simples voûtes en blocage, restes de citernes, nous montrent avec quel soin ici, comme dans toute l'Afrique, on recueillait l'eau du ciel, si rare durant l'été. Plus loin, deux énormes pierres, avec une rainure, restes de montants de pressoir, nous indiquent que les collines voisines, si dénudées maintenant, étaient couvertes d'oliviers. Une simple pierre, qui gît, à demi renversée sur le sol, nous initie à la façon dont jadis, comme maintenant celles des maisons arabes, les Romains dis-



posaient leurs portes. Celles-ci avaient deux battants et habituellement, un seul des deux vantaux était ouvert. C'est ce que prouve la disposition des trous des gonds, et l'usure profonde qu'a produite dans la pierre le frottement du verrou d'un seul des deux battants.

Bordj Helal. — Quelques kilomètres plus loin nous arrivons à Bordj Helal : nous y retrouverons ceux d'entre nos compagnons de route qui sont venus par la station de Sidi Meskine. Ils ont pu voir là trois chapiteaux et des fûts de colonne, assemblés d'ailleurs de façon assez disparate, qui ont été enlevés de cette forteresse byzantine.

Ædificata est felicissimis tempo RIBVS PIIS*imorum*
Dominorum nostrorum iustini ANIETTHEVΔORAE
*Providentia Solomonis excellentissimi et g*LORIOSISS*imi*
*Mag. milit. ex consul. bis pref. pretor Africæ ac p*ATRICII †

Ce texte, qui a été découvert par Tissot, et dont l'original est encastré dans une des tours de la face N.-O. de la forteresse, nous apprend que c'est sous l'empereur Justinien qu'elle a été construite.

Les faces N. et E. sont d'une conservation parfaite, leurs tours se profilent encore avec majesté au-dessus d'un large fossé, et l'ensemble donne bien une idée des solides retranchements dont les Byzantins ont couvert le pays, en détruisant les édifices voisins, temples et palais, pour les besoins de leur défense.

Des tronçons de pilastres cannelés, des bouts d'architraves et de corniches sont mêlés aux pierres de taille qui forment la muraille et nous prouvent qu'avant la construction de la forteresse, un bourg assez important pour avoir de somptueux monuments, s'élevait sur son emplacement. Au centre, se trouvait le prétoire, dont les colonnes, privées de leurs chapiteaux, s'aperçoivent, dressées tristement, de loin. Une salle, avec sa porte et ses quatre voûtes, soutenues par une colonne médiane, intactes, est située sous la tour qui porte l'inscription dont je viens de parler.

De nombreux puits, incomplètement comblés, alimentaient la forte-

resse, et on s'étonne une fois de plus de l'incurie des Arabes, qui boivent l'eau trouble de la Medjerdah, alors qu'un travail de quelques jours leur fournirait une boisson fraîche et saine.

Une voie antique, dont j'ai retrouvé les restes, très bien conservés, en certains points, venait à Bordj Helal, rejoindre la route de Carthage à Hippone, elle passait ici sur un pont dont on voit encore les traces, et se dirigeait vers le Nord.

De Bordj Helal à Chemtou, on côtoie la voie romaine, laissant, à droite dans la montagne, la carrière d'où, en partie, est sorti le fort byzantin.

Puis on passe au pied d'un fortin, très ruiné, construit en pierres de grand appareil, et, un peu plus loin, auprès d'une petite citerne en blocage En ce point, la piste abandonne la voie romaine, qui appuie à droite, en suivant le pied de la montagne; elle est indiquée par une ligne ininterrompue d'asphodèles, et sa bordure en grosses pierres brutes, son empierrement sont très visibles.

Cette voie ne paraît pas avoir été revêtue de dalles, fait qu'elle a, d'ailleurs, de commun avec beaucoup de routes anciennes d'Afrique.

Sidi Açem. — On arrive ensuite à un bosquet d'oliviers, au milieu duquel se trouvent d'énormes fragments de blocage; il y avait là jadis un gros village, et on y trouve encore une borne miliaire et quelques inscriptions dont une mentionne un vétéran de la troisième légion Augusta, qui s'était sans doute retiré dans une concession, récompense de ses longs services. Un autre texte est dédié par un mari au souvenir de sa femme, qui, dit l'inscription, a été, durant sa vie, un modèle de bonne épouse.

Nous voici, après un parcours d'un kilomètre, auprès de Chemtou. La Medjerdah vient, en ce point, heurter la masse de marbre.

A l'endroit où la route passe entre la rivière et la montagne, est un bouquet d'eucalyptus où, d'un captage antique, jaillit une belle source d'eau fraîche.

CHEMTOU. — Avant de nous diriger vers la cantine où nous passerons la nuit, visitons, pour n'avoir point y revenir, l'amphithéâtre, qui se dresse à notre droite, sous forme d'un cratère elliptique.

Amphithéâtre. — L'arène et quelques gradins sont bien visibles. Quelques-unes des pierres que nous foulons aux pieds portent des mar-

ques intéressantes (1), qui servaient à contrôler le travail d'extraction ou au classement des matériaux ; elles ont permis de dresser une liste des différents ateliers qui ont jadis existé, et de préciser leur date.

Scierie. — Après avoir déjeuné à la cantine de l'usine, nous nous dirigerons vers la scierie. Le comptable de la Société des carrières de Chemtou se fera un plaisir de nous conduire à travers les gigantesques machines qui scient ou polissent le marbre, et de nous montrer les différentes variétés de cette belle roche dont quelques-unes sont incontestablement dignes d'orner les plus riches édifices.

Pont. — Nous nous dirigerons ensuite vers le pont romain, un des plus grandioses que l'on puisse voir. Comme on peut le constater, sa solidité n'a été vaincue qu'indirectement par la rivière, et ce n'est qu'en affouillant les culées et en minant, peut-être après avoir changé de cours, la base de celles-ci, qu'elle a pu amener l'écroulement d'une des arches. Un barrage, dont les masses énormes obstruent le lit de la Medjerdah, est encore très visible, ainsi que les petits canaux, pourvus de rainures où glissaient des vannes. Ce pont a été construit à une époque assez basse, avec des matériaux pris un peu partout, et on trouve, parmi les blocs qui jonchent le fond du fleuve, plusieurs pierres sculptées ou écrites.

Théâtre. — Appuyons un peu à droite en suivant la rive gauche d'un affluent de la Medjerdah, l'Oued Melah, et nous arriverons d'abord à une construction en blocage, qui est une ancienne basilique : et, un peu plus loin, au théâtre, bien moins enfoui que celui de Bulla Regia, et dont toutes les parties sont visibles.

Aqueduc. — De là, nous apercevrons dans la plaine située au-delà des collines de Chemtou, un alignement de piliers ou d'arcades. Ce sont les restes de l'aqueduc, dont la vue rappelle tant, dit Tissot, certains paysages de la campagne romaine.

Dirigeons-nous vers lui, en passant près d'un assez vaste édifice, en blocage, dont la destination est douteuse et qui est peut-être les

---

(1) V. Cagnat. Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie, 1884 Paris, Imprimerie nationale.

thermes. Notons en passant que, dans une ville où le marbre était si abondant, il n'y a presque pas d'édifices en pierres de grand appareil. On gardait, en effet, ces dernières pour l'exportation, et on utilisait, très économiquement, sur place, ce qui ne pouvait être vendu avec profit. L'aqueduc de Chemtou venait d'assez loin dans la montagne, nous le retrouverons demain, il a un parcours très accidenté ; d'immenses citernes, d'un développement d'environ 100^{m} de côté, recueillent l'eau à son origine.

Carrières. — Revenons maintenant en arrière, en gravissant la colline que nous avons contournée, pour nous diriger vers l'échancrure qui la divise en deux. Nous voici dans la carrière. On y voit encore d'énormes colonnes qui n'ont pas été remuées depuis leur extraction, des cavités creusées dans le roc, où l'ouvrier mettait l'eau nécessaire pour affiler ses instruments, des trous où s'appuyaient des échafaudages. Deux grandes ouvertures, que l'on aperçoit de très loin, et qui regardent la vallée de Medjerdah, sont l'entrée de larges galeries. On peut, en les suivant, traverser la colline de marbre de part en part, et il est probable que la vaste échancrure par laquelle nous avons passé, représente la masse enlevée par les anciens.

Laissant à droite une profonde dépression située en avant de l'ouverture Sud de ces galeries, et qui devait être un réservoir revêtu de grandes pierres de taille, nous nous dirigerons vers la maison du contre-maître. Il y a là un petit musée, qui renferme quelques objets intéressants trouvés au cours de la reprise des carrières.

En sortant, si la fatigue ne nous a pas trop engourdis, nous pourrons gravir la colline qui domine la carrière, et sur laquelle se trouve le temple des boucliers. L'ombre envahit déjà les vallons boisés, et nous pourrons, si le temps est favorable, assister à un splendide coucher de soleil.

Temple des boucliers. — Le temple des boucliers est ainsi nommé de sculptures qui existaient sur ses murailles, et sur lesquelles étaient représentés les signes du Zodiaque. D'après M. Cagnat, on peut encore reconnaître le Scorpion, le Lion ou le Capricorne, et peut-être le Cancer.

Du haut de la colline, nous voyons, au Nord, la plaine jalonnée par l'aqueduc et persemée de nombreuses ruines. Celles-ci étaient reliées par la grande voie qui allait de Chemtou au port de Tabarka et servait

à l'embarquement des marbres destinés aux palais de Rome. Que d'efforts n'a-t-il pas fallu pour charrier sur cette route, à travers les ravins et les gorges de la Khroumirie, des blocs comme ceux que nous avons vus dans l'antique carrière ! Les lourds chariots, les messagers impériaux allaient et venaient sur ce chemin si animé, envahi depuis 1200 ans par les épines, les chênes énormes, et moins reconnaissable que les pistes, tracées par les fauves, qui lui ont succédé ! On a retrouvé, en Khroumirie, des traces de cette voie qui franchissait la crête des montagnes, là où passe maintenant la voie de Souk el Arba à Tabarka, près d'Aïn Draham. A quelques kilomètres au sud de ce poste, dans la clairière du Meridj, une borne miliaire, trouvée au moment de la construction de la route, a été redressée et remise en place, et ses indications sont encore à peu près exactes, en ce sens que, comme il y est écrit, la voie se dirige toujours sur Tabarka, si elle ne vient pas de Chemtou.

Au Sud de la colline où nous sommes est la vallée de la Rokba, où l'on aperçoit les maisonnettes blanches, et les gares du chemin de fer entourées de verdures. Une tache verte, un peu plus grande, nous indique l'emplacement de Ghardimaou, où nous prendrons le train demain ; à l'Ouest, s'élèvent les masses sombres et boisées du Fedja.

En descendant, nous pouvons voir, à mi-côte, une colonne de marbre, longue de dix mètres, à peine détachée du bloc, et laissée en place depuis son extraction. Les anciens ne procédaient pas comme nous, en effet, ils taillaient leurs colonnes et leurs pierres à même le rocher et détachaient celles ci après leur avoir donné la forme voulue. Nous contournons ensuite le pied d'un petit monticule (Djebel el Ajela), formé des déchets des antiques carrières, et la quantité des débris peut bien donner une idée de l'activité qui y a régné jadis. Ce qui étonne, c'est la peine, en apparence inutile, qu'il a dû coûter aux anciens pour former ainsi un monticule, et porter les pierres au sommet de celui-ci. Peut-être était-il antérieurement rattaché à la montagne et ce n'est que plus tard que la nécessité de faire passer là une voie a amené à y enlever ces matériaux

Nous avons fini notre visite et nous pouvons regagner le gîte où nous devons passer la nuit.

Le lendemain, nous nous lèverons plus ou moins tôt suivant que nous aurons à prendre le train qui va vers Bône (à midi ou Tunis (à 5 heures 1/2 du soir) ; de toute façon, nous aurons le temps suffisant pour visiter Thuburnica. On peut, si l'on doit passer la journée

en route, emporter un déjeuner ; sinon on trouvera une bonne table au buffet de Ghardimaou.

Après avoir quitté Chemtou, nous passons devant la scierie, auprès du théâtre, puis nous traversons l'Oued Melah, près des vestiges d'un pont qui le franchissait autrefois. Trois ou quatre kilomètres plus loin, nous nous trouvons devant le débouché d'une profonde vallée sur laquelle l'aqueduc de Chemtou passe à l'aide d'une arche élevée, flanquée d'arches latérales plus petites.

Endi el henchir. — L'intrados de la voûte est d'au moins 10 mètres au-dessus du lit de la rivière. On voit encore, à la partie supérieure, la large rigole où coulait l'eau. Ce coin pittoresque s'appelle *endi el henchir*, ce qui veut dire les figuiers de la ruine.

Enfourchons de nouveau nos montures, et, en suivant la voie romaine, dirigeons-nous vers Thuburnica.

Thuburnica. — Un site ravissant, renfermant des ruines du plus beau caractère et d'une excellente conservation, se trouve à l'endroit appelé *El galaa m'ta Oulad Ali* ou *Henchir Sidi Ali bel Gassem*. Au pied de hautes montagnes, escarpées comme une falaise normande et couvertes de forêts épaisses et sauvages, s'étend un mamelon couvert d'oliviers. Plus bas, dans un vallon plein de riches céréales, court un ruisseau qui roule, même au cœur de l'été, une eau fraîche et limpide, très abondante. Une forteresse byzantine dresse encore, à 30 mètres au-dessus de lui, ses murs à demi-écroulés, mais encore formidables. A 1,500 mètres de là est une source thermale, l'ancienne station de Ad Aquas. Enfin, au pied de la colline s'étend une large vallée, coupée par deux ou trois rivières abondantes, venues, toutes fraîches encore, de la montagne.

On conçoit que les anciens, qui avaient tant de discernement quand il s'agissait de l'établissement d'une cité ou seulement d'un monument aient choisi, pour l'embellir de tout ce que l'art pouvait ajouter à la nature, ce point où la montagne touchait la vallée, la forêt la plaine, où coulait un ruisseau d'eau fraîche pour la boisson et les irrigations, et où jaillissait une eau tiède pour les soins du corps.

Pont. — Après avoir passé auprès d'une koubba élevée sur les ruines de thermes antiques, on arrive auprès du pont qui franchit

l'Oued el Enja. Ce pont est absolument intact et la courbe de la voûte, de 10 mètres de travée, encadre d'admirable façon la vallée située en amont. La culée de gauche a été séparée de la voie antique par les inondations de la rivière et nous devons passer à gué.

Curie. — Pénétrant ensuite dans les ruines, nous voyons d'abord la curie, située au flanc de la colline, et si pittoresque, avec ses larges baies en plein cintre par lesquelles on aperçoit des coins différents de la plaine et qui permettaient aux anciens de se promener ou de deviser en jouissant de cette jolie vue. De chaque côté de l'édifice s'étend un espace où s'élevaient des statues dont plusieurs bases ont encore été retrouvées en place. Si l'on se dirige vers l'Ouest, on rencontre, couchées dans un champ, plusieurs pierres portant des dédicaces aux empereurs, et l'on arrive ensuite au mausolée, d'une si belle conservation, qui s'élevait au milieu de la nécropole antique.

Mausolée. — Jetons un coup d'œil sur les riches ornements, de facture un peu barbare, qui courent sur la corniche, la fausse porte sculptée dans une des faces du mausolée et où sont figurés tous les éléments d'une porte en bois, les quatre vents qui soufflent aux angles de l'édifice, les petites niches pratiquées à l'intérieur de la chambre et où avaient été déposées les urnes funéraires, enfin, la grande niche qui surmonte tout l'édifice dont le toit est formé par d'énormes dalles qui devaient abriter la statue du défunt. Nous nous dirigeons ensuite vers les citernes publiques, c'est-à-dire au Nord, en laissant à droite une dépression elliptique, peut-être une piscine.

Citernes. — Ces citernes sont alimentées par un aqueduc qui n'a rien de grandiose, car, issu de la montagne à une distance d'environ 3 kilomètres, il est presque toujours souterrain. Il était jadis alimenté par la source de l'Oued el Menadia qui prend, à partir du Hammam, le nom d'Oued el Melah.

On peut s'étonner, à juste titre, que les habitants de Thuburnica se soient donné tant de mal pour aller chercher l'eau au loin, alors qu'un ruisseau si abondant coulait au pied de la forteresse. Ceci s'explique facilement quand on se rappelle que la source de l'Oued el Enja, qui passe maintenant sous le pont, alimentait Simittu au moyen de l'aqueduc qui partait des citernes d'Aïn R'zat. Il est probable que cette dernière cité, dont les marbres, l'histoire nous l'apprend, étaient déjà

très exploités à l'époque numide, avait acquis. bien avant Thuburnica, un certain développement. Aussi, lorsque celle-ci, plus jeune, a eu besoin d'eau, elle a dû s'incliner devant un droit acquis et aller la chercher au loin. D'ailleurs, si elle n'avait pas, à une époque reculée, une grande importance, elle devait exister, puisqu'on avait été amené à distinguer son emplacement des terres voisines à l'aide d'une dénomination spéciale : *Thubur*, qui veut dire colline en punique.

Arc de Triomphe. — A quelques pas au-dessus des citernes se dresse un arc de triomphe, qui regarde la ville et porte sur sa face antérieure une sculpture en relief représentant un personnage tenant une corne d'abondance et flanqué de deux poissons. Deux niches pratiquées aux dépens des pieds-droits abritaient des statues. De dimensions restreintes, cet édifice est de forme élégante quoique d'une grande sobriété. Si, de l'arc de triomphe, nous pénétrons au milieu des ruines. nous y verrons plusieurs *cella* ou chambres. très bien conservées, aux parois en pierre de taille, présentant des moulures, des corniches, qui indiquent que ces constructions devaient être autre chose que de simples habitations ; à 100 mètres environ au Nord de la basilique se trouvent trois salles regardant celle-ci et qui paraissent avoir appartenu à un temple.

On voit encore. dans l'une d'entre elles, une base portant une dédicace à la divinité protectrice de la colonie. et qui commence par ces mots : *Genio coloniæ.*

Forteresse. — Dominant tous ces monuments s'élève la forteresse, dont plusieurs des tours sont en assez bon état de conservation et de la disposition de laquelle il est facile de se faire une idée. Du côté de la rivière, elle a été établie sur des murs de soutènement, et elle devait avoir, elle a encore, vers cette face, un aspect redoutable.

On voit quel caractère majestueux devait ajouter à la beauté du site la présence de tous ces édifices.

Temple de Mercure. — Enfin, à 200 mètres au Nord de la forteresse, se dressait un mausolée, encore à moitié debout, et, un peu plus bas, un temple dédié à Mercure, comme l'indique une intéressante description, donnant en même temps le nom de la ville antique, qui se trouve au milieu des vestiges du monument.

D'ailleurs, les documents gravés sur la pierre sont très nombreux ici, et, à chaque pas, le promeneur a pu en apercevoir.

On a vu comment les édifices publics se pressent sur un espace aussi peu étendu que celui couvert par les ruines de Thuburnica. C'est à peine si on trouve les restes de quelques habitations privées. En revanche, les faubourgs du voisinage, qui n'ont aucun intérêt artistique, étaient nombreux et peuplés. Il est probable que c'était ici le lieu de réunion des riches habitants de la contrée, qu'attirait encore le voisinage d'une source thermale.

On peut donc se représenter le mamelon tel qu'il était alors. Traversé par la spacieuse voie qui passait sur le pont, il était couvert par les édifices que dominait la forteresse ; entre ceux-ci s'étendaient les places, des portiques, décorés de statues, et d'où l'on pouvait admirer la plaine, tandis qu'à l'ouest se dressaient aux flancs de la colline de nombreuses stèles funéraires, de forme bizarre, au milieu desquelles s'élevaient de beaux mausolées comme celui que nous avons rencontré.

Thuburnica exhumée. — L'ensemble des ruines est enfoui jusqu'à une profondeur moyenne de deux ou trois mètres, et il serait relativement peu coûteux, en déblayant les rues et les édifices, enterrés jusqu'à hauteur du premier étage, de rendre à Thuburnica un aspect très semblable à celui qu'elle présentait jadis : les statues, dont les bases sont encore en place, les stèles funéraires seraient relevées, les voies paraîtraient avec leur dallage. Et les édifices avec leurs portes, leurs ouvertures, s'élèveraient à une hauteur de 4 ou 5 mètres au-dessus du sol.

Nul doute qu'ainsi restaurée, l'antique colonie n'inspire au touriste l'admiration qu'a pour elles leur guide, qui a cependant vu d'autres ruines, certainement plus grandioses, mais moins bien conservées dans leur ensemble. Le rapprochement des édifices rendrait très facile ce déblaiement ; quel est le point où, sur un espace de 150^{m} de côté, on trouve un oppidum, un pont, une basilique, deux mausolées, un arc de triomphe, un temple, et de vastes citernes ?

Si jamais on enlève le manteau d'argile qui recouvre les ruines, la Tunisie possèdera là un des plus beaux fleurons de sa couronne archéologique, et ce point, précisément voisin de la grande voie ferrée, deviendra un but fort couru par les touristes !

On ne le sait pas assez, la Tunisie, l'ancienne Afrique romaine, si

prospère que sa possession a, de tous temps, engendré des compétitions acharnées, a des ruines aussi nombreuses et presque aussi belles que celles de l'Italie, et elle est digne, autant que le berceau du peuple romain, de la visite d'un esprit curieux des choses du passé.

Comme on le voit, le voyageur, durant ces deux journées, a visité trois cités antiques et rencontré plusieurs exemples des édifices que possédait une ville romaine, c'est-à-dire un arc de triomphe, deux théâtres. deux amphithéâtres, un aqueduc monumental. trois vastes citernes, sans compter une des forteresses byzantines le mieux conservées de l'Afrique du Nord, et une des carrières les plus célèbres de l'antiquité où l'on peut étudier les procédés d'extraction employés par les anciens.

En dégageant Thuburnica en son entier, ce qui, je le répète, serait relativement facile, en mettant au jour les parties ensevelies de la basilique, du théâtre et de l'amphithéâtre de Chemtou, en rendant leur aspect primitif, par quelques travaux de terrassement, aux parties intéressantes de Bordj Helal, enfin, en déblayant les thermes et le nymphœum de Bulla Regia, on ressusciterait des monuments admirables, à en juger simplement par ce qu'il est possible de voir dans l'état de choses actuel et sans tenir compte des agréables surprises que réserverait un travail de ce genre.

Il est donc à souhaiter qu'un jour ou l'autre ces travaux se fassent, travaux qui, malgré ce que l'on serait tenté de croire au premier abord, n'auraient pas seulement pour résultat de permettre des recherches archéologiques ou de réjouir l'œil de l'artiste. Les touristes, attirés par la renommée que ne tarderaient pas à acquérir ces ruines, et tentés par la facilité du voyage, visiteraient la partie la plus fertile de la Tunisie. Et l'on sait combien de personnes, venues en simples promeneurs, retenues par les charmes du climat et la beauté du pays se sont fixées aussi dans cette riche contrée. Or, le touriste est, en général, possesseur d'une certaine fortune, et le retenir ici serait y retenir un capital.

Ghardimaou. — Notre promenade à travers Thuburnica terminée, nous allons nous diriger vers la gare de Ghardimaou, laissant à notre droite les hauteurs du Feïdja. Ghardimaou est surtout un village de fonctionnaires, douaniers, forestiers, postiers. instituteurs et gendarmes.

A part le bordj, où habitent ceux-ci, il se compose de quelques baraques en planches.

Vieux Ghardimaou. — Tel est le court itinéraire qu'aura parcouru le touriste venu de Tunis ; arrivé par Bône, il pourra faire la même route, en sens inverse : Arrivé à Ghardimaou le soir à 5 h., il pourra, avant le dîner, aller visiter l'entrée des gorges de la Medjerdah, et, en passant, une petite ruine, que l'on appelle le Vieux Ghardimaou, restes très détruits d'une antique forteresse qui commandait le débouché du fleuve dans la plaine. Il y a encore, sur une citerne située à l'Est de la colline, les restes d'une mosaïque à ornements géométriques, qui a été assez belle. Le lendemain de l'arrivée, de grand matin, départ pour Thuburnica, où l'on déjeune, visite des ruines de Chemtou, où l'on couche ; le lendemain, visite de Bordj Helal, déjeuner à Bulla-Regia, que l'on gagne immédiatement avant d'aller à Souk el Arba, où l'on rentre à 5 h., c'est-à-dire à temps pour dîner et prendre le train qui va à Tunis.

Ces lignes ont été écrites pour le touriste pressé, qui n'a que deux jours à passer dans le pays. S'il a plus de temps devant lui, il pourra faire, sans grand dérangement, de charmantes excursions à l'intérieur.

La forêt du Feïdja. — C'est ainsi que, de Ghardimaou, il peut pénétrer au cœur de la forêt du Feïdja, dont il admirera les beaux sites, les rochers d'aspect bizarre, les ravins perdus sous les lianes et abritant les cabanes des bûcherons, faites de larges plaques de chênes-lièges. Celles-ci, dans la clairière du Feïdja, forment un petit village où les employés de l'administration des forêts et le cantinier reçoivent très cordialement le voyageur. On peut faire cette promenade en un jour, le Feïdja n'étant qu'à 18 kil. de Ghardimaou.

Aïn Draham. — Il y a à faire, de Souk el Arba, deux autres belles excursions, c'est d'abord vers la Khroumirie, au cœur de laquelle pénètre une route carrossable (un service de voiture va être sous peu installé entre ces deux points). On traverse en chemin la grande plaine de la Dakhlat, puis un plateau fertile, et on passe auprès de l'immense et célèbre chêne de Fernana. Quelques kilomètres au-dessus des deux cantines qui sont près de celui-ci, on pénètre dans la haute futaie, dont les taillis, jadis redoutables, ne font plus que nous donner de l'ombre,

le Khroumir étant redevenu complètement paisible. On traverse le beau site du camp de la Santé, la clairière du Meridj, pour arriver après 42 kil. de route à Aïn Draham, dans un col où l'on jouit d'une vue splendide sur deux vallées escarpées, tandis qu'au Nord on aperçoit la mer et le rocher de Tabarka.

Tabarka. — La ville de ce nom n'est qu'à 30 kil. d'Aïn Draham et la route y mène à travers de beaux sites forestiers et une plaine très fertile. Elle est bâtie sur les ruines d'une colonie romaine. On y a trouvé, cette année, de belles et nombreuses mosaïques ; le touriste, s'il est heureux, pourra peut-être encore en voir découvrir devant lui. S'il le veut, il prendra un agréable bain de mer, avant de déjeuner dans un petit, mais confortable hôtel.

Le Kef. — Un service de diligence fait chaque jour le trajet entre Souk el Arba et le Kef, où l'on se rend en 6 à 7 heures. Le Kef est une ville arabe, bien triste, dont les murs en ruines s'écroulent sur des ruines romaines assez bien conservées (fontaine, basiliques, citernes).

Dougga. — Enfin, et dans ce cas, le trajet est un peu long et dans un pays sans chemin mais très pittoresque d'ailleurs, on peut voir, à 50 kil. S.-E. de Souk el Arba, la plus belle ruine du Nord de la Tunisie (on peut y aller de la station de Souk el Khemis, qui n'en est qu'à 30 kil.). C'est le fameux temple de Dougga, un des monuments les mieux conservés que l'on connaisse, avec ses colonnes cannelées, ses chapiteaux corinthiens, son fronton presque intacts. Situé au sommet d'une colline couverte de ruines, il évoque, par sa situation, le souvenir des beaux sites de la Grèce. Je ne parle ni des ruines de Tibar, que l'on rencontre en route, ni de celles de Djebba (où une chute d'eau tombe de 100 mètres de hauteur dans un verger très verdoyant et rempli de beaux arbres fruitiers, elle passe devant un château antique, bâti dans un creux du rocher, et maintenant inaccessible), ni de Kouch Batia, camp romain situé dans le col où devaient passer toutes les routes venant de la plaine (on y voit encore trois arcs de triomphe en enfilade), ni de Teboursouk, jolie ville, avec une source abondante, et quelques restes antiques, ni même des autres ruines de Dougga : arcs de triomphe, mausolées, théâtre, etc. C'est à Teboursouk, distant de 6 kil. de Dougga, que l'on demande l'hospitalité au caïd, qui fait les choses largement.

Emporté par mon sujet, je dépasse les limites de mon programme, mais le temple de Dougga est si beau qu'on me pardonnera, je n'en doute pas, cette digression un peu longue et qui n'avait, comme tout ce que je viens d'écrire, qu'un but, pousser plus fortement mes lecteurs à venir voir le pays où le passé fut et où l'avenir s'annonce si brillant.

Dr CARTON.

LA GUINÉE PORTUGAISE

Cachéo (Guinée portugaise). Via Boulam.
30 Novembre 1890.

A Monsieur le Président
de la Société de Géographie de Lille (France).

Monsieur le Président,

Dans ma dernière lettre je vous avais promis de vour parler quelque peu de la Guinée portugaise et je l'aurais fait plus tôt, si les fièvres dont j'ai été atteint ne m'en eussent empêché.

Aujourd'hui que la santé est revenue avec la belle saison, je vais tenir ma promesse.

Quoique dans un remarquable travail, publié l'année dernière par notre Société, l'auteur, M. Brosselard, bien connu dans le monde géographique par ses explorations dans le Haut-Sénégal, en Cazamance, en Guinée, au Rio-Nunez, ait déjà traité, avec compétence, cette question, je vais m'efforcer de faire connaître ce beau pays, ses habitants, leurs mœurs et leurs coutumes.

Pour se rendre en Guinée, on peut prendre passage à bord d'un des vapeurs de la Compagnie Woerman, qui passe régulièrement chaque mois à Boulam et à Bissao.

Des caboteurs des maisons de commerce de Dakar, de Gorée, qui

ont des comptoirs au Bissagos et dans le Rio-Cachéo, font fréquemment le voyage du Sénégal à la Guinée.

A Boulam, à Bissao, sont établies des maisons françaises, allemandes et portugaises qui se partagent le commerce de la Guinée, Rio-Cachéo, Rio-Grande, Rio-Pongo, Rio Cassini.

Dans chacun de ces rios sont également des comptoirs de ces maisons qui exploitent la rivière.

La côte d'Afrique, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à Sierra-Léone, est basse, bordée d'une triple ligne de bancs de sables, sur lesquels la houle de l'Océan vient se briser sans cesse avec plus ou moins de force. Cette poussée continuelle de sables vers la côte forme, à l'entrée de chaque cours d'eau, des bancs que les navires ne franchissent que par les temps calmes et guidés par un pilote familier avec tous les détours du chenal étroit que les courants se frayent à travers les sables.

Ainsi, l'entrée de la Cazamance et celle du Cachéo sont particulièrement difficiles aux gros navires.

Cependant la rivière de Cachéo est plus sûre que sa voisine, la Cazamance. Jusqu'à Farim, environ 80 à 90 milles de son embouchure, la rivière est navigable, même pour un navire de fort tonnage. A marée basse, on trouvera au moins sept à huit brasses, en certains endroits, la profondeur est bien plus considérable, elle atteindrait, dit-on, trente-deux brasses.

Où le Cachéo prend-il sa source ? On ne le sait encore exactement. On suppose, et ce sont des Mandingues qui le prétendent, que le fleuve a sa source dans un grand lac, situé assez avant dans l'intérieur de leur pays. Il serait intéressant d'en relever le cours jusqu'à la source, qui ne peut être très éloignée de Farim, point le plus avancé, dans le fleuve, où flotte le pavillon portugais.

Avant de parler du commerce auquel je viendrai tout à l'heure, je dirai quelques mots de l'aspect du pays.

En entrant dans le Rio-Cachéo, la vue est arrêtée à droite et à gauche par un rideau de verdure ; partout des bois, partout d'épaisses forêts, à gauche, ils s'étendent jusqu'à la Cazamance, renfermant des richesses forestières immenses et malheureusement difficilement exploitables. De ci et de là débouchent quelques rivières connues des négociants qui y trafiquent.

Bientôt on arrive devant Cachéo, dont les quelques maisons du gouvernement et des négociants, couvertes en tuiles, donnent presque un

aspect européen. Le fleuve en cet endroit a environ un mille de large et ses rives sont couvertes encore de bois touffus. Pourtant, au-dessus de Cachéo, situé sur la rive gauche, la forêt s'éclaircit, et une plaine, parsemée de bouquets d'arbres s'étend assez loin, avec quelques rizières que cultivent des Gourmettes qui habitent le village.

On ne saurait qu'avec peine, en Europe, se faire une idée exacte de la magnificence de la forêt, telle que nous l'avons ici, à l'état sauvage. Mélangez toutes les splendeurs végétales connues, réalisez par la pensée les merveilles des Mille et une Nuits, et vous ne pourrez rêver de serre qui puisse être comparée avec cette terre littéralement ensevelie sous une parure incomparable.

Massifs de mimosas, de pélargoniums, de plantes semblables aux dahlias, de phormiums, de mille plantes, mille fleurs dont le nom m'est inconnu, et dont les formes et les nuances sont inanalysables.

Toutes ces plantes qui sont inconnues en Europe ou n'y vivent qu'artificiellement, acquièrent ici d'incroyables développements. Fougères gigantesques, hautes herbes, palmiers de toute sorte, caïlcedras, baobat géant, fromager à la frondaison rouge et verte, les roniers de cent pieds, les touloucounas chargés de leurs noix, trésor du naturel qui leur attribue toutes sortes de propriétés bienfaisantes, caoutchoutiers aux lianes se croisant, se poursuivant, enlaçant les arbres voisins : voilà la forêt, la forêt vierge dont l'éternel silence n'est jamais troublé que par le sifflet du merle, le roucoulement du pigeon ou le cri du perroquet.

Les principales peuplades qui habitent la Guinée sont : les Manyacques, race turbulente et pillarde, sur la rive gauche ; les Papels, qui sont encore dans un état voisin de la sauvagerie, sur la rive droite du Cachéo, les Brasnes, les Fouloups, les Balantes, au Nord, du côté de Farim, les Mandingues, nation industrieuse et commerçante, et dont l'idiome est très répandu en Afrique. Les Mandingues voyagent volontiers pour leurs affaires, on en trouve en Cazamance, au Rio-Grande et jusqu'au Rio-Nunez. Chaque peuplade a son dialecte différent.

Sur un terrain neuf qui n'a pas encore été cultivé, comme celui de ces pays, on va essayer de faire des plantations de caféiers, de cocotiers, de cannes à sucre. Une société agricole et commerciale s'est formée pour exploiter la Cazamance. Le gouvernement français lui a accordé une concession de terrain d'une grande étendue.

Sans compter les arachides qui sont cultivées avec succès en Séné-

gambie, il serait à souhaiter que la culture en grand des produits énumérés ci-dessus, réussisse d'une façon telle qu'elle vînt rembourser les sacrifices faits par cette Compagnie française et augmenter d'une façon sensible, avec le commerce, le bien-être et la richesse du pays.

Mais rentrons en Guinée.

Outre les amandes de palmes qui font l'objet d'un commerce important, le pays produit encore de la cire, des touloucounas, du caouchouc et des cuirs, tous articles d'exportation, vendus dans nos ports de Bordeaux et Marseille principalement. Les arachides font également l'objet d'un grand commerce, le Rio-Grande en a produit, dans un temps, une très grande quantité.

Aujourd'hui il y en a beaucoup moins, Boulam et Bissao les recueillent et les expédient à Marseille.

Cette année, la récolte d'arachides promet d'être abondante du côté de Farim, abondante relativement, s'entend. On ne peut encore préciser aucune quantité.

Une partie de la Guinée, petite partie, le Coast de Baixo, sur la rive gauche du Cachéo va être cultivée en arachides. Les chefs du pays consultés autorisent volontiers l'établissement chez eux de factoreries d'une des principales maisons qui se partagent le commerce du pays : une maison française dont le siège est à Marseille.

La contrée a été visitée, des points ont été choisis où les facteurs s'établiront et il est permis d'espérer la réussite.

La rivière de Coast de Baixo est navigable pour des côtres et des chaloupes de 8 à 10 tonneaux.

A l'extrémité du Coast de Baixo, à Peloundo, est une rivière correspondant avec celle de Cantioung, qui est praticable jusqu'à la hauteur de l'île Mantampoa, et même plus en avant, pour un trois-mâts, le fond étant d'au moins dix brasses.

Les Manjacques qui habitent ce pays seraient heureux de cultiver l'arachide qui leur serait une source de profits.

Le Coast de Baixo a été tout récemment le théâtre de guerres qui ont troublé quelque peu le commerce, ce qui, hélas, arrive trop fréquemment. Les gens de Peloundo se sont pris de querelle avec les gens des villages environnants, et pendant un certain temps, une guerre de surprises et d'embuscades a duré ; finalement, les gens de Peloundo ont été battus ; une trentaine d'eux ont été tués et ont eu la tête tranchée.

En général, les mœurs des Manjacques, des Papels et de nos autres

voisins sont cruelles. On se sert trop souvent du couteau pendu à la ceinture.

A Cachéo même, pour un motif quelconque, voire même sans motif, les Papels qui habitent les forêts environnantes déclarent la guerre à la place. Il n'est pas prudent alors de s'aventurer loin des murs, cependant, comme ils ont reçu autrefois quelques leçons dont le souvenir leur reste, ils n'osent pas attaquer la ville. Ils s'abstiennent de venir alors au marché, apporter œufs, poules, canards, bananes, oranges, etc.

Mais bientôt on palabre et la paix se fait de nouveau pour quelque temps.

Cachéo, comme je le disais en commençant, a quelque peu l'aspect d'un village européen. Une quinzaine de maisons sont assez confortablement construites et couvertes en tuiles, ce sont les maisons des négociants, la caserne, la douane, l'église et celles de quelques habitants aisés. Le reste, une trentaine de cases, est construit en pisé et couvert de chaume pendant l'hivernage, et que l'on retire l'été à cause des incendies, qui arrivent cependant invariablement chaque année et qui, il y a trois jours à peine, vient de détruire onze maisons.

Vers neuf heures et demie du soir, le feu s'est déclaré tout à coup dans une case couverte en chaume. En un clin d'œil elle était en flammes et le feu s'étendait avec une vitesse vertigineuse sur les maisons voisines. A dix heures, le quart de la ville brûlait et les lueurs de l'incendie s'étendaient au loin, tandis que le tocsin sinistre se faisait entendre dominant les pleurs et les cris de toute la population qui s'efforçait, en vain, d'arrêter les progrès du fléau. Rien de plus lugubre que cette nuit sinistre où, jusqu'au matin, l'incendie continua, et que la vue, aujourd'hui, de ces ruines noircies par le feu. Bientôt, il est vrai, tout sera réparé, et la population, avec la même insouciance, recouvrira les cases avec la paille, cause perpétuelle d'incendies.

A Cachéo, il existe une certaine civilisation. Un certain nombre de familles portugaises s'y établirent autrefois et y ont fait souche.

Il y a une garnison composée de blancs du cap Vert et aussi d'un certain nombre de noirs venus d'Angola et des possessions portugaises du Loanda.

Il y existe également une église desservie par un prêtre dépendant de l'évêque du cap Vert.

Les femmes sont vêtues de pagnes. aux couleurs voyantes, les jours de fête, un foulard leur enserre la tête ; jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans, les filles vont nues, ayant un petit morceau d'étoffe, passé dans un

collier de verroteries qu'elles portent autour du corps, et qui retombe devant les cuisses ; les garçons ont un « lopé ». morceau de toile quelconque passé entre les jambes, une sorte de caleçon de bain, les hommes également: quelques-uns ont une chemise et un chapeau, d'autres une veste, en un mot, on rencontre toutes sortes de toilette.

Les mariages se font sans grande cérémonie : quelqu'un a-t-il choisi celle qu'il veut pour femme, il l'envoie demander à ses parents en accompagnant sa demande d'un présent en rapport avec sa condition. Si oui, l'affaire se conclut vite, on fixe le jour de la fête et ce jour-là en avant la musique, tam-tam, tambours, calebasses (la calebasse sert beaucoup de tambour ici, pourtant je ne la recommande pas comme un instrument de musique parfait et d'une harmonie agréable). Les femmes, parentes, amies, voisines, revêtues de leurs plus beaux atours dansent et chantent, frappant des mains en cadence en parcourant les rues.

Pour peu que le marié soit riche et généreux, la fête dure huit jours aisément. Elle ne s'arrête qu'après absorption totale des liquides fournis, vin de palme, vermouth et absinthe commune, limonades, champagne à quarante sous la bouteille, etc., etc.

La polygamie est fort en usage, quoiqu'il y ait peu de mahométans ici. La population est en majeure partie catholique.

Quand quelqu'un meurt on le revêt, du moins chez les peuplades environnantes, de tous ses beaux pagnes, de ses armes de choix, qu'il a gardés soigneusement dans sa vie pour cette circonstance.

Les parents et amis du défunt se lamentent bruyamment, tirent des coups de fusil, font le simulacre d'un combat à outrance, les cris et les pleurs vont crescendo, le tambour retentit bruyamment.

Heureux les sourds !!!

Chez les Ballantes on mange les bœufs du mort, quand il en a !

Chacun doit apporter son cadeau, de l'alcool, de la poudre surtout.

Des pleureuses sont spécialement chargées de verser des larmes de crocodile durant la cérémonie.

Dans ma dernière lettre je disais que vraiment la race nègre était une race déchue, j'exagérais ; si le noir a des défauts, de grands défauts il a, il faut bien le reconnaître, des qualités et des mérites.

Si la civiliser est chose difficile, elle n'est pas impossible. Il faudra des siècles peut-être, mais on y arrivera. Déjà de grands résultats ont été obtenus, au Sénégal notamment.

Le noir est hospitalier. Combien de fois ne suis-je pas entré dans

une case, demandant de l'eau, pour me rafraîchir durant mes courses, et toujours j'ai été bien accueilli. On m'apportait du lait caillé, du vin de palme et je voyais que l'on était heureux d'accueillir le blanc.

Je me souviens d'un village diolas, où je fus en Sénégambie, non loin de Carabane. Le vieux chef qui me reçut avait planté devant sa case le pavillon français qu'il me montra fièrement. Je passai quelques heures sous son toit.

Il me reconduisit ensuite jusqu'à l'entrée du village et s'assit sur un tronc d'arbre me regardant partir.

En considérant ce vieillard autrefois libre, sur le sol de ses ancêtres, aujourd'hui, subissant, quoique avec plaisir, une domination étrangère, je ne pouvais m'empêcher de me ressouvenir de ces vers de Leconte de Lisle :

Osseux, le front strié de creuses rides noires,
Tatoué de la face à ses maigres genoux,
Le vieux chef dilatait ses yeux jaunes sur nous,
Assis sur les jarrets, les paumes aux mâchoires.

Un haillon rouge autour des reins, ses blanches dents
De carnassier mordant la largeur de sa bouche,
On eut dit une idole inhumaine et farouche
Qui rêve et ne peut plus fermer ses yeux ardents.

. . . . :

Puisque les nations de l'univers ancien
Se dispersent ainsi, Blancs, devant votre face ;
Puisque votre pied lourd les broie et les efface,
Si les Dieux l'ont voulu, soit ! Qu'il n'en reste rien.

. . . .

Chacun sait que les principaux objets d'importation en Afrique sont : l'alcool, le tabac, la poudre et la guinée.

Il faut le reconnaître, l'alcool et les liqueurs spiritueuses ont un débit considérable en Afrique, débit que l'on cherche à entraver au nom de la moralité, qui défend qu'on abrutisse les malheureuses populations nègres, au moyen d'un liquide dont la vente est régularisée dans nos pays civilisés.

Dans la conférence anti-esclavagiste tenue à Bruxelles en mars 1889, les délégués de la France et de l'Angleterre émirent le vœu que la

vente des liqueurs fortes fût entièrement prohibée, là, où elle n'était pas encore établie, et qu'un lourd impôt fût établi là où elle existait déjà.

Veut-on des chiffres ? En voici :

En 1885, dix millions de gallons de liqueurs furent apportés en Afrique par les nations suivantes :

Angleterre...	311,384	gallons.
Allemagne	7,823,042	»
Pays-Bas.	1,096,146	»
États-Unis	737,650	»
France	405,944	»
Portugal	91,525	»
	10,465,691	gallons.

Comme on le voit, l'Allemagne tient la tête, la France et le Portugal viennent en dernier.

Est-il possible d'empêcher la vente des liqueurs fortes. Je ne le crois pas, ce serait du reste porter un rude coup au commerce, pionnier de la civilisation. On a d'ailleurs bien exagéré le mal causé par l'abus des boissons.

L'Allemagne, par le nombre considérable de liquides qu'elle exporte chaque année, a naturellement tout intérêt à ce que le trafic des liqueurs fortes reste libre. Dans la discussion des crédits proposés pour la colonie allemande du Cameroon, l'impôt sur les boissons qui était proposé fut rejeté, et à ce sujet il faut noter une réponse caractéristique faite par un député de Hambourg, chef d'une importante maison d'exportation pour la côte d'Afrique, et dont je ne veux pas donner le nom, à qui l'on reprochait d'envoyer du mauvais alcool aux nègres de l'Afrique et qui répondit « que l'accusation portée contre lui était » en partie vraie, mais qu'il n'en avait jamais envoyé de mauvais aux » colonies allemandes, mais seulement AUX COLONIES FRANÇAISES. »

Le tabac nous vient d'Amérique, la poudre et les armes d'Allemagne et de Belgique.

En Guinée, alcool, poudre, armes et tabac surtout sont lourdement frappés par les impôts.

Le tabac paye plus de 18 fr. de droits par kilog., c'est dire qu'il est prohibé.

La Régie portugaise seule a le droit d'en vendre, et elle le vend cher, et faute de fonds suffisants, elle n'en peut livrer à la consommation qu'une quantité absolument insuffisante.

Je ne m'étendrai pas sur les impôts dont la Guinée portugaise est surchargée et qui entrave considérablement le commerce, et sur leurs conséquences. Comme je le disais en commençant, M. Brosselard, dans son travail sur la Guinée portugaise, a traité cette question avec plus de compétence que je ne le saurais faire moi-même.

Je dirai cependant que nous sommes probablement à la veille de voir abolir les droits d'importation sur les marchandises qui entrent en Guinée, et cela grâce à l'initiative d'un des hommes les plus intelligents et des plus éclairés de la Guinée portugaise, M. César Pinto, directeur des douanes.

En échange, les droits d'exportation sur les produits : amandes de palmes, ivoire, gomme élastique, etc., etc., seraient augmentés.

Le commerce espère que cette mesure se réalisera dans un temps très rapproché.

La Guinée bien administrée deviendrait un pays riche ; malheureusement, le gouvernement portugais, par des droits trop élevés, a ruiné le commerce, et il n'est pas assez fort, assez bien établi dans le pays, pour protéger efficacement les négociants.

Il y a quelques années, le pays était si florissant qu'on avait pu lui donner l'autonomie; aujourd'hui, son budget, loin de se solder par un excédent de recettes, se solde au contraire par un déficit qui va en s'augmentant sans cesse chaque année.

Le commerce français y est représenté par la maison Blanchard et C[ie] de Marseille, qui elle, presque seule est restée en Guinée, y ayant trop d'intérêts engagés pour pouvoir abandonner la lutte.

Mais je m'arrête, Monsieur le Président ; avant de terminer cependant, je vous annoncerai le passage ici de M. Gaboriau, qui est resté à Cachéo, du 11 au 20 novembre, se rendant à Konakry. Il compte explorer le Foutah-Djallon, qu'il a, du reste, déjà visité, et rejoindre au Soudan le colonel Archinard.

On suivra avec intérêt les nouvelles du voyage de l'explorateur, voyage long, difficile et périlleux.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

E. BONVALET.

Membre de la Société de Géographie de Lille.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1891.

Excursion du 11 Avril 1891.

Visite à l'Usine d'Épuration des Eaux de l'Espierre, à Grimonpont.

Chaque année après la période des conférences, qui commence en octobre et se termine généralement en avril, la Société de Géographie entre dans celle des voyages ; et pour calmer l'impatience de ses Sociétaires, en attendant le beau temps, elle organise des petites excursions, dont le but est de visiter une industrie spéciale de la région.

La première de cette année a eu lieu le 11 avril, ayant pour objectif l'Usine d'épuration des Eaux de l'Espierre, à Wattrelos-Grimonpont. La question de l'épuration des eaux de cette petite rivière, qui draine dans son cours les liquides de toute espèce de l'agglomération de Roubaix-Tourcoing, est une question internationale, dont la solution est due au talent de M. Gruson, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées du département, et de ses collaborateurs, MM. Devos, Ingénieur des Ponts et Chaussées et Weber, Conducteur principal.

M. Gruson, avec sa bienveillance ordinaire, a bien voulu nous accompagner et nous fournir *de visu*, toutes les explications nécessaires pour nous faire comprendre le mécanisme de l'Usine et l'économie du système.

Le temps, ce jour-là, s'est montré presque clément ; il nous a permis de faire à pied les 3 ou 4 kilomètres qui séparent la gare de Wattrelos de l'Usine elle-même. Durant le trajet, M. Gruson, avec son autorité, nous a fait l'historique et la description du canal de Roubaix qui joint la Deûle à l'Escaut, lequel, construit dans le but de faciliter la pénétration des charbons de Mons et de Charleroi vers Roubaix et Tourcoing, ne sert maintenant presque exclusivement qu'à l'arrivée des charbons du bassin du Pas-de-Calais ; aussi la circulation sur la partie inférieure du canal, c'est-à-dire entre le pont du Sartel et l'Escaut, est presque nulle, tandis que l'autre partie, au contraire, est l'objet d'un trafic considérable.

Tout en longeant le canal et le cours de l'Espierre, qui lui est parallèle, nous sommes arrivés à l'Usine, dont l'aspect dénote toute l'importance.

Il est inutile d'entrer dans des détails que la notice ci-après donne d'une manière si complète et que nous devons à l'obligeance de M. Devos.

Que M. l'Ingénieur en chef Gruson et ses collaborateurs reçoivent ici tous les

remerciements de ceux de nos collègues qui ont eu la chance de passer en leur compagnie, des heures aussi instructives qu'agréables.

F. D.

ÉPURATION DES EAUX DE L'ESPIERRE.

Usine de Grimonpont.

L'usine établie à Grimonpont, pour l'épuration des eaux de l'Espierre, est située à 4 kilom. de Roubaix et à 3 k. environ en aval du confluent de l'Espierre et du Trichon ; elle reçoit la presque totalité (1) des eaux résiduaires des usines et des eaux d'égouts de Roubaix et de Tourcoing. Elle est à 700 m. de la frontière belge, on n'a donc pas à craindre de voir dans l'avenir un établissement industriel s'établir entre la frontière et l'usine, et compromettre les résultats obtenus.

Le débit normal de l'Espierre à Grimonpont est d'environ 30,000 mètres cubes par 24 heures. Ce débit varie dans des limites très étendues ; il s'est abaissé à 3,800 mètres cubes et peut atteindre dans les crues exceptionnelles 5 mètres cubes par seconde.

Quant au degré d'infection et à la nature même des eaux, ils sont aussi essentiellement variables. Les eaux de l'Espierre contiennent, en moyenne, près de 5 kilogrammes de matières solides par mètre cube, et le poids de ces matières peut s'élever jusqu'à 10 kilog. par mètre cube. Elles présentent surtout cette particularité, que les eaux résiduaires des peignages de laine entrent dans le débit journalier moyen ci-dessus, pour plus de 10,000 mètres cubes.

Le mode d'épuration adopté est l'épuration chimique, et les installations sont faites en prévision de l'emploi de la chaux : cependant, elles se prêteraient facilement à l'emploi de tout autre réactif dont l'expérience démontrerait l'utilité.

La marche générale de l'opération est actuellement la suivante : les eaux de l'Espierre, retenues par un barrage, pénètrent dans le bâtiment principal de l'usine, où elles reçoivent un lait de chaux. Le mélange est élevé par des pompes dans une série de bassins où il se décante d'une manière *continue*. Les eaux clarifiées s'échappent en déversoir et retournent au cours d'eau. Les boues se concentrent peu à peu dans les bassins. Lorsqu'un de ceux-ci est suffisamment rempli de boues pour que la décantation ne s'opère plus convenablement, on l'isole, et on le vide au moyen d'un appareil dragueur. Les boues sont déposées sur les terrains de l'usine où elles s'essorent complètement.

A ces opérations, viendra s'ajouter sous peu une décantation préalable des eaux avant leur entrée dans l'usine, au moyen de deux bassins qui présenteront chacun 2,500 mètres de superficie.

Les boues que l'on retire en ce moment des bassins de précipitation sont l'objet

---

(1) Une faible partie des eaux de Tourcoing s'écoule à la Lys par la becque de Neuville, une petite partie des eaux de Roubaix par le ruisseau des Trois-Ponts qui doit être dévié prochainement, de manière à déverser ses eaux dans l'Espierre.

d'essais ayant pour but de les brûler dans un four à feu continu et de régénérer la chaux qu'elles contiennent.

— Voici maintenant quelques détails sur les principales installations de l'usine.

La barrage sur l'Espierre comporte un vannage de 5 mètres de largeur libre, réalisé au moyen de 4 vannes en charpente, glissant dans des cadres en fonte à nervures. Au barrage est accolé un déversoir de 4 mètres de largeur. Le niveau de la retenue est à 0^{m}, 50 au-dessous des berges du cours d'eau.

Les eaux pénètrent dans l'usine par un canal à ciel ouvert de 1^{m}, 50 de largeur au plafond, qui peut être isolé de l'Espierre par un barrage à poutrelles, en temps de grande crue. Elles s'engagent sous le bâtiment des machines dans un aqueduc voûté de 2^{m}, 20 d'ouverture. et tombent dans le puisard d'aspiration des pompes élévatoires, en passant sur un déversoir. La hauteur de la lame déversante s'enregistre automatiquement au moyen d'un flotteur dans la salle des pompes, et donne à chaque instant l'importance du volume d'eau à épurer.

C'est dans le puisard des pompes, et sur le remous même produit par la chute du déversoir, qu'arrive le lait de chaux. La chaux fabriquée à l'usine même comme on le verra plus loin, et éteinte, est amenée du magasin d'extinction à la salle de fabrication du lait de chaux. dans des wagonnets, sur une voie ferrée de 0^{m}, 60 de largeur. Elle est versée dans des fosses, où elle est reprise par des élévateurs à godets. Ceux-ci la relèvent dans quatre appareils, qui comprennent : à la partie supérieure, un tamis séparant la chaux en poudre des incuits ; au-dessous du tamis, une caisse ou trémie emmagasinant la chaux tamisée, et disposée de manière qu'on puisse jauger et faire varier à volonté, la quantité de chaux à introduire dans le bac de fabrication de lait de chaux ; à la partie inférieure, un bac ou malaxeur. formé d'une cuve demi-cylindrique en tôle munie d'un agitateur horizontal à ailettes.

Chaque malaxeur a une capacité de 60 hectolitres et reçoit l'eau nécessaire d'un réservoir en tôle, d'une contenance de 40 mètres cubes, placé en dehors du bâtiment. Le lait de chaux est généralement fait dans la proportion de 100 kil. de chaux pour 600 litres d'eau, et on emploie à cet effet, l'eau épurée provenant du bassin de précipitation ; cette eau, amenée par une conduite en fonte dans un puisard situé dans la salle des pompes, est refoulée par une pompe, dans le réservoir dont nous venons de parler.

Le lait de chaux ainsi fabriqué arrive au-dessus du puisard, qui reçoit les eaux infectes, dans un système de deux bacs en tôle superposés ; le bac inférieur, qui constitue un véritable réservoir, reçoit directement le lait de chaux, qui y est repris par une pompe centrifuge et refoulé dans le bac supérieur, dit « bac distributeur »; celui-ci laisse écouler dans le puisard des pompes la quantité de réactif nécessaire, et est disposé de façon qu'on puisse jauger exactement cette quantité et la mettre constamment en rapport avec le volume et le degré d'infection des eaux à traiter.

Le mélange des eaux de l'Espierre et du lait de chaux est élevé, pour être conduit dans les bassins, au moyen de quatre pompes centrifuges. capables de débiter chacune 500 mètres cubes à l'heure ; ces pompes opèrent elles-mêmes un mélange très intime des eaux et du réactif. Les tuyaux de refoulement des pompes traversent le pignon du bâtiment, et viennent déboucher à l'origine du canal distributeur ; un déversoir de superficie établi en ce point ramène le trop plein du canal au puisard des pompes.

Les bassins de précipitation, en maçonnerie, sont au nombre de dix-huit, et couvrent, avec les canaux latéraux, une surface de 4,600 mètres carrés ; ils ont 8 m. de largeur, 20 m de longueur et une profondeur moyenne de 1^{m}, 60.

Les eaux y pénètrent par des ouvertures pratiquées à la partie inférieure du mur de 0^{m}, 80 de largeur, qui sépare les bassins du canal distributeur ; ces ouvertures

sont fermées par des vannes à crémaillères, que l'on manœuvre de la partie supérieure au moyen de leviers ; les vannes, comme celles servant à l'évacuation des eaux clarifiées, sont en charpente et glissent dans les rainures de cadres en fonte.

Du côté opposé, le long des bassins, se trouvent : le canal d'évacuation des boues, qui n'est plus utilisé depuis que ces matières arrivent dans les bassins à un état de concentration suffisant pour qu'on puisse les enlever sans le secours des pompes ; puis, le canal des eaux clarifiées, maçonné comme le précédent, ayant une largeur de $1^m,50$ au plafond et une pente de $0^m,001$.

La décantation des eaux clarifiées se fait comme il a été dit, d'une manière *continue*, pour chaque bassin, sur deux vannes-déversoirs de 1 m. de largeur chacune, susceptibles de s'effacer au besoin au-dessous des radiers des bassins, dans des chambres ménagées à cet effet dans les maçonneries. Les eaux s'écoulent dans le canal de fuite par des rigoles découvertes qui passent sur le canal des boues.

Si les boues, par suite de l'emploi d'un autre réactif, étaient liquides, leur évacuation s'opérerait par des vannes de fond placées dans l'axe des bassins, entre les vannes des eaux clarifiées. Le canal des boues se prolonge, en effet, sous la cour de l'usine, par une conduite en fonte aboutissant à un réservoir en maçonnerie, dans lequel puisent deux pompes centrifuges destinées spécialement au refoulement des boues liquides.

Deux nouveau bassins sont en construction dans le prolongement de ceux existant, mais sur un type différent. Ils ont chacun 50 mètres de longueur et 20 mètres de largeur. Les eaux y pénètreront par des ouvertures de $1^m,50$ ayant toute la hauteur des bassins, et s'écouleront sur deux déversoirs fixes en maçonnerie de 10 mètres de longueur.

L'enlèvement des boues de ces bassins se fera, comme pour ceux qui sont actuellement en service, au moyen d'appareils dragueurs spéciaux

— Le bâtiment principal de l'usine comprend, outre la salle des pompes et celle de la fabrication du lait de chaux, les salles des générateurs et de la machine, un laboratoire et un bureau, enfin un petit atelier pour les réparations ordinaires à faire aux appareils.

Les générateurs de vapeur sont au nombre de trois, du type à deux bouilleurs et deux réchauffeurs, de 90 mètres carrés de surface de chauffe.

La machine à vapeur est horizontale, du type Ingliss à quatre distributeurs circulaires et développe normalement 160 chevaux.

La cheminée des générateurs, en maçonnerie, a 34 mètres. Son diamètre intérieur au sommet est de $1^m,15$,

La chaux nécessaire à l'épuration des eaux doit être de la chaux grasse, aussi pure que possible, et de fabrication très récente. Elle est fabriquée à l'usine même, dans un four à feu continu de 50 mètres cubes de capacité; trois autres fours pourront être construits, si besoin est, à côté du premier, soit sur le même type, soit suivant des dispositions permettant d'y brûler les boues convenablement desséchées, et de régénérer la chaux qu'elles contiennent.

Le four à chaux constitue un massif isolé de $7^m,40$ de hauteur ; il se compose d'une cuve tronconique en maçonnerie réfractaire, de 5 m. de hauteur, 4 m. de diamètre en gueule et 2 m. de diamètre à la base, entourée de quatre murs en maçonnerie ordinaire, l'intervalle entre cette enveloppe extérieure et la cuve du four étant rempli de sable, afin d'éviter la déperdition de chaleur et la dislocation des maçonneries.

La chaux est extraite des fours par quatre orifices placés à la partie inférieure de la cuve ; elle est chargée dans des wagonnets à claire voie, éteinte immédiatement par aspersion, et conduite au magasin à chaux sur des voies de $0^m,60$ de largeur.

La pierre à chaux et le charbon sont amenés à la plate forme supérieure du four au moyen d'un monte-charge à contrepoids hydraulique. Cette construction se compose essentiellement de deux cages formées par des montants verticaux en charpente, et dans lesquelles peuvent monter ou descendre deux bacs en tôle, suspendus à une chaîne qui se meut sur une poulie à gorge placée en haut de l'appareil ; l'un des bacs, plein d'eau, et supportant un wagonnet vide, monte l'autre qui est vide et supporte un wagonnet plein. Le remplissage des bacs en haut du monte-charge est assuré par une conduite en fonte, alimenté par le réservoir d'eau pure de l'usine ; une simple manœuvre de robinet donne le mouvement à l'appareil. La vidange des bacs se fait automatiquement lorsqu'ils viennent reposer dans la cuve en maçonnerie qui forme la base du monte-charge.

Le magasin, dans lequel arrive la chaux sortant du four, a 30 m. de longueur et 15 m. de largeur. La chaux éteinte y est mise en tas ; puis transportée à la salle de fabrication du lait de chaux, dès qu'elle est suffisamment sèche pour pouvoir être tamisée.

Le transport de la pierre et du charbon, depuis les dépôts jusqu'au monte-charge, et celui du charbon destiné aux générateurs, se fait au moyen de voies Decauville posées sur le sol. Quant au déchargement de ces matières, qui arrivent à l'usine par le canal de Roubaix, il est fait par une grue, qui les prend dans le bateau et les élève, dans des wagonnets, sur des estacades en charpente de 3^{m}, 80 de hauteur, qui pénètrent dans l'intérieur de l'usine en passant au-dessus du mur de clôture. Les dépôts peuvent ainsi atteindre une hauteur de 3^{m}, 50 environ sans aucune manipulation.

— L'eau pure nécessaire aux divers besoins de l'usine, alimentation des générateurs, pertes d'eau de condensation par le refroidisseur, alimentation du personnel et du laboratoire, lavages, etc., ainsi que celle nécessaire au remplissage des bacs du monte-charge du four à chaux, est fournie par un réservoir recevant l'eau d'un forage.

Le forage est établi en dehors et à proximité du bâtiment des machines. Il a été poussé jusqu'au calcaire carbonifère à 75 m. de profondeur. Le diamètre du tubage en tôle, au niveau du sol, est de 0^{m}, 60. Une pompe, prenant son mouvement de la transmission de l'usine, et établie dans le forage à 15 m. de profondeur, refoule l'eau en conduite forcée dans le réservoir.

Celui-ci se compose d'une cuve métallique de 76 mètres cubes de capacité et de 5 m. de diamètre, reposant sur une tour cylindrique en maçonnerie de 8^{m}, 50 de hauteur.

Enfin, une maison de surveillant est construite, près de la grille d'entrée, sur le chemin de contre-halage du canal de Roubaix.

— Les bâtiments, les cours et les bassins sont éclairés à la lumière électrique.

L'usine, avec ses dépendances, couvre une superficie de 8 hectares 34 ares.

La dépense de premier établissement, y compris les travaux complémentaires en cours, est d'environ 675,000 francs.

La mise en fonctionnement a eu lieu en septembre 1889.

CONGRÈS DE GÉOGRAPHIE

De toutes parts les Congrès géographiques s'organisent.

Il y en a de nationaux et d'internationaux.

Nous pensons être agréables à nos lecteurs en publiant le programme des Congrès de Rochefort et de Berne.

CONGRÈS NATIONAL DE SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE.

XIIe SESSION, ROCHEFORT, 1891, 2 AOUT.

PROGRAMME DES QUESTIONS.

I. — Océanographie.

1° Résultats des derniers travaux effectués dans les différentes mers du globe, notamment dans l'Océan Atlantique et la Méditerranée ;

2° Théories nouvelles sur l'étendue et les effets du Gulf-Stream ;

3° Mers polaires, australes et boréales ; — Connaissances acquises ; — Explorations projetées.

II. — Les ports de la France sur l'Océan.

On pourrait envisager cette question, surtout au point de vue commercial, en insistant principalement sur les principaux ports de commerce de la région : *Bordeaux*, *La Rochelle* et *Rochefort*, et sur les moyens de défense et la protection qui leur doivent être assurés par les ports militaires.

III. — La Charente maritime ; son cours, son lit, ses rades et les îles qui les protègent.

Cette étude devra envisager la question géographique sous tous ses aspects : *historique, physique et descriptif, économique et commercial, administratif, politique et militaire ;* — Conséquemment, elle traitera du passé, du présent et de l'avenir de ce petit fleuve océanien, le seul à embouchure unique et dont l'heureuse orientation constitue une garantie si précieuse.

IV. — De la colonisation de la France intérieure.

Cette question, très discutée au Congrès de Bourg, a été réservée à un Congrès ultérieur, sur la proposition de M. Blanchot, de Tours.

V. — De la colonisation française a l'extérieur.

Dans le vaste cadre que présente ce sujet peut entrer tout ce qui touche :

1° Aux différents systèmes de colonisation employés dans le passé (par les grandes Compagnies), dans le présent (la tutelle administrative partout et sur tout), ou proposés par de nouvelles écoles (liberté, initiative privée, sous la simple protection de l'État, etc.) ;

2° A l'émigration française vers les colonies françaises et vers les pays étrangers ;

3° A la situation des étrangers dans nos colonies ;

4° A la valeur, relative et respective, des différentes mains-d'œuvre dans nos colonies ;

5° A la colonisation pénale, et, conséquemment, à la transportation et à la déportation ;

6° A l'influence de l'émigration sur la dépopulation de la France.

VI. — La France en Afrique.

1° Découvertes de nos compatriotes et résultats acquis par eux à la géographie ; — Conséquences économiques et politiques ;

2° Zones d'influence des puissances européennes en Afrique ;

3° *Madagascar.* — Passé, présent et avenir ; — Relations avec les possessions européennes de la côte d'Afrique voisine ; — *Modus vivendi* à adopter avec le gouvernement malgache ;

4° *Le Transsaharien.*— Étude toute d'actualité et qui s'impose au Congrès. Quelque opinion que l'on en ait, on ne peut que souhaiter que cette si importante entreprise soit soumise à des discussions qui emprunteront, nécessairement, à nos grandes assises géographiques, une autorité réelle.

VII. — L'Indo-Chine française.

Traiter la question exclusivement au point de vue économique et commercial :

1° Voies fluviales et terrestres favorables au commerce, reconnues et signalées par nos explorateurs ;

2° Direction à donner à notre politique économique et commerciale dans l'Indo-Chine ;

3° Politique à suivre à l'égard des pays limitrophes : *Siam*, *Laos* et *Chine* ; — Étudier, à ce propos, l'histoire des relations de la France avec Siam, depuis Louis XIV.

VIII. — De l'avenir commercial et économique de nos possessions du Pacifique.

Les travaux entrepris dans l'isthme de Panama et l'occupation des Nouvelles-Hébrides ont appelé notre attention vers le Pacifique. Les terres qu'y possède la France peuvent se trouver appelées à un grand avenir commercial et économique.

IX. — Géographie ancienne de l'Aunis et de la Saintonge.

1° Recherches de géographie préhistorique dans le département. (Cette question répond à un vœu exprimé par le Conseil général de la Charente-Inférieure) :

2° Modifications du littoral de l'Aunis et de la Saintonge, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ;

3° Formation des dunes. — A quelle époque peut-on faire remonter leur apparition sur le littoral de la Charente-Inférieure ? — A quelle cause attribuer ces apports sablonneux ? D'où proviennent les éléments qui les composent ?

X. — Cartographie, enseignement et vulgarisation de la géographie.

1° Utilité d'étendre l'enseignement de la géographie et d'augmenter les progrès accomplis dans cette voie ;

2° Création d'un Institut géographique ;

3° Choix d'une orthographe conventionnelle et nationale pour les noms géographiques. Il est nécessaire qu'une règle soit adoptée pour les pays de la France extérieure (colonies d'Afrique, d'Asie et surtout l'Indo-Chine).

COMMUNICATIONS.

En dehors des questions soumises plus particulièrement aux discussions du Congrès, pouvant être l'objet de débats contradictoires, sur lesquelles chacun peut présenter des avis et qui entraînent des conclusions ou même le vote de vœux, le Congrès aura à entendre des *communications*. Là, le champ doit être laissé entièrement libre ; toutefois, l'on peut signaler, dès à présent, les sujets suivants :

1° Détermination de l'état actuel de nos connaissances géographiques, d'après les récentes découvertes ; lacunes qui subsistent ;

2° Documents géographiques anciens, inédits ou peu connus ;

3° Les grands voyageurs d'Aunis et de Saintonge. — Biographie (Pierre de Monts, seigneur du Gua ; Champlain ; les deux Lesson ; Bellot ; Trivier, etc.) ;

4° Les colons d'Aunis et de Saintonge au Canada.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

A BERNE

Du 10 au 15 Août 1891.

PROGRAMME :

I. — Géographie technique.

Géographie mathématique ; Géodésie ; Instruments de précision, chronomètres, etc. ; Topographie et cartographie ; Projections ; Dessin de cartes ; Canevas de cartes, plans, panoramas et photographies ; Reliefs ; Photographie et planchette

photographique ; Unification du temps ; Détermination de l'heure universelle ; Détermination d'un premier méridien universel ; Histoire de la cartographie ; Orthographe des noms géographiques.

II. — Géographie physique.

Configuration du terrain ; Hypsométrie ; Hydrographie ; Géographie maritime ; Météorologie générale et spéciale ; Variations du climat ; Les périodes glaciaires ; Phénomènes météorologiques et climatériques ; Observatoires et stations météorologiques ; Magnétisme terrestre ; Géographie botanique ; Géographie zoologique ; Géographie géologique ; Volcans ; Tremblements de terre et leurs aires ; Sismographie ; Ethnographie ; Anthropologie ; Langues et leurs délimitations géographiques ; Géographie archéologique.

III. — Géographie commerciale.

Géographie économique : Population ; Émigration ; Agriculture ; Moyens de communications. Géographie commerciale : Commerce ; Industrie ; Exploitations diverses ; Musées de commerce. Statistique géographique.

IV. — Explorations et Voyages.

Voyages ; Expéditions ; Explorations ; Colonisations ; Missions religieuses.

V. — Enseignement et Diffusion de la Géographie.

Méthodes d'enseignement ; Modèles et instruments destinés à l'enseignement ; Cartes murales, atlas, mappemondes terrestres et célestes, globes, reliefs scolaires, etc. ; Enseignement primaire ; Enseignement secondaire ; Enseignement supérieur ; Diffusion de la géographie (Sociétés de géographie, librairie, etc.) ; Bibliographie géographique.

Président du bureau du Congrès : M. Gobat, conseiller d'Etat à Berne (auquel les inscriptions pour des communications peuvent encore être adressées).

Caissier du Congrès : M. Paul Haller, imprimeur à Berne.

Droit d'entrée : Fr. 20.

Le programme détaillé des séances sera publié dans le courant du mois de juillet.

Le Congrès sera suivi des fêtes du septième centenaire de la fondation de la ville de Berne, qui commenceront le 15 août et dureront trois jours.

PROGRAMME DE L'EXPOSITION ANNEXÉE AU CONGRÈS :

Section I. — Exposition internationale de Géographie scolaire.

1. *Manuels.*
2. *Moyens d'enseignement intuitifs :*
   Reliefs.
   Images.

Globes terrestres et célestes.
Cartes murales.
Atlas.

3. *Programmes d'études et de cours* avec indication des moyens d'enseignement utilisés.
4. *Travaux d'élèves* en quantité suffisante pour démontrer le développement de la méthode d'enseignement.

Ces objets seront exposés pour les trois degrés de l'enseignement, savoir :

A. Le degré élémentaire et primaire ;
B. Le degré moyen (écoles secondaires, écoles réales, lycées, collèges, gymnases) ;
C. Le degré supérieur (écoles spéciales, écoles polytechniques, universités).

Les éditeurs pourront exposer en outre ce qu'ils ont produit de nouveau de 1889 à 1891.

Section II. — Exposition internationale alpine.

1. *Art Alpin :*
   Tableaux.
   Photographies.
   Panoramas et images gravées ou imprimées.
2. *Cartes et reliefs alpins.*
3. *Littérature alpine* (à l'exclusion des publications des Sociétés) :
   Descriptions de voyages.
   Guides.
   Géographie, topographie, orographie, hydrographie, etc.
   Économie alpestre, agricole et forestière, hydrotechnique, etc.
4. *Travaux des Sociétés alpines :*
   Littérature.
   Itinéraires et guides.
   Travaux scientifiques.
   Service des guides.
   Abris alpins, chemins, sentiers, etc.
5. *Objets d'équipement :*
   Vêtements et équipement des touristes et guides.
   Instruments d'observation.
   Mobilier des cabanes.
   Conserves, pharmacies de voyage, etc.

Section III. — Exposition historique de la Cartographie suisse :

1. *Première époque, jusqu'à 1780 environ :*
   Cartes de la Suisse.
   Cartes de cantons.
   Cartes de plus petites divisions.
   Plans de villes, panoramas, etc.
2. *Epoque de transition, 1780-1815 :*
   Cartes d'après l'ancienne méthode cartographique.
   Cartes d'après des reliefs ou panoramas.
   Cartes suivant des triangulations sommaires.

3. *Cartographie moderne :*
   - Cartes cantonales qui ont servi pour la carte Dufour.
   - Cartes fédérales, y compris la bibliographie, les levés originaux, planches de cuivre, instruments pour le mesurage.
   - Travaux de particuliers dans le domaine de la cartographie suisse.

Commissaire général de l'exposition : M. WAEBER-LINDT, à Berne.

Président de la commission pour la première section : M. BRÜCKNER, professeur à Berne.

Pour la deuxième section : M. DUBI, président de la section bernoise du Club alpin.

Pour la troisième section : M. le colonel LOCHMANN.

Le Jury international des récompenses sera désigné ultérieurement.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN MAI.

Voici le joli mois de mai revenu et avec lui les excursions de la Société de Géographie de Lille.

Quand je dis joli, c'est une façon de parler, car il s'est montré assez maussade ; mais les excursions ont été jolies pour lui.

Dès le 23 avril, MM. Crépin et Godin conduisaient une excursion à Hautmont où M. Fresson, ingénieur, montra à nos touristes émerveillés les magnifiques ateliers de la Providence, les hauts-fourneaux, laminages, etc.

Quelques jours après, M. Crepy en personne conduisait ses géographes à la Louvière (St-Maurice) : la distance à parcourir était petite, mais les touristes nombreux, on pourrait presque prononcer le mot bataillon. Ils ont pris grand plaisir à la visite des réservoirs des eaux de la ville, et M. Crepy s'est fait l'interprète de tous ses collègues en remerciant chaleureusement M. Mongy de ses explications et de l'amabilité avec laquelle il s'est mis à la disposition de la Société.

M. Houbron a conduit à Gand 28 excursionnistes : on y visita une belle exposition horticole et aussi les ruines de Saint-Bavon.

M. Van Butséle a conduit un autre groupe à Lillers et à Béthune. A Lillers, on visita la manufacture de M. Fanien, on parcourut Béthune et on revint enchanté de sa journée.

La promenade obligatoire de Cassel s'est faite sous la conduite de MM. Cantineau et Herland, le 31 mai. La veille, le ciel ouvrait encore toutes ses cataractes ; mais c'était afin de mieux vider ses réservoirs, de telle sorte qu'un soleil radieux et une température exceptionnellement agréable contribuèrent à faire apprécier une fois de plus le charme de cette excursion classique.

M. Jacquin est venu exprès de Paris pour conduire à Dunkerque les lauréats du *Prix Danel.* Comme toujours, les choses se sont fort bien passées, et nous devons

adresser tous nos remerciements à notre dévoué collègue qui, de Paris, songe toujours à ses amis de Lille.

J'ai gardé pour la fin l'excursion aux mines de Lens, c'est que cela a été pour tous un enchantement.

50 excursionnistes étaient partis avec MM. Paul Crepy et H. Crépin. C'est qu'en effet, ce n'est point chose facile que d'obtenir l'autorisation de descendre dans une mine avec des cicerones comme M. Reumeaux ou M. Bollaert ; avec la perspective séduisante d'une conférence par le savant professeur, M. Gosselet. Toutes les promesses du programme ont été remplies à la lettre. Si la pluie est survenue, c'est lorsque l'excursion était sous terre, et le soleil lui réservait un gracieux sourire à sa sortie de l'abîme. La Société des Mines de Lens lui avait réservé aussi un lunch splendide. Au dessert, M. Léonard Danel a prononcé une charmante allocution à laquelle ont répondu M. Paul Crepy au nom de la géographie, M. Gosselet au nom de la science. Au demeurant, c'est une des plus belles excursions de la Société, et elle ne saurait trop remercier le Conseil d'administration et le Président de la Société des Mines de Lens.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890.

MAI.

1er Mai. — CHINE. — Décret du gouvernement français portant approbation de la convention télégraphique signée le 1er décembre 1888 à Tchefou, entre la France et la Chine, et reliant les lignes chinoises aux lignes françaises du Tonkin.

6 Mai. — ALLEMAGNE. — Ouverture du nouveau Reichstag.

7 Mai. — SÉNÉGAL. — Décret portant relèvement du tarif douanier au Sénégal.

— GABON-CONGO. — Décret créant un conseil de défense au Gabon-Congo.

8 Mai. — COSTA-RICA. — Entrée en fonctions du président J. Rodriguez.

10 Mai. — ÉTAT AFRICAIN. — Le major Wissmann s'empare de Lindi, après un bombardement effectué par l'escadre allemande.

— DAHOMEY. — Mise en liberté des otages capturés par les Dahoméens, le 24 février, à Whidah.

16 Mai. — PÊCHERIES DE TERRE-NEUVE. — Le Sénat de France vote, à l'unanimité, un ordre du jour affirmant les droits de pêche conférés à la France sur les côtes de Terre-Neuve par les traités.

— ROUMANIE. — Le Sénat vote les crédits approuvés par la Chambre, pour l'achèvement des travaux de défense du pays et des fortifications de Bucharest. Les crédits votés de 1883 à 1889, s'élèvent à 121 millions.

20 Mai. — BOHÊME. — A la suite du compromis tchèque-allemand conclu à Vienne et soumis à l'approbation de la Diète de Bohême, les députés allemands, après trois années d'abstention, reprennent leur siège à la Diète lors de la réouverture de la session parlementaire.

24 Mai. — SÉNÉGAL. — A la suite d'actes de pillage commis par Ali-Boury, roi du Djelof, une colonne envoyée contre lui entre sans coup férir dans Yang-Yang, sa capitale. Ali-Boury prend la fuite.

26 Mai. — BULGARIE. — Inauguration du chemin de fer de Jamboli à Bourgas.

30 Mai. — HONGRIE. — La Chambre des Députés rejette la proposition de restituer à Kossuth la nationalité hongroise perdue par un séjour de plus de dix ans à l'étranger.

— BULGARIE. — Le major Panitza est condamné à mort par la Cour martiale pour avoir comploté le renversement du prince Ferdinand.

31 Mai. — BAVIÈRE. — M. de Crailsheim, ministre des affaires étrangères, est nommé président du conseil par suite de la retraite de M. de Lutz. premier ministre depuis treize années.

— SUISSE. — Signature, à Berne, d'un nouveau traité d'établissement germano-suisse. Ce traité garantit l'établissement en Suisse des Allemands immatriculés à la légation allemande à Berne.

— ÉTATS-UNIS. — Le Congrès rejette le bill relatif à la reconnaissance de la propriété artistique et littéraire.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

Russie. — Il est question, depuis longtemps, de relier des possessions russes de la Circaucasie et de la Transcaucasie par une ligne de chemin de fer franchissant la chaîne du Caucase, et rattacher ainsi au réseau russe la ligne de Poti et Bakou ; on vient aujourd'hui, sur l'ordre du conseil de l'empire, d'en étudier le tracé. D'après ce tracé, qui a été adopté, la ligne irait de Vladicaucase à Tiflis et passerait à l'est de la route militaire de Dariel, par les vallées de la Kambilicfka, et de l'Assa, le col d'Arkhos, et, sur le versant sud, les vallées de l'Aragra pchare et de la grande Aragra, jusqu'au confluent de cette rivière dans le Kour. Elle aurait une longueur de 164 kil. et traverserait deux tunnels, l'un de 7,469 mètres, l'autre de 11,737 m., au col d'Arkhot.

(*Tour du Monde.*)

Allemagne. — La ligne de l'Oder. — Des nouvelles puisées à des sources certaines, dit le *Kievskoé Slovo*, permettent d'affirmer qu'un vaste projet a

été élaboré au Ministère de la Guerre, d'après les plans du maréchal de Moltke et du général de Waldersée, pour augmenter les défenses des provinces de la frontière de l'Est.

L'exécution des travaux prévus par ce projet exigera cinq ou six ans, et les dépenses seront de plusieurs millions de marks.

Le point principal de la nouvelle ligne de défense sera Breslau, que l'on se propose de transformer en une forteresse de premier ordre, comme Metz et Strasbourg. Breslau fortifiée, pourvue de casemates, sera le centre d'un système complet de forts détachés qui formeront comme des chaînons de la ligne principale de défense. La ligne de l'Oder sera défendue par une série complète de places fortes de troisième ordre et, de Glogau à Glœtz, par une ligne ininterrompue de forteresses qui seront comme les annexes du centre principal de défense.

Ainsi se trouvent démenties les affirmations des Allemands qui ont soutenu jusqu'ici, qu'on ne construisait que des casernes à Breslau.

(Revue du Cercle militaire).

ASIE.

Expédition russe au plateau de Pamir. — On écrit de Samarcande en date du 18 mai :

Une expédition scientifique vient de se mettre en route sous le commandement du capitaine Bortchefski. Elle doit explorer le sud du Khaouat de Boukhara et le plateau de Pamir.

Un chemin de fer chinois à travers la Mongolie. — Une dépêche de Wladivostock aux journaux anglais annonce l'arrivée en cette ville de deux fonctionnaires chinois et de deux ingénieurs anglais qui ont fait des études préliminaires pour la construction d'un chemin de fer à travers la Mongolie. Ces fonctionnaires ont déclaré que le gouvernement chinois désirait voir terminer au plus vite le règlement de la question de construction d'un chemin de fer allant à la frontière russe.

AFRIQUE.

La mission française à Abomey. — (De notre correspondant à Kotonou). Une mission composée de MM. Audéoud, chef de bataillon d'infanterie de marine, Decoens, capitaine d'artillerie de marine, Hocquart, capitaine aux tirailleurs Haounas, d'Ambières, aspirant de 1[re] classe de la marine, et Charles, sous-lieutenant d'infanterie de marine, officier d'ordonnance de M. le Gouverneur des Rivières du Sud, est partie de Kotonou pour Abomey le 10 février, porter à Behanzin les cadeaux du gouvernement français. Cette mission vient de rentrer à Kotonou (23 mars).

Elle rapporte de son voyage des observations assez intéressantes. La route suivie à été Godomey (1[re] étape), Wydah, où l'on a fait attendre la mission pendant une dizaine de jours, Cana et Abomey. La durée du voyage d'aller a été de six

jours, nos envoyés ayant été obligés d'attendre à Cana pendant deux jours le bâton du roi qui devait leur ouvrir le chemin d'Abomey. Le voyage de retour n'a duré que quatre jours ; le séjour à Abomey a été de quinze jours ; on voit donc que la mission est restée un certain temps à Wydah au retour.

Pour la première fois, l'itinéraire Wydah-Abomey a pu être levé d'une façon d'autant plus exacte qu'il a été fait deux fois, à l'aller et au retour, et par quatre personnes opérant isolément. Toutes les observations ont donc été contrôlées l'une par l'autre. La position géographique d'Abomey a été déterminée, Abomey se trouve par 7° lat. N. — Trois observations successives ont donné 6° 591, 7° et 7° 1 — sur le même méridien que Wydah et à une distance de cette ville de 75 kilom. en ligne droite et 82 par la route.

Sur sa route, la mission n'a rencontré que très peu de cultures, ce qui semblerait confirmer l'opinion émise déjà par plusieurs voyageurs, à savoir que le Dahomey ne cultive pas. Toutefois, il est bon de faire remarquer que dans ces pays on ne peut travailler à la terre en février et en mars, la saison n'étant point favorable.

L'étendue du pays, nommé sur les cartes marais de Cô ou Lama, a été traversée à pied sec. Il résulte, en effet, de renseignements déjà connus depuis un certain temps, que ce marais est coupé en deux par une zone de terrains où les eaux n'arrivent pas. C'est cette zone qui est utilisée pour le passage de la route de Wydah à Abomey. Il est probable que si les missionnaires avaient pu s'écarter de quelques kilomètres à droite ou à gauche de leur route, ils auraient rencontré le marais.

Arrivés à destination, nos envoyés ont été logés en dehors et à une demi-heure de marche d'Abomey, dans la maison du cha-cha. Le cha-cha est un nègre portugais, autrefois haut fonctionnaire du roi de Dahomey, et qui habitait Wydah ; ses fonctions consistaient à servir d'intermédiaire entre les Européens et le Dahomey ; il y a quelques années, il fut, sous un prétexte quelconque, destitué et emprisonné par ordre du roi, et ses biens furent confisqués.

La mission a été reçue plusieurs fois par Behanzin, mais elle n'est entrée que deux fois dans Abomey même ; les autres entrevues ont eu lieu dans les palais que le roi possède en dehors de la ville.

Abomey domine le terrain environnant d'une cinquantaine de mètres à peine, et non de 200 mètres, comme on l'avait prétendu. La ville, si on considère seulement la partie comprise entre les murs, est très restreinte, mais elle a des faubourgs qui s'étendent jusqu'à sept et dix kilomètres. En certains endroits, le mur d'enceinte, bien entretenu, a jusqu'à deux mètres d'épaisseur ; mais, en beaucoup d'autres places, la muraille, complètement ruinée, offre de larges brèches, où l'on n'est même pas arrêté par un fossé. L'enceinte et les maisons d'Abomey sont construites en barre (terre rouge du pays), exactement du reste comme à Wydah et à Porto-Novo. Les constructions n'ont pas d'étage.

L'eau est très rare à Abomey, le roi ayant expressément défendu de creuser des puits dans la ville et dans un périmètre de 15 kilomètres environ. On est donc obligé de la faire venir d'assez loin, et elle coûte cher. La mission consommait environ pour une somme de 5 fr. d'eau par jour.

Le roi a reçu les envoyés de la France successivement dans ses différents palais, mais jamais il ne leur a permis de pénétrer dans l'intérieur de ces palais, il les recevait, en effet, à l'entrée, dans une espèce d'avant-cour où, paraît-il, il a l'habitude de se tenir quelquefois pendant des journées entières, donnant audience à ses sujets. Behanzin était constamment entouré de 7 ou 800 amazones montant la garde autour de lui. Très peu d'hommes ont accès auprès de lui ; sont seuls admis à cet honneur les princes du sang, les grands chefs de guerre, les grands dignitaires de la couronne.

Le roi a très bien reçu la mission ; l'entourage seul a montré une attitude, je ne dirai pas hostile, tout au moins malveillante. C'est ainsi que les cobearès faisaient venir la mission au palais à sept heures du matin, sachant très bien que le roi ne pourrait les recevoir avant cinq heures du soir, ou même qu'il ne les recevrait pas du tout. La patience du commandant Audéoud et de ses officiers a été mise à de rudes épreuves.

Behanzin paraît animé d'intentions pacifiques ; il a promis au commandant de respecter le traité de Wydah, et il a demandé qu'un envoyé spécial lui fût adressé par son ami, le *roi* Carnot.

Les différentes questions qui ont été traitées dans les conférences entre les membres de la mission et Behanzin ont jusqu'ici été tenues secrètes.

Le fils de Megou, l'ancien roi de Porto-Novo, se trouve actuellement à Abomey où il travaille à nous combattre dans l'esprit de Behanzin. Détrôné par Toffa, ce monarque habite Lagos, et il est allé à Abomey faire au roi une visite de politesse, et s'excuser auprès de lui de n'avoir pas assisté aux obsèques de Gligli. Il avait réussi à persuader à Behanzin que les Français cherchaient à s'emparer de sa personne, et qu'ils avaient dans ce but envoyé un officier et vingt hommes l'attendre sur la route qu'il doit suivre au retour. pour le prendre et l'envoyer à Toffa. Inutile de dire qu'il n'y a rien de fondé dans ces bruits, c'est ce qu'on a tâché de faire comprendre à Behanzin.

Le commandant Audéoud pense que la puissance militaire du Dahomey est bien telle que l'avait estimée le lieutenant-colonel Terrillon : une armée d'environ 12,000 hommes et 1.500 amazones, tous très mal armés, jusqu'à présent du moins (car il est à craindre que cela ne change bientôt), ayant une certaine discipline et connaissant même quelques manœuvres, qui sont aussi bien des danses guerrières que de véritables manœuvres.

En se séparant de la mission, Behanzin a fait cadeau à chacun des officiers de deux esclaves, garçon et fille. Quatre autres esclaves ont été remis au commandant pour être envoyés au *roi* Carnot.

En résumé, l'impression rapportée par les voyageurs est celle-ci : Behanzin paraît décidé à maintenir la paix avec la France. Mais il est obligé de compter avec son entourage, les grands féticheurs, qui le forcent à faire la guerre afin de se procurer des captifs pour les sacrifices humains. Il est donc impossible de prévoir si la guerre ne se rouvrira pas à propos de chair humaine. Behanzin respectera-t-il assez les engagements pris pour résister à la tentation de venier razzier sur les territoires de son voisin Toffa ?

Dans tous les cas, aujourd'hui, les illusions que nous avions sur la puissance de ce royaume sont dissipées, les légendes s'évanouissent, et nous nous trouvons dans la réalité en présence d'un roitelet nègre qui n'est qu'un avorton auprès d'Ahmadou, auprès de Samory, auprès de tous ceux que nous avons mâtés dans le Soudan.

Le jour où la lutte recommencera, il n'y aura plus d'hésitation permise, plus de transaction possible ; et Behanzin aura le sort de Dinah-Salifou, le sort qui est réservé à Ahmadou, à Samory, le sort qui attend tous ceux de son espèce qui sont venus se heurter contre la puissance française !

AMÉRIQUE.

Voyage dans l'Alaska et la Colombie britannique. — Un voyageur anglais, M. Seton-Karr, déjà connu par une exploration du mont Saint-

Elie en 1886, a lu à la Société de Géographie de Londres le récit d'un voyage dans la même région. Il a parcouru, l'année dernière, une partie de l'étroite bande de terre qui se prolonge du 55° au 60° latitude Nord, et que la géographie politique attribue de l'Alaska, bien qu'elle fasse partie en réalité de la Colombie britannique.

La longue mer intérieure, dite *Inland Passage*, qui s'étend le long de la côte défendue du côté de l'Océan par un labyrinthe d'îles, se termine au Lynn-Canal, bras de mer encadré de montagnes élevées, dont quelques glaciers descendent jusque dans ses eaux. A son extrémité nord, ce canal se divise en deux branches, séparées par une longue et étroite péninsule. La branche de l'est s'appelle le Chilkaot-Inlet, celle de l'ouest le Chilkat-Inlet. C'est dans cette dernière baie que la petite expédition de M. Seton-Karr s'engagea en canot, tandis que lui-même longeait à pied et non sans difficulté, la base des montagnes. On parvint ainsi jusqu'à l'extrémité de la baie, au point où elle reçoit la rivière de Chilkat, puis, en remontant cette rivière, jusqu'au village indien de Klokwan, qui compte environ 400 habitants.

La tribu des Indiens Chilkat va diminuant en nombre ; sa décroissance est attribuable moins encore aux épidémies qu'à l'importation de whisky et de mauvais alcool qui se fait sur une grande échelle. Quoique dégénérés, ces Indiens ont encore de remarquables qualités de vigueur, d'endurance, de sobriété ; ils rendent ainsi des services comme guides et porteurs, mais se font payer très cher.

De Klokwan, M. Seton-Karr remonta le Chilkat jusqu'au confluent d'une rivière, qu'il appela Wellesley, et qui est le Klakuma des indigènes. Le lit très large, peu profond de cette rivière, les racines qui l'encombrent, le courant par endroits très fort, le grossissement produit dans la journée par la fonte des neiges, rendaient la navigation très difficile. En général, les Indiens eux-mêmes aiment mieux voyager à pied le long des rives, leur bagage sur le dos, que de touer ou haler leurs canots.

La vallée du Klaheena aboutit à de grands glaciers et à un col, le Heywood-Pass, par lequel on se rend dans la vallée de l'Altsehk. M. Seton-Karr fit l'ascension de quelques sommets ; il eut à traverser des fourrés, qui atteignaient leur plus grande épaisseur précisément à la limite des neiges persistantes. En général, l'atmosphère, très humide, entretient sur le littoral une végétation très riche, qui persiste même ici jusque sur le versant oriental des montagnes.

M. Seton-Kaar ne franchit pas lui-même le passage qui mène de la vallée du Klaheena dans celle de l'Altsehk, mais il rencontra à deux reprises des gens qui revenaient de cette rivière. Les premiers, des Indiens, qui rapportèrent que l'Altsehk, quoique très rapide, était navigable jusqu'à la mer ; les autres lui apprirent qu'au sommet même du passage s'élevaient quelques maisons de Chilkat, servant d'entrepôt pour le commerce avec les tribus de l'intérieur ; les Chilkat se réservent en effet le rôle d'intermédiaires, et empêchent jalousement ces tribus de parvenir jusqu'au littoral.

Ce que M. Seton-Karr n'a pu faire a été exécuté par MM. Glave et Dalten, qui atteignirent l'Altsehk, par un autre passage, il est vrai. Ils descendirent ensuite cette rivière en canots, et atteignirent Dry Bay, et de là la baie de Yakutat.

Ce voyage, bien qu'il n'ait abouti à aucune découverte importante, a le mérite d'attirer notre attention sur une région encore inconnue, mais pittoresque et grandiose, et qui offre quelques ressources, tant par les bois de ses forêts que par ses gisements minéraux et par les poissons de ses rivières.

Le voyageur signale comme but intéressant d'exploration le bassin encore inconnu de White-River, un des affluents importants du Youkon, qui naît dans la Colombie britannique, au nord des grands massifs côtiers ; on peut inférer, des sables et dépôts volcaniques divers du Youkon supérieur, qu'il y existe peut-être un volcan actif.

(*Tour du Monde*).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le commerce extérieur de la France en avril 1891. — L'ensemble de nos transactions avec l'étranger pendant le mois d'avril des années 1890 et 1891 se trouve résumé dans le tableau suivant :

	AVRIL.	
Importations.	**1891**	**1890**
Objets d'alimentation	128.565.000	114.534.000
Matières nécessaires à l'industrie	237.833.000	163.018.000
Objets fabriqués	55.057.000	56.255.000
Autres marchandises	11.376.000	12.837.000
Totaux	433.431.000	346.374.000
Exportations.		
Objets d'alimentation	65.928.000	73.314.000
Matières nécessaires à l'industrie	58.983.000	59.543.000
Objets fabriqués	176.959.000	190.242.000
Autres marchandises	20.535.000	19.144.000
Totaux	322.485.000	342.271.000

Les importations gagnent 87 millions, et nos exportations baissent de 20 millions : telles sont les caractéristiques de notre commerce extérieur pendant le mois d'avril dernier.

Voici maintenant quelles ont été nos transactions depuis le commencement de l'année :

	QUATRE PREMIERS MOIS.	
Importations.	**1891**	**1890**
Objets d'alimentation	482.997.000	454.836.000
Matières nécessaires à l'industrie	924.980.000	781.037.000
Objets fabriqués	207.630.000	193.572.000
Autres marchandises	41.584.000	38.798.000
Total	1.656.191.000	1.468.293.000

Exportations.

—

Objets d'alimentation	233.703.000	260.643.000
Matières nécessaires à l'industrie	233.238.000	232.928.000
Objets fabriqués	618.635.000	633.787.000
Autres marchandises	71.785.000	68.030.000
Total	1.157.361.000	1.195.388 000

Le mouvement commercial entre le port de Dunkerque et la République Argentine pendant le 1er trimestre 1891. — Pendant les trois premiers mois de l'année 1891, l'importation du bétail vivant de la République Argentine s'est continué dans les meilleures conditions. Du 1er janvier au 31 mars, il est arrivé de la Plata, par le port de Dunkerque, 108 bœufs et 5,661 moutons vivants, tant par les vapeurs étrangers que par les steamers de la Compagnie des Chargeurs réunis. Ces transports sont définitivement établis par la voie de Dunkerque, et tout fait supposer qu'ils ne feront que croître dans le courant de l'année, si les améliorations projetées par la Société importatrice recevaient une solution favorable.

En examinant le mouvement commercial de la République Argentine par le port de Dunkerque, pendant le premier trimestre de l'année courante, nous remarquons que les exportations ont suivi une marche ascendante.

L'exportation des produits français par le port de Dunkerque, à destination de la Plata, atteignait pendant le premier trimestre de l'année 1890, 1,392,057 kilos, tandis que pendant les trois premiers mois de l'année courante, nous arrivons au chiffre de 7,716,319 kilos, soit une augmentation de 6,324,252 kilos en faveur de 1891, ce qui représente 500 %.

Heureux accroissement du trafic lainier à Dunkerque. — Un temps n'est pas éloigné où Londres avait le monopole de la vente des laines d'Australie. Anvers lui fit ensuite concurrence. Nos industriels de Roubaix-Tourcoing se lassèrent enfin de passer ainsi sous les fourches caudines de l'étranger. Ils s'arrangèrent de façon à s'approvisionner sur place et à faire parvenir la matière première au port le plus rapproché, c'est-à-dire à Dunkerque. Cela a été un coup sensible pour Londres et Anvers. Nous sommes heureux de voir que la chose est constatée par les intéressés eux-mêmes, ainsi que le montre l'extrait suivant :

« Un fait est certainement acquis, la suppression du monopole dont le marché de Londres jouissait en ce qui concerne le commerce des laines d'Australie ; l'importance de cet intermédiaire continue à décroître. On estime que la quantité de laines expédiées directement sur le continent atteindra, cette année, la moitié de la production totale de ces colonies.

Anvers, qui semblait destiné à retirer de ce mouvement le plus grand avantage, et qui en avait profité la première, a vu surgir de dangereux concurrents, dont le plus formidable est le port de Dunkerque.

Depuis l'achèvement des travaux considérables dont ce port a été l'objet, en vue d'en faciliter l'accès à la navigation, il a fait sous ce rapport de grands progrès, secondé par la ligne des Messageries françaises, entre l'Australie et Marseille, qui livre les laines à Dunkerque, viâ Marseille, au même prix qu'elles sont transportées à Anvers et Londres.

Dunkerque a donc enlevé à Anvers une partie de sa clientèle parmi les manufacturiers de Roubaix-Tourcoing et Reims. Les exportations directes de laines sur Dunkerque et vià Marseille, qui ne s'élevaient, en 1889-90, qu'à 15,000 balles environ, ont dépassé, cette année, 33.000 balles. Les exportations directes sur Hambourg et Brême réunies n'atteignent point ce chiffre, qui représente à peu près la moitié des exportations directes sur Anvers. »

(*Bulletin du Musée Commercial*, de Bruxelles).

EUROPE.

Le commerce de l'Italie pendant le premier trimestre 1891. — D'après la statistique officielle italienne les importations, pendant le premier trimestre de 1891, ont été de 284.913.653 francs ; elles avaient atteint 337.375.573 fr. en 1890 ; elles ont donc décru de 52.375.573 fr.

Les exportations, pendant la même période, se sont élevées à 206.670.197 fr. contre 214.784.267 fr. en 1890, soit une diminution de 8.114.070 fr.

Les importations et exportations réunies donnent :

Du 1er janvier au 31 mars 1891	491.613.250
Du 1er janvier au 31 mars 1890	552.159.840

Soit pour 1891 — 3 premiers mois comparativement à 1890 — 3 premiers mois une différence en moins de 60.546.590

Le commerce de la Grèce. — Par son climat et la nature de son sol, la Grèce est un pays à part pour l'importation et l'exportation. Elle produit ce que les autres pays ne produisent généralement pas et ce qui lui manque se trouve au contraire en abondance dans les autres pays. Elle consomme plus qu'elle ne produit et se trouve, sous ce rapport, être une bonne cliente pour les pays voisins. Son sol rocailleux et brûlé par le soleil est peu propre aux grandes cultures, aux céréales notamment. Aussi les champs fertiles de la Thessalie ne suffisent-ils pas a la consommation. En ce moment, on dessèche le lac Copals, qui donnera quelques milliers d'hectares de plus à la culture. Malgré cela la Grèce restera toujours tributaire de l'étranger.

En 1887, elle a exporté pour plus de 102 millions de marchandises et en a importé pour près de 132 millions.

Examinons d'abord les importations.

Ce sont les céréales qui tiennent le premier rang sous ce rapport. L'étranger en a fourni pour 70 millions de francs en 1887 et 30 millions en 1888. C'est la Russie qui en envoie le plus. La France ne figure que pour la somme bien faible de 2 millions.

L'importation des animaux et produits animaux s'élève à près de 31 millions, venant surtout des pays limitrophes. Rien de France.

Les tissus entrent en compte pour 27 millions. Dans ce chiffre la France ne lui en envoie que pour la somme bien faible de 2 millions.

La Grèce demande à l'étranger des ouvrages en métaux, principalement des machines, pour une somme de près de 8 millions. La France ne lui en envoie que pour le chiffre insignifiant de 700,000 francs.

Les denrées coloniales figurent à l'importation pour plus de 7 millions. La France ne figure dans ce chiffre que pour une somme insignifiante.

La Grèce, dont les montagnes dénudées ne peuvent fournir les matériaux nécessaires, demande chaque année à l'étranger pour 7 millions de bois et de meubles. La France ne fournit ici que 137,000 fr. de meubles, chiffre vraiment dérisoire.

Ce que la France vend en plus grande quantité à la Grèce, ce sont les peaux brutes et préparées dont la valeur dépasse 2 1/2 millions de francs.

Sur le chapitre de l'exportation, la Grèce favorise davantage la France, qui vient au deuxième rang des acheteurs, après l'Angleterre.

Sur 102 1/2 millions du commerce d'exportation, les raisins secs de Corinthe figurent pour 54 1/2 millions, plus de moitié. Les minerais et marbres viennent ensuite pour 17 1/2 millions en 1887.

Les fruits frais ou secs, notamment les figues, fournissent au commerce d'exportation une valeur annuelle de 7 millions. La France n'en absorbe qu'une faible part. Il n'en est pas de même pour les vins dont la France absorbe 2 1/2 millions, soit la moitié de l'exportation. La Grèce produit 1,800,000 hectolitres de vin, dont le quart est exporté. Les vins de Corinthe, Patras, Marathon, sont les plus renommés de la Péninsule.

Enfin, la Grèce exporte pour plus de 4 millions de plomb et 3 millions d'huile d'olive.

Le commerce français n'a pas en Grèce la place qu'il devrait avoir. Sa part devrait être beaucoup plus importante dans les machines et objets manufacturés, et surtout dans les tissus. La Grèce ne recueille pas chez elle assez de matières textiles et sera toujours obligée de demander à l'étranger les tissus qui lui manquent. Il s'agit d'un commerce de 26 millions de francs qui ne fera sans doute que s'accroître.

AFRIQUE.

Exploration archéologique du Docteur Carton en Tunisie. — Monsieur Paul Crepy, Président de la Société de Géographie a reçu du Docteur Carton la lettre suivante :

Teboursouk, le 8 Mars 1891.

« Je continue à explorer en détail la voie Romaine de Carthage à Théneste. J'ai trouvé déjà de nouvelles bornes miliaires; et je vais étudier et faire le plan de grands travaux d'art, d'une conservation admirable, qui avaient été construits en ce point, où elle traverse la montagne. Aujourd'hui, je puis vous parler d'un temple dédié à Saturne dont j'exhume les vestiges : nombreuses colonnes, monolithes, beaux chapiteaux d'ordre composite, inscriptions de 30 mètres de longueur gravées sur la frise et portant une dédicace à l'empereur Septime Sévère, ce qui permet de préciser la date à laquelle il a été construit. A Dougga, je fouille également le théâtre qui me fournit une grande inscription que je n'ai pas encore déterrée complètement, de splendides morceaux d'architrave ornés de moulures, feuilles, fleurs, oves, etc. très artistiques. Je fouille aussi l'hippodrome, dont j'aurai bientôt fini le plan. Je relève le tracé de l'aqueduc, qui avait au moins 12 kilom. de long et dont il subsiste, au-dessus des ravins, de longues files d'arcades d'une grande hauteur et très imposantes, dans un site sauvage. Dans une autre ruine, à Henclai Matria (henchir Matria), nous avons trouvé, je dis nous, car un officier du bataillon m'aide dans ces recherches et me donne des hommes), un temple entièrement inconnu, et en avons exhumé des morceaux d'un travail magnifique, des colonnes cannelées intactes ; il y a entre autres, sur un soffite du portique, un trophée d'armes composé de boucliers couverts d'ornements, d'épées, de casques, qui est une pièce d'un grand intérêt. Il est probable que cette sculpture représente les armes accrochées à l'intérieur d'un temple après une guerre,

car un bel olivier les porte suspendues à ses rameaux. Je ne parle pas de nombreuses inscriptions que l'on rencontre à chaque pas en cette contrée.

Dr CARTON,
Membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

Tunisie. — Transports réduits pour émigrants. — *La Revue française* annonce que la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée accorderait désormais, sur la demande du résident général à Tunis, des demi-places en 3me classe avec franchise de 100 kilos et quart de place pour les enfants au-dessous de sept ans, aux émigrants pauvres qui voudraient se rendre en Tunisie. Les négociations poursuivies par M. Ribot avec les autres Compagnies de chemins de fer françaises ont également abouti d'une façon favorable.

Le Nord accorde les mêmes avantages que le Paris-Lyon-Méditerranée, sans qu'il soit besoin de l'intervention du résident général, sur le vu d'un certificat d'indigence.

L'Ouest, sur la demande du résident, délivrera des billets de demi-place aux colons indigents.

Le Midi et l'Orléans, sans vouloir ériger en principe le droit à la réduction, se sont engagés à examiner les demandes et à accorder au besoin les billets de demi-place aux émigrants indigents.

L'administration des chemins de fer de l'État étendra à la Tunisie les avantages faits aux colons qui veulent s'établir en Algérie.

C'est à la résidence générale de France à Tunis (direction des renseignements du contrôle). que devront être adressées les demandes de réduction.

Création d'un conseil colonial. — A la suite des réclamations répétées de la colonie française en Tunisie, M. Ribot, ministre des affaires étrangères, a décidé la création d'un conseil de contrôle établi auprès de la résidence royale à Tunis Voici le but et la composition de ce conseil.

Afin de voir se continuer, dit le ministre, entre la résidence et la colonie, des relations qui ne peuvent que profiter à la bonne préparation et la bonne solution des affaires, le résident réunirait, au moins deux fois par an. en janvier et en juillet, les représentants de la colonie pour prendre leur avis sur les questions touchant à leurs intérêts agricoles, industriels et commerciaux.

Ces délégués comprendraient : le bureau de la Chambre de commerce ; les quatre membres correspondants de cette Chambre à Sousse et à Sfax ; les vices-présidents de la municipalité de Tunis ; le vice-président et les plus anciens conseillers français des municipalités de Sousse et Sfax ; le président et le premier vice-président du syndicat des viticulteurs et de chacune des associations agricoles reconnues.

Les délibérations ne seront pas publiques et n'auront qu'un caractère purement consultatif. Elles ne seront suivies d'aucun vote comportant une décision, mais l'avis de chaque membre sera mentionné au procès-verbal.

La création du conseil de résidence est une première satisfaction accordée aux colons qui demandaient un conseil élu au suffrage universel, et des pouvoirs plus étendus accordés à ce conseil. Mais le principe est déjà reconnu et, par la force des choses. les vœux que forment les colons seront exaucés d'une façon de plus en plus complète.

La production des laines au Cap. — Les laines du Cap ont obtenu un certain nombre de récompenses à la dernière Exposition universelle de Paris. Déjà, en 1886, le jury de l'exposition coloniale et indienne de Londres reconnaissait que si les laines d'Afrique n'ont pas le haut lustre et l'extrême uniformité de valeur

marchande ou de longueur des mérinos d'Australie, elles sont cependant saines, avantageuses, douées dans quelques cas d'une grande solidité de fibre, et convenant bien aux filés et aux tissus de qualité moyenne.

Les moutons mérinos que l'on élève dans la colonie du Cap sont issus des races espagnole, française, saxonne, australienne et anglaise : aussi cette diversité de races fait que les oviculteurs n'apportent pas toujours dans leurs croisements le choix et l'esprit de suite nécessaire pour créer des types permanents adaptés aux circonstances locales.

Du reste l'élevage du mouton rencontre encore au Cap d'autres difficultés d'ordre naturel.

Ces difficultés se résument en deux points essentiels : la nature même de la végétation et le manque d'eau ; on peut même dire que la seconde difficulté engendre en quelque sorte la première car si les immenses pâturages aujourd'hui presque stériles pouvaient être arrosés, ils se couvriraient de plantes luxuriantes qui offriraient une nourriture abondante aux animaux dont se composent les nombreux troupeaux du Cap.

L'un de nos amis, qui a longtemps habité le Cap, nous disait dernièrement qu'il fallait distinguer dans cette colonie anglaise : comme en Algérie, un tell plus ou moins bien arrosé et une région de chotts qui n'est pas encore le désert, mais qui en est le vestibule. A notre tell algérien correspond au Cap une zone maritime commençant du côté ouest environ à la hauteur de la rivière Clifant et se continuant jusqu'aux frontières orientales par une double rangée de montagnes plus ou moins rapprochées de la côté. La largeur de cette bande varie de 35 à 100 kilomètres, excepté pourtant à son extrémité Est où elle s'élargit jusqu'à concurrence de 200 kilomètres et même davantage, de façon à comprendre toutes les vallées qui descendent des Harmbergen.

Le territoire assimilable à la région des chotts algériens est formé de l'ensemble des hauts plateaux intérieurs, presque dénués de pluies, sillonnés de rivières ordinairement à sec, parsemés d'étangs, souvent sales et justifiant leur vieux nom hottentot de Karrous (terres sèches ou arides). Or, les deux tiers de la colonie environ appartiennent au domaine des karrous ou à celui des sables.

Les terres du tell sud-africain se divisent, tant au point de vue de la culture que du pâturage, en deux classes d'inégale valeur : les terres douces composées de sols à prédominance naturelle des graminées et les terres aigres où se plaisent de préférence les herbages abondants dans les lieux humides et sur les plages maritimes : les pâturages de la seconde espèce de terre sont inférieurs à ceux des terres douces, mais il y a des pâturages intermédiaires venus sur les sols qui tiennent le milieu entre les terres aigres et les terres douces.

Quant aux karrous, anciens bassins lacustres d'où l'eau a fui par les fissures dans un soulèvement du sol, ils ne pèchent pas précisément par la qualité du terrain formé en général d'une argile rouge très fertile, à substruction de schistes bleuâtres ; mais peu de plantes bravent la sécheresse presque continuelle du climat.

Les seules permanentes sont des arbrisseaux à racines profondes, et la pentrie, nourriture principale des troupeaux. Les karrous ne se prêtent donc qu'à l'élevage des moutons, seul animal capable par sa rusticité de vivre et de se multiplier dans ces ingrates régions. Mais encore cet élevage se fait-il dans des conditions très difficiles, car la surface pour nourrir un mouton, qui est de 40 ares 46 centiares dans certaines régions favorisées du Tell, monte dans le karrou de 2 à 5 hectares environ.

Si peu favorable que soit donc le karrou à l'oviculture, les facultés pastorales de cette contrée se perdent d'année en année par le fait même des moutons. L'alimen-

tation ne se fait pas sur les terres du karrou comme dans les prés, où l'herbe tondue par la dent des bestiaux repousse immédiatement avec vigueur.

On a au Cap des arbrisseaux et des sous-arbrisseaux dont quelques-uns, les plus propres à l'alimentation des troupeaux, et par suite les plus exposés à leurs attaques, souffrent de ces atteintes, restent languissants ou disparaissent. De plus, les graines des plantes nuisibles enchevêtrées dans les toisons des animaux, emportées par les troupeaux des karrous, envahissent peu à peu les districts productifs du tell dont elles détruisent la fertilité et que la sécheresse transforme lentement en désert.

Dans la plupart des vastes fermes du karrou il ne se trouve de sources ou de réservoirs qu'au centre même de la propriété où l'on est obligé de ramener les moutons chaque soir. Ces voyages continuels de troupeaux qui comptent rarement moins de 1.500 têtes, ordinairement 3,000, 5,000 et quelquefois plus de 10,000, à travers des domaines de 2,000 à 20,000 hectares, abîment les pâturages en même temps qu'ils fatiguent les animaux et les prédisposent à contracter la gale dans les parcs nécessairement mal tenus où ils passent la nuit.

En vue d'empêcher la destruction des troupeaux par une maladie contagieuse dont les troupeaux d'Europe se trouvent aujourd'hui à peu près indemnes, une loi spéciale de 1886, revisée en 1888, a placé certaines divisions administratives de la colonie sous un régime de surveillance et de protection reconnu nécessaire pour arrêter les progrès du fléau, mais on n'a pu encore appliquer la loi dans les grandes provinces de la région des karrous.

On se heurte à de très sérieuses difficultés, car il semble impossible de contraindre un propriétaire à immobiliser ses moutons pendant plusieurs mois, comme il le devrait en cas d'infection de la gale, quand le manque d'eau et de pâture ne lui laisse que l'alternative ou de perdre son troupeau ou de l'envoyer au loin chercher des moyens d'existence au risque de propager la maladie.

Après de nombreuses recherches, on est arrivé à cette conclusion qu'il est à peu près impossible de remédier à ces inconvénients par la création de prairies artificielles, du moins sur un grand pied. A peine, dans le karrou, a-t-on de l'eau en quantité suffisante pour abreuver les troupeaux, ainsi que pour l'arrosage de quelques jardins, vergers ou champs qui environnent les habitations.

L'existence d'une source a presque toujours mené à l'établissement d'une ferme, bien que ces fonteins, comme on les appelle, soient généralement peu abondantes et très saumâtres. A part ces sources et des puisards plus ou moins prompts à se vider, on ne peut compter que sur de rares chutes pluviales dans une seule saison de l'année.

La terre se couvre alors de verdure, les réservoirs se remplissent, toute la nature se ranime un instant; malheureusement, ce renouveau dure peu; l'ardeur du soleil et le froid des nuits rendent bien vite à la plaine sa tête rousse et son aspect parcheminé.

Tout ce que l'on peut faire, c'est d'établir des réservoirs d'une certaine étendue. On a bien songé au puits artésien, mais on ignore la puissance des couches aquifères souterraines, et leur horizontalité constituerait peut-être un obstacle.

En admettant même une possibilité physique, il faudrait une telle masse d'eau que les plus confiants évitent, avec raison, de pousser trop loin l'optimisme.

Toutes ces causes réunies expliquent comment la colonie du Cap ne compte que 14 millions 500,000 moutons, alors que dans la région australienne, la terre Victoria, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, dont les territoires réunis ne dépassent guère en étendue celui du Cap, nourrissaient, en 1887, près de 29 millions de moutons.

Les hommes les plus expérimentés en sont arrivés à cette conclusion que l'accroissement de la production lainière de la colonie du Cap par celui du nombre des ani-

maux producteurs, n'est pas dans l'ordre des choses à prévoir et que si l'oviculture au Cap peut encore progresser sous le rapport des méthodes, elle n'a pas devant elle un champ illimité pour la multiplication des troupeaux ; aussi le gouvernement a-t-il cru devoir donner officiellement aux fermiers le conseil de ne pas trop céder à la tentation de laisser s'accroître leurs troupeaux et d'en tenir prudemment le chiffre au-dessous du maximum compatible avec la superficie d'un domaine, et de demander l'augmentation de leurs revenus à des améliorations des cours, plutôt qu'à une simple progression quantitative. (*Industrie textile*).

OCÉANIE.

Tahiti. — Nouveau coton. — Le magnifique coton de Tahiti présente malgré sa fibre si soyeuse, trois graves inconvénients : l'arbre qui le portait n'était pas rustique, la capsule était caduque ; enfin, et surtout, la production était trop faible pour être suffisamment rémunératrice.

Un agronome colonial s'ingéniait depuis plusieurs années à trouver un cotonnier qui, tout en fournissant un produit d'aussi belle qualité, fût dépourvu de ces inconvénients.

Après bien des essais et des tâtonnements, ce merle blanc vient d'être enfin découvert : les journaux de Tahiti arrivés par le dernier courrier sont pleins de détails sur la qualité soyeuse des gousses, sur la rusticité de la plante, qui donne sa récolte au bout de cinq mois seulement et sur la production de l'arbuste, dont les branches se brisent sous le poids des capsules.

Ajoutons pour les botanistes que le précieux arbuste découvert par M. E. Raoul proviendrait par sélection, d'une hybridation obtenue au moyen de la fécondation du cotonnier sauvage de la Guadeloupe avec la fameuse race « Sea Island Fidji ».

Ce nouvel et précieux arbuste sera un élément de richesse incalculable pour la colonie française du Pacifique, le jour où elle possèdera les bras qui lui font aujourd'hui complètement défaut.

On sait, en effet, que le coton de Tahiti constitue la première marque du monde. Il a trouvé preneurs sur les marchés anglais à des prix dépassant 3 francs le kilogramme.

III. — Généralités.

La production de l'or et de l'argent dans le monde. — La question monétaire se rattachant de très près à la question économique, nous croyons utile de reproduire l'entrefilet suivant :

M. Leck, directeur de la Monnaie des États-Unis d'Amérique, vient de publier son rapport sur la production de l'or et de l'argent dans le monde entier de 1885 à 1889. Voici quelques chiffres intéressants extraits de ce rapport par M. Du Fief pour le *Bulletin de la Société royale belge de Géographie*.

La production de l'argent s'est élevée :

En 1885-86,	à 2.849.885	kilog. font	118.445.150	dollars.
1886-87,	à 2.902.471	»	120.627.800	»
1887-88,	à 3.021.585	»	125.576.710	»
1888-89,	à 3.427.265	»	142.437.150	»

La presque totalité de l'argent provient d'Amérique.
La production de l'or s'est élevée :

En 1885-86,	à 163.162	kilog. font	108.435.600	dollars.
1886-87,	à 159.741	»	106.163.877	»
1887-88,	à 160.763	»	106.954.900	»
1888-89,	à 159.400	»	106.994.150	»

Pendant cette période de quatre ans, la production n'a pas varié sensiblement, sauf pour deux pays : le Vénézuela, où elle a fortement diminué par suite de l'épuisement des mines de Callao, et l'Afrique, où elle a augmenté par suite du développement des mines du Transvaal.

Voici en kilogrammes la production comparée de l'or en 1886 et en 1889 dans les principaux pays :

	1886	1889
États-Unis d'Amérique	47.848	49.917
Australie	41.287	41.119
Russie	36.864	22.052
Chine	15.047	13.532
Afrique	2.083	6.771
Chili	500	2.395
Colombie	3.762	2.257
Canada	1.679	2.061
Autriche-Hongrie	1.774	1.877
Allemagne	1.378	1.810
Mexique	1.304	1.465
Vénézuela	7.023	1.424
Indes anglaises	203	1.008
Brésil	1.204	831
Japon	265	534

On voit d'après ces chiffres que l'Europe, où les mines sont exploitées depuis quarante siècles, sauf en Russie, ne produit presque pas d'or. L'Italie aussi n'a produit ces dernières années qu'une petite quantité d'or variant de 140 à 160 kilogrammes.

La production de l'argent augmente, alors que celle de l'or reste stationnaire. Les mines qui seront tôt ou tard découvertes en Afrique modifieront cet état de choses.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL-ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

VOYAGE DE M. LE Dr CATAT A MADAGASCAR

Conférence faite par l'Explorateur à la Société de Géographie de Lille, le Dimanche 5 Avril 1891.

En novembre 1888, j'avais l'honneur avec MM. Maistre et Foucart, d'être chargé par le Ministère de l'Instruction publique, d'une mission à Madagascar.

Cette mission, purement scientifique, devait élucider certains faits géographiques, augmenter dans la mesure du possible les données trop souvent incomplètes que nous possédions sur les différentes branches des sciences physiques et naturelles, étudier les peuplades malgaches, leurs coutumes, leurs usages, et, d'une manière générale, faire connaître cette grande île, aujourd'hui terre de protectorat français.

Je ne me dissimulais pas que la tâche était lourde pour mes forces; cependant, grâce au concours de mes collaborateurs, grâce à notre commun désir de faire une œuvre utile au pays, nous avons pu ajouter quelque chose à la géographie de Madagascar. Il reste encore beaucoup à faire pour nos successeurs.

C'est l'exposé de nos travaux, que je vais avoir l'honneur de soumettre à la Société, dont je réclame toute l'indulgence.

D'abord voici sommairement les résultats de notre mission. Les 8,000 kilomètres environ de nos itinéraires ont été sans interruption levés à la boussole; dans la partie sud de l'île, nous avons relié par une triangulation Fianarantsoa à Fort-Dauphin; au point de vue géologique, nous avons rapporté de nombreux spécimens de roches et de minéraux. En histoire naturelle il nous a été possible de recueillir une

collection intéressante. Enfin, l'étude des races et des individus nous a plus particulièrement préoccupés et nous avons été assez heureux pour réunir d'importants éléments d'étude. Je n'ai eu garde de négliger les observations relatives à la climatologie et à la pathologie de Madagascar.

Puissions-nous avoir répondu à la confiance de ceux qui nous avaient envoyés.

Il serait superflu de vous donner ici une description générale de l'île ; permettez-moi, néanmoins, de vous rappeler quelques chiffres qui prouvent qu'un voyageur peut, en terre malgache, parcourir un nombre considérable de kilomètres.

Madagascar, vestige probable d'un continent disparu, séparée de l'Afrique par un bras de mer large tout au plus de 400 kilomètres, semble écrasée par sa puissante voisine. Cependant cette île est immense. Elle vient immédiatement après la Nouvelle-Guinée et Bornéo; sa superficie totale est évaluée à 600,000 kilomètres carrés, environ un douzième de plus que la surface de la France.

Sa largeur moyenne est de 500 kilomètres; sa longueur, du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, de 1,650 kilomètres, soit la distance de Paris à Alger.

Au commencement du mois de mars 1889 nous apercevions les côtes malgaches et, quelques jours après, nous débarquions à Tamatave. Après avoir organisé notre convoi, nous partions pour Tananarive. Le trajet exige généralement six jours en *filanzana*, sorte de palanquin indigène, seul mode de locomotion connu dans l'île.

Je ne vous décrirai pas cette route bien connue maintenant; c'est la plus fréquentée et celle qui offre le plus de ressources au voyageur. En la parcourant, nous voyons pour la première fois ce qui s'appelle un chemin à Madagascar; aussi, dès notre arrivée à Tananarive, nous étions fixés sur les difficultés qu'il faudrait surmonter dans le cours de nos explorations.

La capitale allait désormais devenir le centre de nos excursions qui devaient nous conduire d'abord sur les hauts plateaux de l'Imerina, puis dans la partie septentrionale de l'île; enfin, pendant la seconde année, dans les pays du sud.

Nous commencions donc nos voyages par une reconnaissance préalable du territoire des Antimerina ou Hovas : avec MM. Maistre et Foucart nous parcourions le plateau de l'Ankova et les hautes montagnes de l'Ankaratra.

Sur les bords de l'Onibe, le plus grand affluent du Mangoro, je quittais mes compagnons et je continuais ma route à travers le plateau central et les régions volcaniques de l'ouest.

M. Foucart, de son côté, visitait la vallée du Mangoro ; M. Maistre pénétrait chez les Sakalava, descendait le cours du Manambolo, un des grands fleuves occidentaux de l'île, poussait jusqu'aux villages de Tsiroamandidy et d'Ankavandra et revenait par la vallée supérieure de l'Ikopa.

Ces premiers itinéraires qui avaient rayonné autour de Tananarive, nous avaient permis d'entrevoir l'île dans ses lignes générales, de nous familiariser avec la langue, les coutumes malgaches ; enfin, une abondante récolte de données nouvelles, surtout en géologie, nous permettait de bien augurer de l'avenir.

Malheureusement, M. Maistre et moi, nous avions le regret de nous séparer de notre compagnon de route. Malgré toute son énergie, tout son dévouement, M. Foucart, atteint par les fièvres pernicieuses et incapable de supporter les fatigues et les privations d'un plus long voyage, était obligé de rentrer en France.

Je tiens à rendre hommage au mérite et aux qualités de notre ami, à exprimer une fois de plus le regret que la mission ait été privée du concours précieux de cet ingénieur.

Dans le second semestre de 1889 nous partions de Tananarive pour Tamatave.

D'après la tradition, Radama, roi des Hovas, aurait, lorsqu'il fit la conquête du pays Betsimisaraka, vers 1820, suivi une voie préférable à la route actuelle, pour aller du plateau de l'Imerina à Tamatave.

C'est la route de Radama que nous voulions retrouver.

Les indigènes en affirmaient l'existence, mais se refusaient absolument à nous fournir les renseignements et les indications nécessaires. A force de ruse, de patience, de questions réitérées, nous avons pu cependant arriver à notre but.

Nos informateurs craignaient l'ombre de Radama, fils d'Andrianapoinimerina, successeur d'Andriantsimitoviaminandriavdehibe, les fondateurs de la puissance hova.

Je vous demande pardon, Mesdames et Messieurs, de vous faire entendre ces mots barbares — peut-être un peu longs, — aussi ne

citerai-je désormais que les noms strictement indispensables à l'intelligence de mon récit.

Dès les premiers jours de notre voyage, nous étions fixés sur la valeur de la route de Radama : elle existait bien réellement, mais elle était plus mauvaise encore que la route ordinaire. Les difficultés de toute sorte que nous y avons trouvées sont considérables : marais profonds, forêts impénétrables, ravins profonds, pentes abruptes des monts Ambohitrakolahy.

Après quelques jours de marche, nous nous trouvions à l'est du village d'Ambohimanjaka, situé sur le versant oriental de la vallée du Mangoro, un immense marais qui constitue les sources de la rivière Ivondrona.

De grands roseaux couvrent le marais, véritable lac pendant la saison des pluies, nappe boueuse pendant la saison sèche. Par places, l'eau plus profonde est cachée sous un tapis de verdure émaillé des fleurs blanches et jaunes des nénuphars, au milieu desquelles viennent s'ébattre des milliers de canards et de sarcelles.

Dès notre entrée dans le marais nous étions péniblement affectés par l'odeur qui se dégageait de la vase et de l'eau verdâtre dans lesquelles nous marchions : à ces senteurs se mêlait sans les améliorer l'odeur musquée de nombreux crocodiles.

A mesure que nous avancions, l'eau devenait plus profonde, et bientôt il était impossible de continuer.

Cependant, des Bezanozano, peuplade qui habite cette contrée, étaient venus à notre rencontre ; ils consentent après de longs pourparlers à nous amener deux petites pirogues. C'était peu pour nos cinquante porteurs et tout notre matériel ; aussi plusieurs voyages furent-ils nécessaires. On allait lentement au milieu des roseaux ; à l'avant-garde, M. Maistre activait la marche de la flottille ; pour ma part, je veillais à ce qu'aucun bagage ne fût abandonné.

Il nous fallut deux jours entiers pour effectuer cette traversée et arriver à Didy, misérable village bezanozano.

A l'est de Didy nous entrions dans la grande forêt. Il n'y avait aucune habitation, aucun sentier connu : mais nos guides se faisaient fort de nous faire passer en trois jours de marche. Vers le quatrième jour, nous n'étions pas à moitié chemin et nous n'avions plus de vivres.

Cependant les bois nous offraient quelques ressources : maky et balakoto, qui remplacent les singes à Madagascar, perroquets noirs, insectes variés, racines charnues que nos hommes prétendaient comes-

tibles ; mais ce régime alimentaire nous a laissé de désagréables impressions.

Le 3 août, nous avions quitté Tananarive ; nous arrivions le 26 à Tamatave : vingt-trois jours avaient été nécessaires pour parcourir la route de Radama.

De Tamatave, en suivant la côte vers le sud, nous sommes arrivés à Mananara par un chemin que divers voyageurs ont déjà parcouru. Nous avons étudié de nouveau cette bande du littoral, intéressante surtout au point de vue de sa vigoureuse végétation forestière.

Dans la baie d'Antongil, M. Maistre, terrassé par les fièvres, dut rentrer à Tamatave.

Privé de mon compagnon, je m'enfonçai vers l'ouest dans la forêt d'Antongil et je gagnai Mandritsara. Là, le pays changeait d'aspect : aux montagnes boisées de la côte se succédaient les grandes plaines du Boeny, qui s'étendent jusqu'au canal de Mozambique. La végétation est différente : plus de grandes forêts aux arbres séculaires, aux lianes inextricables, aux fourrés de bambous ; plus de ravenala, l'arbre du voyageur, si commun sur toute la côte orientale ; partout le superbe latanier géant, qui donne à tout ce territoire du nord-ouest un cachet particulier.

Le 24 octobre, j'arrivais à Mojanga, ayant ainsi traversé l'île de l'est à l'ouest.

Je rentrai à Tananarive par les vallées du Betsiboka et de l'Ikopa.

A mon tour je payai tribut au climat de l'île, et, sérieusement malade, je dus prolonger mon séjour dans la capitale. J'y avais retrouvé M. Maistre, qui, à peine rétabli, était revenu de Tamatave en explorant le pays des Antsihanaka et en exécutant un tracé détaillé du lac Alaotra et des contrées voisines.

Nous avions ainsi terminé, pendant cette année 1889, nos deux premières séries d'explorations dans les régions centrales et septentrionales de l'île. Il nous restait à parcourir la partie méridionale.

Nous avons quitté Tananarive dans les derniers jours du mois de mars, pour aller à Fianarantsoa, où nous devions rester un mois et demi, temps nécessaire pour préparer notre expédition, recruter nos porteurs et recueillir des renseignements indispensables au voyage. Ce séjour a été d'ailleurs utilisé pour des excursions dans le Betsileo et le Tanala.

Le 24 mai, nous partons de Fianarantsoa pour Ihosy, dernier poste hova vers le sud.

Après avoir traversé le sud-ouest du Betsileo, en passant à Ambohimandroso et Ankaramena, nous entrons dans le territoire bara, dépassons les villages de Zazafotsy et d'Ambararata et arrivons à Ihosy.

Cette route traverse une région située sur le versant occidental du massif central; tous les cours d'eau qui l'arrosent sont tributaires du Mangoky; le Fandramanana fait seul exception : il va se jeter dans le Menarahaka.

Le pays, dès qu'on a dépassé le territoire betsileo, n'a plus cet aspect dénudé que présentent les hauts plateaux. Quelques arbres isolés, des bouquets de bois le long des ruisseaux, de chétifs buissons disséminés çà et là, reposent l'œil fatigué de la monotonie des paysages précédents.

Cependant, c'est toujours le même terrain recouvert de l'argile rouge qu'on retrouve partout sur les hauts plateaux et dans l'intérieur. Cette couleur donne à l'île un caractère tout spécial, qui frappe bien vite le voyageur : la terre, les maisons, tout est rouge à Madagascar. En faut-il conclure que la couleur des emblèmes royaux de l'Imerina ait pris son origine dans cette tonalité générale ?

C'est au sud du fort de Ihosy que se trouvaient les pays inconnus et réputés dangereux; aussi notre exploration allait elle présenter maintenant de grandes difficultés.

Nous voulions reconnaître la partie orientale du bassin de l'Onilahy, la ligne de partage des eaux, gagner le versant de l'Océan Indien, traverser la vallée du Mandrare et arriver à Fort-Dauphin si les circonstances nous le permettaient.

La veille du jour fixé pour le départ, nos porteurs refusent de s'engager plus avant dans le sud. Ils viennent dans un long *kabary*, le palabre des Malgaches, nous exposer leurs craintes et manifester l'espoir de nous voir prendre une autre route.

Malgré toute leur éloquence, ils ne parviennent pas à nous convaincre, et nous partirons seuls s'il le faut. Heureusement, le lendemain, quelques hommes, moins timorés que les autres, consentent à nous accompagner, et, le 8 juin, notre caravane, sensiblement diminuée, prenait la route du sud.

Nous atteignions, le soir même, le petit village bara d'Antanambao, et, le lendemain, nous abordions le désert de l'Horombe. Nous empor-

tions des vivres pour cinq jours ; c'était suffisant, nous disait-on, pour arriver au premier village des Antevondro ou Bara du sud-est.

Les Bara occupent un grand territoire situé à l'ouest, au sud-ouest et au sud du Betsileo. Ceux de l'ouest, mélangés aux Sakalava, et ceux du sud-ouest reconnaissent pour chef principal le roi Votra, dont la résidence habituelle est dans les environs d'Isalo ; ils ont des rapports plus ou moins pacifiques avec les Hovas ; ils se battent et se querellent assez souvent. Avec des déserteurs et des esclaves fugitifs, ils forment ces bandes de pillards qui, sous le nom de Fahavala, dévastent le pays betsileo.

Les Bara du sud, qui obéissent au roi Sambo d'Ivohibe, semblent encore plus jaloux de leur indépendance et n'ont que des rapports très rares avec les peuplades voisines.

Les Bara se prêtaient avec mauvaise grâce à nos recherches scientifiques. Néanmoins, au village d'Ambararata, les membres de la famille royale nous servirent de sujets d'expérience. Ils avaient bien manifesté quelque répugnance à se soumettre à nos passes de sorcellerie, éprouvé un certain effroi à la vue de notre appareil de photographie ; quelques cadeaux avaient eu raison de leurs frayeurs, et nous leur assurions, du reste, que ces pratiques bizarres, en usage chez les étrangers, seraient pour eux un excellent remède.

Cependant, le lendemain, après avoir mûrement réfléchi, ils venaient dans un grand kabary nous déclarer la guerre. Nous leur avions pris leurs âmes et nous voulions les vendre dans notre pays.

Dans une réplique développée, nous essayons de les dissuader, leur affirmant que nous ne faisons pas un semblable commerce. Ils ne sont pas convaincus et nous devons, pour les rassurer complètement et éviter tout conflit, nous livrer, selon l'usage du pays, à la chasse de leurs âmes fugitives.

Enfin nous pouvons restituer aux propriétaires ces esprits volages qui, soigneusement cachés dans une grande *sobika*, la corbeille malgache, réintégrèrent, sur mon ordre, leurs domiciles respectifs.

Revenons au désert de l'Horombe ; il occupe une sorte de grand plateau qui présente quelques ondulations. Adossé du côté de l'est à la ligne de partage des eaux, il donne naissance à de nombreux ruisseaux qui, suivant une pente assez douce, vont constituer les affluents de droite de l'Onilahy.

L'Horombe est couvert de hautes herbes en certains endroits ; dans d'autres, le sol aride et rocailleux est absolument stérile. Aucune

trace d'habitation ; à l'horizon, la fumée produite par l'incendie des grandes herbes indique quelquefois la présence de l'homme ; çà et là, des ossements blanchis, des crânes de bœufs jalonnent le sentier.

Nos étapes étaient longues ; je pressais les hommes, craignant le manque de vivres. A la tombée du jour, nous campions sur les bords d'un ruisseau, pour nous remettre en marche le lendemain, au lever du soleil.

Le 9 juin, notre convoi avait campé non loin de la petite rivière de Lalalana, affluent de droite de l'Onilahy ; le lendemain matin, nous reprenions notre ordre de marche habituel, lorsque, sur les collines voisines, apparaissent tout à coup des Bara en grand nombre. Leurs gestes, leurs cris, indiquent suffisamment leurs intentions. Ils se rapprochent rapidement, en quelques instants nous sommes entourés et sommés de laisser là nos bagages.

Je m'attendais à voir tous les porteurs s'enfuir précipitamment, abandonnant leurs charges ; il n'en fut rien, et, brandissant leurs sagaies, ils s'apprêtèrent au combat. Devant cette attitude énergique et inattendue les Bara s'arrêtent ; les deux partis restent à s'observer.

Comme cette situation pouvait durer très longtemps, comme d'autre part je ne voulais à aucun prix commencer les hostilités, j'ordonnai à nos hommes de se mettre en route ; M. Maistre et moi, prêts à tout événement, nous protégions l'arrière-garde.

Les Bara nous suivirent toute la journée ; vers le soir ils disparurent derrière un pli de terrain. Cette attaque nous fermait la route de retour vers le nord ; c'était un heureux résultat. Deux jours plus tard, nous arrivions à Betroky ; l'Horombe était traversé.

Le village de Betroky nous approvisionna de vivres, à la grande joie de nos hommes, qui ne regrettaient nullement les baies de cactus et les fruits acides du sakoa, notre nourriture presque unique pendant les jours précédents.

Les achats sont toujours compliqués à Madagascar ; à partir de ce moment ils deviennent pour nous une véritable corvée. L'argent ne passait plus ; il fallait, pour acquérir le moindre objet, ouvrir deux ou trois malles, étaler notre petite pacotille, faire ressortir la valeur de nos marchandises : quand, après de longs pourparlers, les parties étaient tombées d'accord sur la valeur d'une fourniture, il en fallait encore livrer le prix en petites perles noires et blanches, disposées et fixées soigneusement sur un brin de roseau.

On comprendra que des marchés conclus dans ces conditions nous

paraissaient toujours très onéreux. moins à cause de la valeur intrinsèque de notre monnaie d'échange que par la main-d'œuvre qui nous était imposée.

Betroky est un village bien situé dans une grande plaine, à quelques kilomètres dans l'est de l'Onilahy.

La contrée devient peuplée ; on y voit des cultures rudimentaires il est vrai, mais qui nous paraissaient belles, après les espaces désolés que nous venions de traverser.

Les habitants, qui appartiennent à la tribu des Bara, se disent Antevondro : ils seraient établis depuis longtemps dans le pays ; leurs ancêtres venaient de l'est du bassin de l'Ongaivo.

Au sud de Betroky, nous avons découvert un fait géographique des plus importants. On supposait en effet, que l'Onilaby ou rivière de Saint-Augustin prenait sa source par le travers d'Ihosy, sur le versant occidental de la chaîne d'Isalo ; que le fleuve descendait ensuite directement vers le sud, puis, vers le 23° 30′ de latitude s'infléchissant brusquement, coulait droit vers l'ouest et enfin se jetait dans la baie de Saint-Augustin.

Le cours inférieur de l'Onilahy, exploré par M. Grandidier, était parfaitement connu, ainsi que plusieurs affluents de droite traversés par M. Richardson. Il n'en était pas de même du cours supérieur. On connaissait des affluents qui descendaient du nord, mais le fleuve, ainsi qu'il nous a été permis de le constater, prend sa source chez les Antasony émigrés, décrit vers le nord une grande courbe et rejoint Mantaora, point déterminé par M. Grandidier en 1867.

Remontant la rive droite du fleuve, nous arrivions aux sources le 17 juin et, le soir même, nous atteignions le village de Tamotamo.

Le pays que nous venions d'explorer, de Betroky à Tamotamo, diffère peu par son aspect général des territoires avoisinant Ihosy. Des arbres isolés, des buissons, de la brousse dans les vallées, des hautes herbes sur les mamelons, souvent dans les vallons encaissés, des marais et des fondrières.

Une population assez dense de Bara Antevondro habite de nombreux villages ; nous en avons rencontré d'importants.

Le 18 juin. après une demi-journée de marche dans l'ouest, nous arrivions à Tsivory chez les Antanosy émigrés ; nous comptions séjourner quelque temps dans ce village pour nous reposer, remettre sur pied nos hommes, presque tous malades, et aussi pour relever la topographie du pays. Ce village de Tsivory est situé dans le bassin du

Mandrare. Une petite rivière, le Vorokasy, qui plus loin devient un affluent considérable de ce fleuve, prend sa source non loin de là.

Quant aux habitants, nous sommes ici au pays des Antanosy émigrés.

Ils sont nombreux; mélangés aux populations primitives, et solidement établis dans le pays, ils possèdent dans leurs villages de grands troupeaux de bœufs, cultivent de belles rizières, et vont sur la côte ouest échanger leurs produits contre des marchandises européennes.

Le qualificatif d'émigrés leur vient du fait qu'ils ont quitté le pays d'Anosy, pour se soustraire à la domination hova.

Les Antanosy sont divisés en une foule de petits royaumes, le plus souvent ennemis les uns des autres et toujours en état de guerre. Il est vrai que cette lutte fratricide se borne à quelques vols de bœufs, à des coups de fusils tirés en l'air, et surtout à d'interminables kabary.

Le roi de la province de Tsivory est un des plus importants monarques du pays. J'allai lui présenter mes hommages, lui porter quelques cadeaux, et le remercier de deux bœufs qu'il nous avait envoyés la veille.

J'avais choisi dans notre bagage les objets qui m'avaient paru dignes d'être offerts à ce grand chef : une boîte à musique, des miroirs, des bracelets, quelques médailles commémoratives, et, pour allier l'utile à l'agréable, du fil et des aiguilles.

Rainitonjy, entouré de sa cour et de tous ses guerriers, me reçut fort bien. C'était un vieillard antanosy, de race pure, qui se souvenait de son ancienne patrie, le pays de Tolanara. Aveugle, presque sourd, il me fit un discours auquel je répondis de mon mieux, me demanda où j'allais, ce que j'étais venu voir dans le pays, quel commerce je faisais.

Je lui remis mes présents en le priant de m'autoriser à séjourner quelque temps encore dans son royaume. Cette permission gracieusement accordée, je me retirai.

Le lendemain matin, grand émoi parmi nos hommes qui venaient nous demander asile; on allait les massacrer. Le roi de Tsivory était maintenant notre ennemi acharné.

Ce ne fut pas sans peine que je compris la cause d'un changement si brusque; j'étais excusable. La veille, Rainitonjy avait reçu de nous sept aiguilles, nombre *fady*, c'est-à-dire fatidique, d'un présage malheureux.

Cette injure grave, que j'avais faite bien involontairement au roi, demandait une prompte réparation.

A la fin nous réussissons à calmer Rainitonjy en lui abandonnant une partie de nos effets de couchage. Cette privation me parut pénible dans la suite, et je regrettai longtemps de n'avoir pas donné une aiguille de plus ou de moins au roi des Antanosy émigrés.

Cependant Rainitonjy et les autres chefs devenaient tous les jours plus exigeants ; il aurait fallu payer tribut.

Plutôt que d'accéder à ces conditions par trop déraisonnables, je préférai abréger notre séjour et donnai le signal du départ le 24 juin.

Ce n'est pas sans quelques difficultés que nous reprenons la route du sud ; nos hommes, effrayés par les kabary des jours précédents, ne veulent pas continuer à nous suivre dans la direction de Fort-Dauphin.

Ils craignent les Antandroy, le manque de vivres, la privation d'eau, les fatigues du chemin qui, disait-on, était très mauvais et presque impraticable.

A les entendre, il faut marcher sur Tulear par la vallée de l'Onilahy, qui offre une route moins périlleuse. La distance était la même : ils trouveraient toujours de l'eau, ne seraient pas astreints au régime des baies de cactus, et enfin ils ne rencontreraient pas d'Antandroy.

Ces bonnes raisons ne pouvaient me convaincre : moitié par force, moitié par persuasion, j'obligeai les porteurs à reprendre encore une fois la route du sud et à revenir à Tamotamo pour nous approvisionner. Ce village, assez voisin de Tsivory, est habité par des Manambia qui, mêlés dans certains endroits avec les Antandroy, occupent toute la région que nous avons dû traverser pour aller de Tamotamo dans la vallée d'Ambolo.

Zoromanana, roi de Tamotamo, beaucoup moins susceptible que son voisin de Tsivory, nous fit très bon accueil. C'est dans ses États que nous constatons, pour la première fois, un changement de forme des *ody*, les fétiches malgaches.

Nous avions trouvé jusque-là les ody faits d'une corne de bœuf remplie de terre pétrie avec du miel et des huiles végétales, le tout renfermant de menus objets qui jouissent d'une propriété magique.

Chez les Manambia, ainsi que plus au sud, chez les Antandroy et les Antanosy, les ody représentent généralement un ou plusieurs personnages grossièrement sculptés, hommes ou femmes, selon la destination spéciale du précieux talisman.

Souvent leur aspect n'offre rien de caractéristique, et une longue

explication est absolument nécessaire pour connaître leur vertu. D'autres fois, au contraire, l'artiste a représenté très naïvement des attributs qui ne peuvent laisser aucun doute sur les aspirations de l'heureux possesseur de l'ody.

C'est ainsi que l'homme qui désire posséder de nombreux troupeaux portera, fixée au bras, une plaque de bois sur laquelle sont figurés plusieurs zébus ou bœufs à bosse de Madagascar. Il est difficile de se procurer ces porte-bonheur. leurs propriétaires y tiennent beaucoup et consentent rarement à s'en dessaisir ; ils les gardent continuellement sur eux.

Un indigène bien posé en possède environ dix à douze ; chaque fétiche doit répondre à un besoin de la vie.

L'ody le plus répandu est celui qui donne le pouvoir de tirer juste, d'atteindre son ennemi à de grandes distances et de se protéger en même temps des balles de l'adversaire.

J'avais remarqué un des fétiches qui présentait un grand intérêt ethnographique, et je désirais vivement l'acheter. Malgré des offres séduisantes, le propriétaire, un sieur Rainimamona. fut intraitable et refusa catégoriquement toutes mes propositions.

Dans la soirée pourtant, il vint nous voir et nous fit entendre qu'il voulait, non pas vendre son talisman pour des perles ou de la toile, mais l'échanger contre un ody d'origine étrangère.

Je cachai ma surprise et lui demandai des explications. « Toi, étranger, dit-il, tu as de bons fusils ; cela ne m'étonne pas, car tu possèdes un ody qui vient de loin et qui est bien supérieur aux nôtres ; donne-le moi, je te céderai le mien et je te conduirai jusqu'à Fort-Dauphin. »

J'acceptai avec empressement, lui disant de revenir le lendemain, car la nuit m'était nécessaire pour préparer le génie de mon talisman à me quitter. A peine Rainimamona fut-il parti, que je confectionnai un fétiche à la hâte : quelques chiffons ornés de perles enveloppant de l'ail pilé, de l'iodoforme, des petits cailloux de quartz suffirent à lui donner une forme et une odeur convenables.

Le lendemain nous faisions l'échange ; je lui certifiai que j'y perdais probablement, car je ne connaissais pas encore son ody ; pour le mien, j'en répondais. Seulement, il devait le porter continuellement sur sa poitrine et surtout ne pas faire usage de son fusil avant un mois. Il est superflu d'expliquer les motifs pour lesquels je lui imposais ce délai.

Conformément à l'usage malgache, qui exige que, pour qu'un talisman jouisse de toute son efficacité, il faut que son propriétaire s'impose une privation quelconque, j'ajoutai à ces conditions l'obligation de ne jamais manger de volailles.

Ayant congédié Rainimamona trois semaines après ce marché, je ne saurais vous dire si son ody européen lui a donné toutes les satisfactions qu'il en attendait.

Le 28 juin, nous traversions le Mandrare ; depuis notre départ de Tamotamo, nous avions obliqué vers le sud-est pour gagner la forêt et relever les sources du fleuve.

Le 1er juillet, nous arrivions aux montagnes de Beampingaratra, qui donnent naissance au Mandrare. Cette contrée est boisée en partie ; la végétation y est assez belle ; des arbres, que nous n'avions jamais vus ailleurs, rappellent le baobab africain : c'est le *botona*. Nous en avons remarqué plusieurs dont le diamètre atteignait 3 mètres; d'autres plantes bizarres qui nous étaient inconnues, et dont nous avons rapporté des spécimens, achevaient de donner à la région un cachet tout spécial ; enfin, de très larges espaces étaient couverts de cactus géants dont les épines, longues et acérées, retardaient une marche rendue plus pénible encore par les montages élevées qu'il nous fallait franchir.

Les Manambia nous laissaient passer assez facilement ; il fallait bien supporter parfois de longs kabary, mais cela devenait si fréquent que nous y étions accoutumés. Le 29 juin, nous avions une alerte assez vive.

Nous entrions dans la grande forêt de Beampingaratra, le 2 juillet ; elle couvre les flancs et les sommets d'une haute chaîne limitant à l'est le bassin du Mandrare et son étendue est considérable.

Le 4 juillet, nous étions dans la vallée d'Ambolo, sur les bords du Manampanihy ou Mananzary.

Si le temps ne me faisait défaut, j'essayerais de vous décrire cette magnifique vallée, avec ses forêts d'ébéniers et de palissandres, ses bois d'orangers, ses cultures, sa terre noire et fertile, ses ruisseaux innombrables, ses rivières, ses sources chaudes.

La richesse de cette vallée nous a d'autant plus impressionnés, que pendant le cours de nos voyages à Madagascar, nous n'avions jamais été frappés d'une façon bien vive par la beauté du pays.

A côté de terrains propices aux cultures, de grandes forêts, de beaux plateaux que l'homme pourrait rendre aisément productifs, il

existe de nombreuses régions stériles, des districts rocailleux, des sols ingrats qui contribuent à donner à la grande île un aspect peu séduisant.

Il en est tout autrement pour la vallée d'Ambolo et en général pour tout le territoire tanosy du sud-est.

La population est dense ; elle se compose d'Antanosy, d'Antambolo qui prennent ici ce nom pour se distinguer des Antanosy de Fort-Dauphin. Ils sont paisibles et très superstitieux. Des traces du type arabe se retrouvent chez beaucoup d'individus, surtout chez les chefs. En effet, à diverses époques, des immigrations musulmanes sont venues sur la côte se mélanger aux populations primitives.

Le 5 juillet, après avoir traversé la deuxième ceinture de forêts et la zone littorale, nous arrivions à Fort-Dauphin.

Nous étions dans le lieu d'origine des Antanosy, qui y sont encore fort nombreux : c'est une race supérieure à celles que nous avions vues dans le nord : leur type est remarquable par la régularité et l'élégance des formes. Aussi ces naturels constituent-ils une race qui ne le céderait en rien aux Antimerina, si leurs rapports avec les Européens avaient été aussi fréquents et aussi suivis.

La région de Fort-Dauphin est remarquable par les souvenirs vivaces qu'y a laissés l'ancienne occupation française. Sans insister sur les ruines qu'on y rencontre, les murs d'enceinte, les batteries et les ouvrages divers de fortification dont quelques-uns sont assez bien conservés et utilisés, du reste, par les Hovas.

Je vous signalerai surtout, et c'est un fait qui m'a frappé, les traces profondes, les réminiscences curieuses que le peuple antanosy a conservées de notre ancienne domination.

Un très grand nombre d'indigènes parlent couramment le français ; nous en avons trouvé non seulement à Fort-Dauphin, mais encore nous avons pu nous servir quelquefois de notre langue dans la vallée d'Ambolo et dans le bassin de l'Onilahy, chez les Antanosy émigrés.

Pendant notre séjour à Fort-Dauphin, nous avons parcouru la contrée environnante. Nous avons visité la baie des Galions, l'étang de Fanjahira, les ruines des établissements portugais au Vinany-Be, les monts Saint-Louis.

Cette région est certainement l'une des plus fertiles que nous ayons vues à Madagascar, les anciennes descriptions de Flacourt, de Mandare, sont très exactes, et, en parcourant le pays de Tolanara, la

vallée d'Ambolo, tout le Tanosy, on doit rendre hommage à leur véracité.

Cependant il fallait songer au retour. Nous nous étions arrêtés pour prendre quelques dispositions indispensables à la réorganisation de notre petit personnel, remplacer les malades, congédier quelques hommes, refaire les provisions épuisées.

Le 30 juillet, nous quittions Fort-Dauphin, en longeant la côte, dans le but d'atteindre Vaingaindrano.

Nous dépassons rapidement la pointe Itaperina, les grands marais de Sainte-Luce, Manafiafy, et, le 4 août, nous arrivons à Manantena.

Tout le trajet, le long du littoral, est semblable à celui que nous avions fait antérieurement dans des régions plus septentrionales ; toujours le même sol sablonneux, la même végétation. La route traverse souvent les bois des premiers contreforts de la chaîne côtière, les grandes clairières et les vastes défrichements si communs sur toute la côte.

Manantena est un village important situé sur les bords du Manampanihy, la grande rivière de la vallée d'Ambolo. Ce fleuve considérable peut être remonté en pirogue fort loin dans l'intérieur ; c'est une voie de communication très employée par les habitants.

Le 8 août, nous arrivions à Manambondro. Ce village, de plus de quatre cents cases, est construit sur un petit îlot de la rivière du même nom, qui, à cet endroit, mesure plus de 1,500 mètres de largeur.

Pour arriver à la maison qui nous était destinée, nous dûmes faire, en pirogue, une traversée mouvementée qui nous valut un bain prolongé ; nous eûmes le désagrément extrême de voir s'en aller, au fil de l'eau, nos collections de plantes, l'objet de notre sollicitude, qui furent perdues ou détériorées en grande partie.

Toute la zone littorale est très peuplée. Les naturels, qui appartiennent à la grande famille tanosy, sont mélangés plus ou moins avec leurs voisins du nord et de l'ouest, les Antamoro et les Antaisaka. Nous avons toujours trouvé auprès d'eux un bon accueil. Il est curieux de constater que ces peuplades, douces et affables pour les étrangers, sont guerrières et jalouses de leur indépendance.

Nous arrivions, le 11 août, à Vaingaindrano, le premier poste hova au nord de Fort-Dauphin : puis, nous remontions la rive droite du Mananara, et nous entrions dans le pays des Antaisaka.

Nous sommes ici dans une contrée tout à fait déboisée et très peuplée ; des villages, dont quelques-uns fort grands, occupent le sommet de chaque colline, de chaque monticule ; on y voit de belles rizières, des cultures soignées.

Les Antaisaka diffèrent beaucoup des Antanosy ; ils présentent de nombreuses ressemblances avec les Bara et les Tanala ; c'est à côté de ces derniers que, dans un classement scientifique des diverses tribus de l'île, je les placerais volontiers.

Avec les Antaisaka allaient recommencer pour nous les vexations, les ennuis et surtout les kabary sans fin.

Ils nous refusaient des vivres, des guides et voulaient nous empêcher de traverser leur territoire ; mais nos porteurs surtout excitaient leur colère : « Jamais, disaient-ils, des Hovas n'avaient profané leurs terres ; » il fallait planter les têtes de nos hommes sur des pieux et jeter leurs corps dans le fleuve.

Ce n'est pas sans quelque peine que nous les avons empêchés de mettre ces projets à exécution.

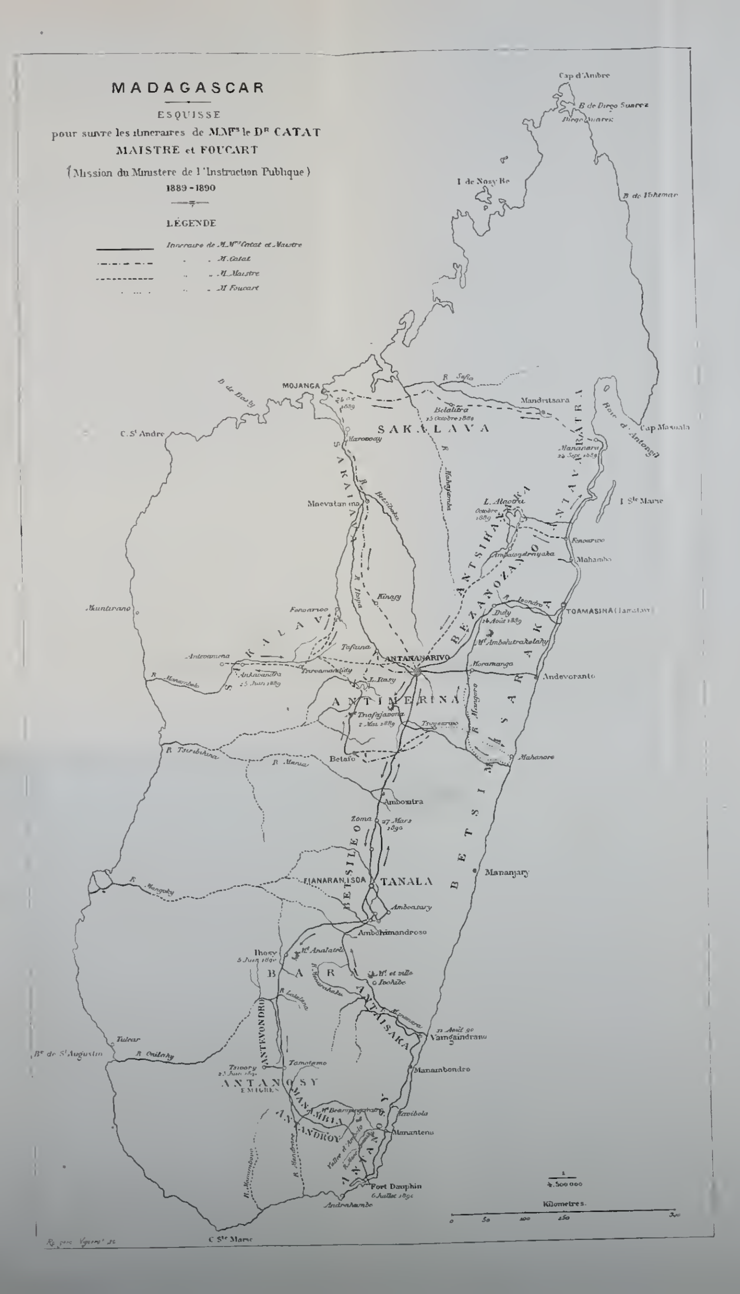
Chez les Antaisaka, comme chez les Antaimoro, existent un grand nombre de coutumes qui ont évidemment une origine arabe. J'ai retrouvé dans ce pays des usages analogues à ceux que j'avais remarqués, en 1889, chez les peuplades du nord-ouest.

Sans parler de la prohibition absolue de la viande de porc, prohibition qui se retrouve partout à Madagascar, excepté dans la tribu des Antimerina, on observe souvent des traces d'une immixtion musulmane antérieure.

C'est ainsi que d'un village, où nous venions de passer la nuit, nous avons dû partir précipitamment parce que notre chien, animal impur, était entré dans la case du chef. Ce fait avait ameuté contre nous toute la population.

Nos porteurs, stimulés par la crainte, marchaient rapidement, et, le 16 août, nous atteignions les premiers villages bara. Nous traversions ensuite le Mananara, fleuve important du versant de l'Océan Indien.

Le Mananara est navigable pendant quelques heures au-dessus de Vaingaindrano ; plus haut, son cours est malheureusement obstrué par des bancs de sable, des barrages de rochers, au milieu desquels il coule en rapide. De distance en distance il s'élargit, formant de grands lacs, vastes marais parsemés d'îlots, en forme de petits mamelons sur lesquels les indigènes ont construit leurs villages.


MADAGASCAR
ESQUISSE
pour suivre les itinéraires de MM^rs le Dr CATAT
MAISTRE et FOUCART
(Mission du Ministère de l'Instruction Publique)
1889 - 1890
LÉGENDE
Itinéraire de MM^rs Catat et Maistre
M. Catat
M. Maistre
M. Foucart
Cap d'Ambre
B. de Diego Suarez
I. de Nosy Be
MOJANGA
SAKALAVA
Mandritsara
Cap Masoala
I. Ste Marie
ANTANANARIVO
TOAMASINA
Andevorante
ANTIMERINA
Betafo
Ambositra
FIANARANTSOA
TANALA
Mananjary
Ambohimandroso
BARA
Vangaindrano
Manambondro
ANTANOSY
Manantenu
Fort Dauphin
C. Ste Marie
Kilomètres

Dans la forêt, le lit du fleuve, resserré par les assises rocheuses des premières montagnes, devient torrentueux.

Le 20 août, nous campions au pied du mont Ivohibe qui limite, au sud, les grands plateaux et termine le massif central.

Près de cette haute montagne se trouve la résidence du roi bara, Sambo, qui commande à toute la contrée.

Ces Bara du sud, comme ceux de l'Ouest, sont en guerre continuelle avec les tribus voisines ; nous avons pu traverser leur pays sans être inquiétés.

Le 25 août, nous rentrions dans le Betsileo à Ambohimandroso, et, quelques jours après, nous arrivions à Fianarantsoa.

Si, pendant cette campagne du sud, les fatigues et les privations, ont été quelquefois pénibles, si notre santé a trop souvent laissé à désirer, si enfin, les tracasseries et les attaques des populations ont mis maintes fois notre patience à l'épreuve et nous ont, à différentes reprises, causé de graves embarras, nous avons été largement dédommagés par le succès, je dirai même par l'heureuse chance qui nous a constamment favorisés.

Nous avons, en effet, accompli point par point l'itinéraire que nous nous étions tracé à travers des contrées inconnues et jusqu'alors fermées à tout Européen.

En terminant, je tiens à remercier le public lillois de sa bienveillante attention. Je ne me dissimule pas que je la dois en partie à ce que Madagascar est une terre où sont engagés des intérêts français.

Je le convie à remercier avec moi le Ministère de l'Instruction publique, dont le concours libéral a permis une fois de plus à des voyageurs français d'accroître, en quelque mesure, nos connaissances sur la grande terre de Madagascar, destinée à graviter de plus en plus dans la sphère d'action de la France.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LES SAUTERELLES ROUGES EN ALGÉRIE ET TUNISIE

Communication de M. le Comte DU PATY DE CLAM,

Membre de la Société de Géographie de Lille, à Tozeur (Tunisie).

Rien de curieux comme un vol de ces sauterelles passant au-dessus d'un pays. S'il est considérable, le soleil en est obscurci ; s'il est peu compacte, on dirait des flocons de neige miroitant au soleil et qui, en s'abaissant vers le sol, prennent une teinte de plus en plus rougeâtre jusqu'à ressembler, une fois à terre groupés, à des taches de sang déjà vieilles.

Leur arrivée provoque deux sentiments dans la population : la crainte de voir leurs cultures dévorées et la joie de pouvoir recueillir en masses considérables un objet d'alimentation dont elle est très friande.

La crainte se manifeste par une course effrénée des Khamès vers les jardins où l'on voit bientôt s'élever de tous côtés des tourbillons de fumée, et d'où l'on entend retentir des cris aigus qu'accompagne le bruit métallique de bâtons frappant sur des casseroles ou des marmites en fer. Les sauterelles ne peuvent résister à l'odeur de la fumée et au charivari : bientôt elles reprennent leur vol et vont s'abattre dans la plaine.

La joie se reconnaît aux cris des enfants et à un mouvement général de la population, qui de tous côtés s'apprête à profiter du repos nocturne des acridiens pour aller les étourdir en les frappant avec des branches de palmiers (djérids). Comme en outre ces locustes sont alourdis par la nuit, ils ne bougent pas et l'on peut les empiler facilement dans des sacs. Une fois transportés en ville, on les fait bouillir et on les mange tels que. Pour les conserver, on les sale en outre

comme des olives. Loin d'avoir un goût de crevettes très prononcé, ainsi que le prétend un naturaliste connu, ce mets a celui du foin très desséché et devenu vieux. Je dirai en passant que le seul moyen que j'aie trouvé de les rendre un peu mangeables est de les faire sauter dans du beurre avec des œufs durs écrasés, un peu de safran et du piment rouge. Encore cela ne vaut pas un plat de crevettes ordinaires ! !

Malgré les quantités considérables de sauterelles ainsi détruites (1), on ne peut en empêcher un nombre énorme de s'accoupler. La ponte s'opère deux ou trois jours après l'accouplement. Elle se fait de la façon suivante : avec la partie supérieure de son corps, la sauterelle creuse un petit trou dans le sable : puis en tournant plusieurs fois sur elle-même, elle s'enfouit en grande partie. C'est dans ce trou profond de 3 à 4 cent. qu'elle dépose ses 98 à 102 œufs enveloppés d'une légère pellicule et affectant, par leur groupement, la forme d'une jeune pomme de pin.

La ponte dure un jour ou deux, puis la sauterelle s'envole et meurt quelque temps après.

L'emplacement où a eu lieu une ponte se reconnaît à une série de carrés séparés les uns des autres et formés de petits trous placés en quinconce, affectant l'aspect des gouttes de pluie. Les pontes successives s'opèrent toujours sur les points où ont eu lieu les premières.

L'endroit d'une ponte reconnu, il suffit de gratter le sol pour en extraire les œufs, que l'on écrase au fond de fossés que l'on comble avec des fascines enflammées ; puis on recouvre le tout de terre. De cette façon, les œufs non broyés sont ou brûlés ou enfumés et n'éclosent pas. Il importe surtout de ne pas les mettre en tas à l'air libre, sous prétexte qu'une fois hors de terre ils ne peuvent éclore ! La couche supérieure des œufs remplace la terre et ceux des couches inférieures subissent parfaitement l'incubation ordinaire. Cette méthode rentre dans celle de certains Arabes qui prétendent qu'une éclosion n'est pas à craindre si des sauterelles ne sont pas là pour couver les œufs ! !

---

(1) Les populations du Djerid en ont recueilli des approvisionnements pour une année. Les premières sauterelles transportées comme denrée alimentaire, l'ont été du Souf. Si l'on sait que les droits de douane se sont élevés à 9,000 francs, et que l'on paie 8 % de droit d'entrée, on trouve qu'il en a été importé d'Algérie 187,500 kilos environ, dont les premières se sont vendues 35 et 36 fr. les 100 kilos, plus cher que le blé.

La destruction de ces derniers doit s'opérer très rapidement, car les trous en forme de gouttes de pluie sont facilement recouverts de sable par le vent.

Entre la ponte et l'éclosion s'écoule une période de 35 à 40 jours.

Un peu avant l'éclosion définitive, le sol se fendille et semble s'agiter. A leur naissance, les criquets sont blanchâtres, mais dès le lendemain ils deviennent noirs, ce qui, par leur sautillement incessant, les fait ressembler assez à des mouches auxquelles il manque une aile.

Pendant les quatre ou cinq premiers jours de leur existence, ces insectes s'éparpillent peu, pouvant à peine sauter et marcher. Aussi est-il facile de les détruire, surtout le soir et le matin, où ils sont groupés, formant des taches noires de trois ou quatre mètres, ou suspendus en grappes après les touffes d'herbe ; il suffit de les écraser ou de les brûler, en ayant soin d'entourer les touffes d'un petit fossé rempli de matières enflammées, dans lequel on balaye les criquets qui ont pu s'échapper.

Même aux septième, huitième et neuvième jours, c'est-à-dire quand les criquets commencent à marcher groupés (marche en colonnes) à la vitesse de 60 mètres environ à l'heure, on peut les détruire le soir et le matin, car ils s'arrêtent la nuit. Cette marche ressemble à de l'eau sourdant de terre et s'écoulant en filets à la surface du sol.

Ce n'est qu'après que l'on fait usage des appareils cypriotes dont l'emploi est si connu, que je crois inutile d'en parler.

La destruction des criquets offre un spectacle des plus étranges et des plus intéressants. Les chefs des villes désignent chaque jour les fractions (cheikhat) qui devront envoyer du monde dans ce but le lendemain, et le point où chacune d'elles devra aller opérer. Vers trois heures du matin, toutes se réunissent au centre de la ville au son des tobels et darboukas (tambours), des clarinettes, des trompes et des conques marines qui forment l'orchestre local. Chacune se rend ensuite à son chantier accompagnée d'une partie des instrumentistes. Des hommes, portant des drapeaux déployés, marchent en tête immédiatement après l'orchestre et avant le cheikh de la fraction. Derrière, armés de bâtons et chantant, suivent les travailleurs : les riches sont à mulet ou à cheval, les pauvres (la *rafetaille*, dirait Tartarin de Tarascon), vont à pied.

Dès que l'on aperçoit une tache, les trompes et les conques résonnent plus fort. Chacun se met à travailler et l'on continue ainsi en parcourant le terrain en tous sens jusqu'à 7, 8 et même 10 kilom. du point

de départ, toujours au son d'une musique endiablée. La rentrée en ville a lieu vers neuf heures, avec le même cérémonial, c'est-à-dire avec le bruit, le tumulte cher aux Arabes dès qu'ils sont réunis, puis chacun rentre chez soi et reprend ses occupations ordinaires, prêts à repartir le soir s'il le fallait, pourvu que l'orchestre infernal vienne les exciter de ses sons discordants.

Je terminerai en disant que dans le Djérid tunisien il a été détruit *cent quintaux métriques* d'œufs, dont une partie a servi à l'alimentation de la population. Si l'on sait que 25 kilog. représentent 3,500,000 œufs, c'est donc la quantité effroyable de *15 milliards* de criquets dont l'éclosion a été empêchée, ce qui représente, la sauterelle ayant 7 cent. sur 2, une superficie de 2,145 hectares environ.

Tozeur, le 12 Mai 1891.

UNE DISTRIBUTION DE PRIX A L'ÉCOLE PRIMAIRE D'OUARGLA.

M. Crepy, Président de la *Société de Géographie de Lille*, a reçu du Père Verax, supérieur des Missions d'Alger à Ouargla (1), la communication suivante qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs :

Ouargla, 15 Juin 1891.

C'est difficilement et lentement que la civilisation pénètre au milieu des populations sahariennes, dont le caractère saillant est déjà la lenteur et l'immobilité, mais que surtout l'Islam, essentiellement intolérant et exclusif, a rendues plus réfractaires que les peuplades sauvages à tout changement et mouvement progressifs.

Aussi, est-on heureux de constater le succès que la France obtient

---

(1) Ouargla est une oasis en plein Sahara, à l'extrême limite méridionale de notre grande colonie africaine.

dans l'accomplissement de sa mission civilisatrice, dans un pays où elle paraissait condamnée à n'avoir jamais d'autre moyen d'action, d'autre prestige, que la force des armes.

D'ailleurs, n'est-ce pas le moyen le plus efficace de consolider sa puissance sur les points extrêmes qu'elle possède, et de préparer par là même, avec plus de chances de succès, l'extension que, par la force des choses, elle doit donner à sa domination en occupant graduellement des points plus avancés vers le Sud.

Si les fières tribus de la grande Kabylie ont oublié leurs griefs et perdu leur esprit d'hostilité à notre égard, si les indigènes de Laghouat, Biskra et Phardaïa semblent aujourd'hui aussi disposés que ceux du littoral à vivre en paix avec nous, il faut l'attribuer surtout à la fondation des écoles françaises, qui ont été fréquentées déjà par toute une génération.

C'est en effet par l'éducation des enfants que nous pouvons détruire leurs préjugés séculaires contre le « *Roumi* », que nous nous attachons ensuite, par un lien de reconnaissance, ces mêmes enfants appelés à devenir un jour, précisément à cause de leur instruction, les hommes influents de leur tribu « *la classe dirigeante* », et qu'ainsi nous préparons, Dieu aidant, l'évolution complète, la régénération de ces races tombées si près de la décrépitude.

A Ouargla, qui était avant l'occupation toute récente d'El-Goléa, la station extrême soumise à la France, un essai d'école française a été tenté depuis quelques années, dans des conditions il est vrai, bien modestes et bien défectueuses ; il a fallu en outre, au chef du bureau arabe, autant d'habileté que d'énergie pour triompher de l'apathie et de la répugnance des pères de famille, pour amener à cette école une trentaine d'élèves ; et cependant, d'excellents résultats ont été obtenus, et donnent pour l'avenir les meilleures espérances.

En voici la preuve : hier, dimanche 14 juin, avait lieu la distribution des prix et en même temps l'inauguration de la nouvelle école récemment achevée sur la place de la Casbah, en face du monument élevé à la mémoire du colonel Flatters et de ses compagnons.

La vaste salle était entièrement décorée de palmes verdoyantes disposées avec beaucoup de goût sur tous les murs, encadrant les fenêtres, appliquées en courbes gracieuses aux deux grandes arcades du milieu, qui avaient, ainsi revêtues, l'aspect d'arcs de triomphe.

Au fond de la salle, les enfants joyeux et impatients ; sur une grande

table, autour de laquelle retombe une belle étoffe violette, sont étalées les récompenses qu'ils attendent.

Au premier rang prennent place MM. les officiers avec les missionnaires d'Alger ou Pères Blancs, qui viennent apporter leur concours et leur dévouement à l'œuvre de la civilisation, et ont l'intention d'ouvrir aussi une école ; au second rang le cadi, les caïds et chefs des différentes fractions ou tribus : puis les pères et parents des élèves achèvent de remplir la salle. Dehors une foule d'hommes, de jeunes gens, pressés sous les arcades qui entourent la classe, regardent par les fenêtres ou sont groupés dans la cour de l'école et sur la place ; en un mot, toute la population prend part à la fête.

Avant de recevoir leurs prix, les élèves charment et intéressent vivement l'assistance par quelques morceaux de chant exécutés avec entrain et précision, et par la récitation de petites pièces de poésies fort bien dites ; quelques-uns joignent à l'aplomb et au naturel un petit accent du pays d'un effet très agréable.

Puis chacun, à l'appel de son nom, vient recevoir des mains de quelqu'un des notables personnages, la récompense de son assiduité, de son application, de ses progrès : qui un burnous ou une gandoura, qui une chemise ou un sairouel, qui une chéchia, une hafia ou un beau mouchoir de couleur, les mieux notés plusieurs de ces objets réunis, chacun selon son mérite, et s'en retourne content et fier à son banc.

Pour quelques-uns ce n'était pas seulement l'utile, mais bien l'indispensable qu'on leur procurait ainsi ; on en pouvait juger à l'état de leur costume, laissant fort à désirer par quelque endroit, bien que pour la circonstance aucun n'eût manqué de faire parade du meilleur et du plus complet de son vestiaire.

La distribution terminée, M. le lieutenant Menvielle, chef du bureau arabe d'Ouargla, se tournant vers les parents, leur adresse quelques paroles pour leur rappeler et faire apprécier les avantages de l'instruction ; il les félicite, les encourage en même temps à profiter en plus grand nombre encore du bienfait qui est offert à leurs enfants. La séance se termine par cette réponse du caïd des Saïd-Otba, celui-là plus expansif que les autres : « *Ah, si de mon temps il y avait eu une école comme celle-ci, j'aurais été heureux de m'instruire et aujourd'hui je parlerais français.* »

Les enfants alors défilent, marchant au pas et chantant un hymne en l'honneur du drapeau français.

Aussitôt commence sur la place une grande fantasia au son de la

réïta (musette) et des tébels (tambourins) ; on fait parler la poudre, on lance en l'air les fusils, tout cela dans un admirable désordre, au milieu de nuages de poussière et de fumée, avec forces contorsions et cris sauvages, alternés par les you-you des vieilles femmes accourues aux premiers coups de fusils par toutes les rues débouchant sur la place, afin de joindre au tintamarre national leur accompagnement habituel. Une dizaine de cavaliers se mettent aussi de la partie et achèvent de donner à la fantasia toute sa couleur locale ; en un mot, c'est une vraie réjouissance publique.

De ces faits et démonstrations populaires ressort une conclusion évidente : c'est que la barrière en apparence infranchissable qui, il y a vingt ans, séparait ce peuple de notre civilisation, est aujourd'hui renversée ; du moins la brèche est ouverte, et pour ce résultat, l'école a fait le principal ; or, ce qui s'est fait à Biskra, à Phardaïa, ce qui se fait à Ouargla, pourra se faire également à El-Goléa, à In-Salah ; reste à conclure enfin que la France a fait un pas important dans son œuvre civilisatrice ; qu'elle doit la continuer ici, qu'elle doit aller plus loin encore, plus avant dans l'intérieur de l'Afrique et ce, l'assurance bien fondée, appuyée sur l'expérience, que ses efforts, sa persévérance, ses sacrifices auront partout le même succès.

NEW-YORK BATIE PAR DES FLAMANDS

Au XVIIe siècle vivait à Avesnes une famille fort considérée de marchands drapiers, celle des *de Forest*, ainsi nommée d'une seigneurie sise près de la forêt de Mormal, alors que cette dernière n'avait pas encore été amoindrie par les défrichements du XVIIIe siècle (1).

« En 1533, Melchior de Forest d'Avesnes, troisième du nom, épousa une très riche héritière de Mons, Mlle du Fosset, dont il eut cinq enfants, deux filles et trois garçons, Balthasard, Antoine et Jean, père

(1) Voir à ce sujet le très intéressant travail de M. Bécourt. Bulletin de mars 1887, page 178.

de Jesse ; ce dernier, s'étant marié à son tour avec une demoiselle du pays, en eut également trois enfants, Melchior, Jesse et Gérard.

» Dès sa jeunesse, Jesse montra beaucoup d'intelligence et de fermeté de caractère, avec un désir très prononcé pour les voyages et les aventures ; aussi, bercé dans les idées régnantes, il conçut de très bonne heure le projet d'émigrer en Amérique ; mais il comprit aussi que, pour le réaliser dans les conditions qu'il méditait, la fortune paternelle serait tout à fait insuffisante ; il résolut donc de l'augmenter par le travail et les spéculations industrielles.

» En 1598, son père Jean quitta Avesnes pour aller s'établir à Sedan, où toute la famille ne tarda pas à se convertir au protestantisme.

» En 1601, Jesse y épousa une demoiselle du Cloux, fille d'un des premiers négociants de la ville, dont il devint bientôt l'associé. M. du Cloux étant mort quelques années plus tard, Jesse s'occupa de liquider la maison de commerce, de réaliser sa fortune et celle de sa femme pour aller s'établir en Hollande, où il avait été successivement précédé par les membres de sa famille.

» Il arriva à Leyde en 1615 et y fonda avec ses frères, Melchior et Gérard, une grande teinturerie, à l'instar de celles de Sedan dont il avait étudié les procédés.

» Cette entreprise ayant parfaitement réussi, sa fortune, déjà assez considérable, s'accrut encore et lui permit de pouvoir enfin entreprendre son projet d'émigration en Amérique, dans les larges conditions qu'il avait toujours considérées comme indispensables.

» En 1621, Jesse revint donc dans ce but en Flandre dont les populations, essentiellement agricoles et industrielles, lui paraissaient mieux répondre à ses vues que celles de la Hollande. Il alla naturellement établir son quartier général à Avesnes, sa ville natale, où il retrouva d'ailleurs une famille nombreuse dont les membres l'aidèrent beaucoup dans ses démarches pour le recrutement de colons tant en Hainaut que dans le pays wallon.

» Lorsque Jesse crut avoir recruté assez d'agriculteurs et d'artisans de tous métiers composés d'Hainuyers et de Wallons, il leur donna rendez-vous à Anvers où ces Flamands, véritables descendants des Nerviens (1), au nombre de plus de trois cents, non compris les femmes

(1) Les Nerviens, dont le territoire comprenait toutes les Flandres et la Belgique, fut le dernier peuple des Gaules qui combattit longtemps et parfois avec succès, contre Jules César et ses légions romaines, pour la défense de l'indépendance gallo-germanique.

et les enfants, s'embarquèrent joyeusement avec leur matériel et le bétail agricole jugé nécessaire que Jesse les avait aidés à compléter, sur un navire hollandais affrété et abondamment approvisionné de vivres de toutes espèces pour cette expédition.

» Lorsque Jesse de Forest donna l'ordre de lever l'ancre, et que le navire commença à s'ébranler, il fut salué par les acclamations d'une foule considérable d'habitants rangés sur les quais, adressant leurs adieux à leurs compatriotes et leur souhaitant heureuse chance.

» La traversée de l'Océan fut très heureuse. Au printemps de 1623, le navire aborda en Amérique, à l'île de Manhattan, désignée par de Forest.

» Cette île formait la rive droite de l'entrée du fleuve Hudson, tandis que l'autre rive était formée par l'île de Long-Island, qui devint par la suite le sol de l'importante ville de Brooklyn, laquelle n'est, à vrai dire, qu'un des faubourgs de New-York.

» Ces deux îles étaient malheureusement séparées par un écueil fameux, désigné sous le nom de *Hell-Gate* (Porte d'enfer), qui a si longtemps rendu dangereuse la navigation de l'entrée du fleuve, mais dont un ingénieur très distingué, le général Newton, vient de le débarrasser par une seule et formidable explosion de trente-cinq tonnes (35,000 kilogrammes) de dynamite.

» L'île de Manhattan, devenue de son côté le sol de la grande cité américaine, formée par les alluvions du fleuve, appartenait à son estuaire et n'en était séparée que par un canal assez étroit pour rendre facile, par la suite, leur réunion.

» Bien que l'endroit présentât encore quelques parties marécageuses, nos braves Flamands (1) s'y établirent et formèrent, par conséquent, le premier noyau de l'immense population actuelle de New-York, devenue aujourd'hui l'une des plus importantes villes du globe.

» Il y avait à peine trois ans que Jesse était débarqué à Manhattan, lorsque, en 1626, malgré sa forte constitution, il mourut tout à coup, emporté par une fièvre paludéenne, laissant des fils pour lui succéder. Ce fut un grand deuil parmi ses compatriotes, qui perdirent en lui, non seulement un véritable père et un protecteur, mais encore un énergique défenseur.

---

(1) Ces Flamands, à cause de leur langage, furent surtout désignés comme Français ; c'est qu'en effet, toute la partie sud-est de l'ancienne Flandre, depuis le Boulonnais, l'Artois, le Hainaut, le Brabant, tout le pays wallon, jusqu'à Namur et Liège, parlait et parle toujours français.

» Peu de temps après sa mort, quelques membres de sa famille revinrent en Hollande pour assister au mariage de Rachel, sa fille, avec Jean Mousnier de la Montagne, qui émigra lui-même en Amérique, en 1634, avec sa femme et plusieurs familles hollandaises, et y devint bientôt gouverneur du fort Orange (Albany).

» Ce n'est qu'à partir de cette époque, c'est-à-dire onze à douze ans après les Flamands, que les Hollandais émigrèrent bientôt dans l'île en assez grand nombre pour s'y constituer en ville. Alors s'éleva une grande discussion entre les Hollandais et les Flamands : ceux-ci prétendaient, arrivés premiers au port, avoir le droit de lui imposer le nom de *New-Avesnes*, en souvenir de leur ancien et honoré directeur ; mais le nombre l'emporta sur le droit et la nouvelle ville reçut le nom de *New-Amsterdam* (Nieuwe-Amsterdam en hollandais). »

Ainsi, il appert de cette très curieuse communication, faite à la Société de Géographie de Paris, par M. P.-Th. Virlet d'Aoust, que New-York a eu pour fondateurs des Flamands.

Les Hollandais se sont substitués de force à nos compatriotes, cela ne leur a point porté bonheur.

Au nord de la Nouvelle-Amsterdam se développait une colonie anglaise, puritaine, animée de l'esprit de Cromwell et de sa religiosité pratique.

Au sud se développaient deux grandes colonies anglaises, fondées par la royauté, *la Virginie*, ainsi appelée de la grande Vierge du Nord, qui n'était autre que la reine Élisabeth, *la Caroline*, qui tirait son nom du roi Charles II.

Virginie et Caroline d'une part, Massachusets de l'autre devaient tendre à se rejoindre en passant sur le corps de la Nouvelle-Amsterdam.

Ce qui fut fait en 1674. Les Anglais étaient les alliés de la France pour écraser la Hollande, qui s'estima très heureuse de leur lâcher la Nouvelle-Amsterdam pour prix de leur défection.

Et la Nouvelle-Amsterdam, bâtie par des Flamands, subtilisée par des Hollandais, devint New-York pour les Anglais, en attendant qu'elle devînt le grand port de l'Oncle Sam (1).

---

(1) Oncle Sam est le sobriquet habituel des États-Unis, par allusion aux deux initiales U. S. (United States, Uncle Sam).

COURS DU MARDI SOIR A LILLE

COURS DE TOPOGRAPHIE

Par M. MAMET, Sous-Lieutenant au 43e régiment d'Infanterie.

Le cours de topographie inauguré et professé par M. le lieutenant Bonaffé il y a environ quatre ans, vient d'être repris cette année dans les mêmes conditions, avec le concours de M. Mamet, sous-lieutenant au 43me de ligne.

La première séance a eu lieu le 24 février dans le salon de la Société des Sciences, à l'Hôtel-de-Ville, en présence de M. Faucher, Vice-Président et de plusieurs membres du Comité. Certains officiers de réserve, quelques membres de l'enseignement, des employés de commerce et plusieurs élèves du Lycée, composaient l'auditoire. C'est à ces derniers, que M. Faucher s'est principalement adressé en ouvrant la séance et en présentant M. Mamet à ses futurs élèves. M. Faucher a terminé son aimable allocution en remerciant cet officier de son dévouement à la Société de Géographie. Le jeune professeur a ensuite pris la parole et a débuté à peu près en ces termes :

« Avant de commencer le cours de topographie, je tiens à vous dire que c'est un grand honneur pour moi de me trouver au milieu d'une Société aussi choisie. Cet honneur, je le dois à mes chefs ; aussi, Messieurs, permettez-moi un mot de remerciements pour eux et en particulier pour celui qui fut récemment à la Société de Géographie, un conférencier distingué (1).

» Cependant, malgré tout le plaisir que j'éprouve à me trouver

(1) M. le Commandant Dubail, Membre correspondant de la Société, actuellement Chef d'État-Major du gouvernement de la Place, à Épinal.

parmi vous, ce n'est certainement pas sans hésitation que je m'y présente : en effet, sorti de l'école depuis peu de temps, je ne puis prétendre avoir les qualités d'un professeur et encore moins celles d'un orateur. A défaut de ces qualités, il ne me reste donc plus à vous offrir que ma bonne volonté, et d'avance je vous prie de vouloir bien m'accorder toute votre indulgence. »

M. Mamet a ensuite indiqué la division méthodique du cours, auquel il a donné un caractère géographique en cherchant à reprendre l'idée de M. Hennequin. Les premières leçons, mises à la portée de tous, ont été faites d'après la méthode Hennequin.

Du reste, étant donné la composition hétérogène de l'auditoire, ce cours de topographie devait être essentiellement élémentaire, et c'est pour cette raison que M. Mamet s'est efforcé de ne pas donner des démonstrations mathématiques d'un ordre trop élevé, que n'eussent point comprises quelques-uns de ceux qui l'écoutaient.

Apprendre à lire une carte;

Donner une idée générale des différents levés; tel était le double but qu'il s'était proposé d'atteindre en faisant le cours de topographie.

Ce cours a été divisé en deux parties : l'une théorique a été traitée en six leçons; l'autre partie, qui avait trait aux différents levés, a exigé cinq leçons pratiques sur le terrain.

La première leçon théorique a été consacrée aux définitions, à l'étude des cartes, des échelles et d'une feuille de la carte d'État-Major.

La deuxième a eu trait aux signes conventionnels de la planimétrie et du nivellement.

Dans la troisième séance, M. Mamet a parlé du figuré du terrain et de la lecture de la carte.

Dans la quatrième leçon, il a parlé de la copie des cartes et des divers instruments employés en topographie.

Dans la cinquième, il a montré quels étaient les levés les plus usuels et la manière de les exécuter.

Enfin, la construction et la révision de la carte d'État-Major ont fait l'objet de la sixième leçon.

A la suite de chaque leçon théorique, avait lieu la séance pratique correspondante sur des terrains situés près de Lille, et habituellement le dimanche matin.

L'enseignement pratique a été donné sur les seuls endroits mouvementés qui existent aux environs, entre Croix-Wasquehal et Roubaix.

L'étalonnage du pas, l'appréciation des distances, l'orientation ont fait l'objet d'une promenade topographique qui a servi de début aux opérations pratiques proprement dites.

Tel est en quelques lignes le programme du cours de topographie que la Société a fait reprendre cette année.

Comme les élèves ont pu s'en rendre compte, il n'est pas commode de rendre attrayante une étude quelque peu aride comme celle de la topographie : mais, grâce à la persévérance et à la bonne volonté des élèves du Lycée et de quelques collègues dévoués, M. Mamet a pu professer son cours dans les meilleures conditions.

Les séances pratiques ont pleinement réussi, grâce à la gaieté que chacun y apportait. Ajoutons aussi que la photographie s'est mise de la partie, et un de nos collègues dévoués, grâce à l'appareil que possède la Société et qui est dû à la générosité de son Président, a réussi plusieurs fois à prendre le groupe des fidèles topographes.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

EN 1891.

Excursion aux Etablissements de M. Fanien fils aîné, à Lillers.

Le 14 mars 1891, à 7 h. 13 du matin, un groupe de Sociétaires prenait le train à Lille et se dirigeait vers Lillers par Armentières. A la gare de cette dernière ville, le train quitte la ligne du littoral, prend à gauche et remonte la vallée de la Lys. On aperçoit les villes importantes et commerciales de La Ventie, Estaires, Merville, Saint-Venant avec son asile d'aliénées et on arrive à Berguette, point de jonction avec la ligne de Paris à Calais par Arras et Béthune. De Berguette on se dirige sur Lillers en côtoyant les premières pentes des collines d'Artois et en coupant de nombreux affluents de la Lys.

Nos Sociétaires arrivèrent à Lillers à 9 h. 16 et se dirigèrent, de suite, vers l'établissement de M. Fanien fils aîné, principal but du voyage. M. Fanien avait bien voulu autoriser la visite de sa manufacture, sous la direction d'un de ses ingénieurs, M. Rollet.

En 1823, M. Ch. Fanien père fonda cette maison, qui ne fit que croître et se développer, en passant dans les mains de ses fils. Il commença par fabriquer la chaussure sur mesure, puis augmentant son personnel, il fabriqua d'avance de petites quantités de chaussures et les vendait aux capitaines de navire des ports du Havre et de Boulogne, lesquels en trouvaient le placement aux colonies. La supériorité de ces chaussures fut vite reconnue par les consommateurs des Antilles et les demandes arrivèrent nombreuses au maître cordonnier de Lillers. Dès ce moment, sa marque fut connue et recherchée.

Il envoya un de ses fils aux colonies pour étudier sur place les besoins de ces populations et les formes admises dans ces pays. Les renseignements qu'il rapporta donnèrent un nouvel essor à la fabrication. La production qui était en 1855 de 110,000 paires de chaussures, atteignait en 1882, 480,000 paires et un bien plus grand nombre actuellement. Le nombre des ouvriers et ouvrières qui était de 1,500 en 1867 s'est élevé actuellement à 1,800 environ. La maison possède à Lillers sa fabrique principale, construite sur 1 hectare 1/2 de terrain ; elle a aussi des fabriques auxiliaires à St-Omer, Aire, Fruges, Steenworde et une maison de vente à Paris.

Toutes les améliorations au point de vue de l'hygiène ont été apportées dans l'aménagement de ces usines ; les précautions contre les accidents sont prises d'une façon parfaite, et prouvent la sollicitude du chef pour la sécurité et le bien-être des ouvriers, lesquels, du reste, sont assurés contre les accidents aux frais de la maison. Les anciens ouvriers sont toujours conservés et reçoivent les mêmes salaires que par le passé, lorsque les infirmités ou la vieillesse les empêchent de travailler. Un grand nombre de maisons ouvrières ont été construites et sont louées à très bas prix. Une école professionnelle existe dans la fabrique, dans laquelle les jeunes gens apprennent à travailler tout en gagnant leur journée. La partie féminine du personnel travaille dans un atelier séparé des autres, avec entrée et sortie spéciales et sous les ordres d'une contre-maîtresse. Il n'y a jamais eu de grèves dans l'établissement, ce qui prouve surabondamment la grande sollicitude des patrons pour leurs ouvriers. M. Fanien perfectionne constamment son outillage. L'usine possède 3 machines à vapeur, 89 machines à coudre, à piquer et à visser, etc. ; de plus, il s'y trouve une corroierie, une forge, une fabrique de malles de toutes sortes pour emballages ; cette dernière partie n'est pas la moins intéressante, si l'on tient compte que chaque pays reçoit comme contenant des malles et des valises appropriées à la consommation locale.

La maison Fanien exposa pour la première fois à Paris en 1855, où elle obtint une médaille de 1re classe ; ensuite à Londres en 1862, où lui fut accordée une « Prize Medal » ; M. Fanien fut fait chevalier de la Légion d'honneur à cette occasion.

Puis Paris 1867, Médaille de 1re classe.
Amsterdam 1869, d°
Paris 1878, Médaille d'or, et la Légion d'honneur à M. Fanien fils aîné.

Enfin Paris en 1889, Grand Prix, et M. Delisse, collaborateur de M. Fanien, reçoit à son tour la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Cette maison continue à soutenir sa réputation et à marcher à la tête du progrès industriel.

Un Américain qui parcourt les usines d'Europe et que nous avons rencontré justement à Lillers, nous a assuré que cette usine était la plus complète et la plus perfectionnée de toutes celles qu'il avait vues jusqu'à ce jour.

Cette opinion, absolument désintéressée, peut servir de conclusion à la description sommaire que nous venons de faire de cet établissement. Nous remercions sincèrement M. Fanien, de nous avoir fait passer quelques heures si instructives.

De Lillers, nous sommes partis pour Béthune, où nous attendait un excellent

dîner auquel nous avons fait honneur. Nous sommes allés ensuite visiter l'église St-Vaast (1533), laquelle renferme les restes d'une ancienne église du XIIIe siècle et dont les vitraux sont tout à fait remarquables, et le Beffroi ; M. le Maire de Béthune nous avait autorisés à y monter, ce que nous ne manquâmes pas de faire. Ce beffroi fut construit en 1346 et porte les traces de nombreuses réparations ; il possède un intéressant carillon. De là haut la vue est fort belle, s'étend très loin, et nous permit de juger de l'importance de cette ville et de ses environs.

Béthune, dont il est fait mention dès le Xe siècle, passa par de nombreuses périodes de grandeur et de décadence ; elle est maintenant le centre d'un grand commerce de grains, et entourée de nombreuses mines de charbon et de quantité d'établissements industriels. Un important réseau de voies de communication facilite l'essor de ses industries et de son commerce.

A 4 h. 10, nous reprenions le train qui nous déposait sur les quais de la gare de Lille à 6 h. 35, avec une bonne journée de plus à l'actif de la Société de Géographie de Lille.

F. D.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN JUIN

Les 7 et 8 juin, 25 excursionnistes Lillois sont partis pour les plaines verdoyantes de Normandie, sous la conduite de MM. Henri Beaufort et Victor Delahodde. Après être passés par Amiens et avoir jeté un coup d'œil sur la cathédrale, ils sont partis directement pour Rouen où les attendait M. Godin, parti en éclaireur pour organiser les visites aux principaux monuments. Inutile de dire que tout a marché à souhait. Au Havre, M. Carton, membre de la Société de Géographie du Havre, et M. Loiseau, secrétaire de la même Société, se sont faits les aimables cicerones de nos amis et leur ont ménagé la visite d'un nouveau Transatlantique, *la Touraine*. A Sainte-Adresse, la Société du Havre avait réservé la surprise d'un punch pour ses confrères de Lille, et M. Gaston, le vice-président, en a fait les honneurs. Chacun est revenu enchanté de cette excursion, pour laquelle on ne saurait trop remercier les organisateurs.

Le 14 juin, MM. Fernaux et Crépin organisaient une excursion à Lucheux et Doullens. La plus franche et la plus cordiale gaieté n'ont cessé d'animer cette charmante partie de plaisir.

Le 22 juin, 10 de nos Sociétaires sont partis pour une grandissime excursion... en Suède. Ils ne nous laissent pas sans nouvelles. Le 24 juin on arrivait à bon port à Hambourg ; puis on allait à Lubeck prendre le bateau pour Copenhague. La traversée fut un peu agitée et l'on paya quelque peu tribut aux dieux marins, mais à Copenhague chacun se retrouvait frais et dispos. La traversée du canal de Gothie se fit dans d'excellentes conditions, et nos amis bénirent l'art des ingénieurs, qui leur permit d'arriver à Stockholm aussi frais qu'au départ. — Le Bulletin de juillet contiendra la relation du voyage.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890

JUIN.

2 Juin. — Turquie d'Asie. — Ouverture de la première section du chemin de fer d'Ismid à Angora.

5 Juin. — Grande-Bretagne. — La Chambre des Communes rejette à nouveau par 234 voix contre 153, le bill du tunnel sous la Manche.

10 Juin. — Belgique. — Renouvellement par moitié de la Chambre des Députés. La Chambre comprenait, avant les élections, 96 membres de la droite et 42 de gauche (sur 138). Elle compte, depuis, 94 catholiques et 44 libéraux.

16 Juin. — Bulgarie. — Démission des ministres Stransky et Sallabacheff.

— Bulgares et Macédoine. — Note du cabinet bulgare à la Porte, demandant au sultan de délivrer des bérats d'investiture pour l'établissement d'évêques de l'Église bulgare en Macédoine, à Ochrida, Uskud et Kuprulu.

19 Juin. — Canada. Québec. — Élections du Parlement provincial, dont le nombre des représentants a été élevé de 65 à 73. Succès du cabinet libéral Mercier (1). La minorité conservatrice revient très affaiblie et ne conserve qu'une vingtaine de sièges.

21 Juin. — Terrible cyclone aux États-Unis ; plusieurs centaines de victimes.

22 Juin. — Brésil. — Promulgation de la Constitution républicaine. Cette constitution reconnaît un système de gouvernement fédéral comme aux États-Unis. Le président est nommé pour six ans. Il est seul responsable devant la nation, et les secrétaires d'État (ministres) ne sont responsables que devant lui. Le pouvoir législatif comprend : la Chambre des Députés et le Sénat renouvelés, la Chambre tous les trois ans, le Sénat tous les neuf ans. Les votes des Chambres ne peuvent entraîner de changement de ministère.

24 Juin. — Incendie de la ville de Port-de-France à la Martinique ; 1,600 maisons brûlées.

28 Juin. — Allemagne. — Le Reichstag vote en troisième lecture le projet relatif à l'augmentation de l'effectif militaire.

Bulgarie. — Exécution, à Sofia, du major Panitza.

29 Juin. — Salvador. — Le président Menendez est tué dans un pronunciamento. Le général Ezeta, chef du mouvement, devient président provisoire.

(1) M. Mercier a fait un court passage à Lille en ce mois de Juin 1891.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

Russie. — Le nouveau port de Libau. — Les travaux préparatoires pour la construction du nouveau port de guerre de Libau sont activement menés. La pose de la première pierre aura lieu solennellement vers le milieu de juillet.

Les ingénieurs déclarent que, dans les circonstances les plus favorables, on ne peut compter sur l'achèvement complet du port qu'au commencement de 1893.

Le port de Libau pourra contenir une flotte trois fois plus puissante que l'escadre actuelle de la mer Baltique.

(*Revue du Cercle militaire*).

ASIE.

Accès du Yunnan par la Birmanie. — La Chambre de commerce anglaise de Rangoen est en instance auprès du gouvernement de l'Inde anglaise pour qu'il prenne à sa charge la construction d'un chemin de fer allant de Funlon-Ferry, sur le Salouen, au Yunnan. Elle fait ressortir l'importance qu'il y a pour le commerce britannique à ce que les travaux de cette ligne soient poussés avec la plus grande activité dans le but de devancer les Français dans l'exploitation du Sud-Ouest de la Chine.

Il y a malheureusement une difficulté presque insurmontable à établir cette route, qui exigerait plusieurs tunnels dans le genre de celui du Mont-Cenis, et des ponts métalliques fort dispendieux à établir sur les fleuves et torrents à rives abruptes qui traversent le pays. En supposant même la chose possible, la dépense serait fort au-dessus des revenus probables. MM. E. Rocher, dans son livre la *Province de Yunnan*, et A. Hosie, consul d'Angleterre à Tchung-King, dans son excellent ouvrage *Three Years in Western China* (1890), mettent à néant ces utopies, en démontrant que la seule route de pénétration au Yunnan est celle que la France possède au Tonkin, celle du fleuve Rouge. M. Archibald Little le dit fort bien dans son introduction du livre de Hosie, p. 17 : « The french have won the rau, they are thus » (by the conquett of Tonkin) enabled to penetrate *Huang-si* and *Yun-nan* at the » most favourable point..... The Red River provider a natural outlet to the » sea, etc... »

Cet aveu a une grande valeur venant d'Anglais qui connaissent le pays.

AFRIQUE.

Un Français dans l'Afrique australe. — M. Foa (1) a écrit de Johannebury, à la date du 9 mai, pour annoncer qu'il partait ce jour même pour Prétoria, sur les confins du Béchuanaland, le refuge des derniers Boschimans, qu'il se propose d'étudier.

Opérations militaires au Sénégal. — Le gouverneur du Sénégal vient de transmettre le rapport d'ensemble que le colonel Dodds, commandant supérieur des troupes, lui a adressé sur les opérations de la colonne qui, on le sait, avait été envoyée, au mois de janvier dernier, dans le Fouta sénégalais.

Voici, d'après le rapport du colonel Dodds qui a brillamment dirigé ces opérations, quels sont les résultats obtenus par cette démonstration militaire.

1° La colonne a arrêté les agissements d'Abdoul-Boubakar et empêché la réunion sur la rive droite du Sénégal des habitants du Fouta qui devaient aller renforcer Mahmadou-Segou dans le Soudan;

2° Elle a dispersé les forces d'Abdoul-Boubakar et détruit son autorité ;

3° Par la rapidité de ses opérations et par les reconnaissances dirigées sur tous les points où les Toucouleurs avaient l'habitude de se cacher au passage de nos troupes, pour se reformer ensuite sur leurs derrières, elle a empêché l'ennemi de se concentrer et de prendre l'offensive ;

4° L'indépendance du Damga a été établie avec un chef entièrement dévoué à la France ;

5° Le Bosséa, qui perd sa prépondérance dans les affaires du Fouta central, est entouré de peuples qui nous sont entièrement dévoués :

6° Son nouveau chef, compromis vis-à-vis des partisans d'Abdoul et de Mahmadou-Segou, est obligé, pour se maintenir, de suivre notre politique ;

7° Toutes les provinces du Fouta, indépendamment des fortes amendes qui leur ont été imposées, consentent à payer à la France une redevance annuelle calculée sur la base de 1 fr. par adulte ;

8° Enfin, des concessions de terrains sont faites au gouvernement français, autour du poste de Kaédi, sur les deux rives du Sénégal.

(*Journal Officiel*).

Etablissements français de la Côte-d'Or. — M. le gouverneur des Rivières du Sud a télégraphié que la mission de MM. Quiquerez et de Segonzac a été attaquée dans la rivière San-Pedro, à deux cents kilomètres environ de la côte, et a été chavirée dans les rapides, perdant tout son matériel et ses armes. C'est le jour même de ce fâcheux événement que le lieutenant Quiquerez a été pris d'un accès de fièvre algide auquel il a malheureusement succombé.

Ces détails ont été apportés à Konakry par le sous-lieutenant de Ségonzac qui,

---

(1) M. Foa est l'explorateur qui nous a fait l'hiver dernier une fort intéressante conférence sur le Dahomey.

dépourvu maintenant de tous moyens d'action par suite de la perte de son matériel, se voit forcé de rentrer en France.

(*Journal Officiel*).

Vers le lac Tchad. — Tout ce qui se rattache à l'Afrique française intéresse au plus haut degré l'opinion publique.

Entre autres questions pressantes, il est indispensable pour nous de reconnaître et d'acquérir des droits sur la région comprise entre l'Oubanghi et le lac Tchad, bassin du Chari et Baghirmi. Déjà, M. Paul Crampel avait pénétré dans ces contrées, avec une avance considérable sur les voyageurs allemands Morgen et Zintgraff, envoyés pour lui couper la route.

Mais qu'est-ce qu'une si faible mission pour des pays aussi étendus ? Pour que le voyage de M. Crampel produisit tous ses fruits, il fallait qu'il fût appuyé par une seconde expédition gardant le contact avec nos établissements de l'Oubanghi. Or, la compétition des Allemands de Cameroun rendait l'entreprise particulièrement urgente, et nul, en France, ne songeait à prendre une telle initiative.

Le comité de l'Afrique française accepta résolument la lourde tâche que lui imposait son programme patriotique et commença immédiatement d'organiser une nouvelle expédition.

Un programme précis, proposé le 16 décembre, était aussitôt adopté. M. Jean Dybowski, maître de conférences à l'École d'agriculture de Grignon, était choisi pour diriger l'expédition.

Deux seconds ont été adjoints à M. Dybowski : M. Brunache, administrateur-adjoint de la province de Constantine, dont la collaboration est, comme celle du chef de mission, entièrement gratuite, sera plus spécialement chargé du campement et de la caravane ; M. Bigrel, commis des contributions indirectes à Quimper, ancien sous-officier d'infanterie de marine, ayant fait campagne sur le Haut-Fleuve, au Soudan, commandera l'escorte. Le 20 février, M. Bigrel s'embarquait à Bordeaux pour aller à l'avance recruter les laptots d'escorte au Sénégal.

M. Dybowski s'embarquait lui-même le 10 mars. Nous craignions fort que le court espace de temps laissé à M. Bigrel ne lui eût pas permis de remplir son office et que la mission ne fût, comme celle de Crampel, arrêtée un mois au Sénégal. Heureusement, il n'en a rien été ; en arrivant à Dakar, le 21 mars, M. Dybowski a trouvé les 42 laptots recrutés par son second. A l'heure actuelle, la mission doit être débarquée à Loango.

Le secret a été bien gardé. Il n'y a plus maintenant d'inconvénient à le rompre, puisque notre envoyé ne saurait être devancé. La mission se compose de MM. Jean Dybowski, commandant ; Brunache, premier officier, chef de caravane ; Bigrel, second officier, chef d'escorte ; Chalot, préparateur d'histoire naturelle ; 42 laptots sénégalais armés de fusils à tir rapide. La mission recrutera à Loango tous les porteurs qui lui seront nécessaires.

La mission Dybowski, à peu près égale en force à la mission Crampel, est beaucoup mieux approvisionnée en matériel, en vivres et en marchandises. Ses instructions, cela va sans dire, lui prescrivent de ne recourir aux armes qu'à la dernière extrémité, de ne jamais rien prendre de force aux indigènes, de tout payer au contraire exactement en marchandises.

Le passé du chef de la mission et ses connaissances techniques permettent d'espérer qu'il pourra rendre, au point de vue scientifique, de grands services, dans ces pays dont les ressources sont encore presque complètement ignorées.

La jonction, sur les rives du Tchad, de nos possessions de l'Algérie, de Tunisie,

du Soudan et du Congo, sera ainsi bientôt un fait accompli, et la France n'aura plus qu'à mettre en valeur l'immense domaine devenu ainsi terre française.

Les Anglais en Mellacorée. — La mission Brosselard-Faidherbe dont nous avons annoncé le retour rapporte d'intéressants renseignements sur les agissements des Anglais dans la région de la haute Mellacorée. Sur l'instigation d'agents de Sierra-Leone, la mission a été arrêtée par des Sofas de Samory, au moment où elle allait pénétrer dans la vallée du Niger. Tout le pays qui nous a été reconnu par les conventions récentes avec l'Angleterre avait été pillé et ravagé, de manière à forcer les caravanes à se détourner de leur route habituelle et à se porter vers les comptoirs anglais de Sierra-Leone. On assure même que les autorités britanniques font construire un fort à Faleba, de manière à protéger la route commerciale qu'ils s'efforcent, *per fas et nefas*, de créer entre le Haut-Niger et Sierra-Leone.

Gambie. — Délimitation. — La commission franco-anglaise de délimitation de la Gambie se trouvait, aux dernières nouvelles, dans la crique de Ving-tang et sur le point d'entrer dans le Fogny, pays du chef Fodé-Kaba, qui a conclu récemment un traité de protectorat avec la France. Tous les villages de la région ont arboré le pavillon français. La crique de Ving-tang est située sur la rive gauche de la Gambie, à 35 milles à l'est de Bathurst, siège du gouvernement anglais.

AMÉRIQUE.

La délimitation des frontières de la Guyane. — Arbitrage du Tsar. — On se rappelle qu'un conflit s'est élevé entre le gouvernement des Pays-Bas au sujet de la délimitation des frontières qui séparent les territoires que ces deux pays possèdent dans la Guyane

D'un commun accord, les deux gouvernements ont soumis le point litigieux à l'arbitrage de l'empereur de Russie, qui vient de rendre la décision suivante :

« L'Aoua devra être considéré comme fleuve limite et servir de frontière entre la Guyane française et la Guyane hollandaise. Le territoire en amont du confluent des rivières Tapanahoni et Asoua doit, désormais, appartenir à la Hollande ; seront respectés, d'ailleurs, tous les droits acquis de bonne foi par les ressortissants français dans les limites du territoire qui a fait l'objet de la présente décision. »

Cette sentence aura pour effet d'enlever à la France un territoire assez considérable. puisqu'il constitue le Hinterland, d'environ un quart du littoral de la Guyane française.

Un nouveau lac à Salton (Etats-Unis). — Des avis d'Yuma, état d'Arizona, annoncent qu'un grand lac s'est formé à Salton, dans le désert de Colorado.

Les eaux ont commencé à s'élever le samedi 27 juin, dans les mines de sel de Salton, et ont emporté des parcelles de terrain avec les ouvriers qui y travaillaient.

Le lac a au moins douze milles de longueur.

On fait différentes hypothèses concernant l'endroit d'où viennent les eaux.

La nature des poissons qu'elles contiennent indique qu'elles proviennent de l'Océan.

Le lac est situé à 15 pieds au-dessous du point le moins élevé du chemin de fer du Sud Pacifique.

On croit généralement que les eaux viennent du golfe de Californie.

Le correspondant du *World* de New-York attribue la formation du lac aux tremblements de terre qui ont ébranlé toute la partie méridionale de la Californie, durant la dernière semaine du mois.

Ce correspondant, qui chassait avec quelques Indiens, campait dans une cannaie à 50 milles de Salton.

Le samedi soir, le sol de la cannaie était tout à fait sec, mais le lendemain, au lever du jour, peu de temps après le tremblement de terre, il y avait de l'eau partout, comme s'il était tombé une pluie abondante.

On craint que les terrains alcalifères de Salton ne soient submergés par ce nouveau lac.

De grandes modifications se sont produites dans les montagnes, où il s'est formé des gorges d'une profondeur immense.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le transit d'Angleterre. — Le mouvement des voyageurs venant d'Angleterre en France pour le mois de mai se répartit comme suit :

24,067 entre Calais et Douvres.
8,547 entre Boulogne et Folkestone.
8,367 entre Dieppe et New-Haven.

L'examen de ces chiffres montre bien qu'il ne sert à rien de forcer la nature. Jamais Boulogne ne sera le vrai lieu de transit pour les voyageurs, pas plus que Calais ne le deviendra pour les marchandises. Que Dunkerque reste notre grand port de commerce du Nord, Calais le lieu de passage des voyageurs, Boulogne la ville de plaisance par excellence, chacun aura alors suivi sa vraie vocation.

EUROPE.

Angleterre. — Population de Londres. — Le recensement nous fournit un tableau de l'accroissement de la population de Londres de 1801 à 1891. En

1801, Londres comptait 958,863 habitants ; en 1841, 1,948,417 ; en 1851, 2,362,236 ; en 1871, 3,254,260 ; enfin, en avril 1891, le chiffre énorme de 4,211,056.

A propos de l'Exposition de Moscou. — La presse allemande s'est livrée contre l'Exposition française à une série d'attaques aussi furibondes que perfides, trop facilement accueillies par notre presse nationale.

L'événement a fait justice de ces insinuations. Voici maintenant un article du *Journal de Moscou*, dont la lecture sera peut-être agréable aux amis de l'œuvre française :

« En ce moment les Français organisent à Moscou une exposition de leurs produits. Quoi qu'on ait dit des rapports politiques entre la France et la Russie, cette exposition a incontestablement pour but de développer le commerce des produits français sur les marchés russes, et il n'y a pas de raison de faire obstacle aux aspirations des industriels et des négociants français, car la Russie ne peut se passer de l'importation de produits étrangers. Jusqu'à présent, l'Allemagne a été en Russie le principal fournisseur des marchandises étrangères, et les relations commerciales entre la France et la Russie ont été assez restreintes. Cependant, si elles le voulaient bien, la France et la Russie pourraient considérablement augmenter l'échange de leurs produits, et cela à leur avantage réciproque.

» La France pourrait donc, sans nuire aux intérêts du consommateur russe, augmenter l'écoulement de ses produits en Russie et cela au détriment de la concurrence anglaise et allemande. De son côté, la Russie pourrait, au grand profit de son *agriculture*, accroître l'exportation de ses matières sur les marchés français qui en ont besoin. *Il faudrait pour cela que le gouvernement français consentit à accorder aux blés russes certains avantages leur permettant de lutter contre la concurrence.*

» Mais pour accorder des avantages à qui que ce soit et recevoir en échange certains privilèges, la Russie doit d'abord dénoncer ses traités de commerce avec les gouvernements étrangers. En maintenant les traités actuels il nous est impossible de songer à des conventions spéciales, car nous serions obligés d'étendre aux produits anglais, autrichiens, etc., les concessions que nous aurions faites à la France, ce qui enlèverait leur importance aux conventions commerciales de la Russie. En effet, ce qui importe aux Français, c'est que leurs produits soient seuls favorisés et non pas les produits anglais et autrichiens. »

Le journal termine ses appréciations en souhaitant que la Russie, dans le but d'acquérir pleine liberté au point de vue économique, dénonce ses traités de commerce avec les autres États.

D'après cet article qui a une haute portée, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'Exposition française à Moscou est appelée à jouer un rôle important en activant les relations commerciales entre la Russie et la France, ce qui ne peut manquer de contribuer à la prospérité des deux peuples.

Allemagne. — Population en 1890. — Le 1er décembre dernier a eu lieu le recensement de la population de l'empire. A cette date, l'Allemagne comptait 49,422,828 habitants. Dans les cinq années qui se sont écoulées entre l'avant-dernier recensement et celui de 1890, la population s'est augmentée de 2,665,148 personnes, soit 5,7 %.

Voici, d'après le *Reichanzeiger*, les résultats provisoires de recensement dans les

différents États allemands, — comparativement avec ceux du recensement du 1er décembre 1885 :

	États allemands.	Population. en 1890	Population. en 1885
		—	—
1.	Prusse (sans Helgoland).............	29,957,302	28,318,470
	— (avec Helgoland).............	29,959,388	—
2.	Bavière............................	5,589,382	5,480,199
3.	Saxe...............................	3,500,513	3,182,003
4.	Wurtemberg.........................	2,035,443	1,995.185
5.	Bade...............................	1,656,817	1,601,255
6.	Alsace-Lorraine....................	1,603,987	1,564,355
7.	Hesse..............................	994,614	956,611
8.	Hambourg...........................	624,199	518,620
9.	Mecklembourg-Schwerin..............	578.565	575,152
10.	Brunswick..........................	403,029	372,452
11.	Oldenbourg.........................	355,000	341,525
12.	Saxe-Weimar........................	325,824	313,946
13	Anhalt.............................	271,759	248,166
14.	Saxe-Meiningen.....................	223.920	214,884
15.	Saxe-Cobourg-Gotha.................	206,329	198,829
16.	Brême..............................	180,309	165.628
17.	Saxe-Altenbourg....................	170,867	161,460
18.	Lippe..............................	128,414	123,212
19.	Reuss (Branche cadette)............	119,555	110,598
20.	Mecklembourg-Strelitz..............	97,978	98,371
21.	Schwarzbourg-Rudolsat..............	85,838	83,836
22	Lubeck.............................	76,459	67,658
23.	Schwarzbourg-Sondershausen.........	75,514	73,606
24.	Reuss (Branche aînée)..............	62,759	55,904
25.	Waldeck............................	57,283	56,575
26.	Schaumbourg-Lippe..................	39,183	37,204
	Empire allemand (sans Helgoland)....	49,420,842	46,855,704
	— (avec Helgoland)....	49,422,828	

ASIE.

Les chemins de fer au Tonkin. — Le premier tronçon de la ligne de Lang-Son a été ouvert à l'exploitation entre Phulang-Thuong et le Kep. Ce tronçon a une vingtaine de kilomètres ; vingt autres kilomètres de terrassements sont à peu près terminés. D'après les prévisions de l'administration, la ligne devrait être livrée actuellement jusqu'à Lang-Son, qui est à 110 kilomètres de Phulang-Thuong. L'achèvement de cette ligne est d'une importance capitale, car elle ouvre l'accès de la province chinoise de *Kouang-Si*, si riche et si fertile. Le commerce chinois voudra-t-il profiter de la voie nouvelle ?

Le commerce entre la France et les Indes anglaises. — Les importations françaises dans l'Inde, écrit le consul de France à Bombay, s'accroissent sensiblement chaque année. Il est à regretter qu'elles ne portent que sur un nombre d'articles assez restreint. Parmi les principaux nous citerons les *soieries*. Déjà l'année dernière cet article avait contribué pour une large part à l'augmentation notable du chiffre de nos importations. Il figure cette année pour une valeur supérieure de 1,300,000 francs. Le développement du commerce des soieries françaises est dû, sans contredit, à l'établissement récent à Bombay de succursales ou agences de maisons de Lyon.

Les *liqueurs*, le *safran* et les *effets d'habillement* témoignent d'une augmentation évaluée respectivement à 500,000 fr., 350,000 fr. et 300,000 francs.

L'importation des *métaux précieux* présente également une plus-value accentuée : 1,050,000 fr. pour l'or et 2,850,000 fr. pour l'argent.

Il convient de constater ici que nos producteurs ont enfin compris la nécessité qui s'imposait de s'affranchir d'intermédiaires étrangers, la plupart douteux, et qu'ils commencent, à l'exemple de leurs concurrents allemands, italiens, belges et suisses, — à envoyer sur place des gens de leur nationalité qui viennent offrir leurs produits aux clients, profiter de leur passage pour étudier les besoins et les usages locaux et prouver aux fabricants indigènes que notre pays est privilégié sous le rapport de la richesse, de l'excellence et de la variété des produits. Un certain nombre de représentants de maisons françaises ont traversé Bombay dans le cours de l'année 1889-90.

Certes, tous n'ont pas été très heureux dans une première tournée, mais tous ont été unanimes à reconnaître qu'il y a à Bombay, et partant dans l'Inde, un champ immense où notre commerce et notre industrie peuvent trouver à s'exercer avec fruit. La mode étant aux syndicats aujourd'hui, pourquoi ces derniers n'entretiendraient-ils pas des voyageurs dans l'Inde ?

Les frais de voyage, répartis au prorata sur un grand nombre de producteurs, seraient relativement faibles. Mais que les voyageurs de commerce soient toujours largement munis d'échantillons de tous genres. Le natif est défiant ; il n'achète qu'à bon escient et après s'être préalablement assuré que l'article qu'on lui propose présente des chances de trouver acquéreur sur la place. Il est généralement lent à prendre une détermination, passablement retors en affaires et les agents devront s'armer, avant tout, de patience et de tenacité.

Routinier comme tous les orientaux, le natif hésite généralement à introduire sur le marché une marque nouvelle ou un produit nouveau. Pour le décider, il faut quelquefois savoir s'imposer un sacrifice pécuniaire, subir une perte dont on sera, d'ailleurs, rapidement indemnisé si des transactions s'opèrent. Car, une fois la marque ou le produit connu et apprécié, le natif s'y attache et n'en démord plus.

C'est par des débuts souvent peu encourageants qu'un grand nombre de produits allemands, belges, suisses ont fini par s'implanter profondément à Bombay.

Je crois pouvoir avancer que la véritable cause de notre infériorité relative, sur les marchés de l'Inde en général et de Bombay en particulier, c'est l'ignorance presque complète des natifs à l'égard des produits français.

.... C'est un peu la faute de nos producteurs qui refusent généralement d'expédier gratuitement des échantillons à qui leur en fait la demande. On comprend leur hésitation quand il s'agit d'articles de luxe ou d'un prix très élevé ; mais, pourquoi ne pas faire comme nos concurrents, expédier des échantillons conditionnellement ; stipuler qu'après un laps de temps jugé matériellement nécessaire pour permettre à un agent de faire connaître leurs articles sur la place ; ces derniers, en cas d'insuccès, seront, ou retournés aux expéditeurs, ou vendus aux enchères pour leur propre

compte. Les risques de perte seraient insignifiants, comparés aux chances de bénéfice, si quelqu'un des articles présentés vient à s'implanter sur le marché indien.

Les maisons allemandes n'emploient pas d'autre méthode et la faveur dont jouissent leurs produits à Bombay n'a pas d'autre cause.

Quelques personnes jugeant superficiellement des choses de l'Inde ont préconisé l'établissement dans les principaux centres commerciaux de ce pays. de vastes *bazars* ou entrepôts auxquels les producteurs français, organisés en syndicats, expédieraient des stocks de marchandises diverses pour y être vendues. Ce système, bon en théorie, n'aurait, je le crains, dans la pratique, que de fâcheux résultats, par la raison que dans l'Inde toute marchandise à l'entrepôt est, de ce seul fait, *dépréciée* et ne peut et ne doit être vendue qu'à perte. Ceux de nos négociants qui se sont risqués à envoyer ici des marchandises en consignation savent fort bien à quoi s'en tenir à ce sujet.

En résumé, pour développer notre exportation dans l'Inde, il faut : 1° entretenir des agents *français* sur place ; envoyer périodiquement des voyageurs intelligents et parlant l'anglais; 3° Édifier les commerçants natifs sur la variété de la production française à l'aide d'échantillons octroyés avec moins de parcimonie ; 4° consentir habilement, dès le début, quelques sacrifices ; 5° être tenace et ne point se rebuter.

L'exportation des produits de l'Inde, pour notre pays, en 1889-90, accuse une diminution de plus de 16.600.000 fr. sur l'année précédente, tandis que les métaux précieux exportés présentent une augmentation d'environ 800.000 fr. La diminution constatée porte principalement sur le blé pour une valeur de 14.578.006 fr., la graine de lin pour 4.606.428 fr. et la graine de colza pour 4.000.796 fr.

La part contributive de la France à l'ensemble des transactions de l'Inde a été : à l'importation, de 2.34 contre 1.71 en 1888-89, et de 11.37 à l'exportation, contre 13. 5 % pendant l'exercice précédent.

AFRIQUE.

Reconstitution du lac Moeris en Égypte. — Les historiens parlent souvent d'un lac artificiel d'une immense étendue et qui servait de réservoir à l'Égypte. Hérodote, en particulier, raconte que ce lac Moeris avait 666 kilomètres de tour et 80 mètres de profondeur, et qu'il était en communication avec le Nil par un immense canal. Un ingénieur américain aurait, paraît-il, retrouvé l'emplacement de ce lac au sud-ouest de El-Fayoum (1), et ayant réussi à faire partager ses idées au directeur des travaux publics d'Égypte, l'on va prochainement commencer à rétablir le canal qui remplira de nouveau ce réservoir immense. Ce lac pourra contenir plus de six milliards de mètres cubes d'eau qui serviront à arroser le Delta, dont la fertilité semble avoir diminué dans ces vingt dernières années.

Esclavage au Maroc. — M. H. Allen, secrétaire de la Société britannique anti-esclavagiste, vient d'écrire au *Times*, pour signaler la recrudescence de

(1) En égyptien, El-Fayoum veut précisément dire le lac.

la traite des esclaves au Maroc. En février 1891, 2,000 esclaves (dont 1,200 filles), ont été vendus à Fez et à Mequinez. Les prix ont baissé de moitié en face de cette offre excessive. Une jeune fille ne coûte plus que 300 francs. Une partie des esclaves avait succombé pendant les marches forcées.

Nous avons vu M. Allen à Paris, au congrès anti-esclavagiste tenu en septembre dernier dans la salle de la Société de Géographie. Une nombreuse assistance applaudit ce digne vieillard, quand elle le vit se jeter dans les bras du cardinal Lavigerie et lui promettre de continuer avec une indomptable énergie l'œuvre de la libération des noirs. Il a tenu parole ; il surveille le Maroc et dénonce à la presse anglaise le trafic honteux qui s'y fait. Pour la Tunisie, il agit plus discrètement, mais d'une façon non moins efficace ; c'est sous son impulsion que le consul d'Angleterre a fait affranchir les esclaves qui lui étaient signalés. Nous en avons donné récemment la liste.

La protestation de M. Allen a eu un écho à la Chambre des Communes. Questionné à ce sujet, le baron H. de Worms a dit qu'il était malheureusement vrai, malgré les promesses faites, que les ventes publiques d'esclaves continuent au Maroc. Sir Evan Smith, ministre d'Angleterre à Tanger, a reçu des instructions pour faire assurer l'accomplissement des engagements pris.

(*Revue française.*)

AMÉRIQUE

Recensement des Etats-Unis en 1890. — Les résultats du recensement de 1890, aux États-Unis, sont maintenant connus.

La population totale de l'Union est de 62,622,250 habitants contre 50,155,733 en 1880. L'augmentation pendant la dernière décade est donc de 12 millions et demi, et même de 13 millions si l'on ajoute l'Alaska et des territoires indiens qui ne figurent pas dans le recensement de 1890.

C'est dans le Dakota N. et S. que l'accroissement a été le plus fort. De 135,177 hab. en 1880, la population a monté à 511,527 hab. en 1890 ; soit une augmentation de 278 pour 100. Viennent ensuite le Nebraska (134 pour 100), le Kansas (43 pour 100), etc. Ces augmentations n'ont pas été réparties également sur chacune des dix années, car les États cités plus haut étant purement agricoles et les pluies y étant très régulières, il arrive que lorsque les pluies sont abondantes la récolte des céréales est superbe, tandis qu'autrement, le pays n'en produit même pas assez pour se nourrir. Pendant les premières années de la décade 1880-1890, les pluies ont été fréquentes, et par suite, l'immigration considérable ; durant les dernières années, il n'y a eu que des pluies insuffisantes, ce qui a arrêté le courant immigrateur ; pour le Kansas, la population a même un peu diminué en 1889 et 1890, par suite du départ d'un grand nombre de familles pour l'Oklahoma et les montagnes Rocheuses.

Voici maintenant la population des grandes villes de l'Union, par ordre d'importance :

	En 1890.	En 1880.
	—	—
New-York	1,627,000 hab.	1,200,000 hab.
Chicago	1,100,000 —	503,000 —
Philadelphie	1,040,000 —	847,000 —

	En 1890.	En 1880.
	—	—
Brooklyn	930,000 hab.	567,000 hab.
Baltimore	500,000 —	332,000 —
Saint-Louis	430,000 —	350,000 —
Boston	418,000 —	362,000 —
Cincinnati	310,000 —	256,000 —
San-Francisco	300,000 —	234,000 —
La Nouvelle Orléans	250,000 —	216,000 —
Buffalo	250,000 —	118,000 —
Pittsburg	250,000 —	156,000 —
Cleveland	248,000 —	160,000 —
Milwaukée	240,000 —	115,000 —
Wastington	228,000 —	147,000 —
Détroit	197,000 —	116,000 —
Minneapolis	165,000 —	» —

La ville de Denver qui n'avait que 5,000 habitants en 1870, 35,000 en 1880, en a maintenant 100,000.

Ce tableau montre que la progression est loin d'être la même par toutes les grandes villes. L'augmentation la plus manifeste est pour Chicago qui a plus que doublé de population en dix ans. Brooklyn, Buffalo, Milwaukée, Minneapolis ont fait également d'étonnants progrès dans une proportion voisine à celle de Chicago. On constate au contraire de faibles changements, en ce qui concerne Boston et la Nouvelle Orléans.

Les relations commerciales entre la France et les États-Unis. — D'après un rapport de M. E. Chenard, titulaire d'une bourse commerciale de séjour aux États-Unis, l'adoption d'un nouveau tarif douanier par les États-Unis n'a pas eu jusqu'à présent les effets désastreux au commerce d'importation que l'augmentation excessive des droits de douane avait fait craindre. Le commerce français, en particulier, ne doit pas désespérer d'accroître constamment ses exportations aux États-Unis. Le tarif actuel, en effet, sera probablement remplacé, dans un avenir prochain, par de nouvelle lois moins sévères.

D'autre part, la majeure partie des produits que la France exporte aux États-Unis sont des marchandises qui peuvent être classées dans la catégorie des objets de luxe : j'entends par là des objets de prix suffisamment élevé pour que l'usage n'en soit pas courant parmi les classes laborieuses. Or, l'accroissement continu de la population riche aux États-Unis assure à ces produits une consommation que la hausse de leur prix de revient ne peut qu'en partie atténuer.

La production indigène, quoique toujours croissante, ne s'exerce encore avec activité que sur les objets de première nécessité. Il en sera ainsi pendant longtemps encore. Les richesses naturelles des États-Unis sont si considérables, leur mise en valeur devient tous les jours si facile, par suite du peuplement continu et de l'accroissement des voies de communication, que les capitaux indigènes trouvent dans leur exploitation des avantages de beaucoup supérieurs à ceux que pourrait leur offrir toute autre branche de production. Le tarif actuel ne saurait être entièrement

prohibitif que pour les produits d'industries, dans lesquelles la question du prix de revient est primordiale. Une foule de circonstances, telles que la cherté de la main-d'œuvre, l'impossibilité de remplacer par un perfectionnement de l'outillage mécanique la valeur intrinsèque du travail de l'ouvrier, l'absence de conditions climatériques spéciales, etc., sont pour la production européenne, et la production française surtout, des avantages qu'un tarif douanier ne peut qu'en partie compenser.

Un exemple frappant de ce fait est l'état actuel de l'industrie des soieries aux États-Unis. Le tarif abrogé en 1889 frappait de droits variant au minimum entre 30 et 50 % *ad valorem*, la soie manufacturée sous toutes ses formes. Or, l'année qui vient de s'écouler a été marquée par un nombre considérable de faillites parmi les manufacturiers américains, et malgré l'élévation récente des droits, l'industrie de la soierie est, aux États-Unis, dans une condition que l'on ne saurait à aucun point de vue qualifier de prospère. L'importation des soies brutes de toute provenance tend même plutôt à décroître.

L'explication de ce fait est simple. Elle m'a été donnée sous une forme familière par un marchand au détail qui me montrait des rubans de Saint-Étienne à côté de rubans manufacturés à Patterson : « Il m'est plus facile, me dit-il, de tirer 40 sous de la poche d'une cliente avec ces rubans français, que 25 sous avec les autres. »

Le marché des États-Unis n'a donc pas été fermé aux produits français par le nouveau tarif. Je crois au contraire, après une observation attentive, que notre production peut accroître considérablement le débouché qu'elle possède actuellement aux États-Unis. Mais, pour atteindre ce but, nos négociants doivent autant que possible spécialiser leurs efforts dans cette direction, et lutter avec la même vigueur que leurs concurrents anglais, allemands ou indigènes.

Les affaires deviennent tous les jours plus faciles dans le monde entier, par suite du perfectionnement des procédés de commerce. Par contre, la concurrence devient aussi plus vive. Dans l'Amérique du Nord, où tout est neuf, nos négociants doivent oublier entièrement les procédés du vieux monde, et conduire la lutte dans des conditions tout autres que celles suivies en Europe. Les affaires aux États-Unis ne comportent guère de relations personnelles, ou de recommandations par l'intermédiaire de banquiers. Chacun apporte son produit ou son argent, et celui qui sait le mieux faire valoir l'un ou l'autre vend ou achète avec le plus d'avantages.

Nos producteurs ont sur les producteurs de toute autre contrée un avantage énorme aux États-Unis : c'est leur réputation, que j'ai toujours entendu célébrer. En fait, tout ce qui est importé de France est de prime abord supposé élégant et de bonne qualité. Cette réputation d'excellence de nos produits paraît presque surprenante aux Français habitués dans leur pays à des comparaisons moins favorables. En fait, l'étiquette française fait consommer aux États-Unis une quantité énorme d'objets qui n'ont de français que le nom, et ne se vendraient plus si les objets de même genre venant réellement de chez nous apparaissaient sur le marché.

Cet avantage considérable n'est pas suffisamment exploité par nos commerçants. Au lieu d'être activement poussées par eux-mêmes, leurs exportations en Amérique doivent tout leur développement dans la plupart des cas, aux négociants indigènes, qui prennent la peine de se rendre en France, ou d'y envoyer des agents spéciaux chargés de leurs achats. Ces négociants mettent évidemment en concurrence nos produits avec ceux d'autres nations et choisissent seulement les articles dont la vente en Amérique assure le plus large profit.

Mais combien d'avantages nos manufacturiers ou nos négociants exportateurs trouveraient à être représentés directement par des voyageurs parcourant les États-Unis, et opérant comme ils opèrent en France et en Europe. L'expérience heureuse qu'ont eue de cette façon d'opérer quelques rares exportateurs, que je pourrais

nommer ici, me fait croire que cette mise plus directe des produits à la portée des consommateurs ne saurait être trop encouragée.

La ville de Chicago. — Les visiteurs étrangers sont étonnés du nombre de bâtiments immenses appropriés aux affaires ; quelques-uns d'entre eux comprenant dix étages ne sont pas considérés d'une hauteur extraordinaire, beaucoup d'autres s'élevant à douze, quatorze, seize, dix-huit et même vingt étages sont en voie de construction. De tels édifices auraient réduit à des allées naines les rues d'une ville plus ancienne que Chicago, mais ce n'est pas le cas ici. Les rues sont absolument planes et droites et d'une largeur qui défie toute concurrence. On peut se rendre compte de ce fait aisément, car les boulevards peuvent être comparés avec ceux de Paris. Il y a des parcs dans chaque quartier de la ville dont quelques-uns sont presque parfaits. Ils sont reliés par des boulevards et constituent de cette façon un système dont n'importe quelle ville pourrait être fière.

Les canaux commerciaux qui réunissent l'Est à l'Ouest ont fait de Chicago un des plus grands ports du monde. Au point de vue du nombre de vaisseaux qui arrivent et partent, Chicago vient après Londres, et n'est dépassé que par New-York sur le continent de l'Ouest. On ne peut donner une idée de l'importance commerciale de Chicago qu'en énumérant des statistiques.

Le commerce de la viande pendant une année représente une arrivée de 6,000,000 de porcs, 2,500,000 bêtes à cornes, lesquels préparés et réexpédiés représentent 380,000,000 de livres de charcuterie, 610.000 caisses de viande de conserve, 500.000.000 de livres de boucherie, 190.000 tonneaux de porcs, 270,000.000 de livres de saindoux, 92 millions de livres de peaux et 13 millions de livres de laines. Les abattoirs de l'Union où se brassent ces énormes affaires couvrent une superficie de 350 acres, y compris 20 milles de rues, 87 milles de lignes chemins de fer et 3,300 enclos pour le bétail pouvant recevoir à la fois 150,000 porcs, 25 mille bêtes à cornes et 15 mille moutons.

L'amateur de statistiques trouvera curieux le commerce des grains qui vient en seconde ligne. Les envois de l'année dernière se sont élevés à 1,817.997 barriques de farine, 4,278,845 boisseaux de blé, 48,725,177 boisseaux de maïs. 37.927,482 boisseaux d'avoine, 1.886,428 boisseaux de seigle, 3.639,976 boisseaux d'orge. 11,198,667 boisseaux de gazon, 1.266,655 boisseaux de lin ; les produits de laiterie comprennent 18,424.980 livres de fromages et 77,238,936 livres de beurre.

En dehors des canaux que possède la ville et afin de répondre aux exigences de ce trafic énorme, il y a vingt-sept grandes lignes de chemins de fer ayant une moyenne de mille milles de voies se terminant à Chicago. Huit grandes gares et cinquante petites facilitent le frêt et la commodité des voyageurs.

III. — Généralités.

Prime à la paternité au Canada. — On lit dans l'*Électeur de Montréal :* Les dossiers des pères de douze enfants réclamant leurs 100 acres, au département de l'agriculture, sont maintenant au nombre de quinze cents.

Cela représente un don gratuit de 150,000 acres. L'étendue disponible des terres comprises dans les limites de la province étant de 93 millions d'acres, cette largesse du gouvernement national ne fait pas encore un trop large accroc dans le domaine public.

Les 1,500 chefs de famille inscrits jusqu'ici, représentent une population de 15,000 ; il y en a qui ont jusqu'à 22 enfants vivants. C'est toujours autant d'arraché à l'émigration.

L'étude de ces 1,500 dossiers mettra au jour plus d'un trait attestant des vertus patriarcales de notre peuple. On nous raconte un réclamant d'Iberville, qui raconte naïvement que son grand-père, mort à 97 ans, avait vécu assez longtemps pour voir sa septième génération !

Plus d'une de ces requêtes reçues au département de l'agriculture était accompagnée de la photographie du groupe familial. Ce serait un bon exemple à suivre. Si cela devenait à la mode, le gouvernement pourrait vite remplir un album qui serait déposé sur le bureau de la Chambre ou dans la bibliothèque pour l'encouragement des jeunes !

Éruption du Vésuve. — Une large coulée de lave est sortie d'une nouvelle bouche du Vésuve, au bas du cône central.

M. Palmieri, directeur de l'Observatoire vésuvien, rattache cette coulée au tremblement de terre lombardo-vénitien qui s'est produit au commencement du mois.

Il dit que les tremblements de terre cessent généralement quand l'éruption commence. La coulée actuelle ne lui semble pas dangereuse.

Elle ne prend pas d'extension.

Propagation de la langue française. — Les Anglais dépensent chaque année quatorze millions pour répandre leur langue dans les pays lointains et, par elle, les produits et l'influence de l'Angleterre. L'Allemagne et l'Autriche sacrifient annuellement un million au même but.

Nous, par l'intermédiaire de l'*Alliance française*, nous consacrons depuis un an environ 100,000 francs à la propagation de notre langue au dehors. Ce n'est pas assez.

Et cependant nous disposons d'une langue qui se prête, plus qu'une autre, à ce rôle de propagande pacifique.

Il serait à souhaiter que l'*Alliance française* recrutât de nombreux adhérents dans le Nord. Malheureusement, elle n'y existe pour ainsi dire qu'à l'état embryonnaire. Le prix de la cotisation annuelle est pourtant minime : 6 francs ! Dépenser de l'argent pour répandre notre langue de par le monde, cela serait pourtant de l'argent bien employé !

A. M.

Le tour du monde en 69 jours par Hong-Kong. — Les malles apportées par le premier vapeur de la ligne du *Pacifique canadien* ont mis :

Hong-Kong à Londres	36 jours.
Shanghaï à Londres	32 —
Yokohama à Londres	26 —

Les malles apportées *Via Suez* et arrivées le 5 mai, ont mis :

Hong-Kong à Londres .... 35 jours.
Yokohama à Londres.................................... 45 —

(*Revue française*).

Nouvelle ligne du Pacifique. — Une grande compagnie de construction (*The naval Construction Company*) de Barrow, vient de signer un contrat avec le gouvernement Indien pour construire des steamers destinés à un service rapide entre l'Angleterre et le Canada. Cette même compagnie doit aussi, par contrat, compléter le matériel flottant pour une ligne rapide entre Vancouver et l'Australie. D'ici à quelques mois, il sera ainsi possible d'aller d'Angleterre au Japon en trois semaines. Les malles pour la Chine et le Japon abandonneraient alors la voie de Suez, pour prendre celle du Canada. Le contrat actuel entre la Grande Bretagne, le Canada et la Compagnie *Canadian Pacific Railway* exige un steamer par mois de Vancouver au Japon et en Chine. Or, on trouve qu'il est déjà nécessaire d'avoir trois steamers en deux mois, et quand les navires en construction seront achevés, il y aura un fret suffisant pour un service de quinzaine.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER SEMESTRE DE 1891.

I. — Membres de la Société.

PAGES.
Liste des Membres de la Société de Géographie de Lille 5

II. — Cours et Grandes Conférences.

Reprise des conférences à la Société de Roubaix 49
Écho des conférences de Tourcoing 51
Partage de l'Afrique occidentale en 1890, par E. Guillot .... 105 et 197
Excursion à Saint-Pétersbourg et Moscou, par A. Merchier 261
Discours de clôture des conférences de Roubaix, par M. Henry Bossut 332
Voyage à Madagascar, par M. le Dr Catat 385

III. — Communications.

A travers les États-Unis, par M. Aug. Crepy 52, 147, 217
Monseigneur Labelle (article nécrologique), A. M 47
Ordre de la Place 261
Deux jours d'excursion en Tunisie, par le Docteur Carton .... 280 et 336
Salvator Keller. Trait de mœurs bavaroises, X 293
La Guinée portugaise, par E. Bonvalet 350
Le Congrès de géographie de Rochefort (programme) 364
Le Congrès de géographie de Berne (programme) 366
Les sauterelles rouges en Algérie, par le Comte du Paty de Clam 402
Une distribution de prix à Ouargla, par le Père Verax 405
New-York bâtie par des Flamands 408
Le cours de topographie 412

IV. — Excursions de la Société en 1890 et 1891.

Calais, Wissant, Blanc-Nez et Gris-Nez, X 78
Mont des Cattes, Mont Noir, Bailleul, par M. E. Cantineau 297

PAGES.
Visite à l'usine d'épuration des eaux de l'Espierre, par F. D................ 359
Excursion à Lillers et Béthune, par F. D.... 414

V. — Travaux de la Société.

Janvier, p. 89. — Février, p. 173. — Mars, p. 245. — Avril, p. 311. — Mai, p. 369. — Juin, p. 416. — Programme des excursions de 1891, p. 327. — Programme des concours de 1891, p. 330.

VI. — Procès-verbaux des assemblées générales.

Du 30 décembre 1890, p. 88. — Séance solennelle du 25 janvier 1891, p. 189. — Assemblée générale du 27 avril 1891, p. 325.

VII. — Ephémérides étrangères et coloniales de l'année 1890.

Janvier, p. 90. — Février, p. 174. — Mars, p. 246. — Avril, p. 312. — Mai, p. 370. — Juin, p. 417.

VIII. — Nouvelles et faits géographiques.

Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

Europe.

De Samara à Paris en troïka, p. 91. — Malte, p. 175. — Exploration scientifique dans la mer Noire, p. 248. — Le Rhin à sec, p. 249. — Une page de géographie politique, p. 312. — Voie ferrée en Russie, p. 314. — Russie, p. 371. — Ligne de l'Oder en Allemagne, p. 370. — Le nouveau port de Libau, p. 418.

Asie.

Nouvelles de M. Blanc, p. 92. — Les passes du Mékong, p. 92. — Les Russes au Thibet, p. 92. — Frontières de l'Inde, p. 93. — Les Hollandais à Atchin, p. 93. — Lignes télégraphiques en Afghanistan, p. 176. — Exploration en Iran, p. 176. — Exploration Younghusband, p. 249. — Les Anglais sur le Mékong, p. 250. — Expédition russe au Pamir, p. 372. — Chemin de fer chinois au travers la Mongolie, p. 372. — Accès du Yunam par la Birmanie, p. 418.

Afrique.

Explorations au Soudan et dans les rivières du Sud, p. 94. — Mission Armand, p. 95. — Dahomey, p. 95. — Navigabilité du Niger, p. 95. — Superficie des différentes parties de l'Afrique, p. 96. — Une exploratrice en Afrique, p. 98. — Lettre de l'explorateur Monteil à M. Paul Crepy, Président de la Société de Géographie de Lille, p. 247. — La situation au Soudan, p. 315; — au Congo, p. 315. — Les Anglais dans l'Afrique australe, p. 316. — Mission française à Abomey (de notre correspondant particulier), p. 372. — Les Français en Afrique australe, p. 419. — Opérations militaires au Sénégal, p. 419. — Établissements français de la Côte-d'Or, p. 419. — Vers le lac Tchad, p. 420. — Les Anglais en Mellacorée, p. 421. — Délimitation de la Gambie, p. 421.

Amérique.

République Argentine, p. 98. — Les îles Pribilow, p. 250. — Colombie britannique, p. 251. — Autour des côtes de l'Amérique du Sud, p. 316. — Voyage à Alaska, p. 374. — Délimitation de la Guyane, p. 421. — Un nouveau lac à Salton, p. 421.

Océanie.

Exploration en Australie, p. 98. — Allemands en Océanie, p. 99. — Les îles Salomon, p. 176. — Bornéo, p. 251. — Java, p. 317.

Régions polaires.

Expédition au Groënland, p. 318.

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. — FAITS ÉCONOMIQUES ET STATISTIQUES.

France.

Le Nord est le vrai grenier de la France, p. 99. — La langue française en Europe, p. 99. — Commerce de la France en 1890, p. 178. — Envoi de laines russes à Roubaix, p. 252. — Mouvement des ports en 1890, p. 252. — Commerce de la France en avril 1891, p. 376. — Relations entre Dunkerque et la Plata, p. 377. — Le trafic lainier à Dunkerque, p. 377. — Le transit d'Angleterre, p. 422.

Europe.

Le commerce franco-russe et l'Exposition de Moscou, p. 100. — Le Luxembourg, p. 102. — Émigration allemande en 1890, p. 102. — Droits de séjour des étrangers en Russie (utile pour les voyageurs à l'Exposition de Moscou), p. 178. — Pêche de la morue en Islande, p. 253. — Commerce de la Belgique, p. 253. — Situation économique de l'Allemagne, p. 253. — Musée commercial à Varsovie, p. 318 — Les tissus de vente en Bulgarie, p. 319. — Commerce de l'Italie pendant le 1er trimestre 1891, p. 378. — Commerce de la Grèce, p. 378. — Population de Londres, p. 422. — Exposition de Moscou, p. 423. — Population de l'Allemagne, p. 423.

Asie.

Situation économique au Tonkin, p. 102. — Statistique en Sibérie, p. 103. — Le port de Batoum, p. 104. — Mines du Yunam, p. 254. — La soie en Chine, p. 254. — Les laines de l'Asie centrale, p. 320. — Les chemins de fer au Tonkin, p. 424. — Commerce entre la France et les Indes, p. 425.

Afrique.

Gabon, p. 104. — Phosphate de chaux en Tunisie, p. 179. — Les ressources de Madagascar, p. 180. — Commerce à Grand-Bassam, p. 181. — Commerce en Afrique australe, p. 182. — Fouilles du Docteur Carton en Tunisie, p. 321. — Avis aux émigrants en Tunisie, p. 321. — Exploration archéologique du Docteur Carton en Tunisie, p. 379. — Transports réduits pour émigrants en Tunisie, p. 380. — La laine au Cap, p. 380. — Reconstitution du lac Mœris, p. 426. — L'esclavage au Maroc, p. 426.

Amérique.

Nécessité d'une ligne de navigation entre la France et le Canada, p. 104. — Culture du coton en Louisiane, p. 182. — Les moutons au Colorado, p. 183. — Le commerce de la Martinique en 1890, p. 255. — Population des États-Unis, p. 255. — L'Exposition de Chicago, p. 255. — Industrie de la soie aux États-Unis, p. 322. — Développement du commerce allemand dans l'Amérique latine, p. 323. — Recensement des États-Unis en 1890, p. 427. — Relations commerciales entre la France et les États-Unis, p. 428. — Chicago, p. 430.

Océanie.

Nouveau coton à Tahiti, p. 383.

GÉNÉRALITÉS.

Les Sioux, p. 183. — Les Compagnies coloniales, p. 257. — Flottille de la Seine, p. 258. — Profondeur des lacs, p. 259. — D'Europe en Amérique en 3 jours, p. 259. — Ce qu'il y a de voyageurs par le monde, p. 259. — Monnaie chinoise trente fois séculaire, p. 260. — Les vaisseaux brise-glace, p. 260. — L'enrôlement des Indiens, p. 260. — Production de l'or et de l'argent dans le monde, p. 383. — Prime à la paternité au Canada, p. 430. — Éruption du Vésuve, p. 431. — Propagation de la langue française, p. 431. — Le tour du monde en 69 jours, p. 431. — Nouvelle ligne du Pacifique, p. 432.



Lille Imp. L. Danel.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

DEUXIÈME SEMESTRE DE 1891

Douzième Année. — Tome Seizième.

LILLE,
IMPRIMERIE L. DANEL.

—

1891.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS LE MOIS DE FÉVRIER 1891.

MEMBRES ORDINAIRES.

Armentières.

Nos d'inscription. MM.

1919. Pétro (Jean), propriétaire, rue Nationale, 80.

Condé-sur-l'Escaut.

1917. Delattre (Auguste), négociant.

Croix.

1881. Florin (Achille), propriétaire.

Gondecourt (Nord).

1896. Zègre (Louis), négociant.

Hellemmes.

1925. Brequin, employé au chemin de fer du Nord.

Hénin-Liétard (Pas-de-Calais).

1895. Debonte (Désiré), propriétaire.

Lannoy.

1950. Deffrennes (Anselme), manufacturier.

Lecelles (Nord).

1939. Como (Henri), représentant de commerce,

Lens (Pas-de-Calais).

Nos d'Inscription. MM.

1937. Bollaert (Félix), ingénieur des mines, agent commercial des mines de Lens.
1938. Portier, ingénieur aux mines de Lens.

Lille.

1901. Bigotte (François), négociant, rue d'Amiens, 10.
1907. Bocquet (Mme Edmond), propriétaire, rue Sainte-Catherine, 93 *bis*.
1905. Boucheron, industriel, rue Boucher-de-Perthes, 29.
1930. Cuvelier (Félix), propriétaire, rue de Bourgogue, 1.
1889. Decolf (Gaston), directeur de tissage mécanique, rue Solférino, 286.
1943. Declercq (Gustave), propriétaire, rue d'Antin, 5.
1916. Delahodde (aîné), négociant en lins, rue des Augustins, 3.
1936. Delécluse (Henri), encadreur, rue de la Piquerie, 18.
1929. Delefosse, négociant en charbons, place Wicar, 29.
1912. Demérode, propriétaire, rue Ratisbonne, 14.
1913. Despretz (Henri), juge suppléant au Tribunal de commerce, rue d'Inkermann.
1933. Dony (A.), contrôleur des contributions indirectes, rue Colbert, 96.
1897. Dubar (Gaston), employé de commerce, rue de l'Hôpital-Militaire, 95.
1922. Duchatelet, ingénieur, rue Jean-Bart.
1887. Dugripont (Albert), courtier, rue des Stations, 16.
1927. Fabinaux (Albert), commis-négociant, rue des Augustins, 7.
1903. Gadenne (Paul), manufacturier, rue de Valenciennes, 42.
1928. Gandouard, ✠, chef de gare de la Cie d'Orléans, en retraite, rue de Loos, 11.
1886. Gosselin, propriétaire, rue Esquermoise, 41.
1902. Gruson, ✵, A. ✪, O. ✠, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, rue de Fleurus.
1920. Hallez (Paul), I. ✪, professeur à la Faculté des Sciences, rue de Valmy, 9.
1934. Lamboi (Joseph), ingénieur, rue de Loos, 11.
1947. Landron (Mlle Marie), boulevard de la Liberté, 90.
1923. Lepez (André), entrepreneur, rue Jacquemars-Giélée, 131.
1910. Lepoutre (Auguste), négociant en tissus, rue du Marché, 65.
1908. Lethierry (Lucien), rue Blanche, 46, à Saint-Maurice.
1904. Loizillon, C. ✵, Général de division, Commandant le 1er corps d'armée, rue Négrier, 10 *ter*.
1949. Lys-Tancré, entrepreneur, rue Mercier.
1885. Martin (Henri), dessinateur, rue Jeanne-d'Arc, 77.
1931. Moreau (Gaston), représentant, rue Barthélemy-Delespaul, 34.
1918. Morival (Paul), fabricant de bascules, place du Théâtre.
1952. Mulié (Charles), négociant, rue de Paris, 137.
1945. Mulliez-Samin, brasseur à Canteleu.
1924. Otto-Lévi, négociant en lins, rue des Augustins, 7.
1909. Penciollelli, ✵, officier d'administration de 1re classe, quai du Wault, 5.
1940. Pennequin (L.), architecte, place Sébastopol, 19.
1935. Pironon (Jules), propriétaire, rue Brûle-Maison, 28.
1932. Salembier-Dubreucq (L.), brasseur, rue Gantois, 36.
1944. Samain (Henri), commis-négociant, rue d'Arras, 107.
1883. Schepens, négociant en vins et spiritueux, rue de Lens, 30.
1880. Scrive (Mme Émile), propriétaire, rue Princesse, 21.

Nos d'inscription. MM.

1951. Soubeiran, I. ✿, ingénieur des mines, directeur de l'Institut industriel, rue de Bruxelles.
1915. Thellier (Charles), entrepreneur, parvis Sainte-Catherine.
1926. Thomas (Pierre), négociant en papiers, rue des Arts, 47.
1898. Vaillant (Père), propriétaire, rue Colbrant, 8.
1941. Varé (Fils), avocat, rue Royale, 100.
1946. Wauquier (Édouard), constructeur, rue de Wazemmes, 69.

Lomme.

1921. Corman (Émile), propriétaire.

Pont-à-Marcq.

1884. Potel, percepteur.

Pont-à-Vendin (Pas-de-Calais).

1906. Legrand (J.), directeur de sucrerie.

Roubaix.

1899. Bloch (Camille), négociant, rue du Grand-Chemin.
1914. Browaeyst (J.), rue de Fontenoy, 72.
1900. Catteau (J.), employé de commerce, rue Sainte-Thérèse, 67.
1911. Catteau (Adolphe, fils), rue de la Fosse-aux-Chênes.
1888. Dabbadie, représentant de commerce, rue Neuve, 19.
1882. Fontaine, notaire, rue Saint-Georges.
1948. Planquart-Courrier, entrepreneur, rue Sébastopol, 29.

Saint-Omer (Pas-de-Calais).

1942. Guilbert (Georges), ingénieur.

Tourcoing.

1893. Delrue (Louis), représentant de commerce, rue Motte, 22.
1892. Desnoyettes, représentant de commerce, rue de la Cloche, 67.
1890. Desreumaux, docteur en médecine, rue de la Cloche, 15.
1894. Poujet (Marcel), conducteur des Ponts-et-Chaussées, rue Nationale, 31
1891. Rosoor-Delattre (Jules), imprimeur, Grande-Place, 31.
1953. Walter-Bourgeois (Mme), directrice d'institution, rue Desurmont, 43.

Questions posées aux Candidats du Concours du 2 Juillet 1891.

JEUNES GENS.

Enseignement secondaire.

1re série (au-dessus de 17 ans). — Cours de St-Cyr. — Description du réseau des chemins de fer de l'Est. — Obstacles franchis. — Quelles sont les stations frontières. — A quelles lignes étrangères servent-elles de terminus ? — Carte.

2e série (de 16 à 18 ans). — Nomenclature des colonies françaises dans chacune des cinq parties du monde. — Au point de vue politique et économique. — Cartes.

3e série (de 14 à 16 ans). — Le Japon. Géographie physique, politique et économique. — Carte.

4e série (au-dessous de 14 ans). — Bassin du Saint-Laurent. — Géographie physique, politique et économique. — Carte.

Enseignement primaire supérieur.

5e série (au-dessus de 15 ans). — Côtes occidentales d'Afrique. — Carte.

6e série (au-dessous de 15 ans). — Départements bornés par les Pyrénées et la Méditerranée. — Carte.

Enseignement primaire élémentaire.

7e série (de 11 à 14 ans). — La plaine de l'Allemagne du Nord. — Carte.

8e série (de 9 à 11 ans). — Quels sont les pays et départements limitrophes du département du Nord. — Les divisions administratives de ce dernier. — Villes importantes sous le rapport industriel, commercial et judiciaire. — Carte du département du Nord.

JEUNES FILLES.

Enseignement secondaire.

1re série (au-dessus de 16 ans). — Géographie économique de l'Hindoustan. — Insister sur les ports et débouchés européens. — Carte.

2e série (de 15 à 17 ans). — Les frontières de la France, depuis le Jura jusqu'à Bayonne, par les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées. – Carte.

3e série (de 14 à 16 ans). — L'Allemagne. — Insister sur les voies fluviales et les chemins de fer. — Carte.

Enseignement primaire supérieur.

4e série (au-dessus de 15 ans). — Le Canada. — Carte.

5e série (au-dessous de 15 ans). — Le plateau central de la France. — Les Cévennes, — les eaux qui en découlent. — Villes principales et leur industrie. — Carte.

Enseignement primaire élémentaire.

6e série (de 11 à 14 ans). — Le cours du Rhin ; notice sur les villes qu'il traverse. — Carte.

7e série (de 9 à 11 ans). — Les côtes de France, depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne. — Carte.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

NAPLES ET SES ENVIRONS

Conférence faite à la
Société de Géographie de Lille le Dimanche 14 Décembre 1890,
et aux Sociétés de Roubaix et de Tourcoing.

Par G. DE BEUGNY D'HAGERUE,
Membre correspondant.

MESDAMES, MESSIEURS,

Le proverbe « voir Naples et mourir » serait un non sens si on l'appliquait à la ville proprement dite : Ce qui fait le charme de Naples c'est son incomparable situation, au fond d'une des plus belles baies du monde. Et cependant cette baie elle-même, soit qu'on y arrive par mer, soit qu'on la voie des quais de Naples, produit au premier abord une véritable déception. C'est qu'en effet elle a un défaut : elle est trop vaste pour le cadre qui l'entoure. Avec son diamètre moyen de plus de quatre lieues, ses rivages, bien que couronnés de collines assez élevées, n'apparaissent, dans leur éloignement, que comme une ligne à peine dessinée.

Il faut la parcourir lentement, à petites journées, pour en comprendre les beautés, pour en goûter les charmes, pour en apprécier les merveilles.

Voyez. C'est Naples d'abord, la grande ville, mollement couchée sur son amphithéâtre de rochers ; à droite c'est Pausilippe, en arrière les Champs Phlégréens, avec leurs souvenirs virgiliens ; c'est Baïa, séjour favori du luxe et des débauches des Romains ; c'est Ischia, une émeraude enchâssée dans les flots bleus de la Méditerranée. Et de l'autre côté du golfe : c'est Capri, avec sa grotte d'azur et ses souvenirs de Tibère : c'est Sorrente et sa ravissante presqu'île ; puis c'est

Castellamare, Torre-Annunziata, Torre del Greco, Résina et Portici ; toutes ces ravissantes bourgades dont le nom résonne comme un gracieux poème, puis en arrière, c'est le Vésuve, couronné de son panache de noire fumée et, à ses pieds, Pompéi, sa victime, ensevelie depuis dix-huit siècles et sortant aujourd'hui de son tombeau.

Mais commençons d'abord par la ville. Naples, je l'ai dit, élève ses maisons italiennes sur le penchant d'une colline ; aussi, vue de la mer, présente-t-elle un ravissant coup d'œil ; mais il faut bien l'avouer, quand on pénètre dans l'intérieur, le charme ne tarde pas à disparaître. La ville est divisée d'abord par une grande rue : la rue de Tolède ; si nous la gravissons, nous arrivons bientôt en face d'une immense construction ; université d'abord, puis caserne, aujourd'hui musée. Le musée de Naples est un des plus intéressants du monde ; on y visite d'abord une galerie de tableaux, collection malheureusement plus riche par le nombre que par la qualité des toiles, dont quelques-unes seulement sont vraiment très belles. La galerie des marbres anciens est beaucoup plus remarquable, elle renferme même un bon nombre de morceaux d'une immense valeur ; mais ce qui fait réellement le mérite du musée de Naples c'est sa collection, unique au monde, d'objets trouvés dans les fouilles de Pompéi. Peintures, mosaïques, sculptures, bronzes, meubles, bijoux, ustensiles de ménage, de toute nature, de toute espèce, jusqu'à des étoffes, dont on reconnaît encore facilement la matière et la nature, et des objets de consommation, du pain cuit depuis plus de dix-huit cents ans. Tous ces objets constituent un document d'une inappréciable valeur ; ce sont des témoins irrécusables qui nous disent, après dix-huit siècles, ce qu'étaient les mœurs, les habitudes, la vie privée et intime des anciens Romains ; ils nous apprennent l'état et l'avancement des arts et de l'industrie au commencement de notre ère.

Vous n'attendez évidemment pas de moi que je vous fasse l'énumération et encore moins la description de tous ces objets : une journée n'y suffirait pas, et puis ces choses-là ne peuvent pas se décrire, il faut aller les voir.

Si nous continuons à monter la rue de Tolède, nous arrivons à l'extrémité de la ville couronnée par le château de *Capo di Monte*, dont l'on admire surtout les splendides jardins et le merveilleux panorama que l'on découvre de ses terrasses.

Si de la rue de Tolède nous voulions nous enfoncer dans la ville, soit à droite, soit à gauche, nous ne trouverions, à part une ou deux

rues nouvelles, que des ruelles étroites, sombres, à pente très rapide et d'une propreté plus que douteuse.

On peut dire que Naples ne renferme aucun monument remarquable. Ses églises, à part Sainte Restitude, sont toutes relativement modernes et de ce mauvais goût italien qui semble rechercher moins l'art vrai que la richesse des matériaux, l'accumulation des détails et la profusion des dorures.

Naples est arrêté dans son développement vers le Nord par un éperon rocheux, dont le point le plus élevé est occupé par le fort St-Elme. Au-dessous du fort se trouve la Chartreuse de *san Martino*, couvent aujourd'hui sécularisé et conservé à titre de monument historique : on en visite avec intérêt le magnifique cloître en marbre blanc, puis l'église dont on admire les splendides mosaïques ; mais l'attrait principal de la Chartreuse, c'est le panorama splendide que l'on découvre de sa terrasse ; on a Naples tout entier sous les pieds, puis le golfe qui déroule ses pittoresques rivages en un cercle harmonieux et doux, tandis que les flots azurés de la Méditerranée vont se perdre à l'horizon.

L'éperon rocheux se termine par le *Pizzo Falcone* qui vient tomber dans la mer, où il forme un cap et se prolonge par un îlot sur lequel est construit le *Château de l'Œuf*.

De l'autre côté de ces rochers c'est le *Vomero*, dont le plateau élevé et la pente abrupte sont couverts de palais, de châteaux et de villas : c'est le quartier de l'aristocratie et des étrangers.

Après ce coup d'œil jeté sur le haut de la ville, descendons sur les quais. C'est là que, depuis le Jardin du peuple jusqu'au quai *Santa Lucia* et même au-delà, se concentre la vie populaire; là se presse jour et nuit une foule animée, ardente, aux gestes vifs, à la parole harmonieuse, c'est là qu'il faut voir ce peuple napolitain, grec d'origine, plus différent du Romain grave et majestueux que nos populations du Midi ne diffèrent des habitants des bords de la Tamise. Le Napolitain est gai, spirituel ; il ne parle pas, il chante ou il crie : ses mouvements, comme sa démarche, sont vifs, animés, violents même, mais en même temps gracieux. C'est un peuple artiste et poète.

Écoutez un instant cet orateur populaire monté sur une borne racontant à la foule qui l'entoure quelque fait ou quelque légende de la vieille histoire locale, ou lui parlant de l'événement du jour, vous serez frappé de l'élégance de sa diction : sa parole résonne comme une

musique harmonieuse et son geste, noble ou plaisant, suivant le sujet qu'il traite, sera toujours d'une grâce et d'une éloquence exquise.

Voyez ce mendiant qui vous demande un *soldo pel macaroni*, ce *facchino* appuyé sur le parapet du port, ou ce *vetturino* près de son cheval tout caparaçonné de pompons et dont les harnais sont couverts de plaques de cuivre brillantes comme de l'or; tous ces gens sont misérablement vêtus, ils ont une chemise entrebâillée qui laisse voir à nu leur poitrine, un pantalon qui descend rarement au-delà du genou, les jambes et les pieds nus ; mais ils auront une fleur passée dans le cordon de leur vieux feutre, et s'ils sont nu-tête, ce qui n'est pas rare, la fleur sera fichée dans les cheveux, au coin de l'oreille, et, qu'ils soient au repos ou en mouvement, il y a dans leurs gestes et dans leur attitude quelque chose qui rappelle la statuaire antique.

Avant de quitter Naples, permettez-moi de vous en montrer quelques vues qui vous en diront bien plus que toutes les descriptions que j'en pourrais faire. (*Projections*).

Pour prendre la route qui longe la côte nord du golfe, nous passons devant la célèbre grotte de Pausilippe. C'est tout simplement un tunnel creusé dans le tuf pour éviter la montée et la descente très pénible de la colline qui ferme l'entrée de Naples de ce côté. C'est un travail qui a longtemps passé pour une merveille ; mais qui aujourd'hui ferait sourire de pitié nos ingénieurs constructeurs de chemin de fer.

Nous nous avançons le long de la mer en suivant cette route charmante dont les dernières projections vous ont donné un aperçu et bientôt nous arrivons à Pouzzoles. C'est une ville qui doit avoir eu sous les Romains une grande importance, si on en juge d'après les magnifiques ruines qu'on y rencontre ; ce sont d'abord les temples de Sérapis et de Neptune et surtout l'amphithéâtre admirablement conservé.

Les étrangers qui visitent Pouzzoles ne manquent pas d'aller voir la Solfatare. C'est un cratère à demi éteint, d'un aspect sauvage et étrange ; mais comme nous visiterons tout à l'heure le Vésuve en activité, je vous demanderai la permission de ne pas nous y arrêter. La Solfatare de Pouzzoles n'est qu'un coin de ces champs Phlégréens, — champs brûlés, — vaste étendue de pays toute couverte de volcans éteints, de cratères éboulés, de champs de laves noircies et tordues ; contrée bouleversée par les tremblements de terre depuis le commencement du monde, c'est le pays de la tristesse et de la désolation.

Continuant à suivre le bord de la mer, nous arrivons à Baïa ; c'était le

lieu recherché par tous les Romains pour le charme de sa situation, à preuve ce vers du poète :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis.

Ce qui veut dire : il n'est pas dans tout l'univers un lieu plus charmant que Baïa. Aussi tous les riches Romains s'y étaient-ils fait construire des villas, et l'on montre encore l'emplacement et même quelques débris de celles de Cicéron, de Lucullus, de Pollion et d'une foule d'autres ; de même que des traces du palais de Néron et de quelques autres empereurs romains. Malheureusement Baïa ne fut pas seulement une ville de luxe et de plaisir, elle fut également le théâtre des plus odieux excès et des plus infâmes débauches. C'est là aussi que se commirent plusieurs de ces crimes, que l'histoire a enregistrés dans les pages les plus sombres de ses annales. C'est à Baïa que Néron, n'ayant pas pu réussir à faire noyer sa mère dans le lac Lucrin, la fit poignarder par ses soldats. C'est de Baïa que Caligula, ce fou furieux couronné, voulut se passer la fantaisie de traverser la mer sur un pont. Il fit pour cela rassembler tous les navires de l'Italie, même ceux destinés à amener à Rome les blés d'Egypte, au risque d'affamer le peuple ; de tous ces navires il fit former une ligne continue, allant de Baïa à la rive opposée du golfe, probablement à Pouzzoles, et sur leurs ponts réunis, il fit jeter un tablier recouvert d'un mètre de terre et tellement large, qu'après y avoir ménagé une chaussée suffisante pour donner passage à quatre chars de front, il put encore, des deux côtés, faire planter des arbres et bâtir des maisons, de manière à donner l'illusion d'une route traversant de vertes campagnes ; puis il fit appeler toutes les populations voisines pour que ces maisons parussent habitées et que sur son passage des foules de citoyens pussent l'applaudir. Quant tout fut préparé, l'empereur monté sur un char resplendissant de dorures et suivi de sa tourbe d'eunuques et de valets, traversa la mer en triomphateur, mais quand il fut sur l'autre rive, non content d'avoir vaincu les éléments, il voulut donner la preuve de son pouvoir sur les hommes : il commanda de détruire le pont, de l'incendier et de jeter dans les flots tout le peuple qui s'y trouvait. Et dix mille personnes périrent pour affirmer le pouvoir du maître du monde.

Mais quelques siècles plus tard les Barbares, traversant l'Italie, descendirent jusqu'au golfe de Parthénope, ils vinrent à Baïa et, de ces palais et de ces villas qui avaient coûté tant de larmes et tant de sang,

ils ne laissèrent pas pierre sur pierre ; et comme si la justice divine n'était pas satisfaite de cette expiation, il y a trois siècles environ, par une nuit d'épouvantable tempête et de tremblement de terre, une montagne toute entière surgit en quelques heures au nord de Baïa, de cette montagne sortit un volcan dont les flammes et la lave semèrent partout la désolation, et cette terre, autrefois lieu de délices, n'est plus aujourd'hui que le séjour de la fièvre et de la malaria.

De Baïa nous pouvons aller visiter Cumes dont les ruines se trouvent au dehors du golfe sur les bords de la Méditerranée. Cumes, ancienne cité grecque, est restée célèbre surtout par les oracles de sa Sybille. C'est à Cumes, et de là jusqu'au cap Misène, que Virgile a placé sa scène célèbre, de la descente d'Enée aux enfers. Ses admirateurs se sont plu à rechercher tous les lieux décrits dans le poème, ils ont retrouvé le Styx et le Cocyte dans le lac Lucrin, l'Achéron dans l'Averne, le Tartare dans la mer Morte, puis le Léthé, les champs Elysées, etc. etc., et ils se sont pamés d'aise devant l'exactitude des descriptions du poète.

J'avoue que ces souvenirs virgiliens m'ont laissé assez froid. Quant à leur exactitude, elle est toute naturelle. Virgile devait connaître parfaitement ces lieux qu'il avait habités, et comme il avait trouvé là un théâtre convenable pour la fiction que devait immortaliser son génie, il était tout naturel qu'il dépeignît ces lieux comme ils étaient et comme nous les voyons aujourd'hui ; en faisant, bien entendu, la part de l'exagération poétique d'un côté, et de l'autre des changements opérés par le temps et par la main des hommes.

De retour à Baïa nous prendrons une barque pour doubler le cap Misène. C'est là que Pline se trouvait avec la flotte romaine qu'il commandait, lorsque commença l'épouvantable éruption de 79. Il fit immédiatement armer un de ses vaisseaux pour aller se rendre compte de l'intensité et des ravages du cataclysme. Débarqué sur le rivage de Pompéi, il en fut repoussé par la pluie de cendre et de pierres et alla se réfugier à Stabies, où il mourait le lendemain.

Nous longeons la jolie petite île de Procida, habitée par une colonie de pêcheurs et nous arrivons bientôt à Ischia. C'est une ravissante petite île, toute couverte de jardins et de vergers. Elle est dominée par le mont Ipomée, volcan aujourd'hui éteint ou du moins endormi, que l'on a, à juste titre, appelé la soupape de sureté de la Terre de Labour. En effet, quand l'Ipomée est en action, le Vésuve s'éteint et la terre ferme n'a plus à redouter les tremblements de terre. Du reste

les fureurs de l'Ipomée ne le cèdent en rien à celles de son voisin le Vésuve, et à plusieurs reprises, il a eu des éruptions si prolongées et si violentes que tous les habitants durent s'enfuir et que, pendant plusieurs années, l'île resta déserte. C'est au pied de l'Ipomée qu'était assise la ravissante petite ville de Casamicciola qui devait son élégance et sa richesse à la fécondité de son sol, à sa ravissante situation et surtout à ses sources d'eaux thermales qui attiraient chaque année une nombreuse colonie d'étrangers. Tout le monde a encore présent à la mémoire, les deux tremblements de terre qui la détruisirent, le second surtout qui, en quelques minutes, fit de la charmante cité un amas de décombres, sous lesquels périrent des milliers de victimes.

D'Ischia, un bateau à vapeur nous ramène à Naples, d'où, le lendemain matin, nous repartons sur un autre vapeur. *Il Vesuvio*, qui doit nous transporter à Capri. Le temps est magnifique, un brillant soleil illumine la mer, assez mouvementée pour donner du piquant à la promenade, mais pas assez pour troubler des estomacs peu habitués à la navigation. Pourtant, vers le milieu du golfe, le vent fraîchit, on commence à dire sur le pont qu'au large la mer est très forte et que nous ne pourrons pas pénétrer dans la Grotte d'Azur. Notre petit vapeur continue à marcher ; bientôt il dépasse la *Marine* de Capri, le seul point d'atterrissement de l'île, et quelques minutes après il stoppe en face de l'entrée de la grotte. Nous voyons une chaloupe se détacher du rivage, ou plutôt du pied de la roche, elle vient nous chercher et donne donc tort aux fâcheux pronostics. Hélas ! quand elle est à portée de voix, le patron nous crie qu'il y a trop de vagues et que l'entrée est impossible. Notre vapeur vire cap pour cap et vient nous débarquer à la Marine.

Il était onze heures, nous avions le temps de déjeuner et de faire une promenade dans l'île. Un touriste français, dont nous avions fait la connaissance sur le bateau, s'était joint à nous. Pendant le repas, nous avions, à plusieurs reprises, exprimé à haute voix le vif regret que nous éprouvions d'être obligés de quitter Capri et l'Italie sans avoir vu la célèbre Grotte d'Azur. Comme nous nous levions de table, un des garçons nous dit qu'il connaissait un patron de barque qui se chargerait de nous introduire dans la grotte. Flairant une petite filouterie d'aubergiste qui cherche à conserver ses voyageurs, je réponds au garçon que son patron, si capable qu'il soit, n'a pas le pouvoir de diminuer le vent. Oh ! signor, me répond le garçon, dans l'après-midi le vent se calme toujours, et puis, Bautista est si capable qu'il vous fera entrer.

Nous faisons venir ce nautonnier si rare et, nos conditions faites, nous descendons avec lui à la grève, où nous prenons place dans un petit bateau conduit par *il signor Bautista* et son matelot.

Nous longeons, pendant vingt à trente minutes, la côte rocheuse et escarpée de l'île et nous arrivons en face de l'entrée. C'est un trou demi-circulaire, ayant à peu près deux mètres de largeur et un mètre de hauteur à sa partie la plus élevée : il est au fond d'une sorte de couloir formé par deux avancements de la roche. Le patron enlève les bancs sur lesquels nous étions assis et nous fait coucher de tout notre long au fond de la barque ; puis, son matelot et lui, à l'aide des mains et d'un croc de fer, essaient d'engager l'avant du canot dans l'entrée du souterrain. Mais le canot trop fortement soulevé va buter contre la roche et est rejeté en pleine mer. Bautista nous explique que l'on ne peut entrer dans la grotte que porté par une lame, mais qu'il faut que cette lame soit très faible. Le fait est que toutes celles qui se formaient étaient toujours trop fortes. Notre situation n'avait rien d'agréable : couchés sur le dos, nous avions comme point de vue la roche à pic qui s'élevait à deux ou trois cents mètres au-dessus de nos têtes, et nos deux marins qui s'épuisaient en efforts impuissants pour nous faire pénétrer dans l'antre qui s'obstinait à nous repousser. Enfin, après un quart d'heure d'efforts, la petite lame demandée consent à se présenter, nous entendons le bordage du canot grincer contre le rocher et nous sommes dans la Grotte d'Azur. — *Projection de la grotte.*

La Grotte d'Azur a la forme d'une calotte très irrégulière ; un pilier la divise en deux parties ; en arrière de ce pilier est une petite plate-forme où l'on peut débarquer.

Tout le charme de cette caverne est dans la teinte d'azur d'une douceur inexprimable qui colore, non-seulement l'eau, mais les parois et les objets qu'elle renferme. On s'est souvent demandé d'où venait cette singulière coloration. L'explication de ce phénomène me paraît bien simple. La grotte n'a qu'une seule ouverture dont j'ai déjà dit l'extrême petitesse et qui ne peut donner passage qu'à une très petite quantité de lumière, mais le rocher qui forme cette ouverture plonge dans l'eau jusqu'à une profondeur de vingt mètres et en s'écartant considérablement ; il forme ainsi un immense porche sous-marin. Ce porche donne passage à une grande quantité de lumière diffuse et cette lumière se colore de la nuance bleue dont les eaux de la mer sont teintées à cet endroit.

Je ne sais à quelle cause attribuer cette coloration, mais j'ai pu la

constater d'une manière absolument certaine. Quand nous avons quitté Naples pour notre excursion à Capri, le temps était magnifique, mais dans l'après-midi le ciel s'était couvert. Quand nous allions de la Marine à la Grotte, comme à notre retour, le ciel était absolument gris, sans un atôme de bleu ; nous longions de sombres rochers presque noirs, et l'eau était d'une teinte bleu foncé qui, dans certains reflets de petites vagues prenait l'intensité de l'indigo. Or, cette couleur ne pouvant pas venir des objets qui nous entouraient, devait venir de la nature de l'eau ou des corps qu'elle tenait en suspension.

Nous étions entrés dans la grotte, mais il fallait en sortir, et nous voyions l'entrée obstruée, toutes les vingt ou trente secondes, par des vagues furieuses qui se brisaient en des milliers de gouttelettes et venaient nous arroser jusqu'au fond de la grotte. Nous reprenons notre position horizontale au fond de la barque et nos matelots se mettent en devoir de franchir le passage difficile, tout en nous expliquant que des voyageurs y sont quelquefois restés trois jours et que, dans ce cas, par un sentier qui descend le long de la roche et arrive près de l'entrée, on fait passer aux prisonniers des vivres et même des couvertures dans des petits tonnelets. Nous ne devions heureusement pas faire l'épreuve de ce mode d'existence ; après vingt minutes d'efforts infructueux, Bautista saisit la seconde favorable, nous voici en pleine mer, et il nous ramène à la Marine de Capri où nous débarquons, enchantés d'avoir vu la grotte et non moins satisfaits d'en être sortis.

Nous avions réussi dans notre entreprise, mais le vapeur était reparti et nous étions confinés pour vingt-quatre heures dans l'île. Nous avons utilisé le reste de notre après-midi en allant visiter les ruines du palais de Tibère. On monte d'abord à la ville de Capri, pittoresquement assise au pied du mont Solaro, entre deux petites collines couronnées de vieilles forteresses. C'est une jolie petite ville, mais qui tire son plus grand charme de sa situation pittoresque. Après en avoir fait le tour, nous commençons à gravir le sentier étroit et tortueux qui doit nous conduire à la roche qui forme l'extrémité de l'île du côté de la terre ferme et où Tibère avait placé son palais.

Nous avions pour nous conduire une *ragazza* — une fillette, — d'une douzaine d'années, tête nue, pieds nus, ayant pour tout vêtement une robe d'indienne sans forme ni couleur, et malgré la pauvreté de son accoutrement, nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grâce, l'élégance et la distinction de son attitude et de ses mouvements.

Un peu avant d'arriver au sommet de la roche, derrière l'auberge qui porte l'enseigne du *Saut de Tibère*, on nous fait voir une sorte de crevasse entre deux rochers lisses, tombant à pic dans la mer d'une hauteur de 224 mètres. C'est là, nous dit-on, que Tibère faisait jeter les gens dont il voulait se débarrasser.

Après nous avoir laissé contempler un moment cette magnifique horreur, la Ragazza nous engage à entrer dans l'auberge, nous offrant de faire danser devant nous une *tarentelle.* C'est la danse napolitaine : elle s'exécute, comme notre quadrille, par quatre danseurs, deux hommes et deux femmes ; mais avec infiniment plus de mouvement et d'animation et surtout avec cette grâce particulière au peuple napolitain. Il est certain que cette tarentelle exécutée dans une salle d'auberge par les fenêtres de laquelle on voyait les flots bleus de la Méditerranée et une partie du golfe de Naples, avait un charme et une saveur toute particulière qu'il serait difficile d'exprimer.

Quant au palais de Tibère, il n'en reste que quelques substructions ; mais on ne peut s'empêcher d'admirer le choix de l'emplacement.

C'est un roc à pic, de 340 mètres d'élévation au-dessus de la mer ; de cette hauteur, on voit toute la baie de Naples, depuis le cap Misène et même au-delà, jusqu'à Gaète, et le golfe de Salerne jusqu'aux ruines de Pœstum : dans le lointain toute la Terre de Labour et jusqu'aux lignes bleuâtres des Apennins. Cette visite au château de Tibère me rappelle un mot assez caractéristique : un individu avait prétendu s'imposer pour guide et, bien que je l'eusse renvoyé plusieurs fois, il s'était obstiné à nous suivre, et à nous ennuyer de ses explications fantaisistes ; puis quand il nous vit redescendre et nous éloigner ; je l'entendis pousser cette exclamation ; *Per Bacco ! ho detto tante parole e non mi date niente ;* j'ai dit tant de paroles et vous ne me donnez rien. Du reste, il faut avouer que la mendicité la plus éhontée est un des défauts du peuple napolitain. Dès le plus bas âge, les enfants y sont formés ; je vois encore d'ici un marmot de trois ans à peine qui nous suivait en criant d'une voix plaintive : *Signor, un soldo per un peverello che ha una moglie et sei bambini*, Monsieur, un sou pour un pauvre diable qui a une femme et six enfants. Je suppose qu'il parlait de son père.

A Naples, ce ne sont pas seulement les malheureux qui demandent l'aumône : un jour, je me rendais à la Chartreuse de San Martino, je devais prendre une ruelle dont je ne connaissais pas exactement le débouché, je rencontre un jeune homme bien mis, et portant des gants, ce qui est en tout pays le signe d'une certaine situation sociale, éloignée

de la pauvreté, je m'adresse à lui pour lui demander le chemin Il me répond très gracieusement que le sentier se trouvant sur sa route, il se fera un plaisir de me guider. Nous faisons deux cents pas, puis il s'arrête et me montre la ruelle que je devais prendre. J'allais m'éloigner après l'avoir remercié ; mais il me tend la main et avec un aimable sourire : *Signorino, mi darete ben un soldo ;* mon petit Monsieur, vous me donnerez bien un sou.

L'après-midi avait été employée à la visite du rocher de Tibère, le lendemain matin nous remontions à Capri, la ville, pour visiter l'autre partie de l'île.

C'est, qu'en effet, Capri est divisée en deux par une montagne, le *Monte Solaro.* Du côté que nous venons de visiter le Solaro se présente comme une muraille à pic, que l'on ne pouvait franchir que par un escalier de 590 marches en partant de cette ville et de 830 au niveau de la mer. Aujourd'hui une route carrossable, creusée dans le rocher, mène par une pente douce à Ana Capri.

C'est une charmante promenade, à travers des sites enchanteurs, aussi bien dans les parties de la route qui longe la mer que dans celles qui serpentent à travers de verdoyants et minuscules vallons. Je ne sais si les habitants actuels d'Ana Capri ont pour ancêtres d'anciens Maures ; mais il est certain que leurs traits, la couleur bronzée de leur peau et leurs maisons qui affectent la forme d'un cube de maçonnerie blanchie à la chaux surmontée d'une calotte hémisphérique, tous ces caractères les éloignent absolument du type italien et semblent attester une origine mauresque. — *Projections. Vues de Capri.*

Le bateau à vapeur qui part à 4 heures de Capri fait escale à Sorrente, nous en profitons pour visiter cette charmante petite ville, ancienne patrie du Tasse et où se fabriquent les célèbres bois de Sorrente, menus objets en bois d'olivier incrustés de bois coloriés formant des petits tableaux.

Enfin une voiture découverte nous emmène par le plus ravissant des chemins, tantôt à travers les bois d'orangers, tantôt en longeant la mer à Vico-Équense et à Castellamare. C'est la route de la Corniche, un peu moins grandiose et moins sauvage, mais plus pittoresque encore et surtout plus riante. A la nuit tombante, nous arrivons à Castellamare, d'où le chemin de fer nous ramène à Naples. — *Projections. Vues de Sorrente.*

Le lendemain de notre excursion à Capri, nous avions décidé de consacrer la journée à l'ascension du Vésuve. Il y a plusieurs moyens

de faire cette ascension ; d'abord on peut aller jusqu'à Résina ou Torre del Greco en voiture ou par le chemin de fer, et de là, soit à cheval, soit à pied, si l'on est jeune et vigoureux, jusqu'au sommet de la montagne. Ces deux procédés étaient autrefois les seuls possibles ; mais aujourd'hui les voyageurs ont à leur disposition un mode de transport plus rapide et beaucoup moins fatigant, c'est le chemin de fer funiculaire. Il faut noter ici que le Vésuve se compose de deux parties bien distinctes, le bas de la montagne présente une pente assez douce et assez régulière pour qu'on ait pu y tracer une route carrossable ; puis aux deux tiers de la distance se présente le cône de cendres. Là, la pente rapide et la nature du sol ne permettent même plus aux chevaux de les gravir et cette partie de la montée ne pouvait être franchie qu'à pied. C'était une ascension très longue et très pénible, qui se fait aujourd'hui avec la plus grande facilité.

Nous prenons nos billets à Naples, un landau de la Compagnie vient nous chercher à l'hôtel ; nous suivons la route qui longe le bord de la mer, puis après avoir traversé Résina, nous tournons à gauche et nous commençons à monter à travers les vignes qui produisent le *Lacryma-Christi* et nous arrivons bientôt au milieu des champs de laves refroidies qui couvrent une partie du versant de la montagne. Ces laves présentent l'aspect d'un chaos de pierres noires du plus lugubre effet ; mais à mesure que nous montons, la vue qui commence à s'étendre sur les campagnes environnantes et sur la mer nous console de la tristesse et de la désolation de cet entassement de laves pétrifiées, tordues, crevassées que nous traversons ; nous faisons une première halte à l'observatoire, où l'on nous montre, entre autres choses intéressantes, les ingénieux et délicats instruments qui servent à enregistrer tous les phénomènes produits par le volcan, même ceux qui échappent à la perception de nos sens. Enfin, nous arrivons à la station inférieure du chemin de fer et nous prenons place dans des petites voitures ouvertes de tous les côtés.

La pente du funiculaire est d'un peu plus de 50 pour °/。 et au départ il nous semble que nous nous élevons perpendiculairement dans les airs, comme emportés par un ballon.

Après vingt minutes nous sommes à la station supérieure.

Le chemin de fer a dû s'arrêter ici parce que plus haut les traverses se carbonisaient. Un sentier assez bien entretenu nous conduit au sommet du cône, à ce que l'on appelle la *Mer de Soufre*. Ici je dois m'arrêter un instant pour faire une observation. Certainement plu-

sieurs personnes, parmi celles qui me font l'honneur de m'écouter, ont fait, comme moi, l'ascension du Vésuve et en entendant la description que je vais essayer de vous faire, elles trouveront probablement que mes souvenirs diffèrent complètement des leurs. Du reste j'ai lu cinq ou six descriptions du cratère du Vésuve et toutes diffèrent essentiellement entre elles. Ces contradictions proviennent de deux causes : d'abord il arrive très souvent que ceux qui font l'ascension du Vésuve le voient très mal. S'il fait un peu de vent, l'énorme quantité de vapeur d'eau qui s'échappe habituellement du cratère vient faire obstacle à la vue, quelquefois même elle vous empêche d'arriver jusqu'au haut du cône. J'ai rencontré un voyageur qui avait fait trois fois l'ascension et qui trois fois avait été repoussé par la vapeur avant d'atteindre le sommet, il avait dû quitter Naples sans avoir vu le cratère. Mais deux personnes qui auraient été favorisées par un temps magnifique pourraient encore, si leur voyage a été fait à des époques différentes, être en complet désaccord dans leur description, par cette raison qu'à chaque éruption un peu violente il se produit des effondrements et des déchirures, qui modifient complètement l'aspect du cratère.

Dans les projections que je vous ferai voir dans quelques moments vous verrez que la montagne se divise en deux parties : le Vésuve proprement dit et le *Monte Somma*, séparés par une sorte de couloir ou précipice, nommé *l'Atrio del Caballo ;* or ces deux sommets ont une base commune ; il est certain qu'à une époque très reculée les deux montagnes n'en faisaient qu'une, dont le point culminant était précisément au-dessus de l'Atrio del Cabello, et lors d'une grande éruption, probablement celle de 79 où a péri Pompéi, le sommet de la montagne s'est effondré, faisant ainsi disparaître l'ancien cratère qui a été reporté un peu plus loin et forme le Vésuve tel que nous le voyons aujourd'hui.

Sous le bénéfice de ces explications je vais essayer de vous dépeindre le Vésuve comme je l'ai vu.

Quand on a franchi le sentier qui part de la station supérieure et qui continue à s'élever dans la cendre pendant 2 ou 300 mètres ; on arrive sur un plateau dénommé la Mer de Soufre ; c'est comme un amoncellement de pierres de formes irrégulières, mais arrondies et couvertes d'une efflorescence de soufre qui leur donne une belle couleur d'or : ici nous sommes bien sur le volcan même, car entre ces pierres, qui ne sont que de la lave refroidie, s'échappent de tous les côtés de petites fumerolles de vapeur et si, dans une des fentes qui les séparent, on

introduit sa canne seulement de quelques centimètres, elle prend feu aussitôt.

Cependant en marchant avec un peu de précaution, nous franchissons la Mer de Soufre et nous arrivons au pied du « petit cône ». C'est un tas de cendres qui a à peine 20 mètres de hauteur ; mais pour le franchir, il faut un grand quart d'heure ; la pente en est tellement raide et la cendre si peu résistante que souvent il arrive que, quand on a monté de deux ou trois mètres, on redescend de trois ou quatre ; mais enfin avec un peu de courage et de persévérance on finit par atteindre le haut et l'on est sur le bord du cratère.

Cratère est un mot grec qui veut dire coupe, c'est en effet une coupe, ou mieux une écuelle ; elle a environ vingt mètres de diamètre, et sur son bord court un étroit sentier, ou deux personnes peuvent difficilement se croiser.

Au moment où j'y pus enfin prendre pied, ce sentier s'apercevait assez distinctement dans toute sa circonférence : et dans l'intérieur s'étendait sous nos pieds comme un tapis de ouate secoué à chacune des détonations qu'on entendait sans cesse retentir dans l'intérieur du volcan. La vapeur sortant de la fournaise était arrêtée là, tressaillant dans la chaudière qu'elle remplissait.

Mais voici que tout à coup un bruit formidable, comme la décharge de plusieurs batteries d'artillerie, fait frémir la montagne, une colonne de vapeur jaunâtre, mêlée de cendres et de petites pierres s'élance dans les airs jusqu'à une hauteur de cent mètres et plus, et là, se dilatant, s'épanouit comme un immense champignon.

Ce vigoureux coup de piston avait emporté la masse vaporeuse qui obstruait le cratère et alors nous voyons distinctement la coupe toute entière.

Elle est exactement ronde, le fond en est formé de lave noire, refroidie sur le bord, mais encore demi liquide à quelques mètres de nous ; puis, au centre, un trou ayant pour diamètre environ le tiers de celui du cratère, mais fortement déchiqueté, comme le trou que ferait le poing d'un homme en passant à travers une vitre. Et par ce trou nous voyons nettement le feu qui brûle dans l'intérieur, nous voyons les pierres retomber dans la fournaise, nous en jetons nous-même qui disparaissent dans le brasier souterrain... C'est une vision infernale, on se sent pris de vertige... Mais voilà que la vapeur blanche apparaît de nouveau, lentement elle emplit le cratère et fait évanouir à nos yeux ce spectacle terrifiant ; jusqu'à ce qu'un nouveau tressaillement

du monstre produise encore un formidable coup de piston qui vient balayer l'orifice et nous permet de contempler à nouveau le phénomène dans toute sa splendide horreur. En moins d'un quart d'heure nous avons pu le voir ainsi distinctement cinq ou six fois. Il est vrai qu'au dire même de nos guides, nous avons été favorisés d'une manière exceptionnelle, le temps était magnifique, il ne faisait pas un souffle d'air et les violents coups de piston qui débarrassaient si nettement le cratère, sont assez rares.

Je n'ai pas parlé de la lave en fusion sortant du volcan. C'est qu'en effet ce n'est pas du cratère qu'elle s'échappe. Son niveau est bien inférieur au sommet de la montagne. Au moment où j'ai visité le volcan, un faible courant sortait des parois rocheuses de l'Atrio del Caballo Lors des grandes éruptions, il se produit sur le flanc de la montagne des déchirures et des cratères accessoires d'où s'échappent les torrents de lave liquide qui ont répandu la désolation dans toute la campagne environnante et jusqu'aux portes de Naples. — *Projections, vues du Vésuve.*

Du Vésuve, nous aurions pu redescendre à Pompéi, mais l'heure était assez avancée et ce n'est pas trop d'une journée entière pour visiter l'immense cité romaine exhumée de ses ruines.

Le lendemain donc nous reprenons jusqu'à Résina la route que nous avions suivie la veille. Résina a été construite sur l'accumulation de boue liquide qui, lors de l'éruption de 79, avait fait disparaître Herculanum. Des fouilles qui ont été exécutées ont fait retrouver un grand nombre d'antiquités, spécialement des statues qui sont aujourd'hui au musée de Naples. On y a découvert des temples et un amphithéâtre; mais dans ces fouilles souterraines les monuments ne peuvent être vus qu'à la lumière des torches et perdent ainsi leur principal intérêt, je vous demanderai donc de ne pas nous y arrêter pour nous rendre directement à Pompéi.

Pompéi était à l'époque romaine un municipe du troisième ordre, qui devait contenir une vingtaine de mille habitants. Sa fondation remontait déjà à une époque bien éloignée quand elle fut un jour à demi détruite par un violent tremblement de terre; mais les habitants s'étaient hâtés de relever les ruines causées par le fléau, quand le Vésuve qui, depuis plusieurs siècles semblait éteint, au point qu'une forêt avait crû dans son cratère, se réveilla tout à coup de son long sommeil.

Alors eut lieu l'épouvantable éruption de 79 qui devait couvrir de

ruines tous les environs de la montagne. Le soleil s'obscurcit, un nuage noir couvrit tout le pays, sillonné à chaque instant d'éclairs et traversé par les jets de flamme de la montagne en feu. Pendant trois jours, une pluie de cendres et de pierres tomba sur Pompéi et les villes voisines ; mais en même temps un déluge d'eau venant se mêler aux cendres ensevelissait la ville toute entière. Les habitants eurent certainement le temps de s'enfuir, mais un grand nombre, soit qu'ils aient espéré échapper au désastre en s'enfermant chez eux, soit qu'ils soient revenus pour tâcher de sauver quelques objets précieux, y trouvèrent la mort, et, en pratiquant les fouilles, on a retrouvé leurs corps ou du moins la forme de leurs corps. M. Fiorelli estime, d'après les corps retrouvés dans la partie dégagée, que deux mille personnes, soit près d'un dixième de la population, ont perdu la vie dans le désastre. Au lendemain de la catastrophe, le haut des principales maisons émergeait encore au-dessus des boues accumulées ; il est certain que les habitants pratiquèrent alors des fouilles pour retrouver les objets les plus précieux, les constructions qui s'élevaient au-dessus des terres furent enlevées et leurs matériaux servirent à d'autres constructions, puis, plus tard, la ville enfouie finit par être oubliée.

A la fin du seizième siècle, l'architecte Fontana, chargé de construire un aqueduc pour détourner les eaux du Sarno, rencontra encore des maisons presque entières dans le terrain qu'il faisait fouiller, il venait de mettre à nu un coin de Pompéi. Le bruit de sa découverte se répandit à travers toute l'Europe, on commença alors à déblayer ces ruines si curieuses. Des fouilles importantes furent dès lors pratiquées, mais lentement, sans suite et sans méthode.

Sous l'occupation française des sommes considérables furent dépensées pour donner aux travaux une grande extension, en même temps qu'ils étaient menés scientifiquement et suivant un plan dont on ne s'est plus départi. Plus tard, le manque d'argent les fit ralentir encore, mais, depuis quelques années, une nouvelle impulsion leur a été donnée et aujourd'hui près de la moitié de la vieille cité est sortie de terre. Pour vous permettre de me suivre à travers le dédale des rues de l'antique cité j'en ai fait un plan. Quand on arrive de Naples, par voiture ou par chemin de fer, on descend à l'hôtel Diomède et l'on entre en ville par la porte de la Marine, mais pour ne pas être forcés de revenir sur nos pas, je vous demande la permission de vous faire entrer par la porte d'Herculanum. Comme vous le voyez, la ville était entourée de murailles flanquées de tours et percées de huit portes, elle

est à peu près ovale, sauf le côté Est qui, avant l'éruption, était baigné par la mer. Les rues sont généralement droites, mais très étroites ; dans quelques-unes seulement la chaussée pouvait permettre à deux voitures de se croiser ; dans les autres il n'y avait place que pour un seul char. La chaussée était pavée de pierres de lave, pierres tendres dans lesquelles les roues des voitures avaient tracé de forts sillons, en quelques endroits ce sont de véritables ornières de huit à dix centimètres de profondeur ; enfin les rues étaient bordées de trottoirs étroits et très élevés et, dans beaucoup de carrefours, des pierres saillantes étaient placées de manière à permettre aux piétons de passer d'un trottoir à l'autre sans toucher la chaussée.

Entrons maintenant en ville. Nous traversons d'abord les restes d'un ancien faubourg ; la première maison que nous avons à notre droite c'est la *maison de Diomède*, bien en ruine aujourd'hui, mais remarquable par ses trois étages, non pas superposés, mais en retraite les uns des autres, sur le flanc d'un côteau. Un peu plus loin les restes d'une villa qu'on a appelée, je ne sais trop pourquoi, villa de Cicéron ; puis, à droite et à gauche, une série de tombeaux. Nous franchissons ensuite la porte d'Herculanum, à côté de laquelle est une guérite où on a retrouvé le corps du factionnaire qui n'avait pas voulu quitter son poste. Nous sommes maintenant dans la rue Consulaire, à gauche. nous avons la maison des Vestales et celle dite du chirurgien. Ce qui frappe d'abord, c'est que toutes les maisons que nous voyons sont couvertes de peintures décoratives, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, peintures où dominent le jaune et le rouge. A l'extérieur il n'en reste plus guère que des traces, mais, avant sa destruction, Pompéi devait avoir, grâce à ses peintures, un aspect excessivement riant. Une autre remarque qui nous frappe, c'est qu'à l'exception des boutiques qui ouvrent sur la rue leurs portes et leurs auvents, toutes les autres maisons ne nous présentent que des murs nus, rarement percés par une petite lucarne garnie d'un grillage. C'est qu'en effet, si la vitre était connue des Romains, et on en a retrouvé dans les fouilles de Pompéi, elle était d'un usage excessivement restreint et nous verrons tout à l'heure, quand nous étudierons en détail la maison de Pansa, que les appartements prenaient le jour par des cours intérieures.

Continuons notre promenade, nous allons passer devant la maison de Salluste et nous prendrons la petite rue de Mercure, où nous trouvons la maison du Centaure, celle de Castor et Pollux et celle du Labyrinthe. Il est bien entendu que ces noms de rues et de maisons

sont des noms modernes, qui ont été donnés en raison des objets trouvés au moment des fouilles. A droite nous avons la magnifique maison de Pansa, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, celle du Poète tragique, du Faune, où l'on a retrouvé l'admirable mosaïque de la bataille d'Issus, une des merveilles du musée pompéien de Naples. Évidemment ce quartier était le quartier aristocratique ou au moins le quartier des gens riches. Si nous descendons, après avoir traversé la rue de la Fortune qui se continue jusqu'à la porte de Nola, nous passons à côté des Thermes ou bains et nous voici au grand Forum. C'est ici le quartier des affaires. Le Forum est une vaste place entourée de portiques et bordée de tous côtés par des monuments publics. A une des extrémités le temple de Jupiter, à l'autre, les tribunaux ; d'un côté le temple d'Auguste, qui probablement était en même temps une Bourse, puis la Curie, le temple de Mercure, et une vaste construction qu'on a appelée l'édifice d'Eumachia ; de l'autre côté la Basilique, l'équivalent de notre Bourse et de notre Tribunal de commerce, et après avoir franchi la rue de la Marine, un temple que l'on a longtemps appelé le temple de Vénus ; mais qui, d'après une inscription récemment découverte, était consacré à Apollon.

Les temples retrouvés à Pompéi nous donnent exactement la disposition ancienne de ces édifices qui se composaient ainsi : une aire sacrée, ou place découverte, entourée de portiques, dans le fond une *cella,* où sanctuaire, avec une abside et des niches, et enfin l'autel, en plein air, devant la cella.

Prenons maintenant la rue de l'Abondance, elle va nous conduire dans un quartier plus spécialement destiné au plaisir. Voici d'abord le grand théâtre découvert, il est encore parfaitement conservé avec tous ses gradins en hémicycle ; à côté nous avons le petit théâtre couvert et dans le fond le quartier des gladiateurs. A côté des théâtres était le Forum triangulaire, entouré de portiques et servant probablement de marché : au fond les restes d'un temple qu'on a attribué, je ne sais pourquoi, à Hercule ; enfin, nous reprenons la rue de l'Abondance dont une prolongation nous conduit à l'amphithéâtre situé tout à l'extrémité de la ville.

C'est là que, le 29 novembre 79, toute la population de Pompéi était réunie pour assister à un grand combat de gladiateurs ; tout à coup le volcan que l'on croyait à tout jamais endormi se couvre d'un nuage de noire fumée, la terre tremble, une flamme immense s'élance du cratère qui vient de se rouvrir ; la montagne tremble sur sa base, des

fleuves de feu coulent le long de ses flancs et les Pompéiens épouvantés s'enfuient, les uns pour s'enfermer dans leurs maisons et les autres plus avisés cherchent à gagner la campagne. — *Projections, vues de Pompéi.*

J'ai désigné tout à l'heure en passant les maisons les plus importantes et les mieux conservées de Pompéi, entre autres la maison de Pansa, où j'ai promis de revenir ; c'est, en effet, la plus régulièrement construite et elle passe à juste titre pour le type de la maison romaine. Pour la faire bien comprendre j'en ai fait un plan. Je vous ferai remarquer d'abord que je me suis servi à dessein de deux teintes différentes. En effet, la maison de Pansa, qui occupe un îlot entre quatre rues, était habitée par le propriétaire lui-même et sa famille, mais elle était entourée de trois côtés de logements qui étaient loués à de petits marchands.

La teinte la plus foncée indique la partie conservée par le maître et la teinte plus claire désigne les parties louées, les boutiques. Nous constatons d'abord qu'aucune de ces boutiques ne communique avec la maison principale, sauf une située près du vestibule, et qu'on suppose avoir été destinée à vendre les produits de la campagne du propriétaire. On pénètre dans la maison par le vestibule dont le pavé était une mosaïque avec ce mot : *salve* (salut) ; de là on pénétrait dans l'*atrium*. C'était une cour, non pas complètement à ciel ouvert, les toits des bâtiments voisins s'avançaient de manière à ne laisser à l'air et à la lumière qu'un passage restreint, le *compluvium* ; à l'endroit du sol correspondant au vide, était un bassin, l'*impluvium*, destiné à recevoir les eaux tombant du ciel ou des toits. Au fond de l'atrium se trouvait le *tablinum*, c'était l'endroit spécialement réservé aux ancêtres, c'était là que se conservaient les archives de la famille, les statues et portraits des ancêtres. L'atrium était spécialement destiné aux rapports du maître de la maison avec le public ; au fond, à droite et à gauche, deux petites salles. les *alæ*, étaient disposées pour les visites des clients. Les petites chambres, qui se trouvent des deux côtés en avant, étaient le logement des esclaves.

A côté du tablinum. on voit, dans la maison de Pansa comme dans toutes celles de Pompéi, un étroit corridor, les *Fauces*, qui donnaient entrée à la partie de la maison réservée à la famille.

Celle-ci se composait d'abord du péristyle, qui affectait les mêmes dispositions que l'atrium, mais comme il était généralement de pro-

portion plus vaste, les poutres étaient soutenues par une rangée de colonnes.

A gauche, nous voyons les chambres à coucher de la famille et dans le fond les cuisines ; à droite, le triclinium ou salle à manger, et au fond l'*œcus* qui servait de salon ou plus probablement de résidence à la famille quand le temps ne lui permettait pas d'habiter le péristyle ; enfin, derrière l'œcus, un portique qui donnait sur un jardin réservé.

Nous avons dit tout à l'heure que les maisons n'avaient pas de fenêtres; en effet, tous les appartements recevaient l'air et la lumière de l'atrium et du péristyle, dont le centre était à ciel ouvert. Ajoutons que, hors la porte d'entrée s'ouvrant sur la rue, elles n'avaient aucune porte ; les appartements, auxquels on ne pouvait accéder que par l'atrium et le péristyle, n'étaient fermés que par des rideaux. Ce qui le prouve, c'est que nulle part on ne trouve de gonds ni de traces de gonds, et que partout on retrouve les crochets qui servaient à suspendre les tentures. — *Projection de la maison de Pansa restaurée.*

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LE MEXIQUE

Par M. Gaston Routier,

Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Lille, de Toulouse, de Rouen, d'Édimbourg (Écosse) et de Mexico (Mexique).

Limites géographiques. — Orographie. — Hydrographie. — L'Agriculture, la Flore, la Faune et les Mines. — l'Industrie et le Commerce.

L'attention publique en France se porte de plus en plus vers ces riches et beaux pays du Centre et du Sud de l'Amérique, pays neufs

où d'immenses étendues de terres sont encore vierges, où partout le sol, d'une merveilleuse fécondité, appelle la culture des hommes. Ce ne sont pas quelques milliers d'hectares inhabités et incultes qui s'offrent à notre activité, à notre travail, à notre industrie, ce sont des millions d'hectares presque déserts, au sol d'une incomparable richesse, que les nations qui les possèdent ne peuvent mettre en valeur ni exploiter par elles-mêmes. Elles convient donc les peuples européens, à l'étroit dans leurs frontières naturelles, à immigrer chez elles, à venir bâtir leurs demeures sur la terre libre de l'Amérique, qui, presque sans culture et sans de grandes peines, leur donnera l'aisance et même la fortune.

Les richesses naturelles de ces beaux pays sont innombrables : à tel point qu'on en découvre chaque jour de nouvelles, et que depuis que Christophe Colomb a mis, le premier, le pied sur le sol américain, on n'a cessé de considérer l'Amérique comme une source inépuisable de richesses de tous genres et de toutes sortes.

Si l'Europe, explorée en ses moindres parties, n'offre plus aux esprits aventureux un assez large champ pour y déployer leur activité et y édifier leur fortune, l'Amérique présente aux regards des travailleurs, auxquels le renchérissement des propriétés en Europe interdit l'espérance d'y gagner une vie précaire, des espaces de terrains capables de contenir, de nourrir et d'enrichir dix fois autant d'habitants qu'ils en comptent actuellement.

L'Europe est semblable à un homme qui s'étoufferait dans des vêtements trop étroits ; elle crie : de l'air ! de l'air ! Eh ! ma foi, en voilà de l'air, de l'eau, de la terre à discrétion en Amérique, et du soleil aussi ! Assez donc de ces plaintes stériles, un peu d'initiative, un peu de mouvement : la fortune tend les bras aux malheureux en Amérique... Qu'ils aillent donc à la conquête de la fortune, ou tout au moins de l'aisance.

De tous les pays du Centre et du Sud-Amérique, un des plus beaux, des plus vastes, des plus riches et des plus sains est sans contredit le Mexique.

Les États-Unis du Mexique sont situés entre 14° 30′ et 32° 42′ de latitude Nord et entre 12° 21′ E. et 18° de longitude O. de Mexico, soit 86° 46′ 8″ et 117° 7′ 8″ à l'Ouest du Méridien de Greenwich.

Les États-Unis d'Amérique bornent le Mexique au Nord ; le Guatémala le borne au Sud-Est, le golfe du Mexique à l'Est et l'Océan Pacifique au Sud et à l'Ouest. La ligne frontière qui sépare le Mexique des

États-Unis part, à la hauteur de l'embouchure du Rio-Bravo, d'un point dans la mer, distant de la côte de trois lieues. La ligne frontière suit l'axe du fleuve, jusqu'à son intersection avec le parallèle 37° 31′ 47″. Elle se dirige ensuite en ligne droite, vers l'Ouest, à cent milles de distance, puis incline au Sud jusqu'au 31° 20′ de lat. N.; elle suit alors la parallèle à l'Ouest jusqu'au 110° de longitude O. de Greenwich et continue en ligne droite jusqu'à un point du Rio Colorado situé à 20 milles en aval de son confluent avec la rivière Gila. Elle remonte vers le Nord jusqu'au dit confluent, puis se dirige à l'Ouest en suivant la ligne délimitée entre la Basse et la Haute Californie.

La ligne frontière qui sépare, au Sud, le Mexique du Guatémala, adoptée en vertu du traité conclu le 17 octobre 1883, entre les deux nations, a pour origine un point pris dans la mer à trois lieues de distance de la côte vis-à-vis de l'embouchure du Suchiate.

1° La ligne frontière suit en remontant le chenal le plus profond de la rivière, jusqu'à son intersection avec la verticale qui passe par le sommet du Volcan Tacana, à 25 mètres de distance du pilier de la douane de Talquian, située sur le territoire Guatémaltèque. 2° La ligne déterminée par le plan vertical, mentionné plus haut, se dirige en suivant le cours moyen du Suchiate jusqu'à son intersection avec le plan vertical qui passe par les sommets de l'Ixbul et du Buenavista. 3° La ligne tracée par le plan vertical qui coupe les sommets de l'Ixbul et du Buenavista dont les positions géographiques ont été déterminées par les soins de la Commission scientifique Mexicaine, suit en direction linéaire à 4 kilomètres en avant. 4° Elle longe vers l'Est le parallèle de ce dernier point jusqu'à son intersection avec le fleuve Usumacinta, dans son chenal le plus profond. Au cas où le parallèle ne rencontrerait pas ce fleuve, la ligne frontière, dit le traité, se prolongerait jusqu'au Chixoy. Dans la première hypothèse, elle suivrait le chenal profond de l'Usumacinta ou le cours moyen du Chixoy jusqu'au confluent des deux rivières; dans le cas contraire, elle partirait de l'intersection de l'une ou de l'autre des deux rivières avec le parallèle mentionné plus haut, jusqu'à l'intersection de l'une des deux rivières avec le parallèle situé à 25 kilomètres au Sud de Tenosique, dans l'État de Tabasco, mesurés du centre de la place de ce village. 6° La ligne frontière continue de l'intersection du parallèle et de l'Usumacinta jusqu'au méridien qui passe au tiers de la distance qui sépare Ténosique de Sacluc mesurée du centre des places principales de ces deux localités. 7° de l'intersection de ce méridien avec le parallèle antérieur jusqu'au

17°49′8″ de latitude N. De ce point elle se dirige ensuite vers l'Est en suivant ce dernier parallèle.

En vertu du traité de paix conclu entre le roi d'Angleterre et le roi d'Espagne le 3 novembre 1783 et amplifié le 14 juillet 1786, une colonie anglaise s'est établie sur le territoire de Bélize, situé au Sud-Est du Yucatan, pour l'établissement de la coupe des bois.

D'après les derniers calculs planimétriques, la superficie totale du territoire mexicain est de 1.946.292 kilomètres carrés.

Comme on le voit, ce n'est pas la place qui manque au Mexique ! Sur cet immense territoire n'habitent que quatorze millions d'habitants, alors qu'il pourrait en nourrir facilement dix fois autant !

Les lecteurs sérieux me sauront certainement gré de leur donner une étude complète de ce grand et beau pays. Comme je l'ai dit plus haut, il y a aujourd'hui pour nous, Européens, un intérêt vital à connaître et à faire connaître ces pays d'Amérique qui sont réellement les pays de l'avenir. Tous les hommes qui pensent et qui réfléchissent, tous ceux qui font partie des classes dirigeantes de notre pays tiennent à honneur de se renseigner sur tout ce qui touche la géographie, et leur curiosité vient de ce sentiment profond, qu'ils ont tous, que c'est dans l'étude des pays neufs d'Outre-Océan que réside la solution juste des grandes questions économiques et sociales qui agitent le monde à cette heure.

De plus en plus notre commerce, notre industrie ont besoin de débouchés ; de plus en plus la population de nos villes augmente et de grandes quantités d'hommes se trouvent parfois sans ouvrage et sans emploi chez nous, alors qu'en Amérique la main-d'œuvre est encore difficile à trouver. Et puis n'est-ce pas le rêve de tout travailleur, de tout ouvrier de devenir propriétaire, d'avoir un petit terrain à lui, un petit champ où il cultivera son blé, sa vigne, où il apprendra à sa famille à aimer l'ordre, l'économie et le travail. J'en appelle à tous nos paysans, si laborieux, si attachés à leur lopin de terre, à tous ceux qui les connaissent !

Combien qui végètent misérablement en France qui trouveraient en Amérique à utiliser les qualités de notre race et à acquérir avec une aisance dorée l'assurance du lendemain et le bien-être que donne un travail rémunérateur.

Pour les capitalistes, pour les industriels, pour les négociants importateurs et exportateurs, que d'avantages n'y a-t-il pas à connaître les ressources immenses de ces beaux pays ? ils y verront mille emplois

différents de leurs capitaux ou de leurs marchandises, mille moyens différents de faire de brillantes affaires et d'augmenter leurs débouchés, leurs revenus ou leurs transactions.

Ce qu'ils chercheront avant tout dans un travail comme celui que je veux faire sur le Mexique, ce sont des documents et des chiffres, non des phrases. C'est donc ce que je m'efforcerai de leur donner.

*
* *

Tout le territoire mexicain est traversé par de vastes chaînes de montagnes, qui forment comme deux gigantesques épines dorsales.

Des côtes vers l'intérieur du pays, c'est par gradations successives que le terrain s'élève : tantôt ce sont de grands plateaux, tantôt de pittoresques vallées profondément encaissées, tantôt des pics aigus, et le tout s'élevant au fur et à mesure qu'on approche du centre par des gradins qui forment comme un escalier de géants. Il est vrai qu'il faut nous empresser d'ajouter que, comme il n'y a jamais uniformité dans la nature, ces gradins se trouvent parfois superposés les uns aux autres et que les brusques changements de niveau ne sont pas rares : les eaux pluviales forment alors des chûtes imposantes et des cascades.

De la côte on aperçoit, nettement dessinée sur un ciel tantôt bleu et transparent, tantôt nuageux, la crête de la vaste cordillière ; de-ci de-là apparaissent des roches granitiques et des cimes neigeuses qui accusent un terrain très accidenté, qui s'élève par vastes échelons jusqu'au plateau central. Ce plateau lui-même est limité à l'Est et à l'Ouest par une succession de hauteurs qui donnent naissance aux axes des deux grandes chaînes en lesquelles se ramifie la grande cordillière, qui ne diffère qu'en quelques points de celle qui traverse l'Amérique du Sud et dont elle est d'ailleurs la continuation.

C'est grâce à cette configuration spéciale du terrain du Mexique qu'on doit de trouver dans ce beau pays toutes les zones, toutes les altitudes, tous les climats et un sol d'une fécondité exceptionnelle et propre à toutes les cultures.

C'est dans le Sud de la Patagonie que prend naissance la cordillière des Andes, qui se dirige vers le Nord en poussant de-ci de-là de nombreuses ramifications plus ou moins étendues. Parallèlement aux côtes

du Pacifique, elle traverse le Chili, la Bolivie, le Pérou, l'Équateur, la Colombie, s'affaisse par une série de fortes dépressions dans l'Isthme de Panama et dans le Nicaragua pour se relever dans le Salvador et le Guatemala, où elle n'atteint point toutefois les altitudes des Andes boliviennes. Elle pénètre dans le territoire Mexicain par le Soconusco et se divise au Nord d'Oajaca en deux grands rameaux : la Sierra Madre Orientale et la Sierra Madre Occidentale.

La Sierra Madre Occidentale, dit M. Antoine Garcia-Cubas, dans une remarquable étude publiée en volume par ordre du ministère des travaux publics du Mexique, interrompue par le Rio de Las Balsas, dans le voisinage de son embouchure à Zacatula, subit une forte dépression sur les confins de l'État de Guerrero et s'élève de nouveau dans l'État de Michoacan en se dirigeant au N.-O. Elle acquiert successivement un plus grand développement dans les États de Jalisco, Sinaloa, Durango, Chihuahua et Sonora. Le plateau central, encaissé entre les deux chaînes et traversé dans de différentes directions par des contreforts qui s'en détachent ainsi que par des chaînes de moindre importance, s'abaisse insensiblement jusqu'au lit du Rio Bravo.

Des côtes de l'Etat de Vera-Cruz le terrain s'élève, comme nous l'avons dit plus haut, par une série d'échelons et de gradins et traverse la cordillière orientale. On rencontre d'abord les savanes ou grandes prairies, coupées de bois et de forêts, puis de nombreux contreforts qui viennent aboutir au pied de la cordillière ; de nombreuses vallées s'échelonnent sur les flancs de cette dernière et à son sommet s'étend la plaine de Puebla à laquelle on accède par des gorges de la Sierra, entre autres celle de Boca-del-Monte, qui est à 2,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La Sierra Nevada ou Popocatepetl s'élève au couchant de cette grande plaine et la sépare de la belle vallée de Mexico qui est à 2,270^{m} d'altitude. Le massif montagneux de las Cruces et Monte Alto sépare, à l'ouest, la vallée de Mexico de celle de Toluca, qui est la plus élevée du territoire mexicain et se trouve à 2,580 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là le terrain s'affaisse jusqu'au Pacifique par une série identique de plaines et de plateaux échelonnés.

De nombreux chaînes de moindre importance se croisent en tous sens et forment dans leur ensemble la série d'éminences appelées Andes mexicaines par Alexandre de Humboldt. Nous donnons dans le tableau suivant, par les altitudes qui y sont consignées, un aperçu du relief du sol.

	Hauteurs sur le niveau de la mer.
Plateau de Toluca	2.580 mètres.
Vallée de Ixtlahuaca	2.527 »
» de Mexico	2.270 »
Plaines d'Apam (Tlaxcala)	2.480 »
Campagne de Puebla	2.000 à 2.150 »
San Juan de los Lianos (Puébla)	2.560 »
Vallée de Maltrata (Vera-Cruz)	1 691 »
» d'Orizaba »	1.227 »
» d'Oaxaca	1.550 »
Cuernavaca (Morelos)	1.525 »
Plaines de S. Gabriel (Morelos)	1.008 »
Taxco de Alarcon	1.780 »
Iguala (Guerrero)	919 »
Messala (Rio de las Balsas)	520 »
Zitacuaro (Michoacan)	2.000 »
Chilpancingo (Guerrero)	1.420 »
Morelia (Michoacan)	1.950 »
Patzcuaro »	2.190 »
Ario	1.890 »
Jorullo	850 »
Las Balsas (Rio de las Balsas)	123 »
Tula (Hidalgo)	2.047 »
Tulancigo (Hidalgo)	2.089 mètres.
Llanos de Cazadero (Hidalgo)	2.300 »
San Juan del Rio (Queretaro)	1.950 »
Bajio (Guanajuato)	1.750 à 1.790 »
Guadalajara (Jalisco)	1.523 »
Vallée d'Ameca »	1.180 »
Tepic »	900 »
Acaponeta »	64 »
Sayula »	1.385 »
Zapotlan »	1.495 »
Atenquique »	1.248 »
Colima	532 »
Plaines El Salado (San Luis)	2.000 à 2.300 »
Valle del Maiz	1.220 »
Tula de Tamaulipas	1.171 »
Ciudad Victoria	419 »
Monterey (Nuevo Léon)	486 »
Cerralvo	380 »
Cuencamé (Durango)	1.740 »
Vegas de Nazas	1.100 »

Les roches dominantes sur tout le territoire de la République mexicaine appartiennent aux groupes granitiques, sporphyriques, basal-

tiques et calcaires. Les porphyres de soulèvement occupent les sommets en masses colossales de formes bizarres et capricieuses; tels sont le *Coffre de Pérote* dans l'État de Vera-Cruz, les Orgues d'Actopan dans l'État d'Hidalgo et le Pic de Bernal dans celui de Querétaro ; parfois on les rencontre en nappes ou en couches épaisses, ils sont alors traversés par des filons métallifères et forment comme dans la Sierra de Hidalgo (Pachuca) des gisements puissants d'une grande richesse.

Les basaltes se présentent en nappes et coulées de laves continues, soit comme sur les flancs du Volcan d'Ajusco (Vallée de Mexico), soit comme sur le versant oriental du Coffre de Pérote. Ailleurs, ils se présentent en masses compactes et affectent la forme de colonnes prismatiques ; ils encaissent alors entre leurs escarpements d'étroites vallées, comme celles de Santa Maria de Regla et de la Barranca Grande qui aboutit à la plaine riante de Metztitlan, dans l'État d'Hidalgo.

Les granites et les syénites constituent l'assise de quelques massifs montagneux, ils sont en contact avec des schistes talqueux, des micachistes comme dans la Serrania de Zacatecas.

Les calcaires dominent dans les vallées, et forment aussi le massif de hautes montagnes et de chaînes importantes. La zone, connue sous le nom de « Zone des Volcans » occupe de l'Est à l'Ouest 900 kil. de longueur sur 90 kil. de largeur environ. La ligne médiane part du volcan de Colima dans le voisinage du Pacifique pour aboutir au volcan de San Andrès Tuxtla près du golfe du Mexique. Les principaux volcans compris dans cette zone et pour la plupart éteints sont : le volcan de S. Andrès de Tajimaroa, dans l'État de Michoacan ; le Nevado de Toluca, État de Mexico ; l'Ajusco, la Sierra de San Nicolas et le Caldera dans le district fédéral.

Les volcans en activité sont, d'après M. Antoine Garcia-Cubas, ceux de Colima et de San Andrès Tuxtla, dont les éruptions sont encore toutes récentes ; ceux de Jorullo, du Popocatepetl, de l'Orizaba dont les fumerolles sont visibles à de grandes distances.

Tous ces volcans sont de vastes laboratoires qui fabriquent sans interruption du soufre d'excellente qualité. Enfin, il faut mentionner le Coffre de Pérote qui est compris dans la même zone bien que sa forme diffère de celle des volcans ordinaires, car il porte sur ses flancs plusieurs cratères éteints et des courants de lave basaltique qui vont

se perdre dans la mer où elles forment les récifs de « Boquilla de Piedras ».

S'il ne devait pas sembler ridicule de faire de l'esprit en si sérieuse matière, on pourrait dire, sans craindre de contradictions, que le Mexique est le pays de prédilection des volcans : ce ne sont que cratères éteints ou en éruption, ce ne sont que montagnes ou collines formées de scories basaltiques et dont le sommet est couronné sans cesse d'un ondoyant panache de fumée. Partout le sol de la République mexicaine offre aux regards des vestiges de convulsions terribles. Les éruptions terribles des volcans bouleversent parfois des contrées entières : tel le volcan le Ceboruco du canton de Tepic, État de Jalisco, qui, par ses éruptions successives, a formé une chaîne de montagnes aux flancs recouverts de lave.

La chaîne qui longe la presqu'île de Californie en remontant vers le Nord est de semblable origine et sa partie centrale est occupée par le volcan « Las Virgenes », par 27°30 de lat. N.

Au Sud de la ville de Durango, la Brena garde les preuves irrécusables de convulsions volcaniques d'une extrême violence. De toutes parts sont disséminées des scories basaltiques qui forment des collines et de petites éminences Le Cerro du Fraile, en outre du cratère principal, est couvert sur ses flancs de cratères secondaires. Deux courants de lave, que distinguent seules l'un de l'autre les nuances plus au moins foncées des roches qui les composent, sillonnent toute la contrée.

Cette origine volcanique explique l'extraordinaire richesse du territoire Mexicain en mines de tous genres : on peut dire sans exagération que le Mexique est le véritable creuset du monde. C'est dans les entrailles du sol de ce beau pays que l'on a découvert, que l'on découvre et que l'on découvrira bien longtemps encore des mines inépuisables, source intarissable de fortune pour ses trop heureux habitants.

Voici les hauteurs des principales montagnes du Mexique :

	Hauteurs sur le niveau de la mer.
	—
Popocatepetl (Mexico et Puebla)	5.425 mètres.
Citlaltepetl ou Pic d'Orizaba (Vera-Cruz)	5.295 »
Ixtaccihuatl (Mexico, Puebla)	4.900 »
Xinantecatl ou Nevada de Toluca (Mexico)	4.578 »
Nauchampatepetl ou Coffe de Perote (Vera-Cruz) ..	4.089 »

	Hauteurs sur le niveau de la mer.
Matlalcueyatl ou Malintzi (Tlaxcala)	4.107 »
Ajusco (District Fédéral)	4.153 »
Zempoaltepetl (Oaxaca)	3.396 »
Pic de Quincéo (Michoacan)	3.324 »
Nevado de Colima (Jalisco)	4.378 »
Volcan de Colima »	3.884 »
Volcan de Ceboraco »	1.525 »
Pic de Tancitaro (Michoacan)	3.860 »
Mont Patamban »	3.750 »
Veta Grande (Zacatecas)	2.786 »
Jesus Maria (Chihuahua)	2.511 »
Monte Proano (Zacatecas)	2.368 »
Las Navajas (Hidalgo)	3.212 »
Le Géant (Guanajuato)	3.250 »
Llanitos »	3.815 »
Le volcan Jorullo (Michoacan)	1.300 »
Le volcan de Tuxtla (Vera-Cruz)	1.500 »

*
* *

C'est à la configuration montagneuse du sol du Mexique qu'il faut attribuer le peu d'importance des rivières qui arrosent ce vaste territoire ; importance toute relative d'ailleurs, car le Mexique ne manque pas de cours d'eau navigables, et, si les collines et les montagnes qui se dressent sur son territoire ne gênaient pas la formation de grands fleuves, ce beau pays aurait été, sans aucun doute, aussi bien partagé, sous ce rapport, que les autres contrées américaines. On peut même affirmer qu'au point de vue hydrographique le Mexique n'a rien à envier aux autres pays de l'Amérique, car, s'il n'a pas de grands fleuves, il est arrosé par un grand nombre de rivières, qui, malgré leur faible débit (surtout dans les grandes plaines du plateau central), sont cependant pour les terres qu'elles parcourent une véritable Providence !

Si je me laisse entraîner à étudier avec un peu de complaisance l'hydrographie du Mexique, c'est qu'il ne faut pas qu'on oublie que l'eau, sous les latitudes tropicales, est le véritable agent créateur des richesses naturelles du sol. Sans eau, pas de végétation, pas de récoltes ! Ces terres merveilleusement fécondes, où tout prend racine

et pousse des rejetons, où le planteur n'a d'autres peines que de pratiquer les semailles et de récolter les moissons, ces terres, dis-je, privées de l'eau qui les fortifie, deviennent des déserts affreux, où pas un brin d'herbe ne croît, où tout est calciné par les rayons brûlants d'un soleil de feu ! C'est l'eau qui fait, comme par miracle, un paradis terrestre de ce qui serait un Sahara.

Le sol du Mexique s'élève de la côte au plateau central par une série de plateaux et de plaines dont les altitudes varient de 300 à 2,580 mètres. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la Cordillère des Andes pénètre sur le territoire mexicain par le Soconusco, pour se diviser à la hauteur de Téhuacan en deux branches s'étendant l'une à l'Occident et l'autre à l'Orient, parallèlement aux côtes. Ces deux chaînes de montagnes, quoique d'importance inégale (la branche orientale n'étant qu'une série d'éminences), forment, pour ainsi dire, les remparts de la grande plaine centrale à laquelle elles servent de limites et de soutiens. Cet immense plateau central qui, sur les cartes, a l'air de s'étendre, en s'élargissant sans cesse, de Mexico jusqu'au Rio Bravo del Norte, qui sépare le Mexique des États-Unis, est lui-même composé de plateaux d'altitudes inégales, séparés par des collines ou des ravins profonds.

C'est à cette configuration accidentée autant qu'à l'étranglement du territoire dans la région australe, qu'on doit attribuer la multitude de bassins fermés et ouverts, qui remplissent le pays de ravins qui sont un obstacle à l'établissement des voies de communication. Il est vrai qu'en compensation de ce grave inconvénient, le sol du Mexique a l'avantage de présenter aux regards des voyageurs les sites les plus merveilleux et d'offrir aux habitants les circonstances les plus favorables pour la défense du pays en cas d'invasion.

Cette inégalité du niveau du sol, qui empêche la réunion de grandes masses d'eau, occasionne toutefois la création de vastes lacs intérieurs sans écoulement qui sont très difficiles à dessécher et deviennent parfois, au milieu des fortes chaleurs de l'été, des foyers de maladies pestilentielles. C'est là un des revers de la médaille !

Les grands bassins du Mexique sont ceux : du Rio Bravo, de Mescala, du Panuco, de Lerma, du Grivalja et de l'Usumacinta, du Papaloäpan.

Les tributaires du bassin du Rio Bravo sont : le Rio Pecas aux États-Unis ; le Rio Conchas et ses affluents : la Florida, le Parral, l'Allende, le Nondava, le Satevo et le Chuviscar, dans l'État de

Chihuahua ; le Rio Sabinas o Salado, qui baigne les États de Coahuila, N. Leon et Tamaulipas et son affluent le Sabinas Hidalgo ; le Rio San Juan qui baigne les États de Nuevo Leon, Tamaulipas et ses tributaires : le Monterey, le Pesqueria et le Pilon.

Dans le bassin de Mescala ou Balsas, les principaux affluents sont : le Rio Zahuapam qui alimente à Tlaxcala la chute du Moulin de San Diego, l'Acatlan, le Coetzal formé par les ruisseaux d'Atlixco, d'Izucar et d'Atila dans l'État de Puebla ; le Mixteco dans l'État de Oaxaca ; l'Amatzinac ou Tenango, l'Amacusac sur la lisière des États de Morelos et de Guerrero ; ce dernier prend sa source sur le versant Sud-Est du Nevado de Toluca, où naissent aussi les ruisseaux Almoloya, Coatepec et Ixtapa, qui, réunis, prennent le nom de Pilcaya et viennent se perdre à Chontancantlan sous l'énorme massif calcaire de Cacahuamilpa, pour sortir, après un trajet souterrain de près de quatre lieues, près des fameuses grottes du même nom, formant deux torrents qui se rejoignent plus bas et donnent naissance à l'Amacusac.

Ce grand bassin, dit M. Antoine Garcia Cubas, reçoit encore les rivières de Tlapa, Mescala, Yolotla, Tetela, Polintla, las Truchas, Rio del Oro de l'État de Guerrero, et les rivières de Cutzamala, Zitacuaro, Tacambaro et le Marquès de l'État de Michoacan. Cette dernière rivière est formée par l'Amatlan, le Paracuaro, le Rio del Oro, l'Urecho et bon nombre de ruisseaux.

Le Paracuaro est connu dans le district d'Uruapan sous le nom de Cupachito : il forme au-dessus du chef-lieu la belle cascade de Tzararacua.

Le Panuco, un des plus larges cours d'eau du Mexique, prend successivement les noms de Cuautitlan et Nochistongo dans l'État de Mexico ; de Tula dans l'État de Hidalgo ; de Moctezuma sur la lisière des États d'Hidalgo et de Queretaro ; de Tantojon dans les États de San Luis et enfin de Panuco dans les États de Vera-Cruz et de Tamaulipas. Il se jette à la mer en aval de Tampico. Les affluents sont l'Ixmiquilpan et l'Amajac dans l'État d'Hidalgo ; San Juan del Rio et Extorax dans l'État de Queretaro ; le Tamuin, formé de Tampaon, du Rio Verde et du Santa Maria dans l'État de San Luis, et en dernier lieu le Capadero de l'État de Vera-Cruz et le Tamesin de Tamaulipas.

La rivière de Lerma ou Santiago prend aussi successivement différents noms. Elle prend naissance dans les montagnes au Sud Est de

Toluca, traverse Lerma qui lui donne son nom qu'elle conserve jusqu'au lac Chapala dans lequel elle se perd et dont elle ne sort qu'affublée du nom de Guadalajara qu'elle conserve jusqu'au delà de la fameuse chûte de Juanacatlan ; ensuite, elle passe au nord de la capitale de l'État et revêt alors les noms de Tolotlan et de Santiago, sous lequel elle se perd dans la mer près de San Blas.

Pendant son parcours, la Lerma reçoit les rivières d'Atlacomulco, de Malacatepec, de l'État de Mexico ; la Laja, l'Irapuato et le Turbio de l'État de Guanajuato ; la Zula, le Rio Verde, la Juchipila, le Bolanos et le Tepic, de l'État de Jalisco.

Le Grijalva prend naissance sur le territoire Guatémaltèque ; il arrose l'État de Chiapas sous le nom de Mescalapa, et. sous celui de Grijalva, l'État de Tabasco. Ses principaux affluents sont : le Chicomuselo, le Blanco, le Suluapa et l'Ocuilapa dans l'État de Chiapas : l'Ixtacomitan, le Teapa, le Puyacatengo, le Tacotalpa, le Puscatan et le Salto, dans l'État de Tabasco.

L'Usumacinta, lui aussi, a sa source dans le Guatemala ; ses affluents sont : le Chixoy, la Pasion et le San Pedro ; en avant de Jonuta, dans l'État de Tabasco, il se divise en deux bras : l'un se perd dans la lagune de Terminos sous le nom de Palizada, l'autre conservant le nom d'Usumacinta se subdivise en deux autres bras qui se jettent, l'un dans le Grijalva et l'autre dans la barre de San Pedro et San Pablo.

Ces derniers cours d'eau, en se séparant et se rejoignant tour à tour forment de capricieux méandres et la région qu'ils arrosent d'une façon aussi complète acquiert de ce fait une très grande importance au point de vue hydrographique.

Le Papaloapan reçoit le tribut de nombreuses rivières qui naissent dans la région montagneuse de l'État de Oaxaca et traversent ensuite les grandes savanes des côtes de Sotavento, dans l'État de Vera-Cruz. Les rivières : le Tuxtepec, le Tonto, la Villa Alta, le Texechoacan et le San-Juan, ont leurs sources dans l'État de Oaxaca : le Limon et le San-Juan, qui descendent de l'État de Vera-Cruz, font de la riche région qu'ils fécondent le premier bassin hydrographique du Mexique. C'est au confluent des fleuves Tonto et Tuxtepec, que le Papaloapan prend réellement son nom ; il se jette dans la mer à Alvarado.

Si l'on veut se rendre un compte exact des nombreux bassins qui divisent le sol du Mexique, il suffira au lecteur d'examiner une carte de ce beau pays. On comprendra facilement que le cadre étroit de

notre étude ne nous permet pas de traiter ce sujet avec plus de développement et nous nous contenterons simplement de compléter l'énumération précédente en indiquant les noms des fleuves qui, après ceux plus haut mentionnés, forment les plus importants bassins. Le fleuve du Corte prend naissance dans les montagnes de l'Isthme de Tehuantepec et arrose toute la région Nord de l'Isthme ; à son confluent avec l'Uxpanapa le Corte change de nom et s'appelle le Coatzacoalcos.

Les fleuves Yaqui, Mayo et Magdalena en Sonora ; le Fuerte, le Mocorito et le Culiatan dans l'État de Sinaloa ; les rivières Nazas et Mezquital dans l'État de Durango ; la Purification ou Soto la Marina dans l'État de Tamaulipas ; les rivières pittoresques de Necaxa, San Marcos ou Cazones sur les côtes au Nord de Vera-Cruz.

Dans l'intérieur du pays existent de nombreux bassins formés par les rameaux et les contreforts de la Cordillière. Les eaux qui s'y vident ne trouvant pas d'issues forment de grands lacs, que les filtrations et l'évaporation activée par les vents et la faible pression barométrique ne parviennent pas à assécher complètement pendant la sécheresse.

De toutes les vallées fermées, celle de Mexico est la seule où les eaux de la rivière Cuautitlan ont une issue artificielle par la fameuse tranchée de Nochistongo ouverte au Nord de Mexico, entre les collines de Jalpan et de Sincoque, au temps du gouvernement colonial par l'habile ingénieur Enrico Martinez.

Un autre bassin fermé de grande importance est celui de Barranca Grande au Nord de Pachuca dans l'État de Hidalgo ; c'est dans les profonds ravins d'Aculco, au Nord de Tulancingo, que ce fleuve prend sa source ; il court d'abord vers l'Ouest, puis se dirige au Nord-Ouest et s'élargit considérablement tout en acquérant une grande profondeur jusqu'à l'endroit où il se perd au milieu des belles et grandes prairies de Metztitlan. Rien de pittoresque comme le cours de cette rivière ! C'est d'abord un torrent impétueux qui prend naissance à la magnifique cascade de Alcholoaya : il roule ses ondes mugissantes au fond d'un ravin profond qui offre aux regards le plus admirable en même temps que le plus effroyable aspect : tantôt les bords du ravin s'élèvent brusquement, formant de gigantesques escarpements recouverts de nappes d'obsidienne, de coulées de lave ; tantôt ce sont des rampes couvertes de couches de basalte, qui affectent les formes les plus variées, se dressant en roches prismatiques ou s'étendant en masses amorphes ! Et partout une végétation aux tons sombres, d'un vert foncé, ajoute à la sévérité des sites et ne contribue pas peu à

donner à ces lieux une majestueuse et grandiose apparence empreinte d'une poétique tristesse.

Mais au sortir de la région montagneuse, voilà que le spectacle change comme par enchantement ; aux roches froides et grises que baignaient les eaux agitées du torrent succèdent des arbres séculaires, aux rameaux toujours verts, dont les flots apaisés et limpides du fleuve baisent les troncs noueux. Le lit de la rivière n'est plus encaissé, tortueux, coupé de cascades, parsemé de roches ; le Barranca Grande coule, calme et sans bruit, dans un lit profond qui s'élargit à chaque instant : tantôt ce sont de grandes et belles forêts qu'il traverse et ses bords sont couverts d'arbres verdoyants, aux troncs revêtus de mousse et au pied desquels se dresse parfois quelque arbuste fragile ; tantôt ses flots roulent au milieu de plaines immenses, arrosant de vertes prairies émaillées de fleurs, fertilisant un sol dont la fécondité est l'objet de l'admiration de tous les voyageurs !

Les rivières : Tulancingo, Régla, Guadalupe se jettent dans le Rio Grande, ainsi qu'un grand nombre de ruisseaux qui descendent profondément encaissés, tantôt traversant des terrains arénacés où ils se sont creusés un passage par un travail incessant, tantôt traversant des terrains basaltiques. Le ravin de Régla, dont le sîte est si pittoresque grâce à sa belle cascade et au majestueux décor qui l'entoure, possède une des plus belles haciendas de bénéfice pour la réduction des minerais.

La nature a d'ailleurs prodigué sur tout le territoire mexicain des chefs-d'œuvre naturels qui imposent le respect et l'admiration par leur beauté grandiose et sauvage ! Indépendamment du ravin de Régla, nous pouvons citer le ravin de Zacatlan dans l'État de Puebla et celui d'Actopan dans l'État de Vera-Cruz. Les États de Jalisco, d'Oaxaca, de Guerrero, ainsi que tous ceux que traverse la Sierra Madre contiennent également un grand nombre d'œuvres naturelles que l'on peut qualifier de merveilles de la nature et dont la description nous entraînerait malheureusement trop loin.

La configuration du sol, le grand nombre de bassins fermés, que contient le territoire mexicain, expliquent la formation de la multitude de lacs qu'on trouve dans toutes les grandes plaines, sur tous les plateaux, dans toutes les vallées du Mexique. Ces lacs, dont nous ne citerons que les plus importants, peuvent se diviser en cinq groupes :

1° Les lacs fermés qui ne reçoivent ni ne donnent naissance à aucun

cours d'eau et sont alimentés par les pluies. Ce sont : dans l'État de Chihuahua — les lacs : Castillo, Encinillas y Jaco ; dans l'État de Durango — le Guatimapé ;

Dans l'État de Coahuila : les lacs Santa-Maria et Agua Verde ;

Dans l'État de San Luis : le lac Santa-Clara et un grand nombre de lacs salés à l'Ouest de l'État ;

Dans l'État de Jalisco : le lac Magdalena dont l'origine est due à une trombe qui causa de grands désastres ; les lacs San Marcos, Zacoalco, Atozac, Sayula et Zapotlan ;

Dans l'État de Michoacan : le lac Tacascuro ;

Dans la vallée de Mexico : les lacs Xaltocan et San Cristobal :

Dans l'État de Puebla : les lacs Quecholac et Alchichica :

Dans l'État de Hidalgo : les lacs Tecomulco et Zupitlan :

Dans l'État de Morelos : les lacs Tequesquitengo, San José et Mozatepec ;

2° Les lacs formés par l'évasement du cours des rivières et traversés par elles :

Dans les États de Jalisco et de Michoacan : le lac Chapala traversé par la rivière Lerma ;

Dans l'État de Mexico : le lac de Lerma qui reçoit la rivière Acalote formée par les eaux qui descendent des versants d'Atenco, de Jajalpa, de Techuchulco, de Texcaliacac et les sources d'Almolozita ; cette rivière, à sa sortie du lac, en conserve le nom et s'appelle : la Lerma ;

Dans la vallée de Mexico : le lac de Xochimilco reçoit la rivière Bonaventure qui descend de la région montagneuse d'Ajusco et alimente le canal la Viga qui met le Xochimilco en communication avec le lac de Texcoco ;

3° Les lacs qui ne reçoivent aucun cours d'eau et sont néanmoins l'origine de quelques rivières :

Dans l'État de Guanajuato — le lac de Yuririapundaro donne naissance à un affluent du Rio Lerma ;

Dans l'État de Michoacan — le lac Zipimeo donne naissance à un autre, affluent de la même rivière ;

Dans l'État de Vera-Cruz — le lac Catemaco donne naissance à la rivière San Andrès, affluent du fleuve San Juan ; le lac Salé où prend sa source la rivière Acula qui se jette dans la mer à Alvarado.

4° Les lacs qui reçoivent des cours d'eau qui s'y perdent :

En Sonora — les lacs Guzman, San Maria et Carmen qui reçoivent les rivières Casas Grandes, Santa Maria et Patos.

Dans l'État de Coahuila — le lac del Muerto ou Mayran reçoit les eaux de la belle rivière Nazas ;

Dans la vallée de Mexico — le lac San Cristobal qui reçoit la rivière Avenidas de Pachuca ; le lac Texcoco alimenté à l'est par les rivières Mesquipayac, Papalotla, Texcoco et d'autres ruisseaux de moindre importance et à l'ouest par les rivières Consulado et Guadalupe ; le lac de Chalco reçoit au sud les rivière Tlalmanalco et Tenango ; il est séparé du lac de Xochimilco par la digue de Tlahuac ;

Dans l'État de Michoacan — le lac Cuitzeo alimenté par la rivière Morelia et les rivières Guadalupe et Bosquecillo qui apportent à Jiquilpan leur tribut considérablement grossi par les crues de nombreux ruisseaux ; le lac Patzcuaro qui reçoit le ruisseau de ce nom ;

Dans l'État d'Hidalgo — le lac Metztitlan, qui reçoit les eaux du Rio Grande ; le lac Apam, qui, à l'époque des pluies, reçoit le contingent des eaux apportées par les crues du ruisseau de ce nom.

5° Les lagunes qui communiquent avec la mer et portent le nom de Penilagos ou Albuferas (estuaires) :

Dans l'Etat de Tamaulipas — la laguna Madre ;

Dans l'État de Vera-Cruz — les lacs Tamiahua, Mandingo et Santecomapan et les lacs Camaronera et Tequiapan qui forment le lac d'Alvarado ;

Dans l'État de Tabasco — les lacs Santa Ana, Cupilquillo et Mecoacan ;

Dans l'État de Campêche — le lac Terminos ;

Sur les Côtes du Pacifique :

Dans l'État de Jalisco — le lac Mezticacan ;

Dans l'État de Colima — le lac Coyutlan ;

Dans l'État de Guerrero — les lagunes Tecpan, Coyuca et Nexpa ;

Dans l'État de Oaxaca — les lagunes Chacala et Altotengo et les lacs supérieur et inférieur dans l'Isthme de Tehuantepec.

*
* *

Le Mexique possède un littoral très étendu, borné qu'il est à l'est par l'Océan Atlantique, à l'ouest par l'Océan Pacifique. La plus grande

distance linéaire qui sépare les deux océans, prise au Nord du Mexique entre les deux points extrêmes de la ligne frontière des États-Unis, est de 2.000 kilomètres.

Les Côtes du Pacifique inclinent fortement au S. E. et, en se rapprochant de celles de l'Atlantique, étranglent le territoire mexicain jusqu'à l'Isthme de Téhuantepec où la distance entre les deux Océans n'excède pas 210 kilomètres.

Les Côtes de l'Océan Atlantique s'écartent pour former la presqu'île de Yucatan ; quant à celles du Pacifique, elles suivent la même inclinaison jusqu'aux territoires des Républiques de l'Amérique Centrale.

Les Côtes du golfe du Mexique et de la mer des Antilles se développent pendant près de 2.580 kilomètres, dont : 400 kil. dans l'État de Tamaulipas ; 640 kilom. dans l'État de Vera-Cruz ; 190 kilom. dans l'État de Tabasco. 360 kilom. appartiennent à l'État de Campêche et 990 kilom. à la presqu'île de Yucatan Les Côtes de l'Océan Pacifique atteignent le développement considérable de 6.250 kilomètres, dont 3.000 correspondent à la presqu'île de Californie, 860 à la Sonora, 510 à l'État de Sinaloa, 500 à celui de Jalisco, 160 à Colima, 130 à l'État de Michoacau, 460 à l'État de Guerrero, 410 à l'État de Oaxaca et 220 à celui de Chiapas.

*
* *

Ainsi qu'on a pu en juger par ce qui précède, le Mexique est un des pays les plus favorisés du globe au double point de vue hydrographique et maritime : lorsque des voies de communication faciles et des chemins de fer sillonneront en tous sens son immense territoire et permettront d'en mettre toutes les richesses naturelles en exploitation, il ne tardera pas à prendre le premier rang parmi les États de l'Amérique. Baigné par deux Océans, couvert des montagnes les plus riches en minerais du monde, arrosé par une multitude de rivières, parsemé de lacs qui, une fois reliés entre eux par des canaux, seront pour les terres sur lesquelles ils s'étendront comme une immense toile d'araignée, un véritable bienfait du ciel, formeront le plus admirable système d'irrigation qu'on puisse imaginer et donneront au sol une inépuisable fécondité ; habité par une race forte, sobre, laborieuse et douée d'une intelligence

remarquable, le Mexique sera certainement un jour digne d'être appelé le jardin de l'Amérique : dès aujourd'hui on peut dire sans exagération que ce beau pays est le plus riche du monde en ressources de tous genres. Jouissant enfin de la paix et d'un régime stable, accepté et reconnu par tous ses habitants, d'un gouvernement décidé à maintenir l'ordre partout dans l'intérieur de la République et à travailler de tout son pouvoir à accroître les forces vives de la nation en la conduisant dans la voie du progrès et des réformes économiques, le Mexique est une contrée privilégiée, assurée d'un brillant avenir !

Nous allons parler maintenant des ressources qu'il offre aux travailleurs au point de vue agricole ; ensuite nous passerons rapidement en revue la flore et la faune de ce pays merveilleusement doté sous ce double rapport et nous terminerons notre longue étude par la nomenclature des principales mines de ce *creuset du monde*, ainsi que des sources thermales et minérales, qui abondent au Mexique !

Le sol du Mexique s'élevant graduellement de la côte jusqu'au plateau central, le température et le climat varient avec les altitudes : et, de même que Madagascar. le Mexique offre aux hommes tous les climats, depuis les froids rigoureux des sommets couverts de neige jusqu'aux chaleurs tropicales des plaines voisines des côtes. Comme à Madagascar aussi, on peut diviser le territoire du Mexique en trois grandes zones :

1° La zone torride qui va du niveau de la mer à une altitude de 1.000 mètres ; sa température est en moyenne, en été, de 30° à 31 centigrade ; — 2° la zone tempérée, située sur le versant des Cordillières entre 1.000 et 1.600 mètres d'altitude, sa température moyenne est de 23° à 25° ; — 3° la zone élevée, dite improprement zone froide, où la température moyenne varie entre 15° et 17° centigrade et qui comprend tous les terrains qui s'élèvent à plus de 1.600 mètres d'altitude.

Grâce à cette diversité de climats le sol du Mexique produit en abondance toutes les espèces végétales de l'Europe et des terres tropicales : on peut y cultiver la vigne et le blé en même temps que le café et la canne à sucre. Ce n'est pas là un des moindres avantages que ce pays offre à la colonisation.

(*A suivre*).

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1891.

Le jeudi 21 Mai, de nombreux touristes Lillois partaient en excursion pour les Mines de Lens.

Le Président en personne conduisait la colonne avec M. H. Crépin pour lieutenant.

C'est qu'en effet cette descente à la mine avait le caractère d'une véritable solennité.

M. Gosselet, professeur à la Faculté des Sciences de Lille, membre de notre Comité d'Études, devait faire une conférence sur les entrailles de la terre.

Nous sommes heureux de publier le compte rendu de cette substantielle causerie :

CONFÉRENCE DE M. LE PROFESSEUR J. GOSSELET

(*avec Projections à la lumière oxhydrique*),

recueillie par M. H. Couvreur, licencié ès sciences naturelles.

Messieurs,

En faisant cette conférence, j'aurai toujours présent à l'esprit que je m'adresse non à des savants, mais à des gens du monde, et à des géographes. Je me demande ce que peuvent désirer les uns et les autres : les gens du monde sont curieux et je les en félicite, car la curiosité est la base de la science ; lorsqu'on est curieux, on regarde, on se demande pourquoi telle chose existe et comment elle s'est formée. C'est alors qu'on a le goût de s'instruire.

Pour répondre à ce désir, je dois commencer par vous dire comment s'est faite la houille et dans quelles circonstances elle a pu se produire.

Vous avez tous ramassé aujourd'hui quelques débris de végétaux, et

je suis convaincu que tous vous savez que les végétaux ont joué un grand rôle dans la formation de la houille, mais la houille n'est-elle due qu'à la végétation seule, ou n'y est-il pas entré d'autres éléments plus ou moins connus ? Je ne veux pas examiner cette question qui vient d'être traitée dans un travail tout récent de M. Renault, le savant collaborateur de M. Fayol, dans ses admirables études sur le bassin de Commentry. Cependant je veux vous rappeler une théorie émise par un savant éminent. A certaines époques serait tombée du ciel une pluie de bitume liquide, qui se serait étendu à la surface des mers et se serait peu à peu figé par le refroidissement. formant ainsi une sorte d'île ; sur cette île auraient poussé des végétaux qui auraient accru le poids total de l'île, à un tel point que le tout serait tombé au fond de la mer et serait devenu ainsi la houille ; après un temps plus ou moins long, aurait eu lieu une seconde pluie donnant une seconde île portant une seconde végétation ; alors, nouvelle chute et nouvelle couche de houille, et ainsi de suite. Cette théorie ne supporte pas l'examen. M. Renault a donné d'excellentes raisons pour montrer que le bitume n'a aucune relation avec la houille.

C'est bien la végétation qui a produit la houille. La houille n'est pas autre chose qu'un amas de matières végétales qui se sont accumulées et ont subi certaines transformations. Au microscope, on reconnaît du reste, souvent dans la houille des tissus végétaux : cellules, fibres, trachées, etc...... en un mot, tout ce qui caractérise le tissu végétal.

La houille a donc une origine végétale ; mais comment s'est-elle formée ?

Nous pouvons admettre que ces végétaux, enfouis sous l'eau, ont subi des transformations chimiques, telles que la déshydratation, la fermentation ; et cela a dû se produire assez rapidement, puisque, dans leurs fouilles, nos ingénieurs, en arrivant au tourtia qui précède la houille, y retrouvent des galets de houille parfaitement constituée. Donc la houille existait déjà avec tous ses caractères à l'époque où le tourtia s'est formé ; c'est-à-dire à l'époque crétacée.

Ce n'est pas tout, dans certains bassins houillers, on trouve dans les couches supérieures des galets houillers arrachés aux couches houillères déjà formées au commencement ou même au milieu de l'époque houillère. Si on vient à comparer la houille de ces galets à la houille en couches dont ils proviennent, on trouve que celle-ci est beaucoup plus anthraciteuse, c'est-à-dire qu'elle a perdu une certaine quantité de substances volatiles. Du reste, dans notre bassin houiller, toutes les

couches n'ont pas les mêmes qualités : tandis qu'à la partie inférieure elles sont maigres, à la partie supérieure, elles sont grasses et arrivent même à fournir le charbon à gaz.

Il y a donc deux temps à considérer dans la transformation du bois en houille : elle s'est faite rapidement, sous des influences que nous ne connaissons pas bien et a fourni des houilles plus ou moins grasses : mais la compression des couches supérieures sur les couches inférieures a transformé celle-ci en houilles plus ou moins maigres.

Y a-t-il eu des époques propres à la formation de la houille ? Nous pouvons dire que nous ne connaissons plus actuellement de houille en voie de formation ; mais la houille n'est pas d'une époque spéciale, unique ; celle que nous avons vue ce matin est du carbonifère moyen ; il y a des houilles beaucoup plus récentes, en Autriche, dans les Indes, au Tonkin, celles-là sont jurassiques. Donc la houille n'a pas eu d'époque spéciale de formation; mais comme de nos jours, il ne s'en forme plus, on peut en conclure qu'il y a eu des périodes géologiques plus favorables que les autres à la transformation du bois en houille.

Comment s'est formée la houille? Nous avons vu que c'est aux dépens des végétaux ; mais encore, comment cette transformation a-t-elle pu se faire ? Il y a ici deux grandes théories en présence : d'après la théorie de M. Constant Prévost, mon illustre maître, soutenue actuellement par M. Fayol, la houille se serait formée par l'accumulation des végétaux dans des lacs et des deltas ; le bois aurait flotté, transporté par les courants des rivières ; il aurait sombré et enseveli au milieu des sédiments, sable et gravier, apportés avec lui, il se serait transformé en houille ; cette théorie est appuyée sur des faits nombreux et elle paraît assez probable pour les grands bassins du centre, mais est-elle applicable à notre pays ? Je ne le crois pas.

Chez nous, il faut probablement admettre la seconde théorie, celle de la formation de la houille *in situ* ; elle se serait formée sur place, sans qu'il y ait eu transport du bois. Nous venons de parcourir les galeries, et nous avons vu que la houille s'y trouve enfermée entre deux couches : l'une qui est inférieure et qui est la couche du mur ; l'autre qui est celle du toit ; la première est formée par des schistes assez tourmentés, se cassant en morceaux courts et irréguliers, avec des filaments nombreux donnant à la cuisson des roches blanches dépourvues de fer ; la seconde est formée de schistes micacés, stratifiés, produits par des dépôts sédimentaires donnant par la cuisson des briques rouges contenant du fer, auquel elles doivent cette couleur.

J'admets que dans notre bassin houiller, les couches houillères représentent la végétation qui s'est formée sur le bord de marais ou d'étangs, ou même dans l'intérieur de ces étangs ; il y avait là un sol marécageux, le mur actuel, sur lequel poussaient les végétaux ; il était recouvert d'une boue formée par l'accumulation des débris de ces forêts, comme maintenant encore dans nos bois ; les débris végétaux s'accumulaient sur le sol émergé, surtout dans les fonds marécageux ; ils y étaient soumis à l'influence d'eau chargée d'oxygène, d'acide carbonique ; il y avait des actions chimiques énergiques, des combustions lentes, des sortes de fermentation, qui produisaient la houille ; les troncs et les débris végétaux s'accumulaient et étaient transformés en une sorte de bouillie ; puis les grandes eaux sont arrivées, ont tout renversé, tout culbuté, anéanti la forêt et supprimé la végétation ; et sur la houille, déjà en voie de formation, se sont déposés les sédiments qui sont actuellement les schistes du toit.

Un dernier mot : le terrain houiller est très épais ; il a 1200 à 1500 mètres d'épaisseur, et toutes ses couches présentent les mêmes caractères ; or, il a fallu que la houille se forme à une petite distance du point d'affleurement des eaux. Donc le sol du bassin s'enfonçait à mesure que la houille s'accumulait.

A certaines époques très rares dans notre région, la mer envahissait les marécages houillers et y amenait des animaux caractéristiques de formations marines.

Je passe à la seconde partie de la conférence et je m'adresse aux géographes. Nous allons faire un voyage d'exploration en pays houiller.

Ce matin, nous sommes descendus à 250 mètres de profondeur, en plein terrain houiller. Arrivés là, oublions ce qui se passe autour de nous, les mineurs, les porions, les chevaux, la vapeur, et remontons par l'imagination la série des siècles jusqu'à l'époque où vivaient ces forêts houillères dont je vous parlais il y a un instant. Promenons-nous dans ces forêts.

Qu'y voyons-nous ?

Nous apercevons des arbres plus élevés que les autres ; ils ont environ 20 mètres de hauteur et se terminent par des espèces de cônes : ce sont les Lépidodendrons, lycopodiacées, représentées actuellement par des petites plantes d'un pied de hauteur, les Lycopodes. Avec

eux et de même taille, nous voyons les Sigillaires, si abondants dans la veine St-Théodore ; ils sont accompagnés d'autres végétaux qui s'élèvent un peu moins, les Calamites à feuilles verticillées, comparables à nos Prêles, mais de taille plus grande, les Annularia, les Astérophyllites, des Fougères arborescentes, inconnues dans nos pays. Un peu plus loin nous apercevons d'autres plantes dont j'ai ramassé beaucoup de débris quand je faisais mes études ; je ne savais pas ce que c'était et personne ne le savait ; M. Grand Eury en a reconnu la nature ; ce sont les Cordaïtes, voisins des Cycas, géants de la végétation à l'époque houillère, et qui ombrageaient les plantes qui croissaient à leurs pieds. Voici ensuite les Zamites, véritables Cycadées, analogues aux Zamia qui vivent encore de nos jours.

A l'époque houillère, il y avait peut-être un soleil, mais on ne le voyait pas ; la terre était entourée d'une grande quantité de nuages épais, de vapeurs de toute sorte, qui empêchaient les rayons solaires d'arriver jusqu'à elle. Quelques savants, comme M. Faye, disent même que le soleil n'existait pas encore, mais qu'il y avait une lumière diffuse, suffisante pour la végétation ; il régnait donc une chaleur uniforme ; et en effet, nous retrouvons ces mêmes végétaux que je viens de vous citer, au Spitzberg, à l'équateur, partout sur la terre, ce qui semble bien prouver l'uniformité du climat.

On admet encore que le climat était très humide ; il y avait même peut-être des pluies considérables, et presque incessantes. Quant au vent, il existait : si nous pouvions voir sur une grande surface les grès houillers, nous y trouverions certainement des ripplemarks, traces des vagues soulevées par le vent dans les masses aqueuses de l'époque ; beaucoup des plantes que je viens de vous citer possédaient des graines ailées ; il fallait du vent pour pouvoir transporter ces graines.

Nous admettons donc qu'à l'époque houillère, le climat était uniformément chaud, humide, sans l'intervention directe du soleil.

Asseyons-nous sur le bord du marécage, dans quelque partie sèche. Écoutons. — Quelque bruit vient-il troubler le silence de ces forêts ? Contiennent-elles des animaux ? Pas de chant d'oiseaux, pas de rugissements de fauves, pas même de bruissement de lézard. Mais, écoutez ! Nous entendons comme un vol lourd, un essaim vient de passer près de nous, et de s'abattre sur le Lépidodendron qui est en face. Regardez. — Ce sont des insectes que vous connaissez, des Blattes, qu'on trouve si souvent dans nos boulangeries. Ces animaux abondaient

dans les forêts houillères ; il n'y a là rien d'étonnant ; qu'est-ce qu'ils aiment ? La chaleur, ils la trouvaient, l'obscurité, il n'y avait pas de soleil ; les feuilles de Cycas, il y en avait ; donc ils trouvaient réunies toutes les conditions favorables, aussi, ils pullulaient.

On en connaît deux à trois cents espèces ; on a même prétendu qu'il y en avait jusqu'à 6000 espèces.

Ce n'étaient pas les seuls insectes de cette époque Il y avait encore des Éphémères et d'autres insectes analogues aux Phasmes de nos jours qui ont la forme d'un morceau de bois desséché ou d'une feuille morte ; ils étaient représentés à cette époque par le Titanophasma, qui avait 50 centimètres de longueur ; par le Protophasma, de 17 centimètres de longueur, qui avait des ailes mieux marquées, souvent vertes, ressemblant à des feuilles. On pense que les insectes semblables qui existent de nos jours revêtent la forme des objets qui les entourent pour se mieux cacher et échapper à leurs ennemis carnassiers ; c'est du mimétisme. — Il y avait encore des hémiptères ou punaises des bois.

D'après la forme très diversifiée de ces divers insectes, on peut supposer qu'ils ont été précédés par de nombreuses générations et que les premiers insectes sont bien plus anciens que le terrain houiller, mais nous ne les connaissons pas.

Il y avait déjà à l'époque houillère des Millepattes, appartenant aux deux grandes familles actuelles : les myriapodes herbivores, qui ont deux paires de pattes à chaque anneau, ce sont les Jules ; et les myriapodes carnivores qui n'ont qu'une paire de pattes par anneau et dont le type est la Scolopendre ; il y avait à l'époque houillère des animaux analogues de très grande taille dont le dos était recouvert d'épines.

Les Scolopendres nous amènent directement à parler des Scorpions qui appartiennent à la classe des arachnides ou des araignées. Ils existaient déjà ; les Scorpions se trouvent dès le terrain silurien.

Il y avait aussi des araignées à l'époque houillère ; les unes telles que la Protolycosia ressemblent complètement aux araignées de nos jours ; d'autres, désignées sous le nom d'Anthracomarti étaient remarquables par leur énorme abdomen ; il n'en existe plus actuellement.

Citons encore quelques mollusques, terrestres comme les Pupa.

A côté de ces animaux terrestres, nous avions aussi une population lacustre : des Leaïa, petits crustacés à pattes molles, comparables aux Apus de nos eaux douces ; il y avait aussi des Cypris, qui ont de

un à deux millimètres de longueur ; ils pullulent actuellement dans nos ruisseaux. Ils remplissaient aussi certaines mares houillères. A côté d'eux vivaient les Acanthotelson, crustacés voisins des Gammarus, ou puces d'eau, qui existent encore, ; et des Anthracopalemon que l'on peut considérer comme des crevettes houillères. Toutefois, cela ne veut pas dire que la houille se soit formée dans les mers ; car il y a de ces animaux dans les eaux douces actuelles.

Il y avait aussi un tout autre groupe de crustacés, caractérisés par des bras situés autour de la bouche, la base des bras servant de mâchoires ; ils sont représentés maintenant par les limules ou crabes des Antilles ; il y en existe de très grandes et je vous engage à aller admirer un splendide exemplaire que nous possédons au musée de Lille. Ceux de l'époque houillère s'appelaient Belinurus.

Ils avaient de grands yeux à ocelles, le corps formé d'anneaux et à l'extrémité postérieure une longue pointe acérée. On a trouvé à Bully-Grenay des restes d'animaux très voisins qui portent le nom de Prestwitchia.

Dans les mêmes eaux vivaient d'énormes crustacés, les Eurypterus, atteignant jusqu'à deux et trois mètres de longueur. avec deux gros yeux sur les côtés et une paire de pattes transformées en rames : c'étaient des animaux carnassiers, ils devaient être les tyrans des lacs houillers.

Il y avait des poissons dans les rivières et les lacs houillers ; la plupart appartenaient au groupe de Ganoïdes, qui présentent cette particularité d'avoir les deux lobes de la queue inégaux. Lorsque vous regardez un brochet, une carpe, une morue, vous remarquez que la queue est divisée en deux lobes égaux ; ici la colonne vertébrale se prolongeait dans le lobe supérieur de la queue, et le lobe inférieur n'avait que des arêtes ; on dit de ces queues qu'elles sont hétérocerques.

De plus, dans presque tous nos poissons actuels, les écailles sont cornées, et imbriquées, c'est-à-dire qu'elles se recouvrent les unes les autres ; je ne puis mieux comparer cette disposition qu'aux ardoises d'un toit. Chez les Ganoïdes dont je parle, les écailles étaient disposées comme les pavés d'une rue, côte à côte formant une sorte de couverture osseuse ou si vous voulez une sorte de squelette extérieur.

Les uns (Paleoniscus, Acrolepis, etc...) avaient le corps allongé comme la plupart des poissons que nous connaissons ; d'autres, au

contraire étaient aplatis et avaient le corps très haut, c'étaient les Platysomus.

Il existe encore des Ganoïdes du même groupe ; je vous citerai le Lépidostée, qui vit dans les grands fleuves de l'Amérique du Nord.

Nous avons au musée de Lille une magnifique Lépidostée de plus de un mètre de longueur, rappelant bien par sa forme les poissons de l'époque houillère. Chez ces poissons, la colonne vertébrale n'était pas complètement ossifiée ; au centre il y avait encore une corde cartilagineuse.

A côté, nous trouvons les Crossoptérygiens, qui n'ont pas les nageoires conformées comme nos poissons actuels; elles présentent un axe osseux ; la queue terminée en pointe, devait constituer un gouvernail puissant ; leurs dents étaient des dents de crocodiles, c'étaient des animaux carnassiers terribles, ayant jusqu'à 1^m, 1^m50 de long ; les uns avaient des écailles cycloïdes, les autres avaient des écailles rhomboïdales.

Voici des raies, tout à fait semblables à nos raies ; mais le squelette, mou, cartilagineux, est écrasé et n'a plus de forme. Enfin des requins, non des requins à dents aiguës comme les requins actuels, mais des requins à dents mousses, se nourrissant de coquilles.

On a trouvé des œufs de requins comparables pour la forme aux œufs de seiche.

A côté de ces poissons, nous voyons des reptiles qui ressemblent beaucoup aux Tritons et qui, dans le jeune âge respirent à l'aide de branchies. Ils avaient de deux à douze centimètres de longueur, selon les espèces ; parmi eux, citons les Branchiosaurus ; leurs yeux étaient grands, avec des cercles osseux ; au milieu de la tête, vous distinguez un petit point noir, dont nous allons reparler dans un instant.

Les Deulichosoma, qui vivaient dans l'eau, ressemblaient à des orvets; ils avaient 60 centimètres de long ; leur tête est intéressante ; elle portait deux grands yeux avec cercles osseux, et au centre, un trou rond ; c'était un troisième œil qui existait chez tous les anciens vertébrés, et que leur descendance a laissé perdre ; j'en veux à nos aïeux, car un œil derrière la tête nous serait souvent très utile. Cet œil s'est réduit chez nous à une petite glande, la glande pinéale qui a beaucoup tourmenté nos philosophes ; Descartes y avait mis le siège de l'âme.

Une vague vient déferler à nos pieds et nous y apporte des animaux tout différents de ce que nous avons vu ; des animaux voisins des Pecten actuels, des Aviculopecten, puis les Productus, qui peuplent

les mers carbonifères. C'est la mer qui a envahi la lagune sur le bord de laquelle nous sommes assis.

Mais je vois une autre vague qui s'avance et, pour ne pas nous faire inonder, reprenons le train qui nous a amenés, et rentrons à Lens.

Cette conférence avait été précédée d'un lunch que la Société des Mines de Lens offrait à ses visiteurs. Au dessert, M. Danel prit la parole en ces termes :

TOAST DE M. DANEL.

Messieurs les Membres de la Société de Géographie,

Ce n'est pas la première fois que nous avons l'honneur de recevoir votre visite, et nous vous remercions de ne pas avoir oublié la route qui conduit à Lens.

C'est une bonne fortune pour M. l'agent-général, pour notre haut personnel et pour nos ingénieurs, de recevoir la visite de votre corps savant ; cela les repose de leurs labeurs incessants et leur donne l'occasion d'expliquer comment on extrait la houille et comment on parvient à suffire aux besoins de l'industrie et de la vie sociale.

Aujourd'hui, Messieurs, l'un des chefs de votre excursion est une sommité de la science géologique et minéralogique, et je suis très flatté d'avoir à mon côté M. Gosselet, l'éminent Professeur qui a rendu tant de services à l'industrie houillère de notre pays. (*Applaudissements*).

Nos vieux ingénieurs le connaissent déjà de longue date ; les jeunes sont très honorés de lui offrir en ce moment leurs hommages. (*Vifs applaudissements.*) C'est à vous maintenant que je m'adresse, Monsieur le Président de la Société de Géographie, pour porter votre santé et celle de vos collègues. Plusieurs d'entre vous sont descendus au fond de la mine, d'autres ont visité notre installation, et vous avez pu voir comment nos engins nous permettent de fournir une quantité notable du charbon nécessaire à la France. Ceux surtout qui sont descendus au fond peuvent se convaincre de tous les progrès qui ont été

faits pour parer aux accidents et apporter de grands soulagements à la santé de nos ouvriers.

Nous allons entendre la conférence de M. le Professeur Gosselet, et ensuite vous direz comme nous que la journée du 21 a été une bonne journée pour nous tous.

RÉPONSE DE M. PAUL CREPY.

Monsieur le Président de la Société des Mines de Lens a une façon charmante de présenter les choses : il y a quelques semaines, j'ai sollicité de lui la faveur de mener les géographes lillois visiter les mines de Lens ; cette faveur m'a été accordée avec la meilleure grâce : aujourd'hui Monsieur le Président nous remercie d'avoir bien voulu venir à Lens ; et si j'allais plus loin, je dirais qu'il a presque formulé une invitation pour l'avenir. (*Rires*).

Mais les géographes lillois usent, et n'abusent pas. Aussi auront-ils probablement la discrétion d'attendre que le vingtième siècle ait fait son apparition pour solliciter semblable faveur, et user encore de la même générosité et de la même bienveillance.

M. Danel nous a dit ce qu'il pense de M. Gosselet ; ajouter quoi que ce soit à ses paroles si justes ne pourrait qu'en diminuer la valeur. Qu'il me soit pourtant permis de dire que la Société de Géographie de Lille est fière d'avoir, en ce beau jour, servi de trait d'union entre l'éminent professeur de géologie et les ingénieurs dévoués de Lens qui indiquent aux mineurs où gît le précieux combustible, qui donnera le mouvement et pour ainsi dire la vie à nos usines, aux chemins de fer, ainsi qu'aux bateaux à vapeur qui transporteront les géographes jusqu'aux rivages les plus lointains !

Mais le temps presse ; M. Danel nous a dit que nous allions entendre M. Gosselet. Cependant, puis-je terminer sans remercier Monsieur le Président des Mines de Lens, toujours si aimable et si sympathique (je n'en dis pas plus : vous comprenez quelles raisons me retiennent) ; sans remercier M. Bollaert, l'agent général expérimenté pour qui chaque printemps nouveau apporte une dose nouvelle d'affabilité ; —

M. Reumaux, l'ingénieur en chef si distingué, et tous ses collaborateurs qui nous ont obligeamment montré, expliqué les agencements si perfectionnés de leur grandiose et magnifique exploitation, qui toujours marche en tête dans la voie du Progrès. Et puisque le champagne pétille encore dans mon verre, je bois à vous tous, Messieurs, qui, par votre intelligence, votre initiative et votre travail incessant avez tant contribué au développement de la richesse nationale, tout en assurant à des milliers de mineurs le nécessaire et presque le confort. A vous tous, Messieurs, salut!

Mes chers collègues, Messieurs les Géographes, avec moi videz votre verre à la prospérité constante des Mines de Lens.

M. Gosselet, d'une voix émue, remercie à son tour la Société des Mines de Lens au nom de tous ceux qui forment l'armée de la science, et de tous ceux qui ont pris part à cette excursion si intéressante.

TOAST DE M. H. CRÉPIN.

Chers Collègues,

Après les bonnes paroles de notre Président et de l'honorable M. Gosselet, je ne veux rien vous dire de plus : je porte un mot du cœur, et sincèrement je vous prie de boire à M. Danel pour le remercier de l'accueil cordial et sympathique qu'il nous offre aujourd'hui.

C'est en effet du fond du cœur que la Société de Géographie de Lille remercie la Société des Mines de Lens et son vénéré Président.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 29 juillet 1891.

Présidence de M. PAUL CREPY, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie, sous la présidence de M. Paul Crepy, Président.

MM. A. Merchier, secrétaire-général; Quarré-Reybourbon, secrétaire-général-adjoint; Van Hende, bibliothécaire; J. Petit-Leduc, secrétaire de la section de Tourcoing, prennent place au bureau.

Nouveaux Membres. — M. le Président est heureux d'informer l'Assemblée que le Comité d'Études a admis 38 membres nouveaux depuis la dernière Assemblée générale.

Membre correspondant. — M. Charles Faure, rédacteur en chef de « l'*Afrique explorée et civilisée* » de Genève, est nommé, à l'unanimité, membre correspondant de la Société.

Canada. — MM. Paul Crepy et A. Merchier ont été conviés à un dîner intime, récemment offert par un industriel lillois, à M. Mercier, 1er ministre de la province de Québec, qui avait manifesté le désir de les voir. — Il était accompagné de MM. Sheheyne, ministre des finances du Canada, Bernatchez, député de Montmagny, Robert Ness, député de Chateaugay, Alexandre Clément, secrétaire de la commission, et Barral, agronome français.

M. Mercier leur a dit quels sentiments d'estime et d'admiration pour la Société de Géographie de Lille, son ami le regretté Mgr Labelle, avait emportés au Canada.

Excursions. — A la suite de la visite faite, le 23 avril dernier, par la Société, aux établissements métallurgiques de la *Providence*, à Hautmont, M. H. Crépin, président de la Commission des Excursions, fit remettre aux 20 jeunes ouvriers les plus méritants, un livret de caisse d'épargne. M. le directeur de la *Providence* remercie la Société, et se met de nouveau à notre disposition.

Pour remercier M. Reumaux, ingénieur en chef des travaux des Mines de Lens, qui, pour la seconde fois les avait dirigés, le 21 mai, dans leur visite à ce charbonnage, les excursionnistes, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la Compagnie, lui ont offert un bronze d'art.

Plusieurs de nos collègues, faisant partie de l'excursion aux Pays scandinaves, ont poussé jusqu'au cap Nord. Admirablement reçus partout, ils sont rentrés, après une absence de 24 jours, enchantés de l'excellent accueil que leur fit à Upsala, le

Dr Anderson, délégué, pour les accompagner dans leur visite, par le recteur de cette importante Université.

C'est du beffroi de Lucheux que Louis XI lança, le 19 juin 1464, l'ordonnance instituant les Postes royales. Afin de connaître la teneur de cette ordonnance, une lettre fut adressée à M. le directeur général des Postes et Télégraphes, qui, gracieusement nous envoya « l'*Histoire des Postes en France* ». — Par contre, M. le directeur général ayant exprimé le désir d'avoir un exemplaire des diverses photographies de ce beffroi, prises dans l'excursion du 14 juin dernier, nous nous sommes empressés de les lui offrir.

M. Henri Beaufort propose pour le 15 octobre, une visite à l'Exploitation agricole d'Artres. La Société pourrait visiter également les laminoirs de Trith-St-Léger. Des circulaires spéciales annonceront cette excursion.

Ponts et Chaussées. — M. le Président a écrit à M. le Ministre des Travaux publics pour le prier d'inviter les ingénieurs des Ponts et Chaussées à installer des signaux apparents aux barrages des fleuves et rivières, afin d'éviter le renouvellement de catastrophes semblables à celle de Venette, sur l'Oise. Nos excursions fluviales se feraient alors avec plus de sécurité.

Concours de Géographie. — Le Concours annuel a eu lieu le 2 juillet, simultanément à Lille, à Roubaix et à Tourcoing. 256 concurrents y ont pris part.

Prince de Monaco. — Invité par les Sociétés savantes et la Société de Géographie de Boulogne-sur-Mer, M. le Président vient d'assister aux fêtes organisées en l'honneur du Prince de Monaco, à l'occasion de son arrivée dans ce port sur son magnifique et nouveau yacht « *Princesse Alice* ». — C'est à bord de ce yacht que le Prince, océanographe distingué, entreprendra, dans quelques mois, une nouvelle campagne scientifique. M. Paul Crepy a remercié M. Farjon, Président de la Société de Géographie de Boulogne, du gracieux accueil qu'il avait fait à ses invités.

Distinctions honorifiques. — M. le Président est heureux d'annoncer à l'Assemblée, la nomination au grade d'Officier de l'Instruction publique, de M. A. Merchier, notre dévoué secrétaire-général. La Société entière applaudit à cette distinction si dignement méritée.

Sont aussi nommés Officiers de l'Instruction publique : M. le capitaine Binger, explorateur, membre d'honneur de la Société, et Mlle Lambret, directrice du Collège Fénelon.

MM. le docteur Olivier, et Debièvre, bibliothécaire de la ville, sont nommés Officiers d'Académie.

Congrès. — M. Eug. Delessert a accepté de représenter la Société au Congrès archéologique de Bruxelles, le 1er août prochain.

M. A. Merchier est délégué au Congrès national de Géographie de Rochefort-sur-Mer qui s'ouvrira le 3 août.

MM. Paul Crepy et O. Godin représenteront la Société au Congrès international de Géographie qui se tiendra à Berne (Suisse), du 10 au 14 août.

Le Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences aura lieu cette année, à Marseille, le 17 septembre. Le Comité espère que M. Lecocq voudra bien y représenter la Société.

La Société est invitée à envoyer un ou plusieurs délégués au neuvième Congrès international des Orientalistes qui sera tenu à Londres du 1[er] au 10 septembre prochain, sous le patronage du duc de Connaught.

Nécrologie. — M. l'abbé Variot, professeur à la Faculté libre de Lille, est décédé subitement le mois dernier. M. l'abbé Variot était un savant et la Société de Géographie de Lille avait eu l'honneur de le compter parmi ses conférenciers les plus distingués.

M. Émile Rémy, négociant à Lille, un des membres de la première heure de la Société, est également décédé.

Carte distinctive des Sociétaires. — Une Commission spéciale (M. Fernaux, rapporteur), nommée pour étudier s'il y avait nécessité de délivrer aux membres de la Société une carte distinctive, a pris les résolutions suivantes : « les membres de la Commission ne voient pas qu'il soit indispensable de créer des cartes d'identité, attendu que, d'une part, il est délivré chaque année, à tous les membres de la Société, le reçu de leur cotisation, et que, d'autre part, à chaque excursion, il est remis à chaque adhérent une carte spéciale. Ces deux pièces peuvent servir en toutes circonstances, à constater l'identité des porteurs ». Lecture est donnée de deux lettres de M. Eug. Delessert, membre de cette Commission.

L'Assemblée générale décidera définitivement à la réunion d'octobre.

Dons. — M. Amrein, membre correspondant à St-Gall, envoie une première épreuve de sa nouvelle carte murale de Suisse, et en annonce une deuxième épreuve dans quinze jours.

M. le Président annonce que M. le capitaine Brosselard-Faidherbe vient de lui faire parvenir le rapport adressé à M. le Sous-Secrétaire d'État aux Colonies sur sa mission en Mellacorée et dans le Haut-Niger. Ce rapport est accompagné d'une carte au $\frac{1}{100.000}$.

Lecture. — M. J. Petit-Leduc, secrétaire de la section de Tourcoing, fait ensuite une communication très intéressante sur son récent voyage à Londres. — Cette communication sera insérée dans le Bulletin.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN JUILLET.

Nous avons laissé à Stockholm les dix Lillois partis pour les pays du Nord ; le 1[er] juillet ils étaient à Upsal où ils trouvaient un cordial accueil auprès du docteur Anderson, bibliothécaire-général de la fameuse Université ; ils visitèrent cette ville si curieuse, sans oublier même les cercles d'étudiants, où ils furent fort bien reçus... en qualité de Français. Dix-huit heures de chemin de fer les ont conduits à la capitale de la Norvège ; en véritables touristes, ils n'ont pas manqué de visiter les beautés si pittoresques de ce pays, puis ont pris le chemin du retour par Kiel, Hambourg, Hanovre et Cologne. Ils sont revenus enchantés, mais moins nombreux qu'au départ, car l'un d'eux a voulu pousser jusqu'au cap Nord !

Les 6 et 7 juillet, une excursion de dix-sept membres partait pour Douvres. La mer était houleuse et le paquebot offrait moins de charmes que le paisible bateau à vapeur qui transporta trente-cinq sociétaires de Dinant à Namur, pendant les fêtes du 14 juillet; on avait auparavant été visiter les grottes de Han ; le soleil s'était mis de la partie. Chacun revint enchanté et remerciant MM. Fernaux et Godin qui avaient tout organisé en fourriers expérimentés.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890.

JUILLET.

1er Juillet. — Convention anglo-allemande signée à Londres pour le partage de l'Afrique.

— NOSSI-BÉ. — SAINTE-MARIE. — Décret complétant l'organisation de Nossi-Bé et de Sainte-Marie de Madagascar, rattachés par décret du 8 mai 1888 à Diégo-Suarez et les plaçant sous l'autorité d'un gouverneur résidant à Diégo-Suarez.

— JAPON. — Premières élections législatives.

2 Juillet. — CONGO. — Actes signés à Bruxelles par les représentants de la conférence anti-esclavagiste (sauf ceux des Pays-Bas), pour la répression de la traite en Afrique et l'établissement d'un régime douanier au Congo.

8 Juillet — EST-AFRICAIN. — Arrivée à la côte du Dr Peters, au retour de l'exploration dans laquelle il a placé l'Ouganda sous le protectorat allemand (protectorat abandonné par la convention du 1er juillet 1890.

12 Juillet. — Révolution dans la République Argentine.

19 Juillet. — TUNISIE. — Promulgation de la loi approuvant la convention douanière entre la France et la Tunisie, votée par la Chambre des Députés le 4 juillet, et établissant l'entrée en franchise dans les deux pays de la majeure partie de leurs produits.

20 Juillet. — BELGIQUE. — Fêtes à Bruxelles à l'occasion du jubilé du Roi des Belges.

21 Juillet. — CHILI. — Émeute à Valparaiso ; collisions sanglantes et pillages.

24 Juillet. — ALGÉRIE. — Décret réorganisant le service des douanes sur les frontières de l'Algérie.

25 Juillet. — Combat entre Albanais et Monténégrins à la frontière albanaise.

26 Juillet. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Insurrection à Buénos-Ayres, provoquée par la crise financière qui sévit depuis plusieurs mois et par les exactions du parti au pouvoir, qui est représenté par le président Juarez Celman.

29 Juillet. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Après trois jours de lutte, les insurgés se soumettent sans conditions.

30 Juillet. — Terrible explosion de grisou au puits Pellissier (Saint-Étienne).

— CONGO. — Le Sénat belge vote, après approbation de la Chambre, le projet de loi tendant à approuver le legs, fait le 2 août 1889, par le Roi Léopold, souverain personnel de l'État du Congo, transmettant ce pays à la Belgique après sa mort.

31 Juillet. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — La prime de l'or atteint 250 pour 100 or.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

ASIE.

Exploration française en Indo-Chine. — Du *Siècle* :

M. Tharel, président du Syndicat français du Haut-Laos, nous communique le télégramme suivant, de M. Paul Macey :

« Vinh (Annam), 6 juillet.

» J'arrive de Kiang-Hong. Plein succès. Je serai à Paris fin août.

» MACEY. »

C'est là, ajoute le *Siècle*, un grand événement géographique.

Depuis la mission de Francis Garnier, aucun Français n'avait encore pu atteindre Kieng-Hong. Francis Garnier y était parvenu en remontant le Mékong, puis en suivant sa rive droite par les États Shans-Birmans.

M. Paul Macey a pris, au contraire, la route du Nam-Hou (affluent du Mékong). Aux dernières nouvelles que nous avons reçues de lui (fin mars 1891), il était à Mouang-Saï, sur la frontière nord du Louang-Prabang et se proposait d'atteindre Kieng-Kong par Mouang-Houn, Mouang-Oua, Ibang et Ham, à travers les Pannas, dépendant de l'empire d'Annam.

Nous sommes fiers, comme Français, de ce beau voyage accompli pacifiquement, sans un coup de fusil, par un Français, à travers une région que l'on disait peuplée de pirates (les Hos et les Lus) sur la frontière chinoise, et en dépit des jalousies siamoises. C'est un puissant encouragement pour ceux qui, comme nous, ne cessent de répéter que la pacification du Tonkin, de l'Annam et du Laos pourrait être rapidement accomplie, et à peu de frais, si elle était confiée à une poignée d'administrateurs respectueux des droits des indigènes et les traitant avec justice.

Birmanie. — Délimitation avec la Chine. — La Chine paraît disposée à reprendre avec l'Angleterre les pourparlers interrompus pour la délimitation de la Birmanie, au nord. La Chine réclame comme frontière le cours du Taping, qui se jette dans l'Iraouaddy, à 15 milles environ au nord de Bhamo. Cette prétention impliquerait l'abandon par les Anglais d'un territoire qu'ils occupent et qui mesure 150 milles du nord au sud et 25 milles de l'est à l'ouest.

AFRIQUE.

La mission Brosselard-Faidherbe. — M. le capitaine Brosselard-Faidherbe a adressé à M. le sous-secrétaire d'État des colonies son rapport sur sa mission en Mellacorée et dans le Haut-Niger.

Le *Journal Officiel* a publié ce rapport.

Cette mission, qui était composée du capitaine Brosselard-Faidherbe, du lieutenant des Michels, de M. Georges Warenhorst et de MM. Adrien Mardé et Dubois, s'était embarquée à Marseille, le 10 décembre 1890, sur le *Taygète*, de la Compagnie Fraissinet.

A Oran, la mission prit cinq chevaux et deux mules ; à Dakar, une partie de son personnel indigène : à Konakry, elle transborde sur une goëlette et, le 26 décembre, elle débarque enfin à l'appontement de Benty, dans la Mellacorée.

Le 2 janvier 1891, l'expédition, complètement organisée, quitte Benty avec un effectif d'une centaine d'indigènes, laptots, domestiques, porteurs.

Huit jours plus tard, elle atteint Pharmoréah après un parcours pénible dans la région alluvionnaire qui s'étend entre la Mellacorée et la grande Scarcie.

De Pharmoréah, elle gagne la vallée de la grande Scarcie (Kolenta) et reconnaît l'impossibilité de l'établissement d'une voie ferrée dans le voisinage même de ce fleuve. A Ouélia, elle traverse la Kolenta.

« En dirigeant l'importante et intéressante expédition dont j'avais le commandement, dit le capitaine Brosselard-Faidherbe dans son rapport, je me suis efforcé en toutes circonstances, de procéder avec calme et méthode.

La mission rapporte une riche récolte géographique, les pays parcourus étant inconnus ou faussement connus.

Les études topographiques ont été exécutées avec une rigoureuse méthode pendant toute la durée de l'expédition, et nous rapportons une carte au 1/50,000 qui ne représente pas moins de 20,000 kilomètres carrés et révèle de la façon la plus complète, la connaissance du sol et des pays qui s'étendent entre l'Océan et le cours supérieur du Niger.

Nous rapportons la certitude que la France a le monopole de la construction possible, dans des conditions économiques, d'un tracé de chemin de fer de 312 à 320 kilomètres de parcours, qui reliera le Niger et nos possessions du Soudan à la côte.

C'est la solution du grand problème économique concernant le Soudan.

La mission rapporte une étude détaillée au 1/50,000 de ce tracé, qui traverse de riches régions très productives et bien peuplées, ou susceptibles de l'être, dans la zone ravagée par les Sofas, quand nous aurons mis ordre à la situation présente. »

Soudan français. — Archinard et Samory. — Depuis qu'il avait quitté Nioro, se dirigeant vers le Baninko, le lieutenant-colonel Archinard avait essayé d'entrer en pourparlers avec Samory, dont l'attitude était plus que suspecte. Dans le Sud, il faisait ravager le Koukounia et le Tamisso, et arrêter la mission topographique du capitaine Brosselard ; dans l'Est, il soutenait les révoltés de Diéna et il laissait ses Sofas franchir le Djoliba et piller aux environs de Kangaba. Samory avait promis de venir à Siguiri, mais il n'y vint pas ; il menaça même le Manding avec son armée.

Aussi, le lieutenant-colonel Archinard fit partir sa colonne de Siguiri le 1er avril ;

le 7, il arrivait à Kankan, et dispersa les Sofas, qui fuyaient en essayant d'incendier les villages. Là, on s'occupa de réinstaller l'ancien chef et de grouper autour de lui les provinces de Bati et de Toron, pendant qu'une colonne mobile, sous les ordres du capitaine Hugueny, continuait la poursuite, arrivait, le 8, près de Samory, qui s'enfuit aussitôt sur Bissandougou, en faisant protéger sa retraite par sa garde, armée de fusils à tir rapide. Ces escarmouches nous coûtèrent la mort du sous-lieutenant Orsat, du sergent indigène Hra-Sal et de trois tirailleurs. Arrivée le 9 à Bissandougou, d'où Samory s'enfuyait, la colonne mobile était de retour à Kankan le 11. Le 13, le commandant reprenait la route de Siguiri, laissant à Kankan deux compagnies de tirailleurs avec quatre canons.

(Journal Officiel du Sénégal).

Le lieutenant-colonel Archinard est arrivé à Siguiri avec les deux compagnies d'auxiliaires, qu'il va licencier à mesure qu'ils passeront à proximité de leur pays d'origine. Après avoir passé par Kayes, le colonel Archinard rentrera en France. Il y sera dans les premiers jours de juin.

Pour l'intelligence de cette note, nous rappellerons que Siguiri est sur le Niger, à environ 11° 20′ long. O. Paris, et à 11° 22′ lat. N. — Kankan sur le Milo, à 11° 25′ long. O., et à 10° 25′ lat. N. – Bissandougou au S.-E. de Kanka, à 11° 15′ long. O., et à 10° 3′ lat. N.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

A propos du recensement en France. — Le recensement du 12 avril 1891 accuse une augmentation dans la population de 208,584 habitants sur le précédent recensement.

En effet, la population constatée le 12 avril 1891 s'élève à 38,095,150 habitants au lieu de 37,886,566 individus en 1886.

Cette augmentation est due presque exclusivement à l'accroissement des centres urbains.

Voici l'augmentation constatée dans les principales villes de France :

Paris, 167,000 ; Lyon, 29,000 ; Marseille, 31,000 ; Bordeaux, 13,000 ; Lille, 12,000 ; Cannes, 7,000 ; Nice, 5,000 ; Brest, 5,000 ; Montpellier, 12,000 ; Saint-Étienne, 15,000 ; Reims, 15,000 ; Nancy, 7,000 ; Roubaix, 14,000 ; Tourcoing, 8,000 ; Le Havre, 5,000 ; Rouen, 4,000 ; Toulon, 8,000 ; Limoges, 5,000.

Les augmentations portent sur 28 départements seulement. Les diminutions, au contraire, s'étendent sur 59 départements, et principalement sur les communes rurales.

Les départements où se sont produites les plus fortes augmentations sont les suivants :

Seine, 249,353 ; Nord, 77,276 ; Alpes-Maritimes, 43,627 ; Bouches-du-Rhône, 30,072 ; Rhône, 27,010 ; Hérault, 25,709 ; Pas-de-Calais, 23,781 ; Gironde, 21,508 individus.

Les diminutions les plus sensibles ont été relevées dans les départements suivants :

Lot, 15,999 ; Haute Loire, 14,125 ; Aveyron, 13,667 ; Tarn, 13,562 ; Cher, 13,342 ; Lot-et-Garonne, 12,508 ; Dordogne, 12,517 ; Orne, 12,494 ; Aude, 12,428 ; Pyrénées-Orientales, 11,113 ; Ariège, 10,989 ; Yonne, 10,539 ; Haute-Savoie, 10,282.

Ces résultats ne s'appliquent qu'à la population de fait, c'est-à-dire à celle qui a été recensée le 12 avril dernier au moyen de bulletins individuels, sans tenir compte des individus absents du lieu qu'ils habitent d'ordinaire.

Le commerce de la France. — Le *Journal Officiel* publie les documents statistiques sur le commerce de la France pendant les six premiers mois de l'année 1891 :

Les importations se sont élevées, du 1er janvier au 30 juin, à 2.399.453.000 francs, et les exportations à 1.735.594.000 francs.

Ces chiffres se décomposent comme suit :

Importations.	1891	1890
Objets d'alimentation	677.740.000	682.899.000
Matières nécessaires à l'industrie	1.346.748.000	1.204.034.000
Objets fabriqués	311.260.000	302.371.000
Autres marchandises	68.705.000	71.072.000
Total	2 399.453.000	2.250.376.000
Exportations.		
Objets d'alimentation	357.767.000	404.415.000
Matières nécessaires à l'industrie	367.949 000	380.226.000
Objets fabriqués	894.092.000	947.163.000
Autres marchandises	115.786.000	100.583.000
Total	1.735.594.000	1.832.387 000

Le câble franco-danois. — On procède actuellement à l'atterrissage du nouveau câble franco-danois qui doit doubler celui de ces appareils qui unit la France au nord de l'Europe (Oye-Fanoë).

Un bout de câble, d'une force superieure à celui qui doit constituer la partie médiane de la ligne, vient d'être immergé à Oye, près de Calais, par le barge norvégien *Genesia*, qu'un remorqueur avait amené sur nos côtes.

Tout a parfaitement réussi. La portion de câble, — dite *portion de côtes*, en raison de sa solidité plus grande que les parties destinées à reposer dans les grandes profondeurs, — nouvellement immergée, pèse 200 tonnes et mesure 17 kilomètres.

Une portion de câble semblable sera immergée à l'île Fanoë, point *terminus* de la ligne, puis, ces opérations préliminaires effectuées, un navire spécial, le *Scotia*, procédera à l'immersion du câble proprement dit, destiné à réunir les deux portions.

Sa longueur totale sera de 750 kilomètres et il pèse en moyenne 200 tonnes au mille anglais.

Le câble entier sera posé à la fin du mois de juillet.

Corse. — Câbles sous-marins. — Un nouveau câble sous-marin va

être posé entre la France et la Corse, ce qui portera à trois le nombre de câbles reliant la Corse au continent, savoir :

1° Un câble entre Macinaghio (Corse) et Livourne (Italie) ;

2° Un câble entre Bastia et Antibes (posé en 1880), relié de là à Marseille ;

3° Un câble entre Ajaccio et Toulon qu'on pose actuellement, qui sera relié aussi à Marseille.

Le mouvement commercial et maritime du port de Dunkerque avec la République Argentine en 1890. — Suivant un excellent travail de M. Albert Mine, consul de la République Argentine à Dunkerque, l'importation par ce port des produits de la Plata s'est chiffrée en 1890 par 135,293,214 kilogr. contre 92,440,898 kilogr. en 1889 ; c'est donc une augmentation de près de 43 millions de kilog. ou plus de 46 %.

Si on entre dans le détail des articles, on constate que les laines seules sont restées en dehors du mouvement progressif signalé plus haut. En effet, les entrées ont diminué en 1890 de 18 millions 1/2 de kilogrammes avec un chiffre de 49,249,540 kil. Mais ce fait est inhérent à la situation générale de l'industrie lainière et la diminution a été largement compensée par les autres articles.

» En 1889, fait remarquer M. Mine, les produits argentins importés en France par le port de Dunkerque représentaient 6 1/2 % des quantités totales de marchandises importées de l'étranger ; en 1890, nous avons la satisfaction de voir cette proportion s'élever à 7 3/4 %. »

En ce qui concerne la laine, sur les 66,932.514 kil. entrés à Dunkerque en 1890, 41,407,713 kil. étaient de provenance argentine, c'est-à-dire une proportion de 62 %.

« Lorsque prirent naissance, en 1881, les relations de la République Argentine avec le port de Dunkerque, la quantité de marchandises importées de l'étranger en ce port était de 1,122,526,355 k. ; en 1890. elle s'est élevée à 1,750,516,282 kil., soit un accroissement de 627,989,927 k., dans lequel les importations argentines figurent pour 135,293,214 k. ou 21 %. »

Un certain ralentissement, dit M. Mine, s'est produit pendant le cours de l'année 1890 dans le chiffre des exportations des produits français en destination de la République Argentine ; leur total n'a atteint, en effet, que 11,613,935 kilogrammes l'année dernière, tandis qu'il avait été exporté 17,863,303 kilog. en 1889, mais par rapport à l'année 1888, il y a un excédent de 3,014,925 kilogrammes.

« L'époque à laquelle nous terminons ce travail nous permet de dire que ce n'est là qu'un arrêt tout à fait accidentel, car l'exportation s'est élevée pendant le 1er trimestre 1891 à 7,716,319 kilog. contre 1,392,067 kilog pendant la même période correspondante de l'année 1890, ce qui représente une augmentation de 6,324,252 kilogrammes en faveur de 1891 ou 500 %. »

L'exportation du port de Dunkerque pour la République Argentine se divise ainsi : matières minérales 9,288,393 kil. ; matières végétales 79,995 kil. ; articles manufacturés 2,245,547 kil., au total 11,613,935 kil.

L'exportation totale de Dunkerque vers l'étranger étant de 305,628,935 kilogr., la part afférente à la République Argentine est donc de 3,8 %.

Il nous reste à extraire du rapport de M. Mine, la partie relative au mouvement maritime entre le port de Dunkerque et la République Argentine. Nous transcrivons :

« Le mouvement maritime franco-argentin par le port de Dunkerque a naturellement continué à être très satisfaisant pendant l'année 1890.

» L'importation des produits argentins s'est effectuée par 110 navires jaugeant 179,089 tonneaux se répartissant comme suit : 85 vapeurs d'une jauge totale de 166,225 tonneaux, et 25 voiliers d'une jauge totale de 1,853 tonneaux.

» C'est toujours le pavillon français qui occupe le premier rang dans la navigation franco-argentine par le port de Dunkerque, tant comme nombre de bâtiments à vapeur (53 %) que comme tonnage (60 %) ; vient ensuite le pavillon anglais qui occupe le second rang.

» La proportion des transports par navires à voiles a augmenté pendant l'année écoulée, ce qu'il convient d'attribuer à la grande quantité de maïs importé.

» Sur 1,390 vapeurs de différentes nationalités, jaugeant ensemble 939,365 tonneaux, entrés au port de Dunkerque, venant de l'étranger, pendant l'année 1890, les 85 vapeurs venant de la République Argentine, jaugeant ensemble 166,225 tonneaux, représentent une proportion de 18 %. »

Suivent quelques tableaux de statistiques dont les résultats généraux ont été donnés dans l'exposé qui précède.

« En résumé, dit M. Mine, en forme de conclusion de son excellent travail, le total du trafic franco-argentin par le port de Dunkerque (importations et exportations réunies), qui atteignait déjà, en 1889, le chiffre élevé de 110,304,201 kilogr., voit cette quantité de marchandises s'élever en 1890 au chiffre important de 146,907,149 kilogrammes, soit près de 35 % d'augmentation, ce qui démontre la vitalité commerciale des relations franco-argentines par le port de Dunkerque, car cette augmentation est annuelle et constante depuis 1881 »

EUROPE.

Population du Royaume-Uni. — Les résultats définitifs du dernier recensement viennent d'être publiés. L'Angleterre et le pays de Galles comptent une population de 29,000,000 d'âmes : l'Irlande en a 4,700,000 et l'Écosse 4,000,000. L'augmentation de la population du Royaume-Uni est donc de 3,000,000 d'habitants.

La population de Londres. — On vient de terminer les opérations de recensement à Londres.

La capitale de l'Angleterre compte, à l'heure qu'il est, 5,633,332 habitants ; c'est-à-dire presque autant que la Belgique tout entière.

Londres est plus peuplée que la Suède (4,800,000), que le Portugal (4,500,000), que la Suisse (3,000,000), la Bulgarie (3,000,000), la Saxe (3,200,000), le Danemark (2,200,000), la Grèce (2,000,000) et la Norvège (2,000,000).

De plus, Londres a deux fois plus d'habitants que le Canada, qui est grand comme l'Europe tout entière ! et un million d'habitants de plus que l'Australie !

Nouvelles lignes allemandes de navigation. — Le trafic de l'Allemagne avec l'Océan Indien de l'Extrême-Orient, qui a subi une augmentation considérable en 1890, ne cessera sans doute pas de s'accroître en 1891. En effet, les nouvelles lignes commerciales allemandes *Hansa* et *Hambourg-Calcutta-Linie*, dont la formation est récente, sont maintenant en plein et régulier fonctionnement. Le *Hansa* a organisé un service bi-mensuel entre Brême, Kurrachée et Bombay, desservi actuellement par six bâtiments. Le *Hambourg-Calcutta-Linie* a établi également un service bi-mensuel entre Hambourg, Brême, Madras et Calcutta.

D'un autre côté, le *Deutsche-Australische*, de Hambourg, dont le bilan budgétaire pour 1890 a permis de distribuer 5 % aux actionnaires, vient d'augmenter le nombre de ses départs : de mensuels qu'ils étaient, ils seront effectués à l'avenir toutes les trois semaines. La flotte de la Compagnie australienne allemande se compose de sept steamers ; un huitième est en construction.

ASIE.

Le Transsibérien. — ENTREPRISE GIGANTESQUE. — UNE VOIE FERRÉE DE 8,000 KILOMÈTRES. — CONSIDÉRATIONS COMMERCIALES ET STRATÉGIQUES. — Le tsaréwitch, à son retour de voyage et Chine et au Japon, a procédé, le 19 mai, à Vladivostock, à la pose du premier rail de la section de voie ferrée qui doit aller jusqu'à Grafskaïa, sur l'Oussouri.

Cette inauguration, ordonnée par le tsar à son fils , est la première application de l'ukase du 25 février, qui avait prescrit de procéder aux expropriations nécessaires pour commencer sans retard les travaux.

La grande ligne du Transsibérien se prolongera ensuite, à partir de Grafskaïa, jusqu'à Slatooust, où elle se joindra, par deux stations, l'une d'Asie et l'autre d'Europe, à la ligne de l'Oural qui la reliera aux voies ferrées de la Russie.

Après avoir atteint l'Oussouri à Grafskaïa, le Transsibérien continuera vers le Nord, en suivant ce cours d'eau jusqu'à Klabarocka, où il se jette dans l'Amour.

La voie ferrée s'inclinera ensuite vers l'Ouest , passera par Blagovietschensk , le chef-lieu de la province de Amour, et suivra ce fleuve jusqu'à Oust-Strelka.

Après avoir ainsi contourné la province chinoise de la Mandchourie, à proximité de la frontière, le Transsibérien se tiendra à quelque distance de la limite de la Mongolie, pénétrera dans la Transbaïkalie , puis dans la Sibérie occidentale , et se dirigera presque directement sur le point de raccord de la ligne de l'Oural, par Tchita, Irkoutsk, Tomsk, Pétropavlosk et Kourgan.

La longueur totale est presque exactement de 8,000 kilomètres. Elle pourra être franchie en deux semaines environ , tandis qu'il faut maintenant deux mois pour aller en poste de Vladivostok à Saint-Pétersbourg.

D'après certains calculs, il faudrait près de trente ans et deux milliards pour achever cette ligne unique au monde. Mais le général Annenkoff a déclaré qu'il se chargeait de la terminer en quatre années, et moyennant une somme d'un milliard deux cents millions.

Dans le rescrit qu'il a adressé à son fils , le 17 mars , pour le charger d'ouvrir en son nom la section de l'Oussouri , le tsar exprime surtout son désir de donner une preuve de sa sollicitude à la Sibérie, en aidant au développement pacifique de cette contrée « comblée des dons de la nature », par son rattachement à l'intérieur de l'empire.

Mais, derrière cette raison de haute importance commerciale , il y a aussi la nécessité de mettre un terme à l'isolement de la Sibérie, que pourraient menacer et compromettre les efforts militaires considérables de la Chine en Mandchourie.

A tous les points de vue , le Transsibérien est une œuvre éminemment nationale , et il sera même exclusivement construit par le personnel de l'État, ainsi qu'avec les ressources monétaires de l'empire russe.

Asie-Mineure. — Chemins de fer. — Énumérant les diverses lignes ferrées construites ou projetées en Asie-Mineure, nous avons signalé le tracé Samsoun-Sivas, en ajoutant qu'aucune concession (15 mai) n'avait été jusqu'ici accordée. Quinze jours plus tard, la question était résolue. La Baron de Macar, député belge, administrateur de la Société Cockerill, de Seraing, vient d'obtenir, par Iradé impérial en date du 1er courant , la concession d'une ligne de chemin de fer, à voie normale, partant de Samsoun ou de Sinope, sur la mer Noire, et allant par Baffra, Amasia , Sivas jusqu'à Césarée , avec embranchements se dirigeant vers Yozgad ,

Castamboli et Tokat. La concession prévoit également le prolongement de cette ligne jusqu'au golfe d'Alexandrette. Cette concession, d'une durée de 99 ans, jouit d'une garantie annuelle kilométrique de 13,700 francs, garantie par les recettes nettes et le produit des dîmes des Sandjaks, traversés par ce chemin de fer. Jusqu'à Césarée, la construction doit être achevée en six ans.

Au dire des personnes qui connaissent le pays, la ligne en question traverse une région très fertile, extrêmement riche, qui va prendre un développement considérable par suite des grandes facilités apportées pour les transports par la construction de ce chemin de fer.

— Le 15 mai dernier, on a livré à l'exploitation une nouvelle section de la ligne en construction d'Ismid à Angora.

Cette section de 37 kilomètres part de Lefké pour aboutir à Biledjik. Elle ne comporte qu'une station intermédiaire à Vezirhan, à 18 kilomètres de Lefké.

Syrie. — Chemins de fer. — Le premier tronçon du chemin de fer de Jaffa à Jérusalem a été livré à la circulation le 24 mai jusqu'à Ramlek ; les travaux sont ouverts jusqu'à Arzouf (Artâuf).

AFRIQUE.

Les établissements catholiques en Afrique. — Il résulte d'une statistique sur les établissements catholiques en Afrique que nous comptons, sur ce continent, 440 missionnaires, répartis comme suit : 77 Pères Blancs (39 en Kabylie et au Sahara, 20 dans l'Ouganda, 4 dans l'Ounyanyembé, 10 sur les bords du Tanganyika, 4 sur ceux du Nyassa) ; 15 Lazaristes (en Abyssinie) ; 12 Capucins (chez les Gallas) ; 142 Spiritins (20 au Zanguebar, 12 en Cimbasie, 6 à Cunnée, 37 sur le Congo et l'Oubanghi, 24 sur la côte de Guinée, 7 sur le Bas-Niger, 9 à Sierra-Leone, 27 au Sénégal) ; 81 Jésuites (26 sur le Haut-Zambèse, 7 en Égypte, 48 à Madagascar) ; 52 Oblats de Marie (12 dans le Transval, 22 dans le Natal, 18 dans l'état d'Orange) ; 56 Pères des Missions africaines de Lyon (18 au Bénin, 7 au Niger, 7 au Dahomey, 5 à la Côte-d'Or et 19 en Égypte).

Ligne française d'Afrique occidentale. — Le départ de Marseille (10 mai) du paquebot *Stamboul*, de la Compagnie Fraissinet, pour le Gabon, marque un changement important dans le service des courriers de la côte occidentale d'Afrique. A dater de ce jour, le service devient mensuel au départ de Marseille, comme il l'était devenu au départ du Havre pour la Compagnie des Chargeurs-Réunis ; de sorte que chaque mois un paquebot partira de Marseille et du Havre pour le Sénégal et le Gabon. Aux termes du cahier des charges, les départs ne devaient être que bi-mensuels dans chaque port, mais grâce à l'abondance du fret sur le littoral africain, il a été possible de doubler rapidement les services.

Navigation par le canal de Suez. — En 1890, la navigation a amené le transit de 3 389 navires présentant un tonnage net de 6,890,094 t., contre 3,425 navires et 6,783,187 t. en 1889. Voici la décomposition par nationalités du transit 1890 :

Pavillons.	Navires.	Tonnage net.
—	—	—
Anglais	2.522	5.331.095
Allemand	275	490.587
Français	169	365.904
Néerlandais	144	248.511
Italien	87	143.721
Austro-Hongrois	55	118.047
Espagnol	34	70.172
Norvégien	43	57.416
Russe	20	35.073
Ottoman	21	19.880
Japonais	4	3.784
Portugais	7	2.247
Hellénique	3	1.851
Américain	3	1.051
Siamois	1	115

En décomposant les navires par catégories, on trouve : 2,575 steamers de commerce, 651 steamers postaux, 75 transports militaires, 77 bâtiments de guerre (dont 4 cuirassés), 11 yachts, dragues ou remorqueurs.

Les passagers ont été au nombre de 161,353. Parmi eux, on trouve 69,479 1/2 (*sic*) passagers civils ordinaires, transités sur grands navires ; 18,430 pèlerins émigrants ou transportés, et 67,767 militaires dont : 28,685 Anglais, 17,435 1/2 (*sic*) Français, 6,775 Italiens, 5,299 Ottomans, 3,736 Russes, 3,049 Hollandais, 1,479 Espagnols, 1,160 Allemands et 149 Japonais.

Si l'on compare le transit de 1890 avec celui de l'année précédente, on remarquera que le pavillon anglais a quelque peu faibli (en diminution de 89 navires et 21,800 tonneaux). Le fait le plus caractéristique est le passage, du troisième au deuxième rang, du pavillon allemand, avec l'augmentation considérable de 81 bâtiments et 201,000 tonneaux, soit près de 40 %. Le pavillon français descend ainsi du deuxième au troisième rang, tout en ayant une faible augmentation de 4,100 tonneaux. Le pavillon italien reste au cinquième rang, mais avec une diminution de 16 navires et 43,600 tonneaux, conséquence du ralentissement des opérations dans la mer Rouge. Le pavillon égyptien, qui comptait 8 navires et 4,400 tonneaux en 1889, ne figure pas en 1890. Pour les autres nations, les changements survenus sont de peu d'importance.

III. — Généralités.

L'industrie de la laine. — Les *Débats* ont publié une intéressante étude sur l'industrie de la laine en France. Ils établissent que la France est actuellement le pays du monde où l'on transforme la plus grande quantité de laine.

Voici la consommation de la laine dans les principales contrées manufacturières du monde où l'on transforme la plus grande quantité de laines.

France	Kilog.	190.000.000
Angleterre	»	180.000.000
État-Unis	»	170.000.000
Empire d'Allemagne	»	140.000.000
Russie d'Europe	»	80.000.000
Autriche-Hongrie	»	40.000 000
Belgique	»	40.000.000
Italie	»	32.000.000
Espagne (renseignements manquent).		
Total, moins l'Espagne	Kilog.	872.000.000

On voit que l'Angleterre et les États-Unis consomment presque autant de matière première que la France, et, si l'Allemagne est encore distancée par notre pays, il ne faut pas oublier qu'elle rivalise dangereusement avec nous ; que par la nature de ses fils et de ses tissus, son industrie se rapproche infiniment de la nôtre.

Mort de M. Millot, explorateur au Tonkin. — M. Ernest Millot est décédé le 29 mai 1891 à Ben-Thuy (Annam), dans sa cinquante-cinquième année. Le nom de M. Millot a été étroitement mêlé aux affaires du Tonkin ; il fut, comme second de M. Jean Dupuis , un des pionniers de cette colonie et un des plus chauds partisans de notre installation dans ce pays. Il y a quelques années , il publia un livre sur la situation du Tonkin. Il eut la loyauté d'y rendre justice aux missionnaires et notamment à Mgr Puginier.

M. Millot , accompagné de M. Dupuis , a fait une conférence à la Société de Géographie de Lille, en avril 1883, sur la question du Tonkin.

Les restes de l'explorateur Camille Douls. — On mande de Ghardaïa que les restes de l'explorateur Camille Douls, assassiné en 1889 près d'Acabli, dans le Sahara, et qui avait acquis de si vives sympathies auprès de tous les membres de la Société de Géographie de Lille , viennent d'être rapportés par le châambi Abdel-Hadi, qui s'était spontanément offert à remplir la difficile et délicate mission d'aller dans l'Aoulef rechercher les ossements de notre malheureux compatriote. Les recherches avaient été entreprises sur l'iniative et aux frais de la Société de Géographie de Paris.

Les restes de Camille Douls seront transférés prochainement à Rodez , son pays natal.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL-ADJOINT ,
QUARRÉ - REYBOURBON.

COURS ET CONFÉRENCES DE ROUBAIX

A TRAVERS LA PERSE

Conférence faite à Roubaix le 21 Février 1891

Par M. CASTONNET DES FOSSES,

Membre correspondant de la Société de Géographie,
Président de section de la Société de Géographie commerciale de Paris.

Il y a bientôt deux ans, le shah de Perse est venu à Paris admirer les merveilles de l'Exposition et, pour la deuxième fois, il a visité la capitale de la France. Sa présence a excité la curiosité et en voyant ce monarque oriental, l'on a songé au pays des Mille et une Nuits, aux roses de la Perse, à la beauté des dames de Téhéran, quelques-uns même aux *Lettres persanes*. Mais généralement l'on ne s'est pas douté de l'importance du royaume de Nass-er-Eddin et du rôle qu'il avait joué dans l'histoire du monde. Est-il besoin de rappeler la lutte, en quelque sorte légendaire, de la Grèce contre la Perse? A l'heure actuelle, cette région dont on parle souvent et que pourtant l'on connaît fort peu, est devenue le champ de bataille où se rencontreront l'Angleterre et la Russie et dans un avenir assez prochain. La Perse est la route des Indes, et nous y retrouvons la fameuse question d'Orient qui est, plus qu'on ne croit, une question économique. C'est indiquer d'un mot son importance. Aussi est-il intéressant de connaître l'ancien royaume de Cyrus et d'étudier sa situation, ses habitants, ses productions, son commerce, tout en éveillant çà et là quelque souvenir du passé. C'est pourquoi nous pensons qu'un aperçu rapide de la Perse et des Persans peut faire l'objet de notre entretien.

Lorsqu'on jette les yeux sur une carte de l'Asie, l'on voit que par sa situation, la Perse est faite pour attirer l'attention et, par conséquent,

les ambitions et les convoitises. Au nord, elle touche les possessions russes du Caucase, la mer Caspienne et le Turkestan ; à l'est, le royaume d'Hérat, l'Afghanistan et le Béloutchistan qui la séparent de l'Inde ; au sud, le détroit d'Ormuz et le golfe Persique ; à l'ouest, la Turquie d'Asie ; elle est à deux pas de l'Arabie. Sa situation est unique en Asie, et ainsi il ne faut pas s'étonner de son rôle sur la scène politique et des dangers qu'ils lui font courir.

La Perse n'est plus ce qu'elle était dans l'antiquité, sous les *grands rois*, ni même au Moyen-Age, ou sous la dynastie des Sofis, au XVIIe siècle. Ses démembrements ont formé le royaume d'Hérat, l'Afghanistan et le Béloutchistan, et au commencement du siècle, la Russie lui a enlevé la Géorgie et l'Arménie. Ainsi réduite, la Perse présente une superficie d'environ 1,650,000 k. c., c'est-à-dire un peu plus de trois fois celle de la France. Son aspect général est celui d'un vaste plateau limité à l'Est et à l'Ouest par plusieurs chaînes de montagnes. Dans certaines provinces du sud, le Kerman, le Farsistan, le pays est montagneux. A part quelques pics qui ont jusqu'à 3,000 mètres, les montagnes de Perse n'ont guère que 1,000 à 1,200 mètres d'altitude. Elles sont souvent boisées et pour la plupart couvertes de neiges. Les cours d'eau sont sans importance; il est rare qu'ils soient navigables et plusieurs d'entre eux s'écoulent dans les sables ou dans des lacs et n'arrivent pas à la mer. Sur les rivages se trouvent des plages basses. L'intérieur du pays est en partie occupé par de vastes déserts, imprégnés de sel marin, qui, en été, forment des océans de poussière, et en hiver, deviennent d'immenses marécages plus ou moins impraticables. Le plus grand de ces déserts, celui de Kouvir, a cent cinquante lieues de long sur soixante-quinze de large. C'est dans cette solitude que se trouve le Kouhi-Télism, la *montagne enchantée*, ainsi nommée par les Orientaux à cause du phénomène de la réfraction que l'on y observe, qui fait qu'elle change de figure selon les points de vue du spectateur. Le mot Télism est devenu *Télisme*, dont nous avons fait Talisman et que nous employons, sans nous douter de son origine persane.

Si l'aspect de la Perse n'a rien de bien séduisant, son climat n'est pas enchanteur. Dans les provinces voisines de la mer Caspienne, où l'humidité est, pour ainsi dire, constante, il est assez doux. Mais dans la région qui forme le plateau, les étés sont excessivement chauds et les hivers extrêmement rigoureux. Lorsqu'on descend vers les rivages du golfe Persique, l'on a à redouter un vent brûlant, qui, souvent,

suffoque les voyageurs. Dans certaines provinces, le climat est néanmoins assez agréable, principalement dans la province de Chiraz qui jouit d'une réputation tant soit peu exagérée. La meilleure saison, en Perse, c'est le printemps. Le mois de mai est riant et aux abords des villes, dans les cantons cultivés, les jardins se montrent fleuris de roses. Le pays est assez salubre et nombre de maladies de l'Europe occidentale y sont inconnues. Mais l'on y trouve la lèpre, la peste, le choléra, et enfin n'oublions pas le terrible fléau qui décime souvent les populations, la faim. La famine est en quelque sorte périodique et ses effets sont désastreux. Souvent, par suite de ses ravages, des cantons peuplés sont transformés en déserts.

L'aperçu que nous venons de donner peut jeter une certaine défaveur sur la Perse. Cependant, cette région possède des ressources nombreuses et si elle était aux mains d'une puissance européenne, il n'est pas douteux qu'elle recouvrerait en partie son ancienne prospérité. L'on ne connaît que d'une façon sommaire les richesses minérales de la Perse, mais l'on sait que le fer, le plomb, le cuivre, l'étain, le charbon, se rencontrent sur divers points. Les gisements de sel gemme sont nombreux et importants. Les carrières de marbre ne laissent rien à désirer comme qualité. Les fameuses turquoises ont, pour ainsi dire, leur patrie en Perse. Le pétrole est très commun dans les provinces du nord et cependant le grand marché de l'huile minérale n'est pas en Perse, il est en Russie, à Bakou.

Le sol est plus fertile qu'on ne le croit généralement, partout où il y a de l'eau en quantité suffisante dans les vallées, dans les oasis, la terre produit sans beaucoup de travail. Le vingtième du pays cultivable est seulement cultivé. Le grain le plus commun est le froment qui est excellent. Le riz vient surtout dans le nord. L'on sème aussi l'orge, le millet et un peu d'avoine. Les fruits sont nombreux. Le coing, la groseille, la framboise, la datte, la grenade, la figue, l'abricot, le melon, jouissent, à juste titre, d'une grande renommée. Les pêches sont exquises, si bien que pendant longtemps l'on a cru qu'elles étaient originaires de la Perse. Le botaniste Candolle a établi que c'est de la Chine que nous vient le pêcher. La pomme, la poire, la cerise, la prune, ne valent pas, il est vrai, celles de l'Europe. Mais cette infériorité est due principalement au peu de soin qu'on apporte aux arbres fruitiers. La greffe est, pour ainsi dire, inconnue. Dans les cantons abrités par les montagnes, les oranges sont énormes. Le citronnier réussit à merveille. La vigne étale toutes ses richesses ; il y a plu-

sieurs sortes de vin excellent, principalement celui de Chiraz qui est le plus estimé. Les légumes réussissent très bien. Parmi les plantes industrielles, nous citerons le mûrier, le cotonnier, la canne à sucre, le tabac, le ricin, le chanvre, le lin, la térébenthine, le mastic, la garance et le safran. Quant aux fleurs, inutile d'en parler. Les poètes les ont assez chantées. La Perse est surtout célèbre par ses roses de toute variété dont l'éclat et l'odeur ne laissent rien à désirer. Souvent elles sont cultivées en plein champ et servent à fabriquer ces parfums tant recherchés dans tout l'Orient.

Le règne animal est assez bien représenté. Le cheval, bien qu'il le cède pour la vitesse au cheval arabe, est remarquable par la beauté de ses formes ; le mulet est très recherché ; il en est de même de l'âne, qui est vif, leste, adroit. Le chameau est assez répandu. Les chèvres du Kerman rivalisent avec celles du Thibet. Le bétail ressemble à celui de l'Europe, à part les moutons qui traînent une queue pesant souvent plus de trente livres. Dans les bois se cachent des daims, des antilopes, des renards, des zèbres, des sangliers, des ours, des hyènes et parfois quelques lions ou tigres. Le lièvre se niche partout et l'écureuil, différent de celui de nos pays, est très commun. Dans le sud, le chacal se rencontre fréquemment ; dans les déserts du centre galopent des troupeaux d'ânes sauvages connus sous le nom d'onagres ou d'hémiones et dont plusieurs spécimens existent au Jardin d'acclimatation de Paris. Enfin, n'oublions pas le ver à soie qui constitue une véritable richesse. Quoique bien moins importante que par le passé, la sériciculture donne lieu, chaque année, à un trafic assez important.

L'on voit que la Perse n'est pas un pays déshérité, et si ses ressources étaient mises en valeur, la famine disparaîtrait ou tout au moins ne serait plus qu'un fait accidentel. Rien ne prouve néanmoins qu'une nouvelle ère s'ouvrira pour ce pays, qui semble condamné d'une façon inexorable, à moins qu'une puissance européenne ne vienne lui infuser un sang nouveau. L'on s'en étonne, et à juste titre, lorsqu'on se rappelle son passé. A un moment donné, la Perse a songé à l'empire du monde : son souverain s'intitulait orgueilleusement le *grand roi* et se faisait obéir depuis les bords de la mer Égée jusqu'aux rives de l'Indus. N'est-ce pas en Perse que s'élevaient de magnifiques cités comme Persépolis, Suse, Ectabane, dont nous admirons les ruines ? Comment se fait-il qu'à cette prospérité si grande ait succédé une décadence aussi complète ? Telle est la question que l'on se pose et tout naturellement l'on arrive à parler des habitants de la Perse

pour les connaître, à voir ce dont ils sont actuellement capables et à se demander quelle sera leur destinée.

Il serait intéressant de suivre les Persans depuis leur origine jusqu'à nos jours et de cheminer avec eux à travers les siècles. Mais cette étude rétrospective nous entraînerait beaucoup trop loin. Bornons-nous à dire quelques mots. Le peuple persan ou perse, comme on l'appelait dans l'antiquité, appartenait primitivement à la race indo-européenne. Environ 3,000 ans avant l'ère chrétienne, des Aryas envahirent la région que l'on désigne souvent sous le nom d'Iran et s'y établirent en se mélangeant avec les quelques peuplades Touraniennes qui la parcouraient. Cette époque lointaine est assez obscure. Néanmoins, l'on sait que le pays était alors divisé en plusieurs états dont les principaux étaient la Médie et la Perse. La province actuelle d'Irak-Adjémi correspond à la Médie et celle du Farsistan à la Perse. Le nom de Perse ne désignait qu'un territoire grand comme le quart de la France. Environ un millier d'années avant Moïse, paraît Zoroastre, personnage dont la vie est restée mystérieuse. Il donne à ses compatriotes la culture morale et prêche une nouvelle religion, le Madzéisme, dont le caractère est éminemment spiritualiste. La Médie et la Perse subissent la domination de Ninive. Au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, cette cité, si célèbre dans l'Écriture, est détruite. La Médie recouvre son indépendance et fait reconnaître sa suprématie par la plus grande partie de la région qui forme, à l'heure actuelle, la monarchie persane. L'empire médique ne dura guère plus de deux siècles. En 559 avant J.-C., Cyrus, qui descendait des anciens rois indigènes de la Perse, souleva ses compatriotes et mit fin à l'empire médique. Cette révolution s'opéra facilement. Les Mèdes et les Perses appartenaient à la même race et avaient la même religion. L'influence d'une province fut substituée à celle d'une autre province : l'empire médique devint l'empire perse et à partir de ce jour, la Perse a eu un acte de naissance dans le monde politique.

L'empire perse n'eut pas une très longue durée ; il subsista un peu plus de trois siècles et fut détruit en 330 par Alexandre-le-Grand. La Perse fit partie de l'empire macédonien, pour appartenir ensuite aux rois de Syrie, les Séleucides, et aux Parthes. En l'an 226 de l'ère chrétienne, une dynastie, celle des Sassanides, surgit, et grâce à elle, la Perse qui, depuis six siècles, subissait une domination étrangère, parvint à recouvrer sa nationalité. Au VIIe siècle a lieu l'invasion arabe. La Perse succombe et disparaît de nouveau pour appartenir successi-

vement aux Khalifes, aux Ghaznévides, aux Seldjoucides, aux Mongols, aux Tartares. Au commencement du XVe siècle, elle revient à la vie politique ; plusieurs dynasties, celles du Mouton noir, du Mouton blanc, des Sofis, des Kadjars, se succèdent les unes aux autres. Des guerres intestines viennent ravager le pays ; les Russes envahissent plusieurs provinces. Toutes ces crises n'empêchent pas la Perse de conserver son autonomie et de l'affirmer en quelque sorte. Aussi l'on ne peut nier qu'elle est douée d'une certaine vitalité. Son histoire le prouve et nous dispense de tout commentaire à ce sujet.

L'aperçu que nous venons de donner du passé de la Perse est suffisant pour démontrer que sa population est loin d'être homogène. L'on donne à la Perse environ neuf millions d'habitants. Les deux tiers appartiennent à l'ancienne race et sont désignés sous le nom de *Tadjiks*. L'on compte 1.500.000 Turkomans, 7 à 800.000 Kurdes, 500.000 Arabes, débris de l'invasion du VIIe siècle, 50 à 60.000 Arméniens, 30 à 40.000 Nestoriens, 15 à 20.000 Kaoulis ou Tziganes et 7 à 8.000 Juifs. La population de la Perse n'est pas toute sédentaire : le quart au moins de ses habitants vit à l'état nomade ; aussi le pays est-il sans cesse parcouru par des tribus, principalement Turkomanes, qui le rançonnent et le pillent sans trève ni merci. La race qui domine, qui possède la suprématie, à laquelle appartient la dynastie régnante, celle des Kadjars, n'est pas la race indigène des Tadjiks, mais celle des Turcomans. Tous ces éléments étrangers ont considérablement modifié le peuple persan. Néanmoins, le type primitif s'est assez bien conservé dans le Farsistan, chez les Guèbres qui sont restés fidèles à la religion de Zoroastre. Parfois, l'on retrouve des figures qui rappellent complètement celles qui sont sculptées sur les monuments de Persépolis. Les Persans sont, en général, bien faits, de stature moyenne, et le cas d'obésité est très rare. Ils ne sont jamais aussi blancs que les Européens, ont les cheveux lisses et châtains, la barbe épaisse, le front médiocrement haut et aplati aux tempes, les yeux grands, les sourcils arqués, les lèvres minces, le menton étroit, le cou assez court et la poitrine très développée. Les femmes sont remarquables par leur beauté. Elles ont plus de grâce que les Géorgiennes et plus d'expression dans la physionomie. Elles ont les yeux noirs, ornés de longs cils, le nez aquilin, la bouche petite, les traits fins et doux, le teint blanc, une belle chevelure dont elles prennent un soin extrême. Leurs charmes sont hors de discussion, et Alexandre-le-Grand avouait lui-même qu'*elles faisaient le tourment de ses yeux*.

La vie intime des Persans est bien faite pour nous arrêter quelques instants. Chez les hommes, le costume se compose d'une chemise de coton, bleue ou blanche, d'un pantalon de drap, bleu, blanc ou rouge, étroit dans les hautes classes, large chez le peuple, d'une tunique en coton que recouvre un vêtement de couleur en calicot, en drap ou soie, plus ou moins orné suivant la richesse de son propriétaire. Par dessus ces vêtements que serre à la taille un ceinturon en étoffe ou en cuir, une casaque en drap, en laine de chèvre ou de chameau, souvent garnie de fourrures. La coiffure la plus usitée consiste en un bonnet en peau de mouton noir, de forme conique. Le costume des femmes a varié et c'est ainsi que l'usage de se tatouer le menton et le cou a, pour ainsi dire, disparu. Dans leur intérieur, les Persanes portent une chemise en soie ornée de broderies ou de perles, ouverte sur la poitrine, un pantalon également en soie, une robe tantôt courte, tantôt longue, et un manteau. Leurs cheveux pendent par derrière en longues tresses mélangées de fleurs, de rubans et de pièces d'or et d'argent. Elles portent des bracelets, des colliers. Quand elles sortent, elles se couvrent la tête d'un voile épais où sont pratiqués deux trous pour les yeux et s'enveloppent d'un peignoir bleu, si bien qu'elles sont méconnaissables, même pour leurs maris. La coupe du costume est la même : il n'y a de différence que dans la qualité des étoffes.

La manière de vivre des Persans n'a rien de bien tentant. Ils mangent deux ou trois fois par jour ; leur dîner a lieu à midi, et le soir, le souper est le principal repas. Dans les hautes classes, le mets favori est le riz bouilli, préparé de différentes façons ; le blé est la nourriture ordinaire du peuple. Le pain est de médiocre qualité et souvent il cause des vertiges aux Européens qui n'y sont pas habitués. Les melons, les fruits, les confitures, jouent un grand rôle dans les festins. La table est inconnue : une grande nappe d'indienne, ornée d'inscriptions, s'étend moitié sur le sol, moitié sur les genoux des convives accroupis. Elle est couverte de petits plateaux chargés de trois ou quatre sortes de riz bouilli, de bols pleins de ragoûts, de soucoupes de confitures, de sucreries et de grandes jattes de sorbets. La fourchette n'a pas encore fait son apparition et l'on se sert de ses doigts. Les maisons, comme toutes celles de l'Orient, ont leurs toits en terrasses et durant l'été, l'on y passe la nuit. Elles sont dépourvues de fenêtres sur la rue et reçoivent le jour du côté de la cour. Leur construction est rudimentaire et la plupart du temps les murs consistent en un mélange de boue séchée et de paille hachée. Quant au mobilier, inu-

tile d'en parler. A part les demeures des vizirs ou des autres personnages marquants, c'est misérable. Le comfort laisse beaucoup à désirer en Perse et le temps n'est pas encore venu où l'on y ira en villégiature.

La langue parlée par la majorité des habitants est le persan moderne qui a succédé au pelhvi et dont il dérive. Il date du VIII[e] siècle, s'écrit en caractères arabes et comprend plusieurs dialectes. La littérature est assez riche et son époque brillante a été aux XIII[e] et XIV[e] siècles. Le Persan a excellé dans tous les genres de la poésie : il possède de nombreux historiens, des fabulistes, des moralistes. Cette littérature nous est presque, pour ainsi dire, inconnue. Au XVII[e] siècle, un diplomate français, Petis de Lacroix, a traduit les jolis contes connus sous le nom de *Mille et un jours*, rassemblés et réunis par un derviche qui vivait alors à Ispahan. Les *Mille et un jours* sont moins connus que les *Mille et une nuits* et bien à tort : ils ont un but sérieux. Il s'agit de démontrer à une princesse prévenue contre les hommes qu'ils peuvent être fidèles en amour. Les descriptions sont toujours gracieuses ; aussi pour bien connaître l'esprit persan, la lecture de ces contes est indispensable.

Depuis l'invasion arabe, les Persans ont embrassé l'Islamisme, bon gré ou mal gré. L'ancienne religion de Zoroastre ne compte plus que 8 à 10.000 adhérents connus sous le nom de Guèbres ; au siècle dernier, on en comptait encore 300.000. Quant aux Chrétiens et aux Juifs, ils ne figurent qu'à titre d'exception. L'on peut donc dire que tous les Persans sont Musulmans. La plupart appartiennent à la secte des Schiites et les Turcs et les Arabes qui sont Sunnites les considèrent comme des schismatiques. Pour connaître ce schisme, si on peut l'appeler ainsi, il faut remonter aux premiers temps de l'islamisme. En mourant, Mahomet n'avait désigné personne pour lui succéder en qualité de khalife. Ses disciples choisirent successivement Abou-Bekre, Omar et Othman, de préférence à son plus proche parent, son cousin-germain Ali, qui ne fut élu qu'à la mort d'Othman et fut assassiné, après un règne de quatre ans, par la famille des Omniades qui rendit le khalifat héréditaire. Un fils d'Ali, Hussein, se réfugia en Perse et y épousa une descendante des Sassanides ; ses héritiers n'ont cessé de revendiquer leurs droits. De là un schisme dans le monde musulman. Les Sunnites, qui sont de beaucoup les plus nombreux, admettent comme légitimes les trois premiers successeurs de Mahomet, tandis que les Schiites les considèrent comme des usurpateurs.

Les Schiites ne dominent qu'en Perse ; pour les Persans, la cause d'Ali est devenue nationale. Le pèlerinage de La Mecque est, pour eux, d'une médiocre importance. La ville de Méched, dans le Khorassan, est le vrai lieu de pèlerinage et chaque année le rendez-vous de nombreux fidèles. La ville de Kerbéla, située à peu de distance de Bagdad, en Turquie, où se trouve le tombeau d'Ali, est regardée comme une terre sainte et les riches Persans tiennent à honneur de s'y faire enterrer. Aussi les routes qui conduisent dans cette nécropole sont-elles sans cesse parcourues par des troupes plus ou moins nombreuses, avec des cadavres portés à dos de chameau. Cet usage constitue un véritable danger et c'est ainsi que Kerbéla est devenu un lieu pestilentiel au détriment de la salubrité. L'on ne saurait s'imaginer combien le souvenir d'Ali est resté vivace dans toute la Perse. Le mois de Mohanem où il périt est considéré comme un mois de deuil, et durant toute sa durée, les mosquées sont fréquentées plus que jamais et l'on voit s'y s'accomplir des actes incroyables de fanatisme. L'on a vu parfois des croyants se poignarder et s'offrir ainsi en holocauste à la mémoire d'Ali. Il ne faut pas oublier que les Schiites ne sont pas plus tolérants que les Sunnites, et en Perse, la haine du *Roumi*, du Chrétien, est toute aussi grande qu'en Turquie, en Arabie ou en Afrique. Les fidèles d'Ali sont tout aussi hostiles aux idées européennes que les sujets du sultan de Stamboul ou les nomades du Sahara.

Contrairement à ce qui a lieu en pays musulman, en Perse, les discussions religieuses sont fréquentes et de nos jours de nouvelles sectes se sont formées. La plus importante est celle des Babystes. Son chef, né en 1824, Ali-Mohammed, revint du pèlerinage de La Mecque, fort peu édifié de ce qu'il avait vu et prêcha une nouvelle doctrine. C'était une réforme complète de l'Islamisme. Ali-Mohammed condamnait la polygamie, le divorce, l'usage du voile pour les femmes et reprochait aux classes fortunées d'oublier leurs devoirs ; ses prédications recrutèrent un certain nombre d'adhérents, et en 1848, au moment où l'Europe était en feu, les Babystes se soulevèrent et pour les réduire la Cour de Téhéran dut soutenir contre eux une guerre assez longue. Quoique moins nombreux que par le passé, les Babystes existent toujours et ils attendent un moment favorable pour recommencer la lutte. Enfin, tout récemment, une nouvelle secte plus radicale que celle des Babystes, s'est formée dans le Farsistan, à Chiraz. Ses adeptes s'intitulent Ahari-Hakk (hommes de la vérité) et leurs doctrines sont un mélange de rationalisme et de mysticisme. En outre, un certain

nombre de Persans se sont laissés envahir par le scepticisme. Plusieurs observateurs ont voulu voir dans ces différents mouvements le commencement d'une révolution religieuse. Nous ne le pensons pas. La présence de quelques sceptiques, les prédications de quelques novateurs ne changeront rien à la situation et, en Perse, la masse est et restera profondément Musulmane. Ce serait s'abuser étrangement si l'on pensait que l'Islamisme y est en décadence et appelé à disparaître; il suffit d'assister à une fête religieuse pour se convaincre du fanatisme des Persans. Les missions bibliques des États-Unis, qui ont envoyé quelques pasteurs à Téhéran, ont pu se convaincre de l'impuissance de leurs efforts.

En Perse, l'état social laisse beaucoup à désirer, et sans être accusé de dénigrement, l'on peut dire que les mœurs y sont loin d'être correctes. Néanmoins, la société plaît au premier abord : la surface est séduisante. Les Persans sont polis, liants, prévenants, enjoués, spirituels et leur esprit vif, pénétrant et d'une mobilité surprenante, a quelques rapports avec le nôtre. Aussi les a-t-on parfois nommés les *Français de l'Asie*. Malheureusement, lorsqu'on les fréquente quelque temps l'on s'aperçoit que leurs défauts sont nombreux : ils sont dissimulés, fourbes, orgueilleux, voleurs, menteurs, prêts à toutes les bassesses et d'une paresse extrême. Ils aiment le jeu, sont débauchés et recherchent la bonne chère. Aussi, dans les villes pullulent une foule d'individus connus sous le nom de *Fouzouls* qui ne reculent devant rien, sont prêts à tout pour un bon dîner et rappellent assez les parasites de l'ancienne Rome. La vie des Persans se passe en intrigues et à imaginer quelques fourberies ; pour eux, le manque à sa parole n'a rien de déshonorant. Pour bien connaître la société persane, il faut lire deux livres. L'un a été publié au XVIIe siècle par un marchand français, Chardin, sous le titre de *Voyage en Perse* et sa relation est d'une grande exactitude. L'autre livre est plus récent : son auteur, James Morier, est un Anglais qui vivait en Perse au commencement de notre siècle. James Morier a imaginé un délicieux roman, *Hadji-Baba*. C'est un Gil Blas persan qui, transporté tour à tour dans des bandes de voleurs, à la Cour du Roi, dans les bazars en qualité de marchand, dans les couvents comme derviche, mène partout une vie fort peu édifiante et nous initie à ces milieux où l'intrigue, le mensonge, l'hypocrisie et le vol sont à l'ordre du jour. Cartouche et Mandrin n'y seraient pas déplacés et tout porte à croire qu'ils y occuperaient de hautes positions dans l'ordre social ou politique.

Tout se prête à cette décomposition morale. L'esclavage est florissant dans toute la Perse et il n'existe pas de pays en Orient où l'on trouve autant d'eunuques. Avec le harem, la femme est un être inférieur, dégradé. La polygamie est largement pratiquée et le divorce d'un usage fréquent. Les causes de divorce sont nombreuses, multiples et parfois singulières. Ainsi la maigreur en est une. Si un Persan trouve que sa femme est trop maigre et n'a pas cet embonpoint tant recherché par les Orientaux, il peut divorcer! Enfin, il existe en Perse un usage spécial : le mariage temporaire dont la durée est de vingt-cinq jours. Chez les Musulmans, il est admis qu'une femme n'a aucun mérite d'accomplir le pèlerinage de La Mecque si elle n'est pas munie de la patente matrimoniale. Aussi les caravanes de pèlerins sont-elles toujours infestées de vauriens qui sont prêts à servir de maris d'occasion aux veuves et aux vieilles filles et donnent surtout la chasse à leurs piastres. Le pèlerinage fini, le mariage est rompu à moins que de provisoire il ne devienne définitif. Les Persans trouvant ces unions fort commodes, les ont rendues d'un usage constant et en même temps fort pratique. Aussi la famille existe-t-elle moins en Perse que dans tout autre pays musulman.

L'instruction est à peu près nulle ; à chaque mosquée un peu importante est annexée, il est vrai, une école connue sous le nom de *medressée*. L'on y apprend aux enfants du sexe masculin à lire, à écrire, à compter, à réciter les versets du Koran et parfois à composer des poésies en arabe ou en persan ; mais toutes les notions qu'on y reçoit sont des plus élémentaires ; aussi est-il rare de trouver en Perse un homme versé dans une science quelconque. La médecine qui, jadis, était assez cultivée, est maintenant tout à fait arriérée. Plusieurs des remèdes sont d'une naïveté étrange. Un morceau de papier sur lequel est tracé un verset du Koran doit guérir de la fièvre ; un œuf cuit sur la coquille duquel on écrit une invocation à Allah, tenu pendant vingt-quatre heures sous l'aisselle, doit empêcher toute douleur intérieure. La vue d'une ânesse ou d'une chèvre pleine suffit pour conjurer certaines affections. Un diamant attaché au cou avec une ficelle est un préservatif contre l'épilepsie. Les excréments de loup mêlés au vin blanc guérissent de la colique. Cependant il faut reconnaître qu'il y a eu un certain progrès. La vaccine est connue et appréciée. C'est seulement au siècle dernier que l'imprimerie a fait son apparition et son usage est encore peu répandu. La presse est insignifiante et toute officielle. A Téhéran paraît une fois par semaine le *Journal de l'Iran* rédigé en

persan. Les fonctionnaires sont tenus de s'y abonner et la politique est sévèrement bannie de ses colonnes. En revanche, cette feuille périodique raconte comme actualités les campagnes d'Alexandre-le-Grand, la vie de Napoléon et les chasses auxquelles le shah assiste. Aussi la presse n'a pas de ces écarts qni inquiètent les gouvernements de l'Occident et les successeurs de Cyrus n'ont pas à redouter ses attaques.

Le gouvernement correspond à la situation morale et intellectuelle des habitants. C'est l'absolutisme le plus complet. Le shah est considéré comme le vicaire du prophète. Mais les descendants d'Ali revendiquent sans cesse leurs droits et le considèrent comme un souverain de fait. Le shah est tout puissant et son autorité n'est limitée que par le Koran et la coutume. Ses ministres sont des instruments dociles à ses volontés. La justice est vénale. Quant à l'organisation administrative. elle est des plus rudimentaires et de beaucoup inférieure à celle de la Turquie. La Perse est divisée en dix provinces. Les plus importantes sont l'Irak-Adjémi qui correspond à l'ancienne Médie, le Farsistan à la Perse, le Khousistan à la Susiane, le Mazenderan à l'Hyrcanie, le Korassan au pays des Parthes. Les provinces sont subdivisées en districts et en cantons. Elles sont administrées par des gouverneurs appelés généralement vizirs, et les districts par des kakims. Chaque vizir, chaque kakim regarde le territoire confié à ses soins comme un champ qu'il peut exploiter sans trêve ni merci ; aussi partout règne l'arbitraire le plus complet et les populations sont pressurées. Les fonctionnaires vivent de rapines. Il est assez difficile d'évaluer le revenu du shah de Perse. La plus grande partie de l'impôt reste aux mains de ceux qui le perçoivent. Néanmoins, l'on peut estimer qu'environ cinquante millions de francs entrent annuellement dans les caisses de l'État. L'armée est bien au-dessous de sa réputation. Officiellement, elle compte 60,000 hommes de troupes régulières et 40,000 irréguliers. En réalité, elle ne comprend que 25 à 30,000 hommes, plus ou moins déguenillés, commandés par des officiers dépourvus d'instruction. L'artillerie est défectueuse. Cependant les Persans ont des qualités militaires des plus sérieuses. En 1859, on a vu un de leurs régiments aborder un carré anglais, sans avoir de cartouches. La bravoure persane ne peut être mise en doute. La marine se réduit à quelques bateaux de douanes, deux bâtiments à vapeur et un yacht de plaisance. En somme, la Perse comme puissance militaire n'existe pas et elle est incapable d'opposer une résistance

sérieuse à un envahisseur. Aussi, c'est s'abuser étrangement que de supposer un instant qu'elle pourrait être maîtresse de la route de l'Inde, et l'ouvrir ou la fermer, suivant sa volonté.

Tout est à créer en Perse ; l'on avait pensé qu'à la suite de ses voyages en Europe, le souverain actuel, Nass-er-Eddin prendrait l'initiative des réformes et ferait arriver son royaume au rang des nations civilisées. Les innovations se sont réduites à peu de choses. La création d'un conseil d'état, l'organisation des postes, la fondation d'un hôtel des monnaies, la construction de deux chaussées, l'ouverture de plusieurs rues à Téhéran, voilà en quoi a consisté la révolution que l'on avait annoncée. Le télégraphe existe en Perse et relie quelques villes entre elles, mais il ne sert guère qu'aux Européens. Un chemin de fer de quinze kilomètres relie la capitale au village d'Abdoul-Azim, mais aucune autre ligne n'a été construite. Les routes qui, dans l'antiquité sillonnaient le pays, ont disparu depuis l'invasion arabe, et maintenant l'on ne trouve plus que des sentiers battus. Aussi les communications sont-elles fort difficiles. Le peu de commerce qui existe, se fait par caravanes à dos de chameau. Pendant l'été, l'on se repose le jour et l'on marche la nuit, à la clarté des étoiles. Les étapes sont généralement de 30 à 36 kilomètres. La sécurité n'existe pas. Lorsqu'on parcourt la Perse, l'on ne peut se défendre d'un sentiment d'inquiétude et de tristesse. L'on sent que l'on n'est pas sûr du lendemain et que la vie s'est arrêtée dans cette région qui, dans le passé, a brillé du plus vif éclat.

La Perse possède un certain nombre de villes ; leur aspect est une preuve de sa décadence. Si l'on pénètre dans le pays en venant de la Transcaucasie, la première cité importante que l'on rencontre, c'est Tauris, qui fut fondée au VIIIe siècle par la fameuse Zobéïde, l'épouse favorite du kalife Haroun-al-Raschid. Cette princesse était venue sur les ruines de Gazaça se guérir de la fièvre. En reconnaissance, elle fit bâtir la ville de Tauris, qui au Moyen-Age fut très importante et compta, dit-on, de 300 à 400,000 habitants. Aujourd'hui elle n'en a plus que 100,000 et est bien déchue. Néanmoins, c'est un centre commercial considérable et les transactions qui y ont lieu atteignent 40,000,000 de fr. L'on y remarque une citadelle, la mosquée de Chah-Djilan, ornée de coupoles vernissées, et un magnifique bazar, toujours fort bien approvisionné et respirant une certaine activité. L'on sent que l'on est voisin de la frontière russe.

De Tauris à Téhéran l'on compte environ 480 kilomètres. Téhéran,

la capitale du royaume, est moderne. Jusqu'au siècle dernier c'était un pauvre village. Aux alentours, le paysage est grandiose. Malheureusement, le climat est peu salubre et en été, la chaleur devient excessive. Si bien que nombre d'habitants s'en vont habiter dans la plaine sous des tentes. Aussi, la population qui en hiver dépasse 150,000 âmes, atteint à peine 100,000 à cette époque de l'année. La ville est entourée d'un mur épais, flanqué de tours. Une partie se compose de bazars à galeries voûtées et spacieuses, à côté de caravansérails, de places avec réservoirs d'eau, de quelques jardins ; l'autre, de longues rues, d'avenues bordées d'arbres et de ruelles étroites. Les maisons, toutes uniformes, sont bâties en briques et très basses. Comme monuments, l'on ne peut guère citer que le palais du shah, et quelques mosquées dont l'architecture n'a rien de remarquable, le grand bazar, et un musée organisé depuis quelques années qui n'est guère qu'une boutique de marchand de bric-à-brac.

De Téhéran, l'on ne peut se dispenser d'aller à Abdoul-Azim, misérable village bâti sur les ruines de Rhagès. L'on fait ainsi connaissance avec les chemins de fer persans et l'on se reporte au récit de la Bible. C'est dans la cité de Rhagès que Tobie alla réclamer à Gabélus les six talents que celui-ci devait à son père et qu'il y épousa sa cousine sur le conseil de l'ange Raphaël, son mystérieux compagnon de route.

Au sud-ouest de Téhéran, à 300 kilomètres, se trouve la ville de Hamadon, bâtie sur les ruines de l'ancienne Ectabane. En 1868, l'on y comptait 35 à 40,000 habitants. Mais à la suite d'un tremblement de terre accompagné d'une famine, la population a considérablement diminué et atteint à peine 25,000 âmes dont 3 à 4.000 Juifs. Au XVIIe siècle, c'était alors une cité des plus florissantes. A l'heure actuelle, elle est en pleine décadence. Ses mosquées, ses bazars, ses caravansérails, ses tombeaux, attestent sa grandeur passée. C'est là où fut enterré le célèbre Avicenne qui vivait au XIe siècle et excella dans toutes les branches de la science, principalement dans la médecine. Ce fut lui qui, le premier, employa les médicaments aromatiques. Sa célébrité fut grande, et au XVIIe siècle, ses préceptes servaient encore de base à l'enseignement dans l'Université de Montpellier.

La ville la plus intéressante à visiter si l'on veut connaître la Perse moderne, est Ispahan, l'ancienne capitale des Sofis. Les origines de cette cité sont fort anciennes. Au dire des Arabes, elle aurait été fondée par une colonie juive que Nabuchodonosor aurait transportée en ce lieu au IIe siècle de l'ère chrétienne, peu après la prise de Jérusalem.

Elle avait une certaine importance et au XVIIe siècle, c'était une ville des plus florissantes, qui comptait 5 à 600,000 habitants, 162 mosquées, 180 caravansérails et 273 bains publics, et était le siège d'un immense commerce. A l'heure actuelle, il n'en est plus ainsi. Ispahan n'a plus que 50 à 60,000 habitants et est un amas de ruines. Des palais dégradés, des maisons et des bazars écroulés, des pans de murs inclinés, des amoncellements de terrain indiquent que tout a frappé cette ville. Néanmoins, on y remarque quelques monuments, vestiges de sa splendeur passée. Sur le cours du Zendé-Roud, un pont long de 150 mètres reposant sur cinq arches de style ogival, l'ancienne demeure royale, la grande mosquée dont le dôme est d'émail bleu, travaillé d'arabesques jaunes, la place Meydanou où se donnaient les fêtes publiques, sont autant de merveilles. C'est là où l'on peut connaître, étudier l'art persan. En même temps, la solitude que l'on remarque dans cette cité semble prouver que la décadence de la Perse est irrémédiable et que désormais ses jours sont comptés.

La ville en Perse où l'on remarque le plus d'activité est Meched, dans le Khorassan, qui compte de 60 à 70.000 habitants. Méched, d'origine assez récente, ne remonte pas au-delà du VIIIe siècle et doit son importance à la tombe d'un saint vénéré, l'iman Riza, qui fut l'un des disciples préférés d'Ali. Chaque année, plus de cent mille pèlerins viennent visiter Méched et sont suivis par de nombreux marchands ; aussi le commerce y est-il considérable. Le principal monument de la ville est la mosquée qui renferme les restes de l'iman. Le quartier où elle se trouve est regardé comme sacré et aucun Européen n'a pu encore y pénétrer. Là, le fanatisme Schiitte dépasse tout ce qu'on peut imaginer. L'on vend dans les rues des talismans, des rouleaux de papier contenant des invocations adressées à l'iman ; dans les mosquées, les prédicateurs ne cessent de raconter la vie et la mort d'Ali et sont souvent interrompus par les sanglots des assistants. L'on peut regarder Méched comme le centre religieux des Musulmans Schiites et pour eux son importance égale celle de La Mecque.

Si nous nous rendons dans les provinces méridionales de la Perse, nous atteignons Chouster qui, en 1840, a été dévastée par la peste. Depuis, cette ville s'est relevée et aujourd'hui elle compte environ 15 à 20.000 habitants. Dans son voisinage se trouvent les ruines de Suse ; cette immense métropole pouvait avoir une population de 6 à 700.000 âmes. De Chouster, nous gagnons le Farsistan et nous arrivons à Chiraz qui ne peut nous arrêter longtemps. Jadis on lui donnait plus de

30.000 âmes et son commerce était assez important. En 1853, elle fut détruite par un tremblement de terre, et aujourd'hui, cette cité naguère encore si florissante, se compose de trois ou quatre cents maisons plus ou moins délabrées. A 60 kilomètres, l'on va visiter les restes de l'ancienne Persépolis, qui, en partie incendiée par Alexandre-le-Grand, fut détruite par les Arabes au VII[e] siècle de l'ère chrétienne. Son ensemble de colonnes, de palais effondrés, de murs à moitié détruits est imposant et les fouilles qui y ont été faites ont été fructueuses pour la science. Sur le golfe Persique, le principal port de la Perse est Bender-Bouchir, qui compte 12 à 15.000 habitants et dont la rade est tant bien que mal accessible aux gros navires. Enfin, terminons notre aperçu en nommant la petite île d'Ormuz qui, située à l'entrée du golfe Persique, commande cette mer intérieure et dont l'importance est extrême. Jadis elle était célèbre par ses pêcheries de perles. Les Portugais qui l'occupèrent de 1506 à 1622 en avaient fait une véritable citadelle. Les Persans la reprirent avec l'aide des Anglais. Aujourd'hui, nos voisins d'Outre-Manche considèrent avec attention ce point stratégique, et il ne faudrait pas nous étonner si nous apprenions que le gouvernement britannique est en train de négocier à son sujet avec la Cour de Téhéran.

Un pays dont les villes sont plus ou moins en ruines, et c'est le cas de la Perse, ne peut être florissant ; sa situation économique est misérable et un simple coup d'œil jeté sur ses campagnes le prouvera surabondamment.

Il existe peu de régions où la grande propriété soit plus générale qu'en Perse. De vastes territoires connus sous le nom de *khalisseh*, constituent ce que nous pouvons appeler le domaine de la couronne et appartiennent au souverain. Les paysans y sont soumis à une sorte de servage et leur condition est fort pénible. Dans chaque province, il existe un administrateur chargé de gérer les *terres royales* et il les afferme à des gérants, qui eux-mêmes les sous-afferment. Ces intermédiaires n'ont qu'un but, s'enrichir le plus possible, aussi les cultivateurs sont-ils exploités dans toute l'acception du mot. Les mosquées, les communautés religieuses, les fondations pieuses sont personnes morales et peuvent posséder. Les biens qu'elles détiennent sont appelés *ouakfi* ; leur richesse territoriale augmente tous les jours, et déjà l'on peut prévoir le moment où le gouvernement songera à la restreindre. Viennent ensuite les *erbabis* ou terres possédées par des particuliers qui les louent à des fermiers, moyennant une partie de la

récolte. Dans cette espèce, le paysan n'est pas attaché à la glèbe. C'est un fermier tel qu'il existe en Europe. Mais la plupart du temps, il est pressuré et il lui arrive parfois de quitter le domaine après avoir incendié sa cabane et de s'enfuir dans la steppe en emmenant avec lui son bétail.

Çà et là, il existe quelques paysans qui sont propriétaires de la terre qu'ils cultivent, mais ils sont en petit nombre. Dans les provinces orientales, l'on trouve des communautés qui rappellent assez le village indien. Chaque année, les habitants d'un hameau se partagent la plaine d'alentour en autant de parcelles qu'il y a de charrues, et chacune d'elles est attribuée à un chef de famille. La propriété se transmet comme chez nous par donation, créance, hypothèque et la vente. Elle est libre d'entraves et ce qui lui manque ce sont les garanties légales. En Perse, il n'y a pas de sécurité, et le paysan a sans cesse à craindre d'être pillé par les voleurs ou dépouillé par le gouverneur du district ou de la province. Aussi, ne demande-t-il au sol que l'indispensable à ses besoins. L'agriculture est rudimentaire. La charrue consiste en un tronc d'arbre muni d'un morceau de fer. L'assolement est inconnu et l'emploi des engrais fort peu répandu. Le bétail, mal soigné, souvent dépérit. Aucun progrès n'a été réalisé et il en résulte que la plus grande partie des terres susceptibles de rapport sont en friche ; partout, c'est l'abandon, la décadence la plus complète.

L'industrie n'est pas plus brillante. Au XVIIe siècle, Chardin nous dit qu'il existait alors une grande production de soieries, velours, taffetas, brocarts à Kachan, à Ispahan, des manufactures d'armes à Kerman, à Chiraz, des tissages d'indiennes un peu partout, de la chaudronnerie remarquablement belle, et des fabriques de tapis et de châles. Les tuiles émaillées étaient très recherchées. La poterie était fort estimée ; les Persans excellaient à décorer la porcelaine et la faïence, si bien qu'ils prétendaient avoir devancé dans cet art les Chinois et les Japonais. Les dessins bleus étaient ceux qu'ils préféraient. Aussi, tout porte à croire que même encore au temps des Sofis, la population ouvrière était assez nombreuse ; aujourd'hui il n'en est plus ainsi. La Perse se borne à fabriquer de la vaisselle de cuivre, de la poterie, des cartonnages, des cotonnades, des tapis, des châles, de l'essence de rose. Le tissage a lieu à la main. Les châles sont toujours remarquables par la douceur et la beauté de la laine. Il en est de même des tapis ; malheureusement, l'invasion des dessins d'Europe commence à leur faire perdre leur originalité. Les soieries

ne sont plus ce qu'elles étaient. Depuis 1864, les vers sont malades, et il en résulte une dépréciation dans la production, ainsi que dans sa qualité. En outre, l'industrie, restant fidèle à ses anciens errements, ne peut soutenir la concurrence des Européens, et les objets manufacturés de l'Occident et de la Russie tendent de plus en plus à envahir les marchés et à se substituer à ceux des indigènes.

Le commerce n'est pas naturellement ce qu'il devrait être. On n'a pas de données sérieuses sur les transactions qui ont lieu dans la Perse même, et qui ont trait aux denrées et aux articles persans. L'on sait seulement que le mouvement augmente tant soit peu. Quant au commerce extérieur, par l'entrée et la sortie des ports, on peut l'évaluer à 250 millions de francs, dont 140 pour les importations et 110 pour les exportations. La Perse achète plus qu'elle ne vend. Elle importe d'Angleterre des draps, des tissus de coton, de soie, de velours, des glaces, des porcelaines, du thé, des sucres, et de la Russie du papier, des draps, du fer, des sucres, des imprimés. La France ne lui fournit qu'un peu de sucre, du vin, quelques dentelles ou soieries, pour deux millions seulement. Les exportations de la Perse consistent en fruits secs, en coton, en soieries, en parfums. Nos achats sont pour ainsi dire insignifiants. Au point de vue commercial, nous avons cessé d'exister dans cette région.

Le commerce de la Perse est pour plus de la moitié aux mains de l'Angleterre et un quart appartient à la Russie. Nous assistons ainsi à une lutte entre les deux puissances, lutte à la fois politique et économique et dont l'importance grandit chaque jour.

L'Angleterre veut conserver à tout prix l'empire des Indes et dans ce but elle s'est emparée de la Birmanie, a imposé sa suprématie au Béloutchistan et porté la guerre chez les Afghans. La Russie, maîtresse du Caucase, a mis la main sur la Géorgie, une partie de l'Arménie et débordé sur le Turkestan ; son influence est considérable à la cour de Téhéran. Il est d'usage de lui supposer des ambitions démesurées, et de penser qu'elle veut réunir à ses vastes domaines la Péninsule Cisgangétique. L'on parle souvent du testament de Pierre-le-Grand et ses successeurs rêveraient de monter à Delhy sur le trône du Grand-Mogol. Nous ne saurions trop combattre cette opinion que nous considérons comme erronée. La Russie ne songe pas à s'emparer de l'Inde, sachant bien qu'elle ne pourrait pas conserver sa conquête. Elle veut s'annexer la Perse, ou tout au moins avoir sur ce pays une influence prépondérante et le réduire à l'état de vassal. Elle

poursuit ce but avec ténacité et y parviendra dans un avenir assez prochain. C'est pour elle une œuvre nationale et les raisons qui l'y poussent ont une cause à la fois politique, militaire, maritime et économique. Du jour où les Czars auront réuni la Perse à leur empire, leur prestige dans toute l'Asie serait immense et l'on ne tarderait pas à apprendre qu'ils se sont fait couronner à Samarcande en qualité de successeurs de Tamerlan. De plus, la Perse est la route des Indes et donne accès sur l'Océan Indien. Leur puissance militaire serait plus redoutable que jamais et bientôt leurs escadres sillonneraient cette mer que les Anglais regardent un peu comme leur propriété. Enfin, le sol de la Perse convient merveilleusement à la culture du coton. Depuis peu, les Russes ont commencé à faire produire cette matière première au Turkestan. En ayant ainsi un vaste territoire *cotonnier*, ils arriveraient non seulement à se passer de l'Amérique, mais encore à approvisionner les marchés de l'Europe occidentale. Pour le coton, la France et l'Angleterre deviendraient tributaires de la Russie, qui serait dorénavant une *sixième partie du monde*, comme on l'a si justement appelée. Telle est la *question de Perse* ; telle sera sa solution et elle est prochaine.

Il est certain que l'Angleterre, *cette nation de marchands*, sera frappée du jour où la Perse entrera dans le monde russe, mais ses efforts seront inutiles. L'occupation de quelques stations navales sera impuissante pour arrêter la marche de la Russie. L'orgueil britannique sera profondément humilié et le cabinet de Saint-James en sera réduit à quelques protestations diplomatiques. Du reste, il aura assez à faire pour maintenir sous sa domination ses sujets de l'Inde, qui déjà commencent à connaître leur valeur numérique. La suprématie commerciale que nos voisins d'Outre-Manche s'arrogent leur échappera ; ils ne l'ignorent pas, et c'est pour cela qu'ils regardent sans cesse du côté de la Perse et ne peuvent dissimuler les inquiétudes que leur causent les progrès de la Russie dans cette partie de l'Asie. Du moment que les Russes seront en Perse, dans la cité de Londres l'on interrogera l'avenir avec tristesse, et l'on sentira qu'une crise est proche. L'Angleterre pourra la traverser, mais elle en sortira amoindrie, ou tout au moins gravement atteinte dans sa prospérité. L'on peut dire que cette lutte qui se poursuit dans l'Asie centrale est l'une des plus importantes qui aient jamais eu lieu. Ce n'est pas une lutte sur des champs de bataille ; c'est une lutte économique et, dans cette guerre, les coups sont plus meurtriers que dans l'autre. Une nation qui est

frappée dans son commerce ne se relève que fort difficilement ; voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

Ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse que nous constatons que nous n'avons aucun rôle à jouer dans cette lutte. Jadis il n'en était pas ainsi, et au siècle dernier, Dupleix, en fondant un empire franco-indien, se proposait de rendre notre influence prépondérante en Perse. Un traité avait été conclu avec la cour d'Ispahan ; nous avions un comptoir dans le golfe Persique, à Bender-Bouchir, et nos produits étaient recherchés sur tous les marchés persans. En 1751, notre consul de Tauris, où se trouvaient établis plusieurs de nos nationaux, adressait une lettre au ministre de la marine et disait : « Nous n'avons pas à redouter la concurrence ; nos draps sont partout estimés et appréciés pour leur qualité. Ils jouissent d'une supériorité incontestable. » Ces draps étaient fabriqués à Sedan et à Elbeuf ; à l'heure actuelle, la Russie domine commercialement à Tauris, et notre pavillon ne se montre plus dans le golfe Persique. Cette époque commence à s'éloigner de nous, et l'on se demande s'il est bien utile d'en parler et si ce n'est pas se livrer à une étude archéologique.

Néanmoins, qu'il nous soit permis de nous y arrêter un instant ; nous pouvons y récolter les leçons de l'expérience et les bons exemples à suivre. Au siècle dernier, nous n'avions pas à craindre la concurrence pour les draps de Sedan et d'Elbeuf ; Roubaix n'existait pas encore. Aujourd'hui, nous avons le drap de Roubaix et avec lui, nous pouvons paraître sans crainte sur tous les marchés, chercher d'autres débouchés. Nous en trouverons : l'Extrême-Orient nous en offre et il y a là un vaste champ ouvert à notre initiative. A la ville de Roubaix de donner l'exemple et de montrer qu'elle est la grande cité industrielle et d'affirmer sa puissance économique. Tel est notre désir et nous croyons qu'il ne tardera pas à être réalisé.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LE MEXIQUE

Par M. Gaston Routier,
Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Lille. de Toulouse, de Rouen, d'Édimbourg et de Mexico.

(*Suite*) (1).

La région septentrionale du territoire mexicain, qui se trouve dans la zone tempérée, est, en général, sensiblement moins chaude que la région méridionale qui est comprise dans la zone torride.

Les terrains compris dans la zone torride sont dans le voisinage de la mer: leur fertilité est exceptionnelle, grâce à l'humidité du sol qui est entretenue par une rosée permanente et par les pluies copieuses de l'été. Le malheur est que ces terrains sont, en général, peu salubres; toutefois, on peut remédier à cet inconvénient en bâtissant les habitations sur des caves profondes et en creusant sur le sol des canaux, tant pour irriguer les prairies que pour fournir un écoulement aux eaux qui s'amassent et forment soit des marais, soit des lacs : un bon drainage du sol serait aussi d'une grande utilité.

D'octobre à mars, les vents du Nord-Est et du Sud-Ouest, qui règnent sur le littoral du Pacifique, et les vents impétueux qui soufflent à cette époque sur les côtes du golfe, modifient la température et font descendre le thermomètre à 22° centigrades. Mais ces vents, surtout ceux du Nord, accomplissent une œuvre de purification et tous les terrains où ne soufflent pas les vents du Nord et qui sont voisins de marécages sont absolument insalubres.

La zone torride comprend : la presqu'île de Yucatan, l'État de

(1) Voir page 29, tome XVI, 1891.

Tabasco, la partie la plus considérable de l'État de Vera-Cruz et celui de Tamaulipas, dans le voisinage du littoral. Les limites de cette zone sont le Fortin à l'Ouest de Cordoba, l'Encero sur la route de Vera-Cruz à Jalapa et Santa-Barbara dans l'État de Tamaulipas. La même zone, dans l'Océan Pacifique. s'étend au territoire de la Basse-Californie où les sommets les plus élevés de la Cordillière n'atteignent pas plus de 1,000 mètres, aux districts d'Altar, de Magdalena, d'Hermosillo, de Guaymas et d'Alamos en Sonora : à la partie occidentale des États de Sinaloa et de Jalisco, à l'État de Colima et à la région sud des États de Michoacan et de Guerrero. Elle s'étend et remonte par les thalwegs des rivières Marquès, Tacambaro, Zitacuaro, Cutzamala, Tepecoacuilo, Tenango et Amacusac, jusqu'au centre des États de Michoacan, de Guerrero et de Morelos. La zone torride comprend aussi la Mixteca, les côtes et les vallées de la partie Sud des États de Oaxaca et de Chiapas.

La zone élevée ou froide comprend le plateau central du Mexique, c'est-à-dire : les plaines situées au nord des États de Michoacan et de Mexico, le district fédéral, les régions du Nord et de l'Est de l'État de Puebla, les plaines de Perote et les États de Tlaxcala, Hidalgo, Queretaro, Guanajuato, la partie de l'État de Jalisco qui confine avec l'État de Guanajuato, l'État de San-Luis, sauf la région orientale, les États d'Aguascalientes et de Zacategas, à l'exception des vallées de Juchipila et Tlaltenango, et les plaines de Durango qui s'étendent jusqu'à la région occidentale de l'État de Chihuahua.

Toutefois, comme le plateau central est loin de conserver partout la même altitude et que les différences de niveau ne sont pas rares, il est des points où la température varie et certaines vallées du plateau central jouissent du climat de la zone tempérée : de même il faut faire observer qu'au nord du Mexique, la température, à altitude égale, est sensiblement plus froide qu'au sud de ce pays !

Les dépressions profondes de terrain coupent fréquemment la zone froide ou élevée ; à l'Est et à l'Ouest, les deux grands rameaux de la Sierra Madre la limitent. Des ravins, sortes de brèches ou de fractures, interrompent les chaînes et leur profondeur atteint, à certains endroits, jusqu'à 1,400 mètres (comme à la sortie de la gorge de la Boca del Monte, sur la route que parcourt la voie ferrée de Mexico à Vera-Cruz, comme à Barranca Honda, entre Jalapa et Perote, comme sur la cime d'Oyameles, entre Teziutlan et Huamantla et au Salto entre Mazatlan et Durango).

Durant l'hiver, le froid sévit parfois sur les hauts plateaux, comme, par exemple, ceux de Toluca et de Mexico, et la température y descend au-dessous de 0° ; il y gèle assez souvent, mais, en général, l'hiver est doux et la température moyenne de 13° à 14°.

Entre les deux précédentes s'étend la zone tempérée où règne un perpétuel printemps ; elle est formée en grande partie des versants des deux littoraux ; elle s'étend aux plaines de Chiapas, à la partie septentrionale de l'État de Oaxaca, à Tuxtlas et Zongolica de l'État de Vera-Cruz ; dans l'intérieur du pays, elle comprend les vallées de Zacatlan, Huanchinango, Rio-Grande ou Guadalupe, et celles de l'État d'Hidalgo, le centre de l'État de Jalisco, la vallée du Rio Nieves dans l'État de Zacategas, le Rio Nazas, l'État de Durango, les plaines des États de Chihuahua, de Coahuila et de Nuevo Leon où le sol s'abaisse insensiblement vers le lit du Rio Bravo, et, en général, à toutes les localités basses et abritées dont la végétation est presque tropicale.

Les oscillations thermométriques de cette zone n'excèdent pas de 4° à 5° et la température moyenne est de 23° à 25° ; dans cette région privilégiée, le froid et l'extrême chaleur, ces deux extrêmes de la température, sont complètement inconnus. On vante l'excessive salubrité et la douceur du climat de Jalapa, de Huatusco dans l'État de Vera-Cruz, de Chilpancingo et Tasco dans l'État de Guerrero, d'Ameca dans celui de Jalisco et d'un grand nombre d'autres points qui appartiennent à la zone tempérée. Le seul inconvénient qu'offre la région tempérée, son revers de la médaille, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est que les nuages chassés par les vents et retenus par les massifs montagneux plongent souvent ces localités dans d'épais brouillards.

C'est dans la zone tempérée que l'Européen s'acclimate le plus facilement : dans ce véritable Eldorado mexicain ne règnent pas les maladies endémiques, qui, comme le Vomito negro, sont le partage de la région torride. Le *Vomito negro* n'est d'ailleurs pas nécessairement une maladie mortelle et beaucoup d'étrangers ont affronté avec succès cette terrible épreuve, car au Mexique aussi bien qu'au Brésil et à Cuba, les villes où cette maladie est à l'état endémique sont habitées par une multitude d'Européens.

D'ailleurs, si la côte orientale du Mexique offre aux commerçants et aux capitalistes européens un emploi rémunérateur de leurs capitaux et un vaste champ ouvert à leur activité, la région tempérée est la terre promise du petit cultivateur émigrant et des colons. Là ils n'au-

ront à craindre ni le Vomito negro, ni le climat débilitant de la zone torride ; là ils trouveront soit dans l'agriculture, soit dans l'industrie, les plus grands éléments de fortune. La végétation, moins luxuriante que dans la terre chaude, est pourtant presque semblable : l'eau se trouve en abondance dans cette zone et on y récolte à la fois les produits des régions tropicales et ceux de l'Europe, tels que la canne à sucre, le café, le tabac, le coton, le maïs et, dans la partie la plus élevée, le blé.

Dans la zone froide, qui est moins favorisée que les autres au point de vue de la variété des productions, on récolte, toutefois, en abondance, le blé, le maïs, l'orge et le *maguey*, l'agave mexicain d'où on extrait le *pulque*, la boisson nationale. Le sol y est très fertile et c'est dans cette région que se trouvent les villes les plus peuplées du Mexique et les plus riches centres miniers.

On peut dire qu'il n'y a, en réalité, que deux saisons : la saison sèche et celle des pluies.

Les pluies de l'été commencent en juin, dit M. Antoine Garcia-Cubas, augmentent d'intensité de juillet à l'équinoxe d'automne et cessent complètement au commencement de novembre, époque à laquelle commence la sécheresse. Pendant la saison des pluies, des amas de vapeur d'une blancheur éblouissante couvrent l'horizon, atteignant, à de certains moments, des proportions colossales ; dans la soirée ces énormes masses flottantes de vapeur à l'état vésiculaire se transforment en nuages, se condensent et se résolvent en fortes pluies qui grossissent les ruisseaux transformés en torrents et font déborder les rivières par leurs crues impétueuses. Les éclairs sillonnent la nue de leur lumière éblouissante et les grondements sourds du tonnerre précurseur de la pluie et de la grêle annoncent que la tempête va se déchaîner. Des trombes, dont la seule présence est une menace de dévastation certaine, se croisent rapidement dans l'atmosphère, et l'ouragan entièrement déchaîné et les violentes décharges électriques se combinent pour rendre plus imposante encore l'époque des pluies. Après la tempête, le ciel reparaît beau et serein, l'atmosphère limpide transparente. Les matinées sont ordinairement fort belles et, lorsque le soleil dissipe les nuages, il donne à l'atmosphère cette transparence extraordinaire, objet de l'admiration enthousiaste de tous ceux qui l'observent pour la première fois.

En tenant compte exclusivement de la température, on peut diviser l'année en saisons de la façon suivante : *hiver* : décembre, janvier,

février ; *printemps* : mars, avril, mai ; *été* : juin, juillet, août ; *automne* : septembre, octobre, novembre. Cette division est à peu près générale au Mexique.

Il importe que les émigrants agriculteurs s'appliquent à modifier leurs méthodes et leurs systèmes de cultures en tenant compte des notables différences qui existent entre la division des saisons en Europe et au Mexique, surtout au point de vue de l'acclimation des produits européens sur le sol mexicain !

*
* *

Le maïs est la plante mexicaine par excellence : bêtes et gens s'en nourrissent également. On le récolte partout, dans toutes les zones et c'est la plus abondante des céréales. Le peuple mexicain a accoutumé, en effet, de manger en guise de pain une sorte de galette fabriquée avec du maïs cuit et moulu dans chaque maison : on appelle ce mets : la *tortilla* et la majeure partie des individus de la classe indienne n'a jamais mangé que la tortilla, accompagnée parfois de haricots, autre nourriture qui est le complément presque obligé de tous les repas des Mexicains, de même que le Roquefort est le fromage indispensable à tout bon dîner en Europe et plus spécialement en France. On assaisonne la *tortilla* de sel et de piment. Le blé se récolte aussi au Mexique, mais les méthodes de culture, qu'on emploie pour ces deux céréales, sont si mauvaises, la qualité des terres qui les produisent est si médiocre, que les agriculteurs mexicains affirment que le prix de revient du blé et du maïs est très élevé comparativement aux frais que nécessite la culture des autres produits. Ajoutons toutefois que ces céréales, malgré leurs hauts prix, sont de vente facile, car ce sont les éléments indispensables de l'alimentation des habitants de ce grand pays. La culture du maïs et du blé se développera tout naturellement au Mexique, mais on ne saurait encourager les émigrants à aller cultiver ces céréales au Mexique, car ils ne pourraient lutter contre les cultivateurs actuels de maïs qui retirent avec peine quelques maigres profits de leurs propriétés.

D'ailleurs, ces cultures délaissées ne sauraient soutenir de comparaison avec celles des mille produits du Mexique qui donnent des résultats merveilleux avec peu de peines et peu de capitaux. Le sol du

Mexique, grâce à sa configuration, grâce à l'extrême diversité de climats qu'on y rencontre, produit presque toutes les espèces végétales du monde : cela explique la richesse agricole de ce pays qui est réellement infinie.

S'il est un produit qui semble se complaire sur le sol mexicain, c'est bien l'*agave*, plante textile dont les variétés sont nombreuses et qui abonde partout à l'état sauvage. Ces *agaves*, formant haie sur le bord des chemins ou alignés en plantations régulières, donnent au terrain de la zone froide un aspect monotone qui contraste par sa tristesse avec l'aspect gai et coloré des plaines cultivées, des champs de luzerne (Medicago sativa) et des riches cultures voisines des fermes ou des villages. Sérieusement cultivées ces plantes donnent de brillants bénéfices : aujourd'hui même, qu'elles sont peu ou mal exploitées, elles fournissent du travail à une partie importante de la classe indienne.

Au premier rang se place le COTON HENEQUEN (*agave saxi*) : c'est la plante textile la mieux exploitée.

Elle a fait la fortune du Yucatan, dont elle paraît être originaire : avant d'avoir entrepris la culture en grand de cette plante textile la péninsule de Yucatan était un pays désolé, considéré comme la province la plus ingrate du Mexique et où on avait coutume d'envoyer les forçats déportés.

Le *Henequen* du Yucatan ne doit pas être confondu avec une plante du même nom qui croît à Manille et qui est d'une autre famille. Il se développe dans les terrains pierreux et pousse jusque sur des rochers creusés au moyen de la barre de mines : n'a-t-on pas prétendu, en effet, qu'il tire toute sa subsistance de l'atmosphère et que ses racines ne servent qu'à le fixer au sol ? On a comparé l'agave saxi aux aroïdées qui se fixent aux arbres par leurs racines, mais ne leur empruntent aucune substance !

Le *Henequen* se reproduit par drageons ; il reçoit deux binages la première année et un autre chaque année suivante; la quatrième année, il atteint son complet développement. Il importe à partir de cette époque de couper annuellement un certain nombre de feuilles, pendant toute la durée de l'exploitation de la plante qui est en moyenne de six à huit ans et qui s'élève quelquefois jusqu'à quinze et vingt ans.

La fibre du Henequen, dit M. F. Bianconi, est très fine, plus flexible que celle du chanvre : elle ne durcit pas sous l'influence de l'humidité, elle ne gèle même pas aux températures les plus basses et n'exige pas autant de soins que le lin et le chanvre. La culture de cette plante

augmente sans cesse au Yucatan. Le Henoquen occupe la première place dans l'exportation des produits agricoles du pays. En 1884, la production fut de 4 millions de piastres. En 1888, l'exportation monta à 6 millions, et dans les six premiers mois de l'année 1889, elle a été de près de 6 millions de piastres. Les prix ont monté de 4 piastres 6 centavos en 1886, à 14 piastres en 1889 (janvier). Le compte de frais de culture du henequen a été établi de la manière suivante pour 100 *mecates*, mesure locale qui équivaut à 4,825 ares :

Achats des drageons, frais de culture et intérêt de l'argent payé	P. 5.756 60
Frais de récolte et de main-d'œuvre..................	P. 27.832 80
Total	P. 33.589 40

Nous supposons un rendement minimum de cinq années et dans les frais de manufacture est compris le prix d'achat de la machine à décortiquer et de son moteur. La production des plantes exploitées sera de 1.200.000 livres, soit à 14 centavos la livre (cours de janvier 1889) 168.000 piastres. Le bénéfice net sera donc de 139.410 piastres 60.

Le Henequen a commencé à être exploité sérieusement au Yucatan en 1860; avant cette époque, on l'exportait manufacturé seulement sous forme de hamacs, de cordages, etc. La blancheur et la souplesse de ces objets attira l'attention des commerçants étrangers et les États-Unis commencèrent à importer la matière première ; les agriculteurs du Yucatan s'efforcèrent ensuite de faire connaître leurs produits sur les marchés européens : ils réussirent si bien que l'exportation du Henequen qui, en 1880, était estimée à 2.17?.468 piastres, a atteint en 1887-1888 la somme de 6.641.255 piastres.

L'industrie transforme la plante du henequen en cordages pour les navires ; mêlé au coton ou à d'autres textiles, il fait des toiles grossières : il est employé enfin pour faire des tapis, des hamacs, des sacs, des brosses, etc.

Le développement considérable de cette culture a donné lieu à l'établissement de plusieurs voies ferrées, notamment celle de *Merida* au port de Progreso. Cette ligne, qui était unique dans le pays, ne suffisant pas au mouvement commercial du Henequen, on a été forcé d'établir une nouvelle ligne et il existe à présent deux lignes qui transportent le Henequen des lieux de production au port de Progreso par où on l'exporte.

Une plante bien curieuse et qui possède des qualités vraiment susceptibles de la recommander à notre attention, c'est le *Maguey Manso* (*Agave americana* de Linné) plante de la famille des amaryllidées, qui a l'aspect d'un gigantesque aloès aux feuilles charnues garnies à leur extrémité de piquants durs et de couleur foncée. Le Maguey n'est point une plante qui pousse spécialement au Mexique : il croît sur tout le continent américain, en Afrique et même en France sur les côtes de la Méditerranée, mais la variété qui pousse au Mexique possède seule la particularité de produire le *pulque*. C'est surtout dans la zone froide et même dans les terrains peu fertiles que se développe le *Maguey*. On le cultive principalement avec le plus de succès dans la zone comprise entre : au nord, Pachuca (État d'Hidalgo) ; au sud, Texcoco (État de Mexico) ; à l'ouest, Zumpango (État de Mexico), et à l'est, Tlaxcala dans l'État du même nom où se trouvent les célèbres plaines de Apam qui fournissent les *pulques* les plus appréciés.

On cultive également le Maguey Manso dans les vallées de Puebla, de Toluca, de San Martin et dans quelques districts des États de Oajaca, Michoacan, Queretaro, Guanajuato, Sans Luis, mais il n'y produit que des pulques de qualité inférieure.

La végétation du Maguey, dit M. F. Bianconi dans ses *Càrtes Commerciales*, est très lente, elle dure de 12 à 19 ans chez la plante à l'état silvestre, période qui est réduite à 10 ans environ par une culture intelligente.

Le maguey fleurit une seule fois, avant de mourir, mais auparavant il a produit une grande quantité de drageons qui servent à sa reproduction. Les drageons plantés en semis ne sont transplantés que lorsque la plante, après trois ou quatre ans, a atteint 1 mètre environ de hauteur. Entre les espaces libres, dans la plantation, on cultive, pendant les premières années, du maïs ou de l'orge ; lorsque la plante est âgée de quatre ans, on la débarrasse de ses feuilles extérieures en ne laissant que les plus rapprochées de la tige centrale qui porte le nom de *meyolote*. Le développement du meyolote indique le moment de la récolte ; c'est alors qu'on le coupe et qu'on creuse le cœur du maguey.

Le pulque se dépose naturellement dans cette cavité d'où l'extrait un indien au moyen d'un siphon primitif. On rape ensuite la cavité avec soin et il s'y forme un nouveau dépôt : cette opération d'extraction se pratique deux fois par jour.

Voyons maintenant ce que c'est que le pulque : rien moins que la boisson nationale des Mexicains !

C'est un liquide blanchâtre, visqueux et d'une odeur *sui generis* qui inspire tout d'abord une certaine répugnance aux étrangers qui finissent toutefois par s'habituer à son usage tout comme les Mexicains.

Le liquide est soumis à la fermentation dans des cuves formées de peaux de bœufs : le ferment est fourni par le pulque lui-même, qui est préparé de la façon la plus rudimentaire. Boussingault, un des rares chimistes qui aient étudié cette boisson, attribue à ce ferment l'odeur nauséabonde du pulque.

Le pulque est d'ailleurs une boisson qui se décompose rapidement, ce qui rend son transport très difficile : on a préconisé différents procédés pour arrêter cette décomposition, mais aucun n'a donné des résultats satisfaisants. Ces défauts proviennent en réalité de l'ignorance, dans laquelle se trouvent les producteurs de *pulque*, des phénomènes de la fermentation vineuse et si un jour ou l'autre un de nos habiles vignerons applique ses connaissances pratiques à la fabrication de cette boisson, le pulque, débarrassé de sa mauvaise odeur et devenu transportable, peut être l'objet d'une exploitation considérable et lucrative.

C'est en effet une boisson saine qui peut être fabriquée dans toute la zone froide ou région élevée et qui est très appréciée par les Mexicains qui lui attribuent toutes sortes de vertus médicales.

Une des variétés du Maguey, le *Mexic*, produit une eau-de-vie très estimée nommée Mezcal, dont le principal centre de production est le district de Tequila (État de Jalisco) : on trouve cette plante sur tous les points de la terre chaude et de la zone tempérée.

Le Maguey Mexic pousse spontanément dans les terrains généralement impropres à toute culture et c'est à proximité de ces champs de Maguey que s'installent des distilleries composées en général de cuves de fermentation en peaux de bœuf et d'un alambic formé d'un tronc d'arbre creux qui repose sur un chaudron en cuivre, un autre chaudron à la partie supérieure, sert de réfrigérant. Dans l'État de Jalisco, le Maguey mexic est cultivé avec soin et par des procédés qui rappellent ceux employés pour le Maguey Manso.

On dépouille la plante de toutes ses feuilles, puis on fait cuire le tronc à l'étouffée dans des fosses qui ont été au préalable revêtues à l'intérieur de pierres réfractaires et chauffées à une haute température.

La cuisson terminée, on soumet les troncs à la pression et on en extrait ainsi une mélasse de très bon goût et qui fournit facilement du sucre prismatique.

On mélange cette mélasse à une certaine quantité d'eau et on la laisse fermenter : ensuite on l'envoie à l'alambic. Cet appareil, dans les environs de Tequila, est généralement beaucoup plus perfectionné que celui que nous avons décrit. Cependant, ajoute M. Bianconi, la généralité des consommateurs de *Mezcal* préfère celui qui a été élaboré par les anciens procédés et qui conserve un goût empyreumatique très prononcé.

Le Mezcal est une eau-de-vie incolore, marquant 50° de l'alcoomètre de Gay-Lussac ; sa saveur rappelle celle du genièvre de Hollande et on lui attribue des qualités apéritives et digestives exceptionnelles. On en fait au Mexique une consommation très importante et il est probable que les bonnes qualités pourraient être exportées avec succès : l'eau-de-vie de Mezcal vaut, sur place, environ 11 piastres.

Mais qu'on n'aille pas croire que là se bornent les qualités du Maguey : non seulement il produit l'eau-de-vie de Mezcal et le pulque, boisson nationale des Mexicains, mais encore le Maguey Manso donne une fibre qui a reçu le nom de *Ixtle* et qui sert à confectionner des cordes et des toiles grossières. Cette fibre, ainsi que celle que l'on extrait des feuilles du même Maguey, employée à la fabrication du papier, donne un produit d'une finesse et d'une solidité remarquables. On a fait avec l'*Ixtle* de nombreux essais de fabrication qui tous ont été couronnés de succès et il est fort étonnant qu'ils n'aient point été suivis d'une exploitation en règle.

Une autre variété du *Maguey*, la *Lechuguilla* (Agave Leterocantha), peut être employée de la même façon que l'*ixtle*. Voici quels peuvent être les produits approximatifs de l'exploitation de cette plante.

Un *sitio* (emplacement de 25 millions de *varas* carrés) contient, à raison de 2 plantes par *vara* carrée, 50 millions de plantes. Chaque plante donne au minimum 250 grammes de fibre : un sitio produit donc 12.500.000 kilogrammes de fibres qui, à 4 piastres les 100 kilogrammes, valent 500.000 piastres. Or les bonnes machines à défibrer produisent, dit M. Bianconi, 1.000 kilogrammes par jour, avec 10 piastres de frais. De telle sorte que chaque machine en exploitation donne journellement un bénéfice de 25 à 30 piastres, bénéfice qui est augmenté quand plusieurs machines travaillent ensemble et duquel il faut déduire le loyer relativement insignifiant du terrain occupé par les Magueys.

Mais les services que rend le Maguey ne se bornent pas là : ses racines sont employées comme savon, ses feuilles servent de toiture aux cabanes des Indiens et se fixent entre elles par leurs propres

pointes qui font office de clous. Enfin cette plante merveilleuse sert à former des clôtures absolument infranchissables !

Une autre plante textile dont la culture peut donner de très grands résultats, est la *Pita* (Bromelia Silvestris) dont la fibre est semblable à celle de ramie et peut s'appliquer aux mêmes usages. Cette plante abonde dans l'État de Oajaca : on l'y trouve à l'état sauvage : les cordages qu'on fait avec sa fibre sont quatre fois plus résistants que ceux du chanvre : on peut se passer de les goudronner et ils ne subissent presque pas les influences des variations atmosphériques ; ils pèsent en outre 25 % de moins que le chanvre. Il n'existe jusqu'à présent aucune machine pour la préparation de cette plante, mais on pourrait peut-être adapter à son usage les machines à décortiquer la ramie.

Un des plus importants articles de commerce du monde, c'est bien le coton : son usage est si répandu, il entre dans la confection de tant d'étoffes, la consommation qu'on fait de ces mêmes étoffes est si grande — (certains peuples n'emploient que des cotonnades) — qu'il n'est pas ridicule d'avancer que la production du coton sera toujours en présence de débouchés de plus en plus considérables.

(*A suivre*).

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1891.

Excursion aux bords de la Meuse.

11, 12, 13, 14 Juillet.

Départ de Lille pour Charleville, le 11 juillet, à cinq heures du soir, sous la direction de MM. Fernaux et Godin. Trente-six excursionnistes.

Souper au buffet d'Hirson. Arrivée vers onze heures à Charleville. Petite ville calme, propre, bâtie au coude de la Meuse dans un site riant. Elle offre des rues droites, une belle promenade plantée de vieux arbres, et surtout une grande place centrale en carré avec galeries en arcades.

Le 12 juillet au matin, départ en chemin de fer pour Sedan. Les brumes matinales qui voilaient le paysage disparaissent peu à peu, et nous découvrent un panorama

de prairies verdoyantes, s'élevant par une série de molles ondulations jusqu'aux collines grisâtres qui s'aperçoivent tout là-bas. Çà et là, des prés communaux où paissent de nombreux troupeaux de bœufs.

A droite, *Donchery*, lieu célèbre. C'est là que fut établie, le matin du 31 août 1870, la première batterie prussienne interceptant le passage vers Mézières ; là également, dans une maisonnette abandonnée, qu'eut lieu l'entretien préliminaire de la capitulation entre Bismarck et Napoléon III.

Arrivée à Sedan par un temps splendide, contrastant avec la tristesse des souvenirs que nous y venions chercher.

Nous traversons le champ de bataille en voiture, écoutant avec une attention anxieuse les explications de nos guides. Tous les épisodes du drame sanglant de 1870 repassent sous nos yeux, évoqués un par un dans la réalité même de leur décor. Quel massacre, quelle tuerie idiote et épouvantable ! A quoi bon rappeler ici toutes les phases de la grande bataille, l'incurie de l'empereur et de ses généraux en présence de l'activité des Allemands, le guet-apens préparé de longue main, l'investissement de la place par l'ennemi, le réveil tragique de l'armée française, la résistance acharnée et inutile, l'écrasement, la « pulvérisation » de 90,000 hommes par onze cents bouches à feu, l'affolement, les fautes commises jusqu'à la dernière heure, les pourparlers honteux, la capitulation finale avec toutes les humiliations, toutes les souffrances infligées à notre malheureuse armée ? Pour tous ces détails, je renverrai aux ouvrages spéciaux écrits sur Sedan, aux chapitres de Victor Hugo surtout, le plus partial mais le plus prestigieux des historiens.

Nous visitons la maison de la dernière cartouche, illustrée par le tableau de De Neuville. On nous montre les chambres du haut dans lesquelles eut lieu le suprême effort de la résistance. Tout est demeuré à peu près dans le même état de délabrement depuis 1870 ; les murs sont criblés de balles, troués, déchiquetés par places ; les carreaux des portes sont en débris, le plafond bâille, crevé par un éclat d'obus. Le reste de la maison a été converti en un musée banal, où l'on vend des photographies et de menus objets commémoratifs. Les boiseries sont couvertes de signatures quelconques, écrites les unes sur les autres.

A une centaine de mètres plus loin, le cimetière de Bazeilles, avec l'ossuaire, lourde pyramide en pierre jaunâtre. L'énorme soubassement renferme une double rangée de caveaux séparés par un couloir central, et éclairés chacun par une étroite fenêtre aux clartés de laquelle on aperçoit des débris confus, crânes rangés à la file, ossements jaunis, restes d'uniformes entassés pêle-mêle. A droite du couloir, le côté français ; à gauche, le côté allemand. C'est épouvantable.

Devant l'entrée même de l'ossuaire, une autre pyramide est debout avec ces mots gravés en allemand : La Bavière à ses vaillants fils. Vaillants, oui, pourquoi pas ? Ils n'ont pas été les moins crânes sous la fusillade, et nul ne saura jamais combien il en est tombé à Bazeilles, de ces blonds fils de la Bavière ! — Vaillant, tout le monde l'a été parmi les plus humbles. De nombreux enclos mortuaires l'indiquent le long des routes. Et le même serrement de cœur vous prend à chacune de ces tombes, avec cette parole au bord des lèvres : Pauvres bougres !

Sur la place de Bazeilles, monument commémoratif en granit bleu, élevé à la mémoire de nos soldats de l'infanterie de marine et du 12e corps. A la sortie du village, le château de Monvillers, qui abrita notre état-major pendant l'action. Plus loin, l'arbre sous lequel fut blessé Mac-Mahon. Nous traversons *Daigny*, *Givonne*, gracieux villages des plus pittoresques, *Floing*, dominé par le bois de la Garenne, de sanglante mémoire, et le *plateau d'Illy*, d'où fut lancée la fameuse charge de cavalerie du général Margueritte, charge héroïque et désespérée qui arracha un cri d'admiration au roi Guillaume lui-même. Vers le nord-ouest enfin, on nous montre

la presqu'île d'*Iges,* ou fut parquée l'armée prisonnière. Elle y resta dix jours, sans abris, sous la pluie qui s'était mise à tomber avec persistance, dans un effroyable cloaque, et endurant des souffrances sans nom.

Nous revenons enfin à Sedan, où nous prenons notre repas. Fatalement, malgré les digressions voulues, la conversation est ramenée à chaque instant sur les tristes épisodes de la sanglante journée ; et, au dessert, notre sympathique directeur, M. Godin, se lève et prononce l'allocution suivante :

Mes chers Collègues,

Nous venons de visiter la Maison des dernières cartouches, l'Ossuaire, le village de Bazeilles, et de traverser rapidement le champ de bataille de Sedan, toutes choses qui nous on rappelé de terribles souvenirs.

Considérons l'excursion de ce matin comme un pèlerinage où il nous a été permis de nous découvrir au souvenir du courage malheureux de nos braves soldats.

Confiants dans l'avenir, Mesdames, Messieurs, levons notre verre à notre chère, à notre bien-aimée patrie, — au cri du cœur de vive la France !

Je rappelle ce toast, parce que dans les circonstances où il fut dit, avec une voix vibrante d'émotion, au milieu d'un recueillement douloureux, il nous semble résumer d'une manière saisissante la pensée de tous. C'était plus qu'un simple hommage, c'était un acte nécessaire de reconnaissance.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
. . . .

A deux heures, nous reprenons le train pour Charleville, puis de là pour Laifour.

Nous longeons la Meuse en la descendant cette fois. Le paysage se fait de plus en plus accidenté, la vallée devient gorge. A droite et à gauche, des collines semées de verdures fraîches comme des pelouses ou de forêts de sapins à la teinte plus sombre. Tout ce pays est ravissant. La Meuse s'y joue en courbes capricieuses, qui forcent la voie ferrée à la quitter à chaque instant pour prendre au plus court, s'engager sous de nombreux tunnels, et la retrouver folâtrant de l'autre côté de la montagne. Bientôt, à notre gauche, s'ouvre une vallée riante que décore la petite ville de Monthermé ; au milieu coule une eau limpide comme le cristal, c'est la Semoys, la plus capricieuse, la plus sauvage des rivières qui se jettent dans la Meuse.....

Nouveau tunnel. Nous retraversons la montagne, et cinq minutes après nous nous trouvons à Laifour.

Laifour est plus qu'un cul-de-sac, c'est un trou. Une seule rue, sale, étroite, caillouteuse, descend de la gare vers le fleuve, et au bout de cette rue un seul édifice domine la rangée basse des maisons, c'est l'église. On en voit le clocher pointu se dresser en saillie sur le fond sombre et boisé de la montagne d'en face, sorte de mur gigantesque, de masse effrayante par sa proximité, qui surplombe et écrase tout le paysage. Comment les habitants de Laifour n'ont-ils pas le spleen ?

Une barque nous attend sur le bord du fleuve et nous transporte au pied de la montagne. Le temps est beau : nous en profitons pour aller à pied, en suivant les méandres de la rive, jusqu'aux rochers connus sous le nom de *Dames de Meuse.*

Ces rochers n'ont, je dois le dire, rien de caractéristique que leur nom, et il est

probable que sans le secours du guide, jamais nous ne les eussions découverts, tant ils ressemblent à ceux qui les entourent. Nous avons cependant payé aux Dames notre hommage d'admiration, ne fût-ce que par galanterie, et aussi par respect pour la tradition.

Ce sont de grandes parois lisses et noirâtres, revêtues de broussailles et tapissées de mousses. Leur nom fait supposer quelque légende comme il en existait tant dans le pays, à l'époque où l'on croyait aux fées et aux apparitions surnaturelles. On montre encore, paraît-il, à un autre endroit, le rocher noir d'où s'élança le cheval fougueux du bon Renaud, laissant l'ineffaçable empreinte de son pied sur le roc.

La Meuse, dans toute cette partie de son cours, serpente entre deux rangées de hauteurs presque à pic (180 mètres environ d'altitude), les côtoyant à tour de rôle, et laissant, tantôt à droite, tantôt à gauche, de grands espaces de verdure pâle, prairies à peu près incultes couvertes de maigres herbages. On y récoltait le foin à cette époque de l'année, et nous avons pu voir au passage, plusieurs barques revenir vers le village avec leur odorante cargaison, surmontée poétiquement du bouquet ou « mai » traditionnel.

La largeur de la Meuse est, à Laifour, de 80 à 90 mètres environ. Son cours serait très rapide et presque impétueux sans les barrages qui le règlent de distance en distance. En face même des Dames de Meuse nous avons pu traverser un de ces ponts improvisés, garnis de pieux mobiles que l'on déplace à volonté, suivant la violence du courant.

Nous rentrons à Laifour, les uns, — les plus vaillants, — en suivant la crête des rochers escaladés non sans peine, les autres, par le chemin de terre qui longe la Meuse, pour nous retrouver tous, une heure plus tard, attablés dans l'unique auberge du village, où nous trouvons un repas copieux qui nous met tous en belle humeur. Après une dernière promenade sur les bords de la Meuse, nous nous rendons à la gare, escortés par des bandes d'enfants qui chantent en chœur pour obtenir des sous. Naïvement ils nous donnent ainsi une audition de la *Carmagnole*, entonnée avec un entrain qui nous en donne long à penser sur le véritable esprit de ces populations. Sol traître à tous les points de vue que celui de cette Ardenne. Pays rude et de misère farouche, où le socialisme fait de rapides grogrès, et où les grèves sont d'ailleurs fréquentes et prolongées ; — la dernière a duré trois mois.

Nous arrivons vers la nuit à Givet, petite ville fortifiée qui occupe l'extrême pointe Nord du département des Ardennes, sentinelle avancée au bord de la frontière. Retirée à plus d'un kilomètre de la gare, entre ses murs percés de meurtrières, Givet prend à cette heure, pour les étrangers qui s'y présentent, des airs particulièrement farouches et hérissés. Une forteresse d'aspect formidable couronne le rocher qui domine la ville, c'est Charlemont, construite par Charles-Quint en 1555. En réalité, tout cet appareil militaire est assez peu sérieux. A l'heure qu'il est, la fameuse « pioche des démolisseurs » achève de détruire l'enceinte de fortifications qui entoure la ville depuis deux siècles (pauvre Vauban, où sera ton œuvre dans vingt ans ?), et Charlemont lui-même ne résisterait pas au second coup de canon tiré sur ses murailles.

La Meuse coupe la ville en deux : ici, le petit Givet, avec sa haute citadelle ; là-bas, le grand Givet, la ville commerciale et officielle, que domine le mont d'Haur (mont d'Or par corruption).

C'est à l'hôtel du même nom que nous sommes descendus. Un bon point pour l'excellence de la cuisine et la propreté des locaux.

Le lundi 13 juillet, nous partons en voiture pour Han et Rochefort. Route droite un peu monotone jusqu'à Beauraing, premier village de la frontière belge. A Beauraing, vieux château historique ayant appartenu aux Beaufort, restauré et habité aujour-

d'hui par un Espagnol, le duc d'Ossuna. De Beauraing à Han, la route devient accidentée et pittoresque, traversant de nombreux hameaux et quelques lisières de forêts en pleine roche.

Nous arrivons enfin à Han-sur-Lesse, gracieux petit village où se trouve la fameuse grotte « seule et unique dans son genre ». Voir le *Guide-Album du voyageur à la grotte de Han, par un habitant du village*, livre naïf mais intéressant à consulter. On y apprend que Han est situé dans un vallon fertile, remarquable par l'excellence de ses fruits et l'abondance de ses récoltes (!), et que ce nom de Han, d'origine turque, est le même que *Kiarvansaraï* ou *Karbasara*. En réalité, han est un vieux mot qui veut dire trou, excavation.

Le grotte de Han s'est formée dans des couches de calcaire dévonien, dès une très haute antiquité, à la suite de divers phénomènes souterrains. Cette grotte, comme toutes celles que l'on rencontre dans le pays, servit autrefois de refuge à l'homme et aux animaux ; les découvertes que l'on y a faites, à différentes époques, de squelettes, armes, outils, pièces de monnaie, en sont une preuve évidente. Il faut, pour y accéder, parcourir à pied un trajet d'un kilomètre et demi, au flanc d'une montagne aride. On visite, également de ce côté, l'endroit dit *Trou de Belvaux*, où la Lesse vient s'engouffrer en mugissant à des profondeurs mystérieuses. L'entrée de la grotte se trouve à l'ouverture dite *Trou du Salpêtre*, où nous pénétrons avec nos guides ; — un guide porteur de lampes pour trois personnes.

Je ne puis m'étendre ici sur les merveilles de cette grotte que beaucoup connaissent, et dont la description se trouve du reste dans un grand nombre d'ouvrages. Contentons-nous de citer au passage la *Salle des Scarabées*, la *Salle des Renards*, ornée de belles stalactites, la *Salle de la Grenouille*, la *Salle Vigneron*, la belle *Galerie du Précipice*. D'autres salles, situées à gauche, sont malheureusement interdites au visiteur, à cause des dangers qu'elles présentent. A droite, l'imposante *Salle des Trophées*, ornée de riches draperies, puis la *Cascade* et l'*Abîme*. Ensuite vient un groupe de petites salles, dites *Mystérieuses*, qui sont une des merveilles de la grotte, et dont la découverte remonte à 1857. Ce sont le Portique, la Mosquée, les Merveilleuses et l'Alhambra. La salle des Merveilleuses est remarquable par la sonorité de ses stalactites. C'est dans cette salle, si je ne me trompe, qu'on nous a montré une magnifique draperie transparente trouée d'un coup de canne, il y a quelques années. L'auteur de cet acte de vandalisme était encore un Anglais, naturellement.

Aux Mystérieuses tout est d'un blanc d'albâtre, la fumée des torches de résine dont on se servait autrefois n'y a, en effet, jamais pénétré. Les guides se servent aujourd'hui de magnésium pour éclairer les voûtes.

En revenant sur ses pas, on arrive au bout de quelques instants à la *Place d'Armes*, vaste rotonde au milieu de laquelle coule la Lesse, avec un bruit frais et continu qui frappe au milieu de ce silence. On voit la rivière sortir, à gauche, d'une ombre mystérieuse, passer sous un pont étroit, toute ruisselante des clartés qu'y projettent nos lampes, et s'abîmer à nouveau dans la nuit. Franchissons la passerelle, arrêtons-nous un moment au trink-hall (rafraîchissements pour touristes anglais) et remettons-nous en route.

Enfin, voici le lieu grandiose qui, à lui seul, mériterait à la grotte de Han sa renommée : la *Salle du Dôme*, véritable chaos formé d'énormes blocs de pierre éboulés et d'horribles précipices. Sa hauteur est de plus de 300 pieds, sa longueur atteint 154 mètres, et sa moindre largeur 135. La voûte, apparue de très loin au reflet des torches, semble avec ses accidents multiples un ciel moutonné, un ciel nocturne où ne luirait aucune étoile. « L'imagination s'effraye, dit un savant belge,

M. Quetelet, — en considérant cette voûte colossale, qui soutient une forêt, et dont une rivière ronge continuellement les supports ».

Après l'éclairage au magnésium, du haut du *Trône de Pluton*, descente rapide vers la *Salle des Draperies*, puis vers la *Salle du Trône*. Nous nous trouvons ensuite au bord d'une petite plage argileuse et d'un accès facile ; un vaste lac s'étend devant nous : c'est le déversoir de tous les courants de la Lesse. Là, deux grandes barques nous attendent ; nous y prenons place, et la traversée commence, dans une obscurité presque complète, car la plupart des lampes ont été éteintes. Les barques glissent lentement sur la nappe profonde ; à peine d'autre bruit que celui de l'eau, et le cri bizarre des chauves-souris nichées entre les stalactites de la voûte. Un reflet verdâtre éclaire faiblement l'extrémité de la galerie, qui fait un coude à cet endroit ; à peine y sommes-nous arrivés que la scène change de nouveau : le jour éclate à notre gauche, pénétrant horizontalement à travers une large baie qui s'agrandit peu à peu. L'impression en est féerique et inoubliable...... Et voici que tout à coup une formidable détonation retentit à nos oreilles : c'est celle d'un canon placé à la sortie de la grotte. Le bruit roule au-dessus de nos têtes, se répercute de paroi en paroi, et s'éloigne, répété à l'infini, dans les flancs de la caverne. Il est évident, comme on l'a fait remarquer, qu'un semblable écho ne peut se produire que dans des vides immenses. Il est de trop longue durée et trop éloigné pour que sa répercussion soit circonscrite dans la partie habituellement visitée. Il reste probablement à parcourir un vaste champ inexploré.

Le debarcadère se trouve au milieu d'un site riant, agrémenté de jardins agrestes. En cinq minutes, nous sommes de nouveau rendus au village de Han, où nous attendent nos voitures. En route pour Rochefort !

Rochefort, petite ville proprette et agréable, sur un promontoire rocheux étreint par une boucle de Lomme. C'est un « Spa modeste », comme on l'a dit. Nous y déjeûnons à l'*Hôtel Biron*, hôtel spacieux s'il en fut, et digne de n'importe quelle grande ville.

Puis nous nous mettons en route pour visiter les fameuses grottes de Rochefort, rivales de celles de Han, et auxquelles leur possesseur, M. Alphonse Collignon, a fait une réputation non moins européenne. Ces grottes offrent en effet certaines curiosités, notamment l'entrée et la *Salle du Sabbat*. Tout le reste est assez bien truqué. Allez-y, vous vous y amuserez prodigieusement.

Nous remontons en voiture pour retourner à Givet. La route est plus intéressante, plus pittoresque que celle que nous avons suivie à l'aller. Les cochers semblent presque s'être égarés, heureusement pour nous. Nous tombons au milieu d'une région fantastique, à laquelle des montagnes rocheuses, dénudées, donnent un caractère spécial de sauvagerie, digne d'un décor de *Fra Diavolo*. Peu ou point de culture dans cette vallée inférieure de la Lesse ; quelques maigres sapins garnissent les pentes déchirées de crevasses profondes, au bas desquelles la rivière ruisselle sur son lit de cailloux avec des éclats de lumière et de sourdes clameurs. Les villages y sont pauvres, la terre à bon marché. Un magnifique château royal avec parc environnant domine au loin le pays.

Toute cette vallée n'est pas seulement pittoresque, elle présente un grand intérêt au point de vue géologique et paléontologique. La montagne est trouée de *hans*, ou cavités nombreuses, où l'on a découvert, non seulement des traces d'habitation, mais aussi des traces de sépulture de l'âge du renne : tels sont les rochers de *Chaleux* et ceux plus célèbres encore de *Furfooz* (Trou du Frontal, Trou Rosette, Trou des Nuttons). Les Nuttons étaient, dit la légende, « de petits hommes venus avant le Christ au pays où nous sommes, et qui vivaient sous terre en des retraits profonds..... En tous les métiers, menuisiers, forgerons, tailleurs et cordonniers, les

Nuttons n'avaient pas leurs pareils à l'ouvrage, si bien que, vers le soir, les femmes du village n'avaient qu'à déposer aux abords de leur trou du cuir pour leurs souliers, du fer pour un verrou, des pots à ressouder, ou toute autre commande, en y joignant l'offrande d'un pain, de quelques œufs et d'un pot plein de lait, en moins d'un jour ou deux c'était ouvrage fait, et de même à la brune on venait le reprendre ».

Ainsi, partout dans ce pays, la légende merveilleuse ou chevaleresque côtoie l'histoire. Il y a ici une ample moisson pour l'artiste et pour le poète, autant que pour l'homme de science.

A mesure que nous revenons vers Givet, vers la frontière française, les collines s'abaissent, le paysage s'élargit, la nature, de romantique, devient bourgeoise. Au reste, il se fait tard, la nuit s'étend déjà sur la campagne. Fatigués, affamés, nous regagnons à grand train notre hôtel où nous trouvons un bon dîner et un sommeil réparateur.

Baoûm ! — Un coup de canon nous réveille en sursaut dès l'aube. Un second, puis un troisième. C'est la fête du 14 juillet qui commence, et Charlemont vient de prendre la parole pour ne plus l'abandonner. Qui donc nous disait que les vieux canons de fer de la citadelle étaient muets, et qu'en 1870 ils étaient restés prudemment « retirés des combats », comme ceux des Invalides,

« Vains foudres de parade oubliés de l'armée ! »

Ce signal d'ailleurs semble fait à notre intention. En un clin d'œil nous sommes tous debout, habillés, restaurés, rendus à la gare, et parqués dans un wagon spécial (genre tramway), dont on ne nous ouvre les portes qu'à Dinant.

Dinant. — Jolie petite ville allongée sur le bord de la Meuse, dans un site charmant. Il fait grand soleil ; beaucoup de touristes comme nous, des Parisiens notamment, profitant des vacances du 14 juillet, y viennent apporter un surcroît d'animation. Nous traversons le pont établi sur la Meuse, successeur du fameux pont où l'on pouvait lire cette inscription originale : *Hic pons confectus est*, ce pont a été construit ici, — visitons la cathédrale (architecture ogivale primaire), puis nous suivons la principale rue de Dinant, parallèle au fleuve. L'ancien commerce de *dinanderies* a disparu dans cette cité ; en revanche, les fameuses couques de Dinant sollicitent nos regards à bien des étalages. Nous gravissons la montagne, à pente assez douce, du haut de laquelle la vue embrasse, en amont du fleuve, un paysage des plus pittoresques. Sur la gauche, nous apercevons un énorme bloc calcaire isolé au bord du fleuve, et appelé la *Roche à Bayard*. C'est en effet Bayard, le cheval des Quatre Fils Aymon, qui, en passant près de Dinant dans sa course effrénée, donna à ce rocher une ruade qui le détacha de la montagne.

Enfin, notre dernière visite est pour le fort qui domine cette vallée. Ce fort, d'aspect terrible comme Charlemont, n'a jamais servi que comme plate-forme aux soldats de Charles-le-Téméraire pour jeter dans la Meuse les Dinantais qui s'étaient révoltés. Déclassé en 1853, il a été acheté 8,000 francs (!) par un particulier qui l'exploite aujourd'hui comme musée d'armes.

Hâtons-nous. Le dîner nous attend à l'hôtel de X (ne lui faisons pas de réclame). Par une heureuse idée des directeurs de l'excursion, on a dressé la table sur la longue terrasse qui regarde la Meuse, et nous pouvons ainsi, tout en prenant notre repas, contempler la partie de la ville située sur la rive droite du fleuve. Au premier plan devant nous, une rangée de vieilles maisons aux pignons aigus, aux petites fenêtres basses ; sur la droite, le clocher de la cathédrale, dont Théophile Gautier raille agreablement « la forme bulbeuse, les profils de pot à l'eau si chers aux archi-

tectes flamands » ; plus loin, presque caché derrière le pont, l'hôtel de ville de style également rococo. (Tout est rococo à Dinant, tout sonne le métal creux, la dinanderie, mais c'est justement ce qui constitue la physionomie originale de cette charmante petite ville d'opéra-comique. A quoi bon prendre au sérieux ce qui ne l'est pas ? . Enfin, devant nous, couronnant un immense rocher à pic, le fort, vu de profil cette fois. Nous remarquons, sur le rocher en question, une grande tache noirâtre dont nous nous risquons de demander l'origine, la légende. Cette légende, je ne vous la transmettrai pas. Il est des choses que le talent d'un Armand Silvestre peut seul conter décemment, à force de poésie.

Ne quittons pas Dinant sans signaler un petit événement qui a son importance : Une carte postale nous y avait précédés à l'hôtel, une carte qui venait de bien loin comme on en peut juger :

Du haut du pic du Skejdskampen, à 4.180 pieds d'altitude, par le 63° latitude et le 10° longitude Est, les Géographes Lillois excursionnistes en Norvège, envoient un salut fraternel et amical à leurs camarades en excursion dans les Ardennes.

Attention très délicate, qui prouve une fois de plus les sentiments d'excellente confraternité qui unissent entre eux les membres de notre Société de Géographie.

Et maintenant, vite en bateau pour descendre la Meuse. Au coup de sifflet, la lourde machine s'ébranle, et nous regardons à droite et à gauche fuir les rives ensoleillées.

Voici le mamelon de Montorgueil, sur lequel fut construite la tour du même nom qui défendait autrefois Dinant de ce côté du fleuve, puis le ravin profondément creusé de La Vatte.

Plus loin apparaît Bouvignes, cité autrefois importante qui ne compte plus qu'un millier d'habitants. Bouvignes commença par être un séjour de bouviers : de là son nom. Aux XVe et XVIe siècles, Dinant et Bouvignes également florissantes se livrèrent des luttes héroïques par pure jalousie de métier. Il s'agissait de décider par la voie des armes laquelle des deux villes fabriquait les plus belles dinanderies. Henri II de France, mit fin à cette rivalité en saccageant l'une et l'autre cité. Bouvignes ne se releva qu'à peine de cette déchéance.

On aperçoit encore, sur la montagne, la tour de Crèvecœur, rivale de Montorgueil. A cette tour se rattache la fameuse légende des Trois Dames de Crévecœur. Il s'agit de trois belles et honnestes dames qui, lors de la prise de Bouvignes par Henri II, se précipitèrent du haut de ce manoir :

Pour ne point tomber vivantes
Aux mains des durs assiégeants,
Les trois dames bravement
S'en vont sur la tour branlante
Monter en blancs vêtements
Et par la main se tenant.

Elles font une prière
En levant au ciel les yeux,
Et puis d'un saut merveilleux
Quittant la tour meurtrière,
Tombent dans l'air du bon Dieu
Sur les piques et les pieux.

Depuis ce trépas si digne,
Qui nous crève à tous le cœur,
On appelle Crèvecœur
Le vieux château de Bouvignes.
Qu'il plaise au divin Seigneur
Prendre leur âme en douceur !

Cette complainte se chante sur l'air de *Fualdès.*

Ceux d'entre nous qui, il y a deux ans, se sont rendus en excursion aux sources de l'Escaut se souviennent d'avoir vu, au sud de Cambrai, un autre château de Crèvecœur également historique. Henri II s'y arrêta pendant qu'il était en route pour détruire le Crèvecœur de Bouvignes, et vingt-quatre ans plus tôt il avait été le rendez-vous des princesses qui négocièrent la paix des Dames. Nous avons donc, nous aussi, nos dames de Crèvecœur, celles-là parfaitement authentiques.

Voici quelques îles verdoyantes en aval de Bouvignes, puis commence une longue crête dénudée, hérissée d'escarpements, percée encore de cavernes. Au-dessous du village de Houx, nous voyons se dresser sur un rocher les ruines croulantes d'une ancienne forteresse, véritable repaire de brigands : c'est Poilvache (Pille-Vache). Pour comprendre ce nom, il suffit de se rappeler que des bouviers étaient installés à Bouvignes.

Si l'apielaient par corine (colère)
Por çon que devant leurs estaces (étables)
Prendaient lors pors et lors vaces.

Les ruines couvrent un vaste plateau brusquement coupé par des rochers à pic qu'une étroite bande de terre sépare du fleuve. La rive gauche au contraire semble s'abaisser, s'aplanir de plus en plus. Voici, de ce côté, la petite station d'Yvoir (forges et carrières). La Meuse y reçoit la rivière du Bocq, fameuse par ses truites et ses écrevisses.

Puis vient, au milieu d'une vaste pelouse de velours vert, le joli village de Godinne avec sa gracieuse chapelle, ses noyers magnifiques et ses ilots qui semblent des mousses flottantes sur le fleuve élargi.

La vallée se resserre et devient plus capricieuse. Les rochers de Frêne et de Faulx viennent plonger à pic dans la Meuse leurs assises gigantesques. Puis c'est, auprès du village de Rouillon, la roche aux Corneilles, superbe massif piqué de blanc, de gris et de vert.

A gauche, la côte boisée de Walgrappe, revers du Mariensberg, où l'on a fait, il y a quelque vingt ans, un essai malheureux de culture vinicole. Çà et là, les côteaux de la Meuse produisent encore un petit vin blanc, assez capiteux, paraît-il. Nous en avons bu sur la route de Givet à Han, de ce petit vin blanc du pays : il ne nous a guère semblé terrible. Peut-être avait-on oublié d'en mettre dans l'eau qu'on nous a servie.

Plus loin, à gauche encore, c'est le village et le château de Dave, propriété du duc de Fernan-Nunez. Les châteaux en Espagne ne valent pas ceux de ce pays, car les plus nobles hidalgos viennent volontiers séjourner sur les bords de la Meuse, témoin encore le duc d'Ossuna, propriétaire du château de Beauraing dont il a été parlé plus haut.

Sur la rive droite, la roche célèbre de Taillefer, autrefois surmontée d'un manoir,

— puis Samson, une ancienne forteresse comme Poilvache, formidable rocher troué d'excavations légendaires, au pied duquel le ruisseau de Grand-Pré arrive à la Meuse. Peu à peu, la côte s'adoucit, s'abaisse : çà et là quelques châteaux modernes annonçant que Namur est proche. Voici en effet la riche plaine de Jambe, et aussitôt Namur apparaît sur les deux rives du fleuve.

La navigation sur la Meuse est malheureusement ralentie par l'existence de nombreux barrages et écluses à sas qui nécessitent chaque fois l'arrêt du bateau. C'est ce qui a fait que, parvenus trop tard à Namur, nous n'avons pu visiter cette ville comme il en était question dans l'itinéraire. A peine avons-nous eu le temps de nous rendre à la station, avec ou sans vigilantes. J'épargnerai donc au lecteur la description fastidieuse de Namur, et le reconduirai directement à Lille par Bruxelles, en lui demandant pardon des longueurs déjà excessives de ce compte rendu.

Un mot encore cependant. — Merci aux organisateurs de cet intéressant voyage, MM. Fernaux et Godin, du soin, de l'intelligence, du dévouement qu'ils ont apportés dans leur tâche. Quelqu'un les a appelés les « pères de l'excursion ». Ce mot, pour plaisant qu'il soit, n'en est pas moins juste, et nous le rééditons volontiers pour notre compte.

G. Houbron.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890

AOUT.

1er Août. — États-Unis. — Mise en vigueur du bill Mac-Kinley du 10 juin 1890, exigeant la présentation de factures certifiées par les consuls américains, pour l'entrée des marchandises étrangères.

5 Août. — Soudan. — Convention anglo-française signée à Londres pour le partage de l'Afrique.

La France, renonçant à la convention du 10 mars 1862, ne s'oppose plus à l'établissement du protectorat anglais sur Zanzibar, et l'Angleterre reconnaît le protectorat français sur Madagascar.

Elle reconnaît la zone d'influence de la France au sud des possessions méditerranéennes de celle-ci jusqu'à une ligne allant de Say, sur le Niger, à Barroua sur le lac Tchad.

— Bulgares de Macédoine. — Remise par la Porte, malgré l'opposition de la Russie, des bérats d'investiture aux deux évêques bulgares d'Ochrida et d'Uskub, en Macédoine.

6 Août. — République Argentine. — Démission du président J. Colman. Le vice-président Ch. Pellegrini est nommé président de la République.

9 Août. — Algérie. — Ouverture complète du chemin de fer d'Oran à Tlemcen par Bel-Abbès.

10 Août. — Héligoland. — Prise de possession par l'Allemagne de l'île d'Héligoland cédée par l'Angleterre par le traité du 1er juillet 1890.

— PÉROU. — Entrée en fonctions du président Gonzalez.

17 Août. — RUSSIE. — Arrivée à Reval de l'empereur Guillaume II, allant prendre part aux grandes manœuvres de l'armée russe.

18 Août. — SOUDAN FRANÇAIS. — Décret détachant le Soudan français du Sénégal et lui attribuant une autonomie administrative.

20 Août. — AFRIQUE PORTUGAISE. — Convention signée à Londres, relative à la délimitation des possessions portugaises et anglaises de l'Afrique du Sud.

La région du Chiré, au Nord de Ruo, toute la région du Zambèze central, le pays des Matabélés, le Machona, sont reconnus comme placés sous la domination ou l'influence de l'Angleterre. Les possessions portugaises du Mozambique sont, par suite, composées de celles de l'Angola et de celles de Mozambique. Le Portugal pourra néanmoins réunir ces deux possessions par un chemin de fer.

En cas d'aliénation des possessions portugaises du Zambèze, un droit de préemption est reconnu à l'Angleterre. Le Zambèze et le Chiré seront ouverts au commerce et à la navigation libres.

26 Août. — SALVADOR. — Après un conflit sanglant avec le Guatémala, provoqué par le coup d'état du général Ezeta, un protocole de paix est signé avec cette République, maintenant le *statu quo ante bellum.*

— TRANSVAAL. — Le Voslkrand ratifie, par 20 voix contre 10, la convention avec l'Angleterre concernant la neutralité du Swariland.

— GUATÉMALA. — Le général guatémaltèque insurgé Barrundia est assassiné, à bord du paquebot des États-Unis en rade de San-Jose, par des agents du gouvernement de Guatémala.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

La question du Sund. — Nous lisons, dans un journal de Bruxelles, une correspondance de Berlin, où se trouvent soulevées certaines questions intéressantes.

On affirme que, pour se rendre à Cronstadt, l'escadre française n'a pu passer par l'Ore-Sund, où elle n'aurait pas trouvé assez de fond, et qu'elle a jugé prudent de passer du Kattegat dans le Grand Belt, entre les îles danoises de Fuenen et de Seeland, laissant Copenhague à sa gauche et pénétrant, par la Baltique, dans le Langeland Belt, ce qui la forçait à se rapprocher de Kiel, le grand port militaire de l'Allemagne.

Or, voici ce que l'on écrit de Berlin à la *Gazette de Bruxelles* :

« On a toujours dit que les travaux de Copenhague avaient été particulièrement

effectués pour permettre à une flotte française de trouver un solide point d'appui, en cas de guerre contre l'Allemagne. Les cuirassés russes et français étaient, disait-on, en état ainsi de se joindre pour menacer la côte prussienne et obliger l'Allemagne à distraire plusieurs centaines de mille hommes à son armée de campagne pour surveiller son très long littoral maritime.

» Il y avait là pour l'Allemagne un sérieux souci, un grave sujet de préoccupations stratégiques. »

L'escadre française n'ayant pu passer par l'Oere-Sund, la situation n'est plus la même.

« Ceci, s'écrient les Allemands, change toute la situation ! Si la flotte française doit réellement passer près de Kiel, elle ne passera pas ! Car toute notre flotte sera concentrée dans les eaux de Kiel et elle sera certainement assez puissante pour barrer le chemin aux cuirassés ennemis. Avec cela plus n'est besoin de garder nos côtes ; nous avons toute une nouvelle armée disponible pour opérer en Alsace et en Lorraine, c'est-à-dire directement contre l'armée française, et Copenhague devient inutile. »

A son retour de Cronstadt l'escadre suivra-t-elle le même itinéraire ou s'aventurera-t-elle dans l'Oere-Sund ?

Les Allemands paraissent attacher une grande importance à ce fait.

ASIE.

Les Anglais en Arménie. — On parle de menées anglaises en Arménie. Y réussiront-elles ? C'est possible, mais pas certain.

L'Arménien est un très bon artisan. Les tailleurs, cordonniers, bijoutiers de l'Arménie, sont généralement des Arméniens. Beaucoup sont aussi ébénistes, carrossiers, tonneliers. Ils excellent surtout dans le négoce. Très fins commerçants, ils passent souvent trop vite de la finesse à la ruse, comme c'est le cas en Orient, où les mœurs et les mélanges de races si différentes contribuent beaucoup à faire de l'astuce et de la méfiance les premiers articles de foi de tout bon négociant. Les Tartares et les Persans, très nombreux dans les pays habités par les Arméniens, n'ont pas peu contribué à cette manière de faire. Il est facile de comprendre qu'un peuple si actif et si laborieux, si apte à toutes les industries et à tous les commerces, ne risquera ni sa tranquillité, ni son lendemain, pour une idée politique. Il est trop âpre au gain, et ne possède d'ailleurs ni esprit militaire, ni esprit d'aventures. Néanmoins, le terrain est favorable aux agitateurs.

Rien n'est plus facile, en effet, que d'exciter le mécontentement d'une race arriérée et fanatique qui, après une époque de splendeur, se trouve, nous ne disons pas asservie, mais assujettie et sous la tutelle d'une race de religion différente. Les agents anglais agissent donc sur un terrain très facile.

AFRIQUE.

La mort de Crampel. — C'est à Rochefort que j'ai appris la mort de Crampel.

Le Congrès de Géographie battait son plein. Le mardi 4 août, le baron de Guerne

avait donné une très intéressante conférence sur la faune sous-marine qu'il a étudiée avec le prince de Monaco. A cette conférence on m'avait montré, placée au premier rang Mme Crampel. Radieuse dans une claire toilette rose, la jeune femme recueillait de toutes parts les témoignages de sympathie qu'éveillait sur son passage le nom qu'elle porte. Hélas, dès le lendemain, la robe rose devait se transformer en une robe de deuil !

En effet, le mercredi devait parler M. Percher, un ami intime de Crampel, rédacteur au *Journal des Débats*, où il signe sous le nom d'*Harry Alis*, c'est sous ce nom encore qu'il a écrit pour la librairie Hachette un fort beau livre intitulé *A la conquête du Tchad.*

C'est de cette conquête qu'il devait nous entretenir. On m'avait prié de tracer sur papier noir une grandissime carte d'après le procédé usité à la *Société de Géographie de Lille.* J'étais à la besogne quand je vis arriver M. Gauthiot, le dévoué Secrétaire-Général de la Société de Géographie commerciale de Paris. Il m'apprit qu'un deuil de famille rappelait M. Harry-Alis à Paris et que la conférence n'avait pas lieu. Il avait l'air très grave en me disant cela. Ma carte d'Afrique se transforma en Amérique du Sud, pour une conférence de M. Marcel Monnier sur l'Amazone.

Ce deuil de famille, c'était la mort de Crampel. C'est donc le mercredi, vers dix heures du matin, que la fatale nouvelle fut annoncée à M. Harry Alis.

Nous ne l'apprîmes que le vendredi, vers neuf heures du matin. A propos d'une discussion sur le transsaharien, M. Gauthiot nous déclara qu'il valait mieux nous dire de suite ce que les journaux allaient nous apprendre dans quelques heures : Crampel était mort assassiné. La séance fut levée en signe de deuil.

Ainsi, la mort du vaillant explorateur était officielle. Avec lui périssait ce grand projet de jonction de nos possessions du Congo avec le Soudan Français par le Tchad. Avec lui périt peut-être l'avenir de la France en Afrique !

Dans quelles circonstances et de quelle façon a-t-il trouvé la mort, c'est ce que nous ignorons encore. Quelques optimistes veulent même encore douter et persistent dans je ne sais quel espoir chimérique.

Malheureusement, il faut savoir en prendre son parti ; Crampel est mort et bien mort. Il a été assassiné, croit-on, dans la région qui sépare l'*Oubangui* du *Baghirmi* (1).

Crampel n'était pas un débutant : il entra dans la carrière en 1887, comme secrétaire de M. de Brazza qu'il accompagna au Congo. L'année suivante, il obtenait l'autorisation d'explorer toute la région située entre Lastourville sur l'Ogoué et les rivières Benito et Campo, région complètement inconnue. Il organisa son convoi, seul Européen, sans interprète, avec deux laptots armés de fusils pour toute escorte militaire.

Bientôt il fut aux prises avec les plus sérieuses difficultés. Par diplomatie, il dut accepter pour femme une petite *Pahouine* de neuf ans, la négresse *Niarinzhe*, fille d'un puissant chef, qu'il a amenée en France, qui est repartie avec lui sur la route du Tchad et qui lui est demeurée fidèle jusqu'à la mort.

Toutefois, dans ce premier voyage, les difficultés du retour furent encore plus grandes.

Crampel atteint les sources de l'Ivuido, à 570 mètres d'altitude, — et cette rivière n'avait encore été remontée qu'à deux journées de son confluent avec l'Ogooué. —

---

(1) L'Oubangui est un affluent du Congo, le Baghirmi un sous-affluent du lac Tchad.

Puis, à travers des marais, il trouve la source de la rivière Koum ; là, ses hommes, exténués, se couchent à terre et refusent de continuer autrement que sur des radeaux leur route vers le rivage, encore distant de 250 kilomètres.

Obligé de céder, malgré les dangers que présente cette navigation à travers des peuplades méfiantes, sans qu'on puisse tenir avec eux, d'étape en étape, des *palabres* rassurants, Crampel embarque hommes et bagages sur des radeaux, et pendant cinq jours descend paisiblement le cours de la rivière : mais le sixième jour, les Pahouins de la rive tirent sur l'expédition ; rien ne peut être plus saisissant que le récit de cette lutte, rapporté par M. Harry Alis. Au moment d'abandonner ses bagages pour gagner un point de la rive d'où l'on ne tire pas, l'explorateur aperçoit la caisse qui renferme ses cahiers de notes. « Il y a là tous les fruits de mon voyage, dit-il, mes clichés, mes travaux topographiques. Mon cœur se serre : ces papiers, c'est le résultat de toute l'expédition, de tant de fatigues et de périls. Si je les perds, il ne restera plus rien, rien, pas même une preuve matérielle de la véracité de mon récit.

« Alors, en proie à une rage muette, je reprends, sous la fusillade qui redouble, mon chemin dans le lit de la rivière, pour atteindre le radeau... Quant au feu des Pahouins, je m'en inquiète peu, les sachant mauvais tireurs. Tout à coup, je sens une douleur au flanc, une balle m'a atteint et la surprise plus que la douleur me fait chanceler. Mais l'idée fixe me domine, et, jointe à la colère, décuple mes forces. Arrivé auprès du radeau, j'enlève ma caisse de papiers et je reprends le périlleux chemin du rivage. J'allais le joindre lorsqu'une seconde balle me transperce la cuisse, avec un choc si violent qu'elle me renverse dans l'eau. Heureusement mes hommes ne sont plus qu'à quelques pas : sentant que leur sûreté dépend de ma propre vie, ils se décident à venir à mon aide et me ramènent au bord, derrière l'abri de verdure qui les protège. »

Alors commence une effroyable retraite à travers des marais que les indigènes eux-mêmes croient impraticables, où ils poursuivent cependant ceux qu'ils croient des ennemis. Crampel, grièvement blessé, fait des efforts inouïs pour rester debout, car il est la seule sauvegarde de la petite troupe ; mais les pestilences du marais, où on enfonce jusqu'à mi-cuisse, enveniment les plaies du malheureux, qui, pourtant, doit porter parfois la petite Niarinzhe, incapable de marcher...

Le récit de cette retraite à travers la forêt marécageuse, dans l'état de fièvre où le mettaient ses blessures, donne le frisson ; « mais pourquoi s'appesantir sur ces misères ? s'écrie le vaillant qui les a supportées : à la fin, nous avons dépisté nos cruels ennemis. Les rivières Bouâ, Lobo et N'Teun ont été franchies à l'aide de lianes tendues à la hâte... Enfin, un jour, au sortir des arbres, nous apercevons une étoffe qui flotte dans le ciel ; c'est un poste français, c'est le drapeau... Quel battement de cœur ! Jamais je n'ai senti comme ce jour-là que ce lambeau tricolore peut être la personnification du pays. Il me semblait que c'était la France même qui était là ; tous nos maux étaient finis. »

Mais Crampel était pressé de repartir. L'œuvre de pénétration dans l'intérieur du Continent noir semblait le fasciner. Il en parlait d'une façon mystique :

« En dehors des résultats directs qu'il peut avoir, mon voyage sera, — que je réussisse ou que je meure, — le symbole de ce que la France doit exécuter dans l'avenir... Il faut une formule simple et un fait qui la concrétise, pour ainsi dire. Eh bien, la réunion sur les bords du Tchad de nos possessions de l'Algérie-Tunisie, du Soudan français et du Congo, sera cette formule ; et mon voyage sera le fait symbolique ».

Tout parut d'abord réussir. Le lieutenant Mizon par le Bas-Niger et la Binoué ; Dybowsky par la région du Congo, Monteil par le Soudan, doivent appuyer et soutenir de loin le hardi explorateur. *Un Comité de l'Afrique française* s'est formé, il

a réuni des fonds. La France semble sortir de sa torpeur et l'initiative privée semble se réveiller. Crampel est parti distançant les Allemands et il réussit.

« Dans cette œuvre, dit M. Harry Alis, nous n'avons pour le moment qu'un concurrent sérieux à craindre : ce sont les Allemands de Cameroun ; le Reichstag a voté un crédit de deux millions pour mettre la colonie en valeur... et poursuivre les tentatives de pénétration. Il y a là un contraste saisissant avec l'abandon où végètent nos explorateurs français.

» Diverses missions allemandes ont travaillé à cette œuvre importante. Nous pourrions voir avec indifférence et même avec sympathie leurs entreprises, si elles ne visaient que l'Adamaoua, qui doit tôt ou tard devenir un domaine allemand. Mais si, ce qui paraît probable, elles projettent de nous couper la route vers le Nord, il devient particulièrement important de les devancer.

» Crampel n'avait plus à franchir, à la date de ses dernières lettres, que le seuil, probablement peu élevé, qui sépare le bassin de l'Oubanghi de celui du Chari. Sur l'autre versant, il a dû trouver bientôt soit ce dernier fleuve, soit un de ses affluents, et, par cette voie commode, il arrivera vraisemblablement au sud du Tchad avec une avance considérable sur les missions allemandes. Toutefois, nous n'obtiendrons de résultats durables, dans cette région, que si cette expédition d'avant-garde est suivie d'autres entreprises françaises qui lui servent de renfort et de soutien ».

Trompeuse espérance ! Crampel est mort et maintenant tout est à refaire. Qui sait si nos rivaux n'ont pas aidé à l'œuvre de destruction.

Toutefois, le Comité de l'Afrique française ne veut pas désespérer.

Il a décidé l'envoi de renforts à la mission Dybowski.

M. Dybowski avait pour mission primitive de servir d'appui à la mission Crampel, de créer un poste à demeure sur le *Chari* (1) en communication par de petits postes de relai avec le coude nord de l'*Oubangui*. De son poste d'avant-garde, il devait entrer en relations avec le sultan de Baghirmi et nouer avec lui, s'il le pouvait, des relations amicales. Enfin, tous les postes devaient accorder leur protection aux commerçants qui voudraient s'établir dans la région.

Rien n'est changé à ce programme qui se résume dans la pénétration lente et sûre vers le Tchad. M. Dybowski a de plus la mission de poursuivre l'enquête relative à la mission Crampel.

Mais ses moyens d'action vont être considérablement augmentés, de façon à parer à toutes les éventualités.

Les subventions des pouvoirs publics ne suffiront pas : c'est le commerce français, c'est la haute banque qui doivent seconder les efforts des hommes dévoués, par lesquels des richesses incommensurables sont ouvertes à l'exploitation. Le livre de M. Harry Alis est instructif d'un bout à l'autre, car il énumère les produits de ce sol vierge, et il démontre les facilités de commerce qui seraient créées par l'annexion de la région du Tchad. Les Anglais, qui les convoitent, les Allemands, qui veulent nous en empêcher l'accès, seront déjoués facilement : les hommes, les dévouements sont là ; espérons, pour l'honneur du commerce français que l'argent ne manquera pas longtemps.

Du reste, pendant les trois premiers jours qui ont suivi l'appel adressé au public, le Comité de l'Afrique française a reçu 16,391 francs de souscription. C'est d'un bon augure pour l'avenir.

A. M.

---

(1) Le Chari est le principal affluent du lac Tchad. Il se jette dans la partie méridionale du lac.

Au Congo Français. — Voici, d'après l'agence Dalziel, d'intéressants détails sur la mission Fourneau :

Aux dernières nouvelles (31 mai), cette mission, qui avait été envoyée par M. de Brazza dans la direction du lac Tchad, était de retour à Ouesso, non loin de Brazzaville.

Elle revenait en arrière, rapportant de nombreux traités avec les indigènes, lorsqu'une nuit elle fut attaquée traîtreusement par des indigènes dont rien ne décelait la présence. Il s'en fallut de peu que la mission ne fût complètement anéantie. Le chef, M. Fourneau, fut blessé peu grièvement d'une flèche au-dessus de l'œil gauche. L'un de ses seconds, M. Thirié, qui était souffrant, fut tué sous sa tente, de deux coups de lance. L'autre, M. Blum, reçut un coup de lance au côté ; blessure peu dangereuse.

Le personnel de la mission, cerné dans les huttes d'un village, au milieu de la nuit, recevait, presque sans pouvoir répondre, les coups d'ennemis invisibles. En peu d'instants, quatre Loangos, un Pahoin et un Sénégalais étaient tués. Une trentaine d'autres indigènes de l'escorte étaient blessés.

M. Fourneau et M. Blum, quoique blessés, organisèrent avec beaucoup de peine la retraite, abandonnant toutes les charges. Avant de reculer, ils infligèrent même une sévère leçon aux assaillants.

Malheureusement, le défaut de munitions les obligea à s'éloigner.

C'est non loin de cette région, décidément très dangereuse, que l'expédition allemande avait perdu, par suite d'une embuscade, cent hommes, soit un tiers de son effectif.

Voici quelques détails complémentaires :

M. Fourneau et M. Thirié couchaient l'un à côté de l'autre sous la même tente, qui fut subitement criblée de sagaies. M. Thirié, atteint au bas-ventre, s'écria : « Fourneau, j'y suis ! » Une seconde après, il recevait deux nouvelles sagaies, l'une dans la poitrine et l'autre à la tête, et il expirait aussitôt.

M. Fourneau avait reçu à l'arcade sourcilière une blessure par laquelle il perdait beaucoup de sang. Il s'efforçait de la comprimer à l'aide de la couverture de son lit. Les Sénégalais survivants commencèrent au même instant le feu, ce qui dégagea la mission.

L'attaque des indigènes visait surtout les marchandises de la mission, dont la vue excitait leurs convoitises. Au matin, M. Fourneau, ne voulant abandonner ni ses blessés, ni les morts, ni même les marchandises, fit préparer un immense bûcher, et y plaça les morts et la plus grande partie des caisses. Il ne se retira qu'après avoir constaté qu'il ne laissait aux indigènes que des ossements carbonisés et des cendres.

Trois jours après, la mission était de retour à Ouesso.

Le capitaine Trivier. — On a reçu à Rochefort une lettre du capitaine Trivier, datée du 2 juillet et donnant des détails sur son voyage. Les points qu'il lui reste à visiter sont les suivants : Port-Élisabeth, East-London Natal, les ports portugais du Mozambique et Zanzibar. Le capitaine pense qu'il sera à Zanzibar vers la fin du mois d'août et de retour en France pour le mois de septembre.

Les Anglais au Msiri. — Le Msiri est un royaume indépendant, situé à l'ouest du lac Bangouélo, et que les traités de 1885 ont placé dans la zone de l'État du Congo, mais que ce dernier n'a pas encore occupé. Les Anglais, déjà établis au bord du Zambèze, ont remonté encore plus haut, et les agents de MM. Thomson et Grant viennent de pénétrer, sur l'ordre de M. J.-J. Johnston, consul anglais à Mo-

zambique, dans le pays des Garenganzé, qui fait partie du Msiri, et que le missionnaire Arnot a visité il y a quelques années. C'est un pays d'avenir, et les Anglais, quoique ayant reconnu comme les autres puissances l'acte de la Conférence de Berlin de 1885, se basent pour y pénétrer, sur ce fait que c'est à l'argent d'un missionnaire écossais qu'on doit la mise en valeur du sol de Msiri.

(*Journal des Voyages*).

Somali. — EXPLORATION L. BRICHETTI-ROBECCHI. — Agissant au nom de la *Société africaine d'Italie*, M. Louis Brichetti-Robecchi, ingénieur, débarqua à Obbia ou Opia, le 8 avril 1889, par 6° lat. N. et environ 49° long. E., sur la côte Somali. Il se mit en route le 28 mai pour le Nord-Est, traversa un pays habité par la tribu Rev Nahmala (Auija) — (6,000 personnes, dont 1,000 guerriers, armés seulement de bâtons, et très rarement de lances). On entra ensuite chez les Migiurtins, en suivant la côte. Chez les Omar Mahmoud, la mission fut attaquée et trois de ses membres furent blessés (5 juin); puis, elle traversa Garad, la rivière Feddou, Illig (sur la côte, un peu au dessous du 8° lat. N.), peuplé de 200 habitants de la tribu des Issa Darod. L'Ouardi Nogal fut traversé le 20 juin. Continuant sa route au nord, l'expédition passa à l'ouest d'Hafoun (ou Afun) et de Binna, et termina le 11 août, sa mission à Alula, sur le golfe d'Aden (environ 12° lat. N. et 51° long. E.). Après un séjour de 20 jours à Alula, un Sambouc indigène transporta la mission à Aden (19 septembre).

La route d'Opia à Alula n'avait pas encore été parcourue, elle pourra servir de voie commerciale commode et sûre entre les ports du golfe d'Aden et ceux de l'Océan Indien. L'eau se rencontre presque partout sur la route.

(*Revue Française.*)

Afrique orientale. — EXPÉDITION ÉMIN-PACHA. — Les *Mittheilungen* publient une lettre d'Émin, datée de Boukaba, sur le lac Victoria (1er février).

Parti fin avril 1890, de Bagamoyo, Émin, avec 600 hommes, se rendit à Mpouapoua et Tabora (29 juillet), après quelques escarmouches avec les Ouahouma et les Ouagogo. Le 4 août, il réussit à signer un traité plaçant la région sous le protectorat allemand et supprimant l'esclavage. Un détachement fut ensuite envoyé à Ourambo, pour soutenir contre les Ouagoni un protégé de l'Allemagne. Le gros de l'expédition atteignit l'Oussongo (1er septembre) et Boussissi (27 septembre), sur le lac. Le lieutenant Stuhlmann explora les environs, tandis qu'Émin s'embarqua le 19 octobre sur des canots de l'Ouganda, et atteignit Boukoba (31 octobre), où il obtint la cession d'un terrain propre à fonder une station, dont la construction commença le 5 novembre; elle était très avancée en février 1891. Boukoba est à 1° 24′ lat. Sud. Le lieutenant Langhaeld, après avoir châtié les Ouagoni, est rentré à Boukoba.

AMÉRIQUE.

Les rivières de St-Domingue. — Le Yuna. — Le Yuna, qui descend du massif qui porte les plus hauts sommets de l'île, pourrait fournir à de grandes embarcations environ 150 kilomètres de cours navigable; la voie naturelle qu'il offre est pourtant fort peu suivie. Sur chaque rive il s'accroît de nombreux tributaires dont le principal, le rio Camu, aurait peut-être le droit d'être considéré

comme la branche-mère, et il entraîne d'abondantes alluvions qui, en se déposant, entravent le bas de son cours et empêchent les barques de passer à la mer. Ces apports, aidés par les palétuviers, ont comblé le détroit qui séparait Samana de la grande terre, à une époque si récente, que les cartes du commencement de ce siècle indiquent au travers de l'isthme actuel un passage praticable pour de petits bâtiments.

(*Journal des Voyages*).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE

Liste des Chambres de commerce françaises à l'étranger. — Voici la liste de ces chambres. Tout commerçant français peut s'adresser directement à leurs présidents, ou prendre, s'il le juge utile, des informations complémentaires au Ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies.

Liste des Chambres de commerce françaises à l'étranger.

Europe. — Angleterre : Londres, Monument House, Monument Yard E. C.

Pays-Bas : Amsterdam (cette chambre, dont le siège est à Amsterdam, se compose de trois comités établis à Amsterdam, Rotterdam et à la Haye).

Belgique : Bruxelles, 110, boulevard Anspach. — Charleroi, 16, quai de Brabant (cette chambre a établi deux sous-comités à Mons et à Tournai).

Espagne : Barcelone. — Valence.

Portugal : Lisbonne, 113, rua des Flores.

Italie : Milan, 5, via Brera.

Roumanie : Galatz.

Turquie : Constantinople, à Galata, Couyoumdjilar Han (cette chambre a établi des comités aux Dardanelles et à Brousse).

Grèce : Athènes-Pirée.

Asie. — Turquie d'Asie : Smyrne.

Amérique. — Canada : Montréal.

Mexique : Mexico, Aportado. 157.

Venezuella : Caracas.

Brésil : Rio-de-Janeiro, Caixa, 703.

République-Argentine : Buénos-Ayres. — Rosario.

Uruguay : Montevideo.

Pérou : Lima, calle Mercaderes, 152.

Chili : Valparaiso. — Santiago.

Afrique. — Égypte : Alexandrie. — Port-Saïd.

Madagascar : Tamatave.

Comités consultatifs commerciaux français.

Afrique : Ile Maurice. — Port-Louis.
Amérique : Ile de Cuba. — La Havane.

EUROPE.

Le commerce et l'industrie en Suisse en 1890. — La Société commerciale de Zurich dit dans son rapport sur le commerce et l'industrie du canton de Zurich pour l'année 1890, qu'en ce qui concerne l'industrie de la soie, il y a eu rarement une année qui ait donné si peu de satisfaction que l'année dernière, et que les prix de toutes les soieries, à l'exception de celles de la Chine, étaient à la fin de l'année à 15 % au dessous du prix du premier mois.

Quant à la filature du coton, l'industrie suisse est incapable d'aucune extension tant que le système protectionniste gouvernera l'Europe. En Italie et particulièrement en Allemagne, il y a eu une anxiété fiévreuse pour construire davantage de filatures, et elles s'accroissent dans des proportions inimaginables.

Si les filateurs allemands en fixant les droits avaient eu seulement en vue la protection du travail, mais non l'exclusion formelle de la concurrence étrangère, cette rage de construire de nouveaux établissements n'aurait pas apparu. Cependant, les brillants résultats du bilan des compagnies allemandes de filatures étaient trop tentants pour empêcher les capitalistes de s'embarquer sur une large échelle dans des entreprises similaires.

La demande pour les machines suisses a été bonne pendant la première moitié de l'année 1890, mais s'est relâchée dans l'autre moitié. La valeur des machines exportées s'est élevée à 22 millions et demi de francs, surpassant de 1 million trois quarts celle de l'année précédente.

La part de l'Allemagne entre pour les quatre cinquièmes de ce total.

La valeur des marchandises importées s'est considérablement élevée ; elle a été de 18,155,179 francs contre 13,448,952 francs en 1889. Les importations sont venues principalement d'Allemagne.

La Turquie officielle et la langue française. — On a beaucoup écrit jusqu'ici sur l'Empire ottoman, et l'on n'a cessé de signaler l'incroyable anarchie administrative qui rongeait cet empire jadis si puissant. Les rivalités de palais, la sécheresse permanente du Trésor, la faiblesse du sultan Abdul Hamid II, malgré ses qualités et son intelligence, la lutte constante des influences européennes, la corruption des fonctionnaires à tous les degrés de l'échelle et, par suite et par dessus tout, le règne incontesté du sultan *Hakchich*, ce fléau de l'Orient, constituent un tourbillon incessant dont la Turquie ne peut réussir à se dégager. Tous ces aperçus sont traités avec une connaissance profonde du monde musulman par un de nos compatriotes, M. P. de Régla, qui a pu étudier à loisir ce monde cosmopolitain (1).

La France a eu longtemps une influence prépondérante à Constantinople. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et nos consuls et ambassadeurs, parfois mal soutenus

(1) *La Turquie officielle, Constantinople, son gouvernement, ses habitants, son présent et son avenir*, par Paul de Régla. — Quantin, éditeur.

en toute sphère, ont peine à faire rendre justice à leurs nationaux. Et pourtant notre langue, nos habitudes et nos mœurs y progressent sans cesse, comme pour témoigner quand même de la supériorité de notre race. Nos écoles se multiplient malgré la diminution de notre influence politique, notre langue devient accessible à tous, grâce à la propagande intelligente du clergé français et particulièrement des Frères de la Doctrine chrétienne. Bien plus, un firman impérial de septembre 1888, a rendu obligatoire l'étude de la langue française dans toutes les écoles ottomanes. C'est là un fait qu'il importe de signaler au moment où notre projet de budget pour 1892 porte, aux affaires étrangères, une augmentation de crédit pour les écoles françaises d'Orient, crédit qui s'est élevé de 520,000 fr. à 700,000 fr.

(*Revue française*).

Allemagne. — Commerce avec ses colonies. — D'après la *Statistique de l'empire allemand*, voici comment se chiffrent les affaires entre l'Allemagne et ses possessions d'Outre-Mer :

	Importations.	Exportations.
	—	—
Afrique occidentale (Kameroun, Togo, Sud-Ouest).	5,454,000 f.	5,206,000 fr.
Afrique orientale	320,000	388,700
Pacifique (Nouvelle-Guinée, îles Bismarck, Marschall, Salomon)	12,500	636,200
Totaux	5,786,500 f.	6,230,900 fr.

Total général................. 12,017,400 fr.

La statistique ne comptant pas les marchandises transportées de ces pays en Allemagne ou *vice versa*, après avoir passé par d'autres pays, c'est donc seulement pour les colonies de Kameroun, de Togo, etc., qui sont unies à la métropole par une ligne de navigation, que la statistique nous donne le chiffre à peu près exact des transactions.

Pour l'importation en Allemagne, les produits qui ont le plus d'importance sont :

Noix de coco, copra, beurre végétal	2,672,500 fr.
Caoutchouc	1,812,500
Huile de palme et de coco	311,000

L'Allemagne exporte surtout dans l'Afrique occidentale :

De la poudre à canon, pour	1,275,000 fr.
Des objets en fer, pour	375,000
De l'eau-de-vie, pour	568,700

L'Afrique orientale envoie surtout de l'ivoire et du café, et reçoit principalement du charbon.

ASIE.

Inde anglaise. — Mouvement commercial. — Les échanges de l'Inde anglaise avec les pays étrangers se sont chiffrés en 1889-90, par 1,892,582,000 rou-

pies ou 4,731,455,000 francs. Ce total se divise en dix-neuf pays. En tête se place naturellement l'Angleterre avec un chiffre de 2 milliards 552 millions de francs. Viennent ensuite la France avec 228 millions, la Belgique avec 162, l'Italie avec 119, l'Égypte avec 104, l'Autriche avec 94, l'Allemagne avec 83. Pour l'Égypte, il y a ce fait à signaler que la plupart des marchandises expédiées dans ce pays vont à Port-Saïd, et de là sont réexpédiées en Europe.

Si l'on compare avec l'année précédente on trouve une augmentation de 95 millions pour l'Angleterre, de 33 pour la Belgique (soit environ 25 %), de 15 pour l'Italie, de 11 pour l'Égypte et 40 pour l'Allemagne (soit près de 50 %). La progression rapide des échanges entre l'Inde et l'Allemagne mérite d'attirer l'attention, car pendant la dernière période quinquennale, ce commerce spécial s'est accru dans l'énorme proportion de 553 % ! Cette progression est due à la création de lignes de navigation régulières entre l'Allemagne et l'Inde, et au développement d'importation du sol.

Par contre, le trafic de la France présente une diminution de 12 millions et celui de l'Autriche de 4 millions et demi.

Pendant les vingt dernières années, depuis 1871, le commerce total de l'Inde s'est accru de 77 %, alors que le commerce avec le Royaume-Uni n'a progressé que de 56 %. Du reste, l'extension continue du commerce de l'Inde avec tous les peuples, fait baisser de plus en plus la proportion du mouvement commercial avec l'Angleterre. De 63 % en 1870, la part de cette puissance est tombée à 56 1/2 en 1880, et actuellement elle n'est plus que de 54 %. La progression constante du commerce contribuera encore à la faire diminuer.

Émigration chinoise. — Les Chinois se répandent aujourd'hui en grand nombre dans les colonies anglaises, espagnoles et néerlandaises, en Californie, en Australie, surtout dans l'Indo-Chine et en Cochinchine.

Cette invasion, ce débordement de la race jaune ont fait pousser des cris d'alarme ; mais y a-t-il lieu de s'en inquiéter ? Telle est la question traitée par M. J.-J. de Groot, sinologue au service du gouvernement colonial néerlandais ; dans une communication récente faite à la Société de Géographie d'Amsterdam, et dont le docteur Meyners d'Estrey donne un intéressant résumé, il a montré que les causes de cette émigration ne doivent pas être cherchées dans un accroissement trop considérable de la population, mais tout simplement dans la pauvreté du sol de quelques parties de la Chine, les districts mêmes d'où sortent les émigrants.

Ces derniers ne proviennent guère que d'une seule province. La nécessité de chercher du travail et de quoi se nourrir les force à s'expatrier. Quand la Chine se sera décidée à construire des chemins de fer, quand elle voudra bien autoriser les grandes entreprises, il est probable que beaucoup d'émigrants, au lieu de quitter leur pays, se dirigeront vers l'intérieur où le travail, qu'ils ne trouvent pas aujourd'hui, ne manquera certes point. Il n'y a donc pas à redouter l'inondation de la race mongole ; ce que nous voyons actuellement ne provient que d'une seule province de la Chine, et encore cette province est-elle relativement peu peuplée. Donc il n'est pas probable que l'émigration prenne des proportions beaucoup plus considérables. Que les intérêts matériels se développent en Chine, et alors elle cessera sans doute complètement, d'autant que le gouvernement, tout en la tolérant, ne la voit pas d'un bon œil.

GUILLAUME DEPPING.

AFRIQUE.

Mouvement commercial du port de Suez et de la Mer Rouge. — Suez n'est plus, comme avant l'ouverture du canal maritime, le grand entrepôt des marchandises de l'Orient. Néanmoins il est resté un centre important de transactions, principalement pour les produits de la Mer Rouge, qui sont expédiés au Caire ou à Alexandrie par le chemin de fer et le canal d'eau douce.

Le pays par lui-même ne produit rien : pas de culture, pas d'industries, tout venant du dehors (principalement de l'Europe). Suez est donc un débouché pour nos marchandises, débouché d'autant plus important que ce port est un centre d'approvisionnement pour tous les pays voisins et les côtes de la Mer Rouge.

En dehors des vapeurs pour l'Europe dont quelques-uns touchent Aden, Obock et Périm, le commerce de la Mer Rouge est assuré par trois lignes spéciales, Compagnies Khédiviale, Rubattino et le Lloyd d'Autriche, et par les bateaux arabes qui longent les côtes en touchant à tous les petits ports.

En partant de Suez, sur la côte d'Afrique, le pays est peuplé par des tribus nomades, difficiles et féroces : les Mahaary, les Abbaddei et les Biskarechs ; aussi en dehors de Cosseir, qui reçoit des blés de la haute Égypte pour les expédier dans la Mer Rouge, le commerce est nul jusqu'à Souakim, qui, avec Massaouah exporte les produits du Soudan et de l'Abyssinie.

Les produits du territoire Tigré arrivent à Massaouah (peaux, musc, plumes et ivoire) et ceux du Choa (café, peaux, musc, plumes et ivoire) à Harrar, où de là une partie est dirigée sur Zeila (anglais) et l'autre sur Djeboutty (français).

Le Soudan, dont les marchandises avant les événements (peaux, plumes, ivoire et gomme) arrivaient toutes à Kassala pour se rendre en caravanes à Massaouah ou à Soukim, n'envoie presque plus rien et ce peu qui est expédié nous vient par Massaouah.

Sur la côte d'Asie, nous trouvons dans le golfe de Suez : Tur, port où ont lieu les quarantaines pendant les pèlerinages et qui sert de débouché aux produits du Sinaï; dans le golfe d'Akabah, le port de ce nom qui reçoit les marchandises de Suez sur toute la contrée ; dans la Mer Rouge, Moïlah (exportant des bestiaux et du charbon), Wedgee (du beurre, des bestiaux, de la nacre et de la soude pour la Syrie), Yambo (des dattes, du henné), Djeddah (où s'embarquent les marchandises venant de Perse par caravanes), Coumfidah, Lobeia, Hodeida (pays d'Ymen), d'où l'on exporte les fruits du tamarin, l'alfa, l'encens, des bois secs et parfumés, des éponges, des nacres, des perles et surtout le café moka.

Enfin, Suez reçoit du golfe Persique (Barbarah) des dattes, des tapis, des blés et des tissus. Le transport en est fait par des bateaux qui débarquent à Aden où ces marchandises sont réexpédiées par des vapeurs.

Les principaux articles du commerce de la Mer Rouge dont Suez est l'entrepôt ou le marché sont : le café de l'Yemen ou du Choa, les produits du Soudan (gommes, plumes d'autruches, tissus en poil d'animaux, musc, peaux, ivoire et séné), les nacres, les perles, les turquoises, l'encens, le corail, les tapis de Perse, les dattes, l'indigo, etc.

(D'après un rapport de M. Jalouzet, vice-consul de France à Suez).

AMÉRIQUE.

Canal de Nicaragua. — Les travaux, commencés l'année dernière, seront terminés en six ans, au dire des entrepreneurs. Sur les 63 millions de dollars que nécessitera l'entreprise, 4 ont été jusqu'ici dépensés. La concession a été faite par le Nicaragua, à une compagnie, pour 99 ans. On dit que les États-Unis garantiront 100 millions de dollars d'obligations.

(Journal des Voyages).

Les chemins de fer de la Havane en 1890. — Empruntons ce qui suit à la *Gaceta de los Caminos de Hierro* : Le compte d'exploitation des chemins de fer de la Havane accuse, pour l'année 1890, une recette totale de 2,281,657 dollars or, et une dépense de 1,419,676 dollars, d'où il résulte un profit net de 861,981 dollars, soit 27,305 dollars de plus qu'en 1889.

L'augmentation du trafic se chiffre par 294,730 dollars, tandis que les dépenses ne se sont élevées qu'à 264,424 dollars.

Voici quels étaient, avant la fusion du mois de juin 1889, les produits des différentes lignes :

Bahia de la Havane, produit net, 284,508 dollars ; chemins de fer de la Havane, 421,123 dollars. Total, 705,631 dollars.

(Journal des Voyages).

Les Indiens dans l'Amérique du Nord. — Un jeune Français, M. René Rivière, envoie des États-Unis où il réside après avoir séjourné au Canada, une série de renseignements intéressants sur les tribus indiennes de ces deux régions. Dans la ville qu'il habite, la ville de Calais (État du Maine), on trouve encore des Indiens Sioux, Iroquois et Hurons. M. Rivière les a vus fréquemment et s'est entretenu avec eux.

D'après les documents officiels auxquels il s'est référé, et les autorités qu'il a consultées, il estime que le chiffre des Indiens vivant actuellement aux États-Unis est d'environ 360,000. Depuis deux siècles leur nombre a énormément diminué ; mais il semble que, depuis une vingtaine d'années, la décroissance se soit ralentie. On constate un excédent de naissances sur les décès.

L'auteur vante les qualités des Sioux, courage indomptable, mépris absolu de la mort, noble fierté, amour de l'indépendance et même caractère éminemment chevaleresque. Ils poussent au plus haut degré la vertu de l'hospitalité : un hôte, fût-il leur plus mortel ennemi, est sacré pour eux ; une fois entré dans leur wigwam, il est sous leur protection.

D'autres tribus, d'une énergie également farouche, sont les Comanches et les Apaches ; mais, fourbes, menteurs, ils sont pillards et d'une férocité sans égale. Le nombre des Indiens appartenant aux tribus féroces (Navajos, Osages, Cheyennes et autres), est de 60,000 environ.

Ces Indiens portent des colliers faits de dents d'ours et de verroteries, enfilées à des cheveux qui sont le produit de leurs *scalps*, et qu'ils ont nattés en cordelettes. M. Rivière a eu entre les mains un de ces colliers appartenant à un chef des Arrapahors du Texas ; il était composé de dix-huit canines d'ours de forte taille et de perles en verre.

Ce sont là les tribus nomades ; les Indiens sédentaires, Cris, Séminoles, Choctaws, etc., sont plus nombreux et aussi plus civilisés.

Quant aux Indiens du Canada, leur nombre est de 110,000 environ. Ce sont de grands chasseurs, très habiles à manier l'arc. « J'ai vu, certain jour, dit M. Rivière, un Iroquois capturer à coups de flèches trente-deux magnifiques saumons dans l'espace de deux heures. » A son extrémité, la hampe de la flèche porte un petit flocon de laine rouge qui permet de suivre la trace du poisson blessé.

OCÉANIE.

Le chemin de fer transcontinental en Australie. — La mode est aux chemins de fer transcontinentaux. L'Australie ne pouvait manquer d'avoir le sien. Cette ligne, qui doit traverser le continent du sud au nord, est en construction à ses deux extrémités à la fois.

Elle sera parallèle à la ligne télégraphique qui joint, à travers le continent, Melbourne à Port-Darwin (Palmerston), point d'attache du câble sous-marin entre l'Australie du Nord et l'île de Java. La ligne du Sud compte 1,108 kilomètres exploités, entre Adélaïde et Angle-Pool (27° 31′ de latitude) ; la ligne du Nord ne compte que 235 kilomètres entre Port-Darwin et Pine-Creek. Entre Angle-Pool et Pine-Creek, il reste encore 1,743 kilomètres à franchir pour terminer la ligne.

Les crédits proposés pour 1891 auraient permis encore d'exécuter cette année environ 450 kilomètres. D'Angle-Pool aux monts Mac-Donnell une fois atteints, la ligne ne rencontrera plus, au moins sur un certain espace, les mêmes difficultés, car cette région est fertile et bien arrosée, comparée aux affreuses solitudes qu'il va falloir traverser pour y parvenir.

Mais, vu son mauvais état financier, l'Australie du Sud a renoncé provisoirement à prolonger la voie transcontinentale. En attendant, on va construire un embranchement de 424 kilomètres, qui, partant de la station de Leigh's-Creek, se dirigera vers le Nord-Est jusqu'à Innamincka, sur le Cooper's-Creek, près de la frontière du Queensland. Cet embranchement traversera les territoires cultivables, d'importants pâturages, pouvant nourrir 2 millions 1/2 de moutons, et des massifs montagneux, où l'on présume qu'il existe des métaux précieux.

Les Nouvelles-Hébrides au Muséum. — M. le docteur François expose en ce moment au Museum d'histoire naturelle, une curieuse collection recueillie par lui au cours d'une exploration de trois années qu'il a faite en Océanie et particulièrement aux Nouvelles-Hébrides. Cette intéressante démonstration a lieu dans le laboratoire d'anthropologie, rue Buffon.

On le sait, rien de plus variable que l'esthétique de chaque race. Si l'Europe civilisée fait résider la beauté humaine dans une harmonie supérieure des traits, la Turquie, par exemple, montre un faible décidé pour l'ampleur exagérée des formes. Chaque individu a, de même, son idéal particulier. Eh bien, à en juger par les spécimens photographiques du docteur François, la suprême distinction aux Nouvelles-Hébrides, consiste à avoir le crâne déprimé aux tempes, fuyant en pain de sucre. Le premier soin des mères de famille, là-bas, est de déformer dans ce sens leurs nouveau-nés. Les indigènes ont la chevelure épaisse et crêpue, le nez épaté et fort. Singuliers chrétiens !

Les armes de guerre se composent de zagaies, longues de trois mètres, en bois de

fer, terminées par un os humain (!!!), de javelines et de flèches, dont la pointe est imprégnée du suc meurtrier de l'euphorbe, ornées de dessins primitifs à angles droits, et de plumes. Nous avons remarqué également des arcs en palétuvier et des massues de forme assez grossière.

Pas compliqués les engins de pêche néo-hébridais : des tridents entourés d'un ligament extrait de la bourre des cocotiers, et des hameçons en écaille ou en fibre de grande fougère. Les canots, de construction très légère, sont mus par un mât mobile reposant sur un axe vertical, qui permet de prendre le vent sans virer de bord. Les barques de guerre portent des incrustations de nacre, sont agrémentées de panaches.

Les instruments de musique sont faits avec des troncs d'arbres creusés, surmontés de figures médusantes ; ces cithares primitives produisent, quand on les frappe d'une baguette, une sonorité assez riche. Nous avons entendu quelque chose de semblable, en 1889, à l'Esplanade des Invalides !

III. — Généralités.

La climatologie du globe. — Le docteur Brückner, savant professeur allemand, vient d'exposer, dans un récent ouvrage, une nouvelle théorie relative à la climatologie de notre globe.

D'après les études auxquelles il s'est livré, la terre traverserait des périodes de trente-cinq ans alternativement sèches ou humides ; et il démontre que l'Ouest de l'Europe et l'Est de l'Amérique du Nord reçoivent, pendant les périodes humides, cinquante à soixante fois plus de pluie que pendant les périodes sèches.

Depuis 1870, nous traversons une période humide qui a eu pour résultat de mauvaises récoltes dans le voisinage des mers ; mais, par contre, une grande fertilité dans l'intérieur des continents.

La fin de notre siècle et les vingt-cinq premières années du siècle prochain traverseront une période sèche, c'est-à-dire de 15 à 20 % moins humide que celle que nous traversons.

La vitesse des trains. — En ce moment où, par suite d'une déplorable catastrophe, les chemins de fer sont à l'ordre du jour, voici quelques chiffres intéressants sur la marche des trains.

En France, la vitesse moyenne est de 65 à 80 kilomètres ; la vitesse maxima, de 120 kilomètres.

En Angleterre : moyenne, 74 à 85 ; maximum, 125.
En Belgique : moyenne, 78 ; maximum, 100.
En Hollande : moyenne, 72 ; maximum, 90.
En Allemagne : moyenne, 65 ; maximum, 85.
En Autriche, Hongrie et Russie : moyenne, 60 ; maximum, 66.
En Italie : moyenne, 70 ; maximum, 80.
En Amérique : moyenne, 66 ; maximum, illimité.

Situation respective du commerce allemand et du commerce français au Levant. — On sait avec quelle tenacité, souvent couronnée de succès, les industriels et les commerçants allemands se sont efforcés depuis plusieurs années, de conquérir de nouveaux débouchés à la production nationale. Il n'est pas de contrée où leurs voyageurs n'aient tenté d'établir des relations d'affaires. Une région voisine semble être toutefois le constant objectif des hommes qui se préoccupent de la situation économique générale de l'Allemagne, en même temps que de ses intérêts commerciaux immédiats. Il s'agit des pays situés dans la région des Balkans et de l'Asie Mineure.

Nous avons sous les yeux une des plus récentes publications parues à ce sujet. L'auteur, syndic de la Chambre de commerce de Breslau et de la Société silésienne de l'industrie des tissus, appelle l'attention de ses compatriotes sur les marchés de la Roumanie, de la Serbie, de la Bulgarie et de la Roumélie orientale, de la Turquie et de la Grèce. Nous n'emprunterons pas à ce travail les renseignements statistiques et autres qu'il contient. Nos lecteurs sont déjà en possession d'informations très nombreuses publiées par le *Moniteur officiel du Commerce* sur ces divers pays et nous n'avons pas besoin de les leur rappeler.

Nous croyons cependant intéressant de leur signaler, comme un point de vue nouveau et susceptible d'encourager des efforts plus énergiques et plus persévérants encore, les avantages que l'auteur de la brochure dont il s'agit déclare être propres au commerce français dans le Levant :

L'influence de notre pays y est encore dominante. Quelle que soit leur nationalité d'origine, les Levantins parlent la langue française de préférence. La question même du culte n'est pas indifférente et leur prédilection pour la France est évidente.

Depuis un siècle, notre monnaie a cours en Orient, où l'on compte souvent en francs au lieu de piastres, où nos pièces d'or circulent comme les livres turques.

La marchandise française est de longue date appréciée dans la région pour ses qualités de solidité et d'élégance.

Telle est la rapide analyse des privilèges dont jouiraient, en quelque sorte, nos producteurs dans leurs relations avec les marchés du Levant, et l'on tiendra compte que cette appréciation est due à une personnalité autorisée à l'émettre par ses voyages d'études dans la région et par sa situation actuelle.

Nous ajouterons que les exportateurs français disposent aussi d'un précieux instrument d'action dans les services organisés par notre Chambre de Commerce de Constantinople, dont ils peuvent réclamer les avis et le concours pour toutes leurs affaires avec l'Europe orientale, la Roumanie et la Grèce exceptées, où nos Chambres de Galatz et d'Athènes sont disposées à leur prêter la même aide.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LE MEXIQUE

Par M. Gaston Routier,
Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Lille, de Toulouse, de Rouen, d'Édimbourg et de Mexico.

(*Suite*) (1).

Le Mexique peut devenir un des plus grands pays producteurs de coton ; on peut l'y cultiver sur les côtes des deux Océans, et à l'intérieur, dans certains districts des États de Chihuahua, Coahuila, Nuevo Leon et Durango. Si le Mexique, loin d'être le rival des États-Unis et des Indes, est descendu, sous le rapport de la culture du coton, au rang d'État importateur de cet article, la faute n'en est pas aux conditions du climat et des terres de ce pays, mais bien à l'incurie et à la négligence de ses propres habitants. Le coton, en effet, a été exploité au Mexique de temps immémorial; il paraît que sous la monarchie Aztèque l'usage des vêtements de coton était général chez les anciens habitants du Mexique. Au début de ce siècle, le coton valait, à Vera-Cruz, moins que partout ailleurs et le coton de Vera-Cruz est bien supérieur au coton des États-Unis : il suffit, en effet, de 130 à 140 plants de coton de Tlacotalpam pour obtenir une livre de filaments, tandis qu'au Texas il faut plus de 200 plants pour obtenir la même quantité. Et il faut ajouter que les méthodes de culture employées au Mexique sont tout à fait primitives et qu'en faisant usage de la charrue pour cultiver le coton on obtient de plus gros rendements.

Le meilleur coton du Mexique est celui du district d'Acapulco (Guerrero), dont la fibre atteint une longueur de 37 millimètres, et le plus

(1) Voir pages 29 et 93, tome XVI, 1891.

mauvais, celui de Simojovel (Chiapas), qui ne mesure que 26 millimètres et demi. La longueur de la fibre des cotons de San Pedro (Coahuila) et de Lerdo (Durango) atteint 35 millimètres. Le coton du canton de Vera-Cruz atteint 34 millimètres, les cotons de Jalapa (Vera-Cruz), de Santa-Rosalia (Chihuahua) et Guaymas (Sonora) ont 30 millimètres et demi : le coton de Mazatlan mesure 28 millimètres, celui de Tepic 31, celui de Colima et de l'État de Oajaca 32.

Dans l'État de Michoacan et dans quelques autres, on cultive un coton en arbre dont la fibre atteint 29 millimètres.

D'après les dernières statistiques, voici la production annuelle du coton :

Zone du Golfe............	kilog.	20.000.000
— du Pacifique.........	»	12.000.000
— Intérieure...........	»	13.000.000

Dans la zone du golfe du Mexique, c'est l'État de Vera-Cruz où l'on trouve en plus grand nombre les terres propres à cette culture. Les districts les plus productifs sont : *Cosamaloapam* avec 1.392.000 kilog.; *Tantoyuca* avec 1.152.000 : *Tuxpam*, 1.200.000 et les *Tuxtlas*, 1.008.000. Ces chiffres ont dû doubler depuis lors, car ils se rapportent à la production il y a quatre ans.

Versant du Pacifique : tout le littoral est cultivé. Les terres les plus fertiles sont : dans l'État de *Sonora*, les vallées du *Yaqui* et *Mayo* ; dans celui de *Sinaloa*, la vallée de la *Fuerte, Tepic* et *Santiago*. On y récolte, en effet, assez fréquemment 300 à 400 *arrobas* (3.750 kilog.) sur une *fanega* (0 hect. 566).

Les États les plus favorisés par la nature sont ceux de *Jalisco, Michoacan*, *Oaxaca* et *Guerrero*.

Les districts les plus producteurs de l'État de *Oaxaca* sont : *Pochutla, Tehuantepec*, *Juchitan*, *Tuxtepec*, *Jamiltepec*. On peut dire, d'ailleurs, que l'État de *Oaxaca* est l'État producteur du coton par excellence : toutes les plantations du Mexique furent perdues à une certaine époque, sauf celles de l'État de Oaxaca qui résistèrent aux causes de destruction.

Dans les États de *Chihuahua*, *Durango*, *Coahuila* et *Nuevo Leon*, la récolte a été récemment de 1.500.000 kilog.

La culture et l'exploitation du coton est une des principales sources de richesses du Mexique et l'avenir du coton mexicain est assuré d'abord par la consommation intérieure qui est considérable et qui

augmentera énormément avec le bien-être, ensuite, par l'exportation qui est illimitée. Tout dépend du prix de revient du coton au Mexique : or, le coût de production et les rendements sont très avantageux. Reste la question du transport qui sera résolue par la construction des chemins de fer dont plusieurs lignes sont en exécution ; la culture du coton en grand sur les côtes serait une affaire très lucrative pour une Société qui établirait un chemin de fer Decauville pour relier ses plantations soit à *Tuxpam* ou à *Vera-Cruz* ou à *Tampico* sur l'Atlantique, soit à *Acapulco*, *Zihuatanejo*, *San Blas* ou *Manzanillo*. sur le Pacifique.

La ramie (*urtica nivea*), ortie sans dard de la famille des Bœmheria, est une plante vivace perpétuelle qui, une fois plantée, reste un grand nombre d'années dans le sol. Sa forme est celle d'une touffe de tiges qui atteignent jusqu'à 2 mètres de hauteur, dit M. Favier ; elle doit être plantée très serrée et les plants mis en terre à 0,50 ou 0,60 centimètres au plus les uns des autres, en tous sens.

Tout ce qui a trait à la culture et à l'avenir de cette plante est si intéressant qu'on nous pardonnera de nous étendre quelque peu sur ce sujet.

Ce n'est pas seulement dans l'Asie méridionale que croît et se développe sans soins cette plante, le Mexique et la Louisiane sont excessivement propres à sa culture. Le climat le plus propre à la culture de la ramie est le climat chaud, c'est-à-dire une température moyenne de 20 degrés centigrades et une altitude de 800 pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer. L'humidité est très favorable au développement de cette plante qui doit être arrosée souvent, mais il faut que le terrain soit perméable, et on comprendra, après cette déclaration, que les terrains argileux ne conviennent nullement à la ramie. On la cultive en Chine, en Malaisie, à Java, à Sumatra, Bornéo, Célèbes, les Moluques, aux Indes anglaises, au Japon, au Nord de l'Afrique, enfin, dans l'Amérique centrale et méridionale.

La fibre de la ramie est plus forte que celle du meilleur chanvre, plus fine que celle du plus beau lin et aussi brillante que la soie. Au point de vue industriel, l'emploi de la ramie est, on peut le dire, presque illimité ; on fabrique avec la ramie des cordages, des tissus aussi fins que la batiste, des mouchoirs, des rideaux, de la tapisserie, de la bonneterie, du linge de table ; enfin on peut imiter avec la ramie les étoffes de laine et tous les articles pour robes ; quoiqu'elle ne

puisse en rien détrôner la soie, la ramie peut entrer pour une grande part dans la fabrication des tissus de soie mixtes.

En Angleterre, l'industrie de la ramie est déjà très développée ; en France, elle se développe de plus en plus et son avenir est immense.

Les terres du Mexique, riches en humus, bien irriguées, réunissent toutes les conditions désirables pour cultiver la ramie avec le plus grand succès. Cette culture si économique et si facile, puisque la plante persiste pendant près d'un siècle et peut être exploitée pendant 15 ou 20 ans, en donnant de trois à quatre coupes par an dans les pays chauds, sera donc une des plus grandes sources de richesses de ce pays.

Voici le calcul du coût et des bénéfices qu'on peut obtenir dans cette culture, d'après les documents publiés par le Ministère des Travaux publics du Mexique, pour une lieue carrée de culture produisant une moyenne de 1.936 tonnes de ramie :

Préparation des terres, plantation des racines et nettoyage pendant le développement de la plante	Piastres.	29.537 40
Coupe et dépouillement des tiges		67.989 84
Transport des tiges jusqu'aux machines		30.250 »
Extraction de la fibre .. { Salaire .... P. 7.458 » ; Combustible ...... 2.000 » }		9.548 »
Emballage		10.164 »
Transport jusqu'au chemin de fer (1.936 tonnes)		5.782 »
Chemin de fer à Vera Cruz		13.126 »
Embarquement (service des chalands)		1.936 »
Frêt de Vera-Cruz à New-York		32.254 »
Assurance contre les risques de mer		2.420 »
Total du coût de la récolte transportée à New-York		P. 202.078 12

Résultats.

Produit de la vente de 1.936 tonnes de ramie à New-York à 250 piastres la tonne	P. 484.000 »
Prime de l'or sur New-York en traites à 60 jours (15 %) (1).	72.600 »
	P. **556.600** »

(1) Cette prime est actuellement beaucoup plus considérable, près de 30 %.

A déduire : Commissions et garanties de la vente, etc......	P. 27.830 »
Coût de production, etc, etc..................	202.078 »
Bénéfices nets...............	P. 326.692 »

Pour obtenir de semblables bénéfices, il faut, toujours d'après les documents officiels, le capital suivant :

Préparation, plantation, culture, extraction, transports, etc., etc..	P. 202.078 12
Machines pour l'extraction et le nettoyage de la fibre, deux petits moteurs à vapeur, pompes, presses, etc................	30.000 »
Capital total..........	P. 232.078 12

Les bénéfices sont donc de 145 % du capital de roulement.

En admettant que la lieue carrée de terre ait coûté 100.000 piastres, chiffre presque fantastique, même pour l'État de Vera-Cruz, et en affectant à l'amortissement 47.307 piastres, on aurait remboursé le capital au bout de deux ans et demi, et pendant ce temps on aurait un revenu net de 84 % sur le capital total de P. 332.078 12, comprenant à la fois le capital d'achat et le capital de roulement. Au bout de deux ans et demi, le capital d'achat serait remboursé et on serait propriétaire d'une propriété qui, avec un capital de roulement de P. 232.078 12, donnerait un revenu de P. 326.692, soit 145 % des capitaux engagés.

Tout exorbitants que semblent ces chiffres, ils sont cependant authentiques et dignes de foi.

En présence de bénéfices semblables, il semble étonnant qu'on n'ait pas encore exploité la culture de la ramie sur une vaste échelle au Mexique : la raison en est que l'utilisation pratique de la ramie dans l'industrie a été longtemps retardée par le manque d'une machine économique et productive. Cette lacune ayant été comblée par de nombreuses inventions, l'attention des capitaux ne peut manquer de se porter sur cette culture et une compagnie vient de se créer à Mexico au capital de 300.000 piastres, ayant à sa tête des personnalités distinguées et réunissant tous les éléments de succès qu'on peut désirer.

Bien d'autres plantes textiles abondent au Mexique ; parmi les malvacées qui existent à l'état sauvage, citons : la *Sida romboïdea* aux longs filaments, la *Malva scoparia*, de Michoacan, le *Malvabiscus*

arboreus, l'*Hibiscus tiliaceus*, très abondantes sur le littoral du golfe.

Citons aussi diverses broméliacées et tiliacées : la *Bromelia*, de Tehuantepec, le *Tillandsia*, le *Yucas*.

De nombreuses espèces de palmiers donnent aussi de très bonnes fibres dont l'industrie pourrait tirer un grand profit.

Des plantes nombreuses, appartenant à diverses familles, produisent d'excellentes fibres ; telles sont : le bisnage *Mamillaria* : les cactées, parmi lesquelles l'orgue *Cactus cereus* qui donne des filaments longs et soyeux ; l'*Eriodendron anfractuosum* dont les graines sont enveloppées de filaments fins assez semblables au coton ; l'*Heliocarpus americanus* des États de Morelos et de Puebla.

La Basse Californie produit entre 27° et 31° de latitude N. une espèce de cactus qui donne des filaments dont on confectionne d'excellent papier, connu sous le nom de *cirio* (cierge).

Une plante qui pousse sans aucune culture, une mauvaise herbe qu'on est forcé d'arracher des champs où elle empêche le développement des produits qu'on y a semés, c'est le chiendent ou *Zacaton*, dont la racine est très estimée sur les marchés européens et nord-américains pour la fabrication des brosses, balais, etc. Cette plante sylvestre se trouve en abondance à *Huamanila*, *S. Andrès*, *Chalchicamula*, *Perote*, *S. Felipe del Obraje* et un grand nombre de localités de la zone élevée ou froide.

De 1884 à 1885, le seul port de Vera-Cruz a exporté tout le chiendent récolté au Mexique, soit 800.000 kil. d'une valeur de 125.000 piastres. Actuellement l'exportation de ce produit a presque doublé.

Ces renseignements, tout sommaires qu'ils sont, suffisent à montrer tout l'avantage qu'on pourrait retirer d'une exploitation intelligente du zacaton ; un Français, M. Charles Baur, a installé une exploitation très importante de chiendent sur les versants du Papocatepètl et du Yxtacihuatl ; il y emploie plus de 500 ouvriers.

Le capital indispensable pour s'établir est presque insignifiant, le coût de production est des plus faibles et le prix sur les lieux d'extraction est de 14 à 15 piastres les 100 kilogs. Le bénéfice à réaliser peut être de 150 % du coût total de production.

On récolte la *vanille* dans les Etats de *Jalisco*, *Hidalgo*, *Vera-Cruz*, *Chiapas* et *Oaxaca* ; malgré la concurrence du Vénézuela et de l'île Maurice, la culture du vanillier a devant elle un brillant avenir au

Mexique. Comme qualité, la vanille mexicaine peut être considérée comme supérieure aux vanilles des autres pays.

Le montant des exportations de vanille a été en 1888 de 415.000 piastres et ce chiffre n'a fait que s'accroître depuis cette époque.

Si nous acceptons une base, digne de foi, pour la culture du vanillier, nous trouvons qu'une plantation de vingt acres (80.860 mètres carrés) composée de mûriers et de vanilliers, coûte en or : 500 piastres. Au bout de trois ans, cette même plantation donne un revenu de 2.500 piastres : bénéfice net, 2.000 piastres.

Ce résultat est superbe puisque le capital se trouve quadruplé en quatre ans par le seul revenu.

La vanille la plus estimée du Mexique est cultivée dans le canton de Jalacingo de l'Etat de Vera-Cruz.

Parlons un peu des mûriers et disons que la sériciculture prend un grand développement au Mexique : le mûrier pousse parfaitement dans les terres froides et tempérées. Grâce à la sollicitude éclairée de M. le général Carlos Pacheco, ministre de Fomento, on a fait dernièrement de nombreux essais de l'élevage des vers à soie qui ont tous été couronnés de succès. On peut dire que la sériciculture sera une source très importante de richesses pour le Mexique : on élève avec succès les vers à soie dans les États de Puebla et de Jalisco. Dans ce dernier État, on a déjà fondé des fabriques de tissus de soie. Cette industrie est appelée au Mexique à un très grand avenir.

D'après un rapport officiel, publié le 25 août 1889, 1.200.000 plants de mûriers noirs et blancs ont été mis en pépinière pendant les mois d'avril et de mai 1890. à *Guadalajara*. Au bout de cinq mois, 1.850 jeunes arbres de 80 à 90 centimètres, bien pourvus de racines et de feuilles étaient déjà prêts à être plantés. Aujourd'hui, à l'endroit dit de *los Angeles* on compte 3.000 mûriers.

S'il est au Mexique une culture éminemment nationale, c'est bien celle du *cacao* : le chocolat, ou plutôt un mélange de cacao, de piment pulvérisé, additionné le plus souvent de farine de maïs et étendu d'eau presque toujours froide, était installé au Mexique comme mets national (1), lorsqu'il y a quatre siècles Fernand Cortez prit, dans une coupe en écaille de tortue, la première tasse de chocolat que put déguster un Européen !

---

(1) Voir le livre de M. Turgan : *les Grandes Usines*.

Eh! bien, chose extraordinaire, cette culture est négligée au Mexique : à quoi cela tient-il ? sans doute au manque de voies de communication et il est fort à présumer que la création des chemins de fer ne tardera pas à réveiller cette culture si productive.

L'État de Tabasco produit un cacao (Theobroma Cacao) de très bonne qualité ; on cultive également l'arbre à cacao dans l'État de Chiapas : c'est dans cet État que se trouve le canton de *Soconusco* où se récolte, dit-on, le meilleur cacao du monde, en tous cas le plus réputé. Aujourd'hui, on récolte peu de cacao et toute la production se vend à de hauts prix, car il est fort apprécié des connaisseurs : on jugera du développement qu'est appelée à prendre cette culture quand on saura que le seul canton de Soconusco pourrait produire autant de cacao que le Nicaragua. La culture du cacaoyer est d'ailleurs des plus économiques : « A un an, dit M. Boussingault, l'arbre à cacao, venu dans un bon terrain, a de 0m.70 à 0m.80 de hauteur et porte alors seize à dix-sept feuilles. A deux ans, il a déjà 1m.20 à 1m.60. Il commence à porter des fleurs à trente mois. Il est productif à la quatrième année dans les circonstances favorables. Le fruit met ordinairement quatre mois à se développer et à mûrir, à compter du moment de la chute des fleurs. On dit communément qu'on fait deux récoltes de cacao par an. Il y a, en effet, deux époques de l'année où se récolte la plus grande quantité de ces fruits ; mais la vérité est que, dans une grande culture, on récolte tous les jours de l'année, car il y a toujours des fleurs et des fruits sur le même arbre. La durée moyenne d'un cacaoyer peut être évaluée à trente ans. A cet âge, cet arbre a environ cinq mètres de hauteur et fournit seulement par an une livre et demie à trois livres de cacao sec. »

Le Brésil est le seul État qui puisse fournir plus de *café* que le Mexique : et pourtant le Mexique est à peine digne d'être mentionné parmi les pays exportateurs de café, alors que le Brésil est de beaucoup le plus grand producteur du monde.

Le *café* (*Coffea arabica*, rubiacée), dont la culture prend d'ailleurs de jour en jour plus de développement au Mexique, est produit en grande abondance par les cantons de Cordeba, Coatepec, Jalapa, Huatusco et Tulancingo, de l'État de Véra-Cruz, et par les États de Morelos, Oaxaca, Michoacan et Colima. Le café d'Uruapam est très célèbre pour sa qualité supérieure : d'ailleurs, le café du Mexique est excellent en général et il est très recherché tant par la consommation locale que par les exportateurs. On le paie actuellement à des prix

très élevés et tout ce qui se produit s'enlève littéralement. Aux prix actuels, les planteurs de café gagnent trois fois les frais de culture : en somme, on peut dire que cette culture est appelée à prendre au Mexique les plus grands développements et doit être considérée comme une affaire des plus lucratives.

On peut semer le café à *Oaxaca* avec un coût minimum de 0.05 piastres par plante, y compris le prix de la terre et tous les frais jusqu'à la quatrième année, c'est-à-dire jusqu'à la première récolte. Mais il serait peut-être téméraire de se baser sur ce chiffre qui suppose une connaissance parfaite des circonstances locales. Le coût maximum est de 0.10 piastres par plante, tous frais compris. Il faut un capital suffisant pour 500.000 plantes et il faut attendre quatre ans pour qu'elles soient en plein rendement : c'est donc environ 50.000 piastres qu'il faut et dont on peut retirer, dès la troisième année 30 % d'intérêt et 60 % la quatrième année ! Le capital est largement récupéré au bout de la cinquième année et la plantation rapporte l'intérêt d'un capital de 500.000 piastres au moins.

Les chemins de fer qui sont en construction, ceux qu'on va mettre en adjudication, contribueront beaucoup au développement de la culture du café en facilitant les relations : voici, d'ailleurs, les résultats définitifs d'une exploitation de ce genre au Mexique et dans d'autres pays, tels qu'ils ont été établis dans le tableau comparatif suivant par M. Romero, ancien ministre des finances du Mexique, qui est un des grands propriétaires de l'État de Chiapas.

	Dans l'Inde. — Piastres.	A Ceylan. — Piastres.	Au Mexique. — Piastres.
Coût d'un plant de café............	0.20 1/2	0.23	0.12
Produit annuel en livres d'un plant de café..........................	0.4563	0.4563	1 livre.
Frais de culture d'un plant de café..	0.04	0.03 1/2	0.05
Bénéfice net par rapport au capital engagé........................	25.49 %	25.15 %	90 %

Le *caoutchouc* (Siphonia elastica, Castiloa elastica) se trouve en grande quantité au Mexique, où son exploitation a été jusqu'à ce jour faite de la plus élémentaire façon par les Indiens, qui le recueillent dans les forêts où ils trouvent les arbres qui le produisent, en pratiquant des incisions dans le tronc des arbres et en y suspendant des godets. On n'a pas cultivé les plantes mêmes et l'extraction gagnerait

à être faite avec soins et surtout avec plus d'entendement. Toutes les forêts de la région torride contiennent des quantités considérables d'arbres à caoutchouc ; on peut citer surtout celles des États de Vera-Cruz, Tamaulipas, Tabasco, et du côté du Pacifique, sur les côtes des États de Guerrero. Oaxaca, Tepic, Chiapas, etc.; joignons à cette nomenclature les États de Michoacan et de Colima. Ajoutons que cette culture présente de grands avantages aux colons qui voudraient s'y livrer et que l'exploitation en grand des richesses en caoutchouc du Mexique, serait une affaire des plus rémunératrices, car, ne l'oublions pas, tout est encore à créer dans ce magnifique pays.

La culture des arbres fruitiers peut aussi donner au Mexique de grands résultats ; l'oranger, le bananier, l'ananas sont surtout destinés à voir leur culture se développer beaucoup, car leurs fruits sont très recherchés tant par la consommation locale que pour l'exportation.

On trouve au Mexique en fait d'arbres fruitiers : le mamey (*Lucuma Bomplandi*), le zapote (*Achras Zapota*), le *Lucuma Salicifolia*, de la famille des zapotaces : l'oranger, le limonier, le cédrat, le citronnier, de la famille des aurantracées ; le cocotier (*cocos nucifera*), le dattier (*Phenix daclilifera*), le palmier coyol (*cocos guacuyule*) et l'*élais melanococca*, espèce fort abondante sur les côtes des États de Colima et de Guerrero, le goyavier (*Psidium pyriferum*), le jinicuile (*inga jinicuile*), le prunier (*Spondia purpurea, Spondia mombin*), parmi les broméliacées l'ananas (*Bromelia anana*) ; la Chirimolia (*anana chirimolia*), las anonas (*Humboldti*, *glabra*, *reticulata*), parmi les anonées; l'avocat (*Laurus, persea gratissima*), parmi les laurinées ; le tamarin (*Tamarindo occidentalis*), de la famille des légumineuses; diverses espèces de bananes du genre Musa (*Musa paradisiaca*), la banane de Guinée (*Musa sapientum*), la banane dominicaine ou de Costa-Rica (*Musa Regia*), la banane de Chine ou de Manille (*Musa coccinea*), la mangue commune (*mangifera indica*), celle de Manille ; le melon (*Cucumii melo*) la pastèque (*Cucurbita citrullus*).

On cultive sur les deux littoraux l'*indigotier* (Indigofera tinctoria), mais la culture de cette plante est plus spécialement confinée dans les États de Vera-Cruz, Oaxaca, Guerrero, Colima et Chiapas.

Citons encore parmi les autres plantes utiles que produit le sol mexicain : la salsepareille (*Smilax medica*) ; le poivre de Tabasco (*Eugenia pimenta*) ; le manioc (*Yatropha manihot*) qui produit l'amidon ; une racine tuberculeuse qu'on ne désigne pas autrement que par sa dénomination latine *Xanthosoma robustum* : le riz (Oriza sativa) qu'on

cultive dans les régions chaudes et humides et enfin le *Maranta arundinacea* d'où on extrait la farine d'arrow-root.

Nous allons parler maintenant du *tabac* qui est au Mexique l'objet d'une grande culture susceptible de prendre un développement considérable et de contribuer pour une très forte part à la fortune et à la prospérité de ce beau pays.

Le tabac du Mexique, lorsqu'il est soigné et emballé avec précautions. est d'excellente qualité et peut rivaliser avec le tabac de Cuba. Malheureusement jusqu'à ce jour la culture du tabac au Mexique a été faite sans art et c'est ce qui a contribué à répandre dans le public européen l'opinion que le tabac mexicain ne valait pas celui de la Havane. Il est nécessaire de protester contre une semblable assertion et de déclarer que, de l'avis des gens les plus compétents, le tabac mexicain cultivé et récolté avec soin peut aller soutenir sans désavantage la comparaison avec n'importe quel autre tabac. Jusqu'à ce jour, il semblait qu'il n'y eût dans tout l'univers qu'un petit coin de terre susceptible de produire ces feuilles fines, soyeuses, aromatiques et savoureuses de la Vuelta Abajo, surtout les feuilles dites de *capa*, c'est-à-dire celles dont on enveloppe les cigares : aujourd'hui les connaisseurs de tabac sont presque unanimes à déclarer que certains districts du Mexique peuvent produire un tabac aussi savoureux, aussi parfumé que le meilleur de la Havane.

Or, cette culture peut-elle être rémunératrice ? Oui, certes, si on considère les prix qu'on pratique sur les grands marchés de Hambourg et d'Anvers pour le rachat et la vente de ces tabacs qui sont de plus en plus recherchés.

Nous extrayons d'une intéressante brochure de M. Louis Lejeune, un de nos compatriotes, sur le tabac mexicain, les calculs comparatifs entre les frais que nécessite la culture d'un hectare de tabac à Cuba et à Santa-Rosa (État de Vera-Cruz) dans la propriété de MM. Schuetz et Lévy (français) et Cid de Léon (mexicain) qui ont entrepris sur une grande échelle la culture du tabac.

Frais d'installation à Cuba (par hectare)

Bœufs de labour et instruments agricoles................	F.	100 »
Séchoirs..		1.000 »
Routes et matériel de transport.		200 »
Total	F.	1.300 »

Frais à Santa-Rosa (par hectare)

Instruments agricoles	F.	12 »
Séchoirs		47 »
Routes		145 »
Matériel de transport		50 »
Établissement d'un magasin		220 »
Contre-maîtres urbains		132 »
Voyages, etc		66 »
Total	F.	672 »

Frais annuels à Cuba (par hectare).

Intérêt 6 % sur 1.300 francs	F.	78 »
Amortissement de la valeur du matériel		106 »
Main-d'œuvre		855 »
Guano et autres engrais		300 »
Rente de la terre, impôts		Pour mémoire.
Total	F.	1.339 »

Frais annuels à Santa-Rosa (par hectare).

Intérêt 6 % de 672 francs		F.	40.32
Amortissement de la valeur du matériel :			
1/5 sur 12 francs	F. 2 40		28 30
1/5 sur 47 francs	6 40		
1/10 sur 195 francs	19 50		
Main-d'œuvre			990 »
Total		F.	1.058 »

La culture du tabac rapporte-t-elle plus au Mexique qu'à Cuba ? Nous laissons la parole à M. Schnetz, un des propriétaires plus haut cités :

« Dans la vallée de la *Vuelta-Abajo*, l'hectare de plantation de tabac ne rapporte en moyenne que dix balles de tabac. On obtiendra certainement davantage dans des terres nouvelles, car celles de Cuba sont épuisées. On peut admettre 50 kil. comme poids moyen d'une balle. Le prix du tabac à la Havane varie entre 40 et 50 piastres, selon qualité. » D'où il résulte qu'un hectare, coûtant 1.336 francs de frais annuels et 1.300 francs de frais d'installation, rapporte 500 kilogrammes

de tabacs. En 1885, à Santa-Rosa, un hectare coûtant 672 francs de frais de première installation et 1.058 francs de frais pour dépenses courantes, a donné 2.000 kilogrammes de tabac dont le prix varie, mais peut être estimé assez exactement à 4 francs le kilogramme. C'est donc un produit brut de 8.000 francs environ. Ajoutons qu'à Santa-Rosa, comme à la *Vuelta-Abajo,* le maïs qu'on sème après le tabac couvre les frais de culture des deux produits. On peut donc regarder le résultat brut de la vente du tabac comme un bénéfice net. Les frais de transport sont eux aussi moins élevés à Santa-Rosa (Mexique) qu'à Cuba : la tonne transportée de la Vuelta-Abajo à la Havane coûte en effet 200 francs : tandis que de Santa-Rosa à Vera-Cruz elle ne revient qu'à une centaine de francs.

En somme la culture du tabac au Mexique peut être considérée comme une exploitation susceptible d'un grand développement et très largement rémunératrice. Qu'on ne croie pas toutefois que les Mexicains n'aient plus rien à apprendre sous le rapport des soins qu'ils donnent à leurs tabacs ; une lettre que nous écrit à ce sujet un grand négociant en tabacs nous indique les améliorations qu'il faut conseiller aux Mexicains d'apporter dans la préparation et l'emballage de leurs tabacs :

« En général la qualité du tabac mexicain est bonne, mais, comme le tabac est très souvent mal soigné, la qualité en souffre beaucoup. Ainsi, si les Mexicains voulaient adopter le système des Havanais ou des Brésiliens pour faire des *manoques* de leur tabac, en attachant les manoques par *une ou plusieurs feuilles* de tabac, ils feraient sagement. Au lieu de cela, que font-ils ? Ils emploient pour cela une espèce de feuille ou d'écorce d'un rosier de marais, coupée en bandes. Avec ces fibres ils attachent leur tabac ou bien ils l'enfilent et ils le pressent ainsi en ballots. L'humidité du tabac fait moisir et pourrir ces attaches qui communiquent l'odeur de moisissure au tabac lui-même. Voilà un tabac empesté, car cette odeur ne disparaît pas ! »

« C'est là une des causes qui ont dégoûté les importateurs de ce tabac, puisque les fabricants ne pouvaient pas employer les tabacs mexicains comme ils auraient dû l'être ! Ensuite le classement des feuilles du tabac est mal fait, dans le but de tromper les acheteurs. Entouré de grandes et belles feuilles, vous trouvez un noyau de feuilles courtes, qui ne valent pas la moitié du prix des feuilles qui les entourent. »

» Je le repète, la qualité est bonne en général. On emploie presque exclusivement le tabac mexicain pour la fabrication des cigares. Il y a même des *Mexique supérieurs* qui valent très chers et passent, comme couvertures de cigares, pour des *Havanes.* »

« Les producteurs et les exportateurs du Mexique peuvent être convaincus de voir leur travail et leurs peines récompensés, s'ils veulent soigner davantage le tabac et établir comme principe l'idée de satisfaire et de contenter ceux qui paient le tabac deux mois avant de le voir. »

Il résulte de mes conversations nombreuses avec des hommes éminents du Mexique, tels que M. Ignacio Altamirano, ancien président de la Cour Suprême de Justice des États-Unis Mexicains, actuellement consul-général à Paris, et M. Gustave Baz, chargé d'affaires du Mexique à Paris, que les propriétaires et planteurs mexicains ne méritent plus comme autrefois le blâme de ne pas donner assez de soins à leur tabac : ils apportent toute leur sollicitude à la culture de cette plante, et le succès des tabacs du Mexique à l'Exposition universelle de 1889, a prouvé que le tabac mexicain valait absolument le tabac de la Havane et était soigné d'une façon qui a mérité tous les éloges des connaisseurs. D'ailleurs, on fait sous ce rapport chaque jour de nouveaux progrès au Mexique, et bientôt les amateurs européens ne voudront plus fumer que des *Mexiques* des bonnes marques.

La *canne à sucre* est aussi cultivée au Mexique avec un très grand succès ; mais les capitaux manquent et la plupart des plantations au Mexique suffisent à peine à alimenter la consommation locale. L'installation des usines est fort rudimentaire, elle est défectueuse presque partout, et pourtant là où de grandes usines perfectionnées sont installées, comme à Morelos, Jalisco, Tepic, etc., on fabrique des millions de kilog. d'excellent sucre raffiné que l'on vend à des prix rémunérateurs. La richesse saccharine du suc de la canne est fort grande au Mexique. En somme l'industrie du raffinage des sucres au Mexique doit attirer l'attention des capitalistes européens. En créant des plantations sur les côtes et en y installant des raffineries, on pourrait espérer atteindre en peu de temps un chiffre énorme d'affaires, spécialement pour l'exportation.

Voici maintenant le tableau des principaux produits agricoles récoltés annuellement :

	Valeur en piastres.	États producteurs.
	—	—
Coton	10.857.000	Coahuila, Durango, Chihuahua, Vera-Cruz, Colima, Jalisco, Guerrero, Michoacan, Oaxaca, Sonora, Tamaulipas, Nuevo Leon, Hidalgo.
Riz...............	1.246.000	Vera-Cruz, Colima, Michoacan, Chiapas, Guerrero, Oaxaca, Tampico, Sonora, Yucatan, Morelos.
Indigo............	372.910	Oaxaca, Chiapas, Guerrero, Vera-Cruz, Sonora, Colima.
Cacao.............	1.135.360	Tabasco, Chiapas, Oaxaca, Vera-Cruz.
Café..............	3.200 000	Vera-Cruz, Oaxaca, Morelos, Michoacan, Colima, Chiapas.
Tabac.............	2.500.000	Vera-Cruz, Tabasco, Campeche, Yucatan, Chiapas, Oaxaca, Guerrero, Jalisco, Sinaloa, Colima.
Cochenille.........	111.910	Oaxaca.
Vanille...........	900.000	Vera-Cruz, Oaxaca, Tamaulipas, Tabasco, Guerrero, Michoacan, Jalisco, Colima.
Salsepareille.......	200.000	Vera-Cruz.
Hennequen........	3.718.750	Yucatan, Campeche.
Ixtle..............	700.000	
Canne à sucre.....	8.735.000	Morelos, Vera-Cruz, Puebla, Oaxaca, Yucatan.
Maïs..............	110.000.000	Se récolte dans tout le pays.
Haricots	8.000.000	» »
Pois...............	450.000	» »
Pois chiche........	500.000	» »
Anis..............	105 000	» »
Orge..............	4.500.000	» »
Froment...........	18.400.000	» »
Sésame............	200.000	» »
Piment (chile)......	455.000	» »
Fèves.............	500.000	» »
Lentilles..........	100.000	» »
Pommes de terre...	600.000	» »

Total général.. = 181.131.930 piastres.

Ajoutons que les produits du *Maguey* (agave mexicain), qui sont d'une grande importance, ne figurent pas dans les statistiques officielles du gouvernement mexicain. Cette lacune sera certainement comblée sous peu.

*
* *

L'exploitation des forêts mexicaines sera une source de revenus immenses tant pour ceux qui l'entreprendront avec soin que pour le pays lui-même. Les immenses forêts du Mexique sont peuplées des essences les plus riches et les plus variées. Entre le niveau de la mer et 1.000 mètres d'altitude la végétation, dit M. Garcia Cubas, acquiert une vigueur et un développement extraordinaires : Les bois et les forêts sont remplis d'arbres très estimés les uns pour leurs fruits savoureux, les autres pour leurs bois d'ébénisterie d'une finesse admirable ; on y trouve aussi des bois de construction et de teinture, des arbres fruitiers, des essences médicinales : on y rencontre en outre et en très grand nombre des herbes et des plantes grimpantes et des lianes d'espèces les plus variées appartenant aux genres *Banisteria*, *Passiflora*, *Paulinia*, *Ipoméa*, *Vitis* et *Asclepias*.

Parmi les espèces utiles, on peut citer : l'acajou (*Mahogonia Swietenia*), le bois de fer ou de teck (*Robinia*), le ceiba (*eriodendron anfractuosum*), le bombax, le tepeguage (*Acacia acapulcensis* leg.), l'ébénier (*Diospiros ebenum* leg.), le Taray (*Varennea polystachia*), le copal de Vera-Cruz (*Heliocarpus americana*), le copal chinois (*Amyris bipinnata*), (*Zantoxylon clava-Herculi*), le chêne (*Quercus*), l'Arrayan (*Myrtus arrayan*), l'Aristolochia *grandiflora*, le dividivi (*Cæsalpinia cacalaco* leg.), le Manglier (*Risophora mangle*), le Linaloé (*Amyris lignoloe*), (*Cresentia alata*), le Cèdre (*Cedrela odorata*), le bois du Brésil (*Casalpinia-echinata* leg.), le bois de Campêche (*Hæmatoxylon Campechianum*), le Sang-Dragon (*Pterocarpus Draco*). le Magnolia et son espèce mexicaine *Yoloxochitl*, d'innombrables variétés du genre mymosa et nombre de plantes et d'arbres d'une énumération trop difficile.

L'Anachuite (*Cordia Boissieri*) est d'une grande importance à cause de ses propriétés médicinales.

L'exploitation de ces diverses essences si recherchées soit pour l'ébénisterie, soit pour la construction, soit pour l'industrie ou la médecine, est actuellement faite de la plus déplorable façon : il y a des fortunes à faire dans l'exploitation seule des bois de teinture qui abondent au Mexique. Le *Palo-Moral*, le *bois du Brésil* et le *Campêche* abondent au Mexique et s'exportent déjà en quantités assez

considérables. Aujourd'hui que les chemins de fer vont sillonner de plus en plus le vaste territoire mexicain et apporter à l'industrie de l'exploitation des forêts l'avantage inappréciable de la facilité des transports, l'exportation des bois de construction et d'ébénisterie du Mexique va tripler et cette industrie va prendre un développement et un essor inouïs.

La viticulture est encore au Mexique à son enfance ; la raison en est fort simple : c'est qu'on ne s'en est pas encore sérieusement occupé dans ce pays. L'Espagne, désireuse de conserver pour ses vins le marché de ses colonies américaines et craignant la concurrence, s'opposa toujours à la culture de la vigne et de plusieurs autres plantes au Mexique. Après la déclaration de l'indépendance, le Mexique aurait pu s'adonner à la culture de la vigne et il compterait certainement aujourd'hui parmi les pays vinicoles les plus riches ; malheureusement les guerres civiles, les luttes intestines, les divisions des partis furent autant de causes qui empêchèrent ce grand pays de tourner son activité vers la mise en œuvre de ses richesses naturelles.

La vigne, ainsi que le témoignent tous les essais tentés jusqu'à ce jour, vient à merveille au Mexique et le vin qu'on fait avec les raisins récoltés dans le pays serait très bon s'il était fait par des vignerons experts : le seul défaut auquel il sera toujours difficile de remédier, c'est le goût de terroir qui est très accentué en général, mais qui avec des soins pourrait être atténué et en somme ne donnerait au vin qu'une saveur particulière qui pourrait finir par plaire aux consommateurs. Les vins de Parras (État de Coahuila) ont une grande réputation au Mexique ; et la viticulture est certainement destinée à être une source d'abondants revenus pour le Mexique, aujourd'hui que ce grand pays est entré dans une ère de calme et de paix, de progrès et de prospérité. Le gouvernement mexicain encourage la culture de la vigne et il a grandement raison. Tous les essais ont été couronnés de succès : à *Tehuacan*, une plantation faite en avril 1883 a donné ses fruits en septembre 1884. A *Ixmiquilpam*, le développement de la plante est complet au bout de deux ans et on obtient des grappes qui pèsent un kilog.

Les comptes rendus des inspecteurs, nommés à cet effet par le gouvernement, affirment que les résultats obtenus à *Chihuahua*, *Zacatecas*, *Aguascalientes*, *Hidalgo* et *Puebla* sont complets. Mais nulle part ils n'ont été si considérables qu'à *Paso-del-Norte* (Chihuahua) et à *Aguascalientes*. Paso-del-Norte est surtout appelé à un grand avenir,

11

non seulement par les conditions de son sol et de son climat, mais aussi à cause de sa proximité du grand marché nord-américain. Actuellement, il y existe 150 plantations avec 300.000 ceps environ. La dernière récolte de raisins a été de 1.250.000 kilogrammes dont 37.000 ont été consommés en nature et le reste converti en vins blanc et rouge qui ont trouvé preneurs à Chihuahua.

Malheureusement, si les récoltes de raisins sont bonnes comme quantité et comme qualité, les vins fabriqués dans le pays laissent encore beaucoup à désirer. L'industrie vinicole exige une grande somme d'expérience et des connaissances spéciales qui font défaut aux fabricants mexicains.

Il y a beaucoup d'avenir au Mexique pour nos viticulteurs, dont le phylloxéra détruit les vignobles, et s'ils veulent aller mettre à profit là-bas leur grande habileté dans la culture de la vigne et leur science de la fabrication du vin, le gouvernement mexicain est décidé à les encourager de toutes les façons possibles et à leur donner, s'ils ont de bonnes références, des concessions importantes. Les vins fabriqués au Mexique sont protégés par des droits de 12 centavos l'hectolitre pour les vins en fût et de 20 centavos pour les vins en bouteille et en outre par 2 % de droits d'entrée prélevés pour les travaux d'amélioration des ports ; grâce à cette protection, grâce à l'absence de toute boisson saine et agréable à la portée de toutes les classes et surtout de la moyenne, qui ne consomme pas le *pulque*, l'industrie de la fabrication du vin au Mexique a de grands débouchés assurés, sans compter sur l'importante exportation de vins qu'on ne pourra manquer de faire à destination des États-Unis.

Une autre richesse agricole du Mexique, c'est l'*élevage et l'engraissage du bétail* : dans les États qui avoisinent les États-Unis, cette industrie a pris un grand développement et, si on considère l'immense étendue et la grande fertilité des terrains qui conviennent à l'élevage du bétail, on se convainc sans peine que le Mexique deviendra, sans aucun doute, dans un temps plus ou moins rapproché, un grand pays producteur de bétail, le rival redoutable de la République Argentine. Des capitalistes anglais, des grands propriétaires du Texas ont fait sur la frontière mexicaine des acquisitions considérables de terres et de bétail. D'ailleurs, l'élevage et l'engraissage, qui donnent de très beaux bénéfices, peuvent être faits avec un égal succès dans toutes les parties du Mexique, aussi bien dans la zone torride où la végétation est

merveilleuse que dans les zones tempérées et froides où les prairies sont en très grand nombre.

Les États de *Durango*, *Sonora*, *Chihuahua*, *Nuevo-Leon*, *Coahuila*, *Tamaulipas*, *Vera-Cruz*, se prêtent admirablement à cette industrie. Il est vrai que quelques-uns se ressentent du manque d'eau ; mais une grande Compagnie pourrait créer des aménagements d'eau ou forer des puits. Le mouvement, dans ce sens, est très accentué. A *Guanajuato*, une grande Compagnie, sous le patronage du Gouvernement local, a entrepris, sur une grande échelle, l'élevage et l'engraissage du bétail. Elle a acquis un grand nombre de reproducteurs des meilleures races, fait la clôture économique d'étendues considérables de terres, construit des étables, et, à ce qu'il paraît, ces travaux ont été couronnés d'un plein succès.

On pourrait faire de même dans l'État voisin de *Michoacan*, dont les excellents pâturages engraissent la plus grande partie du bétail qu'on abat dans la capitale.

Mais ce serait surtout sur les côtes, à *Tamaulipas*, à *Vera-Cruz*, à *Campêche*, à cause de l'excellence des pâturages et de l'abondance de l'eau, ainsi qu'aux frontières du nord, à *Chihuahua*, à *Coahuila*, etc., à cause de la proximité du marché américain et surtout du bon marché inouï des terres, qu'il faudrait s'établir pour y fonder de grands établissements avec des ressources suffisantes.

Inutile de faire remarquer que l'exportation des cuirs et peaux, bien préparés, assurerait par elle-même un grand bénéfice aux éleveurs de bétail mexicains. Le Mexique occupe déjà la quatrième place parmi les États importateurs de cuirs et peaux aux États-Unis : cette branche de son commerce peut, en se développant comme elle est appelée à le faire, devenir une grande source de revenus pour ce beau pays. Les cours des cuirs mexicains aux États-Unis sont, d'ailleurs, très avantageux, comparativement à ceux des autres provenances.

Les Colonies. — La loi de colonisation autorise le Gouvernement mexicain à agir, par son action directe ou au moyen de contrats passés avec les Compagnies privées, pour attirer dans le pays l'immigration des étrangers. Dans ce but, il concède au colon certaines franchises et exemptions, il lui fournit à très bas prix et à long terme une étendue déterminée de terrain remboursable par annuités à partir de la seconde année de son établissement. Le colon est dispensé du service militaire, et durant dix ans, du paiement de toute contribution

(la contribution municipale exceptée) ; les vivres, les instruments aratoires, l'outillage, les matériaux de construction, les meubles, les bêtes de somme, le bétail, destinés à son usage sont exempts de droits d'entrée et des droits locaux et de circulation. Le colon jouit aussi d'une exemption personnelle intransmissible d'exportation en franchise des produits récoltés par lui ; la loi accorde aussi des primes spéciales pour l'introduction de toutes cultures ou industries nouvelles.

La loi mexicaine donne au Gouvernement l'autorisation de concéder aux colons des lettres de naturalisation et le droit de leur accorder, toutes les fois qu'il le jugera nécessaire, un supplément pour frais de transport et de subsistance.

Le gouvernement mexicain, désireux d'attirer l'immigration étrangère, a essayé d'établir pour son compte quelques colonies. Dans le but de développer l'immigration et de diminuer la lourde charge du Trésor, on a décidé plus tard de supprimer les dépenses onéreuses et les frais supplémentaires. Aujourd'hui, le Gouvernement fait simplement face aux frais de transport du port d'embarquement jusqu'à la colonie, il fournit le terrain d'une étendue déterminée à bas prix et à long terme ; il garantit les exemptions et prérogatives concédées par les lois libérales du pays.

Dans tous les États du pays, mais particulièrement dans les États frontières et sur les littoraux des deux Océans, le colon intelligent et laborieux peut facilement développer les éléments de richesses qui l'entourent et arriver à l'aisance et à la fortune.

Les États de Chihuahua, Sonora, Coahuila, Tamaulipas, possèdent d'énormes étendues de terrains d'une grande fertilité, car l'eau si nécessaire aux travaux des champs et aux usages ordinaires, n'y fait pas défaut, comme dans les États de l'intérieur qui occupent le plateau central. Les terrains situés sur les versants de la Cordillère sont très fertiles, grâce à l'eau qui y court en abondance ; ils jouissent d'un climat doux et sain, et promettent, grâce à ces éléments, un grand avenir à la colonisation. L'exploitation des produits tropicaux s'y fait sans aucun danger et sans les inconvénients nombreux des terrains voisins de la côte, où règnent des maladies endémiques qui attaquent particulièrement l'étranger. Toutefois, la prospérité atteinte par la colonie française de Jicaltepec, située sur les bords du Rio-Nautla, démontre surabondamment qu'avec des habitudes d'ordre et une vie régulière, la terre chaude est parfaitement colonisable.

D'ailleurs, il serait possible d'atteindre de très sérieux résultats, si

la colonisation des terrains de la côte était faite par des indigènes des îles des Canaries, leur climat étant assez semblable à celui de ces littoraux.

Les terrains colonisables dans l'intérieur du pays sont rares, à cause du manque d'eau. Ceux qui se trouvent dans des conditions favorables appartiennent à des particuliers. Les autres zones, au contraire, renferment des terrains vagues qu'il est facile d'acquérir en vertu d'une loi spéciale sur la matière et de la loi générale de colonisation. Par la première loi, tout habitant de la République peut se rendre acquéreur par une demande de concession, sauf préjudice d'un tiers, de 2,500 hectares de terrain. Comme unique restriction à la loi, les naturalisés et les habitants des pays limitrophes ne pourront pas faire usage de ce droit dans le voisinage des frontières. La seconde loi concède à tout individu, autorisé par le Gouvernement à procéder à la délimitation de terrains vagues dans le but d'y coloniser, les deux tiers des terrains ainsi dénoncés.

Tous les deux ans et après révision, le Ministère des Travaux publics publie le tarif des prix d'acquisition des terrains vagues.

Les colonies européennes établies dans le pays sont les suivantes :

La colonie française de Jicaltepec, État de Vera-Cruz, près du port de Nautla, est la première et la plus ancienne dans la terre chaude. La culture de la vanille, de qualité sans rivale, constitue la principale richesse de la colonie. D'autres Européens, Italiens pour la plupart, s'y sont fixés ; comme les précédents, ils s'occupent de préférence de la culture de la vanille. Le nombre des colons est de 700.

La colonie s'étend à six lieues sur les rives du Rio Palmar de Nautla et est divisée en trois groupes : *Jicaltepec*, *San Rafael* et *Zopilote*.

Il ressort du tableau suivant que ses productions annuelles sont assez importantes :

	Piastres.
	—
200.000 gousses de vanille à 50 cent. le mille	100.000
10.000 arrobes de tabac	30.000
4.000 quintaux de café à 10 piastres	40.000
2.000 bœufs à 25 piastres	50.000
10.000 boisseaux de maïs	20.000
2.000 barils d'eau-de-vie	20.000
Produits divers	100.000
Total.............. Piastres.	360.000

— La seconde colonie, nommée « Manuel Gonzalez », à *Huatuxco*, dans la zone tempérée, est des plus saines.

Elle est composée de familles italiennes et mexicaines occupées de la culture du café, du tabac, de la canne à sucre, du mûrier blanc, du coton, des orangers, du riz, du maïs et des haricots ; les colons y sont au nombre de 402.

— La troisième colonie « Porfirio Diaz », dans le district de *Cuautla*, État de Morelos, compte 101 colons mexicains et 14 italiens. On s'occupe de la culture du maïs, du riz, des pastèques et des haricots.

— La quatrième « Carlos Pacheco », à *Tlanllanquitepec*, État de Puebla, est saine, bien que située dans la terre chaude. Les colons italiens et mexicains s'y consacrent aux mêmes cultures que dans la précédente.

Quelques familles italiennes sont établies à *Toteles*, dans la terre froide, mais elles relèvent de la même direction ; elles cultivent les céréales et la ramie qui s'y récoltent en abondance et sont de qualité supérieure. Nombre des colons : 310.

— La cinquième porte le nom de « Fernandez Leal »; elle est établie en terre froide, dans l'État de Puebla, district de Cholula et on y cultive de préférence les céréales. Nombre des colons : 390.

— La sixième colonie, dite de « Diaz Gutierrez », est située à *Ojo de Leon*, dans l'État de San Luis Potosi, dans la terre tempérée ; son climat est sain.

Produits : maïs, haricots, pois, piment, coton, tabac. Nombre des colons : 134.

En plus de ces colonies, antérieurement établies, le gouvernement a fondé directement les suivantes :

Colonie de sériciculture, avec familles mexicaines, dans le district de Tenancingo ; nombre de colons : 152.

Colonie de l'*Ascension*, à Chihuahua, avec familles mexicaines rapatriées des États-Unis; nombre de colons : 2.294.

Colonie *Aldana*, dans le district fédéral, formée de 40 colons mexicains et 71 italiens.

Colonie *San Pablo Hidalgo*, district de Cuautla, État de Morelos ; colons mexicains : 196.

Colonie *San Vicente Juarez*, 83 colons.

Colonie *San Rafael Zaragoza*, 124 colons.

Dans les colonies de « Morelos », les colons cultivent le maïs, les

haricots, le riz, les piments, la canne à sucre et en plus, dans celle de *S. Pablo Hidalgo*, l'élève du bétail.

Les colonies d'entreprises particulières et d'action indirecte du gouvernement sont les suivantes :

La colonie *Juarez*, dans l'État de Chihuahua, avec 10 allemands, 102 anglais, 357 américains, 61 danois, 17 canadiens, 26 écossais, 57 mexicains, 9 italiens et 11 suisses; total : 650 colons.

La colonie de *Tapachula*, État de Chiapas, qui comprend : 23 allemands ; 62 américains, 2 irlandais et 6 écossais ; total : 93 colons.

La colonie de *Santa-Rosa*, État de Oaxaca, qui est formée par 10 colons cubains.

La colonie de *Guanajuato*, constituée par 37 italiens.

La colonie *Serdo*, sur la rive gauche du Rio colorado, en Sonora, avec 5 anglais, 8 américains, 2 danois, 12 irlandais et 163 mexicains rapatriés.

La colonie du Pacifique, dans la baie de Tapolobampo, État de Sinaloa, formée de 4 allemands, 74 américains, 17 irlandais.

La colonie *Carlos Pacheco*, dans la Ensenada et Punta Banda. Elle compte 735 colons, dont : 1 autrichien, 3 espagnols, 5 brésiliens, 2 norwégiens, 1 suédois, 6 belges, 261 mexicains, 27 allemands, 5 français, 17 anglais, 320 américains, 3 danois, 17 canadiens, 3 irlandais, 8 écossais, 4 italiens, 1 suisse et 50 africains : total : 735 colons.

La colonie *Romero Rubio*, à San Quintin, est composée de 1 autrichien, 5 espagnols, 4 norwégiens, 1 belge, 31 mexicains, 1 allemand, 1 anglais, 11 américains, 1 irlandais, 1 écossais, 3 mexicains rapatriés et 1 italien.

C'est enfin la colonie de *San Vicente*, sur la côte Nord de la péninsule, dans le Pacifique, qui compte 138 colons, dont 120 français et 18 mexicains.

Ces colonies sont toutes appelées à un grand développement et les émigrants de tous pays, prendront bien certainement le chemin du Mexique, lorsqu'ils sauront tous les avantages qui les attendent et lorsque l'exemple des succès de tous leurs compatriotes déjà établis au Mexique viendra exciter leur envie et leur émulation.

Il est évident qu'aujourd'hui le Mexique est le pays le plus intéressant de toute l'Amérique pour les travailleurs, car il entre à peine dans la voie du progrès, offre aux émigrants des terres fertiles, un climat très sain dans les régions tempérées et froides et possède enfin un gouvernement sage et libéral, qui assure le calme au pays, y maintient la

paix, travaille à la prospérité du Mexique et dont les finances, loin d'être obérées, sont dans un état très satisfaisant.

Il est actuellement mille fois préférable pour l'émigrant d'aller au Mexique où tout se développe et où tout est à faire, que d'aller au Chili, par exemple, qui est en pleine révolution, où les finances sont dans le plus piteux état et où la crise ruine l'État et les particuliers. Ajoutons qu'avec la hausse de la piastre, par l'effet du Silver-bill, la prospérité du Mexique ne peut encore qu'augmenter et que le bien-être général ne peut que s'accroître dans ce grand pays.

(*A suivre*).

UN TOURQUENNOIS A LONDRES

Simples impressions de voyage,

Par Joseph PETIT-LEDUC,

Publiciste, Secrétaire de la Société de Géographie de Tourcoing.

« Un Tourquennois à Londres! me direz-vous. Mais, qu'y a-t-il là » de si extraordinaire? Ils sont légion, ceux des habitants de nos » industrieuses cités du Nord qui, plusieurs fois, chaque année, tra- » versent la Manche pour se rendre à ces grandes enchères de laines » coloniales dont les Anglais se sont réservé le monopole ».

— C'est vrai. Mais nos concitoyens, trop absorbés par les multiples détails d'opérations de la plus grande importance, ne trouvent guère de loisirs pour consigner leurs impressions. Je vais donc essayer de les suppléer.

« Que chacun dise ce qu'il a vu et seulement ce qu'il a vu; les

» observations, pourvu qu'elles soient personnelles et faites de bonne » foi, sont toujours utiles. »

Ce conseil, donné par l'un de nos plus brillants publicistes modernes, M. Taine, m'engage à transcrire quelques notes de voyage, sans autre prétention que la sincérité. Trop heureux, si je parviens à attirer l'attention des membres de la Société de Géographie qui me feront l'honneur de me lire, sur ce pays d'Angleterre si intéressant à étudier, sur cette immense ville de Londres, qu'on peut appeler à juste titre, la capitale commerciale du monde entier.

*
* *

L'excellent et dévoué Président de la section tourquennoise de cette belle Société de Géographie, dont je m'honore d'être un fort modeste rouage, me dit, un jour, à brûle-pourpoint :

— « Mon cher Secrétaire, je désire encore revoir cette vieille An-
» gleterre que, tant de fois, j'ai parcourue dans ma jeunesse, et qui
» m'a toujours laissé les plus agréables souvenirs. Voulez-vous m'ac-
» compagner à Londres ? »

— « Tout à votre disposition, Monsieur le Président, lui répon-
» dis-je. Jamais, sans doute, meilleure occasion ne s'offrira à moi de voir
» Londres sous la conduite d'un guide plus expérimenté. Si les
» exigences de ma profession n'y mettent pas obstacle, j'éprouverai un
» très vif plaisir à vous suivre sur la terre de la vieille Albion. *Old*
» *England for ever !* »

Et j'eus la bonne fortune d'accepter la proposition qui m'avait été si gracieusement faite.

Un penseur a dit : « Deux choses toutes contraires préviennent également : l'*habitude* et la *nouveauté* ». L'*habitude* était pour mon cher Président, et j'avais pu constater déjà que La Bruyère avait raison. La *nouveauté* c'était pour moi, et l'attrait était d'autant plus vif que j'en avais eu un avant-goût par les substantielles causeries qui nous avaient été données, il y a quelques années, sur la Grande-Bretagne, par notre sympathique et très érudit Secrétaire-Général, M. Merchier.

*
* *

Donc, par un beau jeudi de mai, nous nous mettons en route. Nous étions trois : à nous s'était joint un aimable collègue en géographie, fin connaisseur en matière d'art, dont les avis m'ont été très précieux, quelque peu artiste lui-même d'ailleurs, et, de plus, ce qui est d'un bon voyageur, doué d'un sens remarquable d'orientation, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par la suite.

A Lille, nous prenons le train direct de Cologne à Calais.

Sans éprouver le moindre sentiment de sympathie pour les Allemands, il faut bien reconnaître qu'ils nous ont de beaucoup devancés dans l'art de construire les voitures de chemin de fer, compartiments agencés avec un luxe, je dirai même un sybaritisme, qu'on ne trouve jamais dans nos plus que modestes wagons français : banquettes moelleuses et profondes, hauts dossiers à capiton épais, vasistas ingénieux, appareil pour régler la température intérieure en hiver, rien ne manque : on n'a même pas oublié certain petit coin de nécessite, discrètement ménagé à l'un des angles de la voiture.

Mais voici bientôt Calais avec sa belle gare maritime, d'où s'aperçoivent les nombreux travaux d'agrandissement entrepris depuis quelques années dans ce port important.

Le steamer qui doit nous transporter en Angleterre est là, contre le quai d'embarquement, prêt à nous recevoir : on attend encore deux trains de correspondance, celui de Bâle et celui de Paris avant de lever l'ancre.

Nous profitons de ces quelques minutes de répit pour nous installer commodément sur le pont, le ciel tout ensoleillé nous promettant une heureuse traversée, et nous visitons rapidement le steamer, l'un des meilleurs de la *London Chatham and Dover Railway Cy*, le *Calais-Douvres,* navire à aubes qui fait le trajet de Calais à Douvres en une heure dix minutes.

Il est supérieurement aménagé, ce vapeur aux larges proportions, avec ses cabines et ses salons luxueusement meublés, avec son faux pont qui forme un large promenoir en cas de mauvais temps : de plus, sa puissante machine lui donne une vitesse peu commune, tous les avantages à la fois. Aussi on le cite avec raison comme l'un des meilleurs de la Compagnie.

Mais les trains attendus amènent une avalanche de voyageurs : chacun prend la place qui lui convient le mieux, les bagages sont descendus à fond de cale avec une promptitude étonnante, et le son strident de la sirène annonce le départ.

Avant même d'avoir quitté la terre française on se sent déjà en Angleterre : c'est que l'élément britannique domine parmi les nombreux passagers.

L'Anglais se reconnaît à son flegme et surtout à cette parfaite aisance que lui donne l'habitude des voyages : son impassibilité tranche avec notre effarement, à nous Français, chaque fois que nous nous mettons en route.

Mes yeux suivent curieusement tout un défilé de types nouveaux pour moi : gentlemen et ladies, dont la grande situation de fortune se devine sous la simplicité du costume de voyage, jeunes gens et jeunes filles devisant gaiement avec cet abandon et cette camaraderie qui contrastent avec nos manières trop souvent guindées.

Il y a tout un monde dans cet étroit espace d'un pont de navire : l'opulence et la médiocrité se coudoient. Un grand vieillard, soldat de l'armée du Salut, se drape fièrement dans une couverture de voyage : sa compagne, à en juger par le chapeau qui la coiffe, doit être assez rebelle aux prescriptions de la mode. Là un homme à la figure énergique, au teint basané, arpente le pont à larges enjambées ; le casque de liège sur la tête, il a un faux air de Stanley : c'est sans doute un revenant de l'Afrique ou des Indes. Juché sur un léger renflement, un peintre aquarelliste tire son carton, dispose ses couleurs et ses pinceaux, et, le plus tranquillement du monde, il commence une esquisse ; à notre arrivée il avait *lavé* une petite étude de la mer, très réussie, ma foi.

Tandis que je me livre à ces réflexions, nous avançons rapidement. Nous voici en pleine mer : à gauche le cap Gris-Nez coupe les flots de ses formes anguleuses et les falaises du Boulonnais profilent sur le ciel leurs cîmes escarpées. La lame devient plus forte et la brise fraîchit, dès que cette digue naturelle est dépassée.

Les côtes de France s'effacent peu à peu : ce n'est plus bientôt que l'immensité partout, et, derrière nous, un sillage d'écume s'étend à perte de vue, immense coulée d'argent qu'estompe vigoureusement la suie vomie à flots par les deux cheminées du navire.

Mais là-bas, en avant, un peu à droite, un point encore indécis émerge de l'horizon : c'est le château de Douvres, bâti à pic sur ces gigantesques murailles de craie que les flots sapent lentement par la base.

La côte anglaise s'étend devant nous.

Une heure et dix minutes, montre en main, après notre départ de

Calais, nous accostons à la jetée de Douvres, et, les formalités de douane accomplies, nous foulons le sol britannique.

*
* *

DOUVRES.

L'aspect d'une ville anglaise n'a rien de bien attrayant à l'œil : rues tortueuses et sombres, maisons basses, construites sans aucune symétrie en briques jaunes que la brume et la fumée ont noircies. Presque toutes les habitations sont munies d'une *bow window*, sorte de cloison vitrée en saillie sur la façade au rez-de-chaussée. Aux fenêtres, des rideaux bien blancs, des fleurs parfois, rachètent un peu l'impression fâcheuse de première vue, et un regard indiscrètement jeté dans l'intérieur, permet de constater que rien n'a été négligé dans l'ameublement de ces maisons, pour en rendre le séjour agréable. A Douvres, point de monuments : un hôtel, le *Lord Warden hotel,* et des bâtiments affectés aux services de la marine dominent seuls de leur construction massive.

La ville ne manque cependant pas de pittoresque. Appuyée contre la falaise escarpée, elle s'étale ensuite par degrés jusqu'au vieux château-fort qui surplombe à 95 mètres d'élévation. Du côté de la mer les mâts élancés de quelques navires accostés à la digue et aux quais des bassins se détachent sur un horizon sans fin.

Par sa situation, Douvres est, en même temps qu'un port de débarquement, une place forte. On ne s'étonnera donc pas de rencontrer presque à chaque pas, des soldats sanglés dans leur uniforme étriqué, veste courte du rouge le plus éclatant, pantalon collant : la coiffure, une sorte de boîte ronde sans visière, recouvre le sommet de la tête et une partie du front, et est retenue par une jugulaire coupant assez disgracieusement la figure au-dessous du nez. Très pimpants et très pommadés, un stick à la main pour toute arme, ils marchent d'un pas automatique tellement gourmés, tellement raides qu'on peut craindre de les voir se briser en deux. Comme contraste, les *shipmen*, vieux loups de mer au teint hâlé, à la démarche pesante, qu'on voit entrer en se dodelinant dans quelque sombre *public house* où se débitent le *gin* et le *whisky*.

Les mœurs anglaises apparaissent ici jusque dans les repas. Nous voyons figurer au menu du dîner de *Lord Warden hotel*, les *Whitebaits* de Greenwich, qui rappellent nos éperlans frits, sans parler du thé et des *Buttertoasts*, excellentes rôties, qui l'accompagnent.

Mais, sans nous attarder davantage à Douvres, en route pour Londres.

De Douvres a Londres.

Pas monumentales du tout, les gares anglaises. A l'exception de quelques-unes, telles que *Victoria* ou *Charing Cross Station*, de Londres, elles se composent de simples constructions à rez-de-chaussée, dont chaque partie trouve son affectation spéciale : rien n'est sacrifié à la fantaisie, tout est utile. Les murs disparaissent sous les affiches : ce qu'il y a de réclames pour les savons ou la moutarde est inimaginable ; c'est au point qu'on découvre à peine entre ces pancartes multicolores le nom même de la gare.

Le public circule librement sur les quais qui sont établis de façon à entrer de plein pied dans les voitures, et se place aux endroits désignés pour chaque catégorie de classes : tout cela se fait rapidement et sans bruit ; c'est ici que nous rencontrons encore ce flegme britannique qui ne s'étonne de rien.

Il faut éviter les distractions quand on voyage en Angleterre, car outre que les noms des gares sont peu apparents, il n'y a souvent qu'un seul conducteur par train, et cet unique employé se borne à annoncer d'une voix plus ou moins distincte (surtout pour les oreilles peu familiarisées aux consonnances britanniques), la ville traversée ou les changements de direction. On n'a que quelques secondes pour monter ou pour descendre, de sorte qu'à la moindre inattention on est exposé à faire un trajet plus long qu'on ne le voudrait, ou à prendre une destination autre que la bonne.

Mais si les gares ne sont pas somptueuses, si les compartiments de chemin de fer sont simplement commodes sans luxe, les trains marchent très vite en Angleterre : ils glissent sur les rails sans secousses et sans heurt ; on n'éprouve pas de ces désagréables balancements qui donnent un avant-goût du mal de mer, ou de ces soubresauts violents qui vous font croire à une collision.

La ligne de Douvres à Londres par le *London-Chatham-Dover*

railway traverse le nord du comté de Kent. Après une succession de tunnels à travers la falaise, on débouche dans une verdoyante vallée. Un frais et riant paysage se déroule devant les yeux : le terrain vallonné semble recouvert d'un épais tapis du vert le plus tendre, sur lequel prennent leurs libres ébats ces magnifiques moutons du Kent à l'opulente toison. Çà et là des vergers avec leurs arbres en fleurs forment de gigantesques bouquets qu'éclairent les rayons d'un beau soleil de printemps, puis les symétriques plantations de houblon, de vastes pépinières et encore d'immenses pâturages : partout enfin une végétation puissante, dont les mains de l'homme ont encore augmenté la fécondité.

Sheeperswell (source des bergers)..... Nous sommes bien dans le pays de l'élevage du mouton.

A droite se détache sur le ciel une masse imposante surmontée d'une flèche aux fines dentelures : c'est la cathédrale de Cantorbéry, l'un des plus beaux monuments de l'Angleterre. Nous le saluons en passant.

Mais la vapeur nous emporte dans une course vertigineuse : voici Faversham, petite ville très coquette malgré l'uniformité de ses constructions, puis Chatham avec ses vastes chantiers, puis Rochester et Strood. Nous entrons dans la région industrielle : les yeux ne se reposent plus sur ces sites agréables que nous admirions tout à l'heure : au lieu de vertes prairies ils ne rencontrent que de sombres amas de maisons enfumées ; les arbres fleuris ont fait place aux cheminées d'usines. La campagne nous apparaît encore par courtes échappées, mais après avoir longé *Cristal-Palace*, dont les vastes proportions se dessinent sur un ciel brumeux, nous traversons un long tunnel dont l'âpre humidité nous prend à la gorge. Un sourd bruissement nous avertit que nous sommes engagés sur un des ponts-viaducs jetés sur la Tamise et nous ne tardons pas à stopper à St-Paul's-Station. Nous voici à Londres.

*
* *

LONDRES.

Il est bien difficile d'analyser exactement ses sensations quand on entre pour la première fois dans Londres. La prodigieuse activité qui

règne dans cette ville de plus de quatre millions d'habitants, occasionne un véritable ahurissement : on éprouve une sorte de vertige. Je renonce donc à décrire quant à présent mes impressions personnelles, quitte à y revenir plus tard, et, pour procéder méthodiquement, je dirai d'abord quelques mots de l'hôtel dans lequel nous étions descendus.

*
* *

Je n'ai pas à faire ici de réclame en faveur de *De Keyser's Royal hotel,* bien connu des Tourquennois et des Roubaisiens qui fréquentent Londres, mais je tiens à rendre hommage à l'excellente tenue de la maison, à la parfaite urbanité du *manager,* M. J. Barker, et quand ce ne serait que pour donner une idée des bons hôtels de la capitale du Royaume-Uni, j'en dois une courte description.

Situé dans un quartier central, en face du pont de *Blackfriars,* l'un des plus beaux de Londres, *De Keyser's Royal hotel* s'étend sur le magnifique quai Victoria. A proximité de la Cité par *Ludgate hill,* il a, à sa porte, l'une des nombreuses gares du *Metropolitan railway* et une station de bateaux sur la Tamise : comme situation, il convient donc très bien aux commerçants appelés par leurs affaires à Londres. Comme agencement, il offre ce *confortable* anglais que je traduis par « installation très intelligemment comprise jointe à une exquise propreté », propreté réellement hollandaise, qui se retrouve partout, dans les chambres comme dans les endroits les plus...... retirés.

Tous les habitués de l'hôtel ont admiré avant moi cette vaste salle à manger entièrement éclairée à l'électricité, où l'on dîne d'ailleurs très bien et à la française, témoins les menus rédigés dans notre langue et dont la composition ferait honneur au Vatel le plus habile. Au salon de lecture je trouve les grands journaux de Paris, et ce n'est pas sans une légitime satisfaction d'amour-propre que j'y vois s'étaler aussi le *Journal de Roubaix.*

Du reste, le fondateur de l'hôtel est presque notre compatriote : M. de Keyser est un Anversois nationalisé Anglais. Il a été appelé, il y a quelques années, à remplir à Londres les fonctions si honorifiques de Lord-Maire.

Un dernier détail que j'ai remarqué aussi dans les maisons bien tenues de Londres : toutes les précautions sont prises contre l'in-

cendie : des bouches d'eau et des grenades extinctrices se trouvent placées à tous les étages.

Rien n'a donc été négligé pour rendre le séjour de l'hôtel aussi sûr qu'agréable.

Mais le temps nous presse : nous n'avons que quelques jours à dépenser à Londres et nous voulons les utiliser le mieux possible ; nous commencerons donc, sans plus tarder, nos excursions à travers la grande ville.

La Cité.

En fils d'une des villes les plus commerçantes de France, nous devions notre première visite à la métropole du commerce universel. C'est vers la Cité que convergent en quelque sorte toutes les forces mercantiles du commerce anglais, c'est là que sont centralisées ces colossales affaires qui se traitent avec le monde entier.

Nous gravissons *Ludgate hill* : la cathédrale de St-Paul se dresse devant nous, dominant toute la ville de sa coupole imposante.

Je n'entreprendrai pas la description de ce vaste monument, une réduction, au dire des voyageurs, de la basilique de St-Pierre de Rome : je ne pourrai que rééditer les minutieux détails donnés bien avant moi par Joanne ou par Baedeker. Je ne me sens pas la moindre velléité de marcher sur les brisées de ces honorables et consciencieux *ciceroni*. Ce que je veux plutôt tenter, c'est de présenter une relation aussi fidèle que possible d'observations toutes personnelles.

Il est fâcheux, au point de vue de la perspective, que la cathédrale de Saint-Paul soit écrasée par les maisons voisines : l'effet que devrait produire cette monumentale construction n'est pas complètement atteint, seul le portique, entièrement dégagé, a très grand aspect avec sa colonnade corinthienne.

En entrant dans la cathédrale, j'ai ressenti une impression de froid qui m'a d'ailleurs saisi dans toutes nos visites aux édifices voués au culte protestant. Je ne tenterai pas d'analyser cette sensation : je constate simplement. Il y a là des considérations d'ordre purement philosophique qui sortiraient du modeste cadre que je me suis tracé.

Il est impossible pourtant de ne pas admirer les vastes proportions de cet immense vaisseau, la hardiesse de cette coupole élevée de

123 mètres au-dessus du sol, l'ensemble imposant des chapelles et des mausolées.

Si on en juge par le grand nombre de tombeaux et de statues qu'on y a élevés à la mémoire d'illustrations militaires, St-Paul est le Panthéon des gloires guerrières de l'Angleterre. A citer entre autres le splendide monument de Wellington. Ce nom reviendra plus d'une fois encore sous ma plume, car c'est un véritable culte que les Anglais semblent vouer au vainqueur de Waterloo.

Nelson, Wellington, deux noms qui sonnent mal aux oreilles françaises et dont s'énorgueillit tout patriote anglais : mais, franchement, on en a fait, à Londres, un singulier abus.

Nous sortons de St-Paul et nous voici à *Cheapside*. Je trouvais à cette voie, bordée d'innombrables magasins, quelque ressemblance avec notre rue de la Paix. Quoi qu'il en soit, c'est ici que commence cette extraordinaire animation qu'on ne rencontre que dans la Cité, et qui va toujours s'augmentant jusqu'au carrefour formé par quatre ou cinq rues dans lequel se trouvent *Mansion House*, la Banque d'Angleterre et la Bourse. Une statue de Wellington domine cette foule grouillante, de même qu'à l'autre extrémité de *Cheapside*, en face de Paternoster-row, le vieux quartier de la librairie, et à proximité de Post-Office, Robert Peel semble, du haut de son piédestal, présider aux travaux d'une gigantesque ruche d'abeilles.

C'est un va et vient continuel de piétons, une circulation de voitures absolument vertigineuse. Les *cab*, les omnibus, les véhicules de tous genres se succèdent sans interruption. Il faut choisir son moment et louvoyer avec une prudence extrême si on veut traverser la chaussée et gagner sain et sauf le trottoir opposé. Impossible de se rendre compte d'un tel mouvement sans l'avoir vu. Toutefois, grâce aux pavés en bois qui garnissent la chaussée, le bruit causé par cette énorme circulation est moins assourdissant qu'on ne pourrait le croire ; les yeux se fatiguent plus encore que les oreilles.

Ici point de promeneurs désœuvrés, point de flâneurs s'arrêtant aux étalages, rien que des gens allant à leurs affaires d'un pas rapide, et ne parlant que du prix des blés, de la valeur du dollar ou de la roupie, du cours des consolidés. C'est bien là la vie commerciale avec son activité fébrile.

Le négociant est arrivé à son comptoir ou à son bureau à neuf heures du matin ; à midi, il prend quelques instants pour *luncher* chez Pimm's, le restaurateur à la mode, ou dans quelque bar plus modeste,

puis il expédie ses affaires pour, entre cinq et six heures du soir, regagner son *home* à la campagne ou dans le fashionable Westend.

Il est à remarquer que si la journée de travail est relativement courte, elle est singulièrement bien remplie. *Time is money*, le temps a de la valeur et on ne l'éparpille pas. Avant neuf heures du matin, il est peu de magasins ouverts : à sept heures du soir, à l'exception des boutiques de victuailles ou des pâtisseries, ils sont tous fermés, et le calme se fait dans cette vaste fourmilière.

La Cité ne se compose guère que de magasins, de banques et de bureaux.

Les magasins ne semblent pas différer sensiblement des nôtres, avec moins de goût, cependant, dans les étalages : point n'est besoin sans doute d'attirer l'œil du chaland.

Des bureaux, tout luxe superflu est exclu : ce ne sont pas des endroits de conversations oiseuses, on ne fait qu'y passer pour travailler. Le visiteur entre le chapeau sur la tête, expose en peu de mots l'objet de sa visite et ne s'attarde pas à placer des paroles inutiles. *Be brief*, soyez bref, telle est la recommandation qu'on a parfois vu s'étaler en lettres d'or sur les murs d'un bureau anglais. La phrase est typique : elle révèle bien, dans son expressif laconisme, le caractère et les usages commerciaux de nos voisins d'Outre-Manche.

Nous pénétrons dans un de ces *offices* de la Cité, au n° 66 de *Coleman-Street*. Nous sommes en pays ami : c'est le comptoir de la maison Masurel fils, de Roubaix, dont le représentant anglais nous fait les honneurs avec une très grande amabilité. Un *private room* ou bureau particulier pour les chefs du comptoir, un *samples room*, magasin d'échantillons tout imprégné de cette odeur de suint, qui n'a rien de désagréable pour des narines tourquennoises, et enfin une vaste salle divisée en plusieurs compartiments, dans lesquels les clients de la maison, de passage à Londres, vont écrire leur courrier, constituent tout l'agencement de l'office, installé d'ailleurs sur le modèle de tous les autres. Quand on veut s'initier à la vie commerciale anglaise, il n'est pas inutile de connaître ces laboratoires dans lesquels se manipulent des transactions qui se chiffrent parfois par millions.

Un peu plus loin, dans *Coleman-Street*, l'entrée d'un passage, qui nous rappelle, en moins beau, le Passage des Princes, est surmontée d'une tête de bélier. Nous sommes au *Wool-exchange*, vaste agglomération de bureaux appartenant à des importateurs de laines et à des courtiers, et entourant une rotonde centrale éclairée par une coupole

vitrée, la salle de vente. C'est dans cette rotonde, de dimension bien restreinte, qu'ont lieu les enchères périodiques de laines dont on sait, à Tourcoing et Roubaix, toute l'importance. Des bancs placés en hémicycle sont occupés par les acheteurs : en face la tribune réservée au courtier vendeur. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion d'assister à l'une de ces séances : je l'ai regretté ; car j'aurais aimé à en donner la physionomie toute originale, à décrire l'animation qui y règne surtout à certains jours.

Mais, poursuivons notre promenade à travers la Cité. Nous passons devant la Banque, nous la visiterons plus tard. Pour le moment, notre attention est attirée par le pittoresque costume des portiers : frac couleur « cuisse de nymphe » (la dénomination de la nuance n'est pas de moi, elle sent du reste son crû artistique), grand manteau noir bordé de rouge, le bicorne pour coiffure.

Après la Banque, la Bourse, vaste cour couverte qu'entoure un large péristyle : au centre se dresse une statue de la reine Victoria, assez maltraitée malheureusement par le temps qui lui a dévoré le nez. Des gardiens, costumés comme des suisses de cathédrale, arpentent gravement les galeries. Nous sommes dans le département de la finance et nous foulons bientôt le sol de la rue la plus riche du monde, *Lombard street*, presqu'entièrement occupée par la haute banque. « Je parie une orange contre *Lombard street* », dit-on à Londres, où l'on tient en très haute estime ce richissime quartier. Les constructions élevées de plusieurs étages et entièrement faites pour la plupart en un dur granit rouge d'Écosse, poli comme le marbre, témoignent assez clairement de la fortune de leurs propriétaires. On me montre l'immeuble occupé par le Crédit Lyonnais : il n'est, certes pas, parmi les moins somptueux de *Lombard street*.

La Banque d'Angleterre.

Avant de quitter les rives du Pactole londonien, revenons vers *Threadneedle Street* et entrons dans la Banque d'Angleterre. L'intervention obligeante du représentant de MM. Masurel fils nous en avait procuré l'accès, et c'est une réelle bonne fortune que de pouvoir visiter en détail cet établissement financier.

La Banque d'Angleterre, vaste construction romaine copiée sur les Thermes de Caracalla, comprend toute une succession de *halls* spacieux,

dans lesquels sont installés les différents services. Un garçon de recettes très poli et très complaisant nous guide à travers ce dédale.

L'imprimerie d'abord. Les banknotes ne servant qu'une seule fois et ne devant plus être mises en circulation dès qu'elles ont été remboursées, on comprend que l'imprimerie ne chôme guère, d'autant plus qu'elle fournit de billets toutes les succursales de la Banque et même la Banque des Indes. On en tire plus de 15,000 par jour. Le matériel d'impression est l'un des plus perfectionnés qu'on puisse rencontrer : presses « à retiration » imprimant en plusieurs couleurs et munies de compteurs d'une grande précision. La banknote, en sortant de la machine, non seulement est parfaite, mais elle porte son numéro d'ordre, grâce à un mouvement automatique renfermé dans la « forme ». Le papier, d'une pâte très fine qui défie la contrefaçon, est fabriqué spécialement pour la Banque dans les environs de Londres.

Les banknotes vérifiées et comptées sont déposées dans une salle spéciale en attendant qu'elles soient mises en circulation. On nous fait soupeser deux paquets qui ne représentent pas moins de 25 millions de francs : une pareille fortune n'est, en vérité, pas bien lourde à porter !

La Banque rembourse, en moyenne, par jour 60,700 banknotes, en billets de 5 à 1,000 livres sterling. Les paiements effectués le 9 mai, la veille de notre visite, s'étaient élevés à 1,392,480 livres sterling, c'est-à-dire près de 35 millions de francs. Les banknotes payées sont inscrites sur un registre *ad hoc* et renfermées dans de petites caisses en bois pour être conservées pendant cinq ans. Toutes ces caisses sont empilées dans une cave qu'on nous fait parcourir en partie, véritable labyrinthe formé par des tas de chiffons de papier protégés maintenant par une frêle enveloppe et qui ont, autrefois, représenté des valeurs considérables. Pour en donner une idée, je traduis une courte et intéressante notice qu'on nous remet à la sortie de ces caves appelées à la Banque « les Catacombes » :

« Le stock des banknotes payées en cinq ans est d'environ 77,745,000 comme nombre et elles remplissent 13,400 boîtes qui, si elles étaient placées à côté les unes des autres, s'étendraient sur 2 milles 1/3. Si les banknotes étaient empilées, elles atteindraient une hauteur de 5 milles 2/3 ; si on les joignait bout à bout elles formeraient un ruban long de 12,455 milles : leur superficie est un peu moindre que celle de Hyde Park : leur valeur originelle était d'environ 1,750,626,000 livres sterling et leur poids de 90 tonnes 2/3 ».

Quelle est la caverne des contes des « *Mille et une Nuits* » qui

renfermait de pareilles richesses, près de 4 milliards et demi de francs ?

C'est dans ce même service qu'on peut voir la plus ancienne banknote : elle date du 19 décembre 1699 et est de 55 livres sterling ; la plus forte, un million de livres, elle a été payée au Trésor ; et aussi une banknote qui est restée pendant 111 ans en circulation : il a été perdu, de ce fait, 6,000 liv. st. en intérêts.

Voyons, maintenant, la représentation effective des valeurs fiduciaires émises par la Banque d'Angleterre. Comme on le sait, tous les paiements s'effectuent en or, l'Angleterre étant monométalliste. Voici d'abord le *Pay-hall*, salle de 300 mètres de superficie, dont le centre est occupé par une enceinte clôturée au moyen de cloisons vitrées, dans laquelle sont ménagés de nombreux guichets. C'est là que se remboursent les banknotes, et, quand il s'agit de sommes importantes, l'employé ne perd pas de temps à compter les *souverains*, il se borne à les peser.

Le poids des pièces d'or est, du reste, rigoureusement exact, car elles sont soumises à un contrôle sévère dans le *Weighing-Office*. Des balances, d'une extrême précision, rejettent, au moyen d'un ingénieux mécanisme, toutes les pièces qui n'ont pas le poids réglementaire : ces pièces sont ensuite coupées aux trois quarts et remises à la frappe.

L'encaisse métallique est enfermé dans une série de coffres-forts, dont chaque compartiment contient 1,000 livres en souverains : c'est le *gold hall*.

Enfin dans les caves, où il est parfois difficile, paraît-il, de pénétrer, nous voyons des lingots d'or. On nous en met un entre les mains, il est de 16,000 livres sterling ou 400,000 fr. Il eût été difficile de le glisser dans son gousset : nous étions cependant soumis à l'étroite surveillance de plusieurs gardiens.

Je laisse de côté les autres parties de la Banque, bureaux de comptabilité, salle des directeurs, caserne des gardiens, qui offrent moins d'intérêt, et je reprends notre promenade où nous l'avons laissée.

Chaque commerce a pour ainsi dire son quartier spécial dans la Cité : *Coleman-Street* pour les laines, *Lombard-Street* pour la haute finance ; nous parcourons maintenant *Mark-Lane*, la rue du grand commerce des grains, nous jetons un coup d'œil en passant dans *Corn-Exchange*, la bourse des blés, et nous nous engageons bientôt dans *Great-Tower-Street*, qui nous mène à la Tour de Londres.

La Tour de Londres.

On se sent le cœur étreint par une profonde émotion en pénétrant dans cette sombre forteresse, en gravissant d'étroits escaliers, en parcourant les couloirs froids et obscurs, quand on songe à tous les horribles drames dont ces murs décrépits ont été les témoins muets. Il semble rester un écho des cris d'angoisse poussés par les deux pauvres enfants d'Édouard IV, des plaintes d'Anne Boleyn ou de Jane Grey, des malédictions lancées contre de tyranniques oppresseurs.

Résidence royale ou prison d'État, la Tour de Londres, avec sa « tour sanglante », sa tour de Beauchamp, sa « porte des traîtres », évoque souvent les plus sinistres souvenirs de l'histoire agitée de l'Angleterre.

Les Anglais sont essentiellement conservateurs : on peut s'en convaincre par le soin religieux qu'ils apportent à l'entretien de leurs vieux monuments. Témoin cette Tour de Londres dont quelques parties datent, dit-on, de Guillaume-le-Conquérant et auraient par conséquent huit siècles d'existence. Mais, tout en conservant au monument sa couleur locale, on y a adapté les progrès de la science moderne, et l'évêque Gondolphe qui, suivant l'histoire, a présidé à la construction, ne se serait jamais douté qu'un jour les sombres tours eussent été éclairées à l'électricité.

Le respect de la tradition a été porté jusqu'au point de laisser aux gardiens, les *beef eaters*, (ou mangeurs de bœuf, comme on les appelle irrévérencieusement), le costume de l'époque d'Henri VIII, mais je me suis demandé pourquoi on a commis cet anachronisme choquant de remplacer les culottes à crevés par notre vulgaire pantalon.

La Tour est encore une citadelle et nous y rencontrons des « habits rouges » de faction à toutes les portes ou en patrouille dans les cours.

Les joyaux de la Couronne forment l'une des grandes attractions de la visite. C'est dans une salle de la tour Wakefield qu'ils sont renfermés. Je ne dresserai pas un froid inventaire de toutes ces pièces d'orfévrerie d'une rare munificence : sceptres, colliers, couronnes, épées, etc. ; c'est un éblouissement de diamants, de rubis et de saphirs. De simples vitrines protègent plus de 75 millions de francs, et plusieurs pièces ont une grande valeur historique, tels le diadème et le sceptre de saint Édouard.

De la salle des joyaux nous passons dans la « salle des banquets » et la

« salle du conseil », où se trouve l'une des collections d'armes les plus complètes et les plus intéressantes qu'on puisse voir : riches armures de rois et de princes ; chevaliers bardés de fer, guerriers de tous les âges, armes de défense ou d'attaque, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus modernes, le tout symétriquement disposé contre les parois des murailles et jusque sur les voussures des plafonds. Là encore toute une série d'instruments de torture capables de terroriser l'âme la mieux trempée, là aussi quelques-unes de nos dépouilles, entre autres un canon, véritable œuvre d'art comme sculpture, qui nous a été pris en 1798.

Nous passons ensuite à la tour Beauchamp, dont les murailles ont conservé les traces du passage de trop nombreux prisonniers, inscriptions gravées profondément dans la pierre, qui dénotent souvent les profondes angoisses subies par les habitants de ce triste donjon.

Enfin, en traversant une cour pour sortir de la sombre forteresse, nous foulons aux pieds une pierre rappelant l'endroit où furent exécutées Anne de Boleyn et Jane Grey.

Les Monuments de la Cité.

Dans notre course en zigzag à travers la Cité, nous avons laissé de côté plusieurs monuments qui méritent pourtant d'être signalés.

Au cœur de la Cité, en face de la Bourse, se dresse le portique de *Mansion House*, la résidence du Lord-Maire, construction déjà assez ancienne et sans grand caractère. Un autre édifice communal c'est, près de *Cheapside*, le *Guildhall*, l'hôtel des Guildes ou corporations, qui sont encore puissantes à Londres ; au fronton de l'édifice, du style gothique anglais, une inscription : « Domine dirige nos » ; le sentiment religieux se manifeste fréquemment en Angleterre dans des constructions de ce genre. Le vaste *hall* qui sert de salle de banquet à l'installation du Lord-Maire a grand aspect. Ici encore des monuments commémoratifs à Wellington, à Nelson, celui-ci avec bas-relief représentant le combat naval de Trafalgar. Le *Guildhall* renferme aussi un musée des antiquités de Londres et une riche bibliothèque.

A l'extrémité de *Fleet-Street*, la rue des journaux (et ils sont nombreux à Londres), existait autrefois la porte de la Cité, qui ne s'ouvrait aux souverains, dans les circonstances solennelles, qu'avec un

cérémonial rigoureux. La porte a été remplacée par un monument, *Temple-Bar-Memorial*, haut d'une dizaine de mètres, avec les statues de Victoria et du prince de Galles ; c'est la délimitation entre la Cité et le *Strand*, dont je parlerai plus tard.

Enfin, près de *Fish-Street-hill* et du marché au poisson, un coin de la Cité bien curieux à voir de grand matin, une colonne de 60 mètres a été érigée en souvenir du terrible incendie qui, en 1666, détruisit une grande partie de la ville.

Du *Monument*, ainsi s'appelle cette colonne, nous allons jusqu'au *Pont de Londres*, le plus ancien et le plus important des ponts jetés sur la Tamise, sur lequel règne une extraordinaire circulation. On prétend qu'il y passe chaque jour 100,000 personnes et 20,000 voitures : ces chiffres ne paraîtront pas exagérés à ceux qui ont été témoins de la véritable cohue qui existe à certaines heures du jour, principalement aux heures d'ouverture et de fermeture des comptoirs.

Je ne quitterai pas la Cité sans dire un mot des célébrités de la rue. A tout seigneur, tout honneur, voici le *policeman* : correctement sanglé dans sa longue capote noire, grand, bien découplé, il en impose par son flegme et sa vigueur. J'en voyais postés au milieu de la chaussée, au risque d'être cent fois écrasés par les voitures, régler la circulation avec un sang-froid imperturbable. Le policeman est très poli et très complaisant : on n'a jamais recours en vain à ses services et il n'est pas étonnant de voir parfois l'agent de service dans un carrefour prendre une dame par la main pour lui faire traverser un passage difficile. Ce modeste fonctionnaire se rend bien utile. Le soir il surveille, une lanterne à la ceinture, la fermeture de tous les magasins, c'est le véritable gardien de la ville et un gardien vigilant.

Les *Street-boys*, on les aperçoit, ces petits gamins de 12 à 15 ans, courant, au plus fort de la circulation, à travers les pieds des chevaux, avec une intrépidité et une adresse étonnantes, pour ramasser les immondices qu'ils vont déposer dans des colonnes en fonte placées à cet usage au coin de chaque rue. Aussi agiles que nos gamins parisiens, les street-boys n'en ont ni l'entrain ni la gaieté.

Dans une ville comme Londres les camelots et les marchands de journaux ne manquent pas, mais ils n'offrent rien de bien saillant. Par contre, ce qu'il y a de profondément attristant, c'est le spectacle de la misère la plus noire et la plus abjecte qui s'étale au grand jour : femmes au visage flétri, dont quelques loques sordides cachent à peine la nudité, tenant par la main ou sur le bras de pauvres petits êtres

presque sans vie : vieillards à la figure hébétée par la souffrance, les privations et souvent le vice. On a bien raison de dire que le paupérisme est la plaie de l'Angleterre, plaie hideuse dont on reconnaîtra toute l'étendue et toute la laideur en visitant les taudis de certains quartiers de Londres, tels que *Whitechapel*, *Clerkenwell*, *Bethnal-Green*.

« Une Société est un bel édifice, mais au dernier étage, quel cloaque ! » Cette pensée vous revient quand vous voyez, dans les rues de Londres, le mendiant crasseux coudoyer le fier milord riche à millions.

Les Docks.

Une visite aux Docks est de nature à donner une idée de l'importance du commerce anglais. Aussi, nous n'aurions eu garde de manquer l'occasion qui se présentait pour nous de parcourir les vastes magasins des *London-Docks*.

Chaque denrée a son département spécial : voici les épices, les noix muscades accumulées par milliers dans des trémies, la girofle, la cannelle, le quinquina. Plus loin, les ivoires : le chef magasinier nous présente une énorme défense d'éléphant, pesant 40 livres anglaises et valant 100 livres sterling ; cette dent monumentale avait mis un siècle à pousser.

Le département des laines a pour nous un attrait spécial : il est relativement peu garni, les ventes publiques ayant pris fin depuis quelques jours. Mais déjà l'approvisionnement se renouvelle : un magnifique quatre-mâts, le *Port-Jackson*, décharge sa cargaison, 11,000 balles de laines du cap de Bonne-Espérance.

Plus loin les magasins du café, des sucres, de la mélasse, des fruits, et, dans le centre des Docks s'étendent les bassins couverts de navires de tous tonnages et de tous pavillons. Ils déchargent des marchandises provenant de tous les points du globe, que des élévateurs et des wagonnets ont bientôt casées dans leurs compartiments respectifs. C'est un bruit assourdissant de chaînes qui grincent, de chariots qui roulent, de voix qui s'interpellent ou qui transmettent des ordres : c'est un mouvement perpétuel d'une prodigieuse activité.

Les vins qui font l'objet d'un énorme trafic sont renfermés dans des caves immenses dont la moississure a recouvert les murs d'un enduit

cotonneux. L'obligeance d'un ami nous procure l'accès de cet obscur labyrinthe, dans lequel on nous offre à déguster un délicieux vin de Gibraltar.

Et maintenant que nous nous sommes un peu initiés à la vie commerciale de Londres, nous allons diriger nos pas d'un autre côté pour étudier sous des aspects nouveaux la capitale de l'empire britannique.

*
* *

Palais du Parlement.

Sur la rive gauche de la Tamise, vers l'aristocratique quartier de *St-James-Park*, un vaste édifice, baignant ses pieds dans le fleuve, se projette sur le ciel avec les fines dentelures de ses sveltes clochetons et de ses toits escarpés : c'est le Palais du Parlement.

Du pont de Blackfriars au pont de Westminster la promenade est très agréable, bien qu'un peu longue, par Victoria-embankment, un quai tout moderne. Dédaignons donc les moyens de transport que nous offrent le chemin de fer souterrain et les petits vapeurs de la Tamise, pour faire la route à pied.

Nous côtoyons, à droite, les vastes jardins du Temple chantés par Shakspeare, puis la massive façade de *Sommerset-House*, l'antique résidence de la reine Élisabeth, consacrée maintenant aux services de l'enregistrement et du timbre. Sur la gauche, le pont de Waterloo (encore un souvenir peu agréable aux Français), étend son tablier long de près de 800 mètres, puis apparaît l'aiguille de Cléopâtre, glorieux trophée des Ramsès transplanté sur le sol britannique. Nous passons sous la ligne du chemin de fer de *Charing-Cross* pour atteindre bientôt *Westminster-bridge*, le but de notre promenade, non sans avoir admiré les gracieuses constructions, entourées de jardins fleuris, qui bordaient, à droite, notre route.

A propos du Palais du Parlement, il est une indication qu'il est bon de ne pas négliger. Ce monument n'est ouvert au public que le samedi. Nous avions donc choisi ce jour, mais notre bonne étoile, représentée par le cher Président qui s'était fait notre guide, nous réservait

l'agréable surprise d'y pénétrer de nouveau le soir et d'assister à une séance de la Chambre des Communes.

Pour le moment, soumettons-nous à la loi commune et suivons la file des visiteurs.

Mais d'abord un coup d'œil sur l'extérieur de l'édifice.

Bâti sur l'emplacement du palais où Édouard-le-Confesseur tenait sa cour, le Palais du Parlement ou *New-Palace of Westminster,* ne date que de 1837, du moins pour sa plus grande portion. Du style gothique particulier à l'Angleterre, cette construction est imposante et ne manque pas d'élégance. L'œil se repose complaisamment sur les délicates sculptures qui ornent ses murailles et l'ogive de ses fenêtres. On trouve dans l'ensemble un caractère d'originalité qui plaît et qui fait honneur au talent de sir Charles Barry, l'architecte dont on a suivi les plans.

Nous passons aux pieds de la tour Victoria. la plus grande et la plus haute tour carrée du monde et nous entrons dans le palais.

Rien n'a été négligé pour mettre la décoration intérieure en harmonie avec la splendeur de l'édifice : les peintures des murailles, les vitraux, les boiseries, les parquets, les plafonds, tout est d'une richesse remarquable et d'un bon goût inspiré de l'art le plus pur.

Nous parcourons toute une succession de salles : le vestiaire de la Reine, puis, par un porche normand, la galerie Victoria où deux grandes fresques attirent nos yeux, mais blessent notre amour-propre national : « Entrevue de Blücher et de Wellington, » et « Mort de Nelson à Trafalgar », puis la chambre du Prince garnie des portraits de Henri VIII et de ses femmes, et nous voici parvenus à la Chambre des Lords. Un coup d'œil admiratif à la splendeur du trône royal et n'oublions pas le sac de laine qui sert de siège au chancelier. Au point de vue de l'ordonnancement et de l'ornementation intérieurs, la Chambre des Lords est, affirme-t-on, l'un des plus beaux morceaux de gothique de l'Europe.

Une vaste salle centrale, de forme octogone, puis une galerie dont les murs sont recouverts de fresques historiques nous mènent à la Chambre des Communes. De dimension relativement restreinte, la Chambre des Communes présente les mêmes dispositions que la Chambre des Lords, avec moins de richesse dans l'ornementation. Le siège du *speaker* ou président est placé au fond de la salle, en face de l'entrée principale : près du sac de laine présidentiel, un bureau sur lequel se dresse un clepsydre (nous en verrons plus loin

l'usage). Au-dessus la galerie des sténographes et des journalistes, plus haut, des loges grillées pour les dames: dans l'enceinte, quelques rangées de banquettes occupées par les députés, dans l'espace central laissé libre, la barre et le siège du sergent d'armes, et enfin, près de la porte d'entrée, une galerie pour le public admis aux séances. Telle est la disposition de la Chambre des Communes. Des deux côtés de la salle des séances se trouvent deux appartements où se contrôlent les votes : celui de l'ouest est destiné à ceux qui approuvent les motions, celui de l'est aux députés qui les rejettent.

Au sortir de la Chambre des Communes, nous nous engageons dans la salle de St-Étienne, peuplée de magnifiques statues de marbre blanc et, par un porche, nous descendons dans Westminster-hall.

« Il est peu de salles au monde qui soient aussi riches en souvenirs historiques », me disait avec fierté un membre du Parlement anglais et il avait raison.

« On suppose qu'elle fut bâtie en 1097 par Guillaume-le-Roux ; elle » a été entièrement refaite et la voûte, en bois artistement découpé, » qui a excité et excite encore l'admiration des architectes et des anti- » quaires, fut construite sous Richard II, vers 1398. Depuis 1224 » jusqu'à l'époque actuelle, les grandes cours de justice y ont été » établies. Le premier grand acte public qui eut lieu dans ces murs » fut, par une étrange fatalité, le détrônement de ce même roi Ri- » chard II en 1399. Elle a été témoin de l'installation de Cromwell » comme Lord-Protecteur, et elle a vu, quelques années plus tard, » l'exposition ignominieuse de sa tête au bout d'une perche, avec celles » de ses associés Ireton et Bradshaw. Ce fut là que Thomas Morus fut » condamné à mort ; c'est là que les régicides appelèrent à la barre » Charles Ier, qui, lui-même, y avait vu, peu de temps auparavant, son » fidèle serviteur Strafford, qui y fut condamné à mort ; là eut lieu le » procès des sept évêques, sous le règne de Jacques II, et c'est là » qu'ils furent acquittés. Cette salle a été témoin du fameux procès » de Warren Hastings ».

Depuis le couronnement de Georges IV, Westminster-hall n'a plus servi aux cérémonies publiques et est devenue le vestibule du Palais du Parlement.

Tous les grands faits de l'histoire d'Angleterre qui ont eu cette salle pour théâtre, en rendent la visite des plus intéressantes : Westminster-hall est bordée aussi de statues de rois et de reines de la Grande-Bretagne.

Je ne veux pas quitter le Palais du Parlement, sans consigner les

souvenirs que j'ai gardés des quelques heures passées à la Chambre des Communes, pendant une séance de nuit.

M. Masurel était muni d'une lettre d'introduction près de M. Illingworth, député de Bradfort, gendre du chef de l'importante maison Isaac Holden. Avec une bonne grâce charmante, M. Illingworth se mettait aussitôt à notre disposition.

Il nous fit d'abord l'honneur de nous recevoir à dîner au *Reform-Club*, l'un des principaux cercles politiques de Londres, et là il nous présenta à deux de ses amis, MM. William Woodall et Charles E. Schwann, membres du Parlement.

M. William Woodall, fabricant de porcelaine à Burslem, est député de Hanley (Staffordshire). Il s'est fait l'ardent champion de l'émancipation politique de la femme et a acquis ainsi une grande notoriété.

M. Charles E. Schwann est un négociant de Manchester. C'est cette ville qu'il représente à la Chambre des Communes. Formé à l'école de Cobden, M. Schwann est un libre-échangiste convaincu.

On sait combien les Anglais, froids et réservés pour des inconnus, deviennent aimables et complaisants dès que la formalité de la présentation a été accomplie. Grâce à la bienveillance de ces trois Messieurs, nous fûmes initiés à bien des détails intéressants de la vie parlementaire anglaise. C'est pourquoi j'ai tenu à consacrer ici un souvenir de notre gratitude pour l'accueil si cordial et si sympathique qu'ils ont bien voulu nous faire.

Les séances de la Chambre des Communes commencent à trois heures de l'après-midi : elles se prolongent très tard dans la nuit et parfois les députés siégeaient encore à trois ou quatre heures du matin. Afin de mettre un terme à cet abus, il a été décidé, depuis quelque temps, qu'après minuit, il ne serait plus procédé qu'à l'expédition des affaires ne nécessitant pas de longues discussions : c'est ainsi que les séances sont ordinairement levées vers une heure du matin.

Sous la conduite de nos trois députés, nous pénétrons, vers dix heures et demie du soir, dans la Chambre des Communes : on nous installe dans la galerie placée au-dessus de la porte d'entrée.

Une recommandation en passant : n'essayez pas de prendre un croquis de la tête du président ou de noter vos impressions, un huissier viendra vous prier poliment de mettre de côté album et crayon, ce qui m'est arrivé.

Les députés sont en séance : les banquettes me paraissent assez peu garnies, à la droite surtout.

Presque tous les membres de la Chambre ont la tête couverte, quelques-uns sont en tenue de soirée. Il règne un calme que nous ne rencontrons pas souvent, en France, dans nos assemblées délibérantes. Quelques rares *hear hear* approbatifs ou railleurs interrompent l'orateur. On discute cependant une importante question financière relative à l'Irlande : c'est un représentant irlandais qui a la parole. Il parle de sa place froidement et sans éclat de voix. Il est cependant, me dit-on, très véhément dans ses termes : en vérité, on ne s'en douterait guère. Il s'assied flegmatiquement et se couvre. A droite, un secrétaire d'État lui répond, toujours sur un ton monotone. Au bureau, le *speaker* (ainsi appelé sans doute parce qu'il ne parle jamais), entouré de deux assesseurs, semble très occupé à feuilleter des dossiers : il n'a ici qu'un rôle absolument muet. En robe noire et la tête coiffée de la grande perruque blanche, il nous fait l'effet d'un revenant de nos vieux parlements.

Mais tandis qu'on nous désigne les personnalités politiques les plus en vue, un mouvement se produit. Nous sommes invités à quitter la salle des séances. Il va être procédé à un vote. Le *speaker* a retourné le clepsydre placé devant lui et des sonneries électriques se font entendre dans toutes les annexes de la chambre. Ces sonneries appellent les députés au scrutin : pendant trois minutes, le temps que met le sable du clepsydre à s'épuiser, elles sont agitées, puis toutes les portes de la Chambre sont fermées rigoureusement et les retardataires ne sont plus admis. C'est alors que les votants passent dans les deux petites salles dont j'ai parlé plus haut, les oui d'un côté, les non de l'autre, puis, une fois le dépouillement achevé, les sonneries électriques tintent de nouveau, les portes se rouvrent et la séance continue.

Pendant un scrutin, MM. Illingworth et Woodall nous avaient menés sur la terrasse qui borde la Tamise et à la buvette : je manifestais mon étonnement de les voir s'abstenir dans des questions qui semblaient leur tenir à cœur, nos deux amis appartenant au parti libéral progressiste qui s'intéresse beaucoup à la question irlandaise. C'est, nous fut-il répondu, que nous sommes *pairés*.

Quand un membre du Parlement se trouve dans l'impossibilité d'assister à une séance, pour ne pas nuire, par son abstention au vote, au groupe politique dont il fait partie, il s'entend avec l'un de ses collègues du groupe adverse, et il est entendu que ni l'un ni l'autre ne se présenteront au scrutin. L'équilibre des voix est rétabli grâce à cette abstention en partie double.

Il est à remarquer que cet engagement d'honneur est strictement tenu, et si, au moment du vote, un député *pairé* se trouve dans la salle, c'est-à-dire obligé de manifester son opinion, il se fera un devoir de conscience de voter contrairement à ses propres convictions, dans le sens de son partenaire.

Tel est, d'après les explications qui nous ont été fournies, le *pairage* (qu'on me passe ce néologisme) : à certains sceptiques, les scrupules inspirés par la parole donnée pourraient paraître enfantins......, je les trouve, quant à moi, absolument chevaleresques. Le système peut, au point de vue de l'application générale, prêter à certaines critiques, mais il m'a paru intéressant à signaler, et, tout en m'excusant de cette longue digression, je poursuis ma promenade.

Abbaye de Westminster.

Cette basilique, longtemps vouée au culte catholique, date du XII[e] siècle. C'est bien ici le gothique flamboyant, fouillé à outrance et très chargé, superbe monument d'ailleurs qui laisse à tous les visiteurs un inoubliable souvenir.

De même que la Cathédrale de St-Paul est le Panthéon des illustrations militaires, l'Abbaye de Westminster est le Panthéon des hommes politiques et des littérateurs anglais. Aussi je recule devant la tâche ardue d'énumérer les innombrables tombeaux et inscriptions funéraires qu'on y a accumulés. Un gardien donne, d'une voix nasillarde et moyennant finance, des indications sur les monuments funéraires dont les chapelles particulières sont littéralement encombrées. Quelques peintres, des jeunes filles surtout, s'ingénient à reproduire un chapiteau sculpté avec art, ou les délicates dentelures d'une ogive.

La chapelle d'Henri VII, derrière le chœur, m'a paru tout particulièrement intéressante. C'est la salle de réunion des chevaliers du Bain, dont les stalles, marquées par des écussons gravés dans le cuivre, sont surmontées d'étendards d'une usure fort respectable.

Plus de mille figures peintes ornent cette chapelle : les nervures de la voûte et la porte aux cloisons finement découpées à jour, attirent à bon droit l'attention des connaisseurs.

Près de cette chapelle avaient été déposés les restes de Cromwell et

de quelques membres de sa famille, mais la sépulture fut un jour ouverte et les cendres jetées au vent. *Sic transit*.......

Nous gravissons quelques degrés : nous voici dans la chapelle d'Édouard-le-Confesseur, riche aussi en souvenirs historiques. C'est ici qu'est déposé le trône des rois d'Écosse, modeste chaire en bois dont le siège recouvre une pierre, la même, prétend on, sur laquelle Jacob posa la tête quand il eut sa vision. Ce trône sert encore, paraît-il, au couronnement, revêtu de brocart pour la circonstance.

Saluons en passant les mausolées de Milton et de Shakspeare et donnons une mention spéciale à l'un des meilleurs morceaux de sculptures de l'Abbaye, la statue de William Wilberforce, un philanthrope et un anti-esclavagiste militant. A remarquer aussi les vitraux anciens de la nef opposée au chœur, puis le cloître du plus pur style de l'époque.

Les Quartiers aristocratiques.

Westminster est le quartier officiel : nous y avons vu le Palais du Parlement, plus loin c'est le White-hall, d'où l'infortuné Charles I[er] sortit pour monter à l'échafaud, puis les ministères, la caserne des *Horseguards*, soldats dont l'imposante stature nous rappelle nos anciens cent-gardes.

Mais dirigeons nos pas dans la direction de St-James Park : à notre gauche, se dresse une massive construction, élevée de 50 à 60 mètres au-dessus du sol, c'est *Queens' Anne Mansion*, maison bâtie à l'instar des grands hôtels américains qui, dans ses quatorze étages, ne comprend pas moins de mille appartements. L'agencement intérieur présente tous les perfectionnements du confort le plus raffiné, et des étages supérieurs on jouit d'un splendide coup d'œil sur St-James Park. Plusieurs de ces appartements sont occupés, pendant la session parlementaire, par des membres de la Chambre des Communes.

Les Londoniens n'ont pas tort, à mon avis, de vanter leurs parcs. En plein cœur de cette ville immense on peut jouir de tous les avantages de la campagne, et il n'est pas étonnant de voir des moutons paître dans les pelouses de ces parcs, sous l'ombrage épais d'arbres séculaires. Ici, point de lignes mathématiques, point de massifs étriqués, c'est la grande nature qu'on ne contrarie jamais, mais qu'on se borne à guider : tout est entretenu avec un soin méticuleux et il

ne viendra jamais à la pensée d'un promeneur de causer la moindre déprédation. C'est la propriété commune : elle se trouve sous la sauvegarde du public et cela suffit.

Trois parcs se succèdent presque sans solution de continuité : *St-James*, *Green-Park* et *Hyde-Park* complété par les jardins de Kensington, dont ils sont séparés par une pièce d'eau très fréquentée par les canotiers, la Serpentine, qui fait, en hiver, les délices des patineurs.

C'est dans *Hyde-Park* qu'a lieu, dans l'après-midi, un véritable Longchamps des plus beaux équipages de Londres. J'ai pu constater qu'on mettait plus de luxe dans les chevaux et les voitures que dans les toilettes mêmes, et quand une robe tapageuse attirait les regards elle ne se trouvait certes pas sur le dos d'une femme de l'aristocratie anglaise. Ce défilé de voitures, vers quatre ou cinq heures du soir, par *Piccadilly*, la grande artère qui mène à *Hyde-Park*, est l'un des spectacles les plus curieux de Londres.

Mais revenons à l'extrémité de *St-James-Park* : là s'élève le palais de Buckingham à qui *the Mall*, notre *mail* du midi de la France, sert d'avenue.

Nous côtoyons le vieux palais de St-James et nous voici dans *Pall-Mall*, la rue aux grands *clubs*. On n'a pas idée de la somptuosité de ces cercles politiques, militaires et artistiques. La gracieuse intervention de M. Illingworth nous avait permis d'admirer le superbe ordonnancement du *Reform-Club*, la riche décoration de son vestibule, de ses salons de conversation ou de restaurant, de sa bibliothèque, avec la profusion de statues ou de portraits des notabilités du parti de l'opposition : O'Connel, Brougham, Gladstone, Cobden, John Bright, etc., etc.

Pall-Mall traverse la place de Waterloo où se trouvent la colonne du duc d'York, puis le monument élevé en souvenir de la guerre de Crimée, et aboutit à *Trafalgar square*, dont le centre est occupé par la colonne de Nelson, « ce hideux Nelson planté sur sa colonne, avec un cordage en forme de queue, comme un rat empalé au bout d'une perche », a dit Taine dans son humoristique langage.

L'un des côtés de *Trafalgar square* est bordé par les Galeries nationales, l'un des musées de peinture les plus complets et les plus curieux à visiter.

Non loin des Galeries nationales, *Hay-Market*, puis *Regent-Street*, le quartier des magasins d'objets de luxe, et aussi celui des plaisirs. Si, vers onze heures du soir, après avoir passé quelques instants au café

Nicols, le rendez-vous de nos compatriotes, vous parcourez ces rues, vous y entendrez souvent parler français, allemand quelquefois, mais non par la plus belle ni la plus honorable partie du genre humain.

En revenant vers Trafalgar square nous entrons bientôt dans le *Strand* qui, avec *Leicester square*, renferme de nombreux théâtres. Enfin, avant de rentrer dans la Cité, par *Fleet street*, nous admirons la nouvelle cour de justice, construction de style gothique toute moderne que la brume et la fumée ont malheureusement déjà complètement noircie; c'est bien du reste le cachet local.

Nous avons, dans cette promenade, effleuré à peine le *Westend*, c'est-à-dire le quartier aristocratique. Là, la circulation est moins bruyante : toutes les maisons, d'aspect fort correct, ne comprennent pas plus d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée : un petit portique précède la porte d'entrée et un escalier extérieur, protégé par une grille, mène au sous-sol pour assurer le service des cuisines. Le calme qui règne dans ces rues habitées par le haut commerce ou l'aristocratie, forme un contraste étrange avec l'activité fiévreuse que nous rencontrons dans les quartiers commerçants.

Les Musées.

Quand on a tant soit peu le sentiment du beau, saurait-on séjourner à Londres sans consacrer quelques heures à ces musées nombreux où sont réunies tant d'œuvres d'art? Je ne regrette pas, pour ma part, les trop courts instants passés au milieu de collections curieuses, dont les éléments appartiennent à tous les âges et ont été empruntés à tous les peuples. Je n'entreprendrai pas d'en parler au point de vue de l'esthétique, je serais au-dessous de la tâche : mon collègue et ami, Ernest Delmasure, dont la compétence en la matière suppléera à mon insuffisance, nous donnera, je l'espère, ses impressions personnelles.

Que de choses à dire des douze à treize cents toiles, signées presque toutes de noms de grands maîtres, qu'on a réparties dans les dix-huit salles des Galeries nationales. Il y a là matière à toute une histoire de la peinture ancienne et moderne. L'art anglais peut y être étudié dans les œuvres de ses représentants les plus illustres, les Turner, les Gainsborough, les Hogarth, les Reynolds, les Wilkie.

Les tableaux, dans ces musées, portent toutes les indications de

nature à guider le visiteur : nom du peintre, dates de sa naissance et de sa mort, sujet de l'œuvre, ce qui évite la fatigue de consulter sans cesse un catalogue plus ou moins obscur.

Le *British Museum* est le musée des antiques. On passerait des journées entières à examiner les curiosités accumulées dans les galeries assyrienne, égyptienne, grecque, romaine, vieux débris de civilisations disparues qui en portent encore le cachet de grandeur. Une collection d'un prix inestimable, c'est celle qui renferme les hauts et bas-reliefs du Parthénon, morceaux de sculpture dont les ravages du temps n'ont pas effacé le fini d'exécution.

A *South Kensington Museum* on aborde l'art décoratif sous ses multiples formes. Ce musée a été fondé, dit-on, pour faire l'éducation artistique du peuple anglais. Excellente idée que nous voudrions voir plus souvent appliquer chez nous.

Kensington Museum est divisé en douze sections : c'est dire que les éléments d'études ne manquent pas.

Leur description prendrait tout un volume. Je mentionnerai cependant une collection qui constitue l'histoire rétrospective de l'aquarelle depuis Turner, art véritablement anglais que, tout chauvinisme à part, nous avons maintenant bien dépassé. Nous nous sommes arrêtés aussi avec intérêt devant les cartons de Raphaël, dits « cartons d'Hampton-Court », l'une des attractions de Kensington Museum, si complet sous tous rapports.

En dehors des Musées, Londres possède aussi plusieurs galeries particulières d'une grande valeur artistique. Le temps nous manquait pour les voir, mais nous avons tenu pourtant à jeter un coup d'œil sur le salon anglais installé à *Royal-Academy* dans Piccadilly : assez grand nombre de toiles, mais quelques bonnes seulement, et exposition à peu près nulle comme sculpture : ainsi se résument les impressions laissées par cette visite.

Le Dimanche a Londres.

Kew, Richmond, Hampton-Court.

On a dit que Londres, le dimanche, présentait « l'aspect d'un cimetière immense et décent ». Il y a là, évidemment, de l'exagération. On

ne peut ne pas être frappé du calme qui règne, le dimanche, dans cette ville de quatre millions d'hommes. Tous les magasins sont fermés : les restaurants et les bars entrebâillent leur porte seulement à certaines heures de la journée. La circulation, si dense en semaine, est pour ainsi dire nulle : peu ou point de voitures et d'omnibus ; les trains de chemin de fer qui sillonnent la ville ne passent plus qu'à de rares intervalles. C'est le repos absolu et le calme de nos petites villes industrielles aux jours où les machines ont cessé de faire entendre leurs sourds bruissements.

Aussi Londres est déserté le dimanche. On va en excursion dans la campagne : c'est le parti que nous allons prendre nous-même.

Mais auparavant, faisons une visite aux églises catholiques, dont je n'ai pas encore eu l'occasion de parler.

Nous en avons vu deux : la première à *Farme-Street*, dans le West-end, charmante petite chapelle gothique édifiée et entretenue par le duc de Norfolk, l'une des notabilités de l'aristocratie anglaise, appartenant à la religion catholique romaine. Notre-Dame de France, à *Mideline-Street*, près de Leicester-square, est l'autre chapelle orthodoxe que nous avons visitée. J'ai beaucoup remarqué partout le recueillement des fidèles, mais je dois dire que nos oreilles françaises se trouvaient désagréablement impressionnées par l'adaptation de la prononciation anglaise au chant du latin.

Les édifices consacrés au culte catholique romain sont assez nombreux à Londres : on cite comme le plus vaste et le plus beau la cathédrale de St-Georges, de l'autre côté de la Tamise.

Nous avions choisi comme but de promenade les jardins de Kew, le parc de Richmond et le château historique d'Hampton-Court.

A *Hyde-Park-Corner*, sous les regards fulgurants d'Achille, une statue de Wellington qui a dû souvent choquer la pruderie anglaise, nous prenons l'omnibus pour *Kew-Green*, coût six pences. Nous longeons *Hyde-Park*, saluons en passant le superbe mausolée du Prince Albert, puis, par *Kensington* et *Hammersmith road*, nous gagnons les faubourgs. L'aspect change : toutes les maisons sont précédées d'un jardinet et d'une avant-cour ; ces habitations de la banlieue respirent un air de sérénité et de gaieté qui repose l'esprit. Les premiers *cottages* entourés de jardins verdoyants se présentent à nos regards et, après avoir traversé la Tamise sur le pont de Kew, nous entrons dans la campagne.

Les environs de Londres sont charmants : on y rencontre partout

cette végétation luxuriante que j'avais admirée déjà en traversant le Kent, prairies en fleurs, épais taillis ombrageant d'élégantes villas.

Kew-Garden, avec ses innombrables parterres, ses massifs variés et ses serres monumentales abritant tous les plus beaux produits de la flore exotique, est le paradis terrestre des botanistes.

Un tramway nous mène de Kew à Richmond. Nous nous arrêtons un instant dans ce parc où ont retenti les *hallali* de Falstaff, chassant les daims de Sa Majesté, et aussi devant le splendide panorama qui se déroule sous nos yeux. Dans la vallée, le fleuve se couvre de flottilles, d'esquifs légers luttant de vitesse; une brume légère tamise les rayons du soleil, adoucit la crudité du vert des feuillages et répand sur le paysage un ton de clair obscur qui jette dans l'âme une douce mélancolie.

Nous nous arrachons à ce spectacle et prenons la route d'Hampton-Court. On nous indique au passage, à Twickenham, le château qui a été occupé pendant la Révolution de 1848 par la famille d'Orléans, puis la résidence d'été du comte de Paris, et aussi la maison qui fut habitée par le poète Pope.

Une large avenue, bordée de plusieurs rangées d'arbres touffus, nous mène au palais d'Hampton-Court. A droite et à gauche, des troupeaux de daims prennent librement leurs ébats sans se laisser effaroucher par les nombreux promeneurs.

Ce palais fut construit, comme on le sait, par le cardinal Wolsey, qui en fit don à son royal maître Henri VIII. Deux genres d'architecture se rencontrent dans l'ensemble des constructions formant le château; une partie, à murs crénelés, est bien de l'époque de Henri VIII; l'autre se ressent tout à fait du XVIIe siècle : elle avait été réparée ou plutôt construite par Guillaume d'Orange, l'usurpateur du trône de Jacques II. Les jardins qui s'étendent devant la façade de cette portion du palais ont été, dit-on, dessinés par Le Nôtre; ils rappellent par certains côtés les jardins de Versailles.

Ne pas oublier de voir le labyrinthe, puis la vigne d'Hampton-Court, vieille de 123 ans, la plus grande treille du monde, dont les produits sont exclusivement réservés à la table royale.

Les différents appartements du palais ont été affectés à des galeries de tableaux et renferment plusieurs toiles de maîtres d'un très grand prix.

Cette excursion à Hampton-Court est, à tous points de vue, l'une des plus attrayantes qu'on puisse faire.

Les environs de Londres renferment bien des sites encore qui présentent de l'intérêt pour l'excursionniste, tels Greenwich, Woolwich, Windsor et son antique château, Sydenham et son palais de cristal, mais malheureusement le temps nous manquait et force nous a été de mettre un frein à notre curiosité.

Nous revenons donc sur nos pas jusqu'à Kew-Bridge; là nous prenons un train du *London and South Western Railway* pour rentrer vers le soir dans Londres, où nous sommes surpris de retrouver l'animation des jours ouvrables. C'est que, dans la soirée, on ne semble plus guère tenir compte du repos dominical. Y aurait-il relâchement de ce côté ?

Le Retour.

Sept jours à Londres sont vite écoulés. Nous avions vu beaucoup et il nous restait beaucoup à voir, mais l'heure était venue de regagner la France.

Nous prenons le train à *Cannon-Street*, et ce nouvel itinéraire nous permet de voir rapidement, en passant, le sud du Kent, non moins riche en sites charmants dans le genre de *Chislehurst*. Nous côtoyons la ville riante de Folkestone, et, à Douvres, nous nous embarquons sur le steamer l'*Empress* qui nous ramène à Calais.

De ce voyage, j'ai conservé un inoubliable souvenir. Il y aurait des volumes à écrire sur cette ville de Londres, qui présente à l'esprit observateur tant de sujets d'étude. Je n'ai pu que les effleurer bien superficiellement; modeste glaneur, j'ai formé une gerbe très peu fournie : je n'eusse jamais osé l'offrir à notre Société de Géographie, sans la bienveillante insistance de notre cher Président, à qui je suis heureux de témoigner, en cette circonstance, de mon profond et respectueux attachement.

Joseph PETIT-LEDUC.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890.

SEPTEMBRE.

7 Septembre. — Bulgarie. — Élections législatives, sur 295 députés du Sobranié, 20 seulement appartiennent à l'opposition et 10 sont indépendants. La précédente Chambre comptait également une très forte majorité dévouée au cabinet Stamboulof.

8 Septembre. — Soudan français. — Les Toucouleurs du sultan Ahmadou sont repoussés à l'attaque de Koniakary.

11 Septembre. — Salvador. — Le général Ézeta est élu président constitutionnel par le Congrès, à l'unanimité moins une voix.

— Tessin (Suisse). — Coup d'État des radicaux qui s'emparent du pouvoir. L'un des membres du parti conservateur, M. Rossi, est assassiné.

12 Septembre. — Tessin (Suisse). — Le Gouvernement fédéral, afin de rétablir l'ordre, envoie à Bellinzona deux bataillons et un commissaire fédéral qui prend l'autorité en mains sans effusion de sang.

14 Septembre. — Portugal. — La Chambre des Députés de Lisbonne se montre défavorable à la convention anglo-portugaise du 28 août 1890, qui a provoqué une vive agitation dans le pays.

15 Septembre. — Autriche-Hongrie. — Inauguration, à Orsova, des travaux de régularisation du Danube aux Portes de Fer.

— Brésil. — Élection du Congrès constituant. Sur 205 députés, la Chambre comprend 96 républicains, 39 militaires, 35 conservateurs, 29 libéraux, 6 indépendants. Le Sénat, sur 63 membres, se compose de 22 républicains, 12 militaires, 9 conservateurs, 12 libéraux, 8 indépendants.

16 Septembre. — Espagne. — Incendie du palais de l'Alhambra à Grenade.

17 Septembre. — Allemagne. — Entrevue des empereurs d'Allemagne et d'Autriche à Rohnstock (Silésie).

18 Septembre. — France (Nord). — Grande revue des 1er et 2e corps d'armée à Cambrai, en la présence du Président de la République.

26 Septembre. — Tonkin. — Arrivée au Tonkin des explorateurs Bonvalot, prince Henri d'Orléans et Père de Deken, qui, partis de la frontière russo-chinoise du Turkestan, le 1er septembre 1889, ont traversé l'Asie centrale par le Thibet.

27 Septembre. — Serbie. — Élections à la Skoupchtina. Sont élus : 113 radicaux, 17 libéraux, 2 progressistes. La précédente Chambre comptait 102 radicaux sur 117 membres.

— Danemarck. — Élections au Landsthing. La droite et la gauche conservent à

peu près leurs positions, mais les socialistes font entrer pour la première fois deux des leurs dans la Chambre haute.

— Suède. — Élections au Riksdag (en plusieurs scrutins). Échec des protectionnistes alors au pouvoir. Sont élus : 147 libre-échangistes et 81 protectionnistes. La première Chambre a une majorité protectionniste.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

L'île de Mételin. — Elle a beaucoup fait parler d'elle, l'ancienne Lesbos, pendant ce mois de septembre.

Le bruit a couru pendant 24 heures que MM. les Anglais se l'étaient adjugée sans autre forme de procès.

Il est vrai qu'elle appartient au Sultan, mais l'intérêt anglais ne connaît pas le droit d'un autre propriétaire que dame Britannia.

Puis le Sultan s'est montré gracieux avec le Tzar en lui entr'ouvrant la porte des Dardanelles ; les Anglais doivent en bonne logique y rouler une grosse pierre pour la boucher.

Tout compte fait, on a reconnu qu'il s'agissait simplement d'un avertissement sans frais donné au Sultan. Heureusement, car la guerre était au bout de tout cela.

Nos lecteurs seront peut-être bien aises d'avoir quelques détails sur cette île : les voici :

L'île de Mételin, dont la forme triangulaire est particulièrement remarquable, est située sur la côte ouest de l'Asie-Mineure, à l'entrée des deux golfes d'Edremid et de Smyrne.

Les trois sommets du triangle qui caractérise l'île sont occupés par trois pitons d'une hauteur moyenne de mille mètres. Les deux derniers sont sur une ligne sensiblement dirigée du sud au nord et parallèle à la côte, le troisième piton, moins élevé, est à l'extrémité orientale de l'île et détermine une saillie très considérable dans la mer de l'Archipel.

Comme presque toute la côte de Mételin, cette partie est fortement découpée. Mais au pied du sommet que nous examinons se trouve la petite ville de Sigri, qui donne son nom au cap voisin.

Cette baie est fermée du côté de son ouverture par une petite île portant également le nom de Sigri.

Cette île est un véritable brise-lames qui, militairement occupé, rend l'accès de la baie de Sigri absolument impossible.

Une batterie à chaque extrémité de cet îlot, et une ligne de torpilles à quelques mètres de la côte rendraient ce point inexpugnable.

D'autre part, Sigri commande absolument le golfe de Smyrne et met en quelque sorte, tout le commerce maritime, c'est-à-dire le plus important de cette ville, à la merci du canon de son possesseur.

Dans ces conditions, au point de vue de la stratégie maritime, Sigri a une grande valeur.

Placée à une centaine de kilomètres du détroit des Dardanelles, elle commande la route maritime de l'Archipel vers les Dardanelles. Or, précisément, en ce point, cette route est réduite à un chenal, car, en face de Sigri, existe une sorte de bas-fond qui rejette forcément sur Sigri.

AFRIQUE.

Le capitaine Trivier. — Le capitaine Trivier, dont nos lecteurs n'ont certainement pas perdu le souvenir, a écrit une lettre fort intéressante au journal les *Tablettes des Deux-Charentes*. En voici des extraits :

D'abord à propos de *Beira*, à l'embouchure de la rivière *Pongoué*.

« Si, dans un journal étranger, vous lisez que Beira est riche, qu'il est beau, que sa végétation est luxuriante, que ses places publiques sont fraîchement ombragées par les arbres séculaires de la forêt vierge, ne le croyez pas. A Beira, il n'y a que des huttes en zinc gondolé, sous lesquelles nichent pèle-mêle hommes, femmes, chiens et volailles. Beira est enseveli sous des sables brûlés. Beira est sans eau douce, et ce n'est que par la distillation de l'eau de mer qu'on peut laver son linge ou se désaltérer. »

Ensuite un passage singulièrement important à propos des prétendues scènes de cannibalisme, que Stanley a si généreusement attribuées à des lieutenants morts par sa faute au cours de l'expédition, mais dont il craignait les révélations posthumes, grâce à leur correspondance qui lui avait échappé.

« Je pourrais vous parler longuement sur ces pays si intéressants de la côte africaine, mon cher directeur ; mais, songez-y..., au mois d'août..., dans la mer Rouge..., quarante-deux degrés de chaleur ! Aussi vais-je clore ma lettre, mais non sans vous aviser qu'à Zanzibar je revis Tippo-Tib et Nassaro-ben-Soleyman, ces deux Arabes qui m'avaient fait si grand accueil à mon passage aux Falls. Il va de soi que je repris avec Tippo-Tib mes visites journalières d'autrefois.

» L'ayant invité à dîner la veille de mon départ, je lui demandai, devant le consul de France, le chancelier et M. Jobert, le représentant de l'importante maison française Henri Greffulhe, ce qu'il y avait de vrai dans les accusations portées contre Jameson. — « C'est tout simplement impossible, me répondit le sultan des Falls :
» Riba-Riba est à moi et le chef qui me représente n'eut pas permis de pareilles
» atrocités. Les Manyémas sont cannibales, c'est certain ; mais si sur nos terres ils
» se livraient devant nous à leurs actes de cannibalisme, nous les mettrions immé-
» diatement à mort.

» Vous vous rappelez, mon cher directeur, que, dans les *Tablettes* du 22 novembre dernier, vous dites absolument la même chose. Sachant tout ce qu'a fait Mme Jame-

son pour la réhabilitation morale de son mari, je lui ai adressé, à Londres, la présente déclaration, qui la soulagera d'un grand poids.

» Encore un point éclairci ! Si vous saviez combien il y en a encore d'obscurs dans cette Afrique noire !

» Bien à vous, » E. TRIVIER. »

La mort de Crampel confirmée. — Le *Journal de Rouen* publie de sérieux renseignemonts sur le sort de Crampel. Ces renseignements émanent de M. Nebout, le chef de l'arrière-garde. Malgré l'optimisme de certains organes de la presse, on voit qu'il n'y a pas de doutes à garder sur la fin tragique du vaillant explorateur.

Il n'y a pas moyen de douter à présent de la mort de Crampel et de Gabriel Biscarrat, le chef d'escorte. Crampel avait laissé son arrière-garde, il marchait toujours en avant. Presque tous ses hommes avaient déserté ; il n'avait plus avec lui que Saïd, l'étudiant en médecine interprète, le guide targui, la petite Pahouine Niarinzhe et quatre Sénégalais.

Il a été trompé par les Senoussi, musulmans bandits, qui s'offrirent comme porteurs, et, séduits par les marchandises, égorgèrent Crampel et les Sénégalais. Le Targui, Ischekad-ag-Rhali et Niarinzhe, furent emmenés prisonniers.

M. Boniti s'échappa et vint raconter le désastre à Biscarrat qui se trouvait un peu en avant de Nebout parce que, les porteurs étant insuffisants, on ne pouvait marcher tous ensemble, et il fallait que Nebout restât avec les marchandises.

Biscarrat cacha le fugitif, qui fut aperçu néanmoins ; 200 musulmans arrivaient ; tout à coup ils se jettent sur les fusils des hommes de Biscarrat, font ceux-ci prisonniers, les égorgent ainsi que le fugitif caché. Son cuisinier Thomas s'échappe et vient tout raconter à Nebout. Celui-ci, déjà, depuis longtemps, retenait avec peine ses hommes. Crampel les avait laissés trop près de l'Oubanghi. Sentant le retour facile, ils voulaient revenir en arrière. Ils eussent été obligés de rester avec leur chef fidèlement, si on eût été plus loin, de telle sorte que le retour fût difficile.

Aussi Nebout ne put-il les faire marcher pour venger Biscarrat. Il les empêcha même à grand'peine de fuir aussitôt, et resta deux jours à attendre les Senoussi. Pendant ce temps, il eut un mal extrême à retenir ses hommes, avec l'anxiété de les voir détaler au premier coup de feu. Encore avaient-ils un peu d'attachement pour lui, à cause de ses bons procédés, sans quoi ils eussent déserté au premier coup, le laissant seul.

Les deux jours écoulés, il se décida à revenir sur ses pas.

Pendant trois jours, il vit passer des M'Sapous (peuplade amie), ayant servi de porteurs à Biscarrat, qui fuyaient devant les Senoussi, et lui confirmèrent la mort de Biscarrat et le rapt de ses marchandises.

Quant au récit de la mort de Crampel, que fit M. Doniti à Biscarrat, — récit rapporté par Thomas à Nebout, — il ne peut qu'être vrai : plus de dix jours auparavant, les M'Sapous savaient, par les Senoussi sans doute, des détails caractéristiques et précis, et les disaient à Nebout, qui refusait de les croire.

Le récit ci-dessus, extrait du journal intime et des lettres que M. Nebout a adressées à son frère, semble dissiper toute incertitude sur la fin tragique de l'explorateur.

Crampel aurait été égorgé par les Senoussi, alors qu'il marchait en avant avec le Targui et la petite Pahouine.

De plus, M. Nebout laisse entendre que l'expédition était en détresse, à peu près abandonnée par la majorité de ses porteurs, et si l'on se rappelle que déjà, au camp de l'Oubanghi, au départ pour le Baghirmi, Crampel constatait des signes de défail-

lance parmi les noirs qui l'accompagnaient, on ne peut être étonné de cette formation en trois groupes isolés qui, peut-être, a été cause du désastre.

En effet, si Crampel avait eu auprès de lui ses compagnons européens et ses tirailleurs sénégalais, les Senoussi eussent réfléchi à deux fois avant de l'attaquer. Isolé, il est devenu pour eux une proie facile.

Les Senoussi constituent actuellement en Afrique un danger des plus sérieux pour la domination européenne, en général, et pour la nôtre en particulier.

Notre confrère Guillot l'a fort bien montré dans sa belle conférence sur le partage de l'Afrique ; qu'on nous permette d'ajouter à cela quelques détails qui sont d'actualité.

Le Senousisme.

Le fondateur de ce nouvel ordre s'appelait Sidi Mohamed Bel-Ali El-Senousi.

Originaire de la tribu de Medjaher, il naquit près de Mostaganem, au commencement du siècle et il s'était déjà déclaré l'adversaire des Turcs quand nous nous emparâmes d'Alger.

La haine de cet Arabe se retourna aussitôt contre nous.

Après avoir quitté la province d'Oran, la province d'Alger et la province de Constantine, il traversa la Tunisie et la Tripolitaine, visita le Caire et la Mecque, et prit enfin l'attitude d'un réformateur.

Dès l'année 1837, il avait groupé autour de lui un grand nombre de disciples.

En 1859, il mourut, laissant à son fils le soin de continuer son entreprise.

Celui-ci paraît avoir considérablement développé l'œuvre politique et religieuse de son père, œuvre qui a pour base et pour objectif la lutte contre les concessions faites à la civilisation européenne, et la résistance à toutes les nouvelles tentatives d'occupation des contrées de l'Afrique qui ont jusqu'ici échappé à la domination des chrétiens.

Le khalifa du Senousisme , le grand-maître de la confrérie , le lieutenant de Dieu sur la terre, ne reconnaît aucune suprématie au-dessus de la sienne.

Il est à la fois le grand-prêtre de sa religion, le grand-juge de ceux qui reconnaissent son autorité, et il exerce ainsi un prestige redoutable.

Les Senoussi doivent s'efforcer de combattre par tous les moyens en leur pouvoir les étrangers qui se sont établis sur des territoires considérés comme les domaines de l'Islam.

Leur chef est, paraît-il, tout particulièrement hostile aux Français, et son objectif est de les chasser de l'Algérie, le berceau de sa famille.

Est-ce pour l'y engager que le voyageur allemand, Gerhardt Rholfs, en 1871, et le capitaine italien Champerio, peu de temps après, se sont rendus près de lui ?

Cela ne serait pas impossible. Ils ont été cependant éconduits. L'Arabe, le musulman sait attendre. Il connaît l'histoire de son pays.

« Vous êtes ici par la volonté de Dieu, disait l'un d'eux à l'un de nos compatriotes, mais votre séjour est compté.Tous ceux qui vous ont précédés sur ce sol en sont partis. Voyez les Romains, les Vandales, les Grecs, les Espagnols, les Turcs eux-mêmes, bien qu'ils fussent de notre religion. Ils ont eu leur temps et ont disparu. Vous resterez peut-être longtemps parmi nous, parce que votre force est grande et que Dieu le veut, mais vous vous en irez un jour comme les autres. »

Tout en ayant cette croyance, cette conviction, le Senousisme sait pratiquer le principe du Coran, en vertu duquel il ne faut entreprendre la lutte que si le succès est assuré.

Bien qu'isolé en plein désert, Sidi-Mohamed continue patiemment l'entreprise de propagande et d'infiltration inaugurée par son père.

Les contrées sur lesquelles il étend son influence constituent déjà une sorte de royaume : royaume spirituel, quand il existe un pouvoir contre lequel il ne peut lutter ouvertement, royaume temporel dans la partie centrale de l'Afrique qui s'étend depuis la Tripolitaine jusqu'au Soudan.

Le Senousisme compte une vingtaine de couvents en Égypte, autant en Tripolitaine, le double dans le vilayet de Ben-Ghazi et dans le pays de Barga. Les provinces soudanaises du Fezzan et du Ouadaï lui appartiennent en entier. Enfin, on estime qu'il dispose d'une vingtaine de zaouaya en Tunisie, en Algérie et au Maroc, et qu'il est maître de la majeure partie du Sahara.

En Arabie, il dispose d'une douzaine de monastères-écoles, dont un à La Mecque même. Les tribus du Hedjaz et la plupart de celles de l'Yémen sont ses affiliées.

Au Caire, il est assez craint pour que l'on ait acquiescé en sa faveur à des concessions de tout ordre, religieuses, fiscales et judiciaires.

Il a même agi, à Constantinople, pour le cheikh Ben-Dâfer, l'ancien précepteur du sultan, et Sidi-Mohamed a osé prononcer l'excommunication d'Abd-Ul-Medjed, en 1861, parce qu'il n'avait pas suivi la voie que la confrérie lui avait tracée.

La Compagnie du Niger. — Une correspondance particulière arrivée par le courrier du Congo prétend que la Compagnie royale du Niger vient de faire confirmer et d'étendre les dispositions du traité avec le sultan de Sokoto, dont l'empire est réduit à sa plus simple expression. Le Sokoto aurait perdu, en effet, toute espèce de suzeraineté sur les peuplades du Nord vers le Damergou, dans la zone d'influence française.

Suivant les renseignements en question que nous donnons sous réserves, une expédition organisée par la Compagnie est allée au Bornou ; elle s'est fait précéder par une mission indigène et ne s'est avancée qu'à coup sûr. Les résultats ne sont pas encore connus.

La Compagnie a également passé des traités d'amitié avec les chefs de l'Adamaoua, qui subissent la même influence religieuse. Ces traités contiennent une clause qui interdit le passage aux étrangers et visent les Allemands, que les Anglais ne veulent pas avoir pour concurrents sur le lac Tchad. Les Anglais voient avec plaisir les Français s'avancer vers le Baghirmi et couper la route aux Allemands ; ils auraient donc été favorables à l'expédition Crampel.

Les Allemands en Afrique. — Massacre de l'expédition Zelewski. — Les Allemands à leur tour rencontrent de graves difficultés sur la terre d'Afrique. Un désastre complet vient de frapper une de leurs expéditions de la côte orientale.

Dans une édition spéciale, le *Tageblatt* de Berlin publie un télégramme de Zanzibar portant que l'expédition Zelewski serait anéantie ; il constate la mort de dix officiers, de trois cents noirs, la disparition de cinq blancs et la perte de trois canons et d'une grande quantité d'armes.

Voilà le fait brutal. Passons aux conséquences.

A Berlin, la *Gazette libérale* dit que le massacre de l'expédition Zelewski est le plus rude coup reçu par l'Allemagne depuis l'inauguration de la politique coloniale.

Cet échec nous obligera à faire de nouveaux sacrifices sans espoir d'obtenir des résultats appréciables.

A Vienne, l'officieuse *Presse* dit que l'Allemagne fait maintenant pour la première fois une expérience que toutes les autres puissances coloniales ont faite avant elle.

Ce contre-temps arrive néanmoins dans un mauvais moment, car pour sauver son prestige auprès des populations noires qui ne reconnaissent que la force, l'Allemagne devra entreprendre une grande expédition et dépenser beaucoup d'argent, afin de châtier les tribus rebelles.

Cet incident fâcheux, survenant au moment où la situation de l'Europe menace de s'aggraver, n'est certes pas de nature à satisfaire le gouvernement allemand.

A Bruxelles, l'*Indépendance*, à propos du massacre de l'expédition allemande en Afrique, exprime l'espoir que l'on envisage le fait avec sang-froid en Allemagne et que l'on comprenne la nécessité de substituer aux procédés d'agression et de répression violentes une méthode d'occupation plus tolérante et moins susceptible de soulever les préjugés des Africains contre la civilisation européenne.

La clémence et le pardon trouveraient un précédent illustre et éclatant dans l'acte généreux de M. Gladstone, oubliant le sanglant échec infligé par les Boers du Transvaal aux troupes anglaises et restituant même aux Boers l'indépendance que l'Angleterre leur avait escamotée.

Les Italiens en Afrique. — La situation des Italiens à Massaouah devient, de jour en jour, plus difficile. Dans ce moment, ils ont à lutter, non seulement contre les rigueurs d'un été exceptionnel, mais aussi contre les coalitions inattendues des chefs abyssins. Aussi, un certain découragement commence-t-il à se manifester dans la colonie, et avec d'autant plus de force qu'on ne se sent plus soutenu comme autrefois par la métropole et qu'il devient de jour en jour plus évident que l'opinion se lasse, en Italie, d'une lutte coûteuse et stérile qui menace de s'éterniser.

Nous recevons à cet égard des renseignements très certains et qui nous apportent une tristesse égale à celle des Italiens. Car, là-bas, tous les Européens sont solidaires.

La chaleur est atroce. Jamais, depuis l'occupation, on n'avait autant souffert. Plusieurs soldats ont été trouvés morts dans leurs cantonnements, et les derniers arrivés, suffoqués par cette atmosphère de feu, se croient, à chaque instant, menacés d'asphyxie.

A côté de cela, le choléra semble s'être installé dans la colonie à l'état endémique. L'excès de température a provoqué une recrudescence très marquée de la maladie et chaque jour de nouvelles victimes succombent au fléau.

D'après les derniers rapports arrivés, l'épidémie exercerait surtout ses ravages à Kéren. Malheureusement, on en est encore réduit à des conjectures au sujet de la situation de cette ville, car les dépêches qui en arrivent sont minutieusement expurgées par les autorités. Elles ne laissent parvenir que les nouvelles indispensables ou favorables. Quelques indiscrétions permettent néanmoins de savoir à peu près ce qui s'y passe et d'affirmer que la mortalité y est devenue considérable.

Le gouverneur général vient de prendre un congé. Il est parti pour l'Europe par un des derniers vapeurs, laissant la direction des affaires au colonel Barattieri. On dit qu'il ne reviendra pas, M. di Rudini décidé, dit-on, à diminuer le plus possible l'action militaire, songerait à envoyer un gouverneur civil.

Cette résolution est généralement blâmée à Massaouah, car de tous côtés arrivent les nouvelles les moins rassurantes sur la situation de l'intérieur. L'horizon semble très noir au Sud, et tout fait prévoir un retour offensif de l'ennemi. Les dernières nouvelles sont-elles connues à Rome? C'est probable, quoique rien n'ait transpiré

dans le public à cet égard ; mais il semble extraordinaire que le ministère ne prenne aucune des mesures défensives que nécessite la situation.

L'accord s'est fait entre les différents chefs Abyssins, les vieilles rivalités ont disparu. Cela crée une situation dangereuse pour les Italiens.

Il est, en effet, à supposer que l'activité des bandes armées va se reporter contre les Européens et qu'une tentative violente ne tardera pas à être dirigée contre les hautes régions de l'occupation italienne.

Combien de temps durera l'entente entre les chefs ? De nouvelles causes de division ne vont-elles pas surgir et détourner de nouveau, pour un temps, l'attention des rebelles ? C'est ce qu'espèrent encore les Italiens, plus habitués maintenant à compter avec le peu de solidité des traités entre Abyssins qu'avec les renforts qu'on serait en droit d'attendre du gouvernement romain.

OCÉANIE.

Tahiti. — D'après un télégramme de San-Francisco, 27 juillet, le courrier des îles de la Société vient d'apporter la nouvelle de la mort du roi Pomaré V, décédé à Papeete, le 15 juin 1891.

Arii-Aué, couronné sous le nom de Pomaré V, après la mort de sa mère, avait, par une déclaration en date du 29 juin 1880, remis à la France le gouvernement et l'administration de ses États et ses droits et pouvoirs sur les îles de la Société et ses dépendances. Il avait conservé le titre de roi et la France lui assurait une liste civile : Pomaré mort, la France se trouve seule maîtresse des îles ; le prince Hinoé, l'héritier présomptif du trône, a renoncé à tous ses droits moyennant une somme de 12,000 francs.

Iles Sous-le-Vent. — La situation à Raiatéa. — On croit généralement en France que notre protectorat est complètement établi sur les Iles Sous-le-Vent. C'est une erreur. Laissant de côté Huahine et Bora-Bora, pour ne parler que des îles Raiatéa-Taha, voici quelle est la situation :

Nous occupons sur le littoral de Raiatéa, au centre de l'ancien village, capitale de l'île, un petit fortin en terre, bâti sur la pointe du Régent. Les indigènes qui se sont ralliés à notre cause, ont abandonné leurs propriétés pour se grouper autour de cet ouvrage, qui sert de refuge en cas d'attaque. Quant aux rebelles, ils occupent et exploitent comme par le passé leurs propres terres, et, de plus, celles de nos malheureux partisans.

Le chef des rebelles, l'ancien blanchisseur pour navires Teraupoo, veut bien autoriser nos soldats et nos partisans à circuler dans un rayon d'environ 500 mètres dont il a lui-même fixé les limites. Tout le reste de l'île est interdit à nous et aux nôtres. L'autorité française tient d'abord la main à ce que les frontières de Teraupoo soient respectées, afin d'éviter tous motifs de conflits. Si on approche d'Avera-Rahi, centre de l'insurrection, les soldats en armes de Teraupoo intiment à l'arrivant l'ordre de rétrograder, et personne jusqu'ici n'a essayé de passer outre. Les rebelles mettent l'embargo sur les caboteurs qui ont l'audace de faire le tour de l'île sous *pavillon français*, et les retiennent jusqu'à parfait paiement d'une amende relativement élevée, sous menace de confiscation en cas de récidive. Le fait s'est produit dernièrement pour le cotre d'un Chinois, sujet français, Ah-Tah.

Les Teraupiers ont, en effet, leur pavillon national, et tandis que nos trois couleurs flottent isolées sur la seule pointe du Régent, nos navires de guerre qui longent la côte de Raiatéa et de Tahaa voient partout se déployer les insignes de la rebellion, sans pouvoir (les ordres sont formels), punir d'un seul coup de canon cet insolent défi.

Une lettre adressée à l'*Armée coloniale* par un étranger, qui est un des plus anciens colons de Raiatéa, dépeint la situation sur un jour qui nous est essentiellement défavorable :

« ...... Les rebelles, écrit-il, m'ont déclaré que je devais me soumettre à tous leurs règlements, que je ne devais ni travailler ni faire travailler le mercredi (jour de repos obligatoire), sous peine d'une amende de 45 francs. Ils sont d'une insolence intolérable ; ils m'ont dit en face *que le résident français ne pouvait rien faire et qu'il leur était bien indifférent que j'en appelle au gouvernement de la France ;* car les Français ne peuvent rien pour leurs partisans.

» Jamais les rebelles ne se soumettent d'eux-mêmes.

» Ils ont en abondance de quoi satisfaire à tous leurs besoins, et ils ont les cocotiers des malheureux indigènes qui se sont réfugiés dans le fort français, pour faire du coprah qu'ils vendent à leur profit depuis trois ans déjà. Les pauvres natifs qui se sont tranquillement rangés autour du pavillon français sont beaucoup plus mal partagés que les rebelles. N'est-ce pas lamentable ? »

Pour permettre de se faire une idée exacte des appréciations peu flatteuses que de tels faits suggèrent aux indigènes du Pacifique sur la puissance de la France et sur le courage de ses soldats et de ses marins, il faut ajouter que les îles de Raiatéa-Taha ne renferment pas tout à fait *deux mille* habitants. Ce chiffre suppose un maximum de 500 combattants, lesquels sont armés de lances, de vieux sabres et possèdent en tout une centaine de fusils hors d'usage, beaucoup plus dangereux pour celui qui s'en sert que pour l'adversaire. Or, le fortin français est occupé par 50 soldats d'infanterie de marine, et l'on a vu sur rade de Raiatéa jusqu'à quatre bateaux de guerre.

Un amiral y a même paru, et fort de son gros navire, de ses quatorze canons, de ses six cents hommes d'équipage, et des deux bateaux qui l'escortaient, il a envoyé un ultimatum à Teraupoo : « Je reviendrai, disait-il, dans huit jours, et si tu ne t'es pas soumis, je mettrai l'île entière à feu et à sang. » Teraupoo a tremblé, mais le huitième jour écoulé l'amiral n'est pas revenu.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le commerce de la France pendant les sept premiers

mois de 1891. — Le tableau suivant résume l'ensemble des affaires pendant les sept premiers mois de l'année courante :

Importations.	SEPT PREMIERS MOIS. 1891	1890
Objets d'alimentation	812.918.000	810.712.000
Matières nécessaires à l'industrie	1.502.304.000	1.899.900.000
Objets fabriqués	367.205.000	304.006.000
Autres marchandises	74.289.000	73.214.000
Total	2 807.416.090	2.645.592.000
Exportations.		
Objets d'alimentation	411.693.000	466.767.000
Matières nécessaires à l'industrie	401.500 000	440.228.000
Objets fabriqués	1.029.958.000	1.100.927.000
Autres marchandises	133.027.000	121.853.000
Total	2.016.184.000	2.123.755 000

Notre commerce extérieur depuis le mois de janvier s'est donc élevé à 4.823.660.000 fr., en augmentation de 50 millions environ sur le chiffre des affaires pendant la période correspondante de 1890.

Dunkerque premier port d'Europe pour l'arrivée des laines de la Plata. — Statistique officielle des laines de la Plata, communiquée par MM. Wilkens et Cie, d'Anvers.

Arrivages dans les ports d'Europe du 1er novembre au 31 juillet :

	1889-1890		1890-1891	
Dunkerque	129.342	balles.	130.830	balles.
Anvers	89.268	»	89.791	»
Brême	41.520	»	80.165	»
Hambourg	31.033	»	44.351	»
Havre	16.988	»	24.488	»
Gênes	3.729	»	3.231	»
Bordeaux	1.166	»	2.064	»
Liverpool	2.433	»	1.614	»
Marseille	»	»	296	»

315.479 balles contre 376.838 balles.

Il ressort de cette statistique que notre grand port du Nord est le premier de l'Europe pour l'arrivée des laines de la Plata. C'est là une heureuse constatation.

Le commerce des laines par le port du Havre pendant les huit premiers mois de 1891 et 1890. — Les importations de laines par le port du Havre sont toujours en augmentation cette année sur 1890. Pendant les huit premiers mois écoulés, elles se sont élevées à 25.337 balles, dont 19.136 de Buénos-Ayres, 1.237 de Montévidéo et 4.308 de Pérou et Chili, contre, l'année dernière, 24.959 balles, dont 13.383 de Buénos-Ayres, 1.083 de Montévidéo et 4.823 de Pérou et Chili.

D'autre part, les ventes accusent des déficits : 7.120 balles, cette année, et 8.813 en 1890. Dans ces chiffres, les Buénos-Ayres comptent pour 1.879 balles en 1891 et 2,603 balles en 1890, les Montévidéo pour 149 balles en 1891 et 722 en 1890, et les Pérou et Chili pour 3.919 balles en 1891 et 4.276 balles en 1890.

Le transit a progressé en 1891 : il avait été de 9.321 balles (8.744 Buénos-Ayres et 171 Montévidéo) en 1890 et il passé, cette année à 11.873 balles (11.617 Buénos-Ayres et 256 Montévidéo).

Voici, enfin, le stock comparé au 31 août :

	1891	1890
Laine Buénos-Ayres	9.540 balles.	2.968 balles
— M.-Vidéo, Entre-Rios, etc.	948 »	190 »
— Pérou et Chili	588 »	529 »
— Russie	8.653 »	4.354 »
— Eepagne	— »	— »
— Diverses provenances	481 »	507 »
Ensemble	20.111 »	8.548 »

La sériciculture en France. — La sériciculture est une industrie qui, dans le midi de la France, fait vivre quantité de gens ; elle est très répandue dans vingt-quatre départements.

Le département de la Drôme arrive en tête avec plus de 34,000 sériciculteurs ; le Gard en a 31,000 ; l'Ardèche 28,000 et le Vaucluse 24,000.

Le nombre total des sériciculteurs est, suivant les dernières statistiques faites en 1889, de 141,000.

Les mûriers étant plantés aux bords des propriétés d'une façon très irrégulière, il est impossible d'estimer en hectares la quantité de plantations de mûriers. Mais on a calculé que la production totale des feuilles de mûrier dépasse deux millions de quintaux, valant 9,300,000 fr. en chiffres ronds.

La navigabilité de la Loire. — Un correspondant anonyme du journal *le Temps* écrit à propos de la Loire une très intéressante lettre dont nous citerons le passage suivant :

« L'état de ce beau fleuve de Loire est véritablement une honte. Un tel cours d'eau coupant en écharpe un pays comme la France aurait dû être maintenu navigable à tout prix. Les raisons tirées du peu de fixité du courant et des bancs obstruant le lit sont certainement très graves, mais on ne peut s'empêcher de constater que, jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à la construction des voies ferrées, la Loire fut un grand chemin. Toutes les vieilles vues panoramiques des villes de la Loire, Orléans, Blois, Tours, nous présentent le fleuve couvert de bateaux. On serait en droit de se méfier,

en se rappelant les formules du paysage selon Poussin et Claude Lorrain, les vides remplis par des navires et des « fabriques », si nous n'avions pas à ce sujet les constatations d'un témoin impartial, Arthur Young. Le voyageur anglais ne manque pas de signaler les bancs de sable, le peu de fixité du lit, le triste aspect de la Loire en été ; mais il la représente comme animée par la navigation. « On voit amarrés aux quais, dit-il à propos d'Orléans, beaucoup de barges et de bateaux construits sur la rivière, dans le Bourbonnais, etc..., chargés de bois, d'eau-de-vie, de vins et d'autres marchandises ; ils sont démembrés à leur arrivée à Nantes et vendus avec la cargaison. Le plus grand nombre sont en sapin. Entre Nantes et Orléans, il y a un service de bateaux partant quand il se trouve six voyageurs à un louis d'or par tête. On couche à terre ; le trajet dure quatre jours et demi ».

Aujourd'hui, on fait le trajet en chemin de fer pour moins de 20 francs, en sept heures. Le progrès est immense, mais on ne trouverait pas un bateau entre Orléans et Tours, ce qui est déplorable. Il ne serait pas impossible, cependant, de donner au fleuve un lit suffisamment fixe et profond pour des bateaux d'un faible tirant d'eau. Il y a entre Tours et Vouvray un service de bateaux à vapeur omnibus; l'an dernier, il a fonctionné sans interruption, bien que cette partie du fleuve soit en amont des grands affluents qui en augmentent le débit. Du reste, la Loire à Tours, présente un certain mouvement. On a même vu, il y a peu de temps, les négociants se syndiquer pour amener à Tours, par eau, les sucres de Nantes, le chemin de fer ayant soudain élevé ses tarifs. Mais c'est seulement au delà de Saumur, vers l'embouchure de la Maine, que la Loire reprend son rôle naturel.

Si la France n'a pas conservé les industries qui faisaient jadis du val de Loire et des régions voisines un foyer d'activité, il faut l'attribuer à cet abandon du fleuve. Les canaux finissent à Combleux. A partir de là, soit le fleuve, entretenu par des dragages et des enrochements, soit les rivières latérales, faciles à canaliser, comme le Dhuy, l'Ardoux, le Loiret, le Cosson, la Cisse, le Cher, l'Authion, auraient offert une excellente ligne de navigation. Les charbons de l'Allier et de la Nièvre auraient pu venir à bas prix, tandis qu'il faut s'approvisionner de charbons anglais venus par Saint-Nazaire ou la Rochelle.

Les vignobles eux-mêmes, cette richesse du val de Loire, ont beaucoup à souffrir de cette absence de voie de navigation. Jadis, quand les chemins de fer n'avaient pas tué la navigation, Nevers, Pouilly, Sancerre, fournissaient à Nantes un fret considérable. Aujourd'hui, Saumur, dont la fabrication de vins champagnisés s'accroît sans cesse, emploierait une bien plus grande quantité de vins du haut fleuve si la navigation pouvait la lui porter. »

J'ai comme une vague idée d'avoir déjà entendu cette tournure de phrase et je me demande si l'auteur de la lettre n'est pas un ancien membre de la Société de Géographie de Lille. A. M.

EUROPE.

Le commerce de la Belgique pendant le premier semestre de 1891. — Les importations se sont élevées, pendant le premier semestre de 1891, à 774,135.000 fr., soit une augmentation de 4 % sur celles de la période correspondante de 1890.

Quant aux exportations, elles ont atteint 576,328,000 fr. en 1891, soit une diminution de 8 % sur celles de 1890.

Ces totaux ne se rapportent qu'aux principales marchandises importées et exportées en commerce spécial, et les valeurs qui ont servi à les établir ont été calculées d'après les taux admis pour l'année 1890.

Les droits de douanes ont produit 15,655,567 fr. pendant le premier semestre de 1891, contre 15,618,463 fr. en 1890 et 14,892,167 fr. en 1889.

Voici le mouvement de la navigation maritime des ports belges :

Entrée : 3,575 navires jaugeant 2,885,222 tonnes pendant les six premiers mois de 1891, contre 3,609 navires et 2,871,097 tonnes en 1890.

Sortie : 3,438 navires jaugeant 2,875,505 tonnes pendant les six premiers mois de 1891, contre 3,586 navires et 2,856,669 tonnes en 1890.

Commerce général de l'Espagne pendant les six premiers mois de l'année 1891. — Du 1er janvier au 30 juin 1891 les importations en Espagne se sont élevées à la somme de .... Pts 365.804.811
et les exportations 405.830.531

Suit un mouvement général d'affaires de 771.635.342

Le montant des opérations de toutes natures avait été pendant les six premiers mois de 1890 .... de Pts. 748.769.603

Et en 1889 de 741.363.265

Soit en faveur de 1891 une différence de 22.865.739

Soit relativement à 1890, et relativement à 1889 de 30.272.077

Ces différences en faveur de 1891 se décomposent, savoir :

1890 :		
à l'importation .... Pts	2.430.147	
à l'exportation	20.435.592	22.865.739
1889 :		
à l'importation	24.256.110	
à l'exportation	6.015.967	30.272.077

On remarquera que, tandis que les différences constatées entre les années précédentes et l'année 1891 portent pour l'année 1889, sur les importations, elles proviennent, pour l'année 1890, des exportations, de telle sorte que tout en augmentant son trafic général, l'Espagne a diminué ses importations et développé, au contraire, son commerce d'exportation.

Le commerce du Portugal. — En 1889, le commerce extérieur général du Portugal s'est chiffré par une valeur totale de ...... Reis. 74.802 : 141,$000

et le commerce extérieur spécial fut :
aux importations .... Reis. 41.959 : 000,$000
et aux exportations .... 22.343 : 685, 000

Il est assez intéressant de rapprocher de ces chiffres ceux correspondant aux mêmes rubriques, pour l'année 1885, lesquels furent :
pour le commerce extérieur général total .... Reis. 59.835 : 532,$000

et pour le commerce spécial de :
Reis.... .... 32.756.156,$000 pour l'importation, et
22.660.235, 000 pour l'exportation.

En décomposant les chiffres ci-dessus relatifs à 1889, on trouve que le mouvement commercial s'est réparti comme suit entre les divers pays :

	Commerce général.	Commerce spécial.	
Pays.	Total en million de reis.	Import. en million de reis.	Export. en million de reis.
Angleterre	25.951.843	14.055.543	8.497.506
France	10.370.103	6.010.183	3.798.989
Allemagne	8.071.670	5.358.319	1.986.874
Brésil	6.128.973	1.803.761	4.259.917
Espagne	4.579.190	3.239.564	1.104 973
États-Unis	4.351.962	3.665.239	500.760
Belgique	2.306.688	1.525.824	469.369
Pays-Scandinaves	1.668.813	1.351.333	286.897
Russie	1.420.918	1.084.560	335.948
Italie	883.723	675.403	197.476
Hollande	706.968	347.996	277.625
Autriche-Hongrie	598.165	566.769	15.809
Maroc	285.956	200.986	772
Uruguay	279.984	134.560	137.986
Danemark	274.429	65.823	208.373
Suisse	269 828	267.084	1.364
Chine	267.191	264.313	70
Égypte	216.634	216.400	234
Confédération Argentine	186.318	66.219	120.099
Divers pays	69.700	53.391	15.889

Le mouvement commercial avec les colonies portugaises s'était de son côté chiffré en :

Possessions d'Afrique.

Total.	Importations.	Exportations.
5.493.949,$000	9.486.885,$000	1.007.064,$000

Possessions d'Asie

Total.	Importations.	Exportations.
89.854,$000	68.003.$000	21.851,$000

C'est l'Angleterre, comme on voit, qui continue d'occuper le premier rang. — grâce, d'une part, aux importations spéciales des produits, irrémissibles, de ce pays, comme de l'autre à sa qualité de plus grand réceptionnaire du vin de Porto qui représente une si forte part des exportations portugaises.

La France, qui vient en second lieu, est suivie de bien près par l'Allemagne : sous ce rapport les chiffres des importations de ces deux pays sont des plus instructifs, surtout si l'on considère que, tandis que l'Allemagne fournissait en 1889 pour Reis 5.358.319,$000 de produits, ses exportations en Portugal en 1885 ne s'élevaient qu'à Reis 3.751,$35 d.

En d'autres termes, l'importation de produits allemands en Portugal s'est accrue de 1885 à 1889 de près de 40 %.

Et l'augmentation que montre la statistique de 1890 sera sans doute bien plus forte encore, car si les rapports commerciaux avec l'Angleterre ont pu souffrir de la tension amenée par les incidents politiques de l'an dernier, ce n'est guère que l'Allemagne qui en ait profité, grâce aux efforts et à l'esprit d'initiative qui distinguent les industriels allemands et leur a déjà si bien servi pour supplanter leurs concurrents français et belges.

Les exportations du Portugal vers l'Allemagne démontrent également une rapide augmentation et l'on peut dire même que s'il faut tenir compte du caractère plus ou moins momentané des exportations de vins ordinaires, qui entrent pour une si grande part dans les exportations du Portugal vers la France, celle-ci ne vient plus qu'en quatrième ligne.

(Jornal do Commercio).

Le commerce de l'Italie pendant le premier semestre de 1891. — L'importation générale en Italie, pendant les six premiers mois de cette année, s'est élevée à 598,178,346 fr., en diminution de 92,684,794 fr. sur la période correspondante de 1890.

Par contre, les exportations ont gagné 19,811,524 fr. cette année, avec un chiffre de 452.931,841 fr.

Les importations et exportations réunies donnent :

Du 1er janvier au 30 juin 1891, 1,051,110,187 ;

Du 1er » 30 » 1890, 1,123.983,457.

Soit pour 1891 — six premiers mois, comparativement à 1890 — six premiers mois, une différence en moins de 72,873.270 ; du 1er janvier au 30 juin 1891 le produit des douanes italiennes a été de 112,557,147 ; du 1er janvier au 30 juin 1890 le produit des douanes italiennes a été de 132,828,802.

Différence en moins pour les six premiers mois de 1891, comparativement à la période correspondante de 1890, 20,271,655.

Mouvement commercial et maritime des ports de Hambourg et de Brême en 1890. — Nous empruntons aux rapports consulaires français les détails suivants sur le mouvement commercial et maritime des ports de Hambourg et de Brême.

Le mouvement de la navigation dans le port de Hambourg en 1890 a été supérieur encore au mouvement de l'année précédente, tant pour le nombre des navires que pour leur tonnage. A l'entrée, on a constaté 8,176 navires, jaugeant 5,201,825 tonneaux, et à la sortie 8,185 navires, jaugeant 5,215,125 tonneaux.

La flotte de la marine marchande de Hambourg est de 583 navires, jaugeant 532,357 tonneaux. Au 1er janvier de l'année courante, il y avait encore en construction 16 vapeurs, jaugeant environ 35,700 tonnes de registre, et 15 bateaux à voiles, représentant un jaugeage total de 16,000 tonnes de registre.

Le mouvement commercial de Brême qui, en 1889, avait déjà atteint un chiffre considérable et donné une augmentation de 221,820,436 marks sur l'année précédente, a continué, en 1890, sa marche progressive. Il a atteint 1,456,533,999 marks, soit 109,498,205 de plus qu'en 1889.

En 1890, 6,200 navires avec 3,481,769 tonneaux sont entrés dans les ports du Weser ou en sont sortis.

Le nombre des navires venant directement de France a été de 16 dont 12 chargés jaugeant 6,937 tonneaux et 4 sur lest jaugeant 4,299 tonneaux. Un de ces navires venait de Cette, aucun de Marseille.

Un service régulier de vapeurs de transport a été organisé par la Compagnie la Hansa entre Brême ville et Montévidéo, Buénos-Ayres et Rosario.

Ce port de Brême ville a été augmenté d'un bassin spécial pour le commerce des bois; il mesure 1,500 mètres de longueur, 80 mètres de largeur et 6 mètres de profondeur en marée basse.

La rectification du cours du Weser se poursuit et l'amélioration de la navigabilité déjà fort sensible, permet actuellement aux navires d'un tirant d'eau de 4 mètres 50 d'atteindre le port franc en toute sécurité.

L'émigration par le port de Brême est en nouvelle progression.

En 1890, il a été expédié 140,410 personnes contre 10?,913 en 1889. Dans ce nombre figurent 42,366 paysans russes et ouvriers polonais, se dirigeant tous sur le Brésil.

La plupart des émigrants (107,156) vont aux États-Unis.

Le traité de commerce entre l'Allemagne et la Russie. — L'idée d'un traité de commerce avec l'Allemagne rencontre peu de sympathie en Russie. Les Russes montrent que les importations allemandes se sont élevées à 124,18 millions de roubles en 1889 et qu'elles se composent en grande partie de fruits coloniaux, de café et de vins que ne produit pas l'Allemagne ; de sel, de vins mousseux, de harengs et d'autres articles que la Russie produit elle-même.

Beaucoup d'articles manufacturés allemands importés par la Russie sont fabriqués avec des matières brutes originaires de Russie. D'un autre côté, les exportations russes en Allemagne se sont élevées à 192,35 millions de roubles en 1889. Elles se composent de céréales et d'autres articles indispensables à l'Allemagne. L'on fait aussi remarquer que la marine allemande lutte avec la marine russe à un point qui provoque la jalousie de la Russie. Cette manière peu amicale de présenter les choses n'est pas de bon augure pour les négociations d'un traité.

Constructions de voies ferrées en Russie. — Le chemin de fer de Riazan a Kazan. — Le *Messager du Volga* annonçait à la fin de juillet, à Kazan, que la compagnie des chemins de fer de Moscou à Riazan avait obtenu par ukaze impérial l'autorisation de construire : 1° la voie ferrée de Kazan à Riazan (environ 600 verstes) ; 2° des sections de voies ferrées de Kolomna — entre Moscou et Riazan — au village de Ozero sur l'Oka (r. g.) et de Perevo aux abattoirs municipaux de Moscou et plus loin jusqu'à la Moskowa.

En même temps, la compagnie a été autorisé à établir des dépôts de grains aux gares de Moscou et de Kolomna et des élévateurs à Zaraïska et Riazan.

Il a été décidé que les travaux seraient entrepris immédiatement après l'achat du terrain nécessaire à la voie ferrée.

Il est inutile d'insister sur l'importance de la ligne qui va relier Kazan à Riazan (et sans doute plus tard à Toula et Briansk). Ce sera la plus directe des lignes ferrées conduisant des confins de la Sibérie à Varsovie : une ligne stratégique de plus.

De Kazan à Oufa, Klataousk et Cheljalinsk, c'est la station européenne du futur Transsibérien.

Les chemins de fer du Sud-Ouest. — Le *Novoe-Vremia* du 13/25 juillet annonçait d'après un autre journal que les sections :

Kazatin-Schémérinska-Proskourow ;
Rovno-Rodjiché ;
Brest-Bialiskok ;
Zdolboudnovo-Doubno,

allaient être pourvues de deux voies. Ce sont des chemins de fer stratégiques de la frontière de l'Ouest et du Sud-Ouest.

En même temps, on prend toutes les mesures pour accélérer la pose de la deuxième voie sur les sections :

Kiev-Fastov (sur la ligne de Kiev-Berdichev) ;
Rodjiché-Brest.

Rodjiché est la station pour l'embranchement de Loutzk sur la grande ligne de rocade Odessa-Schmérinka-Berdichev-Varsovie. Ces derniers travaux doivent être terminée en 1892.

En deux points des nouvelles voies ferrées, on construira de grands ponts pour le passage du Boug et de la Desna.

La gare de Kiev et d'autres gares du réseau seront en même temps agrandies, et l'on prévoit la construction de nouveaux bâtiments.

Tous ces travaux exigeront une dépense d'environ 7 millions de roubles, soit environ 17 à 18 millions de francs.

(*Revue du Cercle militaire*).

ASIE.

Chine. — L'arsenal maritime de Wei-haï-wei. — Le port de Wei-haï-wei est formé par une baie profonde située sur la côte nord de la péninsule de Chan-toung, à 23 milles à l'ouest de sa pointe extrême, Tcheng-chan-téou ou cap Chan-toung. Il est protégé contre les vents de l'est et du nord-est par un îlot rocheux haut de 510 pieds, appelé Seng-Koung-tao. C'est le premier abri que l'on trouve sur cette côte en venant du large. L'accès en est facile surtout par la passe ouest, plus profonde que celle de l'est, et on y est plus en sûreté que dans celui de Tochéfou, mal protégé contre les vents de l'est et du sud-est. Il peut contenir un certain nombre de navires d'un faible tirant d'eau. Pour y accommoder des navires de grande dimension et calant beaucoup, il faudra faire quelques dragages d'ailleurs faciles, le fond étant de sable. Il est en bonne tenue.

Une petite île, marquée *Channel-Island* sur les cartes anglaises, se trouvant à l'entrée de la passe Est, permet d'en défendre très facilement l'entrée. On est d'ailleurs en train d'y construire un fort, ainsi que sur l'île Observatoire, située un peu à l'ouest de l'extrémité occidentale de celle de Seng-Koung-tao. Cette dernière sera ainsi munie de forts à chacune de ses extrémités ; on en construit encore sur la terre ferme pour défendre la passe Ouest. De lourds canons Krupp y sont déjà montés et l'avancement de tous ces forts sera complété par des pièces provenant des usines d'Essen.

On réunit en ce moment Seng-Koung-tao à l'île de l'Observatoire par une belle digue, et on a émis le projet d'en construire un autre entre la pointe orientale de l'île de Seng-Koung-tao et l'île *Channel*. Ceci demandera un travail considérable, étant données la distance (un mille marin) et la profondeur de l'eau qui varie de six

à sept brasses. Sur Seng-Koung-tao même on construit un grand wharf (quai) en fer, le long duquel pourront aborder les navires de guerre.

On est en train d'édifier une bonne jetée de débarquement pour les embarcations et on prépare une cale de halage. Tous les ateliers et magasins sont aussi sur cette île, où l'on trouve encore un beau terrain d'exercice pour les équipages et une école navale.

Il y a huit ans, ce port n'était qu'un modeste village de pêcheurs et de cultivateurs. Depuis que le gouvernement chinois a résolu d'en faire une station navale pour l'escadre du Nord, la population officielle et ouvrière s'y est portée. On y trouve maintenant un certain nombre de maisons bâties à l'européenne, où vivent les employés étrangers chargés par le gouvernement, tant des travaux techniques que de l'éducation militaire et navale des équipages et des troupes. Le climat est très salubre et d'excellentes plages de sable fin attirent les baigneurs pendant les mois d'été, avantages que ne possède pas Port-Arthur, auquel ce nouvel arsenal fera, dit-on, un tort considérable. Suivant les journaux, il passe déjà comme une station navale bien préférable à l'autre sous tous points de vue. Il est probable que d'ici peu de temps on y construira des docks ou cales de radoub.

AFRIQUE.

Les caravanes du Sahara. — En 1889-1890, six caravanes ont assuré les relations commerciales entre les tribus nomades du Sud-Oranais et les populations sahariennes du Gourara. L'une des moins importantes comprenait 24 hommes et 104 chameaux. Citons la *Nature* à ce sujet :

« Partie le 18 novembre 1889, elle était de retour le 29 janvier 1890, après une absence de deux mois et dix jours. Le point de départ avait été Aïn el Hadjad, dans le cercle d'Ain-Sefra ; pour atteindre le point d'arrivée, elle avait dû faire quatorze étapes en quatorze jours, la plus forte étape était de 45 kilomètres, la plus courte de 14.

» La caravane a emporté des toisons de laine, du beurre, de la viande sèche, du blé et des fèves, dont la valeur, au départ, était estimée à 797 francs; il faut y ajouter une assez grande valeur en argent monnayé, 2,477 francs. C'est donc 3,274 francs pour le chargement total.

» Le chargement de retour était exclusivement composé de dattes : 60 charges de dattes *hamita*, à 95 francs, et 32 de dattes *tinacem*, à 75 francs, ce qui représente une valeur de 8,100 francs.

» Le bénéfice est donc de 4,826 francs, ou 144 %. »

Une autre caravane, celle des Hamyan, comptait 1,272 personnes et 5,091 chameaux. Elle est restée absente deux mois, faisant comme la première environ 400 kilomètres. Elle emportait au Gourara des moutons, du blé, de l'orge, de la laine, de la graisse, du fromage, de la viande sèche, de l'huile, du beurre, des savons, des bougies, des pois chiches, marchandises valant ensemble 66,000 francs environ, plus 23,000 francs d'argent monnayé.

La caravane a rapporté des peaux de cerfs, des épices, du henné, des dattes, pour une valeur totale de 201,000 francs. Il y a eu à déduire certains frais, des pertes,

notamment 56 chameaux morts pendant le trajet et valant 14,000 francs. Le bénéfice net ressort encore à 98,000 francs, soit 110 % du capital engagé.

AMÉRIQUE.

Le commerce avec la Guyane française. — La valeur des importations de toute nature et de toute provenance effectuées en 1890 s'est élevée à 7,889,532 francs. Dans ce chiffre, les marchandises d'origine nationale figurent pour 4,157,385 fr., et les marchandises étrangères y sont comprises pour 3,732,147 fr.

En 1889, la valeur totale des importations avait été de 8,950,485 francs, dont 5,955,943 fr. pour le commerce français, et 2,994,542 fr. pour le commerce étranger.

De la comparaison de ces divers chiffres, il résulte que l'ensemble du commerce d'importation a été pour 1890, inférieur de 1,060,953 fr., au résultat constaté pour 1889.

Le commerce des États-Unis. — Le commerce des États-Unis de l'Amérique du Nord avec les pays étrangers, pendant l'année finissant le 30 juin dernier, accuse de nouveau une augmentation considérable comparativement à celui de la période précédente. Les importations ont atteint un chiffre qui n'a jamais été obtenu jusqu'ici; quant aux exportations, elles n'ont été dépassées que par celles de 1881. Le commerce total, importations et exportations réunies, s'est élevé à 345,866 mille livres sterling; cette valeur n'a jamais été enregistrée auparavant. Voici les résultats des cinq dernières années :

Années finissant le 30 juin	Importations. Liv. st.	Exportations. Liv. st.
1891	168.981.000	176.885.000
1890	157.867.000	171.571.000
1889	149.025 000	148.480.000
1888	144.791.000	139.191.000
1887	108.464.000	143.237.000

L'augmentation des importations est due en partie aux quantités considérables de marchandises qui ont été envoyées aux États-Unis avant la mise en vigueur du nouveau tarif. Il est à remarquer toutefois que pour le fer-blanc, le nouveau droit n'est entré en vigueur qu'à partir du 1er juillet dernier, c'est-à-dire à la fin de l'année fiscale 1890-91.

Les importations de fer-blanc, pendant les onze premiers mois de la dernière année fiscale, dépassaient celles de la période correspondante de l'année antérieure, de plus de deux millions de livres sterling. Le café accuse une plus-value encore plus considérable, puis viennent par rang d'importance les peaux et les cuirs, les produits chimiques, les drogueries, les matières tinctoriales, les médicaments et les fruits.

Pendant les neuf mois de l'année pendant lesquels le Mac Kinley tarif a été mis en vigueur, il y a eu une augmentation dans l'importation des produits exempts de

droits de 40 %. Les articles passibles de droits ont donné, au contraire, pendant la même période, une diminution de 14 %. En ce qui concerne les exportations, nous constatons une diminution d'environ 5,500,000 liv. sterl. pour les denrées alimentaires et une augmentation d'environ 8,000,000 liv. st. pour le coton.

A propos du Mexique. — Du *Voltaire :*

M. Adrien Rey, titulaire d'une bourse commerciale de séjour à l'étranger, vient de rentrer à Paris, retour du Mexique, où il avait été envoyé spécialement par le ministère du commerce.

Nous lui avons demandé de nous fournir quelques détails intéressants sur sa mission.

— Je viens, nous a-t-il dit, d'adresser un rapport étendu sur le résultat de mes observations personnelles et de mes sources de renseignements. J'ai été bien surpris de ce que j'ai constaté et de l'ignorance dans laquelle nous sommes des ressources de ce beau pays. Par exemple, au point de vue de l'enseignement, des progrès considérables ont été accomplis. La plupart des maisons européennes emploient aujourd'hui des Mexicains dans leurs bureaux en qualité de comptables, teneurs de livres, etc.

Mais ce qui m'a surtout étonné, c'est de rencontrer de nombreux Mexicains parlant plus correctement le français que bien des membres de la colonie française elle-même.

Celle-ci est, en effet, presqu'exclusivement composée d'émigrants des Basses-Alpes ayant quitté très jeunes leurs foyers. Je sais que les premiers venus sont maintenant de riches commerçants, qui se sont rendus maîtres du commerce des tissus, au détriment des Allemands, entre les mains desquels il se trouvait autrefois.

— C'est, avons-nous fait observer, une constatation qui va à l'encontre de tous les rapports consulaires...

— En effet, les droits énormes de douane ne sont pas étrangers à ce résultat. Ils ont précipité la formation d'un syndicat français qui, on peut le dire, monopolise les cotonnades imprimées.

— Avez-vous formulé certains *desiderata ?*

— Plusieurs. D'abord, pour les machines, le Mexique ne dispose que d'un très petit nombre de mécaniciens et d'ingénieurs. Il faut tenir compte de ce fait important. Notre supériorité à ce sujet est incontestée. On devrait donc s'attacher à simplifier la construction et à diminuer le prix de vente, toujours élevé pour nos provenances.

Ce qui m'a encore frappé, c'est qu'il n'existe *aucune* fabrique de bijouterie au Mexique; tout ce qui se vend est de provenance allemande.

On n'y trouve que deux fabriques de produits chimiques. Il y a pour toutes les industries ci-dessus douze millions de consommateurs qui donneraient grosse rémunération à des capitaux français intelligemment employés.

Chili. — Colonies agricoles en Araucanie. — En 1883, le gouvernement chilien a fondé des colonies agricoles en Araucanie, pour les immigrants européens. Le pays est fertile, le climat sain. les indigènes paisibles. Le gouvernement a accordé à ces derniers des terrains inaliénables, dans la proportion de quatre hectares par personne. Un embranchement de chemins de fer chiliens aboutit dans la région, à Traiguen. D'avril 1888 à avril 1889, il est arrivé en Araucanie 331 fa-

milles, comprenant 1,589 personnes ; 159 familles étaient anglaises, 100 françaises, 39 espagnoles, 6 allemandes. Les 12 colonies existantes en 1889 comptaient 4,967 habitants, dont 1,488 à Victoria, 618 à Ercilla, 728 à Guino, 583 à Quecheregat, etc.

III. — Généralités.

La soie menacée. — L'industrie séricicole de l'Europe se trouve menacée par l'apparition d'un parasite qui, en s'attaquant au mûrier, compromet l'élevage du ver à soie.

Cet insecte s'appelle le *diapsis pantagona* et a été découvert en 1885 par les savants italiens. On suppose qu'il a été importé, on ne sait encore de quel pays, par quelque collectionneur d'horticulture.

C'est une sorte de petit puceron de moins d'un millimètre de longueur qui vit sur l'écorce des branches et fournit trois générations chaque année. Il rentre dans la catégorie des cochenilles et il a l'habitude de se recouvrir d'une sorte d'enveloppe constituée par les dépouilles provenant des mues qu'il subit ; cette enveloppe est de coloration blanche comme si elle avait été revêtue d'un lait de chaux et forme une sorte de bouclier recouvrant le corps de l'animal.

Quand un mûrier est envahi depuis deux ou trois ans, ses branches sont absolument couvertes d'insectes. Il ne produit plus de feuilles ou même meurt complètement.

La maladie est jusqu'à ce jour localisée dans la Brianza, au nord de Milan, et occupe une large tache de trente à quarante kilomètres de diamètre environ. Cette tache s'étend de jour en jour.

Les Chambres italiennes, pour retarder autant que possible la dissémination de l'insecte, ont voté tout dernièrement une loi interdisant le commerce des plants de mûriers de la région contaminée au dehors.

De son côté, le ministre de l'agriculture de France a pris certaines mesures pour préserver, autant que possible, notre agriculture de ce nouveau fléau. Il a prescrit aux personnes faisant venir des plants de mûriers d'Italie d'examiner avec soin si ces végétaux ne présentent pas cette apparence de blanchîment à la chaux, et de faire immédiatement détruire par le feu tous les arbres revêtus de cette coloration blanchâtre.

Les agronomes italiens ont trouvé un remède ; il suffit de badigeonner les mûriers avec un mélange formé d'huile lourde de goudron, de soude et d'eau. Partout où passe le pinceau chargé de ce mélange, il n'y a plus d'insecte. Mais ce traitement n'est guère applicable qu'aux mûriers nouvellement taillés et il n'est pas sans occasionner une dépense assez sérieuse.

Il y a différentes autres façons de détruire cet insecte dévastateur ; on peut obtenir cette destruction par les procédés suivants qu'a recommandés la circulaire du ministre de l'agriculture :

1° L'émulsion de Kérosène ;

2° Une solution de savon cuit dans l'eau chaude à laquelle on ajouterait de l'alcool amylique ;

3° Un mélange d'une solution de savon et de jus de tabac.

Mais si ces moyens étaient insuffisants et si le fléau se répandait dans toute l'Europe, entraînant la perte des mûriers, on se trouverait en face d'un très grand désastre.

Cependant, dans cette dernière hypothèse, on pourrait suppléer, jusqu'à un certain point, à la disparition des mûriers, au moyen de la ramie, plante textile, nourrissant parfaitement les vers à soie ; des expériences, faites il y a un an, ont donné des résultats très satisfaisants et ont même démontré qu'on obtient avec cette plante de la soie plus belle et plus forte qu'avec le mûrier.

Aux États-Unis, on ne s'apercevrait pas de la disparition du mûrier, car les Américains élèvent les vers à soie avec les feuilles d'un arbuste qu'ils appellent l'*osage orange*.

C'est un arbuste lactescent dont le tronc noueux s'élève à environ deux mètres de terre ; originaire des bords du Missouri et de l'Arkansas, il forme aujourd'hui, aux États-Unis, des milliers de kilomètres de haies et constitue un fonds inépuisable de nourriture pour les vers à soie.

Peut-être, si le besoin s'en faisait sentir, pourrait-on l'acclimater en France.

Explorateur. — Il s'est constitué à Paris un comité pour élever un monument à Doudart de Lagrée, premier explorateur du Mékong.

Le Ministre de la marine et le sous-secrétaire d'État des colonies ont donné leur haut patronage. Les présidents d'honneur sont M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, M. le général Dumont, M. le vice amiral Lafont ; M. Le Myre de Vilers en est le président effectif. Le comité est formé de marins, de militaires, d'amis ou compagnons de Doudart de Lagrée.

C'est à Saint-Vincent de Heureuze (Isère), où naquit l'illustre voyageur, en 1823, que sera élevé ce monument. Le comité espère que tous ceux qui ont connu ce vaillant explorateur, ou qui s'intéressent à la gloire de notre marine et au développement de notre empire colonial, contribueront par leur souscription à perpétuer son souvenir.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL-ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 27 octobre 1891.

Présidence de M. Paul CREPY, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

MM. A. Merchier, secrétaire-général ; Quarré-Reybourbon, secrétaire-général-adjoint, et Van Hende, bibliothécaire, prennent place au bureau.

Membres nouveaux. — Lecture est donnée des noms des 40 nouveaux membres présentés depuis la dernière assemblée générale. L'Assemblée prononce leur admission à l'unanimité. — Le nombre des membres inscrits s'élève actuellement à 1,978.

Subvention. — Le Conseil général du Nord maintient, pour l'année 1892, sa subvention de 300 francs.

Concours. — Le résultat du Concours de géographie sera publié très prochainement. La Commission n'a pu opérer le classement des Lauréats, son Président, M. Brunel, étant momentanément retenu loin de Lille.

Excursions. — La dernière excursion inscrite au programme a eu lieu les 5, 6 et 7 septembre, dans le Boulonnais, sous la direction de MM. Victor Delahodde et Henri Beaufort. Les excursionnistes, au nombre d'une trentaine, ont eu, en dehors des charmantes promenades qu'offre cette région, la bonne fortune de visiter la fabrique de plumes métalliques de MM. Baignol et Farjon, et les ateliers de salaison de harengs de M. Altazin-Gorée.

A l'Assemblée générale de juillet, M. Henri Beaufort proposait une visite aux forges et aciéries de Trith-St-Léger et à la station agricole et sucrière d'Artres. Cette excursion a été faite le 15 octobre, sous la direction de MM. Henri Beaufort et Victor Delahodde. Vingt-neuf sociétaires ont pu admirer les vastes établissements métallurgiques du Nord et de l'Est à Trith-St-Léger, et l'importante sucrerie de MM. d'Haussy frères, où l'on extrait le sucre de la betterave par les procédés les plus nouveaux.

M. le Président remercie vivement les directeurs de ces intéressantes excursions, et les félicite de la spécialité qu'ils se sont acquise en recherchant les moyens de préparer pour leurs collègues la visite des principales industries de la région du Nord.

Décès. — M. Achille Testelin, Sénateur, Président du Conseil général du Nord, un des premiers adhérents de la Société, est décédé à Paris le 25 août dernier.

Dons. — M. O. Leburque, membre du Comité d'Études, offre à la Bibliothèque « La France », par Élisée Reclus.

Le Président dépose sur le Bureau diverses Cartes de la Suisse que M. Mullhaupt, éditeur à Berne, lui a remises pour la Société pendant le Congrès tenu dans cette ville.

Congrès. — La Société a été représentée à divers Congrès :

M. Eug. Delessert a été délégué au Congrès d'Archéologie de Bruxelles ;

M. A. Merchier au Congrès national de Géographie de Rochefort-sur-Mer ;

MM. Paul Crepy et O. Godin, au Congrès international des Sciences géographiques de Berne ;

Enfin, M. Lecocq représentait la Société au Congrès pour l'Avancement des Sciences tenu à Marseille.

M. O. Godin demande la parole pour rappeler l'accueil tout à fait sympathique qui a été réservé à notre cher Président, au Congrès de Berne.

Les rapports sur chacun de ces Congrès paraîtront au Bulletin.

Congrès à Lille en 1892. — Depuis quelques années, il avait été décidé que le Congrès national des Sociétés françaises de géographie aurait lieu à Lille en 1892. M. Merchier a rappelé cette promesse à Rochefort.

L'ouverture de ce Congrès est fixée aux premiers jours d'août.

Les délégués des Sociétés de Géographie ont été reçus solennellement à Rochefort. La ville était en fête, les maisons étaient pavoisées ; partout régnait la plus grande animation. Pendant les excursions qui suivirent les travaux du Congrès, les municipalités des villes et villages traversés souhaitaient la bienvenue aux Congressistes.

Nous ne devons pas faire moins bien que Rochefort ; il faut que Lille, Roubaix et Tourcoing, ce grand centre de l'agglomération industrielle du Nord, reçoivent aussi dignement qu'ils le méritent les Congressistes de 1892. Il faut que le Congrès de Lille figure avec honneur dans les annales géographiques. — Aussi, dans sa dernière réunion, le Comité d'Études, estimant que nous ne devons pas toucher à la réserve statutaire pour faire face aux dépenses que nécessiteront les frais de publication, de réception et autres, a décidé d'ouvrir une souscription parmi les Sociétaires. De plus, une Commission spéciale sera chargée d'élaborer le programme du Congrès.

Local. — M. le Président espérait que la Société aurait pu installer son bureau et sa bibliothèque dans le nouveau local de la Société Industrielle, dès le commencement de ce mois. Malheureusement, les travaux ont éprouvé quelques retards et notre nouvelle installation ne pourra commencer probablement qu'au 1er novembre. Les conférences continueront à être faites au Conservatoire de Musique jusqu'à la fin de janvier 1892.

Conférences. — La série des conférences, en 1891-92, sera inaugurée le dimanche 15 novembre par M. E. Guillot, Membre d'Honneur et ancien Secrétaire-Général de

la Société, qui parlera des Missions françaises dans l'Afrique occidentale en 1890-91.

Sont en outre annoncés les conférenciers : M. Marcel Monnier, le Capitaine Brosselard-Faidherbe, MM. Édouard Blanc, Courcelle-Seneuil, le Capitaine Trivier, etc.

Membre correspondant. — M. le Professeur Torres Campos, Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Madrid, est nommé à l'unanimité membre Correspondant de notre Société.

Communication. — M. Merchier, Secrétaire-Général, lit ensuite une communication sur le Congrès de Rochefort, les réceptions faites aux Congressistes, et les Excursions qui terminèrent le Congrès. Dans un style humoristique et très pittoresque, il entraîne ses auditeurs à la suite des délégués géographes, jusque La Rochelle, La Palisse, Royan, etc.

Cette communication, très goûtée, a obtenu le plus franc succès.

La séance est levée à dix heures et demie.

PROGRAMME

DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE & DESCRIPTIVE.

1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements, des communes ou des particuliers. Étudier spécialement les anciennes cartes marines d'origine française ;

2° Inventorier les cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées ; cartes de diocèses, de provinces, plans de villes, etc. ;

3° Déterminer les limites d'une ou de plusieurs anciennes provinces françaises en 1789 ;

4° Biographie des anciens voyageurs et géographes français. — Missions scientifiques françaises à l'étranger avant 1789 ;

5° De l'habitat actuel en France, c'est-à-dire du mode de répartition dans chaque contrée des habitations formant les bourgs, villages et hameaux. — Dispositions particulières des locaux d'habitation, fermes, granges, etc. Origine et raison d'être de ces dispositions. — Altitude maximum des centres habités, depuis les temps historiques ;

6° De l'habitat en France, dans les temps préhistoriques. Cartes montrant la distribution géographique des dépôts alluviaux, cavernes, abris sous roches, etc., ayant renfermé des restes de l'époque quaternaire. Cartes des stations, ateliers, monuments funéraires, etc., de l'âge de la pierre polie ;

7° Limites des suffixes ethniques les plus caractéristiques. Cartes des noms de lieux en *ac*, en *az* et *oz*, en *on*, etc. ;

8° Limites des différents pays (Brie, Beauce, Morvan, Sologne, etc.). d'après les coutumes locales, le langage et l'opinion traditionnelle des habitants. — Indiquer les causes de ces divisions (nature du sol, ligne de partage des eaux, etc.) ;

9° Compléter la nomenclature des noms de lieux, en relevant les noms donnés par les habitants d'une contrée aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur les cartes ;

10° Étudier les modifications anciennes et actuelles du littoral de la France (érosions, ensablements, dunes, etc.) ;

11° Chercher les preuves du mouvement du sol, à l'intérieur du continent, depuis l'époque historique, traditions locales ou observations directes ;

12° Signaler les changements survenus dans la topographie d'une contrée de France depuis une époque relativement récente ou ne remontant pas au delà de la période historique, tels que déplacements des cours d'eau, brusques ou lents ; apports ou creusements dus aux cours d'eau ; modifications des versants, recul des crêtes, abaissements des sommets sous l'influence des agents atmosphériques ; changements dans le régime des sources, etc. ;

13° Signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat ;

14° Discuter les documents relatifs à la distribution géographique des populations de couleur qui vivent dans les colonies, les protectorats et les zones d'influence française.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LE MEXIQUE

Par M. Gaston Routier,

Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Lille, de Toulouse, de Rouen, d'Édimbourg et de Mexico.

(*Suite*) (1).

La Faune mexicaine comprend de nombreux individus, dont, grâce aux intéressants travaux des naturalistes Herrera, Sanchez, Sumichrast et Dugès, M. Antoine Garcia Cubas a pu donner l'énumération complète, sous forme méthodique.

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est donc de citer le chapitre que cet écrivain a consacré à la faune de son pays.

Mammifères.

Ordre 1er. — *Primates.* — Deux espèces de singes.

Ordre 2me. — *Chiroptères.* — Nombreuses variétés de Chauves-souris et de vampires.

---

(1) Voir pages 29, 93 et 129, tome XVI, 1891.

Ordre 3me. — *Insectivores.* — Deux espèces de *Soricidœ* du genre Blarina Gray.

Ordre 4me. — *Carnivores.* — Puma, Ocelotl, cuguar, chats-tigres, onces, loups, renards, putois, blaireau, loutre, castor.

Ordre 5me. — *Sirènes.* — Manati.

Ordre 6me. — *Ongulcs.* — Tapir, sanglier, chenscinl, cerf.

Ordre 7me. — *Rongeurs.* — Écureuils, rats, souris de différentes espèces, taupes, lapins et lièvres.

Ordre 8me. — *Édentés.* — Tatous.

Ordre 9me. — *Marsupiaux.* — Tlacuatzin et rat Tlacuatzin.

Dans les plaines du Nord voisines de la frontière, on rencontre des troupeaux de buffles et de bisons, l'antilope, le daim, le castor, l'ours noir et l'ours brun.

On rencontre la baleine et le cachalot, dans les mers de l'Ouest de la Californie ; la loutre, le phoque et le loup marin dans le golfe de Cortès.

L'élevage du bétail est très développé dans toutes les savanes ou prairies de la terre chaude, grâce aux excellentes qualités de pâturages ; il est tout particulièrement développé dans les États du Nord de la République. La zone d'élevage du gros bétail et des chevaux comprend les États de la frontière ; celle du petit bétail, moutons, chèvres, etc., est comprise entre 21° et 26° de latitude N.

Les chevaux, de race andalouse en général, sont de taille moyenne, bien proportionnés, doués d'une grande résistance à la fatigue, vifs et fougueux; dans quelques *haciendas*, on s'occupe de l'élève et du dressage d'autres races excellentes.

Les bœufs vivent à l'état de liberté dans les prairies et dans les bois, à l'exception cependant du bétail destiné aux travaux agricoles et à la boucherie, ou à l'exportation. Le commerce des bœufs est aujourd'hui une des branches importantes du trafic intérieur. Il existe, dans l'État de Morelos, une très forte race de buffles appelée *Caravaos.*

L'élève des bestiaux est répandue dans tous les États de la République, ainsi que le commerce de la laine et celui des soies de porcs. L'élevage du porc est pratiqué sur une grande échelle dans les États de Mexico et de Jalisco.

Oiseaux.

Les oiseaux de la zone torride sont remarquables par la beauté et la

variété de leur plumage, plutôt que par leur chant. L'Asa, la Toucana, la perruche, le perroquet, la poule de bruyère, le faisan commun et le faisan doré, volent par couples, remplissant l'air de leurs cris étourdissants, tandis que dans l'épaisseur des bois, un chant plaintif et monotone dénonce la présence de la tourterelle ou de la perdrix. Parmi les espèces les plus rares, citons les belles cailles vertes (quetzales) qu'on ne trouve que dans l'État de Chiapas.

Parmi les oiseaux de proie, les espèces les plus répandues dans la République sont : l'aigle, le faucon, le milan, l'épervier, la buse.

Parmi les gallinacés, la poule, le dindon, le paon, le faisan, la poule de bruyère, la perdrix, la caille, etc.

Citons encore les nombreuses espèces de corbeaux, d'usaks, d'hirondelles, de charpentiers, de Martin-pêcheurs, etc.; parmi les oiseaux chanteurs : le sansonnet, le moineau franc, la fauvette.

Le colibri, oiseau minuscule aux mille couleurs, communément appelé oiseau-mouche, est le principal ornement des jardins.

Les lacs de l'intérieur sont peuplés d'oies, de canards, de sarcelles, de cigognes, parmi lesquelles la cigogne royale, de poules d'eau, de hérons et de grues et de *chichicuilotes*, ainsi que d'un grand nombre d'oiseaux, tels que la bécassine et le pluvier, qui se cachent dans les hautes herbes des lacs et dans les endroits marécageux.

Sur le bord de l'Océan, on trouve le pélican, la mouette, le Martin-pêcheur.

Reptiles.

De nombreuses espèces de tortue (Cheloniens) existent sur les côtes des deux Océans ; les petites espèces nommées tortues de terre se rencontrent dans les rivières, les ruisseaux et les étangs, à l'intérieur du pays

Les belles tortues, qui fournissent l'écaille, se pêchent sur les côtes du Yucatan, de Californie et de l'État de Sinaloa.

Les crocodiles abondent sur les deux littoraux, principalement dans les estuaires et à l'embouchure des rivières ; on les voit étendus sur les berges et se chauffant au soleil, assez semblables à des troncs d'arbres.

Les alligators, les iguanes, les lézards y sont aussi fort nombreux. Parmi les ophidiens, citons des boas de sept à huit mètres de lon-

gueur, des serpents, dont quelques-uns sont venimeux, tels que le *Nauyatl*, le mazacoatl, le serpent à sonnettes, le corali ; d'autres sont parfaitement inoffensifs , comme la couleuvre que l'on élève dans quelques jardins, afin d'y détruire les rongeurs.

Les espèces variées de couleuvres seraient trop longues à énumérer; nous citerons seulement parmi les plus intéressantes, la *leptophis mexicanus* et la *leptophis diplotrapis*, aux vives couleurs et aux reflets métalliques.

Citons aussi parmi les sauriens diverses espèces de caméléons.

Batraciens.

Citons parmi les batraciens, différentes espèces de crapauds, de grenouilles et de rainettes, le Protée mexicain (Axolotlsiredon pisciformis).

Poissons.

Les poissons qui vivent dans les eaux du Mexique sont fort nombreux, depuis les plus féroces, tels que l'espadon, le requin, la mantaraya, la maroma, la cornuda et la tintorera, jusqu'aux plus inoffensifs et délicats, comme le pampano, l'huauchinango, la lebrancha, la cazon, la curbina, l'esmedrigal, la pargo colorado, la pargo mulato et sargo, dans le golfe du Mexique ; la boca dulce, le curiel, le poisson coq, le lenguado, le saumon, la botele, le hareng, le perico, le cochon, le poisson-cheval, le barbier, la perdrix de mer, cinq sortes de cabrillo, le robalo, le poisson-ronfleur, la palometa et la palomilla, la dorée curvine, le mero, le poisson-volant et beaucoup d'autres, dans le Pacifique.

Les poissons de rivières et des lacs sont également abondants dans l'intérieur du pays ; les principaux sont : les bagres, les mojarras, les truites, les boquinetes, les bocudos et les sardines. Dans les lacs, comme celui de Chapala, on trouve le poisson blanc, le grand couteau blanc, la boquinette, le cuevero, le bagre, le soguero, la popocha, le chasar, les mojarras, et bien d'autres sortes de poissons.

Citons, parmi les espèces d'eau douce qui sont également abondantes, la truite et la perche.

Insectes.

C'est le fléau de la terre chaude ; des espèces innombrables et aussi variées que nombreuses, courent, volent et rampent, selon l'expression de Sartorius, dans toute la zone torride, surtout dans le voisinage de la végétation exubérante. Les mouches, les moustiques, les taons, les fourmis harcèlent et incommodent l'homme. Heureusement que cette plaie diminue dans la terre tempérée, pour disparaître entièrement dans la terre froide. Parmi les insectes utiles, citons : la cochenille (coccus cacti) et l'abeille (apis mellifera).

La cochenille donne le carmin si estimé dans la teinture et dans la confiserie; elle abonde dans l'État de Oaxaca où elle est l'objet de soins spéciaux. L'abeille est élevée dans tout le pays ; des ruches nombreuses produisent des quantités considérables de cire et de miel. Des variétés innombrables de papillons aux vives couleurs font concurrence aux colibris ou oiseaux-mouches.

Parmi les sortes nombreuses d'insectes qui offrent au naturaliste un vaste champ d'études, nous mentionnerons seulement l'ordre des coléoptères.

Arachnides.

Cet ordre compte de nombreuses espèces d'araignées et de scorpions venimeux qui habitent la terre chaude et principalement l'Etat de Durango.

Crustacés et Mollusques.

Parmi les crustacés et les mollusques se trouvent la langouste, le crabe, le crabe tourteau, l'écrevisse, le poulpe, l'huître, la moule, l'huître perlière qui est l'objet d'une pêche fructueuse sur les côtes de Californie et celle de l'État de Jalisco.

L'étude de la Stratigraphie ou Géologie historique est considérablement favorisée, ajoute M. Garcia Cubas, dans l'intérieur du Mexique par l'existence de nombreux mollusques fossiles. Le major Barnard, dans son ouvrage sur l'Isthme de Tehuantepec, donne comme certaine l'existence sur les côtes de l'*aplisia depilans*.

« Quelques naturalistes, dit-il, ont considéré comme fabuleuse l'existence de ce mollusque ; il n'en est rien cependant, il existe sur la côte du Pacifique, on l'y rencontre en abondance sur les rochers qui sont alternativement couverts et découverts par le flot ; à la marée basse on le détache de la roche à laquelle il adhère et il suffit de souffler dessus pour qu'il se recroqueville au fond de sa coquille, d'où il projette un liquide âcre et d'une odeur fétide.

» Il suffit de mouiller les écheveaux de fil et de les laver ensuite avec l'eau de savon. La teinture qu'on obtient ainsi sans l'intervention de mordants est fixée. Les Indiens s'en servent pour teindre en pourpre un gros fil auquel ils donnent le nom de caracol. »

D'après le même auteur ce mollusque ne serait autre que le *lepus marina* des anciens qui donnait la fameuse pourpre de Tyr.

Le champ d'étude de la faune mexicaine est tellement vaste qu'il nous est impossible de nous étendre davantage sur ce sujet, sans nous exposer à dépasser les limites de ce travail.

Les Mines.

Le Mexique est certainement le pays le plus riche du monde au point de vue de la quantité et de l'importance des gisements métallifères qu'il renferme. Depuis la conquête espagnole, le Mexique a été considéré comme le pays producteur par excellence des métaux précieux et a été exploité de tous côtés sans méthode et sans retenue : les mines innombrables du Mexique ont fourni des sommes colossales, mais qui auraient pu être bien plus considérables encore, si les travaux avaient été faits avec science et si l'exploitation avait été dirigée avec plus de compétence et de modération. Hâtons-nous toutefois d'ajouter que, si on compare les richesses extraites du sol, dans les principales régions minières, à celles qui sont encore renfermées dans les montagnes, on ne peut s'empêcher de les trouver insignifiantes et de songer avec admiration aux inépuisables trésors que les mines du Mexique cachent encore dans leur sein.

La zone métallifère s'étend de l'État de Sonora à l'État de Oaxaca sur près de 2,000 kilomètres. Elle comprend la majeure partie des mines de la République, parmi lesquelles celles de Zacatecas, Guanajuato et Pachuca ont été et sont encore de grands centres d'exploitation.

Les principaux gisements compris dans cette zone sont :

Etat de Sonara. — Arizona, Zubiate, Jamaica, Cobre, San Antonio, Bronces, San Javier, Aigamé et Alamos.

État de Chihuahua. — Batopilas, Jesus Maria, Cosihuiriachic, Concepcion, Magurschic, Guazapares, Urique, Guadalupe et Calvo, San Francisco del Oro, Hidalgo del Parral.

État de Sinaloa. — Guadalupe de los Reyes, San José de Gracia, Alisos, Joya, Cosala, Panuco, Copala, Rosario.

État de Durango. — Sianori, Indé, El Oro, Guanacevi, Topia, Canelas, Gavilanes, San Dimas, Tominil, Cuarisamey, Ventanas, Corpus, Comitala, Durango, Cuencame, Noria, Avino, Coneto, San Juan de Guadalupe.

État de Zacatecas. — Zacatecas, Veta Grande, Panuco, Fresnillo, Plateros, Potreros, Mazapil, Pico de Teyra, Bonanza, Mezquital, Sombrerete, Chalchihuites, Pinos el Mezquital del Oro.

État d'Aguascalientes. — Asientos et Tepezala.

État de Jalisco. — Bolaños, Hostotipaquillo, Reyes, Bramador, Estancia, Cuale, San Sebastian, Comanja, Pihuama.

État de San Luis Potosi. — Catorce, Charcas, Guadalcazar, Cerro de San Pedro, Bernalejo, Ramos.

État de Guanajuato. — La Ruz, Rayas, Valenciana, Santa Rosa, Monte de San Nicolas, Sirena, Villalpando, Nayal, Sta-Ana, San Bruno, Joya, Mejiamora, Ovejera, Durazno, Atarjea, Gato, San Pedro de los Pozos, Xichu, San Luiz de la Paz.

État de Quérétaro. — El Doctor, Maconi, Escanela.

État d'Hidalgo. — Pachuca, Real del Monte, Atotonilco el Chico, Zimapan, Jacala, Cardonal, la Bonanza, Pechuga, Santa Rosa, Capula, Tepenene.

État de Mexico. — Mineral del Oro, Tejnpilco, Temascaltepec, Sultepec, el Cristo, Zacualpan.

État de Michoacan. — Tlalpujahua, Angangueo, Curucupaseo, Huetamo, Inguaran, Churumuco, Coolcoman.

État de Guerrero. — Tasco, Tehuilotepec, Pregones, Juliantla, Huitzuco, Limon, Ajuchitlan, Tepantitlan, San Nicolas, Tetela de Coronilla, Santa Cristina, Chocomanatlan.

État de Moretos. — Huautla.

État de Puebla. — Tetela del Oro ou de Ocampo, la Preciosa, Chiautla, Chietla, Acatlan, Epatlan, Tecomatlan.

État de Veracruz. — Tatalita, Zomelahuacan.
État de Oaxaca. — Ixtlau, Villa Alta, Teoxomulco, Peras.

Il nous faut ajouter à la nomenclature précédente les gisements des États de Coahuila, Nuevo Leon et Tamaulipas qui sont en dehors de la zone mentionnée ; toutes les mines renfermées dans ces États sont en grande majorité abandonnées. Citons : les mines de la Sierra de Jimulco, de Homes, dans l'État de Coahuila ; celles de Montanas, Iguana et Minès, dans l'État de Nuevo Leon ; enfin celles de la Sierra de San Carlos, dans l'État de Tamaulipas.

Pour peu que l'on considère la nomenclature ci-dessus, il est facile de s'apercevoir que, des deux branches de la grande cordillère, c'est la branche occidentale qui est de beaucoup la plus riche en gisements métallifères.

Tous les hommes compétents qui connaissent le Mexique déclarent que le jour où toutes ces richesses seront exploitées avec des ressources pécuniaires suffisantes et l'intelligente direction que réclame l'exploitation des mines, les résultats atteints seront surprenants, surtout dans la riche région comprise entre les États de Sonora, Chihuahua, Durango, et Sinaloa, et dans les montagnes encore inexploitées des États de Michoacan et de Guerrero.

Le nombre des districts miniers de l'État de Chihuahua dépasse la centaine, celui des mines est de 575. Les mines fournissent de l'or, du plomb, du cuivre, du mercure, des sels, de la houille, mais principalement de l'argent subordonné au fer, au plomb, à l'antimoine, au zinc, à l'arsenic, au cuivre, etc.

Nous empruntons encore à M. Garcia Cubas les renseignements suivants sur l'importance des mines des différents États dont nous avons donné la nomenclature et la qualité des minerais qu'on y trouve : ces renseignements seront, sans aucun doute, d'une grande utilité aux personnes désireuses de s'instruire et inspireront peut-être à quelques-uns l'envie d'aller employer au Mexique leur activité et leurs capitaux en des affaires rémunératrices et à la recherche de filons qui sont encore inexploités faute de capitaux :

L'Etat de Sonora est l'un des plus importants de la République par les richesses minérales renfermées dans ses montagnes, par la variété, ainsi que par le haut titre des minerais d'or, d'argent, de mercure qui s'y trouvent, soit en placers, soit en filons puissants.

Les minerais de plomb qui servent d'adjuvants dans le fondage des

minerais y sont fort abondants. On y rencontre l'amianthe ou asbeste, la couperose, le fer magnétique, le chloridrate et sesque carbonate de soude (natron) et le salpêtre. L'État de Chihuahua renferme quelques mines qui fournissent l'argent natif en masses souvent considérables ; des gisements pour ainsi dire inépuisables de fer magnétique et d'oligiste existent dans la Sierra Madré, dans le voisinage du Rio Colorado.

L'État de Sinaloa renferme une centaine de mines classées et divisées en cinq systèmes par M. Weidner.

1er système. — Filons aurifères renfermés dans une gangue quartzo-ferrugineuse. Ils contiennent l'or à l'état natif, tantôt en parcelles ou grains disséminés dans la gangue comme dans les mines Guabortia, Habal, Mapiri, Minitas, Cohuicahul, tantôt à l'état filiforme ou rubanné dans les filons argentifères comme dans les mines de Guadalupe, de los Reyes, et San José de Gracia.

2me système. — Filons argentifères empâtés dans le quartz ou le spath calcaire, contenant l'argent à l'état natif ou sulfuré, antimonial et arsenical, titrant une faible quantité d'or. Mines de Guadalupe, de los Reyes, Panuco, Rosario, Copala, Joya, etc.

3me système. — Filons de galène argentifère, contenant de la galène, de la blende, des pyrites de fer et de cuivre, quelquefois des sulfures d'antimoine, d'arsenic, de sélénium empâtés dans du quartz, du carbonate de chaux (spath calcaire), de la magnésie, de la varyte ; de nombreuses variétés de minerais de fer. Telles les mines de Santa Elena, Barreteros, Tapia de Durango, Santiago de las Caballeros, San José de Bocas et de Pobres.

4me système. — Filons de pyrites argentifères, mélangés de pyrites cuivreuses et arsenicales, titrant une faible quantité d'or. Par exemple, les filons Metates, Favor, Quebraba, Escaleras à l'ouest de Topia.

5me système. — Filons plombifères contenant dans le voisinage des affleurements de l'oxyde et du carbonate de plomb, des mouches de galène empâtés dans du spath calcaire et du quartz ou subordonnés à gangues ferrugineuses ou manganésifères. Ces minerais titrent si peu d'argent que le traitement n'est souvent pas rémunéré. On rencontre encore la galène et le carbonate de plomb argentifère en

nodules ou rognons dans des filons quartzeux renfermant des rognons de quartz ypsomaque (seles) et de l'alophanite.

Les gîtes métallifères de l'État de Durango sont fort riches, les principaux sont :

Indé, galènes argentifères et sulfures d'argent.

El Oro, alluvions et filons aurifères ; les plus riches de ces derniers contiennent l'or subordonné à des pyrites arsenicales.

Guanacevi, porphyres métallifères traversés par des filons de sulfure d'argent.

Coneto, étain.

Parrilla, colorados (oxydes) contenant des chlorures et bromures d'argent et de la galène argentifère.

San Dimas, sulfure d'argent pulvérulent, argyrite et miargyrite associé à du sulfure d'argent.

Birimoa, sulfure d'argent, sulfo antimoine d'argent miargyrite, polybasite.

Toria, filons de galènes argentifères.

A Durango, le fer magnétique se trouve dans un gîte inépuisable connu sous le nom de Cerro de Mercado.

Jalisco compte parmi ses principaux districts miniers ceux de Mascota, Talpa, Tapalpa et Bolaños. Le premier se compose de filons renfermant des minerais de plomb, d'antimoine et des rognons de galènes ; les filons du second district contiennent des minerais d'argent, de la pyrite, des oxydes ; le troisième district renferme des mines de fer, de plomb, de mercure, du charbon de terre ; le quatrième de nombreux filons de cuivre gris argentifère très riche en argent natif et en argyrite.

Seules, parmi les nombreux districts miniers de l'État de Michoacan, les mines de Tlalpujahua et d'Angangueo sont actuellement en exploitation. Les filons de Tlalpujahua contiennent de l'or et de l'argent natif, du sulfure d'argent, de l'argyrite, de la pyrite de fer, des oxydes de fer et du sulfure d'antimoine ; les filons d'Angangueo contiennent des minerais d'argent, de cuivre, de fer, des pyrites, etc. Cet État, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est très riche en productions minérales de tout genre ; il ne faut attribuer qu'à l'absence de capitaux et à l'insuffisance de la population le peu de développement pris par l'industrie minière en cette région. Parmi les gîtes les plus riches abandonnés ou mollement exploités nous mentionnerons le filon d'Ozumatlan, de

galène argentifère, renfermant des amas d'argent natif, de sulfure d'argent et de sulfo-antimoine d'argent; nous citerons aussi le district de Coalcoman qui renferme des gîtes abondants de minerais de fer.

Les districts métallifères les plus intéressants de l'État de Guerrero sont : Tasco, Tehuilotepec et Juliantla, renfermant des filons de galène argentifère, de la miargyrite, du sulfure d'argent, du sulfure d'argent pulvérulent, des blendes blondes et brunes, des pyrites, de l'argent natif, de la pyrite de cuivre, du cuivre gris, du sulfure d'antimoine ; — Pregones, qui renferme des filons de galène argentifère, de sulfure d'argent, de pyrites, de cinabre, etc.; — Huitzuco, dont on cite les amas de minerais de mercure composés principalement de sulfure triple de mercure ou antimoine et de fer (Livingstonite) et de cinabre en moindre abondance ; — Tepantitlan, aux minerais d'or et d'argent ; — Ajuchitlan et Coyuca, dont les mines de cuivre, de plomb, d'argent, de mercure et les alluvions aurifères sont très estimées.

La région métallifère de l'État de Oaxaca comprend : Lachatao, Amatlan, Xiacui, Calpulalpan, Totomostle et Quiotepec, dans l'arrondissement de Villa de Juarez; Talea, Yatoni, Yaee, Taba et Solaga dans l'arrondissement de Villa Alta; Santiago Minas dans celui de Juquila; Santa Maria Penoles, Tlasoyaltepec, Tepantepec dans celui d'Etla; Tamasola, Nuxaa dans celui de Nochistlan; Santa Inès del Monte, San Pablo Cuatro Venados, San Miguel Peras, Zapotitlan, Teojomulco et Rio de San Antonio dans l'arrondissement de Villa Alvarez. Les principaux minerais contiennent du sulfure d'argent, des sulfures d'arsenic et d'antimoine, de l'argent natif, de l'or, de la galène argentifère, de la blende, de la pyrite cuivreuse, du carbonate de cuivre, de la pyrite, empâtés le plus souvent dans du quartz ou subordonnés à de l'oxyde de fer.

Nous venons de mentionner les États dont les gîtes métallifères appartiennent en général aux montagnes et aux contreforts de la cordillère occidentale, il nous reste, pour compléter l'énumération des districts de la zone métallifère, à nous occuper des États de Zacatecas, Guanajuato, Queretaro, Hidalgo, Mexico et Morelos, situés pour la plupart sur le plateau central à une faible distance de la Sierra Madre.

Parmi les districts miniers les plus importants de l'État de Queretaro, nous citerons en premier lieu, ceux de Zacatecas, Veta Grande, Panuco et Fresnillo ; les trois premiers sont situés dans la région montagneuse de Zacatecas, le quatrième se trouve au nord des précédents. La région métallifère s'étend du Cerro Proaño jusqu'aux collines de

Plateros du nord de Fresnillo. Les filons renferment de l'argent natif, des minerais de sulfure d'argent, de miargyrite, de galène, de la blende (blonde, brune et noire), de la pyrite cristallisée, du sulfure d'argent cristallisé en petits cubes et en octaèdres ; de l'argent natif en dentrites, à l'état filiforme ou en lames fort minces ; de la miargyrite en masses disséminées ou cristallisées en prismes hexagones : du sulfure d'argent pulvérulent, de la galène, de la pyrite cuivreuse, du carbonate de cuivre, etc., dans les districts de Zacatecas et de Veta Grande.

Le Cerro Proaño du district de Fresnillo, exploité depuis le dix-huitième siècle, contient beaucoup de filons. L'argent natif, l'argent corné (chlorure d'argent), le sulfo-antimonié d'argent, le sulfo-arsénié d'argent, le sulfure d'argent, la miargyrite, la galène, la blende, la pyrite, le sulfure d'antimoine sont les espèces minérales les plus répandues.

L'État d'Aguascalientes compte, indépendamment de quelques mines d'argent complètement abandonnées, des mines de pyrite de cuivre, à Tepezala et Asientos.

L'État de Guanajuato, aussi riche que celui de Zacatecas en productions minérales, est le centre d'une grande exploitation. L'État renferme cinq districts miniers d'une grande importance ; Guanajuato, Léon, Sierra Gorda, Allende, Santa Cruz.

Le plus riche est, sans contredit, celui de Guanajuato ; nous avons donné plus haut les noms de quelques-unes des mines de cette région, qui est comprise entre les montagnes Cerro et Cubo, jusqu'au mont Gigante, et entre Marfil, Cubilete, La Luz, jusqu'à Villalpando et Santa Rosa ; cette riche région s'étend sur près de quatorze cents kilomètres carrés. La première mine découverte et exploitée à Guanajuato en 1548 fut celle de San Barnabé. La Veta Madre fut découverte dix ans plus tard.

Les mines mises successivement en exploitation sur ce puissant filon sont : Valenciana, Tepeyac, Cata, Santa Ana, Santa Anita, etc. Le remplissage du filon est fait de quartz, d'améthyste en géodes, de spath calcaire, de sulfure d'argent en masses amorphes et cristallisées, d'argent sulfo-antimonié (miargyrite), de galène argentifère, de fer spathique, de pyrites de fer et de cuivre.

On y rencontre fréquemment une espèce minérale Chovelia, qui porte le nom d'un minéralogiste mexicain. L'or est fréquemment subordonné à quelques minerais d'argent. Les nouvelles demandes de con-

cessions ont fait connaître l'existence dans les terrains de transport d'étain et de bismuth.

La distribution des espèces minérales de l'Etat de Querétaro peut, selon M. Mariano Barcena, être rapportée à quelques points fixes et parfaitement constants. L'argent natif, le sulfure d'argent et le cuivre gris caractérisent les formations de Toliman, d'Aguas, el Doctor, San Antonio Bernal; les minerais plombifères caractérisent la formation de San Nicolas et de San Antonio; les minerais de mercure appartiennent à une grande zone qui se dirige de l'Est à l'Ouest, en partant de San Nicolas et en passant par le plateau de Pozos; l'opale fine se trouve dans les terrains de transport de la Hacienda la Esperanza.

Pachuca, Real del Monte, Atotonilco el Chico et Zimapan contiennent les principaux districts miniers de l'État d'Hidalgo, les trois premiers appartiennent à la Sierra de Pachuca, le dernier à la Sierra de Zimapan.

Les nombreux filons, qui traversent le phorphyre métallifère de la Sierra de Pachuca, renferment de la galène et de la blende, des pyrites argentifères souvent fort riches, de l'argent natif, du sulfure d'argent, de la miargyrite, de la pyrite cuivreuse.

On constate en profondeur trois zones ou régions bien tranchées : dans la première, les minerais d'argent sont subordonnées au manganèse à l'état d'écerdère et de pyrolusite; dans la seconde, la gangue est ferrugineuse et formée de colorados (minerais oxydés); dans la troisième et dernière, le sulfure d'argent est subordonné à une gangue quartzeuse et donne à cette dernière une nuance bleuâtre.

Le district de Zimapan est riche en galènes argentifères de très-bas titre mais fort abondantes en cuivres gris, en carbonate de plomb. Ces minerais de plomb sont des adjuvants précieux pour la réduction des minerais d'argent, au four à manche.

Les principaux districts miniers de l'État de Mexico sont : El Oro, Temascaltepec, Zacualtipan. Les productions minérales du premier sont l'or et l'argent à l'état natif, le sulfure d'argent, le soufre pulvérulent, le bromure et le chlorure d'argent, les oxydes de fer et de manganèse

Le district de Temascaltepec renferme de grandes variétés de minerais contenant de l'argent natif, de l'électrum, du sulfure d'argent, de l'argent corné, de l'argyrite, de la miargyrite, du sulfure d'argent pulvérulent, de la galène et de la pyrite argentifère.

Le Sultepec renferme des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer.

Le district de Zacualpan produit de l'argent natif, de l'argent sulfuré, du sulfo-antimoniure d'argent, de la blende, blonde et noire, de la pyrite de cuivre, du sulfure d'antimoine.

La plus grande richesse des filons est due à la présence de l'argent sulfuré et du sulfo-antimoniure d'argent.

Huautla est l'unique district minier de l'État de Morelos digne de ce nom. Les filons traversent le porphyre métallifère, ils contiennent du sulfure d'argent, de la galène et de la blende.

Les principales espèces minérales de l'État de Puebla sont dans le district de Tetela ; l'or natif, l'électrum, le sulfure d'argent, la pyrite, l'oxyde de manganèse ; les minerais de fer et la houille se trouvent dans les districts d'Izucar, de Chietla et d'Acatlan.

Parmi les gîtes métallifères appartenant à la Cordillère Orientale, les mines de Zomelahuacan de l'État de Vera-Cruz méritent par leur importance une mention spéciale. Le fer, le plomb et le cuivre argentifères s'y trouvent associés ; l'or s'y rencontre sous forme de pépites.

Dans le district de San Luis Potosi existent les mines de San Pedro et Bernalejo.

Guadalcazar est le siège d'une série de dépôts de mercure qui ont été exploités au N.-O.; on trouve dans cette zone plusieurs mines, dont la plus importante est la Trinidad. Dans cette mine domine le cinabre obscur, on y trouve en outre le cinabre hépathique gris de plomb.

La Cordillère, qui parcourt dans toute sa longueur la presqu'île de la Basse Californie, la divise en régions métallifères distinctes ; la région du Nord est essentiellement aurifère, celle du centre est cuprifère et celle du sud argentifère. Les alluvions aurifères sont formées par le transport des débris de roches schisteuses et de porphyres amphiboliques. Les porphyres feldspathiques métallifères du Sud sont traversés par des filons de minerais argentifères.

Les espèces minérales provenant des districts de San Antonio et Triumfo, situés au sud de la Paz, sont les suivantes :

Minerais noirs décomposés (noir), — sulfure d'argent pulvérulent, plombagine, sulfure d'antimoine, galène, pyrite prismatique, mispickel, soufre natif.

Minerais oxydés (colorados)— chlorure d'argent, oxydes d'antimoine et de plomb, carbonate et phosphate de plomb, oxydes de fer hydratés, carbonates et silicates de cuivre hydratés.

Il existe à l'Ouest de la Paz, dans le district de las Virgenes y Cacachilas, un groupe de montagnes traversées par des filons qui contiennent :

A la surface, de l'argent natif, des sulfure, chlorure et bromure d'argent.

En profondeur, du cuivre gris argentifère, du carbonate de cuivre et de la galène argentifère.

On rencontre aussi des cailloux roulés provenant de débris de filons qui contiennent du sulfure d'argent et de l'argent corné (chlorure d'argent).

Il existe, dans la municipalité de Todos Santos, des mines d'argent et de cuivre.

Dans celle de Santiago, des mines d'or et d'argent, de cuivre, de soufre et de houille.

Dans la municipalité de San José del Cabo, une mine d'argent.

Dans celle de Mulegé, des mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb.

Des mines d'or, d'argent et de cuivre à Comondou.

Des mines d'or et de soufre à Santo Tomas.

La mine de Santa Agueda, qui relève de la municipalité de Mulegé, produit annuellement près de six mille tonnes de minerai de cuivre.

Les mines de cuivre sont très abondantes dans la Sierra ainsi que dans l'ancienne mission de San Fernando.

Indépendamment des nombreux filons aurifères, il existe un grand nombre d'alluvions ou placers, tels que : Real de Santa-Cruz, au Sud de San Antonio, San Rafael. L'or se rencontre dans quelques-uns des ruisseaux qui descendent de la Sierra.

Il nous est impossible d'entrer dans de plus grands détails sur ce sujet sans risquer de dépasser les limites d'un travail de ce genre. Nous nous contenterons de citer encore les volcans Popocatepetl, Pico de Orizaba, Tajimanoa, qui contiennent des soufrières inépuisables; les salines de Penon Blanco, de San Luis Potosi, qui fournissent du sel en grande abondance.

Parmi les *matériaux de construction* qu'on trouve au Mexique, mentionnons diverses classes de marbres, de jaspes, d'onyx (Tecali) ; parmi les pierres précieuses, l'opale, le grenat, la topaze, l'agate, l'améthyste, l'émeraude.

***

La *méthode*, qu'on emploie le plus généralement *pour la réduction des minerais*, porte le nom de Beneficio de Patio ; elle est due à un mineur de Pachuca, nommé Bartolomeo de Medina, qui l'inventa en 1557.

Cette méthode, connue aussi sous le nom de système de chloruration, joint à l'économie et à la simplicité, l'avantage de pouvoir traiter de grandes quantités de minerais de très bas titre. La méthode de Treyberg est assez usitée dans le traitement des Schlicks (résidus de lavages) et des minerais pyriteux. La méthode péruvienne, dite beneficio de cazo, est réservée au traitement des chlorure, iodure et bromure d'argent. Les minerais de plomb sont réduits par voie de fondage La méthode de lixiviation est usitée en Sonora, ainsi que dans les États de Sinaloa et Chihuahua.

Les usines de réduction les plus importantes sont celles de Pachuca, Real del Monte, El Chico, Guanajuato, Zacatecas, Fresnillo, Sombrerete, Sultepec, Temascaltepec, Tasco, El Oro, Zacualpan, etc.

La production totale peut être évaluée sans exagération à trente-cinq millions de piastres (soit près de 175 millions de francs) par an et on peut estimer à cinq ou six millions de piastres l'exportation clandestine. Grâce à la réduction considérable des droits d'exportation, qui de 5 % ont été abaissés à 1/2 % pour l'argent et de 1 1/2 % ont été abaissés à 1/4 % pour l'or, on est en droit d'espérer que l'exportation clandestine diminuera considérablement.

(*A suivre*).

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES DE BERNE

1891.

Délégués : MM. Paul CREPY.
O.-L. GODIN.

Le 10 août s'ouvrait à Berne le cinquième Congrès international des sciences géographiques. Sur l'estrade, à côté des délégués officiels des Gouvernements, nous remarquons le comte Antonelli, de Rome ; MM. Torres Campos, de Madrid ; Luciano Cordeiro, de Lisbonne ; le professeur Du Fief, de Bruxelles ; le prince Roland Bonaparte, M. Penck, de Vienne , le prince Henri d'Orléans, MM. Schramm, de Vienne ; Maunoir et Gauthiot, de Paris ; Tondini de Quarenghi, de Bologne ; Scott-Keltie, de Londres ; Oppel, de Brême ; F. de Muller, de Melbourne ; Napoléon Ney et le comte de Bizemont, de Paris, et beaucoup d'autres notabilités.

Après un discours d'ouverture de M. Droz, conseiller fédéral, M. Gobat, président du Congrès, prend la parole ; il fait un éloge enthousiaste de la science qui nous est chère et termine par un souvenir ému à la mémoire de Crampel ; il dit en terminant :

« Permettez-moi d'exprimer publiquement aux parents du défunt,
» aux Sociétés de Géographie de Paris, dont il était membre, et à la
» France entière, toute notre sympathie et tous nos regrets ».

M. Dupuy, délégué du Ministre de l'Instruction publique (France), au nom des Français présents et au nom de la France, remercie le Président des paroles consacrées à la mémoire de Paul Crampel.

M. Robert Cust, de Londres, ouvre la série des conférences : il

parle de l'occupation de l'Afrique par les missionnaires chrétiens de l Europe et de l'Amérique du Nord.

Puis M. le Dr Von der Steinen, de Marbourg, étudie l'origine des Caraïbes.

Un vif mouvement de sympathique curiosité accueille le troisième orateur inscrit, le prince Henri d'Orléans, qui vient d'accomplir un voyage de plus d'une année en Asie centrale : « Nous avons prouvé, dit en terminant le jeune explorateur, qu'une route par terre n'existe pas seulement entre la France et la Russie, mais aussi entre les possessions asiatiques de ces deux puissances. »

EXPOSITION.

Dans l'après-midi, M. le professeur Amreim, membre correspondant de notre Société, nous guide dans notre première visite à l'Exposition de Géographie installée au nouveau Palais fédéral.

La France est largement représentée par les maisons Hachette, Delagrave, Collin, etc... A citer les trois cartes murales : France, Europe et Monde, imprimées en teintes plates de différents tons, avec un excellent relief de MM. Levasseur et Naud-Évrard.

Hachette expose encore le grand Dictionnaire de Géographie illustré, par E. Reclus, travail immense, superbe, contenant des centaines de gravures sur bois, des cartes, etc... Le bel Atlas Vivien-de-Saint-Martin, la Carte de la Suisse est un chef-d'œuvre qui ne se retrouve dans aucun atlas, pas même celui de Justus Perthes.

Belgique : Plusieurs Cartes murales, Manuels de Géographie illustrée, Cahiers d'élèves.

Allemagne : Nombreuses Cartes murales et surtout une très belle exposition de Justus Perthes.

La maison Dietrick Riemer, de Berlin, expose une Carte de l'Attique en deux couleurs ; le terrain est représenté par hachures avec courbes de niveau, c'est un travail clair et soigné.

La Finlande a toute une salle tapissée de photographies du pays, de ses habitants et de groupes caractéristiques.

L'Italie présente de belles Cartes murales soigneusement gravées et plusieurs reliefs très réussis, entre autres celui de l'Italie, avec courbure de la terre indiquée au 1 : 100,000. Le tout édité par la maison Paraka.

La Suède a envoyé les Cartes de son état-major très bien faites et de magnifiques photographies du Spitzberg prises par l'expédition suédoise de 1890.

La Suisse nous montre de vrais trésors, une riche collection de Cartes anciennes disposées selon l'ordre chronologique, de sorte qu'en parcourant les salles on constate les progrès continus de la Cartographie depuis les esquisses les plus rudimentaires du XV[e] et du XVI[e] siècle jusqu'à l'Atlas Siegfried, et l'on s'étonne de voir ce, qu'il y a 300 ans, nos ancêtres savaient faire.

Une lithographie de 1606, représentant la ville de Fribourg en plan perspective, est de tout point remarquable, de même deux Cartes de Zurich de 1620 et 1658, ainsi que celle de la Confédération éditée par Berger, de Zurich, en 1634.

N'oublions pas un plan perspective de la Suisse centrale, il date de 1777, et une Carte de la Suisse de 1795 tout à fait hors ligne comme gravure.

L'époque actuelle est représentée par toute la série des Cartes Dufour et Siegfried.

SÉANCE A TROIS HEURES ET DEMIE.

Le D[r] Penck, de Vienne, propose de prendre l'initiative de la confection d'une Carte générale de la terre, à l'échelle de 1 : 100,000 ; elle aurait un millier de feuilles rien que pour la terre ferme.

Le Congrès nomme une Commission, qui lira son rapport vendredi, sur les voies et moyens pour réaliser l'idée de M. Penck.

M. de Lannoy de Bissy soumet au Congrès sa magnifique carte de l'Afrique au 2,000,000. Elle mesure presque 6^m de hauteur sur environ 5^m de largeur, il y a travaillé quatorze ans et collectionné dans ce but 1,800 documents.

La carte est reproduite par la photozincographie et l'hélio-gravure, il propose le procédé de la gravure sur zinc pour la future carte de la

terre et demande qu'elle soit tirée en couleurs et que le figuré du terrain soit représenté au moyen de la hachure ou de l'estompe.

M. Stout, de New-York, nous initie, en anglais, aux avantages du canal de Nicaragua : d'après lui, ce canal ne serait pas plus difficile à creuser qu'une petite rigole ! !

M. Eckhout, ingénieur hollandais, expose l'état des chemins de fer de l'île de Java.

SOIRÉE FAMILIÈRE.

A huit heures, au Schaenzli, soirée théâtrale offerte aux membres du Congrès : on jouait une opérette en allemand : « Don César. »

A l'ouverture, un délégué de Genève souhaite la bienvenue aux pionniers de la Science : « Hardis explorateurs, héros qu'envient les » sages et dont les exploits sont dignes des premiers âges, vous » partez, pleins d'espoir et le cœur frémissant, pour frayer un chemin » au siècle qui s'avance. Et, parfois, égarés dans le désert immense, » vous l'avez, ce chemin, marqué de votre sang. »

SÉANCES DU 11 AOUT.

La question du méridien initial et l'heure universelle. — On discute avec ardeur, les savants tiennent pour l'heure universelle plus agréable pour l'astronomie ; les praticiens, parmi lesquels M. Van Hesse-Wartegg, trouvent qu'il est temps d'aboutir et se prononcent pour le système des fuseaux.

M. le Dr Fœrster, de Berlin, donne un aperçu de l'état actuel de l'opinion et engage les Gouvernements intéressés à instituer au plus tôt, à Berne, une Commission internationale chargée d'étudier la question de l'heure et du méridien universels.

M. Tondini de Quarenghi, de Bologne, estime que l'affaire du méridien a de l'importance au point de vue commercial et maritime seulement.

M. Coello, de Madrid, et membre correspondant de notre Société, ainsi que MM. Bouthillier de Beaumont (Genève) et Moreux, prennent également la parole ; finalement, on propose d'inviter le Conseil fédéral à se charger des négociations avec les autres États afin d'arriver à un accord universel.

Une Commission est nommée pour élucider la question et présenter un rapport pour la séance de clôture.

MM. Dupuy, Palacky professeur à l'Université de Prague, Scott-Keltie, le Frère Alexis, directeur général des Écoles chrétiennes ; M. de Haardt, de Vienne ; le Dr Oppel, de Brême, exposent les méthodes employées dans leurs pays respectifs pour l'enseignement de la géographie, ainsi que les résultats obtenus.

M. de Vasconcellos, capitaine de corvette, délégué du Ministère de la Marine (Portugal), offre quatre ouvrages du major Dias de Carvalho, sur le Mâtiânvua, des cartes coloniales portugaises et le traité de Ferreira Ribero sur l'hygiène coloniale.

M. Gauthiot recommande les ouvrages de M. Dias de Carvalho à l'attention toute spéciale du Congrès.

L'Assemblée accepte ces dons avec remerciements.

Le général Annenkoff fait une conférence très intéressante sur l'importance de l'enseignement de la géographie au point de vue de l'émigration et de la colonisation.

SÉANCES DU 12 AOUT.

M. Fritz Du Bois parle du peuple javanais que les visiteurs de l'Exposition de 1889 connaissent plus ou moins, le conférencier fait passer, pour accompagner son récit, de très intéressantes photographies.

M. le professeur Amrein, de Saint-Gall, décrit les causes psychologiques des sensations que l'homme éprouve en observant la nature.

M. Napoléon Ney dit où en est la question du Transsaharien ; il demande que le Congrès confirme la résolution adoptée en 1879 à Bruxelles.

M. Arthur de Claparède donne ensuite des détails curieux et inédits sur les îles Philippines qu'il a récemment parcourues.

EXCURSION A THOUNE.

A toute chose son temps : après le travail le repos; à midi et demi un train spécial emporta à Thoune 400 membres du Congrès.

Au Thunerhof et à l'hôtel Bellevue avaient été préparés des

banquets. La table de Bellevue était présidée par M. Walter Hauser, Ministre des Finances (Suisse); avec une cordialité toute helvétique, il souhaite la bienvenue aux géographes étrangers sur le sol libre de la Suisse.

M. Du Fief dit d'une façon fort aimable le bien que chacun pense de la Suisse.

Puis, M. Paul Crepy porte un toast de circonstance plein d'entrain et d'humour souvent interrompu par les applaudissements.

Après le banquet, les membres du Congrès prennent place sur deux vapeurs pavoisés aux couleurs de toutes les nations. Au moment où notre petite escadre défile devant la belle villa de M[me] F..., une Française, le drapeau français est arboré et quelques coups de canon nous saluent au passage.

A deux reprises, devant le Beatushoele et devant Spiez, nos steamers ralentissent leur marche pour nous permettre d'admirer ces sites si pittoresques. Que ne puis-je vous dire toute l'admiration que j'ai ressentie en parcourant ce charmant petit lac de Thoune !

Nous débarquons au Freinhof où nous sommes reçus par M. Lohner, Maire de Thoune.

SÉANCES DU 13 AOUT,

MM. Barbier, de Nancy; Francesco Coello, de Madrid ; Duhamel, vice-président du Club alpin français ; Sieger, de Vienne ; Gambino, de Palerme, traitent de l'orthographe des noms géographiques ; il s'agit d'arriver à orthographier les noms de lieux d'une façon uniforme (pour ceux au moins qui ne correspondent à aucune des langues de l'Europe), ce qui serait surtout important en vue de la confection de la carte générale de la terre au 1,000,000[me].

M. le professeur Forel, de Morges, indique ce qui a été fait en Suisse pour le levé topographique du fond des lacs et spécialement du lac Léman, l'étude topographique et géologique des lacs présente un intérêt particulier ; les affleurements des terrains y sont admirablement conservés, ce qui n'est pas le cas hors de l'eau, où l'air effrite et transforme les tranches apparentes des rochers.

M. Delebecque, ingénieur des ponts et chaussées à Thonon, s'occupe aussi des relevés topographiques et des sondages du fond des lacs ; le lac Léman, sur le territoire français, le lac d'Annecy, dont il a spé-

cialement parlé, le lac du Bourget, etc. ... appuyé de plans et de dessins.

Le prince Roland Bonaparte parle avec une grande précision de l'étude qu'il a entreprise depuis deux ans sur les variations des glaciers français, sur 109 glaciers observés, 21 avancent, 65 reculent et 23 sont stationnaires; mais des observations recueillies et du fait que l'on observe sur beaucoup de glaciers un gonflement à leur origine, le conférencier conclut qu'ils vont de nouveau avancer dans leur généralité.

M. le Dr Penck et M. Forel confirment ces observations en ce qui concerne les Alpes autrichiennes et suisses.

M. Émile Chaix, de Genève, présente une superbe carte de l'Etna, dont il est l'auteur.

M. le Dr Palacky, de Prague, parle de l'histoire géologique des rivières et de son importance pour la géographie pratique.

M. Anoutschine, de Moscou, présente au Congrès son travail, en langue russe, sur la répartition géographique de la taille de l'homme dans la Russie d'Europe, travail basé sur les statistiques officielles de la taille des conscrits de 1874 à 1883.

M. le prince de Cassano parle de la protection aux émigrants et de l'activité du Comité nommé au Congrès de Paris de 1889 dans ce but, la tâche est excessivement ardue et les résultats très lents, on le comprend sans peine.

M. Renaut, de Paris, résume le mouvement colonial actuel.

M. Ricchieri, de Milan, rend compte de l'expédition de M. Ferrandi dans la péninsule de Somal.

M. Rosier, de Genève, indique les services que la géographie peut rendre dans les conflits économiques.

M. Delmar-Morgan, de Sidney, communique un mémoire qui est la dernière œuvre du Rév. J. E. Temsom-Woods, écrivain de réputation, sur le groupe des iles Cuyos.

M. le Dr Muller-Hess prouve ethnographiquement et étymologiquement la migration des Boudhistes indiens en Birmanie et jusqu'aux îles de la Sonde, à Java.

LE 14 AOUT, SÉANCE DE CLOTURE.

Un certain nombre de vœux ont été adoptés ; ils constituent le résultat des travaux du Congrès.

1. La Carte de la Terre au 1,000,000me.

Le Congrès des sciences géographiques de Berne décide de prendre l'initiative de l'étude d'une grande carte du monde, à l'échelle de 1 : 1.000,000, dont les sections seraient, de préférence, limitées par des méridiens et des parallèles.

Il institue, dans ce but, une Commission composée de savants de diverses nationalités qui sollicitera les États pour faciliter la réalisation de l'œuvre. La Commission s'efforcera, en outre, d'obtenir que les États confectionnant des cartes, que les Sociétés, les Revues et les Établissements géographiques privés qui publient des cartes originales, élaborent des feuilles de ladite carte. La vente des feuilles devra se faire dans les conditions les plus avantageuses pour le public.

La Commission a le droit de s'adjoindre les membres qui lui paraîtraient utiles à l'œuvre, elle fera connaître périodiquement l'état d'avancement du travail.

La Commission a été composée comme suit :

Allemagne : M. le professeur Supan, Gotha.
M. le professeur Baron von Richthofen, Berlin.
Autriche-Hongrie : Chevalier von Arbter, Generalmajor, Vienne.
M. le professeur Penck, Vienne.
Espagne : M. le colonel Coello.
États-Unis de l'Amérique du Nord :
M. le major Powell, Washington.
M. Mendenhall, Washington.
France : M. Ch. Maunoir, Paris.
M. François Schrader, Paris.
Grande-Bretagne et Empire des Indes :
M. le général Walker, Londres.
M. le général Wilson.
M. E. S. Ravenstein.
M. Scott Keltie.
Italie : M. Guido Cora, Turin.
M. le général Annibale Ferrero, Florence.
Portugal : M. le professeur Cordeiro, Lisbonne.
Pays-Bas : M. Eckstein, directeur, La Haye.

Russie : M. le général de Tillo, Saint-Pétersbourg.
Suède : M. le major Selander, Stockholm.
Suisse : M. le colonel Lockmann, Berne.

2. Directions aux Émigrants.

Le Congrès international, vu l'importance des connaissances géographiques, comme base de renseignements pour la colonisation et l'émigration, vote la formation d'un comité international scientifique, chargé de rédiger un questionnaire qui fournirait, outre les notions générales, des instructions, pays par pays, sur les colonies et les terres peu connues, vers lesquelles l'émigrant se dirige.

Cette Commission internationale sera formée provisoirement de MM. le général Annenkoff, président ; le conseiller Gobat, vice-président ; Henri Moser et Henri Cordier, secrétaires ; comte Antonelli et comte Pfeil.

Berne sera choisie, à cause de sa position, pour centraliser les renseignements recueillis. Le comité provisoire se mettra immédiatement en rapport avec les Sociétés de Géographie, par pays, pour former la Commission définitive. Il veillera à ce que la plus grande publicité soit donnée à ses travaux.

3. Chemin de fer transsaharien.

Le Congrès, renouvelant le vœu émis par le Congrès de Bruxelles en 1879 et le précisant davantage émet le vœu suivant :

« Dans l'intérêt du commerce de toutes les nations, il est à désirer qu'une ou plusieurs voies ferrées relient le territoire africain avec les régions centrales en partant du littoral méditerranéen dans la direction du lac Tschad ou du Niger, après exécution de la première partie de la ligne jusqu'à Amguid. »

4. Les Sources du Mississipi.

Le Congrès, après examen de la question de la découverte des sources du Mississipi, émet l'opinion suivante :

1° La prétention de M. William Glazier d'avoir découvert les sources du Mississipi en 1881 n'est pas justifiée.

L'opinion du Congrès est d'ailleurs conforme à la loi votée par la législature de l'État de Minnesota en 1889.

2° L'honneur de cette découverte revient à *Henri R. Schoolcraft* et au lieutenant *Allen*, de l'armée des États-Unis, et à M. *J. N. Nicollet*, ingénieur civil, qui l'ont accomplie en 1832 et 1836.

Les rapports officiels relatifs à cette découverte se trouvent dans les archives du Ministère de la Guerre et du bureau topographique des États-Unis.

5. Méridien initial et Heure universelle.

Le Congrès,

Attendu que le besoin du choix définitif d'un méridien initial unique s'impose toujours davantage ;

S'appuyant sur le vœu unanime des représentants de quarante-trois pays présents à la Conférence télégraphique internationale de Paris (1890), « qu'on arrive *enfin*, moyennant une solution conciliant tous les intérêts, à l'unification dans la mesure du temps » ;

Émet, à son tour, le vœu que le Conseil fédéral suisse se mette d'accord avec le Gouvernement italien, qui en a dernièrement pris l'initiative,

Et prie les autres Gouvernements de vouloir bien hâter l'étude des questions du méridien initial et de l'heure universelle ainsi que de l'utilité des fuseaux horaires dans les relations internationales et dans la vie publique, et la réunion d'une Commission de délégués, munis de pleins pouvoirs, pour régler définitivement ces diverses questions.

Le Congrès se permet d'exprimer l'avis qu'il serait utile, pour arriver plus vite à une solution définitive, que ladite Commission se réunisse à Berne, siège des bureaux internationaux, des postes, des télégraphes et des chemins de fer.

6. Système métrique.

Le Congrès recommande aux savants anglais de cesser de se servir, dans les publications scientifiques et techniques, des anciennes unités anglaises, et les prie d'introduire les unités métriques acceptées comme légales en Angleterre par la loi de 1864. (Applaudissements prolongés, all right !)

7. La Linnæa.

Le Congrès,

Reconnaissant l'intérêt que présente le Jardin botanique alpin de la Linnæa, à Bourg-Saint-Pierre (Valais), pour l'étude de la Géographie botanique de toutes les hautes régions du globe,

Décide de recommander cette entreprise au bienveillant appui de toutes les Sociétés de Géographie.

8. Création de Chaires de géographie.

Le Congrès émet le vœu que les Sociétés de Géographie agissent auprès de leurs Gouvernements respectifs pour obtenir la création de chaires spéciales de Géographie, dans toutes les Académies et les Universités qui n'en possèdent pas encore.

9. Géographie économique.

Le Congrès déclare qu'il est désirable que, dans l'enseignement scolaire, le développement graduel de la connaissance de la terre aussi bien que la géographie économique soient traités à l'aide de moyens opportuns, en particulier à l'aide de cartes spéciales appropriées et qu'à l'avenir de telles cartes soient incorporées dans les collections de cartes murales et des atlas.

10. Classification naturelle (méthode Charbonnier).

Le Congrès adopte le vœu : que l'enseignement de la géographie soit donné conformément aux principes des sciences d'observation, c'est-à-dire qu'il repose sur des notions générales, sur des classifications naturelles, sur des définitions exactes et sur des lois.

11. Orthographe des Noms géographiques.

Dans tous pays ayant une écriture avec caractères latins, on emploiera cette écriture pour la désignation sur les cartes des noms

géographiques. Pour les pays qui n'ont pas d'écriture, on adoptera le système proposé par la Société de Géographie de Paris.

Il sera fait pour chaque pays un petit dictionnaire où sera donnée la prononciation, dans la langue du pays, des lettres employées par les autres nations ayant une écriture particulière et où seront indiquées les désignations multiples d'un même point géographique, les nouvelles dénominations que l'un d'eux a pu recevoir, ainsi que les appellations grecques ou latines.

12. Observations météorologiques.

Les voyageurs sont invités à suivre le plus strictement possible, pour leurs observations, les règles prescrites par la météorologie et soumises au Congrès par le professeur Hann, ceci afin que ces observations puissent être pleinement mises à profit pour la climatologie.

Ces règles devront être publiées dans les mémoires de toutes les Sociétés de Géographie et, si possible, dans toutes les revues de Géographie.

13. Lacs et Glaciers.

Le Congrès exprime au bureau topographique fédéral, à Berne, sa vive et profonde reconnaissance pour ses grands et importants travaux sur le relief des lacs suisses. Il est heureux de constater que des travaux analogues ont été entrepris par la République française sur les lacs des Alpes françaises. Il formule enfin le vœu que les lacs des autres pays alpins soient l'objet d'un semblable levé hydrographique.

14. Géologie des Fleuves.

Le Congrès exprime le vœu qu'en vue d'éviter les dangers pouvant résulter des travaux hydrauliques, l'on étudie à fond l'histoire géologique de chaque fleuve avant d'y entreprendre des travaux quelconques.

15. Bibliographie de Géographie.

1. Le Congrès émet l'avis qu'il est urgent d'élaborer et de publier des bibliographies des sciences géographiques en suivant, autant que possible, un plan d'ensemble. La meilleure manière de procéder est d'instituer dans chaque commune une Commission centrale chargée de cette tâche.

2. Les Commissions centrales de chaque pays doivent entretenir entre elles des rapports aussi suivis que possible ; elles doivent, en particulier :

a) Procéder d'une manière uniforme à l'accomplissement de leur tâche ;

b) S'entr'aider par l'échange de leurs documents, matériaux, communications, etc.

16. Registre universel (proposition Amrein et Brückner).

Après avoir pris connaissance d'un catalogue établi par M. Mann, distribué aux membres du Congrès, celui-ci recommande qu'il soit fait un dépouillement systématique du contenu des revues géographiques sous la forme d'un registre universel des articles renfermés dans ces publications.

17. Protection des Émigrants.

Le Congrès émet le vœu que la Commission permanente internationale pour la protection des émigrants, à Paris, termine ses travaux dans le plus bref délai et qu'elle invite les Puissances à régler cette question par la voie d'une convention internationale.

18. Expédition au Pôle antarctique.

Le Congrès, après avoir entendu la conférence de M. Wild, désire exprimer à la Société d'Australie (section de New South Wales) l'espoir que l'expédition pour l'exploration de la Mer antarctique soit

organisée au plus tôt, afin de résoudre les questions scientifiques du plus haut intérêt qui s'y rattachent.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

Le Jury international, après un examen attentif des produits exposés, décide, à l'unanimité, de décerner les récompenses suivantes :

45 Prix dont 11 à la Suisse.
7 à l'Autriche-Hongrie.
7 à l'Allemagne.
6 à la France.
4 à l'Italie.
3 à la Suède.
2 à la Belgique.
2 à la Finlande.

1° Grands Prix.

Allemagne : Dietrich Reimer (Reimer et Hofer), Berlin — avec mention spéciale de H. Kiepert, E. Curtius, J. A. Kaupert.
Justus Perthes, Gotha — avec mention spéciale de Hermann Berghaus, C. Vogel, B. Hasseinstein, Habenicht.

Autriche-Hongrie : Artaria et C°, Wien.
Eduard Hölzel, Wien.
Geographisches Institut der k. k. Universitat, Wien — avec mention spéciale de A. Penck et de Simony.

France : Hachette et Cie, Paris — avec mention spéciale de E. Reclus, Vivien de Saint-Martin, Fr. Schrader.
Fr. Schrader, Paris — à cause de son relief du Mont-Perdu.

Italie : G. B. Paravia et C°, succ. Figli di I. Vigliardi, Torino — on ne nomme pas le principal auteur, qui est Membre du Jury ; on mentionne ensuite C. Pomba, à cause de son Relief de l'Italie à surface courbe.

Suède : Baron A. E. Nordenskiöld, Stockholm — pour le Facsimile-Atlas to the early history of cartography, et aussi pour les deux volumes de photographies du Grönland et du Spitzbergen.

Suisse : Pestalozzianum (eidgen. permanente Schulausstellung), Zürich.
Schweizerische permanente Schulausstellung, Bern.
J. Schlumpf, vormals Wurster, Randegger et C°, Winterthur.
X. Imfeld, Ing., et A. Heim, Prof., Zürich.
S. Simon, Ing., Interlaken.

2° Premiers Prix.

Allemagne : K. B. Priv. Kunstanstalt Piloty et Lœhle, München.

Autriche-Hongrie : Ville de Vienne — à cause de l'ensemble pédagogique.
W. Haardt von Hardtenthurn, Wien.
W. Schmidt, Prof. Wien — pour l'ensemble ; présente des nouveautés dans les appareils cosmographiques.

Belgique : Frère Alexis M. Gochet, Prof., Carlsbourg.

N. B. Dans l'exposition de la Belgique on ne mentionne pas les œuvres d'un auteur, qui est Membre du Jury.

Espagne : J. G. de Arteche, Général, Madrid.
J. de Botella, Madrid.
Institution libre d'enseignement, Madrid — avec mention de R. Torres Campos et B. Cossio.

France : Institut des Frères des Écoles chrétiennes, Paris — seulement pour l'ensemble pédagogique.
Erhard, Frères Paris.

Suède : M. Roth, Stockholm.
P. A Norstedt och Söner, Stockholm, avec mention de M. Roth et E. Karlson.

Suisse : W. Kaiser (vorm. Antenen), Bern — seulement pour les Schweizerisches geographisches Bilderwerk, de Benteli et G. Stucki, à cause de la qualité et des bas prix.

A. Ringier, Bern — à cause de son relief du « Triftgebietes ».

3° Deuxièmes Prix.

Allemagne : H. Wagner et Debes, Leipzig — spécialement pour le Schul-Atlas de Debes-Kirchhoff-Kropatschek et pour la Carte de Palestine du Dr Hans Fischer.

F. Hirt, Breslau — pour le Geographische Wandtafeln de A. Oppel et A. Ludwig.

Velhagen et Klasing, Leipzig.

M. Kunz, Direktor, Illzach-Mülhausen.

Autriche-Hongrie : G. Guttenbrunner, Oberlieutenant, Wien.

Belgique : Th. Bernier, Angre.

Finlande : K. E. F. Ignatius Helsingfors — à cause de son livre Finlands geografi.

C. M. Reuter, Borgo.

France : Charles Delagrave, Paris — avec mention de E. Levasseur,

Armand Colin et Cie, Paris, — avec mention de Vidal-Lablache et de Foncin.

Italie : Istituto Cartografico Italiano, Roma, — avec mention de G. E. Fritzsche.

Domenico Locchi, Torino.

Francesco Vallardi, Milano — à cause de la géographie « La Terra » de G. Marinelli.

Suisse : Payot, Lausanne — à cause seulement du livre de M. Rosier.

Hofer et Burger, Zürich.

A. Baltzer, Prof., Bern.

Schmid, Francke et Cie, vorm. J. Dalp, Bern — avec mention de Leuzinger,

Enfin le Jury international croit faire mention des ouvrages suivants, qui sont recommandables, mais auxquels on n'a pas cru de décerner des prix.

Allemagne : Dr A. Oppel, Bremen — ses cartes mériteraient d'être publiées.
Carl Flemming, Glogau, — on fait mention de la carte de N. Nabert, Karte der Verbreitung der Deutschen in Europa.

Finlande : Geografiska Föreningen i Finland — on fait mention des photographies des paysages et des villes de la Finlande.

Italie : Prof. A. Ghisleri, Bergamo — son Testo-Atlante di Geographia storica présente des qualités pédagogiques.

Suède : Dr F. Svenonius pour ses photographies de la Laponie.

Suisse : Prof. Dr O. Hunziker et E. Lüthi, Berne — le manuscrit mériterait d'être publié.

SIÈGE DU FUTUR CONGRÈS.

Le Congrès est d'avis que le prochain Congrès doit avoir lieu à Londres dans trois à cinq ans. Le bureau est chargé de désigner éventuellement une autre ville en tenant compte du vœu exprimé par les représentants de la Hongrie.

QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Le Congrès émet le vœu que les Sociétés de Géographie se fassent représenter aux solennités qui auront lieu l'an prochain à Gênes et à Madrid en commémoration de Christophe Colomb.

OVATION A M. LE GÉNÉRAL ANNENKOFF.

M. le président Gobat remet à M. le général Annenkoff le diplôme de membre honoraire de la Société de Géographie de Berne. (Applaudissements.)

CLOTURE.

L'Assemblée entend encore deux conférences de MM. Richieri et Delmar-Morgan, puis M. Gobat prononce la clôture du Congrès en

souhaitant à tous les membres un heureux retour dans leurs foyers.

MM. le général Annenkoff se fait l'organe de l'Assemblée en adressant des remerciements à la ville de Berne et à la Société de Géographie de cette ville.

Un Banquet, auquel assistaient environ trois cents convives, a fort agréablement clôturé le Congrès. Vingt-cinq discours ont été prononcés en français, anglais, allemand, espagnol, portugais, italien, etc.

Le premier orateur a félicité M. Gobat d'avoir mené « militairement » les travaux du Congrès, c'est grâce à son énergie que ces travaux ont pu être menés à bonne fin.

M. Maunoir termine la série des discours en portant un toast aux explorateurs absents.

Nous eumes la bonne fortune de rencontrer plusieurs de nos membres correspondants, notamment M. le professeur Amreim, de Saint-Gall, qui facilita notre tâche pendant toute la durée du Congrès ; nous tenons à remercier ce savant, aussi sympathique que modeste, des renseignements précieux qu'il nous a donnés.

Je ne puis finir sans adresser également mes plus chaleureux remerciements à M. Gobat, qui, en toutes circonstances, s'est montré d'une affabilité, d'une obligeance toute particulières envers les délégués de Lille.

O.-L. GODIN, rapporteur.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1891.

Visite du Réservoir de Saint-Maurice.

Excursion du 3 Mai 1891.

Le 20 avril 1890, sous les auspices de M. Mongy, directeur des Travaux municipaux de la ville de Lille, nous avions pu visiter l'usine d'Emmerin, ses réservoirs et le réservoir supérieur de l'Arbrisseau ; nous nous sommes rendu compte de l'installa-

tion de l'important service de la Distribution d'eau. Le 3 mai de cette année, M. Mongy a bien voulu nous prêter encore son concours. C'est donc sous sa direction que nous avons visité le réservoir de Saint-Maurice, qui complète si parfaitement celui de l'Arbrisseau. M. Mongy nous a donné toutes les explications nécessaires pour nous faire comprendre l'utilité et l'installation de ce réservoir ; plus de cent personnes l'ont visité avec intérêt dans toutes ses parties, et se sont trouvées réunies sur son sommet au milieu de pelouses parsemées d'arbres verts. Deux kiosques élégants permettent de descendre dans les deux parties du réservoir, par un escalier tournant. Nos visiteurs ont pu descendre dans l'une d'elles, mise à sec pour eux, et juger de l'entretien et de la parfaite construction du bâtiment.

Nous devons aussi à M. Mongy la notice ci-dessous, qui complète celle qu'il nous a donnée l'année dernière et qui a été publiée dans le *Bulletin* d'octobre 1890, page 248.

Nous remercions sincèrement M. Mongy et aussi M. Parsy, l'inspecteur principal du service des Eaux.

F. D.

NOTICE.

Le réservoir de Saint-Maurice, compris dans le projet général de la distribution d'eau, a été exécuté en 1885 et 1886, tant pour assurer la régularité des pressions dans les faubourgs de Fives et de Saint-Maurice, que pour constituer la réserve devenue nécessaire en raison de l'accroissement du débit journalier, dû aux nombreuses demandes d'abonnements.

Le terrain choisi, rue de la Louvière, n° 78, dont l'altitude est à la côte 41^{m}, comporte les assises suivantes :

1° Une couche de terre végétale de 0^{m} 40 c. ;
2° Une couche d'argile à briques de 1^{m} 60 c. ;
3° Une couche de sable argileux ou sable boulant, généralement noyé, de 1^{m} 50 c. ;
4° Une couche d'argile mélangée de gravier de 0^{m} 50 c. ;
5° Une couche de glaise de 1^{m} 75 c. reposant sur le sable vert.

Des expériences de compression ont permis de reconnaître que la couche d'argile à briques était la plus résistante.

L'ouvrage a, en conséquence, été fondé sur une table générale de béton de 1^{m} d'épaisseur, coulée sur cette couche d'argile, laquelle table a, toutefois, été préalablement entourée d'une enceinte de pieux et palplanches jointives de 5^{m} de fiche, afin de maintenir complètement le sable boulant. La pression par centimètres carré du sol de fondation ne dépasse pas 1 k. 500.

Ce réservoir se trouvant en communication directe avec celui de l'Arbrisseau, au moyen de la canalisation alimentaire, le radier et le trop-plein sont nécessairement établis aux mêmes altitudes qu'à celui-ci : c'est-à-dire aux cotes 45 et 50 ; la cote du sol n'étant que de 41, il a été nécessaire de l'édifier sur voûtes ; ce qui présente d'ailleurs l'avantage de pouvoir vérifier à tout instant l'étanchéité.

Ces voûtes, au nombre de neuf, sur lesquelles s'appuie le radier, sont en plein cintre ; elles ont 3^{m} d'ouverture et une épaisseur de 0^{m} 45 à la clef ; leurs naissances reposent sur des piédroits de 1 mètre d'épaisseur, dirigées dans le sens de la longueur du réservoir et reliant les murs de façade du plus faible développement. Au-

dessous de la retombée des voûtes longitudinales, les piédroits présentent des évidements de 1m 80 de largeur en plein cintre, de telle sorte que le radier repose en définitive, sur des piliers de 2m 20 de longueur sur 1m d'épaisseur, espacés de 4m d'axe en axe dans les deux sens.

Le mur d'enceinte, qui est surmonté d'un garde-corps en briques, évidé, à une largeur de couronne de 1m 60; son parement extérieur est plan avec un fruit total de 2m 50. Du côté intérieur, le parement est courbe ; son profil est formé de deux arcs de cercle de 5m et 2m de rayons tangents entre eux et se raccordant avec la verticale en couronne, et l'horizontale au niveau du radier. L'épaisseur du mur, mesurée à ce niveau, est de 4m non compris le salin de raccordement. La partie inférieure du mur d'enceinte, qui n'a pas à recevoir la pression de l'eau et sert uniquement de soubassement à la partie supérieure, présente des évidements destinés à réduire le cube des maçonneries et à mieux répartir la charge sur la table de béton

Le réservoir proprement dit, divisé en deux compartiments par un mur de refend établi dans les mêmes conditions que le mur d'enceinte, est recouvert par une série de voûtes d'arêtes, en briques creuses, de 0m 11 c. d'épaisseur, reposant sur des piliers carrés de 0m 615 d'épaisseur moyenne, dont l'espacement mesuré d'axe en axe est de 4m. La flèche de ces voûtes est de 0m 60.

Pour éviter que les poussées exercées par les voûtes d'arêtes n'augmentent les efforts supportés par le sommet du mur d'enceinte, ces voûtes retombent sur des contreforts normaux à ce mur et qui constituent autant de piles culées en prolongement des files de piliers. Enfin, des vides de 0m 10 de largeur moyenne, ont été ménagés entre les piles culées et le mur d'enceinte, afin d'éviter les effets de la dilatation des voûtes sur ce mur.

Les dimensions générales de l'ouvrage mesurées à la hauteur de corniche sont les suivantes :

Longueur....................................	57m 60
Largeur......................................	41 60
Hauteur......................................	9 70

La hauteur d'eau du radier au trop-plein est de 5m, la capacité totale de 9,500 m. cubes.

Les pressions verticales sur les maçonneries n'exercent sur aucun point une charge supérieure à 7 k. 063 par centimètre carré.

Le réservoir est recouvert d'une couche de terre de 0m 60 d'épaisseur moyenne, destinée à maintenir la fraîcheur de l'eau et atténuer les effets de la dilatation des maçonneries.

Les eaux pluviales, arrêtées par une chape en ciment de 0m 02 d'épaisseur moyenne, sont écoulées par des drains dans une rigole circulaire et déversées à la surface du sol au moyen de tuyaux en fonte.

L'escalier d'accès à la plateforme est le même que celui du logement du gardien, lequel logement est accolé au mur d'enceinte faisant face à la rue de la Louvière.

Enfin, deux escaliers circulaires, surmontés de lanternes fermées et vitrées, permettent de descendre dans chacun des compartiments.

La dépense totale s'est élevée à 420,000 francs.

TRAVAUX DE VACANCES

Tandis que les autres se reposent et recherchent qui les ombrages, qui les brises de la mer, MM. Delahodde et H. Beaufort travaillent pour la Société de Géographie. C'est ainsi qu'en septembre et en octobre ils ont organisé et dirigé deux fort belles excursions.

La première avait pour objectif la vallée du Denacre, petit cours d'eau du Boulonnais : on toucha barre à Wimereux, puis on fut à Boulogne où M. Hallez fit à l'excursion les honneurs de son laboratoire du Portel. M. Farjon, Président de la Société de Géographie de Boulogne était en Suède ; mais il avait donné des ordres à son personnel, et les honneurs de sa fabrique de plumes furent faits par le Directeur de l'établissement. L'excursion se porta ensuite à la manufacture de M. Altazin-Gorée, où ce grand industriel lui réservait la surprise d'une véritable conférence sur la pêche et la préparation du hareng. Le retour s'opéra par Calais dans d'excellentes conditions.

La seconde excursion se dirigea sur Trith-St-Léger et Artres. Le but principal était la visite des aciéries et forges de Trith-St-Léger ; et, de fait, les trente excursionnistes furent émerveillés en voyant confectionner devant eux des rails et des roues de chemin de fer. Mais on trouva moyen de faire d'une pierre deux coups. L'après-midi fut employé à visiter l'important établissement agricole et la fabrique de sucre de MM. d'Haussy frères. Dirai-je que l'excursion reçut ensuite un charmant accueil au château attenant aux bâtiments d'exploitation ?

A 7 heures 30 les excursionnistes étaient de retour à Lille qu'ils avaient quittés depuis douze heures. On se serra cordialement la main, on remercia bien fort les aimables organisateurs et l'on se promit bien de se retrouver l'année prochaine.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890

OCTOBRE.

1er Octobre. — Allemagne. — L'expiration de la loi sur l'état de siège et contre les socialistes donne lieu à de nombreuses manifestations.

2 Octobre. — Cambodge. — Arrêté du gouverneur-général de l'Indo-Chine auto-

risant l'entrée au Cambodge et le transit en franchise des produits du Haut-Laos, à l'exception de l'opium et des alcools.

3 Octobre. — Dahomey. — Traité de paix signé à Whidah. Le roi de Dahomey reconnaît l'occupation de Kotonou par la France et le protectorat de celle-ci sur Porto-Novo. Le blocus de la côte est levé le même jour.

5 Octobre. — Suisse. Tessin. — La révision de la Constitution cantonale, demandée par les radicaux, n'est adoptée qu'à 27 voix de majorité sur plus de 23,000 votants.

— États-Unis. — Mise en vigueur du bill Mac-Kinley portant établissement de droits prohibitifs sur les importations aux États-Unis

7 Octobre. — Allemagne. — Le général de Kaltenborn remplace, comme ministre de la guerre, le général Verdy du Vernois.

11 Octobre. — Suisse. Tessin. — En exécution d'une décision du Conseil fédéral du 10 octobre, le gouvernement conservateur, présidé par M. Respini, est rétabli au Tessin.

— Mer Rouge. — Les négociations entamées à Naples entre l'Angleterre et l'Italie, pour la délimitation de leur sphère d'influence dans la mer Rouge, sont rompues, l'Italie n'ayant pu obtenir de l'Angleterre son assentiment à l'annexion éventuelle de Kassala, au Soudan.

14 Octobre. — Turquie. — Le patriarcat grec n'ayant pas obtenu satisfaction de la Porte au sujet de ses réclamations concernant des écoles, le clergé, les mariages grecs, le synode ordonne la fermeture immédiate de toutes les églises et écoles de l'empire.

24 Octobre. — Tunisie. — Décision du ministre des affaires étrangères de France portant création d'un conseil colonial dans la Régence.

— Italie. — La *Gazette Officielle* publie le décret de dissolution de la Chambre des Députés.

27 Octobre. — Afrique orientale. — A la suite du massacre allemand à Vitu, l'amiral anglais Freemantle s'empare de Vitu et l'incendie.

29 Octobre. — Hollande. — A la suite de la déclaration faite aux Chambres, le 28 octobre, par le cabinet Mackay, le *Staats courant* promulgue la décision des États-Généraux déclarant que, par suite de maladie, le roi Guillaume III est hors d'état de gouverner.

— Indo-Chine. — Deux nouvelles provinces sont constituées dans l'*Indo-Chine.* La première, celle de Vinh-Yen, est composée de toute la partie de la province de Sontay, située sur la rive gauche du fleuve rouge, de Nyen de Thaï, Nguyen et de quelques villages de la province Bac-Ninh formant enclave.

La nouvelle province de Hanam forme la partie des provinces de Nam-Dinh et Hanoï, son siège à Phuly.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

EUROPE.

Un nouveau volcan près de Pantellaria. — L'action volcanique se traduit avec une certaine énergie depuis quelque temps dans les parages italiens. A Trapani, près de l'île Pantellaria qui se trouve à mi-chemin de la Sicile et de la Tunisie, un nouveau volcan vient de se manifester.

Commentant cet événement, le *Journal de Genève* fait les réflexions suivantes :

« Ce qui rend cet événement particulièrement intéressant, c'est qu'il a pour théâtre cet étranglement méditerranéen qui sépare le cap Ras, sur la côte tunisienne, du cap Granitola en Sicile.

» La persistance de l'activité volcanique à cette même place ne laisse pas d'être inquiétante. En effet, se figure-t-on bien ce qui arriverait si ces sols sous-marins dont les profondeurs sont très faibles venaient un jour à être soulevés jusqu'à la surface de la Méditerranée.

» Cette mer se trouverait ainsi séparée en deux vastes bassins absolument distincts l'un de l'autre et ne communiquant plus entre eux que par le détroit de Messine.

» Si cet événement se produisait, et cela n'aurait rien d'impossible, il aurait sur l'avenir de l'Europe une influence bien plus considérable que le triomphe ou la chute des plus grands ministres.

» L'équilibre entier des nations en serait déplacé : l'Italie placée entre les deux bassins se trouverait tenir dans sa main la clef de l'Orient, et deviendrait ainsi après l'Angleterre la première puissance maritime de l'Europe. »

Nous donnons ce commentaire à titre de curiosité. En effet, les volcans ne semblent avoir aucune relation avec les soulèvements lents et réguliers qu'on peut observer à la surface du globe. Brouage, port de mer sous Richelieu, est maintenant loin dans l'intérieur des terres : les côtes de Finlande et de Suède se soulèvent lentement mais régulièrement. Il n'y a pas plus de volcans en Saintonge que dans la presqu'île scandinave. Les volcans indiquent une fissure, une faille où pénètrent les eaux de la mer, ils n'indiquent point un soulèvement, et M. Crispi n'est point encore là de voir l'Italie maîtresse des communications entre l'Orient et l'Occident.

Ces lignes étaient déjà écrites quand le journal le *Matin* publia les avis motivés

de deux géologues français, MM. Daubrée et de Lapparent. que nous donnons à nos lecteurs.

Voici d'abord l'opinion de M. Daubrée :

« Je n'ai point encore reçu les renseignements techniques que ne manqueront pas de m'envoyer mes correspondants. Mais il est bien facile de se rendre compte que nous avons affaire, dans le cas actuel, à un phénomène du même ordre que celui qui, en 1831, amena l'apparition de l'île Julia.

» M. Constant Prévost, qui fut envoyé par le gouvernement français pour étudier ce soulèvement, en a fait un historique détaillé ; et il est probable qu'en se rapportant à son mémoire, on retrouverait point par point la relation de faits analogues à ceux qui se déroulent actuellement à Pantellaria.

» A cette époque, plusieurs chancelleries européennes s'étaient préoccupées de savoir à qui reviendrait la possession de la nouvelle terre. Au moment où les discussions menaçaient de devenir des plus vives, l'île, objet de tant de convoitises, disparut tout à coup au milieu des flots, comme elle était venue.

» La Méditerranée nous offre constamment des révolutions du même genre qui ne tirent point à conséquence. Il se produit dans son sous-sol, au travers des roches poreuses qui le constituent, des infiltrations d'eau qui, en arrivant au contact des couches incandescentes internes, amènent des éruptions fréquentes. Elles se frayent une issue soit par les bouches volcaniques déjà existantes, telles que le Vésuve, l'Etna ou le Stromboli, soit par des cheminées verticales nouvelles qui se creusent au-dessous des eaux.

» La formation de ces cheminées est bien étudiée, depuis qu'on en a découvert d'analogues dans l'Afrique australe. C'est dans ces étroits conduits, aujourd'hui obturés, qu'on trouve les diamants du Cap. Quelques-unes d'entre elles atteignent jusqu'à 200 mètres de profondeur, et leur diamètre varie de un à plusieurs mètres.

» Le nouvel îlot voisin de Pantellaria n'a pas d'autre origine, et il est probable qu'il disparaîtra sans laisser plus de traces que la fameuse île Julia. »

Voici maintenant celle de M. de Lapparent :

« Si les explosions de Pantellaria ont si fort attiré l'attention, c'est qu'une de leurs pointes est venue émerger au dessus du niveau de la mer. Mais, fréquemment, dans le sous-sol méditerranéen, il s'en produit qui, pour être moins visibles, n'en sont pas moins importantes. On s'en aperçoit parce que des poissons morts, tués par l'éruption sous-marine, viennent émerger à la surface des flots, et cela ne tire pas davantage à conséquence.

» Les phénomènes généraux, d'ordre géologique, qui peuvent amener des changements dans la configuration des continents, sont d'une nature essentiellement lente. Nous n'en connaissons pas appartenant à la période moderne, qui aient dû amener un changement appréciable quelconque. Que n'a-t-on pas dit lors de l'explosion terrible du Krakatoa ? Les détroits de la Sonde devaient être bouleversés. Les côtes de ses îles étaient modifiées. Les marins n'osaient plus s'aventurer dans ces parages complètement transformés. Or, quelques années ont suffi pour tout faire rentrer dans l'ordre, et l'Océan a balayé les amas de scories qui, seules, avaient pu faire croire à des modifications du littoral.

» Le volcan des îles Sandwich est le seul qui, au milieu de la mer, ait pu provoquer la formation d'une île de lave de quelque importance. Son sommet s'élève à 4,200 mètres, et les éruptions fréquentes qui s'y manifestent continuent à déverser des matières qui se solidifient en augmentant peu à peu sa surface. Mais qu'est-ce

que cela à côté de l'immensité de l'Océan, au milieu duquel ces phénomènes se produisent ?

» Dans la Méditerranée, il ne faut même rien attendre de semblable; car la nature des laves qui s'y forment n'est pas assez fluide pour permettre leur accumulation successive. Toutes les laves méditerranéennes, en effet, sont acides et ne donnent lieu qu'à des *explosions*. C'est ainsi que les dépêches de Pantellaria signalent l'apparition de véritables bombes qui éclatent bruyamment, et chacun sait que dans l'éruption du Vésuve et des autres volcans voisins, il est extrêmement dangereux de s'approcher des coulées à cause de la répétition fréquente des phénomènes explosifs. L'île actuelle n'est qu'une pointe d'explosion.

» Non, on n'a pas à redouter de voir se modifier, de nos jours, la configuration de la Méditerranée et les marins peuvent se rassurer aussi bien que les diplomates. »

Exploration de M. Rabot en Islande. — Le voyage que M. Rabot vient de faire en Islande est le neuvième qu'il entreprend dans les régions arctiques.

L'intérieur de l'Islande est encore aujourd'hui fort loin de nous avoir livré ses mystères si curieux. Cette île renferme les plus vastes nappes de glace de l'Europe. Jugez-en par le Vatna-Jokul, glacier dont la superficie est égale à celle du département des Landes ! Et, chose à noter, c'est qu'à côté de ces foyers froids vous rencontrez des volcans bien autrement redoutables que l'Etna et le Vésuve.

Depuis les temps historiques, les laves ont recouvert en Islande une surface de 9,000 kilomètres carrés ! Point de routes pour circuler à travers ces formidables amoncellements de glace et de laves. On parcourt le pays à l'aide des fameux poneys.

La première excursion de M. Rabot a été dirigée vers les geysers situés à deux longues journées de Reykjavik. D'après l'explorateur, ces jets d'eau chaude n'offrent pas l'aspect grandiose que leur ont attribué ses prédécesseurs. Du reste, l'activité des geysers semble décroître d'année en année.

Sur tous les lacs de l'Islande, fussent-ils encore plus clairs, plus transparents, vivent à la surface, en quantité effroyable, de petits crustacés. Ces bestioles ont, à peu près, la même forme que les crevettes. Elles sont de si petite taille que, pour les distinguer, un microscope est indispensable.

Calanides, tel est le nom que les naturalistes leur ont gracieusement conféré.

Pour prendre ces infiniment petits, on se sert de filets en soie, et il suffit de promener un de ces engins pendant quelques minutes à fleur d'eau pour en retirer une véritable bouillie vivante. Une espèce très spéciale de ces calanides est d'un magnifique rouge grenat.

Jusqu'au voyage de M. Rabot, cette faune d'Islande était demeurée inconnue. Grâce aux pêches qu'il a faites dans une quinzaine de lacs, des matériaux d'études totalement inédits sont aujourd'hui soumis à l'examen des zoologistes français. Un autre groupe d'animaux non moins intéressants pour le public, l'araignée, a été l'objet des recherches de M. Rabot. Il en a récolté des quantités et, parmi elles, pas une, jusqu'à présent, n'avait passé sous les yeux de nos savants.

L'excursion des geysers terminée, M. Rabot s'est embarqué à bord de notre croiseur le *Châteaurenault*, où, au carré des officiers, il a reçu le plus aimable et le plus cordial accueil.

De Reykjavik, le navire s'est dirigé vers Akueyri, la seconde capitale de l'Islande, bourgade de 3 à 400 habitants, ornée de *trois sorbiers* des oiseaux, dont le plus élevé ne dépasse pas six mètres. Ces trois sorbiers sont les seuls arbres de l'Islande. Partout ailleurs, on ne rencontre que des broussailles et des taillis. Aucune culture dans cette île. Les indigènes vivent de pêche et de l'élevage du bétail.

Après avoir relâché à Akueyri et dans les fjords voisins, le *Châteaurenault* fit route au Nord, vers l'île de Jean-Mayen.

Jean-Mayen est situé à 300 milles de l'Islande. On l'atteint en deux jours et demi de mer, quand le temps est beau.

Or, M. Rabot a été favorisé par le temps. Notre jeune savant a cueilli, en route, des échantillons d'eau qui sont extrêmement curieux. A la surface de la mer, en effet, flottent de menues parcelles de pierres transportées par les vents, des détritus de toute espèce qui lentement s'enfoncent et forment des bancs. Il est à coup sûr très intéressant de connaître la proportion de ces particules et, pour obtenir un résultat précis et scientifique, il est essentiel d'opérer loin de tout contact malpropre.

La mer entre l'Islande et Jean-Mayen, éloignée des centres industriels, réunissait toutes les conditions requises et M. Rabot en a profité. Grâce à lui on pourra faire une opération exacte et démontrer comment la faible quantité de particules, flottant à la surface de la mer, devient, lorsqu'on la multiplie par l'étendue de l'Océan, une masse énorme dont les fins débris ne sont autre chose que l'origine des continents.

Le lendemain de leur départ pour Jean-Mayen, les passagers du *Châteaurenault* aperçurent, vers deux heures de l'après-midi, la banquise. Elle était orientée parallèlement à la marche du navire et ne la gênait pas. Néanmoins, et bien que le temps fût clair, ordre fut donné de changer la route et de revenir en arrière. A cinq heures et demie, la marche en avant fut reprise et l'on braqua toutes les lunettes disponibles sur Jean-Mayen qui se dessinait à merveille dans un horizon d'une magnifique pureté. Deux heures plus tard, l'apparition de quelques glaçons fort éloignés amena un troisième et définitif changement de route, et la retraite sur l'Islande fut décidée.

M. Rabot n'en a pas moins constaté que le Gulf-Stream se fait sentir jusque dans le voisinage de Jean-Mayen et que, tout près de la banquise, la température est encore à 5 et 6° *au-dessus* de zéro. Il a fait, sur les glaces polaires, des observations très importantes pour la géologie.

ASIE.

Laos. — Mission Pavie. — M. Pavie, parti de Hanoï le 2 janvier dernier, avec MM. Lefèvre-Pontalis et Vacle, sa caravane escortée par Déo-van-Tri, phu de Dieu-bien, passait par Laïchau, qu'il quitta le 28 février; le 31 mars, il atteignit Kien-hong (22° nord) sur le Mékong, en côtoyant la frontière de Chine. Là, M. Pavie rencontrait MM. Massée, vice-consul de France intérimaire à Luang-Prabang, et Macey, le délégué du syndicat commercial du Haut-Laos, venus par le Laos avec un convoi de marchandises.

Après quelques jours de repos, MM. Massée et Vacle prirent, sur la rive droite du Mékong, le chemin de Kien-Laps et Kieng-Sen pour regagner Luang-Prabang, par la vallée de Nan-Thou, le plus grand affluent du Mékong, avec l'intention de s'y embarquer pour Saïgon.

MM. Pavie et Lefèvre-Pontalis, au contraire, prirent la route de Chine par la rive droite du Mékong; le 23 avril, ils arrivaient à Muong-Kong, centre important où les caravanes de Birmanie au Yunnam traversent le Mékong. A Muong-Kong, les explorateurs se séparèrent. M. Lefèvre-Pontalis avec Déo-Van-Tri pour revenir à Laïchau et redescendre à Hanoï par la rivière Noire, tandis que M. Pavie entrait

dans le Yunnam, visitait la région voisine de notre frontière et atteignait Mang-Hao, d'où il s'embarquait pour Hanoï, par Laokaï et le fleuve Rouge. M. Pavie est rentré à Hanoï. Partout nos compatriotes ont reçu un excellent accueil.

(*Revue Française*).

Toujours au Laos. — Un explorateur, M. Macey, vient d'entretenir de ses travaux la Société de Géographie commerciale de Paris. Nous résumons ici son intéressante communication :

M. Macey a parcouru, en dix-huit mois, près de 12,000 kilomètres, partant de Saïgon pour se rendre à Bangkok, puis remontant au Tonkin, pénétrant à Luang-Rabang, où il trouvait l'appui de M. Pavie, et redescendant le Mékong jusqu'à Saïgon, en passant par les rapides de Khône.

Le but de la mission de M. Macey était de détourner, à notre profit, le courant d'importation et d'exportation qui se fait vers le Siam et la Birmanie.

Pour cela, il fallait trouver des routes et montrer aux indigènes qu'elles étaient plus praticables et plus profitables que celles qu'ils suivent.

Le Siam a fait les plus grands efforts pour attirer à lui le commerce qui se fait dans le Haut-Laos, pays de rizières et de salines ; mais la mission Macey parvint à créer un courant commercial qui fit déboucher vers le Tonkin la majeure partie des marchandises provenant de l'intérieur. Des traités furent passés avec les autorités régionales pour établir des tarifs réguliers sur le parcours de la rivière Noire. On arriva enfin à ce que le prix de revient de la tonne kilométrique tombât à 0 fr. 45 au lieu de 1 fr. 15, sur les routes conduisant à Mandalay.

Le résultat de la mission a été que les produits français supplantent maintenant les produits similaires étrangers.

AFRIQUE.

Le Touat. — Des troubles viennent d'éclater dans l'oasis du Touat. Le sultan de Maroc, qui a déjà bien de la peine à être maître chez lui, s'est avisé l'année dernière d'occuper cette oasis qui est située au sud de la province d'Oran : Il n'aura pas agi ainsi de son propre mouvement et aura subi l'influence de quelqu'un de nos *bons amis*, Italiens ou Allemands, d'autant plus que l'an dernier une expédition se préparait sans bruit en Algérie contre le Touat et qu'elle a été décommandée au dernier moment par crainte *de complications parlementaires ;* c'est du moins ce qu'assurent des gens à même d'être bien informés.

Cette question de l'occupation du Touat est beaucoup plus importante qu'elle n'en a l'air. Après la convention passée avec l'Angleterre au mois d'août 1890, il devient de plus en plus indispensable de relier notre colonie du Sénégal ou du Soudan avec l'Algérie par un chemin de fer Transsaharien.

Or, deux tracés sont en présence ! l'un partant de Biskra par la province de Constantine et suivant la vallée de l'Igharghar et la région du Dammergou pour aboutir au lac Tchad ; c'est le projet Roland, énergiquement soutenu par l'explorateur M. Édouard Blanc.

L'autre est le projet Oranais qui, par Mecheria et Aïn-Safra, se propose d'atteindre Tombouctou et le Niger.

Nous n'avons pas à prendre parti pour ou contre l'un de ces projets, pourvu que ce chemin de fer se fasse.

Or, la grande objection contre le tracé Oranais était précisément l'occupation du Touat par le Maroc. Puisque le sultan paraît être si mal dans ses affaires, il faut profiter de cette bonne occasion et nous substituer à lui.

L'Allemagne a mis à la mode la théorie de l'*hinterland* ou de pénétration à l'intérieur, elle ne trouvera pas mauvais que nous en fassions l'application pour le Touat, qui est le prolongement naturel de notre province d'Oran. M. de Vogüé, qui connaît bien la question, vient de s'en expliquer à la Société de Géographie commerciale de Paris. D'après lui, le Touat qui, par sa situation géographique, se trouve très éloigné de toute frontière marocaine, est placé au sud même de nos possessions algériennes, et fait partie intégrante de l'hinterland français ; il doit être et doit rester français ; ce serait, dans le cas contraire, une barrière désormais infranchissable à toutes nos tentatives de pénétration. M. de Vogüé est donc d'avis qu'il faut agir et promptement. Aujourd'hui, un corps de méharistes suffira, alors que, plus tard, une expédition sérieuse deviendrait nécessaire.

Et quant au pays qui porte le nom de Touat, on saura qu'il est compris entre les dernières pentes du plateau supérieur dit du Gourara, qui forment la berge orientale de l'Oued Messaoud, et la berge opposée recouverte par les dunes du Grand Erg occidental. C'est, en somme, la vallée de l'Oued Messaoud, y compris les vallées intermédiaires qui viennent y aboutir vers l'Est.

La largeur de la vallée, y compris les vallées intermédiaires, peut être d'environ 60 à 80 kilomètres ; sa longueur, de 200 kilomètres ; ce qui donne une superficie d'environ 1,600 kilomètres.

La vallée de l'Oued est presque entièrement plane ; elle est riche en terre d'alluvion et en eau. La population est d'environ 120,000 âmes avec 3,500,000 palmiers.

Les Allemands en Afrique. — Une correspondance particulière arrivée par le paquebot français le *Thibet*, courrier de la côte occidentale d'Afrique, dont on a signalé l'arrivée, donne les renseignements suivants, recueillis dans la colonie allemande du Cameroun.

Trois expéditions allemandes sont en route : l'une se dirige vers le pays des Abo ; l'autre, par la Benné, va dans la direction de Yola et du Tchad ; la troisième se dirige sur la Shanga, où on espère devancer les Français.

C'est un mouvement semblable à celui qui, au Congo, pousse vers le Nord nos compatriotes.

L'empereur Guillaume aurait donné personnellement près de 50,000 francs. On dit que les établissements de l'Ouest-Africain sont sa colonie de prédilection. Aussi fait-on de grands efforts pour plaire au souverain.

En attendant l'arrivée des expéditions armées, les missionnaires catholiques et protestants s'avancent. Ils ont atteint le 9e parallèle au 13e degré de longitude.

Là ils se sont heurtés à des métis arabes professant la religion mahométane.

Ceux-ci ont protesté contre l'arrivée des Allemands, se disant protégés par les Anglais.

Les missionnaires Allemands ont passé outre.

Parmi les découvertes faites au cours de leur exploration, il faut signaler la

constatation faite que la rivière dénommée Logon et portée sur ce point, n'existe pas à cet endroit.

Émin-Pacha. — On sait qu'Émin, chargé de fonder des stations dans le domaine africain de l'Allemagne sur la rive des lacs, s'est acquitté de sa mission sur la Victoria-Nyanza en établissant le poste de Bukoba. Puis il a rebroussé chemin sur Tabora et on le croyait en marche vers Ujiji, sur Tanganyika. Depuis lors, on est sans nouvelles de lui. On prétend maintenant qu'Émin aurait demandé le passage sur le territoire réservé à l'Angleterre par le traité de juillet 1890. Il se serait vu opposer une fin de non-recevoir tirée du caractère trop militaire de son escorte. Sur quoi il aurait renvoyé tout ce qui était au service allemand, n'aurait conservé que quelques centaines de porteurs zanzibarites. Tippo-Tib fait télégraphier du Zanzibar au *Times* qu'Émin va chercher l'ivoire qu'il a entassé près de Wadelai. L'Irlandais Stokes, qui a quitté Émin après brouille, confirme cette indication. Il s'agit, dit le *Temps*, de 75 ou 105 tonnes d'ivoire. La vente moyenne en Europe étant de 38 tonnes par an, c'est deux ou trois ans d'approvisionnement. A 62 fr. 50 le kilo, prix moyen, c'est un joli denier : quelques millions.

En attendant, on se demande où est Émin.

(*Revue Française.*)

Les Anglais au Mashonaland. — L'expédition organisée sous la direction de M. Colphoun et de M. Sclom, au Mashonaland (1) dans la future « Zambezie » britannique, — expédition qui a causé le conflit anglo-portugais du Manica, se composait d'environ 700 personnes voyageant dans d'énormes wagons traînés par cinq, six ou même huit paires be bœufs ; c'est le véhicule en usage dans ceux des pays de l'Afrique australe où les chemins de fer ne sont pas encore établis. Accompagnée de pionniers qui étaient chargés d'établir la route d'une façon définitive, au fur et à mesure du passage de la caravane, et qui ont construit sur les grands cours d'eau, tels que le Tuli et le Lundi, des ponts en très bon état, elle faisait environ 10 milles par jour. Partie de la rivière de Machousie, le 25 juin 1890, elle contourna le Matabéliland, en longeant la frontière du Transvaal, de peur d'avoir à lutter avec les naturels de la région. Les Matabélés sont parmi les plus rudes guerriers de l'Afrique australe, et bien que le roi Lobengula eût promis au résident anglais, M. Moffat, de tenir ses sujets en bride, M. Colphon n'était pas sans redouter une attaque. Les craintes ne furent pas justifiées, il put remonter vers le Nord, ayant soin d'ailleurs de ne pas trop s'enfoncer dans le pays matabélé, et arriva dans le Mashonaland, qui était le but du voyage (1,500 milles du Cap).

D'immenses blocs de granit dominaient parfois de plus de 250 mètres la plaine, où l'expédition s'acheminait lentement. Sur la crête des collines et sur le sommet des rochers, s'échelonnaient des groupes de cabanes où s'étaient réfugiées des bandes de Benyaï et de Makalakas, misérables tribus, sans cesse pourchassées par les Matabélés, dont elles n'osent pas repousser les attaques, et qui font d'incessantes razzias sur leur territoire.

---

(1) Le Mashonaland forme la partie nord-est du Matébélé, grand pays de l'Afrique australe (région orientale), au nord u Transvaal ou République sud-africaine.

Chemin faisant, à 14 milles sud-est du fort Victoria, les pionniers passèrent près des murailles colossales en ruines de Zimbabaye, dont la construction est attribuée à une race disparue.

C'est à Mount-Hampden, une hauteur qui domine une partie du pays, que l'on comptait s'arrêter; mais, tous calculs faits, et l'eau ne s'y trouvant pas bonne, on établit le campement à 10 milles plus au Sud, dans un endroit que l'on appela le Fort Salisbury, en l'honneur du premier ministre qui a tant fait pour l'extension de l'influence britannique en Afrique. L'on prit possession de l'emplacement de la future cité avec les formalités d'usage, cérémonie religieuse, hourras en l'honneur de la reine et chants nationaux; puis, tandis que les colons se construisaient des huttes, car la saison des pluies allait commencer, les pionniers élevaient le fort qui était terminé le 20 septembre.

Tant que l'expédition était demeurée dans la région explorée, elle chemina à travers les hautes herbes desséchées, qui sont la végétation habituelle du Cap, du Bachuanaland et du Transvaal; mais, aussitôt arrivée dans le Mashonaland, tout changea d'aspect; le pays est un plateau d'une élévation de 1,500 mètres environ, dont le climat est parfaitement tempéré; il y a presque toujours de la brise, et des cours d'eau entretiennent la fraîcheur. La terre est partout d'une remarquable fertilité. Quelques-uns des futurs colons, à peine entrés dans le Mashonaland, sont retournés sur leurs pas, pour aller chercher leurs familles et inviter leurs amis à émigrer avec eux; bien que les procédés de culture des naturels soient tout à fait primitifs, ils récoltent en abondance tous les fruits de la côte; le blé, dit-on, y pourrait pousser aussi bien que dans les parties les plus fertiles de l'Amérique du Nord. Comme dans tous ces parages l'or paraissait abonder, les pionniers, une fois Fort-Salisbury construit, allèrent se faire chercheurs d'or, et leurs fouilles furent couronnées de succès. L. M.

Victoria Nyanza. — Voici un témoignage rendu aux Pères Blancs par un personnage qui les a vus de près à l'œuvre.

Émin-Pacha écrit, sous la date du 21 octobre 1890, de Buingo sur le Victoria-Nyanza :

« Durant mon séjour, j'ai visité plusieurs fois les missions catholiques des Pères d'Alger; j'ai été avec ces Messieurs dans les relations les plus amicales, je n'ai reçu d'eux que des amabilités et n'en puis rapporter que du bien.

» Il y a un contraste singulier entre les missions catholiques et les missions protestantes (anglaises) dans la colonie. Celles-là manquent de ressources et de sujets, c'est une vraie ville indigène; celles-ci abondent en ressources et en hommes. Les missionnaires catholiques font un travail dur et s'efforcent sérieusement de faire de leurs adeptes des hommes utiles dans la vie; les élèves des protestants chantent des psaumes et sont remplis de suffisance. Si nous voulons arriver à des résultats, nous devons en toutes manières procurer le bien des missions catholiques, les soutenir et leur fournir les moyens de nous élever des hommes capables. Pourquoi ne pas faire former dans les missions des ouvriers pour le pays? Pourquoi ne verrait-on pas sortir des écoles des missionnaires des sous-officiers, de petits employés? D'après les conventions récentes, une ère nouvelle s'ouvre pour l'Afrique australe : qu'on réfléchisse qu'ici justement l'Église peut rendre des services inestimables à l'État. »

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

La population de Lille. — Sous ce titre, le journal l'*Écho du Nord* publie les curieux renseignements suivants :

Les opérations du recensement, commencées le 12 avril dernier, sont finies depuis quelque temps déjà, et nous savons maintenant qu'à cette date il y avait à Lille 200,325 personnes. En défalquant de ce nombre les hôtes de passage, en ajoutant les personnes qui habitent de fait la ville, et qui en étaient absentes momentanément, les employés affectés aux opérations du recensement sont arrivés par une longue suite de calculs, — additions et soustractions surtout, — à établir le chiffre exact de la population résidente, ce que l'on peut appeler la population municipale : 201,211 habitants.

Pour ce qui est des étrangers, on y compte, tant hommes que femmes : 404 Anglais, 7 Américains du Nord, 1 du Sud, 275 Allemands, 32 Autrichiens, 46,078 Belges, 467 Hollandais, 32 Luxembourgeois, 98 Italiens; 32 Espagnols, 1 Portugais, 130 Suisses, 37 Russes, 3 Norvégiens, 2 Danois, 1 Grec, et enfin 51 individus de nationalité inconnue.

Le mouvement du port de Dunkerque en juillet 1891. — Voici le mouvement des entrées et sorties, pour le port de Dunkerque, pendant le mois de juillet dernier :

Entrées	242 navires.	131.690 tonneaux.
Sorties	250 »	133.621 »
	492 »	265.311 »
En 1890	495 »	252.777 »
	— 3 »	+ 12.534 »

Soit pour le mois de juillet 1891, une diminution de 3 navires et une augmentation de 12.534 tonneaux sur le mois correspondant de 1890.

Mouvement depuis le 1er janvier.

1890	3.725 navires.	1.873.787 tonneaux.
1891	3.556 »	1.875 214 »
	— 179 »	+ 1.427 »

Soit, depuis le 1er janvier 1891, une diminution, sur l'année 1890, de 179 navires et une augmentation de 1.427 tonneaux.

EUROPE.

Le canal de Manchester. — L'exécution du canal de Manchester a subi, dans ces derniers temps, un arrêt causé par ce fait, qui se reproduit assez souvent pour un travail de très grande importance, que les prévisions de dépenses ont été dépassées. Il a fallu faire un nouvel appel aux principaux intéressés, c'est-à-dire aux fabricants de Manchester, pour réunir les ressources financières nécessaires à l'achèvement des travaux.

C'est la ville de Manchester qui doit profiter presque exclusivement du canal, c'est elle qui en fait les frais ou, tout au moins, qui court les risques inhérents à une pareille entreprise.

Ajoutons, toutefois, que les risques ne sont pas considérables et que le canal, même avec la majoration des frais de construction, pourra couvrir largement l'intérêt des capitaux engagés.

On s'était étonné, tout d'abord, que l'idée du canal ait pu aboutir, étant donné les nombreuses et faciles communications existant par voies ferrées et par routes de terre, entre Manchester et le port de Liverpool.

Le trafic par chemin de fer est attiré entre Manchester et Liverpool, par cinq grandes lignes de chemins de fer.

Le projet du canal est destiné, d'après les calculs, à procurer une économie sensible sur les prix de revient des transports effectués de ou pour Manchester par le port de Liverpool.

C'est là, sans aucun doute, le mobile des sacrifices momentanés que se sont imposés les fabricants de Manchester, lorsqu'ils ont décidé la construction du canal de Manchester et qu'ils ont, après épuisement du capital primitif de 200 millions de francs entièrement dépensés, garanti les 100 millions de francs que la Société du canal de Manchester a empruntés sous forme d'obligations.

Cet emprunt ayant été réalisé, les chantiers, un instant abandonnés, ont repris toute activité et on compte que la canal sera achevé en 1894.

Le canal maritime de Manchester débouche dans le vaste estuaire de la Mersey, à 10 kilomètres environ en amont de Liverpool ; il rejoint Manchester, au cœur même de la ville, par une voie d'eau de 57 kilomètres environ de longueur.

Il nécessitera le déblai de 35 millions environ de mètres cubes, dont 7 millions et demi dans le grès rouge.

La Mersey, l'Irwell et d'autres petites rivières seront utilisées pour l'alimentation du canal, dans les biefs supérieurs.

La grande difficulté provient des traversées des routes, chemins et canaux. Pour respecter les droits acquis, les ponts tournants ne sont admis que pour six routes de terre peu fréquentées.

Les lignes de chemins de fer et les routes de terre de grande circulation devront franchir le canal au moyen de ponts métalliques à grande portée, à 23 mètres environ de hauteur au-dessus du plan d'eau.

Un petit canal d'eau douce nécessite la construction d'un pont-canal tournant.

Grâce aux nouvelles ressources financières mises à la disposition de la Société du canal de Manchester, il n'y a pas à douter que les travaux ne soient menés à bonne fin, dans les délais fixés pour l'ouverture du canal.

Ainsi se trouvera réalisé, pour une ville placée dans des conditions relativement favorables, l'établissement d'un canal maritime à grande section. On pourra, d'après ce modèle, calculer les difficultés à vaincre, les ressources à fournir, pour la construction des canaux maritimes que réclament un certain nombre de centres industriels.

La viticulture en Russie. — La viticulture a pris dans la Russie méridionale une extension considérable et elle ne tardera pas à venir faire à la France, sur les marchés européens, une concurrence dont il faudra tenir compte.

Des étendues immenses de terrains encore improductifs sont chaque année plantées de vignes.

Le Caucase tient la première place ; puis viennent la Bessarabie et la Crimée.

Les vins du Caucase, très riches en tannin et en alcool, sont employés pour le coupage des vins blancs de Bessarabie.

Le vin de table, qui est le produit de ce mélange, se vend à raison de 40 à 80 centimes la bouteille.

Les vins que produit la Crimée offrent beaucoup de ressemblance avec les vins de la Bessarabie. Cependant, la côte comprise entre Sébastopol et Théodosie, complètement abritée des vents du Nord, produit des vins qui ont quelque analogie avec le Bordeaux, et aussi des vins sucrés genre Madère, Porto et Muscat.

Mais ces vins coûtent plus cher que ceux d'origine.

Quant à la production du Caucase on peut l'évaluer à 1,400,000 hectolitres par an : la Bessarabie en fournit 600,000 et la Crimée en 200,000.

(Rapport de M. Cassas, consul de France à Odessa).

ASIE.

Le commerce du thé indien et chinois. — Les thés de l'Inde commencent à faire une concurrence très sérieuse aux thés chinois sur le marché de Londres, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les statistiques. En 1888, la Chine exportait à Londres 93,000,000 de livres anglaises de thé, tandis qu'en 1889 elle n'envoyait plus que 83,000,000 de livres, et en 1890, 63,000,000 seulement. L'Inde, au contraire, exportait respectivement : en 1888, 73,000,000 de livres, en 1889, 74,000,000, et, en 1890, 79,000,000 de livres. Ceylan exportait aussi en 1888, 20,000,000 de livres ; en 1889 : 28,000,000 de livres, et en 1890, 40,000,000. Si nous nous repor-

tons en arrière jusqu'en 1878, et que nous cherchions le tant pour cent exporté par ces trois pays, nous trouverons les chiffres suivants :

	1878	1881	1884	1887	1890
	—	—	—	—	—
Chine	77 %	70 %	63 %	49 %	30 %
Inde.........	23 %	30 %	36 %	45 %	52 %

AFRIQUE.

Navigation dans le canal de Suez. — Les navires transités en 1890 se décomposent ainsi, par pavillons :

Pavillons.	Navires.	Tonnage net.
—	—	—
Anglais	2.611	5.352.886
Français	168	361.812
Allemand	194	289.268
Néerlandais	146	262.460
Italien	103	187.055
Austro-Hongrois	54	116.568
Espagnol	33	71.718
Norvégien	48	66.138
Russe	23	34.229
Ottoman	22	25.916
Égyptien	8	4.425
Japonais	3	4.063
Belge	2	2.080
Américain	5	1.909
Chinois	1	1.007
Danois	1	846
Portugais	3	800
Total	3.425	

AMÉRIQUE.

Chemin de fer de New-York à Buenos-Ayres. — Pour unir New-York à Buénos-Ayres par une voie ferrée. il faut franchir 13,500 kilometres, à travers les deux Amériques, et en passant par l'isthme de Panama. Comme il a été

dit à la Conférence interaméricaine, le chemin de fer va déjà de New-York à Oaxaca ; il reste donc à construire la ligne entre Oaxaca (Mexique) et Panama (Colombie), en passant par Guatemala, San-Salvador (Nicaragua) et San-José (Costa-Rica). A partir de Panama, le tracé n'est pas encore définitivement arrêté, mais il suivra probablement la vallée du Cauca (Colombie), desservira Quito (Équateur), remontera le bassin de Marônou et passera à Cuzco (Pérou). De là, la ligne atteindra probablement Buénos-Ayres, après avoir traversé la Bolivie et s'être soudée, à Tucuman, aux lignes déjà existantes de la République Argentine.

(Journal des Voyages).

III. — Généralités.

Les compagnies de navigation du monde entier. — Il existe actuellement 161 principales compagnies maritimes de navigation à vapeur, réparties comme suit :

Anglaises, 64. — Françaises, 33. — Américaines, 15. — Allemandes, 12. — Espagnoles, 7. — Hollandaises, 5. — Portugaises, 6. — Italiennes, 3. — Belges, 3. — Australiennes, 3. — Autrichiennes, 2. — Grecques, 2. — Canadiennes, 2. — Russe, 1. — Danoise, 1. — Japonaise, 1.

Voici le classement par ordre d'importance des 10 premières compagnies, dont la flotte dépasse 100,000 tonneaux de jauge.

1° Messageries maritimes, 63 navires jaugeant ensemble 202,801 tx, y compris l' « Armand-Béhic » en construction très avancée ;
2° Péninsulaire et Orientale, 49 navires, 190,911 tx, y compris l' « Australia » et l' « Himalaya », en construction également avancée ;
3° Nordeutscher Lloyd de Brême, 70 navires, 198,723 tx ;
4° Compagnie Générale Transatlantique, 66 navires, 174,600 tx ;
5° Compagnie Florio Rubattino, 106 navires, 164,052 tx ;
6° Anchor Line, 44 navires, 127,065.
7° Compagnie Hambourgeoise-Américaine, 42 navires, 126,795 tx ;
8° Ocean Steam Ship Company, 44 navires, 109,000 tx ;
9° Allan Line, 31 navires, 106,346 tx ;
10° Compania Transatlantica de Barcelona, 36 navires, 101,214 tx.

Puis viennent, toujours par ordre d'importance, mais avec un tonnage inférieur à cent mille tonneaux, le Lloyd Austro-Hongrois, avec 63 navires ; la Compagnie Japonaise Nippon-Yusen-Kaisha, avec 52 navires ; la Pacific Mail Steam Navigation Company, avec 38 navires ; la Compagnie Cunard, avec 26 navires ; la Compagnie

des Chargeurs-Réunis, avec 30 navires ; la Royal Mail Steam Packet, avec 22 navires. Nous citerons encore la Compagnie British India Steam Navigation Company limited, associée depuis quelque temps avec la Compagnie British India associated Steamers limited ; les flottes réunies de ces deux Compagnies forment un total de 100 navires et 234,684 tx. La première fait les services postaux du Queensland et de Zanzibar, la seconde les services coloniaux des Indes ; elles forment deux Compagnies très distinctes, quoique associées.

La plus grande profondeur de l'Océan. — Le rapport du contre-amiral américain Belknap, relatif au projet d'un câble transpacifique, conclut à la presque impossibilité matérielle de l'exécution. En effet, les premiers sondages opérés le long de la côte du Japon ont accusé une profondeur de 3,600 mètres sur une longueur de 40 kilomètres, et dans un sondage subséquent la ligne de sonde s'est rompue après avoir dévidé 9,273 mètres sans toucher le fond.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LE MEXIQUE

Par M. Gaston Routier,
Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Lille, de Toulouse, de Rouen, d'Édimbourg et de Mexico.

(*Suite*) (1).

Ce sont les Espagnols qui ont introduit les premiers à Mexico l'usage de la monnaie. Avant la conquête espagnole, on sait que les anciens Mexicains ne faisaient point usage de la monnaie pour leurs acquisitions et employaient dans leurs transactions de l'or en grains contenu dans des tuyaux de plumes, des grains de cacao, des petits morceaux de toile de coton, de cuivre coupé en forme de T et enfin des morceaux d'étain. La première monnaie espagnole, aussitôt après la conquête, consistait en des palets d'or et d'argent marqués par des officiers royaux : ce ne fut que lorsque la Maison de Monnaie de Mexico fut installée, en vertu de l'ordonnance royale du 11 mai 1535, qu'on commença la frappe des monnaies, qui, durant la longue période de la domination espagnole, changèrent trois fois de formes : 1° de 1537 à 1731 ; monnaie macuquina, de forme irrégulière et inégale, piastre faite au marteau, avec une croix, deux châteaux et deux lions d'un côté, avec le chiffre qui indiquait le nom du souverain régnant de l'autre ; 2° de 1732 à 1771, monnaie à colonnes, de forme circulaire, portant sur une de ses faces les armes espagnoles, entre les deux colonnes d'Hercule et la fameuse devise « Plus Ultra »; 3° de 1772 à 1821, monnaie de buste, ainsi nommée parce qu'elle portait, gravée sur une de ses faces, l'effigie du roi.

(1) Voir pages 29, 93, 129 et 209, tome XVI, 1891.

La Maison de Monnaie, selon M. Orozco y Berra, s'appelait dans le principe, la « Fundicion » et se trouvait au coin de la première rue de la Monterilla, près de la Maison Communale de Mexico, « Diputacion », connue alors sous le nom de Maison des Sessions des « Alcades ordinaires ». C'est là qu'on présentait à la frappe les morceaux d'or et d'argent et qu'on payait le droit de frappe, impôt qui n'exista qu'à partir de la création de la première Maison de Monnaie.

L'ordonnance royale du 11 mai 1535 enjoignait de créer trois Maisons de Monnaie : une dans le Potosi de l'Amérique du Sud, une autre à Santa-Fé dans le nouveau royaume de Grenade et la troisième à Mexico.

La frappe était soumise aux mêmes lois et aux mêmes règlements que dans les Maisons de Monnaie de Castille. Le palais actuel à Mexico, fut acheté à la famille de Fernand Cortèz en 1562 et la Maison de Monnaie y fut transférée en 1569 : déjà les Caisses Royales y étaient établies depuis 1567 et ce palais est resté affecté à l'usage de ces deux institutions depuis cette époque.

L'édifice approprié aux travaux qu'on y exécutait, resta longtemps à peu près dans le même état où il se trouvait lors de l'installation de la Maison de Monnaie. On y faisait de temps en temps les quelques améliorations exigées par les progrès acquis. Son importance s'accrut cependant de telle sorte que l'on jugea indispensable, en 1729, de construire un local propre aux grands travaux que l'on faisait alors. Sur les plans de Nicolas Peinado en 1730 et par Ordonnance Royale du 2 août 1731, la construction fut commencée et terminée en 1734. Les devis furent de 206.000 piastres et il y fut dépensé 449.893 piastres, y compris 19.000 piastres que coûtèrent deux maisons contiguës ainsi que la valeur de quelques machines et instruments.

La Maison de Monnaie de Mexico, étant alors la seule qui existait dans la colonie, frappait tout l'argent produit par les mines, mais l'accroissement considérable de la frappe rendit de nouveau indispensable l'obligation d'agrandir l'édifice.

Les travaux commencés en 1772 furent terminés en 1782 et coûtèrent de nouveau 449.892 piastres, qui, avec les dépenses antérieures, forment un total de 1.004.493 piastres.

Comme on achetait alors les emplois au gouvernement, ceux qui faisaient les travaux sacrifiaient toujours les intérêts du public au leur et les actes de dilapidation des deniers de l'État furent tels que le gouvernement résolut d'administrer lui-même la Maison de Monnaie

dont il tira les années suivantes des bénéfices considérables. La frappe de l'or, qui appartenait à des particuliers, revint également à la couronne par cédule et décret du 21 juillet 1778.

Après que le Mexique eut proclamé son indépendance, d'autres maisons de Monnaie furent établies dans quelques États et un moment la déchéance de la Maison de Monnaie de Mexico fut effrayante. Les métaux précieux n'arrivaient plus à Mexico que dans des proportions fortement restreintes et les travaux de l'établissement suivirent une décadence semblable. Une partie de l'édifice fut désaffectée de son emploi pour servir à agrandir le Palais, les travaux de la frappe se firent irrégulièrement, les machines et les instruments tombèrent dans un état pitoyable et, bien que deux fois on eût ouvert des crédits suffisants pour en acheter de neufs en Europe, l'argent fut employé à un tout autre usage.

Le gouvernement finit enfin par se fatiguer de lutter contre ces difficultés qu'il ne pouvait vaincre et loua la Maison de Monnaie et la frappe, le 23 février 1847, à des particuliers pour un terme de dix ans et pour la somme de 174.000 piastres, soit 17.400 piastres par an. Quand ce terme prit fin, on le renouvela et ainsi de suite.

Il fut convenu dans le contrat de 1847 que la Maison de Monnaie serait transférée à l'endroit qu'elle occupe actuellement. Les travaux furent, à cet effet, commencés en mars 1848 et achevés en mars 1850. Le montage des machines dura toutefois jusqu'à fin juin et la frappe ne commença dans le nouveau local que le 1er juillet 1850. La somme d'argent monnayé depuis cette date jusqu'au 31 décembre 1866 s'élève à 64.325.999 piastres.

La machine, établie en 1850, fut construite en Angleterre par Manesley Son et Field, à l'exception des volants, des rails, de la machine à coordonner, construits à Paris, par Eugène Kurtz. En 1852, fut ajouté à la machine, venue d'Angleterre, un jeu de grands laminoirs de Paterson, des États-Unis. En août 1865, de grandes et importantes améliorations furent faites dans l'établissement : on monta la presse monétaire, une des plus parfaites en son genre, qui fut construite à Philadelphie par Morgan Ow. et Cie .

Elle servit à frapper les magnifiques pièces d'une piastre de la monnaie impériale. Les premières pièces de cette catégorie furent mises en circulation en février 1866, mais le coin ayant été maltraité, il fallut le refaire et le travail commença le 3 juillet de la même année. De

cette date au 31 décembre 1866, 2.146.000 piastres de la nouvelle monnaie furent frappés.

La Maison de la Monnaie a continué ses opérations jusqu'à ce jour sans interruption et le tableau suivant va nous montrer l'importance de sa frappe, ainsi que ce qui s'est fait dans les autres maisons de monnaie autorisées.

La frappe de monnaie effectuée au Mexique, depuis l'établissement des Maisons de Monnaie jusqu'à l'année 1888, s'élève à la respectable somme de 3.318.175.821 piastres (soit environ 17 milliards de francs)!

TABLEAU (en piastres).

	Or.	Argent.		Total.
	—	—		—
Gouvernement colonial	P. 68.778.411	2.082.260.637	=	2.151.039.068
Indépendance..................	53.915.346	1.106.589.526	=	1.160.504.872
	P. 122.693.757	3.188.850.183	=	3.311.543.940

Résumé par Classe de Monnaies.

			Or.	Argent.		Total.
			—	—		—
1537-1731.	Monnaie	macuquina.	P. 8.497.950	752.067.456	=	760.565.406
1732-1771.	»	à colonnes..	19.889.014	441.629.211	=	461.518.225
1772-1821.	»	de Buste ...	40.391.447	888.563.989	=	928.955.436
1822-1823.	»	de l'empire d'Iturbide.	557.392	18.575.569	=	19.132.961
1824-1880.	»	de la République....	53.357.957	1.088.013.958	=	1.141.371.912
			P. 122.693.757	3.188.850.183	=	3.311.543.940

Dans cette dernière période sont comprises les monnaies frappées aux armes et à l'effigie de Maximilien et, en 1886, on ne connaissait l'importance de cette frappe que pour la somme de 2.146.000 piastres.

Résumé par Maisons de Monnaie.

Sommes monnayées de 1537 à 1888.

	Or.	Argent.	Total.
	—	—	—
Mexico 1537-1888..............	P. 84.411.081	2.289.917.500	2.374.328.581
Zacatecas 1810-1888............	1.406.239	316.669.897	318.076.136
A reporter	85.817.320	2.606.587.397	2.692.404.717

	Or.	Argent.	Total.
	—	—	—
Report	P. 85.817.320	2.606.587.397	2.692.404.717
Guanajuato 1812-1888..........	20.771.569	257.590.997	278.362.566
San Luis Potosí 1827-1888......	....	102.621 330	102.621.330
Guadalajara 1812-1888	902.079	53.874.213	54.776.292
Chihuahua 1812-1888	1.620.078	42.204.402	43.824.480
Durango 1811-1888.............	3.617.793	54.225.524	57.843.317
Sombrerete 1810-1812	....	1.551.249	1.551.249
Culiacán 1816-1838	5.763.426	32.216.127	37.979.553
Hermosillo 1867-1888	508.394	11.736.095	12.244.489
Alamos 1868-1888..............	439.349	17.686.486	18.125.835
Oaxaca 1859-1878..............	739.101	4.211.744	4.950.845
Guadalupe y Calvo 1844-1849...	2.311.104	2.063.958	4.375.062
Tlalpan 1828-1830	203.544	959.116	1.162.660
Catorce 1865..................	....	1.321.545	1.321.545
	P. 122.693.757	3.188.850.183	3.311.543.940
Monnaie de cuivre			6.631.881
			3.318.175.821

La frappe du cuivre, en pièce de 4 et 2 maravédis, fut autorisée dès le 28 juin 1542 par décret de Don Antonio de Mendoza, un des gouverneurs les plus éclairés de la Nouvelle-Espagne ; mais, pour diverses causes, il ne fut pas donné suite à cette frappe et il ne resta en circulation que 200.000 piastres de cette monnaie.

En 1814, le Vice-Roi, Don Félix Maria Calleja, classa la monnaie divisionnaire de cuivre en pièces de un douzième, un huitième et un seizième de réal, le réal valant 62 1/2 centimes ; il fut frappé pour la somme de 342.892 piastres de cette monnaie de cuivre, de 1814 à 1821.

De 1822 à 1829, diverses lois et plusieurs décrets réglèrent la forme et le dessin des monnaies de cuivre, mais ce ne fut qu'en 1841 que fut définitivement autorisée la frappe de un huitième de réal en cuivre et le 18 février 1842 la frappe de un quart de réal en argent, dans la portion de 1 % de l'argent monnayé.

Le montant de la frappe du cuivre est jusqu'à l'année fiscale 1887-1888 de :

Époque coloniale	P. 542.893
Indépendance	P. 6.088.968
	6.631.881

*
* *

Ainsi qu'on vient de le voir, la richesse minière du Mexique est réellement immense : ce grand pays a dans les entrailles de ses montagnes volcaniques des sources inépuisables de fortune. Nous appelons donc vivement l'attention de nos compatriotes sur l'avenir brillant réservé à l'exploitation des mines au Mexique : à mesure que les chemins de fer faciliteront les communications, les bénéfices qu'on en retirera seront de plus en plus grands et beaucoup de gisements encore inexploités, soit parce qu'ils sont insuffisamment connus, soit parce qu'ils sont situés dans des régions où les frais de transport seraient trop onéreux, deviendront des centres miniers excessivement importants.

Il sera donc utile à nos lecteurs de savoir comment on peut acquérir des mines au Mexique, ainsi que les lois et les impôts qui concernent l'industrie minière, actuellement la plus importante de toutes les industries au Mexique.

Toute personne jouissant légalement du droit d'acquérir une propriété au Mexique, peut également acquérir des mines, des placers, des usines de traitement et la jouissance des eaux qui lui sont nécessaires pour leur exploitation. Les étrangers jouissent de tous ces droits avec les restrictions que nous énumérons ci-dessous.

Les travaux de recherches des mines peuvent être exécutés partout, même sur les terrains appartenant à des particuliers, après autorisation des autorités compétentes et après que le paiement de l'indemnité à accorder aux propriétaires en cas de dommage a été garanti. La propriété des mines s'acquiert en premier lieu par adjudication et déclaration (*denuncio*). La déclaration peut se faire : 1° à titre de découverte ; 2° à titre d'abandon de la mine par son ancien propriétaire ; 3° à titre de caducité ou extinction des droits du propriétaire pour contravention à la loi sur les mines.

La découverte peut consister en : 1° un nouveau district minier ; 2° un nouveau gisement dans un district minier déjà connu ; 3° une nouvelle mine dans un gisement ou district connu.

Une mine est considérée comme abandonnée et peut être adjugée à celui qui en fait la déclaration, si, dans la période d'un an, au moins, antérieure au jour de la déclaration, elle n'a pas été travaillée pendant

vingt-six semaines consécutives ou ininterrompues par six mineurs employés à des travaux souterrains. Toute déclaration de mines doit être faite par écrit et adressée à la Délégation aux mines, sorte de tribunal composé de mineurs nommés à l'élection et qui connaissent de toutes les affaires des mines et des litiges auxquels elles donnent lieu. Pendant un mois la délégation donne à cette déclaration la plus grande publicité possible par affichage et insertion dans les journaux. Quatre mois au plus après cette déclaration, le déclarant doit avoir pratiqué sur la mine dénoncée une excavation de cinq mètres au moins : un expert est alors nommé ; il a pour mission de reconnaître la nature de la mine, l'inclinaison du filon et de signaler sur le terrain les limites du lot à adjuger. Dix jours après, l'adjudication définitive, avec titre à l'appui, est faite par un membre de la délégation.

Les frais légaux d'acquisition d'une mine sont les suivants : admission de la déclaration, 1 piastre ; adjudication, 5 piastres. Les frais de publicité, d'expédition des actes de propriété sont à la charge du déclarant, ainsi que l'indemnité de déplacement de deux piastres par lieue au membre de la délégation qui fait l'adjudication.

Un lot de mine ou *pertenencia* est un corps solide d'une profondeur indéfinie ; sa surface au jour est un rectangle dont les côtés parallèles au filon ont toujours 200 mètres, mesurés à niveau ; la longueur des deux autres côtés perpendiculaires au premier varie de 100 à 300 mètres selon l'inclinaison du filon.

Les mines et gisements de toutes les matières inorganiques peuvent être exploités sans l'autorisation des propriétaires du sol où on les rencontre : ceux-ci conservent la propriété exclusive des mines de charbon, des roches de leur terrain et des matières du sol, telles que : calcaires, ardoises, porphyres, basaltes, pierre, terre, sable, du pétrole, des eaux thermales, etc., ainsi que des placers de tous les métaux sauf ceux d'or, de platine et de pierres précieuses.

Lorsque, par suite de circonstances particulières, une mine ne peut pas être travaillée pendant la période obligatoire, le mineur demande l'*amparo* (protection), en exposant les motifs qui l'empêchent de se conformer à la loi. L'*amparo* est accordé, suivant les cas, par la délégation aux mines ou par le ministre ; il est de six mois ou un an au plus et assure au mineur la propriété de sa mine, protégée de cette façon contre toute espèce de *denuncio*.

Loi du 7 juin 1887 et contributions sur les mines. — L'article 1er

de la loi de juin 1887, qui est en vigueur, déclare libres de toute contribution fédérale, locale ou municipale (excepté l'impôt du timbre), les mines de charbon, de pétrole, de fer et de mercure et leurs minerais ; les fers d'origine mexicaine en barres, lingots, rails, etc., jouissent des mêmes privilèges.

La circulation de l'or et de l'argent en lingots ou monnayés et en général de tous les produits des mines, ne pourra être entravée par aucun impôt. Le mercure est libre de tout droit.

Les mines non signalées par l'article 1er de la loi de 1887 sont frappées d'un seul impôt, qui ne peut dépasser 2 % de la valeur des produits de la mine. Cet impôt est perçu par les États et par la Fédération dans les territoires. L'impôt sur les usines métallurgiques, fixé par les États ou la Fédération, ne peut dépasser 2/000 de la valeur de l'usine.

La loi interdit formellement aux États l'établissement d'un autre impôt quelconque sur les mines, les usines métallurgiques, leurs produits, les capitaux qui y sont engagés, ainsi que sur les déclarations (*denuncios*) et tous les autres actes nécessaires pour l'acquisition d'une mine.

Loi du 7 juin 1887 et les grandes Compagnies minières. — Le gouvernement mexicain, désireux de favoriser le développement de l'industrie minière, et comprenant que le peu d'étendue des lots accordés par le code des mines ne constituait pas un attrait suffisant pour les capitaux étrangers, accorde aux grandes Compagnies des concessions spéciales qui embrassent une étendue de terrain considérable et permettent, par l'exploitation d'un grand nombre de filons, de diminuer le caractère aléatoire des entreprises de ce genre.

Le gouvernement est autorisé par la loi à accorder aux Compagnies minières un maximum de vingt lots dans les cas ordinaires et de trente lorsque la Compagnie concessionnaire travaille des mines nouvellement découvertes, ou reprend des travaux dans un district minier abandonné. L'ensemble de ces lots constitue dans le cas le plus favorable pour la Compagnie une concession de 1,800,000 mètres carrés.

Toutes les concessions spéciales accordées à des Compagnies auront une durée de dix ans, après lesquels ces Compagnies seront soumises au droit commun ; elles devront engager dans l'exploitation des mines adjugées un minimum de 200,000 piastres qui seront exemptes de tout impôt fédéral, excepté de celui du timbre.

Le ministère des Travaux publics peut accorder aux Compagnies un *amparo* de deux ans au plus pour des causes justifiées.

Les Compagnies sont autorisées à céder en totalité ou en partie leurs concessions à d'autres Compagnies, à condition que celles-ci acceptent les engagements contractés par les premières, proportionnellement à l'importance des lots qu'elles acquièrent.

Le général Diaz s'exprime ainsi au sujet des premiers résultats donnés par la loi sur les grandes Compagnies, dans son message aux Chambres du 14 septembre 1889 :

« Le mouvement minier continue en pleine activité, comme le démontre le nombre de déclarations de mines et d'usines de réduction, qui s'est élevé à 950 pendant les cinq derniers mois, seulement dans la Basse-Californie et dans douze États, attendu qu'il n'y a pas de nouvelles des autres États.

» Ce mouvement de déclarations n'a pas entravé les effets de la loi du 7 juin 1887 sur les concessions de zones minières, puisque, dans la même période, il a été signé 37 contrats nouveaux. On a déclaré caducs 19 contrats, parce que les intéressés n'avaient pas rempli leurs engagements, mais plusieurs des zones qui avaient été concédées par ces derniers contrats ont été de nouveau sollicitées.

» Les contrats aujourd'hui subsistants forment un total de 167, et, s'ils étaient tous suivis de résultats, ils auraient pour conséquence, au point de vue de l'industrie minière, l'emploi de capitaux pour une valeur de plus de 46 millions de piastres. D'un autre côté, les dépôts et les titres de la Dette publique, faits jusqu'à ce jour comme garantie de l'accomplissement de quelques-uns de ces contrats, s'élèvent à la somme de 398,000 piastres. »

***

Une autre richesse naturelle du Mexique consiste en ses sources d'eaux minérales chaudes et froides dont plusieurs sont déjà connues et fort appréciées. Ces eaux contiennent en dissolution des quantités plus ou moins appréciables de sels divers, tels que les sulfates et les carbonates de soude, de chaux et de magnésie ; les chlorures de sodium, de calcium et de magnésium ; d'autres contiennent encore de la potasse, de la lithine, du cœsium, du ribidium, de l'iode. Les eaux

d'Atotonilco à 52 kilomètres au Nord de Mexico, ainsi que celles du lac de Texcoco, appartiennent à ce dernier groupe.

Nous donnons ci-dessous le tableau des températures des principales sources :

Peñon de los Baños	44°5
Pocito de Guadalupe	21°5
Cuincho	30°0
Salatitan	41°0
Sources de Santiago et San Pablo	29°5
Monterey	41°0
La Laja	101°0
Atotonilco	58°0
Texcoco	20°0

Le mot *Atotonilco* est très répandu au Mexique ; il indique toujours la proximité de sources d'eaux thermales.

Nous avons acquis, dit M. Garcia Cubas, les données suivantes concernant d'autres sources. Telles sont celles de Baños de Peñita et Chichimequillas, Texquisquiapan et Toliman dans l'État de Queretaro : celles de Pathé, Tarido et Manguani dans la municipalité de Tecozautla dans l'État d'Hidalgo.

Les eaux de Chucandiro (Michoacan), San Sebastian Tararaméo, Islan de los Hervores, Temascal, Araron, Tequicheo de la Laguna, Taymeo, Barreno et Zinapécuaro, contiennent en général de l'acide chlorhydrique libre et des substances sulfureuses.

Les eaux calcaires de Purua, près de Jungapeo, sont incrustantes.

L'État de Sonora renferme plusieurs sources d'eaux sulfureuses et ferrugineuses, leur température varie entre 60 et 70° centigrades. Nous citerons celles de San Miguel et Baroyeca qui sont les plus notables.

Les principales sources de l'Etat de Nuevo Leon sont celles de Topo et de Potrero Prieto à 16 kilomètres au Nord de Galeana ; las Huertas 25 kiloms. de Montemorelos ; celles de Huajuco dans le voisinage de la même ville. Bien que légèrement séléniteuses, ces eaux qui par le repos abandonnent l'hydrogène sulfuré deviennent potables après leur refroidissement.

Aguascalientes doit son nom à l'abondance de ses sources thermales, les principales sont à Cantera, celles du Partido de Calvillo, de Ojocaliente et Ojocalientillo.

Les sources Lodos de Munguia viennent sourdre dans les fermes de

Aguas Buenas et de Comanjilla, près de Silao de l'État de Guanajuato.

Les sources suivantes appartiennent à l'État de San Luis : Ojocaliente, température 25°, à Santa Maria del Rio, ses eaux contiennent des sels de soude et de magnésie. Les eaux ferrugineuses de la ferme Labor del Rio. Les sources thermales de Lucio dans la municipalité de Reyes. Hacienda de Vanegas près de Cédral. Ojocaliente, Vigas et San Sebastian à 30 et 34 kiloms. de la ville de Rio Verde. Baños Grandes près de villa de Tamuin. Ojocaliente à 8 kiloms. au Nord de Tanlajas. Banito de Ojocaliente à 17 kiloms. au Sud de Ciudad de Valles; ces deux dernières sont sulfureuses. Celle des Cruces à Moctezuma, de Tule et de Fresno à Santa Maria del Rio.

Les sources les plus renommées de l'État de Morelos sont celles d'Agua Hedionda, près de Cuautla et de Vega, près de Xochitepec.

Les sources sulfureuses de l'État de Mexico sont celles de Ojo de Almoloyoa et de Baños, près d'Ixtlathuaca, de Tilvito et de Rio San Gaspar à Villa del Valle : d'Atempa à Yahualica et de Puentecillos près de Sultepec.

Sources d'Araro, à Zinapecuaro, (État de Michoacan) :

Température...............	85° centigrades.
Substances fixes...........	1,50.

Ces eaux contiennent en abondance, déclarent MM. Alphonse Herrera et Andrès Almaraz, du chlorure de sodium, du sulfate de magnésie, de l'acide silicique et de l'acide carbonique libre ou combiné.

Les eaux des sources de Tararameo, près de San Juan (même État) contiennent 6,50 de substances fixes, qui sont : chlorure de sodium, magnésie, acide carbonique libre ou combiné.

L'eau de la source de Bartolilla à Zinapécuaro (même État) a une température de 32° et contient une faible quantité de substances fixes constituées par le carbonate de potasse et l'acide silicique. Le degré de pureté de cette eau permet de la comparer à celle des quelques puits artésiens forés dans les terrains perméables. On peut sans inconvénient en faire usage dans toutes les opérations qui réclament une eau distillée.

L'eau de sources de Cuincho, (État de Michoacan) est très salutaire ; l'analyse en a été publiée dans les leçons de pharmacologie de M. Oliva et dans la *Nouvelle pharmacopée mexicaine*.

Les eaux de Araro et de Tararameo appartiennent au groupe des eaux salines.

*
* *

Nous avons déjà signalé dans la revue des principales productions agricoles du Mexique, les diverses industries qu'on pourrait y installer avec succès ; hâtons-nous de dire que tout est encore à faire, ou à peu près, sous le rapport industriel dans ce grand pays et, qu'en dehors de l'agriculture et de l'exploitation des mines, les autres branches de l'activité humaine sont peu en honneur au Mexique. L'industrie proprement dite est encore dans un état de grande infériorité et pourtant le Mexique avec sa population relativement dense doit devenir fatalement un grand État industriel. Les tableaux suivants montreront à nos lecteurs le peu d'importance qu'a actuellement l'industrie manufacturière au Mexique, et les gens intelligents n'auront pas besoin qu'on leur fasse de grandes phrases, pour s'apercevoir qu'il y a là bas des places à prendre, de grandes industries à créer et beaucoup d'argent à gagner, car le pays offre un débouché considérable aux produits de consommation usuelle qu'on pourrait y fabriquer à peu de frais. Les matières premières et la main-d'œuvre sont sous la main ; il ne manque plus que les capitaux et les intelligences nécessaires pour mettre en œuvre tous ces éléments de richesses.

Les diverses branches agricoles, ainsi que les mines, fournissent à l'industrie les matières premières nécessaires ; avec le temps, vu leur développement progressif, leur exploitation deviendra une des principales sources de richesses du Mexique.

L'industrie manufacturière consiste dans la fabrication de tissus de coton et de laine, dans l'impression des tissus, la filature de la soie et la confection de quelques tissus ; la poterie fine et ordinaire, la verrerie, la fabrication du papier, des produits chimiques ; le nettoyage du coton, la fabrication du sucre, des alcools de sucre de canne, de fruits et de maguey, parmi lesquels le *Mezcal* et le *Téquila*, le *Pulque* ; la fabrication des excellents vins de Parras, de Paso del Norte et d'Aguascalientes, des liqueurs, de la bière et d'autres boissons fermentées, parmi lesquelles nous mentionnerons le vin de coing ; la fabrication du savon, de l'huile, la préparation des graisses, des objets d'écaille, d'argent, de nacre, de cire, d'argile et d'onyx ; l'amidonnerie et la minoterie, la carrosserie, la menuiserie et l'ébénisterie, la tannerie et la bourrellerie, la préparation des tabacs et la confection des cigares ; enfin la chapellerie. Mais tout cela est dans l'enfance !

Les ouvriers mexicains excellent dans l'imprimerie, l'ébénisterie et la sculpture sur bois et sur pierre.

Ci-dessous nous donnons la liste des principales fabriques de tissus de coton et d'impressions sur tissus, certains d'intéresser nos lecteurs.

FABRIQUES DE TISSUS DE COTON ET D'IMPRESSIONS.

District fédéral.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	La Hormiga	90.000	315.000
2	Magdalena	120.000	420.000
3	San Fernando	57.600	201.600
4	La Fama	76.800	268.800
5	S. Antonio Abad	60.000	210.000
6	De Monnet	48.000	168.000
		452.400	1.583.400

État de Puebla.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	El Patriotismo	130.000	455.006
2	Independencia	36.400	127.400
3	Asuncion	11.600	40.600
4	Constancia	104.000	364.000
5	Cholulteca	52.000	182.000
6	Guadalupe	11.600	40.600
7	Economia	78.000	273.000
8	La Teja	36.400	127.400
9	Amatlan	31.200	109.200
10	Mayorazgo	52.000	182.000
11	Molino de Enmedio	52.000	182.000
12	Santa Cruz (Cholula)	52.000	182.000
13	Beneficencia	52.000	182.000
14	San Diego	11.600	40.600
15	La Carolina (Atlixco)	52.000	182.000
16	Concepcion	11.600	40.600
17	Alsacia	96.000	336.000
18	Providencia	40.800	142.800
19	Victoria	33.600	117.600
20	Molino de Cristo	7.200	25.200
21	Sin nombre	33.600	117.600
22	Sin nombre	9.600	33.600
		995.200	3.483.200

État de Mexico.

	Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres
1	Rio Hondo	38.000	133.000
2	La Colmena	72.000	252.000
3	Miraflores	76.800	268.800
		186.800	653.800

État de Hidalgo.

	Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1	Maravilla	16.800	58.800

État de San Luis Potosi.

	Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1	Venado	33.408	116.928

État de Guanajuato.

	Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1	Reforma	68.400	239.400
2	Providencia	72.000	252.000
3	Batanes	12.000	42.000
4	La Americana	120.000	420.000
		272.400	953.400

État de Vera-Cruz.

	Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1	El Molino (hilaza)	»	»
2	Lúcas Martin	31.200	109.200
3	Probidad	26.400	92.400
4	Industria Jalapeña	10.200	35.700
5	Cocoloapam	19.200	67.200
6	La Libertad	»	»
		87.000	304.500

État de Querétaro.

Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1 Hércules	150.000	525.000
2 La Purisima		
3 San Antonio		

État de Tlaxcala.

Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1 San Manuel	2.400	8.400
2 El Valor	24.000	84.000
	26.400	92.400

État de Guerrero.

Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1 Perseverancia	24.000	»

État de Sinaloa.

Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1 La Bahia	9.600	33.600
2 Union	60.000	210.000
3 El Coloso	72.000	252.000
	141.600	494.600

État de Chihuahua.

Noms des fabriques.	Production annuelle. Pièces de manta.	Valeur. Piastres.
1 Industria	30.000	105.000
2 Talamantes	12.000	42.000
3 Dolores	48.000	168.000
	90.800	315.000

État de Oaxaca.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	Pièces manta.	— Piastres.
1	San José	24.000	84.000
2	Chia	48.000	168.000
		72.000	252.000

État de Jalisco.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	— Pièces de manta.	— Piastres.
1	Jauja	24.000	84.000
2	Bellavista	48.000	168.000
3	Atemajac	60.000	210.000
4	Escoba	24.000	84.000
5	Salto	30.000	105.000
6	La Victoria	36.000	126.000
7	La Productora	24.000	84.000
8	Experiencia (hilaza)	»	»
9	Santiago	12.000	42.000
10	El Rio	24.000	84.000
		282.000	987.000

État de Colima.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	— Pièces de manta.	— Piastres.
1	Armonia	12.000	42.000
2	Atrevida	36.000	126.000
		48.000	168.000

État de Durango.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	— Pièces de manta.	— Piastres.
1	El Tunal	12.000	42.000
2	Contancia	48 000	168.000
3	Belem	36.000	126.000
4	El Salto	12.000	42.000
5	Providencia	12.000	42.000
6	Guadalupe	18.000	63.000
7	Constancia	12.000	42.000
		150.000	525.000

État de Sonora.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	Industria Sonorense	12.000	42.000

État de Michoacan.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	La Paz	36.000	126.000
2	Paraiso	60.000	210.000
3	Union	18.000	63.000
		114.000	399.000

État de Nuevo Leon.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	Porvenir	24.000	84.000
2	Fama	12.000	42.000
3	Leona	18.000	63.000
		54.000	189.000

État de Coahuila.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	Labrador	42.000	147.000
2	Dàvila Hoyos	18.000	63.000
3	Libertad	12.000	42.000
4	Aurora	12.000	42.000
5	Hibernia	18.000	63.000
6	Esmeralda	18.000	63.000
7	Buena Fe	12.000	42.000
8	Estrella	170.000	680.000
		302.000	1.142.000

État de Yucatan.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	Constancia	15.600	54.600

État de Zacatecas.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur.
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	La Zacatecana	6.000	21.000

État de Aguascalientes.

	Noms des fabriques.	Production annuelle.	Valeur
	—	—	—
		Pièces de manta.	Piastres.
1	Purisima	36.000	126.000
2	Aurora		
3	San Ignacio		
	Total général	3.567.608	12.949.628

Le coton provient de la riche région qui s'étend de Sainte Rosalie de l'État de Chihuahua aux rives du rio Nazas de l'État de Durango jusqu'à la « Laguna » de l'État de Coahuila. Les côtes des États de Vera-Cruz, Oaxaca, Guerrero, Colima et Jalisco le produisent en assez grande abondance.

Le coton consommé par les fabriques du pays s'élève à près de 260,000 quintaux par an ; la moitié, de provenance étrangère, est importée par Vera-Cruz et autres ports, son prix moyen est de 20 piastres le quintal. La production annuelle en cotonnades, coutils, percales, indiennes, y compris celle des fabriques ayant échappé à la statistique, excède le chiffre ci-dessus et s'élève d'après une estimation rigoureuse à 3,800,000 pièces de cotonnade, à 280,000 d'indiennes et percales, et à 2,735,000 de coton en écheveaux consommées par les fabricants de rebozos (châles), couvertures, serviettes, bas et autres objets.

Plus de 50,000 familles vivent de l'industrie cotonnière.

Fabriques de tissus de laine.

Les principaux établissements de la République sont au nombre de trois dans le District fédéral.

La Minerva, El Aguila, la fabrique de Monnet produisant en bloc annuellement 162,000 pièces de drap.

Trois dans l'État de Mexico : San Ildefonso, Arroyozarco et Zapayautla. Leur production annuelle est estimée à environ 150,000 pièces, draps et tapis.

Cinq dans l'État de Puebla : El Cristo, la Noria, el Alto, Arrecogidas, El Obraje. Ces fabriques produisent 550,000 livres de laines en écheveaux, qui servent à la confection de divers tissus comme zarapes, jorongos, plaids, etc.

Trois dans l'État de Hidalgo : Santiago, Esperanza et Gayol, qui produisent 125,000 pièces de drap.

Une fabrique dans la capitale de la République située dans la rue du Bosque.

Plusieurs fabriques dans l'État de Guanajuato parmi lesquelles la plus importante, celle de Zempoala à Celaya, produisait près de 85,000 coupons de casimir et de drap et environ 50,000 mètres de tapis. Elle est actuellement arrêtée.

Le prix des coupons de casimir et de drap varie entre 2 piastres 25 cent. et 4,25, et le mètre de tapis de 0,83 à 1,25.

Fabriques de papier.

Les fabriques de papier sont au nombre de 7, celles de Guadalajara et Tapalpa, dans l'État de Jalisco ; celle de Cocolapan dans l'État de Vera-Cruz ; celles de Santa-Teresa, Loreto, Pena Pobre et Belem, dans le district Fédéral. Leur production est assez importante puisqu'elle alimente les principales imprimeries pour publications périodiques et ouvrages classiques.

Fabriques de poteries fines.

Les principales sont celles de Nino Perdido, de l'avenue de Humboldt et de Cappe et Gassier, dans la capitale de la République, à Mexico.

*
* *

Les relations commerciales du Mexique sont aussi nombreuses qu'actives. L'Angleterre, les États-Unis, la France, l'Allemagne,

l'Espagne, la Belgique, l'Italie et quelques-unes des Républiques de l'Amérique du Centre et de l'Amérique du Sud, font un grand chiffre d'affaires avec les ports de la République Mexicaine qui sont ouverts au commerce extérieur.

Voici quels sont ces ports :

Dans le golfe du Mexique :

Ports	Etats.
Matamoros / Tampico	Tamaulipas.
Tuxpam / Vera-Cruz / Coatzacoalcos	Veracruz.
Frontera	Tabasco.
Ile du Carmen / Campèche	Campèche.
Progreso	Yucatan.

Dans le Pacifique :

Ports	États.
Guaymas	Sonora.
Altata / Mazatlan	Sinaloa.
San Blas	Jalisco.
Manzanillo	Colima.
Acapulco	Guerrero.
Puerto Angel / Salina-Cruz	Oaxaca.
Tonala / Soconusco	Chiapas.

Dans la presqu'île de la Californie :

La Paz, Santa Rosalia, le cap San Lucas, la Magdalena et Todos Santos.

Ajoutons, afin de renseigner plus complètement encore nos lecteurs, que les postes de douanes aux frontières sont les suivants :

Frontière du Nord. — Tijuana en Californie. — Quitovaquita, Nogales, Sasabe et Palominas en Sonora. — Ascension, Paso del Norte et Presidio del Norte dans l'État de Chihuahua. — Piedras Negras dans celui de Coahuila. — Nuervo Laredo, Guerrero, Reynosa, Mier, Camargo et Matamoros, dans l'État de Tamaulipas.

Un grand nombre de phares éclairent les côtes du Mexique ; ce sont dans le golfe du Mexique :

Le phare de Benito-Juarez, près de Vera-Cruz.
» Ulua, à peu de distance du précédent.
» Jicalango (île de Carmen).
» Campêche.
» Tampico.
» Progreso.
» Coatzacoalcos.
» Alvarado.
» Frontera.
» Celestun.
» Sisal.

Dans le Pacifique on trouve :

Le phare de Guaymas.
» Mazatlan.

*
* *

Le marché mexicain doit attirer les regards de nos industriels et de nos principaux négociants commissionnaires : le bien-être augmente dans ce pays avec la fortune de ses habitants et il est hors de doute que les marchandises et les produits des manufactures françaises trouveront, si nos fabricants et commerçants veulent s'en donner la peine, des débouchés de plus en plus considérables au Mexique. Plus loin, nous dirons quels sont les résultats de l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés pour savoir quels sont les efforts que doit faire notre commerce pour lutter avec succès au Mexique contre la concurrence, acharnée et souvent déloyale, des industriels allemands et anglais. Ce

que nous pouvons dire de suite, c'est que notre industrie a beaucoup d'atouts dans son jeu et qu'il lui suffira de vouloir, et surtout d'oser un peu, pour réussir au-delà de ses espérances.

Voyons maintenant à quelles règles minutieuses est soumise au Mexique l'importation des marchandises étrangères. Les exportateurs (est-ce utile de le leur recommander ?) doivent les suivre avec exactitude s'il veulent éviter à leurs consignataires des désagréments, des pertes de temps et d'argent, dont ils supporteront tous les frais. Je dois ajouter d'ailleurs que toutes les maisons sérieuses qui font, à Paris et dans nos autres grandes villes, la commission avec l'Amérique connaissent en général à merveille toutes les démarches, toutes les formalités à remplir. Ces maisons de commission. dont on attaque même depuis assez longtemps les opérations, facilitent aux industriels la vente de leurs produits à l'étranger. En servant d'intermédiaires entre les fabricants et les consommateurs elles rendent d'utiles services à la production française; elles évitent aux industriels qui sont en rapport avec elles mille inconvénients qui, lorsqu'ils veulent se mettre en rapport direct avec l'Amérique, les découragent ordinairement et leur ôtent l'envie de tenter une seconde opération.

Toutefois il ne faudrait pas poser en règle générale que l'industriel est obligé pour faire des affaires avantageuses et agréables de passer toujours par l'intermédiaire des maisons de commission. Il est évident que, si un industriel assez puissant pour le faire, s'avisait de créer dans ses bureaux un service chargé de faire l'office de la maison de commission avec laquelle il était jadis en rapport, il réussirait très probablement, après de nombreuses écoles, à gagner la commission que prélèvent sur les affaires les commissionnaires. Mais combien est-il de fabricants qui aient les moyens d'être en même temps industriels et commerçants ? Combien qui puissent faire aux clients d'Outre-Océan les six, huit ou douze mois de crédit qu'il faut leur accorder en général ?

Et puis, l'énorme travail que nécessite la surveillance de milliers de clients dont il faut examiner le crédit, suivre en quelque sorte les affaires ! Certes tout cela peut se faire avec de bons voyageurs, connaissant le pays où on les enverrait régulièrement chaque année ; et si je constate les difficultés, c'est à la fois pour engager les petits industriels à confier leurs intérêts et à charger de la vente de leurs produits les grandes maisons de commission, et pour exhorter aussi les grands fabricants français à s'organiser pour la lutte commerciale avec plus de soins qu'ils ne le sont encore, à faire tous leurs efforts pour com-

battre victorieusement sur les marchés consommateurs des deux mondes, la concurrence étrangère, si tenace, si rude.

Aux commis-voyageurs allemands et anglais, il faut que nos maisons de commission, que nos grands industriels opposent les commis-voyageurs français. Aujourd'hui, le fait est indéniable, le consommateur vient moins facilement acheter ce qu'il lui faut chez le fabricant ; il est sollicité de tous les côtés et on conçoit facilement qu'il préfère souvent acheter sans se déranger ce qu'on se donne la peine d'aller lui offrir, plutôt que de faire un voyage pour payer peut-être plus cher une marchandise que le solliciteur intéressé lui déclare moins excellente que la sienne. C'est donc à nous Français, à aller offrir nos inimitables produits aux consommateurs étrangers !

(*A suivre*).

UN PROJET DE CONFÉDÉRATION BALCANIQUE

Un membre de notre Société vient de recevoir d'un de ses amis de Bucarest, une lettre dont il nous autorise à prendre pour le Bulletin un très curieux passage. Nous respectons ici l'orthographe des noms adoptée par les Roumains, et nous remercions notre collègue de son obligeance.

A. M.

Je vous avais promis dans ma précédente lettre, de vous donner mon opinion au sujet de la Confédération balcanique, question qu'on a, paraît-il, beaucoup agitée dernièrement, et à laquelle le monde politique commence à s'intéresser sérieusement, soit pour en favoriser, soit pour en empêcher la propagation.

Je crois, mon cher ami, qu'au point de vue de la paix et du progrès général, la Confédération des peuples balcaniques est nécessaire ; elle est de toutes les solutions jusqu'ici proposées de la fameuse question

d'Orient, la seule capable de convenir aussi bien à l'Europe qu'aux petits États qui luttent pour leur indépendance ou pour leur existence et leur développement aux pieds des Balkans, du Pinde et de l'Olympe.

Ce n'est plus un mystère pour personne que l'Autriche-Hongrie, mise en appétit par la possession de la Bosnie et Herzégovine, travaille autant que la situation le lui permet à préparer sa route vers Salonique, ce qui établirait sa domination jusqu'au cœur de la Grèce, et lui assurerait la suprématie dans la péninsule balcanique. D'autre part, les aspirations de la Russie vers Constantinople datent de trop loin pour que l'on puisse jamais croire à leur sincère abandon ; nous en avons d'ailleurs une preuve éclatante dans les derniers événements politiques qui ont agité la Bulgarie, comme le coup d'État de Pistor, l'enlèvement au grand jour du prince de Battenberg qui était pourtant le héros de Slionitsa, la mission de Kaulbars et toute cette série de — heureusement — fautes politiques que la Russie a commises, poussée par l'impatience de voir sa domination un jour plus tôt assurée dans la Bulgarie, et partant dans la péninsule balcanique.

Que la chance vienne, à un moment donné, favoriser une de ces deux puissances sur les champs de bataille ou qu'une entente s'établisse entre elles autour du tapis vert d'un Congrès européen : aucune des nationalités, qui composent à l'heure actuelle l'Europe orientale, ne pourra ce jour-là, être assurée de son existence. Le danger qui, aujourd'hui, semble éloigné et problématique, deviendrait alors instantanément réel.

Et jusqu'alors, d'une part les convoitises des deux puissances rivales les tiendront toujours en discorde, et la paix européenne sera constamment menacée par ce conflit d'intérêts, comme on ne le voit que très bien de notre temps, et d'autre part, ces convoitises agissant réellement sur les terrains, c'est-à-dire dans les petits États balcaniques, les diviseront intérieurement en partis politiques opposés, dont chacun, comptant sur l'étranger, pour parvenir au pouvoir, provoqueront des réactions, des révolutions, comme le cas arrive précisément en Bulgarie et Serbie ; et ces désordres internes empêchent énormément leur développement et affaiblissent leurs forces.

Quant à nous les Roumains, le voisinage d'un foyer d'agitations d'un côté, et, de l'autre, des grandes puissances rivales, dont les regards haineux s'entrecroisent par dessus nos têtes, ainsi que la perspective de nous voir serrés entre deux Russies, ne sont pas sans nous donner

des sérieuses inquiétudes pour l'avenir. Nous désirons donc, comme tout le monde, qu'une fin soit mise à cette situation pleine de périls.

Une Confédération des États balcaniques, aujourd'hui trop faibles pour résister aux intrigues ou à la force armée des grandes puissances jalouses d'étendre leur domination politique ou économique en Orient, serait par elle-même assez forte pour s'opposer victorieusement sur les deux terrains, à toutes les convoitises. La paix, le progrès et le libre développement de l'Orient seraient alors assurés.

Et, point capital, cette formation politique, en mettant fin aux compétitions qui divisent aujourd'hui l'Autriche-Hongrie et la Russie en Orient, aurait pour premier avantage de diminuer entre ces deux puissances les causes de conflit, en d'autres termes, d'assurer un peu plus la paix de l'Europe. Dans l'état actuel des choses, une lutte éclatant en Orient, conduirait à une conflagration générale, non seulement par suite des alliances qu'on aurait conclues, mais par suite des intérêts réels des autres puissances, évidemment mis en jeu. Car, je vous le demande à vous, mon ami, est-ce que les Français, malgré leur penchant politique actuel, qui est tout naturel, verraient tranquillement la Russie devenir grande puissance maritime dans la Méditerranée, et leur ouvrant une guerre économique acharnée ? Je ne le crois pas. En tout cas, l'Angleterre ne le souffrirait pas ; vous connaissez sans doute son attitude lors de la toute récente question des détroits et l'occupation « pour voir » de la petite île de Sigri ; et notez qu'il s'agissait alors de la conclusion pacifique d'un traité ou d'un arrangement entre puissances indépendantes. Je ne parle que de l'Angleterre, parce que l'Italie est trop faible pour avoir à elle seule son mot, mais elle ne sera pas non plus indifférente à la résolution de cette question.

Une Confédération balcanique fournirait donc le poids qni manque actuellement à l'équilibre des puissances européennes, le poids qui assurerait la stabilité de cet équilibre, et, partant, la tranquillité et le progrès de tous Elle serait une pierre de plus apportée à l'édifice de la paix universelle.

Voilà, mon cher ami, des bonnes raisons — je crois — en faveur de la Confédération balcanique. Reste à savoir maintenant si c'est faisable ou non, et quelles seraient les difficultés qui s'opposeraient à la réalisation de cette Confédération.

En apparence, la première difficulté serait la rivalité assez vive, qui sépare aujourd'hui les États qui devraient se confédérer. Grecs et

Bulgares sont à couteaux tirés. Serbes et Bulgares n'ont pas encore terminé les messes funèbres pour le repos d'âmes de ceux qui sont tombés pendant la dernière guerre et, déjà, ils se menacent à qui mieux mieux.

Et cependant, l'apparence ne répond pas à la réalité des choses. Les querelles d'aujourd'hui peuvent, certes, retarder l'œuvre de la Confédération, mais elles ne sauraient l'empêcher. Lorsque les rivalités sont naturelles, lorsqu'elles résultent de la force des choses, elles sont à craindre, malgré l'harmonie qui peut régner à la surface, mais lorsqu'elles ont pour cause l'entêtement plus qu'une véritable antinomie d'intérêts, elles peuvent facilement disparaître.

Les rivalités entre les États balcaniques n'ont aucune base sérieuse. Le domaine ethnique des différentes nationalités y est facile à tracer, et, même dans la Macédoine, province ottomane si disputée et dont la succession, heureusement, n'est pas encore ouverte, il n'est pas difficile de délimiter le domaine de chacune d'elles.

Certainement, une pareille délimitation rigoureuse des diverses ambitions, peut causer à certains d'amères déceptions, d'autant plus amères que les illusions étaient plus exagérées (c'est le cas pour les Grecs), mais elle n'en est pas moins possible. Dans plusieurs conférences particulières que nous avons eues avec les délégués des étudiants grecs, serbes et bulgares, qui ont pris part à notre congrès de Giurgevo, nous avons spécialement agité la question de la Macédoine, et j'ai pu constater que les délégués — représentants en quelque sorte de l'opinion publique de leur pays — avaient de très favorables intentions.

La difficulté de la Confédération des États balcaniques est ailleurs. La Confédération serait, certainement, une puissance sérieuse, mais pas assez pour imposer et pouvoir se tenir en dehors du cercle des grandes combinaisons européennes. D'ailleurs, elle occuperait une position trop importante pour qu'elle pût, même si elle voulait, rester indifférente aux problèmes de la politique européenne et surtout de celle de l'Europe Orientale. La future Confédération devra prendre position dans la politique générale de l'Europe, et, alors, se posera cette question préalable : les différentes nations qui composeront la dite Confédération sont-elles d'accord sur cette position à prendre ? Il ne peut certainement pas être question de fixer d'avance, dans le pacte fédéral, ce que l'État commun fera dans telle ou telle circonstance ; la question porte plus haut et est plus difficile à savoir : ces

États ont-ils la même opinion, la même conviction au sujet de leur ennemi naturel, du danger qui les menace? Si oui, la Confédération peut se faire, si non, toute tentative serait vaine. Et aujourd'hui, il serait inexact d'affirmer que les peuples balcaniques sont arrivés à une pleine et profonde conscience de leur péril commun. Tant que la politique des Serbes et Bulgares ne sera pas devenue vraiment *nationale*, tant que l'état des esprits ne sera pas devenu homogène, et tant que l'influence étrangère directe sera tolérée par l'opinion publique de ces deux pays, le temps de la Confédération ne sera pas venu. Autrement, la Confédération serait destinée à se rompre au premier nuage paru sur l'horizon politique européen. Et une fois rompue, et rompue avec tout le cortège des haines, des méfiances et des désirs de vengeance que les ruptures laissent toujours après elles, il serait téméraire d'affirmer qu'elle pourrait ressusciter.

C'est pour cela que la Confédération ne peut être que l'idéal de la politique des peuples balcaniques. Dans la sphère de la politique pratique cependant, si cette idée joue un rôle, cela ne peut être qu'un rôle préparatoire.

UNE COMPAGNIE FRANÇAISE DANS LES RIVIÈRES DU SUD

On ne saurait trop louer l'initiative privée quand elle entreprend de mettre en valeur des terres lointaines, que la hardiesse de nos explorateurs ou que les combinaisons de la diplomatie ont su rattacher au domaine colonial de la France.

Nos lecteurs savent comment le drapeau français a été planté dans la région africaine dite des Rivières du Sud. Le capitaine BROSSELARD-FAIDHERBE a été l'un des principaux agents du développement de l'influence française dans ces parages. Cela seul aurait suffi à rendre populaire, chez nous autres Flamands, le nom de la *Casamance*; le capitaine a pris soin de préciser par une fort belle conférence ces sympathies d'abord un peu confuses.

La bonne parole a trouvé une bonne terre où germer. Une Compagnie qui s'était formée pour l'exploitation des terres de la Casamance vient de prendre un grand développement; il n'est pas sans intérêt de nous arrêter à examiner le but de cette entreprise.

Donnons d'abord quelques renseignements *géographiques* : la *Casamance* est une rivière située par 12° 30′ de latitude Nord. Son embouchure n'est qu'à douze heures de mer du grand port sénégalien de *Dakar*, qui n'est lui-même situé qu'à sept jours du port de Bordeaux. La largeur de la Casamance est très variable, mais n'est jamais inférieure à 500 mètres ; elle atteint parfois 2 kilomètres. Des navires de 1,500 tonneaux franchissent sans peine les passes de l'entrée et s'arrêtent à l'avant-port de *Carabane*, ou bien remontent jusqu'à *Zighinchor*, où la Compagnie a fait disposer des appontements. Des navires de 200 tonneaux remontent même jusqu'à *Sehdiou*, à 90 milles de l'embouchure.

La population indigène est très dense dans le pays qu'arrose la Casamance ; elle se nourrit principalement de poisson, d'huîtres, de viande de bœuf ou de porc, de poules et de canards. Elle cultive le riz, le maïs, le mil, la canne à sucre, les bananes, les oranges, les citrons et un grand nombre d'autres fruits. Les récoltes en *arachides*, sésames et palmistes atteignent déjà un chiffre important. La Compagnie a entrepris dans le pays de la Casamance des plantations de café, de

cacao, de ricin et d'ananas. Tout cela réussit très bien et l'on se propose maintenant d'acclimater l'*olivier*. Ajoutons que le caoutchouc de Casamance est le plus beau de toute la côte occidentale d'Afrique.

C'est le 14 août 1889 que, par décret du Président de la République, M. Albert Cousin reçut concession de la rive gauche de la Casamance, à charge de constituer une Société anonyme pour l'exploitation des terrains. Les débuts furent modestes et la Société se constitua au capital de 800,000 fr.

Malgré ces faibles ressources, les résultats obtenus dépassèrent toute espérance ; en l'année 1890, la Compagnie exporta 2,035,403 kilos d'arachides en coque, 137,269 kilos d'arachides décortiquées, 228,178 kilos de palmistes, 93,778 kilos de caoutchouc. Elle construisit deux appontements, l'un à Carabane, long de 116 mètres, l'autre à Zighinchor.

Encouragée par le succès, elle veut maintenant donner une plus grande extension à ses opérations. Dans ce but, elle vient d'augmenter son capital et de racheter tous les établissements et tout le matériel des deux seules maisons de commerce qui fonctionnaient dans ces parages.

La Compagnie se propose un double but : 1° Faire une colonie de peuplement ; 2° Faire une colonie d'exploitation.

Pour ce qui est de la colonie de peuplement, il n'est pas téméraire d'affirmer que cette région échappe aux influences délétères qui rendent impossible un séjour prolongé au Sénégal et au Soudan. On cite l'exemple d'un colon, Chambas, mort à Sehdiou en 1886, après avoir vécu 30 ans en Casamance où il laissa 25 enfants vivants ! Son gendre, M. Roth, est établi depuis 15 ans dans le pays et s'y trouve fort bien. Aussi, la Compagnie est-elle décidée à faciliter l'établissement des Français qui désireraient y installer des centres agricoles.

Pour ce qui est de l'exploitation, on a vu plus haut les ressources naturelles du pays ; la Compagnie se propose entre autres choses, d'ouvrir, de Zighinchor à la frontière portugaise, une voie ferrée qui permettra d'exploiter d'inépuisables forêts de roniers et d'arbres à caoutchouc. Elle veut aussi faire d'immenses plantations de café et de cacao, se préparant ainsi à bénéficier de la protection accordée à la production française.

Voilà de la bonne, de la vraie colonisation ; voilà une entreprise dans le genre de celles qu'on ne saurait trop encourager, et nos lecteurs seront heureux d'être tenus au courant des succès de la jeune Compagnie, quand ils sauront que plusieurs de leurs collègues en font partie.

A. M.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1891.

Excursion à Lucheux.

14 Juin 1891.

Le 14 juin 1891, MM. H. Crépin et Fernaux dirigeaient une excursion à Lucheux, petite ville qu'arrose la rivière de Grouches, affluent de l'Authie à Doullens.

L'excursion passa d'abord par Mondicourt, petit village qui se recommande à notre attention par l'importante fabrique de chocolat de l'un de nos concitoyens, M. Ibled.

Puis la route descend à travers un pays vallonné, entrecoupé de bois, jusqu'à Lucheux, dont l'aspect, du reste, est charmant.

Figurez-vous une crête presqu'à pic, surmontée d'une belle forêt ; cela rappelle les collines qui bordent la Seine, de Meudon à St-Cloud. Lucheux est bâti au pied de cette crête, sur les bords de la petite rivière aux eaux vives qui donne la vie à de nombreux moulins. Ce coin charmant abrite environ mille habitants.

Les souvenirs historiqnes ne manquent pas. C'est, d'abord, la vieille église du XIe siècle, que nous visitons en arrivant.

Puis, nous apercevons le Beffroi, le véritable monument de l'endroit. Il surmonte le vieil Hôtel de Ville, dans lequel Louis XI, le 19 juin 1464, signa l'édit qui ordonnait l'établissement des « Postes royales ». Plus loin ou trouvera l'historique de cette grande institution.

Nous gravissons ensuite une côte assez raide et nous arrivons à la porte du Château, propriété des enfants de Chaulnes. Ce monument, formé de constructions diverses, est flanqué de tourelles, et n'offre pas un grand intérêt. En revanche, les ruines de l'ancienne forteresse féodale de Lucheux sont bien plus remarquables. Bâtie en 1120 par le comte de St-Pol, cette forteresse devait, durant tout le moyen-âge, avoir une grande importance ; sa situation dominant tout le pays d'alentour, ses murs épais devaient la faire respecter et craindre. Ce n'est qu'au XVIIe siècle qu'on la détruisit. Il en reste des ruines fort intéressantes : La tour du Donjon, diverses salles dont une octogonale, et les restes d'une galerie gothique qui devait avoir un grand cachet; le tout, dominé par une forêt superbe, dont les grands arbres et les belles avenues ajoutent encore au charme pénétrant des souvenirs historiques et d'un splendide panorama.



Photographie de J. Jusniaux. Phototypie L. Danel.

BEFFROI DE LUCHEUX.

L'heure du retour a sonné ; nous sommes forcés de quitter cette localité, dans laquelle nous avons passé une journée bien agréable.

En route, à l'extrémité du village, nous apercevons un vieil arbre creux, qui jouit dans le pays d'une grande réputation : il a la propriété de rendre heureux les nouveaux ménages qui viennent lui rendre visite ; aussi ne manque-t-il pas de visiteurs.

Avant de retourner à Lille, nous nous sommes arrêtés à Arras, la vieille capitale des Atrébates. Nous avons pu admirer ses énormes places , son hôtel de ville, sa chapelle des Ardents, apercevoir en passant la maison qu'habitait Robespierre, et juger aussi de l'affabilité de ses habitants.

Nous sommes rentrés à Lille à 10 h. 50, enchantés tous de notre journée.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN NOVEMBRE

Novembre a vu reprendre le cours des Conférences.

M. Guillot est venu à Lille exposer, comme il sait le faire, l'état de la Question Africaine à notre époque. Inutile de dire combien il a été apprécié.

Tourcoing a entendu deux conférenciers de talent. Le premier, M. le baron de Guerne, a raconté, au grand plaisir et au grand profit de son auditoire, son voyage d'exploration du fond des mers à bord du yacht la *Princesse Alice* en compagnie du prince de Monaco. — M. Desdevises du Dézert, dans un magistral exposé, a fait connaître les grandes lignes de la situation actuelle de l'Espagne, tout en semant de fleurs un sujet qui, au premier abord, semblait bien aride.

Voilà trois belles Conférences qui sont d'un bon augure pour l'avenir.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890.

NOVEMBRE.

4 Novembre. — ZANZIBAR. — Le protectorat anglais est proclamé sur l'île de Zanzibar. Par suite, le Sultan, qui a déjà renoncé à ses possessions continentales en faveur de l'Allemagne, perd toute indépendance.

— ÉTATS-UNIS. — Élections au Congrès. Défaite complète du parti républicain par suite du mauvais effet produit par la mise en vigueur du bill Mac-Kinley. Sur 332 membres sont élus : 234 démocrates, 88 républicains, 9 indépendants.

5 Novembre. — GRÈCE. — A la suite de sa défaite électorale, le cabinet Tricoupi se retire. Formation du cabinet Delyanni.

7 Novembre. — HONDURAS. — Pronunciamento du général Sanchez contre le Président Bogran.

10 Novembre. — GRÈCE. — Ouverture de la nouvelle Chambre hellénique.

14 Novembre. — HOLLANDE. — Les deux Chambres réunies en assemblée plénière adoptent, à l'unanimité, le projet nommant la reine Emma régente.

— SERBIE. — Réunion de la nouvelle Skoupchtina.

— PORTUGAL. — *Modus vivendi* signé entre l'Angleterre et le Portugal, valable pour une durée de six mois. Le Portugal s'engage à ouvrir immédiatement à la navigation Zambèze et le Chiré, et reconnaît comme limites des deux puissances en Afrique, celles tracées par la convention du 20 août, qui est annulée pour le surplus.

15 Novembre. — BULGARIE. — Le cabinet Stambouloff est complété après cinq mois d'intérim par la nomination des ministres Grecoff et Sallabacheff.

— RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Ouverture du Congrès constituant.

18 Novembre. — GABON-CONGO. — Décret rapportant le décret du 27 août 1884, qui frappait de droits de douane les marchandises françaises importées au Gabon-Congo.

20 Novembre. — PORTUGAL. — Le *Journal Officiel* de Lisbonne publie quatre décrets accordant le libre transit entre l'embouchure du Pungoué et les territoires de la sphère d'influence anglaise, et proclamant la liberté de navigation du Zambèze et du Chiré.

— HOLLANDE. — La reine Emma prête serment comme régente devant les États-Généraux.

23 Novembre. — HOLLANDE. — Mort au château de Loo, de Guillaume III d'Orange, roi de Hollande et grand-duc de Luxembourg. Né en 1817, Guillaume III était monté sur le trône le 17 mars 1849.

— HOLLANDE. — Avènement au trône de Hollande de la princesse Wilhelmine, fille de Guillaume III, âgée de 10 ans.

— LUXEMBOURG. — A la mort de Guillaume III, décédé sans héritier mâle, le duc Adolphe de Nassau devient grand-duc de Luxembourg.

25 Novembre. — GABON-CONGO. — Décret frappant d'un droit de 7 % au maximum, les marchandises exportées du Gabon-Congo.

— PARAGUAY. — Entrée en fonctions du président Gonzalez.

— MADAGASCAR. — Le résident général de France et M. Bompard se sont rendus au palais pour complimenter la reine de la part du président de la République, à l'occasion du Fandroano ; le résident lui a remis un manteau royal qui lui était offert par M. Carnot.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

AFRIQUE.

Rivières du Sud. — Le chef de la mission d'études du Haut-Niger, le capitaine BROSSELARD-FAIDHERBE, a soumis au Président du Conseil et au Ministre des Affaires étrangères les plans détaillés du chemin de fer de la Mellacorée au Niger et les cartes qu'il a dressées pendant son exploration.

Le tracé de cette voie ferrée, qui a pour but de mettre la Mellacorée (Rivière du Sud), en communication avec le Niger navigable, n'aura que 305 kilomètres de développement. On peut donc dire qu'il serait possible de se rendre en quinze heures de la côte à la vallée du grand fleuve soudanien, dont le réseau fluvial, d'un développement de 4,000 kilomètres, arrose une région d'une superficie supérieure à celle de la France.

D'après les études, l'amorce du chemin de fer serait sur la Mellacorée, à Maourdi, point où la rivière peut recevoir des navires calant 5 mètres.

Exploration Dècle dans la région du Zambèze. — La Société de Géographie de Saint-Quentin publie un très intéressant bulletin où je relève aujourd'hui deux lettres adressées à M. Emmanuel Lemaire, Président de la Société, par un jeune Saint-Quentinois, M Dècle, explorateur.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire cette intéressante correspondance et la Société de Géographie de Lille joint ses vœux à ceux de sa sœur de Saint-Quentin pour la réussite de l'expédition.

A. M.

Première Lettre.

Palapye (Mongwato), capitale des États de Khama,
roi des Bamangwatos, 16 août 1891.

« MONSIEUR,

» Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous écrire longuement comme j'eusse désiré le faire, mais je ne vais rester que peu de temps ici, et comme aussitôt après avoir quitté Palapye, je serai coupé de toute communication avec le monde extérieur pendant une année, je suis absolument écrasé de besogne.

» Voici toutefois quelques renseignements sommaires sur mes mouvements. Je comptais tout d'abord, comme je vous l'ai écrit, me rendre dans le Mashonaland pour y étudier les ruines de Zymbabye ; mais ayant éte devancé par un savant anglais, M. Bent, j'ai renoncé à ce projet. Je me suis réuni avec un jeune Belge, M. le comte Ch. de Lalaing, de Bruxelles, et nous avons décidé de faire un voyage rarement entrepris jusqu'à ce jour et qui, je crois, n'a jamais été accompli par un

Français ou un Belge. Nous allons, en effet, tout d'abord aux Victoria Falls du Zambèze et de là nous remonterons le fleuve jusqu'à Lyalui, où nous ferons un séjour prolongé (de novembre à avril de l'année prochaine).

» Nous sommes ici à 2,400 kil. environ du Cap. Je dois dire qu'après tout, un voyage dans l'Afrique centrale n'est pas si terrible qu'on se l'imagine ; le pays exerce une fascination très grande, et je me sens tout prêt à continuer en avant pendant deux ou trois ans.

» Malheureusement, nous n'avons qu'une année de provisions, et cela se monte déjà à près de 10,000 kilos, de sorte que nous ne pouvons songer à dépasser Lyalui. Si j'ai le temps avant mon départ, je ne manquerai pas de vous envoyer quelques détails.

» Agréez, Monsieur, etc. »

Le pays des Bamangwatos, d'où la lettre de M. Dècle est datée, se trouve au sud du Zambèze, vers le 22° lat. S. et le 23° long. E. (méridien de Paris).

Les ruines de Zymbabye, dans le Mashonaland, que notre courageux concitoyen se proposait d'explorer, sont situées à environ quatre cents kilomètres de la côte de Mozambique, à la latitude de la colonie portugaise de Sofala, c'est-à-dire vers le 20° de lat. sud.

M. L. Dècle va se diriger vers les chutes de Victoria (Victoria Falls) formées par le Zambèze. Il s'en trouve éloigné actuellement d'environ six cents kilomètres. Ces chutes de Victoria sont situées sur le cours moyen du Zambèze, à peu près à l'endroit où le fleuve s'infléchit le plus vers le sud. Huit cents kilomètres au moins doivent séparer ces chutes de Victoria de la bourgade de Lyalui, qui se trouve sous le 15° lat. sud et par 21° long. est.

Deuxième Lettre.

21° 50′ lat. sud, 26° 30′ long. est de Greenwich,
Monunui, 10 milles nord de Mesa, 16 septembre 1891, n° 203.

Expédition de M. L. Dècle et du comte Ph. de Lalaing dans l'Afrique centrale du Sud.

« Monsieur,

» Depuis que je vous ai écrit, nous avons fait peu de progrès en avant, retardés par des difficultés sans nombre.

» De Palapye à Mesa, le pays est recouvert d'un sable épais où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe ; de plus nous avons beaucoup souffert du manque d'eau. Nous sommes restés jusqu'à 60 heures sans en trouver une goutte ; et, en général, l'eau que nous trouvons contient plus de boue que de liquide. La chaleur commence à devenir assez grande. Nous avons eu jusqu'à + 46° cent. à midi. Le pays est très boisé et assez ondulé : le gibier est abondant, mais fort sauvage. Nous avons vu un certain nombre d'autruches aujourd'hui, mais nous n'avons pu en approcher de plus de 500 mètres.

» Un peu plus au nord, nous devons trouver nombre de lions, rhinocéros, girafes et buffles.

» Quelques jours avant notre passage à Mes, un lion avait dévoré cinq bœufs, mais nous étions trop fatigués pour aller à sa recherche. Nous comptons passer quelques jours ici afin de reposer nos hommes et nos bêtes, car nous avons 100 kilomètres environ à parcourir sans une goutte d'eau. J'envoie cette lettre par deux jeunes Anglais qui arrivent du lac Ngami ; ils comptaient se rendre au Zambèze, mais le chef *** leur a interdit le passage et ils ont dû revenir. Ils sont arrivés à

notre camp après avoir passé par de dures épreuves et être restés plusieurs jours sans boire ni manger.

» Nous n'avons pas à redouter semblable aventure, car nous sommes assez forts et bien armés pour forcer notre passage, si l'on s'y opposait. Ce qui est du reste fort peu probable.

» Telles sont nos nouvelles, sans grand intérêt vous le voyez. Un voyage dans l'Afrique centrale est loin de présenter les dangers et les aventures que l'on s'imagine souvent. C'est au contraire très monotone. Une patience à toute épreuve, une philosophie sans bornes sont les éléments principaux de succès ; il faut s'attendre à tout et ne s'étonner de rien. Tout serait facile, s'il ne fallait traîner avec soi, comme c'est notre cas, près de 10.000 kilos de provisions et de bagage.

» J'ai pris déjà de nombreuses photographies et je compte rapporter une collection de près de 500 photographies diverses.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Lionel Dècle,

» *Chargé de Mission du Gouvernement.* »

ITINÉRAIRE DE PALAPYE.

Capitale des États du Roi Khama, Chef des Bamangwatos.

Direction de l'Ouest à l'Est.	Lechaning Uley	Direction parallèle à la rivre Lotsam.	Eau (mauvaise).
	Kuduhudu		» »
	Tshaneng		» très bonne rivière.
	Serue (Melée Mosheu) l'eau blanche.		» » »
Sud au Nord.	Moko		» » »
	Sokoso		» » »
	Mesa		» très boueuse, en petite quantité.
	Monunui		» mare de 5m de diamètre; boue.

Les itinéraires des voyageurs précédents sont différents. La plupart des expéditions sont parties de Shoshung et ont suivi une route à l'ouest de la nôtre.

De Palapye on peut également atteindre le Zambèze par Tati, puis de là au N.-N.-O. rejoindre la route que nous suivons dans les environs de la rivière Nata.

Toutes les cartes sont pleines d'inexactitudes et d'erreurs grossières.

Nous avons eu + 50° de chaleur cette après-midi.

RÉGIONS POLAIRES.

Explorations au Groënland. — L'exploration qui a valu au commandant de vaisseau G. Frédérik Holm, de la marine danoise, une médaille d'or de la Société de Géographie de Paris, mérite d'être résumée.

Jusqu'en 1885, la côte orientale de Groënland, quoique située sous la même latitude que l'Écosse, et à 1,200 milles marins seulement de l'extrémité orientale de la Grande-Bretagne, était demeurée inconnue. Une épaisse banquise y arrête en effet navires, dès le 60° lat. N., tandis qu'à l'ouest de la Norvège, la mer est toujours libre jusqu'au 71°, et que chaque année on peut atteindre le 80° au large du Spitzberg occidental. Des masses de glace compacte forment, le long du Groënland oriental, une redoutable barrière.

Les premières découvertes dans cette direction sont dues aux Hollandais. En 1655, des baleiniers de cette nation atteignaient le 77° 10′ lat. N., sur les traces de l'Anglais Hudson qui, en 1607, s'était avancé jusqu'au 73°. En 1670, ils atteignirent même 78° 26′. En 1822 et années suivantes, les principaux accidents de la côte entre le 70° et le 76° sont relevés par Scoresby, Clavering et Sabine. En 1869 et 1870, cette côte Est du Groënland fut explorée, du 73° au 77°, par le navire allemand *la Germania* (commandant Koldewey), mais sans que le vapeur réussît à atteindre le point auquel les voiliers hollandais étaient parvenus précédemment. Grâce aux observations rapportés par ces différentes expéditions, on a pu dessiner un tracé de la côte Est du Groënland, du 70° au 77°.

La partie de la côte comprise entre le cap Farvel et le 70° est encore bien moins connue, ce qui tient à ce que, sur ce point, la banquise est particulièrement épaisse et dangereuse. Là se perdit en 1833, le brik français *la Lilloise*, qui voulait franchir l'obstacle qu'aucun capitaine n'est encore parvenu à traverser, sauf Nordenskiöld. Ce dernier explorateur réussit à mouiller, pendant quelques heures, dans un havre situé par 65° 35′.

Ces expéditions avaient eu lieu afin de retrouver les vestiges d'anciennes colonies islandaises. On n'a pas trouvé les ruines en question, les anciens colons islandais ne s'étant établis que sur la côte occidentale. Mais toutes les expéditions ont rapporté des renseignements intéressants. Ce fut le cas de l'expédition Graah (1828); il revint avec une carte et des informations sur les Eskimos, qui jusqu'alors n'avaient pas été en relation avec les Européens. Une médaille d'or, décernée par la Société de Géographie, récompensa le lieutenant Graah.

Ces recherches ont eu des continuateurs en MM. le commandant Holm et le capitaine W.-Th. Garde, de la marine danoise, chargés en 1883 d'une nouvelle expédition à la côte orientale. La mission qui, outre MM. Holm et Garde, comprenait deux naturalistes, M. Knithsen, géologue norvégien, et M. Eberlin, botaniste danois, quitta Copenhague le 3 mai 1883. Le 17 juillet seulement, elle débarquait à Nanortalik, petit établissement danois sur la côte S.-O. du Groënland, où on hiverna au campement. L'année suivante, en mai, l'expédition se mit en marche. La banquise couvrait toutes les issues : il fallut 21 jours pour parcourir 35 kilomètres, au milieu d'un amoncellement de glaçons. Quelques jours plus tard, nouvelles difficultés : la glace barre encore la route et, 16 jours durant, l'expédition est de nouveau contrainte à l'inaction. Le 28 juin seulement, Holm arrive au dépôt de vivres établi l'année précédente; après avoir complété ses approvisionnements, il poursuit son chemin, guidé par une famille d'indigènes. Tous les jours c'est la lutte contre la glace, lutte doublement périlleuse avec des *oumiaks* (grands canots indigènes en peau, ramés par des femmes). Qu'une longuette de glace vienne frapper le canot, la mince coque en peau est immédiatement percée et l'embarcation coule à pic. Grâce à l'habileté des équipages eskimos, l'expédition échappa heureusement à pareil accident. Une fois, huit heures de pénible travail furent nécessaires pour parcourir deux kilomètres et demi.

La mission se divisa ensuite, le commandant Holm, accompagné du naturaliste Knuthsen, de trois Groënlandais et de six Groënlandaises, poursuivit seul sa route vers le Nord, pendant que le lieutenant Garde revenait au Sud pour rallier Nanortalik. Le 25 août, Holm arriva à l'île du Dannebrog, point le plus septentrional atteint par Graah en 1829 et, le 1er septembre, à Angmagsalik (65° 37′), où il hiverna au milieu d'Eskimos. En juin 1885, l'expédition partait d'Angmagsalik pour le Sud et, le 16 juillet, ralliait à Umanak le lieutenant Garde, venu au-devant d'elle. Un mois plus tard, les explorateurs atteignaient la côte occidentale. A la fin d'août, l'expédition s'embarquait à destination de l'Europe et, le 3 octobre, elle rentrait à

Copenhague, après une absence de vingt-neuf mois. Les résultats scientifiques de cette exploration ont été considérables. MM. Holm et Garde ont complété la carte de Graah et relevé la partie de la côte située au nord de l'île de Dannebrog, qu'ils ont appelée *Terre du roi Christian IX*. L'œuvre topographique embrasse une étendue de côtes d'environ 360 milles marins en ligne droite. La nature des roches constituant le littoral a été étudiée et une esquisse géologique de la région s'étendant jusqu'au 63° lat. N. a été rapportée par M. Eberlin. M. Holm a, pendant son hivernage à Hangmagsalik, étudié avec un soin scrupuleux la tribu d'Eskimos au milieu de laquelle il a vécu pendant huit mois. Dans toute la région parcourue, aucune ruine nordique n'a été découverte. Les observations recueillies par M. Holm prouve que la colonie islandaise ne se trouvait point sur la côte orientale, mais aux environs de Julianahaab, sur la côte occidentale.

(*Revue française*).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

La population de la France. — L'*Officiel* du 21 octobre publie un rapport sur le mouvement de la population de la France pendant l'année 1890.

Le total des naissances est de 838,059 et celui des décès de 876,505. Il y a donc un excédent de décès de 38,446. Le chiffre des mariages est de 269,322 et celui des divorces de 5,457.

L'année 1890 paraît donc se présenter, dit le document, sous le rapport des différents mouvements de la population, comme l'une des plus mauvaises du siècle, puisque les naissances ne l'ont emporté que de 12,000 sur celles de l'année 1871 (826,000 en 1871) et que jamais, depuis vingt années, le chiffre des décès n'avait été aussi considérable. Enfin, les mariages n'avaient jamais été aussi peu fréquents que depuis une quarantaine d'années, si on excepte les années 1870-71.

Cette recrudescence de mortalité est attribuée à l'*influenza*, qui a sévi avec violence pendant les premiers mois de l'année 1890.

Il n'y a eu d'excédents de naissances que dans dix-sept départements, dont les principaux sont le Nord et le Pas-de-Calais (10,007 et 6,162 l'excédent de naissances).

Pour 100 décès, il y a eu 132 naissances dans le Pas-de-Calais et 125 dans le Nord.

Dans le Nord, il y a eu 23 décès par 1,000 habitants et 22 seulement dans le Pas-de-Calais.

Le transport des laines d'Australie et de la Plata par le port de Dunkerque. — Les centres industriels lainiers du Nord de la France : Roubaix, Tourcoing, Fourmies, etc., prennent de plus en plus d'importance. Ces marchés absorbent chaque année des quantités considérables de laines puisées, pour la plupart, aux lieux de production.

La majeure partie de ces importations passe par le port de Dunkerque, mais non pas la totalité.

Cependant Dunkerque, avec ses vastes bassins, est la « Marseille du Nord » et on peut se demander pourquoi il entre encore à Roubaix-Tourcoing par la voie de la Belgique, des laines importées directement d'Australie.

La raison en est sans aucun doute dans le fait suivant : les industriels achètent à époques fixes et ont intérêt à recevoir leurs laines dans un délai relativement restreint.

Mais il n'y a malheureusement pas de ligne régulière entre l'Australie et Dunkerque, tandis que sur les ports de Londres et d'Anvers, le service est assuré de façon à pouvoir presque préciser l'arrivée des steamers.

Il y a bien le transport viâ Marseille, mais alors on s'expose à ne recevoir la marchandise que trois, quatre et même cinq semaines plus tard, parce que les steamers qui se chargent de ces transbordements font encore une série d'escales qui demandent un temps plus ou moins long, suivant le fret à prendre en complément.

Pendant quelque temps, la Compagnie des *Messageries Maritimes*, qui fait toujours le voyage d'Australie en venant de Nouméa, avait comblé cette lacune, en dirigeant sur Dunkerque un de ses *cargo-boats*, avec les laines pour Roubaix et Tourcoing, presque aussitôt l'arrivée d'un paquebot à Marseille. Mais la combinaison n'a guère duré, et la ligne Dubuisson de Dunkerque, qui fait cette navigation (par escales), a repris comme autrefois les transbordements de laines.

Le steamer *La Dordogne*, des Messageries maritimes, est en route en ce moment, il est vrai, pour l'Australie et fera son retour sur Dunkerque à titre d'essai. Nous ne doutons pas du succès de cet essai. Mais ce n'est pas d'une façon transitoire que cette Compagnie devrait faire ce voyage, il serait, au contraire, de son intérêt de fonder une ligne régulière qui, une fois établie et connue, lui amènerait rapidement du fret de sortie.

Beaucoup de marchandises sont expédiées du Nord de la France sur la Belgique et Londres, pour de là, être dirigées vers l'Australie. Voilà des éléments de fret de retour pour la Compagnie française qui tenterait l'innovation.

Ainsi, pour le transport des laines de la Plata, les *Chargeurs-Réunis* n'ont pas eu à se plaindre d'avoir établi leur tête de ligne à Dunkerque. D'un bout de l'année à l'autre, cette Compagnie trouve à peu près l'aliment voulu tant à l'importation qu'à l'exportation. Actuellement, le *Rio-Negro* charge 1,500 tonnes de fer dans le bassin Freycinet à Dunkerque pour les ports de la Plata.

Donc pour le transport des laines de la Plata, les transports s'effectuent régulièrement par le port de Dunkerque au grand profit de tous, c'est pourquoi nous appuyons si vivement sur la fondation d'une ligne régulière d'Australie par une Compagnie française, surtout entre les mains d'une Société puissante comme les *Messageries Maritimes*. Elle répondrait aux desiderata des industriels du Nord, et il est certain qu'elle obtiendrait d'aussi bons résultats que la Compagnie des *Chargeurs-Réunis* avec sa ligne *Dunkerque-Buénos-Ayres*.

F. O.

Production des marrons en France. — Voici revenu l'hiver et avec lui les marchands de marrons, débitant à tout venant leur marchandise fraîchement torréfiée. Vous êtes-vous demandé, ami lecteur, d'où viennent ces marrons dorés que les enfants mangent tout joyeux à la bonne franquette ?

Les premiers marrons que nous voyons viennent de la Lombardie. Ce sont des primeurs. Les Italiens ont la réputation méritée de ne cultiver que les belles variétés.

De tout temps on a loué leurs ombreuses châtaigneraies, et ceux qui ont étudié le latin n'ont jamais oublié les *castaneæ molles* de Virgile.

Les douces châtaignes du Mantouan, de Côme et de l'Orco, ce sont les marrons que nous mangeons au commencement de la saison.

Ensuite c'est la Dordogne, l'Ardèche, la Corrèze et le Dauphiné qui entretiennent la consommation de bons marrons de Lyon. Ils sont ainsi appelés depuis le déluge, quoiqu'il n'y ait de châtaigneraies ni autour de Lyon ni au loin.

On ne récolte pas moins de cinq millions d'hectolitres de châtaignes en France, représentant une valeur approximative de 30 millions de francs.

Les départements qui ont la plus grosse production sont : la Corrèze, 890,000 hectolitres ; la Dordogne, 685,000 ; l'Ardèche, 610 000 ; la Corse, 420,000 ; l'Aveyron, 265,000 ; la Haute-Vienne, 260,000 ; le Gard, 250,000 ; le Chntal, 150,000 ; le Lot, 110,000. Ce ne sont pas les départements les plus riches. On dit, du reste, que la châtaigne est la ressource des pays pauvres.

EUROPE.

Population du Luxembourg. — Le résultat du dernier recensement de la population du grand-duché de Luxembourg a donné 210,000 habitants. La population va en décroissant. Dans deux cantons cependant, la population a augmenté, au point que ces cantons ont droit à un député de plus. En revanche, dans deux autres cantons, la population législative est supérieure au chiffre de la population : de sorte que ces cantons auront aux prochaines élections à élire un député en moins. Le nombre des Allemands habitant le grand-duché augmente d'année en année : il atteint aujourd'hui le chiffre de 12,296. Plus de 3,000 Belges habitent le grand-duché. Il y a 1,400 Français et près de 500 Italiens.

(Revue française).

Le mouvement maritime du port d'Anvers en 1890. — Il ressort des statistiques officielles que 4,532 navires jaugeant 4,517,698 tonneaux sont entrés à Anvers en 1890 et que 4,540 d'une capacité de 4,520,588 tonneaux en sont sortis, ce qui constitue un mouvement total de 9,052 navires et de 9,038,286 tonneaux.

Or, on relevait en 1889 :

Entrée.............................	4,536 navires	4,050,549 tonn.
Sortie.............................	4,345 »	4,033,532 »
Totaux...............	8,701 »	8,084,082 »

Les arrivages et les sorties réunis accusent donc, en 1890, comparativement à l'exercice antérieur, une augmentation de 351 navires et de 954,205 tonneaux.

Les chiffres atteints en 1890 sont les plus élevés qu'on ait relevés jusqu'ici. Il ne convient toutefois pas d'y attacher une trop grande importance, étant donné qu'ils comprennent le tonnage des grands vapeurs qui desservent les lignes allemandes faisant escale à Anvers et qui, le plus souvent, n'y laissent pas une tonne de marchandises. Ces statistiques, pour avoir de la valeur réelle, devraient donner à fois le tonnage des navires et le nombre de tonneaux de marchandises qu'ils débarquent ou embarquent.

Depuis dix ans, la navigation à voiles y a diminué de plus de moitié, comme nombre de navires et comme tonnage.

Le chiffre des vapeurs entrés à Anvers s'est élevé de 2,963 en 1881 à 3,879 en 1890.

Dans le mouvement général du port, comme d'habitude, le pavillon anglais figure en tête de liste ; il alimente plus de la moitié des arrivages (2,602 navires, et 2,592,874 tonneaux). — 57 navires et 235,035 tonneaux de plus qu'en 1889.

L'Allemagne arrive, cette année encore, immédiatement après l'Angleterre, avec 683 navires, jaugeant 365,711 tonneaux, ou 91 navires et 147,956 tonneaux de plus qu'en 1889.

Le pavillon belge occupe le troisième rang. Il est représenté par 295 navires jaugeant 48,644 tonneaux, contre 290 navires et 436,009 tonneaux en 1889.

Viennent ensuite les Suédois et Norvégiens (410 navires : 191,193 tonneaux), et les Danois (169 navires : 143,854 tonneaux).

Quant à notre pavillon, il ne figure qu'au sixième rang. Il est entré, à Anvers, en 1890, 160 navires français, jaugeant 143,252 tonneaux, soit comparativement à 1889, une augmentation de 7 navires et de 2,247 tonneaux.

La Hollande n'arrive que neuvième sur la liste, mais il est à remarquer que ce pays a un mouvement important de steamers d'intérieur. Ainsi, 510 de ces vapeurs représentant un tonnage de 83,215 tonneaux, sont entrés dans ce port en 1890.

Des 4,540 navires sortis, 3,882 (4,256,721 tonneaux) étaient à vapeur, et 658 (261,767 tonneaux) étaient à voiles.

Sur les 4,540 navires sortis, 3,399 jaugeant 3,296,126 tonneaux, ont trouvé des chargements et 111 jaugeant 1,224,426 tonneaux étant sur lest.

La statistique des arrivages des bateaux d'intérieur en 1890, accuse les chiffres suivants :

	Bateaux.	Tonneaux.
Entrées	27,655	2,774,586
Sorties	28,395	2,795,895
Totaux	56,050	6,570,181

Comparativement à 1889, on relève une diminution de 3,118 bateaux et de 138,552 tonneaux de jauge.

Les principales marchandises que ces bateaux ont apportées à Anvers consistent en : briques, tuiles, carreaux, sable blanc, charbons, fer, fonte et autres métaux bruts et ouvrés, céréales, sucres et mélasses.

Les bateaux à la sortie, spécialement des céréales et farines, des minerais, des bois de construction, des cendres et engrais, des fers et fontes, du guano, des huiles de pétrole, du salpêtre, etc.

Le mouvement général de la navigation du port d'Anvers s'élève donc en 1890, entrées et sorties, à 65,102 navires, jaugeant 14,608,767 tonneaux.

(D'après le rapport de M. Robcis-Borghers, consul général de France, à Anvers).

ASIE.

Extension du chemin de fer Transcaspien. — D'après le *Times*, les Russes étudieraient divers tracés de chemin de fer ayant pour but de drainer les produits de l'Asie centrale, de l'Afghanistan et de la Perse. Le chemin de fer Transcaspien allant de Ouzouen-Ada, sur la Caspienne, à Samarcand (900

milles), ils auraient l'intention de le prolonger dans diverses directions. Voici les tracés les plus en vue :

1° De la station de Douchak à Sarakhs, soit une distance d'environ 100 milles. Ceci rapprocherait la voie ferrée russe à un point distant de Mechehed de 100 milles et de Hérat de 170 milles seulement. Il y a dix-huit mois, le projet avait été soumis à une commission d'officiers et d'experts dans le Caucase ; le gouverneur général de cette province, le prince Dondoukoff-Korsakoff, était favorable au projet ;

2° De Merv en remontant la vallée de la rivière Mourgab jusqu'à Penjdek, soit une distance de 130 milles ; c'est le tracé qui a été recommandé par M. P. Lessar, ancien membre de la commission de délimitation de la frontière russo-afghane, et actuellement agent diplomatique russe à Boukhara. Il rapprocherait la voie ferrée russe d'un point qui ne serait éloigné d'Hérat que de 140 milles seulement, mais il s'écarterait de la frontière persane, c'est-à-dire du Khorassan et de Méched ;

3° L'avantage d'un tracé qui serait profitable à la Russie simultanément dans les deux directions, c'est-à-dire qui rapprocherait la voie ferrée de Méched et de Hérat, a fait naître la proposition d'un troisième tracé qui serait sur le point d'être adopté. Ce tracé partirait d'une station sur le chemin de fer Transcaspien du nom de Karibent, placée au point où le chemin de fer traverse la rivière Tejend, qui coule au nord sous ce nom en quittant Sarakhs, et sous celui de Heri-Roud dans sa partie supérieure, dans le voisinage de Hérat. De Karibent à Sarakhs passe la grande route qui a été établie par les Russes pour le transport des troupes et des vivres à leur station militaire de Sarakhs. Cette route, suivant le vallée de Tejend, serait suivie pour la nouvelle extension. Elle porterait la voie ferrée jusqu'à Sarakhs, qui n'est éloignée que de 100 milles de Méched et de 170 milles de Hérat. Sarakhs est un poste militaire situé sur la frontière russo-persane, où les Russes ont un cantonnement sur la rive orientale de la rivière Tejend, et les Persans un gros fort à moitié démoli, gardé par un faible détachement de soldats, sur la rive occidentale.

(*Revue Française*).

Les particularités du commerce avec l'Extrême-Orient. — Il y a quelque temps, le Congrès des orientalistes qui siège à Londres traitait incidemment de quelques questions économiques, et s'accordait à reconnaître, à ce propos, que la pratique de la langue et des usages des peuples de l'Extrême-Orient était indispensable à qui voulait nouer avec eux des relations commerciales. Le Dr Leitner citait un exemple intéressant. Il racontait à ses collègues qu'une maison de Manchester avait cru devoir imprimer sur des mouchoirs de coton, dont elle adressait à un port arabe des quantités considérables, les mots de « Mahomet » et de « Fatima ». Dans la pensée des expéditeurs, ces noms étaient de nature à faciliter l'entrée et la vente de la marchandise en question.

Grande fut leur surprise quand ils apprirent que leur envoi était saisi, la loi du prophète interdisait formellement l'emploi d'appellations sacrées dans un dessin purement profane. M. Leitner tirait de cette anecdote la conclusion indiquée. Il espérait que les négociants anglais comprendraient qu'il était pour eux du plus haut intérêt de favoriser l'étude des coutumes et des idiômes orientaux.

Dans la même séance, le professeur Schlegel venait à la rescousse. Dans un grand nombre de cas, disait-il, l'insuccès des négociants ne doit être attribué qu'à leur ignorance. Les Chinois, par exemple, ajoutait-il, se servent pour cuire le riz de chaudrons en fer, extrêmement minces et qui, par conséquent, ne résistent pas longtemps à l'action du feu. Des industriels anglais mettant à profit ces indications, imaginèrent de fabriquer en Angleterre des appareils identiques, mais plus solides

et moins coûteux. Ils ne doutaient pas que les habitants de l'Empire n'accueillissent avec transport un aussi heureux perfectionnement.

Il n'en fut rien cependant et les Célestes s'en détournèrent. Ils objectèrent que ces chaudrons étant épais, l'acheteur dépenserait en combustible plus d'argent qu'il n'en fallait pour se procurer, tous les trois mois, un objet neuf. Et ainsi de suite. Un commerçant avait eu l'idée de faire frapper sur des fers à cheval le dragon symbolique. L'innovation fut jugée malheureuse et il ne réussit pas à en vendre un seul.

On sait que les Chinois sont, à l'égard des couleurs, très superstitieux. Ils apprécientl es aiguilles anglaises, mais hésitent toujours à les acheter, à cause du papier noir dont elles sont enveloppées. Le Congrès recommande aux commerçants de n'employer ni le noir, ni le vert, dans les articles destinés aux basses classes, car ce sont là des nuances redoutées.

AFRIQUE.

Travaux français dans le golfe de Benin (Dahomey). — Une initiative heureuse vient enfin d'être prise par l'industrie privée dans nos établissements du golfe de Benin.

Un navire a été affrété pour transporter une quantité énorme de pièces de fer destinées à la construction d'un gigantesque wharf à Kotonou (on nomme *wharf* un genre de pont s'avançant dans la mer et servant de quai).

Ce port africain, dont il a été souvent question à la suite des derniers événements que tout le monde a encore présents à la mémoire, est inabordable par suite d'une barre qui force tous les navires à opérer leur chargement ou déchargement à l'aide de barques. Ces multiples opérations, outre qu'elles sont fort dangereuses, augmentent sensiblement le prix de transport. C'est pour obvier à ces inconvénients qu'une maison française a résolu d'entreprendre cet énorme travail, qui sera certainement l'opération la plus hardie tentée jusqu'à présent.

AMÉRIQUE.

Culture du thé en Californie. — M. Denby, ministre plénipotentiaire du gouvernement des États-Unis en Chine, recevait il y a quelque temps de la Chambre de commerce de Los-Angelès (Californie), une lettre par laquelle cette Compagnie lui demandait de la graine de théier, ses membres ayant l'intention de faire des essais de cette culture aux environs de Los-Angelès. M. Denby répondit aux Californiens qu'il avait transmis leur requête à M. Andrews, consul américain, à Hang-Kao. La Californie possède, en effet, un sol et un climat si variés, qu'on peut espérer y trouver des endroits où la culture du theier réussirait comme elle a réussi, il y a quelques années, aux Anglais, à Bombay, dont le thé se vend actuellement plus cher à Londres que les meilleurs thés de la Chine et du Japon. Le théier tient, du reste, dans la consommation, une place beaucoup plus importante qu'on le croirait. Du 30 juin 1889 au 30 juin 1890, les États-Unis ont consommé 402,300 kilos de thé. La même année, l'Angleterre en importait 1,200,000 kilog.

(*Journal des Voyages*).

La nouvelle colonie de San-Rafaël. — Le Conseil municipal de Mexico vient de faire connaître un contrat passé entre la Commission des travaux

publics et MM. Tron, Signoret et Cie, pour l'établissement d'une grande colonie, qui s'appellera la colonie de San-Rafaël, sur les terrains du Rancho del Ceballon, à l'ouest de la ville. MM. Tron, Signoret et Cie, propriétaires desdits terrains, abandonnent à la municipalité tous les terrains nécessaires à la création des rues dans la colonie projetée, à la condition d'une voie ferrée desservant la colonie. La municipalité devra faire à ses frais, dès que le quart d'une rue sera bâti, tous les travaux nécessaires pour la construction de chaussées, d'égouts, de trottoirs, etc. Les concessionnaires sont autorisés à démolir 300 arcs de l'aqueduc de Chapultepec et à employer les matériaux provenant de cette démolition à la construction de terre-pleins, etc., moyennant un prix de 7 livres par arc. Les travaux qu'aura à exécuter la Commission des travaux publics s'élèvent à un million de piastres. Ils s'effectueront en plusieurs années, au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Il semble qu'il y aurait intérêt à essayer sur cette nouvelle colonie la construction de maisons économiques, d'après le système pratiqué à Marseille par la Société coopérative de constructions économiques, dont les résultats ont été remarqués à l'Exposition de 1889.

(Communication du Ministre de France à Mexico).

Le mouvement commercial aux États-Unis. — Tôt ou tard les États-Unis deviendront le plus riche pays du monde ; ils ont déjà dépassé la France et ne le cèdent plus qu'à l'Angleterre. C'est un phénomène économique contre lequel il est impossible de lutter. Aucun État européen, aucun État du monde ne peut rivaliser avec la République fondée par Washington. La nature milite pour les États-Unis et la race qui les habite est l'une des plus énergiques et des mieux douées qui soient au monde.

Telle est la thèse que soutient le journal de la Chambre de commerce de Constantinople dans un substantiel article que nous nous plaisons à transcrire.

En effet, le territoire est immense ; sans compter l'Alaska, que l'on peut considérer comme une colonie, les États-Unis du Nord ont une surface de 7,834,000 kilomètres carrés. En éliminant le territoire indien, les territoires non organisés, la surface des véritables États égale encore 6,821,469 kilomètres carrés.

Déjà les États-Unis comptent 62 1/2 millions de citoyens ; seule la Russie en dénombre davantage En 1889, les États-Unis exploitaient 259,510 kilomètres de chemins de fer, la Russie à peine 30,000 kilomètres sur un territoire sensiblement plus limité.

Une pareille agglomératien de forces humaines et naturelles devait donner naissance à un commerce immense.

Le *trafic intérieur* des Etat-Unis doit représenter une valeur vertigineuse. Le commerce extérieur est plus aisé à connaître, car il est précisément limité par l'importance même du trafic intérieur et surtout par la variété des productions du sol. Heureusement, les États-Unis forment un pays neuf ; ses habitants, en partie étrangers, apprécient encore les produits de leurs patries respectives ; sans quoi l'Europe devrait se résigner à acheter au poids de l'or les céréales, les viandes, les bois, les métaux aussi bien que le coton et le pétrole d'Amérique, sans y trouver à placer les multiples produits de ses industries.

Heureusement pour l'Europe, l'industrie manufacturière américaine ne travaille guère que pour l'intérieur ; elle ne suffit même pas aux besoins de sa population grandissante. Aussi, les États-Unis n'importent guère moins qu'ils n'exportent. Cependant leur *commerce extérieur* est immense. Pendant l'exercice 1888-1889, il égalait un milliard 552,818,000 dollars, soit 7,888,300,000 fr. au change de 5.18 par dollar, sans compter les métaux précieux.

Seules, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France pratiquaient un commerce plus étendu.

Pendant l'exercice 1889-90, ce trafic s'est accru dans d'énormes proportions. Il s'est élevé à 1 milliard 634,104,000 dol., soit 8.457.300,000 francs, sans même tenir compte du transit (245 millions de francs en 1888-89).

Malgré l'approche du changement de tarification douanière, l'exportation a plus contribué que l'importation à cet énorme accroissement. La première s'est élevée de 100,162,000 dollars, soit d'un demi-milliard, la seconde seulement de 59,027,000 dollars ou 300 millions de francs.

L'exportation des denrées et des produits américains atteignait ainsi 4,368,500,000 fr. (845,294,000 dollars).

L'importation américaine diffère peu en valeur de l'exportation. En effet, pour ne parler que de la dernière année fiscale terminée le 30 juin 1891, les *importations* se sont élevées à 844.905,491 dollars et les exportations à 884,425,405 dollars. La part du *coton* dans le chiffre des exportations est de 291 millions ; celle du *blé* de 128 millions et celle des *comestibles* de 138 millions.

Chose assez remarquable : depuis la mise en vigueur du tarif Mac-Kinley, en octobre 1890, jusque la fin de l'exercice, les importations ont augmenté de 31 millions. Cela tient à ce que ce tarif, tout en majorant considérablement certains droits d'entrée, a élevé de 35 à 47 °/₀ la proportion des articles qui peuvent entrer en franchise.

Notons enfin en ce qui concerne tout spécialement le commerce d'importation aux États-Unis que l'Angleterre en fournit presque le quart, l'Allemagne le huitième, les Antilles et la France à peu près le dixième, soit 78,004,241 dollars et 77,672.311 dollars. La prééminence de l'Angleterre et de l'Allemagne s'explique assez facilement. Depuis 1820, la Grande-Bretagne a fourni aux États-Unis 6,194,330 immigrants et l'Allemagne 4,461,520. La part de la France dans le peuplement des États-Unis n'a été que de 392,863 têtes : douze fois moins que l'Allemagne. Il est vrai qu'il faut y ajouter les 300,000 créoles de la Louisiane. Or, dans tout pays neuf la marchandise suit les nationaux.

III. — Généralités.

Intrépide voyageuse. — Une Française, Mlle Élise Saint-Omer, a quitté Paris, il y a quelques jours, pour entreprendre le tour du monde par l'hémisphère austral.

Son voyage doit durer trois années. Elle se propose de recueillir des documents sur la vie de la femme et l'éducation de l'enfant dans les pays qu'elle traversera et surtout dans l'Afrique centrale.

Mlle Saint-Omer n'en est pas du reste à son coup d'essai. Elle a déjà fait, il y a deux ans, seule, à ses frais et sans aucun bagage, le tour du monde par l'hémisphère boréal. Cette intrépide voyageuse est âgée de soixante-quatre ans.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL-ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

LA CORSE

(AJACCIO ET SES ENVIRONS).

Conférence
faite à la Société de Géographie de Lille et de Tourcoing,

Par M. P. COLARDEAU,
Agrégé des Sciences physiques, Professeur au Lycée.

Mesdames, Messieurs,

Pendant que nos départements, même les moins riches en curiosités naturelles, sont explorés avec un zèle toujours croissant, la Corse, qui, selon J.-J. Rousseau, devait étonner le monde, est pour la majorité des Français aussi inconnue que le « Caillou qui bique » pour un Marseillais. Quelques noms de villes, quelques faits historiques s'y rattachant : voilà tout ce que nous en connaissons ; ses mœurs, ses idées, ses besoins restent pour nous lettre morte. A quoi tient donc ce désintéressement singulier à notre époque de voyages ? A la traversée peut-être ? Mais, après tout, ce n'est guère qu'une agréable promenade sur la Méditerranée. Affaire de mode, me direz-vous ? Probablement, et puis les pays comme les gens ont leur bonne ou leur mauvaise réputation, et la patrie de Colomba n'a pas aux yeux de tous les mêmes attraits que pour Mérimée. Les fonctionnaires qu'on envoie en Corse n'ont rien de plus pressé que d'en revenir. et les touristes qui pourraient y aller, se la représentent volontiers comme une terre aride, sans ombre, dont les rochers et les maquis servent de repaire aux plus farouches bandits. — Nos voisins, les Anglais, en gens pratiques, n'y mettent pas tant de façons ; sur la foi d'un de leurs compatriotes qui proclame cette île, une terre fortunée, ils ont fait d'Ajaccio une station d'hiver, et volontiers, si on les laissait faire, ils mettraient la main sur l'île entière, dont ils apprécient la situation géographique. Les auberges et les hôtelleries en sont pleines, et là, comme ailleurs, les meilleures places sont pour les grincheux sujets de sa gracieuse Majesté ; on les

rencontre partout, si bien que de Bastia à Bonifacio, les montagnards qui aperçoivent des touristes, les confondent indistinctement sous le nom d'Anglais, quelle que soit leur nationalité.

Bien qu'au dire des géographes, la Corse soit une île perdue dans la Méditerranée, elle est d'un accès facile ; sans compter les bateaux qui vont de Nice à Bastia, tous les lundis à 4 heures, un confortable paquebot de la Compagnie Transatlantique part de Marseille à destination de l'Algérie ; il fait escale à Ajaccio où il arrive le mardi dans la matinée. Il est prudent, surtout à l'époque des vacances, de s'embarquer d'avance afin de s'assurer la possession d'une cabine ; mais cette attente d'une heure sur le pont d'un navire n'a rien de désagréable. Tout en examinant le quai d'embarquement, on peut suivre un cours pratique de géographie méditerranéenne ; produits et gens, tout s'y retrouve. L'Espagnol des îles Baléares vient apporter ses oranges, l'Algérien son tabac, le Tunisien ses dattes : c'est comme un bazar en plein vent ; aussi Lamartine avait-il appelé Marseille « la façade de la France sur la Méditerranée », il aurait pu ajouter « sur le monde entier », car le quai de la Joliette est une réduction de l'univers : le Chinois à la longue tresse y coudoie le nègre qui s'en va, répétant quelque refrain du pays natal : le Japonais qui s'est plié aux exigences du faux-col s'y rencontre avec l'Arabe frileusement drapé dans son burnous blanc.

Le pont est maintenant couvert de monde, les hommes d'équipe ont peine à se frayer un passage au milieu de cet incessant va-et-vient ; mais voici le coup de cloche qui retentit ; parents et amis, venus pour dire un dernier adieu aux passagers, s'empressent de descendre de peur de se voir infliger un voyage involontaire, car la prochaine station, c'est Ajaccio. On n'attend plus que le courrier de Corse et d'Algérie ; le voilà qui débouche sur le quai, et à peine le dernier sac de dépêches est-il embarqué que, debout sur la passerelle, le commandant donne le signal du départ et lentement le vapeur s'ébranle, tandis que réunis à l'arrière, les passagers jettent un dernier coup d'œil sur le panorama ensoleillé de la ville. Nous laissons à gauche N.-D. de la Garde, dont la silhouette se détache dans le ciel, puis nous apercevons le château d'If.

Gouvernement facile et beau
Auquel il faut pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

La traversée promet d'être très agréable : il y a à bord plusieurs Corses qui nous parlent de leur île et de ses charmes, avec une chaleur toute patriotique et toute communicative. La mer est calme comme un lac, le vent si complètement tombé que personne ne s'avise d'être malade, au grand désespoir du maître d'hôtel, pour qui ce serait tout profit. Il a bien attendu pour sonner le dîner les dernières limites compatibles avec les exigences de nos appétits, espérant quelques défaillances, mais tout le monde a tenu bon, les estomacs, pour employer le langage des mathématiciens, sont dans des conditions d'équilibre stable.

Pendant longtemps, on ne perd pas de vue les côtes, successivement on aperçoit, éclairés par le soleil couchant, la Seyne, Toulon, les îles d'Hyères, dont les crêtes dessinent dans le ciel une immense ligne dentelée ; puis peu à peu tout s'efface avec l'ombre grandissante de la nuit et à dix heures du soir, lorsqu'on éteint toutes les lumières, les derniers affamés de poésie qui admirent sur le pont le ciel étoilé et les beaux clairs de lune de la Méditerranée, aperçoivent encore des feux qui s'allument au ras de la côte, ce sont les éclairs de quelques phares qui indiquent de loin le littoral. Cependant les passagers ont gagné leurs cabines , car le commandant a annoncé que le lendemain au point du jour nous serions en vue des côtes de la Corse, et personne ne veut manquer à ce rendez-vous ; aussi, dès cinq heures du matin, poètes et dormeurs de la veille, tout le monde est sur le pont. A travers la brume on devine la terre, puis le soleil se lève et ses rayons d'un rouge vif étendent sur la mer et sur le littoral comme un voile de pourpre. Bon gré, mal gré, on reste sur la dunette pour ne rien perdre de ce spectacle, qui est magnifique par un beau temps. Car, tandis que le paquebot file à toute vapeur sur le chemin qui se déroule sans cesse devant lui, on a à droite la mer immense, à gauche, un grand cap sombre et rougeâtre tombe à pic dans les flots ; au-dessus, des gradins couverts de maquis et de forêts, et plus loin enfin, la tête perdue dans les nuages, de hautes cîmes couvertes de neige ; tel est l'aspect sous lequel la Corse nous apparaît tout d'abord.

Rapidement nous passons en vue des golfes de Porto et de Sagone, déjà nous apercevons un groupe de trois petits îlots qui semblent avoir roulé de la montagne dans la mer ; ils sont d'un rouge si vif qu'on les a surnommés « les Sanguinaires ». Comme la mer est très calme, le paquebot peut passer entre ces îles et la côte, et à peine a-t-il doublé l'écueil du Tabernacle que, brusquement la scène change. Un golfe, le

plus sûr et l'un des plus vastes de la Méditerranée se découvre tout d'un coup. C'est le magnifique golfe d'Ajaccio, dont le périmètre n'a pas moins de cinquante kilomètres. Ses eaux toujours calmes, même quand les vents du sud soulèvent la mer au large, reflètent le bleu du ciel et la nuit, à la clarté de la lune, on dirait un immense miroir d'argent fixé au fond d'une coupe de bronze. La plage s'allonge maintenant en courbes gracieuses tantôt sablonneuses, tantôt semées de récifs, et bordant la route qui mène aux Sanguinaires, disséminées au milieu de massifs d'oliviers, on aperçoit de petites constructions d'un aspect uniforme : on dirait des maisons de campagne. C'est en effet un village, mais un village de tombeaux, ce sont les sépultures des principales familles d'Ajaccio. Devant cette gracieuse vision qui ne ressemble en rien à celle de nos cimetières, on est tenté de dire avec un poète :

Oh ! comme vous devez sommeiller plus tranquilles
Que les morts fameux de notre grand Paris .
Paysans, au pays, loin du fracas des villes
Fils du sol, en ce sol, qui vous a tous nourris.

Du moins vous sentez-vous en terre franche et bonne
Près des cyprès poudreux et des frêles roseaux,
Où jadis tout gamins, par les matins d'automne.
Vous lanciez en jouant des pierres aux oiseaux.

Le navire passe maintenant sous les canons de la citadelle, et groupées sur le flanc d'une colline qui les domine, au milieu d'une verdure et d'une végétation tout algérienne, les blanches maisons d'Ajaccio reflètent leur image sur la surface paisible et bleue de la mer. A peine le paquebot est-il signalé qu'une foule d'embarcations se détachent du rivage ; ce sont des canots qui vont transporter à terre les passagers et leurs bagages. Les marins improvisés qui les conduisent et qui depuis huit jours attendent cette aubaine, prennent d'assaut l'échelle par laquelle on débarque, si bien qu'on ne peut ni monter ni descendre. Cette situation se prolongerait indéfiniment, si le commandant n'avait donné ordre d'arroser vigoureusement ces énergumènes ; ils lâchent prise, mais pour recommencer aussitôt après. Laissons donc les plus pressés débarquer au milieu de cette cohue, au risque de faire un plongeon, et profitons de cet instant de répit pour nous rendre compte de la configuration générale du pays où nous allons aborder.

La Corse est en étendue la troisième île de la Méditerranée. elle vient après la Sardaigne et la Sicile. Sur la plupart des atlas, on la

case n'importe où, quelquefois même au nord de la France, de sorte que nous ignorons généralement qu'elle se trouve à 180 kilomètres de Marseille, et que pour aller de cette dernière ville à Ajaccio, il faut en moyenne 15 heures de traversée. Au sud, le détroit de Bonifacio (10 kil.) la sépare de la Sardaigne, et enfin à l'est, la mer de Toscane la sépare de l'Italie, qui en est distante de 80 kil. A première vue, l'île n'offre qu'un amas confus de hautes cîmes, s'élevant comme un vaisseau au-dessus de la mer, mais si on remonte le cours des rivières et des torrents, on reconnaît facilement la ligne de partage des eaux. Deux chaînes de montagnes principales, toutes deux dirigées du nord au sud, forment et constituent l'île ; la chaîne orientale commence au cap Corse, c'est une étroite montagne longitudinale, dont la plus grande altitude ne dépasse pas 1000 m. Cette chaîne, de formation calcaire, descend à la mer par des pentes modérées : à sa base se sont formées de vastes plaines marécageuses, inondées périodiquement en hiver, et qui pendant l'été deviennent inhabitables à cause des fièvres paludéennes qui y règnent. Dès les premiers jours de mai, la « Malaria » est maîtresse de la plage, il faut chercher un refuge sur les hauteurs ; aussi presque tous les villages du bord de la mer, de Porto-Vecchio à Bastia, ont leur pendant dans la montagne à une altitude de 500 m. « Si on a deux maisons, dit un proverbe corse, il pleut dans l'une » parfois dans les deux, pourrait-on ajouter, car avec leurs toits de planches retenues par des pierres dans la crainte du vent, ces maisons d'hiver et d'été ne sont pas le dernier mot du confortable.

La côte occidentale offre un aspect tout différent : la chaîne granitique qui la forme, véritable épine dorsale de la Corse, renferme les sommets les plus élevés de l'île, tels que le Monte-Cinto et le Monte-Rotundo (près de 3000 m.). A ces hauteurs, la neige ne disparaît qu'au mois de juillet. Irrégulière dans ses contours, cette chaîne projette de l'est à l'ouest de longs éperons granitiques qui forment autant de caps séparés par des baies profondes. Vallées, montagnes, pentes quelquefois douces, le plus souvent à pic, tel est l'aspect tourmenté du pays sur la côte occidentale, où les fièvres paludéennes sont complètement supprimées, grâce à de nombreuses plantations d'eucalyptus.

Comme dans toutes les régions méditerranéennes, où la montagne s'élève rapidement au-dessus de la mer, la Corse offre des climats variés, suivant l'altitude des terrains. A la plage, il n'y a que deux saisons, l'une douce et tempérée, d'octobre à avril, l'autre chaude et sèche, de mai à septembre ; c'est le climat des principales villes de

l'île : Bastia, St-Florent, l'île Rousse, Calvi, Ajaccio et Bonifacio. Dans la montagne, de 600 m. à 1800 m. d'altitude, les chaleurs sont plus modérées, mais les froids plus vifs et plus longs, et au col de Vizzavona (1460 m.) sur la route de Bastia à Ajaccio, il n'est pas rare de mesurer pendant l'hiver plus de 4 mètres de neige.

Enfin dans les montagnes du centre de la Corse, l'hiver dure environ huit mois de l'année; ces hauteurs ne sont occupées que temporairement par les bergers, qui préparent avec le lait de leurs chèvres, le délicieux fromage appelé « Broccio ». D'une frugalité excessive, habitués aux fatigues les plus grandes, ces bergers ont conservé les vieilles traditions corses dans toute leur pureté, ils portent encore le costume national en « pelone » ou poils de chèvre, et la « Baretta pinzuta » ou bonnet pointu.

Permettez-moi ici, Messieurs, une petite digression à propos de la Baretta pinzuta, car cette partie du costume est l'origine du surnom qu'on nous donne en Corse. Les habitants du pays furent bien étonnés de voir nos grands-parents coiffés du chapeau tricorne; eux, qui n'avaient qu'une pointe à leurs bonnets rustiques se dirent : « Décidément, les Français sont encore plus pointus que nous ». De là l'appellation de « Pinzuti, pointus » donnée à tous les Français. Attendez-vous donc, Messieurs, si votre humeur voyageuse vous pousse à visiter le maquis, à vous entendre appeler pointus, et surtout ne vous en formalisez pas, car le terme là-bas n'a rien d'injurieux.

Maintenant que nous avons une idée du pays, nous pouvons aborder à Ajaccio, la douane qui n'est ni aussi soupçonneuse ni aussi tracassière qu'à Marseille, nous laisse passer sans encombre. On rencontre ensuite la place du Marché ou des Palmiers, sur laquelle se trouve une fontaine élevée par la ville et surmontée d'une statue en marbre du premier Consul reposant sur quatre lions de granit rose. A quelques pas de là, nous sommes sur la place du Diamant, d'où l'on a une vue magnifique sur le golfe. On y voit la statue de Napoléon à cheval, entouré de ses quatre frères. La forme de ce monument n'est pas heureuse, il ressemble à un encrier colossal, c'est même le nom peu respectueux par lequel on le désigne à Ajaccio. — Inutile de dire que pendant tout ce trajet, vous êtes assaillis par une foule de gamins qui s'offrent complaisamment à porter vos bagages.

La ville d'Ajaccio a bien son charme : Naples même n'a pas de climat plus beau. Sur le cours Napoléon, qui est la principale rue de la ville, il y a des allées d'orangers couverts de fleurs à Noël. Pendant l'été, au

milieu du jour, la ville paraît endormie à cause de la chaleur, on dirait une cité de rentiers où les commerçants seraient venus bien plus pour rendre service à leurs semblables que pour faire leurs affaires, tellement ils sont affables. Dans les rues, on ne voit âme qui vive, on fait la sieste, on n'entend que le cri des porteuses d'eau ou le son des heures à l'horloge de la caserne. Mais vers le soir la ville s'anime, sur la place du Diamant et sur la route des Sanguinaires, c'est une procession de claires toilettes, d'amazones que le Bois de Boulogne ne désavouerait pas et qu'au besoin il reconnaîtrait.

Quand on reste quelques jours à Ajaccio, on va faire une visite à la maison où est né Napoléon Ier ; on y accède par un fouillis de petites rues plus ou moins propres ; le linge s'étale effrontément aux fenêtres, sur le pas des portes des commères rassemblées bavardent ; les mauvaises langues prétendent qu'elles se rendent mutuellement, en visitant leurs chevelures, certains services que les touristes qui ont exploré l'Italie vous expliqueront au besoin ; je n'en ai rien vu et je le saurais que je ne vous le dirais pas davantage, car les Corses sont très susceptibles et de près comme de loin, je ne tiens pas à avoir maille à partir avec eux. Revenons à la maison de Napoléon ; figurez-vous une maison de province à trois étages sans aucun ornement, au-dessus de la porte une plaque porte ces mots :

« Napoléon est né dans cette maison le 15 aout 1769. »

Un mauvais plaisant a défini Ajaccio « le souvenir du grand homme avec des maisons autour » ; il n'y paraît guère quand on visite la « *casa Bonaparte* », le premier étage est loué à une famille anglaise, et sans cesse on doit déranger de jeunes miss occupées à coudre. Dans la chambre à coucher se trouve un lit dont il ne reste que la boiserie, la chaise à porteur dans laquelle on transporta Marie-Letitia le jour même de la naissance de son fils. Tous ces meubles tombent en poussière, chaque visiteur cherche à en emporter quelque morceau, témoin ce journaliste qui, lors de la visite de M. Carnot, s'avisa d'enlever une corde du vieux clavecin sur lequel jouait la mère de l'empereur. Surpris par le gardien qui commençait à le morigéner, il eut la présence d'esprit de lui répondre : « Mais, Monsieur, je suis l'accordeur de Monsieur le Président de la République », et le gardien tout interloqué le laissa faire.

Un autre souvenir de l'empereur subsiste encore : c'est, dans la montagne, la grotte où, dit la légende, le futur César enfant allait

rêver, un Plutarque sur les genoux. L'œil n'aperçoit qu'un entassement de rochers propres à servir d'abri en cas de pluie. Mais le site est des plus gais, l'air de la mer y arrive tout imprégné des âcres parfums du maquis. Cette odeur vous poursuit partout, et tous ceux qui ont visité la Corse s'accordent à dire que, nulle part, au printemps l'air ne se remplit de plus pénétrantes senteurs. « A l'odeur seule, je devinerais la Corse les yeux fermés, » disait Napoléon à Sainte-Hélène, et quiconque a passé par la campagne corse est réellement de cet avis. — Malheureusement les moyens de communication n'abondent pas ; à part le chemin de fer de Bastia à Ajaccio, dont le trajet est des plus accidentés, il faut nous résoudre, pour faire connaissance avec la partie occidentale de l'île, à employer la vulgaire diligence d'autrefois ; on s'entasse six dans l'intérieur, trois sur le siège, les retardaires se juchent sur les bagages. Malgré son peu de corfortable, ce mode de locomotion est fort estimé en Corse (sans doute faute de mieux), aussi ces voitures sont toujours pleines, et il faut retenir ses places à l'avance, si on ne veut pas s'exposer à être assis en second sur les genoux d'un conducteur complaisant, à moins qu'on ne lui serve de siège, ce qui est infiniment moins commode.

Au sortir d'Ajaccio on traverse de véritables forêts d'orangers, d'oliviers, de citronniers ; l'ardeur de l'attelage s'est vite ralentie à la montée du col de Saint-Sébastien, mais de ce col la vue est si jolie qu'on ne s'aperçoit pas de la fatigue que ressentent...... les chevaux !

Maintenant la route habilement creusée, mais effrayante par son étroitesse, trace de longs zigzags au flanc de la montagne, l'attelage se précipite par cette pente rapide, manque à chaque instant de nous verser aux tournants de la route et ne s'arrête qu'au bas de la côte, suant, soufflant. Un des harnais est cassé, mais n'importe, la vanité du conducteur est satisfaite, et c'est en sonnant de la trompe à pleins poumons qu'il nous arrête devant la cathédrale de Sagone, dont il ne reste plus que les quatre murs. Le hameau de Sagone est composé de quelques maisons, d'un poste de douaniers, d'un semblant de chapelle et d'une fontaine. On ne s'y arrête que pour changer de chevaux et constater qu'on pourrait y manger d'excellentes bouillabaisses, mais le temps presse, car les dépêches du continent qui voyagent avec nous doivent arriver à Vico à heure fixe, et il y a encore une montée de 18 kilomètres. On quitte donc le littoral, laissant à gauche la route de Calvi pour s'engager sérieusement dans la montagne. Enfin, après trois heures d'ascension, et le temps commence à sembler long, on

aperçoit, au fond d'une belle vallée, le bourg de Vico. Vico est un village de 1,200 âmes, toujours plein de touristes pendant l'été à cause du voisinage d'une station thermale très renommée dans le pays ; il est dominé par une montagne dite la « Sposata ou Fiancée », dont le sommet ressemble vaguement au profil d'une jeune fille coiffée de la mantille traditionnelle. C'est à Vico qu'il convient de se reposer, car il est 7 heures du soir, et nous sommes en voiture depuis 10 heures du matin.

L'Hôtel Continental nous promet d'excellent vin, des truites, du gibier même en temps prohibé, que nous pouvons manger sans crainte, car le lieutenant de gendarmerie, notre commensal, nous réserve le meilleur morceau, et n'était-ce le goût imprévu de l'huile d'olive, que dans le pays on met indifféremment dans la lampe et dans la marmite, on se croirait, l'imagination aidant, dans un restaurant du boulevard.

Nous en avons fini, Messieurs, pour le moment du moins, avec les diligences et, comme de vrais indigènes, nous allons voyager à cheval. Sobres, vigoureux, petits de taille, les chevaux corses se rapprochent beaucoup comme race des chevaux des Pyrénées. Leur douceur est telle que le cavalier le plus inexpérimenté peut les monter sans crainte, leur sûreté de pied est admirable ; ils escaladent des précipices rapides comme le toit d'une maison. Au début, on est bien un peu effaré, inquiet, mais à la fin de la journée, on devient d'une hardiesse à toute épreuve. Seulement il faut compter avec les difficultés du départ ; les bêtes pâturent en plein air (car en Corse, les écuries sont inconnues), leurs propriétaires sont à leur recherche, ils arriveront dans une heure ou deux en gens peu pressés et encore endormis ; au dernier moment, ils s'aperçoivent qu'un fer manque, que la sangle ne va pas, bref, on ne se met pas en route avant 10 heures du matin et le soleil est déjà chaud. Enfin nous partons : pendant près de deux lieues, la route a une inclinaison de 10 c. par mètre ; les charrettes qui nous précèdent ne vont pas vite. On aperçoit le petit village de Letia perdu au milieu d'immenses massifs de châtaigniers. Plus on s'élève, plus la nature devient grandiose et quand on atteint le col de Sévi, on domine à la fois le golfe de Porto et de Sagone : à travers les arbres on devine la mer teintée en bleu et derrière soi, perdues dans les nuages, ces cîmes alpestres, au sommet desquelles est perché le lac sauvage de Nino. Ces vues d'ensemble se renouvellent fréquemment en Corse, et malgré le soleil ardent qui vous fond la cervelle, on ne peut se lasser de les admirer. Au-delà du col on suit une route non moins acciden-

tée et qui décrit d'interminables lacets ; à chaque instant un ruisseau qui se précipite en cascade. Au fond d'un véritable entonnoir se distingue le petit village de Cristinacce et dans le lointain Evisa, où nous allons séjourner quelque temps, car placée au milieu d'un paysage charmant, cette bourgade est un centre renommé d'excursions et de promenades.

Evisa, entouré de châtaigniers, est dans une situation très pittoresque, à une altitude de 835 m. ; de l'extrémité du village, on aperçoit la mer à travers l'étroite échancrure de la vallée de Porto, dominée par deux montagnes de granit, magnifiques de formes et de couleurs, et lorsque le soir à la fin de l'automne, le soleil se couche dans le golfe au pied de leurs escarpements, inondant de lumière les sommets rouges et les profondeurs violettes de la vallée, le spectacle est vraiment magnifique, aussi tous les touristes s'accordent à dire que si l'on veut voir les paysages les plus grandioses et en même temps les plus originaux de la Corse, c'est au pays d'Evisa qu'il faut aller, entre Ajaccio et Calvi.

Si on a bon pied, il est facile de faire l'ascension de la montagne qui domine le village, c'est l'affaire de deux ou trois heures, et devant le spectacle dont on jouit au sommet, toute fatigue est vite oubliée. Au premier plan, les blanches maisons d'Evisa, plus loin celles d'Ota, au fond le golfe de Porto. Au-delà, l'horizon s'étend à perte de vue, il faut y regarder avec attention pour voir où commence le ciel, où finit la mer, tellement l'un et l'autre ont la même teinte incertaine. Si on fait cette excursion un mardi dans la matinée, on a chance d'apercevoir le paquebot qui vient de Marseille, mais si petit, que sa longue coque peinte et le panache de fumée qu'il laisse derrière lui forment à peine un point noir dans la brume. — Au lieu de redescendre par le même chemin, on peut suivre la crête de la montagne et gagner ainsi la forêt d'Aïtone, l'une des plus grandes et des plus belles de la Corse. Au fond d'une vallée, où l'on trouve la fraîcheur même pendant les plus fortes chaleurs de l'année, l'administration forestière a fait construire une élégante habitation, occupée soit par un Inspecteur, soit par un Garde général des Forêts. Les environs sont remplis de points de vue pittoresques, et rien n'empêche d'y faire d'excellentes parties de campagne. Messieurs les Forestiers se faisant un vrai plaisir de recevoir dans leur solitude la visite des continentaux.

Quand on séjourne dans un village corse, si petit qu'il soit, on est frappé de l'animation qui y règne, on croirait que c'est constamment

jour de repos, les hommes encombrent la place principale et passent leur vie en plein air, laissant grandes ouvertes les portes de leurs maisons, où les regards pénètrent sans obstacle. — Quand la nécessité de se mettre à l'ombre se fait sentir, on entre dans une de ces innombrables buvettes dont les villages regorgent, et pour la modique somme de dix centimes, on a à sa disposition toute une bouteille de sirop, d'absinthe, d'amers variés et avariés. Après tout, ce n'est pas que les Corses soient plus intempérants que nous, mais il fait si chaud dans leur pays. Sitôt qu'il fait jour, gens mariés et célibataires se frottent les yeux, s'essuient le visage avec la manche de leur veste et les voilà sortis pour ne plus rentrer qu'à l'heure des repas. Bientôt toute la population masculine se trouve réunie au dehors, on se passe de main en main les journaux du continent, on discute avec animation et comme toujours la politique fait le fond de la discussion, car en Corse, plus que partout ailleurs, les questions électorales sont des questions de vie ou de mort, et on dépense pour la moindre élection, plus de paroles et d'intrigues que la diplomatie européenne dans un congrès. Remarquons ici que par une exception singulière, la Corse ne fut jamais admise sous le règne de Napoléon Ier, à envoyer des représentants au Corps législatif ; le grand homme affectionnait, sans doute, trop ses compatriotes pour leur laisser perdre un temps précieux dans les luttes stériles de la politique.

Les Corses d'aujourd'hui travaillent peu, mais comme il y a quarante ans, ils ne travaillaient pas du tout, ils sont réellement en progrès ; leur frugalité leur permet de vivre à peu de frais, du lait de leurs troupeaux ou des fruits de deux ou trois de ces énormes châtaigniers qui font la richesse de l'île. S'il peut joindre à cela un fusil, un cheval, le Corse n'envie rien à personne ; nulle part, là-bas, vous ne rencontrerez le type de nos braves paysans, économes, peinant toute l'année pour joindre les deux bouts. Vivant en pleine liberté, maître absolu de ses actions, le Corse porte dans toute sa personne ce caractère d'indépendance ; jamais vous n'aurez la tentation de l'appeler un brave homme, toujours vous aurez celle de l'appeler un Monsieur. C'est un peuple d'aristocrates en vestes de velours et chapeau mou, qui abandonne aux Lucquois (nom de mépris qu'ils donnent aux Italiens) le soin de la culture.

L'idéal du Corse, c'est d'avoir un emploi du gouvernement qui lui permette de toucher, chaque mois, son petit mandat ! Aussi faut-il voir le moindre cantonnier, facteur rural, garde champêtre, marcher com-

plaisamment, tout pénétré de son importance. En résumé, toute la population jouissant du beau climat de l'île, se chauffe au soleil, chasse, fume et joue aux cartes. Au dire de certains historiens, Corses sans doute, cette indolence tient à une cause ancienne ; au temps des luttes contre les Génois, tout travail était impossible, car leurs ennemis, maîtres du pays, brûlaient, dévastaient les récoltes. A quoi bon peiner pour voir ses efforts anéantis ? Les familles riches qui obtenaient des Génois la sécurité pour leurs récoltes, devenaient suspectes, de là ce proverbe : « Le travail, c'est le déshonneur ». Le far niente était devenu une vertu patriotique ; vertu facile à pratiquer sans doute, car voilà longtemps que les guerres de l'Indépendance sont terminées et elle compte encore tout autant d'adeptes.

Les femmes, au contraire, ont toujours mené une vie d'activité et de dévouement. Comme chez tous les peuples accoutumés à l'oisiveté, on retrouve chez elles l'énergie qui manque à leurs maris ; elles ne reculent devant aucun labeur et il n'est pas rare de voir une jeune femme porter sur la tête une énorme charge de bois, tandis que son seigneur et maître se prélasse à cheval à côté d'elle. Ces mœurs, évidemment, datent de loin, et dans l'historien Pierre de Corse, on trouve un portrait de ces vaillantes créatures : « Elles vont, dit-il, à la fon-
» taine portant une cruche sur la tète, la bride d'un cheval passée à
» leur bras et la quenouille à la main. Arrivées à la source, elles font
» boire leur cheval, remplissent leur vase et reviennent par le même
» chemin en tournant leur fuseau. » J'ajouterai que la femme corse ne s'attable jamais avec les maîtres et les hôtes, elle se borne à les servir ; mais si elle travaille, elle le fait librement, volontairement et nulle part les femmes ne sont plus respectées.

Le Corse a des privilèges dont nous sommes privés, nous autres continentaux, et le plus caractéristique est celui d'être armé jusqu'aux dents ; pas un paysan qui n'ait son fusil en bandoulière, non pas par contenance, en guise de canne ou de parapluie, mais il est bel et bien armé de deux cartouches, sans compter celles que le propriétaire porte à la ceinture. Ajoutez à cela que le Corse a le sang chaud, autrement dit, qu'il a la tète près du bonnet et vous comprendrez facilement quel résultat la civilisation obtient de ce privilège du port d'armes, spécialement et uniquement réservé au Corse. Il aime à faire parler la poudre : enfant qu'on baptise, jeune fille qu'on marie, candidat qu'on assomme ou député qu'on acclame, tout lui sert de prétexte à de bruyantes détonations. Son fusil est tout pour le Corse, et il trouve

que c'est un instrument plus expéditif et plus précis que la symbolique balance de la Justice, dont il n'a jamais vu de spécimen chez le juge de paix du canton. — Ce privilège du port d'armes conserve et prolonge la vendetta, car, dit le proverbe, l'occasion fait le larron, et du moment qu'on permet aux Corses de porter un fusil, peut-on exiger d'eux qu'ils laissent s'éventer la poudre que l'État leur fournit à moitié prix.

Je viens de prononcer, Messieurs, le mot de vendetta : cette coutume a été racontée par Mérimée, et depuis cette époque elle est restée la spécialité de la Corse, comme le cidre de Normandie ou les violettes de Nice. La vendetta a été définie, « L'art de se rendre justice à soi-même et sans frais » : elle n'a pas d'autre origine que l'impossibilité où ont été les Corses pendant des siècles d'obtenir justice de leurs conquérants et oppresseurs successifs. Nul n'a le droit de se faire justice à soi-même, nous dira M. Prudhomme ; cela est facile dans une société où le gouvernement se charge en réalité d'une mission de justice et de protection, mais cette maxime paraît une amère ironie avec les gouvernements que la Corse a eus jusqu'à son annexion à la France. Et cette habitude de n'avoir recours qu'à soi-même pour affirmer son bon droit, est devenue quelque chose de presque indéracinable quand elle est passée ainsi dans le sang, de génération en génération. Aujourd'hui encore, à la suite de meurtres commis, le jury hésite à se prononcer, les influences des parents se font sentir et le coupable est toujours traité avec une indulgence disproportionnée avec la grandeur de sa faute. Comment voulez-vous que des hommes d'un caractère aussi ardent que les Corses puissent se contenter de voir le meurtrier d'un père, d'un mari puni seulement par cinq ou dix ans de travaux forcés, car l'échafaud n'a été dressé qu'une seule fois en Corse : c'était, il y a quelques années, pour l'exécution du fameux bandit Rocchini, et encore dut-on prendre des précautions spéciales, les parents et amis du condamné ayant juré de le soustraire à la justice.

Lorsqu'un Corse a sur la conscience la vie d'un de ses semblables, il s'empresse de se retirer dans la montagne, gardant, comme on dit, le maquis et il devient un bandit. Toutefois, ne nous y trompons pas, un bandit Corse ne ressemble nullement à ces brigands de la Sicile ou de la Grèce qui pillent et rançonnent les voyageurs ; c'est simplement un homme qui a eu la main un peu leste et qui s'est vengé d'une offense, non pas d'après le code, mais suivant les lois de l'honneur,

telles qu'on les entend dans le pays. — En Corse, il faut le dire hautement, le vol est absolument inconnu, un étranger pourrait traverser le pays une bourse d'or au cou de son cheval sans avoir à craindre la moindre mésaventure et, à tout prendre, mieux vaudrait rencontrer la nuit un de ces bandits corses que certains de nos estimables concitoyens, auxquels le gouvernement donne la nourriture et le logement. La vie aventureuse de ces hommes, le courage, l'audace, la ruse qu'ils sont obligés de déployer, tout cela intéresse à leurs périls et en fait des héros mystérieux. Dans le pays, on rencontre souvent des gens, même de bonne compagnie, qui ne font pas plus de difficultés pour dire « Mon cousin le bandit », que nous n'en ferions nous-mêmes en parlant d'un ancêtre mort à la bataille de Poitiers.

J'avouerai, Messieurs, que je n'ai pas vu de bandit ; j'en ai beaucoup entendu parler, ce qui n'est pas la même chose ; on m'a raconté sur leur compte des histoires tellement invraisemblables que si je vous les donnais comme authentiques, vous diriez à coup sûr, qu'à mon retour, je me suis arrêté un peu trop longtemps à Marseille ou à Tarascon ; je vous les donne donc pour ce qu'elles valent.

Il y avait une fois en Corse (vous voyez que cela commence comme dans les contes de fées), un village qui s'appelait Bocognano, et dans ce village une gendarmerie dont les gendarmes s'occupaient à regarder avec une lorgnette la cîme d'une montagne voisine qui s'appelait la Pintica. C'est là qu'habitent depuis plus de quarante ans, dans des grottes inaccessibles même aux aigles, deux bandits fameux, les Bellacoscia. Comment en sont-ils arrivés à cette extrémité, je ne me charge pas de vous le dire, car ces gens-là, au dire de beaucoup, sont de petits saints. Mais passons, aujourd'hui ce sont des bandits parfaitement élevés dans toute l'acception du mot. Ed. About les visita, la reine de Suède eut l'honneur de les saluer, car lorsque les gendarmes les laissent tranquilles, ils vous reçoivent personnellement ; quand ils sont traqués, ils arrêtent leurs jours de réception, comme on dit à Ajaccio, et on ne peut visiter que leurs familles et leur habitation. Vous leur demandez audience comme à des personnages de marque (par la poste simplement), ils vous répondent par la même voie et au jour convenu, ils délèguent à votre rencontre trois personnages de leur famille : un neveu, solide gaillard de vingt ans bien découplé ; un cousin d'allure non moins décidée et un être énigmatique, sans âge ni sexe, portant à la fois jupe et culotte et dont le nom est fameux dans l'île, c'est Marthe. Ces personnes sont choisies à deux fins : d'a-

bord pour vous guider à travers le maquis et vous donner le mot de passe, ensuite pour vous tordre le cou, s'il y a lieu, c'est-à-dire si après vous être donné en touriste inoffensif, on reconnaît que vous êtes un gendarme déguisé. Après maints détours dans des fourrés impénétrables où les Bellacoscia entretiennent des émissaires, en cas de surprise, vous arrivez à leur domaine : — deux maisonnettes avec meurtrières et terrasses avancées, — de quoi soutenir un siège ; elles communiquent entre elles par un chemin souterrain qui conduit également aux cavernes où se cachent les deux frères, en cas de danger. Vous ne les voyez pas, mais ils vous voient, et quand vous franchissez le seuil de leur demeure, de loin, ils vous saluent par une terrible détonation pour vous faire voir qu'ils ont l'œil sur vous. Vous êtes reçus par une vieille femme, Marie-Madeleine, c'est la compagne de Jacques Bellacoscia, celle-là qui descendit à Bocognano au-devant de M. Carnot, pour lui demander la grâce d'un de ses fils emprisonné à Bastia. Ces patriarches, tout à fait légendaires, n'aiment pas qu'on médise d'eux ; un malheureux curé du canton qui s'était avisé en chaire de fulminer contre ces rois de la montagne, se vit enlevé par les deux frères Jacques et Antoine et transporté de cîme en cîme jusqu'à la Pintica. Là, ils lui firent jurer de ne plus les éreinter et de leur faire amende honorable, le dimanche suivant, devant ses ouailles. Au jour dit, toujours de cîme en cîme, ils ramènent le curé à son église, entendent la messe puis la rétractation, prennent une collation au presbytère et s'empressent de décamper.

Mais, me direz-vous, voilà un singulier pays que celui où des gens hors la loi viennent ainsi, sans être inquiétés, se moquer de l'autorité? C'est pourtant parfaitement vrai ; en Corse, pour rien au monde on ne dénoncerait un coupable de peur de s'attirer sa vengeance ou celle de ses affiliés. Laissez-moi vous citer un trait caractéristique. Dans le village où j'ai séjourné l'an dernier, un jeune homme était tué dans une réjouissance publique. Est-ce par accident ou par vengeance ? Je n'en sais rien. Ce meurtre était arrivé sous les yeux mêmes de sa mère, elle savait qui avait fait le coup. Eh bien, le lendemain, lors de l'enquête officielle, cette mère affirma ignorer absolument comment le malheur était arrivé, et cela pour ne pas s'attirer une vengeance nouvelle. Ce fait est des plus caractéristiques et je puis en affirmer l'authenticité.

Les Bellacoscia sont, paraît-il, car je parle toujours d'après les Corses, les grands-électeurs du canton de Bocognano. — Un jour

d'élection ils avaient décidé de faire passer le candidat de leur choix, malgré l'opposition du maire. A cet effet, ils convoquèrent au Palais-Vert les parents, amis, bergers et protégés qu'ils ont dans le canton : on tint conseil chez le vieil Antoine et le soir chacun rentra chez soi comme si de rien n'était. Le lendemain le vote s'ouvrit : dans la salle pénètrent dix solides gaillards de vingt à trente ans, calmes, silencieux ; l'un tire de sa veste une corde, un autre un énorme bouchon de liège, et les huit autres exhibent simplement de petits stylets bien effilés. On ficèle le maire sur son siège, on l'installe devant l'urne et on fait entrer ses partisans. Ceux-ci voient de suite de quel côté souffle le vent ; sans hésiter, ils échangent leurs bulletins contre d'autres absolument semblables qu'on leur tend, et sous l'œil des Bellacoscia. ils remplissent leurs devoirs de citoyen. Inutile de dire quel candidat fut proclamé ce soir-là à Bocognano ; quant au maire, heureux d'en être quitte à si bon compte, il s'empressa de donner sa démission et de rentrer dans la vie privée. Il en fut, dit-on, très marri, car c'était l'année de l'Exposition, et cette aventure lui fit manquer le banquet du Champ-de-Mars !

Les Corses prétendent que les Bellacoscia n'ont jamais fait de mal à personne, mais la justice n'en est pas aussi convaincue. Depuis quelques années, ils sont fortement traqués, on a lancé contre eux un brigadier de gendarmerie leur compatriote, qui est pour eux non seulement un ennemi, mais un rival, car le Pandore est lauréat du grand tir national. Le pauvre Antoine n'en dort plus, car s'il est de taille à abattre la feuille sous laquelle se cache l'oiseau, le brigadier est capable de tuer l'oiseau qui s'envole de la branche. D'ailleurs il a sa consigne, c'est à qui tirera le premier, et le premier qui montrera le bout du nez bientôt n'aura plus de nez.

En dépeignant le caractère des Corses, jusqu'ici, Messieurs, je n'ai parlé que de leurs défauts, je ne veux pourtant pas oublier leurs qualités ; sans doute, leur amour-propre est excessif, mais, comme ils sont fort intelligents, quand ils appliquent à l'étude le respect humain qui les caractérise, ils arrivent très vite à un résultat. Leurs qualités sont de celles qui ne s'oublient pas : ils ont du cœur, de l'enthousiasme, un vif désir de plaire : ils tiennent à donner d'eux une bonne opinion aux étrangers, et ils savent gré aux voyageurs de venir chez eux. Le regret d'être peu visités, la persuasion qu'on a contre eux des préventions injustes, tout cela perce dans leurs conversations et, quand ils parlent de leur île, on croirait entendre des enfants qui dans une

famille se prétendent moins aimés que leurs frères et sœurs. Admirez leur pays, qui certes en vaut la peine, et ils ne sauront comment vous témoigner leur reconnaissance.

Comme trait particulier du caractère corse, il faut encore citer l'hospitalité que l'on trouve partout ; si pauvre que soit la masure où l'on va frapper on est toujours certain d'y rencontrer une cordiale réception ; mais il ne faut rien offrir à ses hôtes, ils en seraient froissés : « Un Corse, nous diraient-ils, n'accepte rien pour ces petits services rendus, il préfère vos remerciements. » Cette hospitalité si franche, nous l'avons éprouvée plus d'une fois et en particulier dans une excursion à la plage qui nous a laissé le plus agréable souvenir. Une personne d'Evisa nous avait donné une lettre de recommandation pour un de ses parents qui habitait le village voisin : « Mon cher parent, disait l'insulaire, je vous envoie plusieurs voyageurs, j'ai cru comprendre qu'ils veulent reproduire le plan de notre pays et l'emporter sur le continent, je vous engage donc à rassembler nos amis pour faire faire à ces personnes une excursion agréable, afin qu'on puisse admirer sur le continent les beaux sites de notre pays. Je viendrai moi-même les rejoindre dans quelques jours. » Pour se rendre à ce village qui s'appelle Ota, on coupe au court par la montagne à travers un sentier de chèvres qui descend en zigzag un précipice de 600 mètres. Ce précipice, c'est la Spelunca, célèbre dans toute la Corse et que maintenant bien des gens commencent à connaître, grâce à la description qu'en donne dans un de ses romans, Guy de Maupassant. Les Corses sont très fiers de cet hommage rendu à leur pays, aussi désignent-ils habituellement sous le nom de « Fontaine de Maupassant » une petite source que l'on trouve sur le chemin. A mi-côte, une roche qui surplombe, permet de mesurer d'un coup d'œil la profondeur du gouffre : pendant que nous étions à cet endroit périlleux, un berger nous raconte le plus tranquillement du monde, la culbute que fit peu de temps auparavant un Anglais qui s'était penché pour mieux voir. Comme nous sommes moins pressés que lui nous reprenons notre sentier, et après deux heures de descente continue, nous arrivons au fond de l'entonnoir, site très sauvage entouré d'immenses murs à pic. Pendant une heure encore, on suit le lit d'un torrent encaissé des deux côtés par de hautes montagnes : là on se sent en pleine Corse sauvage, et involontairement, on cherche des yeux le bandit classique, son fusil à la main comme Fra-Diavolo. Tout à coup, à un détour de la route, on aperçoit le pont génois qui traverse le torrent, et sur lequel on ne passe

jamais une première fois, sans se demander s'il ne va pas s'effondrer, tellement est faible l'épaisseur de la voûte.

Enfin on arrive au village d'Ota, bâti en amphithéâtre au fond d'une riche vallée et dominé par un énorme rocher qui menace à chaque instant de se détacher. Dans le pays, on dit aux enfants que s'ils ne sont pas sages, le moine bienfaisant qui le retient par derrière avec une corde, le laissera tomber. Avisant un des nombreux gamins qui encombrent le village, nous nous faisons conduire à l'adresse que portait notre lettre de recommandation. Le maître de la maison, sans nous connaître, nous fait un excellent accueil et nous force à rester chez lui jusqu'au lendemain. Au point du jour, nous sommes réveillés par un grand bruit de voix, nous croyions à une discussion sérieuse, quand se présente notre ami d'Evisa, avec une troupe de parents, qui vient nous réclamer ; il paraît, en effet, que nous nous étions trompés d'adresse et que nous étions chez un homonyme. De son côté, notre hôte de la veille ne voulait pas nous laisser partir ; heureusement, un sage de la bande, digne émule de feu Salomon, proposa aux deux camps de se réunir ; on s'en fut dîner en pleins champs, au milieu des orangers, des cédratiers et des vignes. Chacun de ces braves gens avait apporté ce qu'il avait de meilleur à la maison, c'était une véritable fête : bon gré, mal gré, il fallut rester plusieurs jours et au moment de partir, c'étaient encore des objections sans fin.

Pendant notre séjour en cet endroit, nous fûmes témoins d'un spectacle extrêmement touchant : une femme venait de mourir. Suivant la coutume corse, la morte fut étendue sur un lit, la figure découverte ; auprès d'elle se tenait sa fille complètement vêtue de noir. D'un côté de la chambre un grand nombre de femmes, de l'autre, les hommes debout, la tête découverte, gardant un profond silence. Bientôt l'oreille est frappée par une mélopée plaintive et monotone, poésie improvisée dont chaque strophe se termine par un cri douloureux. C'est la jeune fille, l'orpheline qui vient rendre hommage à sa mère, peu à peu sa voix s'anime, elle éclate en sanglots et autour d'elle la foule recueillie l'écoute en silence, paraissant l'admirer. Pendant une longue demi-heure, elle ne cessa pas un seul instant de se lamenter et elle arriva à un tel degré d'épuisement qu'elle se laissa tomber assise sur les talons, murmurant encore des paroles de désespoir. Je le répète, ce sont des scènes dont on ne saurait être témoin sans une profonde émotion.

Une heure de marche nous conduit d'Ota à Porto, la dernière loca-

lité de la côte : à peine sorti du village on aperçoit dans toute son étendue la vallée et le golfe de Porto, c'est là une vue splendide qu'on revoit chaque fois avec un nouveau plaisir, parce que chaque fois on la revoit sous un nouvel aspect. Ce coin de terre avec ses ruisseaux, ses figuiers, ses orangers, ses oliviers rappelle l'heureuse Bétique dont parle Fénelon dans son Télémaque, les habitants l'appellent le Paradis terrestre, ce qui vous indique assez combien la vie s'y passe agréablement, étant donné surtout qu'on n'y rencontre pas de serpents.

Au fond du golfe se dresse une de ces vieilles tours, comme il y en a sur tout le littoral. Construites au temps des Génois, ces tours servaient de sémaphores pour prévenir de l'arrivée des ennemis et déjouer toute surprise ; l'observateur placé au sommet allumait autant de feux qu'il voyait de vaisseaux et ce signal se répétait d'une tour à l'autre. C'est au pied de ce monticule de granit rouge qu'on embarque à destination de Gênes, pour les revendre ensuite à Marseille, les grands arbres de la forêt d'Aïtone. Le matin, on rencontre souvent les chars qui les portent, traînés par huit chevaux ou mulets ; ces chars cheminent ordinairement par groupes de quatre, afin qu'aux endroits difficiles on puisse atteler trente-deux bêtes à chacun d'eux. Partis de la forêt d'Aïtone au point du jour, ils arrivent à Porto le soir, en suivant une route de 24 kil. taillée dans le roc ; cette route étroite présente des tournants très brusques, si bien qu'à chaque instant la poutre est suspendue au-dessus de l'abîme. Un jour une pauvre femme allongée sur une de ces pièces de bois s'endormit ; réveillée par le brusque mouvement du madrier et par les cris des charretiers, elle se cramponna sans tomber, mais quand la poutre reprit son équilibre sur le chemin, la pauvre femme était morte de saisissement.

De Porto, on peut regagner Ajaccio par la route de Calvi qui longe la côte occidentale : au lieu de prendre la diligence qui vous emmène à cinq heures du matin, il est préférable de faire à pied une partie de la route, car le pays à traverser est des plus pittoresques : je laisse d'ailleurs parler la photographie. On suit d'abord une route taillée en corniche qui longe des précipices de 500 pieds, plongeant dans la mer : au fond s'aperçoivent longtemps encore la tour et le golfe de Porto et à l'horizon se dessine la pointe extrême de Girolata. Brusquement le paysage se transforme ; à une luxuriante végétation succède sans transition l'aridité de la pierre. Un rocher qui de loin ressemble à une tête gigantesque de levrier indique l'entrée des Calanches de Piana. Ce

sont maintenant des pics, des colonnes, des clochetons modelés par le temps et la brume de mer : « Hauts jusqu'à 300 mètres, ces surprenants rochers, minces, ronds, difformes semblent des arbres. des plantes, des bêtes, des monuments, des moines en robe, des diables cornus, enfin tout ce que peut rêver la plus extravagante imagination. » Ce défilé des Calanches passe pour le chef-d'œuvre de l'île, pas un touriste ne manque de le visiter, il se figurerait que ne l'ayant pas vu, il n'a pas vu la Corse. Au sortir des Calanches, on aperçoit le gentil et coquet village de Piana, dont les maisons blanches respirent un air de propreté qu'on ne rencontre pas dans tous les villages corses. La contrée est des plus fertiles, aussi les 1,400 créatures qui l'habitent jouissent du bienfait de la vie et de la douceur du climat en regardant pousser leur raisin. On couche à Piana et le lendemain à dix heures du matin, la diligence de Porto vous conduit à Carghèse. Ce bourg a un cachet particulier, c'est un village de l'Attique perdu au milieu de la Corse. Au XVIIme siècle, plusieurs centaines de Grecs fuyant la tyrannie des Turcs, vinrent demander à Gênes un territoire pour eux et leurs familles. Restés fidèles aux Génois dans toutes les révoltes de l'île, ils étaient mal vus des indigènes qui brûlèrent tous leurs villages ; lors de l'arrivée des Français en Corse, M. de Marbœuf fit reconstruire Carghèse, où toute la colonie grecque vint s'établir. Située sur un promontoire, entre deux collines arrondies, surmontées chacune d'une tour, la bourgade a des maisons régulières et bien bâties. En face l'une de l'autre, sur deux monticules séparés, s'élèvent deux églises : l'église latine et l'église grecque. Les habitants du pays, qui ont des noms grecs authentiques, conservent pour la plupart leur religion et leurs mœurs particulières. Cependant, les coutumes anciennes tendent à se perdre depuis que Carghèse se trouve sur une route carrossable qui fait le tour de l'île. Chaque année, le nombre des touristes qui viennent à Carghèse augmente et avec eux les bienfaits de la civilisation. Ainsi il y a un hôtel où l'on est terriblement écorché (il est vrai qu'il est tenu par un Grec) ; en compensation, il y a dans le salon un piano avec la partition de la *Mascotte*, et je me souviens avoir trouvé dans la salle de lecture, le prospectus d'un pharmacien de Lille, que je ne veux pas nommer pour ne pas lui faire de réclame. Gardez-vous de cet hôtel où il faut avoir le cœur solide et l'estomac invulnérable ; on vous y servira le fromage de consommation journalière, effroyable rondelle de Roquefort corse, aigre et sentant la chèvre, tellement fort, qu'un mauvais plaisant proposait à l'hôtelier de le faire

atteler aux diligences pour les montées, et qu'il l'avait baptisé du nom comique de « Fromage de Renfort ».

Enfin, Messieurs, après six semaines d'excursions nous rentrons à Ajaccio et là nous retrouvons le confortable et la civilisation ; elle se manifeste à nous par le bruit du sifflet d'une locomotive, nous refaisons connaissance avec une foule de choses dont nous avions perdu la notion ; nous retrouvons de vraies rues, de vraies maisons, de vrais cafés avec de vrais garçons qui vous réclament un pourboire. Ce qui frappe surtout, Messieurs, dans cette rapide excursion, c'est, avec la bienveillance des indigènes pour l'étranger, la variété infinie des sites et des paysages ; loin d'être d'un aspect monotone, chaque canton, chaque ville a son caractère particulier. Ajaccio, ville neuve à moitié française, à moitié corse, ne ressemble ni par sa structure, ni par ses mœurs à Bastia, ville italienne, où le reflet de la Toscane voisine se fait sentir jusque dans ses églises couvertes de marbre et de dorures. Corte, enfermé dans son cercle de montagnes, au pied du Monte-Rotundo, avec son château-fort, son pont élégant, ses deux rivières, ne ressemble en rien à Calvi. Bonifacio est génois, Carghèse est grec ; le cap Corse tient des bords du Rhin, le pays d'Orezza avec ses eaux minérales célèbres dans le monde entier, est tout à fait enchanteur. Quant aux véritables villages corses, ils sont perdus dans le maquis ou dans la forêt. Où trouver, sinon dans la montagne, un village de Bocognano au milieu de ses châtaigniers qui lui fournissent son pain, avec ses groupes de maisons brunes et ses sangliers domestiques qui fouillent le sol de ses rues. Ici c'est la Provence, ailleurs c'est l'Italie, la Suisse, là c'est la Corse avec ses manteaux en poils de chèvre, ses bonnets de laine brune, c'est la vieille commune du Moyen-Age avec ses partis irréconciliables, ses chefs traditionnels.

Un mot pour terminer, Messieurs : tout voyageur est enthousiasmé du pays qu'il a visité : « Mes petits sont mignons, beaux, bien faits, » disait le hibou de La Fontaine. J'ai sans doute cédé à ce défaut naturel et cependant, je suis persuadé que la Corse est un pays digne d'être visité, non seulement par les touristes qui rencontreront à chaque pas des sites de toute beauté, mais aussi par les botanistes et les géologues qui y trouveront maintes occasions d'exercer leur sagacité. Pour moi, Messieurs, après le plaisir d'avoir fait ce voyage, il me restera l'honneur de vous l'avoir raconté.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LE MEXIQUE

Par M. Gaston Routier,

Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Lille, de Toulouse, de Rouen, d'Édimbourg et de Mexico.

Suite et fin (1).

Au Mexique, on aime beaucoup notre pays; un peu de la renommée de notre littérature et de nos beaux-arts couvre tout ce qui porte le titre de Français ; le Mexicain donne toujours la préférence entre deux objets à celui qui sort de nos manufactures. Il sait que ce que nous lui vendons n'a pas de clinquant, mais de la solidité, que le beau s'allie au bon dans nos marchandises, que tout ce qui vient de France a un cachet, une élégance inimitables. Il sait que Paris est la capitale du monde civilisé, la cité par excellence du bon goût. Il n'y a donc plus pour nos commerçants qu'à se donner la peine de se présenter et d'offrir leurs modèles pour enlever des commandes et faire des affaires.

On aime tellement la France là-bas, qu'au Mexique comme partout ailleurs, les Allemands ne craignent pas de mettre sur leurs marchandises des marques françaises et surtout le mot *Paris* afin de tromper

(1) Voir pages 29, 93, 129, 209 et 261, tome XVI, 1891.

leurs clients et d'écouler, grâce à une supercherie absolument condamnable, des produits de qualité inférieure, tels qu'ils peuvent en fabriquer et qui ne sont que de la *camelote*, pour parler comme nos négociants.

Pour faire ouvrir les yeux aux consommateurs leurrés par nos concurrents, point n'est besoin d'un grand effort ; mais si faible qu'il soit, encore le faut-il faire !

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt aux formalités exigées par la douane mexicaine.

Toutes les expéditions de marchandises pour le Mexique doivent être accompagnées d'une facture consulaire, en quatre exemplaires, légalisés par le consul mexicain résidant, soit au lieu d'expédition soit au port d'embarquement. Cette facture doit contenir : 1° la marque de chaque colis ; 2° le numéro de chaque colis ; 3° le nombre des colis ; 4° la classe des colis ; 5° le poids brut de chaque colis ; 6° le poids net total ou poids légal ; 7° la longueur et la largeur des tissus ; 8° le nombre des pièces ; 9° la classification des marchandises d'après le tarif ; 10° la provenance et la valeur des marchandises.

On entend par *poids net*, le poids intrinsèque de la marchand ise par *poids légal*, le poids net augmenté du poids des enveloppes des marchandises ; par *poids brut*, le poids total du colis.

Les chargeurs de marchandises doivent laisser trois exemplaires de la facture au consulat mexicain et en garderont un, dûment légalisé, qu'ils enverront au consignataire des marchandises. Ces factures peuvent être faites en français. L'administration des douanes au Mexique est très exigeante, et toute erreur, toute omission ou classification imparfaite peut entraîner des amendes de 100 piastres ou le paiement double des droits d'importation.

La certification des quatre exemplaires de la facture consulaire coûte 20 francs.

Toutes marchandises étrangères, à partir du moment où elles entrent dans les eaux ou sur le territoire de la nation mexicaine, sont soumises, en ce qui concerne leur importation, exportation, réexportation et transit, aux tarifs de l'Ordonnance générale des Douanes et aux droits stipulés dans les divers traités existants qui régissent les relations commerciales et maritimes des nations étrangères avec le Mexique. Les marchandises importées au Mexique par des bateaux étrangers paient les droits d'entrée fixés par le tarif des douanes ; mais les mêmes marchandises importées par navires battant pavillon mexicain, tant

vapeurs que voiliers, bénéficient d'une réduction égale à 2 % de la valeur des droits.

Les ports du Mexique, plus haut mentionnés, sont ouverts au commerce de toutes les nations : ce sont les seuls dans lesquels puissent entrer les navires venant de l'étranger, alors même que leur dessein est de prendre des marchandises sur un autre point de la côte ou de se consacrer à la pêche des huîtres perlières. Dans ces derniers cas, l'autorisation d'aborder dans le lieu désigné par le capitaine du navire sera donnée par l'administration des douanes.

Les navires à voiles ou à vapeur paient pour droit de pilotage 2 piastres 50 par pied de cale, dans les ports de Matamoros, Tampico et Frontera et 1 piastre 75 dans les autres ports. Ils paient en outre à l'embarcation du pilote 6 piastres dans les trois premiers ports et 3 piastres dans les autres. Si le mauvais temps oblige d'augmenter le nombre des rameurs, les rameurs supplémentaires reçoivent chacun une piastre.

Les autres frais sont les suivants : 3 piastres 50 au commandant du port : 4 piastres pour la patente de santé : 100 piastres à l'entrée et 100 piastres à la sortie pour droit de phare pour les navires à vapeur ; 25 piastres à l'entrée et 25 piastres à la sortie pour le même droit pour les navires à voiles.

Les capitaines des navires marchands sont tenus de présenter à la douane le connaissement de leur navire et un manifeste de toutes les marchandises qu'ils transportent. Ce manifeste, fait en triple expédition, doit être visé par le consul mexicain du port d'embarquement et certifié conforme à la vérité. Dans les ports où il n'existe pas de consul mexicain, le chargeur fera son manifeste en trois exemplaires dont l'un sera envoyé au Ministre des Finances du Mexique, l'autre à l'administrateur des douanes du port de débarquement ; le troisième sera présenté directement à la douane mexicaine ainsi que les reçus de la poste certifiant que les deux premiers documents ont été envoyés.

Toutes les infractions aux prescriptions que nous venons d'énumérer seront punies d'une amende de 5 à 500 piastres.

Tous les produits mexicains sont libres de droits d'exportation, excepté l'*orseille* qui doit payer un droit de 10 piastres par tonne et les bois de construction et d'ébénisterie soumis à un droit de sortie de 2 piastres par tonne. Ajoutons que l'exportation des antiquités mexicaines est prohibée.

Voici maintenant la liste des marchandises libres de droits d'importation, à laquelle nous joignons un résumé du tarif des douanes mexicaines :

Liste des marchandises libres de droits d'importation. — Fil de fer pour télégraphes. — Fil de cuivre pour lumière électrique. — Fil de fer pour attacher les colis. — Fil de fer avec pointes pour clôture et supports. — Acide sulfurique, chlorydrique et phénique. — Ancres. — Animaux vivants, excepté les chevaux hongres. — Appareil pour éteindre les incendies. — Charrues, mâtures pour navires. — Argile et sable. — Cercles de fer et leurs rivets pour colis. — Arsenic. — Mercure. — Barres de mines en acier. — Barils en bois et en fer. — Billets de banque. — Blanc d'Espagne. — Câbles de chanvre de trois centimètres au moins de diamètre. — Câbles en fil de fer. — Caisses en bois pour emballage. — Chaux commune, hydraulique et ciment romain. — Tubes en fer, en plomb et en fer étamé. — Charbon. — Maisons complètes en bois ou en fer. — Pelles, faulx et autres outils pour l'agriculture. — Wagons pour chemins de fer. — Chlorure de chaux.— Liège en planches.— Sacs en jute, hennequen ou autres fibres pour les produits d'exportation. — Mortiers. — Cahiers d'écriture pour l'enseignement primaire. — Embarcations de tous genres. — Emeri. — Rails en fer ou en acier. — Glycérine. — Hyposulfite de soude. — Fer blanc de 40 centimètres de longueur au moins sur 30 de largeur. — Briques en terre réfractaire. — Terre réfractaire. — Bois à brûler et de construction. — Caractères d'imprimerie. — Livres brochés. — Houblon. — Machines de toutes classes, excepté celles qui peuvent être mues par une seule personne, comme les machines à coudre, à écrire, à triturer, etc., etc. — Les monnaies d'or et d'argent. — Les pierres précieuses. — Les minerais. — Fourrages secs. — Journaux et revues. — Poissons frais. — Pierre ponce. — Ardoises pour toitures.— Plantes et semences.—Poudre et dynamite.—Poteaux et isolateurs pour lignes télégraphiques. — Vaccin. — Horloges pour les édifices publics. — Salpêtre. — Soude caustique. — Sulfate d'ammoniaque. — Tuiles. — Chiffons et pâtes pour fabriquer le papier. — Substances pour la préparation des peaux.

Tarif des douanes. — Observations : T. M. = terme moyen ; K. = kilogramme ; P. B. = poids brut ; P. L. = poids légal ; P. N. = poids net ; M. C. = mètre carré.

Coton.

	Unités.	Piastres.
	—	—
Bas, chaussettes, caleçons et tricot	P. N. K.	1 75
Chemises	»	1 30
Confections	P. L. K.	2 50
Dentelles	»	6 »
Passementerie	P. N. K.	2 50
Toile de coton	T. M. M. C.	» 14

Lin.

Bas, chaussettes, articles tricotés	P. N. K.	2 »
Chemises simples	»	3 80
Confections	»	3 »
Dentelles	P. L. K.	9 »
Fil	»	2 »
Toile	T. M. M. C.	» 22

Soieries.

Bas, chaussettes, etc	P. N. K.	16 »
Confections	»	18 »
Mouchoirs	»	9 »
Fil de soie	»	8 »
Tissus	»	16 »
Articles mélangés de soie et coton ou laine	»	9 »
Bas, chaussettes de soie et coton ou laine	»	7 »
Mouchoirs de soie et coton ou laine	»	5 50
Confections — —	»	12 »
Tissus — —	»	5 33

Substances alimentaires.

Huile d'olive en boîte de fer-blanc	P. N. K.	» 15
— bouteille	»	» 20
Salaisons	P. N. K.	» 25
Bière en bouteilles	»	» 20
Fruits secs	»	» 10
Liqueurs en fûts ou en bouteilles	»	» 25
Pâtes alimentaires	P. B. K.	» 08
Poissons fumés ou marinés	P. L. K.	» 12
Fromages	P. N. K.	» 15
Sardines à l'huile	P. L. K.	» 15
Vins en fûts	P. N. K.	» 12
Vins en bouteilles	»	» 20

Métaux.

Bijoux en or ou platine avec pierres fines	P. N. K.	50 »
Bijoux en or ou platine sans pierres fines	»	40 »
Bijoux en argent ou en or sans pierres fines	»	25 »

	Unités.	Piastres.
	—	—
Or battu	P. L. K.	15 »
Fil de fer et d'acier	P. B. K.	» 01
Clous, pointes, rivets en fer	»	» 10
Outils en fer ou acier	»	» 10
Fer-blanc	»	» 07
Meubles en fer	»	» 20
Articles en métal commun dorés ou argentés	»	1 30
Les mêmes, nickelés	»	» 70
Articles en zinc	»	» 20
Montures pour parapluies et ombrelles	»	» 65

DIVERS.

Bouteilles ordinaires	P. B. K.	» 03
Articles en cristal ou en verre	P. N. K.	» 20
Miroirs de plus de 30 centimètres de côté	P. B. K.	» 45
Articles en porcelaine ou faïence	»	» 15
Étuis et nécessaires	»	» 10
Instruments de musique	P. B. K.	» 45
Peintures, gravures, lithographies	»	» 65
Jouets	»	» 45
Montres en or	chaque.	6 75
— argent	»	1 30
— autre métal	»	» 50
Voitures	T. M. P. N. K.	» 47
Armes blanches	P. B. K.	» 25
Armes à feu à répétition	»	1 25
Cartouches	»	» 50
Poudre	»	1 »
Cadres et moulures en bois dorés ou non	»	» 45
Meubles en bois	T. M. P N. K.	» 25
Papier bristol et carton	P. B. K.	» 48
Albums	»	1 10
Livres reliés en velours, écaille, etc	»	1 20
Papier écolier	»	» 32
Chaussures en cuir	la paire.	1 63
Gants de peau	P. L. K.	4 50
Harnais	P. B. K.	1 50
Essences de rose, fleurs d'oranger, etc	P. L. K.	5 »
Acides	T. M. P. L. K.	» 12
Eaux de toilette	P. L. K	» 50
Eaux minérales	»	» 10
Esprit de vin	P. N. K.	» 10
Vernis	P. L. K.	» 18
Capsules médicinales	»	1 25
Couleurs	P. B. K.	» 10
Écorces, herbes médicinales	»	» 20

	Unités.	Piastres.
	—	—
Produits pharmaceutiques, élixirs, sirops, granules, etc	T. M. P. L. K.	» 54
Fleurs artificielles	»	» 50
Savons de toilette	P. B. K.	1 25
Tabac à priser	P. L. K.	2 75
Bougies	P. B. K.	» 15
Articles de Paris	T. M. P. B. K.	» 85

Nous devons mentionner aussi, pour mémoire, que le gouvernement mexicain, désireux de voir augmenter la population de la frontière du Nord, et dans le dessein de protéger ceux qui s'établiraient dans cette partie du pays, a établi une *zone libre* qui s'étend tout le long de la frontière, sur une largeur de 20 kilomètres, et dans laquelle tous les produits étrangers peuvent entrer sans payer de droits. Les importations dans la zone libre se font exclusivement par certains bureaux de douane signalés par le gouvernement, et les marchandises ainsi importées sont soumises à quelques formalités qui ont pour effet d'empêcher la contrebande.

Les relations commerciales de la France et du Mexique sont régies par le traité conclu entre ces deux puissances le 27 novembre 1886, après la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays, et qui a été ratifié le 17 avril 1888.

Voici un résumé de cet important document :

« Le 27 novembre 1886 a été conclu et signé par l'intermédiaire des Plénipotentiaires dûment autorisés à cet effet un traité entre les États-Unis du Mexique et la République française... ....

Article Ier.

Paix et amitié perpétuelle entre les États-Unis mexicains, d'une part, et la République française de l'autre, de même qu'entre leurs citoyens, sans exception de personnes ni de localités.

Article II.

Réciproquement, les nationaux et les navires des deux pays contractants jouiront de la pleine et entière liberté du commerce et de la navigation dans toutes les villes, ports, rivières et localités quelconques des deux États et de leurs possessions, dont l'entrée est per-

mise ou pourra être permise par la suite aux navires ou barques de toute autre nation étrangère.

Les Mexicains en France et les Français au Mexique pourront réciproquement entrer, voyager. séjourner en toute liberté dans toutes les parties des territoires et possessions respectives des deux pays et jouiront, par conséquent, quant à leurs personnes et à leurs biens, de la même protection et de la même sécurité que les nationaux.

Ils pourront dans toute l'étendue des deux territoires exercer l'industrie, pratiquer le commerce sous toutes ses formes, faire des contrats et posséder les maisons, magasins, établissements ou terres qui leur seront nécessaires ; opérer le transport des marchandises et de l'argent, recevoir des consignations de l'intérieur comme de l'étranger, en payant les droits et patentes établis par les lois en vigueur pour les nationaux.

Ils seront également libres, dans leurs ventes et contrats, de stipuler et fixer le prix des marchandises, effets et objets de tous genres, tant importés que fabriqués à l'intérieur, et aussi de les vendre à l'intérieur ou de les destiner à l'exportation, pourvu qu'ils se soumettent aux lois et règlements du pays où ils se trouvent.

Ils pourront faire et administrer leurs affaires par eux-mêmes ou par leurs représentants et agents, ou d'autres personnes dûment autorisées, soit pour acheter ou vendre leurs biens, effets ou marchandises, énoncés par les manifestes des douanes, ou pour charger ou décharger et expédier leurs bateaux.

Enfin, ils ne seront soumis à d'autres charges, contributions, droits et impôts que ceux qui sont obligatoires pour les nationaux.

Les citoyens de chacune des deux Parties contractantes paieront sur le territoire des deux pays les mêmes droits que les nationaux en ce qui concerne les brevets d'invention, enseignes, marques de fabrique et dessins (étiquettes, etc.).

Pour ce qui est de la propriété littéraire et artistique, les citoyens de chacune des deux Parties contractantes jouiront réciproquement dans les deux pays du traitement de la nation la plus favorisée. (Nous reviendrons plus loin sur cet alinéa).

Article III.

Les citoyens des deux nations jouiront sur le territoire de l'une et de l'autre, de la plus complète protection pour leurs personnes et leurs

propriétés ; ils pourront recourir aux tribunaux pour la poursuite et la défense de leurs droits devant toutes les instances et devant tous les degrés de jurisprudence établis par les lois, etc., etc..................

Article IV.

....

Article V.

Les Français sur le territoire des États-Unis mexicains et les Mexicains en France jouiront, comme les nationaux, du droit d'acquérir, posséder et transmettre par succession, testament, donation ou n'importe quelle autre manière, les biens immeubles situés dans les territoires respectifs, sans qu'ils aient à payer d'autres droits de succession ou de transfert de biens que ceux imposés dans des cas semblables aux nationaux eux-mêmes..

Article VI.

....

Article VII.

Les Français au Mexique et les Mexicains en France seront exempts de tout service personnel, service militaire, réquisitions, etc., etc.....

....

Les articles VIII, IX et X traitent des droits des nationaux de chacune des Parties contractantes en cas de guerre entre les deux pays ; l'article XII établit que les produits de tous genres français et mexicains jouiront à l'importation et à l'exportation dans chacun des deux pays du *traitement de la nation la plus favorisée.*

Les articles XI, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII et XXVIII contiennent diverses stipulations qui se trouvent dans la plupart des traités et qui n'offrent pas d'intérêt pour nos lecteurs.

L'article XXIX et dernier établit que le traité demeurera en vigueur jusqu'au 1er février 1892, et que dans le cas où aucune des deux Puissances ne l'aurait dénoncé un an avant cette date, le traité resterait obligatoire sous condition de le dénoncer un an d'avance. Les Parties contractantes se réservent le droit d'apporter, d'un commun accord,

dans ce traité, les modifications qui ne seront pas en contradiction avec l'esprit et les principes dudit traité et dont l'utilité sera démontrée par l'expérience. Nous ajouterons que le traité entre la France et le Mexique n'a pas été dénoncé en 1891 par la République française.

Le mouvement commercial du Mexique est très important ; voici en dollars (5 francs) les chiffres fournis pour les dernières années par les statistiques officielles du pays.

Importations.

1885-86	39.715.000
1886-87	32.252.375
1887-88	36.616.438
1888-89	38.658.333

Exportations.

	Marchandises.	Métaux précieux	Total.
	—	—	—
1885-86	13.731.316	29.906.401	43.647.717
1886-87	15.631.427	33.550.502	49.181.929
1887-88	17.879.721	31.006.188	48.885.909
1888-89	21.373.148	38.785.275	60.158.423

Ce qui donne, en francs, une exportation de plus de 300 millions et une importation de plus de 190 millions en l'année commerciale 1888-89. Un pareil mouvement d'affaires ne saurait être classé parmi les quantités négligeables ; il faut ajouter en outre qu'il tend de plus en plus à se développer ; les exportations de marchandises (produits de l'agriculture) et de métaux précieux augmentent chaque année dans une proportion considérable.

Il est donc nécessaire que nos négociants et industriels se désintéressent moins de ce qui se passe au Mexique, qu'ils s'attachent à resserrer les liens commerciaux qui unissent la France à ce pays ami, où nous sommes très aimés, où nous possédons une colonie d'environ 10,000 habitants qui ont su s'attirer l'estime et les sympathies de tous les Mexicains. Ce sont surtout les *Barcelonnettes* qui représentent sur la terre de Cuauhtemoc la race française ; ce sont de robustes et persévérants travailleurs, sobres et honnêtes, qu'on a surnommés ainsi à

cause de leur origine. Ces enfants des Basses-Alpes ont presque monopolisé le commerce de la *ropa* (lingerie, draperie, nouveautés) ; ils forment un groupe d'hommes honorables, dont plusieurs ont fait des fortunes considérables.

Toutefois, bien que la France compte des représentants dans presque toutes les villes du Mexique, que les négociants français qui y sont établis voient leurs affaires se développer peu à peu, il ne faut pas perdre de vue les efforts que font sans cesse les Allemands et les Anglais pour nous disputer les affaires. Les Allemands ont même, nous assure-t-on, réussi à nous arracher la troisième place que nous occupions parmi les nations qui importent au Mexique ; l'Angleterre importe deux fois plus que nous dans ce pays et les États-Unis dépassent l'Angleterre de 30 % au moins.

En ce qui concerne les exportations, nous occupions encore en 1888-89 le troisième rang, mais avec un chiffre bien inférieur à ceux qui nous précèdent :

Pays de destination		
États-Unis	40.853.000	piastres.
Grande-Bretagne	12.436.000	»
France	3.946.000	»
Allemagne	2.062.000	»
Espagne	659.000	»
Autres pays	102.000	»
Total	60.158.000	piastres.

Ainsi, les États-Unis reçoivent du Mexique dix fois plus de produits et métaux précieux que nous, l'Angleterre quatre fois plus. Ajoutons que les exportations à destination des États-Unis ont encore augmenté depuis le Silver-Bill et que l'Angleterre a vu diminuer le chiffre de ses exportations de métaux précieux.

Voici maintenant quels sont les principaux articles d'exportation du Mexique :

Argent	38.002.000	piastres. (1)
Hennequen	6.873.000	»

(1) Non compris les monnaies étrangères.

Café	3.886.000	piastres.
Perles	2.011.000	»
Citrons	1.390.000	»
Tabac	973.000	»
Vanille	927.000	»
Cuivre	828.000	»
Or	603.000	»

La part proportionnelle de ces articles se présente comme il suit : agriculture, 25 3/10 ; pêche, 3 6/10 ; mines, 71 1/10 pour cent.

Puisque nous sommes dans les chiffres, donnons-en encore quelques-uns :

Mouvement de la navigation en 1888 (y compris le cabotage) : 5,386 navires au long cours jaugeant 1,899,083 tonneaux (dont 2,161 vapeurs jaugeant 1,634,238 tonneaux), sont entrés dans les ports mexicains ; en sont sortis : 5,232 navires jaugeant 1,850,616 tonneaux (dont 2,168 vapeurs jaugeant 1,584,220 tonneaux).

La marine marchande mexicaine est composée de 421 navires au long cours et de cabotage, et de 847 barques employées au petit cabotage.

L'étendue des lignes de *chemins de fer* en exploitation au 30 juin 1890 était de 8,948 kilomètres, sans compter 416 kilomètres de tramways.

Le nombre des bureaux de *postes* principaux en 1889 était de 443, celui des agences de 911. On a expédié dans l'intérieur du pays 87,509,640 lettres et cartes postales ; les expéditions à l'étranger ont atteint le total de 37,193,403 lettres et cartes postales.

Les *télégraphes* appartiennent à divers ; en 1889 les lignes du gouvernement fédéral avaient 28,442 kilomètres, celles des États 7,042 kilomètres, celles des chemins de fer 7,151 kilomètres ; les lignes des particuliers atteignaient une longueur de 2,776 kilomètres ; le câble mexicain avait 2,094 kilomètres. Ce qui donnait un total de 47,505 kilomètres de lignes télégraphiques.

*
* *

Le tableau suivant donne les derniers chiffres officiels sur la population du Mexique, et nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

NOTICE STATISTIQUE.

SUPERFICIE et POPULATION.

États.	Kilom. carr.	Population. 1889.	Par kil. c.	Capitale.	Habitants.
Distr. Fédéral..	1.200	451.246	—	Mexico	329.535
Aguascalientes .	6.095	121.726	20,0	Aguascalientes .	32.355
Baja California (Terr.).......	143.692	34.668	0,2	La Paz	6.000
Campêche......	56.462	91.180	2,0	Campêche	18.730
Chiapas.......	55.316	266.496	5,0	San Christobal..	11.248
Chihuahua.....	228.946	266.496	1,0	Chihuahua.....	25.000
Coahuila	156.731	1[illegible]3.327	1,0	Saltillo	22.801
Colima	5.418	69.547	13,0	Colima	25.124
Durango.......	95.275	265.931	3,0	Durango.......	24.800
Guanajuato ...	28.462	1.007.116	35,0	Guanajuato	52.112
Guerrero	66.477	331.827	5,0	Chilpancingo ..	5.500
Hidalgo	23.170	494.212	21,0	Pachuca	25.000
Jalisco.........	92.919	1.161.709	12,0	Guadalajara ...	95.000
Mexico	19.812	778.969	37,0	Toluca.........	15.000
Michoacan	63.642	830.923	13,0	Morelia........	30 000
Morelos........	5.253	151.540	29,0	Cuernavaca.....	8.500
Nuevo-Leon ...	62.381	270.852	4,0	Monterey......	41.700
Oaxaca	88.971	806.845	9,0	Oaxaca	27.856
Puebla.........	32.371	839.468	26,0	Puebla.........	78.530
Queretaro.. ...	9.416	213.525	23,0	Queretaro......	36.000
S Luis Potosi..	66.510	546.447	8,0	San Luis Potosi.	62.573
Sinaloa	74.269	223.684	3,0	Culiacon.......	8.000
Sonora	197.973	150.391	0,8	Hermosillo	7.071
Tabasco	25.241	114.028	4,0	S. Juan Bautista	8.000
Tamaulipas	84.434	189.139	2,0	Ciudad Victoria.	8.000
Tepic (Terr. de).	29.211	130.019	4,0	Tepic	14 000
Tlaxcala	3.898	155.151	40,0	Tlaxcala	7.000
Vera-Cruz......	70.932	644.157	9,0	Jalapa	16.000
Yucatan........	85.827	582.502	3,0	Mérida	32.000
Zacatecas......	75.167	526.066	8,0	Zacatecas......	60.000
Total....	1.946.523 (1)	11.601.347	15,0		

Sur ces 12 millions environ d'habitants, on compte 19 % Européens ou habitants permanents d'origine européenne, 38 % indigènes et 43 % de race mixte.

(1) Y compris les îles (1.052 kil. c.).

*
* *

Le mot comble lui-même n'est pas assez fort ; il en faudrait créer un tout exprès pour exprimer à quel point nos diplomates poussent leur négligence et leur incurie. Rien de ce qui touche aux intérêts français ne semble les préoccuper ; ils ne s'inquiètent que d'une chose : ne pas avoir de soucis, travailler peu et jouir de leurs sinécures.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, longtemps qu'on le répète,...... mais il faut malheureusement avouer que c'est toujours vrai. J'ai été, à une certaine époque, du nombre de ceux qui n'ajoutaient foi qu'à demi à ces accusations de far-niente coupable portées contre les représentants de notre pays à l'étranger : quelle erreur était la mienne ! Et comme je devais passer pour naïf ! Il n'est que temps d'en faire mon : meâ culpâ ! en public, sous peine d'être classé parmi les pires aveugles qui ne veulent point voir et les pires sourds qui ne veulent point entendre.

Il n'est que temps aussi d'ailleurs de pousser un cri d'alarme et de réveiller les gens qui dorment au quai d'Orsay ; nous avons assez longtemps supporté leur sommeil, il faut qu'ils s'occupent enfin maintenant de nos intérêts ! C'est leur mission, c'est pour cela que nous les payons.

A quoi pensent-ils vraiment ces employés supérieurs de la bureaucratie française ?

J'étais dernièrement allé rendre visite à M. Ignacio Altamirano, ancien président de la Cour Suprême de Justice du Mexique : je causais avec lui du Mexique et il me fournissait d'intéressants renseignements sur le mouvement des affaires commerciales de son pays, lorsque nous en vînmes à parler littérature.

M. Altamirano, qui m'honore de son amitié, est en effet le plus grand poète et écrivain du Mexique, et son opinion en matière littéraire est d'une importance capitale.

Comme je parcourais des yeux le traité de commerce qui unit la France et le Mexique, mes regards tombèrent sur ce passage de l'article second du traité : « Pour ce qui est de la propriété littéraire et artistique, les citoyens de chacune des deux parties contractantes jouiront réciproquement dans les deux pays du traitement de la nation la plus favórisée. »

— « Je vous serai fort reconnaissant, dis-je à M. Altamirano, de me dire quel est le traité qui régit chez vous la propriété littéraire et artistique et avec quel pays il est conclu ?

— « Mais, me répliqua M. Altamirano, il n'y en a pas et c'est fort dommage pour vos auteurs.

« Ce qu'on vend le plus au Mexique, ce sont les ouvrages des écrivains français. La langue française est très répandue chez nous : si ceux qui la parlent sont relativement peu nombreux, ceux qui la lisent sont légion. Toutes les bibliothèques que vous trouverez chez nous dans les maisons particulières sont pleines pour la plupart de livres, romans, études scientifiques de vos grands auteurs : ces livres sont traduits en espagnol dès leur arrivée au Mexique, et les éditeurs de mon pays font de grosses fortunes en les vendant. J'en connais à qui certains ouvrages d'Alexandre Dumas père ont donné de trois à quatre cent mille francs de bénéfices, sur lesquels Alexandre Dumas ni ses héritiers n'ont jamais touché un centime de droits d'auteurs. »

« Il est des éditeurs chez nous qui ont fait des fortunes avec les œuvres de Victor Hugo et de vos autres grands écrivains. Les Mexicains lisent surtout les livres des romanciers et dès qu'il ont paru, ces ouvrages sont aussitôt traduits et publiés à des milliers d'exemplaires. Voulez-vous un exemple ? J'ai été le premier à lire à Mexico les *Misérables* de Victor Hugo : le libraire qui avait reçu cet unique exemplaire de l'œuvre, me louait par grande faveur les huit volumes à raison de 1 piastre (5 francs) par jour et par volume... et nous étions une vingtaine au moins à nous disputer la lecture de ce livre dans ces conditions. J'estime que par la suite, on a vendu au Mexique plus de 500,000 exemplaires de cet ouvrage. Aujourd'hui vous ne vous figurez pas le nombre énorme de volumes traduits de vos auteurs en renom : c'est une mine d'or qui reste inexploitée par vos écrivains, faute d'un traité pour la protection de la propriété littéraire, traité auquel mon gouvernement serait très favorable et que tous ceux qui tiennent une plume au Mexique seraient enchantés de voir aboutir.

« Ce serait le rôle de votre ministre à Mexico de faire une démarche dans ce dessein ; il serait très bien accueilli. Vous comprenez que malgré tout notre désir de conclure ce traité, notre ministre M. Ramon Fernandez, qui est un écrivain remarquable lui-même, ne peut pourtant pas aller demander au gouvernement français de faire avec nous un traité dont la France retirerait les plus grands bienfaits. *Is facit cui prodest :* c'est donc à vous autres de faire le premier pas et je ne comprends pas que vous ne l'ayez pas déjà fait.

« Je vous ai dit tantôt que nos auteurs souffrent beaucoup du manque de traité entre nos deux pays : voici pourquoi. Nos éditeurs, ayant à

leur disposition tous les chefs-d'œuvre français, espagnols et autres, refusent de leur éditer leurs volumes s'ils ne consentent pas à les leur donner gratis. Nos directeurs de théâtre, et certes les théâtres sont nombreux et font beaucoup d'argent chez nous, font de même ; ils aiment mieux jouer les œuvres traduites de Sardou, Dumas, Hugo, ou les pièces des grands auteurs espagnols que de jouer des pièces mexicaines et payer les droits d'auteur. Vos écrivains ne se doutent pas de l'argent qu'ils perdent faute d'un traité de propriété littéraire. »

— « Mais comment se fait-il qu'en insérant cette clause dans le traité, clause qui nous assure le traitement de la nation la plus favorisée, il ne soit pas venu à l'esprit de notre représentant de s'enquérir s'il y avait un traité entre le Mexique et une nation quelconque au sujet de la propriété littéraire ? C'est absolument exorbitant de voir tant d'incurie ! A quoi nous sert-il, à nous écrivains, d'avoir le traitement de la nation la plus favorisée, s'il n'y a pas de nation qui ait de traité avec vous ? Je ne comprends pas que cela n'ait pas sauté aux yeux de nos diplomates. »

— « Je ne le comprends pas plus que vous et je vous engage à agir de toutes vos forces pour que votre gouvernement fasse une démarche à laquelle nous serons heureux de répondre. Aujourd'hui nos éditeurs s'enrichissent du travail des autres, que dis-je ? du produit du génie des autres. Mais c'est un vol que vous laissez se commettre ! Ainsi j'ai connu un écrivain distingué, M. Isaacs, un colombien, qui a écrit un roman remarquable intitulé : *Mary !* Ce livre s'est vendu à plus de dix éditions de quatre mille exemplaires chaque au Mexique ; je sais des éditeurs qui m'ont avoué avoir gagné de 50 à 60 mille francs avec ce livre. Eh bien, ce jeune écrivain ayant perdu un jour sa fortune et mourant littéralement de faim. écrivit à un de mes amis de chercher à lui faire donner quelques secours par ceux-là mêmes qui s'enrichissaient avec son œuvre. Mon ami fit adresser un pouvoir à un avocat qui alla voir les éditeurs qui s'étaient emparés de son livre ; mais ce fut en vain, il ne retira pas un sou. Et ces éditeurs à qui on disait : « Mais vous commettez un vol ! » répondaient : « Non, nous profitons simplement de l'absence de traité. » Il serait temps pour les gens de lettres de tous les pays que cela cesse ; il faut le dire bien haut, afin que vos écrivains, lésés chaque année de sommes considérables, poussent votre gouvernement à agir. »

Je ne veux rien ajouter aux paroles de M. Ignacio Altamirano ; ce

grand écrivain mexicain trouvera chez nous un profond et retentissant écho. Pour ma part je suis sûr que l'indignation chez les écrivains et artistes français sera grande de voir le ministère des affaires étrangères prendre aussi mal leur défense. Que fait-on au quai d'Orsay? Comment nos diplomates signent-ils des traités sans s'enquérir de la portée de chaque clause?

On nous répondra peut-être que les diplomates ne sont ni romanciers, ni poètes, ni artistes. Ce serait une raison, certes, mais ce ne sera jamais une excuse !

*
* *

Et pour terminer ce long travail sur le *Mexique* qu'on me permette d'invoquer encore une fois l'autorité de M. Ignacio Altamirano :

— « Dites bien, me recommandait il, à vos négociants, à vos industriels qu'il faut agir au Mexique et ne pas demeurer dans leur coupable insouciance des marchés de mon pays.

« Certes, chez nous on aime la France, on donne toujours la préférence aux Français, aux marchandises françaises ; mais Allemands, Anglais, Américains du Nord, tous se disputent notre clientèle. Dans toutes nos villes sont créés et s'établissent chaque jour des boutiques, des magasins allemands, anglais, américains. Vous autres, Français vous restez stationnaires. Alors que, si on désire une marchandise, un produit français, il faut le commander presque toujours en France et attendre de longs délais pour le recevoir, les Allemands nous offrent le même produit sur place, livraison immédiate, à meilleur marché et avec tout le crédit que nos acheteurs demandent.

» En affaire, on ne fait pas de sentiment, l'intérêt prime tout ; et, bien que vos produits soient mieux fabriqués, meilleurs, vous êtes menacés de perdre sous peu les débouchés que vos industriels ont au Mexique. Et que vos négociants ne s'endorment pas dans une trompeuse sécurité ; dans deux ou trois ans il ne sera plus temps d'agir : il sera trop tard ! »

Ces paroles d'un homme aussi compétent n'ont pas besoin de commentaires. Nos négociants n'ont qu'à se remuer un peu, à installer, au

Mexique, dans les principales villes, de grands magasins-bazars, dans le genre des magasins du *Louvre* et du *Bon Marché*, vendant toutes les marchandises françaises et administrés par des hommes sûrs, capables de se renseigner sur les clients et de leur faire le crédit qu'ils demandent et qu'ils méritent presque toujours, car au Mexique c'est l'usage de vendre à long terme. Ces bazars-succursales rendraient, de l'avis des personnes les plus autorisées, les plus grands services à notre commerce : il appartient donc à nos grands industriels ou aux grandes maisons de commission de donner suite à cette idée déjà mise en pratique par nos rivaux allemands et anglo-américains.

Le Mexique doit attirer de nos jours l'attention de tous les hommes d'affaires sérieux : répéter, après tout ce que j'en viens de dire, que le pays est riche, prospère, neuf encore, ce serait du rabâchage !

Quant à la façon dont seront accueillis là-bas, ceux d'entre nous qui auraient le désir d'y aller, pour se renseigner ou pour affaires, elle ressort aussi de ce qui précède et, si d'ailleurs on désirait être édifié plus sûrement encore, on n'aurait qu'à aller causer quelques instants avec M. Ramon Fernandez, ministre plénipotentiaire du Mexique à Paris, qui est un économiste de grande valeur et qui, ainsi que MM. Gustavo Baz et Ignacio Altamirano, s'est donné pour mission de faire connaître et aimer chez nous le grand pays qu'il représente si dignement.

Je m'estimerai heureux, quant à moi, si mon étude sur le Mexique a le don d'inspirer à quelques-uns l'envie de connaître ce pays et d'en exploiter les ressources. C'est mon seul dessein en écrivant ces pages et c'est le seul honneur que j'ambitionne d'en retirer.

Gaston ROUTIER.

Paris, le 31 mai 1891.

IGNACIO M. ALTAMIRANO,
Consul-général
de Los Estados Unidos Mexicanos
en Francia,
7, rue de Maubeuge.

Paris, Setiembre 2 de 1891.

Mi querido señor ROUTIER,

Acabo de leer el interesante libro que con el titulo de « *Le Mexique* » há escrito V. y que se propone publicar, presentándolo á la ilustrada Sociedad de Geografia de Lille de la que es V. digno miembro.

Con la simple excepcion de las palabras benévolas con que V. habla de mi humilde persona, yo encuentro el libro de V. excelente, utilísimo tanto á Francia, como á México, y sobre todo, oportuno, hoy que importa á los dos paises ensanchar los limites de sus relaciones comerciales é industriales.

Há hecho V. una buena obra, exacta, imparcial, apoyada en los datos mas recientes, mas acreditados, tomados unos de documentos oficiales, y otros de nuestros mejores estadistas y geógrafos mexicanos, como mi sabio maestro Orozco y Berra y mi ilustre amigo Garcia Cubas.

Asi pues, el estudio de V. sobre México es tan laborioso. como digno de fé, y yo creo que aunque es un resúmen, por su naturaleza compendioso, merece occupar el primer lugar entre los de su género publicados en Europa en estos últimos años.

Me complazco en manifestar á V. esta opinion mia, y no dudo de que tan luego, como sea conocido el libro de V. en mi patria, tendrá V. en su apoyo la opinion de la prensa mexicana y el reconocimiento de todos, por haber contribuido á difundir aqui los conocimientos exactos sobre México que todavia no es bastante bien conocido en Europa.

Por mi parte, y solo permitiéndome que dejè à V. la responsabilidad de ciertas apreciaciones referentes al Gobierno francés y á sus representantes en Mexico, respecto del tratado de propriedad litera-

ria, le agradezco mucho los términos amistosos en que habla de mí, y que solo debo á su bondad.

Quedo de V. adicto amigo y s. s.

IGNACIO M. ALTAMIRANO,

Consul-général de los Es. Un. Mexicanos en Francia.

TRADUCTION.

Paris, le 2 Septembre 1891.

Mon cher Monsieur Routier,

Je viens de lire l'intéressant livre que vous avez écrit sous le titre de « *Le Mexique* » et que vous vous proposez de publier, en l'offrant à l'illustre Société de Géographie de Lille, dont vous êtes le digne membre.

A la simple exception des paroles bienveillantes que vous accordez à ma modeste personne, je trouve votre livre excellent, très utile autant à la France qu'au Mexique et surtout opportun, aujourd'hui qu'il importe aux deux pays d'étendre leurs relations commerciales et industrielles.

Vous avez fait une bonne œuvre, exacte, impartiale, basée sur les chiffres les plus récents, les plus accrédités, empruntés les uns aux documents officiels, les autres à nos meilleurs statisticiens et géographes, comme mon savant maître Orozco y Berra et mon illustre ami Garcia Cubas.

Ainsi donc, votre étude sur le Mexique est aussi laborieuse que digne de foi, et je crois que, quoique ce soit un résumé, par sa nature succincte, elle n'en mérite pas moins d'occuper le premier rang entre les ouvrages de ce genre publiés en Europe dans ces dernières années.

Je me plais à vous faire part de mon opinion et je ne doute pas qu'aussitôt que votre livre sera connu dans ma patrie, la presse mexicaine vous donnera son appui et vous aurez acquis la reconnaissance de tout le monde, pour avoir contribué à répandre ici les connaissances exactes sur le Mexique, qui pour l'instant n'est pas encore bien connu en Europe.

Pour ma part, et en vous demandant seulement l'autorisation de vous laisser toute la responsabilité de certaines appréciations ayant trait au Gouvernement français et à ses représentants au Mexique, par rapport au traité de la protection littéraire, je vous remercie beaucoup des termes affectueux que vous avez employés en parlant de moi et qui vous ont été dictés seulement par votre bienveillance.

Je reste votre ami dévoué et votre serviteur,

IGNACIO M. ALTAMIRANO,

Consul-général des Etats-Unis du Mexique en France.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1891.

Excursion à Chantilly.

Directeurs : MM. O. Godin et E. Delessert.

Le 25 avril 1891, à sept heures du soir, la Société de Géographie de Lille, représentée par trente-quatre de ses membres, prenait le train direct de Paris et arrivait à neuf heures à Amiens, première étape du voyage.

Aussitôt arrivés à l'*Hôtel de l'Univers*, situé à proximité d'un grand jardin public, les excursionnistes réunis dans le vestibule, sont appelés à tour de rôle, afin de prendre possession des chambres préparées d'avance par les soins de notre sympathique directeur, M. Godin. Chacun saisit sa bougie, et le grand défilé commence, défilé des plus comiques et bien digne du spirituel crayon de Toepffer.

Le lendemain, dimanche, dès quatre heures et demie, la diane se fait entendre, et force est de nous dégager des bras de Morphée. S'habiller à la hâte, déjeuner dans les mêmes conditions, et nous voilà tous partis pour rejoindre notre train. Les rues sont encore désertes ; mais voici qu'inopinément, au détour d'une rue, nous rencontrons un petit groupe de sylphides, vêtues de satin blanc et coiffées de fleurs, en compagnie d'élégants cavaliers, qui n'avaient pas l'air trop fatigués d'une nuit blanche passée au bal : c'était l'épilogue d'une noce.

Mais la vapeur nous emporte ! Longueau, Creil et tant d'autres localités, rendues mémorables par les combats de 1870, défilent devant nos yeux.

Certes, il ne fait pas chaud et l'apparence du temps n'est pas très favorable. Toutefois, malgré un ciel gris et brumeux, nous comptons sur une belle journée ; car Phaéton, avec son brillant équipage, ne manquera pas de percer les nuées dans le courant de la matinée, comme c'est d'ailleurs son habitude, surtout dans cette saison et avec les conditions atmosphériques qui régnaient alors sous notre latitude. Quoi qu'il en soit, pas un brin de verdure, pas une feuille n'annoncent l'arrivée du printemps !

En attendant, et pour faire disparate avec la nature si peu clémente, la compagnie est fort gaie, les conversations animées et les rires vont leur train ; aussi le temps s'écoule-t-il avec une célérité vertigineuse. Puis, comme nous l'avions pensé, le soleil se met enfin de la partie et nous gratifie de ses plus beaux sourires, aux environs de St-Just. C'est ainsi que nous arrivons à Chantilly : on ne pouvait y entrer



Photographie de J. Jusniaux. Phototypie L. Danel.

CHATEAU DE CHANTILLY.

sous de plus brillants auspices, aussi cette localité nous apparaît-elle sous le jour le plus charmant. Nous suivons joyeusement la grande avenue de la gare, encore dépourvue d'ombrage, et nous dirigeons du côté du parc ; tandis qu'une fraction de la bande fait une courte halte chez un pâtissier, tout heureux de contribuer pour sa part à combler le vide de quelques estomacs en détresse.

Arrivés sur la magnifique pelouse du champ de courses, si connu partout, et où manœuvrent déjà nombre de cavaliers, dont la plupart sont de jeunes jockeys, rangés par ordre de grandeur et trottant à la file indienne, nous nous trouvons en présence d'un ravissant paysage : à droite, les vastes tribunes, adossées contre la forêt; en face, dans le fond, la demeure princière du Duc d'Aumale ; et à gauche, les célèbres et immenses écuries du prince, devant lesquelles M. Jusniaux, notre infatigable photographe, nous dispose en groupe, dans le but d'animer l'épreuve qu'il va prendre de ces constructions.

Nous descendons ensuite vers le coquet et élégant château, non sans jeter un coup d'œil aux belles carpes qui en peuplent les fossés, et dont l'âge et la grosseur ont une si grande renommée.

Mais ne faisons pas trop attendre ce digne portier, si bien drapé dans sa livrée bleue. Il nous conduit au château, dont les murs blancs et les gracieuses tourelles, couvertes d'ardoises, se détachent sur le vert tapis des gazons. — Ce superbe édifice, après avoir passé par des phases successives, fut cédé en 1830 par le dernier des Condé au Duc d'Aumale, qui le fit complétement restaurer par l'architecte Daumet.

Nous arrivons d'abord sur une vaste terrasse, dite du « *Connétable* », au centre de laquelle s'élève une très belle statue équestre, représentant le Connétable « Anne de Montmorency », le glaive nu à la main.

On nous fait franchir ensuite un autre large fossé, ainsi qu'un haut et élégant portique, surmonté de deux lions sculptés, et l'on nous introduit dans la Cour d'Honneur du Château, où l'intendant, M. Aubert, et le secrétaire, M. Marcoux, nous accueillent avec une urbanité toute française et nous font pénétrer dans un grand vestibule, orné de colonnes de marbre et garni de statues et d'œuvres d'art.

Mais, avant de procéder à une revue sommaire des merveilles que nous avons eu l'inestimable plaisir de pouvoir contempler ce jour-là, avouons tout de suite que loin d'avoir la prétention d'écrire une relation aussi complète et intéressante que celle de M. G. Houbron sur l'excursion de l'an dernier, nous nous bornerons simplement à reproduire en quelques traits rapides les notes prises au cours de notre visite.

Qu'on veuille donc nous permettre pour un instant de revenir au « *Portique de la Cour d'Honneur* » et de dire quelques mots relativement aux deux « *Esclaves* », qui se trouvent à gauche et à droite du grand portail.

Strozzi, banni de Florence, entra au service de la France et fut le premier colonel général de l'infanterie française ; il était maréchal de France, quand il fut tué aux Açores. — Reconnaissant de l'appui qu'il reçut du Connétable Anne de Montmorency, il lui avait offert ce qui lui restait de son bien, « les *Esclaves de Michel-Ange* ».

Le connétable fit placer ces deux statues à Écouen ; on les voit dans une des planches des « Excellents Bâtiments » de D cerceau.

Le maréchal Henri de Montmorency, petit-fils du connétable, et décapité à Toulouse, légua les deux statues au cardinal de Richelieu, qui accepta le legs, tout en prenant la tête du donateur.

Transportés au château de Richelieu, les « *Esclaves* » furent rapportés par Lenoir au Musée des Monuments français et sont aujourd'hui au Louvre.

En souvenir de Strozzi et des Montmorency, le Duc d'Aumale a désiré que la

reproduction exacte des « *Esclaves* » de Michel-Ange fît partie de la décoration du portique de la Cour d'Honneur.

Rentrons dans le vestibule et admirons sur la gauche la magnifique rampe en cuivre et en fer forgé, qui borde l'escalier d'honneur, conduisant au sous-sol dont nous parlerons en dernier lieu.

Galerie des Cerfs.

Passons maintenant à droite et montons, par quelques marches, à la « Salle à manger », haute et vaste pièce, éclairée par trois fenêtres donnant sur le « Parterre de la Volière ». — Surnommée la « *Galerie des Cerfs* », cette salle construite par le Duc d'Aumale, de 1876 à 1880, est décorée de bois et de têtes de cerfs pris par l'équipage de Chantilly.

Outre deux dessus de porte : « Vénus jouant avec l'Amour » et « Diane au repos », peints par Baudry en imitation des Faenza pour l'Hôtel N° 129, rue du Faubourg-St-Honoré, on remarque sur la cheminée : la « Vision de St Hubert », également par Baudry, et représentant le Duc de Chartres et le Duc d'Orléans.

Les murs de la salle contiennent huit grands panneaux de tapisseries, faisant partie de la série exécutée sur les cartons de Van Orley, et inscrits aux anciens inventaires sous le nom de « Chasses des Guise », mais plus connus sous celui de « Chasses de l'Empereur Maximilien ». Les vues sont prises aux environs de Bruxelles. — Ces belles tapisseries ont été rebordées au dix-septième siècle, aux armes du Comte de Toulouse, grand amiral de France.

Dans le plafond de chêne, disposé en caissons, sont reproduits les écussons des divers propriétaires de Chantilly, depuis Guillaume le Bouteiller de Senlis (1099) jusqu'au Duc d'Aumale (1830).

Enfin, au-dessus de la porte d'entrée, un balcon en pierre sculptée, réservé aux musiciens.

Galerie des Tableaux.

La galerie suivante, grande salle recevant le jour du plafond, renferme environ, sauf erreur, une centaine de tableaux d'une haute valeur artistique et on ne peut mieux choisis. — D'un côté, des peintures modernes où figurent tous les genres : batailles, paysages, sujets de genre, portraits, etc. ; de l'autre, l'école ancienne, représentée par nombre de toiles d'un grand prix. C'est ainsi qu'on y voit à côté de Corot et de Léopold Robert, qui coudoient Rosa Bonheur, Boilly et Fromentin, des noms tels que Rembrandt, Nicolas Poussin, le Tintoret, Carrache, Le Guide, Salvator Rosa, etc. Les superbes portraits en pied de Richelieu et de Mazarin, par Philippe de Champagne, frappent aussi nos regards.

La Tour du Musée.

Au bout de cette salle, quelques marches nous conduisent dans une rotonde, dallée de marbre aux initiales d'Henri d'Orléans, entrelacées, et dont le centre est occupé par une belle mosaïque de Pompéi ; celle-ci représente une « Chasse au Sanglier », accompagnée de deux inscriptions latines, dont l'une, supérieure, encore très lisible : FESTVS CVM TORQVATO, et l'autre, inférieure, ne contient plus que le mot TORONATIVM.........

Le plafond est orné d'une remarquable peinture, dernière œuvre de Baudry (1885); nous ne pouvons nous lasser de l'admirer. Quelle richesse de tons, quelle délica-

tesse de coloris dans cet « *Enlèvement de Psyché par Mercure* » ! Quelle finesse de traits et quelle expression dans les visages !

On remarque également au haut d'un panneau, entre les deux fenêtres, un riche et curieux tableau en mosaïque, dont le sujet est « *Sainte Cécile* »,

Sanctuario.

De là nous passons au « *Sanctuario* », pièce ainsi nommée sans doute, parce qu'elle contient de vrais chefs-d'œuvre et d'un prix inestimable.

La collection de ce petit sanctuaire, éclairé aussi d'en haut et tendu de velours bleu, est composée uniquement de quinze cartons, dus au crayon de Raphaël d'Urbino, et de deux remarquables peintures sur bois d'un format très restreint, mais d'une grande rareté et d'une extrême valeur : les « *Trois Grâces* » et la « *Vierge d'Orléans* ».

Galerie de Psyché.

Nous n'en dirons pas davantage sur ces deux joyaux, signés aussi du nom de Raphaël, et nous rentrerons dans un long corridor, nommé « *Galerie de Psyché* ». parce que la décoration principale de cette pièce se rapporte à « l'Amour de Psyché et de Cupidon, raconté par l'Asne d'or ». — Construite spécialement, par le Duc d'Aumale, pour recevoir les quarante-quatre vitraux exécutés sur la fable d'Apulée, philosophe de Médaure, par ordre du Connétable de Montmorency, d'après les cartons de Raphaël, pour le château d'Écouen (1542-1544) ; cette galerie contient sur la paroi placée en face des vitraux, une exposition de nombreux dessins, dont la plupart sont des portraits et autres sujets divers.

Au fond, sur un socle, se trouve placé le buste en cire d'Henri IV, enveloppé dans une châsse de verre et de plomb doré. Selon la tradition, conservée dans la Maison de Condé, ce buste aurait été moulé sur la figure du Roi, aussitôt après sa mort ; c'est sans doute la tête qui a figuré sur son lit de parade.

Cabinet des Gemmes.

A l'autre extrémité de cette galerie, nous apercevons le « *Cabinet des Gemmes* », situé dans la rotonde de l'Ouest, et contenant dans des vitrines d'innombrables objets en pierres précieuses, des émaux, des bijoux de famille, des miniatures sur ivoire, etc. Les familles royales et princières, à tous les âges, y sont richement représentées. Outre d'antiques armures et d'anciennes porcelaines de Sèvres et de Saxe, nous y avons vu également des assiettes en émail de Palissy et en vieux Chantilly. A noter aussi divers portraits, entre autres celui du « *Dr Erasme* », par Hans Holbein.

Cabinet des Livres.

De là, revenant du côté de la « Galerie des tableaux », notre guide nous fait voir une suite de salons, garnis de curiosités de tous genres, ainsi que de nombreux dessins et tableaux, anciens et modernes ; mais, vu le peu de temps disponible, nous jetons un rapide coup d'œil sur tant de trésors, si riches en souvenirs, surtout pour leur propriétaire, et traversons ces salles d'un pas pressé, pour nous attarder toutefois un instant dans le cabinet de travail du Duc d'Aumale, dit le « *Cabinet des Livres* », et ayant vue sur la cour du Châtelet. — Cette magnifique salle, pourvue

d'un balcon spacieux, qui en fait presque le tour, est garnie du haut en bas de volumes splendides, d'ouvrages rares et précieux, de manuscrits, d'incunables, de vélins, de reliures hors ligne, de tirages exceptionnels, etc. Dans une vitrine placée près de la porte d'entrée, de richissimes Livres d'Heures et des reliures recouvertes de pierres précieuses, attirent particulièrement notre attention. Et plus loin, ce qui n'est pas moins intéressant, voici les tables de travail du Prince avec ses divers fauteuils et tous ses objets de travail. — Nous y remarquons encore dans le fond, sur la cheminée, un buste en terra-cotta ; c'est *Condé*, par Coysevox. De nombreux écussons décorent la voussure du plafond et représentent les armoiries des compagnons de Condé. — Pour une bibliothèque particulière, c'est sans aucun doute la plus belle et la mieux aménagée qui existe, à notre connaissance du moins.

Nous parcourons ensuite une série de salles situées vis à vis de la grande porte d'entrée, et dont voici la description : le « *Salon des Chasses* », le « *Salon d'Europe* », le « *Salon Huet* », le « *Salon d'Angle* », le « *Cabinet chinois* » ou « *Grande Singerie* », la « *Galerie des Batailles* » et le « *Salon de Musique* ».

Salon des Chasses.

C'est l'entrée de la *Capitainerie* (Petit Château), construite par Jean Bullant, pour le Connétable Anne de Montmorency, en 1545, sur un îlot détaché. — En 1797, le fossé fut comblé par la démolition du château ; en 1818, la Capitainerie fut réunie aux substructions de l'ancien édifice par un corps de bâtiment, dont le premier étage était disposé en vestibule. Cette pièce fut remaniée et décorée en 1880.

La porte aux armes de Condé, qui se présente au fond, en face de l'entrée, est celle qui donnait accès à la Capitainerie ; une passerelle la reliait au grand château.

On remarque dans ce salon : « La Chasse de Ferdinand Ier de Naples », à Carditello, par Hackert ; « l'Hallali du Loup et celui du Renard », panneaux d'Oudry ; « Briador et Balthazar », chiens courants, à la marque de la vénerie de Condé, par Desportes ; les portraits du dernier Prince de Conty, *Louis-François-Joseph de Bourbon*, mort en 1814, et le dernier des Condé, *Louis-Antoine-Henri de Bourbon*, Duc d'Enghien, fusillé en 1804 ; ceux des derniers Valois (miniatures).

On y voit encore un meuble « minéralogique », exécuté à Stockholm par l'ébéniste Haupt et offert au Prince de Condé par le Roi de Suède, *Gustave III*, en souvenir de la réception qui fut faite à ce dernier, à Chantilly, en 1772.

Salon d'Europe.

Cette pièce, qui est l'antichambre de la Capitainerie, a vue sur le Parterre de la Volière. — On remarque tout d'abord, au-dessus de la cheminée, une magnifique *mosaïque d'Herculanum*, qui représente « l'*Enlèvement d'Europe* ».

Les métopes ou peintures décoratives en camaïeu, représentant les Muses, et les dessus de porte, en ton d'or, sont de M Lechevallier-Chevignard.

En face des croisées, portrait de *Louis II de Bourbon* (le grand Condé), vêtu en *Alexandre*, reproduit dans « l'*Alexandre* » du Sr de la Serre (1645).

A droite et à gauche de l'entrée, se trouvent deux *Van Dyck :* « *Henri, comte de Berghes* », et « *le Portrait d'une Dame, à mi-corps* ».

Dans le fond, une grande vitrine contient deux trophées : l'un, formé de drapeaux de l'ancienne infanterie française et des gardes nationales d'Alsace ; l'autre, de selles et armes arabes, armures d'Afghans, etc. Une des deux selles fut donnée au Duc d'Aumale par le *Kalifa Sidi il Aribi ;* l'autre, par le Bey de Tunis.

Nous signalerons encore divers émaux : *Jeanne d'Albret ; Antoine de Bourbon*,

Roi de Navarre, tué en 1560 ; *Jean de Bourbon*, Comte d'Anguien, tué en 1557 ; *Louis de Bourbon*, Duc de Montpensier ; et parmi les miniatures : *Henri d'Albret*, mari de la Marguerite des Marguerites.

Cabinet chinois ou Grande Singerie.

Ce mignon boudoir Louis XV, garni de charmants petits meubles en soie blanche brochée de fleurs, a le jour sur les fossés et la pelouse.

Les panneaux sculptés et dorés sont entièrement décorés de peintures, ainsi que la voussure. Cette décoration curieuse et originale a été attribuée à Watteau par la tradition et par M. de Goncourt ; mais elle semble plutôt l'œuvre de Claude Gillot. son maître.

On y voit des personnages à la livrée de Condé, un porte-drapeau du régiment d'Enghien, et une foule d'autres sujets bizarres, trop longs à énumérer. — La légende veut que la figure de l'alchimiste soit une allusion aux habitudes du Régent, Philippe d'Orléans.

Galerie dite des Batailles,

où sont peintes les actions de Monsieur le Prince.

Cette immense salle a la même vue que la précédente pièce.

Les boiseries sculptées et dorées, sur fond blanc, étaient en place, ainsi que les trois premiers tableaux, lors de la visite du grand Dauphin, deux ans après la mort de Condé (1688).

Les onze tableaux de batailles, sièges, etc., plans à vol d'oiseau, ont été attribués à *Van der Meulen* ou plutôt à *J.-B. Martin* (dit *Martin des Batailles*) ; ce sout des documents authentiques.

« *Le Repentir du grand Condé* » est de Michel Corneille : Monsieur le Prince arrête la Renommée ; mais sur les banderolles brisées, on peut lire les noms des avantages par lui remportés comme allié du roi catholique ; et les pages déchirées par la Muse de l'Histoire expliquent l'issue de la bataille des Dunes, perdue par l'obstination de Don Juan d'Autriche (1658).

Le trophée, disposé au-dessus de la cheminée, comprend un des drapeaux pris à Rocroy, les guidons des compagnies des Princes, un portrait du Duc d'Anguien par Stella, les pistolets de combat du grand Condé, ainsi que le médaillon exécuté par Coysevox, l'année de la mort de Monsieur le Prince (1686), et diverses armes, etc., ayant appartenu aux Princes de Condé.

Le grand vase de Sèvres, placé en face de ce trophée et donné au Duc d'Aumale par le Roi Louis-Philippe, présente sur une de ses faces : la Chasse aux flambeaux, à laquelle assista le Comte du Nord (l'Empereur Paul de Russie), dans la forêt de Chantilly.

Rien de particulier à signaler à propos des autres salles.

Puis nous revenons sur nos pas jusqu'au grand vestibule, où nous passons à côté de l'escalier d'honneur, pour pénétrer dans « l'*Oratoire St-Louis* », qui termine l'aile sud de l'édifice, coquette chapelle tendue de velours bleu et reconstruite par M. Daumet.

ORATOIRE SAINT-LOUIS.

La statue qui couronne le portique est de M. Marquest.

L'autel, en pierre de Senlis, sculpté par Jean Goujon, provient du château d'Écouen, ainsi que les superbes boiseries, datées de 1546, et les vitraux qui représentent les cinq fils et les cinq filles du connétable Anne de Montmorency.

Les images du connétable et de sa femme, Madeleine de Savoie, placées sur les murs de la chapelle, à gauche et à droite, sont aussi de la peinture décorative, exécutée sur la pierre même par M Lechevallier-Chevignard.

Dans l'abside sont conservés les cœurs des Princes de Condé, entourés de statues et de bas-reliefs que le Président Perrault avait demandés à Sarrazin de Noyon.

Ces cœurs et ces statues furent retirés en 1789 de l'église St-Louis-St-Paul, rue St-Antoine, à Paris.

Dans la coupole, se trouve l'écu des Bourbons, porté par le cerf ailé, entouré de chardons et de lys des champs, avec le cri de guerre : « *Espérance* ».

Nous descendons enfin, par le grand escalier, dans le sous-sol, où nous visitons plusieurs salles, admirablement aménagées et qui constituent le département des « *archives* » ; outre une immense *bibliothèque* (autrefois salle de l'ancien théâtre), destinée à une foule de publications périodiques, et une vaste pièce consacrée à tous les papiers de la famille de Condé, nous en traversons d'autres contenant les divers bureaux du secrétariat et de l'administration du château. C'est encore tout un monde, où règnent le plus grand ordre et la plus parfaite organisation. En outre, afin de conserver intacts tous ces papiers de famille et tant d'autres précieux documents, ajoutons que tout est prévu pour maintenir une température constante et uniforme dans ces pièces voûtées et à l'épreuve du feu et de l'eau.

Mais notre visite en ces lieux si intéressants, si riches en souvenirs et en merveilles de tous genres, touche à sa fin ; et nous quittons à regret ce superbe château de Chantilly, auquel nous eussions bien voulu pouvoir consacrer plus de temps, afin d'en donner une description plns achevée et plus complète.

Nous visitons, en passant, les belles et immenses écuries du Duc d'Aumale, dépourvues en ce moment de la plus grande partie de leurs chevaux et contenant encore dans les selleries une collection variée de pièces d'harnachement et de selles magnifiques. — Avant d'en sortir, nous relevons l'inscription suivante, placée dans un cartouche, au-dessous de la voûte : « *Louis de Bourbon, 7e Prince de Condé, a fait construire cette écurie et les bâtiments qui en dépendent ; commencée en 1719 et finie en 1735* ». — Mentionnons également deux anciens carrosses de gala, dorés et fort bien conservés, qu'on nous fit voir dans une remise adjacente : l'un qui a servi au sacre de Charles X, l'autre, commandé par Napoléon Ier, et dont Louis-Philippe fit usage.

L'heure du dîner nous retrouve enfin tous réunis à l'Hôtel d'Angleterre, où ne cessa de briller pendant tout le repas une franche et cordiale gaîté, assaisonnée de piquantes conversations et de discours fort bien tournés.

Qu'on nous permette, entre autres, de reproduire ici les paroles que notre cher directeur, M. Godin, prononça au dessert, dans le toast qu'il porta, au nom de tous les excursionnistes, à l'éminent patriote qui a donné à l'Institut de France, en 1886, son magnifique domaine et ses splendides collections :

« Mesdames, Messieurs,

» L'année dernière, M. Houbron, dans son compte rendu de l'excursion de Chantilly, que nous avons tous lu au Bulletin de notre Société, le termine ainsi :

« Saluons le glorieux possesseur de cet admirable domaine de Chantilly, qui, en » recueillant pour son pays tant de merveilleux chefs-d'œuvre, nous a permis, nous » simples voyageurs de passage, de puiser pleinement à la source des plus pro- » fondes et des plus nobles jouissances : l'Art ».

« Permettez-moi d'ajouter quelques paroles :

» Saluons. Mesdames, Messieurs, celui qui fut un brave soldat. Saluons aussi ce père, dont le cœur brisé sept fois par la perte successive de ses enfants bien-aimés, ne cherche un peu de consolation que dans l'amour profond de notre chère patrie ! Buvons donc, Mesdames et Messieurs, à la santé du donateur du domaine de Chantilly à la France ! Au Duc d'Aumale ! »

Immédiatement après le repas, nous nous préparons à exécuter l'autre partie du programme, à savoir la traversée de la forêt de Chantilly jusqu'à la station d'Orry-Coye, où nous devons reprendre le train du soir. — Conduits par un garde-forêt, que Monsieur l'Intendant a mis obligeamment à notre disposition, nous arrivons tout d'abord, par l'avenue des Lions, au carrefour appelé le « *Poteau de la Table* » ; c'est le rendez-vous de chasse du Duc et de ses invités. Puis, tournant à droite, nous nous dirigeons vers les étangs de *Commelle*, dont nous longeons pendant assez longtemps les rives sinueuses et ombragées.

La chaleur est intense, mais ne diminue en rien la gaîté et l'entrain de cette joyeuse troupe, qui arrive alors au « *Château de la Reine Blanche* », charmant pavillon de chasse, situé à l'extrémité desdits étangs. — La vue dont on y jouit des deux côtés est vraiment des plus pittoresques ; aussi prend-on encore une épreuve de ce site champêtre, où règne le calme le plus profond. — De là, nous passons sous le viaduc du chemin de fer, dans un joli vallon agrémenté de rochers, et contournons une colline exposée au Midi, où les pêchers et les cerisiers sont en pleine floraison ; puis, après avoir traversé la forêt et le village de Coye, nous parvenons enfin à la station d'Orry-Coye. – Nous changeons de train à Longueau, où nous attendait un souper, auquel chacun fit honneur et au cours duquel un de nos collègues porta un toast bien mérité à M. Godin.

A onze heures nous rentrions tous dans nos pénates, enchantés de notre journée et fort reconnaissants envers M. Godin, l'organisateur de cette charmante excursion.

Ainsi, grâce au concours de M. Aubert, régisseur du domaine de Chantilly, notre visite a été des plus intéressantes et des mieux réussies.

Au nom de nos collègues, nous lui en exprimons ici notre vive et sincère gratitude, et le prions de bien vouloir transmettre au Duc d'Aumale nos plus chaleureux remerciements pour sa gracieuse et bienveillante autorisation.

E. D. de M.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN DÉCEMBRE

Décembre est le mois des conférences.

A Lille, cela a été d'abord M. Percher (Harry Alis), président du Comité de l'Afrique française. Dans un langage des plus élevé, il nous a entretenus de l'œuvre entreprise par le Comité et il a retracé à grands traits le portrait de celui qui fut son ami, de Crampel, mort au champ d'honneur. — Quelques jours après, M. Marcel Monnier refaisait à notre profit son voyage des Andes au Para ; cette conférence a obtenu un grand succès. — Ce succès a été retrouvé par la capitaine Brosselard-Faidherbe, qui nous a retracé son exploration de la Mellacorée en vue de l'établissement d'un chemin de fer de pénétration vers le Niger.

A Tourcoing, M. Colardeau a refait, avec un très grand succès, sa conférence sur la Corse. Ses belles projections n'ont pas été un des moindres attraits de la conférence.

A Roubaix, M. Merchier a rouvert la série des conférences par uue causerie sur la côte d'Aunis et de Saintonge, le Congrès de Rochefort et le prochain Congrès de Lille.

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES & COLONIALES DE L'ANNÉE 1890

DÉCEMBRE.

2 Décembre. — Sénégal. — Décret surélevant les droits de douane frappant les produits étrangers imposés au Sénégal. Le port de Gorée reste franc.

7 Décembre. — Espagne. — Renouvellement des conseils généraux. Premières élections faites au suffrage universel depuis son rétablissement. Le résultat est favorable au cabinet conservateur Canovas.

9 Décembre. — Corée. — Mort de la reine douairière de Corée à l'âge de 83 ans. Cette reine avait abdiqué pendant la minorité du roi actuel. La nation portera un deuil de trois ans et de fortes taxes ont été imposées pour payer les dépenses des funérailles.

10 Décembre. — Italie. — Ouverture du nouveau Parlement.

— Luxembourg. — Création d'une légation française dans le grand-duché.

12 Décembre. — JAVA. — Tremblement de terre à Java. La ville de Joana a beaucoup souffert. Le quartier chinois a été presque entièrement démoli.

15 Décembre. — ÉTATS-UNIS. GUERRE DES INDIENS. — Afin de faire cesser l'agitation existant chez les Peaux-Rouges, le gouvernement fait arrêter le chef Siroux, le Taureau-Assis (Sitting-Bull). Celui-ci est tué en résistant les armes à la main.

19 Décembre. — CAROLINES. — Combats aux îles Carolines entre les Espagnols et les Indigènes. Trois canonnières ont bombardé Ona.

29 Décembre. — ESPAGNE. — Dissolution des Cortès arrivées au terme de leur mandat. Sauf sous Isabelle II (cabinet O'Donnel), les Cortès avaient presque toujours été dissoutes prématurément.

— GUERRE DES INDIENS. — Sanglant combat de Porcupine-Creek. Une troupe indienne est presque entièrement massacrée.

30 Décembre. — SOUDAN FRANÇAIS. — Défaite des Toucouleurs à Koriga par la colonne Archinard.

— HOLLANDE. — Après une longue opposition à l'établissement d'un régime douanier au Congo, la Hollande donne son adhésion aux deux actes de la Conférence de Bruxelles.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et découvertes.

ASIE.

En Perse. — Vingt mille kilomètres parcourus à cheval. — Un journal de Paris, *le Matin*, raconte en ces termes l'odyssée d'un voyageur français, M. de Morgan, chargé d'une mission par le Ministère de l'Instruction publique.

M. de Morgan a quitté la France en septembre 1889, muni, par le Ministère de l'Instruction publique, d'un mandat officiel délicat et précis. Il s'agissait de visiter, d'abord, le nord de la Perse, de l'Atréek à l'Araxe, par les rives méridionales de la mer Caspienne, d'arriver à l'Azerbeidjan, de parcourir le Kurdistan persan, entre Ourmiah et Kirmanchahan, et d'étudier enfin le Louristan, entre Kirmanchahan et l'Arabistan persan. Ce vaste programme a été, grâce à une énergie singulière, scrupuleusement exécuté par M. de Morgan, que Mme de Mongan accompagnait.

Le voyage a duré vingt-six mois et demi, du 15 septembre 1889 au 1er décembre 1891. La distance totale parcourue à cheval est d'environ 20,000 kilomètres.

Après avoir séjourné une quinzaine au Caucase et fouillé la nécropole de Télovan, qui date de deux siècles après Jésus-Christ et qui est voisine de Tiflis, M. et Mme de

Morgan se sont rendus à Téhéran par Bakou, Recht et Kasvin. C'est à Téhéran qu'ils ont organisé la partie matérielle de leur expédition et acheté les chevaux et les mules nécessaires à leur voyage. Se rendant au Mazanderan par la vallée du Lar et passant au pied du Demavend, M. de Morgan a fait l'ascension de cette montagne jusqu'à une hauteur de 5,750 mètres. C'était au point de vue géographique, géologique et archéologique que notre voyageur explorait ce massif montagneux. Parvenu au Mazanderan, il a pu le visiter en grand détail, ainsi que la province d'Asterabâd, où il a pratiqué quelques fouilles et analysé les Turkomans. D'Asterabâd, la mission s'est dirigée vers Lenkoran, province russe, en suivant la côte de la mer Caspienne et en explorant le pays dans l'intérieur, toutes les fois que le temps le permettait. On ne voyage, en effet, que très difficilement dans le Mazanderan et le Ghilan, pays horriblement marécageux et constamment mouillé de pluie.

Au Lenkoran, M. de Morgan a eu la bonne fortune d'opérer des fouilles d'autant plus productives que cette région était absolument inexplorée au point de vue archéologique. Ce sont uniquement les auteurs de l'antiquité qui ont guidé ses recherches. Là, il a mis au jour plus de 200 tombeaux appartenant à deux phases bien distinctes de l'âge de bronze, à la transition du bronze au fer et à l'âge de fer proprement dit. Ces tombes renfermaient des mobiliers funéraires du plus haut intérêt, armes de bronze et de fer, bijoux de bronze, d'or et d'argent, poteries diverses, parmi lesquels les objets les plus intéressants sont : une pierre gravée trouvée dans un dolmen du premier âge du bronze et un vase en poterie bleue vernissée dans un tombeau renfermant aussi des pointes de flèches en pierre taillée (obsidienne et silex.

Ces collections, aujourd'hui déposées dans les magasins du Trocadéro, comprennent plus de 1,500 objets de toute nature.

Du Lenkoran, M. de Morgan a traversé la steppe de Moughan, célèbre par ses serpents, et visité une partie de la vallée de l'Araxe, jusqu'au Garabagh (Choucha). Il est redescendu alors sur l'Araxe, en ce moment abandonné de ses habitants et livré aux moustiques, pour traverser le Garabagh et se rendre à Tauris.

Le Garabagh est le repaire de tous les brigands de la région. La mission a été nécessairement obligée de s'attirer les sympathies de ces habitants rébarbatifs et de fraterniser avec eux. en les payant en cartouches, monnaie beaucoup plus prisée par ces « out-laws » que l'argent. Quittant Tauris, elle est partie pour le Kurdistan de Moukri, dont elle a reconnu toutes les tribus perpétuellement en guerre les unes contres les autres. En descendant du col de Kel-i-Chin, où M. de Morgan était allé estamper la stèle assyrienne, la mission a eu le superbe et triste spectacle de l'incendie des villages de la haute vallée du petit Zâb ; puis, elle s'est rendue à Sihné. L'hiver était venu et nos voyageurs circulaient dans un mètre de neige. Malgré le froid intense, des collections importantes ont été ensuite recueillies à Hamadan, l'antique Ecbatane, qui a été l'objet d'une étude approfondie. De même, ont été étudiées, entre Hamadan et Kirman-Chahan, les villes ruinées de Kenghaver, Dinâver et les fameuses inscriptions triliagues de Bisoutoun.

Le district de Zohab, sur la frontière de la Mésopotamie, abonde on ruines curieuses. C'est là que M. de Morgan se rendit en quittant Kirmanchahan et qu'il découvrit deux stèles triomphales gravées dans le rocher et narrant les exploits de souverains antérieurs aux Gudéas et, par suite, fournissant les plus anciens documents connus en langues sémitiques. La plus importante de ces inscriptions est celle de Ser-i-Poul, située sur un rocher vertical, à 30 mètres du sol. M. de Morgan a rapporté les estampages de ces précieux documents dont les moulages en plâtre seront bientôt terminés par les soins de M. Hébert, l'habile préparateur du musée d'ethnographie.

Pour revenir à Kirmanchahan, M. de Morgan a traversé les montagnes des nomades Kialhours, couvertes de forêts, et il a relevé la partie haute de la rivière Gamas-Ab qui parcourt des défilés presque infranchissables. Il y a fait la trouvaille de deux tombes achemenides inédites, des châteaux sassanides, des villes, des ponts ruinés, dont il a soigneusement reproduit par le dessin tous les détails. La mission quitte alors la vallée du Gamas-Ab. entre dans la Poucht-e-Kouh, pays jusque-là totalement inconnu, et qui sert de frontière entre le Louristan et la Mésopotamie; dans les montagnes, elle découvre des stations on ne peut plus intéressantes de la pierre taillée ; elle y fait des études géologiques et géographiques très curieuses et y recueille des collections paléontologiques considérables.

La voici chez Hussein-Kouli-Khan, vali du Poutch-e-Kouli dont elle reçoit, dans sa ville mobile composée de trois mille tentes noires environ, une hospitalité parfaite. Elle traverse de nouveau Kébir-Kouh, la grande arête du Poutch-e-Kouh, entre dans la vallée du Seiû-Merré, couverte de ruines sassanides dont elle fait l'étude. Puis elle pénètre dans le Louristan pour se rendre à Khorremâbâd, en traversant des pays radicalement inhospitaliers, et aboutit au plateau persan où elle visite toute la frontière de la Perse et du Louristan. Moins heureuse qu'à la première incursion sur ces territoires, la mission se heurte pendant plus d'un mois à des tribus pillardes qui vivent dans des montagnes parfois inaccessibles et dont l'altitude atteint souvent 5,000 mètres. A de nombreuses reprises, elle est attaquée et forcée de se réfugier au plus profond des forêts. En présence de cette hostilité excitée par un certain Aslan-Khan (le chef-lion), qui lui barrait le passage au pied de Kalian-Kouh, M. de Morgan abandonna son itinéraire primitif et rétrograda vers la vallée du Séïû-Merré qu'il descendit jusqu'à Disfoul. Après avoir séjourné quelque temps dans l'Arabistan, il s'embarquait enfin pour la France à Bender-Bouchir et revoyait sain et sauf Paris, le 1er décembre.

Nombreux et importants sont les documents rapportés par la mission.

Ils comprennent : une carte des pays du sud de la mer Caspienne, au 1/350,000 ; une carte du Kurdistan de Moukri, également au 1/350,000 ; une carte de l'Elam, c'est-à-dire du Louristan septentrional, du Kurdistan méridional et du Poutch-e-Kouh, au 1/750,000 (ces cartes sont géographiques et archéologiques) ; 620 clichés photographiques d'archéologie, de géographie, d'ethnographie et de géologie développés en voyage ; un croquis géologique et une coupe du Louristan, entre la frontière turque et Bouroudjird ; de nombreux plans de monuments et des cartes de détail ; des dessins ; 26 vocabulaires d'environ 1,000 mots chacun, avec grammaires et textes des langues des pays parcourus ; des collections importantes d'objets d'histoire naturelle et de documents archéologiques.

Voilà une moisson énorme et dont la France bénéficie en même temps que la science. Elle a été recueillie par un homme qui a supporte sans plainte, sans réclame, des fatigues sans cesse renouvelées, qui a affronté simplement des dangers renaissants. Disons-lui merci avec une égale simplicité et n'oublions pas que M. de Balloy, ministre de la République à Téhéran, a facilité de tout son pouvoir, encouragé, protégé cette belle mission.

Le gouvernement persan n'a pas moins été dévoué au succès des travaux de M. de Morgan et les a soutenus du premier jusqu'au dernier jour avec une bienveillance dont il est juste de lui être reconnaissant.

AFRIQUE.

La Guinée française. — En vertu d'un décret inséré au *Journal officiel*

du 19 décembre, l'ensemble des possessions françaises situées entre la Guinée portugaise et les colonies anglaises de Lagos constitue une colonie sous la dénomination de Guinée française et dépendances. Un nouveau décret complétera dans quelques jours l'organisation de la nouvelle colonie.

M. le docteur Ballay sera nommé gouverneur et chargé du protectorat sur le Fouta-Djallon ; M. Ballot, administrateur de Porto-Novo, sera nommé lieutenant-gouverneur des établissements du golfe de Bénin. Enfin, M. Couturier, actuellement à Konakry, sera chargé de l'administration directe des rivières du Sud, et M. Desaille, résident à Grand-Bassam, de l'administration de la Côte-d'Ivoire.

De Brazza vers le lac Tchad. — Une grosse nouvelle, qui pourrait avoir les plus graves conséquences, a été publiée par le journal l'*Eclair*, du 27 décembre. M. de Brazza aurait repris en personne et avec de puissants moyens d'action l'expédition où a péri Crampel. Tout aurait été préparé dans le plus grand secret. Au surplus voici les faits :

« C'est le 7 septembre, dit l'*Éclair*, que M. de Brazza a quitté Libreville pour se rendre dans l'intérieur ; il s'est embarqué sur la *Ville-de-Céara*, des Chargeurs réunis, à destination de Loango. Pour éviter les commentaires que son voyage pouvait faire naître, M. de Brazza fit répandre le bruit qu'il allait simplement explorer les postes et stations de Loango à Brazzaville, et qu'après une excursion dans le Sangha, il rentrerait en passant par l'Ogooué.

» La vérité, c'est que M. de Brazza marche à l'heure actuelle vers le Tchad et qu'il va continuer la tentative si courageuse, si téméraire peut-être, de Crampel, et avec la presque certitude de réussir, en raison des moyens d'action dont il dispose.

» La colonne se compose à l'heure actuelle d'au moins 600 Sénégalais bien armés et bien équipés. Les porteurs sont très nombreux, et, en cas de besoin, des fusils leur seraient distribués.

» Quant au personnel européen (60 hommes environ), il est pourvu abondamment de tout.

» Le nombre des hommes qui prennent part à l'expédition n'est certainement pas inférieur à 1,000 ou 1,200, approvisionnés de vivres et de munitions pour deux années. »

A cela, l'administration des colonies a répondu par le communiqué suivant :

« Un journal du matin public sur les projets d'exploration de M. de Brazza, au Congo, une série de renseignements qui tendent à exagérer singulièrement l'importance de ce projet.

» Il en résulte que M. de Brazza serait parti en mission à la tête d'une « armée » de 600 Sénégalais et comprenant, avec 60 Européens, un total de 1,000 à 1,200 hommes approvisionnés de munitions et de vivres pour deux années.

» Pour réduire les faits à leur véritable proportion, il convient de faire simplement remarquer que M. de Brazza se dirige en ce moment sur la Haute-Sanga à l'effet de poursuivre l'exploration commencée par M. Fourneau. Son escorte personnelle comprend à peine 20 fusils, mais, quel que soit le nombre de miliciens et de porteurs qu'il pourrait au besoin s'adjoindre, il serait difficile que le personnel de la mission dépassât le chiffre de 200 personnes.

» Du reste, l'organisation de cette mission est loin d'avoir nécessité, comme on paraît le croire, des approvisionnements plus considérables que les années précédentes. »

Nous ajouterons qu'en vertu de ce principe : il n'y a pas de fumée sans feu, il

doit se passer par là quelque chose. Savoir quoi, ce n'est pas facile par exemple, et heureusement, car en pareil cas les indiscrétions sont fâcheuses. Le démenti administratif est loin d'être formel, il avoue 200 personnes et ne conteste guère que la quantité des approvisionnements. Attendons et espérons.

Le capitaine Binger en Afrique. — Le 25 décembre, jour de Noël, le paquebot français *Stamboul* a quitté Marseille à destination du Dahomey.

Entre autres passagers il porte le capitaine Binger, membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

Nos lecteurs n'ont pas oublié avec quel succès le capitaine Binger est venu raconter aux Lillois sa belle exploration dans la région de Kong et dans le bassin de la Volta.

Le capitaine Binger part comme chef d'une mission chargée de délimiter la frontière de nos possessions de la côte du golfe de Bénin.

Il a comme compagnon M. Marcel Monnier, qui tout récemment a fait à Lille une conférence des plus goûtées sur son voyage dans la Cordillère des Andes.

Ces Messieurs seront revenus en France vers le mois de mai ou de juin. Ils nous ont fait espérer leur présence au Congrès de Géographie de Lille. Nul doute qu'ils n'aient de curieuses communications à nous faire au sujet de leur voyage.

L'expédition Dècle au Zambèze. — On a d'assez mauvaises nouvelles du jeune explorateur saint-quentinois dont nous avons entretenu nos lecteurs en novembre dernier :

Une lettre de M. Dècle, datée de Nata-Christ (*crist* signifie fort), à 180 milles au sud du Zambèze, 12 octobre, dit :

« J'ai éprouvé un véritable désastre. Nous avons eu une grande déception depuis notre départ de Palapye.

» A un endroit, nous avons dû marcher dans un sable épais pendant 57 milles avant de trouver une goutte d'eau. Mes bœufs sont morts d'épuisement en arrivant à Mahlala-Maheei. J'ai été obligé d'abandonner mon chariot dans la plaine et je poursuis maintenant mon chemin avec un seul homme et quelques provisions vers le Victoria-Falls. Mes autres hommes ont déserté, disant qu'ils ne voulaient pas mourir là.

» Ma position est donc des plus critiques ; je ne sais pas comment je pourrai retourner à Palapye. Il y en a pour plusieurs mois avant que je puisse trouver du secours.

» Les pluies sont alors venues et je serai retardé de plusieurs autres mois.

» J'ai assez de provisions pour vivre encore un mois, mais je n'ai aucun moyen de transport. J'espère arriver au Zambèze dans douze jours et être de retour à mon chariot vers le milieu de novembre ou le commencement de décembre.

» Je crains de ne pouvoir atteindre le pays de Barotsy, comme je le voulais, ou bien je n'y arriverai qu'après les pluies. »

Menées britanniques. — Les Anglais excellent à reprendre d'une main ce qu'ils donnent de l'autre. On les a vus à l'œuvre lors de l'expédition du lieutenant Mizon. La convention de 1890 signée par l'Angleterre nous concède de sérieux avantages dans le golfe de Guinée et nous laisse la possibilité de réduire à l'état d'enclave les colonies anglaises de la côte. Albion cherche dès maintenant à rendre nos avantages illusoires. Qu'on en juge :

Des nouvelles, arrivées de Sierra-Leone, annoncent que Samadon a informé la colonie anglaise de Sierra-Leone qu'il ne tolèrera pas que les Français pénètrent dans son pays et qu'il les repoussera les armes à la main.

Samadon est un chef musulman jouissant d'une grande influence et disposant d'une armée de plusieurs milliers de guerriers absolument dévoués et auquel *on* a vendu, ces temps derniers, des fusils modernes les plus perfectionnés.

Les chefs de tribus sous les ordres de Samadon, ayant été questionnés au sujet de l'introduction de ces armes, ont dit que ces fusils avaient été achetés tout exprès pour combattre les Français.

On n'est pas difficile à trouver. *Is fecit cui prodest.*

AMÉRIQUE.

Une chute d'eau de 100 mètres au Labrador. — Deux explorateurs américains, qui reviennent du Labrador, annoncent qu'ils ont remonté la Grande-Rivière à une distance de 400 kilomètres, et sont arrivés à un endroit où se trouvent des chutes d'eau qui n'ont pas encore été découvertes par les Européens.

Ces explorateurs disent que cette cataracte, formée de plusieurs chutes d'eau, est la plus remarquable qu'il y ait au monde. Sa hauteur mesure près de 100 mètres. Autour des chutes, il y a trois rapides qui sont d'une hauteur de 160 mètres. Une masse d'eau, large de près de 70 mètres, tombe sur une saillie de granit, et l'on entend le bruit du torrent à 40 kilomètres de distance.

OCÉANIE.

Iles Gilolo. — Les îles de Ternate, Tidore, Gilolo, etc., sont situées en Océanie, entre l'île Célèbes et la Nouvelle-Guinée : elles dépendent de la couronne néerlandaise. M. F. S. A. *de Clercq* vient d'y faire un séjour, d'où il rapporte des documents curieux.

L'île Maitara, au sud de Ternate, possède un volcan éteint de 1,200 pieds d'altitude ; elle est habitée par des pêcheurs et couverte de cocotiers. Les côtes de l'île s'élèvent à une très grande hauteur.

L'île de Mati, plus rapprochée de Makian que les cartes l'indiquent, se compose d'une seule montagne ; elle est entourée de récifs et de bancs de sable ; les petites embarcations peuvent seules y atterrir.

Makian possède 8,000 habitants musulmans, pêcheurs et cultivateurs de tabac; elle a un bon port, Pawate.

Les petites îles Miokin et Cajoa, bordées à l'ouest et au nord-ouest par des récifs de corail, sont inaccessibles de ces côtés. Cajoa n'a que 200 habitants, la plupart Badjos, occupant un seul kampong, non loin du mouillage de Ping (sud-ouest de l'île).

Le groupe des Soula, composé de Taliabou, Margolé et Soulabesi, est administré par un *Salahakan*, représentant le sultan, et par douze *sangadji's*.

L'administration siège à Sanana (Soulabesi). Ces îles sont très élevées ; on y cultive le riz, le tabac, le maïs, le sagoutier et le cocotier.

Le groupe des Banggai, composé de Banggai, Labobo, Bangkoulou et Peleng est couvert de jardins. Le rajah demeure à Banggai. Cette île possède, dans ses

11 kampongs, 2,000 habitants ; Peleng a 16 kampongs et 3,000 habitants, les deux autres îles chacune une centaine ; en outre, on compte 10,000 sauvages dans l'intérieur des îles.

(Journal des Voyages).

RÉGIONS POLAIRES.

Pôle Nord. — Expédition Ryder. — L'expédition danoise du lieutenant C. Ryder, se propose d'explorer la côte orientale du Groënland entre 66° et 73° lat. N., qui porte sur les cartes le nom de Blosseville.

L'expédition Holm a visité la côte au Sud du 66°, mais entre 66° et 70°, la côte n'a jamais été entrevue. Enfin, celle entre le 70° et le 73° n'a été explorée qu'imparfaitement. Plus au Nord, la côte a été explorée par l'expédition allemande avec les navires la *Hausa* et la *Germania* (1869-1870). L'expédition Ryder doit durer deux ans.

Le 7 juin, elle a quitté Copenhague sur le baleinier norvégien *Hékla*, capitaine R. Kaudsen. Le 18 juin, elle traversa la zone où les Norvégiens chassent la baleine *Bottlenosen*. Le 20 juin, l'*Hékla* arriva à la lisière des glaces, par 68° 12′ lat. N. et continua sa marche en avant jusqu'au 23 juin.

Puis l'expédition se dirigea au Sud et à l'Est de Jan-Mayen pour essayer d'atteindre le 73° lat. N., où les glaces présentent en général une grande wacke, appelée *Nordbugten* (baie du Nord). Cette ouverture permet presque toujours d'approcher de la côte. Le 2 juillet, l'*Hékla* communiqua par 71° 30′ lat. N. et 0° 30′ long., avec le baleinier norvégien *Fridtjof*, auquel l'expédition confia ses lettres. Aux dernières nouvelles (6 juillet), l'*Hékla* était à 50 kilomètres dans les glaces par 73° 45′ lat. N. et 0° long. O.

Expédition Peary. — L'expédition américaine du capitaine Peary accompagné de sa femme, se trouve sur la côte N. O. du Groënland. Elle a hiverné en 1890-1891 à Whale-Sund, et essayé sans succès d'atteindre la côte Nord du Groënland en traversant l'*Indlandsisen*. Elle a dû reculer jusqu'à la baie M'Cornieck. La traversée des glaces de la baie de Melville a été très pénible.

(Revue Française.)

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le nouveau régime commercial. — Les ministres du commerce et des affaires étrangères ont déposé sur le bureau de la Chambre, un important projet

de loi ayant pour objet de fixer le régime économique nouveau qui devra succéder à celui des traités de commerce, lequel prend fin le 1er février 1892.

Le gouvernement a été autorisé à concéder le bénéfice du tarif minimum — que les Chambres achèvent de voter — aux puissances avec lesquelles nous avons actuellement des traités ou des conventions de commerce, mais à charge de réciprocité pour les produits français. Cette application sera faite sans fixation de durée, mais les arrangements nouveaux qui la consacreraient devraient toujours être dénoncés douze mois d'avance par les parties qui voudraient y renoncer.

Les puissances auxquelles s'appliquerait le tarif minimum sont :

1° Celles avec lesquelles nous avons les traités qui ont été dénoncés pour le 1er février 1892 : Belgique, Pays-Bas, Suisse, Suède-Norvège, Espagne et Portugal ;

2° Celles avec lesquelles nous avons des conventions fondées sur la clause de la nation la plus favorisée, oonventions qui n'ont pas été dénoncées par notre gouvernsment : Russie, Autriche-Hongrie, Turquie, Serbie, Grèce en Europe et Mexique hors d'Europe ;

3° L'Allemagne avec laquelle nos relations commerciales sont réglées par le traité de Francfort ;

4° L'Angleterre à laquelle, depuis 1882, nous concédons le régime de la nation la plus favorisée par la loi en vertu de notre souveraineté propre.

Par suite, seront exclues du bénéfice du tarif minimum et soumises à l'application du tarif général : l'Italie et la Roumanie en Europe, et toutes les puissances non européennes autres que le Mexique.

Ces puissances, en effet, n'ont plus ou n'ont jamais eu de traités ou de conventions de commerce avec nous.

Il importe de faire observer que le régime d'exception appliqué à l'Italie depuis 1887, c'est-à-dire depuis le jour où cette puissance a dénoncé le traité de commerce qui nous lie à elle, va prendre fin, puisque nous établissons un régime économique nouveau absolument général. C'est-à-dire que l'Italie sera désormais soumise à notre nouveau tarif maximum au lieu du tarif différentiel qui lui est actuellement appliqué.

Il va de soi que la concession du tarif minimum aux puissances visées plus haut ne pourra avoir lieu qu'à la suite de négociations engagées entre elles et nous.

Les changements introduits dans notre régime douanier par le Parlement qui a adopté une politique résolûment protectionniste, ont inspiré à un journal qui a fait sa spécialité des études économiques les réflexions suivantes qui rentrent dans le cadre de la géographie eommerciale :

« Quel accueil réservent l'Europe et le monde à notre future politique douanière ? C'est une question bien délicate à résoudre et nous ne l'abordons pas sans hésitation, dit l'*Exportation française*.

» Il est, en effet, bien d'ifficile d'émettre un jugement rassis au moment où tous les esprits sont en éveil, tous les intérêts surexcités par la perspective de grands changements, toutes les diplomaties en mouvement contre la France. Comment distinguer entre les irritations et les menaces et les sentiments réels, qui ne se manifesteront qu'en présence des faits accomplis ? Déjà, nous avons pu observer plus d'un changement dans l'attitude des puissances. La Belgique était d'abord tout feu et tout flammes.

» Pour sauver le débouché de ses pierres bleues, elle allait se jeter dans les bras de l'Allemagne. Elle dénonçait la convention littéraire, frappait nos eaux-de-vie sous prétexte de sucrage, menaçait de surtaxes prohibitives nos vins et nos soieries. Mais les négociations commerciales avec l'Allemagne sont allées cahin-caha. Selon leur habitude, les voisins orientaux de la Belgique ont exigé beaucoup et offert...

peut-être rien. La mesure prise contre les eaux-de-vie françaises a été expliquée de telle manière que nous aurions tort d'en prendre ombrage. Il ne s'agit plus que d'une mesure générale contre les boissons distillées où le sucre dissimule parfois la présence de plusieurs degrés d'alcool. Les surtaxes seraient difficiles à établir, difficiles à percevoir et la France pourrait s'en fâcher, ce qui ne laisserait pas d'être gênant pour la Belgique.

» En Espagne, le pays et ses gouvernants commencent à comprendre qu'ils risqueraient trop gros jeu en entrant en lutte avec la France et qu'un accord commercial avec l'Allemagne n'assurerait aucun avantage appréciable à la Péninsule.

» L'Italie se tient coite. C'est encore pour elle le meilleur parti. Ne va-t-elle pas profiter de la substitution du tarif général au tarif de représailles, qui a complètement fermé à ses vins le précieux marché français ? Entre parenthèses, la France pourrait bien demander en échange pour sa marine la suppression du droit d'escale et le traitement du pavillon le plus favorisé.

» D'ailleurs, il semble presque que des négociations commerciales ou autres sont secrètement engagées à Rome entre les deux gouvernements.

» Du côté de l'Angleterre, notre commerce a peu à craindre. La doctrine libre-échangiste est encore si forte au delà de la Manche, le ministère sait trop bien que la France accordera toujours au commerce britannique le traitement le plus favorable, qu'une rupture entre les deux pays est bien peu probable. Il est vrai que lord Salisbury a plus d'un tour dans son sac. Mais les libéraux le serrent de près et notre régime commercial n'est pas encore fixé.

» En un mot, de Cadix à Londres et d'Anvers à Vintimille, l'avenir immédiat de notre commerce d'exportation n'est pas trop sombre. Il n'y a de certain que le réveil protectionniste de la Péninsule, réveil antérieur à nos projets de tarification. Nos droits sur les vins serviront du reste à modérer le protectionnisme espagnol. Nous pouvons de ce côté exiger bien des concessions.

» En Suisse, les populations ont approuvé la législation douanière soumise au suffrage populaire. Mais, sinon le gouvernement, du moins le pays n'est pas disposé à entrer dans la Triple Alliance commerciale. En ménageant davantage l'horlogerie, l'orfèvrerie et les fromages, la France pourra rallier la Suisse à sa politique douanière. Mais les négociations avec ce pays devront être suivies avec beaucoup de soin. Les Suisses sont sérieux en affaires : modérés, mais très fermes. Ils sauront exactement ce qu'il leur faut et ne céderont guère.

» Le vrai danger est dans l'Europe centrale. Soyons convaincus que l'Allemagne ne nous épargnera pas. Elle s'inquiète peu de notre changement de régime douanier ; mais elle l'utilise pour peser sur les décisions de ses alliés politiques. Forte de son ascendant politique, elle agira sur l'Autriche-Hongrie, frappée dans son commerce de bois, sur l'Italie officielle, si mal disposée envers la France, sur la Roumanie et sur les États scandinaves. On assure que le gouvernement allemand est disposé à adoucir son régime protectionniste : est-ce exact ? Peut-être. Libre de ses mouvements, le gouvernement impérial serait un adversaire commercial bien dangereux, car il est servi par un personnel administratif très laborieux et très réfléchi, sachant bien où le bât nous blesse. Heureusement il est lié par l'article 11 du traité de Francfort, qui l'oblige à étendre à notre commerce toutes les concessions qu'il accordera à ses alliés.

» De ce chef, l'aire des négociations est sensiblement restreinte. D'autre part, l'empereur fût-il imbu de tendances libre-échangistes, il ne saurait trop négliger les intérêts de l'agriculture allemande. Ce serait fournir des armes au prince de Bismarck. Mais il arrachera à l'Italie de sérieuses faveurs au profit de l'industrie allemande. Notre exportation en Italie sera atteinte par ricochet, car nos produits ne

profiteront pas de ces détaxes. L'Austro-Hongrie obtiendra aussi quelques adoucissements de droits soigneusement étudiés pour que le commerce français ne puisse y participer. En Roumanie, nous pouvons redouter aussi un développement de l'exportation germanique, développement qui s'opérera au détriment du commerce français.

» La Suède et peut-être le Danemark auraient aussi offert une proie facile aux appétits de l'exportation tudesque. Depuis les fêtes de Cronstadt et l'explosion de sympathies françaises en Suède, qui les ont précédées, l'accord commercial entre l'Allemagne et les États Scandinaves sera plus difficile à conclure. Mais il s'en faut de beaucoup que le péril soit écarté.

» Dans les sphères officielles de la Suède, l'influence allemande est grande. Elle sera fortifiée par les gros intéressés du commerce des bois bruts et ouvrés. Bref, dans l'Europe centrale et septentrionale, notre exportation sera probablement assez éprouvée.

» Du côté de la Turquie et de la Serbie, nous n'avons rien à craindre. En Grèce, la lutte des influences allemande et française est si aiguë, qu'il est impossible de faire quelque prévision sérieuse.

» Hors d'Europe, l'influence allemande peut être considérée comme négligeable, sauf aux États-Unis. Les républicains sont encore au pouvoir. Appuyés sur leur bill Mac-Kinley, ils pourraient bien nous jouer quelque mauvais tour, en prétendant que notre tarification générale est préjudiciable à leur commerce. Espérons que notre diplomatie sera à la hauteur des difficultés qui peuvent surgir. Un point est déjà acquis en notre faveur. Nous allons retirer les mesures prohibitives qui frappaient les salaisons américaines. Il faudrait obtenir en faveur de nos sucres l'exemption accordée aux provenances brésiliennes.

» Enfin l'extension des accords commerciaux des États-Unis avec les républiques américaines est une menace pour nos relations avec les États hispano-américains. Il est fâcheux que pour tenir indirectement en échec les États-Unis, les denrées coloniales n'aient pas été inscrites au tarif minimum. C'est une réforme que le Sénat devrait bien introduire, afin de préparer la conclusion de traités de commerce avec les républiques du Nouveau-Monde.

» A ce point de vue, une évolution s'impose. Désormais, la diplomatie commerciale devra surveiller la politique économique des États américains avec autant d'attention que celle des pays du vieux monde.

Le mouvement du port de Marseille pendant les dix premiers mois de 1891. — Les tableaux résumant le mouvement du port pendant les dix premiers mois de cette année nous signalent une nouvelle amelioration dans sa situation.

Depuis le mois d'août, le port a repris un mouvement ascensionnel très satisfaisant.

Si nous comparons le mouvement d'entrées et sorties réunies du port, pour les dix premiers mois de 1891, avec celui de la même période de 1890, nous relevons les résultats suivants :

Voiliers. — Entrées et sorties réunies :

Dix premiers mois de 1890 : 5,193, jangeant 785,516 tonneaux et portant 795,649 tonnes de marchandises.

Dix premiers mois 1891 : 5,418, jaugeant 781,237 tonneaux et portant 796,399 tonnes de marchandises.

1891 gagne donc en nombre 225 navires, mais perd 4,279 tonneaux de jauge. Par

contre il gagne — et c'est la première fois depuis longtemps, que la voile gagne de ce côté — 20,750 tonnes de marchandises.

Vapeurs. — Entrées et sorties réunies :

Dix premiers mois 1890 : 9,105, jaugeant 7,245,313 tonneaux et portant 3,331.886 tonnes de marchandises.

Dix premiers mois 1891 : 9,708, jaugeant 8,017,636 tonneaux et portant 3,561,633 tonnes de marchandises.

1891 gagne donc 603 vapeurs, jaugeant collectivement 767,974 tonneaux et portant 229,747 tonnes de marchandises.

En réunissant les mouvements des vapeurs et des voiliers nous trouvons :

Voiliers et Steamers réunis. — Entrées et sorties réunies :

Dix premiers mois de 1890 : 14,298, jaugeant 8,030,899 tonneaux et portant 4,107,535 tonnes de marchandises.

Dix premiers mois de 1891 : 15,126, jaugeant 8,798,873 tonneaux et portant 4,358,032 tonnes de marchandises.

1891 gagne donc au total sur 1890 :

828 comme nombre de navires ;

767,974 tonneaux de jauge, soit plus de 9,5 %, contre 9 % pendant les neuf premiers mois.

250,497 tonnes de marchandises, soit 6 % contre 4 % pour les neuf premiers mois, chiffre très remarquable, car il indique l'avance des trois derniers, les sept premiers mois de l'année étant déficitaires par rapport aux correspondants de 1890.

Il est vrai qu'il faut attribuer une grande partie de cette reprise à une circonstance malheureuse et nullement permanente, la mauvaise récolte de blés en 1891.

L'emploi de la vapeur dans l'industrie en France. — Ses développements successifs. — En 1843 la France ne possédait que 3,369 machines à vapeur d'une force totale de 42,514 chevaux. En 1848 le nombre des machines s'élève à 5,212 pour environ 65,000 chevaux.

De 1851 à 1854, la progression annuelle est de 5,000 chevaux, et elle atteint, 11 à 12,000 chevaux de 1855 à 1861.

La première année de cette période, 1855, il y avait 8,679 machines d'une force de 112,278 chevaux, et, en 1861, on relève 15,805 machines pour 190,676 chevaux.

L'emploi de la vapeur se développe de plus en plus, ainsi qu'en témoigne le tableau suivant :

1864..................	19,724 machines.	242,209 chevaux.
1870..................	2?,088 »	336,000 »
1872..................	27,644 »	338,490 »
1878..................	39,823 »	519,108 »
1882..................		612,000 »
1885..................		694,000 »
1887..................		748,000 »
1888..................		775,000 »
1889..................	57,568 »	825,320 »

« Chaque cheval-vapeur correspondant à trois chevaux vivants ou à 27 hommes, les machines que possède la France représentent une armée de 2,454,000 chevaux ou de 22,086,000 hommes ».

L'auteur de l'article publié dans l'*Economiste français*, à qui nous empruntons ces chiffres, ajoute :

« Une remarque viendra plus clairement encore nous indiquer le rôle de plus en plus important que joue la vapeur dans nos usines : de 1887 à 1888, le nombre des machines s'était accru de 1,401, et la force en chevaux, de 26,255 chevaux ; le nombre des machines s'est accru à peu près dans la même proportion, main celui des chevaux a augmenté de 43,879, le coefficient d'accroissement passant de 3,5 % à 5,6. Nous pouvons en déduire, en passant, qu'on a mis en service de nouvelles machines ayant individuellement une plus grande puissance. »

Ces données s'appliquent à toutes les industries en général. Examinons maintenant le point de vue tout particulier de l'industrie textile.

En 1860, les filatures venaient en premier rang avec 2,043 machines de la force de 31,700 chevaux. Quatre ans plus tard, on relevait 40,785 chevaux dans 2,123 établissements.

En 1879, les industries des tissus et du vêtement employaient 101,700 chevaux, dont 31,435 pour le coton, 26,000 pour la laine, 24,700 pour le lin et le chanvre, 4,000 pour les draps.

Enfin les statistiques pour 1889 accusent : 164,000 chevaux pour les industries des tissus et du vêtement, soit : 54,400 chevaux pour le coton, 32,500 pour la laine, 27,800 pour le lin et le chanvre, 5,981 pour les draps.

En résumé l'accroissement, en dix ans, de la force motrice employée par l'industrie textile a été de 38 %.

Une dernière remarque de l'auteur de l'article :

« Si l'on comprenait, dans une même statistique, toutes les machines à vapeur, aussi bien sur chemins de fer que sur bateaux ou à terre, la France posséderait une armée de 4,800,000 chevaux-vapeur ; on estime que les États-Unis en comptent 7,500,000 au moins, l'Angleterre 7 millions, l'Allemagne 5 millions à peu près. Enfin le monde entier aurait à sa dispositiou pour l'instant, 50 millions de chevaux-vapeur. »

EUROPE.

Construction de nouvelles voies ferrées en Allemagne. — A la date du 1er décembre, ont été livrés à l'exploitation les tronçons de voies ferrées qui suivent :

En Alsace-Lorraine, celui de Walbourg-Wœrth-sur-Sauer, long de 9 kilomètres, comprenant les stations de Biblisheim, Darembach, Moorsbronn et Wœrts (champ de bataille du 6 août 1870).

En Silésie, dans l'arrondissement de la direction royale des chemins de fer de Breslau, le tronçon de Freystadt-Poppschütz, long de 18 kilom. 400.

Dans l'arrondissement de la direction des chemins de fer de Brombeck, on a installé une halte au point de débarquement (?) sur les lignes Posen-Werschen, Dantzig Stargar, Werschen Stralkovo, Elseno Rogasen.

Enfin, on parle de la construction d'un chemin de fer de Wurtzbourg à Worms par Miltenberg.

Plusieurs chemins de fer existant actuellement en Franconie et dans les pays du Main dépendant des grands-duchés de Bade et de Hesse, se rattacheraient à l'artère précitée ; l'essor industriel et commercial de ces contrées en serait notablement favorisé.

En outre, comme des voies ferrées provenant de l'Est et du Nord-Est de l'Allemagne viennent converger vers Wurtzbourg, le nouveau chemin de fer deviendrait une voie internationale entre l'Allemagne centrale et les pays de l'Ouest ; ce serait aussi une voie stratégique de grande importance de Berlin à Dresde vers le Rhin.

(Revue du Cercle militaire).

Le commerce des laines de la Plata et d'Australie par le port d'Anvers pendant les trois dernières campagnes. — Il est entré au port d'Anvers : du 1er décembre 1888 au 30 novembre 1889, 130,079 balles laines de la Plata et 109,352 balles laines d'Australie, contre, pendant la même période de 1889-1890, 93.082 balles Plata et 205.770 balles Australie, et pendant la période 1890-1891, 92,906 balles Plata et 152,153 balles Australie. Les arrivages ont donc diminué cette année, surtout en laines de la Plata, comparaison faite avec la campagne 1888-89.

Pour les ventes, on constate le même mouvement de recul : elles étaient en 1888-89, de 56,856 balles Plata et 6,478 b. Australie ; en 1889-90, de 35,413 b. Plata et 8,463 b. Australie ; en 1890-91, de 36,014 b. Plata et 5,550 b. Australie.

Voici, enfin, les chiffres de transit : 1888-89, 75,064 balles Plata et 102,904 balles Australie ; en 1889-90, 53,398 balles Plata et 195,850 balles Australie ; en 1890-91, 60,068 balles Plata et 148,012 balles Australie.

Commerce de la Russie pendant les huit premiers mois de 1891. — Pendant les huit premiers mois de l'année, les importations ont représenté une valeur de roubles 243,924,000 contre 248,207,000 en 90 et 267,534,000 en 1889. Les exportations ont donné une valeur de roubles 475,510,000, contre 435,670,000 et 491,833,000 en 1890 et 1889 mêmes périodes.

Voici les chiffres des principaux produits exprimés en milliers de roubles :

	Importations.		Exportations.	
	1891	1890	1891	1890
Matières alimentaires.........	38,854	42,269	290,614	235,592
» pour l'industrie......	151,855	157,484	155,872	177,041
Bétail, etc..................	615	576	9,728	7,176
Matières pour indust. travails..	52,570	47,878	19,296	15,861
TOTAL...............	243,924	248,207	475,510	435,670

Dans ces chiffres les métaux précieux ne sont pas compris. Voici le résultat pour les premiers mois : importations 68,161,000 roubles, contre 6,115,000 en 1890 ; exportations 111,000 roubles, contre 8,321,000 en 1890. Les droits de la douane ont rapporté durant la même période 54.529,000 roubles or, ou environ 4 1/2 millions roubles or de plus qu'en 1890.

L'industrie textile en Russie. — Le Consul chargé de la chancellerie de l'ambassade de France à St-Pétersbourg a dressé une longue et intéressante étude sur la situation de l'industrie textile en Russie.

Il constate d'abord les progrès réalisés. L'industrie manufacturière a fait, comme

on le sait, de très grands progrès en Russie depuis un quart de siècle. Née après l'abolition du servage, la grande industrie s'est développée à tel point qu'elle peut fournir à tous les besoins du marché intérieur et que l'importation des articles manufacturiers s'est réduite d'année en année jusqu'à ses dernières limites. Mais ce sont les industries textiles qui dans leur ensemble ont le plus profité de ce moupement, et grâce à la continuation constante de leur développement elles sont devenues une des branches les plus importantes de l'activité manufacturière du pays.

Le nombre des filatures et fabriques de tissus en tous genres, qui était déjà en 1885 de 2.726 s'élevait en 1889 à 2.979 tandis que la production suivant le même mouvement passait de 410.014.000 à 522.007.000.

Parmi les genres d'industrie dont les progrès se sont le plus accentués, il faut citer :

Celle du lavage et du peignage de la laine qui compte, en 1889, 100 établissements et une production de 8.472.000 r., contre 33 établissements en 1885 et une production de 5.329.000 roubles.

Les filatures de laine : en 1885, 97 établissements, production 14.264.000 r.; en 1889, 112 établissements, production 19.204.000 roubles.

Les filatures de coton : en 1885, 92 établissements, production de 140.717.000 r.; en 1889, production de 192.641.000 et 100 établissements.

La fabrication du feutre (voïlak) : en 1885, 31 établissements, production 248.000 r.; en 1889, 72 établissements, production 597.000 r. La fabrication des cotonnades en 1885, 336 établissements, production 54.768.000 r.; en 1889, 354 établissements, production 68.262.000 r. Celle des soiries qui de 181 établissements 9.340.000 r. en 1885, passe en 1887 à 246 établissements et à une production de 12.201.000 r.

L'industrie de la rubannerie : 16 établissements en 1885 produisant 853.000 r. et en 1889, 25 établissements avec une production de 1.655.000 r.

La teinture et l'impression : en 1885, 325 établissements, 59.424.000 r. de production ; en 1889.333 établissements produisant une valeur de 84.626.000 r.

La corderie : 245 établissements en 1885 et 4.652.000 r. de production ; en 1889, 256 établissements 5.889.000 r.

Il en est également d'autres qui sans augmenter en nombre, ou avec quelques fabriques en plus ont cependant sensiblement accru la valeur de leur production, ce sont : la fabrication des tapis, qui avec 8 établissements compte en 1885 une production de 625.000 r., en 1889 de 1.053.000 r.

Celle de la ouate : 61 établissements, produisant en 1.885.839,000 r.; en 1889, 1.383.000 r.

La passementerie, 88 établissements en 1885 et une production de 2.658.000 ; en 1889, 92 établissements et une production s'élevant à 4.559.000 r.

La fabrication de la toile qui produisait en 1885, 11.247.000 r. avec 91 établissesements et en 1889, 16.503.000 r. avec 74 établissements seulement.

Parmi enfin, celles qui sont restées stationnaires ou qui ont légèrement reculé en 1889, se trouvent :

La fabrication des lainages qui, en 1885 occupait 236 établissements produisant une valeur de 35.234.000 r. et en 1889, 205 établissements avec une production de 34.823.000, soit une diminution de 31 fabriques et de 411,000 r.

Celle du drap dont la production était de 42,817.000 r. en 1885 et de 42·695.000 r. en 1889, tandis que le nombre de fabrique s'élevait de 518 à 542.

La progression accusée par les chiffres ci-dessus dans le développement des indus-

tries textiles en Russie paraîtra encore sensible si l'on examine le mouvement général des affaires et le chiffre des bénéfices annuels qu'elles rapportent.

L'augmentation constant et progressive des établissements industriels, soit qu'ils appartiennent à des particuliers, soit qu'ils soient répartis entre des sociétés anonymes, par commandite, en nom collectif ou en participation, n'a pas entraîné une diminution de leur chiffre d'affaires. C'est au contraire le taux élevé des bénéfices et des dividendes qui, à son tour, a suscité l'esprit d'entreprise, appelé le capital, et poussé à la création d'établissements nouveaux.

ASIE.

Le Japon de nos jours. — Dans la plupart des villes maritimes de l'empire du Mikado, dans tous les ports japonais ouverts au commerce cosmopolite, on distingue trois quartiers bien différents : le quartier européen, le quartier chinois, le quartier japonais. Composé de rues parallèles ou perpendiculaires, bien propres et bien alignées, le quartier européen offre un saisissant contraste avec les deux autres. Le quatier chinois, toujours pauvrement construit, est ordinairement d'une malpropreté sordide.

« C'est là, écrit M. Georges Bousquet, que la race fourmillante et grouillante des *Nankinsan* se livre à la petite banque et aux diverses industries de tailleurs, cordonniers, vanniers, etc. On les voit toute la journée peser des marchandises et faire sonner les piastres pour en vérifier le métal. Ils portent la longue queue, la petite toque d'enfant de chœur, le costume national dans toute sa pureté ; ce sont, en un mot, les Chinois cosmopolites, toujours identiques à eux-mêmes, qui, en ce moment, semblent être les bêtes de somme du monde entier, depuis l'Océan indien jusqu'à l'Atlantique. Race infatigable et insatiable, ce sont les Chinois qui ont établi à Yédo même les premières échoppes où un étranger ait pu se faire un pantalon ou une paire de bottes. Ce sont, à l'exclusion même des Européens, les gardes magasins et comptables de toutes les maisons de commerce. Dans la même partie de la ville se trouvent les débits de boissons, les cafés borgnes, où les marins des diverses nations viennent se griser, se battre et faire tapage.

» Le quartier japonais, aux rues étroites, aux boutiques innombrables, étale aux yeux des étrangers qui y circulent sans cesse, ses montagnes de bibelots, dont la plupart aujourd'hui sont fabriqués à leur intention. Laques, porcelaines, terres de Hizen et de Satsuma, soieries, bronzes, armures, sabres, bijoux d'or ciselé ou d'ivoire sculpté, tout sollicite la curiosité du novice, dont les piastres, une fois l'élan donné, sautent en déroute hors de sa poche, comme les moutons de Panurge.

» La ville européenne est infiniment moins animée que la ville japonaise ; à peine y voit-on quelques stores, sortes de bazars où l'on trouve des objets de toute espèces réunis dans la même boutique et vendus par le même individu, depuis des boîtes de sardines jusqu'à des harnais de voiture, depuis des chaussettes de laine jusqu'aux romans arrivés par la dernière malle. »

(*Missions Catholiques*).

La Protection dans l'Inde. — Depuis quelques temps il se produit dans l'Inde un mouvement qui tend à favoriser la production nationale contre l'importation

anglaise. Le *Fair Trade* reproduit à ce sujet les lignes suivantes qu'il a empruntées au *Manchester Courier* :

« Un correspondant du *Manchester Courier* lui annonce qu'il s'est formé à Calcutta une organisation extraordinaire. Cette organisation a pour but de boycotter toute espèce de marchandise anglaise. Ses membres se sont engagés à refuser d'acheter toutes marchandises de coton fabriquées à Manchester, tout sel venant de Liverpool, tous fers de Birmingham et toute coutellerie de Sheffield.

» Une pareille détermination est une sérieuse offense aux manufacturiers anglais, bien que jusqu'à présent les effets ne s'en soient pas encore fait sentir sur les marchés anglais. Une grande impulsion a été donnée aux diverses branches du travail national et il y a déjà une demande considérable pour les articles nationaux. Les marchandises anglaises, d'un autre côté, déclinent rapidement, et comme l'organisation, la *Ligue pour la protection des industries nationales*, augmente en popularité, la demande pour les articles anglais s'amoindrira nécessairement. »

AMÉRIQUE.

Le commerce de La Plata. — Le commerce de l'Urugay et de la République Argentine a été marqué durant cette année par une forte diminution dans les importations et un déficit considérable, mais beaucoup plus restreint dans les exportations. Les statistiques des douanes de Montevideo pour les trois premiers trimestres de cette année accusent un rendement pour les importations de doll. 13,501,000, contre doll. 25,121,000 en 1890.

Les exportations sont tombées de doll. 24,178,510 à doll. 22,395,541 et le total du commerce étranger a donc diminué de doll. 49,300,000 à doll. 36,797,000, ou environ 26 %. Il résulte clairement des statistiques que les Uruguayens, de même que les habitants de l'autre côté de La Plata, dépensent beaucoup moins d'argent pour les articles de luxe qu'ils avaient l'habitude de le faire jusque maintenant.

Une dépréciation générale du commerce doit nécessairement diminuer la production et cette diminution n'est pas plus forte qu'on n'aurait pu le supposer dans les circonstances actuelles. Les statistiques concernant l'exportation n'ont pas besoin de beaucoup de commentaires. Nonante pour cent des expéditions de l'Uruguay proviennent des produits des saladeros et la diminution de dollars, 1,783,000 en neuf mois résulte de ce chef. Il est intéressant de noter que l'exportation du bétail vivant a une forte tendance à augmenter.

En tournant nos regards vers Buenos-Ayres, nous trouvons des résultats analogues dans les statistiques. Les importations durant les neuf premiers mois ont décliné de dollars 115,903,000 à 56,519,000, une diminution encore plus forte que dans la république voisine, tandis que les exportations ont fléchi de doll. 90.488,000 à 80,126,000. Ce sont les chiffres du gouvernement calculés en or et quoiqu'on puisse douter de leur exactitude, ils suffisent à se rendre compte de la situation commerciale du pays. Sans aucun doute les raisons de la diminution dans les importations sont les mêmes ici que pour l'Uruguay, encore qu'elles soient augmentées par l'intensité plus grande de la crise financière. Toutefois, les changements apportés dans la loi des douanes au commencement de l'année ont produit quelques effets quant à la diminution des importations.

Les personnes qui ont des intérêts dans ces deux pays — ajoute le *Précurseur* à qui nous empruntons cet article — ne regretteront pas que la période des grosses importations soit définitivement close, mais pour le moment les revenus du gouver-

nement en souffrent, les ressources principales de l'Uruguay et de la République Argentine provenant des recettes douanières, de sorte qu'on devra nécessairement faire des économies. Pour les trois premiers trimestres, les recettes de la douane se sont élevées à 6,743,800 pesos or et celles de la République Argentine à environ 12,300,000 pesos or. Dans tous les cas, la diminution est considérable. mais pour le dernier trimestre le déficit sera peut-être moindre. La plupart des estancieros ont eu une bonne saison et l'amélioration dans le commerce des exportations est déjà notable.

L'industrie textile au Mexique. — Ses développements. — Comme il arrive presque toujours sous le régime de la protection, les fabricants de cotonnades et imprimés se sont syndiqués, et loin de favoriser la multiplication des fabriques, ils ont tâché de ruiner les nouveaux venus. Mais la fabrication des tissus est si avantageuse, grâce aux droits énormes qui frappent les produits étrangers à leur entrée sur le territoire mexicain, qu'il était impossible de songer à ruiner les nouveaux fabricants.

Ils sont alors entrés en composition avec plusieurs de leurs concurrents qui, moyennant une rente annuelle, ont consenti à fermer leurs fabriques. Il y a encore aujourd'hui plusieurs établissements fermés dont les propriétaires perçoivent du syndicat un gros intérêt sur le capital engagé.

Malgré cela, la fabrication des tissus se développe de jour en jour au Mexique et les fabriques de cotonnades et imprimés du pays commencent à faire une concurrence sérieuse aux articles étrangers.

Telles sont les constatations relevées par M. Rey, titulaire d'une bourse de séjour à l'étranger, qui trouve la preuve de ce développement de l'industrie mexicaine des textiles dans la diminution des importations des produits manufacturés. En effet, ajoute-t-il,

Pendant le premier semestre de cette année (1891), les importations de cotonnades et imprimés anglais sont en diminution de près de 6 millions de yards sur les importations de la période correspondante de 1890. Les articles lin sont également en diminution.

Si je pouvais savoir positivement la quantité de tissus anglais qui est envoyée aux États-Unis en transit pour le Mexique, je pourrais donner des chiffres plus exacts, mais il n'est pas facile de se procurer cette information.

Les exportations de tissus anglais au Mexique.

	1er semestre 1890.	1er semestre 1891.
	Yards.	Yards.
Cotonnades écrues	225.000	201.200
— blanchies	8.696.800	9.941.100
— imprimées	8.065.000	4.400.600
— teintes	1.824.180	1.499.600
— mêlées	18.811.800	16.042.500
Tissus de lin	1.191.900	865.200
Totaux	38.745.500	32.950.200

Soit une diminution de 5.795.300 yards.

Voici les valeurs exprimées en livres sterling de ces divers articles :

	1er semestre 1890.	1er semestre 1891.
	liv. st.	liv. st.
Cotonnades écrues	2.185	1.964
— blanchies	90.597	107.972
— imprimées	84.600	47.496
— teintes	25.318	20.623
— mèlées	202.700	178.055
Tissus de lin	26.691	21.394
Totaux	432.091	377.504

Soit une diminution de 54.587 livres sterling.

Je viens de signaler la diminution des exportations anglaises au Mexique pour les tissus, parce que ces derniers constituent le principal facteur du commerce entre l'Angleterre et le Mexique.

Les exportations de tissus des États-Unis au Mexique ont également diminué et iront en diminuant d'année en année à cause de l'accroissement de la production mexicaine.

On crée à Orizaba une fabrique de cotonnades imprimées dont la valeur sera, dit-on, de cinq millions de piastres (20 millions de francs). On vient d'ouvrir dans un faubourg de Mexico une fabrique de tissus de lin en tous genres dont le matériel est des plus perfectionnés que l'on connaisse de nos jours. Il a été fourni par la maison Seeger et Guernesey de New-York, Londres et Mexico. Cette fabrique appartient à des Anglais, MM. Hamer et fils.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
QUARRÉ-REYBOURBON.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME SEMESTRE DE 1891.

I. — Membres de la Société.

PAGES.
Sociétaires admis depuis le mois de février 1891 5

II. — Cours et Grandes Conférences.

Naples et ses environs, par M. de Beugny d'Hagerue 10
A travers la Perse, par M Castonnet des Fosses 73
La Corse, par P. Colardeau 305

III. — Communications.

Le Mexique, par Gaston Routier 29, 93, 129, 209, 261, 326
Un Tourquennois à Londres, par Joseph Petit-Leduc 152
Congrès international des sciences géographiques de Berne, par M. Godin.... 225
Un projet de confédération balcanique, par X 283
Une Compagnie française dans les Rivières du Sud, par A. M 288

IV. — Excursions de la Société en 1891.

Visite aux mines de Lens 48
Excursion aux bords de la Meuse, par G. Houbron 103
Visite du réservoir de St-Maurice 242
Excursion à Lucheux, suivie d'une étude sur les postes, par M. Fernaux..... 290
Excursion à Chantilly, par E. Delessert 346

V. — Procès-verbaux des Assemblées générales.

Assemblée générale du 29 juillet 1891 59
Id. 17 octobre 1891 205

VI. — Travaux de la Société.

	PAGES
Questions posées au concours de 1891	8
Juillet	61
Travaux de vacances	245
Novembre	291
Décembre	354

VII. — Ephémérides étrangères et coloniales de l'année 1890.

Juillet, p. 62. — Août, p. 112. — Septembre, p. 183. — Octobre, p. 245. — Novembre, p. 291. — Décembre, p. 354.

VIII. — Nouvelles et faits géographiques.

GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE. — EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES.

Europe.

La question du Sund, p. 113. — L'île de Métélin, p. 184. — Un nouveau volcan près de Pantellaria, p. 247. — Exploration Rabot en Islande, p. 249.

Asie.

Exploration française en Indo-Chine, p. 63. — Birmanie, délimitation avec la Chine, p. 63. — Anglais en Arménie, p. 114. — Laos. Mission Pavie, p. 250. — En Perse, vingt mille kilomètres à cheval, p. 355.

Afrique.

La mission Brosselard-Faidherbe, p. 64 — Archinard et Samory, p. 64. — La mort de Crampel, p. 114 et 186. — Au Congo français, p. 118. — La capitaine Trivier, p. 118 et 185. — Les Anglais au Msiri, p. 118. — Somali, p. 119. — Émin-Pacha, p. 119 et 253. — Le Senousisme, p. 187. — La Compagnie du Niger, p. 188. — Les Allemands en Afrique, p. 188 et 252. — Les Italiens en Afrique, p. 189. — Le Touat, p. 251. — Les Anglais au Mashonaland, p. 253. — Victoria-Nyanza, p. 254. — Rivières du Sud, p. 293. — Exploration Dècle au Zambèze, p. 293 et 359. — La Guinée française, p. 357. — De Brazza vers le lac Tchad, p. 358. — Le capitaine Binger en Afrique, p. 359. — Menées britanniques, p. 359.

Amérique.

Les rivières de St-Domingue, p. 119. — Une chute d'eau de 100 mètres au Labrador, p. 360.

Océanie.

Thaïti, p. 190. — Les îles Sous-le-Vent, p. 190. — Gilolo, p. 360.

Régions polaires.

Au Groënland, p. 295. — Expédition au pôle Nord, p. 361.

Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

France.

A propos du recensement, p. 65. — Commerce de la France, p. 66 et 191. — Le câble franco-danois, p. 66. — Câbles sous-marins en Corse, p. 66. — Dunkerque et la République Argentine, p. 67. — Les Chambres de commerce à l'étranger, p. 120. — Dunkerque premier port pour l'arrivée des laines, p. 192. — Les laines au Havre, p. 192. — La sériciculture en France, p. 193. — Navigabilité de la Loire, p. 193. — La population de Lille, p. 255. — Mouvement du port de Dunkerque, p. 255. — La population en France, p. 297. — Les laines à Dunkerque, p. 297. — Production des marrons en France, p. 298. — Le nouveau régime commercial, p. 361. — Mouvement du port de Marseille, p. 364. — La vapeur dans l'industrie en France, p. 365.

Europe.

Population du Royaume-Uni, p. 68. — Population de Londres, p. 68. — Lignes allemandes de navigation, p. 68. — Le commerce en Suisse, p. 121. — La langue française en Turquie, p. 121. — Commerce de l'Allemagne avec ses colonies, p. 122. — Commerce de la Belgique, p. 194. — Commerce de l'Espagne, p. 195. — Commerce du Portugal, p. 195. — Commerce en Italie, p. 197. — Hambourg et Brême, p. 197. — Voies ferrées en Russie, p. 197. — Le canal de Manchester, p. 256. — La viticulture en Russie, p. 257. — Population du Luxembourg, p. 299. — Mouvement maritime à Anvers, p. 299 et 367. — Voies ferrées en Allemagne, p. 366. — Commerce de la Russie, p. 367. — Les textiles en Turquie, p. 367.

Asie.

Le Transsibérien, p. 69. — Chemins de fer d'Asie-Mineure, p. 69. — Chemins de fer de Syrie, p. 70. — Inde anglaise, p. 122. — Émigration chinoise, p. 123. — L'arsenal de Wei-haï-wei (Chine), p. 199. — Le commerce du thé, p. 257. — Extension du chemin de fer Transcaspien, p. 300. — Le commerce avec l'Extrême-Orient, p. 301. — Le Japon de nos jours, p. 369. — La protection dans l'Inde, p. 369.

Afrique.

Établissements catholiques d'Afrique, p. 70. — Lignes de navigation d'Afrique occidentale, p. 70. — Navigation par Suez, p, 70 et 258. — Mouvement commercial par la Mer Rouge, p. 124. — Les caravanes du Sahara, p. 200. — Travaux français dans le golfe de Bénin, p. 302.

Amérique.

Canal de Nicaragua, p. 125. — Les chemins de fer de la Havane, p. 125. — Indiens dans l'Amérique du Nord, p. 125. — Commerce avec la Guyane, p. 201. — Commerce des États-Unis, p. 201 et 303. — A propos du Mexique, p. 202. — L'Araucanie, p. 202. — Chemin de fer de New-York à Buenos-Ayres, p. 258. — Culture du thé en Californie, p. 302. — La nouvelle colonie de San-Rafaël (Mexique), p. 302. — Commerce à La Plata, p. 370. — L'industrie textile au Mexique, p. 371.

Océanie.

Chemin de fer transcontinental en Océanie, p. 126. — Les Nouvelles-Hébrides au Muséum, p. 126.

GÉNÉRALITÉS.

L'industrie de la laine, p. 71. — Mort de l'explorateur Millot, p. 72. — Les restes de Camille Douls, p. 72. — Climatologie du globe, p. 127. — Vitesse des trains, p. 127. — Commerce allemand et commerce français dans le Levant, p. 128. — La soie menacée, p. 203. — Monument à Doudart de Lagrée. p. 204. — Les compagnies de navigation du monde entier, p. 259. — La plus grande profondeur de l'Océan, p. 260. — Intrépide voyageuse, p. 304.

Lille Imp. L. Danel.

